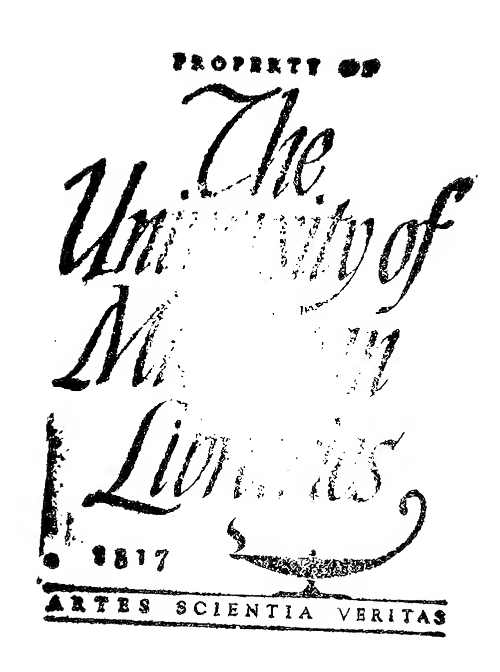

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

A L'ARMÉE

A LA JEUNESSE FRANÇAISE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.



EUGÈNE CHAPERON. 1893.

Henri Victor Dollin

COMMANDANT DU FRESNEL

Un Régiment à travers l'Histoire

LE 76ᴱ, EX-1ᴱᴿ LÉGER

Préface de FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

> Les nations sans traditions sont des arbres sans racines.
>
> O. GRÉARD.

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE DRAPEAUX & UNIFORMES EN COULEURS PAR G. GOSTIAUX,
DE CARTES OU CROQUIS DRESSÉS PAR L'AUTEUR ET GRAVÉS PAR L. ROSE, DE NOMBREUX PORTRAITS,
GRAVURES ANCIENNES & REPRODUCTIONS EN PHOTOTYPIE

PARIS
E. FLAMMARION, ÉDITEUR
26, *rue Racine, près l'Odéon*

1894

SOUSCRIPTION D'HONNEUR

Monseigneur le DUC D'AUMALE, général de division, membre de l'Académie française	100	francs.
MM. GEORGES-EUGÈNE BERTIN, membre de la Sabretache	500	—
FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française	100	—
GABRIEL COTTREAU, bibliophile	150	—
JULES DIETZ-MONNIN, capitaine au 36e régiment d'infanterie territoriale	500	—
ALEXANDRE DUMAS, de l'Académie française	200	—
JEAN-VICTOR DURUY, de l'Académie française	100	—
ÉMILE FOUQUET, lieutenant adjudant-major au 40e régiment d'infanterie territoriale	300	—
Le VICOMTE ÉDOUARD DU FRESNEL	100	—
RENÉ DE GROSSOUVRE, lieutenant au 76e régiment d'infanterie	100	—
Le COMMANDANT HÉRIOT	100	—
Le COMMANDANT LOIR-MONGAZON, chef de bataillon au 139e régiment d'infanterie	150	—
HENRY COURTADE DE MOUSSARON	500	—
Le VICOMTE DE NEUVILLE, capitaine au 118e régiment d'infanterie	250	—
G.-C.-J. PIPROT, officier de réserve au 76e régiment d'infanterie	100	—
MARCEL PROUST	100	—
Le BARON ALPHONSE DE ROTHSCHILD	500	—
Le BARON GUSTAVE DE ROTHSCHILD	100	—
VICTORIEN SARDOU, de l'Académie française	150	—
JULES SIMON, de l'Académie française	100	—
C. TOUCHE, officier de réserve au 76e régiment d'infanterie	600	—
***	1000	—
JULIEN VIAUD (Pierre Loti), de l'Académie française	100	—
Le MARQUIS DE VOGÜÉ	200	—
Le COMTE WALEWSKI, capitaine au 76e régiment d'infanterie	250	—
ÉMILE ZOLA	100	—

NOTA. — Cette **Souscription d'Honneur** a été ouverte pour permettre la publication de l'ouvrage, sans attendre que la souscription des exemplaires ait entièrement couvert les frais d'édition.

Nous remplissons un devoir de reconnaissance en plaçant en tête de notre première page, les noms des souscripteurs dont les précieuses sympathies et le haut patronage nous ont permis d'élever un monument durable à la mémoire de nos aînés du 76e et du 1er Léger.

Nous leur en exprimons ici toute notre gratitude. Nos camarades du 76e, officiers et soldats, garderont leur souvenir!

COMTE DU FRESNEL.



Il a été tiré sur papier du Japon
cent vingt exemplaires, numérotés à la presse.

Exemplaire n° 41

Imprimé pour

MONSIEUR LEDIEU

SOUS-LIEUTENANT DE RÉSERVE AU 76ᵉ RÉGIMENT D'INFANTERIE

Vu à Paris, le 1er Décembre *1893.*

L'AUTEUR :

PRÉFACE

Chaque soldat français peut avoir maintenant dans son sac, à côté des lettres de la maman ou de la promise, une mince brochure, où est condensée en quelques pages l'histoire de son régiment. C'est là une excellente innovation. Il est bon que le troupier sache sur quels bulletins de victoires figure le numéro de son corps, et qu'il ait au moins lu le récit succinct des batailles dont les noms sont brodés sur la soie de son drapeau. Il est nécessaire que le soldat comprenne bien que son régiment n'est pas seulement un groupe de citoyens armés, mais aussi un être animé d'une vie historique, une personnalité nationale, pour ainsi dire, ayant de nobles traditions, de grands souvenirs, un glorieux passé.

Tout ce qui dure en se renouvelant est vénérable. Un chêne de plusieurs siècles, dont les feuilles tombent et repoussent sans cesse, est l'ornement de la forêt. Un vieux régiment, où tant de braves ont passé, est une parure pour la Patrie.

M. le Commandant du Fresnel, qui a longtemps servi au 76ᵉ d'Infanterie en qualité de capitaine, a déjà publié, il y a deux ans, sur ce corps de troupe, un petit résumé qui m'apparaît comme le modèle du genre; car il me semble impossible d'être à la fois aussi laconique et aussi substantiel et de dire

plus de choses en moins de mots. Mais M. le Commandant du Fresnel ne s'en est pas tenu là.

Pris de passion pour son sujet, il l'a creusé à fond, étudié avec amour; et voici qu'il nous apporte aujourd'hui l'histoire de son cher régiment, histoire documentée et très complète, composée avec un ordre et une méthode admirables, écrite du style simple et ferme qui convient aux récits militaires, et publiée d'ailleurs avec un grand luxe iconographique et dans un format monumental.

Je n'ai pas besoin de souhaiter bonne chance à l'entreprise; les souscriptions les plus flatteuses en ont assuré d'avance le succès. Je me demande même pourquoi l'auteur de cet excellent livre a souhaité que je le présentasse au public. Humble poète, rien ne me désignait pour un tel honneur, et je le décline. Tout ce que je puis, c'est m'arrêter en chemin, comme fait le premier passant venu, quand le roulement des tambours lui met au cœur une vibration martiale, et saluer le régiment qui passe.

Quand je dis « le régiment », je m'exprime mal. Car, dans son patriotique ouvrage, M. le Commandant du Fresnel nous raconte les exploits de deux régiments : l'ancien 1er Léger et l'ancien 76e de ligne dont le régiment actuel, créé en 1820 sous le nom de 1er Léger, a recueilli le double héritage, en prenant le nom de 76e, le 1er janvier 1855.

Les origines de ces deux régiments remontent à 1671. Ils se sont appelés tour à tour Royal-Italien, Chasseurs royaux de Provence, 1re Demi-brigade légère, 1er Léger, Stuppa, Châteauvieux et 76e de ligne; et, depuis la première revue, où Louis XIV, charmé de la belle mine des mercenaires, leur donna pour uniforme l'habit brun qu'il portait, ce jour-là, jusqu'à la sanglante bataille de Gravelotte, où périrent 611 hommes, dont 13 officiers, que d'héroïsme et que de gloire!

De 1794 à 1815, l'ancien 1er Léger et l'ancien 76e, deux des

plus intrépides acteurs de notre épopée, ont promené leurs aigles d'or en Helvétie, en Autriche, en Hollande, en Bohême, en Bavière, en Prusse, en Poméranie, en Italie et en Espagne, pour aller tous les deux ensevelir leurs fiers débris dans les plaines de Waterloo.

Aujourd'hui, le drapeau qui plane sur les fusils penchés du 76e résume le passé des deux régiments. Si l'on peut voir briller dans ses plis, en grosses lettres d'or : « Ulm, Iéna, Friedland », c'est grâce aux fantassins du grand Empereur, licenciés en 1815; et cette étoile de la Légion d'honneur attachée à sa cravate, ce sont les lestes soldats de l'ancien 1er Léger, qui la lui ont gagnée à Solférino.

A travers le livre de M. le Commandant du Fresnel, je viens de suivre nos soldats d'autrefois sur tous les champs de bataille où ils ont combattu pour la Patrie. J'ai vécu positivement avec eux, en cœur et en pensée. J'ai souffert de leurs souffrances. J'ai palpité d'enthousiasme devant leurs actions d'éclat. Mes yeux se sont mouillés devant leurs malheurs.

Pourtant, après avoir lu, je me suis senti le cœur plein d'inquiétude et de tristesse; car je songeais à la guerre future.

Nous avons tous le sentiment qu'elle est inévitable et qu'elle sera terrible. Une étincelle peut l'allumer demain; elle mettra le feu à toute l'Europe; et, cette fois-ci, les vainqueurs écraseront définitivement les vaincus. Ne considérez pas comme un progrès que les guerres se fassent plus rares, puisqu'elles deviennent toujours plus meurtrières et ont toujours des conséquences plus graves sur la destinée des nations. Qu'importe qu'une génération soit épargnée, si celle qui la suit est destinée tout entière au massacre. A l'heure qu'il est, on frémit à la pensée de cette moisson sanglante, on en recule le jour; mais jamais les faux n'ont été plus nombreuses et mieux aiguisées; et comme elle est lourde d'orages, l'atmosphère de paix armée où nous étouffons!

Quand on songe que la guerre future pourrait être mortelle pour la France, on éprouve une angoisse intolérable, on est couvert d'une sueur d'agonie. Que vaut cette jeune armée, énorme sans doute, mais qui n'a jamais vu le feu? Trouvera-t-elle dans ses rangs un chef capable de manier de telles masses et de les conduire à la victoire?

Mais la réponse à cette douloureuse question, je l'ai reçue en ouvrant et en parcourant de nouveau l'histoire du 76e de ligne. Oui, dans ces pages, j'ai constaté combien notre cher pays était prompt à réparer ses désastres et à guérir ses blessures; j'ai vu avec quelle inépuisable fécondité il produisait des soldats et des capitaines, et j'ai rencontré partout la preuve éclatante du génie et des vertus militaires de notre race. Oui, quand il le faudra, nous retrouverons encore des hommes héroïques comme ceux de la 1re Demi-brigade légère, qui, ayant marché pieds nus de Perpignan à Nice et recevant une distribution de chaussures insuffisante, voulaient qu'on distribuât les souliers aux plus dignes, comme une récompense, comme un premier galon. Et, quant au général pour les commander, eh bien, il sortira du rang, comme en est sorti l'obscur sous-officier André Masséna, qui attendit quatorze ans l'épaulette au Royal-Italien, avant de sauver la France à Zurich.

C'est en rougissant de mes craintes et réconforté par ces espérances que j'ai fermé, avec la résolution de le relire souvent, ce beau et bon livre, où est si bien racontée la vie d'un régiment français. Mes larmes de vaincu, larmes de faiblesse et de honte, la Patrie elle-même les avait essuyées avec un pan du drapeau.

François Coppée.

La Fraizière, 1er septembre 1893.

Batailles inscrites au Drapeau du 76e

ULM — 1805

IÉNA — 1806

FRIEDLAND — 1807

SOLFÉRINO — 1859 ❋

Marche du Régiment



UN RÉGIMENT

A TRAVERS L'HISTOIRE

LE 76^E, EX-1ER LÉGER

AVANT-PROPOS

Rapport du général de Cubières, ancien colonel du 1er léger. — En tête de l'historique du 76e (ancien 1er léger), je ne saurais mieux faire que de reproduire le premier [1] rapport officiel *sur l'impression des notices historiques de tous les régiments de l'armée.* Ce rapport, daté du 14 avril 1839

1. Les quelques notices de régiments qui furent imprimées en 1846, ainsi que la circulaire du général de Cissey lancée au lendemain de nos désastres, le 3 juin 1872, pour réveiller nos espérances et notre fierté aux souvenirs des anciennes pages glorieuses, ne sont en réalité que le développement et l'application de l'idée féconde d'un des plus brillants colonels du 1er léger.

La pensée de conserver le souvenir des belles actions accomplies dans les régiments remonte même à la Convention, comme le prouve la lettre ci-après, extraite du *Journal militaire* de l'an II, p. 347 :

« *Jourdeuil, adjoint au ministre de la Guerre, aux citoyens composant le conseil d'administration du....*

« Paris, le 22 nivôse an II de la Rép. franç. une et indiv. (11 janv. 1794).

« Le ministre de la Guerre, citoyens, me charge de vous inviter de lui faire passer dans le plus bref délai :

« 1° Une notice détaillée exacte et fidèle de tous les traits et actions héroïques dont le souvenir mérite d'être conservé et dont les membres du corps auquel vous appartenez auront été les auteurs, à dater du commencement de la guerre jusqu'à ce jour;

« 2° Une liste non moins exacte de tous les braves défenseurs de la patrie morts les armes à la main pour la cause de la liberté. Vous voudrez bien indiquer, dans ces notices et listes, les noms des citoyens qui se seront distingués d'une manière éclatante, ceux de leurs municipalités, districts et départements, la nature des actes de bravoure et d'héroïsme qu'ils auront faits, le lieu où ils se sont passés et l'époque.

« Le ministre vous invite également, à compter de ce jour, à tenir ces notices et listes, et à les lui faire passer tous les mois. Le Comité d'instruction publique, chargé de la rédaction des *Annales du Civisme et de la Vertu*, d'après le vœu de la Convention nationale, fera, par son travail, que les noms des héros et des braves défenseurs de la liberté seront gravés par les mains de la Patrie reconnaissante, et deviendront l'objet de la vénération de la postérité la plus reculée.

« Salut et fraternité. »

(*Journal militaire officiel*, 1er semestre 1839), a en effet pour nous l'intérêt particulier d'avoir été adressé au roi Louis-Philippe par le ministre de la Guerre, le marquis de Cubières, qui commanda à Waterloo un de nos régiments d'origine, le 1er léger.

« Sire », écrivait Cubières, il y a plus de cinquante ans, « s'il est utile de perpétuer le souvenir des actions glorieuses, c'est surtout pour entretenir et fortifier le goût des armes ; la tradition des noms et des faits qui honorent en particulier chaque régiment forme et nourrit l'esprit de corps qui, avec la discipline, constitue la force morale des armées; bien dirigée, cette force est un des premiers éléments de succès et la meilleure sauvegarde des empires. Le soin qu'on a pris de recueillir les faits d'armes éclatants, les actes de courage, d'intrépidité et de dévouement dont nos annales sont remplies et de les offrir en exemple aux générations qui se sont succédé, n'a pas peu contribué au triomphe de nos armées nationales. Dans les temps antérieurs, le souvenir des actions mémorables se perpétuait par des emblèmes et des devises; mais le plus souvent la tradition resta seule dépositaire de cette suite de combats, de ces traits de bravoure individuelle qui fondent la réputation des régiments, et dont le récit, passant de bouche en bouche, exaltait à un si haut point les sentiments d'honneur et de patriotisme.... On sait de quels prodiges de valeur les régiments sont capables pour soutenir l'honneur de leur numéro et pour se montrer dignes de leur surnom. Rétablir et conserver les glorieux souvenirs qui se rattachent aux anciens corps de troupe serait le moyen le plus efficace de ranimer l'esprit de corps trop souvent ébranlé en France par les licenciements, par les réorganisations d'armée, et de remédier à l'absence des traditions dont les rangs de nos jeunes soldats sont vides aujourd'hui.

« J'ai donc pensé qu'il serait utile de faire l'histoire complète de chaque régiment et de rétablir ainsi la filiation des corps dont se compose actuellement l'armée française, avec ceux qui les ont précédés et qui ont porté les mêmes numéros; filiation trop fréquemment interrompue depuis un demi-siècle et dont les traces s'effacent de jour en jour. Une décision du 30 août 1815 a prescrit, il est vrai, dans chaque régiment, l'établissement d'un registre historique, dont la rédaction est confiée au lieutenant-colonel; mais au delà de cette époque il existe une lacune que le ministère de la Guerre est seul en état de combler. En conséquence, j'ai prescrit de faire dans les archives de la Guerre toutes les recherches nécessaires à l'effet d'établir, pour chacun des régiments de toutes armes, une notice indiquant, depuis 1558, son origine, les éléments de sa composition, ses transformations, les amalgames qu'il a subis, les campagnes, sièges, batailles et faits mémorables auxquels il a pris part; le nom de tous les colonels, celui des militaires de tous grades mis à l'ordre de l'armée pour un fait éclatant.

« Je soumets à Votre Majesté les notices du 1er régiment d'infanterie de ligne

et du 1er léger [1], afin qu'Elle puisse mieux apprécier ce travail : si Elle juge qu'il ait le degré d'utilité que je lui suppose, je la prie de décider que les notices historiques de tous les régiments de l'armée seront imprimées et envoyées à chacun d'eux, en nombre suffisant pour être placées en tête du registre matricule, en tête des livres d'ordre, et pour servir dans son école aux études de lecture. J'ai l'honneur de lui proposer en outre d'approuver qu'il sera fait envoi aux archives de chaque division militaire de la collection complète de ces notices [2]. »

Double origine du régiment. — Comme l'indique le rapport ci-dessus, en remontant dans le passé pour reconstituer l'histoire d'un régiment, on se trouve en présence de formations, d'amalgames, de licenciements qui nécessitent une méthode unique pour tous les corps. D'après le plan d'ensemble qui a été adopté au ministère de la Guerre, les origines du 76e sont établies comme il suit :

Le régiment actuel a été organisé en 1820, sous le nom de *1er régiment d'infanterie légère*. Le 1er janvier 1855, les régiments légers devinrent régiments de ligne. La France n'avait alors que soixante-quinze régiments de ligne; le 1er léger prit donc le 76e rang et devint *76e régiment d'infanterie de ligne*.

Ces deux noms : 1er léger et 76e, nous ont apporté avec eux, comme un précieux héritage, les glorieux souvenirs des vieux régiments qui, depuis Louis XIV jusqu'à Napoléon Ier, ont si vaillamment servi la fortune de la France. Ces deux origines distinctes pendant cent cinquante ans doivent être étudiées séparément.

Ancien 1er léger. — Sous l'ancienne monarchie, nous avons à écrire l'histoire du régiment *Royal-Italien* qui, à sa dissolution en 1788, forma les *Chasseurs royaux de Provence*. C'est en effet ce bataillon qui, devenu en 1791 *1er bataillon d'infanterie légère*, constitua le fonds de la *1re demi-brigade légère* de première formation.

De 1793 à 1815, nous ferons l'historique du numéro, c'est-à-dire des *1res demi-brigades légères* de première et de seconde formation et du *1er régiment d'infanterie légère*.

Nous terminerons cette première étude par quelques lignes sur la *Légion des Basses-Alpes*, qui a été créée en 1816 et a pris en 1819 le nom de *1re légion légère*.

Ancien 76e de ligne. — Après avoir suivi jusqu'en 1820 le 1er léger et les corps qui s'y rattachent, nous retracerons dans les mêmes conditions l'histoire de l'ancien 76e.

A ce titre, nous aurons successivement à passer en revue le *Régiment suisse* de

1. Il a été impossible de retrouver la notice du 1er léger. Il existe seulement au ministère, pour le 1er de ligne, un tableau synoptique qui doit être le résumé de la notice de ce régiment.

2. Le roi a approuvé la proposition, mais le général de Cubières a quitté le ministère et le projet n'a pas eu de suite.

l'ancienne monarchie, qui a été classé, en 1791, *76e régiment d'infanterie*, la *76e demi-brigade de bataille*, la *76e demi-brigade de ligne*, le *76e régiment d'infanterie*, le *68e régiment d'infanterie* [1] et enfin la *Légion des Deux-Sèvres* (76e légion).

Régiment actuel. — A partir de 1820, nous suivrons le régiment actuel sous les deux noms qu'il a successivement portés (1er léger et 76e).

Division de l'ouvrage. — Du plan que nous venons d'exposer découlent les divisions naturelles de l'ouvrage :

1er LIVRE : *Régiments qui ont formé le 1er léger ou porté son nom jusqu'en 1820;*

2e LIVRE : *Régiments qui ont formé le 76e ou porté son nom jusqu'en 1820;*

3e LIVRE : *Régiment actuel.*

Éléments d'informations. — Pour recomposer cet ensemble qui constitue l'historique du corps, nous avons dû glaner çà et là parmi les ouvrages qui racontent les annales de nos armées et qui étudient nos institutions militaires; nous avons consulté de nombreux mémoires, les situations, les ordres de mouvements, les rapports et les correspondances des généraux; nous avons, avant tout, relevé dans les registres matricules de nos corps d'origine les noms des officiers et des soldats tués ou blessés à l'ennemi, et enfin les actions d'éclat inscrites dans les états de services [2] de nos prédécesseurs. Nous avons pu suivre ainsi pas à pas les glorieuses traces du régiment, au sang versé par nos aînés sur les champs de bataille.

Les défaillances. — A côté des pages héroïques, nous avons trouvé quelques défaillances. Il en est ainsi dans toutes les institutions humaines. Nous les avons racontées en toute simplicité. Ces faiblesses mêmes, tout en creusant dans nos cœurs une impression douloureuse, doivent nous servir de leçon.

« Quoi, disait un jour l'empereur de la Chine, Taï Té Thoï, au président de son tribunal historique, tu veux transmettre à la postérité l'histoire de mon règne et tu prétends aussi l'informer de mes défauts, l'instruire de mes fautes?

— Il n'est, répond l'historien, ni de mon caractère, ni de la dignité de ma place d'altérer la vérité; je dirai tout.... »

L'Empereur avait de l'élévation dans l'âme. « Continue, dit-il au président, et dis sans contrainte la vérité [3]. »

Nous ferons comme l'historien chinois, nous dirons tout; car nous n'écrivons ni un plaidoyer, ni un roman, mais un livre d'histoire, et notre histoire est assez riche de gloire pour que les lauriers du régiment ne puissent pas être ternis.

1. Le 76e régiment d'infanterie du premier Empire porta officiellement le nom de 68e, de mai 1814 à avril 1815. Il reprit le nom de 76e pendant les Cent-Jours.

2. Les actions d'éclat placées dans le texte entre guillemets sans autre indication sont extraites textuellement des registres matricules ou des états de services des officiers ou soldats qui les ont accomplies.

3. *Esquisses de l'armée française*, par Joachim Ambert, t. II, p. 305.



Les lacunes. — Nous ferons remarquer enfin qu'au milieu des époques troublées et des péripéties de la guerre, dans les moments mêmes où l'importance des événements ferait désirer plus de détails, les documents sont quelquefois incomplets. C'est la fatalité des choses. Aussi, malgré les nombreuses sources auxquelles nos renseignements ont été puisés, malgré l'extrême obligeance [1] que nous avons toujours rencontrée, soit au ministère de la Guerre à la section historique et au dépôt des archives, soit dans les différentes bibliothèques et dans les musées, soit enfin partout où nous nous sommes adressé, certains points de notre histoire n'ont pu être précisés et éclaircis comme nous l'eussions désiré.

Conclusion. — Cependant nous avons l'espoir que notre œuvre, telle qu'elle est, avant tout sincère et fidèle, sera bien accueillie de nos chefs et de nos camarades.

Monument élevé à la mémoire de nos anciens, reliant le passé à l'avenir par une chaîne de dévouement, de discipline et de bravoure, puisse-t-il nous inspirer le désir de continuer la série des grandes choses accomplies par ceux qui nous ont précédés dans les rangs du 1[er] léger et du 76[e]!

1. Nous remercions ici tout particulièrement M. le colonel *Henderson*, chef de la section historique au ministère de la Guerre, M. le lieutenant-colonel *Belhomme*, MM. *Hennet* et *Martinien*.

Nous devons associer à ces remerciements M. le *général Vanson*, notre ami M. *Rodolphe Vagnair*, historiographe distingué, M. *Georges Bertin*, membre de la Sabretache, M. *Gabriel Cottreau* et M. *Castanié*, qui nous ont procuré de précieux documents tirés de leurs riches collections.

Nous terminerons par un souvenir de reconnaissance à nos collaborateurs : à notre ami et ancien camarade du 62[e], *G. Gostiaux*, qui a illustré l'ouvrage et fait revivre nos ancêtres du bout de son pinceau magique; à nos camarades du 76[e], le sous-lieutenant de réserve *Lucien Périssé*, le lieutenant *Roland* et le capitaine *Venet*, qui ont exécuté plusieurs reproductions photographiques; à M. *Louis Rose*, ex-sergent de notre compagnie (la 1[re] du 1[er]), qui, de son habile burin, a gravé toutes nos cartes, et enfin à M. *Eugène Chaperon*, qui, de sa plume énergique et fière, a magistralement campé sur notre première page le *drapeau décoré du 76[e]*.





I. Royal-Italien. Drapeau d'ordonnance, 1671.
II. Royal-Italien. Drapeau de la compagnie Colonelle, 1671.
III. Drapeau des Vengeurs, 1793.
IV. Drapeau du 1er léger, 1805.
V. Drapeau de la Légion des Basses-Alpes, 1816.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

SUR LES CRÉATIONS ET FORMATIONS SUCCESSIVES

QUI CONSTITUENT

L'HISTOIRE DU 1er LÉGER JUSQU'EN 1820

Le régiment d'origine du 1er léger est un régiment de ligne. — Avant Louis XIV, les corps de troupes légères étaient encore inconnus. On y suppléait à la guerre par des piquiers qu'on envoyait en avant des lignes ou du camp, dans des postes périlleux, et qu'on appelait en langage familier : *des enfants perdus*. Comme il est bien français, ce nom donné aux précurseurs des troupes légères par leurs joyeux camarades!

Ce n'est qu'en 1740 qu'on créa en France des corps spéciaux pour éclairer les armées. Le corps d'où devait sortir un jour le 1er léger fut levé en Italie en 1671, sous le nom de *Royal-Italien* et resta régiment de ligne jusqu'en 1788. A cette date, il fut réformé.

Royal-Italien forme le 1er bataillon d'infanterie légère. — Les quatre premières compagnies de *Royal-Italien* formèrent alors un bataillon d'infanterie légère qui reçut le nom de *Chasseurs royaux de Provence*. Ce bataillon tint d'abord garnison dans le Var et devait à l'avenir se recruter en Provence.

Trois ans plus tard, la Constituante ayant fait disparaître de l'armée les noms qui rappelaient l'ancienne France, les Chasseurs royaux de Provence ne furent plus désignés que par le titre de *1er bataillon de chasseurs*, *1er bataillon d'infanterie légère*.

Les deux 1res demi-brigades légères et le 1er régiment léger. — Ce bataillon concourut en 1795 à la formation de la *1re demi-brigade d'infanterie légère*, qui devint elle-même 17e légère, le 10 avril 1796.

En même temps (le 27 avril 1796), une nouvelle *1re demi-brigade légère* fut formée avec l'ancienne 14e légère. Celle-ci devint, en 1803, *1er régiment d'infanterie légère*, nom qu'elle porta victorieusement en Italie et en Espagne, jusqu'à son licenciement après Waterloo.

1re légion légère. — De la fin de 1815 au commencement de 1819, il n'y a plus d'infanterie légère; mais, par ordonnance du 17 février 1819, la *Légion départementale des Basses-Alpes* (4e légion) fut désignée 1re des dix légions classées dans l'infanterie légère. A l'organisation de 1820, cette légion forma le 2e régiment d'infanterie légère.

Division du 1er livre. — Telle est dans son ensemble la série des créations et des transformations qui constituent le premier livre de l'historique du régiment. Ce premier livre se divise en trois parties, qui correspondent aux trois corps distincts qui vont successivement défiler devant nous :

1re PARTIE : *Royal-Italien;*

2e PARTIE : *1re demi-brigade légère de 1re formation;*

3e PARTIE : *1re demi-brigade légère de 2e formation*, devenue *1er régiment d'infanterie légère*. Cette partie est suivie d'un Appendice pour la *Légion des Basses-Alpes*.

PREMIÈRE PARTIE

(1671-1788)

ROYAL-ITALIEN

NOMS DES COLONELS PROPRIÉTAIRES

(Voir les états de services à la fin de l'ouvrage.)

De 1671 à 1705 : Bardo di Bardi, comte de MAGALOTTI.
De 1705 à 1717 : François-Zénobe-Philippe, comte d'ALBERGOTTI.
De 1717 à 1731 : marquis d'ALBERGOTTI.
De 1731 à 1738 : Antoine-Félix, marquis de MONTI.
De 1738 à 1741 : Victor-Amédée de SAVOIE, prince de CARIGNAN.
De 1741 à 1788 : Charles-Armand, marquis de MONTI.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DE ROYAL-ITALIEN

Pourquoi un régiment italien au service de la France. — L'origine italienne des troupes de l'ancienne monarchie qui constituèrent le fonds de la 1re demi-brigade d'infanterie légère nous amène à nous demander tout d'abord pourquoi des Italiens entrèrent au service de la France. Un coup d'œil rapide sur un passé qui ne fut pas sans gloire va répondre à cette intéressante question.

Les arbalétriers génois. — Philippe-Auguste fut le premier roi qui appela en France des Italiens. Le mépris que professaient alors les seigneurs français pour l'arbalète, dont les Anglais se servaient si avantageusement, décida Philippe, après le combat de Gisors, à soudoyer un corps considérable d'arbalétriers génois; ceux-ci se distinguèrent particulièrement à la bataille de Crécy, en août 1346. Au début de l'engagement, rapporte Froissart, ces arbalétriers se mirent à « juper (japper) moult épouvantablement pour les Anglais ébahir ». Ils disparurent de nos armées en 1453, licenciés par Charles VII.

Jacques Trivulzio. — En 1494, Charles VIII, revendiquant, comme héritage de la maison d'Anjou, les royaumes de Naples et de Sicile, entreprit la conquête de l'Italie. « L'Italie, dit Fieffé, apparaissait alors comme le pays des merveilles, avec son ciel radieux, ses cités opulentes, ses campagnes fertiles et ses femmes très belles.... » Charles, entouré de toute la noblesse de France, portant la cuirasse d'acier poli, des écharpes d'or et de soie et le casque orné de plumes flottantes, franchit les Alpes en septembre 1494.

Séduit sans doute par l'éclat de notre brillante et victorieuse armée, un condottiere milanais, Jean-Jacques Trivulzio, marquis de Vigevano, quitta le service

de Ferdinand, roi d'Aragon, pour passer dans nos rangs, le 21 février 1495, au combat de Garigliano. Charles, qui jugeait les troupes nationales insuffisantes pour les conquêtes qu'il rêvait, l'accueillit avec plaisir, ainsi que les nombreux Italiens qu'il lui amena. Ceux-ci furent admis à la solde du roi de France en 1499.

En achetant le service de ces étrangers, le roi se réjouissait d'enlever à l'ennemi de bons soldats; il pensait en outre que les Français n'auraient qu'à gagner au contact de ces étrangers, « n'y ayant point de meilleur maître que l'émulation », dit Susane. Ces Italiens introduisirent dans nos armées l'emploi du tambour pour marquer la cadence du pas. Trivulzio participa désormais à toutes nos guerres; il ne se fit pas un siège, il ne se livra pas un combat sans lui.

En 1499, après l'expédition de Louis XII en Milanais, il resta gouverneur de cette province, où il dut se maintenir les armes à la main. En 1511, il battit le pape Jules II à Bologne. Après la victoire de François I[er] à Marignan, il s'écriait : « Je me suis trouvé à vingt-cinq batailles; ce n'étaient que jeux d'enfants auprès de celle-ci qui est un combat de géants! » L'histoire a ratifié cette parole en donnant le nom de « *combat de géants* » à ces mémorables journées des 13 et 14 septembre 1515.

Trivulzio fut disgracié, trois ans après, pour n'avoir pas su plaire à la belle comtesse de Châteaubriant. Il mourut, le 5 décembre 1518, rongé de chagrin, mais ayant eu pourtant cette consolation trop tardive de recevoir avant de mourir les excuses de François I[er].

Hic quiescit qui nunquam quievit.

(Ici repose, qui jamais ne se reposa.) Telle fut l'épitaphe qu'on grava sur la tombe de cet infatigable soldat.

Les imitateurs de Trivulzio. — A l'imitation de Trivulzio, Hugues de Pepolo, le marquis de Saluces, Renzio de Cère, Malatesta Baglione, Jean Giordano Orsini, Jean Thomas de Galleras, Marc-Antoine de Cusano, Christophe de Guasto, Gaguino de Gonzague, le comte de Petigliano, Georges de Martinenga et bien d'autres encore appartenant aux premières familles d'Italie conduisirent dans nos rangs plusieurs milliers de leurs compatriotes. *Les bandes noires italiennes* amenées à François I[er] en 1524 par Jean de Médicis, surnommé « le Grand Diable », doivent être particulièrement citées comme ayant été très redoutables.

En 1525, à la bataille de Pavie, au moment où le roi de France, déjà blessé deux fois au visage, venait de tuer de sa main le marquis de Saint-Ange et tombait dans un fossé avec son cheval, les Italiens se précipitèrent avec un grand élan pour le dégager.



A la glorieuse journée de Cérisoles (14 avril 1544), 5000 Italiens aux ordres de Descro, formant l'aile gauche de l'armée française, repoussèrent victorieusement l'attaque de près de 10 000 Espagnols.

Extension que prennent les troupes italiennes dans nos armées. — L'importance des bandes italiennes était devenue telle qu'en 1535, François I[er] jugea utile de créer un capitaine général de l'infanterie italienne. Cette charge subsista pendant plus de cent ans[1]. Le 31 décembre 1638, elle fut réunie à la charge du colonel général de l'infanterie française.

Parmi ces chefs illustres se distingua Pierre Strozzi, cousin germain de la reine Catherine de Médicis, qui reçut le titre de colonel général et devint maréchal de France. En octobre 1552, Strozzi prit une part glorieuse à la défense de Metz assiégée par Charles-Quint. Dans une sortie qu'il dirigea en personne, il pénétra jusque dans les retranchements ennemis et enleva un butin considérable; quand l'Empereur fut réduit à lever le siège, le colonel général chargea à la tête de son infanterie italienne et ramena un grand nombre de prisonniers. Pierre Strozzi fut tué en montant à l'assaut de Thionville (1558).

Les Médicis. — Après Henri II, Catherine de Médicis employa ses compatriotes dans les guerres de religion. En 1569, les Italiens se signalèrent au siège de Saint-Jean-d'Angély. La même année, au combat de la Roche-Abeille, Philippe Strozzi, digne élève de Cossé-Brissac, « le père des capitaines de son temps », prit le commandement de 400 Italiens, au moment où ceux-ci commençaient à reculer devant les nombreux arquebusiers de Coligny. Soudain Philippe entend courir dans les rangs comme un cri de désespoir : « Où est Brissac? — Brissac est mort! s'écrie-t-il, mais suivez-moi seulement; je vous conduirai en lieu aussi chaud qu'il vous ait jamais menés. » Et s'élançant tête baissée avec les compagnies dont il a désigné lui-même les capitaines, il enfonce un bataillon ennemi et disperse tout ce qui veut résister. Mais les ennemis reviennent encore plus nombreux. Il fallut céder. Le jeune Strozzi, cerné de toutes parts, ne se rendit qu'après avoir vu tomber à ses côtés vingt-deux officiers qui le narguaient un instant auparavant. Il prit sa revanche avant la fin de l'année, à la bataille meurtrière de Moncontour. Philippe Strozzi mourut en 1582, jeté à la mer près des îles Açores, par l'amiral espagnol Santa-Cruz, dont il était prisonnier.

1. LISTE DES OFFICIERS QUI ONT COMMANDÉ EN CHEF LES BANDES ITALIENNES

Gui, comte de Rangonne (1535-1537).
Jean-Paul de Cère (1537-1542).
Tristan de Moneryn (1542-1543).
Pierre de Rosso, comte de Saint-Second (1543-1547).
Pierre Strozzi (1547-1554).
Louis de Birague (1554-1558).
Jean-Bernardin de San Severino, duc de Somma (1558-1570).
Jean-Galéas de San Severino, comte de Cajasso (1570-1575).
André de Birague (1575-1578).
César, Commandeur de Birague (1579-1583).
Alphonse d'Ornano (1584-1588).
Georges de Balbi, chevalier des Bertons (1588-1597).
Alexandre d'Elbène (1597-1608).
Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet (1608-1611).
Scipion de Champier, marquis de Vaux (1611-1612).
François de Galles du Bélier, baron de la Buisse (1612-1638).

Régiments italiens de Richelieu. — Sous Louis XIII, Richelieu organisa définitivement les bandes italiennes en régiments. Au siège de la Rochelle, les nouveaux corps se battirent bien (1629).

Royal-Italien de Mazarin. — De 1630 à 1635, Richelieu forma deux régiments italiens. Jules Mazarin (Giulio Mazarini), Italien lui-même et désireux de plaire à Richelieu, chargea, le 4 mai 1642, le comte Degli Oddi de lever encore un régiment de l'autre côté des Alpes. C'est ce régiment qui, le premier, fut appelé Royal-Italien, après avoir porté d'abord le nom de Mazarin. Royal-Italien fit ses premières armes, l'année même de sa formation, sous les murs de Perpignan en présence de Louis XIII. Il participa ensuite à la bataille de Nordlingue, aux sièges de Longwy et d'Yères, à la bataille de Lens (1648), au blocus de Paris et au combat du faubourg Saint-Antoine (1652). Il porta le nom de Royal-Italien jusqu'à la fin de la Fronde. Lorsque Mazarin disgracié s'éloigna de la cour, Royal-Italien fut donné à Philippe de France, duc d'Anjou. Il prit le nom d'Anjou-Étranger et cessa de se recruter en Italie.

Louvois veut à tout prix un régiment italien. — Les bandes italiennes et l'un de leurs derniers représentants, Royal-Italien de Degli Oddi, avaient rendu de tels services à la royauté que, vers la fin de 1669, Louvois, malgré l'opposition des diplomates, chargea Camus de Beaulieu de recruter un régiment à Venise. Son envoyé essuya un échec complet, et l'abbé Servien, alors à Turin, écrivit ironiquement à M. de Lionne : « .... Cela sonne mal en Italie et l'on voit bien que M. de Louvois n'est pas appelé aux grandes négociations, puisqu'il hasarde d'alarmer toute l'Italie pour tâcher inutilement d'obtenir quatre à cinq cents hommes; comme si l'on manquait de soldats en France [1].... »

Le comte de Magalotti lève Royal-Italien. — Louvois n'en poursuivit pas moins son idée; le 26 mai 1671, le comte de Magalotti, Bardo di Bardi, capitaine aux gardes françaises, recevait de Louis XIV une commission pour lever en Italie un régiment à l'effectif de 4000 hommes. En même temps Louvois envoyait un nouvel agent, Camus Duclos, qui obtint un succès complet à Parme, à Modène, à Lucques et à Florence.

Avant la fin de l'année, Magalotti, secondé par « Beltrambi, Rangoni et Grimaldi » [2], ramena à Versailles un magnifique régiment de vingt [3] compagnies, fortes chacune de 100 hommes choisis. Il demanda au Grand Roi de le lui présenter. Louis XIV passa donc en revue le régiment italien et fut frappé de

1. Camille Rousset, *Histoire de Louvois*, 1er volume.
2. Quarré de Verneuil, *L'armée en France depuis Charles VII jusqu'à la Révolution*.
3. Susane dit que Magalotti présenta au roi 27 compagnies de 204 hommes. Ce renseignement est inexact. Il résulte des ordres de mouvements et autres pièces officielles que Royal-Italien avait au début 28 compagnies de 100 hommes, mais ce nombre fut réduit. Le régiment commença à débarquer à Toulon le 17 août 1671. Le 11 septembre, 18 compagnies italiennes sont signalées à Nevers. Enfin un ordre du 28 septembre organisa le corps italien à 20 compagnies de 100 hommes.



BARDO DI BARDI, COMTE DE MAGALOTTI

Colonel de Royal-Italien (1671-1705)

Gravure d'après un tableau de Largillière. Il existe à la Bibliothèque nationale un portrait du même, gravé au simple trait, et bien inférieur à celui ci-dessus, qui nous a été procuré par M. le général Vanson.

son brillant aspect. En témoignage spontané de sa satisfaction, il décerna à ce corps le nom de Royal-Italien qui reliait le nouveau régiment à l'ancien Royal-Italien et lui léguait ainsi l'héritage de gloire des vieilles troupes italiennes au service de la France, lui faisant un devoir sacré d'en continuer les fidèles et brillantes traditions.

Uniforme [1]. Anecdote sur sa couleur. — Le roi ordonna en outre que le nouveau corps porterait un habit brun-café, de la couleur de celui que lui-même portait ce jour-là. Royal-Italien eut, avec l'habit brun, le collet, les parements, la veste et la culotte rouges. Ses boutons furent jaunes.

Jusqu'en 1750, cette couleur particulière de son habit distingua le régiment des autres corps de troupes. Un ordre du 5 octobre lui fixa Melun pour garnison.

Armement, drapeau. — Royal-Italien fut armé de la pique et du mousquet. Quatre soldats par compagnie, désignés par les capitaines, reçurent un fusil, conformément à l'ordonnance du 6 février 1670.

La pique avait alors 14 pieds (4 m. 53) de long; le fusil, 5 pieds (1 m. 62), dont 3 pieds 8 pouces (1 m. 20) pour le canon.

Les premiers drapeaux [2] de Royal-Italien furent formés de quatre carrés réunis par une croix blanche, chaque carré étant partagé en deux triangles, l'un cramoisi, l'autre brun [3], rappelant son uniforme. Les croix du drapeau de la compagnie colonelle et des drapeaux d'ordonnance furent plus tard semées de fleurs de lis, comme celles de tous les régiments royaux.

Le colonel Magalotti joignit à son commandement la charge de lieutenant-colonel des gardes françaises.

Rang de Royal-Italien à sa création. — Le nouveau Royal-Italien fut inscrit à sa formation au quarante-septième rang sur la liste des régiments, ce qui le plaçait immédiatement après le régiment des fusiliers du roi pour la garde de l'artillerie.

Telles sont les origines du régiment italien dont devait naître un jour la 1re demi-brigade légère.

1. Voir p. 33.
2. Drapeau vient du mot vénitien *drappo*, qui veut dire étoffe. Estienne Henri, en 1583, mentionne ce mot comme tout nouveau de son temps. Ce sont les ordonnances de Louis XIV qui ont rendu le mot drapeau réglementaire dans l'armée; précédemment, on disait enseignes. Actuellement, le mot drapeau ne s'applique dans l'armée qu'aux emblèmes des corps d'infanterie.
3. Les couleurs du drapeau de Royal-Italien sont ainsi indiquées dans l'histoire de l'ancienne infanterie, par Susane. Dans « l'État militaire de Leman de la Jaisse, établi le 15 février 1730, les drapeaux d'ordonnance de Royal-Italien sont aux couleurs rouge et feuille-morte ». — Ce qui d'ailleurs diffère peu du texte de Susane.

CHAPITRE II

GUERRE DE HOLLANDE

I. — Campagnes de 1672-1673.

A peine formé, Royal-Italien entre en campagne. — Le 6 avril 1672, les rois de France et d'Angleterre déclarèrent la guerre à la République des Provinces-Unies, qu'ils considéraient comme « l'ennemie commune des monarchies ».

Royal-Italien à peine formé fut désigné pour faire partie de l'avant-garde de la grande armée française [1]. Cette avant-garde se rassembla à Charleroi, sous les ordres du prince de Condé. Elle se mit aussitôt en marche vers Maëstricht, puis, tournant à l'est, traversa le duché de Juliers, franchit le Rhin à Kayserwerth (9 kilomètres au-dessous de Dusseldorf) et descendit le fleuve par la rive droite jusqu'à la Lippe.

Royal-Italien, avec quelques autres régiments détachés de l'avant-garde, resta sur la rive gauche que devait suivre le gros de l'armée. Du 3 au 7 juin, ce détachement enleva les petites places d'Orsoy, de Rhinberg et de Buderich, qui étaient occupées par des garnisons hollandaises. Royal-Italien concourut également à la prise du fort de la Lippe et de Wesel.

Invasion de la Hollande. — Pendant que le corps principal de l'armée exécutait, sous les ordres de Louis XIV, le plan habile du maréchal de Turenne, Royal-Italien fit encore partie de différents détachements.

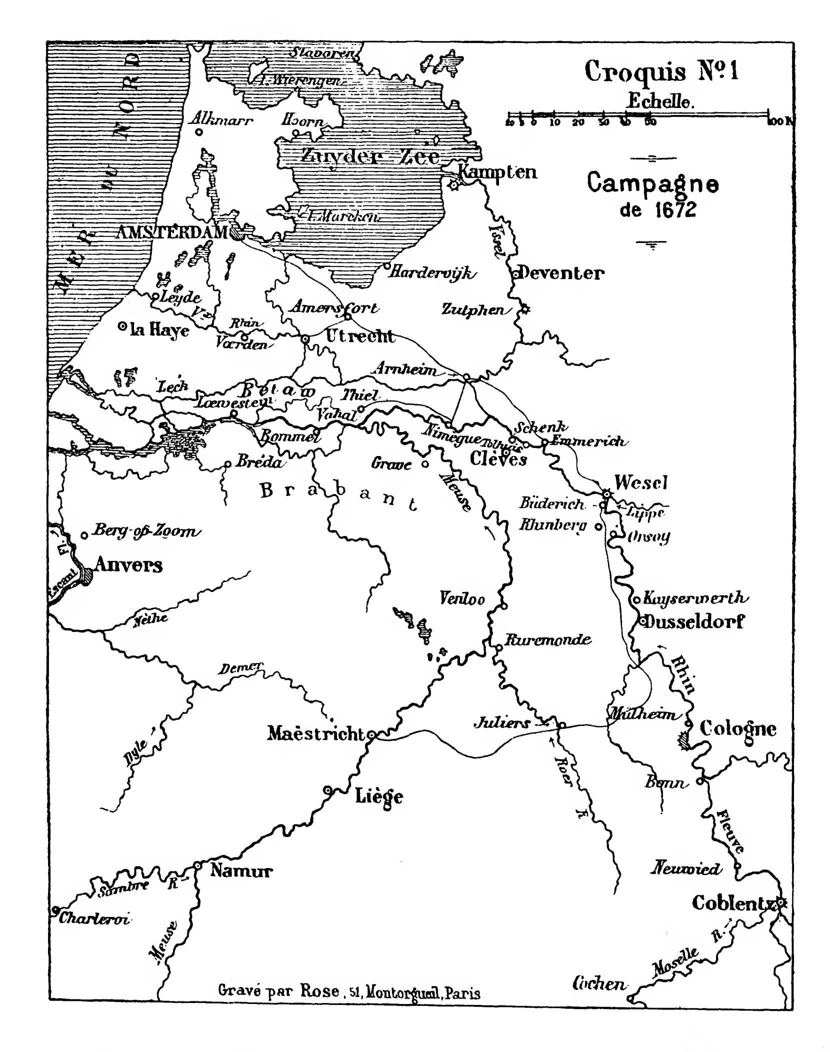
Sous le commandement direct du vainqueur de Nordlingue, il contribua à la prise de Nimègue, de Graves, de Bommel et du fort de Lœwestein. De là, il

1. Le régiment fut augmenté à ce moment de 4 compagnies (ce qui porta à 24 le nombre des compagnies).



rejoignit le corps du maréchal de Luxembourg devant Wœrden sur le vieux Rhin et assista à l'attaque du fort d'Ameyden.

En décembre, il fit encore avec Luxembourg la fameuse et rapide expédition



de Bodegrave et Swammerdam, au retour de laquelle il alla tenir garnison à Kampten, à l'extrémité nord de l'Yssel. Il y resta pour se refaire jusqu'à l'évacuation forcée de la Hollande par l'armée française devant l'inondation.

II. — Campagne de 1674. — Senef.

Évacuation de la Hollande. — Conformément aux ordres de la Cour, Royal-Italien quitta Kampten, le 19 décembre 1673, après avoir démoli les fortifications de cette place. Il se retira par la rive droite et fit ensuite sauter le pont. Royal-Italien occupa Arnheim sur le Lech jusqu'en mars 1674, puis Thiel sur le

Vahal, puis Maëstricht où il fut remis à 20 compagnies. Il partit de Maëstricht le 15 juin, envoyant 4 compagnies tenir garnison à Douai [1] et allant avec les 16 autres (2 bataillons de 8 compagnies) rejoindre en Hainaut l'armée du prince de Condé. Il fut placé, le 12 juillet, au corps de Luxembourg (brigade de Maussy).

Bataille de Sénef. — L'armée de Condé forte de 40 000 hommes à peine couvrait la France au nord, pendant que celle de Turenne chassait l'ennemi d'Alsace.

En présence des 75 000 hommes de Guillaume d'Orange, Condé avait dû renoncer à défendre la Meuse et s'était replié en avant de la Sambre, à hauteur de Charleroi, dans une position choisie par lui, sur le ruisseau de Piéton à Sénef. Guillaume l'y avait suivi; mais n'osant l'attaquer, il résolut de se retirer sur Ath. L'armée hollandaise commença son mouvement à travers les chemins boisés et difficiles des collines de Belgique.

Condé, qui épiait l'occasion, laissa l'avant-garde et le gros de l'armée hollandaise s'engager dans les défilés sans les inquiéter.

C'est pendant cette marche de l'ennemi que Royal-Italien rejoignit l'armée de Flandre, le 11 août 1674, quelques heures avant le moment où Condé fit sonner la charge pour lancer ses troupes sur l'arrière-garde de Guillaume, composée exclusivement d'Espagnols aux ordres du marquis d'Assantar.

Ce fut un beau spectacle. Dans un transport d'enthousiasme, dit Anquetil, le jeune de Villars s'écria : « Ah! voilà ce que j'avais toujours désiré de voir, *le Grand Condé, l'épée à la main.* »

Royal-Italien prit part à cette brillante attaque dans laquelle, en moins d'une heure, et sans perdre plus de 100 hommes, les Français tuèrent plus de 2000 Espagnols, firent 3000 prisonniers et enlevèrent les bagages des Hollandais et des Espagnols, y compris la caisse militaire. Les efforts que fit ensuite Guillaume d'Orange pour rétablir le combat amenèrent des épisodes terribles. Le sang coula abondamment de part et d'autre; car on se battit pendant douze heures. La lutte ne cessa que vers onze heures du soir, quand la lune eut disparu.

Cette mémorable journée, à laquelle Royal-Italien eut sa large part, sauva la France de l'invasion.

Royal-Italien se rendit ensuite au camp d'Oudenarde. Il en partit le 9 octobre, pour aller hiverner à Arras, où ses 4 compagnies détachées le rejoignirent.

1. Ces 4 compagnies furent peu après envoyées à Philippeville, puis en 1675 à Arras.

III. — *Campagnes de 1675 à 1678.*

En Flandre. — En 1675, Royal-Italien continua à guerroyer en Flandre. L'armée commandée par le roi allait de nouveau prendre à revers la Hollande, quand les événements de la frontière du Rhin l'obligèrent à rétrograder.

Le 20 mars 1676, les 4 compagnies isolées sont à Lille. En avril, le régiment assista au siège de la ville de Condé, qui fut prise. Il fit partie, le 20 juillet, des troupes chargées sous les ordres de Schomberg de protéger les sièges d'Aire et de Bouchain dirigés par le roi en personne (armée du maréchal de Luxembourg). Royal-Italien hiverna à Aire.

Bataille de Cassel. — Le 6 mars 1677, le 1er bataillon va d'Aire à Courtrai; le 22, les deux bataillons sont envoyés de Courtrai et d'Aire au siège de Saint-Omer, à l'armée de Monsieur, duc d'Orléans, frère du roi. Au commencement d'avril, Guillaume d'Orange se porta au secours de cette place. Alors le duc d'Orléans marcha à sa rencontre avec sa petite armée, l'attaqua audacieusement et le battit à Cassel, le 11 avril.

Cette glorieuse journée coûta à l'ennemi 7000 hommes, la perte de toute son artillerie et de ses bagages, entraîna la reddition de Saint-Omer et nous assura la possession de toute la Flandre. Royal-Italien eut 2 officiers tués, dont le lieutenant-colonel de Villars, et 9 officiers blessés, dont 3 capitaines, le comte de Serravalle et les marquis de Rosa et de Sucey, 4 lieutenants et 2 enseignes. Les pertes du régiment en sous-officiers et soldats furent de 6 sergents et 75 soldats tués, 11 sergents et 93 soldats blessés.

Fin de la campagne de 1677. — Le 14 avril, Royal-Italien fut mis en garnison à Valenciennes pour se refaire. Le 27 juin, le 1er bataillon (8 compagnies) partit pour rejoindre l'armée du maréchal de Luxembourg, pendant que le 2e fut envoyé à Courtrai. En octobre, les deux bataillons se réunirent à Douai.

Le 1er décembre, ils font partie de l'armée du maréchal d'Humières qui va assiéger Saint-Ghislain. Ils montent la tranchée le 9 décembre au soir et participent à l'attaque des gardes dans cette nuit même du 9 au 10, pendant laquelle tous les dehors sont enlevés de vive force. La place ayant capitulé, le 10, le régiment alla hiverner, un bataillon à Douai, l'autre à Tournai. Le 19, le bataillon de Douai fut envoyé à Avesnes et celui de Tournai au Quesnoy.

Prise de Gand et d'Ypres. — En mars 1678, Royal-Italien participa à la prise de Gand et d'Ypres, sous le commandement du roi.

Le 20 mai, il arriva au camp de Déinse, où se rassemblait l'armée, dont le maréchal de Luxembourg prit le commandement le 10 juin. Le 20 juillet, il rejoignit le corps de Montal au camp de Saint-Symphorien, près de Mons.

Combat de Saint-Denis. — La paix fut signée à Nimègue le 11 août. Royal-Italien était alors à Saint-Denis, près de Mons, en pleine sécurité, lorsque, le 15 août, au mépris du traité, le prince d'Orange attaqua brusquement le camp.

Nos troupes surprises courent aux armes et sont d'abord bousculées; mais bientôt, s'étant reformées, elles s'élancent contre les assaillants avec tant de fureur qu'elles en font périr trois mille.

La paix n'en fut pas moins maintenue et Royal-Italien put jouir pendant quelques années d'un repos vaillamment conquis.

IV. — Dix ans de repos.

Garnisons. — Le 21 août, Royal-Italien rejoignit au camp de Nimy l'armée du maréchal de Luxembourg. Le 7 octobre, il fut mis en garnison à Huy; mais, dès le 19 du même mois, il fut envoyé en Flandre pour y passer l'hiver, le 1er bataillon à Ypres, le 2e à Valenciennes, où se rendirent les 4 compagnies isolées.

En novembre, le corps fut augmenté de 4 nouvelles compagnies qui, avec les 4 compagnies isolées, formèrent un 3e bataillon.

En janvier 1679, l'effectif du régiment fut réduit de 1000 hommes et ses compagnies ramenées au nombre de 12. Le 22 du même mois, une ordonnance royale augmenta d'un sol par jour la paye des tambours du régiment. Royal-Italien fut ensuite envoyé à Lille, où Louis XIV le passa en revue le 1er août 1680. L'année suivante, le 19 août, une ordonnance prescrivit que les capitaines de Royal-Italien pourraient prendre dans leurs compagnies tous les Italiens qu'ils trouveraient enrôlés dans une compagnie d'infanterie française, en payant 2 livres par homme au capitaine de cette compagnie.

Une ordonnance du 16 décembre de la même année prescrivit d'incorporer dans le régiment les soldats du régiment corse de Péri restés malades dans les hôpitaux de Flandre et de Picardie, lorsque ce régiment se rendit en Roussillon. Dans le même mois, 8 compagnies de Royal-Italien furent envoyées pour l'hiver à Abbeville. Leur arrivée dans cette cité provoqua l'ordonnance du 23 décembre 1681 par laquelle le roi destitua les maires et premiers échevins d'Abbeville, pour avoir réparti le logement de manière à exempter de cette charge les bourgeois riches. Des commissaires des guerres furent en même temps chargés de reviser l'assiette du logement, afin de décharger les gens pauvres.

En 1683, Royal-Italien fit partie de l'armée de Flandre qui couvrit l'investissement de Luxembourg, pour forcer en pleine paix le roi d'Espagne à nous céder Alost.

En avril 1684, un bataillon du régiment fut envoyé à Condé; il fit partie de la brigade d'Alsace. (Armée du roi, puis du maréchal de Schomberg.) Il en partit le 15 juillet pour se rendre à Tournai, d'où il fut dirigé, le 19 du même mois, sur la Navarre. En août, il fut arrêté dans sa marche et mis en garnison sur la Loire.

En 1685, tout le régiment retourna à Lille.

En 1686, Royal-Italien est envoyé à Valenciennes, où, le 6 octobre, un bataillon de campagne est formé à huit compagnies pour aller à Sedan. Ce bataillon va, le 16 du même mois, à Dinan, au camp du maréchal d'Humières. Le 30, il occupe Huy. Le 2 novembre, il revient à Dinan. Les 4 compagnies isolées étaient restées à Valenciennes.

Modifications dans l'armement du régiment. — Les grenadiers. — En 1687, l'armement fut modifié et le nombre des fusils fut porté à 100 par compagnie au détriment des piques. Royal-Italien s'accrut en même temps d'une compagnie de grenadiers.

Avant cette organisation, 4 hommes choisis étaient affectés dans chaque compagnie au service des grenades [1], petites bombes que le soldat lançait à la main après avoir allumé la mèche dont elles étaient munies.

Les grenadiers réunis en compagnie portèrent en sautoir un sac de cuir contenant les grenades. Ils furent armés d'un fusil muni d'une bretelle [2] et d'une hache légère destinée à couper les palissades à l'attaque du chemin couvert. Ils quittèrent en même temps le chapeau pour se coiffer d'une sorte de bonnet [3].

Telle est l'origine des compagnies d'élite.

Recrutement. — En 1688, le régiment fut de nouveau réuni à Valenciennes, où il passa l'année.

Une ordonnance du 18 août destinée à faciliter le recrutement du régiment alloua aux capitaines 40 livres pour enrôler un homme, plus 7 livres 10 sols pour un mois de subsistances. Cette même ordonnance prescrivit en outre que les recrues recevraient l'étape pendant leur route pour rejoindre le corps.

1. Les grenades datent de François Ier (vers 1537). Jusqu'en 1667, les soldats furent désignés au hasard pour les lancer.

2. Les fusils de cette époque n'avaient pas de bretelle. Ceux des grenadiers reçurent une courroie en cuir de Russie rouge permettant de les porter en bandoulière, pendant le lancement des grenades.

3. Dans une étude très intéressante sur l'armée française en 1690, le commandant Belhomme, attaché à la section historique de l'état-major de l'armée, donne sur la coiffure des grenadiers les curieux renseignements que nous reproduisons ci-après : « Comme le chapeau aux larges bords gênait les grenadiers pour mettre le fusil en bandoulière, dans quelques corps, on leur donna un bonnet en drap. Cet usage fut adopté rapidement par tous les régiments. Ce bonnet ne se portait que sous les armes.... Il avait la forme des longs bonnets de coton blanc en usage dans quelques provinces. Il fut d'abord en drap gris blanc. La partie inférieure, qui se retournait pour former le turban, était en drap de couleur distinctive (rouge pour Royal-Italien). La partie supérieure se repliait, soit de côté, soit en arrière. Plus tard, le turban fut fait en peau et la partie supérieure en drap de la couleur distinctive. Telle est l'origine du bonnet à poil que les grenadiers ont porté pendant de longues années. » (*Journal des sciences militaires*, décembre 1890, p. 452.)

CHAPITRE III

GUERRE DE LA LIGUE D'AUGSBOURG

I. — Campagnes de 1689 et 1690.

Combat de Walcourt. — A la voix de l'ambitieux Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande, qui venait d'être couronné roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III, les armées de la ligue, dans laquelle presque toute l'Europe était entrée, se dressèrent menaçantes sur toutes nos frontières à la fois.

Le bataillon de guerre de Royal-Italien fut un des premiers à entrer en campagne. Il fut sérieusement engagé, le 27 août 1689, dans le malheureux combat de Walcourt que le maréchal d'Humières ne sut pas éviter. Cet échec nous força à rétrograder jusqu'en Lorraine. Notre bataillon, qui avait « éprouvé de grandes pertes », dit Fieffé, retourna hiverner à Valenciennes et s'y refaire.

A l'armée de Moselle. — Le 1er janvier 1690, le régiment fut reconstitué à 100 hommes par compagnie (soit 1200 hommes pour 12 compagnies, dont 8 formant le bataillon de guerre et 4 dites de garnison). Au printemps, le bataillon de guerre retourna sur le théâtre des hostilités dans le corps de Moselle commandé par Boufflers. Il arriva à Trèves vers la fin d'avril. Le 4 mai, il rejoignit le corps de Moselle au camp de Consarbruck, puis fut renvoyé à Trèves, où il rentra le 18 mai.

Bataille de Fleurus. — Pendant que Boufflers manœuvre sur la Moselle, le maréchal de Luxembourg, qui commande dans le Nord, se rapproche de la Sambre avec la plus grande partie de ses forces, afin de combiner ses mouvements avec ceux de Boufflers. Son adversaire, le prince de Waldeck, a pris une position

d'expectative, sa droite appuyée à Saint-Amand, sa gauche à Fleurus, attendant l'arrivée des troupes de l'électeur de Brandebourg pour écraser Luxembourg, dont l'armée était déjà inférieure en nombre à celle des Hollandais.

Sur ces entrefaites, le 28 juin, Luxembourg appelle secrètement quelques régiments de l'armée de Moselle [1], parmi lesquels Royal-Italien, et, avec ce renfort, tombe à l'improviste sur les troupes de Waldeck, le 1er juillet 1690. Ce fut la bataille de Fleurus.

Reliant l'attaque directe à l'attaque de flanc exécutée par notre cavalerie sur la droite ennemie, Royal-Italien fut engagé à la gauche de notre front principal. Dans son mouvement en avant, le régiment fut reçu par un feu nourri de l'infanterie ennemie qui lui fit éprouver des pertes sérieuses. Nous citerons parmi les blessés l'enseigne Albergotti, que nous retrouverons dans quelques années colonel de Royal-Italien.

Néanmoins la position fut enlevée et l'ennemi se retira en laissant 6000 morts, 9000 prisonniers, 200 drapeaux ou étendards, toute son artillerie et ses bagages.

Cette brillante journée dans laquelle Royal-Italien se conduisit, selon l'expression de Susane, « avec une grande valeur », nous assura la possession de la Sambre. Le régiment retourna près de Boufflers, qu'il rejoignit le 9 juillet à Arlon. Le corps de Moselle fut du reste bientôt réuni à l'armée du maréchal de Luxembourg. La jonction se fit, le 6 août, au camp de Soignies.

Le 19 octobre, le bataillon de guerre de Royal-Italien fut dirigé sur Dixmude, pour y passer l'hiver. En même temps, 4 nouvelles compagnies furent constituées à Valenciennes. Elles y formèrent avec les 4 compagnies de garnison un 2e bataillon disponible pour la campagne.

II. — Campagne de 1691.

Siège de Mons. — Le 1er bataillon de Royal-Italien quitta Dixmude au commencement de mars 1691, il arriva le 16 à Condé. Le 31, il alla devant Mons et prit part au fameux siège de cette ville, dirigé par le roi lui-même, secondé par Vauban. Cette place, clef de la Belgique, se rendit le 8 avril, sous les yeux mêmes de Guillaume III qui, après avoir débarqué sur le continent pour la délivrer, s'éloigna sans avoir osé attaquer.

Combat de Leuze. — Le 10 mai, Royal-Italien rejoignit au camp d'Hartebeck l'armée du maréchal de Luxembourg.

Les mois suivants se passèrent en marches et contremarches, sous la conduite

1. « La meilleure partie du corps de Moselle, » dit Henri Martin, t. XIV, p. 123.



du maréchal refusant la bataille au roi Guillaume. Celui-ci se décida enfin à retourner en Angleterre, laissant de nouveau le commandement à Waldeck.

L'armée alliée se mettait en route pour aller prendre ses quartiers d'hiver, lorsque, le 19 septembre, Luxembourg partant de Tournouf atteignit à Leuze l'arrière-garde ennemie, au moment où elle passait la petite rivière de Catoire. Il la battit complètement.

La campagne s'acheva aux camps de Cerfontaine et de Rousselair. Le 14 octobre, notre 1er bataillon prit ses quartiers d'hiver à Dixmude sur l'Yser. Le 2e bataillon n'avait pas quitté Valenciennes.

III. — Campagne de 1692.

Siège de Namur. — Le 1er bataillon rentra en campagne en mai 1692. Il rejoignit, le 15, à Mons, l'armée du maréchal de Luxembourg (brigade Compain), qui avait pour mission de protéger le grand siège de Namur, « le chef-d'œuvre de Vauban ».

L'armée d'observation campée sur la Méhaigne, la droite vers Péchaut, la gauche vis-à-vis de Ville-sur-Haine, le centre devant les Estines, tint en échec les 100 000 hommes avec lesquels Guillaume essaya vainement de secourir la place.

Namur capitula le 30 juin. Puis le roi retourna à Versailles et l'armée de Flandre fut considérablement réduite.

Comment un espion fait livrer une bataille. — Dans ces conditions, Luxembourg ne pouvait songer à attaquer son adversaire ; il se borna à manœuvrer pour éviter le combat. Au commencement d'août, nos troupes étaient campées entre Steinkerque et Enghien, séparées de l'ennemi par un terrain boisé et coupé de nombreux défilés qui semblaient rendre impossible une action entre les deux armées, lorsque Guillaume découvrit parmi ses secrétaires un espion du général français. Avant de l'envoyer à la mort, Guillaume contraignit le misérable à écrire sous sa dictée au maréchal de Luxembourg : « Demain se fera un grand fourrage. Pour protéger l'opération, Guillaume doit faire occuper les défilés par de l'infanterie et de l'artillerie. Il ne faut pas s'en inquiéter. »

Bataille de Steinkerque. — En effet, le lendemain 3 août, à la pointe du jour, les reconnaissances françaises signalèrent l'ennemi à la sortie des défilés. Luxembourg crut au fourrage annoncé et ne prit aucune disposition.

Soudain les troupes de Guillaume débouchent de tous les défilés et se précipitent sur le camp français où l'on dort encore. L'alarme est partout. Les



régiments Champagne et Bourbonnais, formant poste avancé, reçoivent le premier choc et sont promptement repoussés. Toute l'armée court aux armes : Royal-Italien, qui est campé à la droite de la 2[e] ligne, derrière les dragons à pied, arrive le premier au secours de la brigade compromise. Il défile fièrement sous le feu de l'ennemi, prend avec un calme imposant son poste de combat à la droite de Bourbonnais et arrête les alliés qui se croient déjà sûrs de la victoire [1]. Luxembourg, l'homme des décisions promptes, forme sa deuxième ligne et le combat est rétabli. Au plus fort de la mêlée, les dragons du Dauphin se trouvent un instant cernés par les troupes anglaises, et c'est encore Royal-Italien qui réussit à les dégager.

Tous les princes du sang de la cour de France chargèrent l'ennemi, et c'est ce qui rendit la journée si populaire; mais ce fut réellement l'infanterie qui gagna la bataille.

On estime les pertes à 8000 hommes de part et d'autre. Royal-Italien eut 20 tués, dont 2 officiers, et 173 blessés, dont 14 officiers et 6 bas-officiers [2].

Les trophées de la journée furent 10 canons, 13 drapeaux ou étendards et 1350 prisonniers.

Dans son rapport, Luxembourg écrivit : « *Royal-Italien aussi bien que Royal-Comtois firent tous deux ce qu'on devait attendre de braves régiments* ».

Quartiers d'hiver. — Les armées restèrent encore huit jours en présence, puis rentrèrent dans leurs quartiers : Guillaume au camp de Hall (au sud de Bruxelles); Luxembourg, aux environs de Givry. Notre bataillon campa sous Courtrai. Il en partit le 6 octobre, pour aller à Péruvelz et de là à Cambrai.

La baïonnette. — C'est alors que Royal-Italien fut armé de la baïonnette (bajonète), que Vauban avait fait adopter l'année précédente.

Nos aînés apprirent vite à se servir de la nouvelle arme qui devait, pendant plus d'un siècle et demi, faire trembler les armées d'Europe devant l'élan de l'infanterie française; de cette baïonnette vaillante que nos ennemis n'ont jamais su manier comme nous et dont le règne, espérons-le, n'est pas encore fini sur les champs de bataille!

IV. — Campagne de 1693.

Premières marches. — Le 29 décembre 1692, Royal-Italien se rendit à Tournai, où se formait le corps de Villars. Le 3 janvier 1693, il allait à Ypres, puis de là à Dixmude, d'où il partit, le 16, pour retourner à Tournai. Le 21 mai, le

1. Voir Susane, t. VI, p. 288.
2. Ces nombres sont extraits d'un état des pertes dressé par Sicard. Ils ne concordent pas avec ceux donnés par Susane. D'après ce dernier, Royal-Italien n'avait eu à Steinkerque que 8 officiers blessés, 20 hommes tués et 50 blessés.



1er bataillon rejoignit à Mons l'armée du maréchal de Luxembourg (brigade Albergotti). Il campa, le 5 juin, à Selwy (près de Nivelles), d'où Luxembourg conduisit soudainement l'armée de Flandre dans une excellente position choisie par lui entre Tillemont et Sudaine, à une lieue seulement du camp de Guillaume. Malheureusement l'éloignement de nos convois qui ne purent rejoindre ne nous permit pas d'attaquer.

Luxembourg feignit alors de vouloir enlever Huy au confluent de la Méhaigne et de la Meuse. Il attira ainsi de ce côté une partie des forces de Guillaume. Ce résultat obtenu, il tourna brusquement au nord, et, après une marche de 7 lieues, rejoignit le 28 juillet son adversaire, qu'il trouva fortement établi en avant de la Gette, près de Landen, ayant son front couvert par le village de Nerwinde.

Bataille de Nerwinde. — Guillaume employa la nuit à élever des retranchements.

Le 29, Luxembourg donna l'attaque. Le village de Nerwinde, clef de la position, est pris et repris plusieurs fois. Le maréchal paye de sa personne. Le jeune duc de Montmorency, son fils, se fait tuer en se jetant devant son père pour recevoir un coup qui lui était destiné.

Royal-Italien et toute l'infanterie de la droite tiraient depuis midi. Villeroi qui commandait de ce côté s'aperçoit que les cartouches manquent. Il était deux heures. Il se jette alors tête baissée sur les retranchements, les franchit le premier et entraîne son infanterie. Royal-Italien s'élance à la baïonnette avec Guiche et Beauvoisin. L'ennemi reçoit d'abord les assaillants par un feu nourri : les vides se font dans les rangs; le capitaine d'Albergotti est blessé d'un coup de feu dont il demeura estropié.

« Ah! l'insolente nation! » s'écria Guillaume frémissant de rage au moment où notre cavalerie par un dernier effort assure la victoire en rejetant dans la Gette l'aile droite des alliés.

Nous avions perdu 8000 hommes et l'ennemi 14 000 : il laissait entre nos mains 74 canons et 8 mortiers. En récompense de sa brillante conduite au feu, le comte d'Albergotti eut l'honneur d'aller à Versailles présenter à Louis XIV les 82 drapeaux ou étendards et les 13 paires de timbales [1], trophées de la journée.

Prise de Charleroi. — L'armée de Flandre assiégea ensuite Charleroi, qui se rendit le 13 octobre, après vingt-sept jours de tranchée ouverte; puis les deux armées se séparèrent. Royal-Italien prit ses quartiers à Valenciennes, où était toujours le 2e bataillon.

En décembre, chaque bataillon fut augmenté de 2 compagnies (ce qui porta à 20 le nombre des compagnies du régiment).

1. Timbales, tambours à une peau en forme de chaudron. Les régiments qui les prenaient à l'ennemi avaient le droit de les conserver en souvenir de leur victoire. De là vint l'usage de les regarder comme des insignes.



V. — Campagnes de 1694 à 1697. — Traités de Ryswick.

Guillaume évite le combat. — L'année 1694 se passa en manœuvres. Luxembourg, inférieur en nombre, côtoya longtemps l'ennemi sans s'engager à fond.

Il avait pris position sur la Sambre, lorsque Guillaume se dirigea tout à coup vers l'Escaut, dont les passages n'étaient pas gardés.

Rendez-vous au pont d'Espierres. — Luxembourg l'a deviné. Il lance aussitôt tous ses escadrons, leur donnant rendez-vous au pont d'Espierres; lui-même s'y rend en toute hâte; Royal-Italien est transporté en chariots. Le secret de cette marche de flanc de 40 lieues fut si bien gardé qu'en arrivant devant l'Escaut, Guillaume déconcerté de se trouver en face de toute l'armée de Flandre solidement retranchée se retira sans combattre.

Ce fut la dernière et l'une des plus belles campagnes du maréchal de Luxembourg.

Sièges de Dixmude, Déinse, Bruxelles et Namur. — Le 7 avril 1695, le 1er bataillon de Royal-Italien arrive au camp de Belleghem et est employé aux nouvelles lignes de la Lys. Le 21 avril, il est envoyé à Lille; le 21 mai, à Courtrai (corps Rosny).

En juin, pendant que Guillaume investit Namur, il rejoint l'armée du maréchal de Villeroi, successeur de Luxembourg (brigade Lyonnais). Le 17 juillet, il est employé au siège de Dixmude [1]; le 30, il est devant Déinse, qui capitule sans résistance.

Royal-Italien fut ensuite envoyé au siège de Bruxelles, où il assista au violent bombardement de cette ville exécuté par ordre venu de Versailles [2].

La place allait céder, lorsque Guillaume accourut. Villeroi se retira aussitôt et conduisit seulement alors l'armée de Flandre au secours de Namur. Il était trop tard. Après une héroïque résistance, Boufflers capitula.

Le 20 octobre, le bataillon alla hiverner à Dunkerque.

En observation. — Les armées lassées de la lutte s'observèrent sans combattre pendant toute l'année 1696, en attendant le résultat des négociations; le bataillon de guerre de Royal-Italien faisait alors partie de la brigade Gerder. Il partit, le 21 juin, du camp de Maklun et rejoignit à Espierres le corps d'Artagnan.

1. Le général danois Hellemberg, qui commandait Dixmude, capitula à la fin de juillet, avec 254 officiers, 4046 hommes et 11 000 chevaux, après avoir perdu seulement 4 tués et 16 blessés. Guillaume le fit juger et il eut la tête tranchée.

2. Le bombardement fut fait en représailles du bombardement de plusieurs villes de nos côtes de la Manche par les Anglais. On lança dans une seule nuit 3000 bombes et 1200 boulets rouges. Il y eut dans Bruxelles 3800 maisons brûlées et 460 endommagées.



Nous le retrouvons, le 11 juillet, quittant le camp d'Elchin, pour se rendre à celui de Bouzrisque, au corps de la Motte-Houdancourt, chargé de la garde des lignes.

A la fin d'octobre, il se rendit à Lille, pour hiverner.

Siège d'Ath. — Le 20 avril 1697, notre 1er bataillon alla à Tournai, puis passa à l'armée de l'Escaut (brigade Lyonnais), sous les ordres de Villeroi, qui l'employa à couvrir le siège d'Ath.

Défendue par le comte de Rœux, cette place très forte avec ses 8 bastions entourés de fossés larges, profonds et remplis d'eau, capitula treize jours après l'ouverture de la tranchée. Ce fut en Flandre le dernier événement militaire de la guerre.

En juillet, à la date du 23, notre 1er bataillon a l'effectif suivant : 720 présents, 20 hommes aux hôpitaux, 8 prisonniers et 55 déserteurs. Le 2e bataillon est à Mons.

Traités de Ryswick. — Les hostilités cessèrent le 20 septembre par la conclusion du premier des trois traités de Ryswick. Ces traités, entre autres conditions, confirmèrent pour nous la possession de Strasbourg que Louis XIV avait fait occuper en 1681.

Nous sommes fiers de penser que nos aînés de Royal-Italien ont contribué à donner Strasbourg à la France. Le Grand Roi attachait infiniment de prix à la possession de cette place de premier ordre, qu'il considérait à juste titre comme un des boulevards naturels du royaume. Pendant cent quatre-vingt-dix ans, Strasbourg, capitale de l'Alsace, a peuplé nos armées de vaillants soldats.

Arrachée de force à sa patrie adoptive par le fatal traité de 1871, Strasbourg est restée française de cœur! Espérons que les enfants du 76e seront au poste d'honneur, c'est-à-dire les premiers au danger, quand l'heure aura sonné d'aller replacer le drapeau français sur la vieille cité alsacienne qui a donné le jour à Kellermann et à Kléber.

Royal-Italien est remis à un bataillon. — En octobre, les bataillons de Royal-Italien se rejoignirent à Valenciennes pour y tenir garnison. Là, en juillet 1698, ils furent fondus en 1 seul bataillon à 8 compagnies.

VI. — Camp de Compiègne.

Son but. — Pendant les loisirs de la paix, en septembre 1698, Royal-Italien fut envoyé, avec quelques autres régiments choisis, au camp d'instruction que Louis XIV forma à Coudun, près de Compiègne, pour l'éducation militaire de



son petit-fils le duc de Bourgogne. On y exécuta les différentes opérations des armées en campagne : siège simulé de la ville, représentation d'une bataille, etc.. Ce fameux camp de Compiègne resta célèbre dans les mémoires du temps, par la présence de Mme de Maintenon et par les fêtes somptueuses que Louis XIV y donna. « Camp de Darius, dit Duclos, image de la guerre, qui exigea les mêmes dépenses que la réalité. »

La tenue y fut très soignée et Louis XIV, en témoignage de sa satisfaction, donna à chaque capitaine 100 écus, « afin de les aider, dit l'ordonnance, à payer une partie de la dépense qu'ils ont faite pour l'habillement de leur troupe ».

La nouveauté d'une pareille installation près de Paris attira au camp beaucoup de visiteurs, parmi lesquels bon nombre de badauds. Il était de règle à cette époque de ne jamais faire entrer des troupes dans Paris. De petites revues sur la place de Grenelle (aujourd'hui le Champ de Mars) étaient les seuls spectacles militaires à la portée des Parisiens.

Pièce de Dancourt. — Nous signalerons à ce propos la pièce fort spirituelle que le camp de Compiègne inspira à Dancourt. Cette pièce, représentée dans l'année même (octobre 1698), au Théâtre-Français, sous le titre de : *Les Curieux de Compiègne*, eut un immense succès.

L'artiste charge peut-être un peu son tableau, quand il nous représente, par exemple, « quatre grands pendards » arrêtant pour se distraire quelques bons bourgeois et les mettant « au drapeau », comme on disait alors, c'est-à-dire exposés en chemise sur le front de bandière, sous la garde de la sentinelle du drapeau. Néanmoins, dans les strophes bien gauloises qui terminent la pièce sous le nom naïf de « divertissements », Dancourt nous exprime fidèlement le ton sentimental et guilleret des amusements de nos pères.

Écoutez cet appel :

Le bruit éclatant des trompettes
Et le son bruyant des tambours,
Dans ces aimables retraites,
Ne menacent point nos jours.
Venez, bourgeois; venez, grisettes;
Venez, guerriers; venez, coquettes;
Tout invite aux festins, aux plaisirs, aux amours.

Là-dessus, Mme Robin ajoute, toujours gaiement :

Que j'aime un camp près de Paris!
Là le plaisir vous accompagne,
Et l'on y trouve des maris
Choisis, polis,
De tous pays.
Pour moi je prétends, si je vis,
Tous les mois faire une campagne.

Pour conclure, *le Chevalier* lance lestement le mot de la fin :

On a parlé de camp, de revues :
Bourgeoises sont aussitôt accourues
Pour
Travailler à des recrues
Qui pourront servir un jour.

On nous pardonnera de rire encore, après bientôt deux cents ans, de ces « joyeusetés » dont nos aînés ont été les héros et se sont eux-mêmes divertis entre deux campagnes.

VII. — Réorganisations. — Soldes.

Premières modifications. — A la dislocation du camp, Royal-Italien fut mis en garnison à Arras, où les compagnies furent dédoublées, le 1er novembre. Le régiment se trouva ainsi formé à 16 compagnies.

L'année suivante, au mois de décembre, les 4 dernières compagnies furent fondues dans les autres et les 12 compagnies maintenues furent mises à 55 hommes. On créa enfin une compagnie de grenadiers et le corps ne forma plus qu'un bataillon.

Composition du régiment. Soldes. — Trois mois plus tard, l'ordonnance du 1er mars fixa comme il suit la composition du régiment et les soldes des différents grades. (Les tarifs sont faits par jour.)

1° État-major :

1 Colonel, 16 livres, 13 sols et 4 deniers.
1 Lieutenant-Colonel, 4 livres.
1 Major (sans compagnie), 10 livres.
1 Interprète, 5 livres.
2 Aides-Majors, 3 livres.
1 Maréchal des logis, 30 sols.
1 Aumônier, 45 sols.
1 Chirurgien, 15 sols.
1 Prévôt, 40 sols.
1 Lieutenant, 20 sols.
1 Greffier, 12 sols et 6 deniers.
5 Archers et un Exécuteur, 8 sols et 4 deniers.
1 Tambour-Major, 10 sols.

2° Dans chaque compagnie :

1 Capitaine, 5 livres.
1 Lieutenant, 40 sols.
1 Enseigne, 30 sols.
2 Sergents, 14 sols.
3 Caporaux, 9 sols et 6 deniers.
5 Lancepessades, 8 sols et 5 deniers.
15 Piquiers, 7 sols et 6 deniers.
24 Fusiliers, 7 sols.
1 Tambour, 8 sols et 5 deniers.

Quand la compagnie sera de 50 hommes, dit l'ordonnance, le capitaine recevra 5 pains de gratification et 7 sols par jour; 4 pains seulement lorsqu'elle sera de 45 hommes; et 3, quand elle ne sera que de 40.

3° Dans la compagnie de grenadiers :

1 Capitaine, 6 livres.
1 Lieutenant, 3 livres et 4 sols.
1 Sous-Lieutenant, 40 sols.
2 Sergents, 15 sols.
3 Caporaux, 10 sols et 10 deniers.
5 Lancepessades, 9 sols et 5 deniers.
39 Grenadiers, 8 sols.
1 Tambour, 9 sols et 5 deniers.

Le capitaine recevra les mêmes gratifications que dans les autres compagnies, à raison de 8 sols pour 1 pain.

4° Les officiers réformés reçurent les soldes suivantes :

Capitaine, 50 sols. Lieutenant, 20 sols. Enseigne, 15 sols.

Uniforme. — La tenue n'était pas alors réglementée d'une façon aussi précise qu'elle le fut depuis; cependant le ministre ayant été informé que les officiers de Royal-Italien avaient mis sur leurs habits d'uniforme des brandebourgs d'or, prescrivit d'enlever ces ornements. L'ordre ministériel est daté du 30 septembre 1700.

CHAPITRE IV

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE

I. — Causes de la guerre et premières opérations (1700-1702).

Philippe V, roi d'Espagne. — Préparatifs. — Le 1er novembre 1700, Charles II mourut laissant, par testament du 2 octobre de la même année, sa couronne au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, à la condition qu'il renoncerait à tous ses droits éventuels sur le trône de France. « Il n'y a plus de Pyrénées! » s'écria Louis XIV en se séparant du jeune duc, qui fut couronné roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

L'Europe frémit de jalousie. Guillaume III l'entraîna à la guerre [1].

Dès l'année 1701, Royal-Italien fut envoyé sur le théâtre de la guerre, où il s'était distingué dans les campagnes précédentes. Il fit partie de la nouvelle armée de Flandre, dont le maréchal de Boufflers eut le commandement; armée d'observation au début qui se borna à masquer les préparatifs de l'intérieur et à construire des lignes de protection. En mars, le régiment est à Luxembourg. En juin, il est envoyé à Mézières, puis à Malines. En août, il est à Tirlemont. Il y reçut l'ordre du 30 août 1701, autorisant tous les régiments italiens des armées de France à envoyer un officier à Livourne avec mission d'y recruter au titre de son régiment, sous la seule condition de ne pas enrôler de sujets du grand-duc de Florence.

1. C'est pendant la formation de la coalition que Frédéric Ier, simple électeur de Brandebourg, se fit couronner roi de Prusse, le 18 janvier 1701. Il avait acheté l'assentiment de l'empereur Léopold, en lui promettant un secours de 10 000 hommes. « Il faudrait pendre les ministres qui ont donné un tel conseil au roi Léopold ! » s'écria le prince Eugène à cette nouvelle. Le même prince disait, après le traité de Westphalie : « Les Allemands (il s'agissait alors de la maison d'Autriche) ne savent ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils sont ».



En octobre, Royal-Italien alla à Namur. Le 23 novembre, il arrivait à Liège. L'importance que commençait à prendre la fortification de campagne fit alors donner aux troupes des outils de pionniers. Royal-Italien en reçut 6 par compagnie, destinés, dit l'ordonnance du 15 novembre 1701, « à accommoder les chemins et faciliter la marche »[1].

Premières hostilités. — Guillaume III meurt le 19 mars 1702. Les alliés (Anglais, Hollandais et Impériaux), sous les ordres du prince Walrad de Nassau-Sarbrück, franchissent néanmoins notre frontière du Nord sur plusieurs points, avant même la déclaration de guerre (15 mai 1702). Louis XIV envoya alors le duc de Bourgogne[2] prendre le commandement en chef de l'armée de Boufflers. Le jeune duc nous entraîna hardiment dans la Gueldre dès le mois d'avril, en rejetant l'ennemi sur Xanton et sur Clèves.

Royal-Italien (brigade de la Reine, 2e de la 1re ligne) s'avança ainsi avec l'armée de Flandre jusqu'au Wahal et prit part, le 11 juillet, à un brillant combat devant Nimègue.

L'armée de Flandre se retire sur la Demer. — Sur ces entrefaites, John Churchill arriva d'Angleterre avec un important renfort et prit le commandement de l'armée anglo-hollandaise.

Churchill avait fait ses premières armes sous Condé et Turenne. A son retour en Angleterre, il fut nommé par la reine Anne, duc de Marlborough.

Le nouveau généralissime ennemi franchit la Meuse à Graves et, menaçant ainsi nos communications avec des forces très supérieures, nous obligea à la retraite.

Le duc de Bourgogne retourna à Versailles et Boufflers ramena l'armée de Flandre sur la Demer, où elle se borna à escarmoucher jusqu'assez avant dans l'hiver.

En novembre, Royal-Italien retourna à Valenciennes, où il avait été créé une compagnie destinée à recevoir les recrues. Cette compagnie nouvelle fut organisée avec les mêmes cadres que les autres compagnies du régiment. Tous les hommes présents y étaient payés, même au-dessus de 50.

1. Peu après, le nombre des outils fut porté à 10 par compagnie. Les outils furent dans la suite confiés aux sapeurs des régiments d'infanterie et plus tard aux soldats de compagnie (porteurs d'outils portatifs). Ces premiers instruments de terrassiers, il faut l'avouer, furent assez mal accueillis par l'infanterie. « Les soldats, dit le général Devault, dans ses Mémoires sur la guerre de la succession d'Espagne, répugnent à l'emploi des outils de terrassiers, bien que les chefs et les souverains s'efforcent de détruire ce préjugé. » Ces outils, après avoir été négligés au commencement de notre siècle, sont actuellement en grande faveur dans toutes les armées modernes.

2. Élève de Fénelon, le duc de Bourgogne était un philosophe chrétien. Il n'en était pas moins instruit dans l'art de la guerre; mais il avait un caractère timide et trop humanitaire pour commander en chef. Suivant l'antithèse d'Anquetil, il commandait bien à la condition d'obéir.

II. — Campagne de 1703.

Royal-Italien va à l'armée du Rhin. — En février 1703, Royal-Italien (brigade Montroux) passa à l'armée du Rhin, au moment où Villars venait d'en laisser le commandement au maréchal de Tallard devant les lignes de Stolhoffen, avec mission de retenir dans ces lignes l'armée du prince de Bade. Tallard alla faire lever le siège de Trarbach sur la Moselle, puis retourna sur le Rhin et prit position en avant de Strasbourg. Il y demeura jusqu'au mois de juin. Le duc de Bourgogne, qui fut alors investi du commandement supérieur, porta successivement l'armée entre Wissembourg et Lauterbourg, puis à Welstall et enfin à Hurloffen [1].

Sièges de Brisach et de Landau. — Le 11 août, notre adversaire décampa. Le duc de Bourgogne en profita pour assiéger Vieux-Brisach. Royal-Italien arriva devant cette place le 20 août; la tranchée fut ouverte six jours après et la ville capitula le 7 septembre.

Tallard laissé seul conduisit l'armée à Wieill le 16 septembre, s'y réapprovisionna, et, le 12 octobre, investit Landau, dont le siège fut vigoureusement mené.

Royal-Italien s'y distingua en enlevant, le 8 novembre, avec le régiment de Touraine, une des contre-gardes de la place.

Bataille de Speyerbach. — Landau se défendait avec opiniâtreté, lorsque Tallard apprit que le comte de Nassau et le prince Frédéric de Hesse-Cassel arrivaient de Flandre au secours des assiégés. Il se porta aussitôt à leur rencontre avec presque toutes ses troupes. Royal-Italien fit partie de l'expédition.

Le 15 novembre, à la pointe du jour, l'ennemi achevait de se former en bataille au delà de la seconde branche du Speyerbach, et notre infanterie commençait à se déployer sous le feu des Allemands, lorsque Tallard qui avait la vue basse crut reconnaître de l'indécision dans le mouvement d'une division ennemie qui prenait position. Il fait brusquement sonner la charge. Nos troupes n'étaient encore arrivées qu'en partie et aucune disposition préparatoire n'était prise. Ceux de nos bataillons qui ont pu déboucher se précipitent sur l'ennemi.

Royal-Italien en colonne serrée charge à la baïonnette sur le centre, pendant que notre cavalerie placée aux ailes prend en flanc les groupes ébranlés.

Les Impériaux se resserrent pêle-mêle sur ce centre déjà enfoncé; et, après une lutte sanglante, se dispersent en désordre, laissant 5500 hommes sur le

1. Royal-Italien faisait toujours partie de la brigade Montroux (droite de la 1re ligne).

champ de bataille et nous abandonnant 3500 prisonniers, 28 drapeaux, 33 étendards, toute leur artillerie et leurs bagages.

Landau capitula le lendemain, 16 novembre, et l'armée du Rhin prit ses quartiers d'hiver; Royal-Italien à Metz.

III. — Campagnes de 1704 et 1705.

A l'armée de Flandre. — En mars 1704, Royal-Italien (moins la compagnie de recrutement qui reste à Valenciennes) va à Mézières, puis au camp de Neerhespen, commandé par d'Artagnan. Le 13 mai, il rejoint à Montmacs l'armée de Flandre du maréchal de Villeroi et passe, le 18 du même mois, sous les ordres du général espagnol marquis de Bedmar. Celui-ci resta sur la défensive sans être attaqué jusqu'à la fin de la campagne.

Dans les derniers jours de septembre, Royal-Italien fut envoyé à Namur et, à la fin d'octobre, alla hiverner à Mézières.

Plan de l'ennemi. — Le 18 mai 1705, Royal-Italien rejoint au camp de Sierck l'armée de Moselle, forte de 5500 hommes sous les ordres de Villars et destinée à relier l'armée de Flandre à celle du Rhin [1]. Marlborough avait réuni une masse compacte de près de 100 000 hommes et marchait droit vers la Moselle, avec l'intention de percer comme un coin notre faible ligne et d'envahir la France par la Lorraine et la Champagne.

Vainqueur sans combat. — Villars prit position à Sierck, prêt à aller de là soit à Luxembourg, soit à Sarrelouis. « Ils se sont flattés de m'avaler comme un grain de sel! » disait-il plaisamment, et en attendant il faisait créneler les murs, élever des retranchements et disposer des abatis.

Le 13 juin, Marlborough est en vue; mais le prince de Bade à qui il a donné rendez-vous n'arrive pas. Il passe les journées des 14, 15 et 16 à étudier nos positions. Le héros anglais fut si profondément impressionné par la force de nos lignes et par l'attitude de nos troupes qu'il décampa en secret dans la nuit du 16 au 17.

Retour à l'armée de Flandre. — L'effet moral fut immense. Villars se lança alors sur le Rhin, semant la terreur sur les deux rives.

Royal-Italien quitta l'armée de Moselle, le 25 juin, et rejoignit, le 8 juillet, l'armée de Flandre de Villeroi avec la brigade Albergotti, devenue 4e de la

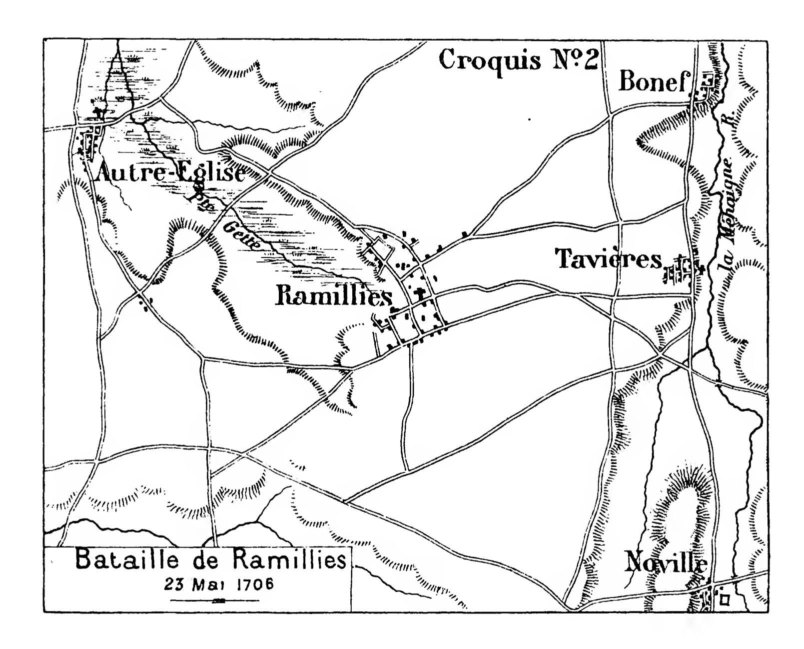
1. Royal-Italien fait toujours partie de la brigade Albergotti, qui est alors la 6e de la 1re ligne.

1re ligne. Le 23 octobre, il est à Schouten. La situation du 1er novembre lui donne 413 présents. A la fin de ce mois, il retourne à Valenciennes, puis va hiverner à Philippeville.

IV. — Campagne de 1706-1707.

Toujours à l'armée de Flandre. — En 1706, Royal-Italien, toujours destiné à l'armée de Flandre de Villeroi (70 000 hommes), arrive à Namur le 24 avril. Il en part le 19 mai, pour aller camper à Tirlemont sur la Grande-Gette (brigade Albergotti, 3e de la 1re ligne). De Tirlemont, où il a concentré ses troupes, Villeroi se porte au-devant de Marlborough.

Bataille de Ramillies. — Le 23, il se met en bataille, son centre à Ramillies, dont il confie la défense à de jeunes recrues; sa droite à la Méhaigne, près de



Tavières; sa gauche à Autre-Église, derrière les marais de la Petite-Gette, qui devaient infailliblement l'immobiliser. Les bagages restent entre les deux lignes, où ils ne pouvaient que gêner.

A dix heures, Marlborough arrive et reconnaît vite les défauts de notre situation. Négligeant notre gauche, il forme toute son infanterie en deux masses, devant Ramillies et devant Tavières, et sa cavalerie au centre. Bien qu'il mît cinq heures à prendre ses dispositions sous les yeux de Villeroi, celui-ci ne voulut rien changer à son ordre de bataille, malgré les vives instances du général Gassion.

Vers trois heures, Marlborough attaque les villages et les enlève sans grands efforts. Sa cavalerie charge au milieu. A quatre heures, notre droite et notre centre sont en pleine déroute.

C'est dans l'adversité qu'on reconnaît ses amis; c'est aussi dans les journées malheureuses que les régiments donnent la mesure de leur solidité et de leur discipline. Dans ce moment critique, « *Royal-Italien*, dit Susane, *fait des prodiges de valeur et sauve par son énergie la brigade de Picardie* ». Au milieu de la panique générale, notre régiment et quelques autres avec lui tiennent à honneur de combattre jusqu'au dernier moment et ils le font, selon l'expression de Fieffé, « *avec la rage du désespoir* ».

La retraite s'effectua péniblement par Judoigne, Louvain, Bruxelles, Gand et Courtrai, où les débris de l'armée arrivèrent le 31 mai.

La journée de Ramillies coûta à Royal-Italien 23 officiers et 264 soldats. Le roi lui accorda le complet jusqu'au 1er août.

Malgré les renforts que reçut Villeroi, ne se sentant pas en état de lutter en rase campagne, il disloqua ses troupes, dont une partie fut chargée de la garde des places du Nord.

Royal-Italien passe à l'armée du duc de Vendôme. — Royal-Italien, après être allé se refaire à Valenciennes, rejoignit à Lens, le 19 août, l'armée du duc de Vendôme. En septembre, il retourna à Valenciennes [1].

Le régiment fit la campagne de 1707 à l'armée de Flandre avec le duc de Vendôme (brigade Albergotti, 5e de la 1re ligne). Il ne prit part à aucun événement important. Le 12 octobre, il alla hiverner à Mons.

V. — Campagne de 1708.

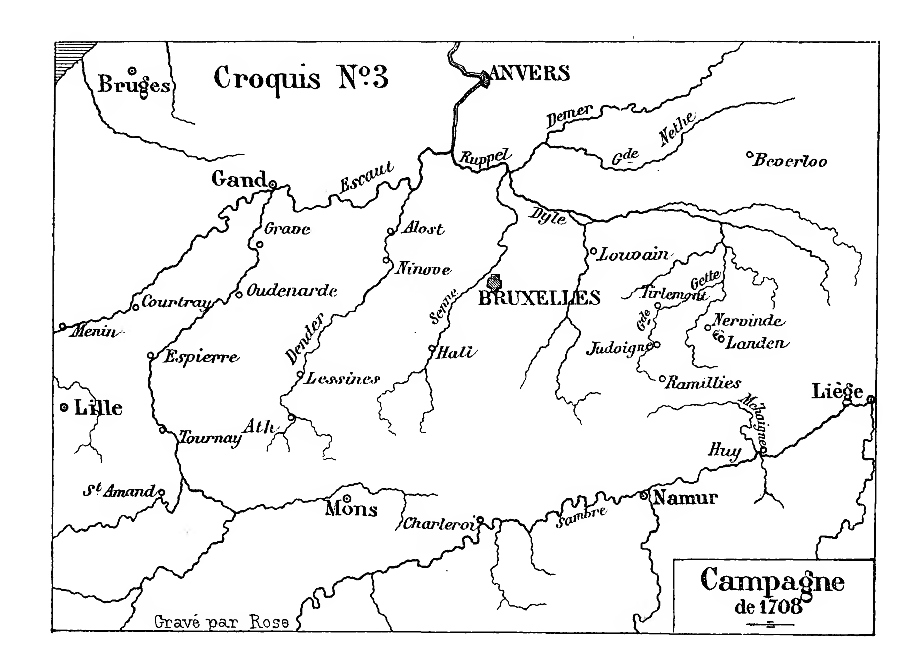
Premières opérations. — Vers la fin d'avril 1708, le duc de Vendôme rassembla l'armée de Flandre à Mons, où était déjà Royal-Italien, qui reprit son rang dans la brigade Albergotti, devenue 4e de la 1er ligne.

Cette armée, renforcée de nombreuses troupes fraîches, avait un effectif de 90 000 hommes et se trouvait ainsi presque double de celle de Marlborough, qui lui était opposée. Louis XIV envoya comme généralissime le duc de Bourgogne pour lui faire recueillir des lauriers. C'était un mauvais calcul, car ce prince philosophe était trop indécis et trop humanitaire pour pouvoir s'entendre avec

1. Après Ramillies, Susane envoie Royal-Italien « à Menin », où il aurait concouru à la défense de cette place jusqu'au 13 mai. Après la capitulation, il serait allé à Douai et y aurait passé l'année 1707. Ces indications doivent être inexactes; car Menin ne capitula que le 25 août et, d'après les notes extraites des documents officiels par M. le commandant Belhomme, Royal-Italien était alors en route de Valenciennes à Lens.

l'impétueux Vendôme au caractère prime-sautier et violent. Les événements ne tardèrent pas à le démontrer.

Marlborough s'était avancé le 26 mai en avant de Hall, au sud de Bruxelles. Nos premiers mouvements le contraignirent à repasser la Dyle, le 3 juin, à Louvain. Mais ces manœuvres furent malheureusement suivies d'un mois d'inac-



tion, pendant lequel le prince Eugène [1] partit secrètement de Coblentz avec 25 000 hommes et vint rejoindre Marlborough.

Le 4 juillet, le duc de Bourgogne se décide à se porter plus en arrière. Il fait enlever Gand et Bruges par des détachements et se dirige lui-même sur Oudenarde pour en faire le siège. Cette marche pouvait être avantageuse; mais elle fut exécutée avec une telle lenteur que Marlborough et Eugène arrivèrent à l'Escaut en même temps que nous, le 11 juillet.

Bataille d'Oudenarde. — Le duc de Bourgogne, qui était loin de se croire suivi de si près, avait fait filer sur Gand, dès le 10 juillet, toute son artillerie et une partie de sa cavalerie.

Le 11, à deux heures, Vendôme, qui passait l'Escaut à Grave à la tête de notre avant-garde, apprit que Marlborough franchissait aussi le fleuve un peu au-dessous d'Oudenarde. La bataille était inévitable.

Le duc de Bourgogne hésita cependant et, quand il ordonna le déploiement, il

1. Eugène de Savoie-Carignan, né à Paris, était petit-neveu de Mazarin et Français d'origine. Il entra en 1681 — il avait alors vingt ans — au service de l'Autriche, parce que Louis XIV, le trouvant chétif d'apparence, lui avait refusé un régiment. Le prince Eugène fut un des meilleurs généraux de l'Empire et peut-être le plus heureux. Jamais il ne pardonna au Grand Roi de l'avoir méconnu.

fallut déboucher sous le feu de l'artillerie ennemie pour se former dans un terrain boisé et coupé de défilés.

Royal-Italien se trouva engagé vers six heures, sous les ordres directs de Vendôme, à la gauche de notre ligne appuyée à l'Escaut. Un moment cette gauche, par un brusque retour offensif, fit reculer Eugène qui commandait la droite ennemie, lorsque Marlborough envoya de ce côté vingt bataillons et 2000 cavaliers qui prirent en flanc le corps de Vendôme. C'est au prix d'héroïques efforts que Royal-Italien parvint à se dégager.

A moi, Royal-Italien! — La nuit mit fin au combat. Nos régiments commençaient à se rallier, lorsque l'ennemi par une ruse infernale fit battre par ses tambours la retraite à la française, pendant que des Français réfugiés criaient : A moi, Picardie!... A moi, Royal-Italien!... etc.

4000 de nos soldats furent ainsi faits prisonniers en croyant rejoindre leurs drapeaux.

Notre pauvre armée de Flandre se retira à Gand.

Siège de Lille. — Après quelques jours de repos, Marlborough et Eugène allèrent assiéger Lille, témérité qui ne s'explique que par le désaccord qu'ils savaient exister entre les chefs de l'armée française.

Le duc de Bourgogne, dont l'armée avait cependant été renforcée par de nombreux détachements, se borna à gêner les ravitaillements et à intercepter les munitions. On raconte qu'il fit arrêter plusieurs centaines de femmes et de filles qui portaient, dans des hottes, de la poudre aux assiégeants et ordonna de les fouetter au milieu du camp, ce qui, disent les chroniqueurs, divertissait beaucoup nos soldats, mais n'était pas d'un grand secours aux Lillois.

Sans attendre la fin du siège, Chamillard, ministre de la Guerre, prescrivit la dislocation de l'armée de Flandre. Royal-Italien fut envoyé avec neuf autres bataillons au camp de Pottes, où il resta jusqu'à la campagne de l'année suivante.

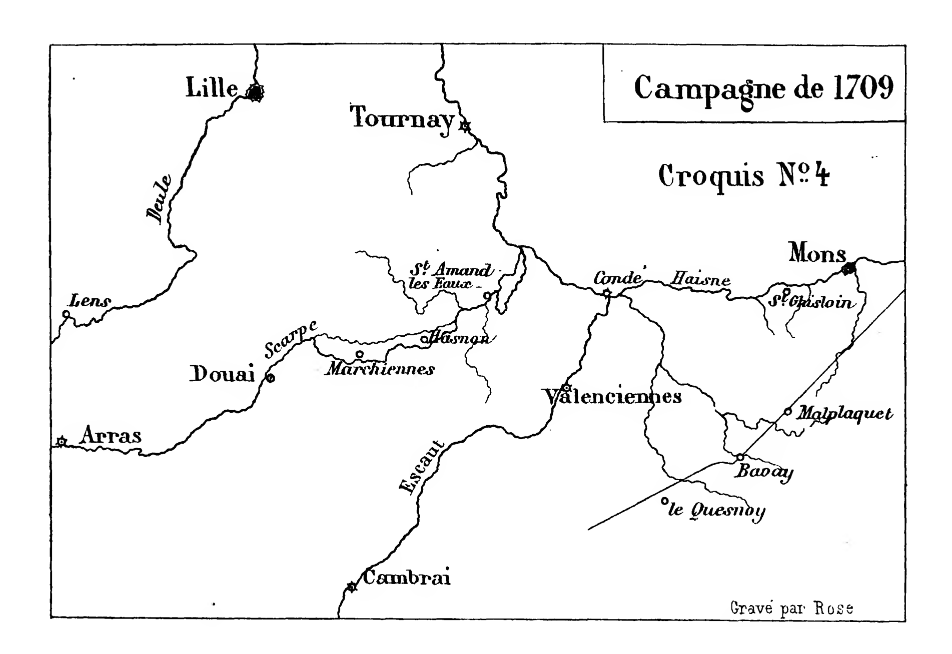
VI. — Campagnes de 1709 et 1710.

Le maréchal de Villars reçoit le commandement de l'armée. — Dans les premiers jours de mai, Royal-Italien rejoignit l'armée de Flandre, qui se concentrait sur la haute Scarpe.

La situation, déjà très compromise à la fin de 1708, s'était encore aggravée par un hiver exceptionnel, la famine et l'épuisement des finances. Villars n'avait jamais été battu : Louis XIV lui confia l'armée de Flandre en lui laissant carte blanche. Boufflers, plus ancien que Villars de dix ans, demanda à le seconder

comme volontaire : « Aucun de vos aides de camp, écrivait-il au général en chef, n'exécutera vos ordres avec plus d'empressement et de plaisir que moi ». C'était un bel exemple!

Position de Lens. — Villars, après avoir fait enlever quelques convois, poste, le 27 mai, son armée en avant de Lens et s'y fortifie. Marlborough et Eugène



vinrent l'y chercher le 24 juin; mais jugeant la position inabordable, dans la nuit du 26, ils se retirèrent et allèrent assiéger Tournai.

Prise de l'abbaye d'Hasnon. — Royal-Italien, embrigadé avec Royal, forme alors un corps séparé sous la conduite de son colonel, le comte d'Albergotti, avec mission de refouler les détachements que l'ennemi avait laissés sur la Scarpe.

Le 24 juillet, Royal-Italien franchissait la Scarpe à une lieue au-dessus de Saint-Amand-les-Eaux et attaquait l'abbaye d'Hasnon. Presque au début de l'engagement, le lieutenant-colonel, chevalier Jacques d'Albergotti [1], tombe mortellement blessé à la tête de nos grenadiers. Loin de se décourager, ceux-ci s'élancent alors à l'assaut et s'emparent de l'abbaye.

L'armée de Flandre va au secours de Mons. — Cependant Tournai a capitulé et l'ennemi a mis le siège devant Mons. Villars rappelle tous ses détachements et va au secours de cette place avec 80 000 hommes contre 130 000.

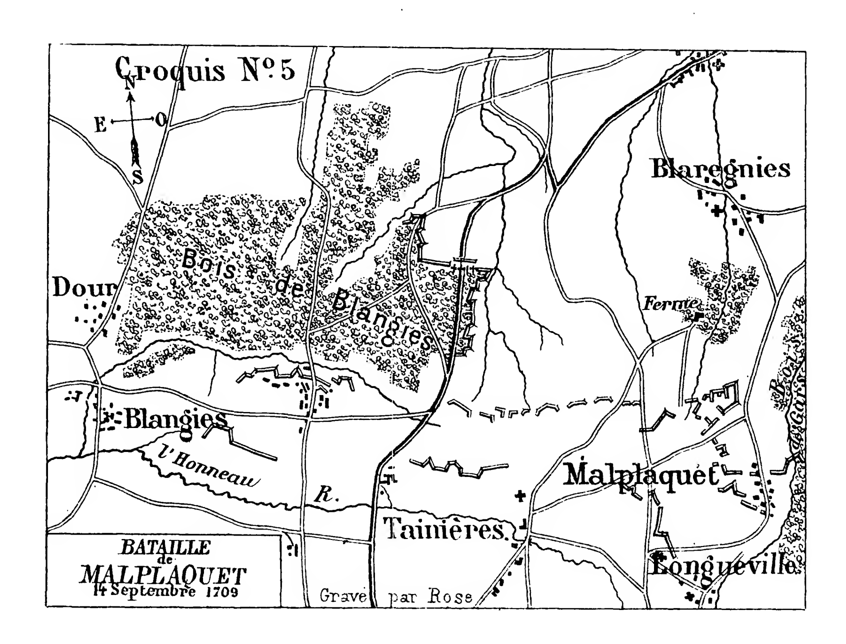
1. Jacques, chevalier d'Albergotti, neveu du comte d'Albergotti. Né en 1675; enseigne en 1689; major le 24 mars 1697; brigadier le 26 octobre 1704; lieutenant-colonel le 5 mai 1708.



Le 9 septembre, il s'arrête sur la rive droite de l'Honneau, en face de la trouée que forment entre eux les bois de Sars et de Blangies, et s'y fortifie en appuyant sa droite à Malplaquet, sa gauche dans le bois de Blangies.

Bataille de Malplaquet. — Le 11 au matin, malgré l'épais brouillard, Villars comprit qu'il allait être attaqué. Toute l'armée était donc en bataille quand, à huit heures, l'ennemi nous aborda. On venait de distribuer le pain, qui manquait depuis deux jours; les soldats jetèrent leurs rations pour mieux se battre.

Royal-Italien se trouva avec la droite sous les ordres de Boufflers. Dans le



cours de l'action, par trois décharges presque à bout portant, il brisa l'élan des Hollandais, que le prince d'Orange conduisait en personne à l'assaut de nos retranchements. Le colonel d'Albergotti fut blessé.

Mais à notre gauche, Villars avait été lui-même grièvement blessé au genou; Eugène s'était emparé du bois de Blangies et avait percé notre centre. Après des efforts désespérés, à trois heures, Boufflers ordonna la retraite. Elle se fit avec le plus grand calme. Royal-Italien passa par Bavay et se retira au Quesnoy. L'ennemi ne poursuivit pas : il avait plus de 20 000 hommes hors de combat, et nous seulement 8000.

« Si Dieu nous fait la grâce de perdre encore une pareille bataille, dit Villars au roi, Votre Majesté peut compter que ses ennemis seront détruits. »

La charité de Fénelon. — L'armée de Flandre se reforma derrière la Rosnelle; mais, le 20 octobre, Mons ayant capitulé, elle prit ses quartiers d'hiver, Royal-Italien à Douai. Le régiment venait de faire la campagne la plus pénible

de toute la guerre. « *Ce fut une merveille que la vertu et la fermeté du soldat à souffrir la faim* », dit Villars dans ses Mémoires.

En réalité toute l'armée aurait péri de misère sans la charité de Fénelon. Pleins de vénération pour la personne de l'auguste prélat, les généraux ennemis avaient respecté ses biens. Marlborough avait même fait escorter ses blés pour en empêcher le pillage. Après Malplaquet, l'archevêque de Cambrai fut la providence de l'armée; il lui ouvrit ses immenses greniers; son palais devint un hôpital; lui-même pansa les blessés et plus d'un brave de Royal-Italien lui dut la vie.

Siège de Douai. — La garnison de Douai comprenait 16 bataillons d'infanterie et 2 régiments de dragons (8000 défenseurs). La place, dont notre colonel le lieutenant-général comte d'Albergotti prit le commandement, fut investie par 28 000 hommes au commencement d'avril 1710 [1].

Du 5 au 6 mai, la tranchée fut ouverte pour deux attaques sur la gauche de la Scarpe. L'ennemi mit en batterie 130 bouches à feu.

Les troupes exécutèrent pendant le siège de nombreuses sorties. Malheureusement Douai ne fut pas secourue. Après avoir subi cinquante et un jours de tranchée ouverte, après avoir fait perdre près de 8000 hommes à l'ennemi, la garnison, qui avait exécuté trente-deux sorties, était réduite de moitié; les vivres et les munitions étaient épuisés. Le lieutenant-général Albergotti avait fait fondre toute sa vaisselle pour payer les troupes avec l'argent que produisit la fonte, afin de prolonger la défense. Il ne se rendit qu'à la dernière extrémité et après avoir obtenu une capitulation honorable. « *La magnifique défense de Douai*, dit Susane, *est la plus belle page de l'histoire du comte Albergotti, colonel du Royal-Italien et l'un des meilleurs officiers de Louis XIV* [2]. »

Le 29 juin, les défenseurs de Douai se rendirent librement à Cambrai.

Sur la Scarpe et sur la Sensée. — Au commencement de 1711, Royal-Italien, formant brigade avec Royal-Vaisseaux sous les ordres du brigadier Colandre, est encore à l'armée de Flandre qui, toujours commandée par Villars, a pour mission de se tenir sur la défensive. Elle est forte de 80 000 hommes. L'armée ennemie, sous Marlborough, en compte 110 000. — Eugène est retourné sur le Rhin.

Vers la fin d'avril, Villars rapproche nos troupes de Douai, qu'il semble vouloir reprendre; Marlborough se porte à l'ouest de cette place pour la couvrir.

Le 1er mai, Marlborough passe la Scarpe et campe sur la rive droite. Aussitôt Villars prend position devant lui sur la Sensée, face au nord, de Bouchain à Mouchy-le-Preux, en passant par Arleux et Oisy. Jusqu'au 14 juillet, il n'y eut

1. Royal-Italien quitta Douai par ordre du 10 avril et ne prit pas part à la défense. Le régiment fit la campagne de 1710 à l'armée de Flandre, embrigadé avec Picardie et Bourgogne à la droite de la 1re ligne.

2. Voir, aux états de services du comte d'Albergotti, de curieux détails sur ce siège de Douai.



FRANÇOIS-ZENOBE-PHILIPPE, COMTE D'ALBERGOTTI [1]

Colonel de Royal-Italien (29 avril 1705-14 mars 1717).

Cette gravure est la reproduction d'un lavis qui se trouve dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, folio 40 du volume 1177 de la *Collection Clérambault* (ordre du Saint-Esprit) 67ᵉ année (1711).

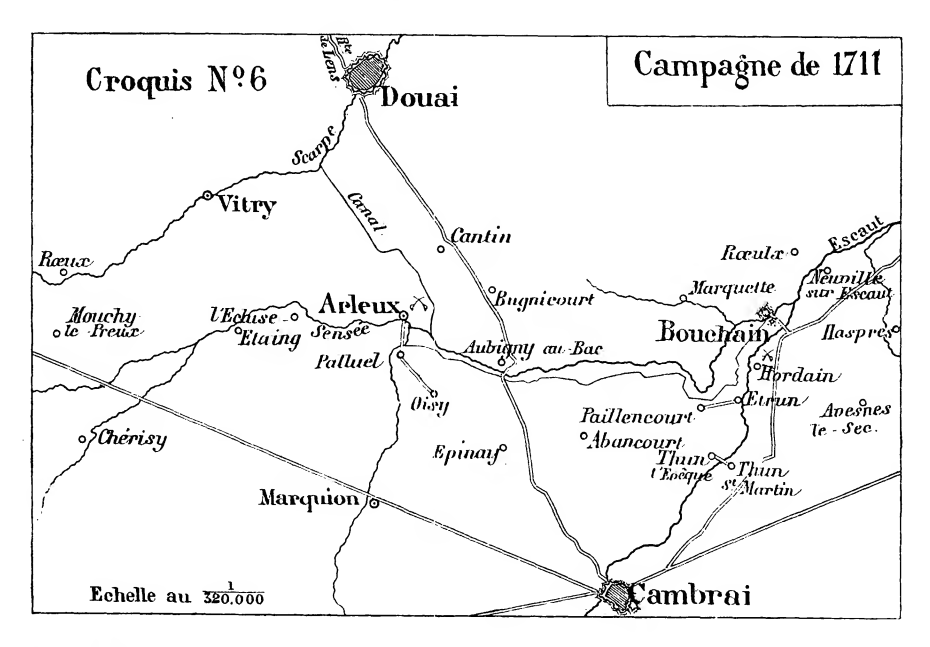
Nota. — Il existe au musée de Dijon une belle eau-forte, gravée également en 1711, et représentant Louis XIV dans la chapelle de Versailles, remettant le collier du Saint-Esprit aux comtes de Médavi d'Albergotti, du Bourg et au marquis de Goësbriant.

---

1. Le lavis original porte en tête : ALBERGOTI; mais le marquis Charles, neveu du comte François-Zenobe-Philippe, signe : ALBERGOTTI. — Voir le congé militaire, page 51.

que quelques escarmouches, dont la plus importante fut une tentative de Marlborough pour prendre Arleux, petit village formant sur la rive gauche de la Sensée une véritable tête de pont. Cette attaque fut vigoureusement repoussée, le 7 mai.

Le reste de la campagne se passa en manœuvres : Marlborough, réduit à 90 000 hommes, fit une pointe par sa droite vers Lens, afin d'attirer de ce côté l'armée de Flandre et de profiter ensuite de son déplacement pour enlever Arleux, passer la Sensée et assiéger Bouchain. Villars le suivit en effet et s'établit derrière la Scarpe, d'Étaing à Arras, laissant à Arleux seulement 80 hommes.



Le 6 juillet, Arleux, attaqué par 4000 hommes, tomba aux mains de l'ennemi; Marlborough y mit 7000 hommes qui fortifièrent le village.

Le 20 juillet, nouvelle marche de l'ennemi par sa droite et nouveau mouvement de l'armée de Flandre, qui va camper de la Scarpe à la Canche.

De ce dernier camp, 16 bataillons et 16 escadrons furent dirigés sur Namur par ordre de la Cour. Royal-Italien embrigadé avec Royal-Vaisseaux fit partie de ce détachement. Chemin faisant, la petite colonne attaqua le village d'Arleux : le 23 juillet, Royal-Italien s'élança à l'assaut des ouvrages avec son entrain accoutumé. Ce poste important fut repris; la garnison fut faite prisonnière et les ouvrages de fortification passagère élevés par Marlborough furent complètement rasés. Le détachement se remit ensuite en marche vers Namur.

L'ennemi va investir Bouchain. — Cependant notre habile adversaire avait donné le change à Villars : la Sensée était libre. L'armée ennemie fit tout à coup volte-face et, manœuvrant par sa gauche, passa la Scarpe à Vitry, passa la Sensée et prit position, le 5 août, derrière le ruisseau de Marquion, démasquant ainsi brusquement son intention d'investir Bouchain.

Le lendemain, Villars accourut et rappela à lui en toute hâte le détachement de la Sambre. Royal-Italien rejoignit le gros de l'armée de Flandre dans la position qu'elle venait de prendre de Cambrai à Saint-Marquion. En même temps l'ennemi, franchissant l'Escaut à Etrun, allait camper à Avesnes-le-Sec en s'étendant d'Hordain sur l'Escaut à Haspres-sur-la-Selle.

Combat d'Hordain. — Tous les efforts de Villars tendirent alors à entraver l'investissement de Bouchain. Parmi les nombreuses opérations qui eurent lieu autour de la place, la surprise du 31 août, presque exclusivement exécutée par Royal-Italien, fut une des plus vigoureusement conduites et des plus heureuses. A l'aube, 2000 hommes passant sans bruit sur la rive droite de l'Escaut, au moyen de ponts construits près de Thun, la nuit précédente, enlèvent les sentinelles ennemies et surprennent 4 bataillons campés près d'Hordain. Les alliés encore endormis coururent aux armes : il était trop tard, tous furent tués ou pris.

Royal-Italien, après cet exploit, repassa tranquillement sur la rive gauche par les ponts mêmes que Marlborough avait fait construire, vingt-cinq jours avant, à Etrun et dont Villars venait de s'emparer.

Cependant Bouchain capitula le 13 septembre. Ce fut le dernier événement de la campagne. Les armées restèrent encore en observation jusqu'au 20 octobre, puis rentrèrent dans leurs quartiers.

Royal-Italien ne reverra plus devant lui l'astucieux Marlborough qui, à son retour à Londres, ne put se laver d'une accusation de péculat, et tomba en disgrâce. Réhabilité par George IV, il mourut en 1722.

VII. — Campagne de 1712.

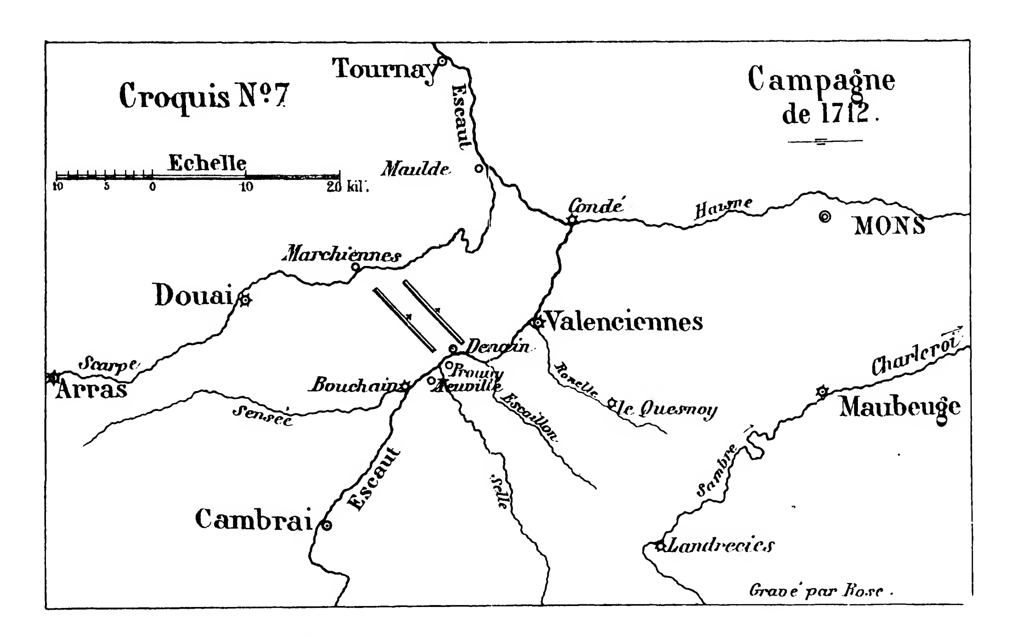
Paroles mémorables du roi. — La France était épuisée et la diplomatie n'avait réussi qu'à obtenir un accord avec l'Angleterre. Une partie décisive allait donc se jouer en Flandre entre Eugène et Villars. « Si la bataille est perdue, dit Louis XIV à son généralissime, vous me l'écrirez à moi seul : je monterai à cheval, je passerai par Paris, votre lettre à la main ; je connais les Français : je vous mènerai 200 000 hommes et je m'ensevelirai avec eux sous les ruines de la monarchie française. »

C'est dans ces conditions que l'armée de Flandre quitte ses quartiers d'hiver dès le mois de mars. Dans les premiers jours d'avril, Royal-Italien arrive sur les bords de la Sensée où s'opère la concentration française, pendant qu'Eugène réunit ses forces entre Douai et Bouchain.

Siège de Landrecies. — Le 3 juillet, le Quesnoy nous est enlevé. Le 17, les Anglais se retirent enfin de la lutte. Eugène, dont l'armée compte encore



25 000 hommes de plus que la nôtre, persiste néanmoins dans son premier plan : enlever Landrecies pour assurer ses communications et de là marcher hardiment sur Paris. Il s'établit donc entre l'Escaillon et la Selle qui couvre son front et envoie sa gauche investir Landrecies. L'armée de Flandre passe alors sur la rive droite de l'Escaut pour retarder Eugène. Les magasins de celui-ci étaient



à son extrême droite à Marchiennes, presque sur l'alignement de son front. Les ponts de Denain et de Prouvy le reliaient avec Marchiennes.

Pour remédier à cette situation dangereuse, Eugène fit prolonger la Selle et l'Escaillon au moyen de retranchements en terre renforcés de distance en distance par des redoutes. Ces lignes furent appelées avec arrogance : *le grand chemin de Paris*.

Plan de Villars. — Il ne fallait plus hésiter : la prise de Landrecies, c'était l'invasion de la Picardie et de la Champagne, c'était l'ennemi à Paris. Villars résolut de couper le fameux « grand chemin de Paris » et d'attaquer le camp de Denain.

Le 23 juillet, renonçant à couvrir directement la France, il fait par sa droite une démonstration contre les circonvallations de Landrecies et en même temps se porte rapidement vers l'Escaut. Royal-Italien, qui est à l'avant-garde, passe le fleuve à Neuville (à une lieue au-dessous de Bouchain).

Bataille de Denain. — Le 24, à huit heures du matin, une partie de l'armée française avait déjà franchi l'Escaut et se dirigeait sur « le grand chemin de Paris », lorsqu'elle fut reconnue par des cavaliers ennemis qui allèrent porter l'alarme. Villars fit alors presser le pas ; il perça sans effort les lignes ennemies.

A une heure, il était devant Denain. Déjà on apercevait au loin dans la plaine les troupes d'Eugène qui arrivaient en toute hâte. « Messieurs, dit Villars, les ennemis sont plus forts que nous, ils sont même retranchés;... mais il y va de l'honneur de la nation; *il faut vaincre ou mourir, et je vais moi-même vous en donner l'exemple.* »

Aussitôt il prend ses dispositions. La direction de la gauche est confiée à notre colonel le comte Albergotti. Puis, raconte Fieffé, « la prière étant faite et le signal donné, toute la ligne s'avance en cinq colonnes vers les retranchements, enseignes et banderoles déployées ». Le camp de Denain est bientôt forcé; les défenseurs sont tués, pris ou mis en fuite. Le général Albemarle qui commandait le camp, les princes de Nassau, de Holstein, d'Anhalt restent nos prisonniers. Les fuyards se précipitent en désordre vers les ponts de Prouvy qui se rompent sous leur poids.

C'est alors qu'Eugène atteignit l'Escaut. Il tenta vainement d'enlever ce même pont de Prouvy : il était trop tard. « Le prince, disent les chroniques, mordit son gant de colère et ordonna la retraite. »

Conséquences de la victoire : Prises de Landrecies, Douai, le Quesnoy, Bouchain. — Le 26, Mortagne, Hasnon, Saint-Armand tombent en notre pouvoir. Marchiennes, assiégée le 30 juillet, se rend, le 2 août, avec 4000 hommes, 200 canons et de grands approvisionnements. L'armée de Villars était devenue supérieure de 20 000 hommes à celle d'Eugène.

Le siège de Landrecies fut levé et Villars à son tour mit le siège devant Douai. Cette place ouvrit ses portes le 8 septembre. Le Quesnoy capitula le 4 octobre avec 100 pièces de canon; enfin Bouchain, que nous avions perdue à la fin de la campagne précédente, se rendit à discrétion le 18 octobre. Royal-Italien avait pris part à ces trois sièges.

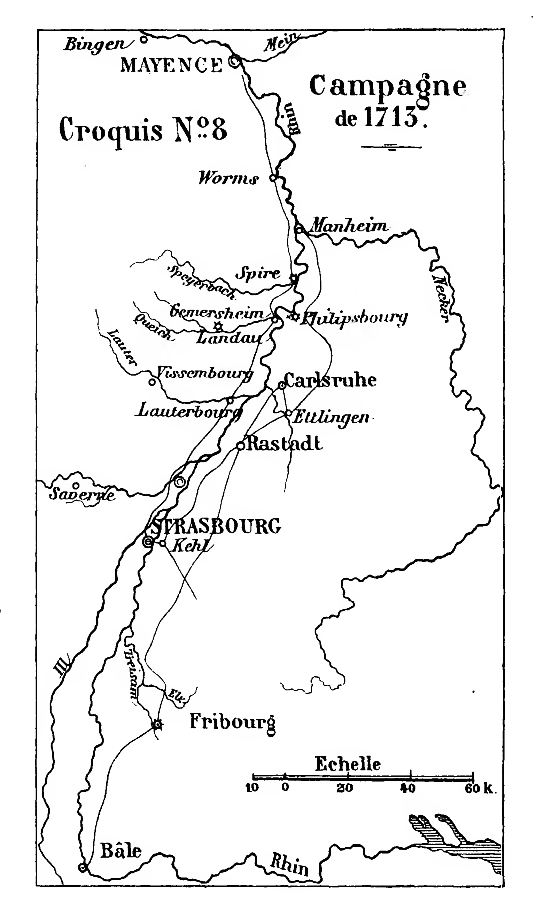
Dans les derniers jours d'octobre, Eugène se retira à Bruxelles et Villars prit ses quartiers d'hiver. La France était sauvée.

VIII. — Campagne de 1713.

A l'armée du Rhin. — Les traités signés à Utrecht, le 11 avril 1713, avaient terminé les hostilités dans le Nord. Royal-Italien fut envoyé à l'armée du Rhin dont Villars prit le commandement en chef.

Le prince Eugène avait rassemblé ses forces à Ettlingen où, par d'habiles démonstrations, Villars réussit à le retenir impuissant jusqu'à la fin de la campagne. De fortes garnisons autrichiennes occupaient les places de Landau et de Fribourg. Eugène tenait encore tous les ponts du Rhin, de Philipsbourg à Mayence.

Siège de Landau. — Villars résolut de s'emparer d'abord de Landau. Royal-Italien venait d'arriver à Strasbourg, sous le commandement du maréchal d'Harcourt, lorsqu'il reçut l'ordre de se trouver, le 4 juin, sur les lignes de la Lauter, où allaient se concentrer tous les bataillons disponibles. Il fut placé sous les ordres du maréchal de Bezons à qui Villars confia 60 bataillons, avec mission de réduire Landau. L'investissement fut complet, le 22 juin; on ouvrit la tranchée dans la nuit du 24 au 25 et, le 20 août, la place capitula en nous livrant 8000 prisonniers.



Siège de Fribourg. — Restait à enlever Fribourg dont Eugène avait renforcé les ouvrages avec un tel soin qu'il croyait la place imprenable. 18 000 hommes sous les ordres du général Vaubonne sont chargés de la défense. Villars n'hésite pas : le 16 septembre, il dirige sur Fribourg 40 bataillons. Ceux-ci arrivent, le 20, au pied des hauteurs où s'élèvent les retranchements qui couvrent la ville au nord. Royal-Italien fait partie des troupes de siège et campe avec Piémont sur le Roscoff. Dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, la tranchée est ouverte contre la ville et le fort Saint-Pierre.

Le 9 octobre, vers le soir, du côté de l'attaque du château, les assiégés font sortir 400 hommes, qui se forment derrière la route de l'Escargot et marchent droit à la sape de gauche où étaient les grenadiers de Royal-Italien, de Sparre et de Bugey soutenus par les troupes de piquet. L'ennemi ayant l'avantage du terrain oblige d'abord les grenadiers à reculer et se trouve un instant maître de la tête de la sape; mais Royal-Italien arrive et les chasse. Les Impériaux reviennent deux fois à la charge, et chaque fois ils échouent devant l'énergique contenance du régiment qui les rejette enfin dans la place.

Le 30 octobre, la ville est enlevée avec 5000 prisonniers; le 13 novembre, le château capitule avec le reste de la garnison et le général Vaubonne. Eugène était toujours à Ettlingen; le 20 novembre, il prit ses quartiers d'hiver et Villars disloqua son armée. L'Empereur renonçait à tenter le sort des armes. Eugène et Villars signèrent la paix à Rastadt, le 7 mars 1714.

CHAPITRE V

GUERRE DE LA SUCCESSION DE POLOGNE

I. — Période de repos.

En garnison dans le Nord. — Pendant cette période de vingt ans, Royal-Italien tint garnison à Dunkerque, Lille, Douai, Valenciennes, Tournai, Charleroi....

Les historiens expliquent les cheveux noirs qu'on est étonné de rencontrer au milieu des blondes chevelures du Nord, en leur donnant pour origine la domination espagnole. Nous pouvons croire aussi que Royal-Italien avec ses yeux de braise, ses dents blanches, ses moustaches en croc et ses cheveux d'ébène y a contribué pour une bonne part.

En 1718, les capitaines furent tenus d'armer leurs compagnies avec les fusils des manufactures royales de Charleville et de Maubeuge. Cette arme tirait une balle de 18 à la livre.

Nous donnons ci-contre un congé de Royal-Italien en 1725.

Camps sur la Sambre. — Quand on crut la guerre sur le point d'éclater avec l'Allemagne en 1727, Royal-Italien fut envoyé sur la Sambre au camp d'Aymeries, prêt à entrer en campagne. Il n'y resta que peu de temps (du 12 août au 4 octobre) sous les ordres du prince de Montmorency-Tingry et revint en Flandre.

La *Carte générale de la monarchie et du militaire de France*, dressée par Pierre Leman de la Jaisse et approuvée par le roi le 7 mars 1730, donne comme il suit la composition de Royal-Italien :

1 colonel, le marquis d'Albergotti, mestre de camp du 30 juillet 1729; 1 lieutenant-colonel, M. Scavelli; un major, M. de Monléon; 1 ayde-major; 10 capitaines; 12 lieutenants;



1 sous-lieutenant; 11 enseignes; 24 sergents; 12 tambours et 600 hommes. Ce régiment, dit la carte, est muni de 1 interprète, 1 maréchal des logis, 1 aumônier, 1 chirurgien et 1 tambour-major; 120 soldats appointez à 10 par compagnie et 3 drapeaux. Plus il y a 1 prévôt, 1 lieutenant, 1 greffier, 5 archers et 1 exécuteur de justice, payés par lesdits trésoriers généraux (les 2 trésoriers de l'extraordinaire).


INFANTERIE.

REGIMENT Royal d'Infanterie Italienne

Veû

CONGÉ MILITAIRE.

NOUS soussignez, certifions à tous ceux qu'il appartiendra, avoir donné Congé absolu pour aller à l'Hostel Royal des Invalides au nommé Thomas Rasqui dit Soldat de la Compagnie des Grenadiers au Regiment de Royal Italien natif de Venise en la Province de Venise jurisdiction de Venise âgé de quarante six ans, de la Taille de Cinq Pieds Cinq Pouces et demy visage Blanc cheveux et Barbe Chastaigne

Fait à Philippeville le Sixième jour du mois de Septembre mil sept cens vingt cinq

Rossy

Approuvé par Nous Lieutenant Colonel du Regiment de Royal Italien

Certifié par Nous Major du Regiment de Royal Italien

Le marquis d'Albergotti mourut en 1731 et le régiment passa au marquis Antoine-Félix de Monti.

Royal-Italien retourna sur la Sambre en 1732 et campa alors près de Namur.

II. — *Campagne du Rhin.*

Prise de Kehl. — Pendant que le malheureux Stanislas, beau-père de Louis XV, tentait vainement de remonter sur le trône de Pologne [1], la France résolut de faire en Italie une grande expédition favorisée par une diversion sur le Rhin. Royal-Italien partit de Namur en septembre 1733 pour se rendre à Strasbourg, où il fit partie de l'armée du Rhin (maréchal Berwick).

Berwick s'empara de Kehl, le 28 octobre 1733. Il voulait ensuite marcher sur Philipsbourg; mais il dut attendre, soit à cause du mauvais temps qui avait

1. Voir, à la fin de l'ouvrage, les états de services du marquis Antoine-Félix de Monti.

rendu les chemins impraticables, soit à cause du retard que mit Bonin d'Angervilliers, ministre de la Guerre, à lui expédier le matériel de siège nécessaire, soit enfin à cause de l'encombrement produit par le luxe exorbitant des équipages des officiers [1]. Les opérations ne recommencèrent qu'en avril.

Prise des lignes d'Ettlingen. — Pendant cette longue inaction, le prince Eugène s'était établi solidement avec les Autrichiens dans les anciennes lignes d'Ettlingen. Royal-Italien passa le Rhin à Kehl et fut conduit, le 26 avril, à l'assaut des lignes par le duc de Noailles. Reçu par une décharge à bout portant, il ne se laissa pas arrêter et enleva les retranchements dont l'attaque lui avait été confiée.

Siège de Philipsbourg. — Berwick put alors investir Philipsbourg. Toute son armée y fut employée. La tranchée fut ouverte le 1er juin : « Pendant le siège, dit Lacretelle, les troupes disputaient entre elles de courage et de témétiré ». Berwick [2], qui, malgré ses soixante-trois ans, s'exposait comme ses soldats, eut la tête emportée par un boulet, le 12 juin au matin, au moment où il venait de monter sur la banquette de la tranchée pour examiner l'état des travaux.

« Cet homme a toujours été heureux! » s'écria à cette nouvelle le vieux maréchal de Villars [3], cloué dans son lit à Turin et jaloux de cette mort des braves.

Berwick eut pour successeur le maréchal marquis d'Asfeld [4]. Ancien officier de génie, le nouveau général en chef fit élever par nos soldats des ouvrages considérables pour couvrir le siège que le prince Eugène avait entrepris de nous faire lever.

Le héros d'Hochstedt et de Turin avait réuni une armée de près de 100 000 hommes dans laquelle se trouvait l'élite des princes allemands, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume et son fils, le futur Frédéric II, tous impatients de se distinguer. Mais devant l'importance de nos travaux, Eugène persista à déclarer les retranchements français inexpugnables et n'essaya pas de secourir la place.

Philipsbourg se défendit néanmoins avec opiniâtreté. Les eaux du Rhin s'enflèrent et le camp français fut inondé; mais la gaieté de nos soldats ne se démentit pas un instant :

« Dès que les travaux du jour étaient finis, raconte Lacretelle, une partie de la nuit se passait en plaisirs et en fête. Des mets et des vins exquis étaient servis sur la tranchée.... »

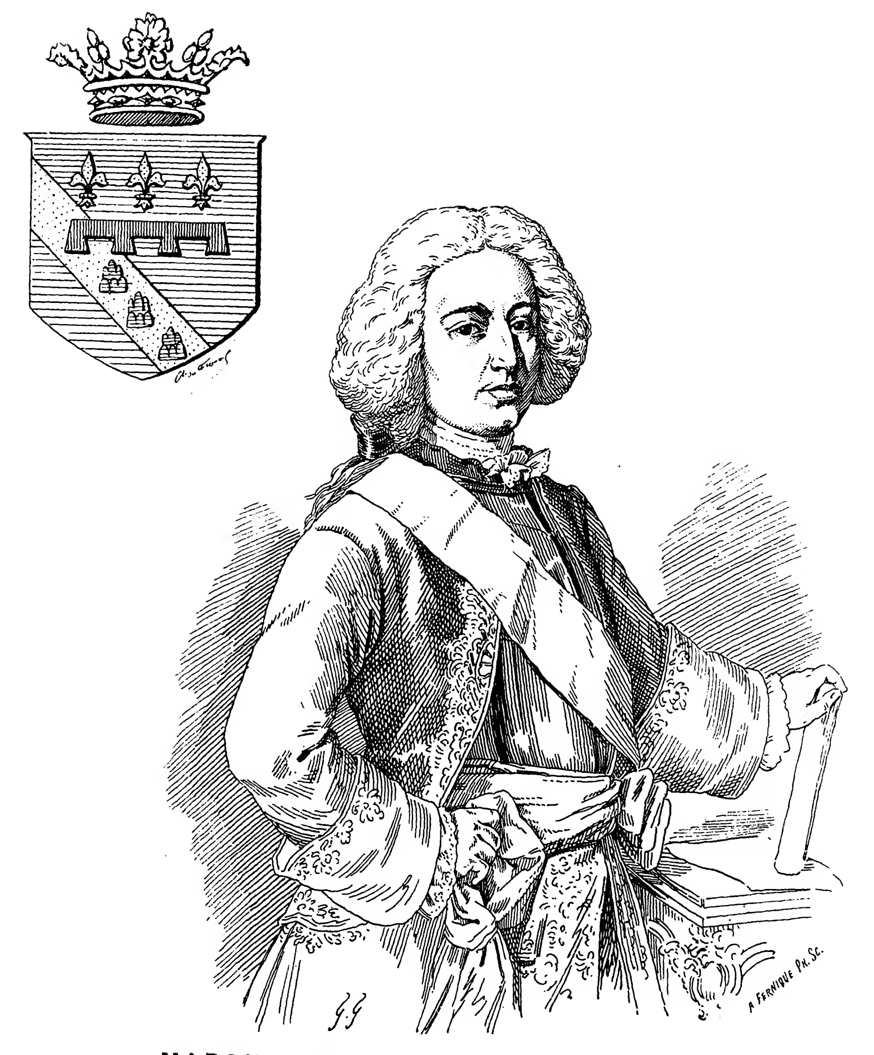
Enfin, après quarante-huit jours de tranchée ouverte, Philipsbourg capitula le 18 juillet. Ce fut le dernier événement important.

1. Le *Journal* de Barbier signale jusqu'à 1800 chaises de poste à Strasbourg; un règlement fut publié le 15 février 1734 pour réprimer ces abus.

2. Berwick, né en 1671, était fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, détrôné en 1688, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough.

3. Villars mourut trois jours après, à Turin, le 15 juin, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans la chambre même où il était né.

4. Fils d'un marchand de la rue Saint-Denis nommé Bidal; avait été anobli en Allemagne.



MARQUIS ANTOINE-FÉLIX DE MONTI

Colonel de Royal-Italien (1731-1738)

Lieutenant-général des armées du Roy, ambassadeur de Pologne.

Dessiné par G. Gostiaux, d'après le tableau 4470 du musée de Versailles, par Eugène Bataille. Ce tableau à l'huile est une copie dont l'original est au château de Rezé (Pont-Rousseau, près Nantes), chez le comte de Monti de Rezé. — Armoiries dessinées par le commandant du Fresnel, d'après les documents manuscrits de l'abbé Courteaud, curé d'Adilly (Deux-Sèvres).

Combat de Klauzen. — Peu après, le maréchal de Coigny remplaça d'Asfel et les négociations commencèrent; aussi les opérations furent-elles menées mollement de part et d'autre.

Royal-Italien se signala cependant par sa belle conduite au combat de Klauzen en 1735. L'armée autrichienne commandée par le comte de Seckendorff avait réussi à franchir le Rhin et s'était avancée jusqu'à Trèves en remontant la Moselle, lorsqu'une suspension d'armes mit fin aux hostilités.

La paix qui suivit et dont les préliminaires furent signés à Vienne, le 3 octobre 1735, eut pour conséquence la cession à la France des duchés de Lorraine et de Bar.

III. — Modifications à l'armement.

Garnisons. — En 1736, Royal-Italien réduit à 12 compagnies de 50 hommes occupe Donawerth, puis Ingolstadt (armée de Bavière) et revient enfin sur le Rhin.

En 1738, il tient garnison à Longwy, puis à Strasbourg où il reste jusqu'au commencement de la guerre de succession d'Autriche. Il occupe alors le 47e rang dans l'état des régiments de France.

Armement. — C'est vers cette époque que le régiment commença à se servir de la cartouche renfermant la balle et la poudre, ce qui était déjà un grand progrès dans le chargement du fusil. Cette cartouche employée par l'armée d'Italie dès 1735 ne fut officiellement adoptée en France qu'en 1738. L'infanterie avait alors pour armement un fusil à baïonnette du poids de neuf livres et demie et une épée suspendue au ceinturon. Cette épée décrite dans le règlement de 1747 consistait en une lame de 26 pouces avec talon de deux pouces. La lame était à double tranchant jusqu'à la pointe terminée en langue de carpe.

Les officiers et sergents de grenadiers portaient le fusil; les officiers et sergents de fusiliers, l'esponton, sorte de grande épée.



CHAPITRE VI

GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

I. — Sur le Rhin.

Conséquences de la mort de Charles VI. — La mort de l'empereur Charles VI (20 octobre 1740) ralluma la guerre. Sa fille, Marie-Thérèse, prit possession des États autrichiens et porta son mari, François Ier de Lorraine, candidat au trône impérial. Il avait pour principal concurrent, Charles-Albert, électeur de Bavière, qui obtint l'appui de la France.

Pendant les négociations, Frédéric II, qui avait succédé, le 31 mai, à Frédéric-Guillaume sur le trône de Prusse, s'empara de la Silésie sans déclaration de guerre. La bataille de Molwitz (20 avril 1741) lui en assura la possession.

État-major du régiment au moment de l'entrée en campagne. — Dès le mois suivant, nos armées entraient en campagne. Le sixième « Abrégé de la Carte générale du militaire de France sur terre et sur mer, par Leman de la Jaisse », publié en 1741, donne comme il suit la composition de l'état-major de Royal-Italien (2e partie, p. 83) :

MM.
Le Roy, colonel;
Le prince de Carignan, lieutenant-général, colonel-lieutenant du 12 mars 1738;
De Rossy, lieutenant-colonel;
Lascaris de Vintimille, major, rang de colonel;
De Valuzio, capitaine de grenadiers;
De Beauchamp, capitaine aide-major.

Royal-Italien, qui, depuis 1740, était resté à l'armée d'observation de Flandre, participa en 1742, sous les ordres du duc de Noailles, à la défense de l'Alsace attaquée par le duc de Lorraine.

II. — Campagne de 1743.

De l'armée du Rhin à l'armée de Bavière. — Au mois de mai 1743, Royal-Italien cantonna à Friedrichsfeld et Eppelheim entre le Rhin et le Necker. Il quitta ces postes, le 14 juin, pour rejoindre à Donauwerth l'armée de Bavière avec laquelle il fit, sous les ordres du duc de Broglie, une pointe jusqu'à Ingolstadt. Après une rude campagne pendant laquelle le typhus causa plus de ravages dans nos rangs que le feu de l'ennemi, Royal-Italien repassa le Rhin au mois de juillet et se replia sur Spire, puis sur la Lauter.

Retour à l'armée du Rhin. — En septembre, Royal-Italien reprit la campagne avec le maréchal de Noailles, contre lequel Georges II, allié de Marie-Thérèse, envoya le féroce Mentzel. Celui-ci, dit Henri Martin, « appela à la révolte les provinces enlevées à l'Empire par la France ». (Par ces provinces, il faut entendre l'Alsace et la Lorraine. Ce n'était pas la Prusse qui les revendiquait alors, c'était l'Autriche.) Mentzel menaça les Lorrains de les faire « pendre après les avoir forcés à se couper à eux-mêmes le nez et les oreilles, s'ils résistaient à leurs princes légitimes ».

Les Lorrains ne se laissèrent pas intimider; ils restèrent bons Français, comme ils le seront toujours : Mentzel fut tué et l'on prit de part et d'autre les quartiers d'hiver. Royal-Italien cantonna à Colmar avec Champagne, puis à Nambsheim et finit la campagne au camp de Chalempey.

III. — Campagne de 1744.

En Flandre. — Guerre de siège. — L'année suivante, Royal-Italien passa en Flandre, pour y faire la guerre de siège, dans l'armée du maréchal de Noailles où était venu le roi lui-même avec la duchesse de Châteauroux. Le régiment participa ainsi à la prise de Courtrai (18 mai), Menin (5 juin) et Ypres (25 juin).

Sur le Rhin : Wissembourg, Augenheim. Fribourg. — Peu après, Royal-Italien reçut un renfort exceptionnel de 300 recrues récemment arrivées de Marseille et fut renvoyé sur le Rhin dans Strasbourg, à l'armée commandée par le vieux maréchal de Coigny. Le prince Charles de Lorraine venait de passer le

fleuve avec 60 000 hommes et s'était emparé de Wissembourg et des lignes de la Lauter, grâce à la trahison du maréchal bavarois Deckendorf.

En juillet, Royal-Italien contribua à reprendre Wissembourg et les lignes de la Lauter, mais l'armée ne put s'y maintenir et dut se replier jusqu'à Strasbourg. Royal-Italien se distingua avec Picardie au combat d'Augenheim.

Sur ces entrefaites, Charles de Lorraine fut rappelé vers la Bohême envahie par Frédéric II et dut à son tour battre en retraite. Il reparaissait sur la rive droite du Rhin, lorsque le duc de Noailles s'unit à de Coigny et alla mettre le siège devant Fribourg. Royal-Italien participa, le 9 octobre, à l'attaque des angles saillants du chemin couvert de cette place. La ville capitula le 8 novembre.

IV. — Campagne de 1745.

Siège d'Ostende. — En 1745, après la prise de Tournai, Royal-Italien fut envoyé en Flandre où l'on espérait porter un coup décisif en détachant de Marie-Thérèse, les Anglais, les Hanovriens et les Hollandais.

Le régiment participa activement, sous les ordres de Lowendahl, au siège d'Ostende où le lieutenant La Bastide fut tué.

La place se rendit le 23 août.

Royal-Italien retourna alors en Alsace et y resta jusque vers la fin de l'année suivante.

V. — Campagne de Provence. — Gênes. — Voltri.

Situation de l'armée de Provence. — En 1746, la France, victorieuse en Flandre, était envahie par la Provence. Les Autrichiens, maîtres de Gênes, eussent préféré enlever Naples, mais les Anglais les poussèrent vers le Var.

40 000 Austro-Piémontais s'avancèrent contre l'armée de Belle-Isle réduite à 12 000 hommes. Des renforts furent alors envoyés en Provence à l'armée des Alpes. Royal-Italien y arriva vers la fin de décembre, sous la conduite du lieutenant-colonel de Belleval [1].

Défense de Gênes. — Il est dit que jamais l'invasion de la France par le Var ne réussira. En 1746, l'ennemi laissa à Belle-Isle le temps d'attendre l'arrivée des renforts, parce qu'il fut lui-même arrêté dans sa marche par le soulèvement de Gênes. Cette ville courageuse avait été traitée par les troupes de Marie-Thérèse

1. Jules-César Raullin de Belleval, enseigne en 1711, lieutenant-colonel le 4 février 1746, brigadier le 10 mars 1748.

avec une rigueur qui avait excité l'indignation du peuple. Les habitants s'insurgèrent spontanément sur les derrières des Autrichiens et leur créèrent de tels embarras qu'ils étaient déjà en pleine retraite, quand Belle-Isle reçut ses renforts.

Notre armée des Alpes reprit vigoureusement l'offensive, le 21 janvier 1747, et chassa les Autrichiens hors de la Provence.

Marie-Thérèse voulut à tout prix écraser la ville qui avait expulsé ses troupes. L'Angleterre donna le concours de sa flotte et 300 000 livres sterling aux Austro-Piémontais pour les frais du siège de Gênes.

De notre côté, rien ne fut négligé pour soutenir nos alliés improvisés : le duc de Boufflers, fils du maréchal, fut chargé de ce soin et s'en acquitta bien. Il apporta aux Génois 270 000 francs de subsides et leur amena quelques bataillons parmi lesquels Royal-Italien (environ 6000 hommes). Nous signalerons aussi les quelques troupes espagnoles qui combattirent avec nous, mais pour mémoire seulement, car le gouvernement du roi Ferdinand avait recommandé de les ménager et nos soldats qui ont toujours le mot pour rire disaient entre eux : « L'armée d'Espagne est bien belle, c'est dommage qu'elle soit en carton ». Royal-Italien porté à 2 bataillons, le 1er juillet, s'embarqua pour Gênes où il prit une part très active à la belle et pénible défense de la place.

Grâce à notre vigoureuse intervention et à la fermeté des habitants, le siège fut levé en septembre et Royal-Italien, après avoir poussé une pointe au nord des Apennins, prit ses quartiers d'hiver à Voltri avec Royal-Comtois et Royal-Bavière.

Affaire de Voltri. — Les Autrichiens repoussés sur tous les points n'avaient pas renoncé à combattre notre armée de Provence. Le 28 février 1748, les généraux Nadasty et Bathiani tombèrent à l'improviste sur nos quartiers de Voltri et les cernèrent avec 4000 hommes et 4 canons.

On se rassemble en hâte; le poste de Nielle est enlevé par des forces trop supérieures; mais Royal-Italien réussit à se former avant que les Impériaux aient pu forcer le poste des Capucins. Le régiment s'y établit solidement, et repoussant toutes les attaques, s'y maintient pendant six heures. Cette résistance opiniâtre sauva l'armée : le duc de Richelieu et le marquis de Chauvelin eurent le temps d'arriver au secours de nos braves avec 8 bataillons. Les Autrichiens se retirèrent après avoir perdu 500 hommes.

Ce glorieux fait d'armes termina avec éclat pour Royal-Italien une guerre où il avait vaillamment promené ses drapeaux sur les champs de bataille d'Allemagne, d'Alsace, des Pays-Bas, de Provence et d'Italie.

Au mois de novembre il vint par mer de Nice à Antibes.

VI. — Réorganisation et changement de tenue.

Commandement des compagnies. — Royal-Italien remis à un bataillon. Drapeaux. — Par ordonnance du 10 mars 1749, les colonels, lieutenants-colonels et commandants de bataillon cessèrent de conserver le commandement de leur compagnie. Ils en gardèrent néanmoins la propriété.

Royal-Italien qui, pendant la guerre précédente, avait été porté de 12 à 15 compagnies formant 2 bataillons, fut trouvé trop faible pour rester ainsi et par suite fut réduit à un seul bataillon de 13 compagnies dont une de grenadiers.

Le bataillon ne dut conserver que 2 drapeaux de couleur; un drapeau blanc [1] fut en outre confié à la 1re compagnie de fusiliers.

Enfin le régiment prit le 48e rang à la formation des grenadiers de France. Le nombre des régiments descendit ensuite de 144 à 113; mais les suppressions portèrent sur des régiments de création moins ancienne et ne changèrent pas le rang de Royal-Italien.

Influence de Frédéric II. — Les brillants succès remportés pendant la guerre précédente par le jeune roi de Prusse avaient ébloui notre ministre de la Guerre, qui crut devoir « copier servilement la Prusse même pour la tenue », dit Quarré de Verneuil.

Le prince d'Anhalt, que Frédéric II appelait un grand mécanicien, avait donné à l'armée prussienne une précision de manœuvre à laquelle on n'était pas habitué. Il avait diminué l'épaisseur du front en ne formant le bataillon que sur trois rangs; il avait exigé de ses troupes le pas cadencé, « le pas cadencé qui était, écrivit plus tard Frédéric, le secret de l'unité et de la vélocité des légions romaines », « le pas cadencé qui, d'après Maurice de Saxe, est la tactique même » [2].

Esclave du génie, fille du courage ou maîtresse du hasard, la victoire consacre tout, même et peut-être surtout les erreurs et les fautes des vainqueurs.

Réforme de la tenue. — En France, on s'empressa donc de changer l'uniforme. En 1749, on donna l'épaulette aux officiers [3]. Ce fut le prélude d'une modification complète de toute la tenue.

1. Cette compagnie s'appelait compagnie-colonelle. L'aigrette blanche des colonels actuels est un souvenir des anciens drapeaux blancs des compagnies-colonelles, comme la plume blanche des généraux en chef rappelle le drapeau blanc des colonels-généraux.

2. On ne peut s'empêcher de sourire aujourd'hui en voyant la grande importance attachée à une si petite chose par des hommes de la valeur de Frédéric et de Maurice de Saxe.

3. Dans l'intéressant ouvrage de MM. D. de Noirmont et Alfred de Marbot, sur les costumes militaires français, nous lisons : « Depuis le 18 décembre 1762, tous les officiers de l'armée distinguaient leurs grades par une épaulette d'or ou d'argent suivant la couleur des boutons d'uniforme et placée sur l'épaule gauche »; les auteurs racontent ensuite combien cet ornement qui semble si regretté aujourd'hui fut alors mal accueilli; on l'appela : *la guenille de Choiseul.*

Ils ajoutent les renseignements suivants sur les insignes du grade :

Jusque-là, l'habillement des troupes avait eu la forme de l'habit civil; il consistait en un justaucorps large et commode, un long gilet à manches et une ample culotte.

« Au lieu de laisser au soldat français, dit Quarré de Verneuil, la liberté de ses mouvements, de son allure, on l'emprisonne dans un uniforme militaire, c'est-à-dire étriqué, compliqué, incommode;... on retrousse à l'aide d'agrafes les pans du vêtement : ils nuisaient à la correction du port d'armes;... on adopte la culotte étroite et les longues guêtres (de toile en été, de drap en hiver), comprimant les muscles; le soldat est condamné au port de trois jarretières à chaque jambe : une pour tenir le bas, une pour fermer la culotte, la troisième pour arrêter la guêtre. Le col noir fait son apparition,... étau barbare; les cheveux sont mis en papillote; la queue tressée retombe sur le collet de l'habit; les gibernes portées avec raison autour de la taille sont suspendues à un baudrier, passant de gauche à droite. » C'est de cette époque que date l'expression : « *ficelé comme un soldat* ».

Nouvelles couleurs de Royal-Italien. — Royal-Italien quitta à regret l'uniforme qui l'avait distingué si longtemps : le justaucorps brun fut remplacé par l'habit gris blanc à boutons jaunes avec revers bleu céleste. La culotte devenue collante fut du même bleu ainsi que la veste et les parements [1].

Les particularités dans la tenue sont très favorables à l'entretien de l'esprit de corps. Les soldats et (pourquoi ne pas le dire?) les officiers eux-mêmes attachent à ces petits détails une grande importance. L'on peut avec ces riens produire de l'héroïsme; on a donc toujours tort de ne pas les utiliser; nous citerons un exemple dans l'armée russe.

Les anciennes couleurs de Royal-Italien au 36e Dragons russes. — Comme était autrefois Royal-Italien, le 36e régiment de dragons russes est actuellement très fier de porter un uniforme fond brun, et cela précisément parce que

Colonel. — Deux épaulettes à grosses torsades.

Lieutenant-colonel. — Une épaulette à grosses torsades portée à gauche.

Major. — Deux épaulettes à franges simples.

Capitaine. — Une épaulette à franges simples, portée à gauche.

Lieutenant et sous-lieutenant. — Une épaulette à franges simples losangée de soie de la couleur distinctive du régiment.

Adjudant. — Une seule épaulette de soie lisérée d'or.

Sergent. — Une seule épaulette bordée d'or ou d'argent aux parements.

Fourrier. — Deux galons d'or ou d'argent sur les bras.

Caporal. — Deux galons de laine aux parements.

La forme de l'épaulette a beaucoup varié depuis sa création. M. Castanié, membre de la Sabretache, 4, place d'Italie, à Paris, possède la plus belle collection d'épaulettes que nous connaissions.

1. Si la nouvelle tenue était moins commode que l'ancienne, il faut convenir qu'elle était plus gracieuse en même temps que plus sévère, et qu'enfin les nouvelles couleurs de Royal-Italien étaient fort séduisantes; mais on ne pensait au premier moment qu'à la suppression d'une tenue qui distinguait Royal-Italien de tous les autres corps et à la perte des couleurs que Louis XIV avait données au régiment à sa création, comme un témoignage de sa satisfaction.

Fieffé donne ainsi la description de la tenue de Royal-Italien en 1760, t. I, p. 298 : « Habit gris blanc, veste, culotte, parements et retroussis bleu céleste; boutons et boutonnières jaunes, pattes ordinaires garnies de trois boutons et autant sur la manche; le retroussis ne descendant pas jusqu'à la taille, et garni de sept boutons et en haut à l'extrémité fermant le collet, quatre boutons et boutonnières excédant le retroussis au côté droit, mais quatre boutonnières seulement du côté gauche; chapeau bordé d'or. »

l'uniforme des autres régiments de dragons russes est vert foncé. Cette exception a l'origine suivante :

En 1814, le 12e Housards se trouvait en si mauvaise tenue par suite de la campagne, que son colonel n'osait se présenter ainsi à la revue des souverains alliés réunis à Paris. Comme le colonel se désespérait, il apprit qu'il y avait de grands approvisionnements de bure dans un couvent de capucins peu éloigné de son cantonnement. Son parti fut pris de suite : il fit une réquisition d'un nouveau genre et, au jour dit, le 12e Housards se présenta à la revue, revêtu d'attilas et de culottes taillées dans la bure du couvent. L'empereur Alexandre voulut d'abord se fâcher, mais bientôt il se ravisa. Par une véritable inspiration, il décida que ce régiment, qui devint plus tard 36e Dragons, renoncerait à son uniforme bleu de ciel garni de tresses d'argent, qu'il avait si glorieusement usé, et porterait désormais la couleur brune de la robe des franciscains.

Batteries de tambour. — Nous avons dit, au commencement de cet ouvrage, que le tambour fut introduit dans l'armée française par les Italiens. Jusqu'en 1754, chaque régiment avait ses batteries particulières; on crut devoir les uniformiser.

« Les tambours-majors de toute l'armée, dit de Noirmont [1], reçurent cette année-là (1754) l'ordre de se rendre à Paris et on les plaça sous le commandement du tambour-major des gardes françaises, qui les instruisit pendant trois mois sur l'esplanade des Invalides.

« Enfin, le 1er décembre, il les mena à Versailles, sous les fenêtres du roi, et leur fit battre l'*ordonnance*, telle qu'elle est encore aujourd'hui. »

1. *Costumes militaires français*, t. II, p. 19.

CHAPITRE VII

GUERRE DE SEPT ANS

I. — Expédition de Minorque.

Le duc de Richelieu fait décider l'expédition de Minorque. — Sans déclaration de guerre, l'Angleterre avait attaqué nos colonies et capturé de nombreux bâtiments de commerce français. Une expédition fut décidée contre Minorque dont la ville principale, Port-Mahon, était dans la Méditerranée une position plus menaçante même que Gibraltar. Ce fut le prélude de la guerre de Sept ans.

Le 10 avril 1756, l'amiral La Galissonnière, l'ancien gouverneur du Canada, embarqua à Toulon 12 000 hommes (environ 20 bataillons) des régiments de Bretagne, de Royal, de Vermandois, de Royal-Italien, de Royal-Comtois, etc., troupes d'élite qui allaient en quelques semaines infliger un affront sanglant à la perfide et orgueilleuse Angleterre.

Le commandement des troupes de débarquement fut confié au maréchal-duc de Richelieu, « *ce type accompli des gentilshommes du XVIIIe siècle, passant avec le même entrain*, dit Quarré de Verneuil, *des épreuves galantes aux épreuves diplomatiques*, *des succès de boudoir aux hasards des combats* ».

Siège de Port-Mahon. — Le 17 avril 1756, après avoir doublé le cap de Baioli, La Galissonnière débarquait notre petite armée sur la côte occidentale de l'île Minorque.

Le 18, nous étions maîtres de Ciutadella. La garnison de l'île abandonna presque aussitôt la ville de Mahon pour se concentrer dans les forts et la citadelle [1].

1. Cette citadelle passait pour imprenable. La garnison en avait été renforcée par un assez grand nombre de paysans qu'on y avait fait entrer pour travailler aux fortifications; en outre, les plus riches négociants de l'île y avaient reçu asile avec leur argent et leurs effets les plus précieux.



Le siège commença dès le 19. Richelieu qui avait tant à se faire pardonner y employa tout son savoir et toute son activité. Un jour qu'il s'était avancé très près des remparts, il fut mis en joue par une sentinelle anglaise. Aussitôt un de nos canonniers riposta et tua la sentinelle. Cet habile pointeur refusa dès lors de quitter son poste périlleux d'où il fit beaucoup de mal à l'ennemi. Trois jours après, le maréchal, émerveillé de son adresse et plus encore de son courage, voulut absolument le faire relever : « Je suis déserteur, dit le canonnier en se jetant aux genoux du maréchal, j'ai voulu expier ma faute en mourant sous le feu des ennemis ». Touché jusqu'aux larmes, le duc releva le soldat et lui promit le pardon. Peu après il le nommait lieutenant, puis capitaine.

Cette aventure connue de toute l'armée rendit le général en chef très populaire. « *Il devint*, dit Lacretelle, l'*idole des soldats*, qui ne cherchèrent qu'une occasion de se distinguer sous ses yeux. »

Le 11 mai, on commença à battre en brèche les ouvrages avancés. Le 20, La Galissonnière repoussa la flotte anglaise qui s'était avancée sous les ordres de l'amiral Bing pour secourir les défenseurs de l'île. Alors Richelieu forma le projet de brusquer l'attaque.

Comment Richelieu maintint la discipline. — L'assaut est résolu. — Le siège régulier eût été fort long à cause de la nature rocailleuse du terrain qui rendait les cheminements très lents. Les fossés n'étaient pas encore comblés; les murs étaient debout, quand l'assaut général fut résolu.

Pendant le siège, le maréchal avait dû sévir souvent contre des soldats qui s'étaient laissé surprendre par le vin d'Espagne. Il craignit de voir ainsi compromettre le succès final : « *Tout soldat trouvé ivre sera privé de l'honneur de monter à l'assaut* », déclare-t-il simplement la veille de l'attaque. Le lendemain, 27 juin, personne ne manquait à l'appel.

Cette punition toute morale avait produit plus d'effet sur nos braves soldats que les peines disciplinaires les plus sévères. La menace faite par le duc était aussi honorable pour le général que pour ses troupes. Heureux les chefs qui savent ainsi stimuler l'amour-propre de leurs soldats! Les armées qu'ils commandent ne seront jamais démoralisées.

Les ordres furent donnés pour une attaque simultanée sur quatre points. Le marquis de Monti, brigadier et colonel de Royal-Italien, « fut destiné, dit le rapport officiel [1], à attaquer Strugen et Orgeyl, à la tête des compagnies de grenadiers de Royal-Comtois, Vermandois, Nice, Rochefort et de deux piquets soutenus par le 1er bataillon de Royal-Comtois » (attaque de gauche dirigée par le marquis de Laval, maréchal de camp de tranchée, ayant sous lui les marquis de Monti et de Briqueville).

1. Ce rapport a été imprimé en 1756 sous le titre : « Détail de ce qui s'est passé le 27 juin 1756 à l'attaque des ouvrages avancés du fort Saint-Philippe ».

Les grenadiers de Royal-Italien doivent marcher en tête de l'une des deux colonnes du centre (celle qui a pour objectif la redoute de l'Ouest du fort Saint-Philippe).

Assaut. — Le 27, à 10 heures du soir, au signal donné, les quatre colonnes s'élancent en même temps. Les braves de Royal-Italien, sous la conduite du prince de Beauveau (chargé de l'attaque du centre), se précipitent dans le chemin couvert de la lunette de l'Ouest. Ils coupent les palissades et enclouent successivement 12 canons dont ils brisent les affûts. Intrépides à côté des grenadiers de Vermandois qui abordent la redoute Caroline, ils descendent dans les fossés secs, sous le feu de 60 pièces d'artillerie.

En vain le canon et la fusillade balayent les premiers rangs; en vain les mines sautent dans le fond des fossés avec ceux qui tentent de traverser. On arrive au pied des remparts; mais les échelles sont trop courtes et le mur est à pic!... Officiers et soldats grimpent sur les épaules les uns des autres, plantent des baïonnettes dans les anfractuosités du roc et les interstices des pierres et parviennent ainsi au couronnement des murailles. « Là, dit l'auteur anonyme d'un Historique [1] du 23e de ligne (Ancien-Royal), une lutte corps à corps s'engagea, lutte d'une ville entière à l'agonie contre une armée qui l'étreint. »

Dans cette marche à la fois pittoresque et héroïque, Royal-Italien fit de grandes pertes : le capitaine de Modène fut tué raide; le colonel réformé d'Elva, les capitaines Patrizzi, Peirardi, comte Monaldi, Tenesoli et marquis de Botta [2], ainsi que le lieutenant de grenadiers Cancelli, furent grièvement blessés.

A 4 heures du matin, le fort Saint-Philippe battit la chamade [3]. Le combat cessa aussitôt. L'ennemi demandait une trêve pour enterrer ses morts et soigner ses blessés : elle fut accordée.

Au point du jour, les Anglais prisonniers se demandaient avec stupeur, en regardant les aspérités des rochers, comment nos soldats avaient pu les gravir. Nos hommes eux-mêmes « pouvaient à peine croire à leur conquête, en se voyant, dit Henri Martin, au milieu de tous ces ouvrages formidables *qu'ils n'eussent jamais pu escalader, de sang-froid, en plein jour et sans ennemis* ».

Le rapport officiel déjà cité s'exprime ainsi sur le rôle important que joua dans cette affaire le colonel de Royal-Italien : « On doit particulièrement le

1. Cet Historique a été publié à Paris en 1841, par ordre de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans.

2. Le marquis Ch. de Botta, né à Crémone (Lombardie), servit dans les troupes du roi des Deux-Siciles de 1741 à 1747. Le roi Louis XV voulut bien lui conserver dans l'armée française le grade de lieutenant-colonel dont il était pourvu à Naples. Il le reçut le 14 juin 1747 comme capitaine à Royal-Italien et lui donna le rang de lieutenant-colonel le 6 septembre 1747. Il obtint le rang de colonel le 20 août 1757 et fut nommé colonel-commandant de Royal-Italien le 23 juin 1759. Il exerça ce commandement jusqu'en 1780, pendant que le marquis de Monti, colonel propriétaire, servait dans son grade d'officier général. Botta fut nommé chevalier de Saint-Louis le 9 novembre 1759; brigadier le 20 avril 1768, confirmé dans le grade de colonel-commandant à la formation de 1776 et promu maréchal de camp le 1er mars 1780. Il se retira alors avec 500 francs de pension en considération des blessures qu'il avait reçues à Minorque au siège du fort Saint-Philippe, et 500 francs de pension en dédommagement de pertes faites en Italie pendant la guerre.

3. Chamade, de *clamata*, appel.

succès de l'attaque de gauche à la bonne conduite de M. de Monti, qui a suivi avec la plus grande valeur et la plus grande fermeté les dispositions qu'avait faites M. de Laval ».

Le lendemain, 29 juin, le général Blackney capitula et toute l'île fut soumise.

II. — En Corse.

Insurrection en Corse. — Après la conquête de Minorque, le 1er novembre 1756, Royal-Italien passa avec M. de Castries dans l'île de Corse, où l'insurrection était pour ainsi dire en permanence depuis que cette île appartenait aux Génois. Les troubles étaient d'autant plus sérieux, cette fois, que les insulaires dirigés par l'intrépide Paoli se sentaient soutenus par l'Angleterre.

Importance de l'occupation de la Corse. — Les Génois ne demandaient qu'un secours en nature; la France leur accorda 1 200 000 francs par an à condition que les troupes françaises en nombre indéterminé occuperaient les citadelles d'Ajaccio, de Calvi et de San Fiorenzo jusqu'à la fin de la guerre. C'était presque une prise de possession. Avec Toulon, Minorque et la Corse, nous étions maîtres du bassin occidental de la Méditerranée.

Royal-Italien fut un des premiers régiments au service de France qui débarquèrent dans l'île. Le recrutement de notre régiment devait lui faciliter sa tâche.

Retour à Minorque. — Il resta en Corse pendant trois ans, puis revint à Minorque en 1759 [1] et y tint garnison à Ciutadella. Dans cette ville le régiment eut à réprimer quelques émeutes; dans l'une d'elles, le lieutenant Daguin [2] fut blessé d'un coup de feu à la mâchoire le 15 juillet 1761.

A la fin de la guerre de Sept ans (1762), Royal-Italien revint sur le continent, où il mena une existence des plus nomades.

1. Le marquis de Monti servait pendant ce temps-là aux armées d'Allemagne dans son grade de maréchal de camp. Il reçut deux coups de feu à l'affaire de Minden. Le régiment avait alors pour lieutenant-colonel Louis Cosia de Vermont, cadet en 1716, lieutenant-colonel le 22 mai 1759 et brigadier en 1768, auquel succéda Bulgaro Ausidéi, enseigne en 1746, major le 19 février 1766, lieutenant-colonel le 4 mai 1771 et brigadier le 1er mars 1780.

2. Jean-Pierre Daguin naquit à Langres (Haute-Marne) en 1733; il fut aide de camp du lieutenant-général de la Chétardie en 1757, sous-lieutenant de grenadiers le 1er décembre 1758, lieutenant au même corps le 29 février 1760. Il passa alors au régiment Royal-Italien, où il fut nommé capitaine en second le 4 juillet 1777, puis capitaine en premier le 24 juillet 1780. — Passé au bataillon de Chassans de Roussillon au licenciement de Royal-Italien en 1788, il fut promu lieutenant-colonel le 10 février 1792 et mis à la retraite le 13 octobre 1794. — Chevalier de Saint-Louis le 29 juillet 1781, il est mort à Langres, le 29 août 1810.



CHAPITRE VIII

PACIFICATION DE LA CORSE. — RÉFORME DE ROYAL-ITALIEN

I. — Réorganisation de 1762.

Incorporation de Royal-Corse. — Royal-Italien était à Perpignan depuis le commencement de l'année 1762, lorsqu'il reçut l'ordonnance du 21 décembre 1762, par laquelle le duc de Choiseul réorganisa toute l'infanterie en portant à 119 le nombre des régiments.

Royal-Italien reçut en incorporation le régiment de Royal-Corse, qui avait été créé lui-même à 2 bataillons en 1738, puis réduit à un seul bataillon. Royal-Italien se trouva ainsi formé à 2 bataillons. Royal-Corse constitua le deuxième. Chaque bataillon devait se maintenir à l'effectif de 485 hommes. Cette organisation ne dura que trois ans.

Mesures générales. — Par ordonnance de la même date, les capitaines cessèrent d'être propriétaires de leurs compagnies; ils n'eurent plus à s'occuper du recrutement de leurs hommes. Le roi prenait à sa charge bénéfices et pertes. La durée des engagements fut portée de six à huit ans et il fut décidé qu'après deux engagements, c'est-à-dire après seize ans de services, le militaire pourrait se retirer avec demi-solde, et après vingt-quatre ans de services avec solde entière, ou droit aux Invalides. C'était une véritable pension de retraite pour tous ceux qui se consacraient à la carrière des armes. Louis XV déclara en même temps qu'il ferait monter ou descendre le prix des régiments, de manière à les ramener tous au même tarif.

Les cadres furent fixés d'une manière invariable et les colonels durent exercer eux-mêmes le commandement de leur régiment.

II. — Nombreux changements de garnison.

Dans le Nord, dans l'Est, dans le Midi. — En avril 1763, Royal-Italien fut dirigé sur Lille. Il y arriva le mois suivant. En décembre de la même année, il partit pour Dunkerque.

En avril 1764, le régiment est envoyé à Mézières, de là à Dijon, et enfin en décembre il retourne à Perpignan. Après avoir ainsi parcouru la France du sud au nord et de l'ouest à l'est, Royal-Italien revenait dans le Midi, qu'il ne devait pour ainsi dire plus quitter.

Le 10 août 1765, Royal-Italien part pour Collioures et Montlouis; en octobre, il est envoyé à Bordeaux.

Royal-Corse est remis sur pied. — Par ordonnance du 15 novembre de la même année, Royal-Corse fut remis sur pied; par suite, Royal-Italien se retrouva constitué à un bataillon de 9 compagnies.

Nouvelles garnisons. — L'année suivante, le régiment retourne à Perpignan. En octobre, il occupe le Château-Trompette. En novembre, il est envoyé à Aire; il part de là, le 5 mai 1767, pour aller à Landrecies. Royal-Italien ne resta qu'un mois et demi dans cette dernière garnison. Le 24 juin, il allait à Marseille. En 1768, il s'embarqua pour la Corse, où il aborda pour la seconde fois le 15 octobre. Il devait y passer six ans.

III. — Pacification de la Corse.

Achat de la Corse. — Par traité du 15 mai 1768, après de longues hésitations, les Génois, se sentant incapables de conserver la Corse dont ils étaient cependant, sinon les maîtres, du moins les propriétaires depuis près de cinq cents ans (1284), avaient vendu leurs droits à la France moyennant 40 millions.

Le 15 août 1768, le roi de France émit l'édit de réunion. Un an après, le 15 août 1769, naissait, à Ajaccio, Napoléon Bonaparte. Louis XV prit le titre de roi de Corse. La Corse était déjà au IXe siècle le douzième royaume reconnu en Europe. C'est en qualité de roi de Corse que le doge de Gênes portait la couronne royale.

Vains essais de conciliation. — Le duc de Choiseul, qui avait conduit toute cette affaire, chercha par tous les moyens à se concilier les indigènes dont il connaissait le caractère sauvage et vaillant. Il offrit honneurs et fortune au

fameux Pascal Paoli, le chef de toutes les insurrections. Paoli refusa. Choiseul utilisa les officiers corses de notre régiment Royal-Corse qui, après avoir été accolé à Royal-Italien, venait de recouvrer son autonomie.

« Si Giafferi, Hyacinthe Paoli, Gaffori, Orticoni et tous les grands patriotes qui sont morts pour soutenir vos droits voyaient aujourd'hui leur Corse devenir partie intégrante de la plus belle monarchie de l'Europe, ils se réjouiraient,... etc. » Ainsi parlaient les officiers de Royal-Corse, en évoquant adroitement le souvenir des plus ardents défenseurs de la liberté et de l'indépendance corses.

Mais leurs proclamations restaient sans écho. « Nous sommes invincibles dans nos montagnes, nous les avons défendues,... etc. On nous parle des avantages que nous obtiendrions en nous déclarant sujets du roi de France. Nous n'en voulons pas. *Nous voulons être pauvres, mais maîtres chez nous.* »

Paoli réunit la Consulte. Le Conseil général et suprême d'État de la Corse déclara que « *la nation corse ne se laisserait pas traiter comme un troupeau de moutons envoyé au marché* » (séance du 28 août 1768).

La lutte est nécessaire. — Il faudra donc les conquérir avec les baïonnettes ces champs embaumés par les orangers et les citronniers, ces vallées où les grenades pourpres se détachent sur les oliviers sombres et sur les fraîches bordures de mûriers, ces montagnes où de blanches constructions dispersées çà et là sont enchâssées comme des perles au milieu des châtaigniers touffus, ces plaines qui produisent des vins chauds et pétillants, et ces sommets enfin où se dressent fièrement les pins mélancoliques. Pour enraciner le drapeau de France sur cette terre à la fois si luxuriante et si sauvage, il faudra l'arroser de sang.

L'insurrection. — Quand Royal-Italien mit le pied sur le sol corse avec les 12000 hommes de l'expédition Chauvelin, la tête du Maure aux yeux bandés apparut au haut des clochers. *La liberté ou la mort!* tel fut le cri de guerre qui retentit dans les cinq cents lieues carrées de l'île, pendant que « le bruit rauque de la corne, signal de l'insurrection, dit Napoléon, réveillait les échos des vallées ».

Premiers échecs. — Les premiers engagements montrèrent la mesure de la résistance de ces farouches montagnards.

Chauvelin dut se replier après le combat de Borgo, il se retira dans les places fortes de la côte.

Nouvelle expédition. Combat du Golo. — En 1769, le maréchal de Vaux amena une nouvelle expédition de 30000 hommes pour renforcer la première. Les insurgés acceptèrent le combat. Fiers de mourir pour l'indépendance de l'île, ils se firent massacrer sur les bords du Golo.

L'histoire rapporte que, n'ayant pas eu le temps de couper le pont de pierre, ils barrèrent le passage et se firent un parapet avec les cadavres de leurs morts. Voltaire, qui raconte le fait, ajoute qu'un grand nombre de blessés corses ne pouvant plus se battre se jetèrent d'eux-mêmes sur cet horrible rempart pour en augmenter la résistance.

Pacification lente. — Paoli acculé à la mer s'exila à Londres. L'île était conquise, mais la pacification était bien loin d'être faite. De nombreux insurgés se retirèrent dans les montagnes boisées. On les appelait dans le pays : *les patriotes*; nous les appelions, nous : *les bandits*. Ils fusillaient nos soldats isolés, s'emparaient des convois et ne reculaient devant aucune cruauté pour affirmer leur haine des étrangers.

Ce fut une rude épreuve pour Royal-Italien; elle fut vaillamment supportée.

Cependant le gouvernement de France cherchait par tous les moyens à mériter la sympathie des nouveaux sujets du roi : « Du temps de votre Paoli, vous payiez le double, disait un lieutenant général à un berger. — Cela est vrai, monseigneur; mais nous donnions alors, vous prenez aujourd'hui. »

Ce trait peint bien le caractère de ce peuple jaloux de sa liberté.

« La Révolution, dit Napoléon, a changé l'esprit de ces insulaires. Ils sont devenus Français depuis 1790 », et l'on peut ajouter aujourd'hui après cent ans que leur attachement à la patrie française est d'autant plus profond que les liens ont été plus longs et plus difficiles à former.

En 1771, à la suppression des grenadiers de France, Royal-Italien passa du 48e au 47e rang.

IV. — Garnisons, réorganisation, uniforme, armement.

Retour sur le continent. — En mai 1774, le régiment reçut l'ordre de quitter la Corse. Il débarqua le 3 juin à Monaco.

L'année suivante ouvrit une nouvelle ère de changement dans l'organisation de l'armée.

Le souvenir des échecs que nos troupes avaient subis sur le continent nous amenait à copier plus que jamais les règlements prussiens.

Ordonnance du 26 avril 1775. — « Après la guerre de Sept ans, dit Sicard dans son Histoire générale, le ministre français ne sachant à quoi attribuer nos défaites, alla chercher dans les plus minutieux détails de la discipline et de l'instruction ce qui n'était l'effet que du vice d'organisation, du mauvais choix des généraux et de la direction fautive des grandes opérations.

« On s'imagina que les armées du grand Frédéric avaient triomphé par la manière de marcher le pas oblique, par la coupe des habits et par mille absurdités qu'on aurait peine à croire si les plaisantes discussions de cette époque n'eussent été encouragées par le ministère.

« L'introduction de la discipline prussienne et l'usage des coups de plat de sabre imaginé par le comte de Saint-Germain établirent entre la plupart des chefs une rivalité de morgue et de brutalité qui démoralisa l'armée et dénatura toutes les vraies sources de mérite. »

..... « *Périsse s'il se peut l'ordonnance des coups de plat de sabre*, s'écria un jour le maréchal de Broglie, le vainqueur de Bergen, *mais conservons l'honneur du drapeau français!* »

Incorporation au régiment de Tournaisis. — Par l'ordonnance du 26 avril 1775, Royal-Italien reçut en incorporation le régiment français de Tournaisis créé en 1684. Royal-Italien se trouva donc de nouveau porté à 2 bataillons. Cette organisation subsista treize ans (jusqu'à la réforme du régiment).

Par la même ordonnance, sept régiments qui étaient à quatre bataillons furent dédoublés. Ces deux opérations firent passer Royal-Italien du 47e rang au 53e.

Garnisons diverses et changements dans la tenue. — Ces modifications coïncidèrent pour Royal-Italien avec un changement de garnison et un changement de tenue. De Monaco, le régiment alla, le 28 mai 1775, à Toulon, où il quitta l'habit gris blanc et la culotte bleue pour prendre l'habit bleu turquin avec revers et parements jonquille, le collet rose, le gilet blanc, la veste et la culotte blanches.

Masséna s'engage à Royal-Italien. — Le 18 août 1775, Royal-Italien reçut comme volontaire André Masséna, qui passa quatorze ans au régiment et devint maréchal d'Empire [1].

1. André Masséna, fils de Jules Masséna, tanneur à Nice, et de Marguerite Fabre, dont le père, ingénieur à Toulon, avait été appelé à Nice pour diriger les travaux qu'on exécutait dans le port, naquit à Nice le 6 mai 1758. Son père mourut deux ans après et André fut recueilli par sa grand'mère paternelle ainsi que son frère Jean et ses sœurs Lucrèce, Marie et Marguerite. Il passa ainsi sa première enfance dans un village près de Nice, à Lewens, dont sa famille était originaire.

La grand'mère mourut. Les deux aînés, Jean et Lucrèce, rejoignirent alors leur oncle Marcel Masséna, qui avait pris du service à Royal-Italien; les trois plus jeunes enfants furent recueillis par leur oncle Augustin Masséna.

André, dont le caractère ardent ne pouvait se plier à la vie patriarcale et uniformément laborieuse de son oncle Augustin, qui était tanneur à Nice comme son père, s'embarqua clandestinement comme mousse sur un vaisseau marchand. Il avait alors treize ans. André fit ainsi plusieurs voyages sur la Méditerranée et alla même jusqu'à Cayenne, où étaient établis plusieurs de ses parents maternels.

Les fatigues de ce rude métier et les mauvais traitements dégoûtèrent André de la marine. Quand il eut dix-sept ans, il alla retrouver son oncle Marcel, qui servait toujours à Royal-Italien, où il était sur le point d'obtenir l'épaulette. Le 18 août 1775, André s'enrôla dans le régiment de son oncle. Son frère Jean l'y avait précédé, mais avait été tué en duel.

André, docile aux conseils de son oncle, profita de tous ses instants de loisir pour se fortifier dans la lecture et l'écriture, dont il ne connaissait que les premiers éléments au moment de son engagement. Il

Ordonnances des 25 mars et 31 mai 1776. — En 1776, l'organisation militaire de la France subit encore de grandes modifications.

Par les ordonnances des 25 mars et 31 mai 1776, du comte de Saint-Germain, complétant celle du 26 avril 1775, les 11 premiers régiments qui étaient encore à 4 bataillons, furent dédoublés, sauf celui du Roi.

Royal-Italien passa par suite au 65e rang.

L'état-major de Royal-Italien se composa alors de :

1 colonel, commandant le régiment;
1 colonel en second } qui ont chacun une
1 lieutenant-colonel } compagnie;
1 major;
1 quartier-maître trésorier;
2 porte-drapeaux (1 par bataillon);
1 adjudant;
1 chirurgien-major;
1 aumônier;
1 tambour-major;
1 armurier.

parvint en peu de temps, dit le général Koch dans sa *Notice sur la vie et les campagnes de Masséna*, à se former une belle main et à orthographier passablement la langue française. Il fut nommé caporal le 1er septembre 1776, et souvent on lui a entendu dire depuis que, jamais dans le cours de sa brillante carrière, il ne ressentit autant de joie et de fierté qu'en recevant les marques distinctives de ce modeste grade.

Il fut attaché ensuite au peloton d'instruction, et cette distinction flatteuse pour un homme aussi jeune lui fit acquérir promptement l'aplomb nécessaire au commandement. Il passa sergent le 18 avril 1777 et fut noté comme un des meilleurs instructeurs de tous les régiments de la Provence.

Passé fourrier au bout de six ans, il était cité comme modèle pour la tenue de sa comptabilité et fut enfin promu au grade d'adjudant sous-officier, le 19 novembre 1784.

Non seulement il possédait à fond les trois écoles, dit encore le général Koch, mais encore les évolutions de ligne. S'élevait-il quelque question sur l'application du service intérieur, du service de place ou du service de campagne; s'agissait-il d'aplanir quelque difficulté dans l'administration intérieure encore sans règles fixes, on recourait à lui dans le régiment et ses décisions étaient écoutées comme des oracles.

Son lieutenant-colonel, M. Chauvet d'Allons, l'honorait d'une bienveillance particulière : la vivacité avec laquelle il le manifesta un jour fut même nuisible à son protégé. Passant la revue du régiment et mécontent des officiers, le lieutenant-colonel d'Allons les apostropha sur le front des troupes : « Votre ignorance sur les manœuvres est honteuse, Messieurs, s'écria-t-il. Vos inférieurs, Masséna, par exemple, feraient manœuvrer le bataillon mieux que pas un de vous ! »

Cette parole imprudente attira à l'adjudant de nombreuses vexations. D'un autre côté, les emplois de sous-lieutenant à la disposition du lieutenant-colonel étaient en fort petit nombre. Masséna se lassa d'attendre l'épaulette et prit son congé le 10 août 1789.

Ce congé est rédigé dans les termes suivants :

INFANTERIE LÉGÈRE

BATAILLON DES CHASSEURS ROYAUX DE PROVENCE

« Nous, lieutenant-colonel commandant, major, capitaines, lieutenants et sous-lieutenants audit bataillon, certifions que le sieur André Masséna a servi quatorze ans audit bataillon formé de l'ancien Royal-Italien, dont cinq en qualité d'adjudant; que son service a été distingué par ses connaissances sur son état, son zèle et sa conduite constamment soutenue *qui lui ont toujours donné droit d'être promu à tout grade*, et lui laissent nos regrets.

« En foi de quoi, nous lui avons expédié le présent sous le sceau des armes du régiment.

« A Antibes, le 10 août 1789.

« *Signé* : BOUCHER-BARVICHI, D'ALLONS, DE MONTCHOISY, BRUNETIER, CHIARELLI, TOZY, VAGNON.

« Scellé du cachet du régiment. »

Masséna parvenu aux plus hautes dignités n'oublia pas le temps passé à Royal-Italien et aux chasseurs de Provence. Dans une revue qu'il passa avant la campagne de 1805, « un vieux sergent, raconte le général Koch, sortit des rangs, se plaça devant lui à trois pas et lui présenta l'arme. Le maréchal étonné le regarde, reconnaît son ancien camarade de lit au régiment Royal-Italien, l'embrasse avec effusion et des applaudissements éclatent aussitôt de toutes parts. On est charmé de voir le maréchal accueillir ainsi un obscur témoin de son humble et ancienne position dans l'armée. Il le plaça dans ses gardes à pied; mais cette compagnie ayant été supprimée par ordre de l'Empereur, le sergent rentra dans son corps et fut tué à Caldiero.

« En 1807, un Sicilien, sergent aux chasseurs de Provence, réformé depuis de longues années pour cause d'infirmités, vint se réclamer de lui, afin d'obtenir une pension. Barbieri, c'est le nom du sergent, n'avait point droit à la retraite. Masséna lui dit que sa protection serait impuissante, mais se hâta de le consoler en lui assurant que désormais il ne manquerait plus de rien. Tout aussitôt, il l'emmène à Rueil, le présente à sa femme et à ses trois enfants, lui assigne un appartement et lui fait mettre un couvert à sa table. Le sergent Barbieri vécut depuis dans la maison du maréchal, libre commensal respecté de la famille. Et Masséna se plaisait à le présenter comme un ancien camarade aux dignitaires et aux généraux qui venaient le visiter. Tout Rueil fut témoin de son affection pour ce soldat, qui mourut en 1812 comblé d'égards et de soins. »





ANDRÉ MASSÉNA

Engagé volontaire à Royal-Italien en 1775, servit au corps jusqu'en 1789.

Portrait reproduit d'après une gravure tirée des *Mémoires du maréchal Masséna*, publiés par le général Koch.

Chacun des 2 bataillons comprend 4 compagnies de fusiliers. Il y a en outre dans le régiment une compagnie de grenadiers, une compagnie de chasseurs et une compagnie auxiliaire destinée en temps de guerre à pourvoir au remplacement des hommes qui viendraient à manquer dans les compagnies de fusiliers et de chasseurs.

La compagnie de grenadiers se compose de :

1 capitaine-commandant;
1 capitaine en second;
1 premier lieutenant;
1 lieutenant en second;
2 sous-lieutenants;
1 sergent-major;
1 fourrier-écrivain;
4 sergents;
8 caporaux;
1 cadet gentilhomme [1];
1 frater;
84 grenadiers;
2 tambours ou instrumentistes.

Total : 108 hommes, y compris les officiers.

Les compagnies de fusiliers et la compagnie de chasseurs ont la même composition que ci-dessus, comme officiers, sergent-major, fourrier-écrivain, cadet, frater et tambours; mais elles comportent : 5 sergents, 10 caporaux et 144 fusiliers ou chasseurs. Soit un total de 171 hommes, y compris les officiers.

La compagnie auxiliaire sera organisée en temps de guerre comme les compagnies de fusiliers; mais elle n'aura pas de cadet et le nombre de ses fusiliers sera celui que Sa Majesté jugera à propos, suivant les circonstances.

Le 1er bataillon de Royal-Italien fut envoyé à Toulouse, le 31 mai; son 2e partit en novembre pour Collioures et détacha trois compagnies à la citadelle de Perpignan.

Le 12 octobre 1777, le régiment entier fut réuni à Collioures. Le 8 avril 1778, il détacha de nouveau 3 compagnies à la citadelle de Perpignan.

Changement d'armement. — En juillet 1778, Royal-Italien partit pour la Rochelle. Dans cette ville, le régiment reçut le fusil à silex (modèle 1777) qui a fait toutes les guerres de la république et du Premier Empire.

Dès l'année 1774, M. Bayen, pharmacien en chef des armées de Louis XV, avait découvert les propriétés explosives du fulminate de mercure, mais on n'eut pas alors l'idée de l'utiliser pour mettre le feu aux cartouches. Les chimistes étudièrent avec activité la nouvelle substance dont les explosions devaient inscrire tant de victimes au martyrologe de la science. Nous citerons en passant le professeur

1. Les cadets gentilshommes avaient été créés par ordonnance royale du 25 mars 1776. Ces jeunes gens pouvaient atteindre le chiffre de cinq cents. Pour être admis cadet gentilhomme, il fallait produire un certificat de noblesse au 4e degré, ou être fils d'officier supérieur ou de capitaine chevalier de Saint-Louis. On ne pouvait être reçu qu'à l'âge de quinze ans au moins et dix-neuf au plus. Dans le service, le cadet gentilhomme était subordonné aux officiers; ceux-ci, en dehors du service, le traitaient en camarade. Il ne pouvait être proposé pour sous-lieutenant qu'après avoir passé par tous les grades et en avoir fait le service.

Pierre Figuier, qui perdit l'œil droit en 1809 par l'effet d'une détonation de quelques grains de fulminate, ce qui fit dire de lui « qu'il faisait de la chimie à perte de vue ».

Le fusil à silex modèle 1777 dura jusqu'en 1822.

État militaire de 1778. — Un état militaire de 1778 dans lequel Royal-Italien occupe le 65e rang nous donne la composition du régiment à cette époque. Nous croyons intéressant de la reproduire :

ROYAL-ITALIEN EN GARNISON A LA ROCHELLE

Colonel propriétaire : M. le marquis DE MONTI, lieutenant général ✠.
Colonel-lieutenant commandant : M. le marquis DE BOTTA, brigadier ✠.
Colonel-lieutenant en second : M. le chevalier DE CARIGNAN ✠.
Lieutenant-colonel : M. le comte ANSIDÉI (rang de colonel) ✠.
Major : M. ARDISSONI (rang de lieutenant-colonel) ✠.
Quartier-maître trésorier : M. LEQUIN ✠.

Capitaines commandants.

MM.
Le comte DE MARISCOTTI (rang de major) ✠.
DE BEAUDEAU (rang de major) ✠.
Le chevalier PATRIZZI ✠, grenadiers.
PEYRARDI ✠.
SENESI ✠.

MM.
Le chevalier DE LOULLE ✠.
DE SAINTE-CROIX, chasseurs.
DAGOBERT DE FONTENILLE [1].
DE LA DOUCE.
Le chevalier DAGAR DE BUS.

1. Le capitaine Dagobert resta seize ans à Royal-Italien. Sa glorieuse destinée nous fait un devoir de donner ses états de services. Nous les transcrivons ci-après tels qu'ils ont été fournis sur demande, en 1880, au cabinet du ministre de la Guerre par le service des Archives :

Dagobert, dit Dagobert de Fontenille (Luc-Siméon-Auguste), fils de Gabriel et de Jeanne-Élisabeth Campain, né le 8 mars 1746, à la Chapelle-en-Juger (Manche). Marié à demoiselle Jaquette-Claire-Josèphe Pailloux.

Lieutenant au régiment de Tournaisis, infanterie, le 9 mars 1756.

Capitaine, commandant la compagnie du lieutenant-colonel, le 18 juin 1768. Titulaire d'une compagnie, le 31 janvier 1774.

Passé par incorporation au régiment *Royal-Italien*, infanterie, le 29 juin 1775.

Capitaine commandant, le 6 juin 1776.

Major, le 17 mai 1787. Major du bataillon de Chasseurs royaux du Dauphiné devenu 2e bataillon d'infanterie légère, le 1er mai 1788.

Lieutenant-colonel, le 1er janvier 1791.

Colonel du 51e d'infanterie, le 27 mai 1792.

Nommé provisoirement par les commissaires de la Convention Nationale près l'armée des Alpes, maréchal de camp, commandant l'avant-garde de l'armée du Var, le 12 octobre 1792. Confirmé dans ce grade et employé à l'armée d'Italie, le 8 mars 1793.

Passé à l'armée des Pyrénées-Orientales, le 10 mai 1793.

Général de division, le 15 mai 1793. Chargé par les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées-Orientales du commandement des troupes cantonnées depuis Olette jusqu'à la Garonne, le 7 août 1793. Nommé par les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées-Orientales général en chef provisoire de cette armée, le 14 septembre 1793. Suspendu par les représentants du peuple, le 17 novembre 1793. Réintégré dans ses fonctions et employé à l'armée des Pyrénées-Orientales, le 2 février 1794. Commandant la division de la Cerdagne, le 29 mars 1794.

Décédé à Puycerda, le 18 avril 1794.

Campagnes : 1757, 1758, 1759, 1760, 1761, 1762, Allemagne; 1768, 1769, Corse; 1792, armée du Var; 1793 et 1794, armée d'Italie et des Pyrénées-Orientales.

Blessures : coup de feu à la joue à la prise de Minden, le 9 juillet 1759. Blessé à la main gauche à l'affaire d'Ober-Weimar, le 2 septembre 1759. Forte contusion à l'épaule à la prise de Wetzlar, en 1759. Deux coups de feu, dont l'un au pied droit, près de Wezel, le 17 octobre 1760.

Chevalier de Saint-Louis, le 29 juillet 1781.

La Convention Nationale décréta, le 30 avril 1794, que le nom du général Dagobert serait inscrit sur la colonne élevée au Panthéon.

Le nom du général Dagobert figure au côté ouest de l'arc de triomphe de l'Étoile.

Capitaines en second.

MM.
Le comte DE LASCARIS DE VINTIMILLE, grenadiers.
Le chevalier ANSIDÉI.
Le chevalier DE BROGLIO.
DE GALLYE.
D'AUBRY.

MM.
BONDACCA.
Le chevalier DE MARTINI.
BAUQUET DE GRANVAL.
DE JOUHAN.
DAGUIN, chasseurs.
DU PRAEL DE MAUBREY.

Lieutenants en premier.

MM.
DE LOQUIN.
DAGOBERT DE GROUCY.
SAINT-MARTIN, grenadiers, rang de capitaine ✠.
CAMPANA.
BOUCHER.

MM.
BARTOLINI ✠.
DE FRANCHI.
BARALLIS DU PEILLOU.
MARTINI DOSFRAIRES.
Comte CHIARELLI.

Lieutenants en second.

MM.
SIGALDI.
DE BOUFFIERS.
ALFANI.
Comte DE GABRIELLI.
DE FOUCAULD.

MM.
BARUICCHI.
BUNETIER ✠, grenadiers.
DE CARDON.
DE BEAUPUY.

Sous-lieutenants.

MM.
D'ABZAC, chasseurs.
TOZY, grenadiers.
GUASTAVILLANI.
SCALVINI.
MASSÉNA [1].
Chevalier RAULLIN DE BELLEVAL.
ARDISSONI.
MILLO.
DUSOLLIER.
Chevalier RATTI.

MM.
Chevalier SIGALDI.
GIUSTINIANI.
LUCANTIS.
LA ROCHE.
Chevalier D'ABZAC.
Chevalier SCALVINI.
MARCANTELLI.
VAUTRIN, grenadiers.
Comte ALBERTONÉ.
PAOLUCCI.

Royal-Italien faisait alors partie du 33e gouvernement (Aunis), dont étaient :

Gouverneur général : M. le duc DE LAVAL.
Commandant en chef : M. le baron DE MONTMORENCY.
Lieutenant général : M. le comte DE FLAMARENS.
Lieutenant de roi : M. le comte DE LA GRANGE D'ARQUIEU.
Lieutenants des maréchaux de France à la Rochelle : MM. DE LA PERRIÈRE DE ROIFFÉ; LE ROUX DE CLAIREFONDS.
Et enfin :
Gouverneur particulier pour la Rochelle : M. le prince DE MONTMORENCY.

1. Cousin de André Masséna, qui n'était encore que sergent.



DAGOBERT DE FONTENILLE

Capitaine à Royal-Italien (1775-1787), Major à Royal-Italien (1787-1788),
Général de division (1793-1794).

Portrait de Yan Dargent, tiré de l'*Histoire de la Révolution française*, par Thiers, t. I, p. 604.
Cliché prêté par Jouvet, éditeur, 5, rue Palatine, Paris.

Dernier changement de tenue. — L'ordonnance du 25 janvier 1779 modifia la tenue de Royal-Italien pour la troisième et dernière fois : habit long à la française, bleu céleste foncé avec revers blancs agrafés jusqu'au tiers de leur longueur, doublures blanches. — Gilet blanc à basques et à poches recouvertes. — Culotte blanche avec longues guêtres (en drap l'hiver, en toile l'été). — Chapeau à cornes en feutre noir, galonné de noir. (Les grenadiers eux-mêmes quittent le bonnet à poil pour se coiffer du chapeau.) — Épaulettes en drap du fond avec liséré bleu pour les fusiliers, rouges doublées de bleu pour les grenadiers et vertes pour les chasseurs. — Les fusiliers portèrent aux retroussis de l'habit une fleur de lis blanche, les grenadiers une grenade et les chasseurs un cor de chasse. Telle fut la nouvelle tenue.

Dernières garnisons. — En 1779, Royal-Italien fournit un détachement d'embarquement de 400 hommes pour la garnison des vaisseaux pendant la guerre d'Amérique. Ce détachement rentra en 1783.

En avril 1780, le régiment s'embarque pour l'île d'Oléron. Le 19 mai 1781, il revient sur le continent et occupe successivement Rochefort et le camp de Saint-Jean-d'Angély, commandé par Le Voyer d'Argenson. Le 6 octobre 1782, il retourne à Oléron.

En décembre 1783, après la rentrée du détachement d'Amérique, Royal-Italien est envoyé à Toulon, où il tient garnison pendant quatre ans. En 1787, il va occuper Montdauphin et Briançon.

V. — Royal-Italien est réformé.

Ordonnance du 17 mars 1788. — Le régiment était dans les Alpes depuis un an, lorsque l'ordonnance du 17 mars 1788 le transforma en troupes légères : le *1er bataillon* (ancien Royal-Italien) devint *Chasseurs royaux de Provence*, le 2e (ancien Tournaisis) *Chasseurs royaux de Dauphiné*. Nous reproduisons ci-après les principaux articles de cette ordonnance :

Sa Majesté le Roi ayant, par ordonnance en date du même jour que la présente, jugé nécessaire au bien de son service d'entretenir constamment à la fois un plus grand nombre de corps d'infanterie légère, sans augmenter les dépenses de son état militaire, Elle a ordonné et ordonne ce qui suit :

Art. 1er. — Sa Majesté réforme par la présente ordonnance le régiment Royal-Italien et le reconstitue en deux bataillons d'infanterie légère sous le nom, l'un de *Chasseurs royaux de Provence*, et l'autre de *Chasseurs royaux de Dauphiné*.

Art. 3. — Le bataillon des Chasseurs royaux de Provence sera formé du 1er bataillon du régiment Royal-Italien et le bataillon des Chasseurs royaux de Dauphiné sera formé du 2e bataillon du même régiment.

Art. 4. — L'excèdent des officiers, bas-officiers et soldats de ce régiment qui ne seront



pas placés dans les deux bataillons de Chasseurs nouvellement créés, formera le fonds du bataillon des chasseurs du Roussillon que Sa Majesté met sur pied....

ART. 6. — Le régiment Royal-Italien jouissant de la solde étrangère, et les deux bataillons qu'il va former devant successivement et éventuellement se composer d'officiers et de soldats nationaux et par conséquent être payés sur le pied des autres bataillons français, Sa Majesté entend que tous les officiers, caporaux, grenadiers, appointés, tambours et soldats du régiment Royal-Italien qui auront formé, soit les deux nouveaux bataillons de Chasseurs royaux de Provence et du Dauphiné, soit..., conservent à titre d'appointement et de solde, le même traitement dont ils jouissaient ou pouvaient jouir dans le régiment Royal-Italien. Ce supplément leur sera payé sur la masse générale de chacun des bataillons où ils seront entrés,... et s'éteindra successivement avec eux....

ART. 8. — A l'égard du sieur marquis de Monty, colonel propriétaire du susdit régiment, Elle veut bien, en considération des services distingués de cet officier général, lui donner de même, à titre de colonel propriétaire et avec les mêmes appointements et prérogatives dont il jouissait, le commandement des Chasseurs royaux de Provence et du Dauphiné qui vont être formés de son régiment.

Ledit emploi de colonel propriétaire sera éteint après lui; et quoique les deux bataillons soient mis par là sous son commandement ainsi que s'ils ne formaient qu'un régiment, ils n'en seront pas moins séparés et indépendants l'un de l'autre.

Situation singulière que celle de ce colonel propriétaire! Ce commandement honorifique et lucratif qu'on a peine à concevoir aujourd'hui n'était pas rare à cette époque de transition entre les temps anciens où un corps de troupe était surtout une ferme à exploiter, et les temps modernes où le régiment est un groupe d'hommes libres réunis sous le drapeau de la Patrie par des liens moraux, sans espoir de lucre, mais dans le but de défendre le sol français et de sauvegarder les intérêts et l'honneur de la France.

Royal-Italien a cessé d'exister. — Les bataillons de Chasseurs nés de Royal-Italien se recruteront exclusivement à l'avenir avec des sujets français. Ici donc finit réellement l'histoire du régiment italien qui pendant cent dix-sept ans, dévoué à la fortune de la France, a contribué à sa prospérité et à sa grandeur en combattant dans nos armées avec valeur et distinction.

Soixante-dix ans plus tard, sous le ciel bleu de l'Italie, au pied des hauteurs de Solférino, le drapeau du 76e devait s'illustrer en marchant au feu à côté des troupes italiennes.

Héritiers des hauts faits de Royal-Italien, nous gardons pieusement le souvenir de ce beau régiment qui fit « *grand honneur à la nation italienne* » [1]. Nous adressons ici à nos aînés, pour les nobles traditions et les glorieux exemples qu'ils nous ont légués, le juste tribut de notre reconnaissance et de notre admiration.

1. Voir, à la fin de l'ouvrage, les états de services du marquis A. de Monti.

DEUXIÈME PARTIE

(1788-1796)

CHASSEURS ROYAUX DE PROVENCE

DEVENUS

LE 1er AVRIL 1791, 1er BATAILLON DE CHASSEURS (1er BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE)
QUI COMPOSA, LE 18 PRAIRIAL AN III (6 JUIN 1795)

AVEC

LE 8e BATAILLON DE LA GIRONDE ET LE 1er BATAILLON DES VENGEURS

LA

1RE DEMI-BRIGADE LÉGÈRE

DE PREMIÈRE FORMATION

NOMS DES CHEFS DE CORPS

1° Chasseurs royaux de Provence (1er bataillon de Chasseurs).

De 1788 à 1791 : CHAUVET D'ALLONS.
En 1791 : DE COMEYRAS DE PEUDEMAR.
De 1791 à 1792 : GIACOMONI.
De 1792 à 1793 : AUBRY.
De 1793 à 1795 : ANTOINE CHAZAULT.

2° 1re demi-brigade légère de 1re formation.

De 1795 à 1796 : DELPUECH.
En 1796 : FRANÇOIS CHAVARDÈS.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DES TROUPES LÉGÈRES

I. — Historique.

Premières troupes légères. — « Guise le Balafré, écrivait Brantôme en l'an 1600, souhaitait d'avoir dans ses ligueurs des montagnards et des hommes du Midi légers de chair, dispos, bien ingambes, armés de dagues et d'arquebuses légères, fournis de poudre fine et départis en quatre ou cinq bonnes bandes ou quelquefois par esquades. Nous avons bien eu et nous avons nos enfants perdus; mais ils ne servent qu'à attaquer et faire quelques escarmouches devant les batailles et ils se retirent.... »

Le souhait du duc de Guise ne devait se réaliser que bien longtemps après.

Ce n'est en effet qu'en 1740 que les troupes légères parurent pour la première fois en France, sous le nom de *légion de Conflans*, « pour servir d'avant-garde à l'armée ». En 1743, on organisa dans le même but les Chasseurs de Fischer; en 1744, les Volontaires des montagnes; en 1745, la Légion royale; en 1749, les Légions de Flandre et de Hainaut, etc.

Toutes ces troupes furent des corps mixtes, composés d'infanterie, de cavalerie et même quelquefois d'artillerie à l'imitation des légions de François Ier.

Corps mixtes. — Ces corps disparurent presque tous à la réorganisation de 1776; mais l'ordonnance du 8 août 1776 attacha à chacun des six régiments de chasseurs à cheval créés à la même date, un bataillon de chasseurs à pied.

En 1788, M. de Brienne créa 6 nouveaux bataillons de chasseurs qui, avec les

six précédents séparés des régiments à cheval, constituèrent l'infanterie légère à 12 bataillons, savoir :

1[er] bataillon. — *Chasseurs royaux de Provence.*
2[e] bataillon. — *Chasseurs royaux de Dauphiné.*
3[e] bataillon. — *Chasseurs royaux corses.*
4[e] bataillon. — *Chasseurs corses.*
5[e] bataillon. — *Chasseurs cantabres.*
6[e] bataillon. — *Chasseurs bretons.*
7[e] bataillon. — *Chasseurs d'Auvergne.*
8[e] bataillon. — *Chasseurs des Vosges.*
9[e] bataillon. — *Chasseurs des Cévennes*[1].
10[e] bataillon. — *Chasseurs du Gévaudan.*
11[e] bataillon. — *Chasseurs des Ardennes.*
12[e] bataillon. — *Chasseurs du Roussillon.*

L'ordonnance du 17 mars 1788 s'exprime ainsi sur le but des Chasseurs nouveaux :

« Le Roi ayant reconnu la nécessité d'entretenir toujours sur pied un plus grand nombre de corps d'infanterie légère qui soient formés pendant la paix, au service intérieur et avancé de ses armées, et voulant constituer cette infanterie en bataillons séparés qui, ayant assez de consistance pour se soutenir, soient en même temps plus susceptibles d'être détachés que des régiments, et par là plus propres à leur destination à la guerre, il établit 12 bataillons de Chasseurs à pied.... »

L'infanterie légère prit rang après l'infanterie de bataille, bien que son rôle devant l'ennemi semblât la placer avant. Cette dernière considération a prévalu dans l'ordonnance du 5 mars 1831, car, dans cette ordonnance, l'infanterie légère occupe la droite de l'infanterie.

Les bataillons de Chasseurs appliquèrent dans leurs manœuvres l'instruction du 1[er] mai 1769 qui prescrivait pour les troupes légères des formations plus minces, des mouvements moins rigides et plus rapides que ceux employés dans les autres troupes.

Par une exception que rien n'explique, les bataillons légers étaient chargés d'acheter eux-mêmes directement les étoffes nécessaires à la confection de leur habillement. Cette mesure administrative fut bientôt rapportée.

II. — *Ordonnance de 1788.*

Premières bases du service intérieur. — Les fameuses ordonnances de M. de Brienne (17 mars 1788) posèrent pour la première fois les bases du service intérieur dans les troupes d'infanterie, précisant les attributions de chaque grade,

1. Nous verrons au commencement du 3[e] livre que les *Chasseurs des Cévennes* sont le réel corps d'origine du 76[e] régiment d'infanterie actuel.



fixant les conditions de l'avancement au choix et créant sous le nom de Directoire des subsistances et de l'habillement, les conseils qui, modifiés plus ou moins depuis, sont encore la cheville ouvrière de toutes les opérations administratives des corps de troupes.

Elles groupèrent, dès le temps de paix, tous les corps de troupes en 21 divisions mixtes, c'est-à-dire composées de troupes des deux armes, comprenant 48 brigades d'infanterie et 32 brigades de cavalerie. Les deux tiers de l'effectif total furent placés sur les frontières du nord et de l'est. C'était une véritable préparation à la mobilisation.

« Sa Majesté veut, disait l'ordonnance, que ses troupes soient toujours disposées à entrer en action et qu'elles soient à cet effet organisées, équipées et pourvues de tous les effets de campagne, comme elles doivent l'être à la guerre, en sorte que la paix soit pour elles une école constante de discipline et d'instruction, en même temps qu'elle sera pour les généraux une école de commandement. »

Date mémorable. — Cette date de la formation des Chasseurs royaux de Provence est donc mémorable dans les annales de l'armée.

La grande réorganisation nouvelle, unifiant, centralisant et jusqu'à un certain point moralisant l'armée en affirmant les droits du mérite, s'est accomplie sans effort et sans résistance, grâce à cet esprit de discipline qui s'allie si bien chez nous à l'ardeur du tempérament et à la générosité du cœur.

Elle fut le salut de la Patrie dans les heures sombres et terribles où, quelques années plus tard, en proie aux troubles intérieurs les plus violents, la France se vit envahie par l'étranger sur toutes ses frontières à la fois.

CHAPITRE II

CHASSEURS ROYAUX DE PROVENCE

I. — Organisation.

Conditions générales. — Le bataillon des Chasseurs royaux de Provence dont la création avait été ordonnée le 17 mars 1788 fut organisé par procès-verbal du 13 mai 1788, sous le commandement du lieutenant-colonel Chauvet d'Allons.

Le bataillon ne reçut pas de drapeau. Destiné à combattre toujours en première ligne, tantôt éclairant la marche des colonnes, tantôt couvrant les cantonnements ou les bivouacs, tantôt enfin manœuvrant en tirailleurs pour protéger le déploiement des troupes de ligne, il n'avait pas besoin d'un signe de ralliement qui eût été pour lui un embarras plutôt qu'un guide. Telle est au moins la raison qui a prévalu.

Composition de l'état-major. — Son état-major fut composé comme il suit :

1 major commandant en second;
1 quartier-maître (trésorier) avec rang de sous-lieutenant;
1 adjudant;
1 chirurgien;
1 tambour-major;
4 musiciens[1];
1 armurier;
1 maître tailleur;
1 maître cordonnier.

Le cadre du bataillon ne comprenait pas d'aumôniers.

Le bataillon était divisé en compagnies, d'une composition uniforme. Il n'avait pas de compagnie d'élite; mais n'était-il pas lui-même un bataillon

1. Ayant pour instruments des cors de chasse et auxquels pouvaient être adjoints les enfants de troupe jouant du fifre ou d'un instrument analogue.



d'élite puisqu'en raison des missions spéciales auxquelles il était destiné il ne devait se recruter qu'avec des hommes robustes, agiles et bons marcheurs? Les étrangers et surtout les déserteurs ne pouvaient y être admis.

Composition de la compagnie. — Chacune des compagnies fut composée de 6 officiers, 6 bas-officiers et 96 caporaux et soldats.

Soit :

1° 1 capitaine commandant;
1 capitaine en second;
1 lieutenant en premier;
1 lieutenant en second;
2 sous-lieutenants;

2° 1 sergent-major;
1 fourrier;
4 sergents;

3° 8 caporaux;
8 appointés [1];
12 carabiniers [2];
66 chasseurs;
2 tambours.

Chaque compagnie avait de plus 2 enfants de troupe, fils de bas-officiers ou de soldats, qui étaient admis entre six et huit ans.

Enfin un cadet gentilhomme était attaché à la 1re compagnie du bataillon.

Pied de guerre. — L'effectif normal du bataillon des Chasseurs royaux de Provence sur le pied de paix se trouvait déjà un peu plus élevé que l'effectif du pied de guerre des bataillons de Chasseurs créés par ordonnance du 8 août 1784. Néanmoins on prévoyait pour les Chasseurs royaux de Provence :

1° Un premier pied de guerre dans lequel chaque compagnie serait augmentée de 21 chasseurs et le bataillon d'un cadet gentilhomme;

2° Un grand pied de guerre dans lequel chaque compagnie serait encore augmentée de 25 chasseurs. Dans ce dernier cas, il devait être formé un dépôt auxiliaire pour les recrues.

Organisation de la compagnie. — Sur le pied de paix comme sur les deux pieds de guerre, chaque compagnie formait 2 divisions : la 1re commandée par le capitaine commandant, la 2e par le capitaine en second. « Le capitaine commandant, disait l'ordonnance, se charge spécialement du commandement de la 1re division, afin d'y pratiquer lui-même ce qu'il ordonne au capitaine en second dans la seconde division. »

Cette disposition avait, en outre, au point de vue économique, l'avantage de réduire le nombre des gradés; mais elle avait l'inconvénient d'absorber les capitaines commandants dans les détails d'exécution et de leur faire par suite perdre de vue l'exercice même du commandement. Enfin elle était contraire à la

1. Sorte de premiers soldats.
2. Jouissant d'une haute paye journalière d'un sol pour les six premiers et d'un demi-sol pour les six autres. Ces hommes étaient choisis parmi les meilleurs tireurs.

justice et à la discipline en ce sens que les capitaines commandants pouvaient souvent paraître favoriser les militaires de la division sur laquelle s'exerçait directement leur autorité.

Chaque division formait 2 subdivisions et chaque subdivision 2 escouades.

Ces groupes étaient répartis et commandés par ancienneté, conformément au tableau ci-dessous :

1re DIVISION CAPITAINE COMMANDANT				2e DIVISION CAPITAINE EN SECOND			
1re SUBDIVISION LIEUTENANT EN 1er 1er SERGENT		3e SUBDIVISION 1er SOUS-LIEUTENANT 3e SERGENT		2e SUBDIVISION LIEUTENANT EN 2e 2e SERGENT		4e SUBDIVISION 2e SOUS-LIEUTENANT 4e SERGENT	
1re escouade. (1) —	5e escouade. —	3e escouade. —	7e escouade. —	2e escouade. —	6e escouade. —	4e escouade. —	8e escouade. —
1er caporal.	5e caporal.	3e caporal.	7e caporal.	2e caporal.	6e caporal.	4e caporal.	8e caporal.
1er appointé.	5e appointé.	3e appointé.	7e appointé.	2e appointé.	6e appointé.	4e appointé.	8e appointé.
1er soldat.	5e soldat.	3e soldat.	7e soldat.	2e soldat.	6e soldat.	4e soldat.	8e soldat.
9e soldat.	13e soldat.	11e soldat.	15e soldat.	10e soldat.	14e soldat.	12e soldat.	16e soldat.
17e soldat.	21e soldat.	19e soldat.	23e soldat.	18e soldat.	22e soldat.	20e soldat.	24e soldat.
Etc.	Etc.	Etc.	Etc.	Etc.	Etc.	Etc.	Etc.

1. A l'ancienneté.

II. — Les soldes.

L'ordonnance du 17 mars augmente les soldes : le 31e jour du mois fut payé. Les tarifs furent les suivants :

	Francs par an.
Lieutenant-colonel : le fourrage pour 1 cheval et	4 000
Major : le fourrage pour 1 cheval et	3 000
Le 1er capitaine commandant (plus ancien)	2 400
Chacun des 3 autres capitaines commandants	2 000
Capitaines en second	1 300
Chirurgien-major	1 000
Lieutenants en 1er et quartiers-maîtres	900
Lieutenants en second	800
Sous-lieutenants	720
Adjudants	500
Sergents-majors	306

	Francs par an.
Cadets gentilshommes	270
Tambour-major, sergents ou fourriers	240
Musiciens	216
Caporaux	168
Le 1er tambour du bataillon	159
Les autres tambours	150
Les 6 premiers carabiniers de chaque compagnie	132
Les 6 autres carabiniers et les appointés	123
Les chasseurs et les ouvriers, y compris l'armurier et les maîtres tailleur et cordonnier	114

Le roi accordait au plus ancien chevalier de Saint-Louis, à l'exception des officiers supérieurs, une pension de 200 livres, et au plus ancien bas-officier vétéran du bataillon une pension de 50 livres.

Ces chiffres étaient augmentés en temps de guerre. Un règlement particulier déterminait le service des masses qui assuraient l'habillement; enfin une retenue de 18 deniers était faite aux militaires qui recevaient le pain en nature.

L'examen de ces tarifs permet de se rendre compte de l'importance relative qu'on attachait alors à chaque grade ou emploi.

III. — Uniformes. — Services. — Avancement.

Uniforme. — Les Chasseurs royaux de Provence portèrent comme uniforme l'habit, la veste et la culotte vert foncé avec revers et parements jonquille, le chapeau de feutre noir.

Ils reçurent peu après la veste et la culotte chamois avec le casque en cuir bouilli surmonté d'une chenille noire. Les boutons étaient ornés d'un cor de chasse.

Service en campagne. — En mars 1790, parurent les premières dispositions légales relatives au genre de service en campagne dont les bataillons légers devaient s'acquitter. Elles étaient rédigées par les membres militaires qui siégeaient à l'Assemblée constituante.

C'était un exposé des petites opérations de la guerre; on y assignait à l'infanterie légère un rôle à part : « flanquer et éclairer l'armée, occuper les villages et les bois, défendre les lieux coupés et les postes avancés et former enfin la chaîne extérieure de l'armée ».

Avancement. — Une sorte de conseil d'enquête était chargé de régler l'avancement dans le corps.

Le roi se réservait seulement la nomination de la moitié des emplois de sous-lieutenants pour les donner aux bas-officiers, afin d'exciter l'émulation de ces derniers.

Les Chasseurs de Provence étaient à peine formés que le souffle de la grande Révolution allait transformer toutes les institutions de France ; dès le 13 février 1790, l'Assemblée constituante annonçait par décret à l'armée que désormais « la distribution des grades serait indépendante de la fortune et de la naissance ».

Dans quelques corps de troupes, les nouveaux principes d'indépendance eurent un fâcheux écho; les Chasseurs de Provence traversèrent cette première période de crise sans se laisser détourner de leurs devoirs militaires.

Les Chasseurs de Provence prennent le nom de 1er bataillon de Chasseurs. — Les Chasseurs de Provence étaient en garnison à Antibes dans le Var, avec les Chasseurs des Ardennes, sous le commandement supérieur du lieutenant général de Coincy lorsque, le 1er avril 1791, par décret de la Constituante, ils perdirent leur nom pour s'appeler simplement *1er bataillon de Chasseurs*.

La grande Assemblée, dans son désir d'effacer tout ce qui pouvait rappeler l'ancienne monarchie, avait décidé que les corps de troupes n'auraient plus à l'avenir d'autre nom que leur numéro d'ordre.

CHAPITRE III

1ER BATAILLON DE CHASSEURS

(1er BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE)

I. — 1er bataillon de Chasseurs.

Changement de nom. — A la suite du décret du 28 janvier 1791, l'Assemblée constituante qui venait d'ordonner la levée de 100 000 soldats auxiliaires résolut de réorganiser l'infanterie légère.

« Les 12 bataillons d'infanterie légère, dit le décret du 1er avril 1791, sont conservés sous le nom de bataillons de Chasseurs. Ils quitteront leurs noms actuels et ne seront désignés à l'avenir que par les numéros du rang qu'ils occupent entre eux. »

Les Chasseurs royaux de Provence s'appelleront désormais 1er bataillon de Chasseurs, 1er bataillon d'Infanterie légère.

Organisation nouvelle. — Le bataillon qui était encore à Antibes, sous les ordres du maréchal de camp du Muy, dédoubla ses compagnies et se réorganisa à 8 compagnies.

Le cadre de l'état-major restait le même; mais le major et les musiciens étaient supprimés.

Chacune des 8 compagnies fut composée de :

1 capitaine commandant;
1 lieutenant;
1 sous-lieutenant;
1 sergent-major;
2 sergents;
1 caporal-fourrier;
4 caporaux;
4 appointés;
40 chasseurs;
1 tambour.

Cette composition était celle qui avait été donnée dès le 28 janvier aux compagnies des régiments d'infanterie.

Changement de garnison. — Le 14 septembre 1791, le 1er bataillon d'Infanterie légère est envoyé d'Antibes à Monaco, où il arrive le même jour.

II. — Émigration.

L'effervescence dans laquelle se trouvait la France au commencement de 1791 eut un contre-coup dans le bataillon. Les rassemblements d'émigrés qui commençaient à se former à Turin entraînèrent plusieurs officiers à passer la frontière.

Sur les listes publiées à Paris par l'Imprimerie nationale exécutive du Louvre en 1793, nous avons relevé ci-après les noms des officiers du bataillon qui ont émigré et n'ont pas rejoint « au 14 juin 1792, terme fatal qui leur avait été fixé pour rentrer » ; ce sont les termes mêmes des listes.

Sont partis le 3 janvier 1792 :

MM. Dalverne, lieutenant;
Roux de Sainte-Croix, cadet gentilhomme nommé sous-lieutenant.

Sont partis le 23 février :

MM.
Gazan, adjudant-major;
Chiarelli, capitaine, né à Cantan (États du Pape);
Devaulin, capitaine;
Flandio, lieutenant;
Vagnon de Zuffarel, lieutenant, né à Montlouis;

MM.
Gournay, lieutenant;
Chapuis d'Ifaon, lieutenant;
Dagar, lieutenant;
Quincenet, lieutenant;
Scalvini, lieutenant;
Favas, sous-lieutenant.

Est parti le 17 mars :

M. de Gabrielli, capitaine.

« Tous les officiers de ce bataillon qui ont abandonné au 23 février et au 17 mars se sont absentés à cause d'une insurrection arrivée dans le corps. »

Cette observation est inscrite en nota sur la liste. Il nous a été impossible de trouver aucun renseignement sur cette « insurrection ».

Peu après, le bataillon recevait l'ordre de passer de la frontière d'Italie à la frontière d'Espagne : le 22 avril 1792, il quittait Monaco et le 23 mai il entrait à Collioures, où il ne devait rester que fort peu de temps. La guerre déclarée à l'Autriche allait l'appeler sur le Rhin.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE SUR LE RHIN

I. — Marche offensive.

Situation des armées. — Le 20 avril 1792, la France avait déclaré la guerre à l'Autriche. La Prusse entrant dans la coalition avait affirmé, par l'impudent manifeste du duc de Brunswick, sa prétention de faire la loi à notre gouvernement et achevait ainsi de perdre Louis XVI qu'elle aurait voulu sauver.

Le 1er bataillon arrive sur le Rhin. — Les premiers échecs de nos généraux avaient rendu la situation très critique dans le nord et dans l'est. C'est alors que 12 bataillons des garnisons du Midi furent appelés en Alsace.

Le 1er bataillon d'Infanterie légère arriva à Huningue au commencement d'août. Le prince Esterhazi, renforcé de 5000 émigrés, gardait alors la rive droite du Rhin, de la Suisse à Philippsbourg; le comte d'Erlach s'étendait entre Philippsbourg et la Sarre.

Le 1er bataillon d'Infanterie légère resta dans la Haute-Alsace sous les ordres de Biron, pendant que Custine s'établissait à Landau en face de Spire, ville ouverte où l'armée ennemie avait eu l'imprudence d'établir des magasins importants.

Prise de Spire. — Lorsque le duc de Brunswick se fut emparé de Longwy et de Verdun, le prince de Hohenlohe assiégea Thionville et le comte d'Erlach alla l'y rejoindre, laissant seulement à Spire 2000 Mayençais et 1000 Autrichiens, sous les ordres du colonel Winckelmann. L'occasion était favorable. Le 30 septembre, le 1er bataillon d'Infanterie légère, qui avait rejoint Custine, fut lancé

avec la colonne de droite à l'attaque de Spire. Winckelmann se mit en bataille devant la ville; mais il fut écrasé, enveloppé et fait prisonnier.

Nous avions déjà enlevé Franckenthal et Worms, lorsque la nouvelle que d'importants renforts autrichiens étaient arrivés sur le Rhin décida Custine à revenir sur ses pas. Le 1er bataillon d'Infanterie légère rétrograda jusqu'à la Queich.

Prise de Mayence. — Dès que le général en chef eut la certitude que le pays entre Rhin et Moselle était libre, il reprit sa marche offensive.

Le 19 octobre, le 1er bataillon léger arrivait devant Mayence où Custine avait des intelligences. Par une faute inexplicable, les alliés avaient négligé cette place qui était pour eux le seul pont sur le Rhin, à l'abri d'un coup de main. La garnison se composait seulement de 800 Autrichiens et de 2000 soldats de l'archevêque. Elle avait pour gouverneur le vieux général Gymnich qui n'avait jamais fait la guerre. L'ingénieur Eckmayer, dévoué à Custine, se chargea de décider Gymnich à se rendre.

Précédée de sa renommée, l'armée du Rhin n'eut qu'à se montrer pour jeter la terreur dans la place. Custine envoya pour faire les sommations le colonel Houchard. Avec sa haute stature et son air martial rehaussé par une large balafre qu'un coup de sabre avait taillée sur son mâle visage, Houchard devait en imposer à ces troupes pusillanimes.

La capitulation eut lieu le 21. Le lendemain, sans coup férir, nous entrions dans la forteresse. La garnison mit bas les armes et s'engagea à ne pas servir pendant un an. Toutefois, à la voix du lieutenant-colonel Andujar, le régiment autrichien refusa de se plier à cette lâcheté et, malgré le gouverneur, il quitta Mayence par le pont de Cassel et alla rejoindre en Brisgau l'armée du prince Esterhazi.

Cette conquête facile produisit un grand effet moral. Elle excita l'enthousiasme dans nos armées et terrorisa les alliés. La peur grossissant les objets, dit Jomini, le duc de Brunswick en conçut des craintes exagérées. Massenbach assure qu'il fit partir son argenterie en poste pour ses États.

Custine reçut le commandement en chef de l'armée du Rhin.

Il aurait pu pousser jusqu'à Coblentz et couper ainsi toute retraite aux alliés. Il préféra menacer directement l'Autriche en remontant le Mein et, de fait, il jeta l'effroi jusqu'au cœur même de l'empire.

Le 1er bataillon léger traversa Francfort le 1er novembre, puis tourna au nord dans la direction de Limbourg sur la Lahn. Cette ville, défendue par le général Wittinghof, fut enlevée le 9 novembre par Houchard, qui y fit 200 Autrichiens prisonniers.



II. — Retraite sur le Palatinat.

En retraite. — Cependant les armées alliées avaient presque entièrement repassé le Rhin à Coblentz. Custine ne pouvait plus tenir sur la rive droite.

Il prit position sur les hauteurs d'Hombourg et, après avoir successivement défendu la Nidda le 25 novembre et Francfort le 2 décembre, il repassa sur la rive gauche en laissant 10 000 hommes à Mayence.

A l'armée des Pyrénées. — Le 1er bataillon léger cantonna dans le Palatinat. Il y resta à peine quelques jours pour se refaire et fut envoyé à l'armée des Pyrénées, dont la formation était devenue urgente par suite de l'attitude hostile du cabinet de Madrid.

Le bataillon retourna à Collioures, puis fut envoyé à Saint-Gaudens au commencement de l'année suivante.



CHAPITRE V

CAMPAGNE DE 1793 DANS LES PYRÉNEES

I. — Éléments qui formèrent la 1re demi-brigade légère.

Le 8e Gironde. — Avant d'entreprendre le récit des campagnes de 1793-94 et 1795 sur la frontière espagnole où vient d'arriver le *1er bataillon d'Infanterie légère,* il convient de signaler dès maintenant 2 autres bataillons qui ont combattu avec lui à l'avant-garde de l'armée des Pyrénées-Orientales, et sont entrés ensuite dans la composition de la *1re demi-brigade légère.*

C'est d'abord le *8e bataillon de la Gironde* [1], levé le 2e du Bec d'Ambez, le 17 octobre 1792, sous les ordres du lieutenant-colonel Castel-Pignon.

Bataillon des Vengeurs. — C'est ensuite le *bataillon des Vengeurs*, organisé le 13 septembre 1793 par ordre des représentants du peuple avec la 13e compagnie franche des Chasseurs de la Haute-Garonne et la 2e compagnie du Lot.

Le bataillon des Vengeurs, composé de volontaires enrôlés à la suite du décret du 24 février 1793, reçut un drapeau tricolore qui portait comme inscription : « *Le peuple français debout contre les tyrans!* » La réunion de ces 3 bataillons en une demi-brigade ne sera qu'un lien nouveau groupant sous un même chef trois unités qui, pendant de rudes années, auront supporté côte à côte les mêmes fatigues, partageant les mêmes périls et cueillant ensemble les mêmes lauriers.

Nous suivrons simultanément les 3 bataillons sur les divers théâtres d'opérations de la défense des Pyrénées. L'histoire de la *1re demi-brigade légère* commence pour nous dès maintenant.

1. Le département de la Gironde a fourni 17 bataillons.

II. — Déclaration de guerre.

Nuit du 16 au 17 janvier. — Pendant la sombre nuit du 16 au 17 janvier 1793, au moment solennel où s'achève le dépouillement du scrutin sur le sort de l'infortuné Louis XVI, au milieu d'un silence lugubre, le président annonce qu'il vient de recevoir un message de la cour d'Espagne en faveur du roi prisonnier.

Aux premiers mots, l'orage éclate : « Il faut sur-le-champ punir l'Espagne de son insolence ! s'écrie Danton dont la voix tonnante domine tout, qu'on lui déclare la guerre et qu'on enveloppe le tyran de Castille dans l'extermination de tous les rois du Continent ! »

La situation était déjà très tendue.

A la frontière des Pyrénées. — La tête de Louis XVI tombant sur l'échafaud comme un défi rend le maintien de la paix impossible. L'Espagne hâta ses préparatifs et organisa ses armées, les municipalités firent des enrôlements, le clergé prêcha la guerre sainte....

De notre côté, la frontière des Pyrénées était dans le plus mauvais état : les places mal entretenues, les garnisons insuffisantes, les défilés à peine surveillés. Néanmoins, le 23 février 1793, la Convention rappela de Madrid le ministre de France et, le 7 mars, déclara audacieusement la guerre à l'Espagne.

III. — Le 1er bataillon de Chasseurs à Saint-Gaudens, puis au Val d'Aran.

Armée des Pyrénées-Orientales. — Le 1er bataillon d'Infanterie légère que nous avons laissé à Saint-Gaudens comptait à son effectif 19 officiers et 488 hommes, en mars 1793, et se trouvait sous les ordres du général de division Lacuée (division du Centre).

Ce bataillon resta près de sept mois à Saint-Gaudens.

A compter du 30 avril, avec un effectif réduit à 436 hommes, il fit partie des éclaireurs de gauche de l'armée des Pyrénées-Orientales dont Servan, l'ex-ministre de la Guerre, venait de prendre le commandement en chef. La Convention séparait en deux la défense des Pyrénées.

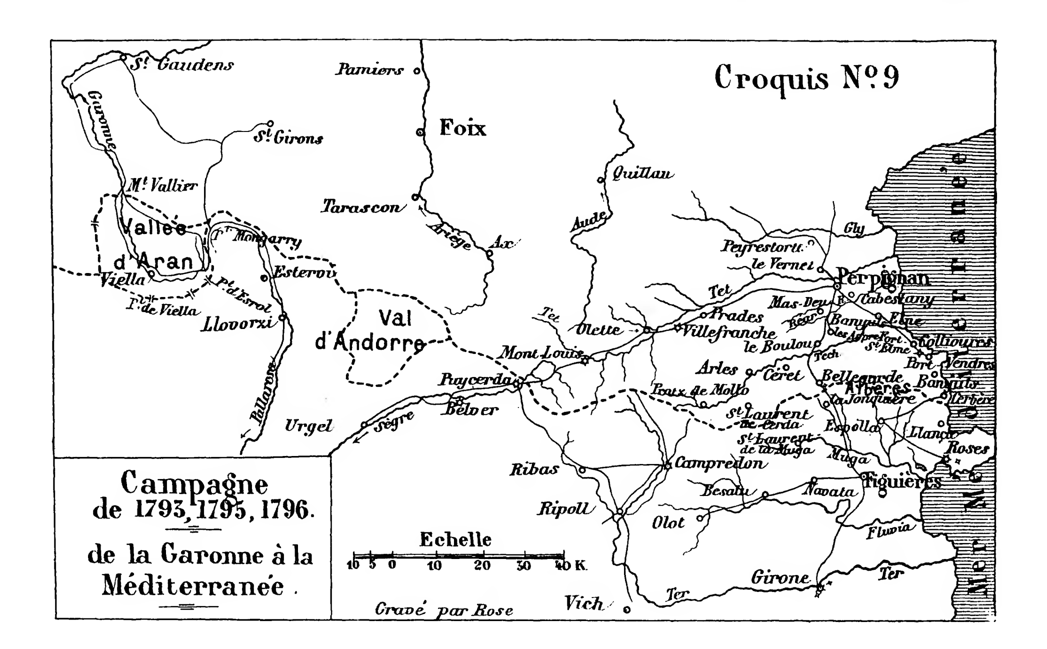
Épisode qui entraîna la formation de l'armée du Centre dont le 1er Chasseurs constitue le premier élément. — En juillet, le bataillon, dont l'effectif fut porté à 22 officiers et 600 hommes, servit de noyau à la formation de l'armée du Centre, dont l'organisation fut décidée d'une façon singulière qui donne une



idée de cette époque pleine de colère et d'enthousiasme où, se jetant tête baissée dans le danger sans calculer les obstacles, sans même les connaître, on parvenait souvent à les vaincre à force d'élan et de témérité.

La ville de Bellegarde, clef de notre frontière orientale, avait capitulé le 24 juin, après une héroïque défense.

Le 1er juillet, la nouvelle en parvint par lettre particulière au citoyen Cassanyes, représentant des Pyrénées-Orientales. Aussitôt celui-ci se rend à la Convention; on y lisait le *Moniteur* du jour annonçant, pour rassurer l'opinion, que Bellegarde venait d'être ravitaillée pour trois mois. Cassanyes contient son indignation,



mais il quitte la séance et court au Comité de salut public. Là il expose la vérité avec toute la fougue de son caractère méridional. « Qui t'a si bien renseigné? lui dit Danton. — C'est mon pays, répond-il. — Comment! répond le farouche tribun, tes foyers sont la proie des flammes et tu es ici? » Puis l'entraînant par le bras : « Viens, tu vas remplir tes poches d'assignats et courir nous sauver ».

Ensemble ils vont à la Convention, dévoilent la vérité. L'orage éclate, mais Danton lui tient tête. C'est alors que Letourneur propose de rassembler une armée dans la plaine de Saint-Gaudens, « pour percer, dit-il, la chaîne par son centre et faire replier l'invasion aux deux extrémités ». C'était vouloir l'impossible. Néanmoins, sur le rapport de Barère, la Convention décréta la formation d'une armée du Centre dans la plaine de Saint-Gaudens.

Cette armée n'eut jamais plus de 12 000 hommes. On commença par envoyer à Saint-Gaudens : six canons, *ultima ratio regum*, aurait-on dit sous Louis XIV, « missionnaires de bronze, écrivait la Convention, qui allaient prêcher la liberté à tous les points de l'horizon ».

Le 1er bataillon au Val d'Aran. — Vers la fin de juillet, le 1er bataillon d'Infanterie légère fut envoyé dans le Val d'Aran, où il renforça la brigade du général Sahuguet qui, dès le 31 mars, s'était emparé de ce vaste cirque de 80 kilomètres de développement.

Le bataillon s'installa au camp établi à mille toises au nord de Viella (rive droite de la Garonne), sur le plateau de Viella. Ce plateau se présente comme un palier au tiers de la hauteur d'une énorme montagne qui n'est abordable que du fond de la vallée.

Viella, chef-lieu de la contrée, est un bourg assis dans un élargissement du défilé au bord du torrent, dont chaque rive a pour bordure une bande étroite de terre cultivable; les versants sont ornés de prairies d'où émergent çà et là quelques villages ou hameaux; les crètes sont couronnées de bois épais. C'est dans ce séjour pittoresque et grandiose que le 1er bataillon léger demeura jusqu'au 20 janvier 1794.

Combat du 4 septembre. — Il prit part à l'affaire qui eut lieu dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793 contre les postes ennemis établis en face des ports de Viella et d'Esvol. Les Espagnols furent repoussés sur le versant méridional.

En octobre, la misère était devenue si grande qu'avec un effectif de 29 officiers et 650 hommes, il ne put fournir que 3 officiers et 52 hommes en état d'expéditionner, pour la petite colonne que Sahuguet conduisit vers la Sègre où Dagobert opérait.

Ce petit détachement partit de Viella et mit quinze heures à franchir le Port-Montgarry dont l'ascension fut des plus pénibles, il surprit et dispersa un important rassemblement ennemi à Esterry, poussa jusqu'à Llavorsi [1], puis rentra au Val d'Aran pour y mettre en sûreté les prises faites sur l'ennemi.

Il y resta jusqu'à la fin de janvier 1794; il appartenait alors à la brigade Beauclair et comptait à son effectif 10 officiers et 700 hommes.

Telles furent les seules opérations auxquelles participa le 1er bataillon d'Infanterie légère pendant la campagne de 1793.

IV. — Situation du 8e Gironde. — Mouvements et opérations.

Le 8e Gironde passe à l'armée des Pyrénées-Occidentales. — Le 8e bataillon de la Gironde, à l'effectif de 800 hommes, est envoyé, le 20 novembre 1792, à Libourne pour y faire partie de l'aile droite de l'armée des Pyrénées.

Le 15 décembre, il est mis en route pour Saint-Affrique.

Le 5 février 1793, il part pour Ax et passe à l'armée des Pyrénées-Orientales (division de droite, général Dubouquet).

1. Prononcez Liavorsi.



Il occupe Ax jusqu'au mois d'avril; le 10 de ce mois, il est dirigé avec sa division sur Saint-Jean-Pied-de-Port à l'armée des Pyrénées-Occidentales.

Le nouveau général en chef de cette armée, Joseph Servan, concentrait une brigade environ sur ce point où d'importants rassemblements ennemis étaient signalés. Le 8e Gironde fit partie des troupes d'avant-garde.

Combat du 6 juin. — Le 6 juin, il prit part au combat de Saint-Jean-Pied-de-Port qui dispersa un fort parti ennemi.

Le bataillon, toujours sous les ordres du général Dubouquet, resta ensuite en observation aux environs de Saint-Jean jusqu'au 16 octobre. Il en partit à cette date avec un effectif de 36 officiers, 799 hommes et alla occuper Saint-Pé-sur-Nivelle, où le nouveau chef de l'armée des Pyrénées-Occidentales, le général Muller, opérait une concentration.

Il prit part à divers engagements d'avant-poste et revint à Saint-Jean-Pied-de-Port, le 20 novembre, avec un effectif réduit à 746 hommes. Il passa alors sous les ordres du général Lalain, commandant la division de gauche de l'armée des Pyrénées-Occidentales.

Il resta dans cette situation d'attente jusqu'en février 1794. Pendant cette longue inaction il fut grandement éprouvé par les maladies de toutes sortes, conséquences du dénuement dans lequel il fut laissé.

Quand il partit de Saint-Jean pour passer à l'armée des Pyrénées-Orientales, le 5 février, son effectif était réduit à 28 officiers, 491 hommes.

Un détachement du 8e Gironde passe à l'armée des Pyrénées-Orientales. — Dans les premiers jours de mai, un détachement du 8e Gironde composé de 90 officiers et 200 hommes fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, il y arriva le 20 mai, juste à temps pour assister au malheureux combat du Mas-Deu (prononcez Deou).

Combat du Mas-Deu. — Le général de Flers, âgé de trente-six ans, avait pris, le 14 mai, le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales et venait de porter le gros de son armée dans la presqu'île du Réar. Le général Dagobert de Fontenille[1], qu'on appelait le vieux général (il avait cinquante-sept ans!), commandait l'avant-garde; il avait placé la gauche de sa première ligne au Mas-Deu, ancien couvent de templiers, où se trouvait la brigade Laterrade dont faisait partie le détachement du 8e Gironde.

Ricardos résolut d'attaquer. Le 20 mai, à la pointe du jour, l'armée de Ricardos déboucha sur trois colonnes. Celle du duc d'Ossuna devait tourner le Mas-Deu.

1. Voir le portrait de Dagobert, p. 75.



Dagobert, plus inquiet pour sa droite que pour sa gauche, avait dégarni ce point. Il obtint quelques avantages au début; mais Ossuna, s'apercevant de la faiblesse du Mas-Deu, se jeta tête baissée sur cette position et s'en empara.

Cet échec fut décisif. Vainement Dagobert chercha à rétablir le combat; il réussit néanmoins à lasser les Espagnols qui s'arrêtèrent. Malheureusement, à la chute du jour, le bruit courut que l'ennemi revenait à la charge et une épouvantable panique entraîna toutes nos troupes débandées jusque sous les murs de Perpignan. La place troublée par ce désordre ferma ses portes et mitrailla les fuyards. Ricardos ne connut sa victoire que le lendemain.

Comment est accueilie une demande de secours. — La situation n'en était pas moins très critique; car l'armée des Pyrénées ne pouvait compter que sur elle-même.

« Vous demandez du lait à une mère épuisée, fut-il répondu à de Flers qui sollicitait du renfort au gouvernement, n'attendez rien que de vous-même. Votre courage nous paraît une barrière suffisante. Montrez-vous fier de cet abandon et que cette fierté soit votre salut! »

Les lenteurs et la mollesse de Ricardos nous donnèrent un peu de répit. Le général espagnol s'attarda à faire le siège de quelques places dont la plus importante était Bellegarde.

Camp retranché pour couvrir Perpignan. — Cependant de Flers organisa un camp retranché pour couvrir Perpignan. Dans la disposition des troupes, le détachement du 8e Gironde réduit à 170 hommes prit position, le 27 juillet, à Cabestany, petit village qui couvre le flanc sud-est du camp sous Perpignan (camp de l'Union). Le poste de Cabestany est occupé par 392 hommes, sa défense est confiée au chef de brigade Poinçot.

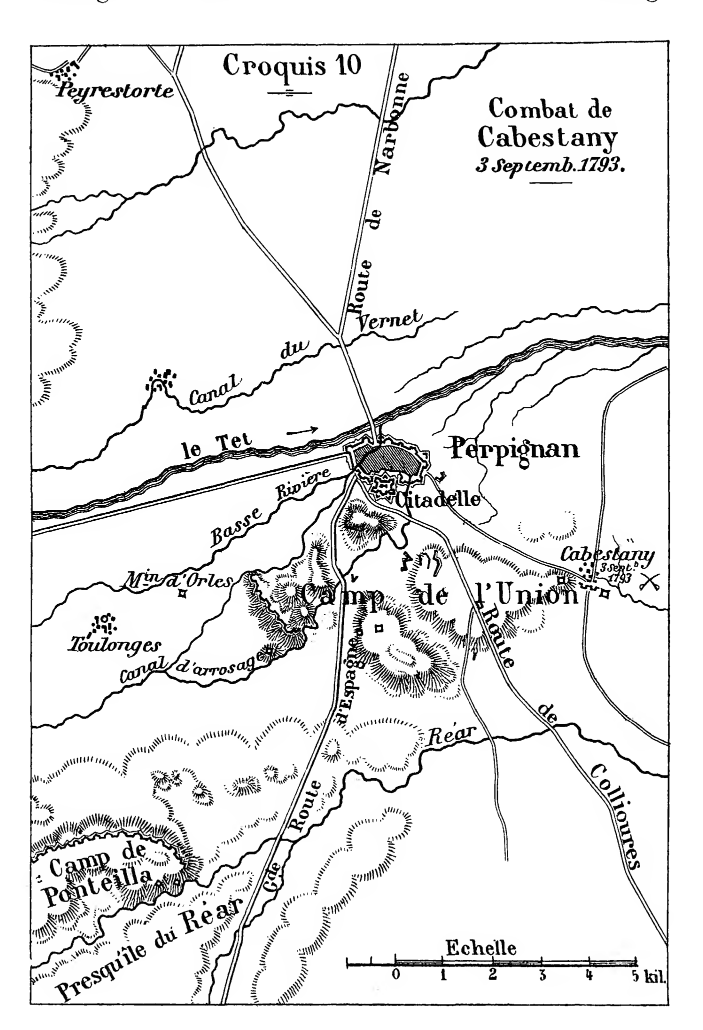
Le 10 août, le citoyen général Puget-Barbantane, ci-devant marquis de Barbantane, prit le commandement en chef de l'armée. A la fin d'août, le détachement du 8e Gironde était réduit à 149 hommes, il allait bientôt disparaître presque complètement.

Combat de Cabestany. — Ricardos avait résolu de nous enlever Peyrestortes, pour menacer Perpignan par le nord-ouest et couper les communications de cette place avec le reste de l'armée. Comme diversion, le 3 septembre, il dirigea contre notre front sud trois attaques du moulin d'Orles à Cabestany. L'attaque de Cabestany ne fut peut-être pas la mieux conduite; mais les positions françaises n'étaient gardées que par des recrues ignorantes et sans expérience qui furent facilement surprises.

400 fantassins et 400 cavaliers commandés par le brigadier Itari-Garaï partant du camp de Ponteilla, vers une heure du matin, marchèrent silencieusement sur

Cabestany en masquant leur mouvement derrière les rideaux formés par des oliviers.

Nos sentinelles furent égorgées, et les redoutes qui défendaient les abords du village furent presque aussitôt envahies. Nos malheureux conscrits ne savaient comment se rallier, ils se firent massacrer presque tous. Le village envahi fut saccagé et incendié. Ce fut un horrible carnage : après le combat, on retrouva gisant pêle-mêle au milieu des décombres et des flammes une centaine de cadavres parmi lesquels des femmes, des vieillards et même des enfants.



La prise de Cabestany[1] prouve qu'il ne faut jamais confier la garde des avant-postes aux troupes de nouvelle levée. Les jeunes soldats qui ne sont pas aguerris sont capables d'entrain et d'élan, ils ne savent pas s'imposer les fatigues d'une vigilance dont l'importance leur échappe. Ils manquent de confiance en eux-mêmes et n'ont ni le calme ni le sang-froid nécessaire pour faire face au désarroi d'une attaque imprévue.

Puget-Barbantane est destitué. — L'armée des Pyrénées-Orientales avait été commandée à sa formation par le vieux général la Houlière qui se brûla la cervelle de désespoir en mai 1793, puis par le rigide de Flers qui, malgré son énergie, fut révoqué le 7 août et plus tard conduit à l'échafaud.

Son chef actuel, Barbantane, fut destitué lui-même par les représentants du peuple à la suite des échecs du 3 septembre. Ainsi succombaient nos généraux les uns après les autres, sous cette fiévreuse impatience de changement, qui

1. Cabestany veut dire tête de l'étang (*Caput stagni*). Dès le 24 mai, on avait commencé à organiser le camp de l'Union dont Cabestany occupe la gauche. On y fit l'exercice. Ce fut un camp d'instruction en même temps qu'une position défensive.

éclate dans les situations désespérées, où toute modification prend les apparences d'un rayon d'espoir.

D'Aoust et Fabre. — Dès le lendemain, 4 septembre, d'Aoust prit le commandement en chef : « Je réponds que les remparts de Perpignan ne seront pas souillés par l'infâme drapeau du tyran espagnol, écrivait-il au ministre de la Guerre. Si la place devenait intenable, j'ai juré de ne jamais signer de capitulation, de faire sauter la fortification de la ville et de la citadelle et de me faire jour avec mes braves camarades, ne laissant aux vils satellites du despotisme qu'un monceau de ruines et de cendres, digne spectacle de leurs regards féroces. Tous les bons patriotes me suivront, car l'homme libre ne peut vivre sur un sol esclave. »

En même temps le représentant Fabre accourait de Collioures. Il fit afficher et publier la proclamation suivante :

« Seront punis de mort tous ceux qui murmureront le mot *Capitulation* ou qui auront des rapports quelconques avec l'ennemi. On dressera la *liste des suspects* : ils seront renfermés; la *liste des faibles* : ils quitteront la place; la *liste des forts* : ceux-là jureront de s'ensevelir sous les ruines de la citadelle. Les habitants des campagnes viendront s'enfermer dans la place avec leurs grains et de là, à l'appel du tocsin, ils voleront au secours de leurs communes incendiées...

« Ceux qui mourront, les armes à la main, seront honorés : on publiera leurs noms. La République adopte d'avance les veuves et les orphelins. »

L'énergie de ces deux hommes sauva l'armée de Perpignan.

Les débris du détachement du 8e Gironde sont versés à la portion principale. — Quant au détachement du 8e Gironde, il se trouvait réduit après Cabestany à 5 officiers et 90 hommes présents. Les maladies achevèrent ce que le feu de l'ennemi avait commencé : en décembre, le détachement n'a plus que 75 hommes, et 58 seulement en janvier 1794.

Ces débris furent versés à la portion principale du corps, à son arrivée à l'armée des Pyrénées-Orientales, en février 1794.

V. — Bataillon des Vengeurs. — Mouvements et opérations en 1793.

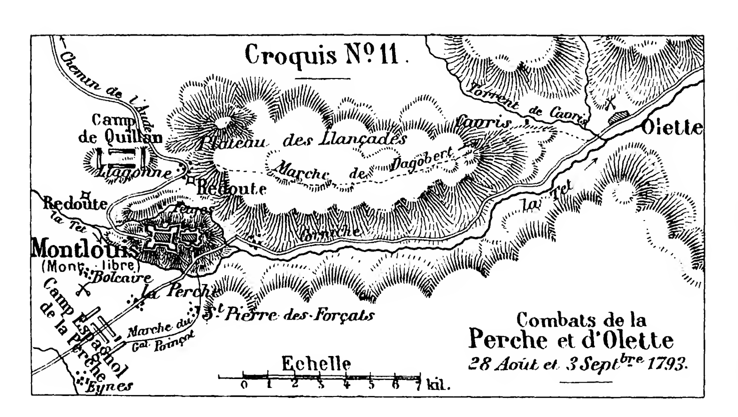
Les Vengeurs à Mont-Libre. — La 2e compagnie du Lot et la 13e compagnie franche des Chasseurs de la Haute-Garonne [1] avaient été envoyées à Mont-Louis aussitôt après leur formation.

1. On se souvient que ces deux compagnies doivent former le bataillon des Vengeurs.

Mont-Louis qu'on appelait alors Mont-Libre était une place de première importance créée par Vauban dans une position remarquable, d'où elle commande l'entrée des vallées de la Tet, de l'Ariège, de l'Aude et de la Sègre.

Cette place est bâtie sur un étroit plateau qui penche légèrement vers le sud-est. Sa fortification consiste en un quadrilatère bastionné avec une double couronne adjacente. Le quadrilatère formant la citadelle occupe le sommet du plateau et ferme la gorge de la couronne dont les 2 branches enveloppent le bourg.

Nos deux compagnies furent installées sur le côté nord au camp de Quillan, où elles travaillèrent activement à construire des chemins destinés à hâter l'arrivée des approvisionnements. L'armement de Mont-Libre était encore incomplet, quand, le 1er juillet, les Espagnols parurent sur la Tet, menaçant de prendre la place à revers.



La 13e compagnie franche des Chasseurs de la Haute-Garonne marcha à leur rencontre. « Le lieutenant Esprit Hue culbuta les Espagnols dans la Tet et se servit avec tant de succès de 2 pièces de canon qu'ils avaient abandonnées qu'il les força de quitter une redoute défendue par 2 pièces de 16. Le soir, il rentra au camp avec les 2 pièces et fut nommé par le général Dugua, capitaine de canonnier, pour sa belle conduite dans cette journée, emploi qu'il refusa. »

Ricardos avait chargé La Péna de s'installer avec sa division au col de la Perche, pour nous attaquer de là par le sud-ouest pendant que la division Crespo nous tournerait par Olette et le plateau des Llançades (prononcez : Liançades).

Mont-Libre avait à sa tête le chef de brigade Voulland, qui donna la mesure de son énergie en faisant pendre un agent espagnol envoyé par La Péna pour le corrompre.

Il fut décidé à Perpignan qu'une division de 3000 hommes irait au secours de Mont-Libre. Dagobert, par l'arrêté du 7 août qui destituait de Flers, reçut le commandement de la frontière, depuis la Garonne jusqu'à Olette. Il partit immédiatement pour Mont-Libre avec les généraux Poinçot et Darbonneau. Le représentant Cassanyes l'y avait précédé.

Les nouvelles étaient si mauvaises de tous côtés que Dagobert, le 27 août au matin, était décidé à abandonner Mont-Louis. Cassanyes reçut mal cette communication. Dagobert rédigea aussitôt un plan d'attaque du camp de la Perche.



Cassanyes approuva le plan et Dagobert donna aussitôt ses ordres pour concentrer les troupes.

Nos 2 compagnies firent partie de la colonne Poinçot.

Combat de la Perche. — Le 28 août, à minuit, la sortie commence. Le camp ennemi étendait sa surveillance à l'est jusqu'à Saint-Pierre-des-Forçats; à l'ouest, jusqu'à Bolcaire.

Poinçot se dirige sur Saint-Pierre avec 1200 hommes d'élite et 4 pièces; par une rapide marche de flanc, il tourne ce poste et arrive à la pointe du jour sur les hauteurs qui dominent la droite du camp espagnol.

Il attaque alors vigoureusement. Par malheur, nos autres colonnes sont en retard. Qu'importe, il s'engage à fond. Son centre est un instant rompu par la mitraille, il le reforme; puis, s'apercevant que la cavalerie ennemie en veut à ses canons, il feint de s'en éloigner. 200 cavaliers se précipitent aussitôt sur nos pièces. Alors la ligne française par un changement de front exécuté au pas de course enveloppe ces cavaliers, en tue la moitié et prend le reste.

En ce moment nos autres colonnes débouchaient à leur tour. Dagobert saisi d'admiration par la manœuvre audacieuse des troupes de Poinçot s'élance vers son lieutenant et entraîne avec lui nos soldats à l'assaut. Nos braves troupes franchissent au pas de charge et sous une affreuse mitraille les 200 mètres qui les séparent de l'ennemi. Les Espagnols rompus, culbutés, s'enfuient vers Puycerda.

Entrée des Vengeurs à Puycerda. — Le lendemain nos soldats foulaient pour la première fois le territoire espagnol. Ils saluèrent la frontière avec des cris de joie et entrèrent dans la Cerdagne espagnole. Puycerda évacuée par l'ennemi nous ouvrit ses portes et ses habitants nous firent fête.

Cassanyes se rendit alors à l'église principale avec le général Darbonneau et voulut y rendre grâce du succès de nos armes, montrant ainsi aux Catalans le respect du gouvernement français pour le culte catholique.

Dagobert enleva Belver et poussa jusqu'à trois lieues de Seu d'Urgel. Il fut rappelé à Mont-Louis par la marche du général Crespo qui s'était emparé d'Olette.

Combat d'Olette. — Le 2 septembre, les Espagnols avaient réuni à Olette[1] 5000 hommes, 600 chevaux et 14 pièces d'artillerie sous les ordres du général de division don Raphaël Vasco.

Dagobert revient aussitôt à Mont-Louis avec 1400 hommes d'élite dont font partie nos compagnies du Lot et des Chasseurs de la Haute-Garonne. Il traverse

1. Voir le croquis n° 11.



la place, recueillant environ 200 hommes sur sa route, et s'avance par le plateau des Llançades jusqu'en face de Canawell, où il forme sa troupe en 3 colonnes et passe la nuit.

Le 3 au matin, nos 3 colonnes couvertes par un épais brouillard se précipitent ensemble dans le bassin d'Olette. « Jamais surprise ne fut plus complète, dit le rapport de Cassanyes; nous arrivâmes sur eux, comme des éperviers. »

Villefranche recueillit les Espagnols dispersés qui nous abandonnèrent leurs 14 canons, 300 prisonniers dont 30 officiers et un riche butin. Nous n'avions perdu que 30 hommes.

La nouvelle de ce succès fut une compensation de l'échec de Cabestany qui avait lieu le même jour. Il en atténua l'effet à Perpignan.

Formation du bataillon des Vengeurs qui va à Perpignan. — Quelques jours après, le 13 septembre, les compagnies du Lot et de la Haute-Garonne étaient réunies en bataillon sous le nom de *bataillon des Vengeurs*. Le nouveau bataillon ne tarda pas à se distinguer.

Dagobert, le vainqueur de la Perche et d'Olette, avait remplacé Barbantane. Par le combat de Vernet et la bataille de Peyrestortes il venait d'obliger enfin les Espagnols à la retraite. Le bataillon des Vengeurs avait suivi Dagobert à Perpignan. Il arriva au camp de l'Union le 20 septembre. Le 21, Dagobert obtenait l'approbation des représentants pour son plan d'attaque du camp de Ponteilla dont l'exécution fut fixée au lendemain 22.

Attaque du camp de Ponteilla. — Bataille de Truillas. — L'attaque principale devait être faite à droite par Goguet qui avait mission d'enlever Truillas (prononcez Trouillas), où Ricardos avait établi son quartier général; l'attaque de gauche par d'Aoust. Dagobert, au centre, devait marcher droit sur le camp par Mas-Vesian et Saint-Nicolas.

Malheureusement Goguet s'attarda à Thuir, et Dagobert après d'héroïques efforts contre le front de Saint-Nicolas dut s'épuiser pour rejoindre Goguet, « ce lâche médecin[1] improvisé général dont l'inaction a tout perdu », s'écria le général en chef en rencontrant Cassanyes à Sainte-Colombe. Le désordre fut si grand de ce côté que Dagobert alla jusqu'à mitrailler un régiment français qui semblait disposé à se rendre. Il fit sauter ses caissons, et se réfugia dans les Aspres, où Ricardos n'osa le suivre.

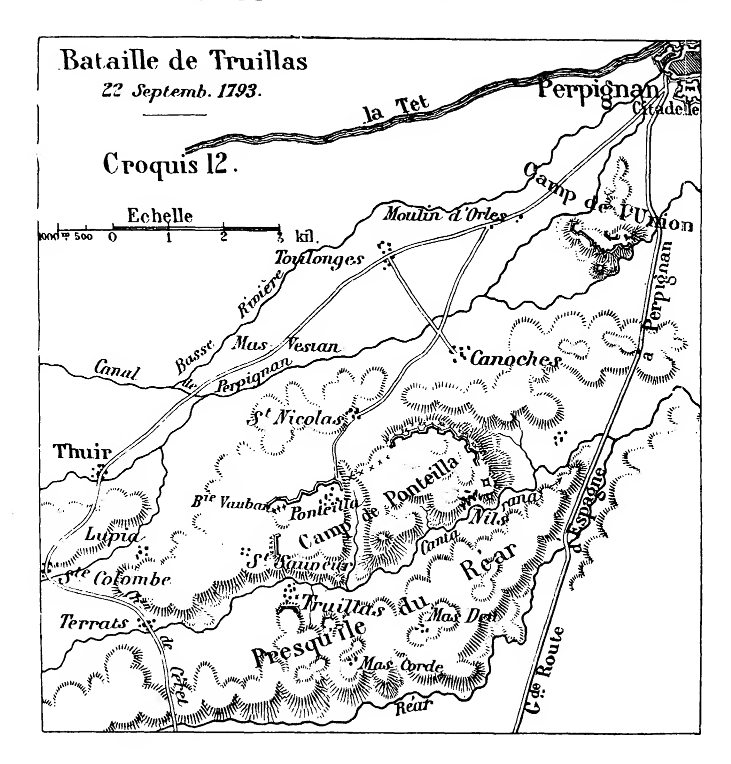
Pendant ce temps, notre gauche où se trouvaient les Vengeurs était complètement séparée de l'armée après une lutte sans espoir contre le général de Curten. D'Aoust se retira au camp de l'Union. Le bataillon des Vengeurs protégea la retraite de cette colonne « avec le sang-froid de vieilles troupes », dit le compte rendu de la journée.

1. Goguet était en effet médecin quelques mois auparavant.



L'échec de Truillas et les démonstrations des jours suivants eurent les conséquences d'une victoire. L'audace de Dagobert en avait imposé à Ricardos qui se mit en retraite sur le Boulou.

Expédition de Campredon. — Dagobert se préparait à exécuter une nouvelle pointe au sud, lorsque les représentants s'y opposèrent. Il se démit alors de son commandement que recueillit d'Aoust et retourna dans la Cerdagne. Les Vengeurs avec un effectif de 352 hommes firent partie des troupes qu'il emmena.



Le 4 octobre, débouchant du Tet par la vallée de Pratz de Balaguer, il marcha sur Campredon, pendant que Poinçot se dirigeait sur Ribas par Puycerda. Ripoll, riche manufacture d'armes au confluent du Freiser et du Ter, était le rendez-vous des deux colonnes.

Dans cette marche hardie et difficile il fallait tour à tour côtoyer les précipices ou passer entre deux rochers à pic au milieu d'une population dont Vauban dépeignait les ancêtres : « gens un peu pendards, aimant naturellement l'escoupetterie ».

A notre approche, le tocsin volait de clocher en clocher, les montagnards abandonnaient leurs villages et allaient dans les hauteurs se joindre aux « parrots », douaniers qui avec les contrebandiers formaient le noyau des soulèvements. Arrivé devant Campredon, Dagobert fit sommer la place de se rendre. L'alcade Guttières demanda vingt-quatre heures. Dagobert n'accorda que deux heures. « J'enverrai des balles », répondit Guttières et, en effet, notre second parlementaire, le capitaine du génie Pontet, fut reçu à coups de fusil.

Le 4 au soir, Dagobert fit saisir un notable dans un village voisin et, après les plus cruelles menaces, l'envoya à Campredon. Celui-ci terrorisé sema l'effroi dans la place.

Le 5 octobre au matin, Dagobert lança ses colonnes et entra dans Campredon à la baïonnette. Comme représailles de l'accueil fait à notre parlementaire, le pillage fut autorisé de 8 heures du matin à 4 heures du soir.

Nos soldats firent un tel butin que Dagobert renonça à pousser jusqu'à Ripoll. « Il fallait bien mettre les prises en sûreté. » Les Espagnols avaient surnommé le « vieux général » le *Démon de la Cerdagne.*

Les Vengeurs rentrent sous Perpignan. — Les Vengeurs firent partie de la garnison de Mont-Louis jusqu'au 20 octobre. Le nouveau général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, le général Turreau, successeur officiel de Barbantane, était arrivé à Perpignan le 11 octobre. Son premier soin fut d'aller visiter Mont-Louis; son premier acte de commandement fut de donner à Dagobert, dont il appréciait les talents et l'expérience, l'ordre de rentrer à Perpignan avec sa division.

Expédition de Roses. — 1re attaque d'Espolla. — Cependant une expédition fut décidée contre Roses, à l'instigation du représentant Fabre qui, jaloux des lauriers que Cassanyes avait cueillis à Peyrestortes, voulait, lui aussi, avoir sa victoire.

La division expéditionnaire confiée à Delattre fut partagée en 3 colonnes. Les Vengeurs, à l'effectif de 345 hommes, firent partie de la 2e colonne forte de 2325 hommes et conduite par le chef de brigade Rampon. Cette colonne devait longer la côte jusqu'à Banyuls-sur-Mer et de là marcher sur Espolla, pour attaquer de front ce poste important, nœud de presque tous les sentiers qui descendent des Albères.

La 1re colonne (Raimon — 1600 hommes) devait appuyer la seconde et la prolonger à gauche; la 3e (Clauzel — 1950 hommes) devait masquer Bellegarde et se rabattre sur Espolla.

Les deux premières colonnes arrivèrent à Banyuls-sur-Mer le 25 octobre et, après avoir pris leurs dispositions, se mirent en marche, le soir même, à 5 heures. La colonne du centre (2e) où se trouvaient les Vengeurs bivouaqua à 6 kilomètres au nord des retranchements d'Espolla, près de Saint-Genis. La position d'Espolla était gardée par le général Arias avec 1400 hommes. Le terrain était tellement coupé et difficile qu'il ne nous fallut pas moins de dix heures pour nous mettre en mesure d'aborder l'ennemi. Le représentant Fabre, qui avait suivi la colonne où étaient les Vengeurs (colonne du centre), donnait l'exemple en s'attelant lui-même à la bricole, pour hisser les pièces sur les rochers.

Enfin le 26, à 4 heures du soir, l'attaque commence; nos tirailleurs cherchent à déborder les Espagnols qui se sont formés en ligne en avant des ouvrages.

A 4 heures et demie, Rampon s'élance à la tête de la colonne du centre déployée en avant en bataille, les drapeaux au vent. Les Espagnols se retirent alors dans leurs redoutes. Là il fallait attendre que nos canons aient pris de nouvelles positions. La nuit arriva trop tôt.

Arias en profita pour se replier sur Espolla même.



Le 27 fut employé en préparatifs nouveaux qui épuisaient nos forces. Cependant le 28, Delattre nous lança sur Espolla au milieu même des retranchements ennemis. Tout d'abord les Espagnols nous cédèrent du terrain; mais nous ne pouvions nous maintenir sans l'appui des 1re et 3e colonnes auxquelles rendez-vous était donné pour ce jour-là même devant Espolla.

Malheureusement ni l'une ni l'autre ne parurent. Ce fut au contraire Arias qui reçut un renfort de 3 bataillons; il était 5 heures du soir. Il fallut céder. Delattre réussit à nous ramener à la Serra.

2e combat d'Espolla. — La situation était lamentable : une pluie torrentielle qui tombait depuis cinq jours avait empêché le transport des vivres. Les tourments de la faim augmentaient encore les souffrances de nos soldats déjà si éprouvés par les fatigues et par le feu; on en était réduit à manger des glands. Les hommes tombaient épuisés dans les fossés, racontent les historiens de la campagne.

Néanmoins Delattre voulut encore tenter le sort des armes. Fabre avait été chercher des renforts à Collioures et, le 30, la petite armée se partageant de nouveau en trois détachements retourna à l'attaque d'Espolla.

Au début nous prenons vigoureusement l'offensive. La gauche ennemie a déjà reculé, lorsqu'Arias, faisant appel à toutes ses réserves, réussit encore à briser notre élan, en jetant sur notre front une charge de cavalerie. Au même moment le brigadier Vives, envoyé par Ricardos avec un gros de cavalerie au secours d'Espolla, tombe brusquement sur notre gauche déjà ébranlée.

Arias fait battre la charge sur toute la ligne et notre malheureuse colonne enfoncée, brisée de tous côtés, est poursuivie jusque dans les montagnes où ses débris trouvent un refuge.

Cette fatale expédition avait réduit les Vengeurs à 25 officiers et 270 hommes. Le bataillon fut rassemblé au camp du Mas de la Paille, situé au sud de Banyuls-les-Aspres et placé sous les ordres du général Pérignon. Turreau fut disgracié à son tour. Le 22, d'Aoust prit le commandement en attendant l'arrivée de Doppet nommé général en chef.

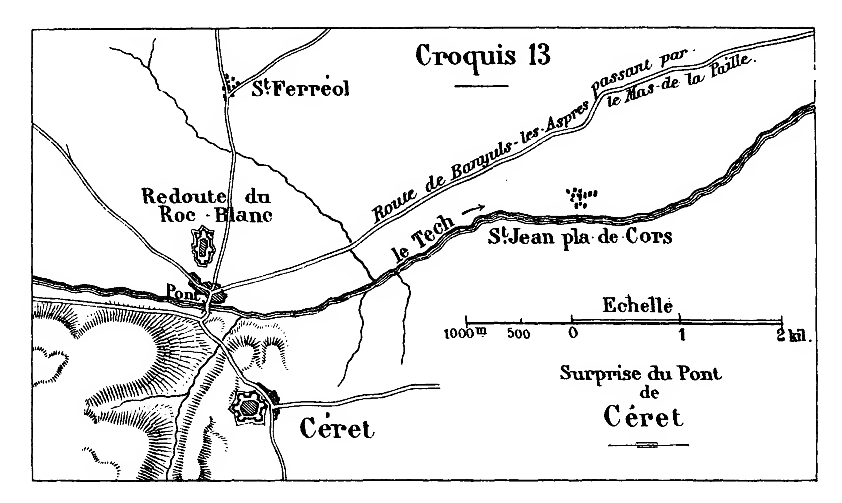
Surprise de la redoute de Céret. — Les rigueurs de la saison semblaient rendre les mouvements impossibles; cependant, à la suite d'une tentative des Espagnols campés à Céret, une petite opération fut décidée contre ce poste.

Poinçot partit du Mas de la Paille, le 27 novembre, à 4 heures du matin, avec les troupes légères. Les Vengeurs étaient de ce nombre. La petite colonne fut assez heureuse pour surprendre la Redoute du Roc blanc et la tête du pont de Céret. Ce pont devait assurer la retraite des Espagnols campés au Boulou; aussi, en apprenant cet échec, le général La Union rassembla immédiatement ses troupes et ordonna l'assaut de la redoute. Nos troupes légères résistèrent



bravement pendant quatre heures et demie; mais personne ne vint à leur secours et elles ne purent tenir plus longtemps.

Les Vengeurs avaient perdu dans cette journée 4 officiers et 56 hommes. Ils



rentrèrent au camp du Mas de la Paille, où ils restèrent jusqu'à la fin de l'année.

Doppet, qui venait d'arriver, fit alors prendre les quartiers d'hiver sous Perpignan. Les Vengeurs s'établirent au camp de l'Union. Le 1er janvier 1794, leur effectif se trouvait réduit à 13 officiers et 171 hommes.

CHAPITRE VI

PREMIÈRE PARTIE DE LA CAMPAGNE DE 1794 : L'INVASION DES PYRÉNÉES-ORIENTALES EST REPOUSSÉE

I. — *Réorganisation de l'armée des Pyrénées-Orientales.*

Découragement. — L'hiver avait suspendu les hostilités : on en profita pour se préparer à recommencer la lutte. Grande était la détresse de l'armée des Pyrénées-Orientales. « Ce nom même d'armée, dit le commandant Fervel, pouvait-on le donner encore à des débris de bataillons sans armes, à des bandes d'hommes demi-nus en proie à la famine et au typhus, qui erraient en quête d'un asile entre le camp de l'Union à demi dissous et les murs encombrés de Perpignan? »

Les représentants Milhaud et Soubrany écrivaient, le 21 pluviôse an II (8 février 1794) au club des Jacobins : *On demande itérativement un secours d'apôtres civiques pour évangéliser les habitants et les remettre dans la voie du salut de la Patrie.*

Les « apôtres », dit Fervel, assiégèrent les états-majors, ils s'en allaient propageant partout le découragement dont leurs âmes non moins pusillanimes que corrompues étaient infectées et cette autre peste causa plus de ravages encore que l'épidémie.

Arrivée de Dugommier. — C'est dans cette situation lamentable que le général Dugommier, le vainqueur de Toulon, trouva l'armée des Pyrénées-Orientales quand il en prit le commandement, le 27 nivôse an II (16 janvier 1794).

Jean-François Coquille-Dugommier, né à la Guadeloupe en 1736, avait joué un rôle considérable dans nos colonies d'Amérique, pendant la guerre de Sept ans. En 1792, il fut nommé par ses compatriotes représentant des Antilles à la Con-

vention nationale. Les lauriers de Toulon l'avaient rendu populaire. « Il avait, enfin, toutes les qualités de l'homme vieilli dans le métier des armes, un courage à toute épreuve, l'amour des braves, le sang-froid et l'opiniâtreté dans le combat[1]. »

Le 1er Léger et le 8e Gironde passent à l'armée des Pyrénées-Orientales. — Dugommier amena de Toulon 10 500 hommes et s'occupa activement de la réorganisation de l'armée. Il appela à lui sept bataillons de l'armée des Pyrénées-Orientales.

De ce nombre furent :

Le 1er bataillon d'Infanterie légère (1er bataillon de Chasseurs), qui partit du Val d'Aran le 22 janvier et arriva le 2 février à Elne, avec un effectif de 17 officiers, 358 hommes (division de gauche, — général Sauret); et le 8e bataillon de la Gironde, qui quitta Saint-Jean le 20 janvier et arriva le 15 février au camp de l'Union sous Perpignan, avec un effectif de 21 officiers et 456 hommes (division du Centre, — général Pérignon).

Quant au bataillon des Vengeurs, il quitta Perpignan le 17 janvier et fut envoyé à Villefranche à la division de Cerdagne (Dagobert).

Répartition des troupes en trois catégories. — Dans les autres armées de la Convention on exécuta, en avril 1794, l'*amalgame* des bataillons de volontaires avec les troupes de l'ancienne armée (ce qui donna les demi-brigades de bataille). Dugommier déclara que « c'était pour avoir mêlé le bon et le mauvais qu'on avait tout perdu à l'armée des Pyrénées-Orientales; » et il partagea son armée en trois catégories :

1° Les compagnies de Grenadiers et les bataillons de Chasseurs (infanterie légère);

2° Les anciennes troupes de ligne;

3° Ce qu'il appelait « la force d'inertie », c'est-à-dire les recrues qui ne savaient encore ni marcher, ni tirer, véritables dépôts où les volontaires s'instruisirent avec ardeur pour briguer *l'honneur d'un fusil à baïonnette*, comme on disait alors.

Nos trois bataillons : 1er Léger, 8e Gironde et Vengeurs furent de la 1re catégorie : troupes d'avant-garde. « C'était la première fois, dit Fervel, qu'on tentait en grand l'organisation des Chasseurs (troupes légères), si admirablement propres à utiliser et à régler à la fois les puissantes mais dangereuses saillies de l'enthousiasme révolutionnaire. De plus, pour le terrain sur lequel on allait combattre, devant une puissante cavalerie à laquelle nous devions rester constamment si inférieurs, les bataillons de Chasseurs étaient une nécessité et valaient des escadrons. »

C'est ainsi que la réunion de nos bataillons en 1re demi-brigade légère ne fut effectuée qu'en 1795.

1. *Mémoires de Sainte-Hélène.*

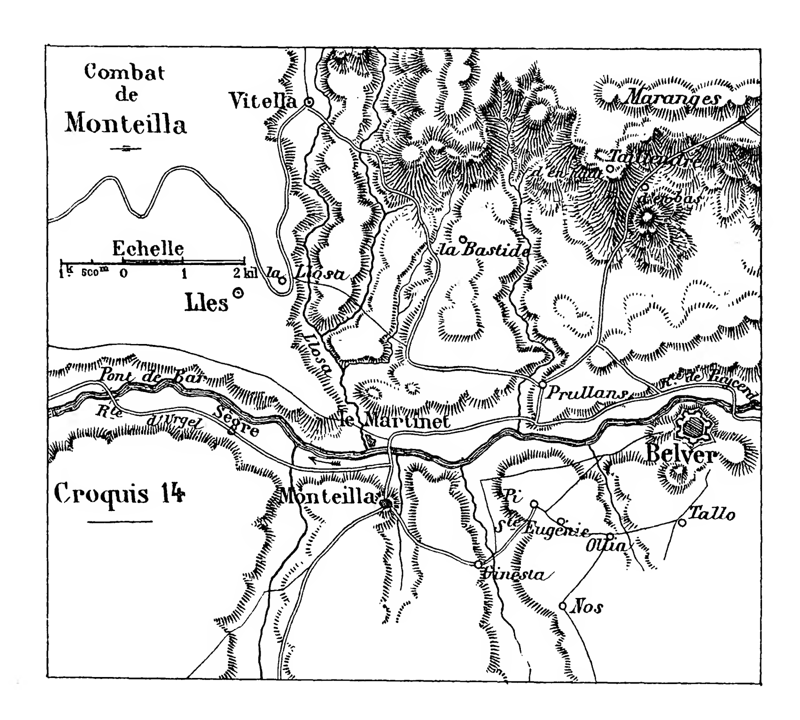


II. — Expédition d'Urgel.

1er mouvement en avant. — L'armée espagnole avait aussi été réorganisée et renforcée. Son ancien général en chef, Ricardos, était mort subitement, le 13 mars, et le général de Las Amarillas venait de prendre provisoirement le commandement, lorsque Dugommier ordonna à ses trois divisions un mouvement en avant.

Le 7 germinal an II (27 mars 1794), le 8e Gironde passa, dans ce mouvement, à la division de droite (Augereau), au camp de Toulonge, et rejoignit ensuite la division de Cerdagne à Puycerda, où il resta jusqu'au mois de mai.

Combat de Monteilla. — Pendant que les Espagnols se concentraient au camp du Boulou, face à Dugommier, Dagobert avait pris position en avant de



Puycerda, à cheval sur la Sègre, de Maranges à Ollia, le centre à Belver et Prullans (prononcez : Prouillans). Les Vengeurs étaient à Maranges, sous les ordres du général Charlet.

Les Espagnols couvrant Urgel avaient pris pour ligne défensive les gorges de la Llosa. Leur droite s'appuyait à la hauteur de Monteilla, qu'ils avaient fortement retranchée.

Dagobert attendait impatient que Dugommier lui donnât le signal de l'attaque,

quand, exaspéré par les cruautés des Soumatens [1], paysans insurgés qui menaçaient notre flanc gauche, il se lança en avant.

Dans la nuit du 18 germinal an II (7 avril 1794), il s'avance par Belver, Ollia, Sainte-Eugénie, jusqu'au pied des hauteurs de Monteilla, qu'il surprend et enlève à la pointe du jour.

En même temps Charlet concentre à Tailletendre 2000 Chasseurs, dont 700 du bataillon des Vengeurs [2], et attaque les défilés de la Llosa. Il enlève la Bastide, Vitella, Lles. Malheureusement il arriva trop tard au pont de Bar, pour couper la retraite aux défenseurs de Monteilla. Les nombreux détours qu'il dut faire pour éviter les précipices de la Llosa, la difficulté des chemins encore ensevelis sous les neiges, avaient retardé nos vaillants chasseurs.

Prise d'Urgel. — Le lendemain, 10 avril, Charlet et Dagobert avaient opéré leur jonction. Dagobert résolut de marcher sur Urgel, place forte importante, bien approvisionnée et gardée par une grosse garnison, à laquelle venaient de se joindre les troupes de rase campagne chargées de la défense de la Cerdagne.

Dagobert essaya vainement l'intimidation. Le général espagnol, qui savait que nous n'avions ni artillerie de siège, ni équipage de ponts, fit une fière réponse et se retira dans les forts en faisant sauter les ponts qui le reliaient à Urgel.

Dagobert entra dans la ville, le 12 avril, et lui fit payer les frais de l'expédition. Après avoir imposé aux habitants une contribution de cent mille livres qu'ils ne purent payer dans le délai fixé (24 heures), il fit enlever le blé et les bestiaux nécessaires à la subsistance de sa division; puis il ordonna la retraite, qui commença le 13 avril.

Retraite sur Belver. Mort de Dagobert. — Chemin faisant, nos soldats se vengèrent des Soumatens en pillant et incendiant tous les villages depuis le pont de Bar jusqu'à Belver.

Le 15, la division de Cerdagne avait repris ses précédents emplacements. Le 19, les Vengeurs, réduits à 400 hommes, rentrèrent à Puycerda, où se trouvait déjà le 8e Gironde; ils y restèrent jusqu'au mois de juin.

Dagobert, déjà malade depuis longtemps, s'était surmené à l'assaut de Monteilla. Il fallut le ramener d'Urgel à Puycerda sur une litière. Il mourut le

1. *Soumaten*, en langue catalane, est synonyme de tocsin.

Déjà sous Louis XIV, on donnait le nom de *Soumatens*, *Soumettans* ou *Somatènes* à « des compagnies de milices bourgeoises que le Roi faisait lever dans le Roussillon, pour leur confier, en temps de guerre, la garde des places de cette province, lorsque les circonstances l'exigeaient ». — *Costumes militaires français* de Noirmont, p. 21.

Les Soumatens, raconte Fervel, se livraient sur ceux de nos soldats qui tombaient dans leurs embuscades, à des actes monstrueux. Secondés par des bandes de gens sans aveu que les grandes villes avaient enrôlés au début de la guerre, ces misérables étalaient, la nuit, sur les sentiers suivis par nos troupes, des tronçons de cadavres honteusement mutilés. Un soir, ils exposèrent ainsi le corps éventré d'une jeune femme à laquelle ils avaient arraché les entrailles pour les remplacer par un cadavre d'enfant. Dagobert céda aux cris de vengeance de nos soldats indignés.

2. Le bataillon des Vengeurs, réduit à 170 hommes dans la campagne de 1793, avait été renforcé par son dépôt; son effectif était de 1067 hommes, le 1er avril 1794.

18 avril, au milieu de ses soldats qui avaient pour lui, disent les historiens, *un culte de superstition.*

Le commandement de la division de Cerdagne fut confié à Doppet.

III. — Bataille du Boulou.

Situation des deux armées. — Depuis le 27 mars, Dugommier tenant les Espagnols en haleine sur tout le front de contact, méditait de les forcer par leur droite. Les opérations de la Sègre firent croire au nouveau général en chef espagnol, le comte La Union, fils du duc don Carlos, de l'antique famille des rois de Léon, que nous avions au contraire l'intention de forcer sa gauche.

La Union, qui avait pris le commandement le 20 avril, s'empressa donc de dégarnir sa droite pour renforcer sa gauche. A sa droite, était le général Navarro, occupant Port-Vendres et Collioures et complètement séparé du Boulou, où se trouvait le centre. Sa gauche, où il se tenait en personne, était dans les Aspres.

Le 1er bataillon d'Infanterie légère (Chasseurs) avait quitté Elne, le 27 mars, pour aller au camp de l'Union. Il était retourné à Elne quelques jours après et faisait partie de la brigade Guillot (division Sauret).

Marche enveloppante. — Le 10 floréal (29 avril), il part avec le général Martin pour Banyuls-les-Aspres et passe le Tech, le soir même, au gué de Brouilla.

Le 30, avant l'aurore, il traverse la plaine d'Engouillouse, évite Villalongue et gagne Laroque, qu'il trouve évacuée. Il fait alors gravir, homme par homme, le sentier qui conduit au Pic Saint-Christophe, et, passant par le val de l'Arc, pousse une pointe jusqu'à la route du Boulou à Pertus.

La droite espagnole était à l'Ecluse haute, complètement tournée.

Pendant ce temps, Pérignon se déployait en avant du Boulou.

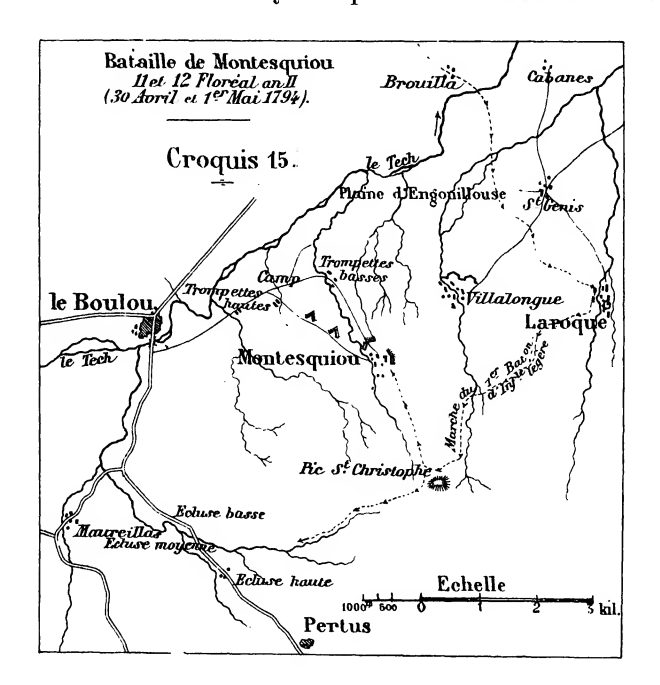
Prise de Montesquiou. — Au lever du soleil, les Espagnols aperçurent tout à coup notre armée entière qui couronnait les plateaux et la plaine d'Engouillouse, étincelante de baïonnettes. Ils restèrent atterrés... Et pendant ce temps La Union était du côté de Céret.

A 8 heures, Pérignon commence l'attaque, le 1er bataillon d'Infanterie légère s'élance avec le général Martin sur la face sud de Montesquiou, position des plus fortes, garnie d'ouvrages, armée de gros canons, et défendue par l'héroïque colonel Vénégas. Montesquiou est en même temps assailli par le nord et par l'est. « Ce que cette fameuse attaque de Montesquiou enfanta, dit Fervel, de saillies d'audace et de traits d'héroïsme, ce que furent les premiers élans de nos Chasseurs,... nous n'essayerons pas de le décrire; ce serait vouloir peindre



un des plus violents accès de l'indescriptible fanatisme de légions que la fumée des combats exaltait jusqu'au délire. Ils trouvèrent au surplus des adversaires dignes d'eux. »

La Union envoya trop tard des renforts insuffisants. Montesquiou est enlevé. Au signal de la charge, nos intrépides Chasseurs s'élancent à la débandade à travers les ravins, les abatis et la mitraille, et pénètrent pêle-mêle dans la place avec les Grenadiers et même avec les Hussards.



Il n'était que deux heures, mais nos troupes avaient fait de tels efforts depuis la veille, que Pérignon se borna soit à poursuivre de feu les Espagnols qui se ralliaient au camp des Trompettes, soit à relever les retranchements de Montesquiou. C'est dans cette bataille que les notes du général Ricardos tombèrent entre nos mains. Elles furent utilisées par le capitaine Pontet pour la rédaction de son histoire de la campagne.

Dugommier avait porté son quartier général à Banyuls-les-Aspres et prenait ses dispositions pour la journée du lendemain, pendant que La Union préparait l'ordre de retraite, dans le conseil de guerre tenu à Céret.

Journée du 1er mai. — Le lendemain, 12 floréal (1er mai), dès 4 heures du matin, la brigade Martin, secondée par la brigade Lemoine arrivée la veille au soir, enlève le poste des signaux, puis les Trompettes hautes et gagne les Ecluses hautes, d'où elle barre la route d'Espagne.

Les Espagnols étaient en retraite sur tous les points, lorsque notre cavalerie changea en déroute leur mouvement rétrograde.

La Union laissait sur le champ de bataille 1500 tués et autant de prisonniers, dont un général, 3 colonels et 75 officiers, 150 canons et leurs voitures, 800 chevaux ou mulets, les tentes et les bagages de 20 000 hommes et les somptueux équipages de leur état-major.

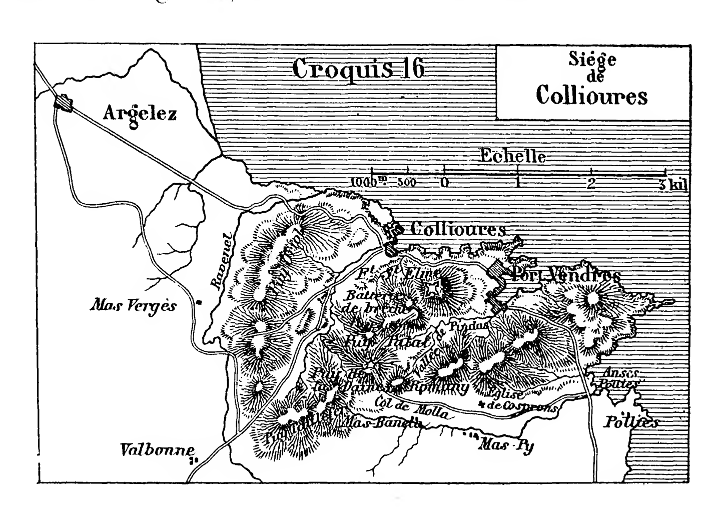
La journée du 1er mai ne nous avait coûté (chiffre incroyable) que 20 tués et quelques blessés; les situations en font foi.

La frontière des Pyrénées était libre.

IV. — Siège de Collioures, Saint-Elme et Port-Vendres.

Investissement des 3 places. — Après le coup de foudre du Boulou, Dugommier, conformément aux ordres du Comité, tourna ses efforts du côté de Bellegarde et de Collioures. Le 1er bataillon de Chasseurs, qui avait tenu garnison dans cette dernière place et qui en connaissait la topographie, fit partie des troupes chargées d'aller la reprendre aux Espagnols.

L'armée de siège, divisée en six brigades, se mit en route dès le 2 mai. Le 1er bataillon d'Infanterie légère, replacé à la brigade de Chasseurs Guillot, ouvrit la marche en partant d'Argelez.



Pour éviter le feu du puy Oriol, nos Chasseurs prirent au mas Vergès la gorge tortueuse du Ravenel, qui aurait dû servir d'avant-ligne aux défenseurs des places de Collioures, Saint-Elme et Port-Vendres. Le bataillon remonta le ruisseau jusqu'au chemin de Valbonne, en face du puy Taillefer.

Du pied de cette montagne nos hardis Chasseurs s'élancèrent brusquement sur les hauteurs de las Daines, que l'ennemi avait négligé d'occuper, les croyant inaccessibles. Trois brigades s'établirent sur ce point important, dont le 1er bataillon d'Infanterie légère avait frayé le chemin. Les autres brigades complétèrent l'investissement, et dès le 3 mai, Dugommier installait audacieusement son quartier général au milieu du 1er bataillon de Chasseurs, sur le sommet du puy de las Daines, dans une cabane de chevrier.

Siège de Saint-Elme. — Le fort Saint-Elme est la clef de Collioures et de Port-Vendres, qui sont à bonne portée de son canon. Il occupe l'extrémité d'une arête étroite inaccessible par ses deux flancs, mais abordable par le front sud-ouest, du côté du puy de las Daines.

C'était, en 1794, un petit fort étoilé de six bastions avec des escarpes de 18 mètres de haut taillées dans le roc, mais découvertes du côté extérieur par des fossés sans contrescarpe ; 150 défenseurs à peine pouvaient y trouver place, tant l'espace y était réduit.

Pour avoir raison de ces murailles, il suffisait d'installer à 500 mètres une batterie de brèches.

Dans la nuit du 5 au 6 mai, une flottille de 17 voiles apportant notre matériel de siège, arrivait en vue de Collioures et déposait aux anses Pollies 12 pièces de 24, 3 pièces de 12 et 8 mortiers.

Vainement on essaya de hisser ce matériel avec un attelage de 30 chevaux; il fallut y renoncer et recourir aux attelages d'hommes. Pendant que 200 hommes traînaient une pièce, d'autres les aidaient encore à l'aide de leviers.

Le 1er bataillon léger amena 3 pièces de 12 et 2 mortiers.

Ce singulier convoi mit deux jours à faire 5 kilomètres; il passa par l'église de Cosprons, puis entre le mas de la Baneta et le mas de Romany et gagna enfin le nœud de las Daines. En arrivant en face du col de Molla, il fallut dresser un parapet en gabions pour se couvrir des feux du fort Saint-Elme, qui battaient ce passage à travers la trouée ouverte par la haute vallée du torrent de Pindas.

Pour s'approcher de Saint-Elme, il fallait maintenant cheminer sur l'arête jalonnée par le puy Palat et le puy Japone. Or sur ces rochers la sape souterraine était impossible ; on était obligé d'opérer à ciel ouvert et sous le feu plongeant du fort Saint-Elme, dont la haute plate-forme domine tout le pays. On prit alors le parti de ne travailler que la nuit en cachant avant le jour pièces et cordages sous des fascines.

Le 9 mai, les 5 pièces amenées par le 1er bataillon de Chasseurs furent installées au puy Japone et de là ouvrirent le feu à 450 mètres des escarpes de Saint-Elme. Le même jour, nos Chasseurs repoussèrent une sortie que les défenseurs tentèrent contre notre batterie.

La grosse artillerie arriva les jours suivants, éteignit bientôt les feux de Saint-Elme et commença à bouleverser le parapet.

Les Chasseurs repoussent une sortie. — Dans la nuit du 27 au 28 floréal (17 au 18 mai), le général Navarro fit sortir en silence de Collioures et de Port-Vendres deux grosses colonnes, qui se portèrent au pied de las Daines, l'une au nord, l'autre au sud de l'arête de Saint-Elme.

Trahis par un beau clair de lune, les Espagnols ne pouvant plus dissimuler leur présence, escaladent la montagne, tambours battants. En même temps, les défenseurs de Saint-Elme poussent une vigoureuse sortie.

Dugommier est réveillé en sursaut dans sa cabane par un biscaïen qui l'atteint à l'épaule, mais c'est contre la batterie de Japone que l'attaque est dirigée. Les Chasseurs chargés de la défendre, peu nombreux mais gens d'élite, se remettent vite du premier saisissement; ils prennent à leur tour l'offensive et refoulent les assaillants jusque sous leurs murailles.

L'ennemi laissait 160 morts et 80 prisonniers; nous avions 80 hommes hors de combat.



Prise de Saint-Elme. — La canonnade reprit alors de plus belle, mais l'épaisseur de la maçonnerie et la dureté du roc rendaient les progrès lents. Néanmoins, le 3 prairial (22 mai), un assaut fut tenté : effort inutile.

Le lendemain, une des faces du redan d'attaque fut éventrée et le 6 (25 mai) la terrasse acheva de s'écrouler.

Saint-Elme fut évacué dans la nuit et nos braves chasseurs y entrèrent, le 26 mai au matin.

Capitulation de Collioures. — Navarro concentra toutes ses forces dans Collioures, mais sa position n'était plus tenable; il capitula le 7 prairial an II (28 mai 1794).

Dugommier craignant de voir l'ennemi lui échapper par mer accorda des conditions relativement douces, il se hâta même de traiter sans laisser à Navarro le temps de faire approuver les clauses par La Union.

« *Les honneurs de la guerre seront accordés aux troupes espagnoles, dit la capitulation; elles sortiront... tambours battants, mèches allumées, drapeaux déployés, et défileront ainsi devant l'armée française. Elles déposeront leurs armes dans un lieu indiqué et se retireront en Espagne... après avoir fait serment de ne plus servir de toute la guerre contre la République française.*

« *Il sera envoyé incessamment un nombre de prisonniers français (.....) égal à celui qui compose l'armée du général Navarro...*

« *... Le général espagnol fournira six otages...* »

La prise de Collioures nous valut 22 drapeaux, 91 bouches à feu et 6568 fusils.

Dévouement des Banyulins. — Pendant ce siège mémorable, le 1er bataillon d'Infanterie légère fit preuve des plus brillantes et des plus solides vertus militaires; la population du Roussillon vint en aide à nos vaillants chasseurs avec un zèle que la reconnaissance nous fait un devoir de signaler.

Nous citerons tout particulièrement les habitants de Banyuls, ses intrépides contrebandiers, et ses femmes elles-mêmes qui montrèrent un sang-froid et une audace admirables. Chaque jour, en effet, on voyait ces valeureuses montagnardes gravir sous le feu de l'ennemi les revers les plus escarpés, pour aller panser nos blessés et porter à nos chasseurs des cartouches, du pain et des médicaments.

Le 17 prairial (7 juin), la Convention décréta que *l'armée des Pyrénées-Orientales avait bien mérité de la Patrie*.

Elle comprit dans le même honneur les habitants de Collioures et de Banyuls, et ajouta qu'il serait élevé sur la place de ce dernier village un obélisque de granit destiné à perpétuer le souvenir du dévouement des Banyulins.



CHAPITRE VII

SECONDE PARTIE DE LA CAMPAGNE DE 1794 : INVASION DE LA CATALOGNE

I. — Projet de Dugommier. — Expédition de Ripoll.

Projet d'invasion. — Dès le 12 mai, Dugommier, de son rocher de las Daines, dans une lettre pleine d'élan, de générosité et aussi d'illusion, annonçait au Comité de Salut public son projet d'envahir la Catalogne.

Cette superbe province, où la nature semble avoir accumulé les moyens de résistance, est occupée par un peuple fier, belliqueux et jaloux de son indépendance, qui allait se lever en masse devant l'invasion.

Le 1er bataillon de Chasseurs garde Saint-Elme. — Après la prise de Saint-Elme, en attendant la chute de Bellegarde, Dugommier laissa la division Sauret dans le Roussillon pour garder les positions conquises et se refaire avant de donner un nouveau coup de collier : le 1er bataillon de Chasseurs resta à Saint-Elme même, jusqu'au 17 juin. A cette date, il rejoignit à La Jonquière le gros de l'armée de Dugommier.

Une expédition sur Campredon et Ripoll est résolue. — Doppet en allant prendre le commandement de l'armée de Cerdagne n'avait reçu d'autre instruction de Dugommier que de manœuvrer de manière à attirer l'ennemi de son côté. Le mouvement offensif de Dagobert sur Urgel avait d'ailleurs soulevé toute la haute Catalogne. Chaque gros village était devenu un foyer d'insurrection où les Soumatens se réunissaient à l'appel du tocsin.

Le 21 mai, Dugommier avait précisé ses ordres en enjoignant à Doppet d'envoyer



un fort détachement sur Campredon, dans la vallée du Ter : 1° pour soutenir la division Augereau, qui venait de livrer un sanglant combat à la fonderie de la Muga, le 30 floréal (19 mai); 2° pour engager les Espagnols à dégarnir leur droite.

Marche offensive des Vengeurs et du 8e Gironde. — Le 8e Gironde et les Vengeurs firent partie de cette expédition que Doppet employa 8 jours à préparer. Le détachement se mit en mouvement en trois colonnes : nos deux bataillons (Gironde, 618 hommes; Vengeurs, 550 hommes) quittèrent Puycerda, le 16 prairial (3 juin), et se mirent en route avec la colonne de droite, forte de 3000 hommes et commandée par Doppet en personne.

Cette colonne traînait à sa suite toute l'artillerie du détachement. Elle gravit assez aisément, le 3 juin, les pentes septentrionales des hauteurs d'où descend la Molina, franchit sans peine, le 4 au matin, le col de Tosas; mais éprouva de grandes difficultés à descendre les pentes de la brusque et tortueuse vallée du Ripart, dont les eaux rejoignent à Ribas le Freiser, affluent du Ter. Il fallut renoncer à l'emploi des chevaux pour la conduite des obusiers montés cependant sur traîneaux, et recourir à des attelages de bœufs qui retiennent mieux les véhicules à la descente.

Heureusement le temps était superbe. Les torrents gonflés par la fonte des neiges furent franchis sur ponts volants et nous arrivâmes de bonne heure aux Roches Blanches (Rocas Blancas), à 4 kilomètres au-dessus de Ribas, sans avoir laissé en route ni un malade, ni un traînard. Nous sommes rejoints aux Roches Blanches par la colonne du centre (Charlet), et avec elle nous entrons, le soir même, dans Ripas dont notre avant-garde avait chassé l'ennemi. Le lendemain, laissant un poste à Ribas, les deux colonnes marchent sur Campredon. Ce même jour, Campredon tombait en notre pouvoir, assailli en même temps par notre 3e colonne (commandant Thonin), et par l'adjudant général Bon, envoyé par Augereau pour se relier avec nous.

Les Vengeurs et le 8e Gironde bivouaquèrent, le soir du 18 prairial, sur le plateau de Perdinyas et entrèrent à Campredon, le 19, après une marche de huit heures, plus fatigante encore que celle du 17.

Doppet laissa ses troupes au repos à Campredon jusqu'au 23 (10 juin). Il se dirigea alors avec une petite colonne sur Ripoll, importante manufacture d'armes. Couverte par ses éclaireurs et ses flanqueurs qui dissipèrent aisément des nuées de Soumatens, la colonne descendit tranquillement la vallée du Ter.

Après une courte fusillade sur notre avant-garde, les habitants de Ripoll abandonnèrent la ville et se réfugièrent les uns sur la hauteur de Notre-Dame de Callar, les autres à l'ermitage de Saint-Antoine. Chassé de ces dernières positions, l'ennemi nous laissa librement pénétrer dans la ville.

Les Vengeurs et le 8e Gironde furent laissés à Ripoll jusqu'au 30 prairial (18 juin). A cette date, Doppet, inquiet des rassemblements ennemis qui se



formaient sans cesse autour de lui et menaçaient ses communications, résolut de se replier.

De son côté, La Union avait compris aux hésitations de Doppet que sa gauche n'avait pas grand'chose à redouter de l'irruption dans le Ter. Il chargea un de ses lieutenants les plus habiles, le général Vives, de nous couper la retraite en prenant position entre Ripoll et Campredon, et ordonna en même temps à La Cuesta qui commandait la Seu d'Urgel de faire irruption en Cerdagne.

Doppet eut en effet la retraite coupée par Vives, qui avait réussi à se glisser entre Saint-Jean de las Abadessas et Campredon et avait ensuite pris au sud de Campredon une forte position défensive. Il parvint néanmoins à forcer le passage, le 1er messidor, grâce à la valeur de ses troupes. Campredon fut reprise et la retraite continua sans encombre jusqu'à Puycerda et Belver, où s'était concentré l'adjudant général Porte avec les troupes restées sur la Sègre pendant l'expédition de Ripoll.

Quant au 8e bataillon de la Gironde, à Campredon, il se sépara de l'armée de Doppet et battit en retraite avec la division Augereau (division de droite de l'armée du camp de l'Union)

II. — Les Vengeurs en Cerdagne.

Combat de Belver. — De nos trois bataillons, les Vengeurs seuls sont maintenant en Cerdagne.

Ils viennent à peine d'arriver à Belver que, dans la nuit du 7 au 8 messidor (25 au 26 juin), La Cuesta débouche de Seu d'Urgel, menaçant à la fois Belver et Puycerda avec 12 000 Espagnols.

Un combat acharné s'engage, pendant lequel les Vengeurs sont tenus en arrière de Pi, sur la rive gauche de la Sègre, servant de réserve à la légion des Allobroges, à qui était confiée la garde extérieure des abords de notre camp.

Vers 3 heures et demie du soir, une des colonnes de La Cuesta, forte de près de 5000 hommes, se jette sur le poste des Allobroges, le cerne et va accabler les défenseurs malgré l'énergique attitude de leur commandant, le colonel Dessaix, « malgré la résistance de ses braves qui comprennent l'importance de leur poste et font pour le défendre des efforts désespérés. *La partie était indécise*, dit Fervel [1], *quand 3 compagnies du bataillon des Vengeurs la fixèrent*. Cette petite réserve s'élance tête baissée sur la butte que défendent les Allobroges, la dégage et tombe aussitôt après sur le flanc d'une autre colonne qui flottait sous le feu de notre camp. L'exemple des Vengeurs entraîne soudain toute la ligne française qui se précipite sur les Espagnols, les enfonce et les poursuit jusqu'à Monteilla...

1. *Campagne de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales*, t. II, p. 130.



« Ce rapide combat fit une telle impression sur les troupes de La Cuesta qu'elles ne tentèrent plus rien en Cerdagne pendant le reste de la campagne. »

Glorieux épisodes du 1er juillet. — A peine avons-nous à signaler, le 13 messidor (1er juillet), une colonne de 1500 Espagnols qui menaça une redoute en avant de Belver. Le capitaine Cardeilhac, « à la tête de la 4e compagnie des Vengeurs, sortit de la redoute, fondit sur la colonne, la rompit et lui tua, blessa ou prit 250 hommes » [1].

Dans cette affaire, le lieutenant des Vengeurs, Esprit Hue, « repoussa une première fois l'infanterie et la cavalerie espagnoles en dirigeant sur ces troupes le feu de l'artillerie; puis, voyant l'ennemi revenir à la charge et se disposer à donner l'assaut, après avoir réduit nos pièces au silence, il se précipita à la baïonnette sur les assaillants, et, quoique blessé d'un coup de feu, chassa l'ennemi qui ne reparut plus » [2].

En même temps, sur un autre point, s'illustrait le capitaine Jean Goudeaux qui, « avec le demi-bataillon de droite des Vengeurs, reprenait sur l'ennemi, six fois plus nombreux, et soutenu par de la cavalerie, un camp français dont les Espagnols s'étaient rendus maîtres. Il leur infligea de grosses pertes et leur fit environ 50 prisonniers » [3].

Le 3 juillet, les Vengeurs rentrèrent à Mont-Louis (Mont-Libre), où leur effectif fut porté à 654 hommes par l'arrivée de nouveaux volontaires. Après quelques jours de repos, ils retournèrent près de Belver, le 2 thermidor (19 juillet), à leur poste d'avant-garde, au camp de la Montagne. Ils y restèrent jusqu'au 3 vendémiaire an III (24 septembre). A cette époque, ils revinrent à Puycerda, où ils furent laissés jusqu'au 3 brumaire an III (24 octobre 1794).

III. — Bataille de Saint-Laurent-de-la-Muga. — Sud-Libre.

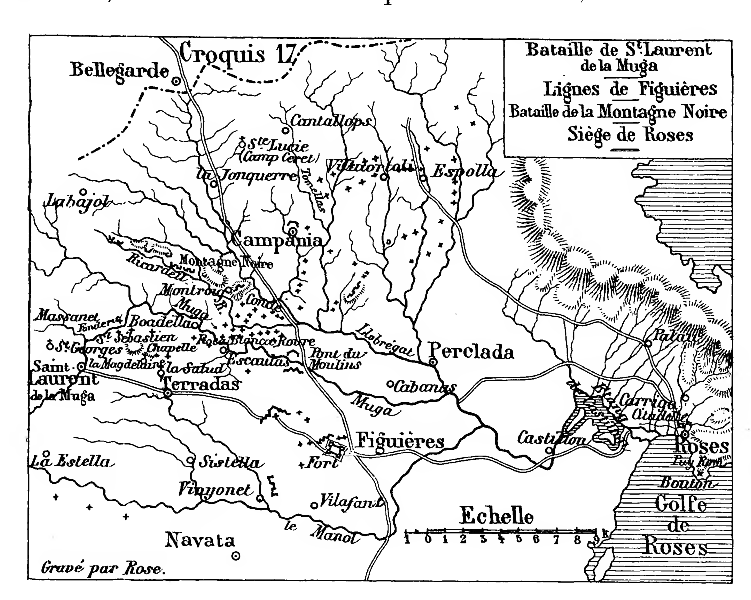
Guerre à mort. — Pendant que la division de Cerdagne cherchait à attirer l'attention de l'ennemi, Dugommier poursuivait le siège de Bellegarde et surveillait attentivement les immenses travaux de défense que La Union faisait exécuter en avant de Figuières, sur un front de plus de 25 kilomètres, des sources du Manol jusqu'à la côte.

En même temps le refus de La Union de ratifier la capitulation de Collioures [4] avait porté à son comble l'exaspération de nos troupes.

1. Extrait des états de services du capitaine Cardeilhac.
2. Extrait des états de services du lieutenant Esprit Hue.
3. Extrait des états de services du capitaine Jean Goudeaux.
4. « Je me crois autant obligé par l'absurde capitulation de Collioures que si on y avait inséré Madrid, le Mexique ou Lima », écrivit La Union dans son langage hautain. Non seulement il ne fit pas l'échange des prisonniers qui étaient au nombre de plus de 7000; mais il ne rendit même pas les mulets prêtés par Dugommier pendant vingt-quatre heures, afin d'assurer le transport des bagages des officiers de Navarro.

Indignée de la mauvaise foi du général en chef espagnol, la Convention rendit le 23 thermidor an II (10 août 1794) un décret de *guerre à mort* qui devait être lu par les représentants du peuple aux troupes réunies sur le front de bandière. Plus de quartier, plus de merci pour les Espagnols! Nos soldats n'avaient pas besoin qu'on leur en donnât l'ordre.

Une grande bataille est imminente; position de nos bataillons. — La garnison espagnole de Bellegarde était aux abois, réduite au quart de ration et décimée par le scorbut. La Union résolut de tenter un suprême effort pour la sauver; il avait fixé son attaque au 10 août, mais des retards imprévus en ajournèrent l'exécution jusqu'à la nuit du 25 au 26 thermidor (du 12 au 13 août).



On se souvient qu'après l'expédition de Ripoll, le 8e bataillon de la Gironde avait rejoint la division de droite de l'armée de l'Union (Augereau). Le 12 août, campé à Terradas, à l'est de Saint-Laurent-de-la-Muga, il était l'un des 6 bataillons de Chasseurs qui, sous les ordres du général Lemoine, formaient l'avant-garde des troupes établies sur la hauteur dominante de la Magdeleine. De Terradas il couvrait à la fois le col de la Salud et le chemin direct de Saint-Laurent. Le 8e Gironde comptait alors à son effectif 19 officiers et 713 soldats.

Le 1er bataillon de Chasseurs de la division de gauche (Sauret) occupait Cantallops (prononcez : Cantaloup), à 5 kilomètres nord-est de la Jonquière, couvrant le siège de Bellegarde à l'extrême gauche de nos lignes.

Attaque des Espagnols sur notre droite. — Le 26 thermidor (13 août), vers 3 heures du matin, 22 000 Espagnols divisés en 6 colonnes se ruaient en même temps sur notre division de droite, forte seulement de 9000 hommes.

La colonne principale (division de Curten, 12 000 hommes) remontant la gorge de Terradas aborda brusquement les 6 bataillons de Lemoine qui, après d'héroïques efforts, durent se plier sous la protection des réserves.

Avec de l'audace, Curten, maître du col de la Salud, pouvait pousser jusqu'à la fonderie, en tournant la Magdeleine par le nord. Il hésita, attendant les autres colonnes espagnoles qui n'arrivèrent pas.

Vers midi, Augereau, rassuré sur tous les autres points d'attaque, s'élance avec sa réserve sur Terradas et ramène en avant les Chasseurs de Lemoine qui se jettent sur le flanc gauche et les derrières de Curten par un hardi et vigoureux retour offensif. Mais le nombre est du côté des Espagnols : la victoire est encore indécise, lorsque dans un geste magnifique, Lemoine, épuisé par les fièvres dont il souffrait déjà depuis longtemps et ne parvenant pas à se faire entendre, élève son chapeau au bout de son épée et montre le chemin. La charge reprend avec une furie nouvelle.

La Union voyant sa retraite compromise ordonne à Curten de se replier sur Figuières. Les vainqueurs le poursuivent sans pitié, jusqu'à la nuit, qui seule arrête le carnage.

Les Espagnols avaient perdu 1500 morts et 800 blessés; nous n'avions eu que 200 tués et 600 blessés.

Attaque des Espagnols sur notre gauche. — Presque en même temps La Union avait lancé sur notre gauche trois autres colonnes, en tout 1500 hommes, qui devaient forcer le camp de Cantallops et conduire 100 voitures d'approvisionnement à Bellegarde. Cette tentative ne fut pas plus heureuse que celle dirigée sur notre droite.

Le 1er bataillon de Chasseurs sous les ordres du général Causse contribua à repousser la 2e colonne espagnole.

Comme inspirée par un courant sympathique, la lutte à mort venait de commencer avant même que le décret de la Convention eût été lu aux troupes. Dans cette journée du 13 août, la division Augereau n'avait fait que 140 prisonniers. Les Chasseurs de la division Sauret tuèrent tout ce qu'ils purent atteindre.

L'ennemi, raconte un témoin oculaire [1], *fut poursuivi au pas de la victoire;* on ne fit *qu'un seul prisonnier* qui fut épargné parce qu'il était Hollandais.

Au nombre de nos blessés étaient Augereau, Sauret et Lemoine. Ce dernier avait reçu six atteintes.

Capitulation de Bellegarde. — La capitulation de Bellegarde n'était plus qu'une question de jours; la place se rendit à discrétion, le 2e jour complémentaire (18 sept. 1794). C'était le dernier point du territoire français occupé par les Espagnols. Cette délivrance du sol de la patrie fut célébrée dans toute l'armée par la *fête nationale des victoires*, ordonnée sur la proposition du représentant Delbrel. Le fort de Bellegarde prit le nom de Sud-Libre, pour faire pendant à Condé qui, arraché aux Autrichiens par nos armées du Nord, avait été nommé Nord-Libre.

1. Le capitaine Pontet.



IV. — Bataille de la Montagne-Noire.

Situation de nos trois bataillons. — Le 5 septembre, le 1er bataillon de Chasseurs (brigade Despinoy) s'était rapproché de Bellegarde et campait à Campceret-Sainte-Lucie, sur la lisière ouest du bois de Caussan, avec toute la division Sauret à laquelle il appartenait toujours.

Sans parler du feu de l'ennemi, les privations, la fièvre, les fatigues avaient si fortement éprouvé ce bataillon qu'au commencement de septembre son effectif des présents était réduit à 8 officiers, 302 hommes. La situation du 30 fructidor (16 septembre) signale 486 hommes aux hôpitaux.

Les quelques jours de repos qu'il put prendre avant la bataille de la Montagne-Noire lui étaient bien nécessaires. Ce temps fut d'ailleurs employé à de nombreux travaux de défense et à l'amélioration des moyens de communication.

Dans les premiers jours d'octobre, il repassa à la brigade de Chasseurs de Guillot (3e division Sauret).

Le 8e Gironde (division de droite — Augereau) avait également pris une position d'attente au sud de Labajol, se préparant à attaquer les lignes de Figuières. La situation du 1er septembre ne compte que 13 officiers et 364 hommes présents; le bataillon avait alors 288 hommes aux hôpitaux.

Quant aux Vengeurs, ils prirent part, le 24 octobre, à une reconnaissance offensive de l'armée de Cerdagne et contribuèrent ainsi à la prise de Dauri, Tosas, Buga et Casteilar. Ce dernier village couvert par sept retranchements fut brillamment enlevé à la baïonnette. Les Vengeurs rejoignirent Augereau dans les premiers jours de novembre à l'extrême aile droite de l'armée de Dugommier.

Lignes de Figuières. — Depuis la fin de mai, La Union, voulant nous barrer à tout prix l'entrée de la Catalogne, avait entrepris en avant de Figuières des travaux gigantesques exécutés avec le plus grand perfectionnement. De hautes escarpes en pierres sèches ou taillées à pic dans le roc, des fossés larges et profonds; des défenses accessoires multipliées, trous de loup, chausse-trapes et mines; rien ne fut négligé.

Sans vouloir entrer dans la description détaillée de cette bande de 25 kilomètres de long sur 6 de large, hérissée de 77 redoutes et de 20 batteries ou coupures, et de nombreux postes retranchés, défendue enfin par 250 canons et 46 000 baïonnettes, nous remarquerons que ces ouvrages, « ridicule abus de la fortification passagère », dit le commandant du génie Fervel, « formaient en quelque sorte deux parallèles ayant leur réduit au centre, à la citadelle de Roure et en face de la Montagne-Noire, à cheval sur la grande route de Bellegarde à Figuières ».



Singulier châtiment infligé par La Union à une colonne prise de panique. — La position culminante de la Montagne-Noire devait être le réduit de la défense de la 1re ligne de redoutes; et, dès le 21 septembre, La Union avait tenté de s'emparer de cette position où Augereau n'était pas encore très solidement installé.

Le général espagnol avait chargé de cette mission une colonne de 4000 hommes d'élite qui fut aperçue par le chasseur Roch au moment où, se glissant près de la tour de Montroi, elle essayait vainement de se déployer sur une crête trop étroite.

Roch se posta et fit feu sur la tête de la colonne bientôt en désordre.

L'alarme était donnée; les Chasseurs débouchent de tous les côtés par les bois. « *Somos cortados!* » nous sommes coupés, crient déjà les Espagnols, et jetant leurs armes pour mieux courir, ils se précipitent pêle-mêle des hauteurs sur la grande route, et sont entraînés par la panique jusque sous la protection des batteries de Roure.

La Union indigné ordonna de réunir tous ceux qui étaient revenus sans armes, officiers et soldats. Il leur fit retourner leurs uniformes, enfourcher des ânes et, les armant de quenouille en guise de fusil, les obligea à défiler ainsi devant tout le front de bandière.

Composition de l'armée espagnole. — Quand Dugommier, le 17 novembre, interrompit les interminables travaux de La Union, en les attaquant impétueusement, l'aile gauche espagnole (10 290 hommes) était commandée par le lieutenant général de Curten, le centre (22 850 hommes) par las Amarillas, et l'aile droite (12 925 hommes) par le général Santa-Clara. — La Union avait en outre 10 432 hommes en seconde ligne.

C'est l'aile gauche qui va recevoir d'Augereau le premier choc.

Journée du 27 brumaire. — Dans la nuit du 26 au 27 brumaire an III (16-17 novembre), la division Augereau où se trouvent le 8e Gironde et les Vengeurs (brigade Duphot) prend les armes sans bruit. A minuit, elle se met en marche et file à l'aide de l'obscurité entre la fonderie et Massanet. Elle atteint la Muga au pont de Saint-Sébastien, gardé par un poste ennemi. Nos éclaireurs égorgent les sentinelles, surprennent le poste et franchissent la rivière.

Les troupes de Curten garnissaient les hauteurs de la Magdeleine, quand notre avant-garde en aborda les pentes. Les Vengeurs qui marchaient en tête de la brigade Duphot s'élancèrent sur la chapelle de Sainte-Magdeleine avec une remarquable intrépidité. Ils avaient à gravir un escarpement d'au moins 700 mètres. Ils rampent d'abord en silence, mais, aux premières heures du crépuscule, ils sont découverts. La mitraille et les décharges plongeantes de mousqueterie ne font qu'exciter leur entrain; ils ne mettent à enlever la position

que le temps de l'escalader. Dans cet assaut, le capitaine Goudeaux de la 1re compagnie des Vengeurs, déjà cité au combat de Belver, fut blessé à l'épaule; mais il « eut l'honneur d'arriver le premier sur le mamelon de la chapelle qui domine tout le plateau ».

Curten abandonna la Magdeleine; ce fut, à notre aile droite, le premier résultat de la journée du 17 novembre.

De la Magdeleine, la division Augereau poursuivit Curten jusqu'à portée du canon de Roure, enlevant 8 redoutes et 28 canons. Elle allait aborder cette position où les Espagnols disaient orgueilleusement : « *Ici nous ne craignons que Dieu seul* », lorsque de la Montagne-Noire elle reçut l'ordre de s'arrêter.

De son côté, notre division de gauche (Sauret) s'était mise en marche à 3 heures du matin; le 1er bataillon de Chasseurs, laissant seulement 20 hommes au Campceret, est avec 224 hommes à la brigade de droite (Guillot).

Sauret, malgré les dangereux obstacles auxquels il va se heurter, s'avance d'abord directement sur Vilaortoli, en faisant masquer Campmania par une fraction de la brigade Guillot. Le 1er bataillon de Chasseurs fit partie de ce détachement. Le chasseur Mallet, « quoique blessé dès le matin, entraîna sa compagnie à l'assaut de la 1re redoute ». Malheureusement le gros de la brigade Guillot s'égara dans les ravins de las Torellas et perdit un temps précieux, ce qui faillit compromettre la division entière.

Sous les feux croisés de six batteries, pris d'écharpe par le canon de Campmania, Sauret réussit néanmoins à se replier en bon ordre.

Au centre, Pérignon avait pris position sur la Montagne-Noire, où Dugommier était arrivé de sa personne dès 4 heures du matin. Le général en chef contemplait en silence l'immense ligne de feu qui se déroulait à ses pieds, et cherchait à lire à travers la brume le sort de la périlleuse attaque confiée à Sauret. Vers 7 heures et demie, il se retira dans un petit enclos situé sur le revers intérieur de la montagne et s'assit derrière un mur en pierres sèches pour prendre un léger repas. Tout à coup, les yeux fixés sur la division Sauret, il se lève... A peine a-t-il fait un pas qu'il tombe mort, l'épaule droite et la poitrine broyées par un obus qui avait ricoché sur la crête du mur.

Le représentant Delbrel donna immédiatement le commandement en chef à Pérignon. Il était 8 heures.

Le reste de la journée fut employé par Pérignon à assurer le succès prépondérant de notre droite et la retraite de notre gauche.

Les obsèques de Dugommier. — La mort du général en chef causa une grande douleur à toute l'armée. Avare du sang de ses soldats, Dugommier avait appris aux officiers à ne pas le prodiguer. Son nom était synonyme de victoire!

L'armée confia à ses deux fils la pieuse mission de transporter à Sud-Libre (Bellegarde), la dépouille mortelle de leur père.



Le cortège, composé d'une députation des anciens de tous les bataillons de l'armée, partit de la Montagne-Noire, le 18 novembre. Ces vieux soldats suivaient leur chef à sa dernière demeure, dans une consternation profonde et un morne silence interrompu seulement par les sourds roulements des tambours voilés de crêpes. Cette marche funèbre, encadrée par la majesté des sommets, avait le caractère le plus lugubre.

Les restes vénérés de Dugommier furent ensevelis au pied de l'arbre de la Liberté planté dans Sud-Libre. Despinoy demanda qu'un mausolée lui fût élevé dans l'enceinte qu'il avait conquise, « afin que ses frères d'armes puissent aller, comme jadis les soldats de Maurice, aiguiser leurs sabres à son tombeau ».

La Convention décréta, le 5 frimaire (25 novembre), que son nom serait inscrit au Panthéon à côté de celui de Dagobert.

Journée du 30 brumaire (20 novembre). — Pérignon prit quarante-huit heures pour se mettre au courant de sa nouvelle tâche. Le 29 brumaire, il fit passer 2700 fantassins de la division Sauret à la division Augereau. De ce nombre fut le 1er bataillon de Chasseurs. Pour la première fois, nos 3 bataillons qui devaient bientôt former la 1re demi-brigade légère se trouvaient réunis dans la même brigade, la brigade de l'adjudant-général Bon, « *la brigade des Invincibles* », comme on l'appelait à l'armée.

L'attaque générale devait recommencer le lendemain 30 brumaire (20 novembre). Augereau organisa sa division en 4 colonnes et une réserve. La brigade Bon (2049 combattants), dont nos bataillons composaient la moitié, forma la 1re colonne, colonne d'avant-garde.

La division était réunie à la Roca Blanca à l'est de la Magdeleine, lorsqu'à 4 heures du matin le signal fut donné.

L'ennemi était obsédé depuis le 27 par de sinistres présages, tandis que nos soldats impatients du désir de venger la mort de Dugommier se sentaient pleins de confiance dans le succès. Néanmoins, dit Fervel, la joie qu'ils laissaient ordinairement éclater, la veille d'une bataille, avait fait place cette fois à une préoccupation muette et sombre, et au lieu des chants d'allégresse par lesquels, d'habitude, ils cherchaient à tromper les longues heures d'attente, on n'entendait circuler dans les bivouacs que ces mots prononcés d'une voix brève et sourde : « *Guerre à mort, point de quartier !* »

La brigade Bon, après avoir traversé des sentiers et des ravins impraticables, passé et repassé plusieurs fois la Muga à gué, gravit la montagne en face du village d'Escaulas et s'empara à la baïonnette de la redoute de Puy Gelas défendue par les feux croisés de trois retranchements. Plus de 400 Espagnols y furent égorgés.

De là, l'avant-garde d'Augereau aborde audacieusement la fameuse redoute de Nova Sierra del Roure, « où l'art, disent les comptes rendus, avait épuisé

toutes ses ressources pour utiliser les difficultés de la nature ». La citadelle de Roure avec ses fossés taillés dans le roc avait 25 pièces de gros calibre sur ses parapets; elle était flanquée par deux grands ouvrages et contenait 4000 défenseurs.

Les Chasseurs du général Bon débouchent sur le plateau en vue de la formidable position. Une décharge générale les accueille; mais, loin de les ébranler, le fracas du canon qui remplit les échos des montagnes les électrise et les transporte. Les rangs sont rompus, dit Fervel, officiers et chasseurs se ruent pêle-mêle dans les fossés, s'élancent aux palissades, s'accrochent aux escarpes;... on s'aide, on se pousse, on gravit les rochers et en un clin d'œil, par un de ces élans incalculables qui réduisent à néant toute prévision humaine, l'imprenable redoute est escaladée, « *emportée,* suivant l'expression du général Boctard, *par la baïonnette toujours victorieuse des Vengeurs* ». Les premiers arrivés tendent la main aux autres « *pour les présenter dans la salle du bal* », c'est le nom que leur héroïque gaieté donne à cette arène sanglante qui s'encombre de cadavres et où l'on ne fait pas de prisonniers.

Mort de La Union. — La Union, réveillé à Figuières par le canon, s'était porté en toute hâte au plateau de Roure qu'il avait cru inexpugnable et qui venait d'être enlevé sous ses yeux. Il s'en échappe alors bride abattue pour se réfugier dans la redoute de Condé. Là il réunit une trentaine de cavaliers, et, n'écoutant que son désespoir, met l'épée à la main et s'élance hors du retranchement; sa faible escorte bientôt débandée l'entraîne vers Pont-des-Moulins...

Le soir de la bataille, au bord de cette rampe qui descend de Roure à Pont-des-Moulins, sur la lisière d'une vigne où s'élève aujourd'hui une modeste tombe, nos soldats trouvèrent un cadavre abandonné revêtu d'un brillant uniforme et décoré de riches insignes. C'était le comte de la Union que deux balles à l'épaule gauche avaient étendu là: sa main crispée serrait encore son épée sanglante. Dugommier était vengé.

Derniers épisodes. — Maître du plateau de Roure, Augereau poussa ses 4 colonnes dans la plaine, pour enlever Pont-des-Moulins. La brigade Bon, qui avait repassé la Muga, aborda le village par la rive gauche.

Amarillas recueillit la succession de La Union. Déjà de sa personne il avait dû se réfugier dans Figuières, devant le succès de notre division du centre. Il proposait à ses généraux une position à défendre, lorsque l'arrivée des projectiles lui apprit qu'il n'y avait plus entre lui et nous que les remparts derrière lesquels il délibérait. C'étaient 300 chasseurs du 8e Gironde, sous la conduite du général Duphot. Bon avait reçu une balle à la jambe à l'assaut de Roure. Notre bataillon, suivi par 1500 hommes de Chabert, avait forcé les retranchements, s'était emparé de deux redoutes et poussait l'audace jusqu'à insulter Figuières avec le canon du dernier ouvrage qu'il venait d'enlever. Le 8e Gironde fut envoyé



seul par Pérignon en reconnaissance sur la route de Figuières. Il repoussa une bande de cavaliers et se replia. L'armée bivouaqua sur ses positions.

Tel est le rôle magnifique que nos glorieux bataillons ont joué, le 30 brumaire an III, journée unique dans les annales militaires où, en moins de quatre heures, furent enlevées à la baïonnette près de 100 redoutes que 50 000 hommes avaient mis six mois à construire. L'ennemi avait eu près de 9000 hommes tués. Il n'y eut pas de prisonniers : tout ce qui voulut se rendre fut impitoyablement passé par les armes. Duphot lui-même tua de sa main un général espagnol qui lui tendait son épée. Nos ennemis avaient été prévenus : le décret de « *guerre à mort* » leur avait été officiellement communiqué.

V. — Prise de Figuières et de Roses.

État de la garnison de Figuières. — Le lendemain, 1er frimaire (21 novembre), l'armée française prit position devant le fort de Figuières; nos bataillons près de Villafan; notre aile gauche se rapprocha de Roses. Cette dernière place semblait plus facile à enlever que la forteresse de Figuières qui passait avec raison pour une des premières places d'Europe. Le 3 frimaire, Pérignon se décida à attaquer d'abord Figuières.

Il venait d'apprendre que, pour arrêter les fuyards de la journée du 30, on avait eu l'imprudence de faire sortir de la place toutes les bonnes troupes auxquelles la défense était confiée. Entraînées dans la déroute, ces troupes avaient été remplacées par une cohue de 9000 hommes des plus effarés, « c'était la tour de Babel, dit une relation officielle. Ils n'écoutaient que le sentiment de la frayeur et voyaient des Français et des baïonnettes dans tous les objets qui frappaient leurs regards épouvantés. »

1re sommation. — Dès le 3 frimaire, Pérignon envoya au brigadier D. Andreas de Torrès une sommation qui finissait par ces mots : « *Tremble, si ta réponse est négative* ». Le gouverneur répondit que la place était en état « de mériter les efforts de l'armée française », puis il faisait demander ce que signifiaient les menaces de Pérignon.

« J'ai voulu dire, lui répliqua notre général en chef, que toute la garnison serait passée au fil de l'épée »; et il ajoutait : « Je te donne jusqu'à demain pour réfléchir. »

Capitulation de Figuières. — Après quelques tergiversations lamentables, Torrès accepta la honteuse capitulation que voici :

. . . .

« Art. 2. — La garnison (9107 hommes) sortira par la porte principale, la cavalerie, le sabre à la main et étendards déployés, sonnant les trompettes et battant les tymbales;



l'infanterie portant les armes, tambour battant et drapeaux déployés. Elle sera prisonnière de guerre; et après avoir défilé au milieu de l'armée française par le chemin qui conduit à la Jonquière, toute l'infanterie espagnole ou portugaise déposera les armes. On les rangera en faisceaux le long de la route, les gibernes à côté. Les porte-drapeaux quitteront leurs drapeaux et les tambours, leurs caisses. Quant à la cavalerie, elle ne mettra pied à terre qu'à la Jonquière, où elle laissera ses chevaux et déposera tout son armement et ses étendards. Tous les drapeaux qui se trouvent dans le fort et appartenant à des corps qui n'y sont pas actuellement seront aussi rendus aux vainqueurs.....

« Art. 3. — Il est promis à la garnison de Figuières que dès que l'Espagnol aura rendu à la République les prisonniers français qu'elle lui doit en exécution de la capitulation de Collioures, elle aura la priorité des échanges.....

« Art. 9. — A la demande des commissaires espagnols qui ont réclamé sûreté pour les habitants,... secours aux blessés,... il est répondu que toute stipulation à cet égard est insulte... »

C'est ainsi que, sans avoir brûlé une amorce, le 1er Chasseurs, le 8e Gironde et les Vengeurs entrèrent en vainqueurs dans Figuières et sa forteresse intacte de San Fernando. Ils y trouvèrent 171 bouches à feu, 200 milliers de poudre et des approvisionnements si considérables qu'il ne fallut pas moins de deux mois pour en dresser l'inventaire. « Que manquait-il donc à votre gouverneur, pour se défendre? » demanda un de nos officiers à un commissaire de Torrès. Pour toute réponse, l'Espagnol porta la main à son cœur.

L'indiscipline se met dans l'armée. — L'opulence et l'inaction grisèrent les vainqueurs qui souillèrent leurs lauriers dans les plaines de Lampurdan.

Nous nous sommes imposé la tâche de raconter tout ce que l'histoire peut nous apprendre sur nos aînés; comme les héroïsmes, les défaillances ont leur enseignement. Tout est poussé à l'excès dans cette époque révolutionnaire. Écoutons le représentant Delbrel rendant compte de ces graves événements au Comité de Salut public.

« ..... *Les maisons particulières sont enfoncées..... De superbes magasins de graines et de fourrages sont la proie des flammes..... Des rues entières restent indiquées par des ruines..... On pousse la rage jusqu'à mettre le feu au pied des oliviers chargés d'une récolte abondante et prochaine..... Le viol, ce procédé infâme qui nous rapproche de la brute, est aussi mis en œuvre.....* »

Sans chercher à préciser la part de nos bataillons dans ces désordres déplorables, hâtons-nous de dire que la discipline fut promptement rétablie par nos officiers et leurs chaleureux appels aux sentiments généreux qui, au milieu des plus grands égarements, trouvent toujours un écho dans les cœurs français.

Désintéressement de nos soldats. — Pour nous faire une idée exacte des dispositions d'esprit de nos soldats, pour atténuer aussi autant qu'il est possible la douloureuse impression des débordements auxquels les entraîna leur soif inextinguible de vengeance, nous devons placer ici un trait de désintéressement



qui met en lumière, à côté de la faute, les idées chevaleresques dont les vainqueurs étaient imbus.

Au lendemain des glorieuses journées du 27 et du 30 brumaire, si fertiles en actions héroïques, les représentants firent demander les noms des combattants qui s'étaient plus particulièrement distingués. « *La défaite des esclaves* [1] *est la seule récompense que nous ambitionnons.* » Telle fut la réponse unanime de tous les corps, réponse sublime dont aujourd'hui, à notre époque mesquine de jouissance et de positivisme à outrance, nous avons presque peine à comprendre la grandeur.

Siège de Roses. — Après la capitulation de Figuières, tous les efforts de Pérignon se portèrent sur Roses, investie déjà par la division Sauret que le général en chef fit renforcer en conséquence.

La nouvelle situation amena dans la répartition des troupes des changements par suite desquels nos 3 bataillons furent de nouveau dispersés. Les Vengeurs (479 hommes présents et 224 aux hôpitaux) passèrent à la brigade Guieux et occupèrent Figuières même. Le 8e Gironde (407 hommes présents et 340 aux hôpitaux) passa à la brigade Beyraud et fut porté en première ligne au camp de Vinyonet, sur les bords du Mañol, à 5 kilomètres sud-ouest de Figuières. Quant au 1er bataillon de Chasseurs (513 hommes présents et 215 aux hôpitaux), il était replacé à la brigade Guillot rendue elle-même à la division Sauret.

Seul de nos 3 bataillons, le 1er bataillon de Chasseurs prit une part active au siège de Roses; il se trouva placé dès le début à l'extrémité droite de notre ligne d'investissement, appuyant sa droite aux marais de Castillon.

Après plusieurs tentatives d'intimidation que le gouverneur de Roses, le brigadier don Manuel de Tovar, repoussa énergiquement, il fallut se préparer à un siège en règle.

La ville située au fond du golfe regarde la mer face au sud. Elle est protégée à l'ouest par une grande citadelle bastionnée de forme pentagonale. Un petit fortin, relié à la citadelle par un retranchement, la couvre au nord. Enfin, au sud-est, à 1700 mètres de la ville, un petit fort étoilé, de forme irrégulière, s'élève sur les escarpements du Puy Rom, rocher énorme, dernier éperon de la grande chaîne qui commande tout le golfe. Les Espagnols appellent ce fort, le château de la Trinité; les Français l'ont surnommé *le Bouton de Roses.*

Pendant soixante-dix jours, le 1er bataillon de Chasseurs participa aux efforts héroïques de la division Sauret, traçant des chemins, construisant des batteries, et traînant des pièces à travers les précipices ou dans les marais boueux, malgré le tir continu des canons de la citadelle. Le 20 frimaire (10 décembre), à la pointe du jour, le feu de nos batteries installées fut instantanément ouvert en présence du

1. C'est ainsi que nos troupes désignaient les Espagnols. Ils appelaient le roi d'Espagne : le tyran de Castille.

général en chef, des représentants du peuple en grand costume et de l'armée tout entière formée en bataille devant ses quartiers. Ce spectacle imposant devait exciter l'enthousiasme de nos troupes et impressionner la défense. Le feu ininterrompu dura cinq jours. Le Bouton était ébranlé; mais la citadelle tenait bon. On reprit les travaux sans cesse arrêtés par des orages fréquents qui détrempaient le sol et parfois inondaient les retranchements qu'il fallait évacuer à la hâte. Nos soldats ne se décourageaient pas : ils relevaient les éboulements que l'eau et les bourrasques entraînaient, et poursuivaient leur tâche non seulement sans murmurer, mais, disent les rapports, gaiement et en chantant. Du 10 au 16 nivôse (du 30 décembre 1794 au 5 janvier 1795), la pluie était tombée sans discontinuer et l'on avait été réduit pour rétablir les communications à construire sur les ravins des ponts volants avec des barriques dont le pays abonde.

Le 7 janvier, nos Chasseurs apprirent avec joie que la garnison du Bouton avait profité de la nuit pour évacuer le fort et se réfugier dans la citadelle.

Le 13, la pluie recommença; et, le 14, la neige, si rare sur cette côte, apparut et tomba avec une telle abondance que le soir la terre en était couverte d'une couche de plus de 60 centimètres, que la gelée durcit et conserva pendant 10 jours. Tout fut interrompu : « Ce fut une rude épreuve pour nos pauvres soldats, dit Fervel. A peine nourris, à demi vêtus et pénétrés par le vent glacé du nord, si redouté dans ces parages, ils n'avaient pour se garantir d'un froid de 13 degrés que les creux des rochers où chaque matin on ramassait des morts. Tant que les jours s'étaient passés au milieu du fracas des armes, on avait tout supporté avec une légèreté admirable; mais depuis que la montagne, la plaine, la mer étaient muettes, depuis qu'un morne silence avait succédé au canon, la tristesse était venue. »

Le 5 pluviôse (24 janvier), le dégel commença : d'effroyables masses d'eau fondant tout à coup des montagnes achevèrent de détruire tous les travaux. La plaine fut transformée en un vaste lac. Enfin les exhalaisons pestilentielles engendrées par la décomposition des cadavres de mulets et de chevaux que la débâcle avait entraînés, ajoutèrent à toutes nos souffrances une cruelle épidémie.

Malgré tous ces contretemps, Pérignon ne perdit pas courage : du 27 au 31 janvier, les travaux furent poussés avec une telle activité, que le 1er février, 93 pièces purent rouvrir à la fois le feu sur la citadelle. Ce fut le coup de grâce. Les malheureux assiégés qui avaient souffert comme nous, plus que nous peut-être de toutes les rigueurs de cet hiver exceptionnel, reçurent encore pendant deux jours et deux nuits à ciel ouvert et en silence l'avalanche de nos boulets et de nos bombes; et le 15 pluviôse an III (3 février 1795), à la pointe du jour, ils hissèrent le drapeau blanc et battirent la chamade sur les remparts.

Le siège de Roses termina dignement pour nos braves chasseurs l'immortelle campagne de 1794 que Fox proclamait un jour en plein Parlement anglais : « *une campagne sans exemple dans les annales du monde* ».

CHAPITRE VIII

CAMPAGNE DE 1795 EN ESPAGNE
ORGANISATION DE LA 1RE DEMI-BRIGADE LÉGÈRE
DE PREMIÈRE FORMATION

I. — *Combats entre le Mañol et la Fluvia.*

Quartiers d'hiver. — Après la prise de Roses, l'armée des Pyrénées hiverna sur la rive gauche du Mañol, couvrant Figuières et Roses : le 1er bataillon de Chasseurs (19 officiers, 498 hommes) à Castillon (division de gauche Sauret, brigade Guillot, dite légère); les Vengeurs (17 officiers, 395 hommes) au sud de Figuières (division de droite Augereau, brigade Guieux); le 8e Gironde (17 officiers, 497 hommes présents, 18 officiers absents et 341 hommes aux hôpitaux) à Vinyonet.

L'armée espagnole s'était reformée en avant de Girone entre le Ter et la Fluvia, sous les ordres d'un chef actif et entreprenant don José Urrutia qui, dans les précédentes campagnes, avait brillamment commandé l'aile gauche de l'armée de Navarro. Le quartier général était à Banyolas; les avant-postes avaient été poussés jusqu'à Bézalu sur la Fluvia.

Reconnaissance sur Bézalu. — La concentration des troupes espagnoles décida Pérignon à exécuter, dès le 10 ventôse (28 février), une grande reconnaissance offensive. Dans cette opération, les Vengeurs et le 8e Gironde marchèrent avec la division Augereau sur Bézalu, où l'on espérait surprendre une division ennemie. Mais, prévenus de notre approche par le son des cloches qui, dans ce pays hostile, jetaient l'alerte de village en village, les Espagnols se retirèrent devant nous. Nous entrâmes dans la place où nos soldats, dit malicieusement le

capitaine Pontet, « *se rafraîchirent au passage en buvant le vin de Monseigneur l'évêque* ».

Augereau prit position sur la rive droite de la Fluvia, sans pouvoir décider l'ennemi à une action générale; puis, sa mission remplie, il ramena sa division derrière le Mañol.

Défense du camp de Sistella. — Notre division de droite (Augereau) s'était installée au pied des hauteurs de Sistella, sur un tertre qu'on avait baptisé du nom de camp de la Liberté. Elle s'y reposait sans inquiétude, à l'abri des ouvrages qu'elle avait élevés pour se couvrir, lorsque le général Urrutia résolut de l'y surprendre.



Croquis 18 — de Figuières à Girone

Le 16 floréal (4 mai), 16 000 Espagnols conduits par les généraux Vives et Romana marchèrent brusquement sur le camp de Sistella et le forcèrent. Revenus de leur premier trouble, le bataillon des Vengeurs, le 1er bataillon du Mont-Blanc et quelques compagnies de grenadiers parvinrent à se rallier. Ces bataillons prirent position et se maintinrent inébranlables sous un feu des plus vifs, pendant qu'Augereau lançait les troupes de sa 2e ligne sur le flanc droit des assaillants.

Les Espagnols, craignant d'être coupés, se mirent alors en retraite. Aussitôt nos volontaires se précipitèrent sur eux avec leur furie habituelle; ils les poursuivirent la baïonnette dans les reins jusqu'à Terradas. Ce fut un véritable carnage. Fervel raconte que la panique fut telle chez les miquelets que, pour échapper à nos soldats, ces malheureux se blottissaient dans les buissons, dans les excavations des rochers et jusque sur le sommet des arbres. « *Ils ne s'arrêtèrent*, dit Pontet dans le langage emphatique du temps, que *quand ils furent fatigués de tuer*. » L'historien explique aussi comment, n'exécutant pas à la lettre le décret de guerre à mort, on avait ramené 80 prisonniers dont un colonel et 50 officiers.

II. — *Organisation de la 1re demi-brigade légère.*

Schérer remplace Pérignon comme général en chef. — Par décret du 13 ventôse (3 mars), Schérer, qui commandait l'armée d'Italie, avait été nommé général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. Il arriva le 10 prairial (29 mars) à Figuières, où Pérignon, brutalement sacrifié, lui céda le commandement avec un désintéressement admirable [1].

Le nouveau général en chef opéra dans l'armée de nombreux remaniements. Il réalisa l'organisation des demi-brigades ordonnée déjà depuis deux ans et demi.

La Convention, par décrets du 21 février et du 12 août 1793, avait prescrit que les régiments existants prendraient le nom de demi-brigades. Par décret du 19 nivôse an II (8 janvier 1794), elle prescrivit l'organisation de 198 demi-brigades de ligne et de 15 demi-brigades légères, les unes et les autres à 3 bataillons. Les demi-brigades légères devaient être formées avec un bataillon de Chasseurs et 2 bataillons de Volontaires.

La composition de la 1re demi-brigade légère fut la suivante :

ÉTAT-MAJOR

1 chef de brigade;
3 chefs de bataillon;
2 quartiers-maîtres trésoriers;
3 adjudants-majors;
3 adjudants sous-officiers;
1 tambour-major;
8 musiciens, dont 1 chef de musique;
3 maîtres tailleurs;
3 maîtres cordonniers;

soit : 9 officiers et 18 hommes de troupe.

Chaque bataillon devait être composé de 8 compagnies de Chasseurs et une de Grenadiers.

COMPAGNIE DE GRENADIERS

1 capitaine;
1 lieutenant;
1 sous-lieutenant;
1 sergent-major;
2 sergents;
1 caporal-fourrier;
4 caporaux;
4 appointés;
48 grenadiers;
2 tambours;

soit : 3 officiers et 62 hommes de troupe.

COMPAGNIE DE CHASSEURS

1 capitaine;
1 lieutenant;
1 sous-lieutenant;
1 sergent-major;
2 sergents;
1 caporal-fourrier;
6 caporaux;
6 appointés;
67 chasseurs;
2 tambours;

soit : 3 officiers et 85 hommes de troupe.

1. « Qu'on ne s'inquiète pas de ma personne, écrivait-il le 14 germinal (3 avril) à son ami, le représentant Lacombe Saint-Michel. A quelque part que je sois employé, ma place fût-elle la dernière, je serai toujours content et je m'efforcerai qu'on le soit de moi. »

De plus, la demi-brigade doit avoir :

6 pièces de canon du calibre de 4 avec tous les attirails nécessaires et une compagnie de canonniers volontaires, composée comme celle des grenadiers, le nombre des canonniers étant de 64. Un arrêté du 5 pluviôse an VI (24 janvier 1798) supprima ces pièces et réforma la compagnie de canonniers.

Dugommier, comme nous l'avons déjà vu, avait préféré ne pas grouper les bataillons en demi-brigades; Pérignon, qui ne commandait en chef que provisoirement, respecta l'opinion de son illustre prédécesseur; Schérer fit exécuter les décrets de la Convention.

En conséquence, le 18 prairial an III (6 juin 1795), au camp de la Liberté, sur les bords du Mañol, le 1er bataillon de Chasseurs (infanterie légère), le 8e bataillon de la Gironde (Bec d'Ambez) et le 1er bataillon des Vengeurs formèrent la *1re demi-brigade légère*. Le chef de brigade Delpuech en reçut le commandement.

Les 27 compagnies organisées entrèrent dans la composition des 3 bataillons d'après l'ancienneté de leurs capitaines[1] : le capitaine le plus ancien ayant la compagnie de Grenadiers du 1er bataillon; le 2e plus ancien, la compagnie de Grenadiers du 2e bataillon; le 3e, la compagnie de Grenadiers du 3e bataillon; le 4e, la 1re compagnie de Chasseurs du 1er bataillon, et ainsi de suite, conformément au tableau suivant :

Nos DES BATAILLONS	GRENADIERS	CHASSEURS							
		1re Cie	2e Cie	3e Cie	4e Cie	5e Cie	6e Cie	7e Cie	8e Cie
1er	1er capitaine.	4e capit.	16e	10e	22e	7e	19e	13e	25e
2e	2e —	5e —	17e	11e	23e	8e	20e	14e	26e
3e	3e —	6e —	18e	12e	24e	9e	21e	15e	27e

La nouvelle demi-brigade continua à faire partie de l'avant-garde (brigade Bon) de la 1re division (Augereau).

Nos 3 bataillons se connaissaient assez pour se tendre la main de tout cœur. Aussi la fusion fut facile et l'esprit de corps de la 1re Légère s'affirma dès le premier jour.

III. — Bataille de la Fluvia.

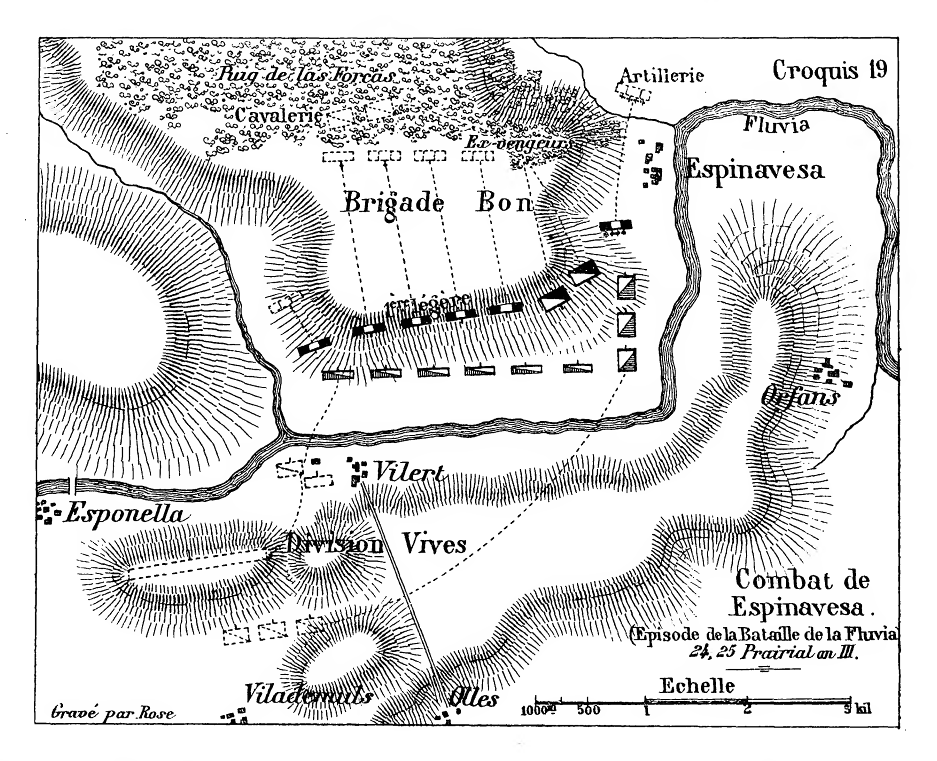
Le général Schérer ordonne un fourrage. — Le général Schérer, dès son arrivée à Figuières, avait formé le projet de continuer l'invasion de la Catalogne. Il lui fut répondu de Paris « de ne rien livrer au hasard ». C'était l'obliger à l'immobilité. Cependant il fallait vivre, il fallait aussi réagir contre les consé-

1. C'est ce qu'on appelle le tiercement.



quences fatales d'une inaction trop prolongée et contre la démoralisation causée par les fièvres des marais de Lampurdan. Le général en chef fixa donc au 26 prairial (15 juin) l'exécution d'un grand fourrage sur la rive droite de la basse Fluvia, où de riches moissons achevaient de mûrir.

Position de la 1[re] Légère. — Le 25 prairial au soir, 4 colonnes sortent de nos cantonnements, et vont occuper les emplacements désignés : celle de



l'extrême gauche est chargée du fourrage; les deux de droite, Beyraud et Bon de la division Augereau, devaient à elles seules contenir la gauche et le centre ennemis. La brigade Bon (1000 chasseurs et 100 cavaliers) s'établit au Puy de las Forcas qui s'élève entouré de bois à l'ouest d'Espinavesa.

La 1[re] Légère occupe la gauche de la brigade Bon. Son 3[e] bataillon a été placé en poste détaché à l'extrême gauche, reliant la brigade à la saillie du bois qui borde le ravin d'Espinavesa.

Le combat de la brigade Bon ayant été indépendant des engagements des 3 autres colonnes, nous nous bornerons à regarder cette partie du champ de bataille, théâtre des exploits de la 1[re] Légère.

Combat d'Espinavesa. — Le général Vives, qui commandait l'aile gauche de l'armée castillane, pousse dès le 26 prairial au matin une reconnaissance sur Vilert. Il occupe ce village, passe la Fluvia à gué avec sa cavalerie et se porte jusque sur nos lignes à Espinavesa. Il fut si rudement accueilli par la brigade Bon, qu'il crut avoir devant lui toute la division Augereau, masquée par les bois.

A midi, il était au pied du Puy de las Forcas sur la rive gauche de la Fluvia avec 5000 hommes formés en bataille. Il tâta d'abord les deux ailes de notre brigade déployée sur le sommet. « La troupe d'élite (les anciens Vengeurs), qui gardait la lisière du bois, déjoua ces tentatives », dit Fervel.

Alors le général espagnol ouvrit sur notre front un feu régulier de bataillon. Le général français n'eut garde d'accepter un combat de mousqueterie. Ses soldats ne tiraient pas mieux que les Espagnols qui étaient 5 contre 1, mais rien ne résistait aux baïonnettes de ces terribles chasseurs. Bon fait battre la charge, et, sans se former en colonnes, pour ne pas trahir sa faiblesse numérique, il s'avance en bataille jusqu'à portée de pistolet; puis, voyant l'ennemi impassible continuer tranquillement son feu, il fait croiser la baïonnette et prend le pas de course.

En un clin d'œil, toute la ligne de Vives est culbutée dans la Fluvia et regagne pêle-mêle la rive droite. Nos cavaliers s'élancent en même temps, et « en firent un massacre épouvantable ». Ce sont les propres termes du rapport de Schérer inséré au *Moniteur* du 11 messidor.

Paix avec l'Espagne. — Le combat d'Espinavesa termina brillamment pour la 1re Légère la guerre avec l'Espagne. Après la journée du 25 prairial, les deux armées restèrent sur la défensive.

Le seul mouvement qu'effectuèrent nos troupes fut un changement d'emplacement : les maladies engendrées par les fortes chaleurs et les eaux malsaines de Lampurdan avaient décidé Schérer à quitter les bords du Mañol et à se reporter sur les hauteurs en arrière.

Le 30 messidor (18 juillet), la 1re Légère quitta donc le camp de la Liberté pour aller s'établir au camp de la Maison-Blanche, sur la croupe de Sistella. A cette même date, l'adjudant général Rusca remplaça le général Bon dans le commandement de la brigade à laquelle nous appartenions.

Le 4 thermidor (22 juillet), les hostilités cessèrent : la paix avec l'Espagne était enfin signée.

En 1793, la France, debout tout entière et déployée sur le cercle immense de ses frontières, avait formé 14 armées. Pendant trois ans, la tâche la plus rude échut à celles de ces armées qui, n'ayant pas à couvrir le cœur même de la patrie, étaient nécessairement délaissées d'un gouvernement en détresse. L'armée où nous combattions fut la plus mal traitée : les Pyrénées étaient si loin! Nos aînés de la 1re Légère y firent des prodiges d'abnégation et de courage dans une lutte sans issue où les efforts devaient rester ignorés et sans récompense. Leur dévouement héroïque n'en est que plus digne d'éloges.

Puisse le récit que nous venons d'écrire réparer dans la tombe, par l'admiration des enfants, l'oubli des contemporains!



CHAPITRE IX

CAMPAGNE DE 1795-1796 EN ITALIE

I. — Arrivée dans la rivière de Gênes. — Premières difficultés.

Départ pour l'Italie. — La paix avec l'Espagne était à peine signée que, le 18 thermidor (5 août 1795), une dépêche du Comité de Salut public prescrivit au général Schérer d'envoyer immédiatement à l'armée d'Italie 6000 hommes d'Infanterie et un régiment de Chasseurs à cheval.

Ces troupes, divisées en 3 colonnes, furent successivement dirigées sur Nice. La 1re demi-brigade d'Infanterie légère (913 hommes) fut désignée pour en faire partie. Elle forma avec la 8e demi-brigade légère et 3 escadrons du 22e Chasseurs à cheval la 1re colonne qui partit de la Maison-Blanche (camp de Sistella), le 28 thermidor (15 août), sous les ordres de l'adjudant général Rusca.

Elle mit près de 2 mois à faire le trajet de Perpignan à Nice. « Le défaut de vivres et de souliers, dit Thiers, avait rendu la marche encore plus lente. »

Arrivée à l'armée d'Italie. — La 1re Légère fut envoyée à l'aile droite de l'armée d'Italie. Elle allait s'y retrouver sous les ordres d'Augereau. Elle prit ses cantonnements à Borghetto (5 kilomètres sud-ouest de Lasso), d'où nos chasseurs contemplaient avec enthousiasme les cimes majestueuses des Alpes et des Apennins illustrées par tant de hauts faits.

L'arrivée des renforts de Catalogne fut une fête pour l'armée d'Italie : « Les vainqueurs de Cairo et de Vado marchèrent au-devant des vainqueurs de Roses et de la Fluvia, dit Saintine, et les saluèrent de leurs acclamations fraternelles : on rompit les rangs pour s'embrasser. Les baïonnettes, teintes du sang des Espagnols et des Austro-Sardes, s'unirent dans les mêmes faisceaux. »

Le soir, rassemblés autour des feux de bivouac, tour à tour ils écoutaient le récit des exploits de ceux qu'ils venaient de rejoindre et leur racontaient les combats de géants qu'eux-mêmes avaient livrés.

Ces causeries entre soldats excitaient chez tous une noble émulation. Guerre de poste, combats de montagne. En Italie comme en Espagne, les travaux, les misères, les périls avaient été les mêmes. Et c'est pourquoi la fusion se fit si bien entre les anciens et les nouveaux venus de l'armée d'Italie.

Hélas! les premiers mouvements de joie firent bientôt place à la triste réalité.

L'hiver et la famine. — Au commencement de l'an IV (fin septembre 1795), Kellermann, malgré ses succès, fut remplacé par Schérer, rendu, lui aussi, disponible par la paix avec l'Espagne.

Schérer se trouva dès son arrivée aux prises avec les plus grandes difficultés. Les Génois avaient jusque-là approvisionné notre armée, en faisant passer par mer des grains en Provence. Mais les Autrichiens envahissant leur territoire, les Anglais bloquant leurs ports, venaient de s'y opposer. Aussi la situation de nos troupes devint bientôt déplorable : sans pain et malheureusement aussi sans vêtements pour supporter les rigueurs de l'hiver qui déjà se faisait cruellement sentir.

Les soldats de la 1[re] Légère, habitués à toutes les privations et à toutes les souffrances, supportèrent sans se plaindre ces nouvelles épreuves. Ainsi se passèrent nos deux premiers mois dans les lignes de Borghetto.

II. — Bataille de Loano.

Une attaque est décidée. — Dans les Alpes ou dans les Apennins, aux approches de l'hiver, les ennemis les plus acharnés suspendent d'ordinaire les hostilités : « *Le démon de la guerre*, dit Saintine, *s'y endort aussi bien que la race des ours et des lérots qui rôdent dans les montagnes : mais cette fois, il y allait de l'existence de notre armée qui ne pouvait s'enfermer avec la famine dans cette prison de glace* ».

Aux doléances de Schérer, le Directoire avait répondu par « *l'ordre d'attaquer et de battre l'ennemi* ».

Sécurité de l'ennemi. — L'armée autrichienne, commandée par le feld-maréchal Dewins, appuyait sa gauche à Loano. Sa droite, sous les ordres de l'insouciant d'Argenteau, occupait à la Roche Barbenne (Roca Barbena) les sommets escarpés des Apennins, et de là se reliait à l'armée sarde dont le quartier général (général Colli) était à Céva.

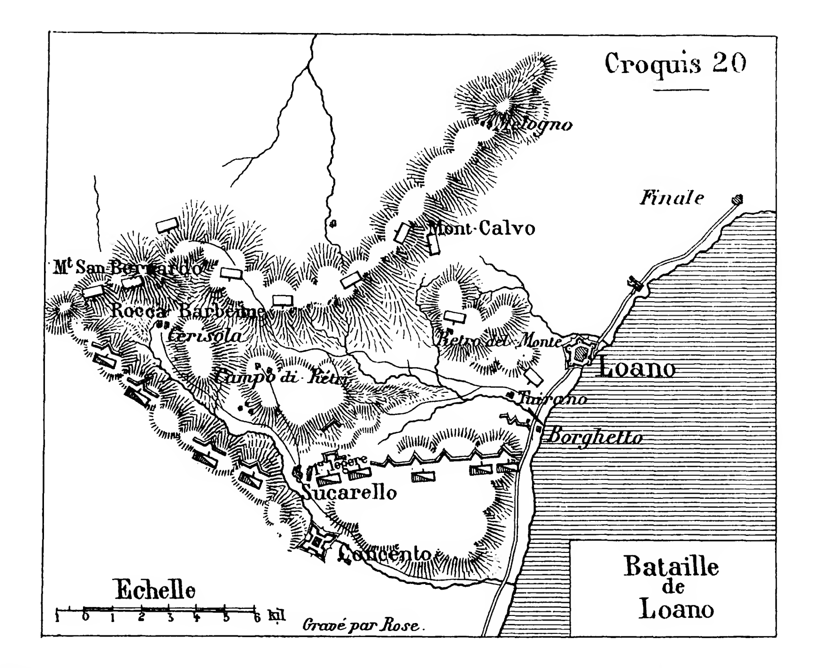
Dans ces positions où la nature semble avoir accumulé tous les moyens de



défense, les coalisés avaient encore construit une série de redoutes et de retranchements. A l'abri de ces remparts, ils vivaient au milieu de la plus parfaite abondance et se croyaient dans une sécurité telle que la plupart de leurs officiers étaient en permission, qui à Turin, qui à Gênes, pour y profiter des plaisirs de l'hiver.

Préliminaires de l'attaque. — Schérer ne connaissait pas encore suffisamment le terrain, mais il sentait qu'il fallait combattre au plus tôt, pour sortir à tout prix d'une situation que chaque retard aggravait.

Il assembla ses généraux, et, avec une simplicité peut-être unique dans l'his-



toire, il offrit pour la bataille le commandement à celui que désigneraient ses camarades, comme étant le plus capable de les conduire. Ce fut l'ancienne recrue du Royal-Italien, l'énergique Masséna.

Celui-ci prépara immédiatement son plan d'attaque : aborder impétueusement la crête des Apennins avec 2 divisions, forcer la droite autrichienne, la séparer des Italiens et prendre position sur la ligne de retraite de la gauche ennemie.

Pendant ce temps, notre aile droite contiendrait Dewins, puis le rejetterait sous le feu de notre centre.

Il fallait être Masséna pour concevoir un projet aussi hardi et pour l'exécuter.

Distribution de souliers. — Une heureuse circonstance venait de rendre à nos soldats leur gaieté et leur confiance. Depuis longtemps au milieu des neiges et des glaces, sur les rochers tranchants, ils n'avaient pour préserver leurs pieds

que des bandes de toile ou des lanières de cuir découpées dans les sacs de peau, lorsqu'un brick français parvint à traverser les croisières anglaises et apporta à l'armée 20 000 paires de souliers. L'arrivée de ce brick dans les circonstances où elle se produisit, acquit une importance capitale. Le moral des troupes fut centuplé. La distribution des souliers fut une véritable fête joyeuse. Il n'y en avait pas pour tout le monde : on servit d'abord les faibles, les délicats; puis on fit des propositions par ordre de mérite : *Les souliers aux plus dignes!* Ce fut un insigne d'un nouveau genre, comme des galons de 1re classe.

Et ceux qui n'en purent recevoir et parmi lesquels beaucoup y avaient droit, se consolaient en disant : « Nous en aurons de meilleurs demain; les Austro-Sardes se chargent de la fourniture ».

Le caractère français avait pris le dessus. Que pouvaient désormais contre nous les Autrichiens, les Piémontais et leurs retranchements hérissés de canons, l'hiver et ses remparts de glace? « *Nous combattrons en souliers!* » s'écriaient nos carabiniers et nos chasseurs. Cela répondait à tout.

La 1re Légère à Bardinetto et Melogno. — Au jour fixé, le 2 frimaire (23 novembre), à 4 heures du matin, Masséna ébranle vers les Apennins ses deux divisions (Charlet et Laharpe) qu'il veut conduire lui-même à l'attaque de la droite autrichienne. La 1re Légère, qui était passée à la division Laharpe, tenait la droite de la ligne de bataille.

A la pointe du jour, avant de donner le signal des assauts, Masséna monte sur un tertre élevé : « Camarades, s'écria-t-il de sa voix vibrante, ici, pas de phrases..... L'ennemi est devant nous : vous allez l'attaquer, le battre et je serai à votre tête. » Les drapeaux furent aussitôt déployés et les tambours battirent la charge. Déjà la Roche Barbenne est enlevée; après une résistance opiniâtre, les défenseurs sont culbutés. On aborde Bardinetto; là, les Autrichiens semblent devoir briser notre élan. Masséna s'indigne; il va chercher la réserve et la commande en personne. La charge est reprise. Bardinetto est emporté et la 1re Légère arrive jusqu'à Melogno.

Dans cette marche héroïque, le capitaine Esprit Hue [1], de la 1re Légère, « à la tête de 150 hommes enleva plusieurs redoutes et notamment une, probablement celle de Bardinetto, défendue par 4 pièces de canon et beaucoup d'infanterie dont il écharpa la majeure partie. Hue se servit ensuite de cette artillerie pour repousser un corps autrichien qui se présenta pour reprendre cette redoute et, l'ayant ébranlé, il fondit sur lui, le mit en fuite et *décida de cette journée en faveur des Français.* » Le général Laharpe en récompense de sa bravoure voulut le faire recevoir chef de bataillon dans la 1re Légère; mais le capitaine Hue, qui avait déjà refusé en 1793 le grade de capitaine de canonniers, refusa celui de chef de bataillon

1. Déjà cité au combat de Belver le 1er juillet 1794 et précédemment dans un engagement sur le Ter, le 17 octobre 1793.



qu'il croyait au-dessus de ses aptitudes[1]. Il demanda et obtint le commandement d'une compagnie de carabiniers.

Les Autrichiens étaient séparés des Piémontais et leur gauche était tournée. Sur notre droite, Augereau, abordant Loano, rejetait déjà les fuyards sur les colonnes victorieuses de Masséna, lorsque tout à coup le ciel s'obscurcit. Une nuit épaisse couvrit les deux armées; il était 3 heures et demie. Le vent qui s'éleva avec violence chassa vers nos colonnes d'âpres tourbillons de neige et de grêle. Toutes les cavernes des Apennins, dit Saintine, semblaient renfermer le tonnerre et s'ébranler sous ses secousses. La foudre brillait seule au milieu des ténèbres.

L'orage rugissait autour de nous et éclatait dans nos rangs comme une trombe.

Le combat fut interrompu; il fallut bivouaquer.

Le lendemain la poursuite recommença et les Autrichiens, écrasés entre notre centre et notre droite, comme entre les mâchoires d'un étau, furent complètement anéantis.

Résultat de la bataille de Loano. — Nous étions maîtres de tout le littoral jusqu'à Gênes; nous avions conquis un matériel immense et des approvisionnements considérables. L'ennemi laissait le champ de bataille couvert de ses morts et entre nos mains 5000 prisonniers.

III. — Période d'inaction.

Actes d'indiscipline. — Nos lauriers d'Italie furent malheureusement, pendant quelques jours, souillés comme ceux de la Catalogne par le pillage, l'incendie et le viol. La voix des chefs, les châtiments infligés ne purent arrêter les vainqueurs que la prospérité avait grisés.

Sans vouloir excuser nos fautes, nous devons ajouter pour être justes que nos ennemis se livrèrent aux mêmes excès, et il y eut entre eux et nous cette différence que nous foulions en maîtres le sol étranger, tandis que les Autrichiens dévastaient le pays qu'ils étaient venus protéger et incendiaient les maisons de ceux qui les avaient nourris.

1. Nous ne pouvons nous empêcher, sous l'attrait du contraste, de rapprocher la modestie rare du capitaine Hue de l'ambition légitime d'un autre officier de la 1re Légère, le commandant Guibéga dont Sicard rapporte le trait suivant : Il y avait à peine 3 mois que Guibéga était capitaine, lorsqu'il se présenta au général Laharpe, pour lui demander le grade de chef de bataillon : « Vous l'avez bien gagné, il y a quinze jours, lui dit le général; mais j'ai cinq capitaines plus anciens que vous qui l'ont mérité, et je dois les faire passer avant vous. — Eh bien, mon général, repartit Guibéga, je vous donne ma parole d'honneur que je vous forcerai la main. — Essayez », dit Laharpe.

Huit jours après, à l'affaire de Cairo, on vit le capitaine Guibéga devancer à travers une pluie de balles la tête de sa colonne, se jeter dans une redoute, y faire le coup de sabre avec deux officiers et un sergent, tuer ce dernier, désarmer les deux autres et chasser de la redoute tous les défenseurs. Laharpe le nomma dans la redoute et sous le feu de l'ennemi chef de bataillon à la 1re Légère.

Quartiers d'hiver. — Schérer n'osa pas profiter de sa victoire, en débouchant dans la vallée du Tanaro; il préféra donner à son armée un repos qu'elle avait certes bien gagné et dont elle avait réellement besoin.

La 1re demi-brigade légère, sous les ordres du chef de brigade Delpuech, prit ses quartiers à Valognia, où elle attendit péniblement le printemps avec des vêtements qu'on ne remplaçait jamais, la solde en retard[1] et des vivres insuffisants.

L'Autriche profita de notre immobilité pour constituer une nouvelle armée d'Italie à laquelle le cabinet de Vienne donna pour chef le vieux et bouillant général Beaulieu en qui l'Empereur avait une confiance absolue.

A Paris, le Directoire désapprouva l'inaction du vieux Schérer; on le taxa d'incurie et de mollesse. Déjà son successeur était désigné; c'était le vainqueur du 13 vendémiaire : le général Bonaparte.

IV. — Réorganisation des demi-brigades : l'ancienne 1re Légère devient 17e Légère.

Arrivée de Bonaparte à l'armée d'Italie. — Bonaparte arriva à Nice, le 7 germinal an IV (27 mars 1796). Sa jeunesse excita tout d'abord la jalousie des généraux et la défiance des soldats. Sa petite taille, sa constitution qui paraissait frêle et délicate, prévenaient encore contre lui. Le nouveau général en chef sut bientôt forcer la confiance et captiver les cœurs. Il porta son quartier général à Albenga, rassembla ses troupes et les passa en revue :

« Soldats, leur dit-il dans une allocution devenue classique, vous êtes nus, mal nourris, le gouvernement vous doit beaucoup ; il ne peut rien vous donner. La patience, le courage dont vous fîtes preuve au milieu de ces rochers sont admirables ; mais ils ne nous procurent aucune gloire solide..... Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ou de constance? »

Au chaleureux accent de ce langage entraînant et fier, les cœurs de nos aînés de la 1re Légère durent battre bien fort sous les haillons qui les recouvraient. Bonaparte fut acclamé.

L'amalgame du 21 germinal. — L'armée avait commencé sa marche le 14 germinal (3 avril). La 1re Légère (6e division — Laharpe) s'avança par la route de la Corniche.

Elle faisait halte autour de Savone, lorsque, le 20 germinal (9 avril), elle

1. Saintine affirme que les officiers ne reçurent de leur solde que 8 francs par mois.



reçut l'ordre de se rendre à la Madone de Savone pour y être amalgamée avec la 32e demi-brigade légère et un bataillon sans numéro, afin d'y former la nouvelle 17e demi-brigade légère.

Cet ordre qui termine l'histoire de la 1re Légère de première formation était donné en exécution des arrêtés du 18 nivôse an IV (8 janvier 1796) et du 10 germinal an IV (30 mars 1796) sur la réorganisation de l'armée.

L'opération de l'amalgame qui constitua la 17e Légère ne fut terminée que le 21 germinal au soir (10 avril).

Combat de Monte Legino. — Dès le lendemain matin, 22 germinal (11 avril), l'ancienne 1re Légère donna à ses nouveaux compagnons la mesure de son énergie. « Quand l'occasion se présenta, dit dans son rapport le général Berthier, chef d'état-major de l'armée, on n'avait pas encore eu le temps de fraterniser. »

La 1re Légère (on l'appelait encore ainsi) occupait la redoute de Monte Legino (garnison : 1200 hommes aux ordres du chef de brigade Rampon), lorsque d'Argenteau, commandant du centre autrichien, se dirigea par Montenotte sur Savone pour tomber sur les derrières de Laharpe et lui couper la retraite. Monte Legino barrait le passage au général autrichien qui nous avait déjà enlevé deux redoutes.

Toute la brigade Roccavina est déployée contre nos 1200 hommes qui entretiennent un cercle de feu autour de la redoute.

« Deux fois les Autrichiens tentent l'assaut; deux fois ils sont repoussés. C'est alors que le sergent Moreau, de la 5e du 3, à la tête de quelques chasseurs, fondant le premier sur l'ennemi, lui enleva à la pointe de la baïonnette un retranchement et tua deux hommes de sa main [1]. »

D'Argenteau rallie la brigade et la ramène au pied de la redoute pour la troisième fois. Nous résistons depuis sept heures, mais notre feu s'est ralenti; cependant les Autrichiens hésitent; ils craignent un piège. La vérité c'est que la pauvre demi-brigade n'a plus de munitions.

Rampon, qui sent que de sa résistance dépend le salut de l'armée, s'élance alors sur le point le plus haut du parapet et de là, haranguant ses braves, prononce à haute voix et d'un air inspiré le serment de « périr mille fois plutôt que d'abandonner son poste [1] ». Il n'a pas achevé que tous les bras se sont tendus vers lui : « Nous le jurons! »

En vain toute la brigade Rocavina cherche à nous ébranler par un feu de mousqueterie auquel nous ne pouvons plus répondre : tous les efforts des Autrichiens viennent se briser contre le rempart mobile de nos baïonnettes où les brèches sanglantes sont réparées à peine ouvertes. « Le sergent Belin, de la 1re du 2, fait des prodiges de valeur et le chef de brigade Fornesi, par son exemple, montre aux soldats le chemin de l'honneur et de la victoire [1]. »

1. Extrait textuellement du rapport de Berthier.

La lutte dura fort tard; cependant, convaincu de son impuissance, Argenteau se replia et passa la nuit sous les armes. Le lendemain, à l'aurore, il voulut recommencer l'assaut. Il n'était plus temps. Monte Legino avait reçu des munitions et du renfort. Bonaparte avait eu le temps de prendre ses dispositions. Le centre ennemi ne tarda pas à être complètement détruit. Ce fut la journée de Montenotte.

La perte de Monte Legino pouvait briser la destinée de celui qui fut Napoléon. Grâce à l'héroïque défense de notre demi-brigade, les plaines fertiles de l'Italie nous étaient ouvertes. L'ancienne 1re Légère en entrant dans les rangs de la 17e avait largement payé la bienvenue.

Avec des larmes de regret nous saluons pour la dernière fois notre vieille 1re Légère. Elle supporta tant de misère et se battit si bien! C'est sous un autre drapeau qu'elle va continuer ses traditions glorieuses dans l'immortelle campagne de 1796, à Dégo, Mondovio, Fombio, Lodi, Borghetto, Castiglione et Rivoli [1] !

1. Voir l'historique du 92e de ligne, ex-17e Léger, dont l'auteur non seulement raconte les exploits de la 17e demi-brigade légère de 2e formation, mais encore, négligeant la 17e Légère de 1re formation, passe en revue de 1671 à 1796 notre 1re Légère et Royal-Italien.



TROISIÈME PARTIE

(1796-1815)

1re DEMI-BRIGADE LÉGÈRE

DE DEUXIÈME FORMATION

DEVENUE

LE 1er VENDÉMIAIRE AN XII (23 SEPTEMBRE 1803)

1er RÉGIMENT

D'INFANTERIE LÉGÈRE

NOMS DES CHEFS DE CORPS

1° 1re demi-brigade légère de 2e formation.

De 1796 à 1797 : LE PREUX.
De 1797 à 1803 : MANIGAULT GAULOIS.

2° 1er régiment d'Infanterie légère.

De 1803 à 1812 : BARON BOURGEOIS.
De 1812 à 1814 : PILLET.
De 1814 à 1815 : DE BERNONVILLE.
En 1815 : MARQUIS DE CUBIÈRES.

3° Appendice. — Légion des Basses-Alpes (1re Légion légère).

De 1816 à 1820 : MARQUIS DE CRILLON.

CHAPITRE PREMIER

ORGANISATION DE LA 1RE DEMI-BRIGADE LÉGÈRE DE DEUXIÈME FORMATION

I. — Origines.

Ancienne 14e Légère. — La nouvelle *1re demi-brigade légère* n'est autre que la *14e demi-brigade légère de 1re formation*, à laquelle échut le n° 1 dans le tirage au sort qui eut lieu le 9 floréal an IV (25 avril 1796), à Cochem, en exécution de l'arrêté du 10 germinal an IV (30 mars 1796) sur la réorganisation des demi-brigades.

L'histoire de la 14e Légère, créée le 1er floréal an III (20 avril 1795) en exécution de la loi du 26 février 1793, et des bataillons qui entrèrent alors dans sa composition, appartient au 89e régiment d'Infanterie de ligne actuel qui a été organisé en 1820 sous le nom de 14e régiment d'Infanterie légère. Nous n'avons donc pas à entrer ici dans le détail des actes accomplis par cette demi-brigade et par ses bataillons d'origine. Une simple énumération doit suffire.

La 14e Légère de 1795 avait été formée avec :

1° Le *14e bataillon de Chasseurs*;

2° Le *5e bataillon de Tirailleurs*;

3° Le *bataillon de Chasseurs de Mont-Cassel.*

Cette demi-brigade fit les compagnes de l'an III et de l'an IV à l'armée de Rhin-et-Moselle et à l'armée du Nord. Elle se distingua au combat de Bentheim, le 19 germinal an III (8 avril 1795).

14e bataillon de Chasseurs. — Le 14e bataillon de Chasseurs avait été formé le 5 août 1791 avec la *Garde nationale de Paris*, en exécution du décret du 1er avril

1791 qui prescrivait : 1° que les 12 bataillons de Chasseurs existants ne seraient plus désignés désormais que par leur numéro; 2° que deux nouveaux bataillons de Chasseurs seraient créés : le 13e et le 14e.

La Garde nationale de Paris avait été créée elle-même, le 7 septembre 1789, avec le régiment des *gardes-françaises*.

Le 14e bataillon de Chasseurs (14e bataillon d'Infanterie légère) reçut en incorporation, le 24 janvier 1792, 2 compagnies des *Chasseurs de Barrières*, une compagnie de *Volontaires de la Bastille*, la *1re compagnie Nantaise* et la *4e compagnie franche du Nord*. Toutes ces compagnies avaient été levées en septembre 1789.

Le 14e bataillon fit les campagnes de 1792, 1793, et des ans II et III aux armées de Sambre-et-Meuse, du Nord et du Rhin. Il prit part aux batailles, combats et sièges ci-après. En 1793 : Juliers, 1er mars; Nerwinde, 18 mars; Bois de Raismes près Valenciennes, 1er mai; Hondschotte, 7 et 8 septembre; Poperingue, 16 novembre. — En 1794 : Grugeon, 10 mai; Turcoing, 18 mai; Commines, 17 juin; Ostende, 3 juillet.

5e bataillon de Tirailleurs. — Le 5e bataillon de Tirailleurs avait été organisé, par décret du 10 novembre 1793, exécuté le 23 janvier 1794 en fusionnant les éléments ci-après :

1° Les *deux premiers bataillons de Chasseurs de Jemmapes* créés : le 1er, à Jemmapes, le 5 novembre 1792, la veille de la mémorable bataille dans laquelle le duc de Chartres s'immortalisa en se jetant avec le jeune bataillon de Jemmapes au milieu des troupes éparses qu'il entraîna à la victoire; le 2e, à Mons, le 22 février 1793. Ces 2 bataillons prirent part au blocus du Quesnoy et de Maubeuge en août et octobre 1793. En l'an II, ils étaient : le 1er, à l'armée de l'Ouest, puis à l'armée du Nord; le second, à l'armée du Nord.

2° Le *2e bataillon belge*, qui avait été levé à Bruxelles avec des volontaires, le 11 novembre 1792, sous le nom de *Chasseurs de Paoli*. Ce bataillon fit les campagnes de 1793 à l'armée du Nord.

Le 5e bataillon de Tirailleurs prit part en 1794 aux affaires suivantes : Grugeon, 10 mai; Tournai, 18 mai; Empleuse, 21 mai; Commines, 17 juin; blocus de Maubeuge, juin et juillet; blocus d'Huningue, août; passage de Wahal, 11 et 12 décembre.

Bataillon de Mont-Cassel. — Le bataillon de Chasseurs de Mont-Cassel fut organisé à Cassel avec les *compagnies de Saulti*, *de Vendamne*, *de l'Égalité*, *de l'Observatoire*, *des Pyrénées* et la *2e Nantaise*, levées elles-mêmes vers la fin de 1789.

Ce bataillon fit aux armées du Nord les campagnes de 1792, 1793 et des ans II, III et IV. Il se distingua le 28 octobre 1792 à Pompon, près Lille; le 16 novembre 1793, à Louvain. En 1794 : à Cassel, le 3 février; à Menin, le 23 avril; devant Ostende, en juillet; et à l'assaut du Mont Saint-Michel près Vento, en octobre.



Esprit de corps. — Les 3 bataillons qui formèrent en 1795 la 14e Légère et qui prirent, l'année suivante, le numéro 1 des demi-brigades légères s'étaient vus à l'œuvre depuis près de trois ans. Aguerris par de rudes campagnes dans les glaces du Nord, mal nourris, mal payés et mal vêtus, ils s'étaient formés à la grande école de la misère et du dévouement.

II. — Composition de la 1re Demi-Brigade après sa réorganisation.

Situation du 26 août 1796. — La liste suivante qui donne la composition de la demi-brigade à sa formation nous a paru intéressante à reproduire : elle a été construite à l'aide des registres matricules et d'une situation nominative établie pour l'inspection générale qui a été passée à la demi-brigade le 22 thermidor an IV (9 août 1796). Cette situation, certifiée véritable à Cochem le 9 fructidor (26 août) par les membres du Conseil d'administration, a été dressée par grade et par ancienneté. Il nous a paru intéressant de reconstituer l'ordre de bataille en notant au passage les blessures et les citations glorieuses.

ÉTAT-MAJOR

Chef de brigade : Antoine-François Le Preux;
Quartier-maître trésorier : Mathieu Frémont;
Quartier-maître de bataillon : Charles-Antoine Garcin.

1er BATAILLON

Chef de bataillon : Louis-Laurent Gastelais, né en 1769, provenant du 14e bataillon d'Infanterie légère;
Adjudant-major : Louis-Antoine Frambourg.

Carabiniers : **Cap.** : Jean-Baptiste-Joseph Bauvens, né à Bruxelles;
Lieut. : Louis-Joseph Léonard;
S.-lieut. : Isidore Manie.

1re compagnie :
Cap. : François Ratel;
Lieut. : Jean-Ambroise Montossé [1];
S.-lieut. : Daniel Durussel.

2e compagnie :
Cap. : Jean-Louis Capelle;
Lieut. : Louis Reymaeckers;
S.-lieut. : Guislain Guisbier.

1. 1° Sergent au 14e bataillon de Chasseurs, le 18 mars 1793, à la bataille de Nerwinde, « a rallié par son courage une compagnie de grenadiers d'un autre corps qui avait abandonné son capitaine pendant le feu ». — 2° Étant adjudant, le 16 novembre 1793, à Poperingue : « a rallié un bataillon de fédérés qui avait mis bas les armes, a ranimé le courage de quelques canonniers qui avaient abandonné leurs pièces et les a reconduits à l'ennemi ». — 3° Lieutenant au même bataillon, le 18 mai 1794, à Turcoing : « a rallié un bataillon et sauvé 5 pièces de canon en battant en retraite et s'est offert le premier à un appel que fit le général Moreau aux plus braves, pour aller reconnaître les forces de l'ennemi ». — 4° Lieutenant au même bataillon, le 29 prairial an II (17 juin 1794), « à l'affaire de Commines, a renversé d'un coup de crosse de fusil un hussard et son cheval dans le fossé du retranchement qu'il avait franchi et par sa fermeté a sauvé une pièce de canon ». — 5° Lieutenant au même bataillon, a été blessé à Venthuire en mars 1795. — 6° Lieutenant à la 4e Légère, le 19 germinal an III (8 avril 1795) : « à la tête de la compagnie qu'il commande, chasse un bataillon de Hessois d'un poste avantageux qu'il occupait dans les carrières ».

3e compagnie :

Cap. : Martin EMMERECKS;
Lieut. : Jacob WIRIK;
S.-lieut. : Gilles ROBERT.

4e compagnie :

Cap. : Antoine LANGE [1];
Lieut. : Julien-François LE HONGRE, dit TAILLY;
S.-lieut. : Victor GAUTHIER.

5e compagnie :

Cap. : Joseph DE MOLLIN;
Lieut. : Jean-Joseph DEWOYE;
S.-lieut. : Louis-Théodore CHALLOT.

6e compagnie :

Cap. : Jean-Joseph BARBO;
Lieut. : Barthélemy TISON;
S.-lieut. : Jean-Louis DUMARCHÉ.

7e compagnie :

Cap. : Louis LE VACHER;
Lieut. : Jean-Baptiste GABUT;
S.-lieut. :

8e compagnie :

Cap. : Louis-Joseph PECQUEUR;
Lieut. : Jean-Baptiste GRINNE;
S.-lieut. : Jean-Baptiste-Marie JOANNE.

2e BATAILLON

Chef de bataillon : Pierre LEJEUNE, né à Visé-sur-Meuse en 1762, provenant du 5e bataillon de Tirailleurs;
Adjudant-major : Charles THIERRY.

Carabiniers : **Cap.** : Jacob BOUILLET;
Lieut. : Aimé THORIN;
S.-lieut. : François VILLIOT.

1re compagnie :

Cap. : Jean-Baptiste TURLOT;
Lieut. : Eugène DE LAUNAY;
S.-lieut. : Jean-Baptiste DELPOUILLE.

2e compagnie :

Cap. : Pierre-Philippe BERTIN;
Lieut. : Marc STÉCLIN;
S.-lieut. : François CANCHE.

3e compagnie :

Cap. : Pierre WALCHIERS;
Lieut. : BAUDIN [2];
S.-lieut. : Jean-Henry BOUCHON.

4e compagnie :

Cap. : Jacob SEVER;
Lieut. : Antoine BOUILLET;
S.-lieut. : Jacob VITMER.

5e compagnie :

Cap. : Josse VAN KEER;
Lieut. : Emmanuel MONTUIR;
S.-lieut. : François DÉNÉCHAUX, dit BERRY.

6e compagnie :

Cap. : Charles MARIN;
Lieut. : François HENRION [3];
S.-lieut. : Pierre MORICE.

7e compagnie :

Cap. : Pierre VAN DAEL;
Lieut. : Jean MAES;
S.-lieut. : Jean-Baptiste ZIMMERMANN.

8e compagnie .

Cap. : Louis-Marie CHOUELLER;
Lieut. : Guillaume DE GLAIN;
S.-lieut. : Nicolas BARROUX.

1. Capitaine à la 7e compagnie de Mont-Cassel, le 4 floréal an II (23 avril 1793) : « a reçu six coups de baïonnette à l'affaire de Menin ».
2. Lieutenant à la 14e Légère, le 21 nivôse an III (10 janvier 1795) : « a été blessé d'un coup de feu à l'affaire du Wahal ».
3. Sous-lieutenant au 14e bataillon de Chasseurs : « a été blessé à la jambe gauche à l'affaire de Bois de Raismes, le 1er mai 1793 ».

3e BATAILLON

Chef de bataillon : Henry-Joseph-Xavier DUPONT, né à Namur en 1769, provenant du 5e bataillon de Tirailleurs.
Adjudant-major : Maximilien DÉNÉCHAUX, dit BERRY.

Carabiniers : **Cap.** : Memmy L'HÔTE;
Lieut. : Paul GUICHARD;
S.-lieut. : Pierre-Nicolas POULAIN.

1re compagnie :
Cap. : Jacob OSWALD;
Lieut. : Louis MOUTIN;
S.-lieut. : Georges BOUILLET.

2e compagnie :
Cap. : Pierre-Cornil-Jacques DE TAMMOIECKER;
Lieut. : Laurent FEGEY;
S.-lieut. : André EXPERT.

3e compagnie :
Cap. : Aimable BAUMARD;
Lieut. : Joseph VAN CUTSSEN;
S.-lieut. : Joseph-Horix VALDAN.

4e compagnie :
Cap. : Louis BOUCHER;
Lieut. : Jean-Marie LAVRILLAT;
S.-lieut. : Nicolas REMY.

5e compagnie :
Cap. : Nicolas GODEFROY;
Lieut. : Jacques-Marie ROBLIN;
S.-lieut. : Jacob YUNG.

6e compagnie :
Cap. : Antoine MERLE [1];
Lieut. : Bernard DE VIENNE;
S.-lieut. : Jean-Baptiste-Marie CHOUELLER.

7e compagnie :
Cap. : Daniel KOLVEMBACK [2];
Lieut. : Joseph SACRE;
S.-lieut. : BÉTREMIEUX.

8e compagnie :
Cap. : Charles VAN DÉRÉCHÉREN;
Lieut. : François MESMER;
S.-lieut :

OFFICIERS ADJOINTS ET AUXILIAIRES DE L'ÉTAT-MAJOR DU RÉGIMENT

Chef de bataillon : Jean-Baptiste LAUWRAY [3];
Adjudant-major : VITAL-DUPEYRON [4];
Quartier-maître de bataillon (sous-lieutenant) : Jean-Louis COPREAUX.

Capitaines adjoints et auxiliaires.

Blaize AMARET;
François-Joseph DAVID, capit. d'artillerie;
Arnold MAES;
Mathieu BURRY;
Jean-Nicolas BRISMISSHOLTZ;
Augustin LAGROY;
Gilles-Joseph HOUBA.

1. Né à Paris.
2. A été blessé à Juliers, le 1er mars 1793, étant lieutenant au 14e bataillon de Chasseurs.
3. Né à Montfort-l'Amaury. « Capitaine à la compagnie de Saulti, reçut le 15 novembre 1792 du général Flanqueville l'ordre d'aller, avec sa compagnie (150 h.) et 25 hussards du 3e, débusquer l'ennemi trois fois supérieur en nombre et qui occupait le village de Trianon, où étaient rassemblés des approvisionnements de munitions. Lauwray chassa l'ennemi de ces positions, le poursuivit dans les bois, le défit complètement, et, après un combat de plusieurs heures, le força à la retraite sur Louvain. Lauwray s'empara d'un magasin contenant 184 tonneaux de poudre; il était alors capitaine au bataillon des Chasseurs de Mont-Cassel. Peu après, le capitaine Lauwray se signala de nouveau à la prise de Menin, où il reçut onze coups de sabre ou de baïonnette. » — Cette citation est extraite des *Fastes de gloire*. Provient du bataillon de Mont-Cassel.
4. Provient du 2e bataillon de la Vienne, dont les débris ont été incorporés par ordre supérieur.

Lieutenants adjoints et auxiliaires.

Jean CHOMÉ;
Guillaume LECAMUS;
Antoine-Bonaventure SAUVAGE;
Marie-François BOCQUET;
Jacob-Joseph COLLET;
Henri-Jean DUTAILLIS [1];
Toussaint MOYSE [2].

Sous-lieutenants adjoints et auxiliaires.

Charles STAUBBLAUERS. Alexis LE NORMAND, Jean NAUDE.

OFFICIERS ATTACHÉS AUX ÉTATS-MAJORS

Capitaines adjoints.

JOUANNON;
Adrien-J.-B.-Aimable RAMON, dit DUTAILLIS;
HULIN;
Antoine ROUSSEAU.

Lieutenant adjoint : Charles-Martin GOBRECK.
Sous-lieutenant adjoint : DURAND.

III. — Uniforme.

Principales modifications. — La nouvelle 1re Légère conserva son ancien uniforme jusqu'en 1797. Elle prit alors le pantalon collant en drap bleu, les demi-guêtres ornées d'un gland.

L'habit resta bleu avec pattes et revers à pointes de même couleur. Les parements également bleus furent carrés; les retroussis des Grenadiers furent ornés d'une grenade; ceux des Chasseurs, d'un cor de chasse. Les boutons restèrent blancs et portèrent le numéro 1.

Coiffure. Armement. — Les Grenadiers reçurent le bonnet à poil orné d'une grenade appliquée au-dessus du front, d'un plumet rouge placé sur le côté gauche, et d'une guirlande blanche surmontée d'une croix blanche appliquée sur un fond de drap rouge terminé par un gland plat. Les Chasseurs conservèrent le chapeau avec plumet vert jusqu'à l'adoption du schako [3].

L'armement ne fut pas changé : on conserva le fusil modèle 1777 et le sabre briquet.

1. Provient du 2e bataillon de la Vienne.
2. Passé à la 4e du 3, le 23 vendémiaire an V (14 octobre 1796).
3. Le schako est une coiffure d'origine hongroise ou plutôt grecque. Les Grecs circoncis ayant seuls le droit de porter le turban en étoffe, les non circoncis prirent un turban en peau qui fut appelé *turban toléré*. Les Hongrois adoptèrent bientôt le nouveau turban, le modifièrent et lui donnèrent le nom de shako, chako, schako. La milice autrichienne prit la coiffure hongroise en 1762. Ce schako autrichien était fort bas; les Français l'appelaient casquette. Le schako fit son entrée en France en 1792; mais, jusqu'en 1803, ce fut une coiffure en feutre avec flamme à la hussarde et sans visière. Le modèle de 1803 fut mis en service en 1804 en commençant par les grenadiers réunis à Arras; ce fut le signal de l'abolition de la chevelure poudrée. Les caprices et les hasards de la mode ont donné depuis au schako les formes les plus bizarres et les plus variées.

CHAPITRE II

GARNISONS OCCUPÉES ET MOUVEMENTS EFFECTUÉS DE 1796 A 1799

I. — A l'armée du Nord.

Situation dans laquelle se trouve la 1re Légère. — Après la réorganisation de 1796, la nouvelle 1re demi-brigade légère cantonnée à Cochem, sur la basse Moselle, avec un effectif de 2675 hommes, continua à faire partie de l'armée du Nord qui, depuis la paix avec la Hollande et la Prusse, n'était plus qu'un corps d'observation sous le commandement du général Moreau.

La 1re Légère resta dans cette situation jusqu'à la fin de fructidor an V (septembre 1797).

Divisions dont elle fait partie. — Pendant cette période de repos relatif qui dura près d'un an et demi, nos bataillons changeant fréquemment de postes, tantôt séparés, tantôt réunis, appartiennent à la 1re division, division de droite (Macdonald) [1], jusqu'en messidor an V (juillet 1797), puis à la 3e division jusqu'à leur départ pour l'armée d'Allemagne.

Garnisons occupées. — En quittant Cochem, nos bataillons allèrent occuper : le 1er, Neuwied; le 2e, Mehrsheim; et le 3e, Schweinheim dans la Basse-Alsace. Le 1er nivôse an V (21 décembre 1796), la demi-brigade est en entier à Dusseldorf. Elle y séjourne trois mois, puis descend sur l'Yssel et tient garnison : les 1er et 2e bataillons, à Zutphem; le 3e, à Deventer.

1. Par exception, le 1er bataillon (954 hommes) fut détaché de la division de droite : 1° à Neuwied, à l'avant-garde du centre (division Desjardins), pendant la 2e quinzaine de vendémiaire an V (octobre 1796); 2° à Creutznac, à la même division, du 25 germinal au 16 prairial an V (24 avril-4 juin 1797).



Le 21 messidor (9 juillet 1797), passant à la 3e division, nos bataillons vont occuper sur la rive gauche du Rhin : le 1er, Bois-le-Duc; le 2e, Grave; le 3e, Nimègue. De là, ils sont mis en route le 18 vendémiaire an VI (9 octobre 1797) avec la division gauche de l'armée du Nord pour aller à l'armée d'Allemagne (aile gauche). En quittant le Brabant, la 1re demi-brigade légère avait 2268 hommes présents à son effectif.

II. — A l'armée d'Allemagne.

Traité de Campo-Formio. — Le traité de Campo-Formio signé le 17 octobre 1797 rendit la paix à l'Europe. La 1re Légère arrivait alors à Cologne. Elle en repartit aussitôt pour retourner dans le territoire batave : le 1er bataillon, à Zutphem; les 2e et 3e, à Deventer.

Compagnies auxiliaires. — Les compagnies auxiliaires (Dépôt), dont l'effectif total ne dépassa pas 94 hommes, avaient tenu garnison à Wagennengen jusqu'à la mise en marche de la demi-brigade sur Cologne. A ce moment, elles furent envoyées à Zutphem où le 1er bataillon les rejoignit à la fin d'octobre, comme nous l'avons dit plus haut.

Elles restèrent dans cette place jusqu'à leur rentrée en France.

III. — A l'armée d'Angleterre.

Premier projet de descente en Angleterre. — L'Angleterre avait refusé la paix et se trouvait aux prises avec l'Irlande révoltée. Cette situation avait fait entrevoir la possibilité d'une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne. C'est en vue de cette éventualité que la 1re Légère fut rapprochée de la France. Le 1er nivôse an VI (21 décembre 1797), elle occupe Bois-le-Duc, Bréda et Berg-op-Zoom.

L'attitude toujours intraitable de l'Angleterre, les appels pressants que les Irlandais ne cessaient de nous adresser, décidèrent enfin le Directoire à réunir sur les côtes de la Manche une armée destinée à opérer un débarquement. Elle fut appelée *armée d'Angleterre.*

Sur les côtes de la Manche. — Les troupes de l'ancienne armée du Nord devaient naturellement fournir les premières leur contingent. La 1re Légère, mise en route sans retard, traversa la Belgique dans toute sa longueur et arriva à Abbeville, point de concentration, le 23 ventôse an VI (12 mars 1798).

C'est dans cette place que la demi-brigade rendit ses pièces de canon qu'un arrêté du 5 pluviôse (24 janvier) venait de supprimer.



Après quelques jours passés à Abbeville, la 1re Légère, qui n'avait plus alors que 1596 hommes dans le rang, fut envoyée à Calais, Saint-Pierre-lès-Calais et Peuplingues, où elle fut placée sous les ordres du général de division Grenier.

Les compagnies auxiliaires partirent de Zutphem et rejoignirent directement la portion active à Calais le 11 prairial (30 mai).

Le projet de débarquement est abandonné. — Cependant des difficultés qu'on n'avait pas prévues, et aussi la jalousie de l'Europe impatiente de prendre sa revanche, décidèrent le Directoire à renoncer à l'expédition d'Irlande ; ce serait en Égypte qu'on irait attaquer l'inflexible ennemie.

L'armée d'Angleterre fut dissoute : la 1re Légère quitta les bords de la Manche le 4 thermidor (22 juillet) pour aller à Cologne, où elle arriva le 23 (10 août) après avoir de nouveau traversé toute la Belgique. Elle campa à Mulheim, sur la rive droite du Rhin, et fit partie de la 3e division (Bonnet) de l'armée de Mayence (général Brune).

L'orage s'amoncelait sur nos frontières de l'Est : l'Autriche et la Russie organisaient avec l'Angleterre une 2e coalition contre nous. La France, de son côté, se disposait à recommencer la lutte. De nombreuses recrues s'instruisaient dans les dépôts. Les compagnies auxiliaires [1] de la 1re Légère avaient reçu à Aix-la-Chapelle, le 10 pluviôse (29 janvier), 1200 jeunes soldats destinés à renforcer les bataillons actifs.

IV. — A l'armée du Danube.

Concentration en Alsace. — Au commencement de l'année 1799, la 1re Légère, détachée de l'armée de Mayence, fut envoyée le 2 ventôse an VII (20 février 1799) en Alsace, où se concentrait l'armée du Danube. Jourdan, qui la commandait en chef, avait établi son quartier général à Strasbourg; la 3e division, à laquelle appartenait la 1re Légère, était aux ordres de Saint-Cyr.

La guerre est inévitable. — Sur les instances de l'Angleterre, la 2e coalition s'était formée : le cabinet de Vienne, qui depuis Campo-Formio n'avait pas désarmé, déployait déjà 170000 hommes du Mein au Pô. La Russie mettait en route un renfort de 100 000 hommes.

En France aussi, l'activité était grande : le Directoire et les Conseils avaient décrété la fameuse loi de *Conscription*, par laquelle tout Français devait porter les armes de vingt à vingt-cinq ans. Une levée de 200 000 hommes avait été ordonnée et les recrues affluaient à Aix-la-Chapelle.

Les hostilités allaient commencer.

1. Nos compagnies auxiliaires avaient quitté Calais le 25 thermidor an VI (13 août 1798) et étaient arrivées à Maëstricht, le 16 fructidor (27 août). Parties de cette place le 2 nivôse an VII (22 décembre 1798), elles venaient de s'établir à Aix-la-Chapelle, où elles restèrent jusqu'en avril 1799.



CHAPITRE III

CAMPAGNE DE 1799. — DANUBE ET SUISSE

I. — Entre Rhin et Danube.

La 1[re] Légère franchit la Forêt-Noire. — Le 11 ventôse an VII (1[er] mars 1799), le mouvement en avant commence : la 1[re] demi-brigade légère (1[er] et 2[e] bataillon) avec 1342 hommes [1], flanqueurs de l'aile gauche de l'armée du Danube, passe le Rhin à Kehl, gagne la vallée du Renchen, traverse Oberkirch et le col de Kniebis et gagne Freudenstadt sur la Murg, puis, tournant à droite vers Oberndorf, remonte le Necker jusqu'à Rothweil, où elle arrive le 16 ventôse (6 mars).

En cinq jours, les défilés de la Forêt-Noire étaient franchis. Jourdan prit position sur le Danube en attendant la déclaration de guerre qui ne fut faite que le 22 ventôse (12 mars).

Situation des deux partis. — L'armée du Danube devait être de 60 000 hommes; mais elle n'en comptait en réalité que 38 000. Elle avait devant elle l'archiduc Charles, à la tête de 54 000 fantassins et de 24 000 cavaliers [2]. Néanmoins le Directoire, « comptant toujours, dit Thiers, sur l'effet de l'offensive et animé de la même confiance dans ses soldats, voulait que, malgré les disproportions du nombre, les généraux se hâtassent de brusquer l'attaque et de déconcerter les Autrichiens par une charge impétueuse ».

Jourdan reçut en même temps l'avis de déclaration de guerre et l'ordre d'atta-

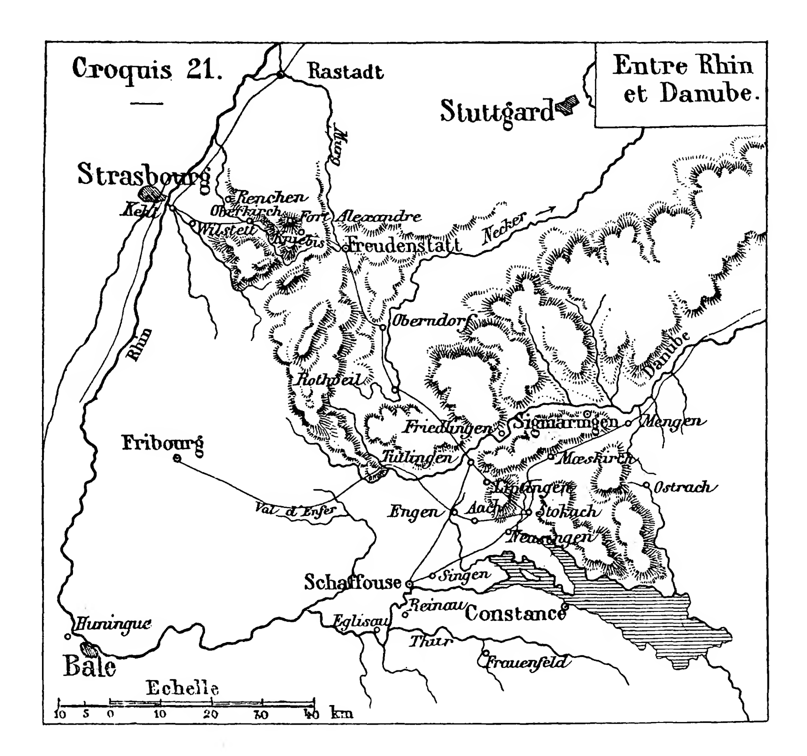
1. Le 3[e] bataillon (950 hommes) avait été renvoyé à l'*armée du Rhin*, en formation sous le commandement de Bernadotte. Il resta à Coblentz jusqu'au commencement de septembre.

2. L'archiduc Charles avait franchi le Lech le 3 mars, et marchait à notre rencontre.



quer. Il se porta immédiatement en avant. Le 30 ventôse (20 mars), l'armée du Danube était établie entre le lac de Constance et le Danube, derrière la ligne formée par l'Aach, petit affluent du Danube, et le torrent d'Ostrach qui se jette dans le lac de Constance. La 1[re] Légère, à l'extrême gauche de la ligne, occupait fortement le bois d'Altenveiler sur les pentes septentrionales du plateau de Mengen.

C'est dans cette position que Jourdan reçut l'archiduc.



Combat d'Ostrach. — Le 2 germinal (22 mars), deux colonnes autrichiennes abordèrent nos deux ailes, dès le matin. La lutte fut des plus acharnées : « *Les Français déployèrent en cette rencontre*, dit Thiers, *une bravoure et une opiniâtreté qui excitèrent l'admiration du prince Charles lui-même* ».

Il fallut pourtant céder au nombre : abordé par 50 000 hommes, notre centre fut enfoncé. La retraite, peu inquiétée d'ailleurs, s'effectua en bon ordre : la 1[re] Légère, toujours à l'extrême gauche avec la division Saint-Cyr, campa, le 22 au soir, sur les hauteurs de Tuttlingen.

Bataille de Stokach. — Malgré l'échec du 22 mars, Jourdan ne persiste pas moins dans l'intention de prendre l'offensive en concertant ses opérations avec celles de l'armée d'Helvétie (Masséna) dont le flanc gauche se trouve à découvert par l'abandon de Stokach, nœud des routes de Souabe et de Suisse. Il fixe son mouvement au 5 germinal (25 mars). L'archiduc Charles avait projeté d'exécuter, le même jour, une grande reconnaissance.

L'armée autrichienne était en position, la gauche derrière la petite rivière de Stokach; la droite, sur les pentes du plateau de Nellemberg longées par la route de Stokach à Liptingen.

Les deux armées se rencontrèrent dès le matin et l'action s'engagea promptement sur tout le front. A notre gauche, la division Saint-Cyr refoula dès le début la droite ennemie, chassa les Autrichiens de Liptingen, pénétra avec eux dans les bois et les poursuivit jusqu'au ravin. Dans cette vigoureuse attaque, « *le lieutenant Dénéchaux*, de la 1re Légère, *avec 6 carabiniers seulement, se précipita sur une compagnie hongroise qui fut surprise, se débanda et repassa le ravin de Stokach* ». Le capitaine Montossé fit 10 prisonniers et mérita d'être cité dans le bulletin de la journée « pour sa vaillante conduite ».

Voyant les Autrichiens s'entasser en désordre dans Stokach, pour repasser le ravin, Jourdan, trop confiant dans le succès de sa gauche, ordonna à Saint-Cyr de continuer la marche pour envelopper l'archiduc et lui couper la retraite. Notre infériorité numérique ne permettait pas une pareille manœuvre contre un adversaire tel que le prince Charles.

Celui-ci, sans s'effrayer du mouvement de Saint-Cyr sur sa ligne de retraite et négligeant sa gauche suffisamment protégée par le ruisseau, lança ses réserves sur Liptingen. Chargeant lui-même, l'épée à la main, à la tête des grenadiers qu'il amène, il brise l'élan de notre centre, reprend les bois, et, malgré les chocs furieux de notre cavalerie, nous oblige à céder.

Épuisés par ce grand effort, les Autrichiens ne nous poursuivirent pas. La division Saint-Cyr, complètement isolée du reste de l'armée, se trouvait néanmoins dans une position très critique. La 1re Légère couvrit sa retraite qui s'effectua heureusement par Maeskirch, Friedlingen où elle mit le Danube entre elle et l'ennemi, et par Tuttlingen où elle repassa le fleuve et rejoignit enfin nos lignes.

Épisode du 26 mars. — Pendant cette marche rapide brusquement exécutée, le capitaine Antoine Lange, de la 4e du 1er, resta en arrière, le 26 au matin, avec un poste d'une section. « *Cerné par une compagnie autrichienne qui avait avec elle une pièce de canon, il attendit que l'ennemi fût à bonne portée, fit alors exécuter une salve, et, se jetant en avant, parvint à se dégager. Il rejoignit la demi-brigade après avoir fait deux lieues à travers les lignes ennemies et dans un pays des plus difficiles.* »

La victoire n'était à personne : les deux armées couchaient sur leurs positions, mais, comme dit Thiers, avec notre infériorité numérique, « *n'avoir pas vaincu, c'était être battu* ».

Après s'être replié jusqu'à l'entrée de la Forêt-Noire, Jourdan alla se disculper à Paris. Masséna, dont l'attitude menaçante avait empêché l'archiduc de pousser jusqu'au Rhin, fut investi du commandement de toutes les troupes de Dusseldorf au Saint-Gothard.



L'armée du Danube se trouvait en réalité dissoute [1]. Masséna en fit refluer en Suisse la plus grande partie.

La 1re Légère passa sur la rive gauche du Rhin à Eglisau, le 27 germinal (16 avril), et alla prendre position derrière la Thur.

II. — Défense de la Suisse contre les Autrichiens.

Engagement d'avant-postes. — Masséna avait renoncé à garder le grand angle du Rhin qui enveloppe toute la Suisse dont les côtés avaient un développement trop étendu pour ses forces. Cependant, avant d'établir sa ligne de défense sur la Limmat, il tenta d'empêcher, sur la rive gauche du lac de Constance, la jonction de l'archiduc avec son lieutenant Hotz.

La 1re Légère prit part sur la Thur à de nombreux engagements. Dans la rencontre du 3 floréal (22 avril) à Atklikon, le lieutenant Louis Reymaeckers fut blessé. Le 7 (26 avril), la demi-brigade défendit victorieusement le passage de la rivière à Andelfingen contre une colonne que l'archiduc Charles avait envoyée pour le surprendre.

Combat de Frauenfeld. — Les 5, 6 et 7 prairial (24, 25 et 26 mai), la 1re Légère prit une glorieuse part aux brillants combats de Nostembach, Frauenfeld et Winterthur. Le 5, à Nostembach, l'intrépide Montossé, qui ne peut pas aborder l'ennemi sans mériter une citation, amène 30 prisonniers. Le commandant Lecomte et le lieutenant Jacques-Marie Roblin furent blessés. Le 6, à Frauenfeld, le capitaine Nicolas Ménestrel « *voyant un bataillon suisse sans officier, le rallia, le conduisit à l'ennemi, fit un grand nombre de prisonniers et tua beaucoup de monde* ».

Le 6 (26 mai), à Winterthur, sont morts au champ d'honneur : le capitaine Jacob Bouillet, le lieutenant Paul Guichard et le sous-lieutenant Charles Staubblauers. Au nombre des blessés sont : le capitaine Roblin, promu depuis la veille, et les lieutenants Emmanuel Montuir et Louis Reymaeckers ; ce dernier fut fait prisonnier ainsi que le capitaine Joseph de Mollin.

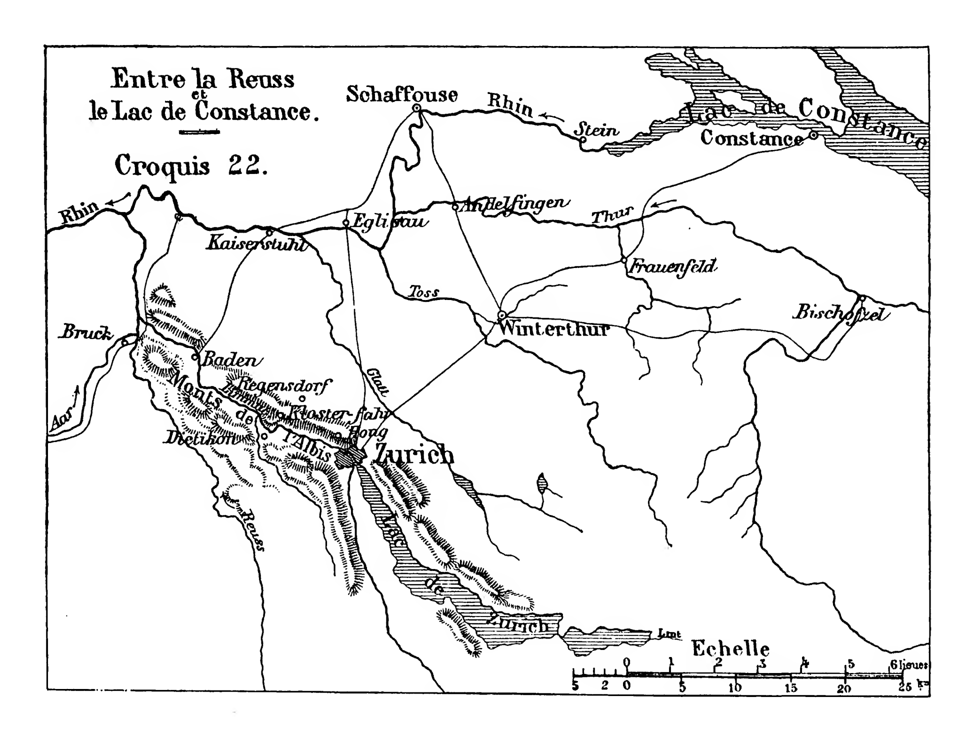
Première bataille de Zurich. — Malgré les succès qu'il avait remportés sur tous les points, Masséna n'avait pas réussi à empêcher la jonction de ces adversaires trois fois plus nombreux. Il se replia donc sur la Limmat. La position que choisit le général en chef était constituée par la ligne de hauteurs de la rive droite, couvrant à la fois la Limmat et Zurich et se prolongeant au nord du grand lac. Masséna y fit exécuter de nombreux retranchements sur tout le front et attendit.

1. Le nom d'*armée du Danube* subsiste néanmoins sur les situations jusqu'en janvier 1800.

La 1re Légère (4e division, général Walter) se trouvait postée au nord de Hong, face au col qui donne naissance à la petite vallée de Regensdorf.

Le 16 prairial (4 juin), l'archiduc lança ses colonnes sur toute l'étendue de notre ligne, cherchant les points faibles pour les percer. Toutes ses attaques furent victorieusement repoussées. Le sergent Jean-Baptiste Noirot de la 1re Légère fit à lui seul deux prisonniers et mérita d'être cité à l'ordre comme s'étant particulièrement distingué.

Le lendemain, l'archiduc renouvela ses assauts sans plus de succès.



Position sur la rive gauche de la Limmat. — Cependant Masséna, en présence de l'opiniâtreté des Autrichiens à vouloir le percer, se rendit compte des difficultés qu'il aurait à battre en retraite avec une rivière à dos, s'il venait à être forcé sur un seul point. La chaîne de l'Albis qui longe la rive gauche de la Limmat lui offrait une superbe position couverte sur tout le front par les bords escarpés de la rivière, position beaucoup plus forte que celle qu'il occupait. Il donna donc l'ordre de se replier. Le mouvement s'exécuta sans perte.

Découragés par les tentatives infructueuses des jours précédents, les Autrichiens n'osèrent pas aborder notre nouvelle ligne. Les deux armées restèrent ainsi en présence pendant trois mois et demi. L'archiduc occupa Zurich et attendit l'arrivée de l'armée russe amenée par Korsakoff.

Défense du pont de Brück. — Cette longue inaction ne fut troublée que par quelques affaires d'avant-postes. La 1re Légère (1673 hommes) était passée au

commencement de juillet à la 5e division (Turreau). Le 20 thermidor (7 août), le 2e bataillon (849 hommes) fut détaché à la 6e division (Ney), qui gardait l'extrémité gauche de la ligne de Masséna sur les bords de l'Aar.

Le 30 thermidor (17 août), l'archiduc envoya une colonne pour essayer de surprendre le passage de cette rivière à Brück. Le 2e bataillon de la 1re Légère contribua puissamment à repousser les Autrichiens. Dans cet engagement qui fut dirigé par Ney en personne, le capitaine adjudant-major Martin Emmerecks fut grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche; le lieutenant Maximilien-Joseph Lecler fut également atteint.

Le 3e bataillon à l'armée du Rhin. — Pendant que les 1er et 2e bataillons de la 1re Légère combattaient en Suisse, le 3e bataillon (950 hommes), détaché à Coblentz à l'armée du Rhin depuis près de six mois, avait été placé au commencement de septembre à la 5e division de cette armée (général Dufour) et envoyé à Landau où il allait, lui aussi, se mesurer avec les troupes de l'archiduc.

Celui-ci, à l'arrivée de Kutusoff, lui avait cédé ses emplacements sur la rive droite de la Limmat. Laissant Hotze derrière le lac de Zurich et la Lint, il avait repris la route de Souabe et s'était porté à la rencontre de l'armée du Rhin. A son approche, cette armée du Rhin s'était solidement établie sur la rive gauche, d'où elle repoussa, jusqu'à la fin de la campagne, toutes les tentatives que fit l'ennemi pour franchir le fleuve.

III. — Défense de la Suisse contre les Russes.

Comment les Russes remplacent les Autrichiens. — Obéissant à des considérations politiques, le conseil aulique avait décidé : 1° que Suwaroff laisserait Mélas opérer seul en Italie et prendrait à revers l'armée de Masséna, en entrant en Suisse par le Saint-Gothard; 2° que l'archiduc Charles céderait à Korsakoff [1] les positions de la Limmat et irait menacer l'Alsace. Ce double mouvement commença à s'exécuter à la fin d'août. C'est ainsi que Masséna, sans avoir quitté ses positions, avait changé d'adversaire. Nous allons voir comment les agiles baïonnettes de nos chasseurs reçurent les « *colosses du Nord* », les barbares, qu'on leur avait dépeints comme des « *géants invincibles* ».

Deuxième bataille de Zurich. — Le 20 septembre, le 1er bataillon de la 1re Légère rejoignit le 2e [2] à la brigade Heudelet de la 6e division, dont le général Mesnard venait de prendre le commandement. La 1re Légère (1740 hommes) se

1. Korsakoff était enfin arrivé.
2. Le 2e bataillon avait lui-même quitté momentanément la 6e division, le 27 août, pour passer, pendant quelques jours seulement, à la 7e (général Klein).

trouvait à la droite de la division de gauche, lorsque le général en chef, sortant brusquement de son repos, mit à exécution le plan hardi qui devait anéantir l'armée de Korsakoff, avant que Suwaroff ait pu intervenir.

Le 3 vendémiaire an VIII (25 septembre 1799), à cinq heures du matin, la veille même du jour où Korsakoff devait sortir de Zurich pour nous attaquer, Masséna met en mouvement le gros de son armée, pendant que Soult à droite franchit la Linth et que Mortier au centre, soutenu par Klein, empêche Korsakoff de déboucher de Zurich. Oudinot avec la division Lorge et une partie de la division Mesnard [1], la brigade Heudelet dont fait partie la 1re Légère, passe la Limmat à Dictikon, à 11 kilomètres au-dessous de Zurich, en face des hauteurs de Kloster-Fahr, où Korsakoff n'avait laissé qu'un poste de 3 bataillons [2].

Le succès de la manœuvre devait dépendre de la rapidité et du secret des préparatifs. La 1re Légère avait employé la nuit du 2 au 3 vendémiaire à traîner des barques à travers les bois, pour les amener, à l'insu de l'ennemi, près de Dictikon. Le 3, elle traversa la Limmat à la suite de la division Lorge qui s'empara promptement de Kloster-Fahr. Le soir, tout le corps Oudinot avait pris position sur les derrières de Korsakoff, qui se trouvait ainsi cerné de tous côtés. La 1re Légère passa la nuit derrière la petite rivière de la Glatt, entre les routes de Winterthur et d'Eglisau.

Le lendemain 4 vendémiaire (26 septembre) devait être une rude journée : Korsakoff, furieux et désespéré, voulait se faire jour à tout prix; il forma une grosse colonne, mit en tête son infanterie, sa cavalerie au centre et en queue son artillerie et ses bagages; puis, donnant le signal de la charge, il lança cette masse, comme un coin, sur la route de Winterthur. L'infanterie passa avec une portion de la cavalerie et le général en chef russe; mais notre ligne percée se referma vite; tout le reste dut se rendre.

Trophées et pertes. — Les Russes complètement battus se retirent de la coalition. — 5000 prisonniers, 100 canons, tous les bagages de l'armée russe furent les trophées de la journée. La 1re Légère avait vaillamment combattu aux abords de la route de Winterthur; elle eut dans ces deux journées 242 tués ou blessés; parmi ces derniers, le capitaine des carabiniers du 1er bataillon, Daniel Kolvemback [3], qui reçut un coup de feu dans le bas-ventre.

Poursuite. — Les Russes repassent le Rhin. — La 1re Légère prit une part active à la poursuite de la colonne russe qui avait réussi à prendre la route

1. Le reste de la division Mesnard se battit toute la journée près du confluent de la Limmat et de l'Aar et réussit à retenir sur ce point la division russe Durasoff qui s'y trouvait, et qui aurait pu faire tout manquer, si elle était revenue sur Kloster-Fahr.

2. Korsakoff avait concentré toutes ses forces autour de Zurich et dans la ville même, afin de déboucher plus rapidement le lendemain pour l'attaque projetée.

3. Les noms des autres officiers de la 1re Légère blessés à Zurich n'ont pas été conservés; leur nombre même ne figure sur aucun document. La différence des effectifs a seule permis de constater le total des pertes : la 1re légère avait à l'effectif, le 1er vendémiaire, 1740 hommes; elle n'en avait plus que 1498, le 16 vendémiaire : soit en moins 242 hommes.



de Winterthur. Le 7 octobre, le capitaine Merle « *étant en tirailleurs avec 30 hommes, prend et fait désarmer 50 soldats russes* ».

Suwaroff, qui comptait achever la déroute des Français, tomba au milieu de nos colonnes victorieuses. Il eut le sort de Korsakoff.

Les débris des armées russes repassèrent le Rhin. L'orage était conjuré, Masséna s'avança jusqu'au grand fleuve dont personne n'osa plus lui disputer la possession. En décembre, toutes les hostilités cessèrent pour ne reprendre qu'au printemps suivant. Dans cet intervalle, l'empereur Paul Ier s'était retiré de la coalition.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE DE 1800

I. — Premières opérations entre Rhin et Danube.

Plan du Premier Consul. — Avant de reprendre le récit des opérations auxquelles concourut la 1re Légère en 1800, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale.

Bonaparte, laissant à Kléber le commandement de l'armée d'Égypte, était rentré en France; il avait été reçu en sauveur. La journée du 18 brumaire (8 novembre) le plaça à la tête du gouvernement. Le 5 nivôse (26 décembre), le Premier Consul écrivit au roi d'Angleterre et à l'empereur d'Allemagne pour demander la paix. Les réponses négatives des deux cabinets rendirent en France la guerre populaire et une levée de 100 000 conscrits fut accordée d'enthousiasme par le Corps législatif. C'est alors que Bonaparte conçut le merveilleux plan de campagne qui devait avoir son dénouement à Marengo.

Nos adversaires [1] avaient sur pied deux grandes armées de 120 000 hommes chacune : celle d'Italie commandée par Mélas et celle du Rhin commandée par de Kray [2]. Celle-ci s'étendait de Mayence aux sources du Rhin par où elle communiquait avec l'Italie.

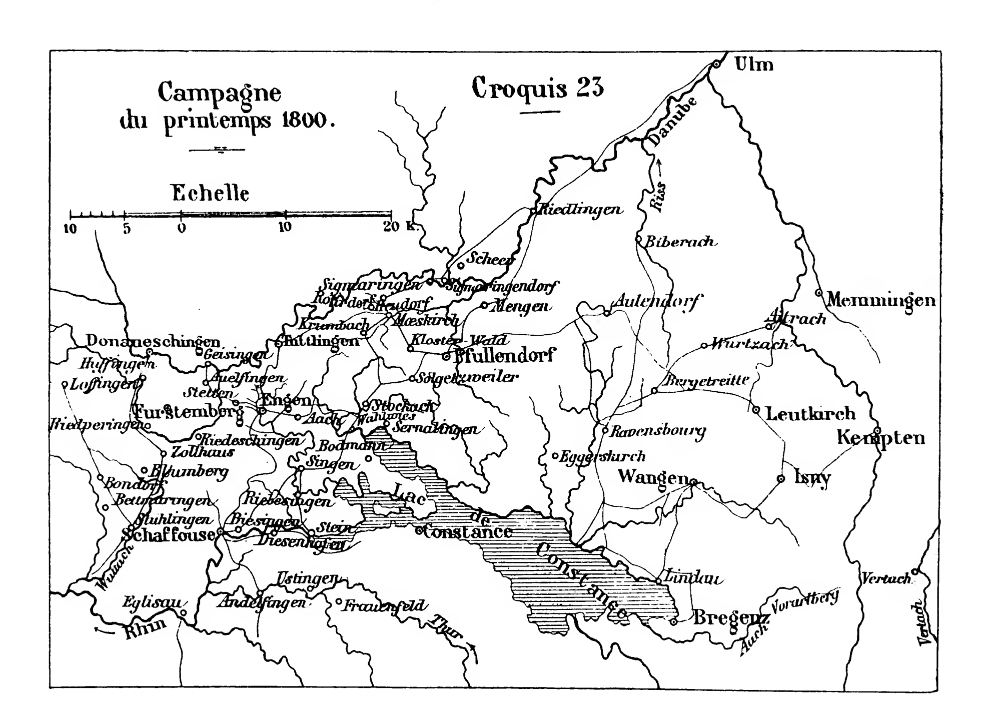
Laissant à Masséna le soin de défendre de son mieux avec 36 000 hommes notre frontière du sud-est, Bonaparte porta à 130 000 hommes l'armée du Rhin sur laquelle il semblait avoir concentré toute son attention. Il la confia à Moreau avec mission de repousser de Kray en Bavière et de couper ses communications

1. Nous avions encore contre nous : l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg et la principauté de Mayence soudoyée par l'or anglais. La Prusse persistait dans sa neutralité. La Russie s'était retirée de la coalition.

2. L'archiduc Charles s'était montré favorable à la paix et avait été remplacé par de Kray.

avec Mélas, afin de déblayer le terrain et de permettre ainsi l'intervention décisive d'une armée de réserve qu'il allait former secrètement et dont il se réservait à lui-même le commandement.

La 1re Légère à l'armée du Rhin. — La 1re Légère avec ses 3 bataillons de guerre[1] entra au commencement de janvier 1800 dans la composition de l'armée du Rhin à l'aile droite (division Lorge). Le 10 germinal (30 mars), le 1er bataillon



(997 hommes) passa à la division Montchoisy (1re de l'aile droite). Cette division devait rester en Suisse pour y former le premier élément de l'armée de réserve dont le général Berthier prit le commandement au mois de mai en attendant l'arrivée du Premier Consul. Les 2e et 3e bataillons de la 1re Légère (1950 hommes) passèrent à cette même date à la division Vandamme (2e de l'aile droite). La demi-brigade avait été renforcée de 350 recrues provenant de la levée des 100 000 conscrits. Elle était alors cantonnée à Ustingen sur la Thur.

« *Cette armée du Rhin*, dit Thiers, *quoique portant, comme les autres armées de la République, les haillons de la misère, était superbe...... On n'aurait pas pu dire sans injustice que ses soldats étaient plus braves que ceux de l'armée d'Italie; mais ils présentaient toutes les qualités des troupes accomplies, ils étaient sages, sobres, disciplinés, instruits et intrépides. Les chefs étaient dignes des soldats.* » Plus loin, après avoir fait observer que dans cette armée les deux armes de la cavalerie et

1. Le 3e bataillon avait rejoint les deux premiers à la division Mesnard en octobre 1799. L'effectif de la 1re Légère était de 2614 hommes en janvier 1800. Ses compagnies auxiliaires (192 hommes) transportées à Héricourt en Caux, le 11 brumaire an VIII (1er novembre 1799), y resteront jusqu'au 18 prairial (6 juin 1800).

de l'artillerie se trouvaient numériquement fort au-dessous des proportions ordinaires, le grand historien ajoute : « *La qualité de l'infanterie permettait d'ailleurs de se passer de toutes les armes auxiliaires* ».

Moreau avait divisé son armée en 4 corps. Le corps formant l'aile droite sous les ordres du général Lecourbe, « le plus habile des officiers de son temps dans la guerre de montagne » [1], se rassembla entre Schaffouse et Diesenhoffen, du 25 au 30 avril. Pendant ce temps, les corps du centre, de l'aile gauche et de la réserve, menaçant la Forêt-Noire, trompaient le maréchal de Kray sur la direction de notre attaque, puis, remontant le cours du Rhin, se rapprochaient de notre droite.

La 1re Légère passe le Rhin. — Le 11 floréal (1er mai), Lecourbe franchit à son tour le Rhin sur un pont jeté en une heure et demie à l'est de Schaffouse. La 1re Légère (2e et 3e bataillons) passa le fleuve avec le général Vandamme, enleva Biesingen avec beaucoup d'entrain et marcha sur Stein d'où les Autrichiens furent repoussés.

Dans cet engagement qui fut très vif, les capitaines Nicolas Baudin et Hubert Houillon furent blessés, ainsi que le lieutenant Charles-Nicolas Fassin et les sous-lieutenants Jacques Déchaux et Frédéric Hergwegh. Ce dernier tomba aux mains de l'ennemi. Le fourrier Jean Houillon, blessé à l'attaque de Stein, fut nommé sous-lieutenant au corps quelque temps après.

Le 12 floréal (2 mai), la 1re Légère bivouaqua sur les hauteurs de Singen qui bordent le ravin d'Engen.

Bataille de Stokach. — Le 13 (3 mai), à 7 heures 1/2 du matin, Lecourbe porta son corps d'armée (25 000 hommes) en 3 colonnes sur Stokach où se trouvait l'arrière-garde du maréchal de Kray commandée par le prince de Lorraine-Vaudemont. Stokach renfermait les magasins autrichiens et servait de trait d'union entre de Kray et le prince de Reuss qui occupait le Vorarlberg.

La 1re Légère (division Vandamme, brigade Molitor) fit partie de la colonne de droite conduite par Vandamme en personne. Elle prit un chemin de traverse, passa par Bodmann, franchit la Stokach à Wahlwies, arriva à Sernalingen, et, gagnant les hauteurs qui dominent au sud la ville de Stokach, se trouva ainsi en position sur les derrières de l'ennemi. Stokach fut enlevé au pas de charge et l'infanterie autrichienne ayant vainement tenté de se reformer à l'est de la ville fut mise en pleine déroute. Lecourbe prit à l'ennemi dans cette journée, indépendamment de ses immenses magasins, 4000 hommes, 500 chevaux et 8 canons.

Pendant que notre droite remportait à Stokach une victoire relativement facile, Moreau avec le gros de ses forces battait de Kray à Engen.

Le lendemain, l'armée entière se prépara à continuer la marche vers le Danube,

1. Thiers.



pendant que de Kray prenait position à Moesskirch, pour tenter encore le sort des armes avant de nous céder la rive droite du fleuve allemand. La 1re Légère bivouaqua à Bondorf.

Bataille de Moesskirch. — Le 15 floréal (5 mai), à 4 heures du matin, Lecourbe, formant l'avant-garde, se met en marche directement de Stokach sur Moesskirch. Toutefois, pour couvrir sa droite en prévision de l'arrivée possible du prince de Reuss et intercepter les routes de Pfüllendorf et de Mengen, il fait passer par Solgersweiler et Klosterwald la brigade Molitor de la division Vandamme. La 1re Légère marche en tête de cette brigade où se trouvent les 36e et 94e de ligne.

Pendant que la brigade de Molitor exécutait le long détour qui allait l'amener sur le flanc gauche des Autrichiens, Lecourbe essayait vainement avec ses autres divisions de déboucher des bois qui précèdent le terrain découvert au fond duquel est située la petite ville de Moesskirch.

Après d'héroïques tentatives pour aborder de front, puis à gauche, la position ennemie, au moment même où les 38e et 67e demi-brigades enlèvent sur la gauche le village de Heudorf et les hauteurs boisées qui le dominent, la 1re demi-brigade légère culbutant les troupes de Vaudemont (aile gauche allemande) arrive devant la face sud-est de Moesskirch. L'infanterie autrichienne établie dans les faubourgs la reçoit par un feu meurtrier. Elle s'élance alors au pas de course et, pendant que deux autres bataillons de la brigade tournent la position par le nord, elle pénètre la première dans la ville, chassant l'ennemi devant ses baïonnettes.

Pendant le reste de la journée, les divisions Vandamme et Montrichard du corps Lecourbe continrent la réserve autrichienne à Rohrdorf et permirent ainsi à Moreau de résister d'abord victorieusement aux grands efforts que de Kray tenta au centre et à sa droite et de battre enfin l'armée autrichienne enfoncée sur tout le front. L'obscurité de la nuit mit fin au combat et couvrit la retraite de l'ennemi.

Les Autrichiens avaient perdu 8000 hommes tués, blessés ou pris, et 5 canons. Les pertes des Français ne dépassaient pas 2000 hommes. Le général Dessolles, chef d'état-major général de l'armée, termina par ces mots le rapport qu'il adressa au Premier Consul : « *Si je voulais vous citer tous ceux qui ont montré du courage et du dévouement dans cette journée, je devrais vous nommer tous les soldats qui ont combattu.* »

II. — Les Autrichiens sont rejetés sur Ulm.

Marche en avant. — De Kray se réfugia sur la rive gauche du Danube. Moreau continua alors sa marche en avant en maintenant presque toutes ses forces sur la rive droite et en présentant un front perpendiculaire au cours du



fleuve. Lecourbe à l'aile droite surveille toujours les Alpes et détache une brigade vers le lac de Constance.

La 1re Légère campa les 16 et 17 floréal (6 et 7 mai), à Eggerskirch; le 18 floréal (8 mai), à Bergetreitte; le 19 floréal (9 mai), à Leutkirch.

La 1re Légère est détachée aux flanqueurs de droite. — Ce jour-là, Saint-Cyr battait à Biberach l'armée autrichienne. De Kray avait brusquement repassé le Danube et s'était mis en bataille sur les hauteurs qui bordent la Riess, tant pour couvrir les vastes approvisionnements des places de Riberach et de Memmingen que pour essayer de surprendre nos colonnes en marche. Repoussé de Biberach, mais conservant encore l'espoir de rallier le prince de Reuss, le général en chef autrichien, avant de se réfugier définitivement à l'abri d'Ulm, envoya un gros détachement à Memmingen.

Cette ville, importante par sa position même et par les magasins qu'elle contenait, était sur l'itinéraire de Lecourbe qui se disposait à l'attaquer le 20 floréal (10 mai), lorsqu'il reçut l'ordre d'envoyer la division Vandamme rejoindre les flanqueurs détachés déjà de cette division avec le général Lewal, dès le lendemain de la bataille de Moesskirch. Les troupes du prince de Reuss avec lesquelles de Kray voulait se relier préoccupaient aussi le général Moreau, qui avait cru nécessaire d'employer une division entière à couvrir le flanc droit de l'armée.

Laissant donc Lecourbe avec les divisions Montrichard et Lorge franchir l'Iller en face d'Aitrach et d'Egelsée et enlever Memmingen, la 1re Légère prit avec le général Molitor une direction au sud en passant par Gebratzhoffen, Eglofs, Lidenberg. Elle rejoignit ainsi la brigade Lewal qui s'était déjà emparée de Rasensbourg, Wangen, Isny et Lindau et avait par conséquent refoulé les détachements du prince de Reuss jusqu'à l'extrémité sud-est du lac de Constance.

Le 30 floréal (20 mai), le général Molitor prit le commandement des flanqueurs de droite, qui formèrent dès lors une division indépendante dans laquelle la 1re Légère fit partie de la brigade Jardon.

III. — Les Autrichiens sont chassés du Vorarlberg et des Grisons.

Prise de Brégenz. — Le 1er prairial (21 mai), Molitor résolut de prendre Brégenz. Les 4 et 5 prairial (23 et 24 mai), la 1re Légère (aile droite de la division) ayant sa droite au lac de Constance se distingua à l'attaque de Brégenz fortement occupée par l'ennemi. Le 4 prairial, le lieutenant Guisbier[1] fut blessé. Le 5,

1. Guisbier étant sous-lieutenant au 5e bataillon de Tirailleurs avait reçu quatre blessures en l'an II : le 21 floréal, à l'affaire de Gangeon; le 17 messidor, devant Maubeuge; le 27 messidor, au combat de Compohenlen, et le 11 thermidor devant Huningue.



l'héroïque dévouement du chasseur François Certout [1] nous rendit maîtres d'une porte de la ville. « *En se jetant le premier à la nage dans le lac de Constance, Certout parvint sur l'autre rive, malgré le feu de l'ennemi et ouvrit la porte de la place.* » Plusieurs camarades suivirent son exemple. Le sous-lieutenant Delaunay se fit particulièrement remarquer dans ce combat qui amena la prise de la place. Il fut nommé lieutenant peu après par le général en chef Moreau « *pour la bravoure distinguée dont il avait fait preuve le 5 prairial* ». Par arrêté du Premier Consul en date du 26 messidor an VIII, le chasseur François Certout reçut un fusil d'honneur [2]; c'était la première arme de ce genre qui était donnée à la 1re Légère.

Combat de la Vertach. — Maître de Brégenz, Molitor porta la division des flanqueurs à Kampten sur l'Iller. De là, la brigade Jardon fut dirigée, le 10 juin, vers la Vertach, pour couvrir la marche que Moreau avait ordonnée sur Augsbourg.

En arrivant sur les bords du cours d'eau, l'avant-garde de la brigade Jardon (1500 hommes) se trouva en présence de 2 bataillons du prince de Reuss. Molitor était à l'avant-garde; il ordonna l'attaque immédiate : en un clin d'œil, dit le lieutenant Guérin de la 1re Légère dans ses notes manuscrites, il les enfonça et les ramena prisonniers. La brigade Jardon rejoignit ensuite le reste de la division à Kampten.

Prise de Feldkirch. — Pendant que Moreau contraignait de Kray à abandonner Ulm [3] et s'emparait de Munich, Molitor retourna dans le Vorarlberg pour achever de chasser les derniers détachements que le prince de Reuss avait encore dans les Alpes Grises.

Le 25 messidor (13 juillet), il attaqua le camp retranché de Feldkirch qui défend l'entrée du Tyrol. Les gorges étroites et raides qui seules donnent accès à la vallée de Montafun rendent Feldkirch presque inabordable : Masséna lui-même avait échoué devant cette place, l'année précédente. La division des flanqueurs ne se

1. Le trait de courage du chasseur Certout a été reproduit dans un album publié en 1823 chez Rapilly à Paris et ayant pour titre : LE LIVRE DES JEUNES BRAVES OU ÉTRENNES MILITAIRES *dédiées aux enfants des héros français.* « A l'affaire du 24 mai 1800, dit l'ouvrage ci-dessus, Certoux (*sic*), chasseur à la 1re demi-brigade d'Infanterie légère, contribua d'une manière particulière à la reprise de Brégentz, en se précipitant le premier dans le lac de Constance et en s'avançant intrépidement à la nage, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, jusqu'au pont de cette place dont il ouvrit la porte. Un fusil d'honneur fut la récompense du courage que le chasseur Certoux déploya dans cette occasion. »

2. Les armes d'honneur étaient données en récompense aux soldats romains. Le Premier Consul en établit l'usage dans nos armées par décret du 4 nivôse an VIII (25 décembre 1799). Aux hommes d'infanterie on donnait des fusils d'honneur dont toutes les garnitures étaient en argent. Les officiers recevaient des sabres d'honneur; les tambours, des baguettes. A l'organisation de la Légion d'honneur, il y avait 4000 officiers ou soldats ayant des armes d'honneur. Ils furent les premiers légionnaires.

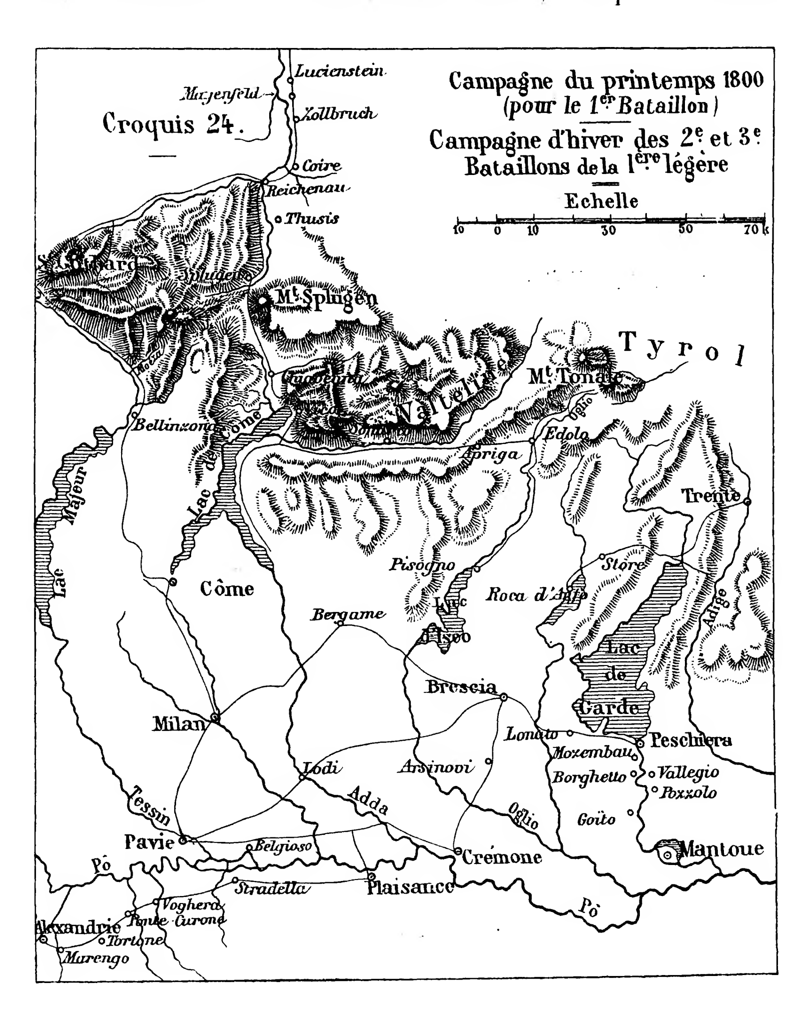
3. La compagnie de carabiniers du 2e bataillon rejoignit à ce moment le corps de Lecourbe et resta avec ce corps jusqu'à la fin de l'année.

Au passage du Danube, le 18 juin, elle fut sérieusement engagée : dans une charge à la baïonnette, le carabinier François David mérita un fusil d'honneur *pour avoir enlevé un drapeau aux Autrichiens* (arrêté du 1er messidor an VIII). Cette même compagnie prit part, le 3 décembre 1800, à la bataille de Hohenlinden que le général Mathieu Dumas cite « comme une des plus mémorables de la Révolution par l'exécution la plus rigoureuse et la plus littérale du plan prémédité ». Le sergent Jean-Alexandre Masselin et le carabinier Jacques Moisson gagnèrent dans cette journée un fusil d'honneur, « *pour s'être élancés à la baïonnette sur une batterie, avoir ramené plusieurs prisonniers et contribué par leur courage à la prise d'une pièce de 8* ».

laissa pas arrêter par ces difficultés : chaque corps fut obligé d'opérer isolément. La 1re Légère enleva les ouvrages de l'est. Le 2e bataillon se distingua particulièrement en montant à l'assaut de ces ouvrages. Le capitaine des carabiniers Baumard et les lieutenants Jean Gaillard et Emmanuel Lambert furent blessés. Deux jours après, l'armistice de Parsdorf suspendit les hostilités jusqu'en décembre.

IV. — Le 1er bataillon à l'armée de réserve.

Le 1er bataillon passe en Italie. — On se souvient que le 1er bataillon de la 1re Légère resta en Suisse à la division stationnaire, lorsque les 2e et 3e bataillons



franchirent le Rhin près de Schaffouse, le 1er mai. Ce bataillon fit partie de l'aile gauche de la fameuse armée de réserve.

Le 12 mai, après la prise de Memmingen, Moreau avait envoyé à cette armée de réserve 17000 à 18000 hommes que le général Lorge amena à Moncey chargé

de les conduire en Italie par le Saint-Gothard avec les troupes laissées en Suisse. Pendant que le gros de l'armée de réserve franchissait le Saint-Bernard, sous les ordres directs du Premier Consul, Moncey échelonnait les colonnes de l'aile gauche qui remontèrent la Reuss et pénétrèrent dans le val Levantine en refoulant tous les postes que Wukassowich avait placés aux débouchés des montagnes.

Affaire de la Moëza. — Le corps de Moncey n'avait devant lui que des détachements. Le 1er bataillon de la 1re Légère (division Lapoype) descendit du Saint-Gothard, le 8 prairial (27 mai), avec un effectif de 850 hommes. Le 10 (29 mai), au pont de la Moëza, dans un petit engagement, les lieutenants François Canche et Nicolas Barroux furent blessés. Les sergents-majors Fourcy de Gimont et Frémont, les sergents Grave et Noirot se distinguèrent : ce dernier, qui s'était fait remarquer l'année précédente, à Zurich, s'empara d'une pièce de canon. Grave obtint un fusil d'honneur; de Gimont et Frémont furent décorés ultérieurement[1].

Position du 1er bataillon de la 1re Légère avant et pendant la bataille de Marengo. — Le 17 prairial (6 juin), le corps Moncey arriva à Milan. Le lendemain, le Premier Consul le passa en revue et adressa à nos soldats une de ces courtes allocutions dont il avait le secret, allant droit aux cœurs et allumant dans les âmes le feu sacré.

Bonaparte chargea Moncey de garder le Tessin face à l'ouest, et de le défendre à tout prix, dans le cas où par impossible le baron de Mélas tenterait de se faire jour par la rive gauche du Pô. Le 1er bataillon de la 1re Légère occupa Pavie jusqu'au 13 juin. Ce jour-là, il passa le Pô à Belgioso, et, le 14, pendant que le Premier Consul terminait la campagne dans les plaines de Marengo, il s'était avancé jusqu'à Ponte Curone, surveillant les derrières de l'armée principale et la reliant par la Stradella avec Pavie, Lodi et Plaisance.

Le 15, l'armistice d'Alexandrie suspendit les hostilités en Italie.

V. — Pendant les armistices.

Situation générale. — Les armistices d'Alexandrie et de Parsdorf semblaient devoir donner la paix à l'Europe. Mais l'Autriche avait signé, le 20 juin, une convention par laquelle elle s'engageait à ne pas traiter sans l'Angleterre avant le mois de février. Aussi, de part et d'autre, tout en désirant sincèrement la paix, on ne négligeait rien pour recommencer la lutte.

L'Autriche confia ses armées à l'archiduc Jean. Celui-ci prit personnellement le commandement de l'armée du Danube et s'établit derrière l'Inn. Le général

1. Le 25 prairial an XII.



Iller garda le Tyrol allemand avec 10 000 hommes de troupes autrichiennes et 10 000 Tyroliens. Davidowich garda le Tyrol italien avec 20 000 hommes. L'armée d'Italie, occupant avec 80 000 hommes la ligne du Mincio, fut donnée au maréchal comte de Bellegarde.

Bonaparte, qui de sa personne était revenu à Paris, confia à Masséna d'abord, puis à Brune, l'armée d'Italie forte de 125 000 hommes et organisa dans les Grisons, sous les ordres de Macdonald, une petite armée de réserve. Moreau garda le commandement de l'ancienne armée du Rhin qui fut portée à 130 000 hommes et prit position entre l'Isar et l'Inn.

Telle était la situation des forces principales des deux partis, lorsque, le 12 novembre 1800, le général Dessolles, chef d'état-major de Moreau [1], dénonça l'armistice. Les hostilités devaient reprendre 15 jours après, le 7 frimaire an IX (28 novembre 1800).

Situation de la 1re Légère. — Après la journée de Marengo, le 1er bataillon de la 1re Légère alla à Tortone. Il en partit le 4 messidor (23 juin), se mit en route par Voghera, la Stradella, Plaisance, Lodi, Crémone, Orsinovi et prit ses cantonnements à Brescia, le 10 messidor (29 juin). Il se rendit ensuite à Bergame, où il arriva le 20 messidor (9 juillet). Il se trouva ainsi à l'aile gauche de l'armée d'Italie, jusqu'à la reprise des hostilités.

Les 2e et 3e bataillons auxquels la prise de Feldkirch venait d'ouvrir l'entrée des Grisons firent naturellement partie de l'armée de réserve de Macdonald (division Vandamme), armée de 15 000 hommes, qui hérita du prestige de l'armée de réserve de la campagne du printemps et à laquelle l'Autriche opposa 40 000 hommes.

Les compagnies auxiliaires et le dépôt de la 1re Légère s'étaient rapprochés des bataillons actifs, dès le commencement du mois de juin. Le 18 prairial an VIII (7 juin 1800), ils arrivèrent à Huningue, venant d'Héricourt. Ils partirent d'Huningue, le 25 messidor (13 juillet), pour s'établir, le 12 thermidor (30 juillet), à Chambéry. Ils passèrent là un mois et demi. Le 2e jour complémentaire (18 septembre), ils s'installèrent à Montmeillan (7e division militaire). Ils devaient y rester jusqu'à la paix.

VI. — Campagne d'hiver dans la Valteline, le Tyrol et l'Italie.

Passage du Splügen. — Sans attendre la reprise des hostilités, Bonaparte ordonna à Macdonald de franchir le Splügen et de se diriger sur Trente, pour tourner par le nord les défenses du Mincio. A toutes les objections qui furent

1. Moreau était alors à Paris pour se marier; il rejoignit son armée sans retard.



faites sur les difficultés d'exécution, le Premier Consul citant comme exemple le passage du Saint-Bernard qu'il avait effectué en juin au moment de la fonte des neiges, répondait que « *partout où deux hommes peuvent poser le pied, une armée a le moyen de passer* ».

Vers la fin de novembre, Macdonald se mit en route en quatre colonnes échelonnées. La 1re Légère (2e colonne) remonta le Rhin par Luciensteg, Mayenfeld, Zollbruck, Coire, Reichenau, Tusis et arriva sans peine devant le massif du Splügen. Là, elle dut attendre trois jours la fin d'une tourmente. Avant de reprendre la marche, elle apprit que la colonne d'artillerie et de cavalerie qui la précédait avait été surprise par une avalanche et avait perdu un demi-escadron de dragons entraîné dans les ravins. Cette nouvelle fit sur les troupes une très pénible impression.

Cependant nos hardis fantassins ne perdent pas courage : chargés de tous leurs vivres et de huit à dix livres de cartouches par homme, ils commencent l'ascension. Pour écarter les blocs de glace et rendre les sentiers moins impraticables, on fait passer devant la colonne d'infanterie les troupeaux de bœufs qui tassent la neige en y enfonçant jusqu'au ventre. Les 2e et 3e bataillons de la 1re Légère gravissent ainsi au cœur de l'hiver les pentes étroites et rapides de ce dangereux passage où les touristes les plus entreprenants ne se hasardent que pendant la belle saison.

La descente fut presque aussi pénible que la montée. Enfin on se reposa à Chiavenna, les 15 et 16 décembre. Le 17, la 1re Légère arriva à Vico sur les bords du lac de Côme. Le lendemain, elle tourna à l'est et pénétra dans la Valteline en remontant le cours supérieur de l'Adda. Le 21, elle franchit le col rocailleux d'Apriga et atteignit Edolo sur l'Oglio. Malgré la rigueur de la saison, malgré les fatigues inouïes de cette marche incroyable, malgré l'insuffisance de la nourriture qui n'avait été composée que de biscuits et d'eau-de-vie, la demi-brigade n'avait laissé que peu de traînards.

Nos carabiniers à l'attaque du mont Tonale. — Le 2 nivôse an IX (22 décembre), Macdonald ordonne l'attaque du mont Tonale qui lui ferme l'entrée du Tyrol et de la vallée de l'Adige. La division Vandamme (avant-garde) fait d'héroïques efforts pour enlever aux Autrichiens cette position protégée par des murailles de glace et des ouvrages en terre que Wukassovich a fait construire pendant l'armistice.

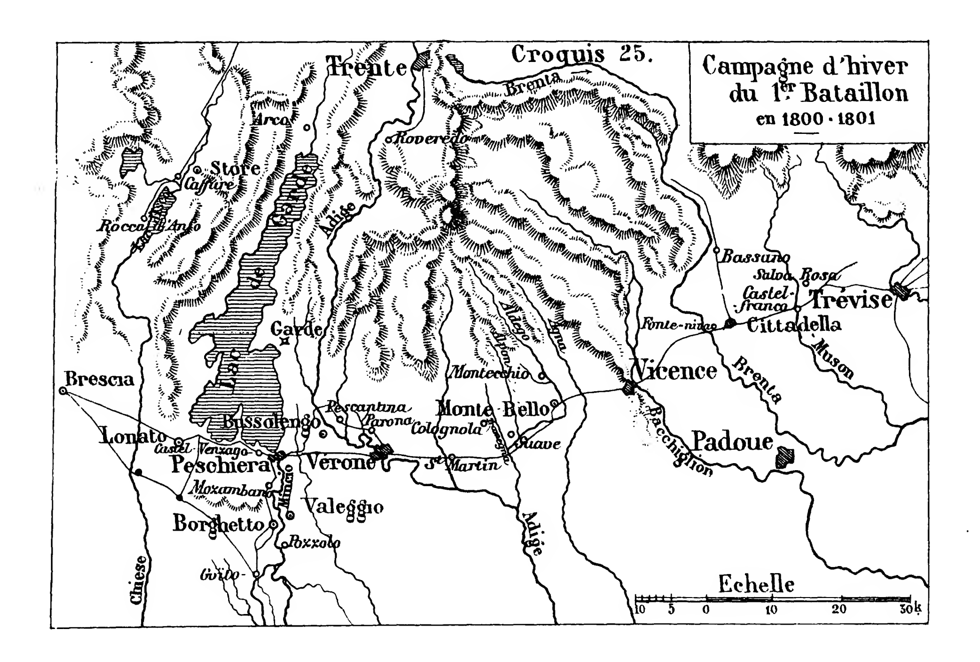
La brigade Veaux enlève assez vite les premières tranchées, mais elle ne peut franchir les palissades qui bordent les principaux retranchements. Le général Vandamme réunit alors les carabiniers des 1re et 17e [1] Légères et les grenadiers de la 104e de ligne; puis, se mettant à leur tête, s'élance sur les retranchements. Nos grenadiers, marchant sur la glace et à découvert, sous un feu meurtrier, arrivent

1. On se souvient que la 17e Légère est l'ancienne 1re Légère formée au camp de la Liberté en 1795.



jusqu'aux palissades. Inutiles efforts! La terre était si fortement gelée que les palissades ne purent être arrachées. Il fallut se retirer. « A l'assaut des retranchements, le capitaine Emmanuel Lambert, *à la tête de 40 hommes, tua ou blessa 30 Autrichiens et fit 28 prisonniers, dont 3 officiers.* » Il fut nommé chef de bataillon quelques jours après.

L'armée des Grisons se relie à l'armée d'Italie. — Macdonald renonça pour le moment à forcer la position du Tonale. Il revint à Edolo, descendit la



vallée de l'Oglio, jusqu'à Pignolo sur le lac d'Iséo. Là, tournant à l'est, il passa dans la vallée de la Chiese. A la Roca d'Anfo, il rejoignit la brigade Lecchi que Brune avait détachée de l'armée d'Italie pour donner la main à l'armée des Grisons. Macdonald espérait bientôt gagner Trente et prendre position entre les Autrichiens qui défendaient les sources des fleuves et ceux qui défendaient les cours inférieurs.

Passage du Mincio. — Le 1er bataillon à Vallegio. — Brune, qui attendait l'arrivée de Macdonald sur son flanc gauche pour forcer le Mincio, s'était borné jusque-là à organiser son armée, à prendre position et à surveiller ses flancs.

Le 1er bataillon de la 1re Légère passa à l'avant-garde sous le chef de brigade Gaspard (brigade Cassagne, division Delmas). De Bergame, il était revenu à Brescia, et de là avait été posté d'abord sur les hauteurs de Donato, puis à Castel-Venzago pour surveiller Peschiera pendant le passage du Mincio.

Le 5 nivôse an IX (25 décembre), Dupont réussit à passer le fleuve à Pozzolo et, avec 10000 hommes, il tint tête à 30000 Autrichiens. Le lendemain, Brune



effectua son passage à Mozambano avec le gros de l'armée. La brigade Cassagne fut déployée, le 5 nivôse, en face de Borghetto pour contenir les Autrichiens qui occupaient fortement Vallegio et le pont de Borghetto, situé entre les deux points de passage que Brune avait choisis.

Le lendemain, la brigade Cassagne parvint à prendre position sur les hauteurs de Vallegio, où elle fut assaillie par 3 colonnes de grenadiers qui ne comptaient pas moins de 12 000 hommes, la réserve de l'armée du comte de Bellegarde.

Le chef d'état-major Oudinot avait pris la direction de la brigade. Il fallut deux heures pour vaincre l'opiniâtreté du corps d'élite autrichien. Le village de Vallegio fut pris et repris trois fois. Enfin l'ennemi céda et la brigade Cassagne fit plus de 1000 prisonniers. Le chef de brigade Gaspard, qui commandait la 1re Légère provisoire dont faisait partie notre 1er bataillon, eut le bras gauche emporté par un boulet, à la troisième attaque du village.

Les 2e et 3e bataillons marchent sur Trente. — Affaires de Caffure et du mont Tonale. — Après le passage du Mincio, l'armée d'Italie se dirigea vers l'Adige. Pendant ce temps, Macdonald poursuivait sa marche sur Trente. Le 9 nivôse (29 décembre), les 2e et 3e bataillons de la 1re Légère passèrent de vive force la Chiese à Caffure, près de Store. Dans cet engagement, le capitaine Martin Emmerecks fut blessé d'un coup de feu au bras.

Le 10 nivôse (30 décembre), Macdonald craignant d'être inquiété par le détachement autrichien du mont Tonale, ordonna au général Vandamme de faire une nouvelle démonstration sur ce point. L'attaque fut dirigée par le général Veaux qui en confia l'exécution au chef de brigade Vedel secondé par les commandants Lambert et Launay, avec 450 hommes d'élite des 1re et 17e Légères. Le 11 nivôse (31 décembre), la petite colonne marcha directement sur les ouvrages. L'assaut des deux redoutes de première ligne fut donné avec une telle vivacité que nos carabiniers arrivèrent aux palissades de la 2e ligne, en même temps qu'un régiment du bataillon de Kray. Veaux ayant rempli sa mission rejoignit le gros de l'armée de Macdonald qui atteignit Trente, après avoir forcé devant cette ville le passage de l'Adige, le 18 nivôse (7 janvier 1801).

Le 1er bataillon sur la rive gauche de l'Adige. — Le 12 nivôse (1er janvier 1801), la division Delmas, où se trouve notre bataillon, franchit l'Adige au-dessus de Bussolengo. Les carabiniers de l'avant-garde réunis ensemble, après avoir traversé le fleuve en bateaux, avaient couvert sur la rive gauche l'établissement du pont. L'avant-garde repousse les Autrichiens devant elle, de Pescantina à Parona, enlève plusieurs centaines de prisonniers, et prend position à Castel-Roto.

La poursuite continue, le jour suivant : « *Les carabiniers de la 1re Légère*, dit le journal des opérations, *se distinguèrent dans l'engagement du 15 nivôse* (*4 janvier*)

sur les hauteurs de Colognola où l'ennemi fut forcé à une fuite précipitée. Le lendemain, les carabiniers de la 1re Légère méritèrent encore des éloges : après avoir forcé l'ennemi à abandonner d'abord Saint-Martin, puis Suave (ou Soave), ils le poursuivirent de position en position et culbutèrent un régiment entier qui s'enfuit en jetant ses armes, et ne dut son salut qu'au brouillard épais qui couvrait son désordre. La 1re Légère prit à ce régiment 200 hommes, dont un major et 2 officiers et 300 fusils. »

Le 17 nivôse (6 janvier), pendant que le gros de l'armée rejetait les impériaux sur Vicence, la division Delmas les précédait sur le ravin de Laldego, franchissait ce ravin et détachait la brigade Cassagne vers l'Agna (au nord de Montebello), pour barrer la retraite. La brigade Cassagne, engagée dans des chemins rendus impraticables par les neiges, arriva trop tard pour couper la retraite; mais elle attaqua vigoureusement le village de Montechio. « L'enlèvement de cette position, dit le compte rendu officiel, fut entièrement dû à la bravoure de la 19e Légère *soutenue par les carabiniers de la 1re Légère. Cette troupe intrépide gravit les hauteurs au pas de charge, délogea 3 régiments d'infanterie et 1 de cavalerie. Elle fit 300 prisonniers.* »

Le 19 nivôse (8 janvier), la brigade Cassagne prend position au delà de l'Agna, Le 20, elle s'établit à Anconello où elle résiste à un violent retour offensif de l'arrière-garde autrichienne. Le 21, elle passe le Brenta et campe devant Cittadella. Le 22, tournant Castel-Franco par le nord, elle franchit le ravin de Meuson, gagne l'ennemi de vitesse et tombe sur le flanc des Autrichiens à Salva Rosa où elle fait 600 prisonniers. Enfin, le 23, elle enlève des postes ennemis à Vellado et Lovadino, et pousse une reconnaissance jusqu'à Trévise.

Fin des hostilités; réunion des 3 bataillons de la 1re Légère. — Les Autrichiens étaient battus sur tous les théâtres d'opérations. La guerre n'avait plus de raison d'être. Déjà, le 25 décembre, Moreau avait signé un armistice avec l'archiduc Charles. Brune accueillit à son tour l'armistice qui lui fut demandé et le signa, le 27 nivôse (16 janvier), à Trévise.

Les hostilités ne se continuaient plus qu'en Toscane. Les négociations, commencées à Lunéville, au lendemain de Marengo, furent donc poussées avec activité et la paix fut définitivement signée, le 25 pluviôse an IX (9 février 1801).

Dès la signature de l'armistice, des dispositions avaient été prises pour donner plus d'homogénéité aux armées. En conséquence, les 2e et 3e bataillons de la 1re Légère descendirent la vallée de la Brenta et rejoignirent le 1er bataillon à Cittadella. La 1re demi-brigade légère, enfin réunie après dix mois de séparation, repassa sur la rive droite de l'Adige, conformément aux conditions de l'armistice. A la paix, elle occupa plusieurs garnisons de la République cisalpine où elle fut employée au maintien de l'ordre jusqu'en 1803.



CHAPITRE V

EN ITALIE DE 1801 A 1806

I. — Dans la Cisalpine.

Garnisons. — Échos de France. — Les armistices furent ratifiés par le traité de Lunéville, le 9 février 1801. La 1re Légère tint garnison à Bologne où elle se reposa des fatigues de la campagne. A la fin de l'an IX (septembre 1801), le 3e bataillon fut envoyé à Crémone. Il revint à Bologne, le 1er nivôse an X (21 décembre 1801).

La 1re Légère recevait sur le sol italien les échos des grandes choses qui s'accomplissaient en France. Elle assista, le 6 pluviôse (25 janvier 1802), à la transformation de la Cisalpine en république italienne, et à l'élection du Premier Consul comme président de la nouvelle république dont M. Melzi fut nommé vice-président. Elle apprit avec joie que l'Angleterre avait enfin signé la paix à Amiens, le 25 mars 1802.

La nouvelle du décret du 10 floréal an X (29 avril 1802) par lequel le Premier Consul avait créé l'Ordre de la Légion d'honneur [1] destiné à remplacer les armes d'honneur par une décoration unique « pour récompenser les actions d'éclat, les mérites reconnus et les services extraordinaires », fut une fête pour nos soldats. Leurs cœurs battirent d'émotion, comme s'ils avaient pressenti les prodiges que cette étoile des braves devait enfanter sur les champs de bataille de l'avenir.

Envoi d'un détachement en Angleterre. — Le 19 frimaire an XI (10 décembre 1802), la 1re Légère (3 bataillons) alla tenir garnison à Mantoue.

1. La Légion d'honneur comprit d'abord 4 classes ou grades : légionnaire, officier, commandant, grand-officier. En 1808, on remplaça les titres de légionnaire et commandant par ceux de chevalier et commandeur. Le 10 pluviôse an XIII (30 janvier 1805) on créa le grade de grand-croix. La croix de la Légion d'honneur devait être, dans la pensée du Premier Consul, comme un titre de noblesse. Une pension était attachée à chaque grade. Cette pension remplaçait les hautes payes qui, suivant l'expression de nos soldats, « *assaisonnaient* » les armes d'honneur.

Vers cette même époque un détachement fut envoyé en France à la petite flottille de l'armée dite d'Angleterre, que le Premier Consul réunissait sur les côtes du Nord, en vue d'une descente éventuelle dans la Grande-Bretagne.

Déjà en effet la situation devenait chaque jour plus tendue avec le cabinet de Londres qui, malgré les clauses du traité d'Amiens, ne pouvait se décider à évacuer Malte. La rupture fut consommée, le 13 mai 1803, par le départ de M. Withworth, ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Le détachement de la 1re Légère se composait d'hommes d'élite, « choisis parmi les plus beaux hommes du régiment et les plus braves ». Ils firent partie, dans la suite, des dix bataillons de grenadiers destinés à débarquer les premiers sur le sol anglais.

II. — Occupation du golfe de Tarente.

Départ pour Tarente. — La rupture de la paix d'Amiens décida Bonaparte à occuper sans délai le golfe de Tarente, soit pour empêcher les Anglais de débarquer par là sur le continent, soit pour préparer une nouvelle expédition d'Égypte. Il désigna pour commander le corps d'occupation le général Gouvion Saint-Cyr, « jugé par le Premier Consul comme il méritait de l'être, dit Thiers, c'est-à-dire comme l'un des premiers généraux du temps ».

La 1re demi-brigade légère se mit en marche à la fin de mai 1803, passa par Bologne, Forli, Ancône, Chiéti, Campo-Basso, Foggia, Canosa, et arriva à Tarente, le 25 prairial an XI (13 juin 1803).

Elle traversait ainsi dans toute sa longueur cette vieille terre d'Italie, si riche en souvenirs de toute sorte : Bologne avec ses gracieux palais de marbre, les tours des Asinelli et de Garissendi, la merveilleuse fontaine de Neptune ; Ancône et ses curieux arcs de triomphe de Trajan et de Benoît XIV ; Chieti où fut fondé au commencement du XVIe siècle l'ordre sévère des Théatins, dont les membres, n'ayant pas même le droit de quêter, devaient se contenter pour vivre des aumônes que la charité leur apportait spontanément ; Foggia, encore mal remise des terribles tremblements de terre de 1781 ; enfin Tarente, fondée par les Crétois, plus de 700 ans avant J.-C., dans une île rattachée au continent par deux grands ponts de pierre. Ce fut un véritable voyage de touristes entrepris dans la belle saison et qui devait un peu dédommager nos chasseurs de leurs excursions alpestres pendant l'hiver de 1800.

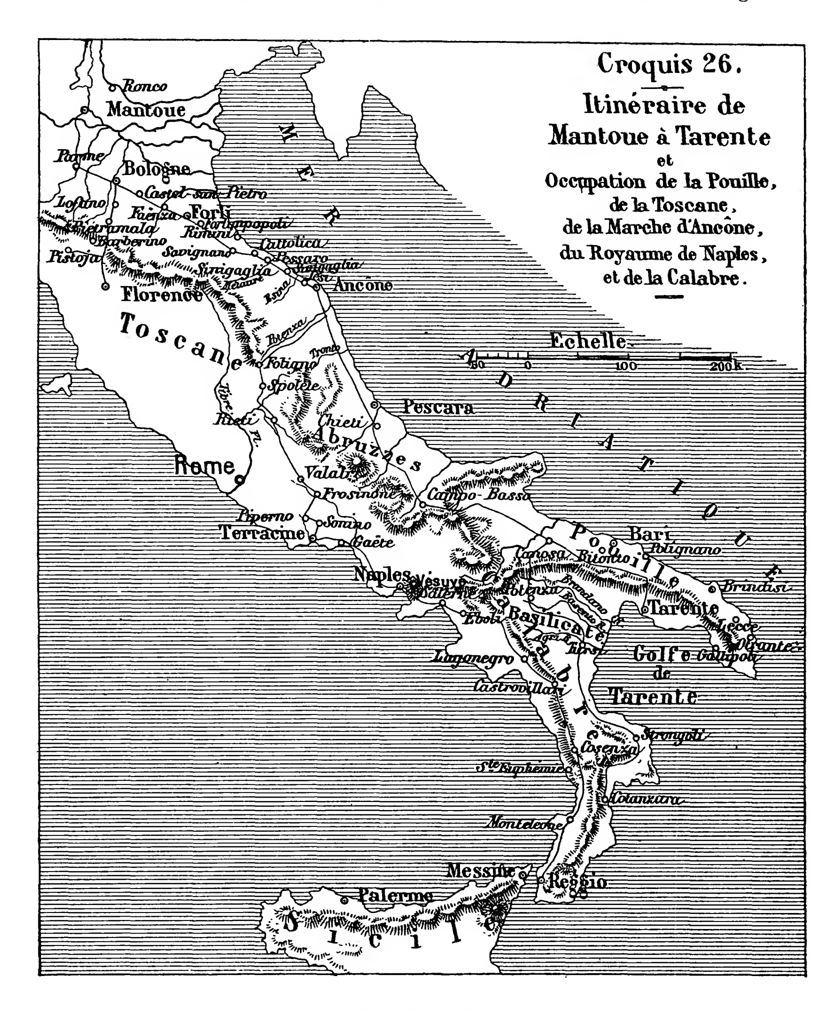
Situation. — Cantonnements. — Le corps d'occupation comprenait deux divisions : une division française (général Verdier) [1] et une division italienne (général Lecchi), une brigade de cavalerie et de l'artillerie.

1. La division Verdier se composait de la 1re demi-brigade légère, des 6e et 42e demi-brigades de ligne, de la 2e demi-brigade helvétique et d'un bataillon d'infanterie légère ligurienne.



La 1[re] Légère (1[re] division, général Verdier, 2[e] brigade, général Quesnel) avait alors un effectif de 61 officiers et 1408 hommes.

Les généraux Verdier et Quesnel s'établirent à Lecce. La 1[re] Légère, obligée de



se fractionner dans plusieurs cantonnements pour vivre sur le pays, occupait, le 14 fructidor an XI (1[er] septembre 1803), dans la presqu'île de la Pouille : Lecce, Brindisi, Gallipoli, Otrante et Polignano.

III. — La 1[re] Demi-Brigade légère devient 1[er] Régiment d'Infanterie légère.

Arrêté du 1[er] vendémiaire an XII. — Par arrêté du 1[er] vendémiaire an XII (23 septembre 1803), le Premier Consul modifia la composition de l'armée. Dans l'infanterie, il supprima la dénomination de demi-brigade et rétablit celle de régiment. Il fixa à 27 le nombre des régiments d'infanterie légère dont trois

eurent quatre bataillons. Les hommes des compagnies d'élite furent appelés désormais grenadiers et voltigeurs. Le 1er Léger resta à trois bataillons.

Uniforme. — Les grenadiers continuèrent à porter le bonnet à poil avec plumet rouge. Les voltigeurs prirent le schako plus large au sommet qu'à la base, orné de cordons natés, d'une jugulaire mobile en métal, et d'un plumet jaune et vert. Les grenadiers reçurent des épaulettes rouges, les voltigeurs des épaulettes jaunes. Les uns et les autres conservèrent la demi-guêtre portant au sommet de la tige deux glands tricolores (rouge, jaune et vert).

En 1806, les pans de l'habit furent raccourcis et, dans le corps expéditionnaire de Naples, on reprit la grande guêtre emboîtant le genou.

Garnisons. — Commandement. — Pendant l'occupation du golfe de Tarente, le 1er Léger fut obligé de changer souvent ses emplacements, soit pour ne pas faire porter sur les mêmes localités les charges de l'occupation, soit pour montrer les troupes françaises dans les campagnes où l'insurrection couvait sous la cendre.

Le 3e bataillon fut détaché du régiment, de la fin d'octobre 1803 au commencement de février 1804. Il alla pendant ces quatre mois tenir garnison à Pescara où il fit partie du petit corps d'occupation[1] des Abbruzes, placé sous les ordres de l'adjudant-commandant Sénécal.

Jusqu'en novembre 1805, le régiment prit successivement ses cantonnements à Givia, Castellanette, Polignano, Monopoli, Bitonto, Ruvo et Barlette.

Le 14 novembre 1803, le général Montrichard remplaça le général Verdier dans le commandement de la division.

Le chef de brigade de la 1re Légère, Manigault-Gaulois, fut nommé général de brigade et le colonel Bourgeois prit à sa place, le 12 frimaire an XII (4 décembre 1803), le commandement du 1er régiment d'infanterie légère, à la tête duquel il devait rester cinq ans.

Distribution des aigles. — Le 1er Léger achevait de s'organiser dans la presqu'île de la Pouille, quand le Premier Consul fut proclamé Empereur des Français par sénatus-consulte du 28 floréal (18 mai 1804). A l'extrémité sud-est de la péninsule italique, le 1er Léger était alors le régiment français le plus éloigné de Paris. Les vivats enthousiastes qui remplirent alors la capitale du nouvel Empire n'en eurent pas de moins bruyants échos à Castellanette et à Tarente.

Dans la deuxième quinzaine de thermidor (août 1804), un détachement[2] d'honneur fut organisé dans l'armée de Naples, pour aller en députation à Paris,

1. Ce corps comprenait avec le 3e bataillon du 1er léger, le 3e bataillon du 42e de ligne, un escadron de hussards italiens et une compagnie d'artillerie à pied italienne.

2. La députation de l'armée de Naples fut conduite par le chef d'escadrons Schnetz, aide de camp du lieutenant-général Gouvion Saint-Cyr. Elle comprenait 16 hommes de chacun des régiments ci-après : 1er Léger, 6e et 42e de Ligne, 7e Dragons et 9e Chasseurs, et 8 hommes du bataillon du train, soit en tout 88 hommes.



recevoir des mains de l'Empereur de nouveaux drapeaux, *les aigles*, comme les appela Napoléon.

Le 15 nivôse an XIII (5 décembre 1804), troisième jour des fêtes du couronnement, la distribution de ces aigles se fit au Champ de Mars, au milieu d'une affluence énorme de population. La cérémonie fut grandiose, imposante, comme savait les organiser celui dont le vaste génie remplissait l'Europe. La voix puissante du canon et l'éclat joyeux des fanfares annoncèrent au loin la grande fête militaire où tous les régiments étaient représentés.

Les enseignes du 1er Léger portaient au haut de la hampe l'aigle d'or foudroyant aux ailes à demi déployées. Au-dessous, flottait une cravate tricolore; et, sur le voile de soie également aux trois couleurs, orné de franges et de broderies d'or, on lisait d'un côté :

L'EMPEREUR

AU

1ER RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

et de l'autre :

JEMMAPES — NERWINDE — ZURICH

souvenirs des glorieuses étapes du 14e bataillon d'infanterie légère [1] et de la 1re demi-brigade légère de 2e formation.

Quand la distribution fut faite, l'Empereur s'avança, et alors, au milieu d'un silence religieux, pendant que tous les regards étaient fixés sur lui : « *Vous jurez*, s'écria-t-il en montrant ces aigles, *de sacrifier votre vie pour les défendre et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire! Vous le jurez!* — *Nous le jurons!* » répondirent les colonels et les délégués en étendant le bras droit vers Napoléon, véritable centre de tous les cœurs.

Ce fut un moment sublime dont les délégués firent partager les émotions à leurs camarades, à leur retour à Tarente, quand les jeunes aigles furent reçues par le 1er Léger.

IV. — Épisode dans la mer de la Manche.

Nos soldats s'exercent à la navigation. — On se souvient qu'un détachement du régiment se trouve depuis longtemps déjà à la flottille de l'armée d'Angleterre. Nos fantassins s'y exercent journellement à la navigation sur les petites péniches avec lesquelles ils devront franchir le détroit, quand le moment sera venu.

1. On se souvient que la 1re demi-brigade légère de 2e formation n'est autre que l'ancienne 14e Légère issue elle-même du 14e bataillon d'infanterie légère.



Après avoir bravé toutes les intempéries des saisons et traversé en vainqueurs les épaisses murailles des Alpes, ces héros du continent se familiarisent peu à peu avec l'élément perfide et font connaissance avec les bâtiments et aussi avec les équipages, afin que, par la confiance réciproque, la valeur soit doublée.

Or, il arrivait assez fréquemment que les petits bateaux de la flottille se heurtaient aux navires anglais. Nous allons rapporter ici le récit d'une de ces rencontres qui fait grand honneur aux soldats du 1er Léger.

Combat de deux péniches contre trois frégates. — Le 10 pluviôse an XIII[1] (30 janvier 1805), un détachement du 1er régiment d'Infanterie légère, composé de deux sergents, deux caporaux et vingt-six chasseurs, s'embarqua à Dunkerque, en nombre égal sur deux péniches qui devaient se rendre à Boulogne. A onze heures du matin, on mit en mer.

Vers trois heures après midi, au moment où les péniches allaient doubler le cap Griz-Nez, 3 frégates et plusieurs autres bâtiments anglais commencèrent à les canonner. Nos hommes ripostèrent par une fusillade qui fut très vive.

La péniche numéro 103 fut la plus maltraitée par le feu de l'ennemi : sur cette péniche, le chasseur Galli, de la 3e du 1er, fut tué et jeté à l'eau par un boulet; Beltrarni, de la même compagnie, eut une cuisse, une main et un bras fracassés par la mitraille. Masalti, de la 2e du 1er, fut tué raide par un coup de canon. Caravaggio, de la 1re du 1er, a été blessé au front. Denisgrandi, de la même compagnie, a été également blessé à la tête et, comme le boulet emportait son schako dans la mer, il s'écria : « *Quel coup de vent, mon Empereur !* » — Ce qui fit rire ses camarades. — On est ainsi dans l'armée française : un bon mot est toujours bien reçu, même au milieu des balles.

Le combat avait déjà duré trois heures et nos soldats avaient montré le plus grand sang-froid; mais le bateau était percé de tous côtés. Une voix s'éleva : « *Rendons-nous* ». Alors le sergent Jacquet, de la 1re du 1er, qui commandait le détachement, se dressa de toute sa taille et menaça de mort le matelot qui n'avait pas eu honte de tenir un pareil propos et quiconque serait tenté de l'imiter. Tout le monde fut de l'avis du sergent et l'on se mit à boucher les trous avec des lambeaux de capotes et de sacs. On redouble d'efforts, et on réussit à mettre la

1. Le récit que nous donnons ci-après est extrait presque mot à mot d'un rapport du 13 pluviôse qui porte la signature du colonel Ferrent. Ce rapport a été classé aux archives du dépôt de la guerre avec la correspondance de l'an XI. Il porte en marge : « *An XI. Armée d'Angleterre, flottille* »; mais le texte parle de *régiment* et non de demi-brigade. Le signataire du rapport est un colonel et non un chef de brigade; les hommes enfin portent le schako, coiffure qui ne fut mise en service qu'à la fin de 1804.

Tous ces indices établissent donc d'une façon certaine que le fait s'est passé au commencement de 1805, époque où les rencontres de la flottille avec les bâtiments anglais étaient assez fréquentes. En aucun cas, il n'a pu avoir lieu le 10 pluviôse an XI (30 janvier 1803). Car, à cette date, le *Moniteur de la République française* reproduit seulement le rapport du colonel Sébastiani sur la mission qu'il venait de remplir en Turquie et en Égypte, relatant, il est vrai, le mauvais accueil que Sébastiani avait reçu à Alexandrie de l'officier anglais commandant la place. La publication de ce rapport irrita beaucoup le parti de la guerre à Londres et empêcha peut-être le cabinet britannique d'évacuer Malte; mais la rupture définitive avec l'Angleterre ne fut complète que le 13 mai 1803.



péniche sous la protection du fort d'Ambleteuse. On jette l'ancre; mais un boulet casse le câble; on continue alors de faire route et, à minuit, la péniche entrait dans le port de Boulogne.

Le détachement arrive à Calais. — Le sergent Jacquet pria le capitaine Regnier, commandant la péniche, de faire transporter les blessés à l'ambulance de Boulogne et de faire enterrer les morts (ce qui fut exécuté avec exactitude). Jacquet obtint une voiture pour transporter les effets de Galli et de Masalti et arriva à Calais avec son détachement, le 12 pluviôse à midi (2 février 1805).

« *Dans ce combat*, dit le rapport, *le sergent Jacquet et le caporal Fonteni se sont parfaitement conduits. Tout le détachement fit preuve du plus grand courage.* »

V. — Différents mouvements qui précèdent la campagne de Calabre.

Formation de la 3e coalition. — Situation en Italie. — Pendant que Napoléon, sacré Empereur des Français, poursuivait les préparatifs de descente en Angleterre et achevait d'étonner l'Europe en plaçant sur sa tête, à Milan, le 26 mai 1805, la couronne de fer des rois lombards, la Russie et l'Autriche formaient sur le continent une 3e coalition contre la France.

La cour de Naples, qui adhérait secrètement à la coalition, commit la maladresse d'envoyer à Milan le prince Cardito, afin de protester contre le titre de roi d'Italie. Napoléon, pour toute réponse, déclara simplement à ce malencontreux ambassadeur qu'il chasserait la reine Caroline de ses États. Nous verrons bientôt la part que prit le 1er Léger à cette exécution militaire.

En ce qui concernait l'Italie, le plan de la 3e coalition, arrêté le 17 juillet, décidait que 100 000 Autrichiens agiraient en Lombardie, pendant que 10 000 Russes et quelques mille Albanais seraient jetés sur les côtes napolitaines avec l'aide des Anglais.

Rapport sur le 1er Léger. — Dans cette situation, le 1er Léger pouvait d'un jour à l'autre être appelé à combattre; il est donc intéressant de connaître où il en était de sa réorganisation. Le rapport du 1er messidor an XIII (19 juin 1805) s'exprime ainsi : « *L'habillement du régiment est tout neuf; la tenue est excellente, la discipline très exemplaire, l'instruction très bonne, mais l'armement médiocre* ».

Le rapport du 16 messidor (4 juillet) ajoute : « *Il manque 1076 sabres. Trois cents recrues* [1] *n'ont encore rien reçu. Les compagnies de voltigeurs ne sont point encore armées suivant le règlement. La solde est due au corps depuis le 13 germinal*

1. La plupart de ces jeunes soldats provenaient de Saint-Lô (Manche).

an XIII (5 avril 1805). Les indemnités de logement, de chauffage, etc., sont dues depuis le 1er thermidor an XI (19 juillet 1803). Enfin, il est dû au corps pour solde arriérée de l'an VIII (1800) 55 153 fr. 00.

Dans les premiers jours de septembre, le régiment reçut des fusils provenant des manufactures de Toscane et reconnus de qualité inférieure. Il fallut bien s'en contenter.

Le 1er Léger en Toscane. — Dès le mois de juillet, Napoléon avait donné ses instructions au prince Eugène, vice-roi d'Italie, pour qu'il se préparât à faire face à la coalition. De plus, une division avait été envoyée aux environs de Pescara, sous les ordres du général Regnier [1], prête à secourir au besoin le prince Eugène ou à rejoindre au sud le général Gouvion Saint-Cyr. Celui-ci avait ordre, à la première tentative des Russes ou des Anglais en Calabre, de se porter de Tarente à Naples, de s'emparer de cette ville et de jeter la cour à la mer.

Le 23 août, l'Empereur prescrivit à Saint-Cyr de quitter Tarente et d'aller occuper la Toscane où il rallierait plus facilement, le cas échéant, la division de Pescara et pourrait soit voler au secours du prince Eugène sur l'Adige, soit envahir le royaume de Naples avec 70 000 hommes.

En conséquence, le 1er Léger quitta la Pouille, revint sur ses pas jusqu'à Bologne par la route même qu'il avait suivie en juin 1803. De Bologne, il passa en Toscane avec un effectif de 2648 hommes et prit ses cantonnements, les 1er et 3e bataillons à Barberino, le 2e à Pistoie.

Le 30 brumaire an XIV (20 nov. 1805), le 1er Léger arrive dans ces nouveaux emplacements. Il fait partie de la division Verdier [2], réduite bientôt à la brigade Leucotte [3], qui est composée du 1er Léger et du 42e de ligne. Le corps de Toscane était alors considéré comme l'aile droite de l'armée d'Italie.

Concentration autour d'Ancône. — Organisation de l'armée de Naples. — Masséna. — Le prince Joseph. — La cour de Naples avait signé, le 21 septembre, un traité de neutralité avec la France; mais espérant sans doute que l'intervention de l'armée russe en Moravie apporterait à Napoléon tout autre chose que les lauriers d'Austerlitz, la reine Caroline, malgré le traité, avait accueilli sur ses côtes les Anglais et les Russes. Le vainqueur d'Austerlitz résolut donc d'en finir une fois pour toutes avec cette royauté dangereuse et perfide. Une concentration fut ordonnée pour former l'armée de Naples aux environs d'Ancône [4].

Le 2e bataillon du 1er Léger partit de Pistoie, le 25 frimaire (14 décembre), et

1. C'est avec le général Regnier, comme on le verra dans la suite, que le 1er Léger fera la campagne de 1806 en Calabre.

2. Le général de division Verdier venait de remplacer le général Montrichard resté à Ancône.

3. Le général de brigade Leucotte avait remplacé, en octobre, le général Quesnel promu divisionnaire en mars.

4. Cette armée qui a été commandée tout d'abord par Gouvion Saint-Cyr se composait à sa formation de 3 divisions : 1re Gardanne, 2e Regnier et 3e Montrichard.



rejoignit les 1er et 3e bataillons à Barberino le 26. Le lendemain, nos trois bataillons prirent la grande route de Florence à Bologne, passant par Pietramala et Lofano.

A Bologne, il fut formé sept petites colonnes qui devaient suivre le même itinéraire à un jour d'intervalle. Les 1er et 2e bataillons du 1er Léger composèrent la 1re colonne, le 3e bataillon et une compagnie du 1er régiment d'artillerie à cheval formèrent la 2e, etc. La 1re colonne passa, le 1er nivôse (21 décembre), à Château-Saint-Pierre; les 2 et 3, à Faënza; le 4, à Forlimpopoli; le 5, à Savignano; le 6, à Catholica; le 7, à Pesaro; le 8, à Sivigaglia, et arriva le 9 (29 décembre), à Jesi, près d'Ancône, où elle prit ses cantonnements.

Sous Ancône, la brigade Leucotte, à laquelle appartenait toujours le 1er Léger, passa à la division Montrichard.

Quelques jours après, le 13 janvier 1806, le maréchal Masséna prit le commandement en chef avec ordre de l'Empereur de marcher sur le royaume de Naples et de n'écouter aucune proposition de paix ou d'armistice. En même temps, Napoléon, qui destinait la couronne de Naples à son frère Joseph [1], envoyait celui-ci se mettre à la tête de l'armée dont Masséna resterait néanmoins le véritable chef.

Joseph prit nominalement le commandement avec le titre de lieutenant de l'Empereur. L'armée est alors formée en plusieurs groupes. La brigade Leucotte, composée du 1er Léger (2042 présents) et du 42e de ligne, est replacée sous les ordres du général Regnier, dont la division forme le groupe de droite. Masséna commande le corps du centre, fort de quatre divisions; les généraux Lecchi, Gardanne, Dutresme, Montrichard sont à la tête des autres groupes.

Invasion du royaume de Naples. — Joseph marche immédiatement sur Naples, passe le Gariglione, le 8 février, et entre, le 15, dans la capitale. La reine Caroline était partie en toute hâte, après avoir vidé toutes les caisses publiques. Elle s'embarqua pour Palerme. Les Anglais et les Russes s'enfuirent également devant nous et se mirent à l'abri en Sicile et à Corfou. Le prince héritier avec les troupes qui lui restèrent fidèles se réfugia dans les montagnes de Calabre, très favorables à la résistance et à l'organisation de l'insurrection.

Pendant ce temps, la division Regnier se dirigeait sur Gaëte, seule place qui ne se rendit pas sans combattre. Dans cette marche, le 1er Léger passa par Foligno, Spolette, Rietti et Frosinone. Sur sa route, il rencontra l'ennemi, le 23 janvier, à Valatri; le 28, à Piperno, et le 2 février, à Terracine. Il occupa au nord-ouest de Gaëte : Piperno, Sonino et Terracine.

1. Napoléon écrivit de Stuttgard, le 19 janvier 1806, au prince Joseph : « Mon intention est que vous entriez dans le royaume de Naples..... Je veux sur le trône asseoir un prince de ma maison, vous d'abord si cela vous convient..... Le pays doit nous fournir les vivres, l'habillement, les remontes..... » L'année précédente, en janvier 1805, Joseph avait refusé le royaume d'Italie pour ne pas perdre ses droits éventuels au trône de France.



2e organisation de l'armée de Naples. — La nécessité : 1° de s'établir fortement à Naples et de réduire Gaëte; 2° d'occuper sans retard le golfe de Tarente et 3° de purger les Calabres, amena Joseph à fractionner l'armée en trois corps qui furent confiés à Masséna, Gouvion Saint-Cyr et Regnier.

Dans cette nouvelle répartition des forces, le 1er Léger constitue avec le 42e de ligne, la 1re brigade (général Compère) de la division Verger du corps Regnier.

Le 1er mars, il occupe Eboli avec le 42e. Il vient de recevoir 108 recrues des Alpes-Maritimes. Son 3e bataillon, moins les compagnies d'élite, a été renvoyé tenir garnison à Rimini sur la côte, entre Ancône et Bologne. Le dépôt, qui était à Parme depuis quatre ans, rejoignit le 3e bataillon à Rimini. Telle était la situation lorsque le 1er Léger entra avec le corps Regnier dans cette presqu'île de Calabre où, soutenus par les troupes de l'ancien gouvernement, par les corps de débarquement de l'Angleterre et par les partisans de la reine, les paysans insurgés sous le nom de « Masses » et les brigands du pays, insaisissables dans leurs hautes montagnes, allaient assassiner nos soldats isolés, attaquer à l'improviste nos postes et nos convois, et nous faire enfin, pendant plusieurs années, une guerre sauvage et sans merci.



CHAPITRE VI

CAMPAGNE DE CALABRE [1] (1806-1807)
EN VÉNÉTIE (1807-1808)

I. — Marche sur Reggio.

Les Calabres. — Les deux provinces du royaume de Naples, désignées sous le nom de Calabres citérieure et ultérieure, sont traversées dans toute leur étendue par de hautes montagnes dont les plateaux sont couverts de beaux pâturages. « Mais si la vue se repose avec plaisir sur la beauté et la variété des sites qu'offrent les montagnes, on ne peut, dit le lieutenant-colonel de Tavel [2], contempler sans saisissement les vallées profondes, ténébreuses, inhabitées dont le silence n'est troublé que par la chute des torrents. »

Les plaines sont alternativement desséchées par un soleil brûlant ou fertilisées par les pluies. Les fièvres les rendent inhabitables pendant les chaleurs. Seules, les familles indigentes y restent alors pour garder les campagnes. « *Climat plus meurtrier mille fois que le fer des brigands!* » s'écrie encore de Tavel.

Ce climat favorise tous les genres de productions : dans les parties abritées du nord, on trouve la canne à sucre, l'aloès, le palmier. On y recueille des grains de toute espèce, des vins excellents, de l'huile d'olive en si grande abondance « qu'on la conserve dans de vastes citernes... »

L'animal le plus utile dans ce pays, dont les communications sont si difficiles, est le mulet qui est de bonne race. Il y a aussi un grand nombre de buffles que les habitants emploient au labourage.

1. Le récit des opérations de cette campagne est extrait en grande partie de la correspondance du général Regnier avec le prince Joseph.

2. Lettre du 28 mai 1808, publiée en 1820 chez Baschet, quai des Augustins, 57, à Paris, dans un volume intitulé *Séjour d'un officier français en Calabre*.



Malgré ces sources de richesse, la paresse des populations est telle que, sauf quelques villes ou bourgs, les villages « présentent l'aspect le plus misérable et le plus dégoûtant. *L'intérieur des maisons est d'une saleté révoltante.* Les porcs y vivent familièrement avec les habitants; et il arrive fréquemment que des enfants au berceau sont dévorés par eux. Ces animaux d'une espèce particulière, entièrement noirs et dépourvus de soies, sont tellement nombreux, qu'ils obstruent toutes les rues et l'entrée des maisons[1]. »

Les Calabrais sont de taille moyenne. Ils ont le teint basané, les traits accentués, les yeux chauds. Comme les Espagnols, ils portent un grand manteau noir qui leur donne un air sombre. Ils se coiffent d'un chapeau à larges bords élevé et terminé en pointe d'un aspect bizarre. Malgré leur ignorance et leur barbarie, les Calabrais sont doués d'une grande finesse. « Leurs manières sont souples, insinuantes, dit de Tavel [2]; leur esprit très délié; et, à moins de bien connaître l'insigne perfidie dont ils sont susceptibles, on est facilement leur dupe... Fourbes et adulateurs à l'excès..., s'ils ne réussissent pas par les voies ordinaires, un coup de fusil ou de poignard les a bientôt vengés de leurs mécomptes... Comme tous les hommes ignorants, ils sont superstitieux à l'excès : le brigand le plus atroce porte sur sa poitrine des reliques et des images de saints.....

« Les femmes de Calabre ont peu d'attraits et sont surtout dépourvues de grâces. Mariées fort jeunes, elles sont bientôt flétries. Leur fécondité est extraordinaire. » D'un autre côté, « aimantes, passionnées, jalouses à l'excès, elles épient toutes les occasions pour se soustraire à la contrainte qu'on leur impose et elles se décident facilement à tout quitter pour suivre l'objet de leur affection ».

Voilà dans quel milieu le 1er Léger va passer les deux années 1806 et 1807.

Le 1er Léger destiné à l'avant-garde. — Le général Regnier, commandant le 3e corps de l'armée de Naples chargée de l'occupation de la Calabre, organisa, dès la fin de février 1806, son corps expéditionnaire (12 bataillons, 6 escadrons) en trois groupes : 1° l'avant-garde commandée par le général de brigade Compère; 2° le corps principal (division Verdier); 3° la réserve (brigade Franceschi).

Le 1er Léger (1er et 2e bataillons et compagnies d'élite du 3e) formait avec le 42e, composé de même, la brigade d'avant-garde (Compère).

L'armée napolitaine, indépendamment des Masses, se composait de 28 bataillons et 16 escadrons sous les ordres du général Damas; son arrière-garde était commandée par le général Minutolo.

Un soldat est fusillé. — Avant de mettre en route son corps d'armée, Regnier avait tenu à réprimer sévèrement les cas de pillage qui se produisaient trop fréquemment; c'est ainsi qu'un soldat du 1er Léger fut fusillé à Éboli, le 3 mars, en présence du régiment.

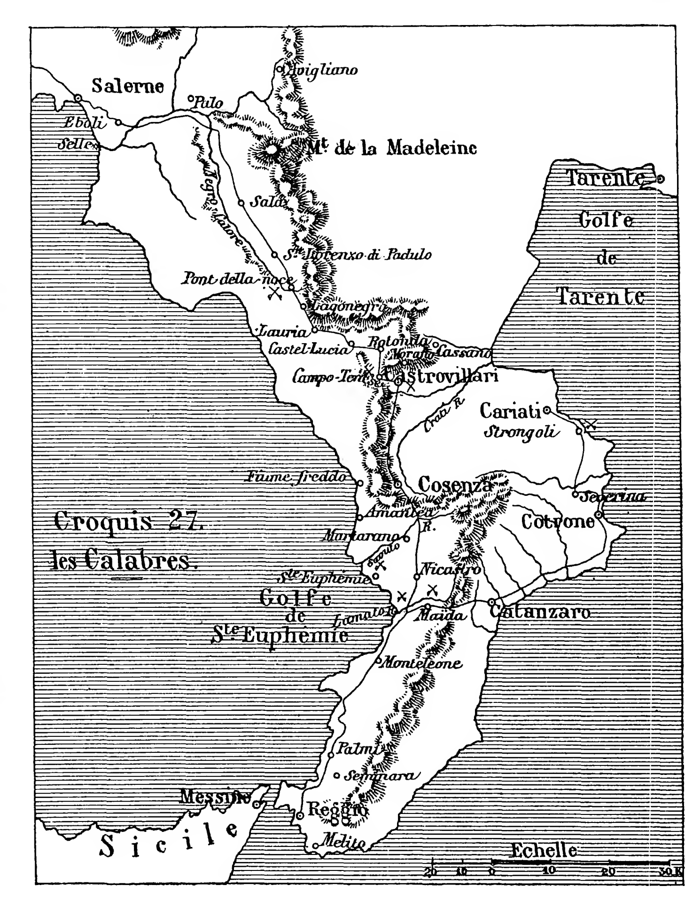
1. Lettre du 28 mai 1808.

2. Lettre du 12 juin 1808.



Cet exemple fut salutaire pour le 1er Léger qui, malgré les nombreuses privations, les fatigues, le manque de solde, n'eut plus un seul fait de cette nature à déplorer pendant toute la campagne.

Engagement du pont della Noce. — Le 4 mars au matin, l'avant-garde se mit en marche. Elle occupa le soir les hauteurs au delà de Palo. Le lendemain, elle dépassa Sala, n'apercevant l'ennemi que de loin.



Enfin, le 6 mars, elle trouva les Napolitains retranchés en avant de Lago-Negro, gardant le passage du pont della Noce, auquel ils avaient mis le feu. Le général Minutolo avait placé ses troupes (environ 2000 hommes, y compris la cavalerie et les paysans armés) dans un grand ouvrage en terre défendu par une pièce de 12, un obusier et deux pièces de 4.

Deux compagnies de voltigeurs se portèrent aussitôt à droite sur une hauteur qui domine la position ennemie. Le général en chef, informé de cette résistance, se rendit sur les lieux et fit immédiatement soutenir les voltigeurs par un demi-bataillon du 1er Léger. « *Il ne fallut à ce renfort*, dit le général Regnier, *que le temps d'arriver sur les hauteurs, pour mettre en fuite les Napolitains qui, dans leur précipitation, abandonnèrent la pièce de 12 et l'obusier.* »

La poursuite fut poussée jusqu'à Lauri. Les trophées de la journée furent : 3 drapeaux du régiment Principessa, 20 officiers, 300 hommes, 4 canons et tous les équipages.

Le 7, à Lauria, l'avant-garde prend encore 3 officiers, 50 hommes et 3 canons.

Le 8, nous atteignons Castellucia, sans être inquiétés. Le 1er Léger avait perdu le capitaine Reymackers, tué en entrant à Lagonegro.

Bataille de Campo-Tenese. — L'ennemi avait pris position pour nous barrer le passage au débouché du défilé qui s'épanouit sur la haute plaine de Campo-

Tenese, en avant de Castrovillari. Appuyant sa droite et sa gauche aux hauteurs qui bordent la plaine, il avait abrité son front par trois redoutes armées de pièces de gros calibre.

Le 9 mars au matin, l'avant-garde reprend sa marche, fait une halte à Rotondo, et s'engage résolument dans le défilé. A la sortie, nos éclaireurs, se jetant en avant, bousculent bientôt les premiers postes ennemis. Plusieurs compagnies de voltigeurs, dont une du 1er Léger, sont aussitôt détachées sur les hauteurs à droite et à gauche.

Lorsque le corps d'armée s'engagea à son tour dans le défilé, la neige commença à tomber avec abondance et une brume épaisse, masquant les positions ennemies, rendit l'attaque très difficile. Un bataillon du 42e fut d'abord envoyé au secours des voltigeurs de gauche. Le 1er Léger et le 2e bataillon du 42e furent ensuite déployés à l'entrée de la plaine. Toute la brigade Compère se trouvait donc en ligne. Cette position fut très longue à prendre : « *les soldats n'arrivaient qu'un à un par le défilé* », dit le compte rendu de l'affaire. Il est juste de dire que si le mauvais temps avait retardé nos manœuvres et les avait rendues très pénibles, il avait par contre paralysé complètement l'ennemi qui, par son tir seul, semblait devoir nous interdire tout déploiement.

La division Verdier commença à se former en seconde ligne sous le canon du camp napolitain.

Cependant les voltigeurs du 1er Léger et le bataillon du 42e sont arrivés sur les hauteurs qui servent d'appui à la droite du camp. Déjà ils chassent devant eux les deux régiments chargés de défendre ces positions et débordent ainsi la droite du général Damas. Regnier ordonne alors aux généraux Compère et Verdier de faire battre la charge..... L'ennemi débordé s'enfuit en désordre, abandonnant redoutes et canons.

Quelques Napolitains gagnèrent le petit sentier de Morano. Les voltigeurs du 1er Léger les précédèrent dans ce village et les firent tous prisonniers. A la faveur du brouillard, 1500 hommes réussirent à s'échapper avec le général Damas. Le nombre des prisonniers fut de 1900 dont 100 officiers et 1 colonel, 2 brigadiers généraux et un bataillon entier du régiment des gardes.

Le lendemain, l'avant-garde poussa jusqu'à Cassano à la poursuite du général Rosenheim qui s'était retiré derrière le Crati. Elle reprit ensuite la route de Cosenza.

Le prince héritier à Cosenza. — Le prince héritier de la cour de Naples, entraîné par les débris de son armée, allait quitter Cosenza devant nos colonnes victorieuses.

Avant de partir, il mit à exécution une idée barbare, comme si tous les moyens lui étaient bons, pourvu qu'il nuisît aux Français : il ouvrit les portes du bagne, rendit la liberté à 200 détenus condamnés pour vols et assassinats et les envoya dans les montagnes rejoindre les brigands et les Masses.



Poursuite jusqu'à Reggio. — Le 13 mars, l'avant-garde atteint Cosenza. Les pluies avaient rendu les chemins détestables : « *une grande partie des soldats*, écrivit le général Regnier au prince Joseph, *ont laissé leurs souliers dans la boue.* »

Néanmoins, le 17, le 1er Léger arrive à Monteleone [1], sur les talons de l'ennemi et, le 19, à Seminara. « *Tous les soldats sont sans souliers*, écrit encore le général en chef; *ils sont extrêmement fatigués, mais pleins d'ardeur*. »

Enfin, le 21 mars, l'avant-garde est à Reggio [2]. Elle y reçoit quelques coups de canon des bâtiments anglais qui protégeaient l'embarquement du maréchal Damas et de ses débris auxquels s'étaient joints quelques chefs de Masses.

A Reggio. — Les habitants de Reggio ont accueilli les Français par des acclamations. Malgré le mauvais temps, ils s'étaient portés en grand nombre au-devant de nos colonnes pour fêter leur arrivée. L'archevêque et son clergé étaient en tête de ce mouvement sympathique. Il chanta dans sa cathédrale un *Te Deum* d'action de grâces et donna solennellement la bénédiction aux troupes françaises.

Quant à nos soldats, ils semblent avoir oublié toutes leurs fatigues, ils regardent Messine et le détroit et brûlent d'être sur l'autre rive. Comme les Anglais ont enlevé de la côte jusqu'aux bateaux des pêcheurs, nos hommes font entre eux des paris de passer le détroit à la nage. « *Oui, nous irons à la nage, laissez-nous faire* », disent-ils à leur général; et ils n'ont pas reçu leur solde depuis un mois.

A la suite de cette première expédition, le capitaine Baudin et le lieutenant Prévost furent décorés; le général en chef, dans son rapport, proposa le capitaine Baumard pour chef de bataillon et recommanda à la bienveillance du prince Joseph le capitaine Dénéchaux Maximilien proposé pour la croix, le sous-lieutenant Roux, le caporal de voltigeurs Véron proposé pour la croix, le grenadier Bonin et les voltigeurs Vanhore, Mulhausen et Maires.

II. — Occupation de la Calabre.

Difficultés qu'offre le pays épuisé. — Nos troupes avaient pour mission, d'après le texte même des instructions données par le général César Berthier, chef d'État-major général de l'armée de Naples, de « forcer l'ancienne armée

1. Monteleone est une petite ville de 7000 âmes dont le lieutenant-colonel Duret de Tavel fait le plus grand éloge : « Monteleone est bâtie sur un monticule qui domine un vaste plateau..... Un grand et magnifique tableau s'offre de toute part à la vue qui se repose au loin sur le sommet vaporeux et bleuâtre de l'Etna. L'aspect de cette petite ville surmontée d'un château... est aussi gracieux que pittoresque. » Lettre datée de Monteleone, 7 avril 1807.

2. « Reggio, dit de Tavel (lettre du 4 mai 1808), était renommée dans l'antiquité par sa situation, ses campagnes délicieuses, la douceur et la salubrité de son climat..... Réduite en cendres par Barberousse en 1544, elle fut en outre saccagée et pillée deux fois dans le même siècle, et enfin, le 5 février 1783, elle fut renversée de fond en comble..... Il est impossible, ajoute-t-il, d'imaginer rien de plus beau que les campagnes qui environnent Reggio; elles réunissent les productions les plus délicieuses et les plus variées. Des ruisseaux et des sources abondantes jaillissant du pied des montagnes voisines, serpentent sous des berceaux d'orangers, de citronniers et entretiennent une fraîcheur, une fertilité surprenante. C'est un vaste jardin orné de bocages parfumés qui réalisent le beau idéal d'un paradis terrestre... En un mot le climat, le sol, la situation de Reggio présentent à l'imagination tout ce que la fable et la poésie ont pu inventer de plus séduisant. »



napolitaine à quitter le continent et à se dissoudre, de maintenir la tranquillité, d'éteindre enfin l'insurrection des Masses et des gens dévoués à l'ancienne reine ».

La première partie de ce programme était, ou du moins semblait remplie. Malheureusement tout ce pays si beau, si fertile de sa nature était alors complètement épuisé. De terribles tremblements de terre avaient couvert de ruines toute la contrée en 1783 et les villes et villages n'étaient encore rebâtis qu'en partie. Enfin les troupes anglaises et napolitaines venaient d'absorber les dernières ressources.

On fut donc obligé de s'étendre beaucoup pour pouvoir subsister. Ce fut une véritable dispersion, dont les inconvénients se feront sentir, le jour où un rassemblement rapide sera nécessaire pour faire face à un gros orage.

Le 1er Léger cantonna sur une longueur de près de 70 lieues, de Cotrone à Melito.

Petites expéditions. — Les rassemblements de paysans et de brigands obligeaient nos troupes à organiser fréquemment des colonnes mobiles.

Le 28 mars, le commandant Pierre Lejeune[1] partit de Cosenza avec 200 hommes des 1er et 23e Légers. Il dispersa des bandes nombreuses de paysans insurgés et fut cité à l'ordre pour les résultats qu'il obtint avec cette petite colonne.

Le 5 avril, dans une expédition conduite par le colonel Dufour sur Martarano, les chasseurs du 1er Léger et les voltigeurs du 1er bataillon du 6e de ligne débusquèrent, en moins d'un quart d'heure, les brigands qui s'étaient postés en avant de la ville. Ils les poursuivirent jusqu'au delà de Martarano qu'ils traversèrent, pendant que des fenêtres l'ennemi tirait sur eux et leur jetait des pierres et des pots de terre. « *Nos soldats étaient furieux*, écrivit le colonel Dufour... *Toute la troupe s'est battue avec la plus grande intrépidité et a brusqué l'attaque avec vigueur.* »

Dans cette affaire, le sous-lieutenant de Saint-Pierre, du 1er Léger, a eu le bras gauche cassé par une balle.

La situation se tend de plus en plus. — Ces luttes incessantes se prolongèrent jusqu'à la fin de juin. Des fonds étaient arrivés en mars; mais depuis, plus rien[2]. Cette pénurie avait refroidi peu à peu l'enthousiasme des premiers jours. Les Anglais avaient épuisé le pays; mais ils payaient tout avec exactitude. La comparaison nous était défavorable. Les agents de l'insurrection étaient écoutés presque partout, l'agitation augmentait ainsi chaque jour et la position devenait de plus en plus difficile et périlleuse, lorsque, le 27 juin, le général Regnier fut informé que trois régiments anglais venaient d'être embarqués à Messine, pour une expédition en Italie.

1. Le commandant Lejeune avait déjà mérité une citation, le 29 floréal an II (18 mai 1794), à la prise de Lanoy où il fut blessé. « *Une balle lui emporta son faux col et le jeta à bas de son cheval. Il concourut néanmoins avec cinq chasseurs à la prise d'une pièce de canon placée en avant de la porte de Lanoy où il entra le premier, avec le plus de monde qu'il put réunir. Il fit plusieurs Hessois prisonniers.* »

2. Napoléon, sans cesse sollicité par Joseph, lui répondit qu'il avait toute l'Europe sur les bras, que « c'était beaucoup de prêter ses soldats... et qu'enfin ceux qui les employaient devaient les entretenir ».



III. — *Désastre de Sainte-Euphémie.*

Débarquement des Anglais. — Sous la menace d'un débarquement de troupes anglaises, Regnier se hâta d'ordonner le rassemblement de son corps d'armée aux environs de Monteleone. La brigade Compère était réunie, quand le 1er juillet, on apprit que, pendant la nuit précédente, les bâtiments anglais étaient entrés dans le golfe de Sainte-Euphémie [1] et y avaient déposé sur la côte dix régiments réguliers (8000 hommes), 8 canons, 4000 brigands calabrais sous les ordres du général Stuart.

Regnier marcha aussitôt à leur rencontre avec toutes ses forces disponibles (au plus 5000 hommes).

Position des deux armées. — Les Anglais placèrent leur camp : la droite, au bastion de Malte, appuyée par une batterie; la gauche, aux maisons de Sainte-Euphémie. Les habitants des villages de Biaggio et de Nicastro avaient arboré la cocarde rouge de l'insurrection.

La petite armée française prend position, le 3 juillet, sur les hauteurs de Maïda qui bordent le Lamato, entre la grande chaîne des Apennins et la mer, évitant d'un côté les Masses qui se rassemblent dans les montagnes et de l'autre le tir des bâtiments anglais qui occupent le golfe.

Bataille de Sainte-Euphémie. — Le général en chef pouvait attendre dans cette position que toutes ses forces fussent réunies. Il se décida néanmoins à prendre l'offensive [2], dans l'espoir d'enrayer les progrès de l'insurrection par une action prompte.

Le 4 juillet, dès l'aurore, l'armée anglaise se mit en marche en se dirigeant vers l'embouchure du Lamato qu'elle se proposait de franchir pour nous couper de Monteleone. Le moment parut favorable au général Regnier qui ordonna d'attaquer par une charge vigoureuse.

A 9 heures, pendant que deux compagnies de voltigeurs se glissent le long des rives boisées du Lamato, pour observer l'ennemi et au besoin empêcher sa tête de colonne de franchir le cours d'eau, la brigade Compère passe sur la rive droite et se forme en échelons par bataillon en refusant la droite, la gauche appuyée au Lamato sur une ligne perpendiculaire au ravin. Le 2e bataillon du

1. « A cinq milles de Nicastro, dit de Tavel (lettre du 28 février 1808), on trouve le misérable village de Sainte-Euphémie... Le bois de Sainte-Euphémie est généralement connu pour être le foyer de brigandage le plus actif..... Cette forêt, extrêmement épaisse, entourée de marais, est un labyrinthe mystérieux dont les brigands seuls peuvent saisir le fil; les avenues en sont soigneusement cachées par des broussailles tellement impénétrables lorsqu'elles sont défendues, que nos troupes n'ont jamais pu s'y frayer un chemin.

2. On a beaucoup reproché à Regnier de n'avoir pas attendu l'attaque dans une bonne position défensive.

1er Léger (commandant Gastelais) forme l'échelon de gauche ayant à sa droite le 1er bataillon (commandant Cerisier), puis le 42e de ligne. Le front de la brigade Compère est prolongé à droite par le 23e Léger. Une seconde ligne est formée avec un bataillon suisse et 12 compagnies polonaises.

Les Anglais voyant nos dispositions suspendent aussitôt leur marche et nous font face sur deux lignes adossées à la mer; les brigands forment la 2e ligne.

Nous nous avançons dans l'ordre indiqué jusqu'à demi-portée de fusil. Les Anglais nous attendent de pied ferme au port d'armes et sans tirer.

A ce moment, le colonel Bourgeois fait battre la charge et le 1er Léger se précipite sur l'ennemi. Le 42e, arrivé à la même distance, s'élance à son tour, la baïonnette en avant. Le général Compère se porte au galop en tête du 1er Léger. Les Anglais nous reçoivent par un feu nourri qui décime les rangs, mais n'arrête pas l'élan de nos soldats, malgré les difficultés d'un terrain coupé et marécageux. Le commandant Gastelais est tué raide. Nous n'avons plus que quinze pas à faire pour enfoncer l'ennemi, lorsque le général Compère, atteint au bras, est jeté à bas de son cheval.

La vue de leur général blessé trouble nos soldats. Un cri de détresse parcourt les rangs comme une traînée de poudre... Le 2e bataillon du 1er Léger, privé de son chef, fait demi-tour; le 1er le suit presque aussitôt, entraîne le 42e de ligne et toute la division. Ce fut une panique effroyable qui produisit des pertes plus grandes que vingt victoires; car les Anglais n'ayant plus rien à craindre n'eurent qu'à fusiller les fuyards de leurs feux ajustés.

Les pertes sont considérables. — Si au milieu d'un pareil désastre et d'une telle honte, quelque chose peut encore adoucir l'amertume de la douleur, nous trouvons cette consolation dans la pensée qui termine le rapport du général en chef : « *Les officiers du 1er Léger*, dit-il, *ont fait largement leur devoir; s'ils n'ont point réussi à enrayer la panique, ils se sont du moins sacrifiés pour sauver l'honneur.* »

Le commandant Louis-Laurent Gastelais était tombé en entraînant son bataillon. Les capitaines Bruno Bertrémieux, Théodore Challot, « *dont le courage fit l'admiration de tous* », Jean-Baptiste Serra, les lieutenants Joseph Lecerf, Ambroise Mauduit, Pascal Herpani, Nicolas Masson et le sous-lieutenant Joseph Maréchal se firent tuer en essayant de rallier les fuyards. Se dévouant à la même tâche, le capitaine Dénéchaux perdit un bras; le capitaine Valden eut la jambe fracassée, les capitaines Kolvemback, Charles Michaud, Saget, les lieutenants Prévost, Paul Herpain, Fassin et le sous-lieutenant Marie furent blessés. Ce dernier resta prisonnier entre les mains des Anglais ainsi que les capitaines Emmerecks, Grinne, les lieutenants Fréjacques et Canche et le sous-lieutenant Holbert.

L'effectif du 1er Léger, qui s'élevait à 2027 présents avant le combat, n'était plus que de 958, quand on se compta quelques jours après. Il y avait dans les hôpi-



taux 316 malades ou blessés; entre les mains de l'ennemi, 657 sous-officiers et soldats. Les autres étaient restés sur le champ de bataille ou avaient été égorgés par les brigands.

Retraite sur Cotrone. — Cruauté des brigands. — Humanité d'un général anglais. — Le général Regnier, qui avait eu lui-même un cheval tué sous lui, organisa la retraite de son mieux. Poursuivi jusqu'à l'entrée de la vallée du Lamato, il s'arrêta le 4 au soir à Linaro, le 5 à Cotanzaro [1], coupé de ses communications avec Naples, assailli de tous côtés par les Anglais et par les paysans qui arrivaient des montagnes et se livraient sur les malheureux qu'ils pouvaient atteindre aux cruautés les plus sauvages.

Dans un camp abandonné par l'ennemi, on trouva 40 prisonniers français, les mains liées derrière le dos et le ventre ouvert. « L'assassinat des Français, dit Thiers, était si général et si horrible que le général anglais lui-même en fut révolté. Cherchant à suppléer par l'amour de l'argent à l'humanité qui manquait à ces féroces montagnards, il promit 10 ducats par soldat, 15 par officier amené vivant; et il traita ceux qu'il réussit à sauver avec les égards que se doivent entre elles les nations civilisées, lorsqu'elles sont condamnées à se faire la guerre. »

Honneur et merci au général Stuart! Ce n'est pas le seul exemple de générosité que nous ayons à citer à la louange des Anglais [2].

Insurrection générale. — Le 8 juillet, le 3e corps est enfin réuni à Cotrone. Il y resta jusqu'à la fin du mois dans une situation des plus critiques. La population des villages qui nous avait si bien accueillis, quelques semaines auparavant, était maintenant complètement hostile. Le général en chef en fut averti d'une façon singulière, le jour même de son échec : en arrivant à Linaro, le bataillon suisse [3], tête de notre avant-garde, vit venir à sa rencontre les paysans avec des

1. Cotanzaro, dit de Tavel (lettre du 20 sept. 1808), « est une des plus jolies villes de la Calabre et incontestablement la plus agréable à habiter. Sa situation sur une montagne, à deux milles de la mer, est saine et gracieuse; ses habitants sont affables, industrieux et c'est (je crois) la seule ville de la Calabre où l'on fasse des prévenances aux Français.

« Les femmes de Cotanzaro passent avec raison pour être les plus belles et les plus aimables des deux provinces. Il y a de nombreuses réunions où l'on fait de la musique, où l'on joue même à des jeux innocents qui admettent d'embrasser les dames, ce qui partout ailleurs ferait crier au scandale.

« Mais ces bonnes manières restent enfermées dans l'enceinte des murs; le brigandage lève au dehors sa tête hideuse, l'ignorance et la barbarie sont, comme dans tout ce pays, le partage du peuple. Le trait suivant qui peint fort bien le naturel des paysans calabrais, en est la preuve.

« La compagnie de voltigeurs du bataillon fut commandée, il y a huit jours, pour accompagner le percepteur des contributions dans sa tournée. A trois milles de la ville, un soldat s'écarta du chemin pour satisfaire un besoin. Peu d'instants après, on entendit un coup de fusil et l'on vit un paysan se sauver à travers les champs.... Aussitôt par ordre du capitaine, quelques voltigeurs mettant bas sac, fusil, giberne, courent après cet homme et l'atteignent.

« Ce misérable venait de tuer leur camarade.

« Interrogé sur le motif qui avait pu l'engager à commettre cette atrocité, il répondit naïvement qu'ayant son fusil caché près de lui, et *voyant ce soldat lui présenter un beau point de mire*, il n'avait pu résister à la tentation d'y viser un coup de fusil.

« ... Condamné à être pendu, il a imploré la clémence des juges en proposant *de servir fidèlement à la place de celui qu'il avait assassiné.* » Voilà les Calabrais, ce dernier trait est absolument caractéristique.

2. Voir, en 1815, le colonel Cubières du 1er Léger applaudi par les Anglais à Waterloo.

3. Ce bataillon portait un uniforme rouge ressemblant à celui des Anglais. C'est ce qui explique la méprise.

cocardes rouges et criant de toutes leurs forces : Vive Ferdinand! on avait pris notre bataillon suisse pour une troupe anglaise.

Entouré d'ennemis de toutes parts, Regnier, grâce à son activité et à son énergie, sauva son corps d'armée. Il n'hésitait pas à incendier les villages où des postes avaient été égorgés; il en passait les habitants au fil de l'épée à titre de représailles. Il réussit ainsi à intimider les insurgés. Il battit enfin plusieurs Masses qui le serraient de trop près.

Le 1er août, il se mit en mouvement, et tout en restant sur le versant est des Apennins, il marcha à la rencontre des secours que Masséna ne pouvait manquer de lui envoyer. Il s'était avancé jusqu'à Cassano, lorsque le 9 août il apprit que Masséna en personne venait à son aide.

IV. — Dernières opérations du 1er Léger en Calabre.

Reconstitution de l'armée de Calabre. — Le corps expéditionnaire de Calabre fut reconstitué sur de nouvelles bases aux ordres de Masséna. L'ancien 3e corps d'armée (Regnier) forma la 2e division. Le 1er Léger et le 42e de ligne (ancienne brigade Compère) en firent naturellement partie.

Regnier continua sa marche au nord jusqu'à Avigliano où il séjourna quelque temps.

Marche vers le sud. — Le 21 août, il reçut l'ordre de se diriger sur Amantéa. Il laissa à Avigliano, sous les ordres du général Mermet, environ 1800 hommes dont 800 des 1er Léger et 42e de ligne [1].

Il fit sa jonction avec Masséna à Lago Negro. De là, en continuant la marche au sud, notre avant-garde fut encore prise pour une troupe anglaise par les habitants de Castellucia. Les femmes annoncèrent à nos Suisses, comme une bonne nouvelle, qu'un corps de brigands allait bientôt attaquer Avigliano avec des Anglais et des Russes débarqués à Sainte-Euphémie. Les paysans se vantèrent de tout ce qu'ils avaient fait contre nous et proposèrent même à nos soldats de se joindre à eux « pour détruire le peu de Français qui restait encore à Avigliano ».

Le 1er Léger arriva à Fiume-freddo et Amantéa, le 31 août; il y resta jusqu'au 5 septembre. A cette date, Regnier reprit sa marche vers le sud, toujours harcelé par les brigands avec lesquels il avait des engagements presque tous les jours.

Combat du plateau de Maïda. — Les espions avaient annoncé que 5000 brigands étaient réunis du côté de Nicastro. En réalité un corps d'environ 3000 hommes, sous les ordres de Papasodera, était campé sur la montagne

1. Le 42e avait été à Sainte-Euphémie presque aussi éprouvé que le 1er Léger. Les premières situations précises accusent pour ce régiment 6 officiers et 141 hommes aux hôpitaux, 18 officiers et 411 hommes prisonniers de guerre (voir plus haut, dans le texte, les pertes du 1er Léger).



Saint-Pierre de Maïda et des postes de brigands détachés en avant couvraient ce bivouac.

Le 6 septembre, notre avant-garde fut accueillie à Nicastro par des coups de feu. L'ennemi qui n'était pas en nombre se replia de suite derrière le Lamato, vers Maïda, où la fusillade recommença bientôt.

Dès que le chef du camp entendit qu'on se battait à Maïda, il accourut en toute hâte. En même temps, la 2e division, passant le ravin sous le feu de la ville, se dirigea sur le plateau des montagnes. Papasodera avait pris position de manière à défendre le défilé qui conduit à la hauteur dominante. Regnier lança alors sur le flanc droit de l'ennemi les voltigeurs du 1er Léger, suivis bientôt du 23e Léger.

Cette manœuvre audacieuse, vigoureusement exécutée, amena la déroute dans le corps ennemi qui fut poursuivi jusqu'au delà de Coringa. Ce corps ne reparut plus.

L'insurrection tend à se calmer. — Regnier put dès lors continuer sa route : le 10 septembre, les 1er Léger et 42e de ligne sont à Catanzaro. Là s'arrêta la marche vers le sud. Les Anglais tentèrent encore de vomir quelques brigands sur les côtes de Calabre ; mais le pays commençait à se lasser de l'insurrection et peu à peu le calme se faisait. A la fin d'octobre, le 1er Léger revint à Avigliano.

En novembre, le maréchal Masséna ne croyant plus sa présence nécessaire retourna à Naples. Il emmena avec lui pour son escorte 500 hommes d'infanterie (dont 100 carabiniers et 160 voltigeurs du 1er Léger) et 50 dragons. A la fin de novembre, le régiment va occuper Soveria.

Dans le petit combat livré en avant de ce village, pour en chasser les brigands, le lieutenant Nicolas Barroux reçut deux blessures, l'une au bras, l'autre à l'estomac. Le 1er Léger resta à Soveria jusqu'à la fin de son séjour en Calabre.

Le 6 janvier 1807, une petite colonne de 300 hommes du régiment, conduite par l'adjudant commandant Ortigoni, dispersa un groupe de brigands qui s'était formé aux environs d'Amantéa.

Enfin, le 6 février [1], Regnier reçut du ministre de la guerre l'ordre d'envoyer le 1er Léger et le 42e rejoindre leurs dépôts [2] à l'armée d'Italie.

En route pour l'armée d'Italie. — Combat de Strongoli. — Regnier ne se décida que douze jours après à mettre en route le 1er Léger. Il fixa son itinéraire par la Basilicate, la Pouille et les Abruzzes « pour qu'il appuie en passant une expédition envoyée sur Cariati » et aussi, écrivit le général en chef, « pour qu'on ne s'aperçoive pas de son départ ».

1. Cet ordre avait été expédié de Paris le 22 janvier.

2. Le dépôt du 1er Léger que nous avons laissé à Rimini avec le 3e bataillon, venait de se transporter à Ancône, sous les ordres de M. Stielair, major du régiment.



Le 1er Léger quitta Soveria le 18 février et, le 22, livra un dernier combat aux brigands qu'il rencontra sur sa route à Strongoli. Il en prit 170, qu'il fusilla. Le sous-lieutenant Bruneau fut tué dans cette dernière affaire.

La marche se poursuivit ensuite sans incident par Tursi, Potenza, Canosa et la route du littoral déjà suivie deux fois par le régiment.

Les 1er et 2e bataillons arrivèrent à Ancône, vers le 15 mars. Le dépôt et le 3e bataillon venaient d'en partir par ordre du ministre pour se rendre à Vicence par Bologne, Ferrare, Rovigo et Padoue.

Le 11 avril 1807, le régiment entier (les 3 bataillons et le dépôt) était réuni à Vicence, sous le commandement provisoire du major Stielair [1].

V. — En Vénétie.

Situation du 1er Léger à Vérone. — Le 1er Léger ne resta que quelques jours à Vicence. Dans la 1re quinzaine de mai, il fut envoyé à Vérone. Il constitua dès lors avec le 42e de ligne la brigade Jalras [2] de la division Souham [3] (4e division [4] de l'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène, vice-roi).

Le régiment passa près de seize mois à Vérone où il instruisit un très grand nombre de recrues qui vinrent successivement renforcer son effectif. Il reçut en 1807 : 130 hommes de la classe 1806, 302 de la classe 1807 et 525 de la classe 1808. Son effectif atteignit, en novembre 1807, le nombre de 2925; en juin 1808, deux mois avant son départ pour l'Espagne, 3115.

Le 28 novembre 1807, l'Empereur passa le régiment en revue et lui fit témoigner « *toute sa satisfaction pour sa belle tenue et son instruction* ». Le 2 février 1808, le général Pille, inspecteur général, fit aussi de grands éloges au colonel Bourgeois pour la brillante attitude des officiers et de la troupe.

Etat des officiers en 1808 [5]. — Le 1er Léger était prêt à entrer de nouveau en campagne. Ses trois bataillons étaient commandés :

Le 1er par le commandant LEJEUNE avec l'adjudant-major MONTOSSÉ; le 2e par le commandant HUGUET avec l'adjudant-major LECOMTE; le 3e par le commandant SCHMITT avec l'adjudant-major BOUILLET; le dépôt par le major STIELAIR. Il avait pour quartiers-maîtres (trésoriers) MM. JOLI Louis et DELOMBRE Joseph; pour chirurgien-major, M. LAURENT; pour aides-majors, MM. HERVIL et BOÉ; pour sous-aides, MM. BASSOT, BARSACQ et DANVERS.

1. Le colonel Bourgeois était resté quelques jours à Naples pour y régler différentes affaires concernant le régiment.

2. Le général Jalras fut remplacé, le 15 novembre 1807, par le général Verger.

3. Le général Souham ne prit le commandemnt de la division qu'en juin 1807. Il fut remplacé, le 1er août 1808, par le général Grenier qui resta à Vérone, lorsque le 1er Léger quitta cette ville, le 15 août de la même année, pour se rendre à Turin. Là, le régiment passa de nouveau sous les ordres du général Souham qui reconstitua une nouvelle division destinée à opérer en Espagne.

4. Cette division devint 3e, le 16 octobre 1807, par suite du départ de la division Clauzel pour la Dalmatie.

5. Cet état est extrait des pièces de l'inspection générale de 1808.

Les capitaines étaient par ordre d'ancienneté :

MM. Emmerecks, Baumard, Van der Heerem, Brimisholtz, Kolvemback, Chouellér L.-M., Salmon, Van Cutssen Joseph, Grinne, Thorin, Baudin, Tison, Chomé, Dénéchaux, de Vienne, Henrion, Bouillet Antoine, Hergwegh, Bouillet Georges, Dumarché, Lecler, Saget, Poulain, Barroux, Vitmer, Moutin, Mesmer et Le Normand.

Les lieutenants, dans le même ordre :

MM. Bouchon, Laisné, Chouellér Jean-Baptiste, Canche, Boutin, Duthils, Prévost, Michel, Fréjacques, de Saint-Pierre, Ménestrel, Marechapt, Tillet, Pateï, Bowine, Herpain, Roux, Fourcy de Gimont, Henvrot, Chavarin, Jacquet, Dehaech, Charton, Valch, Faedouelle, Lejeune et Thomas.

Les sous-lieutenants, dans le même ordre :

MM. Bresse, Marie, Holbert, Alquier, Dubesse, Regnard, Pesquaire, Drouars, Loritz, Albrespit, Mosseron, Gayet, Fayet, Tassin, Gomieu, Michaux, Defosseux, Fleuret, Houillon, Lesage, Tardu, Stievenard, Vibert, Delamare, Samson, Joly C.-A.-D., Kymli et Ladreau.

Réorganisation de l'infanterie. — Les enseignes. — Par décret des 17 et 18 février 1808, l'Empereur réorganisa toute l'infanterie sur un pied nouveau, afin de constituer dans chaque régiment une partie active à trois bataillons de guerre et un dépôt à deux bataillons destiné à instruire les recrues et à fournir au premier signal un bataillon prêt à entrer dans les formations nouvelles que les circonstances lui faisaient déjà pressentir. En conséquence, chaque régiment dut se former à cinq bataillons dont quatre à six compagnies (une de grenadiers, une de voltigeurs et quatre de fusiliers) et le cinquième (le dépôt proprement dit) à quatre compagnies de fusiliers.

En même temps, Napoléon ordonna qu'à l'avenir les régiments de ligne n'auraient qu'une seule aigle [1] placée au 1er bataillon, et que les régiments d'infanterie légère auraient seulement des enseignes [2] (une par bataillon, à l'exclusion des bataillons de dépôt). Dans la pensée de l'Empereur, les régiments légers destinés aux avant-gardes et aux avant-postes, appelés à mettre parfois toutes leurs fractions en ligne dès le début d'un engagement, combattant donc souvent sans réserve, n'avaient pas besoin d'aigle. C'était d'ailleurs un ancien usage de ne pas donner de drapeaux aux troupes légères.

L'honneur de porter l'enseigne revenait à un sous-officier choisi par le chef de bataillon dans une de ses compagnies.

Le 1er Léger se forme à 5 bataillons. — La réorganisation prescrite le 18 février ne devait être mise en exécution au 1er Léger que sur un ordre spécial.

1. En 1811, Napoléon ayant remarqué que quelques régiments avaient encore plusieurs aigles renouvela l'ordre donné en 1808 : il fit écrire par Berthier au ministre de la guerre, le 12 octobre 1811. « *L'aigle est la marque distinctive du régiment ; il n'y en aura qu'une, parce qu'il n'y a qu'un seul colonel, qu'un seul corps.* »

2. Déjà en exécution d'un décret du 26 mars 1807, daté d'Ostende, prescrivant que les régiments d'infanterie légère n'auraient plus d'aigles à l'armée, les aigles des bataillons de guerre du 1er Léger avaient été renvoyées au dépôt à Ancône.

Cet ordre fut envoyé par le ministre de la guerre, le 3 juin, en même temps que la fixation d'un nouvel emplacement pour le 5e bataillon (dépôt).

En conséquence, le 15 juin, le 1er Léger fut réorganisé comme il suit :

	Officiers.	Troupe.	
1er bataillon, commandant LEJEUNE	15	645	présents.
2e bataillon, commandant SCHMITT	13	623	—
3e bataillon, commandant HUGUET	16	610	—
4e bataillon, Vacance	11	621	—
5e bataillon (dépôt), major STIELAIR	4	162	—
Total des présents :	59	2661	présents.
Le régiment comptait en outre à son effectif	2	157	aux hôpitaux.
	3	207	prisonniers.
		90	absents.
EFFECTIF TOTAL	64	3115	

Le 5e bataillon (dépôt) [1] partit, le 24 juin, pour aller à Novare où il arriva le 29 et tint garnison avec le 5e bataillon du 106e de ligne.

Départ des bataillons de guerre pour l'Espagne. — Les événements d'Espagne avaient décidé Napoléon à une vigoureuse offensive de ce côté. Le 1er Léger reçut, le 15 août, du comte d'Hunebourg, ministre de la guerre, l'ordre d'amener l'effectif de ses trois premiers bataillons à 800 hommes et de mettre ces bataillons en route pour Turin le 25 août.

Le 4e bataillon resta à Vérone.

Les bataillons de guerre conduits par le colonel Bourgeois, passèrent le 25 août à Villafranca, le 2 à Mantoue, le 27 à Bozzolo, les 28 et 29 à Crémone, le 30 à Codogne, le 31 à San Colombano, le 1er septembre à Pavie, les 2 et 3 à Vigevano, le 4 à Novare où ils furent reçus par le dépôt, le 5 à Verceil, le 6 à Agliano, le 7 à Chivasso et arrivèrent le 8 à Turin, où se concentrait la division Souham dont ils devaient faire partie avec les bataillons de guerre du 42e et un bataillon des 3e Léger, 7e, 67e et 112e de ligne.

De Turin, le 1er Léger fut dirigé par Nîmes sur Perpignan où il arriva le 6 octobre 1808.

Dans les vallées escarpées de l'ouest de l'Espagne, au milieu d'un peuple hostile, fier, brave et jaloux de son indépendance, sacrifiant tout plutôt que de se rendre, abandonnant ses villages, détruisant les moulins et brûlant les récoltes, le 1er Léger allait lutter stoïquement, pendant plus de cinq ans, contre les insurgés ou miquelets et contre les troupes régulières anglaises et espagnoles. Parfois sans autre nourriture que de la bouillie d'orge, souvent sans solde et mal vêtu, mais toujours prêt à se battre, le régiment allait effacer en Catalogne la malheureuse défaite de Sainte-Euphémie.

1. Le régiment avait en outre un petit dépôt de recrutement à Nice.



CHAPITRE VII

CAMPAGNES DE L'ARMÉE DE CATALOGNE (1808 A 1810)

I. — Situation générale et premiers engagements.

Situation générale de l'Espagne à l'arrivée du 1er Léger. — Après le double guet-apens de Bayonne qui, le 6 mai 1808, avait consommé l'abdication du vieux roi d'Espagne Charles IV et de son fils Ferdinand VII, Napoléon avait enlevé son frère Joseph au royaume de Naples, pour lui faire porter la couronne de Philippe V. Le nouveau roi était rentré à Madrid à la fin de juillet.

Depuis l'invasion du Portugal en 1807, les troupes françaises s'étaient répandues dans la péninsule. « On n'attendait alors que du bien des Français, et, sauf quelques collisions accidentelles entre les hommes du peuple et nos conscrits surpris par le vin des Espagnes ou excités par la beauté des femmes, la cordialité régnait [1]. » Mais à la nouvelle des événements de Bayonne, l'insurrection avait éclaté partout avec une violence et une férocité [2] à laquelle on ne s'attendait pas.

Les colonnes françaises avaient dû rétrograder. L'infortuné général Dupont avait signé à Baylen, le 19 juillet, une capitulation qui avait porté un coup fatal au prestige de nos armes. Le roi Joseph avait quitté, le 2 août, sa capitale où il n'était plus en sûreté et s'était retiré à Vittoria au milieu des troupes françaises, en attendant que Napoléon vînt en personne diriger les opérations militaires.

Dans la Catalogne, cette Vendée espagnole, l'insurrection fut plus arrogante et plus insaisissable que partout ailleurs. Le général Duhesme y était renfermé à

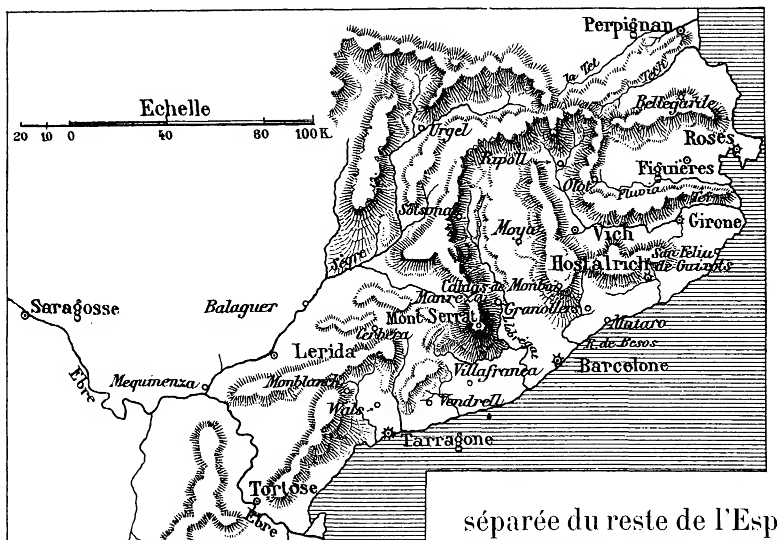
1. Thiers, t. VIII, p. 483.

2. Pour donner une idée du caractère atroce que prit, dès le début, cette guerre néfaste, nous citerons le martyre de deux cents soldats français en Andalousie. Détachés au bourg de Montoro, entre Andujar et Cordoue, pour garder une boulangerie, ces malheureux furent assaillis en nombre considérable par les habitants des environs qui les firent mourir avec les raffinements de la cruauté la plus barbare. Les uns furent crucifiés aux arbres, d'autres pendus, avec du feu allumé sous leurs pieds; quelques-uns furent enterrés à moitié vivants, d'autres enfin furent sciés entre des planches.



Barcelone; le général Reille avait ravitaillé Figuières, sans pouvoir se relier avec Duhesme. Le corps italien de Pino et la brigade napolitaine de Chabot venaient d'arriver, lorsque l'Empereur résolut d'en finir avec l'Espagne par une campagne rapide et décisive.

Le 1er Léger est envoyé en Espagne. — Pendant qu'une partie de la grande armée s'acheminait vers Bayonne, Napoléon, dit Thiers [1], « forma avec *deux beaux régiments français* : le 1er Léger et le 42e de ligne tirés du Piémont... le fond d'une division qui fut confiée au général Souham ».



Croquis 28. — Catalogne et Valence.

La division Souham devait porter à 36 000 combattants environ les troupes destinées à la Catalogne. « Cette province, séparée du reste de l'Espagne, offrait un théâtre de guerre à part. Napoléon y donna le commandement en chef des troupes à un général incomparable pour la guerre méthodique et opérant toujours bien, quand il était seul, le général Saint-Cyr : on ne pouvait faire un meilleur choix [2]. » Ainsi fut formé le 7e corps [3] de l'armée d'Espagne. Ce corps ne fut bientôt désigné que sous le nom d'Armée de Catalogne.

Sur le Tech. — Le 1er Léger (1er, 2e et 3e bataillons) arrivé à Perpignan, le 6 octobre, avec un effectif de 59 officiers et 2071 hommes, fut cantonné, le 15, dans les villages qui bordent le Tech aux environs du Boulou. La division Souham qui ne comprenait au début que le 1er Léger, le 42e de ligne et le 24e Dragons, fut alors renforcée des 4e bataillons des 7e, 67e, 112e de ligne et 3e Léger.

Situation des troupes espagnoles en Catalogne. — L'armée espagnole chargée de nous disputer la Catalogne était commandée par don Juan de Vivès.

1. T. IX, p. 280.
2. Thiers.
3. Le corps de Saint-Cyr fut d'abord le 5e de l'armée d'Espagne. Il devint 7e, le 9 octobre 1808, par suite d'une répartition nouvelle des troupes qui fixa ainsi la composition de l'armée d'Espagne : 1er corps, Victor; 2e, Bessières; 3e, Moncey; 4e, Lefebvre; 5e, Mortier; 6e, Ney; 7e, Gouvion Saint-Cyr.



Elle s'élevait à environ 40 000 hommes et comprenait, indépendamment des troupes régulières, la division de Reding (insurgés de Grenade), la division de Lassan (insurgés aragonais), un grand nombre de volontaires ou miquelets[1] et les milices locales qui, sous le nom de Somatens[2], se levaient en masse au son des cloches pour défendre leurs villages envahis.

Siège de Roses. — L'armée de Catalogne commença ses opérations en novembre. Son premier but à atteindre était naturellement d'aller délivrer



Duhesme qui était menacé d'être affamé dans Barcelone. Mais avant de se risquer jusque-là, Saint-Cyr crut nécessaire de s'emparer de la ville de Roses.

Pendant que les divisions Reille et Pino allaient assiéger cette place, le 1er Léger prit position avec toute la division Souham sur la rive gauche de la Fluvia. Cette division avait mission de couvrir les travaux contre les troupes espagnoles qui pourraient être tentées de les troubler. Le 1er Léger passa le Tech, le 5 novembre, campa le 6 à la Jonquière et s'établit le 9 à Navata.

Les premiers jours furent signalés par des pluies torrentielles. Elles inondèrent tout le pays, retardèrent les opérations et imposèrent à nos soldats, parmi lesquels on comptait un très grand nombre de conscrits, de rudes souffrances qu'ils supportèrent courageusement.

1. Les miquelets étaient groupés par *tertios*, gros bataillons de troupes légères.
2. Voir p. 112.



Engagement de Navata. — Le 22 novembre, les avant-postes de la division Souham furent attaqués par l'ennemi qui ne voulait alors que nous tâter. Le 24, l'attaque fut renouvelée par 15 ou 16 000 miquelets et environ 3000 hommes de ligne, sous la conduite du général Alvarès.

Nos premiers postes furent d'abord obligés de se replier, mais les grand'gardes prirent bientôt l'offensive. « Le 1er régiment d'infanterie légère français [1], le 4e bataillon du 3e Léger et quelques compagnies des 67e et 112e de ligne dirigés par M. le général de division Souham ont repoussé l'ennemi sur tous les points. On lui a tué ou blessé 130 ou 140 hommes et fait environ 60 prisonniers dont un colonel, un major, un capitaine et un aumônier. » Le général Gouvion Saint-Cyr, après avoir raconté ce combat dans son journal [2], ajoute : « *Cette affaire fit beaucoup d'honneur au premier régiment d'infanterie légère...* Elle prouva au général Alvarès la vigueur des nouvelles troupes arrivées en Catalogne... »

II. — *Expédition de Barcelone.*

Préparatifs de départ. — Roses capitula le 5 décembre, le lendemain même du jour où Napoléon entrait victorieusement à Madrid. L'armée de Catalogne se disposa aussitôt à marcher sur Barcelone.

Le général en chef sachant d'une part qu'à Barcelone il trouverait de l'artillerie et d'autre part qu'il ne pouvait faire passer la sienne que sur deux routes défendues : celle de l'intérieur par Girone et Hostalrich, celle de la côte par les flottilles anglaises, prit la résolution hardie de laisser à Figuières toute son artillerie et toutes ses voitures et de marcher sur Barcelone, en profitant des chemins de traverse pour tromper l'ennemi sur sa direction et éviter alternativement le feu des places et des navires.

Passage de la Fluvia. — Chaque homme reçut cinquante cartouches et des vivres pour quatre jours, on chargea quelques provisions et cent cinquante mille cartouches sur les mulets; puis, le 9 décembre, laissant à la division Reille le soin de garder Roses et Figuières comme base d'opérations, le général Saint-Cyr franchit la Fluvia devant les détachements de Vivès, qui se retirèrent précipitamment derrière le Ter.

Marche sur Barcelone. — La division Pino ouvrait la marche, suivie immédiatement de la division Souham à laquelle appartenait le 1er Léger. Saint-Cyr se dirigea d'abord sur Girone où se concentraient tous les détachements ennemis. Le 11. il tourna brusquement à gauche, passa le Ter au-dessous de Girone et

1. Rapport du général Rey, chef d'état-major du 7e corps, sur le combat de Navata.

2. Journal des opérations de l'armée de Catalogne, t. I, p. 44.



atteignit la Bisbal. Le 12, sa colonne arriva à Palamos, après avoir essuyé les feux de nombreux miquelets dans les défilés de Calonja. Le lendemain, nos colonnes reçurent quelques projectiles des canonnières anglaises, qui d'ailleurs ne nous firent pas grand mal et eurent l'avantage d'attirer de ce côté un corps de 5000 hommes qui venait de Barcelone à notre rencontre, au moment même où Saint-Cyr quittant la côte rejoignit par les traverses la route intérieure.

Le 13 décembre, nous arrivâmes en vue d'Hostalrich. Nos colonnes contournèrent la place par un sentier qu'un pâtre avait indiqué au général en chef avant le départ de Perpignan. Ce sentier, qu'on eut beaucoup de peine à trouver, traverse les hauteurs situées au nord-est d'Hostalrich. La citadelle ne put que nous envoyer quelques boulets qui ne nous firent pas plus de mal que ceux des canonnières anglaises. Le 14, on se reposa. Nous n'étions plus qu'à deux jours de marche de Barcelone.

Combat de Cardedeu. — Le 15, don Juan de Vivès, qui s'était enfin décidé à venir en force nous barrer le passage, avait pris avec 15 000 hommes une excellente position défensive sur les hauteurs boisées de Cardedeu. Des miquelets en grand nombre couvraient les abords de sa ligne. Le gros des forces espagnoles était resté près de Barcelone derrière le Llobrégat. Quant aux détachements qui, après avoir eu la prétention de nous faire lever le siège de Roses, auraient dû au moins s'opposer à notre marche, ils étaient maintenant sur nos derrières. Ce résultat était dû à la rapidité de nos mouvements et aux changements de direction des 11 et 13 décembre.

En arrivant devant la position espagnole, la brigade de tête de la division Pino se déploie à gauche de la route de Barcelone, pour diminuer les pertes que lui faisait éprouver le feu de la division Reding. Saint-Cyr, qui n'avait pas de temps à perdre, ne voulant pas se laisser rejoindre par les détachements ennemis qui suivent son arrière-garde, lance immédiatement la division Souham en colonne serrée sur le prolongement de l'extrême gauche de la brigade italienne déployée, avec ordre de se jeter sur l'ennemi à la baïonnette sans quitter sa formation. En même temps, il porte également en colonne serrée la deuxième brigade de Pino sur le centre ennemi. C'était le seul moyen de triompher à coups de force et d'audace d'une troupe bien postée et munie d'une artillerie redoutable [1].

Ces mouvements furent exécutés avec tant de vigueur qu'en un instant la ligne ennemie se trouva rompue et culbutée. La cavalerie acheva la défaite de Vivès. Les Espagnols s'enfuirent en désordre, laissant sur le champ de bataille 600 morts et 800 blessés, 1200 prisonniers, dont le général Gamboa, toute leur artillerie et deux drapeaux.

1. Ordre donné par le général Saint-Cyr : « Il faut passer sur le ventre du corps de troupe qui est en face de nous, quel que soit son nombre. C'est la seule et unique chance de succès, dans la position où nous nous trouvons. Nous sommes sans pain et presque sans munitions; nous n'avons que nos épées et nos baïonnettes. Ce sont les seules armes à notre disposition, les seules dont on doive se servir aujourd'hui. »

Entrée à Barcelone. — Le 17, nous entrions à Barcelone au milieu des transports de joie du corps de Duhesme délivré. Du 18 au 20, Saint-Cyr laissa reposer ses troupes, fit distribuer des vivres et facilita en même temps la concentration des Espagnols derrière le Llobrégat.

« Si on a raison, dit Thiers [1], de chercher à diviser un ennemi redoutable, on a raison au contraire de vouloir rencontrer en masse, pour le détruire d'un seul coup, un ennemi plus habile à se dérober qu'à combattre. »

III. — Pointe sur Tarragone.

Bataille de Molins de Rey. — La nécessité d'éloigner les insurgés amena Saint-Cyr à s'avancer jusque sous les murs de Tarragone.

Le 20 décembre au soir, il prit position devant le Llobrégat avec environ 20 000 combattants. Vivès occupait la rive droite avec plus de 30 000 hommes, protégés par des hauteurs boisées, par une forte artillerie et par des ouvrages de fortification, mais démoralisés par les échecs des jours précédents.

Pendant la nuit du 20 au 21, il tomba beaucoup de neige et nos jeunes conscrits dont la plupart n'avaient pas de capotes eurent beaucoup à souffrir du froid. Néanmoins, le 21 au matin, Saint-Cyr fit menacer sérieusement le pont de Molins de Rey sur la grande route de Tarragone, et, tandis que les Espagnols prenaient leurs dispositions pour nous résister sur ce point, la division Pino passa le fleuve au gué de Llors, sous la protection de la division Souham qui avait elle-même franchi le Llobrégat un peu plus bas, au gué de Saint-Jean d'Espi.

Ces deux divisions débordèrent ainsi la droite des positions ennemies. Elles gravirent aussitôt les pentes avec entrain, malgré le feu ajusté des Espagnols, pendant que le reste du corps d'armée se préparait à franchir le pont de Molins de Rey. Nous allions atteindre la première ligne ennemie, lorsque la deuxième s'élança en colonne par les intervalles; mais à la vue de nos baïonnettes, cette seconde ligne rompit ses rangs. Ce fut le signal de la déroute.

Les deux lignes espagnoles s'enfuirent en désordre entraînant les réserves. Les hommes jetaient leurs sacs et leurs armes pour fuir plus vite. 15 000 fuyards se réfugièrent à Tarragone. Ce fut tout ce que Vivès parvint à rallier. Il avait laissé entre nos mains 50 pièces de canon et près de 1500 prisonniers, parmi lesquels le général Caldagnès, commandant de l'aile droite espagnole.

Après une poursuite de quinze heures, la division Souham s'établit sur les bords de la Gaïa, à dix kilomètres de Tarragone. Vivès fut destitué et mis en prison. Le commandement passa au général Reding, d'origine suisse, qui déploya beaucoup d'activité, de vigueur et de talent dans la défense de la Catalogne.

1. T. IX, p. 497.



Difficultés de se procurer des vivres. — Nous avions réduit l'armée de ligne; mais dans ce pays livré tout entier à l'insurrection, les communications restaient toujours très difficiles et les vivres étaient rares. Les habitants, qui tirent une partie de leur subsistance des provinces voisines ou de la mer, ont l'habitude de conserver leurs grains dans des magasins souterrains que l'on ne parvenait à découvrir qu'après bien des recherches infructueuses.

Jusqu'au mois de février 1809, le temps se passa donc très péniblement en petites opérations destinées à assurer la subsistance : réquisitions et escortes de convois.

Pendant que nous nous épuisions ainsi pour nous maintenir au milieu de ces contrées hostiles, Reding avait réorganisé son armée. Les renforts qu'il avait reçus par terre et par mer le mettaient en état de prendre l'offensive. A ce point même que, dès les premiers jours de février, le général Saint-Cyr crut devoir ramener la division Souham sur Vendrell, à vingt-cinq kilomètres en arrière de la Gaïa.

Combat de Walls. — Reding ne rêve rien moins que de nous couper de Barcelone et de faire prisonnière toute l'armée française de Catalogne. Il sort de Tarragone avec 40 000 hommes et se dirige par Montblanc sur Santa Coloma.

De son côté, Saint-Cyr, après diverses opérations auxquelles la division Souham ne prit aucune part, rassemble enfin cette division, le 22 février, et marche avec elle sur Walls dont il s'empare après une courte résistance. C'était un jour de marché, et on eut la bonne fortune de trouver là une assez grande quantité de grains.

Reding, menacé de se voir coupé de Tarragone, revint sur Montblanc. Le 25, il se mit en marche sur Walls et attaqua la division Souham. Celle-ci repoussa sans peine les premières tentatives de l'ennemi. Alors Reding déploya toutes ses forces et renouvela l'attaque, pendant que Saint-Cyr appelait à lui la division Pino. La division Souham soutint seule tous les efforts des Espagnols jusqu'à trois heures, sans perdre de terrain. A ce moment, Saint-Cyr, ayant réuni ses deux divisions, résolut de prendre l'offensive.

« L'ennemi, dit le rapport du chef d'état-major français, s'était concentré dans une position presque inexpugnable sur un mamelon très escarpé, couvert sur ses flancs et sur son front par des ravins profonds coupés presque à pic et dont un, le Francoli, était rempli d'eau. Les montagnes qu'il avait derrière lui ne permettaient pas de la tourner. »

De cette position, Reding fit exécuter un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie; mais aucun obstacle ne put retenir nos troupes. Elles se jetèrent à l'envi dans les ravins. Un bataillon du 1er Léger traversa le Francoli en ayant de l'eau jusqu'aux aisselles et aborda résolument la gauche espagnole. En un clin

d'œil, tous les ravins furent franchis et la position enlevée. L'ennemi fut poursuivi jusqu'aux portes de Reus. Reding, blessé de deux coups de sabre, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval; ses aides de camp, un général, trois colonels ou lieutenants-colonels, cent officiers, deux mille hommes, toute l'artillerie, les munitions et les bagages tombèrent en nos mains.

« *Les divisions Souham et Pino,* dit le rapport, *ont soutenu leur réputation et rivalisé, comme à l'ordinaire, d'ardeur et d'intrépidité.* » Le général Saint-Cyr fit au 1er Léger les plus grands éloges. Malheureusement, ce brillant fait d'armes fut acheté par des pertes sérieuses : le capitaine Joseph Van Cutssen resta sur le champ de bataille; le major Gaillard, les capitaines Normand, Bouchon et Chomé et le sous-lieutenant Empereur furent blessés. L'adjudant-major Tettel fut fait prisonnier.

Prise de Reus. — Le lendemain, la division Souham entra sans coup férir dans l'importante ville de Reus qui passe pour être, après Barcelone, la ville de Catalogne la plus peuplée, la plus commerçante et la plus riche.

Elle y trouva des vivres, des objets d'équipement, des espadrilles et des souliers, dont nos soldats avaient le plus grand besoin. Une contribution en argent permit en outre au payeur de l'armée, dont les caisses étaient vides depuis longtemps, de délivrer un léger acompte aux officiers, qui étaient dans un dénuement extrême.

Un mois devant Tarragone. — L'armée espagnole se trouvait entassée dans Tarragone où les maladies épidémiques commençaient à faire de grands ravages. Le général Saint-Cyr resta donc dans ses positions autour de Tarragone, tant qu'il put disposer du quart d'une ration de pain, c'est-à-dire un mois environ.

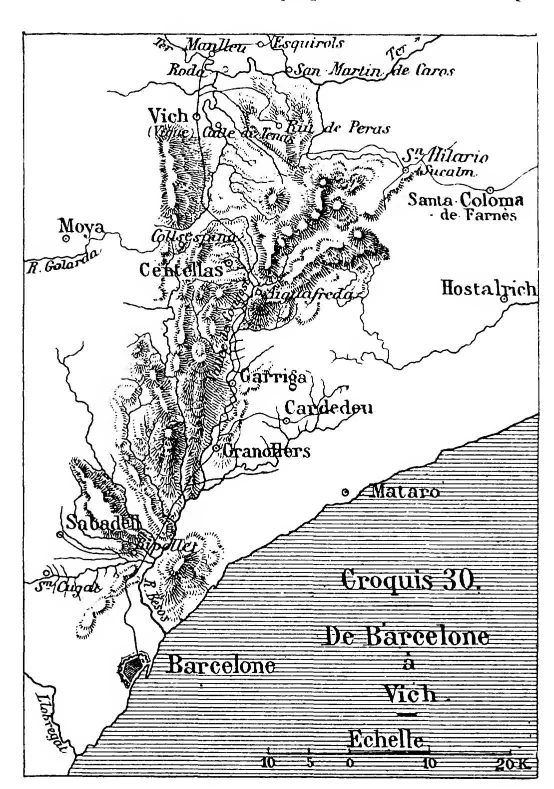
IV. — Marche en retraite.

Retraite sur Barcelone. — Le 20 mars, l'ennemi tenant toujours bon et nos vivres étant complètement épuisés, le général en chef résolut d'aller s'établir dans la petite plaine de Vich. Là, il était à peu près sûr de trouver des grains, et, s'il renonçait à enlever Tarragone, il se rapprochait de Girone dont le siège s'imposait et de Barcelone qui déjà ne communiquait avec lui que difficilement. Notre retraite s'effectua d'abord sur Barcelone, sans que Reding fît aucune tentative pour l'inquiéter; mais nous avions sur nos derrières les détachements de Wimpffen, de Milans et de Claros avec plusieurs tertios de miquelets et de nombreux Somatens qui se levaient au son des cloches et nous harcelaient de tous côtés.

L'armée de Catalogne repassa néanmoins sans trop de difficultés sur la rive



gauche du Llobrégat qu'elle atteignit au commencement d'avril. Le 1er Léger, qui formait avec le 4e bataillon du 3e Léger et le 24e Dragons la brigade Bessières de la division Souham, avait alors un effectif de 1825 hommes. Il suivit la route de Vendrell, Arbos, Villafranca, San Matheo, passa le Llobrégat à Molins de Rey et gagna San Cugat et Ripollet à 12 kilomètres au nord de Barcelone où le général en chef établit son quartier général, tant pour se rendre compte de la situation de la place que pour cacher aux Espagnols son intention de gagner Vich, afin que les ennemis ne fissent pas enlever les provisions qui devaient s'y trouver et sur lesquelles il comptait pour faire vivre l'armée.



Marche sur Vich. — On resta quelques jours aux environs de Barcelone et, le 15 avril, la marche fut reprise sur Vich. Le 1er Léger suivit la route encaissée qui remonte tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche, la vallée du Congost ou rivière de Besos. Ce long défilé, qui de Granollers à Aquafreda passe entre de hautes montagnes toujours escarpées et souvent bordées de rochers à pic, se prêtait mieux que toute autre à la résistance des habitants. Il fut miné en plusieurs endroits par les Somatens.

Dès le 16, il fallut enlever aux miquelets le passage de Garriga. L'ennemi nous disputait le terrain pied à pied, comptant sur les mines pour achever notre destruction. Celles-ci « sautèrent bien, dit Gouvion Saint-Cyr [1], mais ne produisirent d'autre effet que de présenter un beau spectacle à nos troupes. Ces sortes d'ouvrages font ordinairement plus de peur que de mal. Ils ne firent ici ni l'un ni l'autre. »

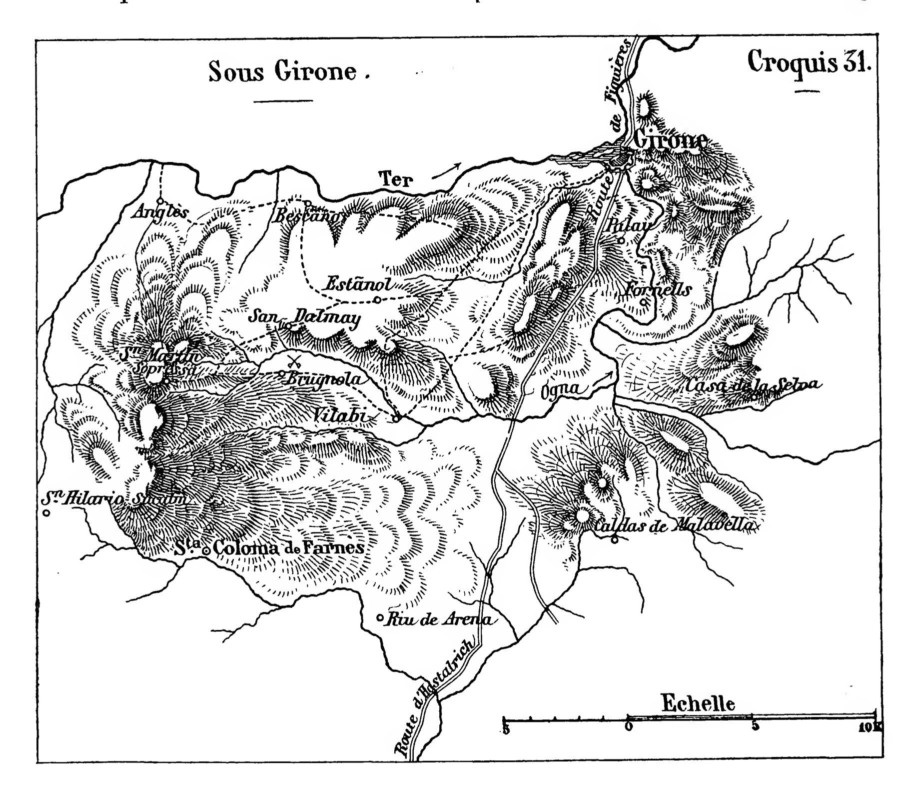
Entrée à Vich. — Le 18 avril, la division Souham prit position à Vich. Le 1er Léger s'établit sur la rive droite du Ter à Riu de Peras (7 kilomètres à l'est de Vich).

A notre arrivée dans cette contrée, tous les habitants étaient partis précipitamment [2], emportant leurs effets les plus précieux, mais sans avoir le temps

1. *Journal des opérations*, p. 154.
2. Il n'était resté à Vich que des malades non transportables, six vieillards et Mgr de Veyan, évêque de la ville, qui n'avait pas voulu quitter le poste que

toutefois d'évacuer les blés qui étaient en assez grande quantité pour faire vivre les troupes jusqu'au moment où l'on pût moissonner dans les plaines de Girone. On trouva également du vin pour quinze jours et du lard pour un mois. Néanmoins l'insuffisance de la nourriture [1], les grands froids (il neigeait presque tous les jours) et le manque d'effets de couchage et de couvertures [2] ne tardèrent pas à nous donner beaucoup de malades. La situation du 1er mai signale pour le régiment 1 officier et 349 hommes aux hôpitaux; celle du 21 juin, 3 officiers et 457 hommes; ces chiffres indiquent assez les souffrances qu'endurèrent en Catalogne les vaillants conscrits du 1er Léger.

Petits combats aux environs de Vich. — Autour de Vich, nos avant-postes étaient fréquemment attaqués et les corps, pour assurer leur sécurité, devaient exécuter de fréquentes reconnaissances et parfois même de véritables expéditions.



Le 23 avril, dans une reconnaissance sur la rive gauche du Ter, le 3e bataillon du 1er Léger fut vivement attaqué à San Martin de Caros par des Somatens qu'il repoussa non sans peine. Le commandant Schmitt reçut dans cette rencontre une blessure grave; le capitaine Ménestrel et le lieutenant Défosseux furent également blessés.

Dieu, disait-il, lui avait assigné près des malades : courageux dévouement qui faillit lui coûter la vie, quand les Espagnols rentrèrent dans Vich après notre évacuation.

1. Dès la fin d'avril, on en était arrivé à ne boire que de l'eau, et, vers le 15 mai, la viande manqua; on se trouva donc mis au pain et à l'eau; un rapport du 12 mai signale le manque de viande et de vin, même dans les hôpitaux.

2. Les habitants les avaient toutes emportées.

Dans une autre opération conduite vers l'est, afin de reconnaître les chemins à suivre pour se rapprocher de Girone, le capitaine Brismissholtz fut mortellement atteint, le 28 mai ; et le lendemain, le sous-lieutenant Bernard Albrespit fut blessé dans la vallée de San Hilario Sucalm. Enfin, le 1er juin, le commandant Erhard reçut une balle qui nécessita l'amputation de son bras gauche.

V. — Protection du siège de Girone.

Départ de Vich. — La nécessité d'activer le siège de Girone était devenue urgente. D'un autre côté, l'armée régulière espagnole, passée sous les ordres de Blake [1] après une tentative infructueuse en Aragon, se rapprochait des divisions Souham et Pino ; et celle-ci, aux environs de Vich, était trop éloignée de Girone pour en interdire l'approche à l'armée de secours.

Le 18 juin, Saint-Cyr mit donc en route ces deux divisions qui se dirigèrent sur Caldas de Malavella. Le 1er Léger prit, le 20 juin, ses cantonnements au sud-ouest de Brugnola.

Installation pour protéger le siège de Girone. — En arrivant dans ses emplacements vers Santa Coloma de Farnès, une brigade de la division Pino eut la bonne fortune d'enlever un parc de mille à douze cents bœufs que Blake destinait à Girone. On allait enfin avoir de la viande et faire la soupe. Cette nouvelle fut accueillie avec d'autant plus de joie qu'on trouva également à Santa Coloma du vin en abondance. Mais le grain fit défaut, et quand on eut épuisé les provisions de blé emportées de Vich par les soldats eux-mêmes [2], on dut se contenter de bouillie d'orge. Les habitants qui faisaient comme toujours le vide autour de nous avaient ici poussé le fanatisme jusqu'à détruire leurs moulins.

En attendant les attaques de Blake, on répara des moulins, on fit la récolte des moissons et on battit les grains. La subsistance des troupes était assurée jusqu'à la fin d'août. En juillet, le 1er Léger cantonna son 1er bataillon à Brugnola, son 2e à Vilobi et son 3e à Santa Coloma. Le 1er août, tout le régiment est réuni à Santa Coloma, toujours occupé aux travaux de la moisson, autant que le permettent des pluies presque continuelles. Quelques jours après, il se divise de nouveau : le 1er bataillon revient à Brugnola, le 2e va à San Dalmay, le 3e à Bescano sur le Ter. Ce déplacement était motivé par la nécessité de protéger nos communications avec Figuières. Le 10 août, le capitaine Antoine Salmon se noya dans le Ter par accident.

1. Le général Reding était mort à Tarragone, et Blake, Irlandais d'origine, avait été investi du commandement de toutes les troupes de la Coronilla. On comprenait sous ce nom le royaume de Valence, l'Aragon et la Catalogne.

2. Les sentiers par lesquels on dut passer en quittant Vich ne permettaient à aucune voiture de suivre les colonnes. Tous les équipages avaient d'ailleurs été renvoyés à Barcelone avant le départ de Vich.

Glorieux combat du 1er bataillon à Brugnola. — A la fin du mois, Blake, après de nombreux efforts partiels pour faire pénétrer à Girone des troupes et des vivres, cédant enfin et aux prières répétées de la junte de Girone et aux reproches du général Alvarès, gouverneur de cette ville, et aux ordres impérieux de la junte générale, se décida à réunir toutes ses forces pour délivrer la place [1].

La situation de l'armée de Catalogne était des plus critiques : de beaucoup inférieure en nombre, loin de tout secours et au milieu d'un peuple férocement hostile, elle était exposée à voir le moindre échec se transformer en une déroute complète.

Le 1er bataillon du 1er Léger eut l'honneur de soutenir le premier choc d'Alvarès. Laissons la parole à nos généraux. Ils racontent nos gloires avec plus d'autorité que nous ne saurions le faire nous-mêmes. Dans son rapport au ministre en date du 3 septembre, le général Rey, chef d'état-major général de l'armée, s'exprime ainsi : « Le général Blake s'est chargé de cette opération (délivrer Girone). Il a réuni tous les moyens qui se trouvaient en Catalogne.... A la tête de ces forces et de celles qui étaient déjà devant nous, il a débouché des montagnes de Vich, le 31 août; et son avant-garde, composée des régiments de Savoie et de Wimpffen suisse et d'un bataillon de miquelets, est venue attaquer avec beaucoup de résolution un bataillon du 1er régiment d'Infanterie légère campé à Brugnola. Déjà elle s'était emparée d'une partie de la position quand le bataillon, s'élançant sur l'ennemi à la baïonnette, le culbuta, lui fit éprouver une perte considérable et demeura en position à Brugnola jusqu'au soir. Alors, il l'évacua sur l'ordre qui lui en fut donné pour se mettre en ligne avec son corps. *Cette action fait beaucoup d'honneur à ce bataillon* et aura donné à l'ennemi la mesure de ce qu'il aura à attendre de nos troupes. »

« ....Malgré nos efforts, écrivit peu après le général Rey [2], l'ennemi n'a pas voulu s'engager. *Il avait été si bien reçu à Brugnola par le 1er bataillon du 1er régiment d'Infanterie légère français* qui, attaqué dans ses positions par trois bataillons d'élite (dont un suisse et deux de ligne), a forcé l'ennemi à la retraite après avoir laissé plus de cent hommes tués sur le champ de bataille, dont cinquante à soixante l'ont été à la baïonnette. Nous avons eu deux ou trois tués [3] et vingt-cinq blessés. »

Le général Saint-Cyr [4] dit à son tour, en parlant de ce même combat de Brugnola : « *Un bataillon du premier régiment d'Infanterie légère s'y était couvert de gloire*, en résistant, dans plusieurs attaques réitérées, à sept [5] bataillons de

1. Blake retardait toujours une attaque générale, parce qu'il voulait attendre que le manque de vivres et les maladies amenées par les chaleurs aient affaibli nos troupes.
2. Rapport au ministre en date du 4 septembre.
3. Le nombre exact est trois.
4. *Journal des opérations*, p. 214.
5. Le général Rey dit : trois; mais il écrivait au lendemain de l'action sur laquelle les détails n'étaient pas encore connus, tandis que le général Saint-Cyr appuie le nombre de sept sur le rapport même du colonel espagnol O'Donnell qui dirigeait l'attaque et donne les noms de ces sept bataillons : 1er et 2e bataillons du régiment de Saboya, quatre bataillons du régiment de Wimpffen et le bataillon de Tarragone.

l'avant-garde ennemie commandée par le brigadier O'Donnell qu'il avait enfin culbutés et mis en déroute au moyen d'une charge à la baïonnette, *l'une des plus audacieuses que l'on ait jamais exécutées....* »

Le lendemain, 1er septembre, tout le 1er Léger était réuni sur la rive gauche de l'Ogna, où Saint-Cyr attendant la bataille concentrait toutes ses troupes disponibles, c'est-à-dire environ 8000 combattants.

Blake réussit à surprendre une brigade de notre division italienne et parvint ainsi à faire entrer quelques troupes dans Girone avec des vivres pour huit jours; puis, satisfait sans doute de ce résultat et sous l'impression du souvenir de la charge de Brugnola, il renonça à une attaque générale et se borna à rôder autour de nous jusqu'à la fin du mois.

Le 26 septembre, il tenta d'envoyer encore et de faire pénétrer dans Girone un convoi de vivres; mais les troupes chargées de le conduire furent battues et dispersées. La division Souham, qui était en position d'attente sur les bords de l'Ogna entre Palan et Fornells, reçut une partie des fuyards. Le 1er Léger et le 24e Dragons firent 700 prisonniers dont 40 officiers. Tout le bétail resta entre nos mains : 1000 moutons, quelques bœufs et 1400 mulets chargés de lard, légumes, eau-de-vie, chocolat, café et poudre. Après cet échec, Blake abandonne définitivement Girone dont la capitulation ne devait plus être qu'une affaire de temps.

Le maréchal Augereau prend le commandement de l'armée. — Le 13 octobre, le maréchal Augereau prit le commandement [1] de l'armée de Catalogne. Quelques jours après, le général Bessières qui était tombé malade rentra en France et le général du Moulin le remplaça à la tête de sa brigade.

Combat de Santa Coloma. — Le 29 octobre, un fort parti ennemi s'étant établi à Santa Coloma, le général Souham donna l'ordre de le déloger. Nous ne pouvons mieux faire que de donner ici copie du compte rendu signé du général Souham lui-même et écrit en entier de sa main, le soir du combat, de son camp sous Bescano : « Je suis parti aujourd'hui (1er novembre 1809), à 4 heures du matin, avec huit bataillons, trois escadrons et trois pièces de canon pour attaquer les insurgés qui occupaient la position de Santa Coloma (une division du corps de Blake, huit mille fantassins et quatre cents cavaliers). J'ai trouvé l'ennemi dans le village de Santa Coloma, ayant crénelé toutes les maisons pour pouvoir y tenir avec plus de sûreté. Le reste de la troupe, en position sur les hauteurs de ce village, avait devant elle un énorme ravin. Pendant que deux bataillons du 42e franchissent le ravin pour tourner l'ennemi par sa droite et que deux autres

1. Le général Gouvion Saint-Cyr avait un caractère absolu qui, malgré ses succès en Catalogne, avait provoqué son rappel. Depuis le mois de mai, il était informé que le maréchal Augereau devait le remplacer; mais ce dernier était resté à Perpignan, malade. Saint-Cyr, fatigué lui-même, avait conservé provisoirement la conduite des opérations; mais il rentra en France dès que Blake s'éloigna de Girone.



bataillons font de même pour tourner sa gauche, le général du Moulin *enlève à la baïonnette le village de Santa Coloma avec les trois bataillons du 1er régiment d'Infanterie légère* et trois escadrons de cavalerie.

« Après trois heures de fusillade très vive, l'ennemi a été chassé de toutes ses positions et mis dans la plus grande déroute. Ceux qui ont échappé n'ont dû leur salut qu'aux difficultés insurmontables d'une poursuite dans les montagnes. »

« L'ennemi a eu 2000 hommes tués ou blessés; nos pertes ont été de 10 officiers tués, 5 blessés, 10 soldats tués et 40 blessés. Le courage et la bravoure de la division a été bien au-dessus de tout ce que je pourrais dire. »

Le 1er Léger compta parmi les blessés : le commandant Poupier récemment arrivé au régiment (venant du 7e de ligne), le capitaine Choueller, le lieutenant Charton et les sous-lieutenants Georges et Samson.

Enfin le 11 décembre, Girone ouvrit ses portes : l'armée de Catalogne se trouvait libre de ses mouvements.

VI. — Expédition d'Olot.

Marche sur Olot. — Le 20 décembre, le maréchal Augereau ordonna au général Souham de faire une expédition dans la direction d'Olot, tant pour y faire des provisions que pour en chasser les guérillas qui infestaient cette contrée et menaçaient d'insulter les frontières françaises. Le général de brigade Augereau, frère du maréchal, avait pris, depuis le commencement du mois, le commandement de la 1re brigade qui fut composée du 1er Léger, du 7e de ligne et d'un détachement du 24e Dragons.

Le 21 décembre, la division rassemblée à Girone prend la route de Bésalu. A Bagnolas, elle tourne au nord, puis franchit la Fluvia à Esponella et campe le soir à Crespia, pour appuyer le mouvement de la division Verdier qui se rend à Figuières. Le 24, Souham revient à Bagnolas d'où il marche directement sur Olot par Alfas, Cellent et Santa Pau, sans être trop inquiété par les miquelets de Clarus, qui s'était concentré à Castell Follit sur la Fluvia, entre Bésalu et Olot. A la nuit, notre avant-garde arriva devant Olot, mais jugea plus prudent de n'y pas pénétrer, afin d'éviter les dégâts et le désordre.

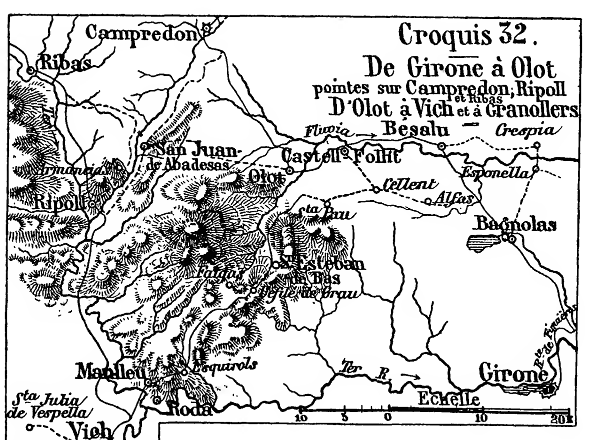
Entrée à Olot. — Le 26, la division fit son entrée dans cette petite ville industrielle et remplie de fabriques de cotonnades et de soieries. On y trouva 68 000 cartouches d'infanterie qui furent distribuées, 26 000 cartouches anglaises dont la poudre seule était utilisable pour nous, 4500 pierres à fusil et 5600 balles.

Le 27, on continua la marche sur Campredon où l'on arriva le 28, au moment où le fameux chef d'insurgés Rovira venait d'en partir.



Combat d'Armancias. — Le 30, Souham prit la route de Ripoll à la poursuite de Clarus. Sur notre passage, les habitants nous remettaient des actes de soumission.

En arrivant au joli petit bourg de San Juan de Abadesas (Saint-Jean des Abbesses), nous apprîmes que Claros venait de prendre position sur la montagne d'Armancias : « Je donnai ordre, dit le général Souham dans son rapport, au premier bataillon du 1[er] régiment léger, commandé par le capitaine Antoine Bouillet, de tourner cette montagne qui est très escarpée. Dès que l'ennemi s'aperçut de ce mouvement exécuté avec intelligence et célérité, il se retira dans un village (San Pedro de Ripoll), au bas de la montagne. Il fut chassé de ce village où il laissa des morts et des blessés et fut obligé d'aller coucher dans la neige. »



Le 30, la brigade Augereau se porta sur Ribas d'où elle chassa encore quelques bandes éparses de miquelets.

Retour à Olot. — Le 31, toute la division revint à Olot. « Les troupes qui composent ma division, écrivit Souham au général en chef, le 1[er] janvier 1810, ont fait preuve de zèle, de constance, d'ardeur et de bravoure »; et il signale, parmi les officiers qui méritent une mention spéciale et doivent être recommandés à la bienveillance de Sa Majesté, le capitaine Bouillet.

Le 4 janvier, le général Souham réunit les colonels et les officiers de sa division : « Témoignez aux soldats de vos régiments, leur dit-il, combien je suis satisfait de leur conduite et de l'ardeur qu'ils ont mise à poursuivre les brigands qui désolent cette belle et bonne Catalogne. Par leur attitude et leur discipline, ils ont contribué à la soumission d'un pays égaré par les perfides insinuations des agents de l'Angleterre.... »

La division resta aux environs d'Olot jusqu'au 10 janvier. A cette date elle reçut l'ordre de se porter sur Vich.

VII. — Nouvelles opérations aux environs de Vich.

Départ d'Olot. — La division Souham partit d'Olot, le 11 janvier, par la grande route de Barcelone. Elle devait bientôt rencontrer l'ennemi sur les montagnes escarpées et boisées qui séparent la vallée du Ter de celle de la Fluvia. Les insurgés s'étaient postés au défilé de Grau dont ils gardaient fortement les deux flancs.

Enlèvement du défilé de Grau. — En arrivant à San Esteban de Bas, Souham fractionna sa troupe en trois colonnes. La colonne centrale, où se trouvaient les 1er et 2e bataillons du 1er Léger et presque toute la brigade Augereau, devait attaquer de front le défilé, lorsque les deux autres colonnes chargées de tourner l'ennemi par la droite et par la gauche auraient franchi les crêtes des hauteurs. Le 3e bataillon du 1er Léger fit partie de la colonne de droite avec un bataillon du 7e et deux du 42e, sous les ordres du colonel Expert du 42e. Cette colonne passa par la trouée de Falgas et prit à revers la gauche des insurgés, pendant que notre colonne de gauche se postait sur leur flanc droit. Ce triple mouvement fut exécuté avec tant de prudence et d'ensemble que le défilé de Grau fut enlevé sans tirer un coup de fusil. L'ennemi voyant sa retraite presque coupée se retira précipitamment, abandonnant sur le plateau de Grau son magasin de cartouches et tous ses équipages. Alors une vive fusillade changea sa fuite en débandade et lui fit perdre beaucoup de monde. Il se rallia à Esquivols, grâce à un brouillard épais qui protégea les fuyards. La poursuite fut néanmoins continuée jusqu'à 9 heures du soir; elle nous permit d'enlever 150 prisonniers.

Dans la nuit, les insurgés se retirèrent à Roda sur le Ter, où ils rejoignirent un renfort de 5000 hommes commandés par le général O'Donnell.

Combat de Collsespina. — Le lendemain 13, la division s'est portée sur Vich. L'ennemi nous céda la place sans combattre. Le général Souham laissa dans la ville trois bataillons dont les deux premiers du 1er Léger; puis, détachant quelques troupes à l'ouest sur Santa Julia de Vespella, pour contenir un parti ennemi signalé de ce côté et qui aurait pu tenter de venir sur Vich, il marcha avec le reste de ses forces sur Centellas dans la direction suivie par le gros des insurgés. Ceux-ci s'arrêtèrent à Collsespina au nombre de 10 000 au moins, formant deux divisions de troupes de ligne renforcées de miquelets et de Somatens. Ils prenaient position sur ces hauteurs très accidentées, lorsque le 3e bataillon du 1er Léger, qui marchait sur le flanc droit de notre avant-garde, réussit à surprendre leur convoi en le gagnant de vitesse au détour d'une colline. « *Tous leurs mulets et leurs équipages ont été coupés et pris par le 3e bataillon du 1er régiment*



d'Infanterie légère. Alors une vive fusillade s'est engagée. Elle a duré jusqu'à la nuit. Toutes les positions de l'ennemi furent enlevées à la baïonnette[1]. »

Cette chaude affaire coûta à l'ennemi 2000 tués ou blessés, 800 prisonniers dont un lieutenant-colonel, 3 canons et un drapeau. Au 1[er] Léger, le capitaine Georges Bouillet, le capitaine adjudant-major Montossé, le lieutenant Patéi[2] et le sous-lieutenant Fouchet furent au nombre des blessés. Le maréchal Augereau termine par ces mots le rapport qu'il adressa au duc de Feltre, ministre de la guerre, sur ce brillant combat : « Tous les officiers et soldats des troupes françaises et italiennes ont rivalisé de gloire ».

Le 14, l'ennemi fut poursuivi, la baïonnette dans les reins, jusqu'au delà de Moya. « Sans la fatigue des troupes qui manquent de pain depuis trois jours, écrivit Souham, j'aurais été donner à la ville de Manresa le juste châtiment de son arrogance et des plats pamphlets qui sortent journellement de ses presses. »

Séjour autour de Vich. — Débarrassé pour quelque temps des menaces des insurgés, Souham prit ses campements autour de Vich avec une partie de sa division. Le reste fut envoyé à Hostalrich, pour en compléter l'investissement.

Le 1[er] Léger s'installa à Cenforès (3 kilomètres au sud-ouest de Vich) et y resta jusqu'au 21 janvier. Il reçut dans ce poste un détachement de 118 conscrits[3] qui relevèrent son effectif que le feu de l'ennemi, les fatigues et les privations avaient réduit à moins de 1000 hommes en état de porter les armes.

Protection d'une reconnaissance faite par le maréchal Augereau. — Le 22 janvier, le général Souham partit de Vich avec la brigade Augereau, pour déblayer la vallée de la rivière de Besos et protéger ainsi la reconnaissance que le maréchal commandant en chef avait résolu de faire en personne à Hostalrich et à Barcelone. Le 24, la colonne expéditionnaire fit sa jonction avec le général en chef à Granollers (plaine des Grenouilles).

Elle prit position, le lendemain, dans le massif montagneux sillonné par les nombreux affluents de droite de la rivière de Besos qui couvre au nord-ouest les abords de la capitale de la Catalogne. Souham s'établit à Sabadell; le 1[er] Léger cantonna à Ripollet.

Ces emplacements furent occupés jusqu'au 1[er] février. La colonne ayant alors terminé sa mission rentra sous Vich. Le 1[er] Léger campa à Calle de Tenas, petit village situé à 2 kilomètres à l'est de Vich.

Bataille de Vich. — Cependant O'Donnell avait réuni de nouveau un corps de 12000 fantassins et 1200 cavaliers et lançait des proclamations incendiaires pour soulever contre nous les misérables paysans de la province qu'il occupait.

1. Lettre du général Souham au maréchal Augereau, datée de Vich, le 15 janvier 1810.
2. Le lieutenant Patéi mourut quelques jours après, des suites de ses blessures.
3. Dans la suite, les pertes furent fréquemment réparées par l'arrivée de conscrits, de manière à maintenir l'effectif supérieur à 1800 hommes.

Le 20 février, il déboucha brusquement en trois colonnes dans la plaine au-dessous de Vich. Le général Souham, qui n'avait pas plus de 3500 hommes à mettre en ligne, prit aussitôt ses dispositions.

Le 1er Léger ayant à sa tête le colonel Bourgeois occupa la droite vers la chapelle de San Juan. Il résista depuis sept heures du matin à tous les efforts que firent deux régiments suisses pour le forcer et le tourner. L'ennemi chargea plusieurs fois avec beaucoup de bravoure; mais, dit le comte Mathieu Dumas, « *tous les bataillons qui soutinrent ces attaques réitérées montrèrent beaucoup d'intrépidité et d'intelligence* ». Au centre, le 42e de ligne luttait depuis huit heures du matin contre des forces très supérieures, lorsque vers 4 heures du soir, le 3e bataillon du 1er Léger fut envoyé à son aide. A l'arrivée de ce renfort, le colonel Expert, du 42e, fit battre la charge.

Les insurgés cédèrent bientôt à l'élan de nos troupes et celles-ci se précipitèrent alors de tous les côtés à leur poursuite. On prit 2800 hommes, 600 chevaux et un drapeau[1]. Le général Souham[2] avait été blessé à la tête; le 1er Léger avait eu 1 homme tué et 40 blessés dont plusieurs moururent à l'ambulance. « Toutes les troupes se sont battues avec acharnement, écrivit le maréchal Augereau, et vraiment cette journée est une des plus belles qui aient eu lieu en Catalogne..... »

VIII. — Excursions entre le Ter, l'Èbre et la Sègre.

Caractère général de ces excursions. — Après vingt-cinq jours de repos, le 1er Léger recommence sa vie errante à la poursuite des guérillas qui ne cessent de nous menacer, nous résistent quelquefois et finissent toujours par être battus; mais qui, toujours aussi attachés à nos flancs, épuisent nos forces et usent nos volontés par le nombre même de nos succès dont la stérilité n'est que plus évidente.

Cette chasse aux miquelets, commencée à la fin de 1809, après la capitulation de Girone, devait se prolonger jusqu'en avril 1811. Elle occasionna à nos soldats de grandes fatigues souvent augmentées encore par la privation de nourriture[3]. Elle leur donna souvent l'occasion de faire preuve d'un grand courage. Elle restera un témoignage éclatant de leur bonne discipline et de leur esprit de corps.

1. Le comte Mathieu Dumas estime les pertes des Espagnols dans cette journée à 3500 tués ou blessés et 3250 prisonniers (*Histoire d'Espagne*, t. III, p. 115).

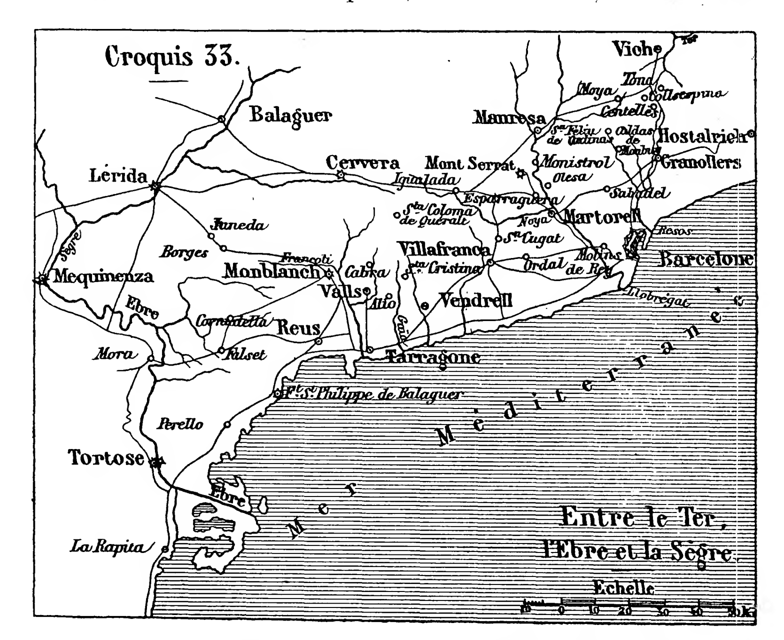
2. Le général Souham se fit transporter à Perpignan, le général de brigade Augereau prit provisoirement le commandement de la division qui fut définitivement donné, à la fin d'avril, au général de division Frère.

3. Du 1er mai au 17 juin, les hommes du 1er Léger ne purent toucher qu'une demi-ration de viande par jour. Déjà, le 16 avril, le général en chef écrivait au ministre en rendant compte des opérations de notre colonne : « Les troupes sont restées *six jours sans pain*; le vin soutenait seul nos soldats..... Plusieurs sont morts d'inanition..... L'ennemi le plus redoutable pour l'armée de Catalogne, c'est le défaut de subsistance; elle n'en craint aucun autre. »



Ne pouvant avoir des détachements partout, nous étions dans la fâcheuse nécessité de mettre sans cesse en mouvement des colonnes mobiles. C'était la seule manière de nous maintenir dans ce pays.

Pointe sur Tarragone et retour à Girone. — Le 16 mars, le 1er Léger quitta donc ses cantonnements sous Vich. La division Souham se réunit à la division italienne et avec elle força le défilé de Collsespina, fortement occupé par des Espagnols et des Anglais. Les deux divisions campent, le 16 au soir, à Caldas de Mombuy et, le 17, à Esparraguera, après avoir franchi le Llobrégat à Olésa.



Le 18, elles s'emparent des hauteurs de Molins de Rey; le 20, elles atteignent Villafranca et, le 21, Vendrell où elles se reposèrent pendant cinq jours.

Le 27, la marche est reprise sur Vals, on passe la Gaïa et le 1er Léger campe à quelques kilomètres de Tarragone.

Le 30, on apprend que les Anglais ont débarqué le général Caro, frère du fameux marquis de la Romana, au sud de Barcelone et que par suite les communications sont coupées entre Barcelone et Tarragone. L'ordre est alors donné de se replier sur Girone. Les deux divisions retournent donc vers le nord, laissant à Villafranca un poste détaché dont fit partie le 3e bataillon du 1er Léger.

Ce poste fut bientôt assailli par 6000 insurgés. « La résistance fut héroïque », dit le rapport du maréchal Augereau; mais la position était périlleuse devant des forces aussi supérieures. Les Espagnols se réjouissaient déjà de la capitulation de toutes les troupes, lorsque tout à coup le colonel Delort du 24e Dragons chargea les assaillants à la tête de 100 cavaliers de son régiment. En même temps, les carabiniers du 1er Léger s'élancent et réussissent à se faire jour à travers l'ennemi. Le reste du bataillon suivit l'élan donné; mais la compagnie du capitaine de Gimont (2 officiers, 107 hommes) ne put passer et fut faite prisonnière.

Sous Girone. — Conformément aux ordres reçus, les deux divisions arrivèrent sous Girone dans les premiers jours d'avril, elles devaient rester cantonnées entre Girone et Hostalrich, jusqu'à la fin de novembre, changeant fréquemment

d'emplacements, soit pour se montrer à tous les villages, soit pour vivre plus à l'aise.

Le 1er Léger occupa successivement Fornells, près de l'Ogna, San Feliu de Guixols sur la côte et Massanet de la Selva, à 8 kilomètres au nord-est d'Hostalrich. Cette période n'est signalée que par un engagement au nord de San Feliu dans lequel le lieutenant Jean Tardu fut tué, le 20 octobre, aux environs de Palamos.

Le maréchal Macdonald commandant en chef. — Le maréchal Augereau, fatigué et malade, avait demandé son retour en France : l'Empereur, par décret du 24 avril, nomma le maréchal Macdonald commandant en chef de l'armée de Catalogne. Celui-ci prit le commandement le 20 mai.

Le 30 juin, le général de brigade Augereau rentra également en France. Le général de division Frère prit le commandement de la division Souham dont la 1re brigade, à laquelle appartenait le 1er Léger, fut confiée au général Lorencez, remplaçant d'Augereau.

Pour l'expédition de novembre, le régiment passa sous les ordres du général de brigade Salme, chef de l'avant-garde constituée avec le 1er Léger et le 29e Chasseurs à cheval; il rentra ensuite dans la division Frère.

Nouvelle pointe au sud poussée jusqu'à Tortose. — Les opérations entreprises par le 3e corps (armée d'Aragon — Suchet) contre Tortose avait décidé le maréchal Macdonald à envoyer de ce côté les deux divisions qu'il avait sous Girone. Le corps expéditionnaire se concentra dans Barcelone d'où le 1er Léger, avant-garde des divisions Frère et Pino, partit en chassant devant lui les guérillas et les Anglais que Tarragone ne cessait de lancer dans les montagnes.

Le 28, l'avant-garde franchit le col d'Ordal et bivouaque à Villafranca. Le 29, elle s'établit à la Bisbal, petit village à 10 kilomètres au nord de Vendrell. Le 30, elle trouve l'ennemi fortement retranché dans les défilés de Santa Christina où des coupures nombreuses avaient été faites pour retarder notre marche. Le 1er Léger aborde résolument les positions des insurgés et force le passage. Les capitaines Antoine Bouillet, Thomas, Dénéchaux, Hergwegh, Chavarin, les sous-lieutenants Lelièvre, Delamare, Stievenard et Paturel ont été blessés dans cette violente action. La Gaïa fut franchie, le jour même; l'avant-garde coucha, le soir, à Alio (4 kilomètres au nord de Walls).

Le lendemain, 1er décembre, le 1er Léger fit encore le coup de feu, pour s'ouvrir le défilé de Cabra avant d'arriver à Monblanch. Le sous-lieutenant Paul Tardu et le porte-aigle Fleuret furent blessés dans cette rencontre.

Du 1er au 10, la colonne resta en position sur les hauteurs de Monblanch et prit un peu de repos. Le 1er Léger très éprouvé à l'avant-garde en avait le plus grand besoin : sur un effectif total de 58 officiers et 2230 [1] hommes, il avait

1. Depuis le commencement de l'année, c'est-à-dire depuis que la paix avec l'Autriche le permettait, de nombreux envois de conscrits venaient réparer les pertes.



aux hôpitaux 1 officier et 556 hommes, et prisonniers de guerre 1 officier et 37 hommes [1].

Le 10 décembre, la colonne se remet en route, bivouaque, le 11, à Cornudella; le 12, à Falcet et prend position, le 13, à Mora sur l'Èbre à environ 30 kilomètres au nord de Tortose. Cette place est investie, le 15, par les troupes du 15e corps d'armée (général Suchet) dont nous protégeons ainsi les opérations.

Le 1er Léger resta en observation sur l'Èbre jusqu'à la prise de Tortose qui capitula, le 2 janvier 1811. La division Frère et l'avant-garde allèrent alors cantonner à Walls.

Autour de Lérida. — Le 17 janvier 1811, les troupes réunies à Walls furent envoyées à Lérida où elles arrivèrent, le 1er février. Cette place s'était rendue au 3e corps, le 14 mai 1810. La garde en ayant été confiée à l'armée de Catalogne, Macdonald avait chargé de ce soin la division Frère.

Le 1er Léger occupa aux environs de Lérida les villages de Borges et de Juneda. Pendant les premiers jours, on fit quelques excursions autour de la ville, pour se donner de l'air et faire des réquisitions. Les plus importantes furent dirigées sur Balaguer, Cervera et Mequinenza. Nos troupes en ramenèrent des bœufs, des moutons et du numéraire.

Le 1er Léger était dans cette situation relativement calme, quand, le 10 mars 1811, l'Empereur ordonna que la partie active [2] de l'armée de Catalogne passât à l'armée d'Aragon [3]. Cette armée recevait en même temps la mission de s'emparer de cette redoutable Tarragone qui, depuis le commencement des hostilités, servait de repaire aux insurgés et permettait aux Anglais de leur amener par mer des secours incessants en hommes, en munitions et en vivres. La chute de cette place, on l'espérait du moins, devait assurer la soumission définitive de toute la Catalogne.

1. La compagnie de Gimont, prise par l'ennemi, le 30 mars, était en partie rentrée dans le rang par suite d'échanges.

2. Les troupes de l'armée de Catalogne avaient été récemment classées en deux catégories : 1° troupes d'occupation, tenant garnison dans la partie de la province réputée soumise, et 2° partie active, en expédition. Le 1er Léger appartenait à la partie active.

3. Le maréchal Berthier, en transmettant l'ordre de l'Empereur au général comte Suchet, commandant le 3e corps d'armée (lettre du 10 mars 1811), donne pour la première fois à ce corps d'armée le nom d'*armée d'Aragon*, qui lui est resté.



CHAPITRE VIII

CAMPAGNES DE L'ARMÉE D'ARAGON DE 1811 A 1814

I. — Marche sur Tarragone.

Le 1er Léger passe à l'armée d'Aragon. — Lorsque l'Empereur décida, le 10 mars 1811, que la partie active[1] de l'armée de Catalogne passerait à l'armée d'Aragon, le maréchal Macdonald se trouvait de sa personne à Lérida où se rendit également le général Suchet, pour faire connaissance avec les nouvelles troupes placées sous son commandement.

Au souvenir de la revue qu'il passa à cette occasion, le 26 mars, le général en chef dit dans ses mémoires[2] que le 1er Léger se ressentait dans sa tenue de la guerre pénible qu'il faisait depuis deux ans en Catalogne; mais qu'il ne le cédait en rien, pour la valeur et le dévouement, aux troupes qui ne laissaient rien à désirer.

Escorte du maréchal Macdonald. — Avant de passer complètement sous les ordres du général Suchet, le 1er Léger fit partie d'une colonne d'escorte chargée, sous le commandement du général Harispe, d'accompagner le maréchal Macdonald qui devait retourner à Barcelone.

La colonne passa par Cervera et Manresa. Un parti ennemi avait pris position en avant de cette dernière ville, sur les hauteurs qui séparent le haut Llobrégat du bassin moyen de la Sègre. Plusieurs petits combats furent livrés par nos troupes,

1. Les troupes qui passèrent ainsi sous les ordres du général Suchet sont : 1° le 1er Léger, les 7e, 16e et 42e de ligne et le 24e Dragons français; 2° les régiments italiens et napolitains de l'armée de Catalogne.

2. Les beaux mémoires du maréchal Suchet citent plusieurs fois le 1er Léger et toujours avec éloges. Aussi, dans ce chapitre, emprunterons-nous souvent la plume de notre illustre chef. Sa haute compétence militaire et son talent d'écrivain donneront à cette partie de notre récit un intérêt plus grand et une saveur particulière.



pour s'ouvrir les défilés de Manresa. Le 1er avril, le lieutenant Jean-Julien Michel fut tué dans un des engagements.

Le retour s'effectua par Villa Franca et Monblanch. Quelques miquelets parurent encore sur nos flancs et tirèrent sur nous des coups de feu, mais ne firent résistance nulle part.

Sur l'Èbre. — Le 1er Léger, à son arrivée, le 8 avril, reprit ses anciens cantonnements aux environs de Lérida et passa effectivement, à cette date, sous les ordres du général Suchet. Le commandant en chef de l'armée d'Aragon organisa sa nouvelle armée [1] en faisant entrer dans presque toutes les brigades des régiments de deux provenances, de manière à opérer une fusion complète. Le 1er Léger (colonel Baron Bourgeois, 60 officiers, 2127 hommes dont aux hôpitaux : 1 officier et 476 hommes) fut placé à la 1re brigade (Salme) de la 1re division [2] (Musnier) et envoyé sur l'Èbre pour y protéger nos bateaux. Il occupa Molleruda avec ses trois bataillons [3].

Départ pour Tarragone. — Pendant que le général Suchet achevait [4] de réunir les matériaux, munitions et approvisionnements nécessaires pour entreprendre le siège de Tarragone, le 21 avril, il fut informé que le château de Figuières s'était laissé surprendre [5] par les Espagnols. Il attendait un courrier de Barcelone lui annonçant l'occupation de Montserrat par les troupes du maréchal, et, au lieu de cette bonne nouvelle qui devait lui permettre de compter pour ses troupes de siège sur une sécurité presque complète du côté du nord-est, il recevait de Macdonald, avec l'avis de la prise d'une importante place de guerre située à 600 mètres de la frontière de France, la demande instante, impérieuse même, de renvoyer au plus tôt en Catalogne les troupes dont il venait de prendre le commandement.

C'était renoncer au siège de Tarragone qui, d'après les termes mêmes de la lettre [6] du prince de Wagram, devait « couronner la gloire militaire » que le général Suchet venait d'acquérir en Aragon.

Après quelques hésitations, Suchet se décida [7] à répondre à l'échec de Figuières par la prise de Tarragone. Il résolut donc de marcher immédiatement sur cette place avec toutes les troupes dont il pouvait disposer, sans attendre la formation complète de sa nouvelle armée.

Le 1er Léger, qui était en expédition sur l'Èbre pour protéger la navigation, est

1. L'armée d'Aragon comprit 4 divisions d'infanterie française (Musnier, Frère, Harispe et Habert), une division italienne, une division napolitaine et une division de cavalerie.

2. La division Musnier se composa au début de la brigade Salme (1er Léger et 114e de ligne) et de la brigade Abbé (121e de ligne et 1er régiment de la Vistule).

3. Le 1er bataillon était commandé par le chef de bataillon Erhard; le 2e par le commandant Roussel.

4. Le maréchal Macdonald, qui avait dû primitivement faire ce siège, avait déjà commencé les préparatifs généraux.

5. Dans la nuit du 9 au 10 avril.

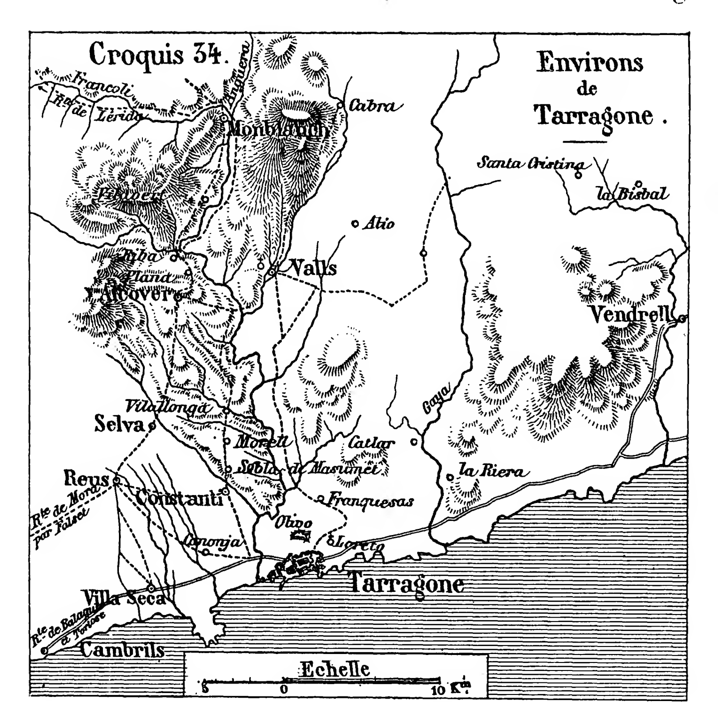
6. Lettre du 10 mars, déjà citée plus haut, par laquelle le maréchal Berthier transmet au général Suchet l'ordre de la formation de l'armée d'Aragon.

7. L'Empereur en apprenant cette résolution s'écria : « Voilà qui est militaire! » Il ne pouvait pas donner à son lieutenent une plus belle marque d'approbation.

aussitôt rappelé à Lérida. Le général en chef avait réuni sur ce point six régiments. Il leur fit distribuer un mois de solde, six jours de vivres et les mit aussitôt en marche en deux colonnes par la route de Monblanch.

La 1re colonne (général Harispe) partit de Lérida, le 27 avril. Le 1er Léger formant la 2e colonne avec les 14e et 42e de ligne, sous le commandement du général Frère[1], suivit à un jour de marche.

Episode du couvent de Monblanch. — Le 30 avril, la 2e colonne passa à Monblanch dont le couvent, sous le nom de « Virgen de la Sierra », Vierge de la Montagne, est admirablement situé sur une hauteur qui s'élève en face du confluent de la rivière d'Anguerra et du Francoli. « Le général en chef fit retrancher ce couvent et y plaça 400 hommes du 1er Léger (une compagnie) et du 14e (trois compagnies) bien approvisionnés et bien commandés (chef de bataillon Année). Il voulait par ce point intermédiaire garder ses communications avec Lérida et surtout couvrir, en éloignant l'ennemi, la route de Mora et celle de Balaguer, pour assurer la première aux transports de vivres et la seconde aux transports d'artillerie[2]. »



Le détachement resta 23 jours dans le couvent. Le 16 mai, il est attaqué par un tertios de 600 miquelets. Il les reçoit par une décharge à bout portant qui les déconcerte et les décide à s'éloigner. Le 22 mai, il fut cerné par le général Sarsfield qui, à la tête de 2000 hommes, était parti de Vals, avait franchi le Francoli et, repoussé d'Alcover, se rejetait sur Monblanch.

Sommé de se rendre, le commandant Année « répondit comme il convenait à une pareille proposition. L'ennemi, renforcé d'un grand nombre de paysans et d'un obusier, l'attaqua; mais l'obusier fut démonté presque aussitôt et dut cesser de tirer[3]. » Alors les Espagnols « se couvrant en tête par une espèce de cadre matelassé, traîné sur des roues, s'approchèrent de la porte du couvent avec des

1. C'est ainsi que le 1er Léger, destiné d'abord à la division Musnier, entra dans la composition de la division Frère.

2. Extrait du rapport établi, le 4 mai 1811, par le général Saint-Cyr Nugues, chef d'état-major général de l'armée d'Aragon.

3. Rapport de Saint-Cyr Nugues sur la situation du 1er juin 1811.

fascines pour y mettre le feu »[1]; ils renoncèrent bientôt à ce procédé, après avoir eu quinze ou vingt hommes mis hors de combat par la fusillade des vaillants défenseurs. La compagnie du 1er Léger avait eu un homme tué.

En même temps une petite colonne[2] envoyée par l'armée de siège partait au secours de la garnison de Monblanch. Sarsfield ne l'attendit pas et s'éloigna en laissant sur le terrain une centaine d'hommes.

Ne voulant plus exposer nos détachements à de pareilles incursions qui, si elles réussissaient, produiraient un fâcheux effet moral, le général Suchet ordonna au commandant Année de ramener ses compagnies devant Tarragone, pour y reprendre leur rang dans les troupes de siège.

Premières positions autour de Tarragone. — Nous avons laissé le 1er Léger, le 30 avril, avec la colonne Frère, au moment où il passait à Monblanch. Le 2 mai, il franchit le défilé de Riba et arriva à Alcover. Le 3 mai, pendant que la division Habert débouchait de Reus[3], la colonne Frère prit position derrière la colonne Harispe à Constanti où, pendant les opérations préliminaires du siège, le général en chef devait établir son quartier général. « Belle position, dit Suchet dans ses mémoires, qui offrait encore quelques traces des anciens retranchements élevés par le grand Condé en 1647, lorsqu'il voulait tenir en bride la garnison de Tarragone. »

Le 4 mai, l'investissement de Tarragone par terre fut achevé. La division italienne et le général Harispe traversèrent le Francoli et s'étendirent jusqu'à la mer, malgré le feu des bâtiments anglais. La colonne Frère se rapprocha du fleuve et le 1er Léger s'établit sur la rive gauche, en appuyant sa droite au fleuve et sa gauche au 7e de ligne (de la division Harispe). La division Habert compléta l'investissement au sud.

Le moment était venu d'organiser le commandement des troupes. Le général Suchet, comme nous l'avons déjà indiqué, aurait voulu faire un mélange de ses anciennes et de ses nouvelles troupes. « Cédant aux circonstances, dit-il dans ses mémoires, et n'ayant pas le temps d'opérer le mélange des régiments des deux armées pour en faire des divisions, le général en chef fit, pour la durée du siège seulement, une formation provisoire des premières troupes dont il pouvait disposer et qui se trouvaient réunies devant Tarragone », soit 20 000 hommes, dont 14 000 d'infanterie.

Dans cette répartition[4], le 1er Léger fit partie de la première brigade (Lorencez[5]) de la 3e division (Frère).

1. Étude historique par le lieutenant Ch. Guérin, du 1er Léger.
2. Cette colonne, commandée par le général Frère, se composait de 4 bataillons, dont un du 1er Léger.
3. Venant de Tortose.
4. L'armée comptait 3 divisions : 1re *Division*, Harispe, à 3 brigades : la brigade Salme et 2 brigades italiennes; 2e *Division*, Habert, à 2 brigades; 3e *Division*, Frère, à 2 brigades : Lorencez et Callier. La cavalerie, l'artillerie et le génie étaient commandés par les généraux Boussard, Valée et Rogniat.
5. La brigade Lorencez comprenait le 1er Léger (3 bataillons, 1661 hommes) et le 1er régiment de la Vistule (880 hommes).

Avec 20 000 hommes et 100 pièces d'artillerie, l'armée d'Aragon entreprenait le siège de la plus forte place catalane, armée de plus de 300 canons, sans compter ceux des vaisseaux anglais qui devaient profiter de toutes les occasions pour intervenir dans la lutte. C'était le siège en règle d'une ville libre du côté de la mer et par conséquent sans cesse alimentée de troupes fraîches, de vivres et de munitions, et pouvant enfin combiner ses efforts avec ceux qu'on tenterait de l'extérieur pour la délivrer. Campoverde, Sarsfield, le baron d'Eroles firent en effet de nombreuses tentatives contre nous. Nous n'en parlons que pour mémoire, le 1er Léger n'ayant pas été employé à les repousser. Sarsfield rentra par mer dans la place avant la fin du siège.

II. — Siège de Tarragone.

Description de la place. — Avant de commencer le récit des événements auxquels participa le régiment dans ce siège mémorable, il est indispensable de faire connaître l'ensemble de cette place de Tarragone et d'exposer en détail les points sur lesquels le 1er Léger a été appelé à combattre. Nous emprunterons pour cette description la plume du maréchal Suchet.

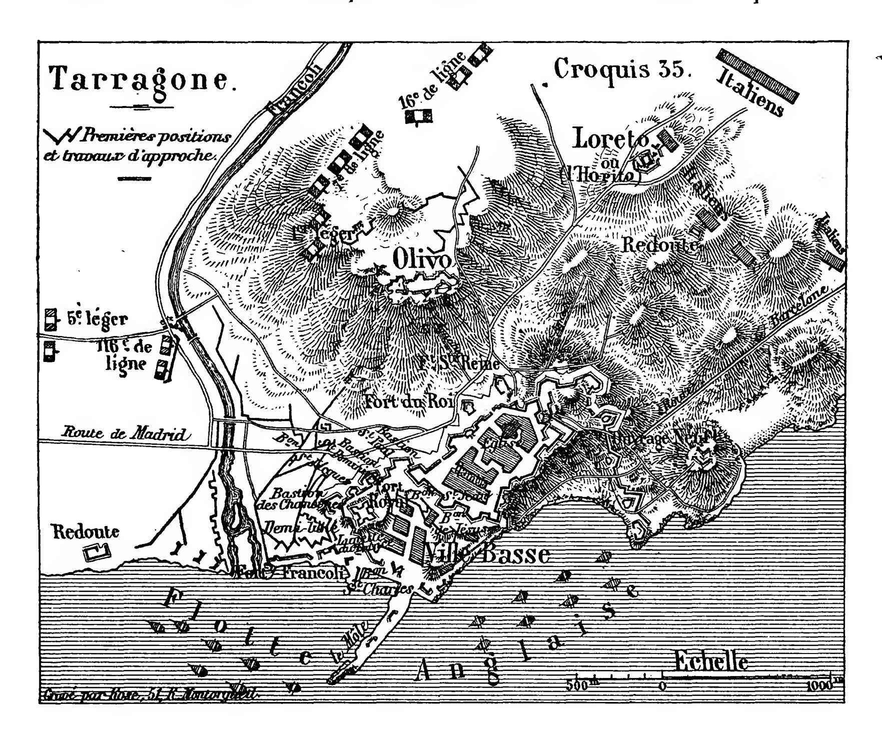
« Tarragone, capitale de l'ancienne Province romaine en Espagne, est située au bord de la mer, à l'extrémité des hauteurs qui séparent les eaux de la Gaïa de celles du Francoli. Elle est assise sur un rocher d'une élévation considérable, isolé et escarpé des trois côtés qui regardent le nord, l'est, le sud. Du côté de l'ouest et du sud-ouest, le terrain s'abaisse par une pente douce vers le port et le Francoli. La ville haute est entourée de murailles antiques qui couronnent les escarpements dont une seconde enceinte bastionnée irrégulièrement, suit les contours.... » Les deux fronts Est et Nord, gardés par sept lunettes, « n'offraient aux assiégeants qu'un roc nu sur lequel les travaux d'attaque auraient été extrêmement difficiles; tandis que le côté du Francoli présentait des pentes douces et cultivées et une terre profonde favorable aux attaques. La ville basse, bâtie dans cette partie au fond du port, était protégée du côté de la campagne par le fort Royal, petit carré bastionné, situé à six cents mètres environ de l'enceinte de la ville haute et à quatre cents de la mer. Ce fort lui-même, ainsi que la ville basse, était enveloppé par une seconde enceinte qui s'appuyait d'un côté à la ville haute, de l'autre au port, défendue par trois bastions réguliers et quelques autres ouvrages. L'ensemble des deux villes formait ainsi un grand parallélogramme deux fois plus long que large. »

Travaux des insurgés à Tarragone. — Fort Olivo. — Depuis trois ans, Tarragone servait aux insurgés de camp retranché d'où leur armée manœuvrait



contre nos colonnes de manière que, pour nous, rien n'était conquis que ce qui restait occupé. « Pendant ce temps, dit Suchet, une multitude de bras étaient employés à rendre en quelque sorte imprenable cette forteresse qui, par la porte de Barcelone, était pour les Catalans l'unique moyen de communiquer avec Cadix, avec Valence, avec les Anglais.

« Des additions considérables avaient été faites aux fortifications que nous venons de décrire. On avait occupé l'embouchure du Francoli par une redoute



placée sur sa rive gauche.... Cet ouvrage était lié à l'enceinte de la ville basse par une longue ligne parallèle à la mer soutenue immédiatement par la redoute dite du Prince [1]....

« Ce qui ajouta surtout à la force de Tarragone, ce fut la construction d'un nouveau fort sur le plateau de l'Olivo, point dont la hauteur égale celle de la ville, et qui n'en est éloigné que de huit cents mètres.... Ce fort avait la forme d'un ouvrage à cornes irrégulier de quatre cents mètres de front. Les fossés profonds de sept mètres, larges de quatorze, étaient taillés dans le roc et précédés d'un chemin couvert, en partie achevé. Une galerie crénelée, adossée à un mur surmonté d'une palissade en fraises, fermait la gorge. Il se trouvait sur celle-ci deux portes défendues par des redans. La partie droite n'en était pas terminée; mais un escarpement de près de soixante-dix mètres de hauteur y suppléait en partie. Les branches de la corne ainsi que la gorge étaient bien protégées par les feux de la place.

1. Cette redoute est appelée plus loin Lunette du Prince.

« Au dedans de ce vaste ouvrage, du côté de la droite, s'élevait un réduit de sûreté qui avait lui-même la figure d'un petit ouvrage à cornes : il était surmonté d'un cavalier armé de trois pièces de canon casematées, qui portaient au loin leur feu sur le plateau et dans les plis du terrain environnant. Le bastion de gauche était séparé du reste de l'ouvrage par un fossé bordé d'un parapet et formait ainsi un réduit latéral. Le fort de l'Olivo, armé d'une cinquantaine de bouches à feu, contenait habituellement douze cents hommes de garde. »

Travaux des assiégeants. — Le général en chef résolut d'attaquer Tarragone par le front ouest. La nécessité de s'emparer avant tout de l'Olivo s'imposait. Les travaux d'approche seront ensuite dirigés contre les forts du littoral, puis contre la ville basse et enfin contre la ville haute.

Le 1er Léger prit part (à son tour de service) à tous ces travaux dont le croquis donne une idée suffisante pour qu'il ne soit pas nécessaire de les décrire en détail.

Premiers combats avant l'attaque directe du fort Olivo. — Dès que les résolutions du général en chef furent arrêtées, l'armée prit ses positions de siège, le 1er Léger débordant le bastion de gauche de l'Olivo et menaçant de flanc le retranchement qui précède le fort. Les travaux furent immédiatement commencés du côté du Francoli. L'ennemi, dès le premier jour et pendant toute la durée du siège, exécuta de nombreuses sorties : nous ne parlerons que de celles dans lesquelles le 1er Léger fut engagé.

Le 14 mai, le petit mamelon qui s'élève en face du Francoli et les deux retranchements qui s'appuient à ce mamelon furent enlevés et retournés contre le fort. Le 1er Léger s'installa dès lors à l'abri de l'ouvrage du sud-ouest.

Le 18 mai, à trois heures du matin, 6000 hommes sortirent de Tarragone, passèrent le Francoli et se dirigèrent en plusieurs colonnes vers les deux bataillons du 116e campés sur la rive droite du Francoli, à hauteur de l'Olivo. « ....Un combat meurtrier fut livré dans lequel l'élan français eut à lutter contre toute l'opiniâtreté espagnole. » Pendant que la division Habert s'engageait, le 1er Léger fut conduit par le général en chef lui-même, avec quelques escadrons, sur les bords du Francoli, de manière à menacer la retraite de l'ennemi. Le régiment se trouvait ainsi dans une situation très critique, exposé aux feux croisés de l'Olivo, de la place et des canonnières anglaises. Par cette audacieuse manœuvre, il dégagea la division Habert. L'ennemi craignant d'être coupé de Tarragone, se replia. Les Espagnols perdirent 200 hommes, dans cette journée qui nous coûta 150 tués ou blessés. « *Le voltigeur Golo, du 1er Léger*, dit le général en chef dans son rapport en date du 21 mai, *a tenu la tête de cette attaque et a tué le dix-huitième Espagnol depuis qu'il est en Catalogne.* »

Le 20 mai, à 5 heures après midi, plusieurs sorties sont exécutées simulta-



nément : une colonne part du fort Olivo avec deux obusiers et marche droit à nos retranchements en prenant à revers les épaulements de droite. Pendant qu'elle est reçue de front par les voltigeurs des 7e et 16e de ligne, le colonel Bourgeois la fait prendre en flanc par les carabiniers et les voltigeurs du 1er Léger. « Nos braves, dit le général Saint-Cyr Nugues dans son rapport, se précipitèrent avec tant d'ardeur que l'ennemi rentra en désordre dans Olivo. » Quelques soldats osèrent même s'avancer entre le fort et la place : « Un feu général de tous les remparts depuis la basse ville jusqu'à l'Olivo fit connaître l'épouvante que tant d'intrépidité inspirait à la garnison. » Le 1er Léger perdit les capitaines Louis Thomas, Jean Paturel, et 13 hommes. Le commandant Erhard et le lieutenant Maisfret du 1er bataillon furent blessés.

Le 23 mai, le lieutenant Lelage fut mortellement blessé dans la tranchée.

Attaque et prise de l'Olivo. — Enfin le 28 mai, tout est prêt pour l'attaque de l'Olivo. « A la pointe du jour, au cri de : Vive l'Empereur! dit le chef d'état-major général, le feu commence contre le bastion de droite et le cavalier. Il se continua sans interruption jusqu'au lendemain soir. »

Le 29, vers 8 heures du soir, « un peu avant le signal de l'assaut, dit Suchet, plusieurs détachements du 1er Léger furent envoyés par le général Lorencez, les uns pour simuler par un feu vif de tirailleurs une attaque sur la gauche du fort en s'approchant le plus possible; les autres pour pénétrer plus loin par notre droite entre le fort et la ville et empêcher la retraite des fuyards et l'arrivée des renforts ».

Le signal est donné à 8 heures et demie et les troupes d'assaut se jettent sur les brèches au moment où une colonne de 1200 Espagnols venait relever la garde du fort. Le 1er Léger aborde en queue cette colonne et nos voltigeurs la suivent de si près que « le sergent Delhandry et une trentaine de voltigeurs pénètrent pêle-mêle avec elle [1] dans l'Olivo ».

Alors le général Habert qui prolongeait la droite du 1er Léger « ordonna, dit le rapport du chef d'état-major [2], un hourra général au bruit des cornets et tambours battants ». De tous les côtés on bat la charge à pas précipités, on pousse des cris. La nuit sombre augmente encore les alarmes des assiégés incertains sur nos véritables desseins. La place répondit par le feu de toutes ses batteries. « Le vaste amphithéâtre que présente Tarragone parut comme enflammé par le feu des canons et des mortiers, par la mousqueterie, les pots à feu et par les grenades éclatant de toutes parts au milieu des ténèbres. La flotte elle-même, soit par des fusées et des projectiles lumineux, soit en tirant au

1. Ainsi s'exprime le maréchal Suchet dans ses mémoires. Dans son rapport en date du 31 mai 1811, il écrivait : « Cent cinquante chasseurs du 1er Léger tournaient l'ouvrage, coupaient la retraite aux fuyards et quinze d'entre eux pénétraient dans le fort, conduits par le brave sergent de voltigeurs Delandhy. » — D'après de nouveaux renseignements, Suchet dans ses mémoires a sans doute rectifié le nombre d'hommes et le nom du sergent du 1er Léger.

2. Rapport de Saint-Cyr Nugues, en date du 1er juin.

hasard sur quelques parties du rivage, ajoutait à l'effet de ce combat nocturne [1]. »

Le soir, nous étions maîtres du fort Olivo et 900 cadavres en remplissaient les fossés. Tout ce qui n'a pu fuir a été égorgé à la baïonnette et « ce n'est que par lassitude, dit le rapport de Saint-Cyr Nugues, qu'on accorda la vie à 800 Espagnols dont plusieurs étaient blessés ». Le 1er Léger avait eu 32 hommes tués.

On trouva dans les magasins 40 000 rations de biscuit. Les trophées de la journée furent 47 pièces de canon et 3 drapeaux. Au nombre des prisonniers étaient 70 officiers, dont le commandant du fort, couvert de dix blessures.

Les Espagnols considéraient l'Olivo comme imprenable : un prisonnier, tout imbu de l'orgueil national, ayant été questionné sur l'effet produit par la prise du fort, s'écria naïvement : « *Nosostros mismos no le habieramos!* » Nous-mêmes ne l'aurions pas pris! Le fort Olivo fut immédiatement retourné contre Tarragone.

Le 30 mai, l'ennemi essaya un retour offensif, « tentative ridicule qui eut le succès qu'elle méritait » [2].

Premiers travaux contre la ville basse. — Nous allions enfin pouvoir attaquer la ville basse. L'ouverture de la tranchée se fit dans la nuit du 1er au 2 juin, sous le commandement du général Callier et du colonel Bourgeois du 1er Léger. « Le général Rogniat [3], dit Saint-Cyr Nugues, dirigea cette importante opération avec sa hardiesse et son succès ordinaire. Malgré la lune et un feu vif de l'ennemi, 1500 travailleurs furent entièrement couverts au jour. »

Attaque de la ville basse. — Le front déterminé par le bastion Saint-Charles et le bastion des Chanoines fut choisi comme front d'attaque. Ce front nécessitait l'enlèvement préalable du fort Francoli et de la lunette du Prince; il ne pouvait être définitivement en notre pouvoir qu'après la chute du fort Royal.

On arriva sans incident au commencement de la deuxième parallèle; mais à ce point du travail, un poste ennemi placé sur le glacis au-dessous du bastion des Chanoines nous incommoda tellement que, dans la nuit du 6 au 7 juin, le général Montmarie, commandant de tranchée, chargea le capitaine Auvray, aide de camp du général en chef, d'enlever ce poste. « Auvray se mit à la tête de 50 carabiniers du 1er Léger, et, sans tirer, se portant à la course sur le poste, s'en empara et s'y maintint, malgré les efforts de l'ennemi pour l'en chasser.

« C'était une espèce de redoute en maçonnerie; Auvray la fit détruire immédiatement par les travailleurs qui l'avaient suivi [4]. » Le lieutenant Lesage fut tué dans cet engagement.

Assaut et prise du fort Francoli. — Le matin du 7 juin, l'artillerie commença à battre en brèche le fort Francoli. Le soir, la brèche était praticable et le

1. Mémoires du maréchal Suchet.
2. Saint-Cyr Nugues, Rapport du 1er juin.
3. Commandant le génie de l'armée.
4. Mémoires du maréchal Suchet.



général Suchet ordonna l'assaut sous la direction de l'adjudant-commandant Saint-Cyr Nugues, son chef d'état-major.

« Le dispositif en fut ainsi réglé : Trois colonnes d'attaque de cent hommes d'élite chacune tirée du 1er Léger et du 5e d'Infanterie légère furent formées dans les tranchées et destinées à déboucher ensemble, pour se porter dans le fort, précédées de quelques sapeurs...

« Au signal donné, à dix heures du soir, il (Saint-Cyr Nugues) s'élança de la droite de la tranchée avec le capitaine Foucault et le capitaine d'Aramon, suivis de 120 carabiniers du 1er Léger, commandés par le capitaine Bouillet[1]. » Deux autres colonnes moins importantes se jetèrent en même temps sur les saillants des deux bastions du front attaqué (front nord).

« Au centre, la colonne principale traversa deux fossés, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et monta par la brèche sous un feu vif, mais de courte durée. Dès que les Espagnols nous y virent arriver, ils abandonnèrent trois bouches à feu et évacuèrent le fort, se retirant par la plage sur le bastion Saint-Charles, derrière la lunette du Prince.

« Nos soldats, dans leur ardeur, les poursuivirent jusqu'à ce fort, criant : « En ville! en ville! » mais ils furent arrêtés par l'obstacle qui était devant eux et par un feu terrible de mousqueterie à bout portant[2]. »

Les deux journées du 6 et du 7 juin coûtèrent au 1er Léger 30 tués.

Pendant le reste de la nuit le fort fut retourné contre la basse ville « sous une pluie de mitraille ».

Les jours suivants, les travaux d'approche furent continués en cheminant, le jour à la sape pleine, la nuit à la sape volante. « Les soldats d'infanterie, dit encore Suchet, déployaient toute leur énergie dans ces travaux exécutés si près de l'ennemi et contrariés par un feu continuel et meurtrier. »

Assaut et prise de la Lunette du Prince. — Le 14, on n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de la Lunette du Prince dont les parapets furent presque complètement détruits dans les journées du 15 et du 16. « Le fossé de la face gauche ne se prolongeait pas jusqu'au bord de la mer. C'était le défaut de la cuirasse. Par là on pouvait pénétrer à la gorge de l'ouvrage. L'assaut fut ordonné pour le 16, à 9 heures du soir. »

Le général Buget, commandant de tranchée, forma deux colonnes du 1er Léger, sous les ordres du chef de bataillon Javersac[3], et tint prête une réserve de 350 hommes du 116e.

« Au signal donné, la première colonne s'élance et, profitant du point faible qui venait d'être découvert sur la plage, tourne l'ennemi pendant que la deuxième colonne se jette dans le fossé de la face non flanquée, coupe les palissades, dresse

1. Suchet, t. II, p. 70.
2. Suchet, t. II, p. 71.
3. Du 5e Léger.



les échelles et monte à l'assaut. Les Espagnols se défendent avec résolution. Le commandant Javersac, l'un de nos vétérans d'Austerlitz, tombe mort ainsi que plusieurs des braves qui le suivent [1]. »

La perte du commandant de l'attaque pouvait avoir des suites fâcheuses. L'adjudant commandant Balathier et le colonel Meyer, qui étaient de tranchée, s'empressent de le remplacer; la deuxième colonne, redoublant d'efforts, reste maîtresse de la brèche jusqu'à ce que la première ait pénétré par la gorge.

Une centaine d'Espagnols périssent. Le reste s'enfuit, laissant en notre pouvoir sept bouches à feu et 980 prisonniers dont un colonel.

« Le lieutenant de carabiniers Albrespit, *connu dans l'armée pour sa rare valeur* [2], avec 50 braves, poursuivit les fuyards, la baïonnette dans les reins. Il les atteint au pont-levis de la coupure qui fermait le quai dans le prolongement de la face droite du bastion Saint-Charles. Il le passe pêle-mêle avec eux et, quoique assailli bientôt par un grand nombre, il veut s'y maintenir et le défendre. Nouveau Coclès, il résiste longtemps à des forces toujours croissantes; il tombe enfin blessé; le sergent Labbé [3] le remplace et succombe à son tour, ainsi que la plupart des carabiniers [4]. La réserve, lancée à ce moment, les retira des mains de l'ennemi. »

Dans cette double attaque, la capitaine Anne-Achille Rouillé d'Orfeuil fut mortellement blessé et le sous-lieutenant de carabiniers Henri Paturel [5] reçut une blessure très grave.

Le lendemain 17, le sous-lieutenant Duilhé fut tué dans la tranchée.

Assaut et prise de la ville basse. — Le 21 juin, trois brèches étaient ouvertes sur le front d'attaque : une au bastion Saint-Charles sur la face droite, une au bastion des Chanoines, sur la face gauche, la 3e près du saillant nord-ouest du fort Royal.

Trois colonnes principales [6] furent formées. La 1re eut pour objectif le bastion

1. Suchet.

2. Bernard Albrespit, nommé capitaine quelques jours après, fut tué, l'année suivante, dans un petit engagement. — Voici en quels termes le général en chef parle du lieutenant Albrespit dans son rapport au prince Berthier, écrit du camp sous Tarragone le 19 juin : « Le lieutenant des carabiniers Alberspit, qui a été blessé, s'est élancé des premiers à la tête des soldats, sur les échelles et sur la brèche. Il a mérité plusieurs fois depuis le siège d'être distingué comme *brave parmi les braves du premier régiment de l'armée française.* »

D'après les registres matricules du corps, le nom de ce vaillant officier est Albrespit et non Alberspit.

3. Les mémoires du maréchal disent le « sergent Labre », le rapport de la journée dit le « sergent Labbes ». Le véritable nom de ce sous-officier est *Labbé*, tel que nous l'avons relevé sur un registre matricule des officiers du 1er Léger.

Labbé fut en effet nommé sous-lieutenant au corps en récompense de sa belle conduite.

4. Mémoires du maréchal, t. II, p. 77. — Dans son rapport du 19 juin, le général en chef ajoutait : « Son sous-lieutenant, Paturel (s.-l. d'Alberspit), a été également blessé ainsi que le sergent Labbes qui prit le commandement du poste après eux, reçut sept blessures, et ne se retira que lorsque les soldats, à l'exception d'un seul, eurent tous été blessés. » — Le registre matricule du 1er Léger (feuillet de M. Labbé) dit aux citations : « Le sergent Labbé, déjà blessé le 10 juin à la tranchée, avait été posté le 16 sur les glacis avec 16 carabiniers du régiment. Servant de cible aux défenseurs, il resta à son poste jusqu'à ce que les seize hommes qu'il commandait fussent hors de combat. Blessé lui-même et affaibli par la perte de son sang, l'héroïque Labbé est entré un des premiers dans le fort et a tué de sa main beaucoup d'Espagnols. Il reçut dans cette journée un coup de feu au bras droit, un coup de feu à la cuisse droite, une violente contusion au pied gauche et plusieurs coups de baïonnette dont quatre au bras gauche. »

5. Frère du capitaine Jean Paturel tué, le 20 mai, devant l'Olivo.

6. On forma encore deux autres petites colonnes

des Chanoines et le fort Royal. Le 1er Léger fournit 100 hommes d'élite à la 2e [1] qui, sous les ordres du commandant Fondzelski, devait marcher sur le bastion Saint-Charles. « La 3e, composée de 300 carabiniers du 1er Léger, que commandait le colonel Bourgeois, formait la réserve. Elle devait appuyer au début l'assaut du bastion Saint-Charles et se porter ensuite au fort Royal. »

Au signal donné à sept heures du soir par le départ de quatre bombes, les colonnes d'assaut s'élancent sur les brèches. La colonne Fondzelski éprouve tout d'abord « une vive résistance; mais elle redouble d'efforts ». Le colonel Bourgeois lance alors ses carabiniers; « les Espagnols cèdent et fuient vers la basse ville où Fondzelski les poursuit, franchissant les coupures et renversant les palissades.... Arrivé à hauteur du quai, Fondzelski rencontra une forte réserve de Sarsfield [2] qui, désespéré de la perte de tant d'ouvrages, ralliait tout ce qui lui restait de monde, afin de défendre encore le port et les batteries du môle ». Pour vaincre ce nouvel obstacle, quelques carabiniers du 1er Léger furent envoyés sur la droite afin de déborder Sarsfield. Leur intervention rapide et imprévue par le bord de la mer, rétablit le combat. « L'ennemi pressé de toutes parts est enfoncé. Acculé à la mer et au môle, il se trouve sans retraite. A l'exception d'un petit nombre, tout est passé par les armes dans la basse ville, au port, dans les maisons et jusqu'aux portes de la ville haute. »

En même temps, la colonne de gauche (1re colonne) avait franchi la brèche du bastion des Chanoines. Elle commençait l'assaut du fort Royal par cette brèche, lorsque le colonel Bourgeois, arrivant avec le gros de sa réserve, l'escalada par la face opposée.

Les défenseurs du fort Royal, assaillis de tous les côtés à la fois, gagnèrent en désordre le bastion Saint-Dominique qui fut enlevé à leur suite.

Pendant toute l'action, les vaisseaux anglais lancèrent sur la basse ville, sur nos tranchées et sur nos camps une grêle de boulets qui ne nous fit aucun mal.

Les assauts furent menés avec tant de vigueur qu'en une heure nous étions maîtres de tous les ouvrages extérieurs à la haute ville. Le lendemain on fit brûler 1354 cadavres. Comme on le voit, les pertes avaient été grandes : le 1er Léger comptait parmi ses morts le capitaine Hubert Houillon et parmi les blessés le lieutenant Kymli et le sous-lieutenant Pasquier.

Attaque de la ville haute. — Restait à enlever la ville haute, dernier réduit de la défense. La tranchée fut ouverte le 23 juin; et, dès le 27, le général en chef promit aux travailleurs l'assaut pour le lendemain : « des cris de joie et d'ardeur lui répondirent et furent pour lui un présage favorable.

« Le 28, dès quatre heures du matin, dit Suchet, l'artillerie commença à tirer

destinées à appuyer les deux premières. Les cinq colonnes s'élancèrent sur les brèches presque simultanément.

1. La colonne commandée par le chef de bataillon polonais Fondzelski fut composée de 300 hommes d'élite des 1er Léger, 5e Léger et 42e de ligne.

2. Sarsfield, après avoir tenu la campagne, était rentré par mer dans Tarragone.



sur tout le front d'attaque et particulièrement sur l'angle de la courtine et du bastion Saint-Paul. A une heure, le général en chef va voir où en est la brèche. Les remparts étaient couverts d'Espagnols criant des injures et provoquant nos soldats avec fureur.... La brèche s'élargissait à vue d'œil.... Tous les régiments se disputaient l'honneur d'être choisis... » Seize [1] compagnies d'élite, dont deux du 1er Léger, furent formées en trois colonnes d'assaut sous les ordres du général Habert. Le général Ficatier, qui commandait la tranchée, réunit une réserve de 1200 [2] hommes, dont 200 du 1er Léger. Enfin le reste de l'armée était sous les armes dans les tranchées, dans les maisons crénelées de la ville basse et dans les camps, lorsqu'à cinq heures de l'après-midi le signal de l'assaut fut donné.

Ecoutons encore le récit du général en chef : « Notre feu cesse, dit-il; celui de l'ennemi redouble à la vue de nos braves qui sortent de la tranchée, franchissent à la course un espace découvert de 120 mètres et s'élancent à la brèche.

« De grands aloès, formant comme une ligne à 20 mètres de la muraille, forcent notre tête de colonne à se détourner. Alors les Espagnols accourent, bordent la brèche de tout ce qu'ils ont de plus vaillant en officiers et en soldats. Armés de fusils, de hallebardes, de grenades et soutenus par un feu de mousqueterie des plus vifs, ils repoussent les assaillants dont les premiers arrivés chancellent sur un terrain mouvant qui croule sous leurs pas. Une grêle de mitraille tombe sur la tête de la colonne. La fortune semble hésiter un moment. Le général en chef ordonne de faire avancer une réserve : un bataillon d'officiers accourt pour frayer la route.... Plusieurs succombent; mais les colonnes se rallient, la masse se reforme, se pousse, arrive au sommet et, comme un torrent irrésistible, surmonte la brèche et inonde les remparts.... Trois bataillons d'élite que le général Contreras [3] avait placés en arrière de la brèche furent culbutés par notre premier choc et poursuivis dans la ville, pendant que des détachements se portaient sur les bastions le long de l'enceinte... Le général en chef fit aussitôt passer la brèche aux troupes fraîches du général Ficatier...

« La défense, qui avait cessé un moment quand la brèche fut enlevée, reprit tout à coup avec une nouvelle intensité; mais cet effort ne pouvait plus avoir pour résultat que d'irriter les vainqueurs au plus haut degré, non de les arrêter.

« Déjà l'enceinte et plusieurs parties de la ville étaient envahies par d'autres troupes qui se succédaient continuellement. Le général Habert excite à haute voix les voltigeurs du 1er Léger, du 14e, du 42e, qui s'élancent sur les retranchements de la Rambla [4]. Les Espagnols résistent en désespérés. Une foule de nos braves périssent, mais en tombant assurent enfin la victoire à leurs compagnons.

1. Ces seize compagnies furent fournies par les 1er et 5e Léger, les 14e, 42e, 114e, 115e, 116e, 117e et 121e de ligne et le 1er régiment de la Vistule.

2. La réserve aux ordres du général Ficatier était fournie par les 1er et 5e Léger français, le 2e Léger italien et les 4e, 5e et 6e de ligne italiens.

3. Le général Jean Senen de Contreras, gouverneur de Tarragone, reçut lui-même un coup de baïonnette dans le ventre et fut fait prisonnier pendant ce dernier assaut.

4. La Rambla comprend la place centrale et la rue principale de Tarragone dans lesquelles étaient accumulées des défenses de toutes sortes.

« Après cette dernière convulsion, la défense de Tarragone expira enfin; il ne resta plus que la résistance individuelle de ceux qui, en fuyant, combattaient encore pour leur vie. De ce moment, le langage et le rôle des officiers changèrent : jusqu'alors ils avaient animé le soldat; ils s'efforcèrent de le retenir et de le calmer. Mais son exaltation était arrivée au plus haut point; et il n'était pas possible en si peu de temps, au milieu d'une telle scène, de le modérer par des paroles. Il était comme enivré par le bruit, la fumée et le sang, par le souvenir du danger, par le désir de la victoire et de la vengeance. Sa fureur déchaînée n'écoutait plus rien; il était presque devenu sourd à la voix même de ses chefs. Cependant, il faut le dire, un nombre considérable d'Espagnols poursuivis sous les yeux et jusque dans les bras des officiers français dont ils imploraient la protection, durent la vie à ces mêmes officiers qui demandèrent grâce pour eux à leurs propres soldats[1].

« Une masse d'Espagnols s'était retirée dans la cathédrale, vaste et solide édifice. Nos soldats durent encore essuyer un feu meurtrier pour franchir les soixante marches qui précèdent l'entrée. Ils s'en rendirent maîtres et allaient tout tuer, ils s'arrêtèrent à la vue de 900 blessés étendus dans l'intérieur, et leurs baïonnettes les respectèrent... On fit si peu de quartier[2] dans cette terrible journée que le général en chef rencontrant dans une rue le carabinier Flandin, du 1er Léger, qui lui présenta les trente ou quarante premiers prisonniers qu'on eût fait, fut heureux de féliciter ce soldat de son humanité, prit son nom et lui promit une récompense qu'il obtint plus tard. »

Le 1er Léger eut à regretter la mort de deux officiers : le lieutenant Claude-Pierre Pernier et le sous-lieutenant Dieudonné. Le sous-lieutenant Lapierre fut au nombre des blessés.

Résultats du siège. — La prise de Tarragone laissa en notre possession 20 drapeaux, 337 canons[3], 15 000 fusils, 40 000 boulets ou bombes, 150 milliers de poudre, 40 millions de cartouches et 10 000 prisonniers. Le 1er Léger avait eu pendant le siège 5 officiers et 84 hommes tués, 12 officiers et 391 hommes blessés[4].

Le général Suchet, commandant en chef, fut nommé maréchal d'Empire. Le colonel baron Bourgeois du 1er Léger reçut le grade de général de brigade. Le capitaine Georges Bouillet, le capitaine Houillon, le lieutenant Kymli et le sous-lieutenant Pasquier furent cités dans le rapport du général en chef[5] pour leur belle conduite pendant le siège.

1. Le général Contreras s'exprime ainsi dans son rapport au ministre en date du 30 juin, c'est-à-dire deux jours après les événements : « La tragédie fut moins sanglante, parce que les officiers français, pleins de générosité, délivraient tous ceux qu'ils pouvaient, s'exposant eux-mêmes à être victimes de leurs propres soldats... »

2. « La baïonnette, dit le général Saint-Cyr Nugues dans son rapport, a fait justice d'une opiniâtreté aveugle qui avait provoqué la fureur des vainqueurs.... Tout ce qui chercha à fuir fut canonné, fusillé, sabré, noyé ou pris. »

3. Les chiffres varient légèrement dans les différents comptes rendus. Nous avons adopté ceux des Mémoires du Maréchal.

4. L'état dressé par l'ordonnateur en chef de l'armée Bondurand, le 29 juin 1811, à Constanti, porte le nombre des prisonniers faits par nous pendant le siège à 608 officiers et 11 214 hommes.

5. Rapport du général Suchet au prince Berthier,

III. — *Expédition de Mont-Serrat.*

Situation des partis. — Aussitôt que les premières dispositions furent prises pour assurer l'ordre dans Tarragone, le général en chef résolut d'en finir une bonne fois avec les bandes du marquis de Campoverde. Dès le 30 juin, il mettait en marche les divisions Harispe et Frère sur la route de Barcelone. Lui-même suivait ces divisions avec la brigade Abbé qu'il venait de constituer avec le 1er Léger et le 114e de ligne.

On s'arrêta près d'un mois aux environs de Villafranca. Puis, dans les premiers jours de juillet, on battit tout le pays entre Lérida, Olot et Barcelone. Les insurgés s'étaient retirés par Igualada. Après plusieurs tentatives infructueuses, de Campoverde avait été remplacé par de Lacy et ce dernier avait solidement établi le général d'Eroles au Mont-Serrat.

Le maréchal[1] Suchet se disposait à marcher sur cette position, lorsqu'il reçut de l'Empereur, le 20 juillet, l'ordre de s'en emparer.

Description du Mont-Serrat. — « Le Mont-Serrat, point important comme position, présente, dit le maréchal, une configuration des plus remarquables. A peu de distance de Barcelone, d'Igualada et de Manresa, il domine les principales routes et les hauteurs du centre de la Catalogne. Sa masse imposante est d'un accès difficile, baignée à l'est par le cours du Llobrégat, et de tous les côtés défendue par des escarpements considérables, jusqu'à une très grande hauteur. Sur un plateau étroit et très élevé, ouvert à la partie orientale, est situé le couvent de Notre-Dame, vaste et solide bâtiment qui, avec ses dépendances, forme une forteresse où des troupes, ayant des magasins, peuvent se défendre longtemps et avantageusement. Au-dessus, dans la région des nuages, le sommet du mont est dentelé dans toute sa longueur, et se couronne de pics ou de rochers en pyramides et en aiguilles, auxquelles plusieurs ermitages sont adossés comme des nids d'hirondelles. Ses flancs et sa base, sillonnés de ravins, sont, dans beaucoup de parties, sans terre et sans végétation, décharnés et à nu, ce qui lui donne un aspect extraordinaire, et l'a fait appeler un squelette de montagne. La nature du lieu et la vénération où il est dans l'opinion des peuples concouraient à augmenter son importance; aussi, depuis le commencement de la guerre, on l'avait choisi comme un point d'appui pour les mouvements de l'armée catalane. »

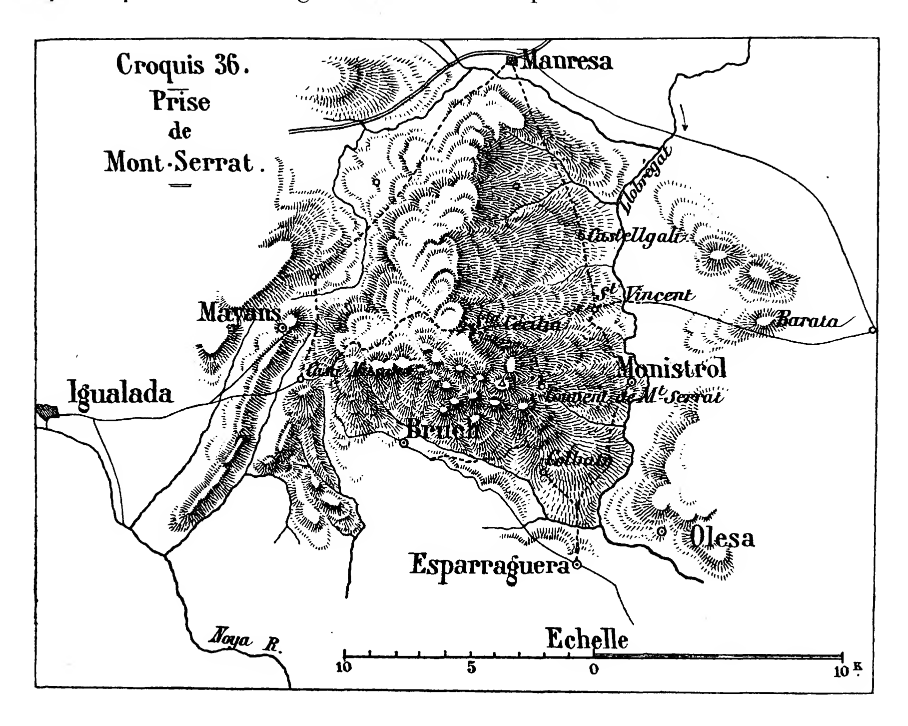
Les moines de Mont-Serrat en avaient évacué les richesses et s'étaient réfugiés à Majorque. Ils étaient remplacés par deux ou trois mille soldats aux ordres du baron d'Eroles. Celui-ci avait organisé sa défense à l'aide d'un grand retranche-

major général, en date du 26 juin 1811. — Le capitaine Houillon avait été tué le jour de l'assaut.

1. Suchet reçut le décret qui le nommait maréchal en même temps que l'ordre d'enlever Mont-Serrat.



ment à l'entrée même du couvent. Deux batteries avec des coupures dans le roc complétaient ses dispositions, le long du chemin qui serpente en descendant au nord de la montagne, entre un escarpement et un précipice jusque vers Casa Masana. C'était la route d'Igualada au couvent et l'attaque ne pouvait s'effectuer que par ce côté. Un seul sentier, difficile et étroit, dans la partie sud, conduisait au village de Colbato; on y avait placé une batterie. Le chemin de Monistrol avait été coupé. Les pentes à l'est jusqu'aux bords du Llobrégat étaient si escarpées et si raides qu'on pouvait les regarder comme impraticables.



Dispositions préliminaires. — Le 23 juillet, le 1er Léger arrive à Igualada avec la brigade Abbé.

Le 24, le maréchal prend ses dispositions et fait occuper par ses troupes les routes d'Igualada et de Manresa ainsi que les villages de Colbato et de Bruch. La brigade Abbé, chargée de l'attaque principale, s'établit, le 24 juillet au soir, dans le poste de Casa Masana, après en avoir chassé les Espagnols, qui se replièrent sur leurs retranchements.

Attaque et prise de Mont-Serrat. — Le 25 au matin, le général Abbé, à la tête du 1er Léger, du 114e de ligne et d'une batterie de trois bouches à feu, s'avança en colonne sur la route qui monte au couvent. Il était suivi par quelques bataillons de l'armée de Catalogne. L'avant-garde ne rencontra d'abord que quelques obstacles naturels. Elle les franchit sans beaucoup de peine, puis elle défila sous le feu de mousqueterie des Somatens qui occupaient à sa gauche les hauteurs au delà du ravin. Sa droite était couverte par l'escarpement même de

la montagne et par 150 éclaireurs envoyés pour gagner le sommet et fouiller les enfoncements et les grottes propres à cacher des embuscades.

Arrivée au coude où se trouve située la chapelle de Santa Cecilia, la colonne fut assaillie par une salve de la première batterie espagnole qui barrait la route. La troupe se forma et fit halte dans un terrain hors de vue; mais il ne convenait pas de rester longtemps dans cette position. De nouveaux éclaireurs furent détachés à droite avec mission de monter à l'aide des anfractuosités du rocher sur les sommets de la montagne, de manière à plonger dans les retranchements de la route et à les tourner.... Avec une fatigue incroyable, ils parvinrent à gagner les points favorables d'où ils commencèrent à incommoder les Espagnols dans la batterie même.

Le général Abbé lance alors au pas de course sur la redoute deux compagnies de grenadiers des 1er Léger et 114e de ligne, sous les ordres du capitaine Ronfort. Les canons eurent à peine le temps de faire une décharge. Les grenadiers se précipitent au pied du retranchement, s'abritant sous le rocher même contre les pierres et les blocs qu'on fait rouler sur eux. De là, malgré l'escarpement à pic et protégés par le feu des voltigeurs, ils grimpent au sommet, égorgent tout ce qui résiste et retournent une des pièces contre la 2e batterie.

Le 1er bataillon du 1er Léger, conduit par son chef, le commandant Erhard, est aussitôt envoyé en soutien des deux compagnies de grenadiers. En voyant le succès se décider, le bataillon s'élance à la course et le second retranchement est enlevé comme le premier. Le lieutenant Maisfret fut mortellement blessé dans cet assaut. Quelques Espagnols firent là une vive mais inutile résistance. Le capitaine d'artillerie et ses canonniers furent tués sur place. Nous restâmes maîtres de dix pièces de canon et d'une trentaine de prisonniers. Le chemin nous était ouvert jusqu'à l'entrée du couvent. La colonne se rallia et continua à monter en bon ordre, redoublant de vitesse et d'ardeur au bruit toujours croissant d'une fusillade qui paraissait venir de la route de Colbato.

En arrivant à la porte du couvent, grande fut la surprise! Les Espagnols fuyaient en désordre. A leur suite des Français accouraient de l'intérieur même du couvent. Nos camarades nous ouvrent les barrières que nous nous disposions à enlever à la baïonnette. C'étaient les trois cents éclaireurs du 1er Léger et du 114e de ligne qui avaient été successivement envoyés sur le flanc droit de la colonne pour tourner la montagne. Errant à travers les rochers, ils avaient beaucoup appuyé à droite; et pendant que les redoutes nous arrêtaient, ils avaient gagné insensiblement le sommet et avaient occupé les deux ermitages les plus rapprochés du couvent. De là, sans hésiter, et avec l'intelligence et l'à-propos qui distinguent le soldat français dans l'action, même quand ses officiers ne sont pas là pour le guider, ils attaquèrent le couvent avec tout l'avantage d'une position dominante et d'une surprise. La réserve de l'ennemi opposa d'abord une assez forte résistance : elle aurait facilement écrasé le petit nombre



d'assaillants qui venaient la relancer dans son réduit, si ceux-ci s'étaient présentés ensemble et en bataille sur un terrain égal; mais la communication du couvent aux ermitages avait lieu par des sentiers nombreux et escarpés, en quelques endroits par des échelles ou des escaliers taillés dans le roc, tellement à pic qu'il était difficile en descendant, impossible en montant, de les franchir sous le feu d'un ennemi sur ses gardes. Les Français faisaient des progrès avec l'audace du succès. En s'éparpillant dans les rochers, ils s'approchaient toujours davantage des Espagnols concentrés dans les cours et les retranchements, derrière des créneaux, des fossés et des palissades. Ils parvinrent ainsi à surprendre une porte qui leur donna accès dans l'enceinte même. La fusillade se poursuivit dans les cloîtres, les corridors, les galeries. Dans ce même moment, les Espagnols apprirent par les fuyards des deux redoutes que leur principale défense était forcée et qu'il ne leur restait plus de salut que dans une prompte retraite.

La veille, au premier avis de l'approche des troupes françaises, le baron d'Eroles avait ordonné de porter pour huit jours de vivres aux batteries, soit par jactance afin d'encourager sa troupe, soit qu'il crût réellement que dans une pareille position il pouvait braver une attaque de vive force. La vivacité et la combinaison de nos efforts le désabusèrent promptement. Il se vit à la fois forcé dans le couvent et menacé sur ses derrières. Pour échapper à notre colonne qui s'avançait victorieuse, il se jeta sur le Llobrégat par des ravins où pouvaient seuls passer et non sans danger des gens du pays familiarisés avec le terrain. C'eût été folie que de vouloir l'y poursuivre.

Nous nous emparâmes du couvent, de ses avenues et de tout le Mont-Serrat, avec ses treize ermitages dont deux étaient encore habités par de pieux solitaires qui furent respectés.

Deux drapeaux, dix canons et des magasins de munitions, d'armes, de vivres et d'effets d'habillement furent la récompense de nos efforts [1].

Retour à Tarragone. — Après ce brillant fait d'armes, le 1er Léger retourna à Villafranca et de là à Tarragone. Il y fut mis à la disposition du général Musnier qui l'employa à opérer, dans les environs de la place, des rentrées de grains et de contributions.

1. Le récit ci-dessus de la prise de Mont-Serrat est extrait des Mémoires du maréchal Suchet et des rapports de l'adjudant-commandant Saint-Cyr Nugues. D'après plusieurs auteurs, les pantalons bruns que portèrent alors les régiments français en Espagne provenaient de pièces de drap destinées aux religieux; mais l'adoption de ces pantalons, qui ne furent d'ailleurs jamais réglementaires, a plutôt pour cause la difficulté que les corps éprouvèrent à se procurer des draps bleus, tandis que l'on trouva aisément des draps bruns dans les magasins militaires des armées espagnoles, et dans les manufactures du pays habituées à fabriquer des étoffes brunes pour les paysans.



IV. — Opérations du bataillon provisoire tiré du 5e bataillon du 1er Léger.

Départ d'Italie. — Quittons un instant nos bataillons actifs et suivons en Espagne notre 5e bataillon[1].

Dans le courant du mois d'août 1811, des bataillons de marche furent organisés avec les ressources des dépôts de certains régiments français[2] casernés en Italie.

Le 5e bataillon du 1er Léger organisa à Alexandrie 3 compagnies sous les ordres du capitaine Montossé. Le 28 août, le ministre de la guerre écrivait à l'Empereur : « *Ce bataillon est beau et bien tenu* et sera bientôt en état d'entrer en campagne ».

Le 30 août, les 3 compagnies du 1er Léger et celles du 3e Léger, formant une colonne de marche sous les ordres du major Gaillard du 1er Léger, partirent de Turin pour Grenoble en passant : le 31 à Suze, les 1er et 2 septembre à Lans-le-Bourg, le 3 à Dramant, le 4 à Modane, le 5 à Saint-Michel, les 6 et 7 à Saint-Jean, le 8 à la Chambre, le 9 à Aiguebelle, le 10 à Montmellian et le 11 à la Terrasse. La colonne arriva le 12 septembre à Grenoble, où elle fit un double séjour.

Le 15 septembre, la colonne partit pour Nîmes[3]. De là, elle fut dirigée sur Pau[4], où elle arriva le 13 octobre; puis se mit en marche pour rejoindre l'armée d'Aragon.

En Catalogne. — Dès qu'il eut franchi les Pyrénées, le bataillon provisoire expéditionna sous les ordres du général de brigade Hamelinage (division Lamarque), sans incident digne d'être mentionné, jusqu'au 31 décembre 1811.

Le 1er janvier 1812, il passa sous les ordres du général de brigade Lefebvre, à Roses, dans le 2e arrondissement territorial du gouvernement de la Catalogne. Vers la fin de janvier, il est placé à Girone dans le 3e arrondissement, sous les ordres de l'adjudant-commandant Viguier.

Le 20 février, le bataillon commandé par le capitaine Nimax se rendit à Hostalrich, laissant à Girone ce qu'on appela le petit dépôt, soit une compagnie[5] commandée par un capitaine. Le 2 mars, il se mit en route pour Barcelone, où il fit partie de la division Mathieu. Il y reçut un renfort de 517 hommes.

1. Le chapitre suivant est entièrement consacré au 4e bataillon et au dépôt.
2. 1er et 3e Léger, 7e, 42e et 67e de ligne.
3. Itinéraire suivi de Grenoble à Nîmes : 15 sept., Moiran; 16, Saint-Marcellin; 17, Romans; 18, Valence, où la colonne s'embarqua le 19; le même jour, elle débarqua à Camps et se rendit à pied à Nîmes.
4. Itinéraire suivi de Nîmes à Pau : 23 sept., Lunel; 24, Montpellier; 25, Mève; 26 et 27, Pézenas; 28, Béziers; 29, Narbonne; 30, Lézignan; 1er et 2 octobre, Carcassonne; 3, Castelnaudary; 4, Villefranche; 5, Toulouse; 6, l'Isle en Jourdain; 7, Gémont; 8 et 9, Auch; 10, Mirande; 11, Rubastens; 12, Tarbes, et 13, Pau.
5. Ce petit dépôt comprenait au début 53 présents, 26 hommes aux hôpitaux et 10 prisonniers; il était destiné à recevoir les malades, les convalescents et à alimenter les compagnies en expédition.



Combats aux environs de Barcelone. — Le général Sarsfield avait réuni 3 ou 4000 insurgés qui se portèrent sur Barcelone. Le bataillon Nimax, posté près du pont de Molins de Rey, fut attaqué par Sarsfield, le 26 mai, et, après une lutte de 3 heures soutenue par la division Mathieu qui ne comptait que 1800 hommes, les insurgés furent définitivement repoussés.

Le 1er juin, le dépôt rejoignit les compagnies actives. Le 6, le général Mathieu se fractionna en 2 colonnes pour éloigner Sarsfield. Dans un combat en avant de Martorell, le 1er Léger eut 4 hommes tués. Le bataillon rentra ensuite à Barcelone.

Combat de Casa Masana[1]. — Le 23 juin, le général Decaen, commandant en chef les troupes de Catalogne, réunit une partie de ses forces pour marcher sur Villafranca où Sarsfield s'était établi. La division Mathieu quitta Barcelone, le 23 juin, à 1 heure du matin. Chemin faisant, on apprit que l'ennemi s'était lui-même mis en marche dans la direction de Santa Coloma de Quéralt.

Le 24, Sarsfield avait poussé ses postes jusqu'à Casa Masana au sud de Mont-Serrat. Le bataillon du 1er Léger prit part au combat sur ce point et s'y distingua. Sarsfield fut repoussé jusqu'à Calaf.

Notre bataillon gagna ensuite Santa Coloma et de là Cervera, puis Lérida, d'où il fut dirigé sur le gros du régiment qui expéditionnait aux environs de Valence.

V. — Expédition aux environs de Valence.

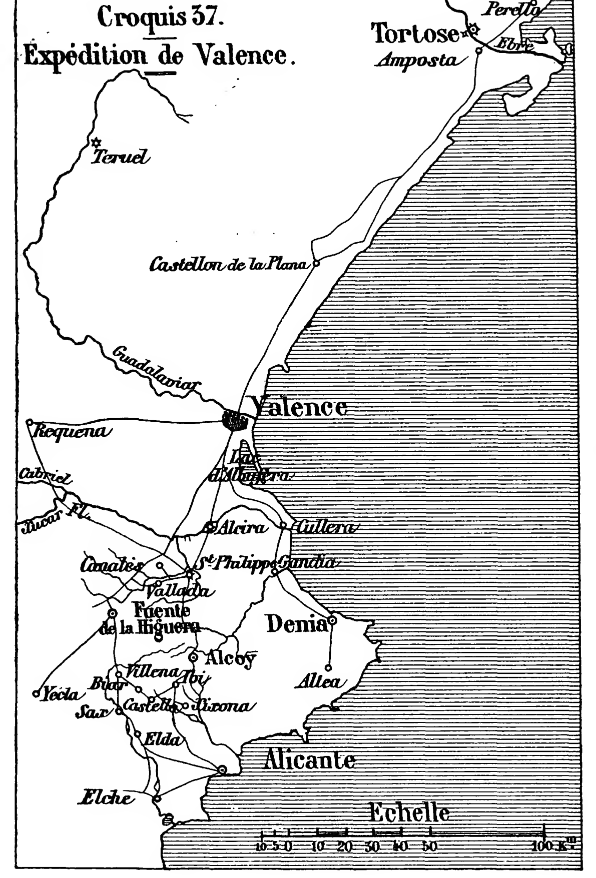
Petites opérations en Catalogne. — Le 25 août 1811, l'Empereur ordonna au maréchal Suchet de céder au duc de Tarente (Macdonald, général en chef de l'armée de Catalogne) une division de 4 régiments français. Le 1er Léger (27 officiers, 1042 hommes présents, 5 officiers et 778 hommes aux hôpitaux) fit partie de cette divison[2] (général Freyre).

D'août 1811 à mars 1812[3], le 1er Léger, détaché momentanément de l'armée d'Aragon, recommença à parcourir la Catalogne entre Barcelone, Lérida, Tarragone et le Mont-Serrat, dispersant les rassemblements d'insurgés, assurant les communications, protégeant les convois et les récoltes.

La division Freyre allait passer au corps d'observation de l'Èbre (général Reille) en formation, lorsque, dans la deuxième quinzaine de mars 1812, le 1er Léger fut replacé sous les ordres directs du maréchal Suchet.

1. Voir le croquis de Mont-Serrat, p. 239.
2. La division Freyre fut formée à 2 brigades : 1re, général Buget, comprenant le 1er Léger et le 14e de ligne; 2e, général Callier, comprenant les 42e et 115e de ligne, — à la suite, le général Bourgeois.
3. Le régiment fut commandé par le chef du 1er bataillon, Ehrard, jusqu'en novembre 1811. Le major Gaillard, qui avait amené d'Italie le bataillon provisoire, exerça ensuite le commandement jusqu'à l'arrivée du colonel Pillet, promu le 30 août 1811 en remplacement du colonel Bourgeois. Le colonel Pillet, qui était en Allemagne au moment de sa nomination, ne prit le commandement du 1er Léger qu'au commencement de septembre 1812.

Arrivée à Valence. — Le 9 janvier 1812, le maréchal Suchet avait reçu la capitulation de la ville de Valence que le fanatisme espagnol avait placée sous la garde de *Nuestra Senora de los desemparados* (Notre-Dame des gens sans défense), image miraculeuse de la Vierge qui portait alors dans les journaux et même dans les mandements religieux, le titre de *Generalissima por mar y por tierra*, et avait été solennellement revêtue pour la circonstance de l'écharpe rouge brodée d'or, insigne du commandement en chef.



Croquis 37.
Expédition de Valence.

Malgré ce grand succès, obligée de prêter secours au corps de l'Ebre et aux armées du Centre, privée d'une partie de ses forces que l'Empereur allait emmener en Russie, hrcelée enfin par les insurgés de Villacampa et de Mina, l'armée d'Aragon sentait la résistance se ranimer autour d'elle et les difficultés augmenter chaque jour, lorsqu'à la fin de mars le 1er Léger arriva à Valence.

Le régiment, commandé par le major Gaillard, avait pour chefs de bataillon : 1er bataillon commandant Erhard, 2e commandant Roussel et 3e commandant Moutin. Il fut placé à la 1re brigade de la 2e division (général Harispe).

Premières excursions aux environs de Valence. — Dès les premiers jours d'avril, le 1er Léger fut envoyé vers Téruel pour empêcher Mina de nous enlever les récoltes.

Rentré à Valence, le 19 avril, il détacha, le 25, ses compagnies d'élite en reconnaissance vers Alicante d'où elles se replièrent le 26. Le 1er Léger passa alors à la 1re brigade (Montmarie) de la 3e division (Habert), avec laquelle il poussa une pointe jusqu'à Elche, à 25 kilomètres au sud-ouest d'Alicante.

Les bandes sans cesse renaissantes de Frayle, de Pancha et de Pendencia, continuaient à infester les montagnes, à intercepter les dépêches et à prendre les récoltes, pendant que les troupes régulières de Villacampa se repliaient devant nous sur Alicante.

Cependant, l'excessive chaleur et la malpropreté de la ville d'Elche qui, l'année précédente, avait été le principal théâtre de la fièvre jaune, nous décida à rentrer

dans les emplacements que nous avions pris depuis la fin de mai sur le Xucar et dans les plaines de la rive droite. Le 1er Léger occupa Alcira, Cullera, Saint-Philippe (San Felipe), Gandia, Denia et Altéa.

Dans cette excursion, le 1er Léger avait perdu le capitaine Bernard Albrespit qui s'était si vaillamment conduit à Tarragone et le capitaine Jean-Claude Jacquet, qui furent tués aux avant-postes près d'Altéa, le 12 juin 1812.

Le 1er juillet, le 1er Léger revint à la 1re division (Musnier). Dans la journée du 21 juillet, une flotte anglaise sortie d'Alicante passa en vue de Denia et de Cullera. Le 1er Léger reçut du maréchal Suchet l'ordre de se porter sur le point menacé. Mais le soir, le vent changea subitement, devint contraire et assez violent pour forcer la flotte à gagner le large dans la nuit. Le 22, elle était dispersée.

Le 10 septembre, le 1er Léger fut envoyé à Requena qui était menacé par les troupes de Bassencourt et de Pendencia. Le capitaine Jacomet « aborda le premier l'ennemi qui fut bientôt mis en fuite ».

Opérations au sud de Saint-Philippe. — Combat de Biar. — Cependant le roi Joseph, chassé de sa capitale après l'échec de Salamanque, rejoignit le maréchal Suchet. Le 25 septembre, il passa en revue le 1er Léger à Villena.

Le 1er octobre, le bataillon provisoire du 1er Léger vint se fondre dans les trois autres. C'était un renfort de 444 hommes qui portait notre effectif à 1666. Par contre, le 5 novembre, les cadres du 3e bataillon furent rappelés en France pour concourir à de nouvelles formations et le 1er Léger se trouva réduit à 2 bataillons.

Nos échecs dans les autres théâtres de la péninsule rendirent aux Anglais et aux Espagnols toute leur confiance et leur permirent d'amener par mer un renfort important à la garnison anglo-sicilienne d'Alicante, dont le général John Murray vint en même temps prendre le commandement.

Après quelques combats partiels en mars 1813, le maréchal Suchet concentra presque toutes ses forces disponibles, le 10 avril, à Fuente de Higuera.

Le 11, l'ennemi est battu à Villera et à Yécla. Le 12, le 1er Léger prend une grande part à l'attaque de Biar. Les Anglais s'étaient postés dans ces défilés étroits avec l'espoir d'arrêter notre poursuite. La ligne ennemie commandée par Frédéric Adam garnissait les hauteurs d'un difficile accès. L'artillerie gardait les intervalles. Le maréchal fit attaquer de front par les 1er Léger et 14e de ligne et par les 3e Léger, 114e et 121e de ligne. 500 voltigeurs tournèrent la gauche des Anglais qui furent forcés de céder.

Le 1er Léger perdit dans cette journée le sous-lieutenant Longe. Le lieutenant François-Joseph Tombeur fut laissé pour mort sur le champ de bataille et inscrit sur les états des tués. Le capitaine Gomieu, les sous-lieutenants Féron, Lapierre et Ménard furent blessés à l'attaque de la position du centre.

Le lendemain, les Anglais essayèrent encore de prendre l'offensive, mais ils y



renoncèrent bientôt devant l'énergique attitude de nos troupes. Après deux nouvelles tentatives, ils se fortifièrent dans Castella où nous ne les avons plus inquiétés.

Dernières opérations en Catalogne. — Après les échecs de Yécla, de Villena et de Biar, les Anglais résolurent de nous forcer à nous disperser et tentèrent de nous surprendre par un débarquement.

Les ordres du maréchal Suchet ramenèrent le 1er Léger à Perello, au nord de Tortose. Ce point avait été sérieusement menacé par une flotte anglaise qui, partie d'Alicante le 2 juin, longea la côte jusqu'au delà de l'Ebre, fut enfin dispersée par une tempête et rentra piteusement à Alicante le 25 juin.

Malheureusement les échecs des autres armées nous forcèrent à quitter le royaume de Valence; le 1er Léger attendit à Perello.

Le 16 juillet, la division Musnier à laquelle appartient toujours le régiment (brigade Robert) passe l'Èbre à Mora et se rend à Barcelone.

Le 20 août, le 1er Léger fut envoyé à Sabadell[1], où les jours de répit furent employés à la confection de gabions, fascines et autres engins destinés à compléter les moyens de défense de la capitale de la Catalogne.

Nous avons conservé les cantonnements de Sabadell jusqu'à la fin de notre séjour en Espagne. Parmi les nombreuses excursions ou petites expéditions auxquelles participa le 1er Léger en rayonnant autour de ces cantonnements, nous devons signaler en premier lieu la poursuite donnée à l'armée anglaise qui s'était rassemblée à Villafranca. Toute l'armée d'Aragon se concentra, le 12 septembre, et franchit le Llobrégat; le 13, l'ennemi fut battu à Ordal. Le 1er Léger s'établit ensuite en position à San Cugat, y resta jusqu'au 15, puis rentra à Sabadell.

Nous mentionnerons ensuite le fourrage du 16 octobre, vers Monistrol, dans lequel le régiment perdit 15 prisonniers et 2 tués, parmi lesquels le capitaine Mosseron; et enfin le fourrage du 15 novembre qui nous coûta 4 tués et 1 prisonnier. Dans ce petit combat de San Feliu de Cudinas, une forte reconnaissance anglo-espagnole fut maintenue pendant plusieurs heures et définitivement repoussée par le 1er Léger dont « la conduite, dit le rapport sur l'affaire, fut au-dessus de tout éloge ».

Retour en France. — Les graves événements du continent devaient bientôt ramener le régiment en France.

Le 20 janvier 1814, par ordre de l'Empereur, le 1er Léger quitta la péninsule où il avait combattu pendant cinq rudes années. Fier d'avoir appartenu à ces vaillantes armées de Catalogne et d'Aragon qui ont sauvé en Espagne l'honneur des armes françaises, il arriva le 4 février à Perpignan, d'où il fut immédiatement envoyé en poste à l'armée de Lyon (Augereau).

1. Voir le croquis 32, p. 221.



CHAPITRE IX

CAMPAGNES DU 4ᴱ BATAILLON ET DU DÉPOT EN ITALIE ET EN ALLEMAGNE, DE 1809 A 1813

I. — A l'armée de Sicile en 1809.

Situation générale et premières dispositions. — Au départ des trois premiers bataillons du 1ᵉʳ Léger pour l'Espagne, le dépôt et les 4ᵉ et 5ᵉ bataillons du régiment étaient restés en Italie. Nous avons vu qu'en 1811 le 5ᵉ bataillon, sous le nom de bataillon provisoire, a rejoint les trois premiers en Aragon; il nous reste à suivre les opérations auxquelles ont pris part le 4ᵉ bataillon et le dépôt, jusqu'au moment où tout le 1ᵉʳ Léger sera de nouveau réuni en 1814 à l'armée de Lyon.

Dès la fin de 1808, l'Autriche, voulant profiter de nos embarras en Espagne pour recommencer la lutte, poursuivait ses armements avec une activité croissante. L'orage ne devait pas tarder à éclater. L'Empereur Napoléon, laissant à ses lieutenants le soin de pacifier la péninsule, revint brusquement à Paris pour prendre ses dispositions.

En mars, il prescrivit au prince Eugène, vice-roi d'Italie, de se préparer à entrer en campagne et lui traça comme ligne de conduite de faire observer la route de la Carniole, et de marcher lui-même sur Vienne par le col de Tarvis avec le gros de son armée.

Le 4ᵉ bataillon du 1ᵉʳ Léger (commandant Huguet, 13 officiers et 809 [1] hommes présents) fut désigné pour la 3ᵉ division de l'armée d'Italie (général Grenier). En

1. Le bataillon était presque uniquement composé de jeunes soldats qui n'avaient jamais fait la guerre, mais qui avaient reçu au dépôt une bonne instruction et une bonne éducation militaire.

mars 1809, il quitta Novare où il laissait le 5e bataillon et le dépôt du régiment (major Stielair) et se rendit à Vérone[1] où se formait la division Grenier.

Premières hostilités. — La division Grenier était en marche depuis deux jours et le 4e bataillon du 1er Léger était arrivé à Spilimberg, sur le Tagliamento, lorsque, le 10 avril, l'archiduc Jean, à la tête des 8e et 9e corps autrichiens, attaqua nos avant-postes aux débouchés des Alpes Carniques et Juliennes, sans autre déclaration de guerre que l'envoi d'un trompette, porteur d'un avis du prince autrichien annonçant son intention d'entrer en Italie, avec menace d'employer la force si l'on s'opposait à son passage.

Le prince Eugène, surpris par cette brusque irruption, fit rétrograder ses premières divisions et opéra une première concentration derrière le Livenza, aux environs de Sacile.

Bataille de Sacile. — Le 16 au matin, la division Grenier fut déployée en avant de Fontana Fredda, le 4e bataillon du 1er Léger occupant la gauche et se reliant à la division Broussier. Le prince Eugène, cédant aux désirs de ses soldats qui n'aimaient pas battre en retraite, s'était décidé à livrer bataille.

La division Grenier avait ordre de se former sur la route de Fontana Fredda à Pordemone et d'y attendre que les troupes à sa droite aient renforcé le 8e corps autrichien. Nous avions accepté la bataille avec 35 000 hommes contre 45 000 et sur un mauvais terrain. Après une lutte sanglante dans les marais de la droite et les plaines de la gauche, la retraite fut ordonnée, avant que le centre ait été sérieusement engagé.

Le soir, la division Grenier repassa le pont de Sacile; notre bataillon avait eu 2 hommes tués et une dizaine de blessés.

Dans la nuit, l'armée fut mise en route sur Conigliano, pour aller prendre position derrière la Piave. Des pluies torrentielles retardèrent cette marche; mais elles arrêtèrent aussi les Autrichiens qui ne nous poursuivirent que mollement.

Retraite derrière l'Adige. — L'armée se reformait derrière la Piave, lorsque le maréchal Macdonald la rejoignit. Sur son conseil, le prince Eugène continua sa marche rétrograde jusqu'à l'Adige pour se donner le temps de rallier toutes ses forces afin de reprendre ensuite l'offensive avec chance de succès.

L'arrivée de l'illustre général qui devait être le mentor du prince Eugène, décida celui-ci à organiser, le 22 avril, son armée en 3 groupes ou corps d'armée. L'aile droite fut confiée à Macdonald, le centre à Grenier, l'aile gauche à Baraguey d'Hilliers. Le 4e bataillon du 1er Léger resta sous les ordres du général Grenier[2] et fit partie de la 1re brigade (Moreau[3]) de la 1re division (Séras[4]).

1. Voir le croquis 25, p. 176.
2 Le corps Grenier était formé des divisions Séras et Durutte.
3. La brigade Moreau était formée du 53e de ligne et des 4es bataillons du 1er Léger et du 42e de ligne.
4. La division Séras était formée des brigades Moreau et Roussel. Cette division (ancienne division Grenier) fut d'abord commandée par le général Pacthod.



Marche en avant. — L'archiduc Jean s'était avancé à notre suite jusqu'à l'Adige, sans oser toutefois en tenter le passage. Les deux armées étaient ainsi en présence, séparées par le grand fleuve lorsque, le 1er mai, à la grande joie de nos soldats, on vit les troupes allemandes se retirer précipitamment. C'était un signe certain des éclatants succès de l'armée française qui opérait sur le Danube.

Victoire en Allemagne! s'écria Macdonald en s'élançant au galop vers le prince Eugène, *c'est le moment de marcher en avant!* Les ordres furent immédiatement donnés : le corps Grenier au centre prit la grande route du Frioul par Vicence, Citadella, Castel Franco.

Le 8 mai, le 4e bataillon du 1er Léger passa à gué la Piave dont l'ennemi avait détruit tous les ponts et contribua à repousser les arrière-gardes autrichiennes qui s'efforçaient de ralentir notre poursuite. Le 9, il traversa Conigliano et coucha à Sacile qu'il avait dû évacuer le 16 avril; le 10, il atteignit le Tagliamento; le 11, il remonta le cours du fleuve et le franchit à Spilimberg. Le mouvement en avant se continua ainsi par Osopo, Ponteba, le col de Tarvis, Villach, Klagenfurth, Saint-Veit, Friesach, le col de Neumach, Jüdenberg, Kniettelfeld, Léoben et Bruck où l'armée d'Italie fit sa jonction, le 30 mai, avec l'armée d'Allemagne.

Pendant cette marche difficile à travers un pays très accidenté et habité par un peuple hostile, l'armée d'Italie eut à livrer de nombreux petits combats, soit pour enlever les postes qui lui barraient la route, soit pour couper la retraite aux corps détachés du gros de l'archiduc Jean, soit enfin pour faire à l'armée poursuivie tout le mal possible et l'empêcher d'opérer sa jonction avec la principale armée autrichienne qui, sous les ordres de l'archiduc Charles, était aux prises avec Napoléon dans les environs de Vienne.

Il ne nous a pas été possible de déterminer à quelles affaires particulières le 4e bataillon du 1er Léger a pris part; mais il a certainement été sérieusement engagé et plusieurs fois, soit au passage de la Piave le 17 mai, soit à l'attaque de Malborguetto le 17 mai, soit au combat de Saint-Michel le 25 mai, soit ailleurs. Les pertes qu'il a éprouvées en sont la preuve : son effectif, qui était encore le 1er mai de 15 [1] officiers et 766 hommes présents, n'était plus, le 5 juin, que de 11 officiers et 522 hommes.

Poursuite de l'archiduc Jean en Hongrie. — L'archiduc Jean s'était replié derrière le Raab. Il y rallia les débris de Jellachich, battu à Saint-Michel, et les forces de l'insurrection hongroise que lui amenait son frère l'archiduc palatin. Le prince Eugène, après avoir donné à son armée quelques jours de repos, recommença la poursuite, afin d'empêcher l'archiduc Jean de prendre part à la grande bataille [2] où allait bientôt se décider le sort de la monarchie autrichienne.

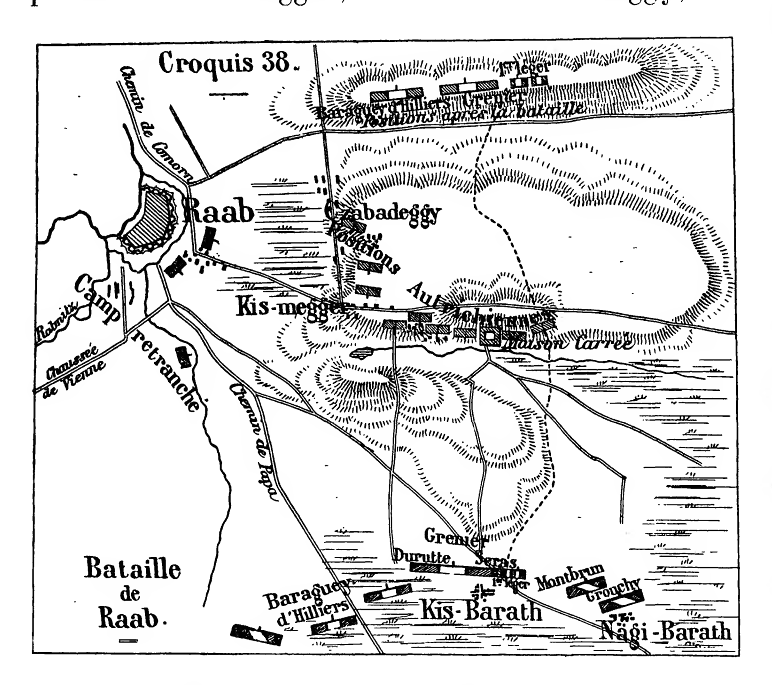
Le 5 juin, la marche est reprise de Neustadt à Oldembourg; le 8, le corps

1. 2 officiers absents au moment du départ de Novare avaient rejoint le bataillon à Vérone.
2. Wagram.



Grenier se porte à Stein-am-Anger, la division Séras [1] pousse jusqu'à Bulogfa; le 9, cette même division Séras prend position à Schanas; le 10, les Autrichiens sont culbutés à Karako [2]; le 11, les deux divisions du corps Grenier bivouaquent en avant de Karako; le 12, le corps Grenier marche sur Kerta et prend position, le soir, sur la route de Raab; le 13 au soir, la division Séras s'établit en avant et à droite de Kis-Barath.

Bataille de Raab. — La bataille était devenue inévitable. Le 14 au matin, l'archiduc Jean se mit en bataille à l'est et en arrière de la ville de Raab sur le plateau de Kis-Megger; sa droite à Czabadeggy; son centre au village de Kis-Megger; sa gauche, à la ferme dite maison Carrée. Le canon de la place de Raab flanquait de son feu tout le front de la position. Celle-ci était encore rendue plus difficile à enlever par le ruisseau profond et marécageux qui coule au pied du plateau et baigne complètement les abords de la fameuse maison Carrée de Kis-Megger contre laquelle le 4e bataillon du 1er Léger devait porter tous ses efforts.



L'armée du prince Eugène ayant sa gauche à la rivière de Raab se porta à l'attaque par échelons de division, la droite en avant, l'échelon de droite étant formé de la division Séras.

Après de brillantes charges de cavalerie fournies par le général Montbrun, la division Séras s'élança vers midi et demi, ayant comme objectif la maison Carrée. Le 4e bataillon du 1er Léger, conduit par le commandant Huguet, arriva bientôt jusqu'au ruisseau, malgré le feu ajusté et très vif de tirailleurs braves et adroits. Devant cet obstacle imprévu, nos chasseurs n'avaient pas à hésiter; ils entrèrent résolument dans l'eau et abordèrent le plateau à l'est de la ferme. Cette ferme arrêta longtemps les troupes déployées à notre gauche. Après de grandes pertes, elles finirent par y pénétrer de vive force. La marche de notre bataillon, ralentie par cet épisode, se poursuivit ensuite avec l'entrain du pre-

1. On se souvient que le 4e bataillon du 1er Léger fait partie de la brigade Moreau de la division Séras.
2. Notre bataillon ne fut pas engagé.



mier choc, après une vive fusillade sur les défenseurs de Kis-Megger contraints de se retirer.

Le soir, l'armée autrichienne était en pleine retraite. Le 4e bataillon du 1er Léger campa au delà du plateau de Kis-Megger.

Escorte de prisonniers. — Le lendemain de cette brillante journée, notre bataillon fut détaché de l'armée du prince Eugène pour escorter des prisonniers qu'il ramena en Italie jusqu'à Cividale. Cette mission spéciale, qui ne fut marquée par aucun incident digne d'être rapporté, empêcha nos braves chasseurs de prendre part à la mémorable bataille de Wagram; ils ne rejoignirent en effet la grande armée que le 10 juillet.

A son retour d'Italie, le 4e bataillon du 1er Léger fut placé à la brigade Teste de la division Severoli du corps Baraguey d'Hilliers. Il occupa Presbourg jusque après l'armistice de Znaïm qui mit fin aux hostilités.

A la paix, notre bataillon passa à la division Durutte, brigade Pastol, et campa aux environs d'Oldembourg jusqu'à la fin d'octobre. Il rejoignit ensuite le dépôt en Italie.

II. — Campagne du 4e bataillon en Allemagne (1813).

Situation générale. — Le 4e bataillon du 1er Léger ne prit part à aucune nouvelle opération jusqu'en 1813. Il fit alors partie de la division Pacthod (1re division du 12e corps Oudinot) qui, tirée de l'armée d'Italie où elle portait le numéro 13, rejoignit la grande armée six jours avant la bataille de Bautzen.

Le 14 mai, notre bataillon (commandant Machon, 18 officiers et 737 hommes présents) est placé à la brigade Vergès de la division Pacthod.

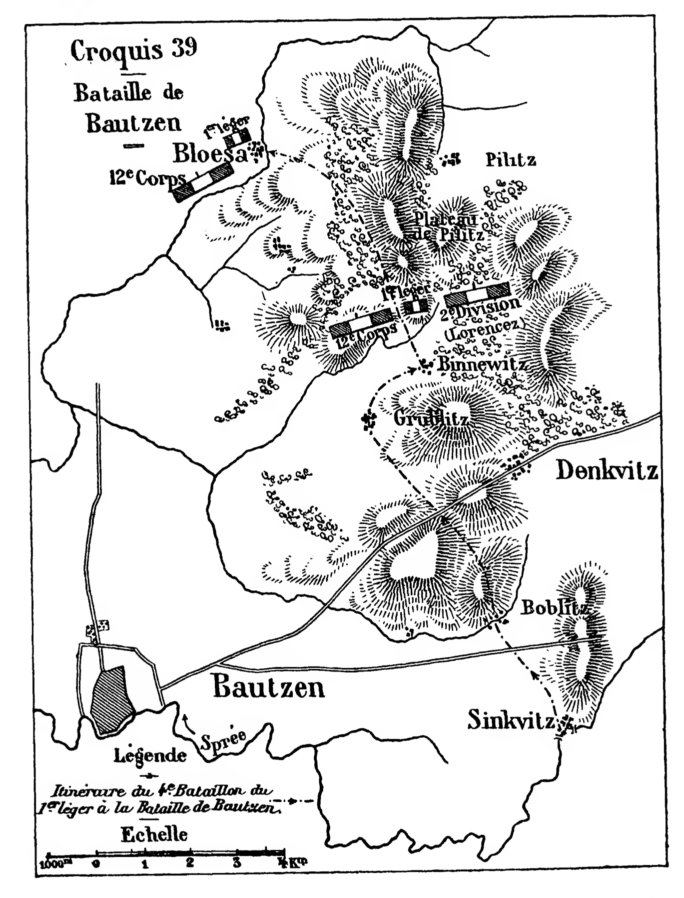
Après la victoire de Lutzen (2 mai), le prestige de la grande armée semblait revivre. Les alliés, coupés de Berlin, débordés par leur droite, s'étaient concentrés dans le camp de Bautzen.

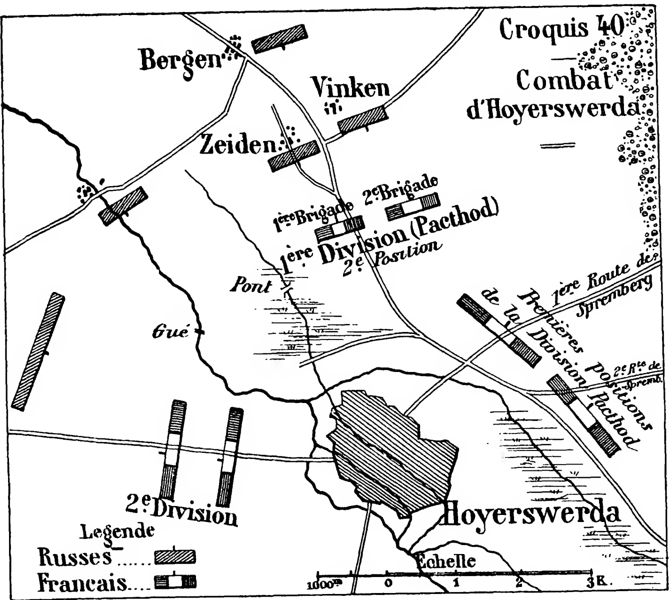
Bataille de Bautzen. — Le 20 mai, l'Empereur ordonna l'attaque. Le 4e bataillon du 1er Léger passa la Sprée à Sinkwitz, vers une heure, avec la division Pacthod qui se déploya après le passage en chassant l'ennemi devant elle. Notre bataillon se trouva en ligne en avant de Budwitz, à l'extrême droite de la division qui, le lendemain soir seulement, fut prolongée à droite par la 2e division (Lorencez).

Le 21, dans l'attaque générale, le 4e bataillon du 1er Léger garda sa place à la droite de sa division et enleva le plateau de Pilitz. Dans ce mouvement, le capi-



taine adjudant-major Tettel fut tué et le sous-lieutenant Godefroy blessé. Nos chasseurs couchèrent à Bloesa.





Combat d'Hoyerswerda. — Après quelques jours de repos aux environs de Bautzen, le 12e corps (Oudinot) reprit sa marche sur Berlin, tandis que Napoléon chassait devant lui le gros de l'ennemi jusqu'à l'Oder.

Le 26 mai, le 12e corps descendit le cours du Schwartz-Elster; la division Pacthod arriva à 4 heures du soir à Hoyerswerda où elle enleva un détachement de Cosaques. Le 27, elle prit position sur la rive droite, près des routes de Spremberg, pendant que la 2e division gardait la rive gauche.

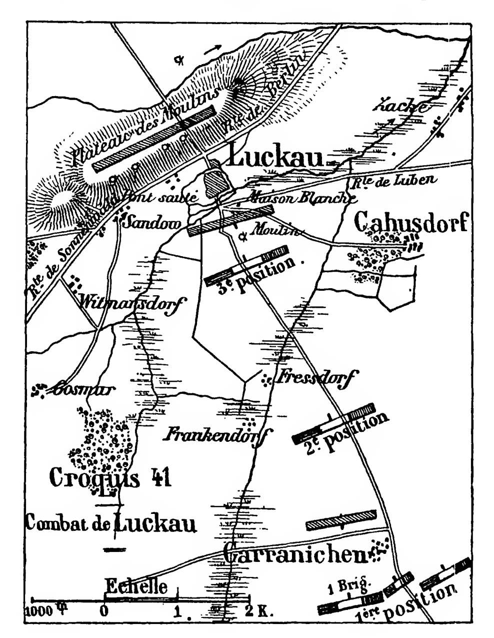
Le 28, à 8 heures du matin, un hourra de Cosaques sur nos avant-postes annonça une attaque des Russes. Tout le 12e corps prit position face au nord et à l'ouest; la division Pacthod enleva les villages de Zeiden et de Vinken qui, occupés la veille par nos grand'gardes, avaient été évacués par suite d'un malentendu. Le 4e bataillon du 1er Léger prit part à la prise de Zeiden, qui fut « *enlevé à la baïonnette avec beaucoup d'élan* ».

L'ennemi se replia par le pont de Neuvike et alla prendre position en arrière dans les plaines marécageuses de Luckau, entre l'Elster et la Sprée, pour couvrir Berlin.

Combat de Luckau. — Le 4 juin au matin, le 12e corps était en marche sur Luckau ayant à l'avant-garde la 1re brigade[1] de la division Pacthod, lorsqu'on aperçut les Russes à Garranichen.

Quelques coups de canon suffirent pour déterminer l'ennemi à se replier. Les Russes se reformèrent à hauteur de Fressdorf d'où notre avant-garde les délogea encore sans peine.

Les alliés défendirent alors leur véritable position de résistance : Luckau et le long plateau qui s'étend au nord de la ville. C'est là que les généraux Hopp et Bülow se déployèrent. Le maréchal Oudinot fit avancer la 1re brigade de la division Pacthod en échelons par bataillon, le 4e bataillon du 1er Léger formant le 1er échelon (échelon de droite), tandis que les autres brigades et la cavalerie prolongeaient le front à droite et à gauche afin de tourner la ville.



Les premiers efforts pour enlever les faubourgs furent arrêtés par le large fossé qui entoure Luckau et dont le pont avait été détruit. Le sous-lieutenant Crête fut blessé en s'élançant vers les premières maisons. Le maréchal ordonna alors à la division Pacthod de prendre position en face de Luckau sans chercher à pénétrer dans une ville qu'il serait impossible de conserver tant que l'ennemi occuperait le plateau des moulins.

A la nuit, il fit filer à gauche la 2e division. La première se retirant ensuite sans bruit prit la même direction. Revenant alors sur Luckau, par la route de Sonnenwalde, Oudinot se prépara à enlever le plateau des moulins, le 5 juin. L'attaque allait commencer, lorsque l'armistice de Parchwitz dont la nouvelle venait d'arriver suspendit les hostilités. Le bataillon du 1er Léger cantonna à Witmansdorf, près de Luckau, et prit part jusqu'au 16 août aux travaux que prescrivit l'Empereur pour fortifier la position de Luckau.

Combat de Trebbin. — A la rupture de l'armistice, le 17 août, le maréchal Oudinot continua à manœuvrer contre Berlin avec les 4e, 7e et 12e corps.

Le 21, la 1re brigade de la division Pacthod se porta sur Trebbin à moins de 40 kilomètres au sud de la capitale prussienne.

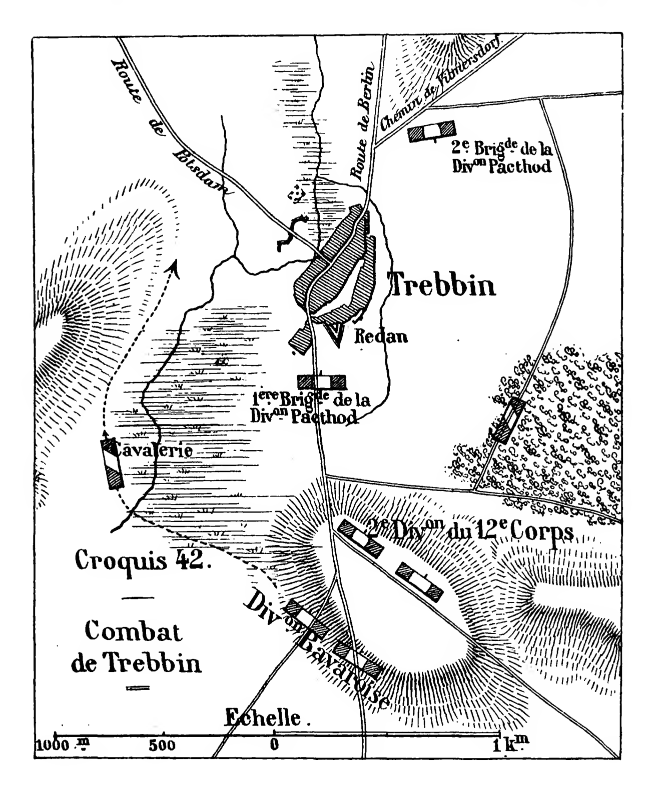
Après une vive fusillade, les faubourgs furent emportés d'assaut. Notre bataillon se distingua en enlevant à la baïonnette le redan que les Prussiens avaient construit en avant du front sud.

1. Cette brigade était composée du 4e bataillon du 1er Léger et de six bataillons des 7e, 12e et 23e de ligne.

En même temps la cavalerie tournait à l'ouest les marais qui couvrent la ville de ce côté.

Craignant d'être coupé de sa ligne de retraite, l'ennemi se décida à abandonner Trebbin et se retira par la route de Potsdam. Nos troupes pénétrèrent aussitôt dans la ville qui était presque déserte. Il n'y restait que des vieillards, des femmes et des enfants. Les proclamations du roi de Prusse, appelant sous les armes tous les hommes valides pour la formation de la landsturm, expliquent le départ des habitants.

Déjà l'alarme était grande à Berlin, lorsqu'un échec du 7e corps à Grossbeeren, le 23 août, nous obligea à la retraite. Elle commença à 1 heure du matin, dans la nuit du 23 au 24, et s'effectua avec ordre par Gottow, Riesdorf et Jutterbock. Là, le 12e corps prit position, le 27 août. De Jutterbock, on se dirigea sur Vittemberg où les 3 corps d'armée furent concentrés, les 2, 3 et 4 juin.



A cette date, le maréchal Oudinot céda le commandement en chef au maréchal Ney et se remit à la tête du 12e corps. C'est une nouvelle campagne qui va commencer.

Bataille de Jutterbock. — Le 5 septembre, le maréchal Ney reprit l'offensive. Le 4e bataillon du 1er Léger passa l'Elbe et bivouaqua aux environs de Seyda.

Le 6, le 12e corps reçut l'ordre de partir à 10 heures et de se rendre à Jutterbock par Ohna. Pendant que le déploiement commençait à s'effectuer à la faveur d'un bois dans la grande plaine qui conduit à Ohna, on entendit sur la gauche une vive canonnade. C'était le 7e corps qui se battait à Dennewitz contre des forces supérieures. La 2e division du 12e corps se porta immédiatement sur Dennewitz; la division Pacthod suivit le mouvement et déjà ces deux divisions avaient pris position à gauche du 7e corps, lorsque l'ordre arriva au 12e corps de se porter en réserve. L'exécution de cet ordre se fit avec le plus grand calme, mais l'ennemi s'enhardit. Prenant ce changement de disposition pour un commencement de retraite, il redoubla la violence de son feu et lança sur nos flancs sa cavalerie. Les Saxons se débandèrent; ce fut le signal de la véritable retraite.

Dans cette situation grave et périlleuse, le 4e bataillon du 1er Léger soutint héroïquement la réputation du régiment. Il se replia lentement et par échelon, se formant en carré pour repousser les charges de cavalerie, se déployant en bataille derrière chaque pli de terrain et ne cédant la place qu'au signal de ses chefs.

Le capitaine Labarre fut blessé et le lieutenant Gouilly resta au nombre des morts. Quand on se compta, il manquait dans les rangs 143 hommes tués, blessés ou prisonniers [1].

Ce fut le dernier combat auquel participa le 4e bataillon du 1er Léger. Impuissant à vaincre, il lutta jusqu'au bout et sut à l'occasion se sacrifier pour sauver l'honneur.

L'armée du maréchal Ney se replia derrière l'Elbe à Torgau. Quelques jours après, le 4e bataillon du 1er Léger avait cessé d'exister [2]. Les hommes de troupe, réduits au nombre de 228, furent versés au 2e bataillon du 18e Léger; les cadres rentrèrent en France.

III. — Campagne du dépôt en Italie.

Entrée en campagne. — Depuis le départ du 1er Léger pour l'Espagne en 1808, le dépôt du régiment, successivement transporté à Mantoue, Vérone, Novare, Alexandrie [3] et Mondovi, employa toute son activité à l'éducation des nombreux conscrits avec lesquels s'alimentèrent les bataillons actifs. Il constitua de plus, dès 1808, un 4e et un 5e bataillon que nous avons vus à l'œuvre et enfin un 6e bataillon en 1813.

Pendant ce long séjour en Italie, le dépôt du 1er Léger eut plusieurs fois l'occasion de réprimer des émeutes populaires qui furent d'ailleurs sans gravité.

En août 1813, il fut mobilisé ainsi que le 6e bataillon récemment formé et

1. Les prisonniers perdus, le 6, étaient au nombre de 1 officier et 78 hommes.

2. Pendant la retraite, le maréchal Ney écrivait, le 10 septembre, au maréchal Berthier, major général : « ..... C'est un devoir pour moi de déclarer à Votre Altesse Sérénissime qu'il m'est impossible de tirer un bon parti des 4e, 7e et 12e corps d'armée dans l'état actuel de leur organisation..... Chacun des généraux en chef fait à peu près ce qu'il juge convenable pour sa propre sûreté; les choses en sont au point qu'il m'est très difficile d'obtenir une situation. Le moral des généraux et en général des officiers est singulièrement ébranlé.

« Commander ainsi n'est commander qu'à demi et *j'aimerais mieux être grenadier*. Je vous prie, Monseigneur, d'obtenir de l'Empereur ou que je sois seul général en chef ayant seulement sous mes ordres des généraux de division d'aile, ou que Sa Majesté veuille bien me retirer de cet enfer.....

« Dans l'état actuel, la présence de l'Empereur pourrait seule rétablir l'ensemble, parce que toutes les volontés cèdent à son génie et que les petites vanités disparaissent devant la majesté du trône..... »

Cette lettre se passe de commentaire. Elle fut suivie, à la fin de septembre, de la dissolution du 12e corps dont les éléments eurent des sorts différents; c'est ainsi que disparut le 4e bataillon du 1er Léger.

3. Le dépôt du 1er Léger était à Alexandrie lorsque parurent la décision du 12 janvier 1812 et le décret du 7 février 1812 modifiant la tenue. Le 1er Léger prit alors la veste à revers carrés substitués aux revers arrondis. Les carabiniers prennent le schako à chevrons rouges sans tresse, avec plaque et jugulaire en métal blanc, le même que les voltigeurs portaient depuis 1803, avec chevrons jaunes. Les guêtres s'arrêtèrent au-dessous du genou.



conduit avec lui par le prince Eugène, vice-roi d'Italie, à la frontière autrichienne. Le dépôt était alors commandé par le chef de bataillon Pantolini; il resta aux environs de Ponteba pendant tout le mois d'octobre.

Retraite sur l'Adige. — Par ordre du vice-roi, l'armée d'Italie prit de nouveaux emplacements sur l'Isonzo, puis se replia lentement en prenant successivement position derrière la Livenza (le 1er Léger au nord de Sacile), puis derrière la Brenta (le 1er Léger vers Bassano) et enfin derrière l'Adige (le 1er Léger à San Marco) d'où il participa, pendant le mois de novembre, à plusieurs actions sur Roveredo.

La défection de la Bavière et l'invasion du Tyrol avaient motivé ce mouvement de retraite. Le prince Eugène, sollicité par les alliés, resta fidèle jusqu'au bout à son père adoptif. « Je tiens tout de Napoléon, répondit-il fièrement au roi de Bavière dont il avait épousé la fille, et si je suis réduit à aller demander l'hospitalité à Munich, mon père doit préférer recevoir un gendre sans couronne plutôt qu'un gendre sans honneur. »

Nos soldats aimaient leur général en chef : ils se battirent vaillamment. Sur l'Adige, ils firent des prouesses pour arrêter l'invasion. Ils y seraient parvenus sans la défection de Murat qui, au lieu de leur amener le renfort de ses troupes de Naples, accueillit les propositions des coalisés, prit position à Modène et devint bientôt pour le prince Eugène une menace des plus dangereuses.

Combat de Villafranca. — Le vice-roi ordonne alors la retraite sur le Mincio. Pendant l'exécution de ce mouvement rétrograde, le 1er Léger fut sérieusement engagé à Villafranca dans la défense du pont du Tione, le 4 février 1813. Le vice-roi cita à l'ordre de l'armée « pour avoir puissamment contribué au succès de la journée : le chef de bataillon Pantolini, les lieutenants Danane, Massare, Habon, l'adjudant Quenhal, les sergents Lamarque, Lacroix, Halard, Genetier, les carabiniers Michot, Martin et le chasseur Castagnolet.... »

Quelques jours après, par ordre de l'Empereur, le dépôt et le 6e bataillon du 1er Léger prirent la route de France par Brescia, Lodi, Milan, Turin, Suze, et rejoignirent à Grenoble les 1er et 2e bataillons.



CHAPITRE X

CAMPAGNE DE FRANCE EN 1814. — LE 1ER LÉGER, RÉGIMENT DU ROI

I. — A l'armée de Lyon.

Premiers mouvements. — Le 1er Léger (colonel Pillet — 1er bataillon commandant Delaunay; 2e, commandant Buirette — 41 officiers et 1250 hommes) arrive à Lyon le 15 février 1814.

Le maréchal Augereau y organisait l'armée dont l'Empereur lui avait donné le commandement. La situation n'était pas brillante; car, sauf les 10 000 hommes de Catalogne qui venaient de le rejoindre, le général en chef n'avait près de lui que des soldats trop jeunes et des cadres trop vieux, pas de magasins, pas d'artillerie, pas de chevaux. Il s'en plaignit à l'Empereur et s'attira de celui-ci une lettre de reproche et d'exhortation que l'histoire a recueillie. « Souvenez-vous de Castiglione, lui disait Napoléon, oubliez vos cinquante-six ans,... soyez le premier aux balles,... il faut reprendre ses bottes et sa résolution de 93. Quand les Français verront votre panache aux avant-postes, vous en ferez ce que vous voudrez.... »

Augereau se mit en marche le 28 février en remontant le cours de la Saône.

Le 1er Léger avait été placé à la division Pannetier [1], qui occupa successivement le 3e puis le 2e rang. Dans cette division, le régiment fit d'abord partie de la brigade Estève; au commencement de mars, il passa à la brigade Gudin, qui fut alors composée du 1er Léger et du 16e de ligne.

Le 11 mars, l'armée prit position au nord de Villefranche et repoussa les premières attaques de l'ennemi.

1. La première division était commandée par le général Musnier. La division Pannetier se composa d'abord de 3 brigades : Gudin, Ordonneau et Estève; en mars, elle fut réduite à 2 brigades : Gudin et Estève.



Combat de Saint-Georges. — Le 18 mars, la division Pannetier, déployée sur la route de Mâcon en avant de Saint-Georges, résista à tous les efforts des Autrichiens et les contraignit à la retraite.

Le 1er Léger se fit remarquer à Saint-Georges par sa solidité éprouvée. « Dans cette journée, écrivait le lendemain le général en chef, 10 000 hommes ont tenu en échec et battu complètement 25 à 30 000 hommes. L'ennemi a eu 2000 tués, blessés ou pris. Le village de Saint-Georges était couvert de ses morts. Je dois des éloges à tous les généraux et à toutes les troupes.... Le colonel Pillet du 1er Léger s'y est particulièrement distingué. »

Bataille de Limonest. — Craignant d'être débordé et coupé de Lyon, Augereau se rapprocha de cette place et s'établit à hauteur de Limonest, à cheval sur la Saône. Le 1er Léger, formant la droite de la brigade Gudin, occupait la partie droite du village ; il avait à sa gauche le 16e, à sa droite la division Musnier.

Vers midi, l'ennemi prononça d'abord deux attaques, dont une sur Limonest même et l'autre sur l'extrême gauche de nos lignes. Cette dernière fut menée très vivement et reçue avec non moins de vigueur. Malheureusement la violence du combat fit craindre au général Pannetier d'être tourné et il ordonna d'abandonner Limonest, pour se reporter dans les faubourgs de Lyon. Le 1er Léger obéissant à regret à cet ordre intempestif se replia lentement, mais non sans pertes, sur le faubourg de Vaise.

L'ennemi, profitant de cette faute et enhardi par notre mouvement de recul, se jeta hardiment dans la trouée; mais les héros de Catalogne ne battaient en retraite que par ordre, et tous les efforts des Autrichiens sur Vaise vinrent se briser contre « *leur opiniâtreté admirable* ». C'est l'expression même du rapport d'Augereau.

L'obscurité de la nuit mit fin au combat : on s'était battu un contre quatre.

Le lendemain matin, avant le lever du jour, le général en chef, cédant aux prières de la municipalité de Lyon [1], ordonna l'évacuation de Lyon et l'armée se retira sans bruit et en bon ordre, d'abord sur Vienne, puis derrière l'Isère.

Combat de Romans. — Dans la nouvelle ligne de défense, le 1er Léger occupa Romans où il prit part, le 2 avril, à un combat de rues qui dura deux heures.

Le général Pannetier avait été remplacé à la tête de sa division par le général de Vedel, lorsque l'ennemi se présenta inopinément au nombre de 6 à 7000 hommes.

1. « Le soir, le maréchal revint à Lyon, dit le journal des opérations. Il convoqua le sénateur comte Chaptal, le comte de Bondy, préfet du Rhône, le commissaire général de police et le conseil municipal de Lyon. Le maire le supplia d'épargner à ses concitoyens les calamités, suite inévitable d'une résistance inutile..... Persuadé lui-même de l'impossibilité d'une résistance efficace contre une armée qui avait mis la veille plus de 40 000 hommes en ligne,... le maréchal ordonna l'évacuation de Lyon... »



La défense fut organisée à la hâte; on éleva des barricades, on crénela quelques maisons, mais il fallut céder au nombre et pour ne pas être cerné et pris, on évacua la ville. Le capitaine Montossé avait été blessé sur une barricade.

Ce fut le dernier engagement auquel prit part le 1er Léger pendant cette campagne qui, du 20 mars au 2 avril, lui avait coûté 7 à 800 hommes [1]. La capitulation de Paris et l'abdication de Napoléon mirent fin aux opérations militaires : le 12 avril, Augereau reçut de Dupont, ministre de la guerre du gouvernement provisoire, l'ordre de conclure une suspension d'armes définitive.

II. — Sous la 1re Restauration.

Réorganisation des régiments. — Un des premiers soins du roi Louis XVIII fut de s'occuper de l'armée pour la reconstituer, non plus en vue de la grande guerre, mais sur un pied de paix convenable. Les dernières années de l'Empire avaient amené dans les corps une grande dispersion : ainsi le 1er Léger en 1813 avait son principal dépôt en Italie, un petit dépôt en France et ses bataillons actifs, partie en Catalogne et partie en Prusse.

Il fallait donc avant tout reconstituer les régiments : dès le 23 avril, le 1er Léger (1er et 2e bataillons) qui, à la cessation des hostilités, avait été dirigé sur Montbrison, reçut l'ordre de partir sans retard pour Versailles, de manière à y arriver le 23 mai.

Deux jours après, le colonel Pillet était remplacé à la tête du 1er Léger par M. de Beurnonville. En même temps le colonel de Cubières fut mis à la suite du régiment.

Formation du 1er régiment d'Infanterie légère du roi. — Le 12 mai, une ordonnance royale limita à 90 le nombre des régiments de ligne et à 15 le nombre des régiments légers. Les hommes des corps supprimés devaient être répartis entre les régiments conservés. En exécution de cette ordonnance, le 1er Léger s'incorpora le 19e Léger, le 2e bataillon du 14e régiment de tirailleurs (jeune garde), un bataillon du 17e Léger (ex-1re Légère de 1re formation) et des détachements des 28e et 31e Légers. Il reçut en même temps le titre de *Régiment d'Infanterie légère du roi*.

On rallia ensuite les bataillons dispersés : le 21 mai, les débris des 3e et 6e bataillons du 1er Léger (46 officiers, 913 hommes) recevaient l'ordre de partir de Grenoble, le 2 juin, de manière à rejoindre les 2 premiers bataillons à Paris, le 27 juin. En même temps les restes du 5e bataillon (16 officiers, 188 hommes) qui s'étaient arrêtés à Montpellier en quittant l'Aragon, reçurent l'ordre d'en

1. Le 15 mars, l'effectif des présents était de 1511. Le 25 avril, il n'est plus que de 761 (nous ne parlons ici que des 1er et 2e bataillons).

partir le 28 mai, pour rejoindre également à Paris, le 27 juin, les autres bataillons [1].

Avec tous ces éléments divers le 1er régiment d'Infanterie légère du roi fut définitivement formé à Paris, le 5 juillet, à trois bataillons commandés par les chefs de bataillon Jolyet, Buirette et Burtin, ayant à leur tête le colonel de Beurnonville et le major de Montchoisy.

Le nouveau régiment reçut le drapeau blanc semé de fleurs de lys d'or et portant au centre l'écusson de France. Chaque bataillon eut un fanion.

Ce séjour à Paris fut pour le régiment du roi une période de plein repos. Ces loisirs ne devaient pas durer longtemps : le 1er mars 1815, Napoléon, s'échappant de son île à travers les croisières anglaises, débarquait à Cannes ; le 20 mars, l'Empire était relevé ; et le 24 mars, le 1er Léger partait pour la frontière.

1. On se rappelle que le 4e bataillon avait été dissous, à la fin de 1813.



CHAPITRE XI

CAMPAGNE DE 1815

I. — A l'armée d'observation.

Départ pour la frontière du nord. — Quand Napoléon arriva à Paris, il avait compris que la victoire seule pourrait assurer la paix. Il se prépara donc sans retard à la guerre.

Le 1[er] Léger, qui était à Paris, fut un des premiers régiments envoyés à la frontière. Il quitta la capitale avec ses deux premiers bataillons, dès le 24 mars, et se rendit à Valenciennes, point de réunion fixé pour la formation du 2[e] corps d'armée confié au général Reille, sous le nom de corps d'observation[1]. Le 3[e] bataillon rejoignit les deux autres le 31 mars. En même temps, par ordre de l'Empereur, on forma au dépôt à Paris un 4[e], un 5[e] et même un 6[e] bataillon destinés à réparer les pertes que les trois premiers pourraient subir. Toutes ces formations furent terminées avant le commencement des hostilités; le 1[er] Léger avait même en plus un certain nombre d'officiers à la suite, comme on le verra dans l'état ci-après, daté du 16 mai 1815 :

ÉTAT-MAJOR :

Colonel : DESPANS, marquis DE CUBIÈRES.

Major : DE MONTCHOISY.
Major (à la suite) : MARÉCHAL.
Capitaine d'habillement : BRUEL.
Capitaine quartier-maître : BOLLEY.
Officier-payeur : BÉRARD.
Porte-drapeau : TOMBEUR.

1. Napoléon donna ce nom aux premières troupes mobilisées, afin de ménager les susceptibilités de l'Europe et de bien montrer à la France qu'il ne ferait la guerre que s'il y était forcé.

1er BATAILLON

Chef de bataillon : JOLYET. **Adjudant-major** : NACHOU.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Carabiniers.	BOUILLET.	BOUVIER.	BACHELERIE.
1re Compagnie.	HAYARD.	VILCOQ.	GUILLEMAIN.
2e —	NANOT Théodore.	GOUIN.	GOUVOINE.
3e —	DULUCHAPT.	BALME.	MARTIN.
4e —	GAUCHÉ.	GRUNDELER.	LOUIS.
Voltigeurs.	DE GIMONT.	DE REYMÆCKERS.	BOUILLON.

2e BATAILLON

Chef de bataillon : BUIRETTE. **Adjudant-major** : SAILLARD.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Carabiniers.	NIMAX.	LAMARLE.	COUTURIER.
1re Compagnie.	VIBERT.	REGNÉ.	ROUIÈRE.
2e —	NANOT Prospère.	HENRY Pierre.	DUMOULIN.
3e —	POITAUX.	DORRÉ.	SICARD.
4e —	PHILIPPE.	COURT.	DUMESNIL.
Voltigeurs.	MOSARD DE GALLE.	HOFFMANN.	BOUTOUR Frédéric.

3e BATAILLON

Chef de bataillon : BURTIN. **Adjudant-major** : FRANÇOIS.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Carabiniers.	DE BRÉA.	DE CUSSY.	COMBESCURE.
1re Compagnie.	HUSSON.	FRUQUE.	LEGROS.
2e —	PRÉVOST.	PAMBRUN.	ISOUARD.
3e —	FRÈRE Jean.	BOUCHÉ.	GARGAT.
4e —	CAPTY.	LAVILLE.	JACOB.
Voltigeurs.	LYON.	BOUTOUR.	DEVANGEUX.

4e BATAILLON

Chef de bataillon : BOUILLET Georges. **Adjudant-major** : GAILLARD.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants
Carabiniers.	BLACHE.	BITANT.	PIGUÈS.
1re Compagnie.	GRINNE.	ROYER.	CLÉRICQ.
2e —	PONTCHARRA.	NAVETTE.	LACOUR.
3e —	DEHAECH.	GANTORIS.	DAUNON.
4e —	PITT Aubert.	HALTIER.	CAMPAGNOLLÉ.
Voltigeurs.	MOISCOURT.	BERDIN.	GASTALDY.

5e BATAILLON FORMANT DÉPOT

Capitaine commandant le dépôt : DE BÉRY.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Compagnie.	»	PROFILL.	SAPÈTE et ZILLI.
2e —	HENRION et GIRAULT.	DUVAL.	MARIANI.
3e —	CHAVARIN.	FRÉJACQUES.	GRIEU et SEIGNEUR.
4e —	NICOLET.	GOIRAND.	CHAVARIN et CAIRE.



6e BATAILLON

Chef de bataillon : DE LAUNAY. **Adjudant-major** : BUZOT.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Carabiniers.	STIEVENARD.	BERRA.	PERROUD.
1re Compagnie.	GUILLOT.	VIGER.	MANANTE.
2e —	GUILLEMANT.	LATOUR.	MAGNIN.
3e —	CRISSON.	LESBROS.	MOREL.
4e —	GUÉPET.	VESPA.	SAVARIN.
Voltigeurs.	HERPAIN.	BARDEL.	RIVIERRE.

OFFICIERS A LA SUITE

Officiers supérieurs.	Adjudants-majors.
FAYARD, **major.**	NACHON,
DE NETTANCOURT, **chef de bataillon.**	LÉTENDARD,
GENTIL, **chef de bataillon.**	LEJEUNE,
	NICOLET,
	RAULIN.

Quartier-maître : PRIEUR.
Capitaines : RAFFATI [1], CISTERNES, TASSIN, ANDRÉANI, GRUGEOT, GÉRARD, DUCROT, BAILLY, PITHON.
Lieutenants : JANOT, CASTAGNIER, DURAND, MARCELLIN DE GARCIN, FROMENT.
Sous-lieutenant : VINCENT.

Au départ de Paris, l'effectif total des trois bataillons mobilisés s'élevait à 1959 hommes.

Le 1er Léger fit d'abord partie, dans le 2e corps (Reille), de la 2e division (Barrois).

Le 31 mars, cette division devint 6e. Le prince Jérôme Napoléon [2] en prit plus tard le commandement. Elle se composa des 1er Léger et 3e de ligne [3] formant la 1re brigade (général Bauduin) et des 1er et 2e de ligne formant la 2e brigade (général Soye). Elle passa le mois d'avril aux environs de Condé et y resta jusqu'au 5 mai.

Le 1er Léger vote contre l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire. — Dès les premiers jours de sa rentrée à Paris, Napoléon s'était occupé de donner à la France et à l'Europe un témoignage des sentiments plus libéraux avec lesquels il comptait gouverner désormais. Il fit rédiger ce qu'il appela l'*acte additionnel aux constitutions de l'Empire*.

Ce document politique fut soumis au vote de tous les citoyens y compris l'armée. Le résultat devait en être solennellement proclamé dans la grande assemblée de la nation au Champ de mai.

1. Le capitaine Raffati avait été à l'île d'Elbe avec l'Empereur et était rentré en France avec lui.
2. Le général Barrois conserva le commandement de la division jusqu'au 5 mai. Il fut alors remplacé par le général Rottembourg. Le prince Napoléon ne prit la place de ce dernier que le 10 juin.
3. Jusqu'au 10 juin, le 2e régiment de la brigade Bauduin fut le 2e Léger. Le 10 juin, ce régiment passa à la 5e division et fut remplacé par le 3e de ligne.

Le 1er Léger eut à émettre son vote, le 2 mai : le colonel réunit le régiment en grande tenue dans la plaine de Fresne, près de Condé. Les registres d'acceptation établis par compagnie et à deux colonnes, l'une approbative et l'autre négative, avaient été disposés sur des tables pour la signature.

Lorsque les trois bataillons du régiment eurent été formés en masse par divisions et disposés sur les trois faces d'un carré dont la quatrième fut abandonnée aux curieux, le colonel de Cubières entra à cheval dans l'espace resté vide, donna lecture de l'acte additionnel et prononça d'une voix haute et ferme le discours suivant :

« Élevés dans les camps, destinés de bonne heure à la défense de la patrie dont la gloire et le salut sont, depuis vingt ans, l'objet de nos vœux, le prix de nos travaux et du sang que nous avons versé pour elle, il en est peu parmi nous qui soient capables d'apprécier dans son ensemble, de juger dans ses détails l'acte constitutionnel qui nous est soumis et dont vous venez d'entendre la lecture. Pour la première fois, l'armée est appelée à délibérer, et il faut l'avouer, l'exercice de ce pouvoir tout nouveau pour nous ne serait qu'effrayant pour tous, si nous étions une armée moins nationale.

« Dans cette circonstance, où vous devez agir comme citoyens, il ne serait pas convenable de souscrire aveuglément à ce qu'on vous propose, ce serait prouver votre dévouement à un seul homme, et non votre patriotisme; ce serait mal répondre à la confiance du peuple et même à celle du chef de l'État; ce serait enfin justifier toutes les calomnies de la haine et de l'esprit de parti qui s'obstinent à voir en vous les agents du despotisme, les instruments de tous les maux de la France.

« Officiers, sous-officiers et soldats, *votre opinion est libre; mais votre chef n'hésite pas à vous donner l'exemple d'un refus* fondé sur la conservation des droits que, comme citoyens, nous ne nous laisserons jamais ravir.

« L'on vous a dit que *la noblesse ne s'acquérait que par des services rendus, qu'elle n'était point transmissible*, et l'on vous propose l'hérédité des pairs. L'on vous parle d'une représentation nationale, et l'Empereur s'arroge le pouvoir de nommer seul les membres de la chambre des pairs, d'en rendre le nombre illimité, de dissoudre la chambre des députés; il stipule un président inamovible, à vie et à son choix, dans chaque collège électoral. Enfin lorsqu'il s'agit de partager les pouvoirs, de fonder la liberté, l'on se contente d'une addition à l'ensemble incohérent des constitutions de l'Empire, et cette addition est présentée à une acceptation pure et simple, sans avoir été soumise à aucune discussion.

« Officiers, sous-officiers et soldats! c'est par tant de motifs, c'est au nom de la Patrie et des maux qu'elle a soufferts que je vous engage à refuser unanimement votre acceptation à l'acte additionnel. Nous saurons défendre contre les ennemis extérieurs l'intégrité de notre territoire; mais nous voulons au dedans tout ce qui peut affermir l'indépendance nationale et consolider un gouvernement équitable. »

Le 1er Léger tout entier se rangea à l'avis de son colonel : *Non* et *Vive l'Empereur!* fut le cri des compagnies en signant les cahiers dans la colonne négative.

Cependant, le capitaine Nimax, commandant la 2e compagnie de carabiniers, qui n'inclinait point pour le refus, crut devoir haranguer à son tour ses soldats :

« Notre colonel est un brave homme, s'écria-t-il, mais il dira tout ce qu'il voudra : l'Empereur, à mon avis, se connaît mieux que lui en constitution, car il en a fait plusieurs et le colonel Cubières n'y a jamais mis la main.

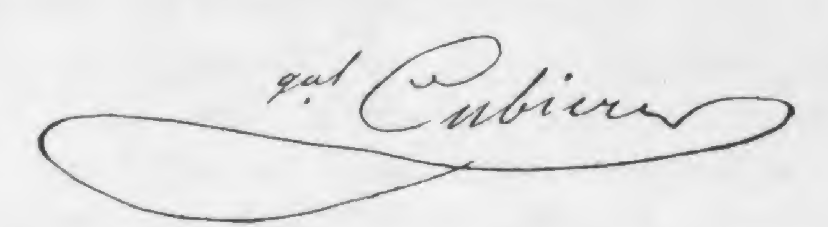
« Moi je dis que Napoléon sait bien ce qu'il fait et que c'est pour le bonheur du peuple et des soldats que le ministre de la guerre veut qu'on signe oui. »



En terminant, le capitaine Nimax passa la plume, après avoir signé; mais toute sa compagnie lui fit défaut et signa dans la colonne négative. Le capitaine Nimax, en voyant son carabinier de confiance, celui qui soignait son petit ménage, signer « non » comme les autres, ne put s'empêcher de s'écrier d'un ton piteusement tragique : *Et toi aussi, Brideloup! Mais le colonel les a donc ensorcelés tous!*

Le vote négatif et unanime, moins Nimax, fut envoyé au ministre. C'était le





seul de ce genre. Tous les corps de l'armée avaient signé *oui*, et c'est à peine si on comptait trois ou quatre opposants dans deux ou trois régiments. Le maréchal Davout, alors ministre de la guerre, connaissait particulièrement le colonel Cubières, qui avait longtemps servi sous ses ordres dans le 1er corps d'armée[1]; en rendant compte à l'Empereur, il fit valoir les services de ce colonel et ceux qu'il pouvait rendre encore; il trouva dans sa jeunesse (il avait à peine vingt-cinq ans), dans ses blessures, dans sa bravoure si souvent éprouvée, une excuse qui fut goûtée de Napoléon. Le colonel Cubières ne fut pas destitué; le pouvoir

1. Voir les états de services de Cubières à la fin de l'ouvrage. Le portrait ci-dessus du général de Cubières est la reproduction d'une gravure qui est en tête du *Recueil des discours de Cubières*.

absolu de cette époque, le pouvoir du sabre, comme on l'a appelé depuis, n'usait pas des destitutions comme en usent parfois des ministres pacifiques. Il excusait l'opposition dans les hommes dont la sincérité et le patriotisme lui étaient connus. L'affaire fut bientôt arrangée : le ministre *jeta au feu les cahiers du 1er Léger*, et l'on mentionna dans le dépouillement général des votes que ces cahiers s'étaient égarés.

Le colonel Cubières en fut quitte pour une mercuriale ministérielle. Il reçut du secrétaire général de la guerre, le général de la Ville, une lettre qui l'engageait à se défier des idéologues et à ne pas faire cause commune avec eux contre les mesures qui pouvaient seules sauver le pays de l'avilissement et de la domination étrangère[1].

Au Champ de mai. — Le 5 mai, le 1er Léger quitte ses quartiers près de Condé pour se rapprocher d'Avesnes où le général Reille vient de s'établir. Il prend d'abord ses cantonnements, l'état-major et le 1er bataillon à Beaumont; les 2e et 3e bataillons à Chaudeville; puis le 10 mai, à Sobre, sur la Sambre.

C'est de là que partit le 15 mai le détachement du régiment (3 officiers et 8 sous-officiers) chargé de représenter le 1er Léger à la cérémonie du Champ de mai et d'y recevoir des mains de Napoléon le nouveau drapeau impérial.

Ce fut une imposante cérémonie que cette réunion du Champ de mai où la nation, par la voix autorisée de ses représentants, venait dire à son Empereur retrouvé : L'Europe a mis votre tête à prix, les armées des souverains menacent déjà nos frontières d'une invasion nouvelle : nous jurons de vaincre ou de mourir!

Napoléon, précédé des princes de sa famille, en habit de soie avec la toque à plumes et le manteau impérial, arriva au Champ de mai dans la voiture du sacre attelée de huit chevaux, ayant à sa portière les maréchaux à cheval.

Une messe solennelle fut dite et l'on chanta le *Te Deum*, puis, après les discours, l'Empereur rejeta son manteau, s'avança sur l'estrade et distribua les aigles.

Les 4e, 5e et 6e bataillons du 1er Léger étaient à leur place de bataille en tête d'une des colonnes de troupes. Ils défilèrent après la cérémonie devant le trône impérial. La députation des bataillons mobilisés se tenait à droite du trône sur les gradins disposés à cet effet.

A leur retour à l'armée, les délégués racontèrent à leurs camarades ce qu'ils avaient vu et firent partager à tous les sentiments d'enthousiasme dont leurs cœurs étaient encore remplis.

Provocation à la désertion. — Pendant que l'Empereur cherchait à frapper les imaginations par des revues, des discours et des spectacles grandioses, les

1. Tout ce récit est extrait textuellement du journal *la Sentinelle* en date du 8 mai 1841, qui reproduisit le discours de Cubières d'après une copie signée des capitaines Capty et Sicard et certifiée par eux exacte et conforme au livre d'ordres du 1er Léger.



alliés et les partisans des Bourbons cherchaient de leur côté à provoquer nos soldats à la désertion.

Le 1er Léger que Louis XVIII avait appelé près de lui à Paris pour s'en faire en quelque sorte une garde d'honneur fut en butte à plus de sollicitations qu'aucun autre régiment.

Nous reproduisons ici textuellement une proclamation[1] imprimée en gros caractères qui fut envoyée en grand nombre à M. Paulin, contrôleur des douanes à Valcourt, avec ordre du roi de la faire afficher.

« Soldats français de tout régiment et toute arme, et vous surtout, braves chasseurs du 4e, vaillants soldats du 1er d'Infanterie légère à qui naguère il était permis de se glorifier du nom de Régiment du roi, c'est à vous que nous nous adressons : ce sont vos camarades qui vous appellent, qui vous invitent à les rejoindre sous le drapeau blanc.

« Osez suivre notre exemple, rentrez dans le chemin de l'honneur. Celui que vous suivez maintenant vous mène à votre perte.

« C'est le brave marquis de Castries (nom que les chasseurs du 4e ne peuvent avoir oublié) qui nous commande maintenant. Bien accueillis, bien traités, bien nourris, bien payés, nous n'avons plus qu'un désir : c'est de voir nos camarades venir augmenter le nombre des fidèles serviteurs qui auront l'honneur d'entourer notre bon Roi à sa rentrée dans son royaume.

Signé : Mic.-Am. Lemagnan, maréchal des logis[2] au 4e Chasseurs.
François Cottin, sergent au 1er d'Infanterie légère.
Alex. Levasseur, sergent au 1er d'Infanterie légère..., etc. »

Le 1er Léger avait cinq déserteurs avant l'arrivée de cette proclamation; il n'en a jamais eu davantage. Malgré son vote anticonstitutionnel du 2 mai, il fut un des régiments qui se battirent le mieux les 16 et 18 juin.

Situation à l'ouverture des hostilités. — Cependant le moment approchait où la parole allait être donnée à la poudre. L'Empereur hâta le plus possible l'organisation des dépôts et l'envoi des hommes de renfort aux bataillons actifs qu'il tenait à porter à 600 hommes au moins.

Le 1er Léger reçut de Paris, le 19 mai, un détachement de 150 hommes et, le 1er juin, un nouveau détachement de 98 hommes. Grâce à ces renforcements qui comblèrent les vides des premiers jours, l'effectif des trois bataillons était, le 10 juin (deux jours avant l'arrivée de l'Empereur), de 1948 présents dont 64 officiers.

1. Nous choisissons cette proclamation de préférence à plusieurs autres du même genre parce que celle-ci est signée de deux déserteurs du 1er Léger et s'adresse directement au régiment.

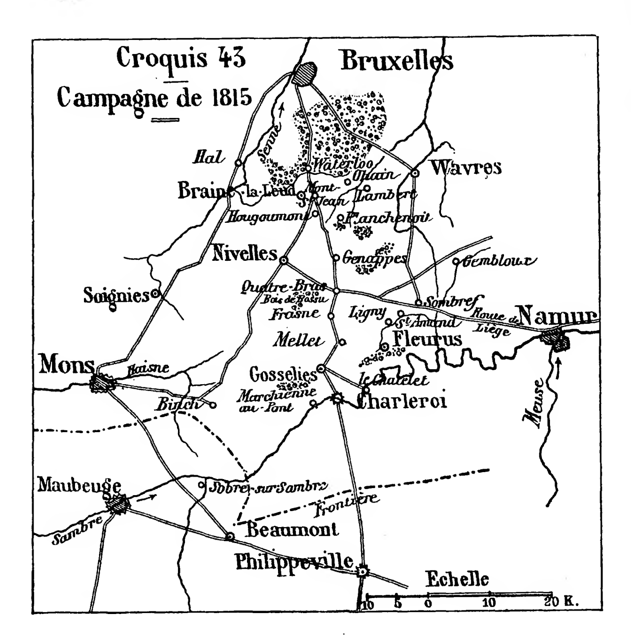
2. Sur l'original que nous avons sous les yeux et qui fut envoyé au ministre de la guerre par le général Vandamme, on a ajouté à la main, à côté du nom de Lemagnan : « Cet homme n'a jamais été maréchal des logis; il était frater de la compagnie. »



II. — *Waterloo.*

Préliminaires de la bataille. — Les alliés avaient rassemblé deux armées en Belgique : l'armée anglo-hollandaise réunie au sud de Bruxelles, sous les ordres du duc de Wellington, et l'armée saxo-prussienne s'étendant de Charleroi à Liége, sous le commandement de Blücher.

Napoléon se proposa de les battre séparément. Le 14 juin, le 1er Léger fut rapproché de la frontière aussi près que possible ; il bivouaqua à Laire. On distribua cinquante cartouches par homme, 4 jours de pain et une demi-livre de viande. L'ordre fut donné de se tenir prêt à partir pour Charleroi, le lendemain à trois heures du matin. Le 15 au matin, toute l'armée française se mit donc en marche contre l'armée prussienne qui, ne se doutant pas qu'on pût l'attaquer, fut complètement surprise et repoussée sur tous les points.



Le 1er Léger franchit la frontière avec le gros de la colonne du 2e corps, vers trois heures et demie du matin. L'avant-garde repoussa l'ennemi à Thuin et dans le bois de Montigny, enleva Marchiennes et passa le pont, puis se déploya sur la rive gauche où tout le corps d'armée prit position aux environs de Gosselies, le 1er Léger en arrière du bois.

Le soir, le maréchal Ney prit, par ordre de l'Empereur, le commandement de l'aile gauche formée des 1er et 2e corps.

Attaque du bois de Bossu par le 1er Léger. — Le 16, toutes les troupes étaient prêtes à se mettre en mouvement dès l'aurore. Elles attendaient impatiemment le signal, quand enfin, à onze heures, l'ordre fut envoyé au maréchal Ney d'occuper les Quatre-Bras, nœud des routes de Nivelles à Namur et de Bruxelles à Charleroi, avec mission de contenir les Anglais pendant que Napoléon écraserait l'armée de Blücher sur le plateau de Sombref où elle avait pris position en arrière de Ligny.

Les 5e et 9e divisions commencèrent vers deux heures et demie l'attaque des Quatre-Bras par la route de Frasne. La division du prince Jérôme, partie plus

tard, fut dirigée sur la gauche. Vers trois heures et demie, elle aborda le bois de Bossu.

Le prince d'Orange avait placé dans ce bois 4 bataillons de la division Perponcher qui furent successivement renforcés par les troupes de Brunswick, par celles de Bylandt et par les Anglais que Wellington amena lui-même sur le champ de bataille.

« En tête d'une de nos colonnes d'attaque marche, dit Charras, l'intrépide 1er Léger avec son jeune colonel, l'héroïque Cubières. » Arrivé en face de l'ennemi, celui-ci se retourna vers son régiment composé en grande partie de vieux soldats qui avaient été prisonniers en Angleterre : *Camarades*, dit-il, *voilà les Anglais, souvenez-vous des pontons!* Et aussitôt il les lance en avant au pas de course. 800 Anglo-Belges sont renversés.

Les uhlans de Brunswick chargent en ce moment et Cubières se voit tout à coup entouré par huit cavaliers anglais qui le somment de se rendre. Le colonel du 1er Léger se défend opiniâtrément, reçoit cinq coups de sabre, mais blesse plusieurs uhlans et parvient à se dégager et à rejoindre son régiment.

Le lieutenant porte-drapeau Tombeur reçut également un coup de sabre.

Pendant cette longue lutte qui se prolongea jusqu'à neuf heures du soir devant le bois de Bossu, « le capitaine Husson[1], de la 1re du 3, s'élançant en tirailleurs sur l'extrémité sud du bois, se trouva tout à coup en face d'une position d'où les Anglais nous faisaient beaucoup de mal. Le tambour de sa compagnie venait d'être tué; Husson, blessé lui-même, relève la caisse, bat la charge et *arrive le premier sur la position* avec 80 braves; il ramena 150 prisonniers. »

A la nuit, le 1er Léger se retira lentement sur Frasne, où la vaillante division Jérôme fut bientôt relevée de la première ligne par une division du 1er corps[2]. On s'était battu un contre trois, et si l'on n'avait pas pu dans ces conditions surmonter les obstacles naturels on avait fait éprouver à l'ennemi de grandes pertes et on n'était pas entamé.

Description de la portion du champ de bataille où le 1er Léger se battit le 18 juin. — Le 17, l'armée anglaise prit position plus au nord, en avant de Mont Saint-Jean, l'aile droite à cheval sur les routes de Nivelles et de Charleroi.

Ce mouvement de recul se traduisit chez nous par une marche en avant des 1er et 2e corps. Le 1er Léger passa la nuit du 17 au 18 à Genappes en seconde ligne.

Le lendemain, tous les efforts du régiment se portèrent contre le bois d'Hougoumont[3] et contre le château et ses dépendances. Hougoumont, situé sur le

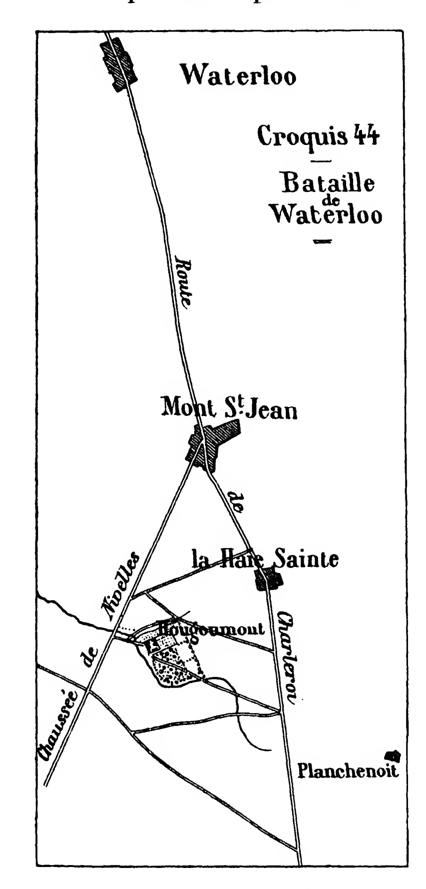
1. Husson, Eugène-Alexandre, né à Reims, le 19 mars 1786; élève à l'école de Fontainebleau, le 14 juin 1803; capitaine au 8e régiment provisoire d'Infanterie légère, le 29 avril 1809; passé au 1er Léger, le 1er mars 1814; chef de bataillon à la légion du Loiret, le 19 mai 1819; passé ensuite à la légion des Ardennes; colonel du 42e régiment d'Infanterie, le 1er janvier 1838; maréchal de camp, le 20 avril 1845.

2. Par une fatalité inexplicable, le 1er corps avait marché toute la journée entre les deux batailles des Quatre-Bras et de Ligny, sans prendre part à aucune.

3. Hougoumont, Hougomont ou simplement Gomont ou encore, d'après Victor Hugo, Hugomons, manoir bâti par Hugo, comte de Somerel.

versant septentrional du vallon dans lequel s'est décidé, le 18 juin, le sort de l'Europe se composait en 1815 d'un château avec chapelle [1] et cour intérieure [2] et d'une ferme adossée au château... Une porte de la cour à gauche donne accès dans un verger situé au nord-est des bâtiments. « Le verger est terrible, dit Victor Hugo [3], il est en trois parties, on pourrait presque dire en trois actes.

« La première partie est un jardin, la deuxième est le verger, la troisième est un bois. Ces trois parties ont une enceinte commune du côté de l'entrée, les bâtiments du château et de la ferme, à gauche une haie, à droite un mur, au fond un mur. Le mur de droite est en brique, le mur du fond est en pierre; on entre dans le jardin d'abord. Il est en contre-bas, planté de groseilliers,... fermé d'un terrassement monumental en pierre de taille avec balustres à double renflement. C'était un jardin seigneurial dans ce premier style français qui a précédé le nôtre; ruine et ronce aujourd'hui. Les pilastres sont surmontés de globes qui semblent des boulets de pierre... On monte quelques marches et du jardin on passe dans le verger proprement dit. »



Le mur sud, par lequel doit venir l'attaque principale, a été percé par les Anglais de trente-huit créneaux; « il est couvert à l'extérieur par une haie vive, formée, dit Thiers, d'arbres très gros, fortement entrelacés et présentant une espèce de mur impénétrable ». L'ensemble des bâtiments et du verger est précédé du côté sud par un bois « consistant en une haute futaie et dans un taillis épais placé au-dessous de la futaie ».

Ce groupe d'Hougoumont formait un poste avancé à droite et en avant des positions anglaises. Wellington y avait envoyé 1800 hommes. Un bataillon de Nassau, plusieurs compagnies hanovriennes gardaient le grand bois du sud. 4 compagnies des gardes anglaises de Cooke gardaient les bâtiments et le verger.

Attaque du bois d'Hougoumont. — Pendant la nuit du 17 au 18, un violent orage avait éclaté, et la pluie, détrempant le sol, n'avait pas permis à l'artillerie

1. C'est devant cette chapelle qu'a été relevé le corps du sous-lieutenant Legros, tenant encore à la main la hache avec laquelle il avait enfoncé la porte de la cour. (Voir plus loin : *attaque des bâtiments.*)

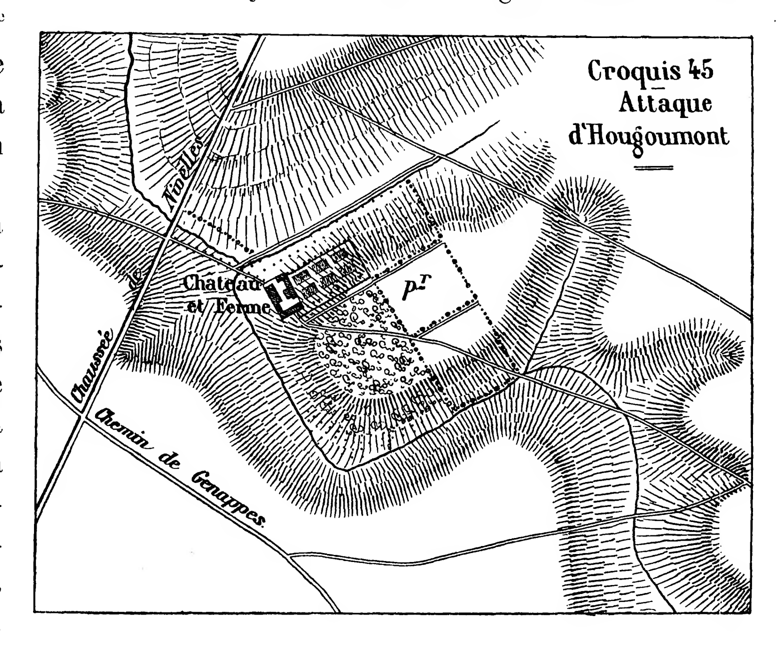
2. Au milieu de la cour est un puits où furent jetés, le soir, 300 cadavres anglais et français. (Ces derniers presque tous du 1er Léger.)

3. *Les Misérables*, édition Lacroix, 1863, t. III, p. 18.

française d'être prête avant onze heures du matin. Wellington avait résolu d'accepter la bataille.

A onze heures et demie, Napoléon donna le signal général de la marche en avant et en même temps l'ordre d'attaquer Hougoumont. Cette position était la première qui se présentait devant nous; en l'attaquant, on allait attirer de ce côté l'attention de l'ennemi dont on se proposait, comme action principale, d'enfoncer le centre et de déborder l'aile gauche.

Le 2ᵉ corps, aile gauche de l'armée française, s'était déployé dès neuf heures entre les routes de Genappes et de Nivelles. La division Bachelu s'appuya à la route de Genappes; la division Jérôme, ayant en tête la brigade Bauduin composée des 1ᵉʳ Léger et 3ᵉ de ligne, marcha sur le bois d'Hougoumont; la division Foy suivait en arrière et à gauche.



Le 1ᵉʳ Léger, reçu à coups de fusil et ne pouvant tirer sur les Hanovriens qui étaient abrités derrière les arbres, se jeta sur le bois à la baïonnette et y pénétra avec le plus grand entrain. Cependant l'ennemi se défendait dans l'intérieur du bois sans pouvoir être délogé, lorsqu'un mouvement tournant, exécuté par la 2ᵉ brigade (Soye), l'obligea à se retirer dans la ferme et le verger. Nous atteignons aussitôt la lisière nord. Nous étions maîtres du bois, mais cette conquête avait déjà fait bien des vides dans nos rangs, et notre général de brigade, le général Bauduin, était mortellement atteint. La prise définitive du bois avait demandé deux heures.

Attaque de la haie. — Restait à enlever la ferme et le verger. La haie vive et impénétrable qui borde cet ensemble et masque le mur crénelé de la face sud du verger, la vive fusillade qui part de tout le front semblent devoir s'opposer à toute tentative de notre part. Le général Reille lui-même, après l'examen de la position, avait ordonné de s'en tenir à la prise du bois. Le véritable point d'attaque n'était pas là et notre gauche se trouvait suffisamment protégée par l'occupation du bois; il était donc inutile de s'épuiser contre des constructions inexpugnables et dont la possession n'était pas indispensable au succès de la journée. L'ardeur de nos soldats ne put être contenue.

La brigade Soye qui avait tourné le bois se jeta sur la droite de la haie vive, pendant que le 1er Léger s'élançait sur le côté voisin des bâtiments. Les premiers hommes qui s'approchent de la haie sont fusillés à bout portant. Qu'importe! « Nos soldats, dit Thiers, se jettent sur la haie la hache à la main et tuent à la baïonnette tout ce qui n'a pas eu le temps de fuir. »

Grande et désagréable fut la surprise quand, après avoir traversé la haie, on se trouva en présence du mur crénelé. C'est alors que Napoléon envoya vers Hougoumont quelques obusiers qui bombardèrent le château et la ferme et y mirent le feu.

Attaque des bâtiments et du verger. — Dans l'impossibilité d'escalader le mur, Cubières appuya à gauche, se rapprocha des bâtiments et les contourna sous un feu épouvantable parti de l'extrémité ouest du plateau de Mont Saint-Jean.

Wellington voyant l'opiniâtreté de notre attaque avait fait renforcer les défenseurs par un bataillon de Brunswick et de nouveaux détachements de gardes anglaises; il avait fait en même temps converger sur nous le feu de plusieurs batteries.

Le colonel du 1er Léger arrive jusqu'à la porte méridionale qui, située dans un angle rentrant, donne accès dans la cour du château. Il veut la forcer. « Le sous-lieutenant Legros [1], dit Thiers, ancien sous-officier du génie et surnommé par ses camarades *l'Enfonceur*, se saisissant d'une hache, avait abattu la porte et à la tête d'une poignée de braves avait pénétré dans la cour. » — « Quelques compagnies du 1er Léger, dit Charras [2], et une poignée de sapeurs du génie avaient passé jusqu'à la porte nord du château; et, malgré la mitraille, la fusillade du plateau, ils l'avaient enfoncée.... »

C'est à Victor Hugo [3] avec son style imagé et saisissant, qu'il faut demander maintenant de nous donner la description de ces combats corps à corps et l'impression que leur souvenir a laissée.

« Le château, dit-il, servit de donjon, la chapelle de blockhaus; on s'y extermina. Les Français, arquebusés de toutes parts, de derrière les murailles, du haut des greniers, du fond des caves, par toutes les croisées, par tous les soupiraux, par toutes les fentes des pierres, apportèrent des fascines et mirent le feu aux murs et aux hommes. La mitraille eut pour réplique l'incendie.... On s'est massacré dans la chapelle.... On n'y dit plus la messe depuis le carnage.... »

1. Legros était sous-lieutenant de la 1re compagnie du 3e bataillon (voir la situation en tête de ce chapitre). Piérart, en parlant du 1er Léger dans le drame de *Waterloo*, raconte ainsi la mort de Legros : « L'histoire a recueilli le dévouement d'un de ses officiers nommé Legros que de nombreux actes d'audace dans de précédentes campagnes avaient fait surnommer *l'Enfonceur*. Legros, comme le lieutenant Vieux à la Haie Sainte, eut le courage de s'avancer avec une hache contre la grande porte plus accessible qui donnait entrée dans la partie nord du château; il y fit une large brèche aidé de quelques braves qui l'avaient suivi. Mais au moment où il pénétrait dans la cour, une terrible décharge l'étendit mort. Il faillit en être de même de son colonel......

2. Campagne de 1815, t. I, p. 281.

3. *Les Misérables*, t. III, p. 12 et suiv.



Attaque de la porte d'Hougoumont par le lieutenant Legros, du 1er Léger.

Gravure tirée de *Autour du drapeau*, par le général Thoumas.
Cliché prêté par MM. A. Le Vasseur et Cie, éditeurs, 33, rue de Fleurus, Paris.
La salle d'honneur du 76e possède une interprétation à l'huile, par J. Yvonneau, engagé conditionnel au régiment (1890).

Écoutons encore l'impression du poète en pénétrant dans cette cour où tant de héros du 1er Léger ont trouvé la mort des braves. « L'orage du combat est encore dans cette cour; l'horreur y est visible; le bouleversement de la mêlée s'y est pétrifié; cela vit, cela meurt; c'était hier. Les murs agonisent, les pierres tombent, les brèches crient; les trous sont des plaies; les arbres penchés et frissonnants semblent faire effort pour s'enfuir. »

Pendant l'assaut des bâtiments quelques hommes s'aventurèrent jusque dans le jardin. Leur glorieuse agonie est une des plus belles pages du poète : « C'est dans ce jardin, dit-il, plus bas que le verger, que six voltigeurs du 1er Léger ayant pénétré là et n'en pouvant plus sortir, pris et traqués comme des ours dans leur fosse, acceptèrent le combat avec deux compagnies hanovriennes dont une était armée de carabines. Les Hanovriens bordaient ces balustres et tiraient d'en haut. Ces voltigeurs ripostaient d'en bas, *six contre deux cents, intrépides, n'ayant pour abri que les groseilliers; ils mirent un quart d'heure à mourir*[1]. »

Le colonel de Cubières applaudi par les Anglais. — Après d'héroïques efforts, le petit détachement du 1er Léger, qui avait réussi à entrer dans la cour, allait rester maître des bâtiments, lorsque le lieutenant-colonel Macdonell, accourant à la tête des gardes anglaises, rendit la lutte tellement inégale que nos soldats ne purent la soutenir. Le château nous échappait; la porte de la cour fut refermée et barricadée; nous ne devions plus la franchir.

Dans cette retraite, le colonel de Cubières, déjà blessé[2], le matin, à la sortie du bois, et couvert des pansements nécessités par ses blessures du 16 juin, a son cheval tué sous lui et dans sa chute perd connaissance. Les Anglais passent près de lui et le croient mort. Ils étaient rentrés dans le château, quand Cubières se releva. Celui-ci, debout seul à quelques pas de l'ennemi, regarde fièrement du côté des Anglais pour recevoir la mort en soldat; mais les Anglais, paralysés par l'admiration devant la belle attitude de ce jeune colonel couvert de blessures, ne tirent pas. Cubières les voyant relever les canons en l'air les salue, fait demi-tour et retourne tranquillement rejoindre son régiment qui s'était retiré dans le bois. « *L'état-major et les troupes anglaises battirent des mains* », raconte le général, sir Charles Doyle, témoin oculaire[3].

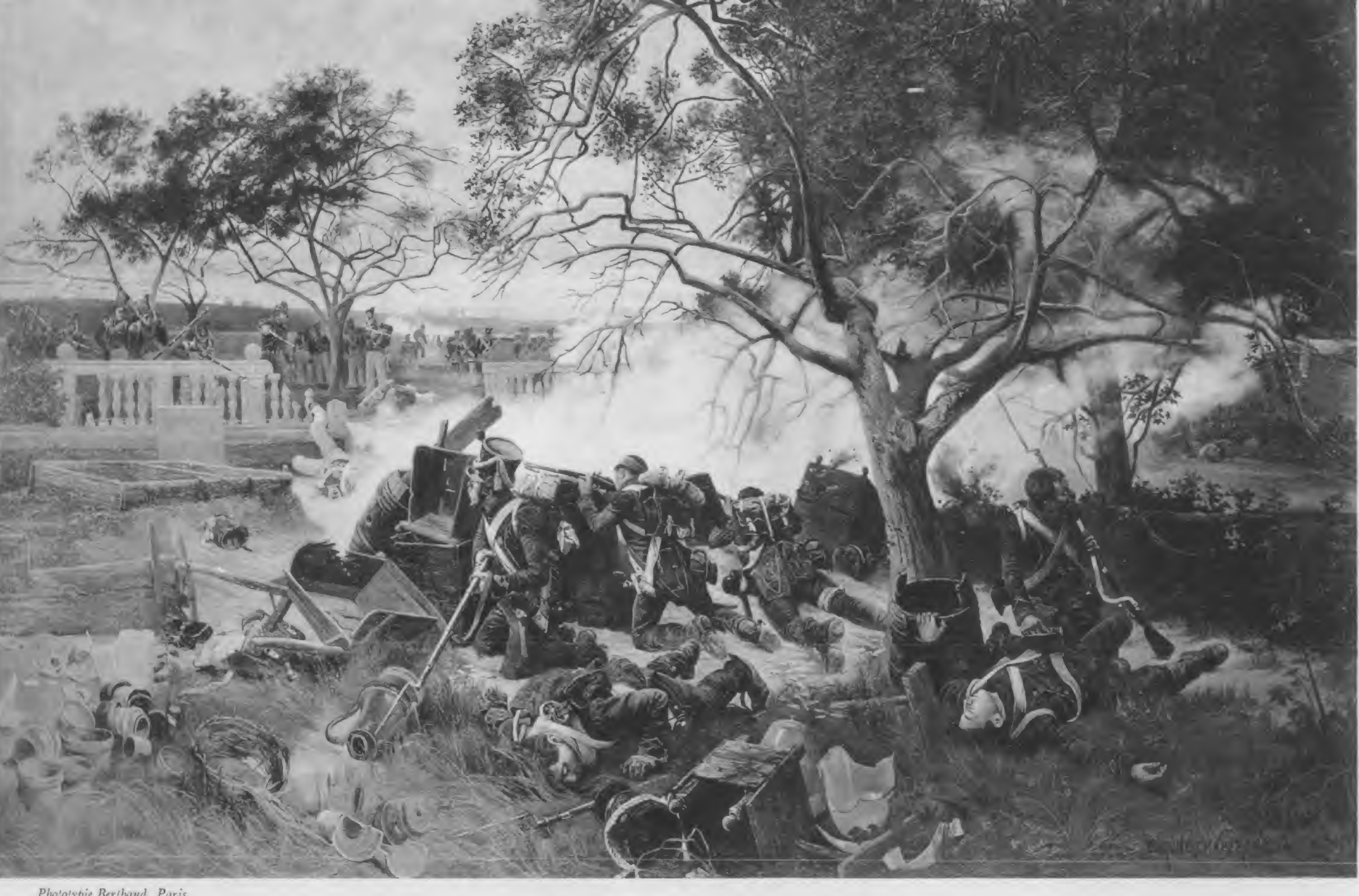
1. « Les plus intrépides, les plus audacieux, dit Charras, pénétrèrent par quelques ouvertures des haies, dans le verger, allèrent même, s'aidant les uns les autres pour l'escalade, jusqu'à franchir le mur du jardin, mais la mort fut le seul prix de leur tentative. *Jamais hommes si braves ne furent si vainement sacrifiés....* »

2. De Cubières avait reçu une balle à l'épaule droite.

3. Ce même fait a été rapporté par divers auteurs avec de nombreuses variantes. D'après Thiers, les Anglais auraient eux-mêmes recueilli le colonel du 1er Léger encore tout ensanglanté. — Dans la biographie de Cubières et dans le drame de *Waterloo*, on retrouve exactement notre récit.

Voici comment s'exprime Piérart : « Le brave Cubières avait suivi Legros et tomba sous son cheval mort lors d'une sortie des Anglais. Ceux-ci saisis d'admiration à la vue du courage de ce jeune chef que ses blessures reçues aux Quatre-Bras n'avaient pas empêché de combattre encore, relevèrent leurs armes au lieu de le tirer. Cubières se dégageant avec peine de dessous son cheval se retira en saluant les ennemis généreux qui avaient épargné son courage, générosité rare dans cette furieuse campagne de quatre jours et qui, plusieurs fois répétée par les Anglais, leur a fait le plus grand honneur. »

En semblable circonstance, les Français eussent été aussi généreux que les Anglais : un trait presque



Phototypie Berthaud, Paris.

Défense du verger d'Hougoumont : SIX CONTRE DEUX CENTS

Tableau d'*Eugène Chaperon* (Salon de 1882). — La salle d'honneur du 76ᵉ possède une réduction à l'huile de ce tableau, par *L. Dambeza*, engagé conditionnel au régiment en 1889.

Hélas! quel régiment retrouva Cubières? L'effectif se trouvait réduit à 572. Le lendemain de la bataille, quand on fit l'appel, il manquait 1316 noms. Les capitaines Nanot et Papoux étaient restés avec Legros sur le champ d'honneur. Le sous-lieutenant Jacob mourut, le 1er juillet, des suites d'un coup de feu. Le capitaine de Bréa[1], le lieutenant de carabiniers de Cussy[2], le sous-lieutenant Sicard[3] et bien d'autres dont nous n'avons pas les noms étaient au nombre des blessés.

Le bois fut défendu jusqu'au bout. Quand tout fut perdu par les désastres de la droite, les débris du 1er Léger se replièrent par Genappes et le bois de Bossu. L'ennemi épuisé ne dépassa pas la Dyle. Néanmoins, on ne se crut en sûreté qu'après être revenu sur la rive droite de la Sambre.

Retraite sur Paris. — Le 19 juin, on se rallia à Beaumont et la retraite commença. Ce fut pour les débris du 1er Léger une marche douloureuse; on se traînait lamentablement de village en village, la tristesse dans l'âme et la rage au cœur, ne rencontrant sur le chemin que des regards inquiets et des fronts tristes. Pas un sourire pour éclairer la route et rallumer le feu sacré! et nos héros vaincus, couverts de poussière et de sang, s'en allaient ainsi, la tête basse, presque hon-

identique qui se passa sur les bords du Danube, en octobre 1741, nous permet de l'affirmer. — Un capitaine de grenadiers de Royal était en grand'garde, lorsqu'il vit un mouvement inaccoutumé dans les avant-postes ennemis; il se posta alors avec douze grenadiers dans un petit bouquet de bois d'où il pouvait tout observer sans être aperçu. Il vit s'avancer un général et cinq officiers. « A plat ventre, dit-il à ses grenadiers, et préparez les armes! » Quand le général ennemi ne fut plus qu'à cinquante pas, le capitaine reconnut le prince Charles. Il le laissa s'approcher à portée de pistolet, fit alors lever ses hommes et commanda : « Présentez vos armes! » Le prince ôta son chapeau, s'arrêta, fit un second salut à l'officier français et à sa troupe et se retira du même pas qu'il était venu. (Voir l'*Historique du 23e régiment d'Infanterie de ligne*, édition de 1841, p. 130.)

Ecoutons maintenant le général Ambert : « A Waterloo, dit-il à la page 440 de son livret « LE SOLDAT », le colonel du 1er régiment d'Infanterie légère dont le régiment était écrasé par la mitraille, vit son porte-drapeau tomber mort et le drapeau couché à terre devant la ligne anglaise. Des torrents de fumée dérobaient à la vue des soldats le malheur qui frappait le régiment.

« Refoulés par les charges, ils battaient en retraite. Le colonel seul s'élance pour ressaisir son drapeau qui était presque au pied des Anglais sur le corps inanimé du lieutenant, entouré de sa garde morte aussi. Un général anglais voit l'héroïsme de ce colonel et se précipite au-devant des siens pour faire cesser le feu, afin que le colonel français puisse emporter son drapeau. »

Enfin Désiré Lacroix, dans l'*Histoire du drapeau français*, s'exprime ainsi : « A l'attaque d'Hougoumont, sur la gauche de la ligne française, vers le commencement de la bataille de Waterloo, le porte-aigle du 1er Léger tombe mort avec la garde du drapeau. Le régiment bat en retraite. Et lorsque la fumée vint à se dissiper, le colonel Cubières voit le drapeau de son régiment à terre, sous l'officier mort et près de tomber aux mains d'une colonne anglaise qui s'avance rapidement. Le brave Cubières s'élance aussitôt seul pour reprendre son aigle. Un officier anglais, témoin de cet acte d'héroïsme, fait cesser le feu et laisse le colonel emporter ce trophée. »

Les récits du général Ambert et de Désiré Lacroix sont très poétiques. C'est la légende qui prend les faits et les transforme; ce n'est pas l'histoire. Ici, l'histoire, telle que nous l'avons écrite dans le texte, est assez belle pour se présenter nue et dans toute sa simplicité. Nous avons cru intéressant néanmoins de reproduire en note les légendes qui donnent une idée des effets produits et des impressions ressenties.

1. Le capitaine de Bréa devint général et fut assassiné par les insurgés le 25 juin 1848.

« Le général de Bréa, dit C. Mullié (*les Fastes de France*, t. IV, p. 202), marche sur la barricade de Fontainebleau. Après avoir réduit les insurgés à la dernière extrémité, le général s'avance seul avec son aide de camp, assez près pour s'en faire entendre, et les engage à se rendre.

« Ceux-ci font mine de vouloir parlementer; ils se rapprochent du général, se jettent sur lui et son aide de camp, et les entraînent. Alors ils veulent exiger de lui qu'il envoie par écrit à ses soldats l'ordre de livrer leurs armes et leurs munitions.

« Sur son refus, on lui arrache ses épaulettes, on déchire ses habits. Un homme l'ajuste à trois pas; le général est frappé au ventre, il tombe;.... enfin un troisième l'achève à coups de hache. On lui coupe le nez et les oreilles; on mutile sa tête à ce point qu'elle ne ressemble plus à une figure humaine. »

2. Le lieutenant de Cussy a pris sa retraite comme chef de bataillon.

3. Le sous-lieutenant Sicard a pris sa retraite comme capitaine d'état-major après avoir fait un long séjour au ministère de la guerre, où il a laissé sur l'armée française un travail historique très volumineux que nous avons souvent consulté.

teux d'eux-mêmes, comme si dans la bataille suprême ils n'avaient pas fait leur devoir, tout leur devoir et bien au delà.

Ils passèrent ainsi le 20 à Avesnes, le 21 à la Capelle, le 22 à Vervins, le 23 à Soissons où Grouchy prit la direction de l'armée du Nord, pendant que Davout fut investi du commandement en chef des armées. Napoléon avait abdiqué pour la seconde fois.

On partit de Soissons, le 25, pour aller défendre Paris. C'était une espérance ou plutôt une illusion qu'on donna aux soldats pour les consoler. Le 1er Léger arriva le 26 à Compiègne, le 27 à Nanteuil, le 28 à Gonesse et le 30 à la Chapelle, où l'on fit quelques préparatifs de résistance. Le dépôt du régiment et les bataillons restés à Paris se réunirent là à ceux qui s'étaient battus au bois de Bossu et à Hougoumont.

On resta ainsi trois jours dans une activité factice, essayant contre toute espérance de tenter encore une bataille!

Dans la nuit du 2 au 3 juillet, le régiment prit les armes. Était-ce le prélude d'un combat? Non. On se mit en marche vers l'intérieur de Paris, puis, longeant les boulevards extérieurs, on prit la route de Saint-Maur. Là, on passa sur la rive gauche de la Seine. Le soir, le régiment coucha à Champigny.

La lutte était bien finie. Le gouvernement avait traité avec l'étranger : l'armée allait se retirer derrière la Loire et les « *Brigands* » qui, pendant vingt-trois ans, avaient fait trembler l'Europe, allaient être à jamais dispersés.

III. — Les derniers jours du 1er Léger.

Retraite derrière la Loire. — Le 6 juillet, l'armée s'achemina vers la Loire : Le 1er Léger coucha le 6 à Longjumeau, le 7 à Étampes, le 8 à Angerville, le 9 à Arthenay, le 10 à Orléans et le 11 à Jargeau.

C'est dans ce petit village et dans les fermes de la rive gauche que le régiment attendit l'ordre du licenciement.

Le licenciement. — Après deux longs mois d'une véritable agonie pendant lesquels les officiers et les soldats, unis dans les mêmes pensées et les mêmes souffrances, resserraient de plus en plus chaque jour des liens qu'il allait falloir briser, l'ordre arriva enfin de licencier le 1er Léger.

Les soldats étaient renvoyés dans leurs foyers et presque tous les officiers mis en demi-solde. Le fonds du régiment fut destiné à entrer dans la composition de la légion départementale des Hautes-Pyrénées (64e légion).

Il restait à ce moment dans la caisse du corps une somme considérable. C'était



la propriété du régiment; elle appartenait à tous : le colonel la fit distribuer également entre tous, officiers, sous-officiers et soldats [1].

Les adieux du colonel Cubières. — Le licenciement du 1er Léger avait été fixé au 24 septembre 1815. Le colonel de Cubières fit prendre les armes une dernière fois, pour revoir encore son cher régiment, le passer en revue et faire ses adieux à ceux qui s'étaient battus à ses côtés.

« Soldats, leur dit-il de sa voix claire et vibrante sous l'émotion, dans peu d'instants le 1er régiment d'Infanterie légère n'existera plus!... Encore quelques moments, et cette famille dont l'union fut cimentée par vingt ans de travaux et de gloire, sous les mêmes drapeaux, sera éparse sans espoir de se réunir jamais.

« Ah! sans doute, de tous les sacrifices que nous impose le malheur des circonstances, il n'en est pas pour nous de plus pénible que cette séparation.

« S'il est des hommes qui ignorent combien sont forts les liens de la fraternité d'armes, combien est vive et franche cette amitié contractée dans les camps, combien est durable l'estime acquise sur les champs de bataille, ceux-là seuls pourront nous reprocher les sentiments douloureux que ce triste instant nous fait éprouver, et la vive affliction que nous en conserverons longtemps.

« Aujourd'hui se terminent les faits militaires commencés par la Révolution, si féconde en grands hommes, en victoires, et dont l'éclat, longtemps si brillant, n'a été que faiblement obscurci par nos derniers malheurs.

« Les hauts faits du 1er régiment d'Infanterie légère, ainsi que les noms des braves que la tradition a conservés parmi nous, vont devenir l'apanage de l'histoire. Elle les citera avec honneur, lorsqu'elle parlera des batailles de Jemmapes, de Hondschotte, de Zurich, de Marengo, de Wagram; lorsqu'elle décrira la conquête de la Hollande, le passage du Rhin, celui de la Piave et du Danube. Elle n'oubliera point de les célébrer, lorsqu'elle racontera les sièges de Girone, de Tortose et l'assaut de Tarragone, où vous eûtes l'honneur de monter les premiers.

« Vous êtes appelés, soldats, à former des légions départementales. Donnez-y l'exemple de la discipline sévère dont vous ne vous êtes jamais écartés. Portez surtout parmi vos concitoyens cet esprit d'obéissance et de soumission aux lois qui vous a toujours animés. Vous prouverez par là que vous n'étiez pas nés pour être les aveugles instruments du despotisme, vous deviendrez ainsi les plus fermes appuis du gouvernement constitutionnel, et des sujets utiles au monarque et à la patrie.

« Si le cri des partis se faisait entendre dans vos provinces, répondez-y par celui de Vive la France! Telle sera pour jamais la devise des braves soldats et de tous les bons citoyens.

« Puisse la modération des étrangers finir nos malheurs, puisse leur départ délivrer bientôt nos départements accablés! Si nos vœux n'étaient point exaucés, si, contre nos espérances, les maux de la France étaient sans terme et son humiliation sans bornes, lequel d'entre vous, soldats, hésiterait un jour à ressaisir ses armes et ne préférerait la mort à l'ignominie de sa patrie!... Adieu! »

1. Ce fait a été attesté par un lieutenant du régiment qui, à quelque temps de là, mandé précipitamment près de sa mère malade, et n'ayant pas l'argent nécessaire pour faire le voyage confia son embarras à son ancien colonel. « Prenez, mon cher, dit le colonel en ouvrant son secrétaire; *ma bourse entière est à votre disposition.* » Trois mois après, l'officier se présenta chez le colonel Cubières pour rendre l'argent prêté. « Y pensez-vous, lieutenant? vous avez donc oublié la distribution faite au régiment, lorsque nous étions à l'armée de la Loire. Vous n'aviez pas eu votre part tout entière, j'ai dû vous rendre ce qui vous appartenait; vous ne me devez rien. » Et le colonel ne voulut rien se laisser rendre. (Voir le *Recueil des discours du général Cubières.*)

Le colonel Cubières était à cheval. Il piqua des deux pour s'éloigner et pour mieux maîtriser sa profonde émotion; mais elle avait gagné son auditoire : les vieux soldats s'étaient précipités en grand nombre sur les traces de leur chef; ils répétaient en sanglotant : Adieu! adieu, colonel!

Cubières s'arrêta, mit pied à terre, et reçut dans ses bras, au risque d'être étouffé par tant d'étreintes, tout le 1er Léger.

Cette scène tirait des larmes à toute la population qui encombrait le lieu où elle se passait. Les anciens soldats étaient les plus émus : « *Vous autres*, disait un vieux carabinier en s'adressant à des conscrits, *vous ne sentez pas comme nous que le régiment est une famille.* »

Que cette belle parole de soldat soit le testament du 1er Léger! Oui, le régiment est une famille, une famille qui se continue à travers les siècles, fidèle à ses souvenirs.

Royal-Italien, Chasseurs de Provence, 1re Demi-Brigade, 1er Léger, 76e : les noms changent, les hommes passent, les traditions demeurent.



APPENDICE

DU 1er LIVRE

LÉGION DES BASSES-ALPES

4e LÉGION DÉPARTEMENTALE — 1re LÉGION LÉGÈRE

NOM DU COLONEL

De 1816 à 1820 : MARQUIS DE CRILLON.

Institution des légions. — De 1815 à 1820, l'armée traversa une période de transition. Le gouvernement de Louis XVIII avait vu avec stupeur comment l'ancienne armée s'était jetée dans les bras de son Empereur et il tenait à changer de fond en comble les bases de l'armée nouvelle.

Le maréchal de Gouvion Saint-Cyr, ministre de la guerre, proposa d'organiser les troupes en légions, « imitation maladroite des armées romaines, écrivait quelqu'un plus tard, oubliant qu'on voulait avant tout changer la composition des corps de troupe et détruire l'ancien esprit des régiments pour y substituer les sentiments des provinces. La création des légions cachait l'arrière-pensée d'avoir sur pied des troupes de la Vendée, du Poitou, du Maine, etc... [1] », car chaque légion devait se recruter dans un département (c'était ce que nous appelons aujourd'hui le recrutement régional). On dut bientôt y renoncer à cause des différences entre les effectifs des contingents fournis par les différents départements.

Les légions [2] n'étaient pas d'ailleurs une nouveauté en France. Les légions de

1. Général Bardin.

2. Le mot légion vient de *eligere*, *legere* (choisir). Le nom de « *legio* » fut donné aux bandes romaines parce que les hommes qui les composaient étaient *choisis* par les consuls. Le nom de légion veut plus spécialement désigner maintenant un groupement de soldats d'armes différentes.



Philippe-Auguste semblent être les plus anciennes légions françaises. Plus tard, François Ier leva 7 légions comprenant chacune 6 bandes de 1000 hommes. Les légions de Henri II se composaient de quinze compagnies de 400 hommes. Nous avons déjà parlé des légions de Louis XV qui par la séparation des armes différentes donnèrent naissance à l'infanterie légère.

Les légions départementales de 1815 devaient comprendre 3 bataillons à 8 compagnies d'infanterie, 1 compagnie d'éclaireurs à cheval, 1 compagnie d'artillerie [1] et 1 dépôt.

Le grade de lieutenant-colonel remplaça celui de major, et la dénomination de major fut réservée à un officier supérieur ayant rang de chef de bataillon et chargé de diriger l'administration de la légion. Ces dernières dispositions ont été conservées jusqu'à nos jours.

Organisation de la légion des Basses-Alpes. — A la première organisation des légions départementales, il n'y eut point de troupes légères. C'est seulement par ordonnance du 17 février 1819 que 10 légions furent classées « légions légères ».

La 4e légion départementale [2], légion des Basses-Alpes, organisée à Digne, le 16 mars 1816, avec le fonds du 69e régiment d'infanterie, sous le commandement du marquis de Crillon, devint ainsi *1re légion légère*, tout en conservant le 4e rang dans la liste générale des légions.

« Le ministre Gouvion en les formant (les légions légères), dit encore le général Bardin, avait emprunté de la milice anglaise le vicieux usage, le mode confus d'affecter certains numéros de la série générale de l'infanterie à des corps d'infanterie légère. »

Les légions légères avaient été désignées parmi celles qui se recrutaient dans les pays montagneux, Alpes, Pyrénées, Ardennes, Jura, etc..., dont les habitants sont particulièrement agiles et vigoureux [3].

Recrutement, uniforme et armement. — Les légions se recrutèrent d'après la loi Gouvion Saint-Cyr qui astreignait à un service de six ans un certain nombre d'hommes de vingt et un ans désignés par le sort et libérait complètement tous les autres. La légion des Basses-Alpes n'eut que 2 bataillons organisés. Chaque bataillon était formé de 8 compagnies, dont 1 de grenadiers et 1 de voltigeurs. En 1819, toutes les compagnies prirent le nom de compagnies de Chasseurs. L'uniforme de la légion des Basses-Alpes comprenait : l'habit de chasse vert [4] se

1. Ce système était depuis longtemps reconnu mauvais. En 1788, Mirabeau disait : « Vous détruisez absolument ses avantages quand vous alourdissez votre infanterie par un énorme train de bouches à feu. »

2. Les légions avaient été numérotées par ordre alphabétique : 1re légion, celle de l'Ain ; 2e, celle de l'Aisne ; 3e, celle de l'Allier ; 4e celles des Alpes (Basses-). De même parmi les 10 légions qui furent plus tard désignées comme légions légères, les numéros furent donnés par ordre alphabétique.

3. Les légions légères sont celles des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes, de l'Ariège, de la Corse, de la Creuse, du Jura, de la Haute-Vienne et des Vosges.

4. *Journal militaire*, premier semestre 1819, p. 285.

boutonnant sur la poitrine avec collet et passepoils jaunes; les épaulettes en laine verte à torsade jaune [1], le pantalon vert passant par-dessus les guêtres [2] qui s'arrêtent au-dessous du genou, les guêtres de 1812; le shako élevé et légèrement évasé avec écusson et jugulaire en métal blanc; les buffleteries, blanches d'abord, furent en 1819 en cuir fauve. De plus, en 1819, une ceinture fut donnée aux voltigeurs des légions légères.

La légion eut d'abord l'ancien fusil à silex. Les carabiniers et les voltigeurs reçurent le sabre modèle 1816, dit sabre à briquet. Une instruction du 18 mars 1819 donna à l'infanterie légère le fusil de voltigeur, fusil à percussion [3], improprement appelé à piston, qui produisait l'inflammation de la poudre par le choc d'un bloc sur une amorce.

Les officiers portèrent uniformément une épée légère qui ne devait pas être d'un grand secours pour le combat [4]; l'officier, disait-on, ne devait pas se battre, mais faire battre sa troupe.

Drapeau. — L'ordonnance du 3 août 1815 (article 40) donne la description des drapeaux des légions départementales.

Le drapeau de la légion des Basses-Alpes fut de deux couleurs : bleu et rouge, mi-parti en diagonale. Sur l'une des faces étaient brodées les armes de France entourées des colliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit et accompagnées du sceptre et de la main de justice. Sur l'autre face se trouvait en lettres d'or l'inscription : *le Roi à la légion des Basses-Alpes*, entourée de deux branches de laurier vert sous lesquelles pendaient attachées à des cordons rouges les croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Le voile était frangé d'or. La hampe était ornée au sommet d'un fer de lance en cuivre doré portant au milieu une fleur de lis découpée.

La légion des Basses-Alpes reçut son drapeau, le 29 septembre 1816; il fut confié au 1er bataillon. Par ordonnance du 27 novembre 1816, le 2e bataillon reçut un fanion qui fut également aux couleurs : bleu et rouge, posées en diagonale.

Nombreux changements de garnison. — Pendant la courte existence des légions, celle des Basses-Alpes exécuta de nombreux mouvements et changements de garnison qui sont peut-être une manifestation de l'esprit inquiet du gouverne-

1. Les épaulettes des voltigeurs étaient aurore ainsi que le galon supérieur du shako.

2. Le règlement du 24 juillet 1813 prescrivait que dans la caserne les hommes de troupes punis de consigne conservassent à une de leurs jambes une guêtre noire. C'était un usage adopté depuis 1792, comme un moyen de permettre aux sentinelles de reconnaitre les hommes punis. Les guêtres sont noires en hiver et grises en été.

3. Le premier fusil à percussion date de 1807; il a été construit par l'armurier écossais Forsith. L'armurier Pauly le perfectionna à Paris en 1812. En 1818, l'armurier anglais Eggs imagina de placer l'amorce dans une petite cuvette en cuivre rouge. La capsule était inventée. L'arquebusier Dequouber introduisit le système en France en 1819.

4. Déjà, en 1783, Lessac écrivait en parlant de l'épée d'officier : « *Autant vaudrait que l'officier eût à la main pendant le combat son mouchoir ou sa tabatière.* »

ment. On ne voulait pas donner aux troupes le temps de nouer des relations trop intimes avec les populations.

La légion occupa ainsi successivement [1] Digne et Saint-Hippolyte en 1816, Aurillac en 1817, Nîmes et Alais en 1818, Nîmes en 1819 et Besançon en 1820.

Le 9 décembre 1820, les compagnies de dépôt reçurent l'ordre de rejoindre les bataillons actifs à Besançon où la légion allait perdre son nom.

Suppression des légions. — « Les zizanies politiques, dit Ambert, l'esprit d'armes et de département, la dissemblance des patois, les vanités de castes amenèrent dans l'intérieur des légions de sanglants combats. La jeune armée y était journellement aux prises avec les vieux soldats de l'Empire. »

Cette situation fâcheuse décida le ministre Latour-Maubourg à revenir à l'ancienne organisation régimentaire qui est en effet bien préférable.

Thiers a très remarquablement exposé la supériorité du régiment sur la légion [2] à propos d'un projet de création de 60 légions imaginé par Napoléon Ier en 1806. « ... Le bataillon, dit-il, composé de 7 à 800 soldats, ayant pour mesure la puissance physique de l'homme qui ne peut pas commander directement à un plus grand nombre, le régiment composé de 3 ou 4 bataillons et ayant pour mesure la sollicitude du colonel qui ne peut pas soigner paternellement une plus grande réunion d'individus, ont été dans les temps modernes la base de l'organisation militaire » ; et plus loin : « *Le régiment a une base plus juste que la légion, puisqu'il a pour mesure la force physique du chef de bataillon et la force morale du colonel.* »

En exécution de l'ordonnance royale du 23 octobre 1820, la légion des Basses-Alpes devint en janvier 1821, 2e *régiment d'Infanterie légère.*

1. Ces divers mouvements s'exécutèrent dans les conditions suivantes :

Par ordre du 2 août 1816, la légion des Basses-Alpes tout entière (43 officiers et 375 hommes) partit de Digne le 16 août et alla tenir garnison à Saint-Hippolyte, où elle arriva le 28 du même mois. Elle y remplaçait la légion de la Lozère.

Par ordre du 7 décembre 1816, notre légion partit de Saint-Hippolyte le 17 décembre, pour se rendre à Aurillac, où elle arriva le 25 du même mois.

Par ordre du 10 avril 1818, elle partit d'Aurillac, le 25 du même mois, pour Nîmes, où elle arriva le 5 mai.

Le 14 mai, l'état-major de la légion et les cadres du 2e bataillon (30 officiers et 39 hommes) retournèrent à Digne, où ils arrivèrent le 23 du même mois. Le 20 novembre de la même année, le 1er bataillon fut envoyé à Alais. Ce bataillon rentra à Nîmes trois mois après (ordre du 19 février 1819, exécuté les 3 et 4 mars). Enfin toute la légion fut de nouveau groupée à Nîmes par ordre du 28 mai 1819. L'état-major et les cadres du 2e bataillon quittèrent Digne le 11 juin et arrivèrent à Nîmes le 19.

Par ordre du 3 mars 1820, la légion, moins les compagnies de dépôt (47 officiers, 616 hommes), partit le 24 mars pour Besançon ; elle y arriva le 12 avril.

2. *Le Consulat et l'Empire*, t. VIII, p. 400 et 401.





I. STUPPA JEUNE. Drapeau d'ordonnance, 1677.
II. STUPPA JEUNE. Drapeau de la compagnie Colonelle, 1677.
III. ARBONNIER. Drapeau d'ordonnance, 1761.
IV. ARBONNIER. Drapeau de la compagnie Colonelle, 1761.
V. CHATEAUVIEUX. Drapeau d'ordonnance, 1788.
VI. Drapeau du 76e régiment d'infanterie devenu 68e de ligne, 1814.

Nota. — Les drapeaux du 76e sous la 1re République et le 1er Empire sont du même modèle que ceux du 1er léger (*voir en tête du 1er livre*).

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

SUR LES CRÉATIONS ET FORMATIONS SUCCESSIVES

QUI CONSTITUENT

L'HISTOIRE DU 76e JUSQU'EN 1820

Comment le régiment suisse de Châteauvieux représente le 76e sous l'ancienne monarchie. — Sous l'ancienne monarchie, les régiments étaient désignés soit par le nom d'une province, soit par le nom du colonel propriétaire du régiment. Chaque corps avait bien un numéro d'ordre; mais ces numéros n'indiquaient que le rang d'ancienneté des régiments; ils variaient assez fréquemment par suite des suppressions ou des dédoublements et on n'y attachait aucune importance, comme nous l'avons vu dans le premier livre.

Mais lorsque l'*Assemblée constituante* résolut de faire disparaître de l'armée toutes les traces de l'ancien régime, elle ordonna, le 1er janvier 1791, que les régiments français ou étrangers au service de France cesseraient de porter leurs anciens noms et seraient désignés désormais par le numéro qui constituait leur rang.

C'est en exécution de cette ordonnance que, le 1er avril 1791, le régiment suisse de Châteauvieux qui occupait alors le 76e rang fut appelé *76e Régiment d'Infanterie*. Le numéro *76* devint alors le nom même du régiment.

L'histoire de ce corps sous l'ancienne monarchie constitue la première partie de l'histoire de l'ancien 76e [1].

Nous donnons ici pour mémoire les rangs que le régiment de Châteauvieux a successivement occupés : 66e à sa création en 1677; 65e en 1678; 63e en 1687; 64e en 1714; 62e en 1733; 63e en 1749, à la formation du corps des grenadiers de

1. Nous nous conformons en cela à la règle générale adoptée au ministère de la guerre pour la rédaction des historiques des corps de troupes.



France[1]; 62e en 1762[2]; 61e en 1771, à la suppression des grenadiers de France, 68e en 1775, au premier dédoublement de certains régiments à 4 bataillons[3]; 79e en 1776, au dédoublement des onze premiers régiments restés jusque-là à 4 bataillons; 78e en 1788, au licenciement de Royal-Italien; 77e en 1790, à la suppression du régiment du Roi; et enfin 76e au commencement de 1791.

Nous donnons également pour mémoire les noms des régiments de l'ancienne monarchie qui ont successivement occupé le 76e rang sur les états militaires de France. Ce sont : Boulonnais en 1684[4]; Périgord en 1687; Saintonge (Xaintonge) en 1720; Périgord pour la deuxième fois en 1750; Courten en 1762; Montcassel en 1771; Quercy en 1775; Listenois en 1776; Schomberg en 1788; Provence en 1790, et enfin Châteauvieux au commencement de 1791 et jusqu'en 1792.

Le numéro 76, sous la première République et sous le premier Empire. — Resté vacant pendant deux ans, le numéro 76 reparut le 20 mai 1794, à la création de la *76e demi-brigade de bataille*. Cette demi-brigade prit en 1796 le nom de *76e demi-brigade de ligne*[5], et, en 1803, le nom de *76e régiment d'infanterie*.

Après la première Restauration, une ordonnance royale donna au 76e le nom de 68e régiment; mais, à son retour de l'île d'Elbe, Napoléon restitua au corps le nom de 76e qu'il avait si vaillamment porté pendant vingt ans.

En 1815, le 76e fut licencié. L'histoire du corps créé en 1794 sous le numéro 76 constitue la deuxième partie de l'histoire de l'ancien 76e.

76e légion départementale. — A l'organisation des légions départementales, la légion des Deux-Sèvres, créée avec les débris des 37e et 101e de ligne, fut la 76e légion départementale.

L'histoire de cette légion se résume en quelques mots. Dissoute en 1820, elle contribua à former à cette époque le 4e régiment d'infanterie de ligne.

Division du 2e Livre. — Telle est dans son ensemble la série des créations et transformations qui forment le deuxième livre de l'Historique du Régiment. Ce livre se divise en deux parties :

1re PARTIE : *Régiment suisse*, qui devient *76e* en 1791.

2e PARTIE : *76e demi-brigade de bataille*, qui devient *76e demi-brigade de ligne*, qui devient elle-même *76e régiment d'infanterie*. Cette partie est suivie d'un Appendice pour la *légion des Deux-Sèvres*.

1. A la paix d'Aix-la-Chapelle, on supprima dix-neuf régiments du n° 89 au n° 119; mais Louis XV, « pour conserver, dit l'ordonnance, une espèce d'hommes précieuse à l'État », réunit les grenadiers de tous ces corps en un régiment qui prit le 40e rang.

2. Ordonnance du 25 novembre 1762 qui supprimait plusieurs régiments dont un seul avait rang avant le nôtre.

3. Ce premier dédoublement coïncida avec la suppression de sept régiments.

4. Il n'existait en France que 65 régiments d'infanterie, lorsqu'en 1684 Louis XIV en forma trente nouveaux portant noms de provinces. Le 76e rang échut alors à Boulonnais.

5. En 1796, il y eut une réorganisation de toute l'armée : comme il a été dit au premier livre, les nouvelles demi-brigades tirèrent au sort leurs numéros. C'est donc le hasard qui attribua alors le numéro 76 à la 76e demi-brigade de 1re formation.

PREMIÈRE PARTIE

(1677-1792)

RÉGIMENT SUISSE

« Les Suisses sont les seuls soldats étrangers qui soient « braves et fidèles. »
(*Lettre de Napoléon à son frère Joseph, roi de Naples, le 9 août 1806.*)

NOMS DES COLONELS PROPRIÉTAIRES

(Voir les états de services à la fin de l'ouvrage.)

De 1677 à 1692 : Jean-Baptiste STUPPA.
De 1692 à 1714 : Jean-Jacques de SURBECK.
De 1714 à 1729 : Jean-Jacques de HÉMEL.
De 1729 à 1738 : Jacques-Charles, baron de BÉSENVAL de BRUNSTHAL.
De 1738 à 1748 : Abraham-Jeoffrey de LA COUR AU CHANTRE.
De 1748 à 1749 : Gaspard-Étienne BARBEAU de GRANDVILLARS.
De 1749 à 1754 : Jean-Alexandre, chevalier de BALTHAZARD.
De 1754 à 1760 : Louis-Auguste, baron PLANTA de WILDEMBERG.
De 1760 à 1763 : Louis-Frédéric d'ARBONNIER de DIZY.
De 1763 à 1774 : Samuel de JENNER.
De 1774 à 1783 : Paul d'AULBONNE.
De 1783 à 1792 : Jacques-André de LULLIN, marquis de CHÂTEAUVIEUX.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DU RÉGIMENT SUISSE [1] QUI DEVINT 76e EN 1791

I. — *Les anciennes troupes suisses.*

Premières origines. — Sans remonter jusqu'à la légion de l'Alouette qui était la 76e légion gauloise sous la domination romaine, nous croyons intéressant de jeter un regard rapide sur les services que les anciennes troupes suisses au service de France ont rendus à notre pays; ne fût-ce que pour expliquer pourquoi en 1677, Louis XIV ordonna à Jean-Baptiste Stuppa de lever dans les Grisons le régiment qui, le premier, devait porter un jour le nom de *76e régiment d'Infanterie.*

Principaux traités avec les cantons. — « Les troupes suisses, dit Fieffé [2], firent connaissance avec celles de France, l'épée à la main en 1444. » Ce fut à la bataille de Saint-Jacques. Louis XI, alors dauphin, marchait au secours de Sigismond, duc d'Autriche, en guerre avec la Suisse. Il extermina, dans cette rude journée, seize cents soldats de cette nation et eut ainsi l'occasion d'admirer leur courage et leur tactique militaire. Ce fut en effet leur héroïque résistance qui lui fit comprendre tout l'intérêt qu'il avait à s'attacher un peuple si brave et si bien placé pour protéger les frontières de la France.

Le 28 octobre 1444, il signa à Ensisheim avec les députés des cantons suisses un traité d'alliance qui est connu sous le nom d'*union héréditaire*.

1. Ce régiment porta les noms de ses colonels propriétaires. Il s'appela donc *Stuppa jeune* à sa création, puis successivement *Surbeck*, *Hémel*, *Bésenval*, *La Cour au Chantre*, *Grandvillars*, *Balthazard*, *Planta*, *Arbonnier*, *Jenner*, *Aulbonne* et *Châteauvieux*.
Le nom de Surbeck avait été porté en 1692 par le régiment qui devint le 77e en 1791. Le nom de Bésenval avait été porté en 1672 par le régiment qui devint le 64e en 1791. Le nom de Balthazard avait été porté en 1636 par le régiment qui devint le 26e en 1791. Le nom de Jenner avait été porté en 1751 par le régiment qui devint le 63e en 1791.

2. *Histoire des troupes étrangères au service de France*, t. I, p. 44.



Après la signature du traité d'Ensisheim, on retrouva encore quelquefois les Suisses dans les rangs de nos ennemis, notamment à la terrible bataille de Marignan où François I[er] dompta « ces dompteurs de princes », comme les appelle Brantôme. Le 25 novembre 1516, le roi de France conclut avec les cantons helvétiques un nouveau pacte qui fut appelé la *paix perpétuelle*. Moyennant une pension de 700 000 écus payée aux Suisses et à leurs alliés, le roi avait la faculté de faire dans les cantons toutes les levées d'infanterie dont il aurait besoin.

Enfin en 1602, les Suisses envoyèrent spontanément une ambassade à Henri IV, pour renouveler leur alliance avec la France. L'auteur du journal de Henri IV ajoute : « Ce qui excita plus particulièrement l'enthousiasme des Suisses pour la personne du roi, ce fut sa complaisance de boire un verre de vin *à la santé de ses bons compères*, lesquels lui firent en même temps raison. »

La fidélité des Suisses. — Les fantassins suisses étaient d'excellents soldats. « Aucune infanterie ne pouvait leur tenir tête », dit Charles de Sismondi [1].

Leur fidélité surtout était proverbiale : « *La fidélité des troupes suisses*, lisons-nous dans l'ordonnance royale du 10 décembre 1717, *bien connüe à nos rois* depuis l'alliance contractée entre Louis XI et les cantons... »

Fieffé, à la troisième page de la préface de son ouvrage sur les troupes étrangères, les qualifie de soldats sévères et fidèles. « François I[er], dit-il, s'écria à Pavie : Si tous mes sujets avaient fait leur devoir comme ces étrangers, le sort de cette journée eût été différent.... Quarante-trois ans plus tard, ajoute le même auteur, Charles IX encore enfant disait à son tour : « *Après Dieu, c'est aux Suisses et au duc de Nemours que je dois mon royaume!* »

« De 1480, que Louis XI en prit à sa solde, dit Quarré de Verneuil, jusqu'en 1830, alors que les régiments helvétiques disparurent de nos rangs, 750 000 Suisses servirent la France. Si nous avons à leur reprocher certaines défaillances, certains abandons sous Charles VIII et Louis XII, nous ne saurions oublier qu'ils surent les racheter par trois siècles de dévouement. »

Pas d'argent, pas de Suisse. — Les Suisses se battaient vaillamment, mais ils étaient exigeants. « Argent, congé ou bataille. — *Pas d'argent, pas de Suisse* », disait-on en manière de proverbe. « Les Suisses servent bien, écrit Blaise de Montluc dans ses mémoires (1592), mais il ne faut pas que l'argent manque, car ils ne se payent pas de paroles. »

C'est parce qu'ils avaient été mécontents de leur paye qu'ils quittèrent Louis XII pour entrer au service de la Sainte-Ligue formée par le pape contre la France. C'est encore pour une question d'argent, comme nous le verrons par la suite,

1. *Histoire des Français*, en 31 volumes in-8. — J. Ambert dit, dans ses *Esquisses*, t. I, p. 127 : « Les Suisses sont sans contredit les créateurs de l'infanterie; les premiers, ils en formèrent des espèces de bataillons dont les masses étaient combinées de manière à ne pas être entamées par les chevaux... »

qu'en 1792, le régiment ci-devant Châteauvieux écrivit une page des plus lamentables dans l'histoire du 76e.

Fieffé raconte qu'un ministre de Louis XIV disait un jour au roi devant Pierre Stuppa [1], capitaine au régiment des gardes suisses :

« Avec l'or et l'argent que les Suisses ont reçu des Rois de France, *on pourrait paver une chaussée de Paris à Bâle.*

« — Sire, répliqua Stuppa, cela peut être vrai ; mais si l'on pouvait rassembler tout le sang que ceux de ma nation ont versé pour le service de Votre Majesté et des Rois ses prédécesseurs, *on pourrait aussi faire un canal de Paris à Bâle.* »

La justice militaire dans les régiments suisses. — Pour donner une idée des mœurs des anciens régiments suisses, nous reproduisons ici une feuille de l'abbé de la Chesnaye [2] dans laquelle est racontée la manière de rendre la justice dans ces régiments.

« Lorsqu'un délit est dénoncé, dit La Chesnaye, et que le coupable est appréhendé, le conseil de guerre réuni en plein air s'assemble au milieu du régiment formé en carré. Une pile de tambours forme le tribunal. S'il s'agit de jugement emportant peine capitale, la charrette qui en cas, de condamnation, doit voiturer le cadavre est toute prête en dehors du carré. Le ministre des cultes est présent. Ce sera lui qui bandera les yeux du patient agenouillé et demi-nu.

« Un capitaine-commandant remplit les fonctions du *grand juge*. Avant la convocation du conseil ce grand juge, assisté de *deux assesseurs*, a étudié la plainte, écouté le plaignant, pesé les déclarations des témoins, interrogé le prévenu et confronté les individus. Ce grand juge préside le conseil.... Il ouvre la séance par la lecture du protocole de la capitulation qui autorise les Suisses à se juger en famille. Un fourrier fait fonction de *greffier*. Ce fourrier-greffier donne en allemand et en idiome du pays la lecture des pièces de la procédure. Un lieutenant faisant fonction de *rapporteur* conclut à l'application de la peine conformément au code suisse. Un *défenseur*, ordinairement du grade de sous-officier, assiste l'accusé et prononce une défense dans l'idiome de l'un ou de l'autre pays. Après les questions d'usage que le président adresse à l'accusé, le conseil se retire ou fait éloigner de la pile des tambours tous les individus non délibérants.

« Un roulement indique que la décision est prise. On la signe debout sur la peau d'une caisse. Si la sentence de mort est prononcée, le grand juge président, armé d'une petite baguette noire, fait approcher le condamné et lui dit : « Tout commerce cesse entre vous et les hommes.... Votre âme va être séparée de votre corps.... *Vous allez mourir, aussi vrai que je brise cette baguette.* » Et le président jette aux pieds du condamné les deux brins de la verge rompue.

1. Pierre Stuppa, oncle de Jean-Baptiste Stuppa, premier colonel de notre régiment, avait été chargé, après la mort de Mazarin, de négocier près des cantons la levée de quatre régiments dont l'un lui appartint sous le nom de Stuppa : ce régiment devint « *vieux Stuppa* » à la création de notre régiment, qui fut appelé « *Stuppa jeune* ».

2. *Dictionnaire des mœurs et coutumes des Français*, édité en 1767, par l'abbé Aubert de la Chesnaye-Desbois.

« Cependant, dans un local peu distant du lieu où le régiment a formé le carré, un *conseil de revision* se tient prêt à revoir le procès. Cette assemblée est composée de cinq juges, tous officiers du corps, sous la présidence du colonel du régiment qui annulent ou ratifient le jugement.

« Si le jugement est confirmé, un des côtés du carré s'ouvre comme un fond de théâtre, pour l'exécution. Le condamné est dépouillé de ses vêtements par forme de dégradation; le ministre lui adresse les consolations de la religion; ses camarades le fusillent et la charrette l'emporte au cimetière le plus voisin. »

On voit que c'était rapide [1]. Nos cours martiales d'aujourd'hui ne vont pas si vite.

II. — Création de Stuppa jeune.

Organisation. — C'est pendant la guerre de Hollande, le 28 janvier 1677, que Louis XIV donna à Jean-Baptiste Stuppa [2], capitaine aux gardes suisses, l'ordre de lever un régiment dans les Grisons.

Le nouveau régiment, destiné au renforcement des troupes de l'expédition de Messine, se forma à Marseille, au commencement de l'année 1677.

Il fut composé de huit compagnies franches suisses, groupées en deux bataillons et prit le nom de Stuppa jeune. Il eut pour devise : *Fortiter resistendo*, qu'on peut traduire par « Brave et solide ».

Uniforme. — Drapeaux. — Stuppa jeune eut pour uniforme l'habit rouge avec ornements et boutons blancs, la veste, la culotte et les parements bleus. Les trabans [3], les tambours et les fifres portèrent la livrée du roi, comme il était d'usage dans les régiments suisses.

Les deux drapeaux d'ordonnance furent partagés par une croix blanche en quatre quartiers formant chacun trois flammes ondées, l'une jaune, l'autre rouge et la troisième noire.

Le drapeau colonel portait sur fond blanc une fleur de lys d'or brodée à chaque angle et, au centre, un tableau représentant dans un paysage, deux lions s'élançant sur deux canons faisant feu. Ce groupe reposait sur un trophée de tambours,

1. La procédure expéditive des conseils de guerre des régiments suisses a inspiré vers 1830 à Etienne Béquet une touchante nouvelle : *Marie* ou *le Mouchoir bleu*, que nous avons été bien tenté de reproduire ici : « Lorsque parurent ces quelques pages, dit Jules Janin, ce fut un ravissement universel. » Nos lecteurs trouveront ce bijou littéraire dans les *Lectures choisies de la littérature française*, par le lieutenant-colonel Staaf, t. II, p. 556.

2. Jean-Baptiste Stuppa avait déjà été chargé par Louis XIV de lever en Suisse une compagnie franche en 1666. Cette compagnie, qui porta le nom de Stuppa jeune, occupa le 14ᵉ rang sur la liste des compagnies franches suisses Elle est le véritable berceau du régiment. Son effectif fut de 200 hommes.

La solde d'une compagnie franche suisse à l'effectif de 200 hommes, officiers compris, coûtait alors à l'État : 104 francs 2 sols par jour, soit 37 476 francs par an. « Chaque homme coûtait en moyenne, dit Chapuis, pour une année 120 francs 18 sols 1 denier 19/73 ou 7 septiers 4 1/5 de blé. »

3. De *traben*, trotter; *trabant*, garde du corps : hommes armés de hallebardes et chargés de veiller à la personne du capitaine.

timbales, étendards et armes. La devise du régiment, *Fortiter resistendo*, était brodée en lettres d'or au bas du trophée [1].

A l'origine le drapeau colonel était plus simple : dans l'état des drapeaux de tous les corps, gravé en 1730 par les sieurs Pacot, Aveline, Scotin et Hauffart, les drapeaux d'ordonnance sont conformes à ce qui a été dit; mais celui de la colonelle ne porte ni fleurs de lys, ni tableau, ni devise; il est partagé par une croix blanche en quatre quartiers blancs dans chacun desquels sont brodés des rayons d'or partant du centre du drapeau (voir, en tête du 2e livre, le drapeau n° 2).

Les deux drapeaux d'ordonnance (un par bataillon) et celui de la colonelle sont de taffetas de grande forme et ornés d'une écharpe de taffetas blanc attachée au-dessous de la lance, comme c'était l'usage.

Recrutement. — Le recrutement du régiment était assuré par les capitaines qui employaient le racolage pour maintenir leurs compagnies au complet.

Dans le principe, Stuppa jeune se recruta exclusivement dans les Grisons; mais en présence des difficultés qu'éprouvaient les commandants des compagnies à maintenir leurs effectifs, une ordonnance royale du 1er décembre 1691 les autorisa à recevoir « des Allemands, des Polonais, des Suédois et des Danois ».

A ce propos, le général Bardin, dans ses *Recherches historiques sur les usages militaires* [2], dit que « pour retenir les Suisses sous les drapeaux français, leurs officiers prenaient des précautions nombreuses et en général louables ». Il cite comme élément de distraction l'emploi d'un bouffon par compagnie. Celui-ci était appelé le *loustic* (de l'allemand *lustig*). Le mot est resté dans le langage trivial pour désigner un garçon de belle humeur, sachant se tirer d'affaire et entraîner ses camarades.

Stuppa jeune sera digne des anciennes troupes suisses. — Descendants des vainqueurs de Morat, Nancy, Fornoue, Cérisolles, Agnadel, Ravennes, Dreux, Saint-Denis, Jarnac, Moncontour et Rocroy [3], les soldats de Stuppa jeune tiendront à honneur de soutenir l'antique et légitime réputation des vieilles bandes suisses.

1. Le drapeau de la colonelle, tel qu'il est décrit ci-dessus, fut adopté seulement après les réformes de 1760.
2. Ouvrage paru en 1843.
3. Batailles de Morat (1476), de Nancy (1477), de Fornoue (1492), de Cérisolles (1503), d'Agnadel (1509), de Ravennes (1512), de Dreux et Saint-Denis (1567), de Jarnac et de Moncontour (1569) et de Rocroy (1648). Les vieilles troupes suisses s'étaient également distinguées dans de nombreux sièges : prises de Casal, Volpiano, Montecalvo ; défenses de Sienne, de Péronne (1554); siège de Rouen (1567); prises de Corbie (1636), de Saint-Omer (1638); sièges d'Hesdin (1639), d'Arras (1640), de Gravelines (1644), de Courtrai, de Dunkerque (1648), etc.

CHAPITRE II

GUERRE DE HOLLANDE [1]

I. — Expédition de Sicile.

Situation en Sicile. — Dès les premières années de la guerre de Hollande, Louis XIV avait accepté le protectorat de la Sicile qui lui avait demandé son appui pour secouer le joug des Espagnols.

Le duc de Vivonne [2], nommé vice-roi de Sicile, réussit à occuper Messine et une partie de l'île avec une petite armée; mais son attitude hautaine, ses débauches ne tardèrent pas à irriter les insulaires qui se lassaient des vexations dont ils étaient l'objet de la part de leurs protecteurs. « Les Français, dit Capefigue [3], enlevaient les femmes à leurs époux, les filles à leurs mères.... On faisait des plaisanteries sur la surveillance des maris et ce n'est pas capricieusement que Molière, qui suit toutes les phases de la société sous Louis XIV, personnifia la noire jalousie dans les époux siciliens. »

Le vice-roi, obligé à la fois de contenir les habitants, d'entretenir leur révolte contre l'Espagne et de les défendre contre les milices espagnoles se trouvait donc dans une situation des plus difficiles. C'est pourquoi la cour de France jugea nécessaire de lui envoyer des renforts.

A Toarmina. — A peine formé, Stuppa jeune fut dirigé sur Toulon où il s'embarqua pour Messine, le 11 avril 1677, avec un effectif de 1600 hommes. Il

1. Dans le 2e livre nous trouverons souvent notre régiment mêlé aux événements qui ont été racontés dans le 1er livre. Nous nous bornerons alors à renvoyer le lecteur aux exposés du 1er livre.

2. Frère de Mme de Montespan.

3. T. II, p. 34.



débarqua le 26 du même mois, et fut envoyé dans la petite ville de Toarmina, à douze lieues au sud de Messine.

Stuppa renforça la garnison de cette place qui était menacée par terre et par mer et réussit à la protéger contre toutes les tentatives de l'ennemi.

II. — Campagne de Flandre.

Retour sur le continent. — L'Angleterre était entrée dans la coalition. Le 16 janvier 1678, elle avait déclaré la guerre à la France. Louis XIV allait avoir contre lui presque toute l'Europe.

La nécessité de concentrer toutes ses forces sur ses frontières l'obligea à abandonner la Sicile qu'il n'avait toujours considérée que comme une diversion. Il rappela donc en France les troupes du duc de Vivonne.

Stuppa jeune s'embarqua à Messine le 20 mars, et après une traversée périlleuse, arriva le 11 avril à Toulon.

Siège de Mons. — Bataille de Saint-Denis. — Stuppa était destiné à l'armée de Flandre. Il fut d'abord dirigé par Lyon et Dijon sur Châlons-sur-Marne, où il s'augmenta de quatre compagnies qui lui constituèrent un troisième bataillon. Puis il se rendit à Rethel où il arriva le 20 juin. De là, le 1er bataillon fut envoyé à Ath et le deuxième à Charleroi.

Ces deux bataillons partirent d'Ath et de Charleroi, le 1er, le 23 juillet, le 2e, le 22, pour aller rejoindre au camp de Jemmapes le corps de Quincy et prendre part avec ce corps à l'investissement de Mons [1].

Stuppa jeune était encore devant Mons, quand le prince Guillaume attaqua traîtreusement l'armée du maréchal de Luxembourg dans la plaine de Saint-Denis, le 15 juillet. Il prit part à ce brillant combat qui coûta à l'ennemi trois mille hommes.

Derniers événements sur la Meuse. — La paix, signée avec la Hollande depuis quatre jours, fut maintenue; mais l'Espagne et l'Empereur voulurent continuer encore la lutte. Le 21 août, les deux bataillons actifs de Stuppa rejoignirent au camp de Mimy l'armée du maréchal de Luxembourg et suivirent ses mouvements sur la Meuse.

En septembre, l'Espagne fit à son tour la paix, et, le 19 octobre, Stuppa prit ses cantonnements pour l'hiver dans les villages autour d'Huy : trois compagnies à Ramey, une à Rannoult, deux à Umbray et deux à Laneuville. Puis, comme Huy faisait partie des villes à rendre à l'Espagne, Stuppa quitta ses cantonnements, le 24 novembre, et alla tenir garnison à Charleville.

1. Royal-Italien était au siège de Mons et à la bataille de Saint-Denis (voir le 1er livre).

L'Empereur adhéra à la paix, le 5 février 1679. La guerre était terminée. Un de nos bataillons fut néanmoins envoyé à Aix-la-Chapelle pour y appuyer l'exécution des traités. Il passa à Dinant le 24 avril. Enfin, le 2 août, ce bataillon quitta Aix-la-Chapelle pour rentrer en France.

III. — Travaux divers. — Campagne d'Espagne.

Fortifications des places. — Stuppa tint d'abord garnison à Reims, Epernay et Rethel, avec un bataillon dans chacune de ces villes.

En 1680, il fut envoyé dans le Midi : les deux premiers bataillons furent employés à travailler à la citadelle de Bayonne, le troisième alla à Montauban.

L'année suivante, les bataillons actifs occupent Pignerol, puis Casal qui avait été vendue au roi de France par le duc de Mantoue; le troisième bataillon est dirigé sur l'île de Ré pour y travailler à la citadelle de Saint-Martin. Ce dernier bataillon hiverna à Blaye.

En juin 1683, le régiment retourna sur la Meuse : il tint garnison à Verdun. En août, son premier bataillon alla à Longwy; il revint à Verdun le 10 novembre.

Expédition d'Espagne. — Dès l'année 1679, Louis XIV avait repris les hostilités contre l'Espagne, sous prétexte d'obliger cette puissance à lui céder Alost qui avait été oubliée, disait-il, dans le dernier traité. En 1683, il entra en Belgique avec 40 000 hommes. C'est cette invasion qui explique le précédent retour de Stuppa dans la vallée de la Meuse.

En février 1684, les trois bataillons de Stuppa jeune rejoignent l'armée du maréchal de Bellefonds qui se réunit à Perpignan pour envahir la Catalogne.

« Il se conduisit très bien, dit Susane, le 11 mai, au passage du Tet. Un de nos bataillons, commandé par le capitaine Paravicini et qui était à l'avant-garde, culbuta des miquelets soutenus par un piquet de cavalerie, se rabattit sur Puente-Major (Pont-Major), et contribua à la déroute de l'armée espagnole. » Un enseigne fut blessé au passage de la rivière.

Le 21 du même mois, deux de nos bataillons prirent part à l'assaut de Girone. Ils y laissèrent plusieurs tués et cinquante-huit blessés. Stuppa, dit encore Susane, « fit des merveilles à la prise d'assaut de Girone ». Le lieutenant-colonel, chevalier de Salis[1], Jean-Baptiste, y fut estropié par une balle de mousquet qui lui fracassa la jambe. Le capitaine de Roll fut tué et plus de 300 soldats furent mis hors de combat.

1. Le chevalier de Salis, du canton des Grisons, premier lieutenant-colonel de Stuppa jeune, fut chargé, le 1er janvier 1690, de lever un régiment qui porta le nom de Jeune Salis (voir l'*Historique du 85e*). Nous retrouverons en 1790 comme major de Châteauvieux M. de Salis-Samade.

Le 23 juin, notre 3e bataillon fut détaché devant Cap de Quiers. Il concourut à l'investissement de la place qui se rendit le 26, puis il rejoignit le gros de l'armée.

Le 30 juillet, les trois bataillons de Stuppa sont mis en quartier à Truillas au sud de Perpignan [1].

Le 15 août, une double trêve de vingt ans fut signée avec l'Espagne et l'Empereur. Stuppa avait déjà repassé la frontière. En septembre, il tint garnison, un bataillon à Bellegarde, un bataillon à Collioure et un bataillon à Perpignan [2].

Garnisons. — Stuppa passa l'année 1685 en Roussillon. Il fut employé à travailler aux fortifications de Montlouis.

En 1686, notre régiment sillonna le Midi en tous sens. Le 12 mars, il quitta Perpignan et Montlouis pour aller, le 1er bataillon à Agen, le 2e à Bordeaux et le 3e à Montpellier. A la fin de juin, les trois bataillons arrivèrent à Rieux, Saint-Gaudens et Montrejean. Au commencement de juillet, ils retournèrent à Perpignan.

Le 19 du même mois, Stuppa quitta le Midi pour se rendre d'abord à Châlons-sur-Marne, puis de là à Arras, au Quesnoy et à Philippeville.

« A cette époque, dit Landais [3], des camps permanents venaient d'être établis sur différents points dans le double but d'avoir toujours assemblée une force imposante, de perfectionner l'instruction des troupes et de les rompre à la fatigue. » En mai 1687, Stuppa fut envoyé au camp de Maintenon où il se fit remarquer par son esprit de discipline et sa belle tenue.

1. Voir croquis n° 12, p. 105.
2. Voir croquis n° 9, p. 96.
3. *Histoire du 76e régiment d'Infanterie*, par L. Landais, capit. au 76e, 1874, p. 13.



CHAPITRE III

GUERRE DE LA LIGUE D'AUGSBOURG [1]

I. — Campagne de 1689.

Premiers mouvements. — En quittant le camp de Maintenon, Stuppa avait été envoyé à Saint-Omer, Aire et Béthune. En septembre 1688, le régiment est à Landrecies; en octobre, il va occuper Bonn sur le Rhin.

La guerre fut déclarée à l'Espagne, le 20 avril 1689.

Combat de Valcourt. — En mai, les trois bataillons de Stuppa rejoignirent l'armée des Pays-Bas commandée par le maréchal d'Humières. Cette armée comptait seulement 18 régiments d'infanterie et 32 régiments de cavalerie. Elle avait devant elle le prince de Waldeck avec des forces à peu près égales.

Stuppa assista, le 27 août, à l'échec de Valcourt que d'Humières n'avait pas su éviter; puis, en octobre, il alla hiverner et se refaire à Douai, Béthune et Aire.

II. — Campagne de 1690.

Réorganisation. — Le 1er janvier 1690, le régiment est porté de 12 à 17 compagnies (soit, à raison de 200 hommes par compagnie, un effectif de 3400 hommes).

En mai, nos trois bataillons rejoignent l'armée de Flandre confiée cette fois au

1. Voir le 1er livre, p. 24.



maréchal de Luxembourg qu'une disgrâce avait malheureusement fait tenir à l'écart, l'année précédente. Stuppa jeune y forme brigade avec Vieux Stuppa à la gauche de la deuxième ligne.

Bataille de Fleurus. — L'armée de Flandre manœuvra d'abord sur l'Escaut; puis, Luxembourg la porta inopinément entre Sambre et Meuse et, après avoir rallié une partie de l'armée de Moselle, il attaqua Waldeck en tournant ses deux ailes par un grand mouvement. Ce fut la bataille de Fleurus. Stuppa jeune s'y battit vaillamment. Le capitaine Paravicini fut tué en abordant le ruisseau qui couvrait le centre de l'ennemi. « Le régiment, dit Chapuis, eut dans cette journée 2 capitaines et 2 lieutenants blessés. »

Après cette brillante affaire, qui valut à Luxembourg le surnom de « Tapissier de Notre-Dame »[1], l'armée de Flandre fut réduite pour renforcer celle du Dauphin et l'on se borna à manœuvrer, sans combattre.

Le 19 octobre, Stuppa prit ses quartiers d'hiver : le 1er bataillon à Dixmude, le 2e à Bergues et le 3e à Dunkerque. Le 8 novembre, le 1er bataillon alla de Dixmude à Furnes.

III. — Campagne de 1691.

Siège de Mons. — En février 1691, nos deux premiers bataillons sont envoyés à Menin. De là, ils furent dirigés sur Tournai où, pendant le fameux siège de Mons, ils protégèrent la navigation entre Condé et Tournai.

Fin de la campagne. — Mons capitula le 6 avril; nos trois bataillons rejoignirent le gros de l'armée de Flandre le 10 mai, au camp d'Harlebeck. Dans l'ordre de bataille de l'armée du maréchal de Luxembourg, la brigade des deux Stuppa est au centre de la deuxième ligne, commandée par le lieutenant général de Rubantel.

Le régiment acheva la campagne avec Luxembourg en « marches et escarmouches » dans lesquelles le maréchal, quoique inférieur en nombre à son adversaire, fit échouer tous les projets de l'ennemi en refusant de livrer bataille. Nos trois bataillons furent ensuite placés à Inghelmunster avec les fusiliers du roi.

Enfin, en octobre, Stuppa jeune rentra dans ses quartiers à Menin et Dunkerque. En décembre, il fut formé à quatre bataillons.

1. On sait que l'usage était alors de suspendre aux voûtes de Notre-Dame les drapeaux pris à l'ennemi.

IV. — Campagne de 1692.

Protection du siège de Namur. — La campagne de 1692 s'ouvrit en Flandre par le siège de Namur que Louis XIV dirigea lui-même avec Vauban. Le 15 mai, Stuppa jeune arrive au camp de Givry, au sud de Mons, où se rassemble l'armée d'observation destinée à protéger le siège. Le commandement de cette armée est confié à Luxembourg. La brigade Stuppa, composée des quatre bataillons de Stuppa jeune et de quatre bataillons de Porlier, figure dans l'ordre de bataille au centre de la deuxième ligne qui est sous les ordres du lieutenant général duc de Vendôme.

L'investissement de la place commença dans la nuit du 24 au 25 mai. Luxembourg prit position vers la Méhaigne. Dans les lignes de circonvallation, Stuppa fait partie du quartier du prince de Conti qui comprend 22 bataillons et 37 escadrons. Ce quartier, qui est le plus important de tous, s'étend du ruisseau de Verdin à la Meuse.

L'armée d'observation tint en échec les troupes que Guillaume conduisit lui-même au secours de la place. Dans les engagements qui eurent lieu aux avant-postes, le régiment perdit deux officiers de valeur, le lieutenant-colonel Frey et le major Sprecher.

Namur battit la chamade le 5 juin; le fort neuf capitula le 21 et le vieux château le 30. Le Roi rentra à Versailles le 16 juillet.

Bataille de Steinkerque. — Luxembourg restait en présence de Guillaume dont l'armée était supérieure en nombre à la sienne. Nous avons raconté dans le 1er livre comment notre armée prit position près de Steinkerque dans un terrain d'un accès difficile et comment elle y fut attaquée par surprise, le 3 août [1].

Stuppa jeune fut placé d'abord en 2e ligne, derrière la brigade de Bourbonnais. Il alla ensuite renforcer cette brigade. Dans le récit de cette rude journée, Fieffé, après avoir cité les régiments qui se battirent le mieux, ajoute : « *Stuppa jeune se conduisit avec une égale valeur*.... Il enfonça les bataillons danois.... La victoire fut due en grande partie à la brigade que ce corps formait avec Surbeck. » Malheureusement il paya cher son dévouement : son colonel, le brigadier Jean-Baptiste Stuppa, eut un poignet fracassé par une balle et mourut de cette blessure, deux mois après, à Mons; le lieutenant-colonel Russinger, le major de Courten les capitaines Zurlauben, Burckart, Sulzer et Tellung, deux lieutenants et cent treize hommes restèrent sur le champ de bataille. Le régiment eut enfin, d'après les tableaux de Chapuis, cent soixante et onze blessés [2].

1. P. 26.
2. En parlant des pertes du régiment à Steinkerque, Susane ne cite pas les capitaines dont les noms sont donnés ci-dessus, d'après Fieffé; mais il signale parmi les morts les capitaines Socin, Favergé, Bourquin et Deschamps. D'après le même auteur, le nombre de nos blessés aurait été de cent quatre-vingt-quinze, dont treize officiers.

C'est à la suite de cette journée que le mousquet à mèche fut complètement abandonné dans l'armée française et remplacé par le mousquet à pierre ou fusil.

Derniers mouvements. — Prise de Furnes. — Les quatre bataillons de Stuppa partirent, le 3 septembre, pour Ypres et allèrent, le 13, rejoindre au camp de Rousbrugge, sur l'Yser, le corps de M. de Choiseul.

Le 16 octobre, le régiment fut donné à M. Jean-Jacques de Surbeck dont il prit le nom.

A la fin du même mois, Surbeck hiverna, le 1er bataillon à Dunkerque, le 2e à Bergues, le 3e à Rousbrugge et le 4e à Tournai.

Cependant l'ennemi ne restait pas inactif : il avait cantonné une partie des troupes anglaises dans Furnes et Dixmude et l'on craignait qu'il ne fît de ces places des avant-postes contre Dunkerque. Le corps du maréchal de Boufflers partit donc le 29 décembre pour investir Furnes. Surbeck fit partie de l'expédition avec ses trois premiers bataillons[1].

La place fut brusquement investie, dès le 29 au soir. La tranchée fut ouverte le 5 janvier 1693, et la garnison, forte de 4000 hommes, capitula le lendemain, pour éviter d'être faite prisonnière. Surbeck perdit devant Furnes le capitaine d'Affry.

V. — Campagne de 1693.

Quartiers d'hiver. — Reprise des opérations. — Après la capitulation de Furnes, le 1er bataillon de Surbeck prit ses quartiers dans la place même où il resta jusqu'à la fin de mai. Le 2e bataillon se rendit, le 8 janvier, à Dixmude, puis, le 13, à Tournai où il resta également jusqu'à la reprise des opérations. Le 3e bataillon fut dirigé sur Dunkerque; il y arriva le 10 janvier, puis revint à Furnes, le 15, et y prit ses quartiers. Enfin le 4e bataillon partit de Tournai avec le corps de Villars, passa à Ypres le 3 janvier, à Bergues le 6, et alla lui aussi hiverner à Furnes jusqu'en mai.

Deux armées furent formées en Flandre : la première, sous les ordres directs du roi et du maréchal de Boufflers; la seconde, sous les ordres du maréchal de Luxembourg.

Les quatre bataillons de Surbeck formant brigade avec les 4 bataillons de Vieux Stuppa, appartinrent à la première armée, au centre de la deuxième ligne. Cette ligne, commandée par le comte de Gasté, comprend 21 bataillons répartis en 5 brigades.

1. Le 4e bataillon fit partie du corps de Villars qui se forma, le 29 décembre, à Tournai où était précisément cantonné notre bataillon depuis le mois d'octobre. Royal-Italien appartint également au corps de Villars (voir le 1er livre).



Le 3 juin, le roi passa la revue de son armée à Aubourg; le 5, il campa à Hairlemont-Capelle, près du ruisseau du Piéton; le 7, il prit position à Gemblaux, menaçant Liège dont Guillaume renforça la garnison. Nous étions supérieurs en nombre à l'ennemi, mais Louis XIV n'osa confier sa fortune à une bataille et, malgré les sollicitations des généraux et des troupes elles-mêmes, il n'autorisa pas l'attaque.

Le 13 juin, il rentra à Versailles. Le maréchal de Luxembourg prit le commandement des deux armées qu'il réunit en une seule et alla camper à Tirlemont, à une lieue de l'armée des alliés.

Dans le nouvel ordre de bataille, Surbeck se trouva encore en deuxième ligne.

Bataille de Nerwinde. — Guillaume avait pris position sur la Gette, s'étendant depuis les villages de Lixem et Vau jusqu'au bourg de Dormal, ayant le village de Nerwinde au centre de sa droite, lorsque, le 29 juillet, Luxembourg ordonna l'attaque.

Le village de Nerwinde avait déjà été pris et repris plusieurs fois par les brigades de première ligne conduites par M. de Rubantel, lorsque « le maréchal de Luxembourg, dit Chapuis, tira de la deuxième ligne la brigade Stuppa composée de Stuppa vieux et de Surbeck, pour soutenir les brigades d'infanterie qui devaient recommencer l'attaque. Cette brigade se heurta d'abord inutilement contre les retranchements et eut toutes les peines du monde à se soustraire au feu violent de l'artillerie qui la désolait, selon l'expression du temps »; mais si la violence du feu obligea Surbeck à rester devant Nerwinde sans pouvoir avancer, le régiment réussit néanmoins à se maintenir dans sa position sans se laisser entamer.

Vers midi, un suprême effort est tenté par des troupes fraîches. La fusillade se prolonge jusqu'à 2 heures. A ce moment, « n'ayant plus de quoi tirer un seul coup », la ligne se jette à la baïonnette sur les défenseurs, aborde les retranchements et bouscule l'ennemi. Ce fut pour Surbeck, comme pour Royal-Italien, le baptême de la baïonnette.

Cet assaut coûta à Surbeck six officiers, les capitaines Marliani, Cabalzar, Girard, Arpaud, Jeoffrey et Salzgeber. Le régiment s'était emparé de quatre pièces de canon. La cavalerie acheva la victoire.

Prise de Charleroi. — La prise de Charleroi fut le fruit de la journée de Nerwinde : Luxembourg mit le siège devant cette ville qui ne put être secourue et capitula, le 13 octobre, après vingt-sept jours de tranchée ouverte.

Au cours du siège, l'explosion d'une mine fit sauter une compagnie de grenadiers de Surbeck qui périt presque tout entière avec son lieutenant, M. Burkliner.

Après la capitulation de Charleroi, l'armée de Flandre prit ses quartiers d'hiver. Surbeck fut mis à Ypres, Dixmude et Philippeville.

VI. — Campagnes de 1694 à 1697.

Marches et manœuvres. — Les quatre bataillons de Surbeck firent la campagne de 1694 à l'armée de Flandre commandée par le Dauphin et le maréchal de Luxembourg.

Les alliés ayant doublé leurs forces, l'ordre fut donné de se tenir sur la défensive. Ce fut la dernière et peut-être la plus belle campagne de l'illustre maréchal qui mourut l'année suivante.

Surbeck ne prit part à aucun engagement. Le 26 octobre, nos quatre bataillons furent envoyés à Courtrai pour hiverner.

Sièges de Dixmude, de Deïnse. — Bombardement de Bruxelles. — Surbeck fit encore la campagne de 1695 à l'armée de Flandre qui était passée sous les ordres du maréchal de Villeroi. Il se joignit d'abord, le 26 mai, au corps de Rosen au camp de Courtrai; puis, le 30 juin, à l'armée de Villeroi.

Celui-ci se dirigea sur Dixmude où un bataillon de Surbeck fut de tranchée, le 26 juillet, jour de l'ouverture. La ville se rendit sans résistance.

Le régiment participa de même au siège de la ville de Deïnse devant laquelle il arriva le 30 juillet, puis il assista comme Royal-Italien à l'inutile bombardement de Bruxelles.

En novembre, Surbeck hiverna à Lille.

Petites opérations de la campagne de 1696. — Nos quatre bataillons firent la campagne de 1696 avec l'armée du maréchal de Boufflers placée sous le commandement immédiat de Villeroi. Dans cette armée dite de la Meuse, ils appartiennent à la brigade de Courten qui comprend en outre deux bataillons de Monins, deux bataillons de Courten et un bataillon de Steinville. La brigade de Courten est une des huit brigades du centre de la deuxième ligne.

Il n'y eut pas de grandes opérations : les armées en présence s'observèrent, cherchèrent à s'enlever des convois et escarmouchèrent sans jamais s'engager à fond.

Le 22 septembre, on commença à prendre les quartiers d'hiver. Le 30 octobre, le 1er bataillon de Surbeck s'installa à Condé; le 2e, à Mons; et les 3e et 4e, à Valenciennes.

Situation des partis au début de l'année 1697. — On était las de la guerre. Dès le commencement de l'année 1696, Louis XIV avait fait faire des propositions aux alliés par son agent de La Haye. Le 15 septembre 1696, il avait signé avec Victor-Amédée un traité qui assurait la paix avec l'Italie et rendait

disponible l'armée de Catinat. Guillaume lui-même, voyant la Hollande aux abois, ne mettait plus d'obstacle au mouvement pacifique de l'opinion. Seul l'empereur Léopold faisait quelques résistances. La médiation de la Suède fut acceptée, le 4 février 1697, par presque toutes les puissances. Il fallut néanmoins acheter la paix par de nouveaux succès.

C'est dans ces conditions que s'ouvrit la campagne de 1697. La France concentra en Belgique trois grands corps d'armée confiés à Villeroi, à Boufflers et à Catinat. Surbeck fut du corps Catinat.

Siège d'Ath. — En avril, le corps Catinat (40 000 hommes) se réunit sur la Lys. Le 15 mai, le maréchal alla assiéger Ath, la dernière place qui couvrît Bruxelles. Les deux autres corps devaient protéger le siège. Les lignes de circonvallation furent distribuées en trois quartiers : celui du maréchal (13 bataillons, 12 escadrons) s'étendait de Villiers-Saint-Amand à la haute Dender; celui du marquis de Larrey (16 bataillons, 18 escadrons), de la haute à la basse Dender; et enfin celui du marquis de Vins où se trouvent les quatre bataillons de Surbeck (18 bataillons, 20 escadrons), de la basse Dender à Villiers-Saint-Amand.

Les 1er, 3e et 4e bataillons de Surbeck, de tranchée le 26 mai, contribuèrent à l'attaque de gauche qui fut faite ce jour-là. Le 2e bataillon participa, le 29, à l'attaque de droite. Enfin trois de nos bataillons furent encore engagés le 3 juin.

La place se rendit, le 7, après treize jours de tranchée ouverte.

Le 4e bataillon de Surbeck resta dans la place jusqu'à la paix; les 1er, 2e et 3e bataillons renforcèrent, le 10 juin, l'armée du maréchal de Villeroi où ils firent partie de la 2e ligne (lieu^t général d'Artagnan, brigade Salis). La situation du régiment, à la date du 23 juillet, comptait pour ces 3 bataillons, 1650 présents, 37 hommes aux hôpitaux, 28 prisonniers et 70 déserteurs.

La paix est signée. — L'armée de Villeroi ne fut pas attaquée : la prise d'Ath fut en Belgique le dernier acte militaire de cette longue guerre qui se termina par les traités de Ryswick, signés le 20 septembre et le 30 octobre.

VII. — Pendant la paix.

Garnisons. — Camp de Compiègne. — En octobre 1697, Surbeck alla tenir garnison à Cambrai avec quatre compagnies détachées à Valenciennes.

En 1698, notre 4e bataillon fut licencié. Les trois autres furent au nombre des troupes d'élite qui prirent part aux manœuvres du camp de Compiègne [1].

1. Royal-Italien était également au camp de Compiègne (voir le 1er livre, p. 30).



A la dislocation du camp, Surbeck alla à Douai et Condé. En septembre, il se rendit à Lille où il resta jusqu'en mai 1700. A cette date, Surbeck fut envoyé à Tournai et Menin [1].

Préparatifs de guerre. — L'année suivante, en février, le régiment fit partie des troupes que Louis XIV envoya inopinément occuper Nieuport et Ostende, au nom de son petit-fils Philippe V, proclamé roi d'Espagne.

En juillet, nos trois bataillons [2] allèrent à Damme, petite place à 5 k. au nord de Bruges, pour en relever les remparts, en vue de la guerre imminente. Les travaux occasionnèrent des fièvres qui firent de nombreuses victimes dans les rangs de Surbeck.

En octobre, le régiment prit ses quartiers : deux bataillons à Bergues et un à Dunkerque, d'où ils devaient bientôt repartir pour entrer en campagne.

1. Susane place Surbeck, en 1700, à Dunkerque et Furnes; mais, d'après les notes du lieutenant-colonel Belhomme, cette indication est inexacte.

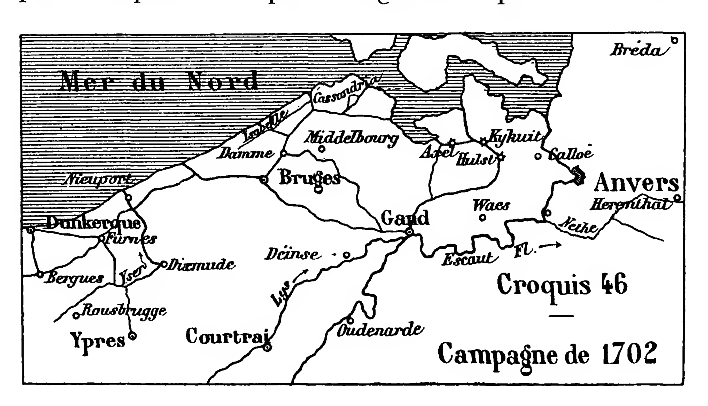
2. D'après Susane, un seul de nos bataillons aurait été détaché à Damme; l'auteur de l'histoire de l'ancienne infanterie est en cela en désaccord avec les notes du lieutenant-colonel Belhomme.

CHAPITRE IV

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE[1]

I. — Campagne de 1702.

Premières hostilités. — La guerre ne fut officiellement déclarée à la France par l'Empereur et par l'Angleterre que le 15 mai 1702; mais, dès le commencement de l'année, Louis XIV avait fait occuper la Flandre.



En mars, Surbeck porta son 1[er] bataillon à Gand, le 2[e] à Bruges et le 3[e] à Damme, menacé par Coëhorn qui avait forcé nos lignes entre Saint-Donat et Isabelle et s'était avancé jusque devant Bruges.

Coëhorn se retira dans l'île de Cassandria, après avoir enlevé un petit détachement de Surbeck qui occupait le château de Middelbourg.

Au corps de Bedmar, sous Anvers. — Le 13 mai, notre 1[er] bataillon rejoignit le 2[e] à Bruges. Le régiment ainsi réuni autour de cette place fit alors partie, sous les ordres du comte de Lamothe, du corps d'observation du marquis de Bedmar.

Ce corps, formant la gauche de la longue ligne sur laquelle nos troupes se rassemblaient, alla en juin occuper Anvers et conserva ses positions, pendant que

1. Voir le 1[er] livre.

l'armée de Flandre, sous le commandement du duc de Bourgogne et du maréchal de Boufflers, opérerait contre le prince de Nassau-Saarbruck et le duc de Marlborough sur la Meuse et le Bommel.

Les 1er et 3e bataillons de Surbeck prirent part, dit Susane, à l'attaque infructueuse du fort de Kykuit, situé entre Axel et Hulst, et y perdirent cent vingt hommes, parmi lesquels le capitaine Summer et les sous-lieutenants Budé et Kremety.

Vers le milieu de juillet, Surbeck conduisit un convoi à l'armée de Boufflers entre Bréda et Hérenthals. A la fin du mois, le régiment retourna à Bruges [1], et en novembre il alla hiverner à Gand.

II. — Campagne de 1703.

Sur la Moselle. — Le 1er février, Surbeck partit de Gand pour se rendre à Sedan. De là, il gagna Thionville, descendit la Moselle en bateau et rejoignit à Trèves la petite armée avec laquelle M. de Tallard avait fait une si belle campagne en 1701.

Surbeck contribua à faire lever, le 24 février, le siège de Trarbach investi dès la mi-janvier par le prince de Hesse. Le régiment rétrograda ensuite et se rendit d'abord à Sarrelouis, puis, à la fin du mois suivant, à Metz avec un détachement à Thionville.

En Alsace. — En mars 1703, de Villars, après s'être emparé de Kehl, passa sur la rive droite du Rhin. Tallard franchit le fleuve à sa suite et alla s'établir devant les lignes de Stolhoffen, pour y retenir le prince de Bade, pendant que Villars traverserait la Forêt-Noire et se porterait sur le Danube.

Surbeck alla donc en Alsace, mais il ne dépassa pas Strasbourg où son 1er bataillon s'établit en mai, pendant que les deux autres cantonnèrent sur la Brusche, à Molsheim et à Mutzig.

Tallard laissa échapper le prince de Bade et revint lui-même s'établir en Alsace pour protéger au moins le pays contre les incursions de Thungen. Celui-ci se borna à couvrir les lignes de Stolhoffen et, pendant tout le mois de mai, on resta dans l'inaction.

Le 6 juin, le duc de Bourgogne arriva à Strasbourg et prit le commandement en chef. Il ne le garda qu'un mois. C'est pendant ce mois de juin que notre bataillon de Mutzig fut attaqué par des hussards et les obligea à tourner bride, après avoir perdu seize hommes.

Dans le même temps, le 1er bataillon reçut l'ordre de se rendre à Nancy. Or,

1. D'après Susane, Surbeck termina la campagne dans les lignes de Calloë et le pays de Waës.

en arrivant à hauteur de Molsheim, il rencontra, lui aussi, des hussards. Ces cavaliers, au nombre de douze cents, retournaient à leur camp de Lauterbourg, avec du butin et des bestiaux qu'ils avaient enlevés dans la plaine de Schelestadt. Les soldats de Surbeck les attaquèrent au pont de la Brusche qui relie Sultz-Baden et Castelberg. Ils les mirent en déroute et leur prirent tout leur butin.

Quelques jours après, nos 2e et 3e bataillons furent renvoyés vers la Moselle. Le 2e alla jusqu'à Trèves, le 3e s'arrêta à Sarrelouis. En juillet, le 1er bataillon fut rappelé à Strasbourg. En août, pendant le siège de Vieux-Brisach, il campa sur la Brusche avec le corps de Sailly. Les 2e et 3e bataillons furent alors réunis sous Metz au camp de Liouville, commandé par M. de Varennes.

Siège de Landau. — Vieux-Brisach capitula le 7 septembre. Tallard résolut alors d'aller assiéger Landau. Le 15 octobre, le régiment de Surbeck rejoignit devant cette place le gros de l'armée de M. de Tallard.

La tranchée fut ouverte le 18 et le siège mené très vivement pendant tout le reste du mois et le commencement du mois suivant.

« A l'attaque des contre-gardes, le 8 novembre, les trois compagnies de grenadiers de Surbeck *montrèrent une admirable valeur*, dit Susane. Presque tous les officiers tombèrent frappés par les balles de l'ennemi ; le capitaine de Gingins de Dorny et le lieutenant Fabricy le furent mortellement. »

Bataille de Speyerbach. — Dans le but de faire lever le siège, le prince de Hesse qui venait de Flandre arriva à Spire, le 14 novembre, avec 29 bataillons et 54 escadrons (24 000 h.), pendant que 6000 hommes sortis des lignes de Stolhoffen se disposaient à le rejoindre le lendemain.

Le soir même du 14, Tallard met en ligne 28 bataillons et 48 escadrons distraits du siège. Le 15, à 4 heures du matin, il rallie encore 14 escadrons de M. de Pracontal et se porte avec 20 000 hommes à la rencontre du prince de Hesse. Il l'atteignit au moment où celui-ci achevait de passer le Speyerbach.

L'infanterie ennemie est encore en colonne. Tallard ordonne l'attaque immédiate : la brigade de Surbeck, placée entre celles du Roi et de Royal, a devant elle cinq gros bataillons. « Elle les chargea si vivement, dit Susane, qu'ils tournèrent le dos et se réfugièrent à l'abri des haies du village d'Heiligenstein. Le lieutenant Watt fut mortellement blessé dans la charge. »

Toute l'infanterie ennemie enfoncée se trouva prise en flanc par notre cavalerie et les alliés furent mis dans une telle déroute qu'ils perdirent 5500 tués, 3500 prisonniers, 28 drapeaux, 33 étendards, toute leur artillerie et leurs bagages.

Le lendemain, Landau capitula, pendant que les soldats de Surbeck traînaient à bras, jusqu'à Gémersheim, l'artillerie de l'armée vaincue.

A la fin de novembre, l'armée prit ses quartiers : Surbeck alla hiverner à Sainte-Menehould.



III. — Campagnes de 1704-1707.

A l'armée de Flandre. — Surbeck ne prit pas une part active à la campagne de 1704 que la défection de la Savoie et du Portugal, l'insurrection des Camisards et les fautes de Villeroi rendirent si fatale à nos armes.

Vers la fin de février [1], le régiment, qui avait été envoyé dans le Nord, arriva à Courtrai. Dans les derniers jours de mars, il alla à Malines où il fit partie de l'armée de Flandre du marquis de Bedmar (brigade Brendlé, en 3e ligne).

Il se rendit ensuite au camp de Tirlemont, puis au camp de Saint-Tron et prit enfin ses quartiers d'hiver à Namur.

Composition du régiment en 1705. — Nous donnons ici la composition du régiment de Surbeck en 1705, telle que nous l'avons trouvée dans les notes du lieutenant-colonel Belhomme.

Au commencement de 1705, Surbeck comprend les compagnies suivantes :

La compagnie colonelle du canton de Soleure;

La compagnie du lieutenant-colonel Grumt, du canton de Genève;

La compagnie Paravicini [2], des Grisons;

Une compagnie formée de la demi-compagnie Diesbach de Belleroche, de Fribourg, et de la demi-compagnie Stuppa de Boinville, des Grisons;

Une compagnie du canton de Genève composée des deux demi-compagnies de Grumt aîné et de Grumt cadet;

La compagnie de Sury, de Soleure;

Une compagnie formée de la demi-compagnie Raymond, de l'évêché de Bâle, et de la demi-compagnie du marquis de Neufchatel;

Enfin une compagnie formée de la demi-compagnie Cramer, du canton de Bâle, et de la demi-compagnie Michely, de Genève.

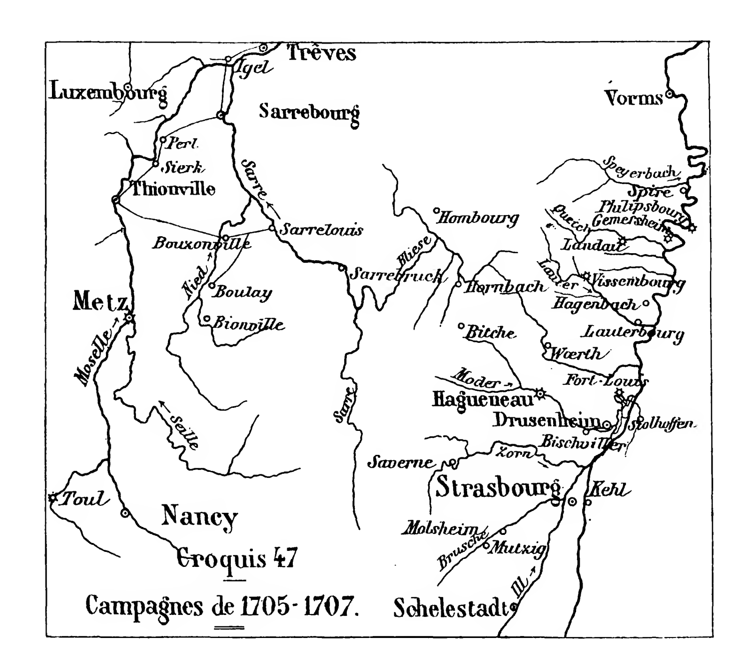
Irruption dans les quartiers ennemis. — Surbeck quitta Namur au commencement d'avril 1705 et rejoignit, le 15 de ce mois, l'armée de Moselle dont le commandement venait d'être donné à M. de Villars. Employé, l'année précédente, à la pacification des Cévennes, Villars souffrait de n'être pas à la frontière. Frappé de la consternation de Louis XIV après la prise de Gibraltar et la défaite d'Hochstett, il avait osé dire au Roi : « Servez-vous de moi; car je suis le seul général de l'Europe dont le bonheur à la guerre n'ait jamais été altéré. » C'est ainsi qu'il avait été placé à la tête de l'armée de Moselle.

Les nombreux approvisionnements que l'ennemi dirigeait du côté de Trèves démasquaient son intention de se concentrer vers ce point, pour de là se jeter en masse sur nous et briser nos lignes. Villars résolut avant toute opération de pousser une forte reconnaissance dans les quartiers ennemis.

1. Susane dit le 5 janvier.
2. Frère du capitaine tué à la bataille de Fleurus (1690).

Surbeck fit partie de cette expédition qui, passant par Saint-Avold et Sarrebruck, chassa l'ennemi de ses quartiers d'Hombourg, Hornbach et Bitche. Le mauvais état des routes ne permit pas de pousser jusqu'à Trèves, comme l'eût désiré le général en chef; mais on avait jeté un grand désordre chez les Impériaux. Dans les premiers jours de mai, toutes nos troupes repassèrent sur la rive gauche de la Sarre.

Camp de Bouzonville. — Surbeck occupa d'abord Saint-Avold et Boulay; puis il fut envoyé au camp de Bouzonville sur la Nied, poste avancé de l'armée de Villars.



Croquis 47
Campagnes de 1705-1707.

Le 15 mai, Marlborough commence à concentrer ses forces autour de Trèves. Le 3 juin, il franchit la Moselle à Igel au-dessus du confluent de la Sarre. Villars se porte aussitôt au-devant de lui avec 60 000 hommes et s'établit à Sierck, relié à gauche à Luxembourg et à droite à Sarrelouis.

Dans cette situation, Villars crut nécessaire de renforcer Sarrelouis. Surbeck fit partie des 6000 hommes qui furent envoyés dans cette place. Précaution inutile, car Marlborough, après s'être avancé jusqu'à Perl, resta deux jours dans cette position, y rallia les Wurtembergeois et les Prussiens; puis ne se trouvant sans doute pas assez fort [1], il décampa sans bruit dans la nuit du 16 au 17 juin et retourna en Flandre.

Villars, dégagé sur son front, passa brusquement la Sarre, poussa jusqu'à Trèves et jeta la terreur dans les détachements palatins, westphaliens et prussiens ainsi que dans les troupes du prince de Bade que Marlborough avait vainement attendues devant Sierck.

En Alsace. — Cette pointe hardie retint le prince de Bade sur la Moselle et permit par suite à Villars d'aller donner la main à Marsin qui, réduit à 15 000 hommes, devait tenir tête sur le Rhin aux 25 000 hommes de Thungen.

Il partit le 23 juin, laissant seulement 9000 hommes sur la Moselle. Surbeck

1. L'effectif de l'armée de Marlborough était double de celui de notre armée, mais cela ne lui paraissait pas suffisant pour livrer bataille.

se mit en route le 26. Le 3 juillet, le régiment arrivait à Wœrth où se fit la jonction avec l'armée du Rhin. Surbeck fut placé à la brigade Grenu (3e de la 2e ligne).

Le 4 juillet, nos bataillons assistèrent en réserve à l'enlèvement de Wissembourg.

Le 13, les troupes du prince de Bade arrivèrent enfin au secours de Thungen. Elles avaient été suivies de loin par le corps laissé sur la Moselle. Villars chargea celui-ci d'assiéger Hombourg. Surbeck prit part à cette opération. Investie le 24 juillet, la petite place se rendit le 27.

Surbeck reprit ensuite la route de l'Alsace et suivit les différents mouvements de l'armée de Villars sur les lignes de la Lauter, de la Moder et de la Zorn.

Le 12 novembre, les armées se mirent en quartiers; le prince de Bade continuait à bloquer Fort-Louis. Surbeck fut envoyé à Toul.

Campagne d'Alsace en 1706. — Surbeck rejoignit l'armée de Villars, au commencement de mai 1706. Cette petite armée, forte de 46 000 hommes, se rassembla sur la Zorn, d'où elle fut inopinément dirigée sur les positions du prince de Bade, à Bischviller. Marsin, chargé d'abord de l'attaque, l'avait déclarée impossible à cause des marais et des inondations qui couvraient le camp de l'ennemi. C'est alors que Villars, s'élançant le premier dans l'eau à la tête de ses colonnes, montra une fois de plus qu'avec de l'audace, à la guerre, tout est possible. En huit jours Haguenau fut repris et Fort-Louis débloqué. Le prince de Bade se réfugia sur la rive droite.

Le 16 mai, Villars se dirigea sur Spire. Le 20, il y campa avec toute son armée, lançant de là des détachements pour nettoyer la plaine et lever des contributions.

Telle était la situation, lorsque la défaite de Villeroi à Ramillies, le 23 mai, obligea notre général en chef à envoyer des renforts à l'armée de Flandre. C'est à cette occasion que les Français, toujours prêts à se consoler par un bon mot, chansonnèrent ainsi Marlborough, Villars et Villeroi :

Villars est un extravagant,
Qu'on ne sait par où prendre;
Il ne nous répond qu'en frappant.
Il ne veut pas se rendre,

Dit le milord en désarroi,
Quand il plia bagage;
Retournons au grand Villeroi,
Il est beaucoup plus sage.

On se souvient qu'au commencement de la campagne précédente, Marlborough, opposé à Villars devant Sierck, se retira sans combattre pour aller en Flandre s'attaquer à Villeroi.

Réduit à 28 000 hommes, tandis que son adversaire recevait des renforts, Villars dut se borner dès lors à se fortifier et à menacer les lignes de Stolhoffen. Surbeck quitta Spire le 27 juin, remonta le Rhin et acheva la campagne en travaillant à la construction de ces fameuses lignes de Wissembourg (ou de la Lauter) dont il existait encore des vestiges bien inutiles, hélas! en 1870.

Le 13 septembre 1706, Thungen, qui avait remplacé à la tête de l'armée ennemie le prince de Bade malade, passa le Rhin à Philippsbourg, s'avança jusqu'à Hagenbach et vint prendre position devant nos lignes, face à Lauterbourg. Il n'attaqua pas et Villars avait reçu défense expresse de livrer bataille. Jusqu'au 15 novembre, on se borna donc à s'observer.

A cette date, Thungen repassa sur la rive droite et nos troupes entrèrent en quartiers. Surbeck hiverna à Haguenau [1].

En route pour la Provence. — En 1707, Surbeck reprit la garde des lignes de la Lauter; il se rapprocha seulement des têtes de pont du Rhin, pendant que Villars, passant avec le gros de son armée sur la rive droite du fleuve, forçait par un coup d'audace et sans perdre un seul homme, les lignes de Stolhoffen réputées imprenables et allait jeter la terreur jusqu'au cœur de l'Allemagne.

Surbeck demeura dans les lignes jusqu'au 8 août 1707. A cette date, il se mit en route avec Navarre pour se rendre en Provence au secours de Toulon assiégée par les Austro-Piémontais et par une flotte anglo-hollandaise.

Les six bataillons de Surbeck et de Navarre étaient arrivés à Dôle, lorsque, le 27 août, ils furent arrêtés par un contre-ordre. Les alliés, désespérant de prendre Toulon, avaient levé le siège le 20 août. Surbeck retourna sur la Lauter. Il y arriva le 30 septembre et y acheva la campagne de 1707.

IV. — Campagne de 1708 [2].

Prise de Gand. — En avril 1708, Surbeck fut envoyé à l'armée de Flandre forte d'environ 100 000 hommes et commandée par le duc de Bourgogne auquel on adjoignit Vendôme, son antipode [3]. Nos trois bataillons firent d'abord partie de la brigade Chenu (6e de la 2e ligne).

Le 26 mai, le duc alla camper à Soignies, pendant que Marlborough s'établissait à Hall au sud de Bruxelles. Le 1er juin, à 9 heures du soir, le duc se porta brusquement sur le flanc gauche de son adversaire, vers Braine-la-Leu ; Vendôme décampa aussitôt et se replia jusqu'à Louvain où il attendit l'arrivée d'Eugène.

Le duc de Bourgogne, après un long mois d'hésitation, se décida enfin, le 4 juillet, à marcher sur Gand. La ville se rendit le 7. La conservation de cette place sembla être désormais le seul souci de notre général en chef.

Il campa d'abord entre Alost et Oordeghem, pendant que Marlborough s'établissait en face de lui à Assche; puis il s'étendit jusqu'à Ninove, pour empêcher le passage de la Dender.

1. Susane assigne à Surbeck comme quartier Wissembourg même, mais le régiment ne laissa dans cette place qu'un détachement de sûreté.
2. Voir croquis 3, p. 40.
3. Voir au 1er livre le récit de cette même campagne pour Royal-Italien, qui prit part aux mêmes opérations que Surbeck.

Bataille d'Oudenarde. — Mais Eugène[1] a rejoint Marlborough. Celui-ci, marchant par sa gauche, enlève Lessines, franchit la Dender et pousse jusqu'à l'Escaut.

Le duc se sentant tourné veut se rapprocher de Gand : il passe l'Escaut à Grave, le 11 juillet, au moment où les têtes de colonnes de l'ennemi, déjà sur la rive gauche, débouchent d'Oudenarde.

La bataille fut des plus malheureuses. Surbeck arriva au pont trop tard pour être engagé. « Il passa la nuit, dit Susane, à côtoyer le champ de bataille et à recueillir les soldats égarés. »

Le lendemain, il fit partie de l'arrière-garde qui, sous le commandement direct de Vendôme, arrêta par son attitude les poursuites de Marlborough.

Surbeck entra à Gand le 13 juillet, et se porta au delà de la ville, jusqu'à Lovendigem, où l'armée battue se ralliait et se retranchait, sous la protection du canal de Bruges.

Le 25 juillet, le régiment passa à la brigade Brendlé (5e de la 2e ligne) ; le 1er août, à la brigade Buisson (7e de la 2e ligne).

Pendant le siège de Lille. — Eugène et Marlborough ayant réussi à amener à Menin des approvisionnements considérables, résolurent de s'emparer de Lille. Eugène fut chargé du siège; Marlborough devait en protéger les travaux.

Le 14 août, la place fut complètement investie. Son héroïque défense restera comme le plus beau titre de gloire du maréchal de Boufflers, qui malheureusement ne fut pas secouru.

Dans l'espoir d'intercepter les convois de l'ennemi, Vendôme porta son armée à Ninove, le 28 août, puis à Tournai, le 2 septembre. Il s'avança ensuite jusqu'à la Marque qu'il passa le 10, et se mit en bataille. Il était supérieur en nombre à Marlborough ; mais on ne lui permit pas de combattre.

Le 16, l'armée fut repliée sur l'Escaut et Surbeck alla au camp de Pottes avec le corps La Châtre; le 19, nos trois bataillons se portèrent à Escanaffe et, le 28, à Berchem.

Lille capitula le 23 octobre.

Défense de Gand. — Le 2 novembre, Chamillard[2] arriva en Flandre, pour mettre l'accord difficile à établir entre le duc de Bourgogne, Vendôme et Berwick. Il fut décidé que l'armée des deux couronnes (c'est ainsi que se nommaient les troupes de France et d'Espagne) se retirerait derrière le canal de Bruges à Gand et derrière l'Escaut. Surbeck fut ainsi envoyé, le 3 novembre, au Rabot de la Lièvre, près de Gand.

On resta dans l'inaction jusqu'en décembre. Après l'infructueuse tentative de

1. Eugène a devancé son armée, qui n'arrivera sur le théâtre des opérations qu'à la fin de la campagne.
2. Ministre de la guerre.



l'Électeur contre Bruxelles et la prise de la citadelle de Lille qui se rendit le 8 décembre, Surbeck rentra à Gand, sous les ordres du comte de Lamothe.

Marlborough investit la place presque sans être inquiété. Il ouvrit la tranchée dans la nuit du 24 au 25 décembre. Le 30, la ville capitula, et la garnison laissée libre fut conduite à Tournai.

Surbeck arriva dans cette ville le 4 janvier 1709. Il en repartit le 6, pour aller à Valenciennes qu'il quitta le 10, et arriva enfin à Namur, le 15 janvier. Il y prit ses quartiers jusqu'en avril.

V. — Campagnes de 1709, 1710 et 1711.

Dans les lignes de la Lauter (1709-1710). — Le 12 avril 1709, Surbeck fut dirigé sur Haguenau en Alsace, où une armée assez considérable se formait sous les ordres du maréchal d'Harcourt [1], sans autre mission que de couvrir le pays et de fournir au besoin des renforts à l'armée de Flandre.

Le régiment, qui avait travaillé longtemps à la construction des lignes de la Lauter et qui les avait déjà occupées deux ans auparavant, fut employé de ce côté. Les 1er et 2e bataillons s'établirent à Langschleithal et le 3e à Oberbronn.

L'armée ennemie opposée au maréchal était rassemblée sous Ettlingen. Du 11 au 26 juin, d'Harcourt fit une pointe sur la rive droite du Rhin par Kehl et Fort-Louis; mais pendant cette expédition, Surbeck resta à la garde des lignes.

Les Impériaux de leur côté firent une feinte sur Philippsbourg, puis, marchant par leur gauche, passèrent le fleuve à Neubourg près d'Huningue. Ils furent complètement écrasés à Rumersheim, à une lieue de Neubourg.

Là se bornèrent les opérations sur le Rhin en 1709. Les lignes de la Lauter ne furent donc pas attaquées. Surbeck les occupa jusqu'au commencement de juillet 1710, sans avoir à les défendre.

Retour en Flandre. — A cette époque, nos trois bataillons reçurent l'ordre de rejoindre l'armée de Flandre. Chemin faisant, à Stenay, ils furent arrêtés et dirigés à l'Est sur Longwy, pour s'y opposer à un corps ennemi qui menaçait la Champagne.

Cette mission remplie, nos bataillons reprirent leur marche vers la Flandre où commandait Villars. Ils firent leur jonction avec le chevalier de Luxembourg, à hauteur de Bouchain.

En octobre et novembre, ils demeurèrent cantonnés dans les environs d'Arras et prirent enfin, le 20 novembre, les anciens quartiers de 1708 à Namur.

1. Vers la fin de 1710, Villars, incommodé par la blessure qu'il avait reçue à Malplaquet, l'année précédente, avait dû laisser pendant quelque temps le commandement de son armée au maréchal d'Harcourt.



Au camp de Douzy. — Surbeck fit la campagne de 1711 à l'armée de Flandre dont le maréchal de Villars venait de reprendre le commandement. Le régiment se rendit, au commencement de mai, au camp de Douzy entre Valenciennes et Bouchain. Il y forma, avec trois bataillons de Brendlé, la brigade Sury au centre de la 2e ligne, sous les ordres du lieutenant général de Magnac.

Combat d'Arleux. — Surbeck prit part en 1711 aux mêmes opérations que Royal-Italien entre la Scarpe et l'Escaut [1].

Le 23 juillet, le régiment se distingua tout particulièrement au combat d'Arleux, poste fortifié par Marlborough que Villars fit attaquer par 16 bataillons et 16 escadrons. « *Les grenadiers de Surbeck*, dit Susane, *avaient pénétré les premiers dans le fort et avaient fait la garnison prisonnière*. Vingt-sept d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. »

Le régiment fut ensuite jeté dans Valenciennes où il passa l'hiver.

VI. — Campagne de 1712 [2].

Concentration. — Surbeck continua en 1712 à servir à l'armée de Flandre. Au commencement d'avril, il se replia sur la Sensée où Villars opérait sa concentration. Le régiment passa quelques jours à Cambrai, puis il suivit les mouvements de l'armée sur l'Escaut, sans être engagé.

Bataille de Denain. — Le 24 juillet, Surbeck prit la part la plus brillante à la mémorable bataille de Denain. A l'attaque de la tête de pont conduite par Villars en personne, il marcha à l'assaut, sous un feu terrible de mitraille qui le décima, sans arrêter son élan.

Ce fut le moment le plus chaud de la journée, et il fallait se hâter : il fallait vaincre avant l'arrivée d'Eugène dont les têtes de colonnes se montraient déjà dans le lointain. Surbeck fit héroïquement son devoir; mais sur 500 hommes que coûta le succès, il eut plus de 150 tués ou blessés. Il perdit les capitaines de Courtel et Ployart et les lieutenants Kaybert, d'Arzan et Peyer. Qu'importe! il avait le droit d'être fier : il avait puissamment contribué à la victoire qui sauva la France!

« Telle est cette dure fatalité de la guerre qui passe, dit Thiers [3], de la tête des uns sur la tête des autres, obligeant ceux-ci à mourir pour que ceux-là vivent et triomphent. » Et c'est pour cela qu' « en dépit des philosophes moralistes, on mettra toujours le métier des armes au-dessus de tous les autres » [4].

1. Voir croquis 6, p. 45.
2. Voir pour plus de détails le récit de cette campagne et le croquis 7, p. 46, 47 et 48.
3. *Consulat*, t. I, p. 246.
4. Hallam.

Sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain. — Villars sut profiter de sa victoire : pendant qu'Eugène levait le siège de Landrecies, il alla assiéger Douai, dès les premiers jours d'août. Surbeck assista aux opérations du siège. La tranchée fut ouverte le 14 août, et la place capitula le 8 septembre, sans qu'Eugène ait pu la secourir.

Dès le 9, l'armée investit Le Quesnoy. Le 10, Eugène prit position à deux lieues de nos postes. La tranchée n'en fut pas moins ouverte, dans la nuit du 17 au 18. Surbeck perdit devant Le Quesnoy le capitaine Schmiedbourg. La ville ouvrit ses portes le 4 octobre.

Le même jour, le régiment contribuait à l'investissement de Bouchain dont la garnison se rendit à discrétion, le 18, après huit jours de tranchée ouverte.

Ce fut la dernière opération de l'année. Eugène prit ses quartiers vers Bruxelles, pendant que Villars étendit ses troupes en toute sécurité, le long de la frontière, dans de bons cantonnements. Surbeck retourna à Cambrai.

VII. — Campagnes de 1713 et 1714.

Prise de Kayserlautern. — Le 26 mai 1713, Surbeck quitta Cambrai et se rendit à Metz, d'où il fut envoyé en Alsace pour la troisième fois depuis le commencement de la guerre. Le traité d'Utrecht (signé le 11 avril entre tous les belligérants, sauf l'Allemagne) assurait la neutralité dans les Pays-Bas et en Italie et par conséquent limitait au Rhin le théâtre des opérations.

Eugène s'était encore concentré à Ettlingen. Pour l'en déloger, Villars fit d'abord une pointe sur la rive droite, puis revint sur la rive gauche, et masquant les têtes de pont de l'ennemi, marcha sur Spire. Pendant ce temps, Surbeck prit part au court siège de Kayserlautern qui se rendit à discrétion.

Siège de Landau. — Nos bataillons furent ensuite dirigés sur Landau où les grenadiers de Surbeck s'étaient déjà distingués en 1711 et allaient encore donner une nouvelle preuve de leur bravoure et de leur dévouement.

Landau fut investie le 22 juin. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 24 au 25.

Le 18 août, à l'attaque des contre-gardes, deux de nos compagnies de grenadiers « passant la rivière[1] au-dessous du pont qui avait été rompu, *escaladèrent les rochers avec une audace incroyable* et s'en rendirent maîtres jusqu'à la première place d'armes du chemin couvert dont ils enlevèrent aussi quatre traverses ». Ce hardi coup de main coûta la vie au lieutenant Révilloz.

Landau capitula le 8 août, avec une garnison de 12 000 hommes réduite en deux mois à 8000. Surbeck demeura à Landau en garnison jusqu'en juin 1714.

1. La Queich.



Encore sur la Lauter. — Le colonel du régiment, Jean-Jacques Surbeck, lieutenant général, mourut le 5 mai 1714; le 8, le régiment passa sous les ordres du colonel Jean-Jacques d'Hémel, du canton de Saint-Gall, qui servait au corps depuis trente et un ans.

Celui-ci nous ramena dans les lignes de la Lauter où le régiment demeura, sans être inquiété, jusqu'à la paix générale.

En novembre, Hémel fut mis en garnison à Phalsbourg et à Marsal. Ainsi se termina pour le régiment cette guerre longue et pénible pendant laquelle il s'était fait remarquer sur tous les champs de bataille de Flandre et d'Alsace par son esprit de corps, son courage et son entrain.

CHAPITRE V

TRENTE ANS SANS COMBATTRE

I. — *Commandement.*

Bonne tenue du régiment. — Après la guerre de la succession d'Espagne, le régiment attendit trente ans avant de reparaître sur un champ de bataille.

Pendant ce long espace de temps, il fut toujours tenu sur un bon pied, travailla sans relâche au perfectionnement de son instruction militaire et ne cessa de donner des preuves de son zèle pour le service et de sa fidélité au Roi. A cette époque, *les régiments suisses* « *offrent seuls*, dit Quarré de Verneuil, *une composition homogène et particulièrement solide* ».

Changements de colonels. — Le colonel Hémel, qui avait pris le commandement du régiment à la fin de la guerre de la succession d'Espagne, mourut avec le grade de brigadier, le 10 mai 1729. Le régiment passa alors au baron Jacques-Charles de Bésenval de Brunsthal, nommé par commission du 17 mai 1729.

Bésenval, devenu lieutenant général, mourut le 16 octobre 1738. Le régiment passa alors au brigadier Abraham Jeoffrey de la Cour au Chantre, par commission du 26 octobre 1738.

II. — *Organisations.* — *Soldes.*

Compositions successives du régiment. — A la paix d'Utrecht, Hémel était formé de trois bataillons comptant chacun 3 compagnies de 200 hommes. En 1715, il fut réduit d'une compagnie et organisé à 2 bataillons de 4 compagnies.

L'ordonnance royale du 10 décembre 1717 régla ainsi ce qu'on appelait la

« discipline » dans les huit régiments suisses alors sur pied : « Il y a par compagnie, dit l'ordonnance, un fourrier, un porte-enseigne, un capitaine d'armes, un prévôt et quatre trabans avec huit drapeaux par régiment (un drapeau par compagnie)..... Les sergents, les trabans suisses sont armés d'allebardes, d'épées, de sabres, de fusils et de bajonettes[1]..... Les compagnies dont les capitaines ne servent pas au corps ont des capitaines par commission du roy avec l'attache du colonel général, payez[1] par les deux trésoriers généraux de l'extraordinaire. »

En 1730, Bésenval est encore à 2 bataillons de 4 compagnies; mais les compagnies ne sont qu'à 160 hommes.

En 1733, le régiment est remis à 3 bataillons de 3 compagnies. Les compagnies sont à 200 hommes. Bésenval ayant de nouveau 9 compagnies possède 9 drapeaux. Un état de janvier 1734 décompte à l'effectif de Bésenval 47 officiers et 1753 hommes groupés en 3 bataillons de 3 compagnies. A la fin de la même année, dit Susane, le régiment fut porté à 4 bataillons. Ces augmentations s'expliquent par la guerre de la succession de la Pologne qui aurait pu nécessiter l'entrée en campagne.

Le 8 janvier 1737, Bésenval fut remis à 2 bataillons.

Ce que coûte le régiment. — Il nous a paru intéressant de donner ici quelques renseignements sur les soldes et sur le prix de revient d'un régiment suisse. Nous les puisons dans l'ouvrage de Chapuis à l'année 1734.

La solde revenait alors par an, en argent du temps, pour un fantassin suisse à 261 francs 15 sols 2 deniers 21/31; tandis que le fusilier français ne coûtait que 150 francs 11 sols 8 deniers 9/8. Le fantassin suisse était non seulement mieux payé que le fantassin français; mais il avait une solde plus forte que celle de tous les autres fantassins étrangers au service de la France.

PARTIES PRENANTES	POUR UNE COMPAGNIE		POUR LE RÉGIMENT	
	PAR MOIS	PAR AN	PAR MOIS	PAR AN
	Francs.	Francs.	Francs. Sols.	Francs.
1° État-major	»	»	1 960, 8	23 524
2° Chaque compagnie de 200 hommes suisses, officiers compris, soldés sur le pied de 17 fr. 8 sols par tête et par mois, soit	3 480	41 760	»	»
3° Gratification de 40 payes[1] au capitaine commandant la compagnie	696	8 352	»	»
Total pour une compagnie.	4 176	50 112		
4° Pour les 9 compagnies que comptait alors le régiment	»	»	37 584	451 008
5° Pour le régiment	»	»	39 544, 8	474 532

1. En 1738, cette gratification a été réduite à 27 payes.

1. Orthographe du texte original.

Le tableau ci-dessus donne exactement la solde d'un régiment suisse en 1730. Les chiffres ne concordent pas complètement avec les indications de Chapuis.

III. — Garnisons.

Dans le Nord-Est. — Le régiment resta en garnison près de notre frontière Nord-Est, pendant presque toute cette période de calme qui inaugura le règne de Louis XV et de ses ministres pacifiques.

En 1716, il occupa Rocroy, Philippeville et Givet.

Pendant la guerre de la succession de Pologne, il fut renforcé, comme nous l'avons dit plus haut, et fit partie de l'armée d'observation chargée de garder la frontière, de la mer du Nord à la Meuse.

Dessèchement de l'étang de Clagny. — En juin 1736, Bésenval fut envoyé à Versailles où il fut employé au comblement de l'étang de Clagny qui s'étendait du village de Clagny à la chaussée qui conduisait de Versailles à Marly.

A l'extrémité de cet étang, sur l'étroit chemin qui le bordait et qui est aujourd'hui la rue de Maurepas, Louis XIV se rendant à Marly, fut un jour rencontré par un charretier qui conduisait une voiture très chargée. « Faites place, quittez le pavé, criait le garde. Ne voyez-vous pas que c'est le Roi! — Eh! répondit tranquillement le paysan, qu'il s'embourbe, s'il veut, il est mieux attelé que moi. » Le roi, loin de se fâcher, se mit à rire et fit prendre la terre à son carrosse.

L'étang fut transformé en prairie « à cause des mauvaises exhalaisons qui en provenaient »[1], et l'on construisit au bas de la rue des Réservoirs un abreuvoir qui disparut en 1775, quand on fit le quartier des Prés.

« Jusqu'à l'établissement du système des étangs et rigoles qui fournissent encore aujourd'hui les eaux des fontaines jaillissantes du parc de Versailles, les eaux venaient de l'étang de Clagny, situé au bas de la rue des Réservoirs[2]. »

Ces travaux de terrassement dans un sol marécageux furent pour le régiment une besogne très pénible; mais ils contribuèrent efficacement à l'assainissement et à l'embellissement de cette partie de Versailles où s'élevèrent bientôt de riches hôtels et de gracieuses villas qui furent occupés par des seigneurs et des dames célèbres de la cour de Louis XV.

Bésenval était à la revue qui fut passée par le roi, le 30 juin, dans la grande avenue du château de Versailles.

En octobre de la même année, il fut envoyé à Saint-Omer, où il se trouvait encore au moment où éclata la guerre de la succession d'Autriche.

1. Extrait des registres du conseil d'État. Archives de la préfecture de Seine-et-Oise.
2. *Histoire de Versailles*, par J.-P. Leroy, t. I, p. 17.



CHAPITRE VI

GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

I. — Campagne de 1744.

Préliminaires. — Au commencement de l'hiver de 1742, La Cour au Chantre (2 bataillons), sous les ordres du maréchal de Noailles qui commande en chef sur la frontière, est envoyé à Bergues avec un bataillon de Royal-Marine et un bataillon de Saint-Maixent milice.

Le 22 septembre, le troisième bataillon est rétabli et le régiment est mis en garnison à Calais.

Le 14 octobre 1743, les 1[er] et 2[e] bataillons, désignés pour faire partie de l'expédition d'Écosse, vont à Dunkerque, où se réunissent dans un camp les troupes destinées au débarquement projeté, sous les ordres du comte Maurice de Saxe, du roi Jacques III et du prince de Galles son fils.

Les préparatifs ne furent terminés qu'en mars 1744.

Causes de l'expédition d'Écosse. — Depuis le traité d'Utrecht, les tentatives faites par la maison de Stuart pour remonter sur le trône d'Angleterre n'avaient fait qu'augmenter le nombre de ses ennemis. Malgré ses instances, ni la France, ni l'Espagne ne l'avaient encore secourue, parce que la France avait eu les mains liées, tant que la paix avait subsisté. La guerre qui agitait maintenant l'Europe permettait de s'affranchir des engagements pris. Aussi les mécontents d'Angleterre envoyèrent-ils des émissaires en France, pour traiter avec le cardinal de Fleury. Ce n'était plus un prétendant, c'était la nation anglaise qui, lasse du joug étranger, réclamait en faveur des Stuarts.

Louis XV résolut donc de faire une expédition d'Écosse, pour appuyer le protégé de la France et exécuter en même temps une diversion qui semblait devoir être favorable aux affaires de Flandre.

Une tempête fait renoncer à l'expédition. — Le corps de débarquement confié à Maurice de Saxe comprenait 16 bataillons et 4 escadrons. Sur l'état énumératif des régiments, figurait La Cour au Chantre avec cette mention : *Si le régiment suisse refuse de s'embarquer, il sera remplacé par les régiments de Languedoc et de Royal-Corse*. Cette observation s'explique par ce fait que les soldats suisses n'étaient pas astreints par leurs actes d'enrôlement à combattre hors du continent.

Notre régiment, qui n'a pas vu l'ennemi depuis 1714, accepte avec enthousiasme de faire partie de l'expédition quelle qu'elle soit.

Le comte de Saxe prit le commandement des troupes, le 23 février. Le 24, les bâtiments de transport commencèrent à se réunir. Le 5 mars, on s'embarqua. Quatre compagnies de La Cour au Chantre montèrent sur la *Fauvette* ; les autres compagnies du régiment prirent place sur diverses petites embarcations.

On partait joyeux, le cœur plein d'espérance, quand malheureusement, dans la nuit du 6 au 7 mars, une effroyable tempête jeta à la côte onze bâtiments qui périrent presque tous. « La demi-compagnie de Bude, dit Chapuis, du régiment La Cour au Chantre, embarquée sur le *Belandre*, qu'un coup de vent nord-est fit échouer à la côte de Dunkerque, fut sauvée... »

Le 8, on comprit qu'on n'était plus en état de tenter l'aventure avec chance de succès et l'expédition fut contremandée. La Cour au Chantre arriva à Dunkerque le 12 mars 1744. Sur l'état des bâtiments de transport rentrés à cette date dans le port de Dunkerque, figure en effet : « La *Fauvette*, de Brest. — Capitaine : Joseph Mignon, jaugeant 200 tonneaux et sur laquelle étaient 4 compagnies des 1er et 2e bataillons du régiment suisse La Cour au Chantre. »

En Flandre. — Maurice de Saxe tourna alors tous ses efforts contre la Flandre et les Pays-Bas autrichiens, où il gagna le bâton du maréchal.

Deux armées furent formées : l'une, sous le maréchal de Noailles, chargée des sièges; l'autre, sous Maurice de Saxe, devant tenir la campagne pour couvrir les sièges.

La Cour au Chantre fit partie de l'armée de campagne. Le 11 mai, nos deux premiers bataillons vont de Dunkerque à Bergues. Le 3e est toujours à Calais. Le 12, les 1er et 2e bataillons campent près de Cassel; le 13, près de Bailleul et, le 14, près d'Armentières où se rassemblent 22 bataillons et 19 escadrons. Le 15, ils assistent à la revue de l'armée du comte de Saxe passée par le roi, qui rejoignit ensuite les troupes de siège. Le 17 mai, La Cour au Chantre campe à Dottignies, sur le ruisseau d'Epières, et, le 18, à hauteur de Courtrai, la gauche à Harlebeck.



En juin, nos deux bataillons de campagne sont en 2e ligne, sous les ordres du maréchal de camp Souvré et du lieutenant général Bérenger. Ils suivent dans ses positions l'armée de couverture qui se déplace vers le Nord, pour protéger successivement les sièges de Menin, d'Ypres et de Furnes. Ces places cédèrent d'ailleurs en quelques semaines au talent de nos savants ingénieurs.

Le régiment acheva la campagne au camp devant Courtrai qui se rendit également. En juillet, il passa sous les ordres du maréchal de camp Seedorf et du brigadier marquis de Chambonas, qui fut remplacé, le 18, par le brigadier de Coëtlogon.

A la fin du mois, le 28, nos trois bataillons se réunirent à Gravelines. Les opérations en Flandre étaient terminées : l'ordre de dislocation portait que « les 1er et 2e bataillons de La Cour au Chantre passeraient, pour se rendre à Gravelines, le 26 juillet à Rousbruge et le 27 à Bergues; pendant que le 3e bataillon partirait, le même jour, 27, de Calais, pour aller, lui aussi, à Gravelines. »

Le 1er novembre, nos trois bataillons retournent à Calais. Ils y arrivent le soir même et y prennent leurs quartiers d'hiver.

II. — Campagne de 1745.

Siège de Tournai. — La campagne de 1745 s'ouvrit en Flandre par le siège de Tournai. Les trois bataillons de La Cour au Chantre venant de Calais arrivent, le 22 avril, à Tannières où se concentre l'armée du maréchal de Saxe.

Le 23, on campe à Xieuvrain; le 24, à Perwels; enfin, le 26, on est devant la place. La Cour au Chantre, faisant brigade avec Wittmer, campe sur la hauteur de la commune d'Orcq.

La tranchée fut ouverte quatre jours après l'arrivée, le 30 avril. Quelques extraits de l' « ordre du maréchal de Saxe pour le service de la tranchée devant Tournai » donneront au lecteur une idée des mœurs et coutumes militaires de cette époque :

« Les détachements qui n'auraient point fait leur travail au jour, resteront jusqu'à ce qu'ils l'aient achevé...

« Les travailleurs qui se seront absentés ou auront manqué pendant la nuit, ne seront pas payés et seront mis, trois jours de suite, une heure chaque fois, au piquet à la tête du camp...

« Lorsque les travailleurs de nuit se seront tous retirés et qu'il fera grand jour, c'est-à-dire vers six heures, on prendra, dans chaque bataillon de la tranchée, 200 hommes qui seront payés à raison de 10 sols, pour élargir et perfectionner les tranchées. Il sera commandé un capitaine et un lieutenant par 50 hommes. Ces hommes travailleront de six heures à midi et au besoin jusqu'à tâche achevée... »

Cependant le duc de Cumberland marchait au secours de la place avec 60 000 Anglais, Hanovriens et Hollandais.

Le maréchal de Saxe détacha du siège 66 bataillons et 129 escadrons et prit ses dispositions pour combattre. Le roi et le dauphin arrivèrent au camp le 8 mai. Les dames de la cour étaient venues jusqu'à Arras, toutes en larmes; aussi dans le camp français, la veille de la bataille, on chansonnait gaiement la Maison du Roi :

« Nos belles font du sentiment :
Chacune embrasse son amant.
— Il ne faut pas pleurer vraiment!
Nous allons reprendre
Nos villes de Flandre.
On va se battre à Fontenoy.
En avant la Maison du Roy! »

On se battit en effet à Fontenoy et proprement. « Mes camarades, s'écria au début de l'action le prince de Soubise, en voyant un jeune gendarme saluer les boulets, nous devons, dans ce jour, avoir la tête d'un pied plus élevé qu'à l'ordinaire. Voilà les ennemis du roi!... » Les deux premières lignes françaises étaient rompues, la troisième était impuissante à rétablir l'ordre. C'est alors que chargea la Maison du Roi, notre dernière réserve.

Oui, nos troupiers avaient raison : En avant la Maison du Roi! Ce fut la victoire.

La Cour au Chantre faisait partie des vingt-sept bataillons laissés à la garde des tranchées, sous les ordres de M. de Brézé. Il ne fut pas engagé dans l'action; mais au bruit du canon, il en suivit toutes les péripéties et en partagea toutes les émotions.

Le siège de Tournai se continua sans être inquiété désormais. Le 17 mai, le régiment exécuta l'attaque de l'ouvrage à cornes. Dans cette opération, le lieutenant Willomier fut tué. La place capitula le 23 mai; la citadelle se rendit le 19 juin.

Sièges d'Oudenarde, d'Ostende et de Nieuport. — La journée de Fontenoy permit à l'armée de Flandre de s'emparer de presque toutes les villes situées entre la mer et l'Escaut.

La Cour au Chantre fut employé d'abord au siège d'Oudenarde, puis, en août, à celui d'Ostende dirigé par M. de Lowendall.

« Le 22 août, dit Susane, *les compagnies de grenadiers de La Cour au Chantre se couvrirent de gloire à l'attaque du chemin couvert*, mais elles y furent écrasées : il n'en échappa que quinze hommes. » Parlant de la même affaire, Fieffé s'exprime ainsi : « Les grenadiers du régiment suisse La Cour au Chantre se distinguèrent entre tous devant cette place. » Nos braves furent ensevelis dans leur gloire. Les capitaines Martine, Brendlé, Messinger et Bernardi, les lieutenants Reichenstein, Ristheloubor, Ravau et Masson furent tués.

Le capitaine Gallatin, qui avait eu la cuisse fracassée par un boulet, put être

ramené au camp. Là, comme il allait mourir, un de ses amis lui demanda ses dernières volontés à l'égard de son jeune fils resté à Genève. Gallatin se redresse et répond : « *Qu'il suive mon exemple !* » Parole sublime dans sa simplicité, testament de soldat que nous devons recueillir comme s'il s'adressait à chacun de nous. Suivre son exemple, c'est servir jusqu'au dernier jour avec honneur et vaillance, c'est à l'occasion marcher à l'ennemi sans mesurer le danger, c'est savoir mourir s'il le faut, sans plainte et sans amertume.

Après la prise d'Ostende, La Cour au Chantre servit encore au siège de Nieuport. Enfin, le 10 octobre, il prit ses quartiers d'hiver à Ypres, sous le commandement du maréchal de camp de Romecourt et du lieutenant général de Cébert qui avait sous ses ordres treize bataillons.

III. — Campagne de 1746.

Prise de la citadelle d'Anvers. — La Cour au Chantre rentra en campagne en mars 1746. Il quitta Ypres et se rendit à Gand.

Le 30 avril, il partit de Gand sous les ordres du maréchal de camp d'Hérouville qui commandait la 1re division de la gauche de l'armée de Flandre. Il passa, le 1er mai, à Likorke ; le 2, à la Grande-Bigarde, et arriva, le 3, sous Bruxelles où se formait un camp de 102 bataillons et 91 escadrons.

L'armée de Flandre avait été fractionnée par le maréchal de Saxe en deux camps, l'un sous Bruxelles, l'autre sous Dendermonde. Les trois bataillons de La Cour au Chantre (formant brigade avec les trois bataillons de Seedorf) sont placés sous les ordres du brigadier La Brosse, du maréchal de camp Seedorf et du lieutenant général Clare. Ils campent sous Bruxelles, près du ruisseau de la Volouve, où ils font partie de la 2e ligne commandée par le lieutenant général Bulkley.

Le 9 mai, l'armée entière campe à Perck ; le 11, à Steen ; le 15, elle franchit la Dyle et s'établit sous Malines ; le 17, elle occupe Lier ; le 18, elle passe la Nèthe et s'étend d'Hérenthals à Anvers.

Le 4 juin, La Cour au Chantre est devant Anvers, dont le maréchal a résolu de s'emparer. Le régiment prit part aux diverses opérations contre cette place et contribua particulièrement à la prise de la citadelle.

Prise du château de Namur. — Nos trois bataillons furent ensuite envoyés, sous les ordres du maréchal de camp Thomé, au petit corps d'armée du lieutenant général comte de Ségur détaché, le 13 août, de l'armée de Flandre, avec mission de prendre position à Philippeville pour veiller à la sûreté de la Sambre et de la Thiérache.

Le 1er septembre, le corps Ségur campe à Falmaigne ; le 5, il investit Namur

dans la partie d'outre-Meuse. Le maréchal de Saxe couvrit le siège avec 100 000 hommes. La Cour au Chantre prit part aux opérations du siège et fut engagé dans l'attaque du château.

Bataille de Raucoux. — Le 20 septembre, le corps Ségur alla camper à Gerbisée; le 21, à Breffe, et, le 23, à Horell. Il rejoignit ensuite l'armée du maréchal de Saxe qui s'étendait de Bruxelles à Saint-Tron et à Tongres.

Les alliés, auxquels s'était joint le prince Charles avec 50 000 Autrichiens, prirent position au nord de Liège en avant de Maëstricht, la droite au fort Saint-Pierre, le centre à Raucoux et la gauche à Waroux. La Jaar séparait les deux armées.

L'attaque fut prononcée à trois heures. La Cour au Chantre fit partie d'une des dix colonnes qui s'avancèrent de front sur la position, précédées par des travailleurs chargés d'ouvrir les routes avec des outils de pionniers. Malgré la résistance opiniâtre des bataillons anglais et hanovriens, Raucoux fut enlevé; mais on avait commencé trop tard : la nuit empêcha la poursuite, l'ennemi repassa la Meuse.

Ce fut le dernier épisode de la campagne. La Cour au Chantre retourna à Namur où il hiverna sous les ordres du maréchal de camp Simarion et du lieutenant général de Lowendall, avec 4 bataillons de Picardie, 3 bataillons de Custine, 2 bataillons de la milice et 5 escadrons de la Reine.

IV. — Campagnes de 1747 et 1748.

Marche sur Maëstricht. — Louis XV désirait la paix. Il avait demandé à la Hollande sa médiation dans ce but; mais le parti anglais prévalut et toutes les propositions furent rejetées. « La paix est dans Maëstricht! » disait le maréchal de Saxe, qui prit alors cette place pour objectif.

Le maréchal arriva à Bruxelles, le 30 mars. La Cour au Chantre, qui faisait partie du centre de la 1re ligne de l'armée de Flandre, cantonna, le 14 avril, à Lambreck sur la Dyle. Le 20 mai, il entra en garnison à Malines avec de Courten et la brigade des Irlandais, sous les ordres du maréchal de camp Rooth et du lieutenant général milord Clare. Le 26 juin, M. de Lowendall arriva à Malines. Les opérations commencèrent.

Le 2 juillet, La Cour au Chantre assista en réserve à la bataille de Lawsfeld dans laquelle le duc de Cumberland fut battu, mais put néanmoins se réfugier à Maëstricht sans être poursuivi.

Siège de Berg-op-Zoom. — Vainqueur à Lawsfeld, mais affaibli par la lutte qui avait été rude, le maréchal de Saxe ne se sentit pas en état d'attaquer Maëstricht : il ajourna donc cette opération et porta tous ses efforts contre Berg-op-Zoom, chef-d'œuvre de Coëhorn.



Le comte de Lowendall fut chargé de ce siège avec 53 bataillons et 45 escadrons.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 14 au 15 juillet. La Cour au Chantre, après avoir été sur la Demer avec Courten pour surveiller les mouvements des alliés, rejoignit les troupes de siège, le 29 août. Il s'y distingua en enlevant une partie du chemin couvert, dans la nuit du 5 au 6 septembre. Le 16 du même mois, nos bataillons prirent une part brillante à un assaut général. Le régiment était alors sous les ordres de M. de Saint-Germain.

La place capitula après deux mois et demi de siège. La Cour au Chantre hiverna à Braine-le-Comte, Soignies et Charleroi : 2 bataillons à Braine et Soignies avec 3 escadrons de Caraman ; 1 bataillon à Charleroi avec 2 escadrons des dragons de Beaufremont.

Siège de Maëstricht. — Le maréchal de Saxe réussit enfin en 1748 à investir Maëstricht. « La marche qui prépara ce succès, dit Rocquancourt[1], est des plus remarquables. »

Du 29 mars au 5 avril, La Cour au Chantre cantonna à Tombeckoverische entre la Senne et la Dyle, tirant son pain de Bruxelles. Il était sous les ordres de M. du Chayla qui formait l'extrême gauche de l'armée de Flandre avec 23 bataillons et 97 escadrons.

Dans l'embrigadement des 183 bataillons de l'armée, nos 3 bataillons et les 3 bataillons de Seedorf sont sous les ordres du brigadier de Grand-Villars. A la formation en divisions des troupes de la gauche sous les ordres directs du maréchal de Saxe, La Cour au Chantre, commandé par le maréchal de camp de l'Aigle, fait partie de la 1re division (lieutenant général de Brézé), qui comprend 11 bataillons et 17 escadrons.

Sous Maëstricht où l'on arriva le 13 avril, le régiment fut établi au camp situé sur la montagne Saint-Pierre. Les capitaines Claris, de Valdan, Glanière et Burkhard furent tués dans la tranchée.

Le maréchal de Saxe avait raison : la paix était dans Maëstricht. Un courrier du duc de Cumberland annonça, le 31 mai, que les hostilités avaient cessé.

Fin de la guerre. — Notre colonel, le brigadier de la Cour au Chantre, étant mort, le régiment passa, le 12 juillet, au brigadier Gaspard-Étienne Barbeau de Grand-Villars, qui commandait la brigade.

Le 20, nos trois bataillons quittèrent le camp de la montagne Saint-Pierre et allèrent occuper Fauquemont, Vieux-Fauquemont, Saint-Mariengraff et Sainte-Gertrude. Grand-Villars faisait alors partie du 2e corps, sous les ordres du comte de Lowendall.

Le 18 octobre, la paix fut signée à Aix-la-Chapelle. En décembre, l'armée se disloqua et les Pays-Bas furent évacués.

1. *Cours d'art militaire*, t. II, p. 33.

CHAPITRE VII

GUERRE DE SEPT ANS

I. — Campagne de 1757.

Au camp de Richemont. — Pendant la période de paix qui précéda la guerre de Sept ans, le régiment passa, le 15 juin 1749, au chevalier Jean-Alexandre de Balthazard et, le 20 janvier 1754, au baron Louis-Auguste Planta de Wildemberg.

Appelé en 1755 au camp de Richemont sur la Moselle, il y arriva le 26 août.

L'armée était alors très négligée. « La plupart des officiers, dit le maréchal de Saxe dans son traité des légions, ne savent ni commander, ni se faire obéir; et ceux qui le savent n'osent souvent le faire de crainte de s'attirer la haine de leurs camarades qui croient que la punition fait déserter le soldat ou d'être blâmés de leurs colonels qui ne connaissent pas les conséquences de la discipline. »

Les succès de Frédéric II pendant la guerre de succession d'Autriche avaient fait au contraire de l'armée prussienne un sujet d'admiration pour tous. « Quiconque n'a point vu ou servi avec l'armée prussienne, ajoute le maréchal de Saxe, ignore jusqu'à quel point va leur exactitude et leur discipline et n'en peut connoître tous les avantages. » L'armée prussienne, qui n'a jamais été un modèle de modestie, était elle-même très pénétrée de son propre mérite. Bien que l'élan et l'enthousiasme n'aient jamais été le propre de cette nation, les règlements prussiens, après avoir préconisé les feux comme « l'unique moyen de destruction dont on se servirait désormais à lag uerre », ajoutaient : « La bravoure et la discipline de l'armée prussienne la rendent invincible. Elle doit être assurée que si l'ennemi, contre toutes les apparences, ne plie pas devant son feu, le parti le plus

infaillible et le plus avantageux qu'elle puisse prendre, est de charger, la baïonnette au bout du fusil; Sa Majesté peut répondre qu'aucunes troupes ne soutiendront son choc. »

Imbu de ces idées, le comte d'Argenson s'était décidé à introduire l'exercice à la prussienne dans l'armée française et deux ordonnances avaient été rédigées à cet effet en 1753 et en 1755. En même temps que la dernière, avait paru le *Traité des plésions*[1] du baron de Ménil-Durand qui vantait au contraire l'ordre profond.

Des études comparatives devaient se faire dans les camps d'instruction. On espérait aussi, dit Rocquancourt, « que l'émulation naîtrait du contact des corps entre eux et qu'en éloignant le soldat et l'officier d'une garnison où ils n'avaient que trop d'occasions de se livrer aux débordements d'une vie licencieuse, on les rappellerait à des habitudes plus militaires ».

Planta passa un mois au camp de Richemont. La guerre qui allait commencer interrompit les discussions d'écoles et les expériences.

Marche de concentration. — Comme nous l'avons dit dans le 1er livre, l'Angleterre avait attaqué nos colonies, sans déclaration de guerre, en 1755; de même, le 30 août 1756, le roi de Prusse entra perfidement en Saxe avec 60 000 hommes.

Cette agression imprévue indigna l'Europe et la mit en feu. Louis XV, en exécution du traité de Versailles conclu le 1er mai 1756, envoya 24 000 hommes sur le Mein, pendant qu'une armée de 80 000 hommes entrait en Hanovre. Planta (2 bataillons) fit partie de ce corps de 24 000 hommes composé de 32 bataillons et 22 escadrons et destiné à opérer dans le haut Wéser sous les ordres du prince de Soubise, après s'être réuni à Erfurt à l'armée des cercles que Napoléon Ier, dans ses Commentaires, qualifie de « fort mauvaises troupes »[2].

Pour se rendre au point de concentration, les régiments firent route isolément ou par deux. Planta, qui était de la colonne de gauche, marcha avec deux escadrons de Poly. Il franchit le Rhin à Fort-Louis et passa, le 2 août 1757, à Rastadt; le 3, à Muhlbourg; les 4 et 5, à Bruchsal; le 6, à Wissloch; le 7, à Heidelberg[3]; les 8 et 9, à Weinheim; le 10, à Heppenheim; le 11, à Eberstadt; les 12 et 13, à Diebourg; les 14 et 15, à Aschaffenbourg; le 16, à Hanau où il traversa le Mein; les 17 et 18, à Langenselbourg; le 19, à Gelnhausen; les 20 et 21, à Salmunster; le 22, à Schluchtern; le 23, à Neuhof; les 24 et 25, à Fulde; le 26, à Hunfeld; les 27 et 28, à Mausbach; les 29 et 30, à Vach; le 31, à Marskalt; les 1er et 2 septembre, à Eisenach; le 3, à Magsterstadt; le 4, à Friendstadt et enfin le 5, à Erfurt.

1. De Ménil-Durand donnait le nom de plésion à une colonne de 768 hommes rangés sur 24 de front et 32 de profondeur. Cette colonne se divisait perpendiculairement au front en deux *manches* et parallèlement en quatre *sections*. Les officiers étaient placés aux files extérieures de la colonne et, comme on disait, en *paremens de la muraille*.

2. T. IV, p. 344, édition Plon.

3. L'ordre de marche prescrivait un autre itinéraire: mais l'ordre primitif fut modifié pendant la route.

Préliminaires de la bataille de Rosbach. — Frédéric II, préoccupé par la marche de Soubise, laissa à Bevern le soin de défendre la Silésie et quitta, le 24 août, son camp de Bernstadt avec 16 bataillons et 30 escadrons, pour se porter sur la Saale, où les Français allaient faire leur jonction avec les contingents de l'Empire, commandés par le prince de Hildbourghausen.

Le 12 septembre, après avoir été rejoint par le prince Maurice, il se porta sur Erfurt. A son approche, Soubise se retire à Eisenach.

Le 15, Frédéric poussa jusqu'à Gotha, puis rétrograda momentanément vers l'Elbe, afin de couvrir Berlin menacé par un corps autrichien; mais il laissa Seydlitz à Erfurt, pour masquer sa retraite.

Soubise était allé en personne faire une reconnaissance à Gotha avec 8000 grenadiers et quelques escadrons, lorsque de son côté Seydlitz poussa une pointe vers cette même ville avec 1500 chevaux. Soubise, mal gardé, fut surpris au moment où il allait se mettre à table. Il n'eut que le temps d'ordonner la retraite qui s'exécuta en assez grand désordre et fit sur le moral de l'armée une impression des plus fâcheuses. Seydlitz prit dans Gotha, dit Chapuis, un grand nombre de secrétaires, d'officiers de cuisine, de valets de chambre, de comédiens et de comédiennes, de coiffeurs, etc., etc.; il trouva, dans les bagages des chefs, des caisses d'eau de lavande, de poudre à la maréchale ou à la Pompadour, des parasols, et jusqu'à des singes et des perroquets. On comprend le peu de mobilité d'une armée ainsi escortée.

Soubise, de plus en plus indécis, n'entreprenait rien. Frédéric, qui attendait des renforts, porta alors son quartier général à Belstadt où il resta jusqu'au 10 octobre.

Cependant le général autrichien de Haddick réussit, le 16 octobre, à entrer dans Berlin où il leva des contributions parmi lesquelles il stipula 24 paires de gants pour l'Impératrice. Cet acte d'audace réveilla l'ardeur de Soubise qui se décida enfin à sortir de son inaction.

Dans le mouvement de l'armée sur Weissenfels, Planta, marchant avec Castella et Poitou, sous les ordres du chevalier Nicolaï, partit d'Eisenach et cantonna, le 23 octobre, à Bindersleben; les 24 et 25, à Buttelstadt, et le 28, à Posenheim, sur la rive droite de la Saale, non loin de Weissenfels, sur le chemin de Naumbourg à Leipsig.

Frédéric accourt et nous revenons sur la rive gauche. Planta formant brigade avec Castella, sous le brigadier Carbonier et le lieutenant général comte de Saint-Germain, est en 2e ligne, le 31 au soir, au camp de Reichertswerhen. Le 2 novembre, l'ennemi passe à son tour la rivière et semble vouloir nous attaquer. Mais Soubise avait réuni toutes ses forces en un seul camp dans une bonne position et Frédéric ne jugea pas l'occasion favorable. L'armée prussienne se replia et se posta, la droite à Berda, le centre à Schortlau et la gauche à Rosbach.



Bataille de Rosbach. — Enhardi par cette retraite, Soubise projeta à son tour d'attaquer son adversaire en tournant sa gauche, de manière à couper sa retraite sur Mersebourg.

Le 5 novembre, à 11 heures, le mouvement commença. Soubise, trop confiant dans ses forces, lança l'armée en trois colonnes sans avant-garde. Planta formait brigade avec Reding, sous le brigadier Reding.

Nos troupes débordèrent en effet la gauche prussienne, coupèrent la route de Weissenfels et gagnèrent celle de Mersebourg; mais Frédéric avait observé notre marche. Masqué par des collines, il fit un changement de front, en avançant sa droite et, lorsque nos colonnes furent à moitié engagées entre l'ancien point d'appui de sa gauche et la route de Weissenfels, il démasqua brusquement son artillerie, ouvrit un feu violent et fit charger sa cavalerie. Nos cavaliers surpris sont rejetés sur l'infanterie; les contingents des cercles prennent la fuite en désordre, tirant sur nous ou jetant leurs armes. Soubise n'eut bientôt d'autre ressource que de soutenir héroïquement la retraite avec sa réserve d'infanterie. Nos chefs de cette époque avaient peut-être cultivé les boudoirs plus que la tactique militaire; mais ils n'avaient pas oublié d'être braves.

Tel est l'ensemble de cette malheureuse journée. Laissons maintenant la parole à Quarré de Verneuil [1], qui aura plus d'autorité que nous pour affirmer la part honorable que prit Planta dans la résistance de la réserve. « *Le régiment de Planta*, dit-il, *était à Rosbach et s'y conduisit vaillamment*... Rosbach, qui dans nos annales est un nom douloureux mais non sans gloire, quoi qu'on en ait dit... Nous ne demanderons pas les détails de la journée à Voltaire, l'insulteur de l'armée française, qui offrit à Frédéric des traîtres pour lui livrer nos villes,... qui raillant, lui Français, le peuple français,

Ce peuple sot et volage,
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats...

écrivait à Frédéric au lendemain de Rosbach :

Votre esprit, votre humeur guerrière,
Des Français vous feront chérir.
Vous avez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

« Il n'y avait en effet à Rosbach, ajoute de Verneuil, que 18000 Français qui devaient servir d'auxiliaires à 32000 Allemands (Wurtembergeois, Bavarois et Badois). Ces derniers passèrent aux Prussiens pendant la bataille et tirèrent sur nous.

« L'issue ne pouvait être douteuse. Après les héroïques efforts de notre cavalerie, le général en chef, prince de Soubise, se met à la tête de deux régiments

1. *L'armée en France depuis Charles VII jusqu'à la Révolution*, p. 269.



suisses [1], les forme en carré et protège ainsi la retraite sous le feu de l'artillerie ennemie qui prend à revers des rangs entiers. »

En se sacrifiant pour le salut de l'armée et l'honneur de ses drapeaux, Planta fit de grandes pertes : son lieutenant-colonel, M. d'Arbonnier [2]; les deux commandants de bataillon Jossaud et Arder; l'aide-major Wielandt; les capitaines Grenu, Affleger, Turtin, Gallatin [3], Bertenschalz, Bouscard, Faller et six lieutenants furent blessés et faits prisonniers.

Retraite sur le Mein. — Les échecs de l'armée prussienne en Silésie obligèrent Frédéric à quitter la Saale. Les débris de l'armée de Soubise se rallièrent en trois colonnes. Planta, sous le brigadier Reding et le lieutenant général prince Camille, fit partie de la colonne de droite.

Formée à Grosvechsungen, cette colonne passa, le 13 novembre, à Holungen et, les 14 et 15, aux environs de Duderstadt. Le 16, Planta cantonna, un bataillon à Bugerwald, l'autre à Heiligenstadt. Le 25, le régiment se remit en route avec Castella (colonne du centre), pour se replier jusqu'au Mein. Il arriva, le soir même, à Eschwege; le 26, il était à Suntra; les 27 et 28, à Rottembourg; le 29, à Hombourg; le 30, à Treiza; les 1er et 2 décembre, à Kirchain; le 3, à Volshausen; le 4, à Giessen; le 5, à Butzbach; les 6 et 7, à Friedberg et, le 8, à Vindeken.

Planta prit à la fin du mois ses quartiers d'hiver à Munden et Lichnau.

II. — Campagne de 1758.

Retraite jusqu'au Rhin. — Dès les premiers jours de l'année 1758, Planta fut désigné pour l'armée de Hanovre qui se réorganisa sous le commandement du comte de Clermont. Le 1er février, le régiment cantonnait à Berka, Varka et Waldt, non loin de Munden où l'armée du Mein s'était portée.

Le comte de Clermont concentrait ses forces sur la rive gauche du bas Wéser, lorsque le duc Ferdinand de Brunswick qui lui était opposé, se portant brusquement sur Verden, passa l'Aller et le Wéser, puis fondant sur Minden perça son centre et l'obligea à la retraite. Planta reçut l'ordre de se diriger sur Soest entre la Ruhr et la Lippe, pour y faire sa jonction avec l'armée de Hanovre. Le régiment fit route avec la 1re des deux colonnes du corps de Broglie. Le 20 mars, il était à Soest avec les 22 bataillons et les 22 escadrons du duc de Broglie.

De Soest, la retraite se continua jusqu'au Rhin avec une grande précipitation dans laquelle les troupes eurent à supporter beaucoup de fatigues et restèrent sou-

1. Voici comment s'exprime Fieffé, t. I, p. 339 : « Ce ne fut pas une bataille; ce fut une armée entière qui se présenta au combat et fit volte-face. *Il ne resta sur le champ de bataille que deux régiments suisses, Diesbach et Planta:* le prince de Soubise, ne voulant pas les exposer inutilement, alla à eux au milieu du feu et les fit retirer au petit pas. »

2. C'est lui qui prendra le commandement du régiment après de Planta.

3. Parent du capitaine tué à Ostende en 1745.

vent sans vivres. Cependant « quand l'armée de Hanovre arriva sur les bords du Rhin, dit Archenholtz, dans un état déplorable, couverte de haillons et exténuée de fatigue et de faim, la gaieté n'abandonna pas les troupes françaises. Elles chantaient, faisaient des gambades et paraissaient plus sensibles au manque de poudre qu'au manque de nourriture. » Pascal, parlant de la même retraite, dit dans son *Histoire de l'armée* : « Le soldat resta ce qu'il avait été de tout temps, brave, patient et dévoué. »

Bataille de Crévelt. — Le 3 avril, le comte de Clermont passa le Rhin à Dusseldorf. Planta, placé en deuxième ligne, fit alors brigade avec Courten et Jenner, sous les ordres du brigadier La Chenelas, de son colonel, le maréchal de camp de Planta et du lieutenant général de Saint-Germain. L'armée du Hanovre se reforma à l'abri du grand fleuve et prit une excellente position sur la rive gauche, près de Crévelt, la droite appuyée au Rhin.

Le duc Ferdinand franchit à son tour le fleuve et marcha sur Crévelt, le 19 juin.

Les troupes firent d'abord bonne contenance ; mais Ferdinand, laissant la moitié de ses bataillons devant notre front, partit avec l'autre moitié et exécuta à travers les marais qui protégeaient notre gauche, un grand mouvement tournant à la suite duquel il engagea la bataille sur nos derrières.

Le comte de Clermont ordonna la retraite.

Mouvements sur la Lahn et le Wéser. — Planta revint alors à l'armée de Soubise qui arrêta sur le Rhin les progrès du duc Ferdinand. Il y fut placé en 1re ligne. Dans la marche offensive qui contraignit l'ennemi à se replier à son tour, Planta partit, le 8 juillet, de Moërfelden ; arriva, le 9, à Schwalbach, le 10, à Hombourg, et campa du 11 au 15 près de Friedberg. Le 15, il alla à Kirchgons et Polgons ; le 16, à Klein-Lumès ; le 17, à Lolland ; le 18, à Rosdorff ; et séjourna au camp de Jesberg du 19 au 24.

Le 24, il alla à Orb, et, le 25, à Nidenstein où il resta jusqu'au 3 août. De là il gagna le camp de Warbourg. Il quitta ce camp pour aller s'établir au camp de Kleisberg du 3 au 12 septembre. Il retourna ensuite au camp de Warbourg jusqu'au 20 septembre ; puis alla au camp de Kall et se porta enfin jusqu'au Wéser, à Munden, d'où il était parti en février.

Quartiers d'hiver. — Planta resta près d'un mois et demi à Munden. Pendant ce temps, l'armée battue à Crevelt s'était réorganisée sous le commandement du maréchal de Contades. Elle avait repassé sur la rive droite du Rhin et s'était avancée jusque sous les murs de Munster ; mais après avoir vainement tenté de s'emparer de cette ville, elle était revenue sur la rive gauche.

Soubise, ayant alors sa gauche découverte, dut rétrograder à son tour et aller prendre ses quartiers sur le Mein.



Dans cette marche, Planta partant de Munden passa, le 22 novembre, à Cassel; le 23, à Fritzlar; le 24, à Treiza; les 25 et 26, à Winterchied; les 27, 28 et 29, à Mardorff; le 30, à Kirchain; le 1er décembre, à Hollar, et le 2, à Gambach. Enfin, le 3, il prit ses cantonnements jusqu'à la campagne suivante, le 1er bataillon à Forbach, le 2e à Vernheim.

III. — *Campagne de 1759.*

Préliminaires de la bataille de Bergen. — Les opérations recommencèrent en mars 1759. Le duc de Broglie avait pris le commandement des troupes réunies sur le Mein, et l'ancienne armée de Hanovre campait entre Clèves et Wésel, sous le nom d' « armée du Bas-Rhin ».

Ferdinand résolut d'attaquer d'abord de Broglie. Le 24 mars, il arriva à Cassel, le 30, à Fulde; mais il s'arrêta dans cette ville jusqu'au 10 avril, ce qui donna au duc de Broglie le temps de déjouer ses projets.

Les cantonnements furent resserrés de manière à permettre aux troupes de se réunir promptement à Bergen. Des postes détachés couvrirent nos emplacements.

Le 12 avril, l'ennemi arriva à Windeken. Dès le 11, de Broglie avait fait occuper Bergen par 8 bataillons, au nombre desquels les 2 de Planta et les 2 de Waldener qui formaient, avec Planta et Diesbach, la brigade Diesbach. Il posta en arrière 3 régiments français et plus en arrière encore 4 autres bataillons suisses et 3 autres régiments français. Le 12, il compléta ses dispositions.

Bataille de Bergen. — Le 13 avril, l'armée ennemie marcha sur Bergen en cinq colonnes. Vers huit heures et demie l'attaque commença.

Planta, déployé à l'extrême droite dans les vergers du village de Bergen, soutint bravement le premier choc des colonnes de la gauche ennemie conduite par le prince d'Issembourg. Le duc Ferdinand avait reconnu que le seul point abordable de notre position était Bergen. Aussi dirigea-t-il sur ce point une offensive des plus vigoureuses. L'opiniâtreté des défenseurs répondit à l'élan des assaillants.

La première ligne fut renforcée vers 10 heures. La lutte était des plus chaudes. Le prince d'Issembourg fut tué et l'ennemi recula.

Le duc Ferdinand était battu. C'était le premier succès important depuis le commencement de la guerre. Planta y avait largement contribué. Le duc de Broglie fut nommé maréchal.

Nouvelle marche jusqu'au Wéser. — Ferdinand se retira sur Fritzlar; de Broglie le suivit jusqu'à la Lahn.



Le marquis de Contades, voyant les succès de l'armée du Mein, franchit le Rhin en mai et, le 1er juin, fit sa jonction avec cette armée à Giessen sur la Lahn. De là il poussa jusqu'à Cassel où il entra le 11 juin.

De Broglie reçut, le 13, l'ordre de marcher sur Paderborn. Planta à l'avant-garde du maréchal entre à Paderborn le 18 juin; il arriva le 23 à Neuhaus, le 29 à Osterholtz, le 30 à Orlinghausen, le 3 juillet à Berworden, et le 7 à Engern.

Ferdinand s'était replié sur Osnabruck. De Broglie résolut alors d'enlever Minden, dont les fortifications en mauvais état n'étaient gardées que par une faible garnison.

Le 9 juillet, il fit une sommation inutile : le général Zastrow, gouverneur de la place, avait fait enlever tous les moyens de passer le Wéser en dehors du pont; mais un paysan indiqua à nos troupes une barque oubliée qui nous permit de jeter quelques hommes sur la rive droite, pendant la nuit du 9 au 10.

Le 10, Planta entra dans Minden par le pont dont un ouvrage à couronne insuffisamment défendu n'avait pu interdire l'accès à nos troupes.

Le 15, Planta cantonna à Buckbourg, sur la rive droite du Wéser, menaçant Hanovre, pendant que le gros des forces de Contades se rapprochait de Minden.

Bataille de Minden. — Le 17, Ferdinand se porta lui aussi sur le Wéser; puis, prenant appui sur la place de Niembourg, il remonta le cours du fleuve sur la rive gauche et s'approcha à peu de distance de Minden.

Après quelques tâtonnements, les deux adversaires avaient concentré leurs forces.

Le 31 juillet, au coucher du soleil, l'armée de Contades s'ébranla pour aller occuper ses positions de combat en avant de Minden, sur la rive gauche du Wéser, la droite appuyée au fleuve. Averti à 3 heures du matin, Ferdinand donna immédiatement ses ordres et, à 5 heures, son armée était en marche sur 8 colonnes.

Le duc de Broglie achevait à ce moment même de se mettre en bataille; mais il perdit trois heures à canonner l'ennemi. Contades devait prolonger sa ligne à gauche; mais son déploiement se fit lentement et sans ordre. Ce dernier mouvement n'était pas encore achevé que Ferdinand prenait à son tour l'offensive. Planta, engagé dès le matin sur la droite, fit jusqu'au soir une bonne contenance. Il contribua même à protéger la retraite qui, pour les troupes de Contades, commença dès onze heures du matin.

Le régiment eut, dans cette journée, 2 officiers blessés, dont le capitaine Vespyel, qui eut un bras emporté; il laissa 25 morts sur le champ de bataille et ramena 54 blessés.

Retraite sur le Rhin. — Contades passa sur la rive droite du Wéser et se dirigea sur Cassel par « marches suivies ». Le maréchal de Broglie attribua la

défaite à l'incapacité de Contades, qui à son tour reprocha à de Broglie la mollesse de son attaque. La cour donna raison à ce dernier, que la victoire de Bergen avait mis en faveur. Contades fut disgracié et de Broglie prit le commandement en chef.

Planta qui, jusqu'au commencement de l'année suivante, forma brigade avec Courten et Waldener, cantonna, le 13 août, à Ober-Velmar. Le 1er septembre, cette brigade, commandée par le brigadier Paravicini, alla à Wolfshausen, à une lieue de Marbourg. Le 12, elle campa sur la Lahn, à Munkelshausen, entre Giessen et Wetzlar.

Le 13 octobre, Planta laissa l'armée du maréchal de Broglie sur la Lahn et passa avec Courten et Waldener (brigade Waldener) sous les ordres du marquis d'Armentières, qui emmena avec lui 24 bataillons et 20 escadrons chargés de la garde du cours inférieur du Rhin.

D'après le tableau de repliement de cette petite armée, la brigade Waldener mit 24 jours à se rendre du camp de Dorstein à Mulheim. Le 26 décembre, l'armée campa en deux corps, l'un à Cologne, l'autre à Siegberg sur la Sieg. Ce dernier corps ne comprend que deux brigades d'infanterie dont la brigade Waldener. Planta y figure avec un effectif de 700 hommes.

Le 1er janvier 1760, la brigade Waldener fut placée sous les ordres du marquis de Voyer et alla de Langenbach à Ehrentraut, par Kirchberg et Hayn; puis, le 13, de Rendenroth à Neister en repassant par Hayn. Le 15, le régiment de Waldener ayant été complètement ruiné dans un engagement, fut remplacé dans la brigade par le régiment de Rochefort. Le brigadier de Rochefort en prit le commandement sous les ordres du lieutenant général marquis Dauvet qui la conduisit à Dusseldorf, où elle prit définitivement ses quartiers jusqu'à la campagne suivante.

IV. — Campagne de 1760.

Planta va pour la troisième fois sur le Wéser. — Planta rentra en campagne le 26 mai, avec Jenner et Courten (brigade Jenner), sous les ordres du maréchal de camp de Travers et du lieutenant général Dauvet qui commandait une des deux divisions de la réserve de gauche de l'armée. La réserve de gauche, conduite par le comte de Saint-Germain, se réunit en juin au gros de l'armée du maréchal de Broglie, dans les environs de Fritzlar.

L'armée se mit en marche sur Cassel. A la date du 22 juillet, l'effectif de Planta était de 32 capitaines dont 4 absents, 34 lieutenants dont 3 absents et 1139 hommes de troupe dont 920 présents sous les armes. Le régiment faisait toujours partie de la réserve (13 bataillons) dont le commandement avait été donné au chevalier de Muy.



Combat de Warbourg. — Le 3 août, le régiment fut engagé dans le combat de Warbourg. « *Planta*, dit Susane, *rivalisa de courage avec Touraine à l'affaire de Warbourg avec un ordre et une intrépidité admirables.* »

Quelques jours après, le 10 août, le lieutenant-colonel du régiment, Louis-Frédéric d'Arbonnier de Dizy, en devint le colonel en remplacement du lieutenant général de Planta, qui était mort en juillet. Le nouveau colonel devait bientôt ramener le régiment en France.

Retour en France. — Arbonnier fut en effet désigné pour quitter l'armée. Il était revenu à Cologne, lorsqu'il reçut l'ordre de rentrer définitivement en Alsace. L'itinéraire fixé était le suivant :

Départ de Cologne pour Herstel, le 3 novembre; coucher, le 4, à Remalgen; le 5, à Andernach; les 6 et 7, à Alken; le 8, à Castellanne; le 9, à Simmern; les 10 et 11, à Diesbach; le 12, à Kreutznach; le 13, à Altzey; les 14 et 15, à Dalsheim; le 16, à Grenestadt; le 17, à Tacheim; le 18, à Neustadt, et enfin le 19, à Landau. L'ordre de marche ajoutait en observation : « Les 2 bataillons de Lochmann (Suisse) suivront ceux d'Arbonnier. L'un et l'autre régiment prendront à Andernach du pain pour quatre jours; après quoi ils vivront au moyen de leur solde et de réquisitions. »

Ainsi se termina pour le régiment cette malheureuse guerre dans laquelle il protégea plus d'une fois la retraite de l'armée, contribua à plusieurs succès et fit preuve enfin d'une valeur d'autant plus digne d'éloges qu'il fut entouré de nombreux dissolvants et vit à ses côtés de bien tristes exemples.

Arbonnier s'arrêta quelque temps à Landau, puis fut mis en garnison à Metz.



CHAPITRE VIII

ENCORE TRENTE ANS DE PAIX

I. — *Changement de tenue.*

Conséquences de la guerre de Sept ans. — Après la guerre de Sept ans, comme nous l'avons déjà dit dans le 1er livre, l'engouement pour l'armée prussienne ne fit que s'accroître.

« Qu'on fasse de petits pas en ayant l'air d'en faire de grands, qu'on lève la jambe pour la rapporter bien vite à la même hauteur, on passera pour être habile, car, dira-t-on, l'alignement est bien gardé. »

Ces quelques mots, écrits par le prince de Ligne dans ses *Préjugés militaires*, donnent une idée du point où on en était venu, à force de vouloir imiter l'automatisme des enfants de la Sprée. Les ordonnances de 1764 et de 1776 sont une des conséquences de cet engouement inconsidéré.

La tenue était, dans l'armée prussienne, l'objet d'une sollicitude toute particulière. « Le soldat, dit Rocquancourt, passait son temps à polir, vernir et blanchir. » Ce souci de la belle tenue était devenu si grand que Frédéric II lui-même s'en moque dans ses Mémoires de Brandebourg. « Si la paix eût duré plus longtemps, dit-il, il est probable qu'on en serait aujourd'hui au fard et aux mouches. »

Nouvelle tenue de d'Arbonnier. — Nous avons développé longuement dans le premier livre comment, pour copier les uniformes des vainqueurs, on changea complètement la coupe des habits de nos régiments.

Le nouvel habit de d'Arbonnier fut garance avec parements bleus. La culotte et la veste furent également bleus. Habit et veste furent ornés des pattes ordinaires garnies de trois boutons blancs. La veste fut munie de brandebourgs blancs

et bordée d'un galon de laine blanche. Les boutonnières de l'habit furent bleues et les boutons bouchés et unis.

Le hausse-col fut en métal blanc et le chapeau bariolé d'argent.

En 1775, la tenue du régiment (devenu Aulbonne) fut de nouveau modifiée : l'habit rouge reçut un collet jaune.

L'année suivante, le régiment prit le collet vert; mais, en 1786, il reprit le collet jaune et cette couleur devint celle des parements et des revers.

II. — Garnisons. — État militaire.

Les colonels. — Après la guerre de Sept ans, le régiment avait été ramené à Landau par le colonel d'Arbonnier de Dizy. Celui-ci se démit de son commandement le 10 février 1763. Le régiment passa alors, le 18 février, au maréchal de camp Samuel de Jenner, qui le conserva plus de onze ans.

Le régiment passa ensuite, le 30 mai 1774, au maréchal de camp Paul d'Aulbonne, qui mourut en 1783.

Le maréchal de camp Jacques-André Lullin de Châteauvieux reçut le régiment après lui, le 30 mars 1783; il en fut le dernier colonel.

Garnisons de 1763 à 1778. — Jenner quitta Landau en mars 1763 pour aller à Metz; en mars 1764, il alla à Thionville; en août 1766, il fut envoyé au camp de Valenciennes.

L'acquisition de la Corse par la France[1] amena Jenner à Toulon le 5 novembre 1769. Le régiment resta un an à Toulon, prêt à s'embarquer pour Ajaccio au premier signal.

Le 16 octobre 1770, Jenner arriva à Huningue; le 12 octobre 1772, il était à Bitche. De là il fut envoyé dans le Nord, le 16 octobre 1773, à Gravelines; puis, le 19 septembre 1774, à Aire. Le 9 octobre 1775, Aulbonne envoya un de ses bataillons à Landrecies et l'autre à Avesnes. Le 6 novembre 1776, nos deux bataillons se réunirent à Bouchain où, dans la répartition du territoire français en 16 divisions à 3 brigades, Aulbonne fut le 10e régiment de la division du Haynault, commandée par le lieutenant général comte de Maillebois. Enfin nos bataillons arrivèrent ensemble, le 8 octobre 1777, à Valenciennes.

État militaire du régiment en 1778. — Pour faire diversion à cette longue énumération des garnisons occupées par le régiment, nous reproduisons ici l'état militaire du corps au commencement de l'année 1778.

Colonel : M. D'AULBONNE, maréchal de camp ✠ +[2].
Lieutenant-colonel : M. le baron DE CONSTANT REBEQUE, brigadier ✠ +.
Major : M. DE HARTMANIS, brigadier ✠ +.

1. Voir les détails dans le 1er livre.

2. ✠ croix de Saint-Louis, + ordre du Saint-Esprit.



Capitaines :

MM.
Keebach, rang de lieutenant-colonel ✠.
Baron de Gallatin ✠+.
Eglinger, rang de lieutenant-colonel ✠+.
Salis de Samade [1].
Brunner ✠+.
Schwitzer de Buonas, rang de l^{t}-colonel ✠.
Lussy.
Mallet.
Peyer.
Socin ✠.

MM.
Méquillet, aide-major.
Wetter.
Chevillard ✠+.
Pfyffer de Wiher.
Andermatt.
Rossy ✠+.
Ryhiner, aide-major.
Bumann ✠.
De Fywaz.

Lieutenants :

MM.
De Martines, rang de capitaine ✠+.
Raynald ✠.
Arpagaus.
Charrière.
Courtat, l'aîné.
Candriau ✠+.
Goëldlin, sous-aide-major.
Aldorffer.
Méquillet.
De Spini.

MM.
Paquier.
Jacot ✠+.
Bensigner, chargé de la caisse.
Fontaine.
Fabry.
Michel.
Lanther.
Kayser.
Bourcard, sous-aide-major.
Miville.

Sous-lieutenants :

MM.
Chaillet.
Keebach.
Fechter.
Baron de Tschoudy.
Bourcard.
Sandol.
Turretiny.
Chneider.

MM.
Lussy.
Mohr.
Fabry d'Aire la Ville.
Courtat.
Batthès.
Simenn.
Pfyffer de Wiher.
Gottrau.

En 1778, d'Aulbonne fait partie du 4e gouvernement de province (Flandre et Hainault) [2].

Garnisons de 1778 à 1789. — Aulbonne quitta Valenciennes pour aller le 11 février 1778 à Arras, et le 22 avril de la même année à Calais; le régiment alla ensuite tenir garnison dans l'Ouest, à la Rochelle, le 15 août 1778; puis dans le Midi, à Perpignan, le 31 octobre 1781.

1. Le même est appelé plus loin de Salis-Samade.

2.
Gouverneur général : maréchal prince de Soubise.
Lieutenant général : prince de Tingry.
Commissaire général : prince de Robecq.
Lieutenant des maréchaux de France, à Valenciennes : M. de Sars.

gouvernement particulier de valenciennes :
Prince de Tingry, **gouverneur**.
Ch. de Raincourt, **L. de R.**
De Ferrand, **major**.

citadelle :
Deshaulles, **gouverneur**. — De Caumont, **major**.

Devenu Châteauvieux, le régiment se rendit à Briançon dans les Alpes, le 21 mai 1783. Le 1er avril de l'année suivante, il arriva à Toulon et s'y embarqua pour la Corse le 1er mai.

Après un séjour de quatre ans dans les diverses garnisons de l'île, le régiment débarque à Toulon, le 24 mai 1788, pour aller à Sarrelouis. Chemin faisant, à Lyon, il reçut une autre destination et arriva le 9 juillet à Nantes.

Le 11 novembre de la même année, Châteauvieux fut envoyé à Nancy. Le 18 mai 1789, il se rendit à Orléans d'où il fut envoyé à Paris pour assister à la première fête du 14 juillet. A cette date, commencent pour le régiment une série d'événements d'une gravité exceptionnelle qui feront l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE IX

RÉVOLTE DE NANCY. — LICENCIEMENT

I. — Les événements de juillet 1789.

État de la France et de l'armée. — Nous sommes arrivés à cette période unique dans les annales du monde où la France, énervée par les abus, les scandales et les hontes de la fin du règne précédent, paraît oublier un instant la grandeur de sa monarchie plusieurs fois séculaire. Séduite par les brillantes théories des philosophes du XVIII[e] siècle, frémissante comme une robuste cavale dont l'éperon a fait saigner le flanc et dont le mors est tenu par une main inhabile, la France va rompre brusquement avec les traditions de son glorieux passé.

Rajeunie bientôt par la lutte, elle se lancera audacieusement dans une voie nouvelle pleine de promesses et d'écueils. Elle en sortira plus vaillante et plus forte; mais la secousse aura été terrible et sanglante.

C'est dans un des épisodes les plus douloureux de cette lutte des premiers jours que Châteauvieux va s'agiter, se briser... et disparaître, emporté par la tourmente.

Dans l'exposé de ces lamentables événements où la discipline reçut de si graves atteintes, le lecteur verra comment les soldats les meilleurs et les plus braves (et les Suisses de Châteauvieux étaient de ce nombre) peuvent être entraînés aux actes les plus répréhensibles, quand l'autorité se laisse entamer et que les passions mauvaises prennent le dessus. Nous constaterons que les révoltes sont le plus souvent le résultat d'un malentendu qu'on eût évité avec de la fermeté et du calme. Ces tristes pages appartiennent à l'Histoire; elles sont fécondes en enseignements et c'est pourquoi nous avons tenu à les reproduire avec tous les détails qui, seuls, mettent en lumière la philosophie des faits et les grandes leçons qui en découlent.

Châteauvieux est appelé à Paris. — Dès le lendemain de la réunion des États généraux, la révolte est dans l'air. « *Les soldats français eux-mêmes*, suivant l'opinion du marquis de Bouillé, *n'attendent que le moment favorable pour s'insurger.* »

La cour crut qu'elle sauverait la situation en appelant autour de Paris des régiments étrangers.

C'est pourquoi en mai 1789, Châteauvieux fut dirigé vers la capitale avec Salis-Samade, Diesbach et trois régiments de cavalerie.

Ces troupes étrangères campèrent à l'École militaire, au Champ de Mars et dans l'avenue des Champs-Élysées. Leur présence à Paris mit en défiance les Parisiens et mécontenta les gardes françaises. C'était une double erreur en effet que de faire assister des étrangers à nos dissensions et d'avoir recours à eux pour les réprimer. Cette erreur devait avoir pour conséquence d'irriter le peuple et les troupes nationales [1] et de faire pénétrer dans ces régiments étrangers des idées d'insubordination qui, là, seront plus dangereuses que partout ailleurs, parce qu'elles n'y seront pas contenues par le même patriotisme. Châteauvieux devait en donner, un an après, le triste témoignage.

Journées des 12, 13 et 14 juillet. — Le dimanche 12 juillet, à la nouvelle du renvoi de Necker, que la cour avait fait partir secrètement pour Bruxelles, une manifestation bruyante en faveur du ministre disgracié amena des collisions sur la place Vendôme et dans le jardin des Tuileries.

Châteauvieux se rassembla au Champ de Mars, où la plupart des régiments étrangers se concentrèrent sous les ordres du baron de Bésenval. Il ne fut pas engagé.

Le 13, les gardes françaises se concertèrent sur les mesures à prendre pour l'attaque de la Bastille.

Le 14, la Bastille fut enlevée; Châteauvieux pendant la lutte était resté au Champ de Mars. Pendant la nuit, il se retira à Versailles sans avoir brûlé une seule cartouche [2].

Le 18, le régiment fut envoyé à Saint-Denis. Le 1er août, on crut devoir l'éloigner de Paris. Il alla tenir garnison à Nancy.

1. Les recommandations de Mirabeau à la députation qui se rendit près du roi, le 15 juillet au matin, après la prise de la Bastille, expriment en termes violents, mais exacts, l'impression fâcheuse que produisit à Paris la présence des régiments étrangers.

« Dites-lui bien, s'écria le tribun, dites-lui que les hordes étrangères dont nous sommes investis, ont reçu hier la visite des princes, des princesses, des favoris, des favorites, et leurs caresses, et leurs exhortations et leurs présents; dites-lui que toute la nuit, ces satellites étrangers, gorgés d'or et de vin, ont prédit dans leurs chants impies l'asservissement de la France, et que leurs vœux brutaux invoquaient la destruction de l'Assemblée nationale », etc.

2. Voilà ce que dit Henri Martin (*Histoire de France depuis 1789*, t. I, p. 141) à propos de l'insurrection de Nancy : « Tous les patriotes en province comme à Paris aimaient fort Châteauvieux, parce que ce régiment, un de ceux campés au Champ de Mars, le jour de la prise de la Bastille, s'était montré si sympathique aux Parisiens que cela avait beaucoup contribué à empêcher le commandant du Champ de Mars de marcher contre le peuple. »

II. — Suppression des masses. — Tarifs de soldes.

Introduction des nouveaux principes dans les institutions militaires. — Les principes d'égalité et d'indépendance dont la société nouvelle s'enivrait, devaient aussi pénétrer dans l'armée et en changer les bases fondamentales : le recrutement, l'avancement, les soldes.

Améliorer cette armée et soulager les finances, tel fut le double but que visa l'Assemblée. Ce but était difficile à atteindre, sans exciter bien des appétits, sans provoquer des mécontentements qui, avec les étranges théories publiées chaque jour par les écrivains démagogiques, ne devaient pas tarder à faire naître l'indiscipline dans plusieurs régiments.

Avant de raconter les événements qui seront un éternel sujet de remords pour les soldats de Châteauvieux, il est utile d'exposer sinon toutes les modifications nouvelles — cela nous entraînerait trop loin — du moins les changements apportés dans l'administration des troupes suisses; ce sont, en effet, ces changements qui ont servi de prétexte aux réclamations d'abord et enfin à la révolte.

Rapport du comité militaire à la date du 16 février 1790. — Le comité militaire créé le 1er octobre 1789, proposa à l'Assemblée, dans son rapport du 16 février 1790 [1], des augmentations de solde pour les troupes françaises. Les régiments suisses, qui étaient beaucoup plus payés que tous les autres, ne devaient retirer aucun profit de cette augmentation.

« Les régiments suisses, dit le rapport, ont leur traitement fixé par les capitulations qui les attachent à notre service. Quoique ce traitement soit en général plus fort que celui des officiers français de même grade, ces capitulations paraissent sacrées au comité, qui propose en conséquence de les observer religieusement.... »

Les régiments suisses auraient désiré voir leurs soldes s'augmenter dans les mêmes proportions que celles des troupes françaises. Douze jours après, l'Assemblée, rendant un décret sur la réorganisation de l'armée, disait, à l'article IX : « *Toute vénalité des emplois et charges militaires est supprimée.* »

Ordonnance (du roi) du 5 juillet 1790. — L'ordonnance qui réglemente les soldes et fixe de nouveaux tarifs s'exprime ainsi sur les régiments suisses et sur la suppression des masses de compagnie [2] :

« ARTICLE VIII. — Les régiments suisses et grisons, ayant reçu comme les autres régiments de l'armée, depuis le 1er mai dernier, les quatre onces de pain de munition en supplément, elles leur seront allouées à titre de gratification extraordinaire jusqu'au 30 juin; mais à

1. Dans ce rapport, on demandait le rétablissement des fraters de compagnie avec une haute paye de 4 sols par jour. Nous verrons plus loin que le paiement des fraters par les soldats fut l'objet d'une réclamation de la part des militaires de Châteauvieux.

2. *Journal militaire de 1790*, p. 234.



compter du 1er juillet, il ne leur sera fourni qu'une ration de pain de munition du poids de 24 onces pour chaque homme présent aux drapeaux, ou détaché pour le service, et ce, au moyen d'une diminution de dix-huit deniers, qui sera faite sur la solde de chaque homme présent ou absent, pour être versée à la masse de boulangerie conformément à l'ordonnance des revues du 20 juin 1788. La fourniture extraordinaire des quatre onces de pain fournies en supplément, du 1er mai au 30 juin, sera justifiée par des états faits par relevé sur la revue, lesquels constateront le nombre d'hommes auxquels le supplément aura dû être fourni, et par résultat, le nombre de rations de quatre onces. Ces états seront certifiés par les conseils d'administration, arrêtés par les commissaires de guerre, pour opérer la décharge de l'administration des subsistances militaires, avec laquelle les régiments en arrêteront le décompte.

« Article XIV. — Les masses de compagnie établies par les ordonnances d'administration de 1788, seront et demeureront supprimées, et les retenues qui servaient à les former, d'après le titre II desdites ordonnances, cesseront du jour de la publication de la présente ordonnance. Le soldat pourvoira par lui-même aux dépenses au payement desquelles ces masses étaient destinées, et les chefs de corps y tiendront la main.

« Les sommes qui se trouveront actuellement exister dans les masses des différentes compagnies seront réunies pour la totalité du régiment, pour, après compensation faite des déficits qui pourraient exister dans quelques compagnies, être ensuite réparties également à chaque homme, présent aux drapeaux ou détaché.

« A l'égard des hommes actuellement absents par congé, et sur la solde desquels il devrait être fait une retenue au profit des masses des compagnies, d'après les dispositions de ladite ordonnance, il sera prélevé sur leur solde, depuis l'époque de leur départ jusqu'au 30 juin inclus, la somme prescrite par ladite ordonnance; le montant en sera réuni à la masse de compagnie et réparti ainsi qu'il vient d'être dit. Le produit de la vente du fumier des chevaux de troupe sera versé dorénavant par compagnie à la masse du linge et chaussure, après avoir prélevé les dépenses d'écurie. »

Décret du 31 juillet 1790. — Ce décret règle le nombre d'hommes dont l'armée active devra être composée et les appointements de l'infanterie. Voici comment il s'exprime sur l'organisation des régiments suisses :

« Article Ier. — Il ne sera rien innové à l'égard des régiments suisses; en conséquence ils seront de 973 hommes, formant deux bataillons. Chaque régiment sera commandé par un colonel, un lieutenant-colonel, un major....

« Art. II. — Les deux bataillons seront chacun de 9 compagnies : une de grenadiers et huit de fusiliers. Chaque compagnie de grenadiers sera de 40 grenadiers, 4 appointés, 1 tambour, 4 caporaux, 2 sergents, 1 fourrier; au total 52 hommes, commandés par un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant. Chaque compagnie de fusiliers sera de 37 fusiliers, 6 appointés, 1 tambour, 6 caporaux, 3 sergents, 1 fourrier; au total 54 hommes, commandés par un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant.

« Art. III. — Le nombre d'officiers et soldats sera ainsi pour les 11 régiments Suisses : 11 colonels, 11 lieutenants-colonels, 11 majors, 22 aides-majors, 22 sous-aides-majors, 44 porte-drapeaux, 11 quartiers-maîtres, 198 capitaines, 198 lieutenants, 198 sous-lieutenants, 11 tambours-majors, 44 prévôts, 198 fourriers, 572 sergents, 1144 caporaux, 1144 appointés, 6216 grenadiers ou fusiliers, 374 tambours.

« Art. IV. — Le colonel aura 12 000 livres d'appointements par année; le lieutenant-colonel, 3000 livres [1]; le major, 6600 livres; les aides-majors, 1800 livres; les quartiers-maîtres,

1. Ce chiffre, qui est écrit au *Journal militaire de 1790*, p. 187, doit être inexact : la solde du lieutenant-colonel devait être supérieure à celle du major et à celles des capitaines, comme cela était dans l'infanterie française. La solde du lieutenant-colonel devait être de 9000 livres.



1200 livres. Les capitaines de grenadiers auront 8602 livres; les capitaines de fusiliers de la 1re classe, 8400 livres; ceux de la 2e classe, 7800 livres; les lieutenants de grenadiers auront 1560 livres; les lieutenants de fusiliers, 1440 livres. Les sous-lieutenants de grenadiers auront 1200 livres; les sous-lieutenants de fusiliers, 1152 livres. Les tambours-majors auront 655 livres; les prévôts, 775. Les fourriers, sergents, caporaux, appointés, tambours de grenadiers auront 307 livres. Les fourriers, sergents, caporaux, appointés, tambours de fusiliers auront 295 livres.

« Art. V. — En conséquence la dépense d'un régiment d'infanterie suisse sera, toute masse comprise, de 515 779 livres; et pour les 11 régiments suisses de 5 673 789 livres et, en comprenant 20 000 livres accordées en supplément aux régiments d'Ernest et Steiner, la dépense sera en total de 5 699 789 livres. »

Ces soldes étaient de beaucoup supérieures à celles de l'infanterie française, qui étaient : pour les colonels, de 6000 livres seulement au lieu de 12 000; pour les capitaines, de 2700, 2400, 2200, 1700 et 1500 livres, suivant les classes [1], au lieu de 8602, 8400 et 7800, etc.

Décret du 18 août 1790. — Le décret du 18 août 1790 sur la même matière dit encore, au lendemain du jour où l'Assemblée nationale intervint pour la première fois dans les désordres de Nancy [2] :

« Article VI. — Les régiments suisses et grisons conserveront jusqu'au renouvellement de leurs capitulations les appointements et soldes dont ils jouissent en vertu d'icelles. »

Décrets des 1er octobre et 5 novembre 1790. — Les décrets des 1er octobre et 5 novembre, rendus au moment où les révoltés de Nancy font leur soumission, terminent la série des mesures prises par l'Assemblée sur les soldes et appointements des régiments suisses; nous les reproduisons ici, afin d'épuiser ce sujet avant de commencer le récit des graves événements qui feront l'objet des paragraphes suivants.

DÉCRET DU 1er OCTOBRE 1790 (*sanctionné le 5 octobre*).

« Article I. — Les soldats et sous-officiers suisses recevront la même solde que les soldats et sous-officiers français ou étrangers; en conséquence la solde des régiments suisses sera augmentée de dix-huit deniers dont quatre deniers donnés à l'ordinaire, six deniers en poche et 8 deniers à la masse d'entretien. Cette augmentation aura lieu à partir du 1er octobre 1790.

« Art. II. — Les officiers, sous-officiers et soldats suisses continueront à l'avenir, ainsi qu'il avait été décrété provisoirement le 15 avril, de jouir des pensions, traitements et émoluments qui leur ont été accordés jusqu'à l'époque du 1er mai 1789. »

DÉCRET DU 5 NOVEMBRE 1790 (*sanctionné le 10 novembre*).

« L'Assemblée nationale, conformément au décret du 1er octobre 1790 qui fixe le traitement des caporaux et tambours des régiments suisses qu'elle a voulu assimiler à ceux de ce grade des régiments français et étrangers, a décrété et décrète, qu'à compter du 1er octobre 1790,

1. On voit que le décret d'unification des soldes de 1889, en créant 4 soldes différentes pour les capitaines, n'a fait qu'appliquer une méthode déjà usitée cent ans avant.

2. Le récit de ces désordres fait l'objet des § 3, 4 et 5 de ce chapitre.



les caporaux et tambours suisses jouiront par jour, indépendamment du supplément de solde de 18 deniers qui leur ont été accordés, savoir :

« Chaque caporal de grenadiers suisses, d'un supplément de haute paie de 18 deniers;

« Chaque caporal de fusiliers de 1[re] classe, d'un supplément de haute paie de 18 deniers;

« Chaque caporal de fusiliers de seconde classe, d'un supplément de haute paie de 24 deniers;

« Chaque tambour de grenadiers d'un supplément de haute paie de 24 deniers. Et chaque tambour de fusiliers d'un supplément de 12 deniers.

« L'Assemblée nationale, pour faire cesser les difficultés qui se sont élevées sur l'exécution du décret en date du 1[er] octobre, relatif à la solde et aux appointements des soldats, sous-officiers et officiers suisses, généraux et autres officiers de cette nation, tant ceux retirés en Suisse avec pension, que ceux qui résident en France en activité de service, en réforme, ou en retraite, décrète que ces militaires continueront de jouir et d'être payés comme par le passé, des pensions, traitements et émoluments, dont ils ont joui jusqu'au dernier mai 1789, et qu'ils avaient obtenus en conformité des capitulations, sans être assujettis aux dispositions générales des décrets sur les pensions, et cela, jusqu'à changement qui pourra être fait dans la capitulation, lorsque le traité en sera renouvelé entre la nation française et la suisse. »

III. — Première insurrection de Châteauvieux.

Insubordination de plusieurs régiments. — La mise à exécution des décrets de l'Assemblée ne se fit pas sans difficulté. Pour expliquer comment les soldats de Châteauvieux furent amenés à la révolte, il convient de signaler les actes d'insubordination qui se produisirent dans différents régiments [1], depuis le commencement de l'année 1790.

Déjà le 4 mai 1790, le ministre de la guerre lisait à l'Assemblée nationale un mémoire où nous trouvons les lignes suivantes :

« Le corps militaire menace de tomber dans la plus affreuse anarchie. Des régiments entiers ont osé violer à la fois le respect dû aux ordonnances, au Roi, à l'ordre.... Je vois dans plus d'un corps, les liens de la discipline relâchés, ou brisés, les prétentions les plus inouïes affichées sans détour, les ordonnances sans force, les chefs sans autorité, la caisse militaire et les drapeaux enlevés, les ordres du Roi même bravés hautement, les officiers méprisés, avilis, menacés, chassés, quelques-uns même captifs au milieu de leur troupe, y traînant une vie précaire au sein des dégoûts et des humiliations; et pour comble d'horreur, des commandants égorgés, sous les yeux et presque dans les bras de leurs propres soldats. »

Le 6 août, le ministre de la guerre disait encore à l'Assemblée :

« ... Sa Majesté, convaincue que le retour de l'ordre et de la discipline dans les différents corps qui s'en sont écartés, doit indispensablement précéder ou même préparer tous les changements militaires qu'elle pourrait tenter, m'envoie avant tout vous informer de la licence effrénée où je ne sais quel génie ennemi de la France ne cesse d'entraîner une partie de nos troupes. Le nombre des régiments séditieux et mutins s'accroît journellement.

1. Nous avons tenu à montrer ici que Châteauvieux ne prit pas l'initiative de la révolte; si dans cette voie funeste, il a été plus loin que les autres, il n'a pas du moins à se reprocher d'avoir donné l'exemple. Ce n'est pas une excuse; mais c'est assurément une atténuation à sa faute.



« Chaque courrier annonce de nouveaux désordres, et la succession des jours n'est plus, pour le meilleur des Rois, qu'une suite continue et rapide de chagrins accablants et de nouvelles désastreuses.

« Dans le dernier message que j'eus l'honneur de faire auprès de vous, je vous exposai tous les inconvénients que devaient entraîner ces comités illégaux établis dans plusieurs corps, par les sous-officiers et soldats. Chaque jour voit se multiplier ces étranges sénats, et, chaque jour, ils osent davantage. Matières politiques, règlements de finance, affaires de police, tout est de leur ressort, tout devient l'objet de leurs turbulentes délibérations. Là s'est préparée, là s'est résolue la détention du lieutenant-colonel de Poitou, deux fois mis en prison par ses propres soldats.

« Ce sont ces mêmes et dangereuses communications qui ont enhardi une partie de Royal-Champagne à refuser de reconnaître pour sous-lieutenant, un des sous-officiers que le Roi venait d'élever à ce grade, où l'appelaient ses services et son ancienneté. Une partie de l'armée négocie tous les jours, par ses envoyés, avec le ministère, et mon cabinet est fréquemment rempli de soldats députés qui viennent m'intimer fièrement les *intentions de leurs commettants* : ce sont leurs propres expressions.

« Le mal empire et se propage à chaque instant; ce n'est plus un corps particulier qui délibère et prononce sur ses intérêts; ce sont sept régiments qui forment dans Strasbourg un congrès militaire où chacun fournit trois députés.

« Sa Majesté n'a pu croire qu'on lui parlait de régiments français en apprenant que la garnison de Metz osait également braver tous les officiers et le général lui-même, et se livrait à tous les désordres où peut entraîner l'esprit de révolte, excité par la cupidité. Les masses générales, cet argent de l'État dont l'ordonnance fit de tous les temps un dépôt inviolable et sacré, vont, si l'on n'y met ordre, devenir, dans chaque régiment, la proie de l'avarice et le prix de la sédition; dans quelques corps, les soldats les ont déjà pillées; dans d'autres, ils demandent à se les partager. »

Le même jour, 6 août, l'Assemblée rendait un décret en 8 articles [1] « concernant le rétablissement de la discipline dans l'armée ».

1. Le décret du 6 août présenté par M. Emmery au nom du Comité militaire fut adopté sans délibération; il était ainsi formulé :

« Art. Ier. — Les lois ou ordonnances militaires actuellement existantes, seront observées et suivies jusqu'à la promulgation très prochaine de celles qui doivent être le résultat des travaux de l'Assemblée nationale sur cette partie.

« Art. II. — Excepté le conseil d'administration, toutes autres associations délibérantes établies dans les régiments, sous quelque forme et dénomination que ce soit, cesseront immédiatement après la publication du présent décret.

« Art. III. — Le Roi sera supplié de nommer des inspecteurs extraordinaires choisis parmi les officiers généraux, pour, en présence du commandant de chaque corps, du dernier capitaine, du premier lieutenant, du premier sous-lieutenant, du premier et du dernier sergent ou maréchal des logis, du premier et du dernier caporal ou brigadier, et quatre soldats nommés ainsi qu'il va être dit, procéder à la vérification des comptes de chaque régiment depuis six ans, et faire droit sur toutes les autres plaintes qui pourront être portées, relativement à l'administration des deniers et à la comptabilité. A l'effet de quoi, il sera tiré au sort un soldat par compagnie, parmi ceux qui, sachant lire, auront deux ans de service, et parmi ceux que le sort aura désignés; il en sera tiré ensuite quatre pour assister à cette vérification, de laquelle il sera dressé procès-verbal, dont copie sera envoyée au ministre de la guerre.

« Art. IV. — Il ne pourra être expédié désormais des cartouches jaunes ou infamantes à aucun soldat qu'après une procédure instruite et en vertu d'un jugement prononcé selon les formes usitées dans l'armée pour l'instruction des procédures criminelles et la punition des crimes militaires.

« Art. V. — Les cartouches jaunes expédiées jusqu'à présent à compter du 1er mai 1790, sans l'observation de ces formes rigoureuses, n'emportent aucune note de flétrissure au préjudice de ceux qui ont été congédiés avec de semblables cartouches.

« Art. VI. — Les officiers doivent traiter les soldats avec justice et avoir pour eux les égards expressément recommandés par les ordonnances à peine de punitions. Les soldats doivent respect et obéissance à leurs officiers et sous-officiers, et ceux qui s'en écarteront seront punis selon la rigueur des ordonnances.

« Art. VII. — A compter de la publication du présent décret, il sera informé de toute nouvelle insurrection, de tout mouvement concentré dans les garnisons ou dans les corps contre l'ordre et au préjudice de la discipline militaire; le procès sera fait et parfait aux instigateurs, fauteurs et participants de ces insurrections et mouvements, et par le jugement à intervenir, ils seront déclarés déchus pour jamais du titre de citoyens actifs, traîtres à la patrie, infâmes,

« Au mois d'août 1790, dit Fieffé, le régiment allemand Salm-Salm se mit en insurrection à propos du remboursement de la masse. »

Tel était l'état général de l'armée [1].

Révolte du régiment du Roi à Nancy. — Suivons maintenant les événements qui se passèrent à Nancy même où était Châteauvieux. Nous constaterons ainsi que, dans une garnison composée de trois régiments [2], Châteauvieux fut le dernier à céder aux conseils perfides et aux tentations de l'indiscipline.

Dès le mois de mai 1790, des faits regrettables avaient compromis à Nancy quatre officiers et un soldat du régiment du Roi [3], dont l'expulsion avait été ordonnée; mais « c'est seulement à la fin de juillet, lisons-nous dans le rapport de MM. Duveyrier et B.-C. Cahier [4], que les soldats du régiment du Roi... demandèrent avec tumulte la liberté des portes, l'exemption de l'appel de quatre heures et autres objets aussi misérables, etc. » Le 2 août, un grenadier de garde refusa d'observer une consigne; toute la garde suivit son exemple; puis toutes les compagnies de grenadiers refusèrent le service.... Sur l'intervention de la municipalité, l'ordre fut momentanément rétabli.

Le 9 août, l'indiscipline reparut dans le régiment du Roi, sous forme de réclamations pécuniaires.

Premières revendications des Suisses de Châteauvieux. — « Dans la nuit du 9 au 10 août, dit X. Maire [5], M. de Noue (commandant de la place), crai-

indignes de porter les armes et chassés de leur corps; ils pourront être condamnés à des peines afflictives ou infamantes, conformément aux ordonnances.

« Art. VIII. — Il est libre à tout officier et soldat, de faire parvenir directement ses plaintes aux supérieurs, aux ministres, à l'Assemblée nationale, sans avoir besoin de l'attache ou permission d'une autorité intermédiaire; mais il n'est permis, sous aucun prétexte, dans les affaires qui n'intéressent que la police intérieure des corps, la discipline militaire et l'ordre du service, d'appeler l'intervention, soit des municipalités, soit des autres corps administratifs, lesquels n'ont d'action sur les troupes de ligne que pour les réquisitions qu'ils peuvent faire à leurs chefs ou commandants. »

1. Écoutons ce que dit le général de Lafayette dans ses Mémoires; les lignes suivantes jettent une vive lumière sur l'état moral de l'armée en 1790 : « Les places d'officiers, dit Lafayette, avaient toujours été l'apanage de la caste privilégiée. On marqua de plus en plus la ligne d'exclusion, en exigeant positivement les preuves de quatre degrés de noblesse. De tous temps, la noblesse de cour avait eu les grades supérieurs, les grands commandements, les régiments mêmes, de préférence à la noblesse de province souvent plus ancienne et moins mélangée. On irrita celle-ci en faisant plus positivement une distinction des familles présentées à la cour, pour qui le grade de colonel à vingt-trois ans, et par conséquent l'aptitude à devenir officier général, furent des espèces de droits, tandis que le reste de la noblesse languissait dans des grades inférieurs.

« Ces derniers grades étaient interdits aux roturiers qui n'y arrivaient, sous le nom d'officiers de fortune, qu'à force d'années et de protection. Encore un lieutenant de cavalerie parvenu à travers tant d'obstacles restait-il, dans cette arme, incapable de monter au rang de capitaine! Le gentilhomme ne parvenait qu'après de longs services à ce commandement de compagnie, dont le jeune homme de cour venait prendre possession, le jour même où il avait atteint sa dix-huitième année.

« L'introduction des coups de plats de sabre par le comte de Saint-Germain humilia, irrita toute l'armée et devint une occasion de haines implacables des soldats contre les officiers, colonels et généraux qui eurent la faiblesse ou la sottise de se dévouer avec ardeur à cette innovation. »

2. 1° Le régiment du *Roi infanterie*, à 4 bataillons ayant un effectif de 4000 hommes dont 190 officiers; 2° le régiment de *Mestre-de-camp cavalerie*, fort de 500 hommes et de 40 officiers, et 3° le régiment *Suisse de Châteauvieux*, fort de 1400 hommes et de 60 officiers.

Châteauvieux était logé au quartier dit des Suisses, maintenant démoli; ce quartier occupait l'emplacement des nouvelles écuries de cavalerie près le rond-point de la terrasse de la Pépinière.

3. Ce régiment était un corps d'élite dont l'exemple devait être par conséquent d'autant plus dangereux.

4. MM. Duveyrier et B.-C. Cahier, commissaires nommés par le roi pour l'exécution des décrets de l'Assemblée nationale relatifs aux troubles de Nancy. Le rapport de ces commissaires est reproduit en entier dans le *Journal militaire* de 1790. Nous en ferons de nombreux extraits dans notre récit.

5. *Histoire de l'affaire de Nancy*, 1790, p. 31. — Cet

gnant pour sa personne, se réfugia chez M. de Malartic, lieutenant adjoint; un sergent et douze grenadiers de Châteauvieux furent placés dans son antichambre; le régiment suisse (sur la fidélité duquel on comptait) fut consigné au quartier. On lui attribua des cartouches, afin de repousser la force par la force, s'il y avait nécessité. A minuit, la tranquillité paraissant bien établie, on fit coucher les soldats, tout en conservant de nombreux piquets.

« Le 10, à neuf heures du matin, la consigne était à peine levée que les Suisses s'attroupent sur la terrasse de la Pépinière. M. de Mérian, lieutenant-colonel, s'y transporte, accompagné de deux officiers; il leur demande la cause de ce rassemblement. Les soldats répondent : *Nous sommes insultés par le reste de la garnison et par les bourgeois pour nous être laissés si souvent consigner; nous ne voulons plus être consignés, ni monter seuls la garde : nous nous faisons détester de la garnison.*

« En même temps un grenadier s'écrie :

« Et le bois d'Orléans!

« Il est à remarquer que le régiment de Châteauvieux avait quitté Nancy, l'année précédente, pour aller tenir garnison pendant deux mois à Paris et à Orléans et que les soldats n'avaient pas été payés du bois qu'on devait leur fournir pendant leur séjour dans cette dernière ville.

« M. de Mérian répondit que cet argent n'était pas encore rentré et que, si au 15 septembre il ne l'était pas, les capitaines en feraient l'avance à leurs compagnies.

« Les soldats se retirèrent sur-le-champ. »

Les officiers du régiment du Roi abandonnent 150 000 livres aux rebelles. — Le même jour (10 août), les officiers du régiment du Roi abandonnèrent aux soldats de leur régiment une somme de cent cinquante mille livres pour les apaiser. « *Cette somme...*, qui, dit le rapport des commissaires, produisit à chacun d'eux 74 livres 4 sous, *fut un poison pour la ville de Nancy* et eut deux effets bien funestes : l'un de rallier à la cause des soldats la dernière classe des habitants de Nancy, l'autre d'égarer les deux autres régiments qui jusqu'alors *étaient restés obéissants et fidèles.*

« Plusieurs déclarations de ces derniers attestent même qu'à cette époque ils avaient déjà été visités par quelques membres du comité du régiment du Roi qui venaient leur offrir leurs services pour le même objet.

« Les Suisses et les cavaliers ne purent voir sans attrait cette richesse entre les mains de leurs camarades et la contagion ne tarda pas à se manifester... »

ouvrage, publié en 1861 chez Mauban, Trottoirs Stanislas, 16, et tiré à 227 exemplaires seulement, nous donnera de précieux renseignements. L'auteur a recueilli la plupart des faits qu'il raconte : 1° du docteur Florence, témoin oculaire qui soigna les blessés des deux partis, et 2° du marquis de Mac-Mahon, frère du comte de Mac-Mahon qui, nous le verrons plus loin, à la tête des hussards de Lauzun, joua, dans l'affaire, un rôle important. Ce dernier est le père du maréchal duc de Magenta.

Deux soldats de Châteauvieux sont passés par les courroies. — « Le soir même du 10 août, dit X. Maire, deux grenadiers suisses de la compagnie de Goëldlin furent chargés par leurs camarades de demander des comptes à leurs officiers. M. de Mérian, prévenu de ce projet, donna ordre aux capitaines de se rendre le lendemain chez lui, à 8 heures du matin.

« Le 11, à neuf heures, on rassemble le régiment dans la cour du grand quartier des Suisses. On forme le bataillon carré et on ordonne aux nommés Emery et Samuel de Lisle, les deux grenadiers désignés, de sortir des rangs et de mettre bas les armes.

« Des fourriers visitent leurs havresacs et y trouvent des imprimés qu'ils devaient distribuer aux soldats pour les engager à faire leurs réclamations. On voulait prononcer contre eux la peine de mort; le conseil supérieur jugea qu'à cause des circonstances, il fallait adoucir le châtiment. *On les condamna à passer dix tours par les courroies par cent hommes, à avoir les cheveux coupés et à être chassés comme indignes de servir le Roi.*

« La sentence fut exécutée sans désemparer: mais à voir la mollesse et la nonchalance que les soldats mettaient dans l'exécution de cette punition, les officiers durent remarquer quel était déjà l'esprit du régiment.

« Pendant le jugement et lors de l'exécution, une foule de peuple s'était rassemblée devant le quartier, vociférait contre la troupe et faisait pleuvoir sur elle une grêle de pierres. On disait hautement que les deux grenadiers étaient victimes de l'injustice de leurs officiers; que les décrets du 6 août ayant autorisé la reddition des comptes, ces Suisses ne pouvaient être coupables qu'aux yeux de personnes ennemies des décrets.

« Les grenadiers ayant subi leur sentence furent conduits en prison. On se proposait de les remettre, la nuit, à la maréchaussée, qui les emmènerait hors de la ville. La cérémonie terminée, le 1er bataillon rentra dans son quartier; le second, à la tête duquel était le major, M. de Salis-Samade, se rendit à la citadelle où il était caserné. Pendant la route les Suisses furent accablés d'injures et de pierres. On en voulait principalement au major qui fut obligé de présenter ses pistolets pour arrêter la fureur de la multitude. Le bruit de ce désordre s'étant répandu, plusieurs officiers du régiment du Roi et de Mestre-de-camp vinrent se joindre aux officiers suisses pour les préserver de toute insulte. »

Réhabilitation des deux Suisses. — « A quatre heures, quelques cavaliers de Mestre-de-camp arrivent au quartier des Suisses, suivis d'une nombreuse populace; M. de Mérian vient au-devant d'eux. Les cavaliers lui déclarent qu'ils veulent lui faire rendre compte de l'exécution barbare et contre la loi, qui a été faite le matin. M. de Mérian se retire, sans répondre à ces furieux. Au même instant les portes de la prison sont enfoncées à coups de hache par les cavaliers qui emmènent en triomphe les deux prisonniers.

« Peu de temps après, une nouvelle bande de soldats de la garnison, accompagnée d'une foule de peuple, revient à la caserne avec les deux condamnés; on entoure M. de Mérian, on le menace de la *lanterne*, s'il ne réhabilite pas sur-le-champ les deux grenadiers.

« Le capitaine Goëldlin, voyant que plusieurs soldats de Châteauvieux se réunissent au peuple et aux insurgés, met le sabre à la main;... il allait tuer un soldat qui l'insultait, si M. Jourgniac de Saint-Méard n'eût eu l'adresse de parer le coup. On sauva avec peine M. Goëldlin; la nuit suivante, il fut obligé de quitter Nancy.

« M. de Mérian, cédant à la nécessité, fit passer Emery et Samuel de Lisle sous les drapeaux pour être réhabilités. Après quoi, les deux grenadiers déclarèrent qu'ils ne voulaient plus servir dans le régiment de Châteauvieux. On les promena en triomphe dans la ville ; puis l'un fut emmené dans le quartier du régiment du Roi, et l'autre dans la caserne de Mestre-de-camp. »

Réclamations écrites des soldats de Châteauvieux. — Les soldats du régiment du Roi et les cavaliers de Mestre-de-camp avaient réussi dans leurs réclamations. Les Suisses ne se rebutèrent pas de l'insuccès de leur première tentative et ils résolurent de présenter par écrit et le jour même leurs revendications. « Les soldats de Châteauvieux, dit Fieffé, *imitant ceux des deux autres corps*, présentèrent un mémoire et des réclamations sur les sommes qu'ils prétendaient leur être dues. »

Ce mémoire fut reçu par le lieutenant-colonel de Mérian qui chargea les capitaines de répondre. Nous donnons ci-après cette pièce rédigée par demandes et réponses.

RÉCLAMATIONS

PRÉSENTÉES A MM. LES CAPITAINES DU RÉGIMENT LULLIN-CHÂTEAUVIEUX
PAR LE COMITÉ DES SOLDATS DUDIT RÉGIMENT, LE 11 AOUT 1790

DEMANDES ET OBSERVATIONS	RÉPONSES FAITES PAR MM. LES CAPITAINES
Inspirés par des sentiments d'honneur et animés par cette confiance qu'un bon et fidèle soldat doit toujours avoir dans des chefs équitables et généreux, nous vous observons :	
Qu'il est dit dans l'article LXV de la capitulation que le capitaine sera obligé d'armer à ses dépens les bas-officiers et soldats, et de supporter seul tous les frais de compagnie. Cet objet a été négligé et nous avons même été trompés pour cet article; l'ordonnance vous le prouvera. Nous requérons donc à votre équité.	L'article XXXI de la capitulation générale du 3 novembre 1764 dit : « Le capitaine sera de plus obligé d'armer à ses dépens les bas-officiers et soldats de sa compagnie, et de supporter seul tous les frais de sa compagnie; mais le soldat sera chargé de l'entretien de ses armes. »

DEMANDES ET OBSERVATIONS (*suite*)

Au sujet des fraters, qui doivent être au nombre de deux par bataillon, et qui doivent raser, la raison que l'on nous objecte, en disant que nous les avons refusés, est illusoire; eût-il été du sens commun que le soldat, avec son modique prêt, résolût de vouloir payer à raison de six ou neuf sols par mois des fraters, tandis que MM. les capitaines doivent les solder, comme le prescrit l'ordonnance.

Ce sont des frais que le soldat veut s'éviter et dont il demande à être payé, depuis l'espace de sept ans qu'il est privé injustement de cet avantage.

La garnison jouit encore de la prérogative d'une demi-heure après la retraite battue; notre corps seul en est privé, sans que sa façon d'agir lui mérite cette dureté; nous réclamons donc et désirons d'obtenir cette douceur.

L'ordonnance porte que depuis le fourrier, sergents, caporaux, appointés, tambours et fusiliers, le roi solde cinquante-quatre hommes dont nos compagnies doivent être composées, à raison de vingt francs par mois chaque homme, la récapitulation faite et chacun payé graduellement :

Le 1er sergent....	40 l.
Le 2e sergent....	34
Le 3e sergent.....	30
Le 4e sergent.....	26
Les 3 premiers caporaux à 18 livres...........	54
Les 3 derniers caporaux à 17 livres...........	51
6 appointés à 16 l. 10 s...........	99
56 fusiliers à 15 livres...........	540
2 tambours à 16 l. 10 s...........	33
Ce qui fait en tout.	907 l.

Savoir :

Le roi paie pour la compagnie, à raison de 20 livres par mois pour chaque homme, 1080 livres.

Sur ces 1080 livres la compagnie ne retire que 907 livres; il lui reste donc de bon 173 livres; ce qui ferait, étant divisé, à chacun des 54 hommes de la compagnie, à raison de 3 l., 1 s. dont nous voulons savoir l'emploi.

Nous aurions en outre à vous objecter que le vivandier paie à l'état-major un louis par mois, ce qui l'autorise à enchérir sa boisson et les aliments qu'il veut vendre, ce qui est à notre désavantage.

Nous trouvons mal à propos que les sergents et caporaux soient armés de cannes; ils reconnaissent ainsi que nous cet abus et demandent à en être privés.

RÉPONSES FAITES PAR MM. LES CAPITAINES (*suite*)

MM. les capitaines ne paient pas les fraters, c'est le Roi qui les paie; ni la capitulation, ni aucune ordonnance ne les y oblige. Cependant les capitaines, s'il est possible, les obligeront de raser lorsqu'il n'y aura plus tant de malades.

M. de Mérian, lieutenant-colonel, accorde cette demande, MM. les capitaines n'ayant rien à prononcer là-dessus.

La capitulation, article XXX, prescrivant la solde de chaque grade dans le plus grand détail, on vous y renvoie.

Cet article regarde uniquement le major; MM. les capitaines désirent même que cet usage soit aboli.

C'est un ancien usage dans les troupes suisses; M. de Mérian, lieutenant-colonel, veut bien l'abolir.

DEMANDES ET OBSERVATIONS (*suite*)

L'on voit en outre avec regret que des compagnies où il manque au nombre de trois ou quatre hommes plus ou moins, MM. les capitaines se refusent à payer leur service, ce qui paraît être injuste, s'ils en tirent la paie.

Signé : CERISIER, BECK, CHIBLER, HUNTZIQUER, députés.

RÉPONSES FAITES PAR MM. LES CAPITAINES (*suite*)

MM. les capitaines ne tirent aucune solde pour les hommes manquant au complet. Il arrive souvent que les compagnies sont au delà du complet, ce qui les soulage pour le service.

Signé : GALLATIN, PEYER, ANDERMATT, RYHINER, ROSSY, ISLING, SCHNIDER, PFYFFER, KEEBACH, députés.

Après avoir pris connaissance des réponses des capitaines, le comité des bas-officiers, caporaux, grenadiers et soldats répliqua au bas de la pièce ci-dessus : « *Vos réponses, si incohérentes relativement à tous les articles que nous avons eu l'honneur de mettre sous vos yeux, nous affectent au suprême degré, et ne tendront qu'à faire les plus tristes effets sur la façon générale de penser de notre corps.* »

M. de Salis se sauve par les toits. — Ces tristes effets se traduisirent, dans la nuit même, par des scènes déplorables.

« La nuit du 11 au 12 fut terrible, dit X. Maire. Les soldats posèrent des sentinelles aux portes de tous les officiers qui avaient annoncé l'intention de partir. Les soldats manifestaient hautement l'intention de faire subir à leur major le même traitement que les deux grenadiers avaient éprouvé...

« M. de Salis habitait l'hôtel d'Olonne, rue de la Source. Espérant que l'effervescence des soldats se calmerait, il s'était retiré chez lui vers 10 heures du soir, accompagné de huit grenadiers sur lesquels il croyait pouvoir compter et qu'il plaça dans l'intérieur de l'hôtel. La populace et les Suisses, qui croyaient encore trouver le major au quartier, furieux de voir leur victime leur échapper, traversent la rue de l'Opéra, se dirigent vers sa demeure et frappent violemment à la porte en criant : Le major! le major! Nous voulons qu'on le livre sur-le-champ.

« Il était environ minuit : M. de Salis, éveillé par ces vociférations, descend et demande aux grenadiers de sa garde ce que c'est, et s'il peut compter sur eux.

« — Mon major, ils sont bien nombreux!

« A leur hésitation, M. de Salis voit qu'il ne peut espérer aucun secours de leur part; il remonte et dit à sa femme : *Nous sommes perdus!*

« Le concierge de l'hôtel, nommé Joly, comprenant le danger que courait le major, le suit et lui dit : — Je crois pouvoir vous sauver; confiez-vous à moi, je suis couvreur de mon état, je vais par le toit vous faire passer dans la maison voisine. Elle est habitée par une brave dame qui a deux fils officiers; vous pouvez vous fier à elle.

« M. et Mme de Salis se décident : celle-ci, jeune encore et pleine de courage, prend une cassette qui contenait ses bijoux et une paire de pistolets. Tous deux

suivent le concierge. Celui-ci, en enlevant quelques tuiles, pratique un trou à la toiture, sur le derrière de la maison de Mme de Warren, et ils pénètrent dans un grenier.

« Cette vieille dame avait été éveillée par les cris de la rue; sa femme de chambre, fille intelligente et dévouée, entend du bruit au grenier; elle suppose que ce peut être le major; elle y court. Sa maîtresse la suit. Elles trouvent M. et Mme de Salis qui les supplient de leur sauver la vie.

« Joly, dont la mission est heureusement remplie, remet les tuiles à leur place, en prenant la précaution d'y mettre des toiles d'araignée, pour qu'on ne s'aperçût pas qu'elles avaient été dérangées.

« Le tumulte augmentait, la porte de l'hôtel d'Olonne avait été forcée; les Suisses et la populace furettent partout pour s'emparer du major. Ne pouvant le découvrir, on suppose qu'il est dans la maison voisine; la foule vient l'assaillir et frappe à la porte à coups redoublés.

« Le danger était pressant pour M. et Mme de Salis. Dans la salle à manger, il y avait un buffet et au-dessus une petite armoire, haute à peine de trois pieds, renfermant de vieux meubles. A l'aide d'une échelle, on y fait monter les deux proscrits. On place un tableau devant, pour dissimuler la serrure. A peine l'échelle est-elle enlevée que la porte de la maison est forcée.

« Mme de Warren, en costume très peu habillé, se présente et demande ce que l'on veut.

« — Le major Salis! s'écrie-t-on. Il a fui de chez lui, il ne peut être que chez vous où on assure qu'il y a des cachettes; *il faut nous le livrer pour le pendre.*

« — Il n'est pas chez moi, dit la vieille dame, vous pouvez vous en convaincre et chercher partout. Mais comme nous ne sommes ici que des femmes, je mets pour condition que les militaires suisses feront seuls les recherches; je leur confie ma maison et ma famille. Choisissez huit d'entre vous, placez des sentinelles devant et derrière pour nous garantir de la foule; j'accompagnerai partout ceux que vous désignerez et leur remettrai toutes les clefs de chez moi.

« — C'est juste, dirent les soldats, le major ne peut être chez cette brave femme sans qu'elle le sache. Ils font garder les deux portes et parcourent toute la maison. La femme de chambre qui les guidait répondait avec adresse à leurs demandes et avec gaîté aux agaceries de quelques-uns de ces soldats. Ils entrent dans la salle où les deux proscrits, mourant de soif et de chaleur, entendaient les propos atroces de leurs persécuteurs. On ne les découvrit pas.

« La nuit et la journée suivante se passèrent pour eux dans les plus cruelles angoisses; ce n'était que par intervalles et lorsque les gardes sortaient de la salle à manger, que l'on pouvait passer aux prisonniers de quoi étancher leur soif.

« Le 14 au matin [1], le bruit s'étant répandu dans le régiment que le major était

1. Nous verrons plus loin que M. de Salis reprit son service le même jour.

parvenu à quitter Nancy, les surveillants furent retirés et les proscrits purent sortir de leur gênante prison. Mme de Salis avait les yeux en feu et injectés de sang; elle était décidée à se brûler la cervelle, si elle eût été découverte. »

Promenade triomphale des deux Suisses passés par les courroies. — Mais revenons à ce qui se passait en ville.

Le 12 août, le décret du 6 août fut proclamé sur la place Royale devant les troupes en armes. Les deux Suisses punis la veille étaient dans les rangs du régiment du Roi et de Mestre-de-camp. L'effet fut déplorable.

« A midi, dit X. Maire[1], les régiments défilèrent pour retourner dans leurs quartiers. Les cavaliers de Mestre-de-camp étaient à peine arrivés qu'ils demandèrent à leurs officiers de se mettre à leur tête pour promener en triomphe dans la ville le soldat suisse qu'ils avaient admis dans leurs rangs et auquel ils avaient donné un cheval.

« Les officiers répondirent qu'ils mourraient plutôt que de se rendre coupables d'une pareille lâcheté. Sur leur refus, les cavaliers se mettent en marche, le soldat suisse au premier rang, et vont au quartier du régiment du Roi.

« A leur arrivée, grenadiers et chasseurs prennent les armes, sans ordres et sans officiers, et placent le second Suisse au milieu d'eux, avec les armes et le bonnet de grenadier, et se rendent tous au quartier de Châteauvieux.

« Ils font venir M. de Mérian et lui enjoignent de donner aux deux Suisses six louis à chacun pour décompte, et cent louis pour dédommagement de la punition injuste, disaient-ils, qu'on leur avait fait subir. Les soldats avaient le sabre à la main, ils étaient excités par une populace nombreuse qui les animait de ses cris.

« M. de Mérian n'ayant pas la somme exigée, on conduisit l'officier chargé du détail chez M. Ritter, quartier-maître du régiment. Celui-ci paya la somme demandée pour éviter à son colonel la mort dont on le menaçait[2].

« Ce fut alors une horrible saturnale. Fantassins, cavaliers, grand nombre de gardes-citoyens, des gens de la lie du peuple parcoururent la ville, musique en tête, promenant Emery et de Lisle en triomphe; les soldats avaient le sabre nu d'une main et une bouteille de l'autre; les fantassins montaient les chevaux des cavaliers, plusieurs avaient changé d'habits; c'était un tumulte et un désordre qui épouvantaient toute la cité. Pendant toute la nuit, les soldats parcoururent la ville, les tambours à leur tête. »

Les officiers de Châteauvieux rançonnés. — Le 13 août, « à deux heures du matin, continue X. Maire, un nommé Cerisier[3], soldat de la Colonelle, fait placer un factionnaire devant la porte de M. de Mérian et devant celles de tous

1. P. 44.

2. « Des détachements de toutes les troupes forcèrent, le sabre sur la gorge, dit Fieffé, le lieutenant-colonel de Mérian à délivrer à chacun d'eux six louis pour son décompte et cent louis pour indemnité... »

3. Cerisier était un des quatre grenadiers de Châteauvieux qui avaient signé les réclamations présentées, le 11, au lieutenant-colonel de Mérian.

les capitaines, sous prétexte, disait-il, de les empêcher d'enlever les coffres de la chambre du trésorier et pour les préserver de toutes violences.

« On force les capitaines à se réunir sur-le-champ; ils veulent discuter avec les membres du comité les réclamations qui leur sont présentées; à toutes leurs objections on leur répond : *Nous voulons de l'argent!* Le comité remet au jour à écouter les capitaines en leur notifiant que s'ils ne faisaient pas droit à toutes les réclamations des soldats, les régiments du Roi et de Mestre-de-camp avaient offert leur concours pour les y forcer.

« A six heures du matin, le régiment sans armes forma le bataillon carré dans la cour du quartier; le commandant et les capitaines y furent conduits par les soldats. Les officiers firent de nouveaux efforts pour convaincre leurs hommes de l'exagération de leurs prétentions; ils leur offrirent de prendre pour juge soit le roi, soit l'Assemblée nationale, soit le colonel général des Suisses ou leurs souverains. Les soldats répondirent : — Nous ne voulons point de juges, *nous voulons de l'argent!*

« Un soldat, nommé Ergop, du canton de Schaffouse, vint alors se placer au milieu du carré et dit en français et en allemand : — Mes camarades, mes amis, vous ne voulez pas vous souiller d'un crime; c'est pourtant ce que vous ferez, si vous ne voulez reconnaître d'autres juges que vous-mêmes. Aussitôt les soldats crient : *A la lanterne!* On fut obligé de le faire évader. Le même jour, pour le soustraire à leur rage, on lui donna un congé.

« Les soldats ne voulant rien céder, les capitaines furent obligés de s'engager solidairement par écrit pour la somme de 229 608 francs. Les soldats exigèrent qu'on leur comptât 27 000 francs sur-le-champ et qu'on promît de payer le reste le 1er septembre.

« Les officiers avaient fait plusieurs démarches infructueuses pour se procurer cette somme, lorsque M. de Vaubecourt, lieutenant général des armées du roi, instruit de leur triste position, leur apporta cet argent et le fit délivrer aux soldats, à condition que les officiers seraient mis sur-le-champ en liberté; ce qui fut aussitôt exécuté. »

Les soldats promettent également que, moyennant cette rançon, ils ne toucheront pas à la caisse que leur compte ne soit arrêté. M. de Noue fit néanmoins mettre une garde de maréchaussée devant la caisse.

M. de Salis reprend son service. — Les 27 000 francs distribués, le 13, avaient un peu calmé l'effervescence et le moment parut favorable pour faire comprendre aux soldats de Châteauvieux les torts qu'ils avaient eus envers le major de Salis.

« MM. du Montet[1], Saladin et Luxer, dans la matinée du 14, se transportèrent au quartier des Suisses et prièrent M. de Condé, capitaine au régiment de Hesse-

1. X. Maire, p. 47.

Darmstadt, qui parlait bien allemand, de les accompagner pour leur servir d'interprète. Ces messieurs s'adressèrent particulièrement aux grenadiers, leur rappelèrent l'antique loyauté de leur nation, la honte et la responsabilité qui pèseraient sur eux si, par le fait des soldats suisses eux-mêmes, il arrivait malheur à leur major.

« Ces observations eurent un succès complet : les grenadiers, dont jusqu'alors M. de Salis avait été aimé, parurent satisfaits de ce qu'il n'avait pas quitté la ville; ils garantirent que rien de mal ne lui arriverait et qu'ils lui serviraient de garde et d'escorte. Le major prévenu rentra secrètement dans son hôtel pour ne pas compromettre la famille qui l'avait sauvé. Les grenadiers vinrent l'y chercher et l'accompagnèrent au quartier où il fut bien reçu par tout le régiment.

« Cependant, dans la crainte qu'un pareil événement n'arrivât encore, M. de Salis accepta pour sa femme, chez M. Luxer, un appartement que ce généreux citoyen lui avait de lui-même proposé. »

Banquet et orgies du 14 août. — Ce même jour, 14 août, les cavaliers de Mestre-de-camp avaient contraint leurs officiers à leur donner 24 000 francs. En même temps, les Suisses de Châteauvieux, pressés de faire parade de l'argent qu'eux-mêmes avaient reçu, se rendaient sur la place Royale, sans armes, mais au bruit de la musique et accompagnés d'un grand nombre de soldats des autres régiments.

« Quatre grenadiers de Châteauvieux, raconte X. Maire[1], se détachèrent du groupe et se firent introduire à la municipalité; ils demandèrent qu'on leur permît de donner à souper, à l'hôtel du Palais-Royal, aux militaires des autres corps de la garnison. Les officiers municipaux leur répondirent que la discipline militaire ne les regardait pas et qu'il fallait obtenir cette permission de leurs chefs; ils répliquèrent qu'ils l'avaient. La municipalité se contenta de leur recommander la paix et la tranquillité...

« Ce repas fut une orgie à la suite de laquelle on vit les soldats et grand nombre de gardes-citoyens donner le bras à des prostituées; on vit même des filles promenées toutes nues dans des fiacres... Les courses des soldats durèrent jusqu'au matin. »

La municipalité, voyant son impuissance, se décida à expédier un courrier à l'Assemblée nationale pour lui demander d'envoyer quelques-uns de ses membres à Nancy, afin d'en imposer aux soldats[2].

Châteauvieux rentre dans le devoir. — Soumission de la garnison. — Le 15 août, ayant sans doute dépensé tout leur argent et peut-être aussi lassés de débauches et honteux de leur conduite, « *les Suisses*[3] *témoignèrent leur repentir*

1. P. 52.
2. Nous verrons plus loin les conséquences de cette détermination.
3. Rapport des commissaires publié dans le *Journal militaire* de 1790.

et prêtèrent ainsi que les soldats du régiment du Roi, le serment d'être fidèles à la Nation, à la loi et au Roi ».

Le 20 août, à la suite d'une démarche du conseil d'administration de la garde nationale de Nancy qui offrit sa « médiation fraternelle », les trois régiments signèrent l'acte suivant :

Ce jour d'hui, 20 août 1790, nous soussignés, sous-officiers, grenadiers, soldats et cavaliers des régiments du Roi, infanterie; de Mestre-de-camp général, cavalerie, et de Châteauvieux, suisse, composant la garnison de Nancy;

Ayant reçu une députation en forme de la garde nationale de ladite ville de Nancy, qui nous a représenté, avec autant d'énergie que de patriotisme, les conséquences fâcheuses des erreurs dans lesquelles nous aurions pu tomber; désirant ne laisser aucun doute sur les sentiments dont nous sommes animés, et prouver à l'Assemblée nationale l'absolu dévouement dont nous sommes pénétrés pour la nation :

Supplions l'Assemblée nationale, Sa Majesté et nos chefs d'oublier les erreurs que nous aurions pu commettre; nous promettons et assurons sur notre honneur d'exécuter ponctuellement toutes les règles de la discipline militaire, et de ne jamais nous écarter des décrets de l'Assemblée nationale, sanctionnés par le Roi; nous invitons en conséquence MM. de la garde nationale de porter aux législateurs notre soumission la plus parfaite, comme aussi de réclamer la liberté des députés du régiment du Roi arrêtés à Paris; d'invoquer l'indulgence de l'Assemblée nationale pour eux comme pour nous-mêmes; ils sont priés également de s'employer pour obtenir le redressement de nos griefs, et nous mettre en situation de ne laisser aucun doute sur notre patriotisme et nos vrais sentiments, promettant la soumission la plus absolue pour tout ce qui sera décidé à cet effet.

MM. André et Henry, de la garde nationale, furent chargés d'aller à Paris porter cette soumission.

Le lendemain 21, M. Louvain de Pécheloche, capitaine aide-major de la garde nationale parisienne, arriva à Nancy, ramenant avec lui deux des soldats députés qui étaient partis le 15, envoyés par la municipalité et par les officiers[1] pour informer l'Assemblée nationale. Ceux-ci racontèrent qu'arrivés à Paris le 17, ils avaient d'abord été arrêtés par ordre du roi contresigné du ministre de la guerre, puis conduits à la Force, puis enfin interrogés. Ils assurèrent d'ailleurs leurs camarades des bonnes intentions du ministre.

L'ordre paraissait rétabli. Ce fut une joie dans toute la cité.

IV. — Deuxième insurrection.

M. de Malseigne au quartier de Châteauvieux. — Cependant l'Assemblée nationale, informée de la conduite de la garnison de Nancy dont elle ignorait encore la soumission, avait rendu le 16 août[2] un décret très rigoureux contre ceux qui

1. La municipalité avait délivré aux députés des passeports et aux officiers des congés avec 3000 francs pour couvrir les frais de leur voyage.

2. Ce décret du 16 août, adopté à l'unanimité sans discussion, comme celui du 6, sur le rapport de M. Emmery, fut sévèrement critiqué dans les feuilles de Loustalot, de Camille Desmoulins et de Marat, à cause de sa précipitation et de sa rigueur. On l'appela



avaient pris part à cette insurrection et ordonna qu'un officier général serait envoyé pour la réprimer. M. le maréchal de camp de Malseigne, désigné par le roi pour cette délicate mission, arriva à Nancy le 24 août.

« Le même soir, dit le rapport des commissaires, il se rend au quartier de Châteauvieux, travaille avec les députés du régiment, alloue plusieurs articles de réclamation, mais refuse de prononcer sur le dernier. Il est convenu que les députés enverront chacun de leur côté un mémoire au ministre. Un nommé Cerisier (le même qui avait signé les réclamations du 11 et organisé les scènes du 13) est chargé de rédiger le mémoire des soldats.

« M. de Malseigne descend ensuite lui-même dans la cour du quartier et adresse aux soldats un discours dans lequel il leur expose leurs torts. L'effet de ce discours apparemment ne fut pas heureux...

« Le lendemain 25 août, M. de Malseigne se rend de nouveau au quartier et

le décret : *Tout brûle.* « Tout presse, tout brûle; il y aurait le plus grand danger dans le plus léger retard. » Telle était en effet la dernière phrase du rapport d'Emmery.

Nous le reproduisons ci-après, afin que nos lecteurs puissent se rendre compte une fois de plus combien le calme est nécessaire dans les moments de troubles.

« L'Assemblée nationale, après avoir entendu le rapport qui lui a été fait au nom de ses trois comités militaires, des recherches et des rapports réunis, indignée de l'insubordination continuée dans la garnison de Nancy, par les régiments du Roy, de Mestre-de-camp et de Châteauvieux, depuis et au mépris du décret du 6 de ce mois, quoiqu'il renfermât les dispositions propres à leur assurer la justice qu'ils pouvaient réclamer par des voies légitimes; convaincue que le respect pour la loi et la soumission qu'elle commande aux ordres du chef suprême de l'armée, ainsi que des officiers, et aux règles de la discipline militaire, sont les caractères essentiels, comme les premiers devoirs des soldats citoyens, et que ceux qui s'écartent de ces devoirs, au préjudice de leur serment, sont des ennemis publics dont la licence menace ouvertement la véritable liberté et la constitution; considérant combien il importe de réprimer avec sévérité de semblables excès, et de donner promptement un exemple tel qu'il puisse tranquilliser les bons citoyens, satisfaire à la juste indignation des braves militaires qui ont vu avec horreur la conduite de leurs indignes camarades, afin d'éclairer et de retenir, par une terreur salutaire, ceux que l'erreur ou la faiblesse a fait condescendre aux suggestions d'hommes criminels, les premiers et principaux auteurs de ces désordres;

« A décrété et décrète que la violation à main armée par les troupes, des décrets de l'Assemblée nationale, sanctionnés par le roi, étant un crime de lèse-nation au premier chef, ceux qui ont excité la rebellion de la garnison de Nancy doivent être poursuivis et punis comme coupables de ce crime, à la requête du ministère public, devant les tribunaux chargés, par le décret, de la poursuite, instruction et punition de semblables crimes et délits;

« Que ceux qui, ayant pris part à la rebellion, de quelque manière que ce soit, n'auraient pas dans les vingt-quatre heures, à compter de la publication du présent décret, déclaré à leurs chefs respectifs, même par écrit, si ces chefs l'exigent, qu'ils reconnaissent leurs erreurs et s'en repentent, seront également, après le délai écoulé, poursuivis et punis comme fauteurs et participes du crime de lèse-nation;

« Que le président de l'Assemblée nationale se retirera immédiatement par devers le roi, pour le supplier de prendre les mesures les plus efficaces pour l'entière et parfaite exécution du présent décret; en conséquence d'ordonner : 1° à son procureur au bailliage de Nancy de rendre plainte contre toute personne de quelque rang, quelque état et condition qu'elle soit, soupçonnée d'avoir été instigatrice, fauteur ou participe de la rebellion qui a eu lieu dans la garnison de Nancy, depuis la proclamation des décrets des 6 et 7 de ce mois; 2° au juge du bailliage de Nancy de procéder, sur ladite plainte, conformément au décret précédemment rendu, concernant l'instruction et le jugement des crimes de lèse-nation; d'ordonner pareillement à la Municipalité et aux gardes nationales de Nancy, ainsi qu'au commandant militaire de cette place, de faire chacun, en ce qui le concerne, les dispositions nécessaires et qui seront en leur pouvoir, pour s'assurer des coupables et les livrer à la justice; même d'ordonner le rassemblement et l'intervention d'une force militaire tirée des garnisons et des gardes nationales du département de la Meurthe et de tous les départements voisins, pour agir aux ordres de tel officier général qu'il plaira à Sa Majesté de commettre, à l'effet d'appuyer l'exécution du présent décret; de faire en sorte que force reste à la justice, et que la liberté et la sûreté des citoyens soient efficacement protégées contre quiconque chercherait à y porter atteinte. A l'effet de quoi, cet officier général sera spécialement autorisé à casser et licencier les régiments de la garnison de Nancy, dans le cas où ils ne rentreraient pas immédiatement dans l'ordre, ou s'ils tentaient d'opposer la moindre résistance au châtiment des principaux coupables. »

Ce décret arrivé à Nancy le 19 août fut transcrit sur les registres du directoire de la Municipalité et du Bailliage; il fut imprimé, distribué aux officiers pour être lu dans les chambres; mais on eut le tort de ne pas le publier à la tête des troupes. Il ne fut pas affiché dans les rues.

demande à Cerisier si le rapport est fait. Celui-ci répond que les soldats ne sont pas d'accord. On demande alors deux hommes par compagnie pour donner le vœu du régiment. Ces hommes rassemblés, deux veulent sur-le-champ le jugement du général, deux celui du canton suisse, tous les autres celui de l'Assemblée nationale. Le régiment était sous les armes, dans la cour du quartier; on lui porta le vœu de la majorité qui ne fut point accepté! Tous s'écrièrent :

« — *De l'argent! de l'argent! et que le général juge tout de suite.*

« M. de Malseigne prit alors la parole; mais son discours ne fit point d'impression. Les soldats se plaignirent d'avoir été insultés la veille par lui. Quelques voix crient qu'il faut le retenir prisonnier. Alors il veut sortir; quatre grenadiers étaient à la grille, il força leur résistance. Il s'éloignait lorsqu'il vit venir à lui des soldats qui lui présentent la baïonnette pour l'arrêter. A cette vue, le général tire son épée. Menacé et poussé par ces soldats, il en blesse plusieurs. Puis son épée s'étant rompue, il est obligé de prendre celle du prévôt général.

« Les Suisses blessés exaltèrent toutes les têtes, déjà très échauffées : malgré les efforts des officiers, soixante soldats s'échappèrent du quartier pour se lancer sur les pas du général qui se retirait, l'épée à la main et sans précipitation, dans la maison de M. de Noue. Cette maison est à l'instant investie et la porte est enfoncée. Quelques officiers des régiments du Roi et de Châteauvieux défendent l'escalier avec intrépidité et sans armes. »

M. de Malseigne se rend alors à la municipalité, escorté par la garde nationale. Là, le général renouvelle ses propositions à une députation du régiment de Châteauvieux, composée, sur sa demande, d'un homme de chaque compagnie.

« *De l'argent! de l'argent!* » c'est encore la seule réponse qu'il peut obtenir.

Châteauvieux persiste à monter la garde malgré défense faite. — Les deux autres régiments désapprouvèrent l'opiniâtreté des Suisses et offrirent alors à M. de Malseigne de monter la garde à sa porte.

Le général accepta et rentra chez lui. Un poste nombreux, composé de soldats du régiment du Roi, de cavaliers de Mestre-de-camp et d'un piquet de la garde nationale, se rendit à son hôtel pour le garder. M. de Malseigne enjoignit alors aux Suisses de ne plus monter la garde.

Châteauvieux, en recevant cet ordre, envoya une députation à la municipalité, pour s'informer du motif de la défense. Le président de la municipalité répondit qu'on ne pouvait confier la garde de la ville à des soldats révoltés qui avaient menacé de quitter les drapeaux et de partir avec armes et bagages. Il somma les rebelles de s'abstenir de monter la garde jusqu'à ce que la défense fût levée.

Les soldats de Châteauvieux répliquèrent qu'ils monteraient la garde puisqu'ils avaient été commandés à cet effet. Le président leur dit que le contre-ordre était donné et que s'ils n'obéissaient pas ils seraient regardés comme criminels de lèse-nation et traités comme tels. Les députés se retirèrent.

Quelques instants après, on apprit que le régiment du Roi refusait le service et que les Suisses étaient en marche. On laissa donc faire ce qu'on ne pouvait empêcher. Le soir, à quatre heures, les grenadiers suisses voulurent enlever leurs officiers pendant qu'ils étaient à dîner. Il fallut trois piquets de 100 hommes chacun pour les empêcher d'exécuter cette résolution.

Châteauvieux refuse de quitter Nancy. — Le 26, à sept heures du soir, M. de Malseigne, renonçant à amener Châteauvieux à composition, déclara qu'il ne voulait plus se mêler de ses comptes et donna l'ordre au lieutenant-colonel de Mérian d'emmener son régiment à Sarrelouis.

Le 27, les gardes nationales voisines de Nancy reçurent du directoire du département de la Meurthe la réquisition suivante :

« Vu la réquisition en date du jour d'hier, adressée au directoire du département de la Meurthe par M. de Bouillé, officier général, etc., toutes les gardes nationales du département de la Meurthe, armées de fusils, sont requises de se rendre sans délai en la ville de Nancy, pour prêter main-forte, conformément au décret sanctionné par Sa Majesté, à M. de Malseigne, officier général, employé dans ladite ville, pour l'exécution des derniers décrets sur la discipline militaire, en se joignant aux troupes qui y seront employées de même, à l'effet de forcer le régiment suisse de Châteauvieux, rebelle auxdits décrets, à rentrer dans l'obéissance. »

Cette réquisition fut communiquée à la municipalité de Nancy, mais, dit le *Journal militaire*, « aucunes mesures publiques ne furent prises pour instruire la garnison et les citoyens de Nancy de la véritable destination de ces gardes étrangères ».

Dès 10 heures du matin, elles arrivèrent en ville. Le soir, elles étaient au nombre de 4000 hommes. La garnison et les citoyens furent alarmés et les bruits les plus fâcheux circulèrent : « M. de Malseigne, disait-on, est un faux général qui venait avec M. de Bouillé faire une contre-révolution. »

Les Suisses refusèrent absolument de quitter Nancy, et lorsque, le 28 au matin, le lieutenant-colonel et le major de Châteauvieux se rendirent au quartier pour le départ : « *Payez-nous et nous vous suivrons au bout du monde* », fut la seule réponse qu'il put obtenir.

M. de Malseigne quitte Nancy. — Nouveaux troubles. — Pendant que Châteauvieux refusait d'obéir à l'ordre de départ donné par M. de Malseigne, celui-ci de son côté, prévenu qu'on voulait l'arrêter, quitta clandestinement Nancy et se rendit à Lunéville où il se mit sous la protection des carabiniers[1].

En même temps, le journal des *Annales patriotiques et littéraires* (n° 327) arrivait à Nancy. On y lisait que « le pouvoir exécutif allait faire partir directement des commissaires, observateurs patentés pour tous les départements, à l'effet de

1. Le général de Malseigne était major général des carabiniers et très aimé de ces derniers.



s'assurer des dispositions qui y régnaient, se concerter avec les aristocrates, faire des listes et se tenir prêts à licencier l'armée si le décret proposé à cette occasion et appuyé par les ministériels venait à passer, afin de faire entrer facilement en France vers la fin de l'automne les brigands des forêts de Saarbruck... et y commencer une guerre civile. »

L'alarme allait en croissant. Les soldats courent aux armes, vont chercher leurs officiers et les ramènent de force dans leurs compagnies. M. de Noue est saisi dans sa maison après une lutte dans laquelle quelques officiers et un soldat sont blessés. Il est délivré, puis repris par des cavaliers de Mestre-de-camp et des Suisses de Châteauvieux. On le conduit dans les cachots du régiment du Roi ainsi que les officiers qui l'ont défendu. Là, il est dépouillé de ses vêtements et revêtu d'un sarrau de toile. M. Isling[1], capitaine au régiment de Châteauvieux, est arrêté, déshabillé, puis revêtu d'une simple chemise et promené dans les rues où sur son parcours on le menace de le pendre. Un jeune officier du régiment du Roi est travesti en femme....

On arrêta enfin un cavalier de la maréchaussée porteur de trois lettres de M. Huin, prévôt général. Ces lettres « contenaient, dit le *Journal militaire*, les dispositions de la maréchaussée pour la conduite des soldats de Châteauvieux hors du royaume ».

L'effervescence s'augmente encore : les Suisses sont donc vendus, disait-on, puisqu'on veut les faire sortir de France. M. de Malseigne est un traître, il a pris la fuite, etc.

Telles étaient les dispositions des esprits, lorsque, vers 8 heures du soir, des cavaliers de Mestre-de-camp qui s'étaient lancés à la poursuite de M. de Malseigne revinrent à Nancy en racontant qu'en avant de Lunéville ils avaient été reçus à coups de fusil par les carabiniers.

M. de Malseigne est ramené à Nancy et mis en prison. — Au récit des cavaliers de Mestre-de-camp, 3000 hommes environ des gardes nationales diverses et des régiments du Roi, de Mestre-de-camp et de Châteauvieux se réunissent sans ordre en pleine nuit et prennent le chemin de Lunéville en « *jurant*, dit le *Journal militaire*, *qu'ils ramèneront M. de Malseigne mort ou vif et extermineront les carabiniers* ».

La municipalité de Lunéville avait fait illuminer les rues et s'était portée sans armes au-devant des rebelles. Les carabiniers étaient rassemblés au Champ de Mars.

A 11 heures du soir, l'armée de Nancy, comme on l'appela, était arrivée à 6 kilomètres de Lunéville. Après des pourparlers, cette armée envoya ses députés

1. « M. Isling, vieillard respectable, dit X. Maire, p. 84, essayait de s'évader sous l'uniforme de garde national. Les Suisses et une populace ivre de fureur entourent ce malheureux; on lui arrache ses vêtements et on le promène en chemise. Le courage de M. Hæner, imprimeur, sauve l'infortuné capitaine de la mort affreuse dont on le menaçait; encore fallut-il l'enfermer à la conciergerie. »



à l'hôtel de ville de Lunéville, où fut rédigée, avec des députés des carabiniers, une *capitulation* dans laquelle il fut convenu que, sur réquisition de la municipalité de Nancy, M. de Malseigne retournerait à Nancy sous escorte et qu'il ne lui serait rien fait, jusqu'à ce que l'Assemblée nationale ait statué. M. de Malseigne alla lui-même à l'hôtel de ville de Lunéville et y signa la capitulation.

La municipalité de Nancy fut informée sur-le-champ, mais elle perdit un temps précieux à correspondre avec le directoire et, toujours indécise, ne donna pas la réquisition convenue.

Toutefois, l'armée des rebelles lasse d'attendre et comptant sur l'efficacité de la capitulation reprit la route de Nancy. L'affaire en serait restée là, si quelques isolés plus obstinés que les autres n'avaient tenu à ramener eux-mêmes M. de Malseigne. Impatients de ne rien voir revenir de Nancy, ils pressèrent le général de les suivre en le menaçant même de leurs baïonnettes.

Cédant à la violence, M. de Malseigne se met en marche vers Nancy ; mais arrivé à l'embranchement de Vic, il tire brusquement son sabre, pique des deux, et, se baissant sur sa selle, prend à toutes brides la direction de Vic.

Les rebelles font feu.... 25 carabiniers furent tués ou blessés et M. de Malseigne reçut une balle dans sa sellerie. Quelques heures après, il rentrait à Lunéville.

Le même soir (29 août), devant les sollicitations de la municipalité effrayée, le général se rendit à Crosmar où s'était porté un des régiments de carabiniers.

Là un nouvel écueil l'attendait. Pendant la nuit du 29 au 30, les carabiniers au bivouac se répétaient les propos qu'ils avaient entendu tenir par les soldats de Nancy ; déjà ils commençaient à douter eux-mêmes de la mission de M. de Malseigne, lorsque soudain un coup de pistolet est tiré. « Alerte ! alerte ! » La troupe se forme et sans que les officiers sachent pourquoi, des cavaliers de toutes les compagnies s'avancent hors des rangs, ils entourent M. de Malseigne. « *Il est un traître !* » etc.

Malgré les efforts des officiers, menacés eux-mêmes par leurs soldats, le général fut conduit à la municipalité de Lunéville, puis mis en voiture et dirigé sur Nancy.

« Pendant que M. de Malseigne était en route, on espéra, dit le *Journal militaire*, se débarrasser des Suisses (Châteauvieux) avec de l'argent. Le corps municipal fut même invité à procurer des fonds aux officiers à cet effet. Mais une somme de plus de 200 000 francs (telle était la demande des soldats) n'était pas facile à trouver dans un pareil moment. »

M. de Malseigne arriva à Nancy, escorté de plusieurs soldats des régiments du Roi, de Mestre-de-camp et de Châteauvieux ; mais, dit encore le texte officiel, « l'emportement du peuple ne permit pas qu'il parvînt jusqu'à l'hôtel de ville ». Il fut mis en prison dans le quartier du régiment du Roi, puis transféré à la conciergerie. « *Le général a vendu Châteauvieux aux Autrichiens pour 3 millions....*



Il faut qu'il soit pendu aujourd'hui. » Tels étaient les propos qu'il entendait autour de lui.

Toutefois la satisfaction donnée à l'opinion par le retour de M. de Malseigne avait un peu calmé les esprits, lorsque l'annonce de l'arrivée de l'armée de M. de Bouillé qui n'avait pas été expliquée sembla légitimer tous les soupçons. « Toutes les mesures politiques prises par le corps administratif, dit le *Journal militaire*, donnaient à l'armée de M. de Bouillé l'air d'une ennemie. » Son arrivée devant Nancy va être le signal d'une véritable bataille.

C'est ainsi que, par la fatalité des circonstances, le feu de la révolte plusieurs fois sur le point de s'éteindre retrouva toujours un aliment nouveau jusqu'au moment fatal de l'embrasement général auquel nous allons assister.

V. — Combat de Nancy.

Proclamation de M. de Bouillé. — Le directoire du département de la Meurthe et la municipalité de Nancy, cédant à la garnison, envoyèrent à M. de Bouillé une députation pour le sommer de se retirer.

Bouillé la reçut à midi à Toul. « Tout retard à l'exécution des décrets de l'Assemblée nationale pourrait jeter dans la nation de terribles angoisses. » Telle fut la réponse du général, et il remit aux députés une vingtaine d'exemplaires de la proclamation qu'il avait déjà envoyée à Nancy, mais qui n'était pas parvenue. En voici les termes :

De par le Roi,

François-Claude-Amour de Bouillé, lieutenant des armées du Roi, chevalier de ses ordres, commandant et général de l'armée sur le Rhin, la Meurthe, la Moselle, la Meuse et pays adjacents, frontières du Palatinat et du Luxembourg, etc.

La garnison de Nancy ayant désobéi au décret de l'Assemblée nationale du 6 août, sanctionné par le Roi, qui ordonne que les troupes ne pourront faire leurs réclamations qu'à l'Inspecteur qui sera nommé à cet effet, et prononcer sur leur légitimité ; ayant usé de violence, non seulement contre leurs officiers, mais encore contre l'officier général, chargé de l'examen et de la vérification des comptes, lequel officier ils ont voulu arrêter, et que plusieurs soldats ont tenté d'assassiner en présence de leurs camarades, qui les excitaient au crime ; ayant commis depuis plusieurs jours toutes sortes d'actes de rebellion, le régiment de Châteauvieux particulièrement, s'étant refusé d'en montrer le repentir, de rentrer dans l'ordre et d'obéir au décret qui l'ordonnait ; ayant de plus refusé d'exécuter l'ordre du Roi qui lui ordonne de partir de Nancy pour se rendre à Sarrelouis, et rompu enfin tous les liens de la discipline et de l'obéissance, au mépris des décrets de l'Assemblée nationale et des ordres du Roi, que la nation suisse a servi avec tant de zèle et une fidélité à laquelle depuis plusieurs siècles aucun corps suisse n'a manqué, et dont le régiment de Châteauvieux donne l'exemple inouï jusqu'à ce jour ; des cavaliers de Mestre-de-camp, ayant poursuivi M. de Malseigne, leur inspecteur général, le sabre à la main, jusqu'aux portes de Lunéville, y ayant attaqué les carabiniers, enfin une partie de cette garnison s'étant portée hors de la ville, pour attaquer les troupes destinées à assurer l'exécution des décrets de l'Assemblée natio-



nale et des ordres du Roi... Étant donc nécessaire de réprimer de pareils excès, de forcer à l'obéissance aux lois, les corps qui s'en seraient soustraits;

En vertu du décret de l'Assemblée nationale du 16 août et des ordres du Roi, qui enjoignent aux corps administratifs, aux gardes nationales, aux troupes de ligne, et aux généraux qui les commandent, d'assurer l'exécution des lois et des décrets, d'employer tous les moyens que la force peut donner pour faire rentrer les soldats dans l'obéissance et d'appuyer la justice à laquelle les fauteurs et instigateurs de cette rebellion doivent être livrés, pour être jugés et punis selon la rigueur des lois;

Ordonnons aux troupes de marcher d'après l'ordre qui leur en sera donné, et à l'heure qui leur sera indiquée, pour exécuter le décret de l'Assemblée nationale sanctionné par le Roi, conjointement avec les gardes nationales qui se réuniront avec celles de Nancy, pour contraindre par la force, les soldats rebelles à la soumission aux lois; invitons les gardes nationales qui sont dans les murs de Nancy, à se réunir aux troupes qui marcheront pour l'exécution du décret, au moment de leur arrivée aux portes de la ville; et engageons les fidèles soldats et les bons citoyens à réunir leurs efforts, en vertu de leur serment pour l'exécution des lois, et des décrets, et pour le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité dans la ville de Nancy.

Toul, le 30 août 1790.

Signé : BOUILLÉ.

Cette proclamation était faite autant pour éclairer les citoyens que pour en imposer à la garnison. M. Colony, major de la garde nationale de Nancy, la remit le jour même (30 août), à 5 heures du soir, au directoire du département et à la municipalité en exprimant le désir de M. de Bouillé, qu'elle fût publiée et affichée.

X. Maire rapporte[1] que « cette proclamation fut presque partout déchirée et foulée aux pieds. On disait que c'était une perfidie pour endormir le courage des patriotes. » Le rapport des commissaires se contente de la signaler en ajoutant qu' « elle resta ignorée des citoyens et de la garnison et que ce fut un grand malheur ».

Un acompte de 27 000 francs est donné aux soldats de Châteauvieux — Cependant les soldats de Châteauvieux étaient impatients de recevoir encore de l'argent. Ils s'étaient engagés, on s'en souvient, à ne réclamer que le 1er septembre la somme qu'ils prétendaient leur être due; mais, dès le 30 août, ils exigèrent la remise de 27 000 francs.

« D'après la manière dont cette somme était demandée, dit X. Maire[2], il fallut que les chefs s'exécutassent sur-le-champ, et le 31 au matin, les 27 000 francs leur étaient distribués. »

Sommation de M. de Bouillé. — Préparatifs de résistance. — Le lendemain, 31 août, une lettre que le marquis de Bouillé avait écrite à M. de Noue fut communiquée à la municipalité à 5 heures et ensuite à la garnison. Il y était dit :

1. P. 116.

2. P. 131. Le rapport des commissaires dit : « Suivant le récit des officiers de Châteauvieux, les Suisses exigèrent encore, dans cette matinée (31 août), une nouvelle somme de 27 000 livres ».



Si les soldats honteux de tant d'excès veulent donner un acte de repentir, le premier témoignage que j'en demande, c'est la délivrance de M. de Malseigne, à qui j'ordonne de venir me joindre sur la route de Pont-à-Mousson, où je serai à la tête des troupes, sur les dix heures : je ferai ensuite connaître mes ordres ultérieurs; sinon, je rallierai aux troupes fidèles tous les bons citoyens, les gardes nationales; et ces soldats traîtres à la patrie verront la nation entière marcher contre eux, pour punir leur rébellion et les forcer d'obéir à la loi et au Roi.....

En réponse à ces paroles, une troupe de soldats des trois régiments exigea de la municipalité qu'on battît la générale, puis les canons furent mis en batterie et les gardes nationales renforcèrent les soldats des trois régiments placés aux portes de la ville.

« Pendant que les hommes apprêtaient leurs armes, les vieillards, les femmes et les enfants du faubourg de Boudonville quittaient précipitamment leurs maisons, emportant les uns quelques vivres et les autres leurs meubles les plus précieux[1]. »

Deux députations sont reçues par M. de Bouillé. — Succès de la seconde. — Néanmoins, une première députation composée de 10 soldats (dont 2 de Châteauvieux) partit de Nancy, pour aller au-devant de M. de Bouillé. L'initiative de cette députation fait grand honneur à M. du Montet, membre du directoire, qui ne parvint à décider les soldats qu'en répondant sur sa tête de tout fâcheux résultat.

Les soldats députés rencontrèrent M. de Bouillé vers 11 heures du matin, à Frouard. D'après les uniformes observés, ils évaluèrent son armée à 15 000 hommes[2], ce qui leur fit une certaine impression. Ils avaient emporté avec eux des circulaires à l'aide desquelles ils se vantaient de soulever l'armée de Bouillé; mais au lieu de trouver de la sympathie dans cette armée, ils furent accablés de reproches et d'injures par leurs compagnons.

M. de Bouillé reçut la députation dans la cour du château de Frouard; puis, comme il refusait d'entendre toute communication, tant que MM. de Noue et de Malseigne ne seraient pas délivrés et que quatre des principaux rebelles ne lui auraient pas été remis pour être jugés par l'Assemblée nationale, M. du Montet s'écria d'une voix forte : « *Mais, mon général, vous êtes le père des soldats!*

« — Oui, reprit Bouillé, je suis le père des soldats, mais des soldats fidèles,... tels que ceux qui composent cette armée.... Je sens le bonheur et la gloire de les commander, de combattre, de vaincre, de mourir à leur tête. Les autres sont les ennemis de la constitution, de la patrie,... n'est-ce pas, mes amis?

« — Oui, mon général, partons sur-le-champ! » s'écrie la foule des soldats qui l'environne.

« En même temps, dit X. Maire[3], un groupe de Suisses du régiment de Vigier

1. X. Maire, p. 123.

2. Cette armée comprenait les régiments de Castella et de Vigier, des détachements de Royal-Liégeois et de Royal-Allemand, puis les gardes nationales des départements voisins.

3. X. Maire, p. 133.



s'approche de M. de Bouillé et lui dit : — Nous rougissons aujourd'hui des revers de notre uniforme, parce qu'ils sont à peu près les mêmes que ceux de ces brigands (en montrant les députés de Châteauvieux); eux seuls les ont souillés. Déjà nous avons retourné ces revers pour n'avoir rien de commun avec de pareils rebelles; *il faut les pendre! il faut les pendre!* »

Une escorte dut accompagner les députés-soldats pour leur permettre de rentrer à Nancy sains et saufs. Les membres civils de la députation ne rentrèrent pas de suite à Nancy, mais ils écrivirent à la municipalité la lettre suivante :

1° Il (M. de Bouillé) n'entend et ne veut entendre aucune proposition de paix que ces conditions ne soient remplies.

2° Il exige que la garnison sorte de Nancy, ayant à sa tête MM. de Malseigne et de Noue, ou qu'elle se range paisiblement dans ses quartiers, après avoir remis les deux généraux entre les mains du détachement qui doit conduire les députés.

3° Que quatre hommes par régiment, des plus mutins et reconnus pour chefs de la discorde, soient à l'instant envoyés à l'Assemblée nationale pour y être jugés selon la rigueur des lois.

4° Si les régiments persistent dans leur opiniâtreté, dans deux heures après l'arrivée des députés, il entrera lui-même dans Nancy, à force ouverte, et se propose de passer au fil de l'épée, tout homme qui sera pris les armes à la main.

Vers trois heures, cette lettre fut communiquée à la garnison qui était déjà très ébranlée par les récits des soldats-députés et penchait à la soumission. Malheureusement la troisième clause était d'une exécution presque impossible. Qui livrerait les quatre plus mutins? Qui les désignerait, quand chacun avait tant d'infractions à se reprocher? Cet ultimatum était une maladresse.

On ne savait que faire et déjà l'avant-garde de M. de Bouillé était arrivée à portée de canon, lorsque la garnison se décida à envoyer une seconde députation composée de quatre soldats de chaque régiment, pour parlementer une dernière fois.

M. de Bouillé consentit à la recevoir et, devant les députés, dicta à son aide de camp, M. Gouvernet, cette brève réponse :

« *Dans une heure, MM. de Malseigne et de Noue seront en dehors de la ville, ainsi que les trois régiments reposés sur les armes et attendant mes ordres; sinon j'entre à coups de canon.* »

Cette énergique sommation, qui ne répétait plus la clause inexécutable, eut un plein succès, et l'on put croire encore une fois que tout était apaisé.

La paix faite. — Les députés sont rentrés à Nancy et déjà le régiment du Roi crie : « *La loi! la loi!... nous voulons nous soumettre!* » Il était 4 heures. Mestre-de-camp et Châteauvieux se laissent également convaincre.

MM. de Noue et de Malseigne furent mis en liberté et les trois régiments, conduits par un grand nombre de leurs officiers, sortirent de la ville pour se ranger en bataille.



La sortie de Châteauvieux ne se fit pas cependant sans difficulté. On avait dit aux Suisses qu'on exigeait qu'ils se rendissent dans la plaine *sans armes* et ils s'y étaient refusés. M. de Salis en référa à M. de Bouillé qui répondit que c'était une erreur. C'est alors seulement que Châteauvieux se décida. Il sortit « par la porte Notre-Dame et vint se placer sur le chemin des Trois-Maisons qui aboutit à la porte de Metz »[1].

Encore l'animosité des Suisses n'était-elle pas complètement calmée; ainsi M. de Malseigne à sa sortie de Nancy, obligé de passer en voiture devant les rangs de Châteauvieux formé en bataille hors de la ville, fut mis en joue par plusieurs soldats.

Les gardes nationales, auxquelles la municipalité a oublié ou omis de donner l'ordre de se retirer, sont réunies en armes sur la place Royale. Ils embrassent ceux qui leur portent la nouvelle de la *paix faite*; mais leur présence n'en est pas moins un danger.

En dehors de la ville, la même joie règne[2], et cependant, comme nous venons de le dire, la garde nationale est encore sous les armes, prête à combattre; et les portes de la ville, notamment celles de Stainville et de Stanislas, sont toujours gardées par des rebelles des trois régiments et de la garde nationale qui refusent de quitter leurs postes et résistent opiniâtrément à tous les ordres que leurs officiers « osent encore leur donner, dit le récit officiel. Mais que sont ces quelques esprits exaltés près de la grande majorité éclairée et soumise?... » Nous allons le voir. Dans les circonstances de ce genre, quelques meneurs résolus ont plus d'influence sur la conduite des événements que la multitude des citoyens tranquilles et les mieux intentionnés.

C'est une loi de société qui explique la plupart des mouvements populaires et dont nous allons avoir malheureusement une confirmation sanglante.

Un coup de canon donne le signal du combat. — La paix semblait cependant si bien assurée que M. de Bouillé envoya à Nancy dix gardes nationales de Metz, préparer les logements et reforma ses troupes en une seule colonne pour entrer dans la ville l'arme sur l'épaule.

Déjà il se réjouit de n'avoir pas à brûler une amorce, quand deux officiers viennent l'avertir qu'il y a du côté des portes un mouvement inaccoutumé[3]. Au même instant un des quatre canons de la porte Stainvillle commence le feu; quelques coups de fusil partent presque aussitôt. La colonne de M. de Bouillé

1. X. Maire, p. 143.

2. « La place et les rues aux environs fourmillaient de monde, dit Erckmann-Chatrian (*Histoire d'un paysan*)... Dans l'auberge (en dehors de Nancy)... de grands carabiniers rouges fumaient et buvaient, leurs longues jambes allongées sous les tables; on riait et dans ce moment nous entendions dire autour de nous que la paix était faite; que Mestre-de-camp, Châteauvieux et le régiment du Roi mettaient les pouces,... que les meneurs seuls auraient leur compte.... On criait au dehors : « Vive le Roi! » Les carabiniers, des géants alsaciens, en avalant des cruchons de bière, riaient dans leurs moustaches et disaient : « Ce n'est pas malheureux qu'on soit tombé d'accord. »

3. « L'affaire s'engageait déjà, dit Susane, par quelques soldats suisses qui, d'une porte de la ville, tirèrent les premiers coups de fusil. »

s'était avancée à trente pas de cette porte, elle avait demandé le libre passage et la mitraille avait répondu. Ce fut le régiment suisse de Castella qui reçut cette première décharge.

Dévouement du lieutenant Désilles. — « Le nombre des victimes eût été plus considérable, dit Ficffé, si les révoltés eussent fait usage de toutes leurs pièces à la fois; mais un jeune lieutenant du régiment du Roi, M. Désilles, les en empêcha. Il se précipita à la bouche d'un canon dans l'espoir de les désarmer ou de les toucher par son courage.

« La populace l'arracha du canon qu'il tenait embrassé, il sauta sur un autre et se coucha sur la lumière. Inutile dévouement! quatre coups de fusil l'atteignirent et lui firent abandonner son poste. Ce meurtre fut le signal du carnage. Les pièces vomirent la mort parmi les troupes de Bouillé. Un combat acharné s'engagea et dura trois heures. »

La lutte dans les rues et aux portes. — Laissons maintenant la parole au *Journal militaire*.

Au bruit du canon « la commotion fut universelle. Les trois régiments de Nancy qui reposaient sous les armes, hors de la ville et dont tous les soldats se partageaient entre la fureur, l'inquiétude et la soumission, se troublent, s'ébranlent, et rentrent dans Nancy [1] au pas de charge malgré leurs officiers, toujours menacés [2]. A l'exception de quelques soldats qui se débandent, les régiments du Roi et de Châteauvieux se renferment, celui-ci dans la citadelle [3], et celui-là dans son quartier. Mestre-de-camp se dispersa par bandes.

« La municipalité, qui venait seulement de donner aux gardes nationales l'ordre de se retirer, ne pouvait pas faire exécuter cet ordre trop tardif. Elle fut alors en butte aux fureurs de la multitude. Quelques coups de fusil furent tirés dans les fenêtres de l'hôtel de ville.

« La même confusion régnait partout. Le commandant de la garde nationale fut exposé lui-même à de grands dangers. Échappé plusieurs fois aux baïonnettes de ces gens inconnus qui se jetaient dans les maisons, pour fusiller par les caves ou les fenêtres, ou qui attendaient au coin d'une rue pour tirer leurs coups de fusil, il s'enfuit et se porte au coin d'une autre rue. Là, plusieurs de ces

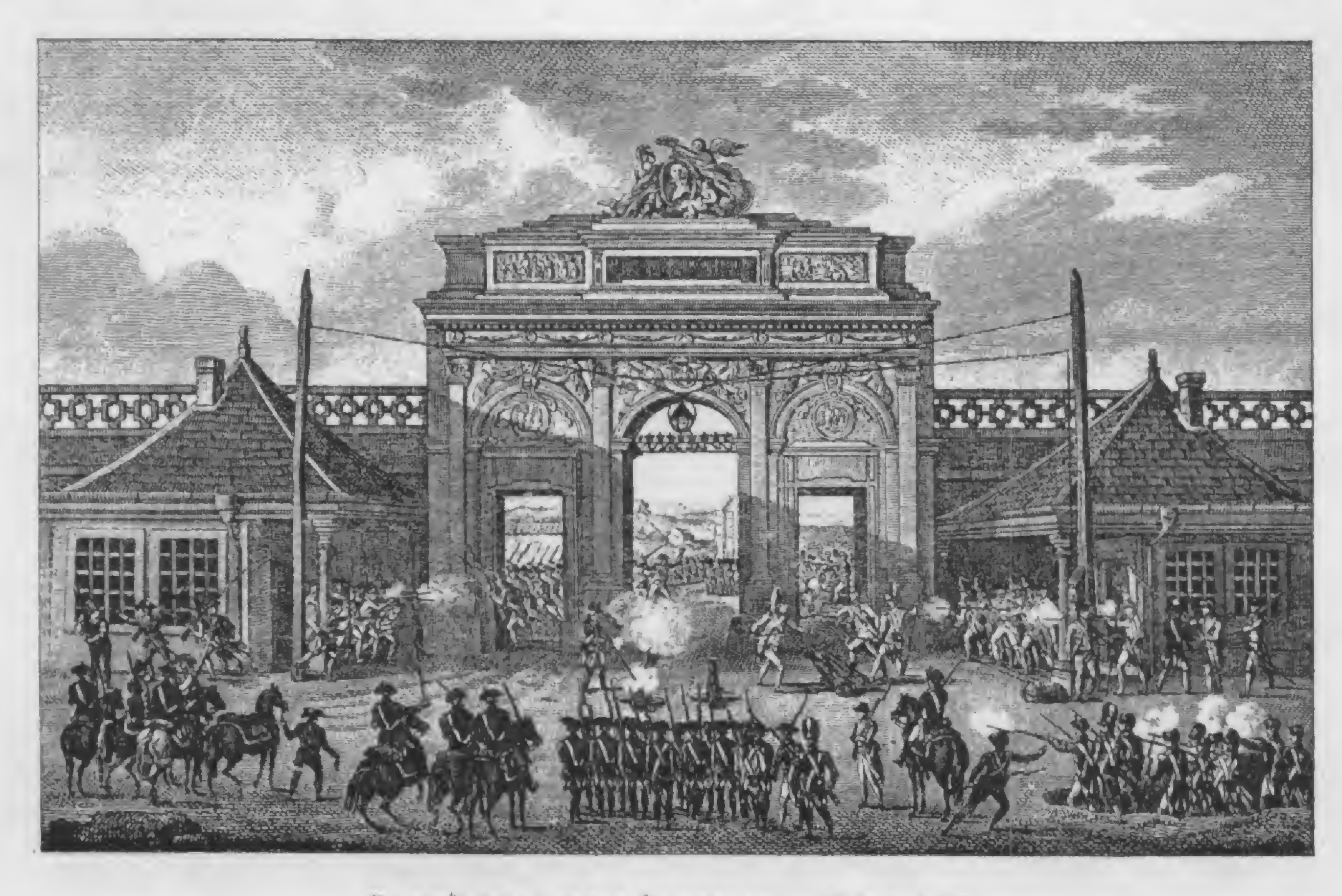
1. « Au bruit du coup de canon et de la mousqueterie de la porte Stainville, les bourgeois et les soldats des trois régiments à moitié soumis s'écrièrent, dit X. Maire : « Nous sommes trahis, on nous attaque en queue; rentrons à Nancy, allons sauver nos frères que l'on égorge par la plus infâme trahison. »

2. Dans ce moment, dit encore X. Maire, un soldat qui revenait de la ville, apercevant M. de Salis, qui cherchait à contenir les soldats, lui applique son pistolet sur la poitrine en disant : « Traître, tu nous as vendus, il faut que tu périsses de ma main. — Désarmez ce fou, dit le major, il va faire une sottise. » Un soldat exécute l'ordre et sauve la vie au major.

3. X. Maire ajoute, p. 162 : « Châteauvieux arrivé à la citadelle fut très difficile à contenir. La fusillade que les soldats entendaient près d'eux les animait au dernier point.... Les officiers furent obligés de faire les plus grands efforts pour les empêcher de se répandre dans la ville; ils ne purent cependant pas les retenir tous... 294 Suisses prirent part à l'action... » Les autres restèrent : ceux du 1er bataillon, avec le lieutenant-colonel de Mérian, au grand quartier; ceux du 2e bataillon, dans les bastions de la citadelle, avec le major de Salis.

mêmes hommes l'arrêtent et le forcent de se mettre à leur tête pour les conduire, disent-ils, à l'ennemi. Cet ennemi était une colonne de l'armée de M. de Bouillé qui les couche en joue, les disperse avec ce seul geste et délivre ainsi le commandant.

« Cependant, à l'attaque imprévue des soldats de la porte Stainville, l'armée de M. de Bouillé avait repris sa formation d'attaque. La 1re colonne, obligée de combattre, entra, à force ouverte, par la porte Stainville; la seconde se



Défense de la porte Stainville. — Nancy, 1790.
Les défenseurs de droite sont du régiment du Roi; ceux de gauche, de Mestre-de-camp; ceux du centre, de Châteauvieux.

Nota. — La gravure ci-dessus, tirée de l'ouvrage de X. Maire, est la reproduction d'un tableau du musée de Nancy.

présenta à la porte Stanislas, où elle éprouva la même résistance, et obtint le même succès.

« A 7 heures environ, l'armée était en possession de tous les postes. »

Cette funeste journée a inspiré à Erckmann-Chatrian, dans l'*Histoire d'un paysan*, une saisissante description que nous reproduisons ici, non comme document historique, bien que les auteurs aient bâti leur récit d'après des mémoires du temps, mais comme image des impressions ressenties et de l'émotion du moment. « Si je vous racontais, dit Erckmann, l'histoire des massacres, vous auriez peine à me croire. Non, ce n'étaient pas des hommes!... Des bêtes sauvages pouvaient seules avoir commis tous ces dégâts et ces cruautés! Le peuple et les Suisses devaient aussi s'être défendus terriblement dans ces recoins; car tout était arraché, cassé, criblé : les portes, les chéneaux, les fenêtres, tout.... Des tas de briques et de tuiles remplissaient la rue, comme après un

incendie; des paillasses qu'on avait jetées dehors pour les blessés étaient piétinées et pleines de sang; quelques chevaux restaient encore étendus et se débattaient avec la fièvre. Deux ou trois fois, en passant devant des maisons à moitié démolies, j'entendis des cris terribles : c'étaient de pauvres Suisses qui s'étaient cachés après la bataille et qu'on massacrait sans pitié; car Bouillé avait donné l'ordre à ses Allemands de tuer les soldats de Châteauvieux jusqu'au dernier. »

Le colonel de Mac-Mahon blessé par les Suisses de Châteauvieux. — Nous compléterons le récit du combat par quelques épisodes particuliers empruntés au livre de M. X. Maire [1].

Pendant la lutte, le colonel de Mac-Mahon [2] reçut du général de Frimont l'ordre de charger les cavaliers de Mestre-de-camp avec les hussards de Lauzun. « Le colonel lance son régiment au galop.... Les hussards, enfilant la rue des Dominicains, remontent brusquement la rue Saint-Georges jusqu'à la hauteur de la rue Saint-Dizier et se dirigent à gauche vers la porte Saint-Nicolas.

« Repoussés par les Suisses de Châteauvieux,... les hussards font demi-tour et reviennent se former sur la Place du Marché....

« Au milieu de la rue Saint-Dizier, le colonel de Mac-Mahon reçoit un coup de feu qui lui fracasse le genou. En même temps son cheval s'abat sous lui. Les hussards le croyant mort défilent sur son corps et le laissent étendu sur le pavé. Revenu de son évanouissement, il se traîne dans la boutique d'un menuisier, qui le cache sous un tas de copeaux; et ce n'est qu'avec peine qu'il échappe à la fureur des bourgeois qui le cherchaient partout pour le massacrer. »

M. Blaize empêche les Suisses de Châteauvieux de faire sauter le magasin général. — Sur un autre point de l'action, à la porte Notre-Dame, les rebelles de Châteauvieux, qui s'attendaient à une attaque de ce côté, avaient braqué des canons et défoncé près des pièces plusieurs barils de poudre.

Un courageux citoyen, M. Blaize, ancien artilleur, obéissant à l'ordre de la municipalité dont il a été parlé plus haut, prit le commandement d'une des pièces de 24 de la porte Notre-Dame, l'encloua au lieu de l'amorcer. Maire dit même qu' « il eut l'adresse d'enclouer la pièce, sans que les soldats de Châteauvieux s'en aperçussent ».

M. Blaize, « ne bornant pas là son dévouement, fit disparaître des traînées de poudre qui conduisaient au magasin général et auxquelles des Suisses ivres et forcenés avaient plusieurs fois essayé de mettre le feu ».

Châteauvieux quitte Nancy. — A huit heures, la lutte avait cessé partout. « On n'entendait plus de coups de fusil [3], seulement un épais nuage de fumée s'étendait sur la ville, comme un voile funèbre. Les vignes de Saint-Max et de

1. P. 160 et suiv.
2. Père du maréchal duc de Magenta.
3. X. Maire, p. 168.



Dammartemont, le bois qui couronne la côte de Sainte-Geneviève étaient remplis de vieillards, de femmes et d'enfants qui, dans le silence de la douleur, avaient écouté, pendant trois heures, le terrible bruit du canon et de la fusillade. »

500 hommes de la garnison seulement avaient pris part au combat et parmi eux, 294 Suisses de Châteauvieux. On a dit à tort que l'armée du général de Bouillé avait eu à lutter contre toute la garnison (8000 hommes) : les difficultés qu'elle éprouva vinrent de ce qu'elle dut se battre à découvert contre des rebelles abrités derrière des barricades, des fenêtres ou des ouvertures de caves.

138 rebelles de Châteauvieux furent faits prisonniers et restèrent enfermés jusqu'au moment de leur jugement; les autres furent presque tous tués.

Le régiment du Roi se soumit le premier : avant 8 heures, il était en marche sur Verdun, par ordre de M. de Bouillé.

A 8 heures et demie, les soldats de Châteauvieux que leurs officiers avaient contenus capitulèrent et reçurent l'ordre de se rendre à Vic, Moyen-Vic et Marsal.

Mestre-de-camp fut envoyé à Void.

« A 9 heures, dit X. Maire, les ténèbres s'étaient répandues. On entendit sur la route d'Essey des chants allemands : c'étaient les Suisses de Châteauvieux qui, au nombre de 674 hommes, se rendaient à la garnison que M. de Bouillé venait de leur indiquer. »

VI. — Jugement du Conseil de guerre. — Repentir de Châteauvieux.

Répression nécessaire. — Après la victoire de M. de Bouillé, il y eut un moment de joie générale. Les craintes que l'on avait eues pour la tranquillité du royaume étaient calmées; mais il n'en parut pas moins nécessaire de sévir.

« Le 1er septembre, dit le marquis de Bouillé [1], les trois bataillons suisses [2] me demandèrent la permission d'assembler un conseil de guerre pour juger environ 80 [3] soldats de Châteauvieux qui avaient été pris les armes à la main. Le corps suisse au service du Roi avait le droit, d'après le traité des ligues suisses avec la France, de conserver la justice particulière et indépendante,.... ce qui fut exécuté, sans que j'eusse le droit de m'y opposer [4]. »

Le 3 septembre, un grand service religieux eut lieu à la cathédrale pour le repos des victimes de la journée du 31; la municipalité décida en séance qu'elle prendrait le deuil jusqu'au 20 septembre.

1. *Mémoires du marquis de Bouillé*, publiés chez Firmin-Didot en 1859, p. 199.
2. Des régiments de Castella et de Vigier.
3. X. Maire dit : 137. Exactement : 138, comme nous avons dit plus haut, d'après le procès-verbal inscrit sur les registres de la municipalité de Nancy.
4. Voir p. 291 : *La justice militaire dans les régiments suisses.*

Première sentence contre les prisonniers. — Le même jour, les régiments de Castella et de Vigier, qui devaient juger les 138 prisonniers de Châteauvieux, réunirent leur « Conseil inférieur ». Celui-ci, après délibération sur l'accusation de vol et de rebellion à main armée, adopta la sentence suivante qui devait être proposée le lendemain par M. de Tschoudy au « Conseil supérieur » solennellement assemblé selon les coutumes suisses.

Tous ces hommes sont coupables par la loi, et je les condamnerai avec justice.

Je les condamnerai pour le sang qu'ils ont fait répandre et qui nous crie : vengeance.

Je les condamnerai pour venger la France des sollicitudes qu'elle a dû concevoir, lorsqu'elle a appris les dangers qu'a courus le héros qui nous commandait.

C'est une satisfaction que je dois à deux généraux qui, pour être restés inébranlables dans leur devoir, ont reçu d'eux des traitements indignes. Je dois la même satisfaction aux chefs et aux officiers de leurs corps; je la dois aux chefs de nos deux régiments, que nous aimons, et pour la vie desquels nous avons eu à trembler.

Je la dois à l'armée française, avec laquelle nous avons toujours servi avec gloire, de laquelle nous avons toujours été les émules, qui, dans ce moment, a les yeux ouverts sur nous, et qui attend notre jugement, pour apprécier la mesure d'indignation que leur révolte nous a inspirée.

Je les immole donc à toutes ces considérations, je les immole aux mânes de nos vertueux ancêtres, qui, s'ils pouvaient renaître, frémiraient d'horreur en voyant des traîtres parmi leurs descendants.

Je condamne tous les prisonniers du régiment suisse de Châteauvieux, pour la part plus ou moins grande qu'ils ont prise à la révolte de ce régiment et aux horreurs qui se sont commises, *à être pendus*,

A l'exception du nommé *Soret*, qui a été l'un des cinq membres du comité des rebelles, de ce comité d'où sont parties les résolutions incendiaires qui ont amené tous nos malheurs, lequel *je condamne à être* ROUÉ VIF.

Sentence définitive du conseil de guerre. — Le lendemain 4 septembre, dès 6 heures du matin, tous les régiments de la garnison de Nancy se rangent sur la place de Grève. Castella et Vigier forment le carré. Au milieu, un échafaud et six potences sont dressés. Les soldats de Royal-Liégeois, dispersés autour du lieu d'exécution, ont pour mission de faire la police extérieure et de coucher en joue toutes les fenêtres qui donnent sur la place. La cavalerie garde les issues en se formant en bataille face à toutes les rues qui aboutissent à la place.

Le conseil supérieur, présidé par M. Girardier, lieutenant-colonel de Castella, est réuni au centre du carré. 136 Suisses de Châteauvieux sont amenés devant les juges. Deux prisonniers s'étaient évadés [1].

1. Nous trouvons dans le numéro du 11 novembre 1790 de la collection intitulée : *Les fastes du peuple français*, un curieux récit sur l'évasion de l'un de ces prisonniers. Nous le transcrivons textuellement :

L'AMANTE BIENFAITRICE OU LE SUISSE ARRACHÉ A LA MORT

Lors de l'exécrable affaire de Nanci, vingt-deux soldats du régiment de Château-vieux furent condamnés à expier dans l'infâme supplice de la potence, l'honorable résistance qu'ils avoient voulu opposer aux projets perfides de Bouillé. Ces infortunées victimes du royalisme marchoient à leur dernière heure à travers une rue étroite: l'un d'eux profita d'un moment de presse, pour se glisser furtivement dans une allée dont la porte se trouvoit ouverte; et, par un bonheur qui dut lui paroître encore plus délicieux, c'étoit celle de sa maitresse.

On s'apperçut qu'il manquoit une victime. Bouillé qui n'étoit point encore rassasié de sang, en ordonna



La séance s'ouvre. M. de Tschoudy, au nom des officiers de Castella et de Vigier, énonce d'une voix haute la sentence rédigée la veille par le Conseil inférieur.

Ce texte parut trop sévère et le conseil supérieur le modifia, séance tenante. M. de Tschoudy prononça alors la sentence définitive :

Les vingt-deux prisonniers du régiment de Châteauvieux, dont voici les noms....., seront exécutés sur-le-champ, conformément à la sentence rendue contre eux.

Les quarante et un prisonniers du régiment de Châteauvieux, dont voici les noms....., subiront la peine de trente ans de galères.

Les autres resteront en prison jusqu'à ce qu'ils soient remis à la justice des officiers de leur régiment.

Le nommé *Soret* sera *roué vif*, et cependant le coup de grâce lui sera donné.

L'exécution. — Nous empruntons ici encore une page [1] à M. X. Maire :

« A mesure que M. de Tschoudy, dit-il, prononçait les noms des condamnés, il brisait une petite baguette, suivant la méthode usitée dans les régiments étrangers au service de France; le bourreau se saisissait de la victime et la potence ne la rendait que lorsque le malheureux avait expiré.

« ..... Quatre fois, les potences firent leur funèbre office, pendant que Soret souffrait sur la roue le plus affreux martyre [2].

« Les condamnés à mort montrèrent le même courage et la même audace qu'ils avaient montrés pendant le combat. Plusieurs même, en face de la mort,

les recherches les plus exactes; toutes les maisons de la ville furent visitées; mais on eut beau faire, les perquisitions devinrent inutiles; on se persuada que le Suisse avoit trouvé le moyen de sortir de la ville. Les juges, les satellites, les bourreaux pouvoient-ils s'imaginer que ce soldat étoit resté au milieu de ses implacables ennemis, réfugié chez une jeune et timide personne, que le plus tendre amour engageoit à tout risquer pour sauver son amant qu'elle avoit caché dans un grenier derrière d'anciens magasins de toiles, où elle le nourrit pendant trois mois, à l'insu de tout le monde, de ses parents même?

Dans ces intervalles, un riche fermier du canton de Basle qui avoit appris le carnage de Nanci et l'horrible exécution des Suisses de Château-vieux, ne recevant plus de nouvelles de son fils, inquiet de son sort, entreprend le voyage de la capitale de la Lorraine. Personne ne peut lui donner des renseignements. Sa douleur excite l'intérêt de tous ceux qui voient couler ses larmes...

Enfin, il apprend que son fils quoique condamné n'a point péri, comme les autres. Un seul soldat du régiment lui dit : « Philippe alloit souvent dans une maison que je vous indiquerai; peut-être pourrez-vous obtenir là quelque lumière sur votre enfant. » Le vieillard y court avec empressement, il monte chez Elise, amante et protectrice de son fils qu'il cherche avec tant d'inquiétude. Elle craint de trahir par une imprudence l'objet de sa tendresse et assure qu'elle ignore ce qu'il est devenu. Elle promet seulement de faire des recherches et prie l'étranger de repasser dans une heure.

A peine est-il sorti, qu'elle vole au grenier, dépeint à son amant la figure de l'honnête homme qu'elle vient de voir et lui rend compte de la conversation qu'elle a eue. « O ciel, c'est mon père! s'écrie l'infortuné, je ne le reverrai peut-être jamais. » Le bon vieillard ne tarda pas à revenir et il se trouva dans les bras de son fils. « Mon ami, infortuné Philippe, disoit Elise, sois sans alarmes, revois ton père. »

Ils furent bientôt unis d'un nœud indissoluble. Les parents d'Elise consentirent à son mariage. Peu de jours après, ce couple vertueux s'échappa, à la faveur de la nuit, d'une ville où les bourreaux de Châteauvieux dictoient encore des lois.

1. P. 177 et suiv. M. Maire dit tenir les détails qu'il raconte, de la bouche même du chirurgien de Royal-Liégeois chargé d'examiner les cadavres à mesure qu'on les descendait du gibet.

2. Soret fut probablement le dernier condamné qui subit en France le supplice de la roue. Ce supplice consistait à étendre le criminel sur deux soliveaux assemblés en X. Quand les bras et les pieds du patient étaient assujettis par des cordes, on brisait à coups de barre de fer, les os des bras en deux endroits ainsi que ceux des reins, des jambes et des cuisses, puis on exposait le corps ainsi disloqué autour d'une roue qu'on faisait tourner.

L'invention de cet affreux supplice remonte à l'empereur romain Commode. Il fut infligé pour la première fois, en France, aux assassins du comte de Flandre, sous Louis le Gros; mais il ne fut établi légalement que sous François Ier : un édit du 4 février 1534 ordonna de l'appliquer aux voleurs de grands chemins et de maisons habitées. On l'étendit aux assassins en 1547; il fut officiellement aboli en 1789 et remplacé par la guillotine.

se livrèrent à des plaisanteries. Le premier condamné était le soldat qui, à la porte Notre-Dame, avait couché en joue M. de Salis. En montant à l'échelle, il dit à haute voix : *Je suis condamné pour avoir couché en joue mon major, je n'ai qu'un seul regret, c'est de ne pas l'avoir tué.*

« Un autre, qui était maître d'armes, ayant déjà la corde au cou et prêt à être lancé dans l'éternité, s'écria, le sourire sur les lèvres : *Mes amis, je vais faire des armes avec le Père Éternel!*

« Ceux qui n'avaient été condamnés qu'aux galères semblaient envier le sort de ceux qu'on envoyait à la mort.

« Après l'exécution des condamnés, les régiments défilèrent, mornes et silencieux, et l'on transporta au cimetière Saint-Jean les cadavres des suppliciés. »

Le procès-verbal d'exécution est ainsi conçu :

Ce jourd'hui 4 septembre, le conseil de guerre composé..... a unanimement condamné les cent trente-huit séditieux.....

Le nommé Soret, à être roué vif, comme un des cinq.....

Les nommés... (22 hommes), à être pendus jusqu'à ce que mort s'en suive.

Les nommés... (39 hommes), à servir comme forçats.

Les nommés... (2 hommes fugitifs), condamnés par contumace à la même peine.

Les nommés... (74 hommes), à être détenus dans les prisons, pour être rendus à leur régiment à la première réquisition qui en sera faite par le commandant du régiment Châteauvieux, pour être ordonné par lui de plus amples informations.

Le tout a été exécuté le jour, mois et an que dessus...

Soumission complète. — Le châtiment avait été terrible. Il fut généralement approuvé. Les Suisses de Châteauvieux eux-mêmes comprenaient toute l'étendue de leur faute.

Le 16 octobre, on lut à l'Assemblée nationale une lettre de repentir rédigée par les officiers du corps, dans laquelle ils déclarent :

« 1° Que leurs soldats étaient venus les prier de reprendre les sommes extorquées par eux à l'époque malheureuse de l'insubordination; 2° que les capitaines avaient d'abord refusé, mais que les soldats avaient insisté en déclarant *qu'ils se croiraient déshonorés tant que l'argent resterait entre leurs mains;* 3° qu'ils étaient prêts à se soumettre à toute espèce de privations et même à une réduction de paye. »

Par ordre de l'Assemblée, cette lettre fut imprimée et envoyée à tous les régiments de l'armée pour servir d'exemple.

VII. — Écho des journaux de Paris.

Impression produite à Paris. — Les affaires de Nancy eurent à Paris un grand retentissement qu'il est intéressant de signaler.

Le parti contre-révolutionnaire considéra cette sanglante aventure comme une



grande victoire. L'opinion constitutionnelle, représentée par MM. de Lafayette, Bailly et les frères Lameth, y voyait le rétablissement de la discipline militaire et le triomphe de la liberté, pendant que le parti démocratique fulminait contre M. de Bouillé.

A l'Assemblée nationale, Dupont de Nemours s'écrie, en parlant des révoltés de Nancy, *que ce n'est qu'un ramassis d'hommes sans patrie, la plupart repris de justice.*

Loustalot et Camille Desmoulins écrivent dans leurs feuilles incendiaires : « Plus de trois mille citoyens, dont quatre cents femmes et enfants, furent horriblement massacrés. Pendant quatre jours consécutifs, on fouilla les maisons soupçonnées d'avoir donné asile aux Suisses, et c'était à chaque instant un nouveau meurtre.... Il y a d'épouvantables détails de femmes grosses éventrées, d'hommes qui demandaient grâce à genoux égorgés sans pitié. »

Marat, le 5 septembre, lançait à son tour une brochure de seize pages remplie d'exagérations qui devaient avoir un grand effet sur le peuple : « Tandis que l'atroce Malseigne jouait des scènes tragiques, l'infernal Bouillé, disait-il,... avait rassemblé une armée d'Allemands, avec l'écume de quelques régiments français.... Pouvant à peine trouver une légion de gardes nationaux, il en fait prendre l'habit à sept cents Allemands; il donne à sept cents autres l'uniforme de Châteauvieux.... Il conduit dix mille assassins devant la place, après leur avoir représenté la garnison comme une horde de brigands qui pillaient les citoyens, violaient les femmes, emprisonnaient leurs officiers... »

Père Duchesne. — Les plus violentes diatribes sortaient des officines du *Père Duchesne*. Nous en citons quelques extraits.

N° 60. — *La grande colère du Père Duchesne contre l'infâme Bouillé :* «... Ce j... f... de Bouillé remuait de c... et de tête pour faire soulever la garnison de Nancy, marcher sur Paris, nous égorger tous ainsi que l'avait résolu Louis le traître, sa p... et toute leur b.... de race. — Nancy est à feu et à sang. »

N° 78. — *La visite du Père Duchesne à M. Lafayette.* « Le souvenir de l'affaire de Nancy... si votre âme est encore pure, comme j'ose le penser, ce souvenir, f..., doit bien vous tourmenter; car sans vous, jamais l'Assemblée nationale n'aurait accordé à l'infâme Bouillé ce pouvoir dont il s'est servi pour *égorger des millions de victimes.* »

N° 85. — *Les derniers adieux du Père Duchesne à M. Lafayette.* «... Ce f... décret sera peut-être aussi funeste aux gardes françaises que celui de Nancy l'a été aux soldats de Château-Vieux qui avaient, comme eux, refusé de tirer sur le peuple. »



VIII. — Châteauvieux devient 76e régiment d'Infanterie.

Soldes de Châteauvieux devenu 76e. — Chaque jour, l'Assemblée nationale démolissait une des pièces de l'ancien édifice social. Le moment était venu où elle allait dire aux régiments d'oublier leur passé, et jusqu'à leur nom, pour ne porter désormais qu'un numéro.

Les règlements [1] du 1er janvier 1791 sur la formation, les appointements et la solde des régiments prescrivent que les corps de troupes « *quitteront leurs noms actuels et ne seront désignés à l'avenir que par les numéros du rang qu'ils occupent...* »

Toutefois le règlement particulier pour les onze régiments suisses et grisons dit que ces régiments « *conserveront le nom de leurs colonels et prendront dans l'infanterie le rang de leur création* » ; mais, dans la pratique, ces régiments furent, comme les autres, désignés par leur numéro. Châteauvieux, 6e régiment suisse occupant le 76e rang, devint donc *76e régiment d'Infanterie.*

DÉNOMINATION DES GRADES	NOMBRE	PAR JOUR	PAR MOIS	PAR AN
		l. s. d.	l. s. d.	l.
Colonel	1	33 6 8	1 000 0 0	12 000
Lieutenant-colonel	1	8 6 8	250 0 0	3 000
Major	1	19 6 8	550 0 0	6 600
Aides-majors ayant rang de Capitaine	2	5 0 0	150 0 0	1 800
Aides-majors ayant rang de Lieutenant		4 6 8	130 0 0	1 560
Sous-aides-majors	2	3 6 8	100 0 0	1 200
Quartier-maître	1	3 6 8	100 0 0	1 200
Porte-drapeaux	4	1 13 4	50 0 0	600
Capitaines de grenadiers. Appointements ...... 4 200. Traitement pour frais de compagnie. 1 500.	2	15 16 8	475 0 0	5 700
Capitaines de fusiliers. 1re classe. Appointements ...... 4 200. Traitement pour recrues, rengagements et frais de compagnie. 3 200.	2	20 11 1 1/3	616 13 4	7 400
Capitaines de fusiliers. 2e classe. Appointements ...... 3 600. Traitement pour recrues, rengagements et frais de compagnies. 3 200.	14	18 19 9 1/3	566 13 4	6 800
Lieutenants de grenadiers	2	4 6 8	130 0 0	1 560
Lieutenants de fusiliers	16	4 0 0	120 0 0	1 440
Sous-lieutenants de grenadiers	2	3 6 8	100 0 0	1 200
Sous-lieutenants de fusiliers	16	3 4 0	96 0 0	1 152
Chirurgien-major 1		6 0 0	180 0 0	2 160
Aumônier et ministre 2 (2)		3 6 8	100 0 0	1 200
3	66			

1. Il y en eut un pour l'infanterie française, un pour l'infanterie allemande, irlandaise et liégeoise, 3 pour la cavalerie et un pour les régiments suisses.
2. Un aumônier et un ministre.

La solde des régiments suisses, différente de celle des autres corps d'infanterie, fut fixée comme il précède par le règlement du 1er janvier 1791 [1].

A compter du 1er octobre 1790, les appointements des officiers furent payés à raison de 30 jours par mois. Le règlement ajoute :

ARTICLE III. — Chaque officier supérieur jouira, à commencer du 1er octobre 1790, indépendamment des appointements qui lui sont fixés, du nombre de rations de fourrages ci-après,

Savoir :

Chaque colonel, de deux rations par jour;

Chaque lieutenant-colonel et major, d'une ration;

Lesquelles leur seront payées avec leurs appointements à raison de 15 sous l'une, et sur le pied de 30 jours par mois.

ART. IV. — Les capitaines suisses, conformément à leur usage et à leur capitulation, recevront, à compter de la même époque, sans retenue, et sur le pied de trente jours par mois, les sommes ci-après fixées,

Savoir :

	Par jour :	Par mois :	Par an :
Le capitaine de grenadiers, pour chaque homme effectif...	14s 4d 2/3	211l 11s 8d	259l
Le capitaine de fusiliers, pour chaque homme effectif....	13 8	20 10	246

ART. V. — Au moyen de ladite solde reçue par abonnement pour les hommes de tout grade indistinctement, les capitaines seront tenus de payer à chaque homme, pour le nombre de jours dont chaque mois est composé,

Savoir :

DÉNOMINATION DES GRADES	NOMBRE	SOLDE PAR JOUR			SOLDE PAR MOIS				SOLDE PAR AN	
		Hautepaye 6 deniers à la poche et prêt.	Décompte d'habillement et d'entretien.	Total.	de 28 jours.	de 29 jours.	de 30 jours.	de 31 jours.	de 365 jours.	de 366 jours.
GRENADIERS		s. d.	s. d.	l. s. d.	l. s. d.	l. s. d.	l. s.	l. s. d.	l. s. d.	l. s.
Fourriers...........	2	16 10	11 2	1 8 0	39 4 0	40 12 0	42 0	43 8 0	511 0 0	512 8
Premiers sergents...	2	14 2	9 10	1 4 0	33 12 0	34 16 0	36 0	37 4 0	438 0 0	439 4
Deuxièmes sergents.	2	14 2	8 6	1 2 8	31 14 8	32 17 4	34 0	35 2 8	413 13 4	414 16
Caporaux...........	8	9 10	4 8	0 14 0	20 6 0	21 0 6	21 15	22 9 2	264 12 6	265 7
Appointés...........	8	7 4	4 8	0 12 0	16 16 0	17 8 0	18 0	18 12 0	219 0 0	219 12
Grenadiers	80	6 10	4 2	0 11 0	15 8 0	15 19 0	16 10	17 1 0	200 15 0	201 6
Tambours	2	6 10	6 2	0 13 0	18 4 0	18 17 0	19 10	20 3 0	237 5 0	237 18
FUSILIERS										
Fourriers...........	16	15 10	10 10	1 6 8	37 6 8	38 13 4	40 0	41 6 8	486 13 4	488 0
Premiers sergents...	16	12 2	10 6	1 2 8	31 14 8	32 17 4	34 0	35 2 8	413 13 4	414 16
Deuxièmes sergents.	16	12 2	7 10	1 0 0	28 0 0	29 0 0	30 0	31 0 0	365 0 0	366 0
Troisièmes sergents.	16	12 2	5 2	0 17 4	24 5 4	25 2 8	26 0	26 17 4	316 6 8	317 4
Premiers caporaux .	48	8 10	4 8	0 13 6	18 18 0	10 11 6	20 5	20 18 0	246 7 6	247 1
Deuxièmes caporaux.	48	8 10	4 8	0 13 4	18 13 4	19 6 8	20 0	20 13 4	243 6 8	244 0
Appointés...........	96	6 4	4 6	0 11 0	15 8 0	15 19 0	16 10	17 1 0	200 15 0	201 6
Fusiliers.............	576	5 10	4 2	0 10 0	14 0 0	14 10 0	15 0	15 10 0	182 10 0	183 0
Tambours	32	5 10	6 2	0 12 0	16 16 0	17 8 0	18 0	18 12 0	219 0 0	219 12
Total..........	968									

1. *Journal militaire* du dimanche 3 avril 1791, n° 14, p. 128 et suiv.

Art. VI. — Les hommes de l'état-major recevront directement du quartier-maître leur solde sur le pied ci-après et à raison du nombre de jours dont chaque mois est composé,

Savoir :

DÉNOMINATION DES GRADES	NOMBRE	SOLDE PAR JOUR			SOLDE PAR MOIS				SOLDE PAR AN	
		Hautepaye 6 deniers à la poche et prêt.	Décompte d'habillement et d'entretien.	Total.	de 28 jours.	de 29 jours.	de 30 jours.	de 31 jours.	de 365 jours.	de 366 jours.
		s. d.	s. d.	l. s. d.	l. s. d.	l. s. d.	l.	l. s. d.	l. s. d.	l.
Tambour-major.....	1	15 10	17 6	1 13 4	46 13 4	48 6 8	50	51 13 4	608 6 8	610
Prévôts............	4	5 10	4 2	0 10 0	14 0 0	14 10 0	15	15 10 0	182 10 0	183
Garçons chirurgiens.	4	5 10	4 2	0 10 0	14 0 0	14 10 0	15	15 10 0	182 10 0	183
Total..........	9									

Art. VII. — Les dispositions du présent règlement, devant avoir leur effet à compter du 1er octobre 1790, il sera fait, pour les trois derniers mois 1790, des revues en supplément à celles de novembre et décembre, pour le rappel du 1er octobre au 31 décembre 1790, du supplément de solde accordé aux régiments suisses et grisons par le présent règlement.

Art. VIII. — Le décompte de la haute paye, de 6 deniers à la poche et du prêt, sera fait au soldat tous les cinq jours par le capitaine.

Celui de la retenue pour l'habillement et l'entretien du soldat lui sera fait tous les ans, et sur le pied de 365 jours par an.

Le surplus de l'abonnement payé à chaque capitaine en vertu de l'art. IV continuera de lui appartenir pour faire face aux dépenses de l'armement de sa compagnie et pertes accidentelles, sans que le soldat puisse lui en demander aucun décompte.

Art. IX. — Indépendamment de la solde ci-dessus, il sera fourni sans retenue, à chaque homme de tout grade présent aux drapeaux ou détaché pour le service, une ration de pain de munition comme aux troupes de l'armée, mais sans que le décompte de ladite fourniture puisse être exigé pour les hommes absents.

Art. X. — Les fournitures qui seront faites aux autres troupes de l'armée, continueront à l'être sur le même pied aux régiments suisses et grisons, et la retenue sera la même pour les uns et pour les autres.

Art. XI. — La retenue des 4 deniers pour livre aura lieu sur les décomptes à faire aux régiments suisses et grisons, pour l'année entière 1790, tant sur l'ancien pied que sur le nouveau; mais à compter du 1er janvier 1791, ladite retenue demeurera supprimée....

Art. XIV. — A l'égard de Châteauvieux, la gratification de 1800 livres par an qui était assignée à chacun par les précédentes ordonnances, sur le fond du quatrième denier, leur sera payée à l'avenir sur les fonds du département de la guerre.

Art. XV. — Les ordonnances et règlements précédemment rendus, concernant les Suisses et Grisons, seront maintenus en tout ce qui n'est pas contraire aux dispositions du présent règlement.

Art. XVI. — Le présent règlement, au surplus, n'aura son exécution que jusqu'au renouvellement des capitulations des régiments suisses et grisons....

D'après les mêmes règlements, le titre de Bas-Officier est supprimé et remplacé par celui de Sous-Officier. Cette dernière dénomination « comprendra à l'avenir les sergents-majors, tambours-majors, sergents, caporaux-fourriers et caporaux ».

Le décret des 8 et 10 février, 7 et 9 mars 1791, sur le recrutement, les enga-

gements et les rengagements, dispose que « les régiments suisses continueront les opérations de leurs recrutements conformément à leurs usages et à leurs capitulations ».

État militaire de Châteauvieux. — Au moment où le régiment vient de prendre le nom de 76ᵉ, nous donnons ci-après son état militaire. Bon nombre de ses officiers nous sont déjà connus.

ÉTAT MILITAIRE DU 76ᵉ

LULLIN-CHÂTEAUVIEUX-SUISSE, POUR 1791

Garnison : BITCHE [1]

Colonel : M. le marquis DE LULLIN DE CHÂTEAUVIEUX, maréchal de camp, Comm. de l'Ordre du Mérite.
Lieutenant-colonel : M. DE MÉRIAN ✠+.
Major : M. le baron DE SALIS-SAMADE ✠.

Capitaines :

MM.
BARON DE GALLATIN, r. de l.-col. ✠+.
PEYER ✠.
WETTER ✠.
ANDERMATT ✠.

MM.
ROSSY, grenadier ✠.
RYHINER ✠+.
DE FYWATZ ✠.
SCHNYDER ✠.
PERRET ✠+.

MM.
GOELDLIN, grenadier.
PFIFFER DE WYHER.
BOUCARD.
KÉEBACH.
LUSSY DE BARTHÈS.

Lieutenants :

MM.
MEQUILLEN, gr. ✠+, r. de cap.
LE PAGE, gr. ✠, r. de cap.
FONTAINE ✠, id.
KAISER, id.
MIVILLE, id.
BRENDLÉ, id.
RITTER, quart.-m., ✠+, r. de cap.

MM.
CHAILLET.
FECHTER.
SANDOL, aide-major.
COURRAT.
PEYER, l'aîné.
GROB.
DÉMONT.
ANDRÉ BOURCARD.
DE FYWATZ.

MM.
DE MÉRIAN, aide-major.
TRAXLER, sous-aide-major.
HOTZ.
MULLER DE FRIDBERG.
RYHINER.
LOUIS MEYER.
RODOLPHE BOURCARD, sous-aide-major.

Sous-lieutenants :

MM.
GALIFFE.
EGGER, grenadier.
PEYER, cadet.
RILLET.
FATIO.
MOHR, grenadier.
BRENDLÉ.
DE LACHANA.

MM.
MEYENFISCH.
BALTHAZARD.
FREY.
WINKELBLECK.
GOELDLIN.
KAISER.
BOSSARD.
DE BARTHÈS.

MM.
DE GADY.
AHNE, r. de l. ✠, porte-drapeau.
CLOZ, porte-drapeau.
EBNETTER, id.
BORNE, id.

1. Le 2ᵉ bataillon du 76ᵉ arriva à Bitche dès le commencement de l'année 1791. Tout le régiment se trouve réuni dans cette place, le 22 mars.

Uniforme. — Une instruction du 1er avril 1791 complétant le règlement du 1er octobre 1786 précisa la tenue de tous les corps. En ce qui concerne le 76e, nous y relevons les dispositions suivantes :

Les trois boutonnières qui étaient ci-devant au-dessus du revers gauche sont supprimées : il continuera néanmoins d'y avoir trois gros boutons au-dessous du revers droit.

Les épaulettes de grenadiers sont en drap écarlate; l'extrémité de l'épaulette, qui sera arrondie, sera garnie de quatre rangs de frange de laine écarlate, de la longueur de deux pouces huit lignes. Elle ne sera point cousue à l'habit; elle sera soutenue par une bride en fil placée près la couture de la manche; on passera une sous-patte en drap cousue à l'épaulette, et qui sera fixée au bouton près du collet.

Les épaulettes des soldats seront en drap de la couleur du fond de l'habit, liserées en drap jaune [1]. Elles seront cousues par le bout inférieur, qui figurera un écusson à trois pointes, près la couture de la manche, et l'autre bout s'attachera à un petit bouton placé près la couture du collet.

Les grenadiers porteront un bonnet en peau d'ours de treize pouces de hauteur, il sera garni sur le devant d'une plaque unie de métal jaune, bien que les boutons de l'habit soient blancs. (Ces boutons ne portent pas de numéro.) La plaque sera timbrée, dans le milieu, d'une grenade en relief, le derrière sera recouvert en drap écarlate, etc.

L'habillement continuera d'être composé d'un habit et d'une veste et d'une culotte de tricot. Pour Châteauvieux les revers et les parements seront jaunes, le collet rouge; l'habit sera bordé de liserés blancs, les poches seront en travers.

Drapeaux. — En exécution du décret du 30 juin, sanctionné le 10 juillet, le premier drapeau du régiment porta désormais les trois couleurs nationales [2]. Ce drapeau remplaça celui de la compagnie colonelle.

Les trois autres drapeaux gardèrent les couleurs affectées à l'uniforme du régiment (rouge et jaune) sans armoiries.

Les quatre drapeaux reçurent d'un côté l'inscription :

DISCIPLINE. OBÉISSANCE A LA LOI

et de l'autre :

76e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Ils furent ornés de cravates aux couleurs nationales.

IX. — Les Galériens de Châteauvieux à l'Assemblée nationale.

Nouvelles dispositions des esprits. — La Révolution marchait vite sur la route fatale où elle était entraînée. Depuis le jugement du 4 septembre 1790, les idées avaient fait du chemin en France. Les soldats qui avaient versé leur sang à Nancy pour y rétablir l'ordre, qui avaient été solennellement remerciés

1. Couleur tranchante adoptée pour le 76e.

2. Ces couleurs furent disposées comme il suit : fond blanc, bordures rouge et bleue et dans le 1er quartier trois bandes verticales, aux trois couleurs.



par un décret de l'Assemblée, sont appelés maintenant, suivant l'expression d'un chant célèbre, « *les complices de Bouillé* [1], *des tigres sans pitié* ».

Par contre, les condamnés de Châteauvieux détenus au bagne de Brest inspirent de la pitié. On commence à les plaindre comme des victimes; bientôt on en fera des héros, « *des martyrs* ».

La grâce des forçats de Châteauvieux est demandée aux cantons. — Ceux qui étaient au bagne, dit Fieffé, trouvèrent dans le sein de la représentation nationale des amis, pour les justifier et les absoudre. Le député Maillé fut de ce nombre. Selon lui, le traître Bouillé était seul criminel.

L'Assemblée partagea cette opinion et décida, le 6 décembre, qu'on écrirait aux Cantons dont les régiments suisses étaient justiciables, pour obtenir la grâce des quarante et un soldats condamnés aux galères.

Le 26 décembre, les Cantons répondirent au ministre des affaires étrangères qui s'était chargé de cette négociation :

« Nous avons reçu, avec votre lettre, celle de M. Backer, adressée au corps helvétique, qui renferme la demande d'une amnistie générale pour les soldats suisses condamnés aux galères, pour faits relatifs à la Révolution.

« Nous aurions saisi avec empressement cette occasion donnée par Sa Majesté Très Chrétienne pour lui prouver notre dévouement à sa personne et aux intérêts de la France; cependant les crimes dont les soldats de Châteauvieux, au service royal de France, se sont rendus coupables, sont tellement graves; ils portent tellement atteinte à la fidélité inviolable avec laquelle les soldats suisses avaient servi jusqu'alors, et à la réputation nationale; leur révolte est tellement criminelle, qu'ils ont dû être condamnés suivant les lois du pays, les uns à la mort, les autres aux galères; cet exemple a été regardé comme tellement nécessaire, eu égard aux circonstances actuelles, pour le maintien de la discipline militaire, que nous pouvons annoncer que si Sa Majesté se déterminait à faire grâce, cette détermination aurait les suites les plus fâcheuses; et, dans le cas même où ils obtiendraient grâce, nous ne consentirons jamais à ce que les mutins rentrent dans leurs compagnies respectives, et ils seront condamnés sans autre forme de procès. »

Cette lettre mécontenta l'Assemblée qui déjà, le 4 septembre 1791, avait décrété une amnistie générale en faveur de tout homme de guerre, prévenu, accusé ou convaincu de délit militaire [2].

A l'instigation de Maillé, le gouvernement, dit Susane, fut alors chargé d'agir directement sur les officiers de Castella et de Vigier afin de les engager à accepter pour les soldats de Châteauvieux l'amnistie accordée, le 4 septembre, aux militaires nationaux. Cette démarche resta encore sans résultat.

L'amnistie. — Après ces tentatives infructueuses, l'Assemblée nationale, toujours entraînée par Maillé, résolut de passer outre et décréta, le 31 décembre 1791, l'amnistie des Suisses de Châteauvieux.

1. Un décret du 22 juin 1791 suspendit le marquis de Bouillé de ses fonctions et ordonna son arrestation.

2. Le décret du 4 septembre visait les soldats français et n'était pas applicable aux Suisses.



ARTICLE Ier. — L'Assemblée nationale abolit toutes les procédures commencées, tant en exécution de son décret du 16 août, qu'à l'occasion des événements qui ont eu lieu dans la ville de Nancy, le 31 du même mois; en conséquence tous citoyens et soldats détenus dans les prisons, en vertu des décrets décernés par les juges de Nancy, ou autrement, à raison desdits événements seront remis en liberté immédiatement après la publication du présent décret...

L'arrivée à Paris. — Les galériens sont donc mis en liberté. Ils font un voyage triomphal de Brest à Paris et l'engouement dont ils sont l'objet ne connaît plus de bornes. C'est ainsi que dans notre bon pays de France, on s'échauffe pour les bonnes causes, mais aussi quelquefois pour les mauvaises : et ce n'est pas seulement le peuple qui se passionne de la sorte. Nous allons en avoir la preuve en assistant, dans le temple même de la représentation nationale, à une scène de délire si invraisemblable que le romancier à l'imagination la plus féconde ne l'eût pas inventée.

« De quoi s'agit-il? s'écrie Pétion, maire de Paris, dans une proclamation à ses concitoyens. Des soldats qui les premiers avec les gardes françaises ont brisé nos fers, qui ensuite en ont été surchargés et qui arrivent dans nos murs. Des citoyens projettent d'aller à leur rencontre, de les recevoir avec fraternité : ces citoyens suivent un mouvement naturel; ils usent d'un droit qui appartient à tous; ils invitent leurs concitoyens; ils invitent les magistrats du peuple à s'y trouver. »

Collot d'Herbois, l'ex-comédien ambulant et le futur conventionnel, ajoute :

« Hommes sincères, hommes de probité, dites-moi si les soldats de Châteauvieux ont assassiné Desilles, s'ils ont assassiné les gardes nationales de Metz? Dites-moi s'ils ne sont pas, au contraire, les plus sûrs vengeurs de la cause de la liberté?..... »

Bientôt un comité se forme dans le but de leur faire une réception solennelle; Tallien le préside.

Les Suisses y paraissent le 2 avril 1792, coiffés du bonnet rouge du bagne [1]. A leur vue, dit Fieffé, les Jacobins, se rappelant que telle était la forme de l'emblème de l'affranchissement dans la Grèce antique, adoptent la coiffure des forçats comme le symbole de la Révolution [2].

Les honneurs de la séance à l'Assemblée. — Le 9 avril, les quarante libérés se présentent aux portes de l'Assemblée et demandent à être admis à la barre.

Au milieu des applaudissements, les législateurs [3] interrompent la séance. A peine quelques députés osent-ils s'opposer à la prise en considération de cette demande. Les murmures et les huées accueillent leurs protestations.

1. Certains auteurs prétendent qu'ils portaient simplement le bonnet de police de leur corps, qui du reste était rouge.

2. C'est depuis ce jour que le bonnet phrygien fut considéré comme un emblème de la liberté.

3. Ce récit de la réception à l'Assemblée est extrait presque textuellement de l'histoire des troupes étrangères par Fieffé.



L'un d'eux, M. de Jaucourt, se précipite à la tribune : « J'avais un frère, s'écrie-t-il, bon patriote, qui, par l'estime de ses concitoyens, avait été successivement commandant de la garde nationale et membre du département. Toujours prêt à se sacrifier pour la loi, c'est au nom de la loi qu'il a été requis de marcher à Nancy avec les braves gardes nationales. Là, il est tombé percé de cinq coups de fusil. *Je demande si je puis voir tranquillement les assassins de mon frère*. »

De violentes clameurs s'élèvent dans les tribunes. « *Eh bien, Monsieur, sortez!* » répond une voix aussitôt couverte par les applaudissements.

L'enthousiasme est à son comble. Ce n'est plus assez que de les admettre à la barre, on veut qu'ils aient *les honneurs de la séance*, et ils les obtiennent par 288 voix contre 265.

Ce résultat provoque une triple salve d'acclamations dans l'Assemblée et dans les tribunes.

Le président annonce que la garde nationale qui a escorté ces soldats, demande à défiler devant l'Assemblée!

Les quarante soldats de Châteauvieux sont introduits à la barre. Collot d'Herbois, leur défenseur officieux, porte la parole :

« Législateurs, vous voyez devant vous les soldats de Châteauvieux, dont vous avez brisé les fers. C'est pour eux un besoin pressant que de déposer dans votre sein leur reconnaissance. Leur cœur en est devenu plus impatient à mesure qu'ils approchaient du lieu de vos séances. Dans tous les départements qu'ils ont traversés, ils ont trouvé le plus vif intérêt pour leur patriotisme et, j'ose le dire, pour leur innocence.

« Le décret qui donne la liberté aux soldats de Châteauvieux, qui les a rendus à la patrie, a été regardé comme un bienfait par la grande majorité des citoyens français. Puissent leurs fers que vous avez brisés, législateurs, être les derniers dont le despotisme puisse jamais enchaîner les ardents amis, les plus déterminés défenseurs de la liberté! »

Les quarante soldats sont introduits dans l'intérieur de la salle. Les détachements de la garde nationale qui les ont accompagnés défilent au bruit des tambours et des cris de *Vive la nation!* répétés par tous les spectateurs.

Le député Gouchon demande que la séance ne soit pas prolongée : « Nous avons tant crié, dit-il, que nous en sommes enroués. »

Triomphe. — Première fête de la liberté. — Six jours après, le 15 avril, avait lieu la fête populaire organisée par Pétion et le comité de Tallien. On l'appela : *Première fête de la liberté*. Nous donnons ci-contre deux gravures représentant le défilé dont la pièce principale est un superbe char [1] à l'antique. Ce

1. Ce char et ceux qui furent construits depuis servirent de type aux chars qui ont été, si l'on peut s'exprimer ainsi, le clou de la fête du centenaire de la République, à Paris, le 22 septembre 1892. « Nous

char à gradins était couvert de bas-reliefs allégoriques; le dessin en avait été donné par David.

La première gravure est tirée du journal de Prudhomme « *Révolution de Paris; dédiée à la nation.* »

Le texte du journal donne comme il suit la description du cortège :

« N° 145. — 29e de l'Assemblée nationale législative (du 14 au 21 avril 1792).

PREMIÈRE FÊTE DE LA LIBERTÉ

A L'OCCASION DES QUARANTE SOLDATS DE CHÂTEAU-VIEUX ARRACHÉS DES GALÈRES DE BREST

Après un long cortège comprenant la Déclaration des droits de l'homme écrits sur deux tables de pierre, comme on nous représente le Décalogue des Hébreux qui ne la valoit point, les bustes de Voltaire, Rousseau, Sydney et Franklin, puis deux sarcophages rappelant *le massacre de Nancy* par Bouillé, puis le vaisseau de la ville de Paris, puis les chaînes des forçats suspendues à des trophées et portées par de jeunes citoyennes vêtues de blanc, puis les quarante martyrs reconnoissables à leurs épaulettes jaunes, puis le char de la Liberté, traîné par vingt chevaux démocrates, enfin un coursier à longues oreilles qui figuroit la sottise.

La 2e gravure, faite d'après la planche de Prieur et Berthault pour les tableaux historiques de la Révolution française, n° 59, représente le même cortège à son passage sur la place Louis XV (place de la Concorde); il a pour titre *Fête offerte par les habitants de Paris aux quarante soldats restant du régiment de Châteauvieux, martyr de son amour pour la Révolution.*

Triomphes de la folie, s'écrie Fieffé, éternel résultat des révolutions qui exaltent des passions détestables! Le renversement de toutes les lois divines et humaines devient une vérité banale, et le crime étale ses souillures sur les autels sacrés de la vertu et de la raison.

Ce triomphe a inspiré au poète André Chénier [1] un ïambe ironique que nos lecteurs liront avec intérêt :

SUR LES SUISSES RÉVOLTÉS DU RÉGIMENT DE CHÂTEAUVIEUX FÊTÉS A PARIS SUR UNE MOTION DE COLLOT-D'HERBOIS

Salut, divin triomphe! entre dans nos murailles;
    Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
    De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée;
    Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
    Où la gloire donne un tombeau;

voyons en effet revivre les chars, dit la *Revue encyclopédique* du 15 septembre 1892, p. 1399, les chars qui jouèrent un si grand rôle dans les cortèges officiels de l'antiquité, dans les fêtes des républiques et des cités libres au moyen âge, les chars qui sont également la grande attraction des cortèges modernes en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Suisse, dans tous les pays où le passé a laissé à ce point de vue des traces profondes. »

1. *Œuvres d'André Chénier*, édition Baudoin, 1822, p. 267.



Premiere fête de la Liberté à l'occasion des quarante soldats de Château-Vieux, arrachés des galères de Brest

Même sujet, d'après la planche de Prieur et Berthault.

NOTA. — Ce cliché, extrait de la *Revue encyclopédique*, n° 45 (15 septembre 1892), nous a été communiqué par M. Georges Moreau, directeur de la Revue.

Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
    Rentrèrent aux murs de Paris,
Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie
    Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
    Et ce beau jour luira bientôt;
C'est quand tu porteras Jourdan [1] à notre armée.
    Et La Fayette à l'échafaud.

Pour terminer l'exposé des souvenirs qui se rattachent à cette fête étonnante, nous donnons ici une vignette de Charpentier, composée en 1792 et destinée à une médaille commémorative : *L'amour de la Patrie!* On ne savait quoi inventer pour honorer nos malheureux Suisses.



Aveuglement et passion, ce sont les deux caractéristiques de cette prodigieuse époque.

Certes, rien ne saurait excuser les rebelles de Châteauvieux; mais il ne faut pas oublier cependant qu'ils étaient étrangers, qu'ils avaient eu autour d'eux des exemples déplorables, et que s'ils ont été les derniers à se soumettre, ils avaient été les derniers à se révolter.

Ils ont souillé la dernière page de leur histoire; mais pendant cent vingt ans, ils en avaient écrit de si belles que nous pouvons leur pardonner.

X. — *Licenciement.*

La guerre est déclarée à l'Autriche. — Cinq jours après la promenade triomphale des échappés du bagne, le 20 avril 1792, l'Assemblée nationale décréta la guerre « contre le roi de Hongrie et de Bohême ».

1. Ce Jourdan n'a rien de commun avec le maréchal Jourdan (Jean-Baptiste) qui fut nommé en 1791 commandant du bataillon des volontaires de la Haute-Vienne, puis général de brigade le 27 mai 1793 et général de division deux mois après. Le Jourdan dont il est question ici était, dit H. de Latouche, « un suppôt de Marat que l'anarchie de ces temps aurait pu associer à la gloire de nos armées ». Il était connu sous le nom de *Jourdan coupe-tête*.

Le 76e qui avait dû aller à Thionville, mais qui en réalité était resté à Bitche, fit partie de l'armée du Centre commandée par M. de Lafayette.

La garde de la citadelle de Bitche lui fut confiée. Châteauvieux jura « qu'il périrait tout entier, plutôt que de remettre le château ». C'était une belle résolution sincèrement prise; mais là se borna le rôle du 76e.

Le 76e est licencié. — Le 20 août 1792, les régiments suisses furent licenciés [1]. Cette mesure était à prévoir : dans l'organisation uniforme de toute l'infanterie, les troupes suisses avaient conservé leur caractère et leur titre d'étranger et ce titre d'étranger devait suffire à les rendre suspects.

Déjà à la séance du 9 février 1790, M. Alexandre de Lameth disait à l'Assemblée au nom du comité militaire : « Si les ministres étaient les maîtres de composer l'armée de troupes étrangères, d'hommes qui ne seraient liés ni par les intérêts ni par les devoirs qui attachent les Français à leur patrie, la force destinée à la défense de l'État pourrait être facilement tournée contre sa liberté. Il est donc important... que la constitution prononce qu'aucunes troupes étrangères ne pourront être employées au service de la France, sans le consentement du Corps législatif. »

Quelques jours plus tard, M. de Jarry disait à son tour : « Il est bien plus politique de recevoir individuellement des Allemands et des Suisses dans des régiments français que d'avoir des corps entiers d'étrangers qui peuvent devenir dans les mains du pouvoir exécutif les oppresseurs de la Nation; et sur lesquels on ne saurait entièrement compter.... »

La réhabilitation des condamnés de Châteauvieux, l'insurrection du 10 août, les massacres de septembre avaient produit le plus mauvais effet au 76e; aussi le décret du 20 août mit-il fin pour ce corps à une situation des plus pénibles. Le régiment n'attendit même pas pour se dissoudre l'exécution officielle du décret : il déserta presque tout entier [2] du 15 au 20 septembre.

Ainsi finit tristement le 6e régiment suisse, ci-devant Châteauvieux, 76e régiment d'Infanterie. Son brillant passé méritait une fin meilleure.

Conclusion. — Que ces pages douloureuses par lesquelles se termine la vie de Châteauvieux soient au moins pour nous un enseignement fécond!

La honte qu'elles ont mise à nu doit être un motif de plus de resserrer entre tous les membres du régiment, chefs et soldats, les liens salutaires de la discipline et de l'esprit de corps.

1. La Convention nationale fixa par les lois des 29 germinal et 17 messidor an II (28 avril et 7 juillet 1794) les pensions qui furent accordées aux officiers, sous-officiers et soldats suisses licenciés par décision du 20 août 1792 (J. M. de l'an II, p. 641, 642... et 822).

2. Les débris du régiment entrèrent d'abord dans la composition d'une compagnie franche genevoise et d'une compagnie de chasseurs suisses, puis ils furent dispersés dans divers régiments d'infanterie française.

Enfants du 76e, n'oublions jamais que le soldat doit se tenir rigoureusement éloigné des dissensions et des luttes politiques. Sa mission est plus haute : exécuteur fidèle et dévoué des ordres qu'il reçoit de l'autorité établie, il plane au-dessus des partis; car pour l'armée il n'y a pas de partis, il n'y a qu'une France qu'elle doit maintenir calme et prospère au dedans, respectée au dehors, à l'abri de ses poitrines et de ses baïonnettes.

DEUXIÈME PARTIE

(1794-1815)

76ᴱ DEMI-BRIGADE DE BATAILLE

QUI DEVINT EN 1796

76ᴱ DEMI-BRIGADE DE LIGNE

PUIS EN 1803

76ᴱ RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE [1]

NOMS DES CHEFS DE BRIGADE ET DES COLONELS

(Voir les états de service à la fin du volume.)

De 1794 à 1803 : Nicolas GORÉE.
De 1803 à 1807 : Jean-Pierre-Antoine FAURE-LAJONQUIÈRE.
De 1807 à 1811 : Jean CHEMINEAU.
De 1811 à 1815 : Louis CHABERT.
1815 : Pendant les Cent-Jours, le 76ᵉ fut commandé par le commandant François CONDAMY.

1. Le corps porta pendant la 1ʳᵉ Restauration le nom de 68ᵉ et reprit le nom de 76ᵉ pendant les Cent-Jours.

CHAPITRE PREMIER

A L'ARMÉE DU NORD EN 1794

I. — Lois et décrets qui ont précédé la création de la 76e demi-brigade.

État de l'armée. — Au moment où les coalisés vainqueurs pesaient sur toutes nos frontières [1], notre armée était sans cohésion. Les nouvelles institutions n'avaient pas eu le temps d'y prendre racine. L'esprit de privilège et de routine se heurtait contre l'esprit d'égalité et d'innovation. D'un côté les régiments de l'ancienne armée étaient privés d'une partie de leurs officiers qui avaient émigré ; de l'autre les bataillons de volontaires n'avaient qu'une organisation incomplète.

Les lois du 11 février et du 12 août 1793 eurent pour but de fusionner les éléments divers et de leur donner une composition homogène. Le nom de *régiment* fut remplacé par celui de *demi-brigade.*

Règlement du 2 frimaire an II. — Le règlement rédigé en conformité de la loi du 2 frimaire an II (22 novembre 1793) fixe la composition des demi-brigades dont l'organisation est décidée.

« L'infanterie, dit l'article premier, sera portée au complet de 3201 hommes par demi-brigade, non compris l'état-major et la compagnie des canonniers [2]. »

Chaque demi-brigade devra être composée de trois bataillons, un ancien et deux de volontaires.

1. P. Giguet, *Histoire militaire de la France*, t. II, p. 5.
2. Comme nous l'avons dit dans le 1er livre, ces compagnies de canonniers furent supprimées par arrêté du 5 pluviôse an VI (24 janvier 1798).



Chaque bataillon sera formé à 9 compagnies dont une de grenadiers et 8 de fusiliers.

Les compagnies auront comme cadre, 1° trois officiers : un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant; 2° six sous-officiers : un sergent-major, quatre sergents et un caporal-fourrier; huit caporaux et deux tambours. Les compagnies de grenadiers seront à 64 hommes; celles de fusiliers à 104. Chaque compagnie sera partagée en deux sections, chaque section en deux subdivisions et chaque subdivision en deux escouades.

Le drapeau de chaque bataillon sera porté par le plus ancien sergent-major du bataillon.

Décret du 27 pluviôse an II. — Il serait trop long d'énumérer ici toutes les dispositions adoptées depuis 1792; mais, sans entrer dans l'exposé complet du mode de nomination et des règles d'avancement aux différents grades, il nous semble intéressant de reproduire le curieux décret du 27 pluviôse an II (15 février 1794) qui, dans sa naïveté, dépeint bien la pénurie des cadres de l'armée, au moment où la 76e demi-brigade va être organisée [1].

La Convention nationale, dit le décret du 27 pluviôse [2], après avoir entendu le rapport fait au nom des Comités de Salut public et de la Guerre, décrète qu'à compter du jour de la promulgation du présent décret, *aucun citoyen ne pourra être promu aux emplois qui viendront à vaquer, depuis le grade de caporal jusqu'à celui de général en chef*, dans les armées de la République, *s'il ne sait lire et écrire*.

Loi du 19 ventôse an II. — La loi du 19 ventôse an II (9 mars 1794) posa les bases de l'administration des demi-brigades.

« Il sera formé dans chaque demi-brigade, dit l'article VII, un conseil d'administration; ce conseil sera composé de 23 membres : le chef de brigade, le plus ancien chef de bataillon, six officiers, six sous-officiers et neuf soldats. »

Le quartier-maître-trésorier sera secrétaire du conseil et assistera aux séances sans avoir voix délibérative.

Le conseil d'administration est « chargé, dit la loi, de l'administration intérieure ainsi que de toutes les recettes et dépenses, tant en numéraire qu'en effets et de la comptabilité qui en est la suite ».

Tarifs de solde du 5 germinal an II. — La 76e demi-brigade, créée le 1er germinal an II (21 mars 1793), fut soldée d'après les tarifs ci-après [3] établis par jour.

Chef de brigade	21 livres	10 sols.
Chef de bataillon	15 —	10 —
Quartier-maître-trésorier	6 —	10 —

1. Ce décret parut 35 jours avant la formation de la 76e demi-brigade.

2. *Journal militaire*, an II, p. 446.

3. *Journal militaire* du 5 germinal an II (25 mars 1794).



Capitaine et adjudant-major		9 livres	» sols.		
Lieutenant		5 —	10 —		
Sous-lieutenant		4 —	5 —		
Adjudant		2 —	9 —		
Tambour-major		1 —	9 —		
Chef armurier et musicien		» —	18 —		
Grenadiers.	Sergent-major	1 livre	10 sols	6 deniers.	
	Sergent	1 —	7 —	6 —	
	Caporal-fourrier	1 —	» —	6 —	
	Tambour	» —	19 —	6 —	
	Caporal	» —	18 —	» —	
	Soldat	» —	11 —	6 —	
Fusiliers.	Sergent-major	1 —	9 —	» —	
	Sergent	1 —	6 —	» —	
	Caporal-fourrier	1 —	1 —	» —	
	Caporal et tambour	» —	18 —	» —	
	Soldat	» —	10 —	» —	

Le chef de brigade reçut en outre trois rations de comestibles; les chefs de bataillon et le quartier-maître, deux; les autres officiers, une et demie; les sous-officiers et soldats, une. Enfin il fut alloué au chef de brigade trois rations de fourrage, deux aux chefs de bataillon et une au quartier-maître et aux adjudants-majors.

II. — Origines des trois bataillons qui formèrent la 76e demi-brigade de bataille.

Création de la 76e demi-brigade de bataille. — La 76e demi-brigade de bataille a été créée le 1er germinal an II (21 mars 1794), à Avesnes, par le représentant Goupilleau (de Fontenay), chargé de cette mission à l'armée du Nord, par décret du 17 pluviôse an II (5 février 1794).

Elle a été organisée conformément aux lois et décrets précités : le 1er bataillon avec le 2e bataillon du 38e régiment d'Infanterie, le 2e bataillon avec le 10e bataillon de volontaires de la Seine-Inférieure, et le 3e bataillon avec le 9e bataillon des fédérés de Paris.

2e bataillon du 38e régiment d'Infanterie. — Le 38e régiment d'Infanterie, ci-devant Dauphiné, avait été créé en Allemagne, amené en France en 1595 et donné au roi en 1629 ou 1630 sous le nom de Nettancourt. Il porta, depuis, les noms suivants : Dampierre (1652), Chappes (1652-1689), d'Humières (1689-1702), Charost (1702-1709), Béthune (1709-1712), d'Estaing (1712-1734), Noailles (1734-1744), Custines (1744-1749), Saint-Chamond (1749-1762), Rosen (1762), Dauphiné (1762-1790).

Il occupa successivement le 25e rang à sa création, le 24e en 1631, le 25e en 1648, le 24e en 1665, le 23e en 1666, le 22e en 1671, le 21e en 1678, le 23e en 1775, le 39e en 1776 et le 38e en 1790. Il fut commandé en 1791 et 1792 par le colonel de Mac-Mahon et tint garnison à Nîmes.

Son 1er bataillon entra dans la composition de la 75e demi-brigade, son 2e forma le 1er bataillon de la 76e.

Ce dernier bataillon livra en 1793 un combat d'avant-postes près de Carignan, il prit part à un engagement près de Jumont et fut encore engagé, le 28 août de la même année, sur les hauteurs de Landrecies. Le 17 ventôse an II (7 mars 1794), il reçut en incorporation 600 hommes du département du Pas-de-Calais.

10e bataillon de volontaires de la Seine-Inférieure. — Ce bataillon fut créé, le 18 octobre 1792, avec les volontaires de la Seine-Inférieure. Il entra en Hollande sous les ordres du général Dumouriez et fit partie de la garnison de Bréda qui resta prisonnière à la capitulation.

En pluviôse an II (janvier 1794), il reçut en incorporation 250 réquisitionnaires du district de Château-Thierry et 360 hommes de la légion de la Nièvre, formée elle-même le 23 mars 1793.

9e bataillon des fédérés. — Ce bataillon fut organisé à Paris, le 1er août 1792, avec une partie des volontaires députés pour la Fédération. Il assista, le 6 novembre 1792, à la bataille de Jemmapes, aux affaires des bords du Rhin des 1er et 8 mai 1793 et à la bataille d'Hondschoote, le 8 septembre 1793.

En pluviôse an II (janvier 1794) il reçut en incorporation : 1° le bataillon de Château-Thierry dit l'Egalité, levé lui-même le 8 juillet 1792; 2° quatre compagnies de la légion de la Nièvre (levée le 23 mars 1793), et 3° deux compagnies de l'Yonne.

Uniforme. — Les trois bataillons, composés comme il vient d'être dit, furent placés sous les ordres du chef de brigade Gorée et continuèrent à se distinguer à l'armée du Nord dont Pichegru venait de prendre le commandement.

La 76e demi-brigade porta l'habit des gardes nationales, bleu avec revers retroussés et passepoils blancs, collet et pattes de parements rouges, boutons jaunes avec numéro 76 en relief, culotte blanche. La coiffure fut le chapeau de feutre à bords relevés.

Les modifications que subira la tenue jusqu'en 1815 (adoption du schako, suppression du bonnet des grenadiers, allongement ou diminution des pans et des guêtres) ont été indiquées dans le 1er livre.



III. — Campagne de 1794.

Combat du Cateau. — Les alliés, ayant leur droite à l'Escaut, leur centre au Cateau et à Valenciennes et leur gauche au Quesnoy, avaient résolu de faire le siège de Landrecies, dernière place s'opposant à leur marche sur Laon et Paris. Pichegru devinant leur projet réunit ses troupes dans divers camps pour les attaquer entre le Cateau et le Quesnoy.

Des pluies torrentielles rendirent les chemins impraticables et forcèrent les deux partis à rester dans leurs cantonnements jusqu'au 16 avril [1].

Le lendemain 28 germinal an II (17 avril 1794), la 76e reçut le baptême du feu : les alliés attaquèrent sur huit colonnes entre Guise et Landrecies. La 76e se battit devant le Cateau.

Le sergent Guillaume-Bonaventure Rispaud d'Aiguebelle sauva le drapeau du 3e bataillon qui faillit tomber aux mains de l'ennemi. Le commandant Pierre Sieurin reçut un coup de feu à la jambe gauche.

Les attaques décousues des alliés permirent à notre armée d'opérer sa retraite en bon ordre en arrière de la rivière de Noirieu. La 76e gagna la hauteur de Vadincourt et y resta en position.

Combats autour de Landrecies. — La 76e fut encore engagée les 2, 5, 7 et 11 floréal an II (21, 24, 26 et 30 avril) dans les combats victorieux d'Etreux, de la Maison-Rouge et de Venerolles sur la route de Guise à Landrecies.

L'armée du Nord ne cesse de bien mériter de la Patrie [2] *!* ainsi parlait la Convention qui avait trouvé le secret de la victoire en faisant passer dans l'âme de ses soldats en guenilles l'enthousiasme dont elle débordait : « Il est des circonstances où un peuple, attaqué de toutes parts, se lève en masse, s'élance sur ses vaisseaux, se précipite sur ses frontières, pour faire une irruption subite et terrible sur ses ennemis et assurer son indépendance : tel est le spectacle imposant qu'offre la France attaquée par tous les tyrans de l'Europe. Alors tout change, tout s'agrandit; le besoin de vaincre, le mépris de la mort ne connaissent plus de règles : *La tactique de terre, c'est la baïonnette; celle de mer, l'abordage* [3]. »

La baïonnette était en effet, chez nous, la seule tactique à l'ordre du jour; et le *Journal militaire* de l'an II [4] relève dans les feuilles anglaises cette phrase étonnante, surtout sous la plume de ceux qui l'ont écrite : *Les Français sont comme les cailloux : plus on les frappe, plus ils rendent de feux.*

1. L'empereur François passa en revue, ce jour-là, l'armée ennemie en arrière du Cateau.
2. Lois du 12 floréal, des 11, 30 messidor et du 11 thermidor an II (1er mai, 29 juin, 18 et 29 juillet 1794).
3. Ce passage est extrait d'une instruction pour les marins en date du 10 messidor an II (28 juin 1794).
4. P. 829.

La 76[e] resta jusqu'en octobre à l'armée du Nord, qui prit avec celles des Ardennes et de la Moselle le nom d'armée de Sambre-et-Meuse, le 11 messidor an II (29 juin 1794) [1].

Siège de Maëstricht. — A la fin de vendémiaire (octobre), les 1[er] et 2[e] bataillons de la 76[e] furent dirigés vers la Vendée [2] qui était en insurrection; le 3[e] bataillon fut détaché au siège de Maëstricht.

Le général Kléber, commandant l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, avait investi cette importante place forte. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 2 au 3 brumaire an III (23 au 24 octobre); Maëstricht capitula le 13 brumaire (4 novembre).

Notre 3[e] bataillon se mit aussitôt en route, pour rejoindre dans l'Ouest les deux premiers qui se trouvaient alors à Alençon.

1. Le 21 fructidor (7 septembre), la 76[e] demi-brigade campa à Cartenberghen ; le 1[er] vendémiaire an III (22 septembre), à Bruxelles, avec un effectif de 3366 hommes. Tels sont les seuls renseignements précis que nous avons pu recueillir sur la 76[e] à cette glorieuse armée qui ne recevait du gouvernement, dit Thiers (édition Furne, t. II, p. 156), « que de la poudre et des projectiles..... Beaucoup de soldats, manquant de souliers, s'enveloppaient les pieds avec des tresses de paille ou se couvraient avec des nattes en place de capotes. Les officiers, payés en assignats, voyaient leurs appointements réduits à 8 ou 10 francs effectifs par mois..... Ils étaient soumis au régime du soldat, marchant à pied, portant le sac sur le dos, mangeant le pain de munition et vivant des hasards de la guerre. »

2. Le département de la Vendée était alors désigné officiellement sous le nom de *Département vengé* (Décret du 18 brumaire an II).



CHAPITRE II

A L'ARMÉE DE L'OUEST

I. — Campagne de 1795.

Guerre en Vendée. — La 76e fit partie, sous les ordres du général Hoche, de l'armée des côtes de Cherbourg et occupa d'abord Alençon.

Pour réduire à l'impuissance des insurgés tenaces et insaisissables comme les Vendéens, on ne pouvait agir en grande masse; mais il fallait être présent partout et se montrer toujours en mouvement. On fut donc amené à changer fréquemment de place et à organiser de nombreuses colonnes mobiles, composées souvent de faibles détachements. Le récit de cette campagne et de la suivante ne peut donc être pour nous qu'une suite de faits isolés; nous signalerons ceux qui ont donné lieu à une action militaire.

Blessures et citations. — Le 7 prairial an III (26 mai 1795), le lieutenant Navizet fut blessé d'un coup de feu dans le bas-ventre, à l'affaire de Saint-James (Mayenne). Le 25 prairial (13 juin), au combat d'Evron, le commandant Jean Bourdil reçut un coup de feu.

Vers cette même époque, le sergent Fidèle Lothard, « resté avec quatre grenadiers dans le château de la Templerie, soutint, trois heures de suite, l'attaque de plus de quinze cents hommes ».

En août, les hostilités qui s'étaient ralenties reprirent avec une nouvelle intensité : 5 à 6000 chouans s'étaient réunis entre Crossé et Craon sous les ordres de Dubois Guy et de Hay de Bouteville pour marcher sur Château-Gontier. La 76e alla à leur rencontre avec une autre demi-brigade sous la conduite du général Genay. Cette colonne livra plusieurs combats toujours victorieux, à

Château-Gontier, Laval et Evron. A Gré, près de Château-Gontier, le commandant Pierre-Augustin Lenud [1], chef de bataillon à la 76e, « s'est particulièrement distingué *en dégageant 300 hommes sous son commandement qui étaient enveloppés par 2000 chouans et en s'ouvrant passage à la baïonnette* ». A l'affaire d'Evron, le chef de brigade Nicolas Gorée, « *à la tête de 100 hommes, culbuta et mit en déroute 5000 chouans* ».

Le 6e jour complémentaire de l'an III (22 septembre 1795), le sous-lieutenant Antoine Piquerel fut cité à l'ordre pour avoir « *sauvé 2 grenadiers pris dans une embuscade près de Fougères* ».

Le 2 nivôse an IV (23 décembre 1795), le lieutenant Charles Girard fut blessé d'un coup de feu à la cuisse. Vers cette même date, la compagnie des grenadiers du 3e bataillon pilla quelques maisons dans le village de Pennerf. C'était une faute d'autant plus grave que le général en chef cherchait à s'allier les habitants par sa bienveillance et sa modération. La compagnie fut désarmée et incorporée dans les troupes de la garnison des îles de Ré et d'Oléron; les officiers furent condamnés à la dégradation et à six mois de prison dans le château de Saumur.

II. — Campagne de 1796.

Derniers engagements dans la Mayenne. — La 76e avait hâte d'effacer la douloureuse impression de l'affaire de Pennerf : elle se fit remarquer par son entrain le 10 pluviôse an IV (31 janvier 1796), dans un engagement près de Segré, où le capitaine Alexandre-Denis David fut blessé.

Le 10 prairial (29 mai), le sous-lieutenant Piquerel, déjà cité plus haut, « *marcha avec 40 grenadiers sur le village de Livré et força 400 chouans à évacuer le poste* ».

Combat de Romagnier. — En août, la Mayenne était à peu près pacifiée, lorsqu'un rassemblement assez important, commandé par Louis de Fiotté, se forma à Mortain, sous le nom pompeux d'armée catholique royale de Normandie.

La 76e fit partie des troupes qui furent dirigées de ce côté. Un combat assez vif s'engagea à Romagnier près de Fougères : les chouans, au nombre d'environ 5000, furent complètement battus et poursuivis pendant 3 lieues.

Ce fut le dernier combat [2] auquel prit part la 76e demi-brigade de bataille qui va bientôt être réorganisée et amalgamée avec d'autres corps pour devenir 76e demi-brigade de ligne.

1. Né le 23 août 1766, à Goderville (Seine-Inférieure).

2. Peu après son arrivée dans l'Ouest, le 25 ventôse an III (15 mars 1795), la 76e comptait 3389 hommes à son effectif; le 1er brumaire an IV, ce nombre était réduit à 2941, dont 983 au 1er bataillon, 1021 au 2e et 937 au 3e; un mois avant l'amalgame, le 25 thermidor an IV (12 août 1796), l'effectif n'est plus que de 2490 hommes, dont 781 au 1er bataillon, 897 au 2e et 812 au 3e. La 76e a donc perdu dans l'Ouest en tués, blessés ou disparus, 899 hommes. C'est dire combien cette campagne fut pénible et meurtrière.



CHAPITRE III

ORGANISATION DE LA 76E DEMI-BRIGADE DE LIGNE

I. — Réorganisation de la 76e.

Arrêté du 10 brumaire an IV. — La formation des demi-brigades de 1794 n'avait pu s'effectuer partout. Le Comité de Salut public prit donc dès le 10 brumaire an IV (1er novembre 1795) un arrêté sur la réorganisation de l'armée de terre : l'Infanterie ne devra plus comprendre que cent demi-brigades de ligne sur le continent, dix dans les colonies et trente demi-brigades légères; les cadres des demi-brigades supprimées seront rompus et incorporés dans les demi-brigades conservées.

Décision du 10 germinal an IV. — Le Directoire exécutif prit de son côté deux arrêtés, les 18 et 29 nivôse an IV (8 et 19 janvier 1796), et décida, le 10 germinal (30 mars), que les numéros des demi-brigades nouvelles seraient tirés au sort. Il adressa en même temps à chaque général en chef la série des numéros qu'il devait faire répartir, par la voie du sort, entre les demi-brigades de son armée. Le numéro 76 fut envoyé à l'armée des côtes de Cherbourg où se trouvait la 76e de première formation. Le numéro 76 fut alors donné d'office à l'ancienne 76e qui forma par suite la base de la nouvelle.

Composition de la nouvelle 76e. — La nouvelle 76e fut réorganisée à Laval [1], le 26 fructidor an IV (12 septembre 1796), avec l'ancienne 76e dans laquelle furent amalgamées d'abord l'ancienne 61e demi-brigade, puis les troupes destinées à former la première 62e [2].

1. Le dépôt de la 76e était resté à Laval depuis son arrivée dans l'Ouest. Les 1er et 3e bataillons étaient dans cette ville depuis le 25 thermidor; le 2e bataillon, à cette même date, se trouvait à Ernée.

2. Cette demi-brigade n'avait pas été organisée.



II. — Origines des troupes amalgamées avec l'ancienne 76e demi-brigade.

61e demi-brigade de bataille. — La 61e demi-brigade de bataille avait été organisée le 21 floréal an II (10 juin 1794) avec les éléments suivants :

1er BATAILLON : avec le *1er bataillon de l'ancien 31e régiment d'Infanterie*. Ce régiment, créé en 1610 avec le 15e rang, prit en 1621 le nom de Castel-Bayard et fut réformé en 1623. Créé de nouveau sous le même nom de Castel-Bayard en 1625 avec le 21e rang, il fut encore réformé en 1626, puis rétabli dans les mêmes conditions en 1627, avec le 19e rang. Il occupa en 1631 le 18e rang et prit, l'année suivante, le nom de Montausier, puis en 1635, celui d'Angoumois, sous lequel il occupa le 19e rang en 1648. Passé au 18e rang en 1665 sous le nom de Crussol d'Uzès, il passa au 17e rang en 1671 et se nomma successivement : Gondrin d'Antin, puis de la Gervaisais en 1702, Gondrin d'Antin pour la seconde fois en 1734, Montboissier en 1745, Joyeuse en 1751, Vaubecourt en 1755, Juniellac en 1762 et enfin Aunis, le 18 décembre de la même année. Il reçut alors en incorporation le régiment de Lorraine créé en 1684 et dans lequel s'était fondu, le 10 février 1749, le régiment de Gâtinois, créé lui-même le 4 octobre 1692. Aunis passa au 21e rang en 1775, au 32e en 1776 et enfin au 31e en 1790. C'est ainsi qu'il devint 31e régiment d'Infanterie le 1er janvier 1791 sous le colonel Puget de Barbantane. Le 1er bataillon était alors à Caen. En 1792, ce bataillon se rendit à Cherbourg ; il faisait partie de l'armée des côtes de Cherbourg, avec le colonel Losse de Bayac, lorsqu'il entra dans la composition de la 61e demi-brigade de bataille. Le 23 germinal an II (12 avril 1794), il avait été amalgamé avec le 19e bataillon de réquisition de Paris dans lequel avaient été incorporés, en mars 1793, 500 hommes de réquisition levés dans les départements de la Manche et du Calvados.

2e BATAILLON : avec le *1er bataillon du Morbihan* organisé lui-même le 1er juin 1792 avec des volontaires de ce département. Ce bataillon s'embarqua pour Saint-Domingue, le 9 juillet 1792, et prit part à toutes les opérations contre les insurgés jusqu'au 24 juin 1793. Il débarqua à Brest, le 2 novembre 1793. Il reçut encore en incorporation 4 ou 500 hommes du Morbihan en pluviôse an II (janvier 1794) et fut amalgamé avec le 16e bataillon de Paris, le 5 germinal an II (25 mars 1794).

3e BATAILLON : avec le *8e bataillon de la Manche* organisé lui-même le 24 septembre 1793, avec des volontaires de ce département. Ce bataillon reçut 700 réquisitionnaires des départements de Seine-et-Oise et de la Seine-Inférieure qui furent incorporés le 17 ventôse an II (7 mars 1794).

La 61e demi-brigade de bataille fit les campagnes des ans III et IV, à l'armée

des côtes de Cherbourg et se distingua notamment, le 30 thermidor an IV (17 août 1796), à l'affaire de Sulzbach, sous le chef de brigade Camus.

62e demi-brigade de bataille. — La 62e demi-brigade de bataille, dont les éléments étaient dispersés, n'avait pas été organisée. Elle devait être formée avec les deux groupes ci-après :

1° *2e bataillon du 31e régiment d'Infanterie* [1]. Ce bataillon était parti de Brest pour la Martinique le 29 janvier 1790. De la Martinique il se rendit à l'île Sainte-Lucie où six compagnies formèrent la garnison de l'île. Les deux autres compagnies soutinrent, dans les îles, le siège des Anglais et furent faites prisonnières presque tout entières. Leurs débris rentrèrent en France en ventôse an II (février 1794) et se rendirent à Cherbourg.

2° *5e bataillon des fédérés* créé à Paris, le 29 juillet. Ce bataillon reçut, le 6 mars 1793, 200 hommes du département de la Seine; le 1er juin suivant, 90 hommes du département de l'Orne; le 20 ventôse an II (10 mars 1794), 100 hommes du département des Ardennes; le 2 germinal suivant (22 mars), 140 réquisitionnaires du Bas-Rhin, et le 24 floréal (13 mai), 500 de l'Ille-et-Vilaine. En 1793, ce bataillon fit campagne sous Maubeuge, assista aux affaires de Philippeville et de Bussy. En 1794, il fut employé aux opérations autour de Landrecies. Il alla ensuite à l'armée des côtes de Cherbourg et prit part en 1795 et 1796 à plusieurs engagements dans les ci-devant districts de Mayenne et de Laval.

Drapeaux de la 76e demi-brigade. — Le chef de brigade Gorée, commandant la 76e demi-brigade de bataille, resta à la tête de la nouvelle 76e.

Les drapeaux de la demi-brigade, surmontés d'une lance et ornés d'une cravate tricolore, portaient un voile carré aux couleurs nationales. Le blanc formait au milieu un carré inscrit dont les diagonales étaient perpendiculaires aux côtés du voile. Ce carré blanc était orné au centre d'un faisceau de licteur surmonté du bonnet rouge de la Liberté et entouré de deux branches de laurier vertes. Il était limité de chaque côté par deux triangles alternativement bleus et rouges.

Les drapeaux (un par bataillon) portaient le numéro 76.

1. Voir ci-dessus les noms de l'ancien 31e, p. 402.

CHAPITRE IV

A L'ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE

I. — La 76e va renforcer l'armée de Rhin-et-Moselle.

La 76e quitte l'armée des côtes de Cherbourg. — A peine formée, la 76e demi-brigade de ligne quitta l'armée des côtes de Cherbourg et se dirigea vers l'Alsace. Obligées de vivre sur le pays et n'ayant plus d'argent par suite du discrédit où était tombé le papier-monnaie, les armées de l'Ouest étaient dans la plus grande misère; les officiers eux-mêmes n'avaient plus de quoi se vêtir.

La pacification semblait d'ailleurs assurée de ce côté, tandis que dans l'Est des renforts étaient nécessaires : c'est pourquoi Hoche envoya 15 000 hommes à l'armée de Rhin-et-Moselle; la 76e fit partie de ce détachement.

Arrivée à Strasbourg. — La demi-brigade se mit en route dès le mois de septembre 1796; mais retardée par les mauvaises conditions dans lesquelles fonctionnait le service des étapes [1] elle n'arriva à Strasbourg que le 25 brumaire an V (novembre 1796). Elle avait alors 3006 hommes à l'effectif.

Moreau venait de ramener l'armée de Sambre-et-Meuse du fond de la Bavière jusqu'au Rhin dans une admirable retraite qui fut comparée à celle des Dix-Mille, et le corps de Desaix était arrivé à Kehl où il fut réorganisé avec les troupes détachées de l'armée de l'Ouest. La 76e, embrigadée avec la 68e (brigade Eck Mayer), fit partie de la 2e division (Duhesme) [2].

1. Les troupes manquaient de tout, et les fournisseurs non payés ne voulaient plus rien avancer.

2. La 2e brigade (général Lecourbe, de la division Duhesme) était formée des 84e et 93e demi-brigades.



II. — *Défense de Kehl.*

Organisation défensive de l'île d'Ehrlen-Rhein. — La défense de Kehl était mal assurée par des ouvrages en terre d'un faible relief sans fossés et sans palissades; mais les Autrichiens perdirent heureusement leur temps à construire une ligne de circonvallation. Desaix résolut donc d'organiser sans retard les ouvrages informes qui existaient et d'augmenter la force défensive de sa position par de nouveaux terrassements.

La 76ᵉ fut chargée des travaux et de la défense de l'île d'Ehrlen-Rhein, qui assure les communications de Kehl avec Strasbourg. Elle construisit dans l'île un ouvrage à cornes qui couvrit le pont et flanqua les retranchements de Kehl.

Pendant la grande sortie effectuée le 2 frimaire an V (22 novembre 1796), la 76ᵉ prit position dans l'île et, jusqu'à la fin du siège, elle s'y maintint, malgré tous les efforts de l'ennemi.

Engagement du 15 frimaire. — Le 15 frimaire (5 décembre), dans un engagement d'avant-postes, le lieutenant Pierre Renaud reçut un coup de feu et six coups de baïonnette; il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Le général en chef Moreau le nomma capitaine.

Le lieutenant Barthélemy Lacôte reçut trois coups de baïonnette et fut également nommé capitaine.

Le lieutenant Jacques Doucet reçut un coup de feu au bras, et le sous-lieutenant Rispaud d'Aiguebelle, un coup de feu à l'épaule.

Enfin le fusilier Guillaume Lecomte [1], « attaqué par un groupe d'Autrichiens, résista longtemps à leurs efforts et succomba à ses blessures après avoir tué deux ennemis et en avoir blessé un troisième ».

Combats des 20, 21 et 22 frimaire. — Le 20 frimaire au soir (10 décembre), le général ennemi, l'archiduc Charles, qui avait résolu de se rendre maître de l'île, fit attaquer les postes de la 76ᵉ, abrités dans de petits redans, en face et en arrière du bras d'Ehrlen-Rhein, alors à sec.

Les Autrichiens se jetèrent sur nos postes avec impétuosité, après les avoir couverts des feux de plusieurs pièces. Le 1ᵉʳ bataillon de la 76ᵉ, qui était en première ligne, sortit alors de ses abris. Son élan arrêta l'attaque.

Dans la mêlée, le drapeau de ce bataillon tomba aux mains des assaillants. Aussitôt *le sergent Therron s'élança sur l'Autrichien qui avait pris le drapeau du 1ᵉʳ bataillon de la 76ᵉ et le lui enleva; mais comme il était trop engagé dans les rangs ennemis pour espérer le rapporter, il se coucha à terre, cachant sous lui le précieux*

1. Né à Gouberville (Manche). Le nom de Lecomte a été inscrit sur les tables du temple de la Gloire (Hôtel des Invalides).

emblème jusqu'à ce qu'il vît l'ennemi rétrograder. « *A moi, camarades!* s'écria-t-il alors, *j'ai le drapeau! l'ennemi s'en va!* » Le 1er bataillon se rallia à lui et poursuivit les Autrichiens jusque dans leurs retranchements, malgré le feu à bout portant de leurs batteries. Il ramena 60 prisonniers.

Pendant cette poursuite, le fusilier Louis Geoffroy[1], « assailli par 4 hommes, en tua 2, blessa le troisième et ramena le quatrième prisonnier ».

Dans cette même affaire, le fusilier Nicolas Lemaitre[2], « après avoir reçu trois coups de baïonnette, continua la lutte, fit prisonnier un grenadier hongrois et expira sur le champ de bataille ». Ses dernières paroles furent des vœux pour la France.

Le sergent Jean-Baptiste Therron et le fusilier Louis Geoffroy reçurent, le premier un sabre d'honneur, le second un fusil d'honneur, le 28 thermidor an X (15 août 1802).

Le lendemain et le surlendemain, l'ennemi recommença l'attaque sur tout le front de l'île d'Ehrlen-Rhein, mais sans plus de succès; le 21 frimaire (11 décembre), le commandant Lovisi se fit remarquer par son entrain; le même jour, le sergent de grenadiers Fidèle Lothard « s'élança seul dans une redoute ennemie et ramena 6 Autrichiens prisonniers ».

Affaires des 10, 11 et 12 nivôse. — Après ces tentatives infructueuses, l'ennemi n'essaya plus d'enlever nos positions de vive force; il se borna à continuer ses travaux. Il n'y eut plus dès lors que quelques escarmouches. Celles des 10, 11 et 12 nivôse an V (30 et 31 décembre 1796, 1er janvier 1797) furent des plus chaudes.

Le 10, le sous-lieutenant Gabriel Vallayet fut blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche.

Le 11, le chef de brigade de la 76e, Nicolas Gorée, et le sous-lieutenant Guillaume-Marie Creté furent cités à l'ordre.

Le 12, le tambour-major Gabriel Foissier mérita également une citation et le lieutenant François Cassant « reprit aux Autrichiens plusieurs prisonniers français qui nous avaient été enlevés le 2 frimaire ».

Evacuation. — Enfin le fort de Kehl étant réduit en ruines, le général Desaix proposa à son adversaire de lui céder la place, à la condition que les Autrichiens n'entreraient en possession que le lendemain à quatre heures du soir.

La convention fut acceptée, le 20 nivôse (9 janvier). La garnison retira tout le matériel de défense, et l'ennemi ne trouva à Kehl que de la terre et des décombres.

L'armée de Rhin-et-Moselle avait besoin de repos et de temps pour se procurer ce qui lui manquait. Les soldats étaient sans souliers; « on ne voyait sur eux,

1. Né à Brassy (Nièvre).
2. Né aux Loges (Seine-Inférieure).



dit un historien, d'autres effets militaires que la buffleterie ». La solde n'avait pas été payée et les caisses étaient vides.... La 76e demi-brigade rentra à Strasbourg. Elle y fut laissée dans l'inaction pendant trois mois [1].

III. — Opérations sur la rive droite du Rhin.

Le passage du Rhin est résolu. — Cependant le général en chef, Moreau, se rendit à Paris à la fin de germinal pour y proposer un plan de campagne et obtenir des ressources. Il y fut convenu que l'armée de Sambre-et-Meuse passerait le Rhin en même temps que l'armée de Rhin-et-Moselle et entrerait en Allemagne avec elle.

L'opération devait commencer, pour l'armée de Rhin-et-Moselle, dans la nuit du 30 germinal au 1er floréal; mais le pont de bateaux ne fut pas prêt et le jour vint sans que rien ait été tenté. Cependant Moreau, en entendant le canon des fausses attaques, donna l'ordre d'effectuer le passage. Il était six heures du matin.

Le 1er bataillon de la 76e passe le premier le fleuve. — Ce fut le 1er bataillon de la 76e qui eut l'honneur de monter dans les premiers bateaux. « *Impatient d'arriver, le sergent Fidèle Lothard* [2] *se jette à l'eau, parvient le premier sur la rive opposée, réunit les quelques grenadiers qui l'ont suivi, culbute tout ce qu'il rencontre et facilite le débarquement.* »

Notre 1er bataillon, suivi des autres troupes de la division Duhesme, débarqua dans l'île située en face de Diersheim, à 13 kilomètres au N.-E. de Strasbourg, au point où l'on devait établir le pont. 300 Autrichiens, couverts par le petit bras du Rhin qui restait à traverser, s'abritèrent derrière de gros madriers qui entouraient la baraque du péage, et ouvrirent le feu sur nous.

Combats de Diersheim. — Non loin de là se trouvait un gué. Le chef de brigade Gorée y conduit au pas de course les grenadiers du 1er bataillon. « Il franchit le gué avec eux au milieu d'une grêle de plomb et sous le feu d'une batterie qui le prend en flanc; il chasse à la baïonnette les Autrichiens de la baraque du péage et fait prisonniers tous ceux qui n'ont pas eu le temps de fuir. »

Les deux autres bataillons de la 76e passèrent le fleuve sur un autre point. 300 hommes de la demi-brigade prirent part à la fausse attaque dirigée près de la batterie de Béclair. Ces derniers s'étaient embarqués presque sans cartouches; ils n'en débusquèrent pas moins l'ennemi, se maintinrent pendant deux heures

1. L'effectif de la 76e avait été renforcé de plus de 500 hommes en frimaire. Il était de 3501 le 1er nivôse. En nivôse (janvier 1797), les compagnies auxiliaires du dépôt de la 76e (184 hommes), qui jusque-là étaient restées dans l'Ouest, furent envoyées en garnison à Wissembourg.

2. Lothard, déjà plusieurs fois cité, reçut le 28 thermidor an X (15 août 1802) un sabre d'honneur et fut retraité en 1806.

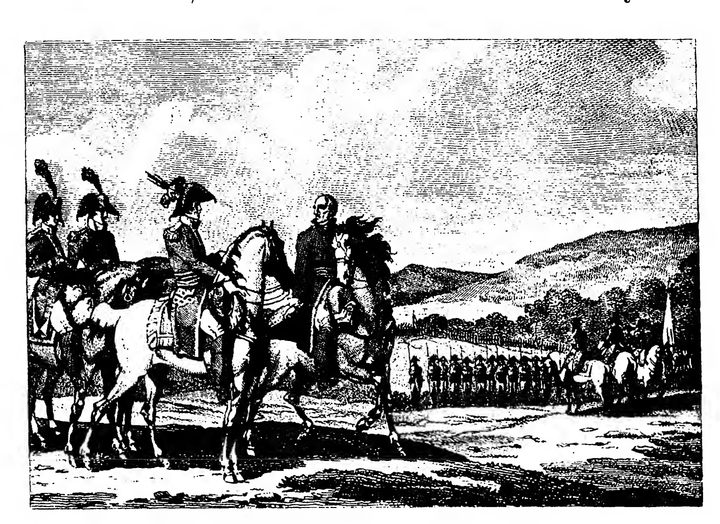
sur la rive droite et ne se retirèrent qu'après avoir rempli leur mission. Ils n'avaient éprouvé que peu de pertes.

Le village de Diersheim fut emporté et l'on coucha sur les positions. Le tambour-major Foissier avait mérité d'être cité à l'ordre pour la seconde fois.

Le lendemain, les Autrichiens prirent à leur tour l'offensive et la journée fut rude : le capitaine Lacôte reçut un coup de feu au bras gauche; le lieutenant Cassant, un coup de feu à la jambe gauche. Les intrépides grenadiers de la 76e reprirent à la baïonnette un mamelon que la 16e légère s'était laissé enlever.

Diersheim, attaqué par des forces considérables, fut pris et repris. Les Autrichiens furent enfin refoulés et mis en pleine déroute.

Ruse de guerre du commandant Lovisi [1]. — Quelques jours après la prise de Dierstheim, le commandant Alexis Lovisi ayant été chargé de guider l'avant-garde de Ney, « sut dans une circonstance délicate, employer habilement la ruse contre la force.



LE COMMANDANT LOVISI, DE LA 76e, REÇOIT LA SOUMISSION D'UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN QUI LUI LIVRE PASSAGE SANS COMBATTRE.
(Gravure extraite des *Fastes de la nation française...*, publiés en 1807.)

« Il marchait de Vimbding à Manheim, points entre lesquels l'ennemi était en forces. La terre était sèche et donnait beaucoup de poussière. Lovisi conçut aussitôt l'idée d'une ruse de guerre et l'exécuta habilement :

« Son petit corps, composé de détachements de tous les régiments de la division, eut l'ordre de marcher à rangs ouverts pour étendre sa profondeur. Lovisi, prenant alors le caractère d'un général, s'avança accompagné d'officiers et de sous-officiers, vers le commandant des avant-postes ennemis. Celui-ci, frappé du ton d'assurance du chef français, et de la quantité d'uniformes différents qu'il apercevait, prit le chef de bataillon de la 76e pour un général et lui céda la position qu'il exigeait [2]. »

1. Né à Guémenée (Morbihan), le 6 décembre 1770, s'enrôla dans le 1er bataillon du Morbihan avec lequel il fit l'expédition de Saint-Domingue, reprit aux noirs le drapeau de son régiment (61e). Passé par amalgame à la 76e, fit, comme chef de bataillon, les campagnes des ans V, VI et VIII et se distingua partout par sa bravoure.
Dans les différentes pièces que nous avons consultées, son nom est écrit : Lovizy, Losivy ou Lovisi; cette dernière orthographe est la seule exacte.

2. Tout ce récit est extrait textuellement des « FASTES DE LA NATION FRANÇAISE ET DES PUISSANCES ALLIÉES ou *Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires....*, par TERNISIEN D'HAUDRICOURT ». Cet ouvrage, publié en 1807, a été honoré de la souscription de l'Empereur.



Ce trait d'audace et d'habileté rendit la 76e demi-brigade populaire dans toute l'armée. Il ne devait pas être perdu pour l'Histoire.

Armistice. — L'armée de Rhin-et-Moselle s'avança jusqu'à Freistett. Elle avait fait 3000 prisonniers, enlevé plusieurs drapeaux et vingt canons, lorsque la signature des préliminaires de Léoben par le général Bonaparte nous arrêta au milieu de nos succès. Moreau signa à son tour un armistice qui se prolongea jusqu'à la paix.

Pendant cet armistice, la 76e cantonna d'abord à Oberkich, à l'entrée de la Forêt-Noire, puis à Buxweiler, en prairial an V (mai 1797), pour revenir à Oberkirch, en vendémiaire an VI (septembre 1797).

L'armée de Rhin-et-Moselle venait d'être réunie à l'armée de Sambre-et-Meuse, sous le nom d'armée d'Allemagne, lorsque le traité de Campo-Formio, signé le 17 octobre 1797, assura la paix.

Nos troupes repassèrent alors sur la rive gauche : la 76e fut envoyée à Landau, puis revint à Strasbourg [1] le 10 pluviôse an VI (29 janvier 1798) (5e division militaire), d'où elle partira bientôt pour rentrer en campagne.

1. Le dépôt de la 76e, arrivé à Wissembourg en nivôse an V (janvier 1797), alla le 16 prairial an V (4 juin 1797) à Strasbourg, où il resta jusqu'en brumaire an VI (novembre 1797). Il se rendit alors à Molsheim. Les situations signalent encore à Cherbourg 14 hommes du dépôt de l'ancien 31e régiment destinés à la 76e.

CHAPITRE V

CAMPAGNES D'HELVÉTIE

I. — Fondation de la République Helvétique.

Comment la France intervient en Suisse. — Vers la fin de l'année 1797, les habitants du canton de Vaud avaient demandé l'appui de la France contre les Bernois et, le 8 nivôse an VI (28 décembre 1797), le Directoire prit les Vaudois sous sa protection.

A la fin de pluviôse (février 1798), deux divisions françaises entrèrent en Suisse. La 76e demi-brigade [1] fit partie de la brigade de gauche de la division Schauenbourg tirée de l'ancienne armée d'Allemagne, qui se mit en observation dans l'Erquel, aux environs de Bâle.

De leur côté les Vaudois, secondés par les cantons allemands, réunirent une armée de vingt mille hommes et s'établirent sur la ligne de l'Aar.

L'assassinat d'un parlementaire français fut le signal des hostilités.

Entrée à Berne. — Le 13 ventôse an VI (2 mars 1798), la division Schauenbourg enleva Soleure et se rendit maîtresse de la ligne de l'Aar. Les Bernois se replièrent sur leur capitale. Trois jours après, nous entrions à Berne, après avoir battu l'ennemi à Fraubrunnen. Les Bernois et les cantons qui avaient pris les armes avec eux firent alors leur soumission, à l'exclusion de ceux de Glaris, d'Uri et de Schwitz, qu'on se borna à mettre en quarantaine en les entourant d'un cordon de troupes.

1. Les deux premiers bataillons de la 76e partirent de Strasbourg en pluviôse avec un effectif total d'environ 1500 hommes. Le 3e bataillon à l'effectif de 681 hommes ne se mit en route qu'en ventôse pour rejoindre les deux autres. Le dépôt (136 hommes) resta provisoirement à Molsheim.



Combat de Richterswyl. — A Berne, la 76e reçut des renforts qui portèrent son effectif à 2793 hommes, le 1er floréal (20 avril).

Cependant les montagnards des cantons rebelles, fanatisés par leurs prêtres, attaquèrent Lucerne et mirent cette ville au pillage. Le général Schauenbourg résolut alors de marcher contre eux.

Ils opposèrent à nos colonnes la résistance la plus opiniâtre. La 76e se distingua particulièrement dans le combat du 11 floréal (30 avril) à Richterswyl, sur les bords du lac de Zurich. Le commandant Pierre-Augustin Lenud y « *soutint avec une partie de son bataillon l'attaque de 4000 Suisses* et réussit à se maintenir dans une position désavantageuse ». Le lieutenant Guillaume Creté « se fit remarquer par sa bravoure ». Le fusilier Michel Lévèque [1] « *fut tué en sautant sur une pièce de canon dont il voulait s'emparer* ». Au nombre des blessés, nous citerons le lieutenant Mathieu-Charles-François Salmon, le sous-lieutenant Sébastien Lancereau et le sergent-major Quoniam.

Deux jours après, dans l'engagement du 13 floréal (2 mai), contre les insurgés de Schwitz, le grenadier Philippe Geoffroy [2] fut tué, « après avoir mis plusieurs rebelles hors de combat ».

Répression de l'insurrection d'Unterwald. — Les trois cantons rebelles firent leur soumission et la Suisse fut organisée comme la France, avec un directoire et deux conseils, sous le nom de République Helvétique; enfin un traité d'alliance offensive et défensive fut signé entre les deux républiques, le 19 août 1798.

La 76e occupait pacifiquement Zurich depuis quatre mois, lorsque le petit canton d'Unterwald se souleva à son tour, à l'occasion de la prestation du serment de fidélité à la nouvelle constitution suisse. La 76e revint alors vers le Sud et prit part en septembre au violent combat de Stanz où, suivant l'expression énergique du capitaine Boillot [3], « l'insurrection fut étouffée dans le sang ».

Cette répression par le fer et le feu, dit le même auteur, mit la Suisse à la merci de la France [4]. La 76e retourna à Zurich et y resta jusqu'en brumaire an VII (novembre 1798). Elle passa alors à la division du centre et alla à Schwitz; puis, le mois suivant, revint à Zurich à la division de gauche [5].

1. Né à Mayenne (Mayenne). Le nom de Lévèque a été inscrit sur les tables du temple de la Gloire.

2. Né à Brassy (Nièvre), comme son frère Louis Geoffroy, cité à Kehl le 10 décembre précédent, Philippe Geoffroy était un des plus braves grenadiers de la 76e. Son nom a été inscrit sur les tables du temple de la Gloire.

3. CAMPAGNE DE 1799 EN SUISSE, p. 6.

4. Le despotisme et les vexations des agents français en Suisse contribuèrent puissamment à soulever les cantons. Le beau-père de Rewbel, Rapinat, faisait dire de lui : On ne sait si Rapinat vient de rapine ou rapine de Rapinat.

5. Le dépôt de la 76e avait quitté Molsheim en frimaire an VI (décembre 1797) pour se rendre à Wissembourg en germinal, puis à Phalsbourg, au commencement de thermidor (juillet 1798). Il alla ensuite à Guebwiller, puis à Belfort, où nous le retrouverons à la fin de la campagne.



II. — Dans les Grisons.

Masséna organise l'armée d'Helvétie. — Le traité de Campo-Formio ne pouvait être qu'une trêve. Déjà l'Europe formait une nouvelle coalition et les hostilités allaient recommencer. Le 21 frimaire (11 décembre 1798), Masséna prit à Zurich le commandement de l'armée d'Helvétie. Cette armée ne comptait encore en infanterie que 12 demi-brigades. « Mieux disciplinée que l'armée d'Italie, écrit Masséna dans ses Mémoires [1], elle s'était toujours distinguée par le respect des propriétés, et si la misère avait, dans quelques circonstances, poussé le soldat à des actes de violence, on l'avait vu, le plus souvent, partager sa faible ration avec les pauvres habitants des montagnes. »



Masséna organisa l'armée d'Helvétie et prit ses dispositions en vue de l'attaque des Grisons que els Autrichiens occupaient depuis le mois d'octobre 1798. Il se rapprocha du Rhin et porta son quartier général à Azmoos : la 76ᵉ fit partie de la brigade Desmont [2] de la division Mesnard.

Combat de Tamins. — Le 16 ventôse an VII (6 mars 1799), vers six heures et demie du matin, Masséna somma le général autrichien Auffenberg d'évacuer les Grisons dans les deux heures [3]. « Je vous préviens en même temps, disait le général en chef, que l'armée que j'ai l'honneur de commander marche sur le pays des Grisons. »

La brigade Desmont était, la veille, à Veltis. Le 16 ventôse, de grand matin elle s'avance vers le col de Kunkel et culbute les Autrichiens ainsi que les paysans qui s'étaient joints à eux.

La 76ᵉ fut chargée de l'attaque de la redoute de Tamins gardée par 200 hommes du régiment de Brechainville. Le sergent de grenadiers Guillaume Bassas [4] « *entre*

1. T. II, p. 72.
2. Le général Desmont était originaire des Grisons.
3. Déjà, dans sa proclamation du 2 ventôse (20 février), le Directoire avait dénoncé à l'Europe les agissements des empereurs d'Autriche et de Russie, en ajoutant qu'il les considérait comme une déclaration de guerre.
4. Guillaume Bassas, né à Pézenas (Hérault), le 25 juillet 1775, s'est engagé au 9ᵉ bataillon des volontaires de Paris, le 1ᵉʳ août 1792, à la formation

le premier dans la redoute à la tête de ses hommes, prend deux pièces de canon et mitraille l'ennemi avec sa propre artillerie. » Pendant l'assaut, le lieutenant Charles Girard reçut un coup de feu à l'épaule gauche, et le caporal de grenadiers Joseph Leblanc [1] « *tua un Autrichien qui mettait en joue le chef de brigade Gorée* ». Enhardi par l'heureux début de l'action, Leblanc, « *devançant les autres grenadiers, s'empara d'un caisson, coupa les traits des chevaux et poursuivit les Autrichiens, le sabre à la main, jusqu'au pont de Reichenau; là, il les empêcha de se rallier en se précipitant seul sur eux et en les intimidant par des cris de : A moi, les camarades!* » Les Autrichiens, se croyant suivis, prennent peur et se débandent. De nouveau « *il fond sur eux, sabre ceux qu'il rejoint et ne s'arrête qu'après les avoir tous mis en fuite* ».

La brigade Desmont poussa jusqu'à Reichenau, où se fit remarquer le lieutenant Guillaume Creté, de la 76e. La brigade s'empara des deux ponts du Rhin, puis marcha sur Coire; mais elle ne put dépasser Ems et dut revenir sur Reichenau. Cette journée nous avait donné 2 canons, 2 drapeaux et 300 prisonniers, parmi lesquels le lieutenant-colonel de Brechainville.

Affaire de Dissentis. — Le lendemain, le général Desmont envoyait la 76e à Dissentis, pour y étouffer une insurrection naissante et y secourir la brigade Loison.

Le 19 ventôse (9 mars), la demi-brigade attaque vigoureusement le village : le sergent-major Quoniam « *est nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille* ». Le capitaine François Prévost reçut un coup de feu à la tête; les capitaines Jean Fermaud et Étienne Boquet, le lieutenant Élambert et le sous-lieutenant Joseph Febvratte furent également blessés. Le lieutenant Louis Sarazin resta pour mort sur le terrain; il avait reçu vingt-quatre blessures.

Engagement de Pont-Saint-Martin. — Quelques jours après, à la suite d'un échec éprouvé par le général Lecourbe, le 17 mars, à Martinsbruck (Pont-Saint-Martin), dans l'Engadine, un bataillon de la 76e fut détaché de ce côté avec 5 compagnies de grenadiers et les généraux Desmont et Loison.

Le bataillon de la 76e, placé avec un bataillon de la 38e, sous la conduite du général Desmont, reçut l'ordre de partir de Schleins le 5 germinal (25 mars), et de tourner Martinsbruck en se portant rapidement sur Funstermunz, afin de couper toute retraite à la garnison de Nauders qui allait être attaquée par le général Loison. « Les Autrichiens, dit Masséna dans ses Mémoires [2], se défendirent (dans Nauders) jusqu'à l'arrivée des grenadiers des 38e et 76e, en face des

de ce bataillon qui entra dans la composition de la 76e demi-brigade. Bassas reçut un sabre d'honneur, le 19 ventôse an X (9 mars 1802); il était alors sergent-major. Il fut nommé porte-aigle au 76e, le 20 août 1808; capitaine au corps, le 2 mars 1811, et chef de bataillon au 117e, le 16 décembre 1813. Il fut admis à la retraite en 1814.

1. Né à Paris en 1776, engagé volontaire le 29 juillet 1792, dans le 9e bataillon des fédérés.

2. T. II. p. 140.



retranchements; assaillis par cette troupe d'élite qui menaçait d'intercepter le chemin de Funstermunz, ils s'enfuirent dans cette direction. »

L'ennemi laissa entre nos mains 2000 prisonniers, 12 canons, ses ambulances et ses magasins. Le sous-lieutenant Pierre Barba, de la 76e, se signala à l'attaque de Martinsbruck, ainsi que le sergent Bassas, qui « montra dans cette affaire la même énergie et le même sang-froid que dans le combat de Tamins ». Le lieutenant Jean Aulon « *enleva 4 canons* en marchant à la tête des grenadiers avec le sous-lieutenant Antoine Piquerel et 2 autres pièces sans le secours de ce dernier ».

L'intervention de la 76e avait apporté la victoire.

La réunion des Ligues grises à la République Helvétique, sanctionnée par les conseils législatifs, le 11 avril 1799, permit à Masséna de donner à ses troupes un peu de repos et de refondre son armée avec les éléments de l'armée du Danube [1] qui venaient d'être placés sous son commandement.

La 76e occupa Reichenau, puis Coire et passa à la division Lecourbe (brigade Loison).

III. — L'insurrection de Schwitz.

Situation. — On se souvient que le canton de Schwitz fut un des derniers à accepter l'intervention française dans les affaires helvétiques. Sa soumission n'avait jamais été bien sincère. Ce canton n'avait cessé d'être le refuge des mécontents.

Contenu par la présence des troupes et la crainte de la répression, il profita des événements des Grisons pour s'insurger de nouveau.

Combat de Schwitz. — La 76e détacha alors son troisième bataillon (793 hommes [2]) dans le Muttenthal (Muota thal), afin de contraindre les rebelles.

Une chaude affaire eut lieu à Schönenbuch près de Schwitz, le 9 floréal (28 avril). Les paysans furent complètement battus; mais la 76e fit de grandes pertes : les capitaines François Bidelot, Jean-Baptiste Maugeure, Jacques Chevas restèrent sur le champ de bataille. L'adjudant-major Augustin Bussot mourut des blessures qu'il reçut au passage de la Muota; le capitaine Jean-Baptiste Bise reçut un coup de feu au bras gauche et resta estropié; le lieutenant François Cassant fut également blessé.

Quatre jours après, le 3e bataillon de la 76e fut envoyé à Fribourg pour se refaire (division Ruby). Il avait laissé à Schwitz 243 tués, blessés ou disparus. C'est dire l'opiniâtreté de la résistance dont il avait triomphé.

1. Voir le 1er livre, p. 161.
2. L'effectif donné ici a été relevé sur les situations du 1er floréal (20 avril).

IV. — Le 2e bataillon de la 76e protège la retraite de Lecourbe par le Saint-Gothard.

Premiers mouvements dans la Haute Italie. — La 76e (division Lecourbe, brigade Loison) fut détachée en avril jusque dans la Valteline, pour couvrir le flanc droit de l'armée d'Helvétie et relier ses opérations avec celles de l'armée d'Italie [1], mais elle ne pouvait être là qu'en observation, elle dut bientôt se replier devant des forces supérieures. Le 14 avril, elle arrivait à Bellinzona sur le Tessin, lorsque Lecourbe reçut l'ordre de battre en retraite pour occuper le Saint-Gothard et défendre de ce côté l'entrée des Grisons.

Le général Loison, chargé de couvrir la retraite, forma l'extrême arrière-garde avec la 76e et quelques chasseurs français et cisalpins. Le mouvement rétrograde commença, le 2 prairial (21 mai), en remontant le Tessin. La 76e ne se mit en marche que le lendemain, marche pénible et périlleuse s'il en fut.

Combats d'Airolo. — La demi-brigade arriva à Airolo le 5 prairial (24 mai); le 2e bataillon y resta avec son chef le commandant Alexis Lovisi, « *le brave Lovisi* » comme l'appelle Masséna dans ses Mémoires [2].

Le 7 prairial (26 mai), le sergent Trousseau, « *chargé de fouiller un bois en avant d'Airolo, se trouva subitement isolé devant un parti ennemi. Sans perdre courage, quoique sans armes, il s'avança, se jeta sur la vedette, la força de le conduire où était le poste, surprit celui-ci et ramena 5 prisonniers.* » Cette belle conduite lui valut un sabre d'honneur [3].

Le lendemain dès 3 heures du matin, notre grand'garde placée au sud d'Airolo, en avant du défilé de la Piota, fut attaquée par l'avant-garde du prince de Rohan. Après une heure de lutte, elle se replia sur le bataillon, qui, lui-même, devant des forces trop supérieures, se mit en retraite.

Cependant les Autrichiens enhardis veulent nous serrer de trop près. Le commandant Lovisi passe d'abord le Tessin de sa personne « avec 3 chasseurs seulement, en face d'une patrouille ennemie, *fait 30 prisonniers* et occupe une position d'où il protège la construction d'un petit pont; puis, comme le gros de l'avant-garde autrichienne se rapproche toujours, il prend avec lui 4 chasseurs à cheval et une soixantaine de grenadiers commandés par les lieutenants Poulet et d'Aiguebelle, et *fonçant avec eux sur l'ennemi, le chasse de la position qu'il occupe et s'y maintient, le temps nécessaire à l'écoulement de la colonne* ».

Dans ce brillant retour offensif, le grenadier Barthélemy Bassas [4], frère du ser-

1. Voir croquis 48, p. 412.
2. T. III, p. 234.
3. Trousseau, né dans l'Yonne, s'était déjà distingué en Vendée où il avait été nommé sergent sur le champ de bataille. Il fut retraité en 1806 et se fixa à Auxerre.
4. Né à Pézenas (Hérault), comme son frère, le sergent Guillaume Bassas, qui devint chef de bataillon.

gent déjà plusieurs fois cité, « montra la plus rare intrépidité. Blessé grièvement après avoir fait des prodiges de valeur, *il se précipita avec furie dans les rangs ennemis, fit 15 prisonniers, les ramena, courut affronter de nouveaux périls, fit encore des prisonniers, revint une troisième fois à la charge et fut foudroyé par la mitraille en fonçant sur une pièce de canon.* »

En écoutant le récit officiel des derniers exploits et de la malheureuse fin de ce brave, on croirait entendre un conte de fée. Comment un homme peut-il faire de telles choses? C'est pourtant de l'histoire écrite et certifiée par des témoins oculaires. Ils sont si nombreux dans nos annales, ces héros merveilleux qui se révèlent devant l'ennemi que, dans la fièvre de la mêlée, c'est à peine si on les admire. Heureux ceux dont la postérité a recueilli les noms? Ils vivront éternellement dans le cœur de leur famille militaire, dans le régiment dont ils sont l'orgueil et la gloire. *Salut au grenadier Bassas, mort au champ d'honneur!*

Dans ce même combat, le sous-lieutenant Louis Faillet fut tué, le capitaine Étienne-Antoine Martouzet reçut un coup de sabre à la main droite, le lieutenant Rispaud d'Aiguebelle reçut 2 balles. Les lieutenants Majau et Cassant, et les sous-lieutenants Camille Bernard, Jean-Baptiste Selter et Jean Gibon furent également blessés.

Le jour suivant, 9 prairial (28 mai), le capitaine François Prévost « s'est particulièrement distingué à la retraite d'Airolo en soutenant *avec 50 hommes l'attaque de 500 Autrichiens* ». Cependant le bataillon Lovisi, bien que renforcé par cinq compagnies, est obligé de se replier sur le Saint-Gothard. Le capitaine François Rouaud, au passage de la Roche-Percée [1], « *soutint la retraite avec 2 officiers et 15 hommes* en restant de pied ferme sous le feu de l'ennemi, malgré les rochers qu'on faisait rouler sur eux ».

« Rohan, dit Masséna dans ses Mémoires [2], savait de la veille à qui il avait affaire. Il prit donc ses précautions comme s'il devait combattre des forces égales aux siennes. »

Combats d'Urseren et de la Roche-Percée. — Le 10 prairial (29 mai), les Autrichiens s'acharnant toujours à la poursuite, le commandant Lovisi, brillamment secondé par le sous-lieutenant Louis-Charles Brosse, « reprit de vive force, avec 40 hommes, le passage de la Roche-Percée, qu'on avait dû abandonner la veille au soir ».

La lutte recommença bientôt à Urseren : le lieutenant Benjamin Pichon et le lieutenant-adjudant-major Elambert s'y distinguèrent. Ce dernier reçut dans la soirée un coup de feu qui lui traversa la cuisse droite. Le sous-lieutenant Claude Renoud y fut blessé d'un coup de feu à la jambe gauche.

1. C'est le nom que donnent nos soldats à ce qu'on appelle ordinairement Trou d'Uri, grotte étroite, longue d'environ 300 mètres, située près du pont du Diable, sur la rive droite.
2. T. III, p. 233.

Parmi les morts nous devons citer pour prendre rang dans nos souvenirs, à côté de Bassas, le fusilier Louis Bassigny [1]. Ce brave soldat « *sauva son capitaine en détournant un coup de baïonnette qui le frappa lui-même au cœur* ». On se demande en présence de tels dévouements qui on doit le plus admirer, le soldat qui les accomplit ou le chef qui les inspire.

V. — Offensive dans la région de la Haute Reuss.

Première offensive. — Pendant que Masséna s'est concentré derrière la ligne des lacs de Zurich et de la Limmat et opère de ce côté contre l'archiduc Charles, Lecourbe s'est préparé à reprendre l'offensive dans la Haute Reuss, contre Bellegarde, dont les premières troupes ont refoulé la 76e au delà du Saint-Gothard.

Par une série de brillants combats savamment combinés, nous allons bientôt à notre tour repousser les Autrichiens, en attendant leur remplacement par l'armée russe de Suwaroff qui déjà est en Italie depuis plus d'un mois.

Dès le 11 prairial (30 mai), la brigade Loison enlève Amsteig. Le 13 prairial (1er juin), elle entre dans Wasen.

Combat de Wasen et du pont du Diable. — Le lendemain matin, la marche offensive est reprise dès cinq heures. Après une vive fusillade, les cartouches viennent à manquer et la brigade est ramenée sur Wasen. Tout semble perdu quand Lecourbe, qui commande en personne, met pied à terre, et, « saisissant un fusil des mains d'un fuyard, rallie les grenadiers des 38e, 76e [2] et 109e demi-brigades et se précipite sur l'ennemi à la baïonnette ».

La victoire fut ramenée sous nos drapeaux par cet acte d'audace. Les Autrichiens laissèrent 200 hommes sur le terrain et 1800 prisonniers entre nos mains. Ils se retirèrent sur Urseren et s'établirent dans une position très forte en avant du pont du Diable.

Loison les y attaqua, le 16 prairial (4 juin), et les refoula dans le défilé qui conduit au pont. A ce moment Lecourbe, avec ces mêmes grenadiers qui ont chargé à Wasen, se précipite sur les fuyards; c'est une panique complète : le général autrichien, craignant d'être pris, fait sauter le pont et laisse ainsi en notre pouvoir deux de ses bataillons qui sont encore sur la rive gauche.

Lecourbe se replie vers les lacs. — Lecourbe fut arrêté dans cette marche brillante par un ordre formel de Masséna lui prescrivant de se replier, de manière à ne pas s'éloigner de sa droite. Il se retira vers les lacs des 4 cantons.

1. Né à Aubernubry (Aisne). Le nom de Bassigny a été inscrit sur les tables du temple de la Gloire.

2. C'est la 3e compagnie de grenadiers de la 76e qui fut menée à la charge par le général Lecourbe.



Son mouvement de retraite ne fut pas inquiété. Les Autrichiens se bornèrent à réoccuper tout le pays jusqu'à Schwitz.

En récompense de leur conduite dans les journées précédentes le général en chef, Masséna, nomma à la date du 12 messidor an VII (30 juin 1799)[1] le sergent-major Gicquel au grade de sous-lieutenant, et les sous-lieutenants Aniel et Gibon, au grade de lieutenant.

Combat de Brunnen. — Notre demi-brigade ne prit part à aucune opération jusqu'en juillet. Le 15 messidor (3 juillet), Lecourbe fit attaquer Brunnen par la 76e. Les redoutes et les retranchements furent rapidement enlevés; les Autrichiens laissèrent entre nos mains 50 prisonniers. Le capitaine Jean Fermaud et le sous-lieutenant Jean Quoniam furent blessés, le premier à la main gauche, le second au côté droit.

Le prompt succès de cette attaque fut dû en grande partie à l'intrépidité du sergent Jean-Pierre Reboux[2], qui, « *sous le feu des Autrichiens, passa le bras de rivière à la nage et, avec 10 hommes seulement, aborda l'ennemi, le chassa de sa position, lui enleva 2 canons, 8 chevaux et lui fit 2 prisonniers* ». Reboux reçut un fusil d'honneur, le 28 thermidor an X (15 août 1802).

Affaires d'Insidelm et de Seven. — Quelques jours après, à Insidelm, le lieutenant Rispaud d'Aiguebelle se distingua de nouveau : « Les hommes de son détachement *n'ayant plus de munitions se sont colletés avec l'ennemi et en ont assommé deux avec leurs propres armes qu'ils leur avaient arrachées.* »

Le 7 thermidor (25 juillet), le capitaine-adjudant-major Bonaventure Bertheau « traversa le pont de Seven qui était coupé, en passant sur une poutre qui restait encore ».

L'offensive est reprise sur toute la ligne. — Jusque-là, Lecourbe s'était contenté de tenir ses troupes en haleine, d'observer l'ennemi et de le contenir. Au commencement d'août, sa division reçut des renforts : le 20 thermidor (7 août), la 76e était portée à l'effectif de 2091 [3] par le retour du 3e bataillon [4] et l'arrivée de 120 conscrits.

Masséna ordonna l'offensive sur toute la ligne, pour reprendre le Saint-Gothard et déblayer les sources des grands fleuves. Lecourbe ne se le fit pas dire deux fois.

Combat de la Muota et de Seedorf. — Le 27 thermidor (14 août), la division se met en marche sur 5 colonnes. Pendant que la 1re brigade (Molitor)

1. Ces nominations furent confirmées par arrêté du Premier Consul du 29 vendémiaire an IX (20 oct. 1800).

2. Né dans le Pas-de-Calais, fut retraité en 1807 et se retira à Arras.

3. L'effectif de la 76e (1er et 2e bataillons) était seulement de 1203 hommes, à la date du 20 prairial (8 juin).

4. On se souvient qu'en floréal (mai) le 3e bataillon avait été envoyé se refaire à Fribourg, après avoir réprimé l'insurrection de Schwitz.

enlève Schwitz où, la veille, le sous-lieutenant Michel Garissen, de la 76e, avait été tué, pendant que la 2e brigade (Daumas) marche vers la Reuss de manière à tourner Altorf par le sud, et que la 5e brigade (Gudin) opère à l'extrême droite, un petit détachement de trois compagnies de la 76e part de Gersau, passe entre Brunnen et Schwitz et attaque résolument le pont de la Muota dont le défilé est défendu par deux pièces de canon. Repoussées une première fois, nos compagnies reviennent à la charge sans plus de succès. Lecourbe, qui s'est embarqué sur les lacs avec sa réserve, arrive alors à Brunnen avec 5 compagnies de grenadiers. Grâce à cet important renfort, le passage est forcé et nos compagnies font leur jonction avec la 1re colonne.

En même temps la 3e colonne, commandée par le chef d'état-major Porson et composée d'un bataillon de la 38e et du 2e bataillon de la 76e, se porte sur Seedorf en remontant la rive gauche des lacs. Le village est emporté. Dans l'assaut, le lieutenant Pierre-Victor Poudrel, de la 76e, reçoit un coup de feu à la cuisse droite. L'ennemi repasse la Reuss et fait sauter le pont; mais les vainqueurs le rétablissent malgré le feu ininterrompu des batteries adverses. A ce moment, Lecourbe, qui avait déjà donné le succès à nos 3 compagnies, débarque à Fluelen et débouche avec sa réserve sur le flanc droit des Autrichiens. Ceux-ci perdent alors contenance et battent en retraite par la route du Saint-Gothard. Porson les poursuivit jusqu'à Altorf. Le capitaine Pierre Saint-Jean, de la 76e, « *fit 100 prisonniers, après avoir enlevé Altorf de vive force et par sa manœuvre coupa la retraite à 300 hommes qui furent obligés de se rendre* ».

La 4e colonne (Loison), composée de la 109e demi-brigade et de quatre compagnies des 38e et 76e, se mit en route par des sentiers escarpés et bordés de précipices. Elle atteignit Nesselthal où une tempête effroyable vint s'ajouter aux difficultés de la marche. Tantôt gravissant un à un les escarpements, tantôt attelés aux pièces et les traînant avec des cordes, nos pauvres soldats ne se laissèrent arrêter par aucun obstacle. Le soir, ils arrivèrent devant le fort de Meyen qui leur barra la route. Loison remit l'attaque au lendemain. Malgré tous les dangers de cette marche audacieuse sur ces crêtes qui semblaient inaccessibles, la colonne n'avait perdu que quelques mulets entraînés dans les abîmes.

Prise de Meyen et de Wasen. — Le fort de Meyen, appuyé d'un côté à des rochers à pic et de l'autre au torrent de Meyen, paraissait inexpugnable. Il était gardé par 400 hommes et 2 pièces de canon.

Le 28 thermidor (15 août), avant le jour, quelques tirailleurs furent envoyés en divers points sur les hauteurs avoisinantes, pour disperser l'attention des défenseurs. Au lever du soleil, nos grenadiers débouchèrent à la file par le sentier qui conduit au fort. Une grêle de balles et de mitraille les accueillit. Quatre fois ils s'élancent sur les parapets et quatre fois ils sont repoussés. Un cinquième assaut est tenté. Le lieutenant François Badin, de la 76e, est alors en tête de



l'attaque, il pénètre dans le réduit et « *fait 352 Autrichiens prisonniers, parmi lesquels le général major Dabey et 5 officiers* ».

Badin fut nommé capitaine sur le champ de bataille.

Loison continua aussitôt sa route par la vallée du Meyen, marchant ainsi sur Wasen où il allait faire sa jonction avec les 3 premières colonnes conduites par Lecourbe.

Le sous-lieutenant Joseph Treillet, de la 76e, « *enleva une position en avant de Wasen et fit 9 prisonniers. Enveloppé ensuite avec sa compagnie par des forces supérieures, il se défendit pendant 2 heures jusqu'à ce qu'un détachement fût envoyé pour reprendre la position qu'on croyait au pouvoir de l'ennemi. Chargeant alors avec vigueur,* Treillet *s'est dégagé et s'est maintenu dans son poste.* »

Déjà Wasen est attaqué : le capitaine Pierre-Simon Larivière « se distingue *en montant à l'assaut du fort à la tête de sa compagnie* ». Les Autrichiens sont refoulés sur le pont du Diable.

Ce pont, on s'en souvient, avait été détruit par une mine. La 5e colonne (Gudin) qui avait fait un long détour déboucha par Urseren et l'ennemi, complètement tourné, renonça dès lors à défendre le Saint-Gothard. Il se retira sur Coire par la vallée du Rhin antérieur.

Poursuite. — Dans la poursuite, le 29 thermidor (16 août), à hauteur du lac d'Oberalp, le lieutenant Claude Renoud « *ayant rallié quelques tirailleurs, les fit charger contre un bataillon d'Autrichiens dont il enfonça les rangs; poursuivit l'ennemi avec 15 grenadiers et lui fit 100 prisonniers* ». Le capitaine Larivière, le héros de Wasen reçut, ce jour-là, un coup de feu au genou.

Deux jours après, le 1er fructidor (18 août), le capitaine Guillaume-Pierre Langlois [1] fut nommé chef de bataillon; les sous-lieutenants Badin [2] et Lancereau passèrent lieutenants et le sergent-major Langlois fut fait sous-lieutenant [3].

Le 13 fructidor (30 août), nos colonnes se heurtèrent pour la dernière fois dans cette campagne contre les Autrichiens. Le 1er bataillon de la 76e, après avoir exécuté avec la 84e demi-brigade une marche de dix-sept heures, aida cette demi-brigade à forcer le défilé de Næfels au nord de Glaris. Nos troupes s'élancèrent au pas de charge sur le pont de la Linth défendu par la mitraille de 20 pièces. L'ennemi, effrayé de tant d'audace, préféra sacrifier les troupes qu'il avait encore sur la rive gauche et mit le feu au pont pour couvrir sa retraite.

Le lendemain soir, les Russes avaient relevé devant nous presque tous les postes autrichiens [4].

1. Né à Montivilliers (Seine-Inférieure), le 26 avril 1770, Langlois avait accéléré la retraite de l'ennemi les 27, 28 et 29 thermidor (14, 15 et 16 août), en commandant brillamment un bataillon de grenadiers. Réformé en l'an VIII, il reprit du service à la 15e demi-brigade. Officier de la Légion d'honneur en 1809, retraité en 1813, il mourut à Montivilliers, le 18 juin 1834.

2. Frère du capitaine François Badin cité plus haut.

3. Ces nominations, ordonnées par le général en chef Masséna, furent confirmées par arrêté du Premier Consul en date du 29 vendémiaire an IV (20 octobre 1800).

4. Tous les détachements de l'armée de Hotze se retirèrent derrière la Linth.

VI. — Défense du Sud-Est contre les Russes.

Nos nouveaux adversaires. — La 76ᵉ va se mesurer avec les Russes.

Voici comment Masséna dépeint ces nouveaux adversaires [1] : « La discipline la plus rigoureuse était strictement observée dans les troupes russes; la supériorité du supérieur, consacrée; la fidélité au drapeau, une religion. Patientes, laborieuses, endurcies et d'une bravoure à toute épreuve, quoiqu'un peu froides, elles étaient susceptibles d'élan, mais d'un élan calculé, si l'on peut employer cette expression. La sobriété ordinaire du Russe est prodigieuse,... toutefois son séjour en Italie avait un peu altéré sa sobriété.... L'instruction des troupes était nulle,... aussi cette armée n'était pas manœuvrière.... Cette armée, maniée par un général qui saurait mettre en œuvre ses qualités, était susceptible de grandes actions. Suvorof (*sic*).... était l'homme qui pouvait le mieux accomplir cette tâche. »

Le 5 septembre, le général en chef de l'armée russe envoya d'Asti ses instructions à ses lieutenants, le général Korsakoff, le général autrichien Hotze et le feld-maréchal de Lincken, qui devaient se réunir à lui vers Glaris pour une attaque d'ensemble : « Je souhaite, écrivait Suwaroff, en post-scriptum, que les troupes réunies s'exercent dans l'intervalle des jours libres jusqu'à celui de l'attaque générale, à exécuter cette attaque avec la baïonnette et le sabre. » Voilà le nouvel ennemi qui va lutter d'audace avec nos demi-brigades.

Inaction des premiers jours. — Masséna donna l'ordre de n'engager d'abord avec les Russes que des combats d'avant-postes, afin d'augmenter la confiance qu'ils avaient acquise en Italie, et de les rendre par suite imprudents. Le général français voulait lui aussi livrer bataille; mais il épiait l'occasion.

En attendant il distribua leur rôle à ses généraux. La division Lecourbe devait : 1° par sa gauche, balayer le Rhin supérieur et couvrir les sources de la Linth; 2° par sa droite, défendre le Saint-Gothard et la Reuss.

Les recommandations de Masséna d'une part, et d'autre part les retards que Suwaroff éprouva dans la constitution de ses approvisionnements, ajournèrent les opérations jusqu'à la deuxième quinzaine de septembre.

Treize compagnies de la 76ᵉ sont cernées et prises. — Le 2ᵉ bataillon de la 76ᵉ fut envoyé sur la Reuss avec la brigade Loison. Les 1ᵉʳ et 3ᵉ bataillons furent détachés vers les sources de la Linth.

Ces derniers avaient devant eux le corps de Lincken, parti de Coire le 23 septembre, en trois groupes, se dirigeant sur Glaris par le Sernft-Wald, en exécu-

1. T. III, p. 343.

tion des ordres de Suwaroff. La tête du deuxième groupe se heurta une première fois à la gauche de Lecourbe, le 3 vendémiaire an VIII (25 septembre 1799), à Elm, où le lieutenant Dominique Gœury, de la 76ᵉ, reçut un coup de feu à l'épaule gauche. Le même jour, le capitaine Martin Champagnat mérita cette citation : « *Dans la vallée de Sernftwal, favorisa la retraite d'une colonne, en défendant un passage avec opiniâtreté.* »

Le lendemain la lutte recommence. 13 compagnies de la 76ᵉ, défendant le terrain pied à pied contre des forces supérieures [1], arrivent à Sernft. Là, elles rompent le pont et s'efforcent de contenir l'ennemi; mais pendant que le combat se prolonge, les deux autres groupes du corps de Lincken, dont rien n'a retardé la marche, tournent complètement nos 13 compagnies. Cerné avec 8 à 900 hommes par un corps de 9000 Autrichiens dont les deux tiers de troupes fraîches, le commandant Lenud [2] est forcé de mettre bas les armes. Ce qui accroît encore la douleur de nos malheureux soldats, c'est que les drapeaux des 1ᵉʳ et 3ᵉ bataillons [3] sont là. Avant que les Autrichiens s'en saisissent, le tambour-major Foissier en détache les cravates. « Il les conserva dans les prisons de l'Autriche et les rapporta au corps, 16 jours après [4]. »

Pointe sur Hospital. — Du côté du Saint-Gothard, la situation est aussi difficile. Suwaroff s'avance également par trois routes. Lecourbe qui ne connaît encore que la marche de la colonne du centre remonte la Reuss en hâte pour soutenir ses postes attaqués. Le 2ᵉ bataillon de la 76ᵉ (brigade Loison) s'avance avec lui jusqu'à Hospital. La réserve resta à Urseren. C'était le 2 vendémiaire an VIII (24 septembre). La colonne russe de droite (Rosenberg) était déjà parvenue à Oberalp, au-dessus d'Urseren, quand Lecourbe apprit son existence. De plus un corps autrichien conduit par Auffenberg se dirigeait de Dissentis sur Amsteig afin de donner la main à l'armée russe.

« Pour se tirer de ce mauvais pas, Lecourbe, dit Masséna [5], n'avait pas le choix des moyens. Il fallait qu'il marchât à Amsteig sur le ventre des Autrichiens et il ne balança pas. »

La brigade Loison, après une vive démonstration sur Hospital, se retira en toute hâte et atteignit heureusement Wasen.

Affaire d'Urseren. — Le 3 vendémiaire (25 septembre), Suwaroff fit sa jonction avec Rosenberg à Urseren. Les réserves de la division Lecourbe laissées dans ce village ne pouvaient pas l'en empêcher. Elles se replièrent en combattant.

1. Cette colonne était conduite par le baron de Lincken en personne.
2. Le commandant P.-A. Lenud fut mis en liberté le 5 vendémiaire an IX (26 septembre 1800). Colonel du 60ᵉ de ligne en 1812, il fut cité à l'ordre de l'armée d'Aragon en 1813. Il fut retraité en juillet 1822, officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis.
3. Ces deux drapeaux seront retrouvés à Inspruck en 1805 et rendus au régiment.
4. Foissier fit alors partie d'un échange de prisonniers. Ce fait est extrait des états de service de Foissier.
5. T. III, p. 380.

Le capitaine Pierre Saint-Jean, de la 76e, mérita cette citation : « Le 3 vendémiaire an VIII, s'est particulièrement distingué à l'affaire de l'Urseren où il *a soutenu la retraite avec avantage.* »

Combat de Steig. — Cependant le corps autrichien d'Auffenberg occupait Steig (Amsteig) et barrait la route à la brigade Loison que ramenait Lecourbe, parfaitement décidé à forcer le passage à tout prix. Chemin faisant, le 4 vendémiaire (26 septembre), le lieutenant Poulet se trouva coupé de sa compagnie avec son tambour sur le Maderenthal.

Grâce à son sang-froid et à sa bravoure « non seulement il ne se laissa pas prendre, mais *il ramena lui-même 1 officier et 25 Autrichiens prisonniers* ».

Le sous-lieutenant Treillet, déjà cité à l'affaire de Wasen, *fit également, pendant cette marche, 9 prisonniers;* mais le plus bel exploit de la journée va être accompli par le lieutenant Jérôme Masse.

Le 2e bataillon de la 76e, qui est à l'avant-garde de la colonne Loison, a reçu l'ordre de s'emparer du pont de Steig : Masse [1] « commande le détachement qui doit commencer l'attaque. Il se porte aussitôt vers le pont que l'ennemi est en train de détruire. Un seul madrier reste encore ; il va céder à la hache des travailleurs lorsque le hardi lieutenant *s'élance à la course sur ce frêle appui et franchit l'arche détruite malgré le feu le plus vif.*

« Quelques braves l'imitent, suivis bientôt par tout le 2e bataillon, et l'ennemi repoussé est maintenu à distance jusqu'à l'écoulement complet de la colonne. »

Ce brillant fait d'armes valut à Masse un sabre d'honneur qui fut changé par l'Empereur en *croix d'officier*, récompense des plus rares sur la poitrine d'un lieutenant.

Ce trait héroïque termina dignement, pour la 76e, la série des belles actions accomplies par ses enfants dans la vallée de l'Helvétie.

Fin de la campagne. — Pendant que Lecourbe, suivant l'expression de Lavallée, défendait pied à pied chaque gorge, chaque torrent pour retarder la marche de Suwaroff, Masséna à Zurich écrasait ses lieutenants. Après un mois de courses fantastiques sur les glacis escarpés des Alpes, le héros de la Russie se retira en Bavière.

La 76e, épuisée par la lutte, rejoignit son dépôt à Pontarlier [2]. Nous la retrouverons bientôt à l'armée du Rhin.

1. Masse, Jérôme-Jean, né le 4 mai 1759 à Narbonne (Aude), s'enrôla comme fusilier dans le régiment de Dauphiné (38e) le 1er janvier 1777 et fit la campagne de 1782 à Genève, sous les ordres de M. de Jaucourt. Caporal le 15 mai 1789 et sergent le 25 janvier 1792, il servit aux armées des Ardennes et de Sambre-et-Meuse de 1792 à l'an II ; sous-lieutenant le 13 septembre 1793, il passa avec ce grade à la 76e demi-brigade, lorsque le 2e bataillon entra dans la composition de cette demi-brigade en 1794. Lieutenant à la 76e le 1er prairial an V (20 mai 1797), il fit avec sa compagnie toutes les campagnes du régiment, fut nommé officier de la Légion d'honneur le 25 prairial an XII (13 juin 1804), fut désigné par l'Empereur pour être membre du collège électoral du Haut-Rhin, prit sa retraite le 8 juillet 1807 et mourut à Soultz (Haut-Rhin) le 11 avril 1816.

2. Le dépôt de la 76e, envoyé d'abord à Belfort, avait été dirigé, en septembre, sur Pontarlier. Il alla ensuite à Guebwiller.

CHAPITRE VI

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE EN 1800

I. — Du Rhin au Danube.

Passage du Rhin. — Nous avons exposé dans le 1er livre la situation des partis et le plan d'ensemble du Premier Consul, ainsi que la composition de l'armée du Rhin (général en chef Moreau), où se trouvèrent la 76e et la 1re légère ; nous n'avons donc pas à y revenir ici [1], nous rappellerons seulement la grande pénurie dans laquelle se trouvait l'armée : « Nous étions dépourvus d'effets de campement, dit Gouvion Saint-Cyr dans ses Mémoires [2].... *Les soldats n'avaient ni haches, ni marmites, ni gamelles.* »

La 76e était depuis quelque temps à Neu-Brisach [3]. Elle fut placée à la division Ney du corps du centre (Gouvion Saint-Cyr). Au moment où les opérations commencèrent, son effectif était de 2144 hommes ainsi répartis : 1er bataillon, 719; 2e bataillon, 724, et 3e bataillon, 701. Elle était toujours commandée par le chef de brigade Gorée.

« Le 25 avril, dit Gouvion [4], le corps du centre passa le Rhin à 4 heures du matin, sur le pont établi au Vieux-Brisach ; la division Ney était en tête. Cette division prit position sur la rive droite et couvrit la marche du corps d'armée sur Fribourg.

« Les Autrichiens, refoulés par Ney, ne cédaient le terrain que pied à pied : la brigade Bonnet enleva successivement Wassenweiler, Gottenheim et Bezenheim.

1. Voir également le croquis du premier livre qui permet de suivre les opérations de la 76e.
2. T. II, p. 116.
3. Le dépôt de la 76e (180 hommes) était alors à Guebwiller, il arriva à Neu-Brisach le 18 prairial (6 juin 1800).
4. T. II, p. 120.

Ce dernier village fut ensuite repris par les Autrichiens, « mais la 76e demi-brigade le reprit à son tour après un nouvel effort : le front de ce village était retranché et appuyé d'une bonne redoute [1]. »

Bataille d'Engen. — Le 9 floréal (28 avril), le corps Gouvion Saint-Cyr quitta ses positions autour de Fribourg pour aller donner la main à l'aile droite et à la réserve de l'armée, qui allaient franchir le Rhin entre Bâle et Schaffouse.

Dans cette marche longue et difficile en présence de l'ennemi, la division Ney, qui s'était concentrée à Neuhof, le 27 avril, occupa Sainte-Blaise le 28 au soir, Seebruck le 30, et prit position, le 1er mai, à Bettmaringen, après en avoir chassé les avant-postes de l'archiduc Ferdinand (aile droite autrichienne).

Le 3 mai, la division Ney, mise en mouvement à 6 heures du matin, passa par Stuhlingen et arriva seulement après douze heures de marche, à l'extrême gauche du champ de bataille dont Engen était la clé.

Dans la soirée, après que la division Baraguey-d'Hilliers eut enlevé les villages de Saint-Ottila et Zollhaus, la 76e fut engagée avec une partie de la division Ney pour chasser l'ennemi des hauteurs de Furstenberg, puis d'Auelfingen. Elle déboucha du bois situé entre Riedeschingen et Riedeperingen et aborda les Autrichiens avec une confiance superbe et un ensemble parfait.

« En un instant nous fûmes maîtres de cette belle position et de la plaine qui se trouve en arrière [2]. »

La droite de l'armée de Kray était tournée, Ney prit position à gauche de Stetten. La 76e détacha sur la gauche de la division un bataillon en avant d'Auelfingen pour surveiller les débouchés de Geisingen et un autre plus à gauche encore et en arrière, que le général Lacroix poussa dans la direction de Donaueschingen avec des cavaliers du 25e régiment [3].

Bataille de Mœsskirch. — Kray prit position, le 4, entre Tuttlingen et Mœsskirch. Le lendemain dès l'aurore, le corps Gouvion Saint-Cyr attaqua sa droite (archiduc Ferdinand). La division Ney formait notre gauche. Bientôt on entendit une vive canonnade du côté de Mœsskirch. C'était Lecourbe qui était aux prises avec la gauche ennemie.

Ney fut alors envoyé sur Tuttlingen, pour attirer vers ce point l'attention des Autrichiens. La 76e fut engagée contre les défenseurs de ce village qui fut brillamment emporté. Le lieutenant Sébastien Lancereau fut tué dans cette attaque.

Combat de Krahenheimstein. — Le 6, à la première pointe du jour, on s'aperçut que l'ennemi se mettait en retraite de toutes parts, se dirigeant sur Haitz et Sigmaringen. La poursuite commença aussitôt.

1. Gouvion Saint-Cyr, t. II, p. 122.
2. Gouvion Saint-Syr, t. II, p. 169.
3. Voir la correspondance des généraux Sahuc, Thureau et Lacroix avec Gouvion Saint-Cyr, le 13 floréal an VIII (3 mai 1800).



Ney se heurta d'abord à une masse autrichienne postée à Buchheim; elle fut tournée et se retira. « Mais arrivé à la hauteur du village de Krahenheimstein, il rencontra, dit Saint-Cyr, une forte arrière-garde de l'ennemi bien postée et paraissant décidée à faire une grande résistance. Elle protégeait la retraite d'un nombreux corps d'armée qui se retirait des environs de Mœsskirch et défilait alors par le village d'Engelvees. »

Ney attaqua cette arrière-garde dès qu'il en eut bien connu la position et la force. « *Les 54e et 76e demi-brigades et le 8e de chasseurs chargèrent avec un grand courage.* L'ennemi se défendit opiniâtrément; mais ses positions furent enlevées les unes après les autres. Le corps entier fut mis en déroute et poursuivi jusqu'à Inzighofen [1]. »

Toute l'armée de Kray repassa le Danube à Sigmaringen, à l'exception d'un petit corps d'observation que Ney rejeta sur la rive gauche dans la matinée du 7. La 76e resta ensuite à Sigmaringen et Sigmaringendorf, pendant que le reste de la division prit position entre Scheer et Ennendach sur la rive gauche.

Autour d'Ulm. — Le 8, Kray repassa le Danube à Riedlingen et alla prendre position à Biberach. La division Ney qui avait longé le fleuve en côtoyant la rive droite n'arriva dans cette ville que le 10 au soir, après le double échec de l'armée autrichienne à Biberach et à Memmingen.

Kray se retira enfin sous le canon d'Ulm. Moreau l'y suivit et la division Ney campa jusqu'au 14 entre Wiblingen et Dellmensingen. Elle prit part ensuite à diverses opérations, « assauts de stratagèmes, d'alertes, de démonstrations, dit Giguet, que firent pendant quarante jours les généraux en chef l'un pour s'emparer d'Ulm, l'autre pour conserver ce point d'appui décisif ».

Dans un engagement qui eut lieu le 29 floréal an VIII (18 mai), le fusilier Dominique Richard [2] « fut entouré par sept Autrichiens, il engagea avec eux une lutte corps à corps, dans laquelle il succomba après avoir tué plusieurs ennemis ».

Dans une autre opération, la division Ney se porta, le 3 prairial (22 mai), à Roggenbourg [3] et poussa une forte reconnaisssance sur la Kambach. Trois compagnies du 1er bataillon de la 76e culbutèrent les avant-postes ennemis; mais nos troupes, poussées trop loin, furent ensuite ramenées et firent des pertes sensibles.

Le lieutenant David-Charles-Siméon Mouquin, de la 76e, revint de Roggenbourg avec deux coups de sabre.

Atteintes à la discipline. — Vers ce moment, le manque de pain qui s'était déjà produit plusieurs fois depuis le début de la campagne mit dans plusieurs corps la discipline en péril. « On fut obligé, dit Saint-Cyr dans ses *Mémoires*, de recourir dans une division et d'après l'ordre du général en chef, à une justice

1. Gouvion Saint-Cyr, t. II, p. 202.
2. Né à Allibaudière (Aube).
3. Les troupes autrichiennes que la 76e heurta à Roggenbourg appartenaient à l'armée du prince de Reuss dont les mouvements sont exposés dans le 1er livre.



extra-légale, attendu que les conseils de guerre se trouvaient insuffisants pour arrêter les dangereux effets du pillage. » Nous n'avons trouvé dans aucun livre, lettre ou rapport, trace d'actes d'insubordination dans les rangs de la 76e; cependant « cette division, ajoute le commandant du corps du centre, était celle de Ney, qui nomma une commission militaire composée de 5 membres et présidée par le général Desbrulys....

« On fit accompagner les chasseurs [1], en les envoyant à la commission qui devait les faire fusiller, des pelles, des pioches destinées à creuser leurs fosses et des brancards qui devaient les rapporter du lieu de l'exécution.

« Les officiers destinés à juger furent révoltés de ce spectacle inouï; beaucoup de soldats qui en avaient été témoins couraient en faire part à leurs camarades : il est difficile de savoir ce qui serait arrivé, si la commission militaire n'eût pas aussitôt déclaré son incompétence [2]. »

On apprit bientôt que le pain arriverait dans la journée [3] et sous l'impression douloureuse de la scène que nous venons de rapporter, l'ordre fut rétabli. Deux jours après, on n'y pensait plus. A la guerre le temps marche vite.

Combat de Kirchberg. — Le 2 juin, Moreau adopta pour son armée, une nouvelle organisation par suite de laquelle le corps Saint-Cyr [4] passa sous les ordres du général Grenier.

Dans la nuit du 15 au 16 prairial (4 au 5 juin), Kray exécuta une grande sortie sur la rive droite du Danube, afin de retenir Moreau sur l'Iller. Pendant qu'une partie des troupes autrichiennes marquait l'opération principale en se déployant entre l'Iller et la Krambach, l'archiduc Ferdinand franchit le Danube au-dessus de l'Iller à Gotlingen, et, refoulant la division Richepanse, se trouva bientôt sur les derrières de l'armée française.

Le corps de Grenier cantonné sur la rive droite de l'Iller, fit alors volte-face; la division Ney franchit la rivière à Kellmunz et, débouchant au pas de course, chassa les Autrichiens de Unter-Kellmunz. Le chef de brigade de la 76e, Nicolas Gorée, fut cité « pour son entrain à l'attaque du village de Kellmunz ». Le fourrier François Lebas [5] « eut le bras gauche traversé par une balle au passage de l'Iller, qu'il franchit un des premiers ».

Kellmunz est à peine enlevé qu'une colonne autrichienne qui s'est avancée à la faveur des bois attaque à revers notre flanc droit.

A la vue du danger que court sa division, Ney se porte de sa personne à la tête

1. Les principaux coupables appartenaient donc au régiment de chasseurs de la division, le 8e. Si les soldats de la 76e, comme cela paraît probable, ne prirent aucune part à la rébellion, ils assistèrent du moins en témoins émus à la révolte et aux apprêts de la répression. C'est pourquoi nous avons signalé ces faits qui eurent certainement un grand écho dans les cœurs de nos aînés.

2. *Mémoires* de Gouvion Saint-Cyr, t. II, p. 285 et 286.

3. En annonçant à Saint-Cyr un projet de nouvelle organisation de l'armée, Moreau lui écrivait, le 6 prairial (26 mai) : « Je prévois que votre pain sera arrivé aujourd'hui. Je pense que le retard ne peut en être attribué qu'au mauvais temps. »

4. Le général Saint-Cyr quitta l'armée, le 5 juin, pour raison de santé.

5. Né à Suzay (Eure), le 13 décembre 1773, devint sous-lieutenant au 76e et fut tué à Tamamès en 1809.

de la brigade Bonnet dont fait partie la 76e et s'élance sur le plateau de Kirchberg d'où l'ennemi débouche. Il aborde, l'arme au bras, les batteries autrichiennes qui viennent d'ouvrir le feu; les enlève, puis, se jetant sur l'infanterie, la culbute dans les chemins de traverse et la repousse jusqu'à Roth où elle se réfugie en laissant entre nos mains 2000 prisonniers.

Kray se retira dans Ulm.

Marche sur Ingolstadt. — Armistice. — Le 28 prairial (17 juin), le sous-lieutenant Jean Lecourt, de la 76e, reçut un coup de feu au bras droit en faisant une reconnaissance aux avant-postes sur les bords du Danube. Deux jours après, Moreau forçait le passage du fleuve sur l'ancien champ de bataille d'Hochstett et se mettait à son tour à cheval sur la ligne de retraite des Impériaux.

Kray abandonna alors ses retranchements et se retira en longeant le pied des Alpes de Souabe. Moreau tenta d'abord de l'arrêter et il y aurait peut-être réussi, le 2 messidor (21 juin), si de Kray en entamant les pourparlers pour demander que l'armistice d'Italie fût étendu à son armée, n'avait profité de la suspension d'armes pour changer de position. Il se replia en hâte jusque sur le bas Inn, pendant que Moreau marchait de son côté sur Munich.

La 76e fit partie des troupes qui longèrent le Danube pour surveiller l'armée autrichienne et l'empêcher de faire un retour offensif sur la rive droite. Elle était passée elle-même sur la rive gauche à Laudingen. Le 16 messidor (5 juillet), elle arriva à Eischstett et fut chargée d'assurer le blocus d'Ingolstadt avec ses trois bataillons.

La garnison laissée par de Kray dans cette place, exécuta deux sorties qui furent repoussées. C'est dans ses positions autour d'Ingolstadt que l'avis de l'armistice de Parsdorf, signé le 15 juillet, parvint à la 76e le 18 juillet.

Pendant l'armistice, la 76e fut relevée devant Ingolstadt et alla prendre position sur les hauteurs d'Inding à quelques kilomètres au nord-ouest d'Hohenlinden. Depuis l'ouverture de la campagne elle avait eu 2 officiers et 12 hommes tués, un officier et 73 hommes blessés; elle avait enfin laissé 46 prisonniers aux mains de l'ennemi.

II. — Entre l'Isar et l'Inn.

Premiers mouvements. — L'armistice de Parsdorf, prolongé par celui de Hohenlinden, fut dénoncé par le gouvernement français le 22 brumaire an IX (12 novembre 1800). Les hostilités devaient recommencer quinze jours après, le 7 frimaire (28 novembre).

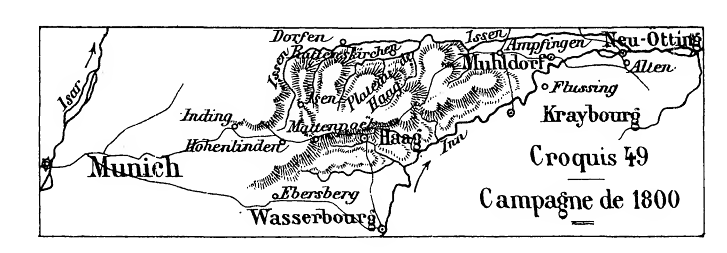
L'armée française occupait entre l'Isar et l'Inn le vaste plateau qui sépare Munich de Watterbourg. Ce terrain, couvert d'une épaisse forêt de sapins, s'abaisse vers le Danube par des ravins boisés ou marécageux, d'un accès très

difficile. Le corps Grenier dont fait partie la 76[e] (division Ney) forme l'aile gauche de l'armée, il occupe la route de Munich à Mühldorf.

Combat d'Ampfingen. — Le jeune archiduc Jean qui vient de prendre le commandement de l'armée autrichienne a conçu le plan hardi de franchir la rivière sur notre gauche, de gagner ainsi l'Isar et de tomber sur nos derrières. Moreau avait lancé ses lieutenants vers l'Inn pour reconnaître les positions ennemies.

Le 10 frimaire (1[er] décembre), le gros de l'armée autrichienne avait déjà franchi l'Inn et s'avançait sur notre gauche, lorsque l'archiduc, effrayé de la témérité de son plan, se décida à attaquer brusquement notre flanc gauche. La division Ney, qui formait la tête du corps Grenier, était arrivée à Ampfingen, lorsqu'elle fut assaillie presque en même temps par trois colonnes débouchant de Kraybourg, de Mühldorf et de la vallée de l'Isen.

On se battit ce jour-là 26 000 contre 40 000. Ney, dit Thiers [1], y déploya cette incomparable vigueur qui le distinguait à la guerre : « *La 76[e] accomplit dans la plaine d'Ampfingen des prodiges de valeur* » [2], qui contribuèrent à faciliter la retraite de la division compromise dans une lutte trop inégale.



Croquis 49 — Campagne de 1800

Le lieutenant Michel-Bonaventure Courtois fut blessé sur le plateau de Haag, ainsi que le sergent-major Desjardins que nous retrouverons sous-lieutenant en 1805. Le capitaine André Besson, envoyé sur l'Isen, « *chargea à la tête de 4 compagnies, chassa l'ennemi d'Altenskirchen et couvrit ainsi la retraite de l'artillerie de la division Ney* ». Pendant ce vigoureux retour offensif, le lieutenant Louis des Lauriers fut blessé, le sous-lieutenant François Donadieu reçut un coup de feu à la cuisse et le fusilier François Drai fut malheureusement tué « *au moment où il ramenait un capitaine et 20 Autrichiens auxquels il avait fait mettre bas les armes* ».

Soldats du 76[e], le nom du brave Drai est encore un de ceux qu'il ne nous est pas permis d'oublier [3] !

Bataille de Hohenlinden. — Le 2 décembre, l'archiduc se reposa, laissant ainsi à Moreau le temps de prendre ses dispositions pour la journée du lendemain.

Le général en chef de l'armée française plaça le gros de son aile gauche à hauteur de Hohenlinden, face à l'éclaircie que présente la forêt en ce point au débouché du long défilé de Mattenpoet. La 1[re] brigade de la division Ney formait la gauche de cette position. Les divisions Decaen et Richepanse avaient ordre de

1. *Histoire du Consulat*, t. II, p. 240. Édition Paulin, 1847.
2. Citation officielle.
3. François Drai, né à Lagny (Seine-et-Marne). Son nom a été inscrit sur les tables du temple de la Gloire.

se rabattre d'Ebersberg sur Mattenpoet de manière à prendre en queue la colonne de l'archiduc qui vraisemblablement s'engagerait dans le défilé. Enfin, sur l'extrême gauche, les divisions Bastoul et Legrand devaient contenir les troupes autrichiennes qui tenteraient d'assaillir le plateau en remontant l'Isen. Ces deux divisions avaient en soutien la 2e brigade de Ney (brigade Jola), où était la 76e demi-brigade. Moreau avait bien jugé la situation.

Nous ne raconterons pas ici toutes les péripéties de cette mémorable journée qui fut, dit Jomini, après celle de Rivoli, la plus extraordinaire des deux premières guerres de la Révolution. Tous nos lecteurs les connaissent en détails et ont déjà devant les yeux, au souvenir que j'évoque, Ney et Richepanse se rejoignant dans le défilé de Mattenpoet après avoir broyé entre eux deux la grosse colonne de l'archiduc, Ney et Richepanse qui se reconnaissent, dit Thiers, et s'embrassent, ivres de joie en voyant un pareil résultat [1].

La 76e n'eut pas le bonheur d'être à la brigade que son illustre général de division lança dans le défilé, mais sa tâche ne fut pas moins rude et glorieuse. Elle entra en ligne sur l'extrême gauche, pour appuyer la division Bastoul au moment où celle-ci fut menée à la charge et culbuta dans les ravins le corps autrichien de Baillet-Latour. Toute cette extrême gauche lutta jusqu'au soir contre des forces supérieures. Au début elle perdit d'abord du terrain; mais lorsque « les grenadiers de la brigade Jola, la seconde de Ney, fondent sur Baillet-Latour et le repoussent, l'impulsion de la Victoire, communiquée à ces braves troupes, double leur ardeur et leurs forces » [2].

Les fusiliers Nicolas Riot, et Jean-Baptiste Lecerf [3], de la 76e, « conçurent le hardi projet de débusquer les tirailleurs ennemis qui s'étaient emparés du village de Kraïnacker. *Armés de leurs sabres seulement, ils entrèrent dans le village, attaquèrent les tirailleurs avec impétuosité, tuèrent tous ceux qui voulurent opposer de la résistance et mirent en fuite les autres, après avoir fait plusieurs prisonniers* ».

Le lieutenant Pierre-Antoine Orcelle était au nombre des morts. Les troupes de Baillet-Latour se trouvaient rejetées sur Isen. Il était cinq heures et déjà la nuit couvrait de ses ombres le champ de bataille. L'armée française, victorieuse partout, avait tué ou blessé 7 à 8000 Autrichiens, fait 12 000 prisonniers, pris 300 voitures et 87 canons. « La division Ney bivouaqua au sud d'Isen. »

Fin des hostilités. — Le lendemain la poursuite commence. La 76e passe successivement l'Inn, la Salza, la Traun, l'Ens, et exécute des marches longues et pénibles. Elle n'atteignit pas l'armée ennemie. Nous étions arrivés à 20 lieues de Vienne, quand l'armistice de Steyer, signé le 25 décembre, fit cesser les hostilités. La 76e resta cantonnée dans la Haute-Autriche jusqu'à la signature de la paix de Lunéville (9 février 1801). Elle rentra en France au commencement de mars.

1. Thiers, *Consulat*, t. II, p. 250.
2. *Consulat*, t. II, p. 252.
3. Nés, le 1er à Troyes (Aube), le second à Bar-sur-Aube (Aube). Les noms de ces deux braves ont été inscrits sur les tables du temple de la Gloire.



CHAPITRE VII

EN BELGIQUE ET EN HANOVRE

I. — En Belgique.

A Anvers. — Le traité de Lunéville avait donné pour limite à la France le Rhin, sa frontière naturelle. La 76e demi-brigade fut désignée pour aller tenir garnison à Anvers. Elle y arriva le 1er floréal an IX (20 avril 1801).

Par arrêté du 23 messidor (12 juillet), la 76e fit partie de la 1re division de la flottille légère à Anvers. Elle continua à occuper cette place importante avec ses 1er et 2e bataillons jusqu'en mars 1803; son 3e bataillon tint garnison à Malines, à partir du 22 thermidor (9 août) et fournit dans la suite des détachements à Lierro, Fort Lillo et Putte.

La paix signée à Amiens avec l'Angleterre, le 25 mars 1802, avait été consentie à contre-cœur par le gouvernement britannique. « C'était un traité accordé à regret et par forme d'épreuve », comme disait lord Hawkesbury. Les Anglais n'en exécutèrent pas les principales clauses : évacuation de l'Égypte et de Malte [1]. Aussi, dès le commencement de 1803, la rupture fut imminente. Le Premier Consul se mit alors en mesure de reprendre au premier signal toutes les positions que nous occupions avant la signature du traité.

A Bréda. — Ordre fut donné de réunir entre Nimègue et Bréda un corps de troupe de 25 000 hommes, destiné à entrer en Hanovre.

Les 1er et 2e bataillons de la 76e reçurent, le 5 germinal an XI (25 mars 1803), l'ordre de se rendre à Bréda. Ces deux bataillons furent portés à l'effectif de 800

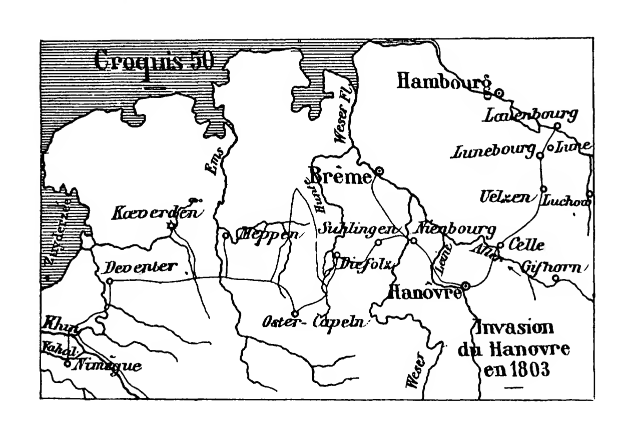
1. Voir les détails donnés dans le 1er livre.

hommes chacun, au détriment du 3e bataillon qui resta à Malines, pour y instruire les recrues des ans IX et X qui venaient d'arriver au corps [1].

Les bataillons actifs de la 76e, sous les ordres du commandant Lenud [2], ne firent que traverser Bréda : le général Mortier, nommé commandant en chef de l'armée du Hanovre, avait porté, le 15 avril, son quartier général à Kœverden. Nos bataillons l'y rejoignirent.

II. — *Invasion du Hanovre.*

Convention de Suhlingen. — Les troupes hanovriennes se retirèrent derrière la Hunte; mais Mortier ne voulant pas leur laisser le temps de se fortifier, passa l'Ems à Meppen avec 15 000 hommes et arriva, le 12 prairial (31 mai), devant Diepholz.



Les Hanovriens battirent encore en retraite pendant la nuit et allèrent prendre position sur le Weser. Le 14 prairial (2 juin), leur arrière-garde était culbutée à Borstel et nous entrions à Suhlingen.

Le lendemain (3 juin), l'armée française les trouva rangés en bataille sur les deux rives du fleuve à Nienbourg. Le combat allait s'engager, quand les représentants du Hanovre décidèrent le feld-maréchal de Walmoden à signer la convention de Suhlingen par laquelle l'armée hanovrienne consentait à se retirer derrière l'Elbe.

Mortier passa le Weser et entra, le 5 juin, à Hanovre : la 76e fut cantonnée aux environs de cette ville.

Capitulation de Lauenbourg. — Le roi d'Angleterre, dans sa proclamation du 16 mai qui servit de modèle aux Russes en 1813, avait ordonné la levée en masse de ses sujets allemands, sous peine de perdre leurs biens et le droit d'hériter. La convention n'ayant pas été ratifiée, l'armistice fut rompu, le 30 juin.

Les Hanovriens s'étaient établis à Lauenbourg et avaient fortifié le cours de l'Elbe, mais le 4 juillet, au moment où nous allions tenter le passage de vive force, une nouvelle négociation prévint l'effusion du sang.

1. Par arrêté du 18 thermidor an X (5 août 1802), la 76e envoya dans le Finistère un cadre composé de 1 capitaine, 5 lieutenants, 3 sous-lieutenants, 30 sergents et 24 caporaux, pour aller chercher les 1800 conscrits de ce département des ans IX, et X mis à la disposition du gouvernement par la loi du 28 floréal an X (17 mai 1802).

2. Le chef de brigade Gorée, admis à la retraite en février, avait laissé provisoirement le commandement de la 76e au commandant Lenud, chef du 1er bataillon.

La capitulation de Lauenbourg termina la promenade militaire de l'armée de Moreau par le licenciement de l'ennemi qui déposa ses armes entre les mains des autorités civiles, et s'engagea à ne pas servir pendant un an.

Cantonnements. — Les troupes françaises rentrèrent dans leurs cantonnements entre le Wéser et l'Elbe.

La 76e, dont les 1er et 2e bataillons avaient été rejoints par le 3e pendant l'armistice de Suhlingen, occupa d'abord Celle et Nienbourg [1]. La nécessité de ménager les ressources du pays qui devait pourvoir à tous les frais de l'occupation, entraîna, pour les corps, de fréquents changements :

En septembre, la 76e demi-brigade avait son premier bataillon à Bedenbostel, le 2e à Uelzel et le 3e à Celle, lorsque l'arrêté du 1er vendémiaire an XII (22 septembre 1803) vint lui faire prendre le nom de 76e régiment d'Infanterie de ligne.

1. 1er et 2e bataillons à Celle, 3e à Nienbourg.

CHAPITRE VIII

ORGANISATION DU 76ᴱ RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

I. — Les voltigeurs, le drapeau.

Le colonel Lajonquière prend le commandement du régiment. — Le 76ᵉ régiment d'Infanterie du 1ᵉʳ vendémiaire an XII ne différait guère de la 76ᵉ demi-brigade que par le nom de « *régiment* » que Bonaparte avait ressuscité.

Le 76ᵉ régiment resta à 3 bataillons, le 1ᵉʳ (commandant Lenud) en garnison à Bedenbostel, le 2ᵉ (commandant Lovisi [1]) à Uelzel, et le 3ᵉ (commandant Rignoux) à Celle.

Le colonel Jean-Pierre-Antoine Faure-Lajonquière, nommé le 30 frimaire (21 décembre 1803), prit le commandement du régiment qu'il devait conduire d'Ulm à Friedland.

Création des voltigeurs. — La composition des bataillons ne fut pas changée tout d'abord, mais en 1804, l'Empereur eut l'idée de créer une deuxième compagnie d'élite par bataillon. Les grenadiers étaient généralement choisis parmi les hommes qui, indépendamment de leurs qualités militaires, avaient une belle prestance. Napoléon voulut qu'une 2ᵉ compagnie d'élite par bataillon fût formée avec des soldats agiles constituant une véritable troupe légère. Il lui donna le nom de « *Voltigeurs* ».

1. D'après Ternisien d'Haudricourt (FASTES DE LA NATION FRANÇAISE), Lovisi « *se trouva à la célèbre bataille de Hohenlinden, où il se distingua et fut nommé lieutenant-colonel,* — fut maintenu dans son grade à son retour en France ». Ce dernier renseignement donné par d'Haudricourt est inexact.

Voltigeur! écrivait Joachim Ambert en 1837, ce mot-là seul n'est-il pas tout français! Gouvernement, institutions, croyances religieuses, héros, littérature, bonheur public ou bonheur privé, nous faisons tout voltiger....

Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire, quand on a prononcé le nom du petit soldat jaune [1]. Aventureux, frondeur, il est tout national; ses histoires, aventures et hauts faits, commencent toujours par ces mots : mon hôtesse, superbe femme,... ou encore : les balles sifflaient tant et la fumée était si épaisse que je ne sais comment je me trouvai le premier dans la redoute, la moitié de ma baïonnette dans l'estomac d'un lieutenant prussien....

Qu'ils étaient beaux, les voltigeurs de l'Empire, continue le spirituel et docte écrivain, ces démons à tout faire pendant le combat, à tout pardonner après! Qu'ils étaient beaux avec leurs petits habits écourtés et si peu gracieux, leurs collets jaunes, qui, dans les bois, au milieu du fourré, les faisaient prendre pour des fleurs sauvages! Il fallait alors être homme de valeur pour porter le cor de chasse; le simple soldat devait avoir fait sa preuve, et qui voulait y être officier devait avoir prouvé deux fois....

Les Prussiens et les hommes du Nord criaient en voyant nos voltigeurs : *Da kommen die kleine Männer! Voilà les petits hommes qui viennent!* C'était un cri de terreur qui partout semait l'épouvante....

Ces bons et braves voltigeurs, c'est à les aimer toute la vie, quand on les connaît et qu'on sait les comprendre....

Les compagnies de grenadiers et les compagnies de voltigeurs du régiment, souvent réunies ensemble, formaient un magnifique bataillon d'élite avec lequel on pouvait tout tenter. Nous verrons à l'œuvre celui du 76e.

Drapeaux. — Le premier drapeau [2] du 76e régiment fut à peu près semblable à ceux de la 76e demi-brigade. La disposition des trois couleurs resta la même. Au milieu du carré blanc était d'un côté le chiffre de la République française, R. F., avec un faisceau et des branches de lauriers; de l'autre, un trophée.

Quand Bonaparte eut été proclamé empereur, de nouveaux drapeaux furent solennellement donnés aux régiments dans une cérémonie qui suivit le sacre [3].

La députation du 76e chargée d'aller chercher à Paris le précieux emblème qui guidera le régiment pendant 10 ans sur tous les champs de bataille de l'Europe,

1. Les voltigeurs avaient le collet et les épaulettes jaunes. Le collet jaune distingua encore les troupes légères des troupes de ligne à l'organisation de 1820, et les épaulettes jaunes avec pompon ou plumet jaune distinguèrent les voltigeurs du second Empire.

2. Il ne devait y avoir désormais qu'un drapeau par régiment. Le décret du 17 février 1808 sur la composition des régiments d'infanterie précise nettement ce point, en instituant la garde de l'aigle :

« Article XVII. Chaque régiment aura une aigle qui sera portée par un porte-aigle ayant le grade de lieutenant ou de sous-lieutenant et comptant au moins dix ans de service ou ayant fait les quatre campagnes d'Ulm, d'Austerliz, d'Iéna et de Friedland. Il jouira de la solde de lieutenant de 1re classe.

« Deux braves pris parmi les anciens soldats non lettrés, qui pour cette raison n'ont pu obtenir d'avancement, ayant au moins dix ans de service avec titre, l'un de second porte-aigle et l'autre de troisième porte-aigle, seront toujours placés à côté de l'aigle. Ils auront rang de sergent, et la paye de sergent-major. Ils porteront quatre chevrons sur les deux bras.

« L'aigle restera toujours là où il y aura le plus de bataillons réunis. Les porte-aigle font partie de l'état-major du régiment. Ils sont nommés tous les trois par nous et ne peuvent être destitués que par nous.

« Article XVIII. Chaque bataillon de guerre aura une enseigne portée par un sous-officier choisi par le chef dans une des compagnies de ce bataillon. Le bataillon de dépôt n'aura aucune enseigne.

« Article XIX. Les régiments de ligne ont seuls des aigles pour drapeaux, les autres corps ont des enseignes.... »

3. Voir p. 182.

fut composée de trois officiers, un sergent-major, un fourrier et deux fusiliers. Elle partit de Hanovre, le 1er octobre 1804, assista au sacre le 2 décembre, et rentra au corps le 1er janvier 1805.

Le drapeau impérial, dont la description est donnée dans une lettre du maréchal Berthier datée du 2 thermidor an XII (20 juillet 1804), portait d'un côté :

EMPIRE FRANÇAIS

avec des trophées d'armes, et de l'autre un disque d'azur au centre d'une gloire ou rayons d'or, et entouré aux trois quarts d'une branche de laurier ». Sur le disque on lisait :

NAPOLÉON

EMPEREUR DES FRANÇAIS

AU

76e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Au sommet du disque et des branches de laurier était la légende :

VALEUR ET DISCIPLINE

II. — *Occupation du Hanovre et retour en France.*

Cantonnements. — Le 76e occupa le Hanovre jusqu'au printemps 1805. C'est dans ses froides plaines, entre l'Elbe et le Weser, qu'il apprit les graves événements qui eurent lieu en France pendant cette longue période passée loin de la patrie.

Il est sans intérêt d'indiquer jour par jour les villages qui furent occupés par chaque bataillon ou détachement du régiment; comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre, les changements de cantonnements étaient très fréquents : les villes ou villages dans lesquels les bataillons du 76e ont séjourné sont Garlow, Lukow, Uelzen, Lune, Blekede et Gifhorn.

Le régiment y reçut en 1804, comme déjà en 1802, les conscrits du Finistère. L'effectif du 76e était à la fin de l'année 1804 de 2860 présents.

Au camp de Montreuil. — En vue d'une descente en Angleterre, Napoléon réunissait de nombreuses troupes sur les côtes du Nord. Le 76e reçut en pluviôse an XII (février 1805) l'ordre de se rendre par étapes au camp de Montreuil sur la Canche, après avoir complété ses deux premiers bataillons à 800 hommes prêts à entrer en campagne. Le 3e bataillon alla tenir garnison à Juliers sur la Roër. Le



dépôt du régiment, qui, depuis longtemps, n'avait pas quitté l'Alsace, était à Landau. Il y resta jusqu'en 1807.

Les 1er et 2e bataillons du 76e arrivèrent au camp de Montreuil en germinal (mars). Ils firent partie de la 2e brigade (Roguet) [1] de la 2e division (Loison) [2] du 6e corps (Ney) [3] et d'après leur ordre de bataille furent baraqués près du moulin d'Étaples, face à la mer.

Le camp de Montreuil, établi près d'Etaples, formait la gauche de l'armée de l'Océan.

On s'attendait tous les jours à franchir ce détroit, quand, le 9 fructidor an XIII (26 août 1805), on apprit que l'amiral Villeneuve faisait tout manquer.

Le lendemain, Napoléon envoyait au camp de Montreuil un ordre de marche vers le Rhin. L'Autriche allait payer pour l'Angleterre.

1. La brigade Roguet était formée des 69e et 76e de ligne.

2. La division Loison comprenait avec la brigade Roguet la brigade Villate (6e Léger et 39e de ligne).

3. Le corps Ney, comprenant les divisions Dupont, Loison et Malher, plus la brigade de cavalerie du Tilly (10e Chasseurs et 3e Hussards) était tout entier baraqué au camp de Montreuil.

CHAPITRE IX

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE EN 1805

I. — Marches de la Manche au Danube.

État nominatif des officiers au moment de l'entrée en campagne. — Avant de commencer le récit[1] de la campagne du 76e en 1805, il convient de donner les noms des officiers[2] qui y ont pris part. Plusieurs de ces noms nous sont déjà connus par les hauts faits accomplis dans les précédentes campagnes.

Colonel : FAURE-LAJONQUIÈRE ✻ O.[3].
Major : COURTOIS ✻.
Chefs de bataillon : LENUD ✻, LOVISI ✻ et RIGNOUX ✻.
Quartier-maître-trésorier : AUDIGUIER.
Adjudants-majors : MARTOUZET, BERTHAUX[4] et ELAMBERT.
Chirurgien-major : SOMME.
Aides-majors : SAUVEUR et MARQUANT.
Sous-aides-majors : MIREAU, DELANOY et CRÉPIEUX.

Capitaines : PRUNIER[5], DAVID, ROUSSEL, BESSON, PRÉVOST, MESNY, NOEL, HUBY, SAINT-JEAN, CANOVILLE, BELLY, FERMAUD, PAPOT, CHAMPAGNAT, VEDEL, LA RIVIÈRE, RENAUD, BELLANGER, LA GRENADE, NAVIZET, ROUAUD ✻, BADIN, CASSANT François, SCHAUENBOURG, GIRARD, TOURNIER et BREUR.

Lieutenants : DES LAURIERS, CRETÉ, SARAZIN, CASSANT Méjean, POULET, HÉRISSON, VIGNE ✻, PICHON, MASSE ✻ O., GUILLET ✻, POUDREL, DOUCET, RENOUD, GIBON, VIDAL, JULLIAN,

1. Le journal de marche du 6e corps, tenu d'une façon remarquable, nous a permis de donner au récit de cette campagne tout le développement qu'elle mérite. Les croquis que nous avons joints au texte ont été extraits des levés exécutés au cours des opérations par l'état-major du maréchal Ney.

2. Nous aurions été heureux de donner aussi les noms des soldats; mais ils n'ont pas été conservés. Les noms des officiers sont extraits de l'annuaire de l'an XIII. Ils sont placés dans chaque grade par ordre d'ancienneté.

3. Le signe ✻ signifie membre de la Légion d'honneur. Le signe ✻ O. signifie officier de la Légion d'honneur.

4. Ne pas le confondre avec le capitaine Bertheau qui a été cité, le 25 juillet 1799, à l'attaque du pont de Seven. Le capitaine Berthaux n'a été promu à ce grade que le 27 frimaire an IX (17 décembre 1800),

5. Capitaine du 3 octobre 1792.

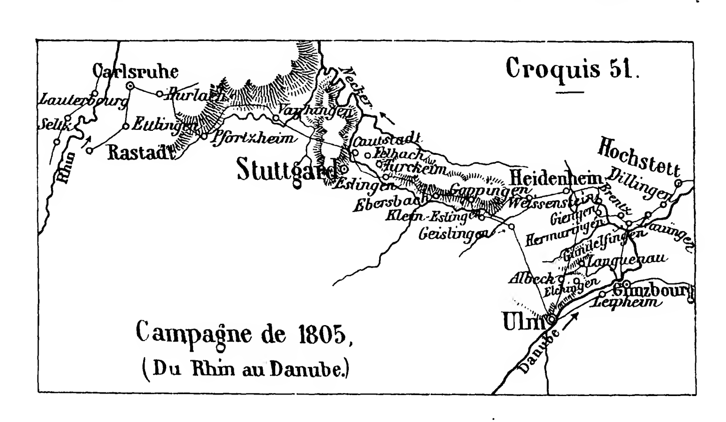
RISPAUD D'AIGUEBELLE, VALLAYET, PIQUEREL, BRUN, PORTHIÉ, HEYDENREICH, TREILLET, TOUTAIN, DONADIEU et GICQUEL.

Sous-lieutenants : SIMON, BROSSE, BARBA, BÉON, QUONIAM, RICHELET, PAUL, SOUDEY, LECOURT, LANGLOIS, CHANTRELLE, RIOU, MARTIN, GOUJON, ODINOT, FOISSIER, PRUNEAU, MICHEL, BOURGET, TARDY, RENAUD, COURTOIS Bonaventure, ROBIN, CUCU, DESJARDINS et GALIMAND.

Itinéraire d'Etaples à Schelestadt. — La division Loison, dont faisait partie le 76ᵉ, se mit en route le 12 fructidor an XIII (30 août 1805). Elle marchait par le flanc et sur trois rangs, la gauche en tête [1]. On coucha le soir à Hesdin, le 31 août à Saint-Pol, le 1ᵉʳ septembre à Arras, le 2 à Bapaume, les 3 et 4 à Péronne, le 5 à Saint-Quentin, le 6 à la Fère, le 7 à Laon, le 8 à Craon, les 9 et 10 à Reims, le 11 aux Petites-Loges, le 12 à Châlons, le 13 à Vitry, les 14 et 15 à Saint-Dizier, le 16 à Ligny, le 17 à Vaucouleurs, le 18 à Vézelise, les 19 et 20 à Charmes, le 21 à Moriville, le 22 à Rambervillers, le 23 à Saint-Dié, le 24 à Sainte-Marie-aux-Mines et le 25 on arriva à Schelestadt.

Le 76ᵉ avait bien supporté cette longue route : peu de malades, pas de traînards. Le 26, on se disposa à franchir le Rhin. Le maréchal porta son quartier général et la 2ᵉ division à Lauterbourg, la 1ʳᵉ division était à Haguenau, la 3ᵉ à Selz. Le 76ᵉ cantonna dans les villages de Nider, Lauterbach et Salenbach.

Passage du Rhin. — Officiers et soldats étaient impatients de se mesurer avec l'ennemi. Pour le passage du Rhin, « la troupe sera en grande tenue de parade, disait le maréchal Ney, dans son ordre du 26 septembre, culottes blanches, guêtres noires,... les grenadiers bonnets en tête.... Toute l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie porteront des branches de chêne sur leurs chapeaux *en signe des victoires que l'armée française obtiendra sur les ennemis.* »



Croquis 51.

Campagne de 1805, (Du Rhin au Danube.)

Le 5 vendémiaire an XIV (27 septembre 1805), le passage s'effectua sans obstacle à l'aide d'un pont de bateaux jeté sur le fleuve entre Selz et Lauterbourg. L'état-major du corps d'armée s'établit à Carlsruhe ; le 76ᵉ cantonna ses 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons à Durlach avec le 69ᵉ régiment et les généraux Loison et Roguet ; le 3ᵉ bataillon fut détaché à Reinheim.

Marche vers le Danube. — La cavalerie de Murat et le corps de Lannes avaient franchi le Rhin avant le 6ᵉ corps et, formant rideau, avaient fait croire à

1. Le 76ᵉ se trouvait, par suite, en tête de la colonne (voir, au chapitre précédent, la composition de la division Loison).

Mack, généralissime autrichien, que Napoléon voulait forcer les défilés de la Forêt Noire, tandis que l'Empereur se proposait de gagner le haut Danube pour se placer entre Mack et son lieutenant Kienmayer qui avait envahi la Bavière.

Le 76ᵉ ne prit part à aucun engagement jusqu'à son arrivée sur le fleuve allemand; nous nous bornerons donc jusque-là à indiquer les étapes.

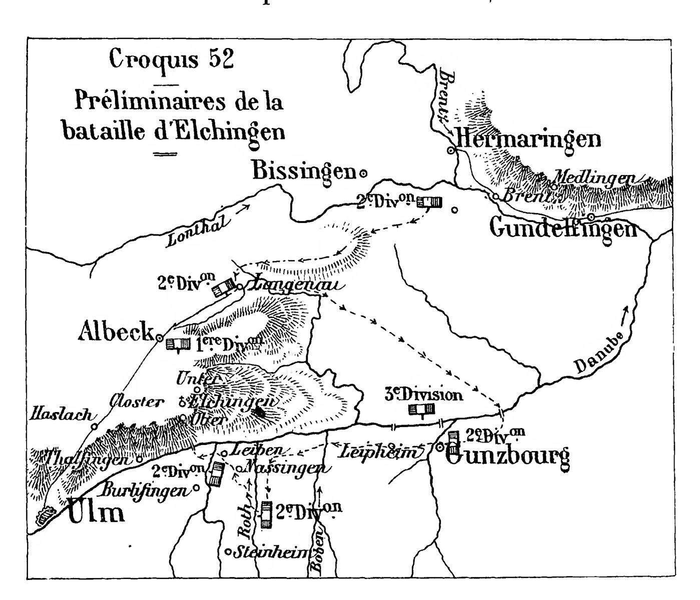
Le 28 septembre, le régiment campe sous Pfortzheim, le 29 en avant de Wayhingen et le 30 à Cautstadt. Ney a son quartier à Stuttgard. Le 6ᵉ corps attendit là 3 jours pour donner à Lannes et à Murat le temps de se replier.

Le 3 octobre, la marche est reprise : le 76ᵉ campe le soir près d'Eslingen sur la rive gauche du Necker; le lendemain il est à Kleineslingen près de Goppingen; le 5, il arrive à Giengen; le 7, il atteint Hochstett où il s'établit avec les trois divisions du 6ᵉ corps. La division Loison est chargée de la garde des ponts.

Mack avait enfin compris sa situation. Comme Kray devant Moreau en 1800, il avait concentré ses forces autour d'Ulm. Il n'en devait plus sortir que pour capituler.

II. — *Bataille d'Elchingen.*

Marches préliminaires. — Napoléon, résolu d'en finir avec le généralissime autrichien, prit ses dispositions pour achever de l'isoler et lui couper toute retraite. Le 6ᵉ corps fit face à Ulm, dès le 8 octobre. Ce même jour, la 2ᵉ division reprit la route de Dillingen, Gundelfingen, Brentz et Hermaringen, puis tournant à l'ouest, alla camper sur les hauteurs de Burberg.

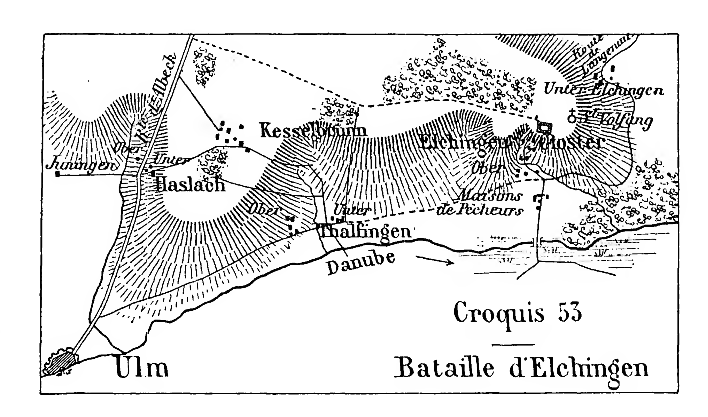


Le lendemain, pendant que la 3ᵉ division s'emparait des ponts de Gunzbourg et de Leipheim, la 2ᵉ s'établissait à Languenau, et la 1ʳᵉ à Albeck. Le 10, la 1ʳᵉ division resta seule sur la rive gauche, et la 2ᵉ rejoignit la 3ᵉ vers Gunzbourg.

L'Empereur n'était plus là. Il avait momentanément confié à Murat le soin de diriger les opérations autour d'Ulm, et Murat, en laissant la 1ʳᵉ division (Dupont) du 6ᵉ corps seule sur la rive gauche, faillit tout compromettre.

Le 11, cette division, avec une audace inouïe, livra à Albeck un combat prodi-

gieux contre presque toute l'armée autrichienne. Mack battu à Albeck n'osa plus essayer de se frayer un passage par la rive gauche; mais au milieu de son indécision, il voulut, au moins, tenir une bonne position pour livrer une bataille défensive, et il fit occuper par le général Riesc les hauteurs et le couvent d'Elchingen (Closter Elchingen).



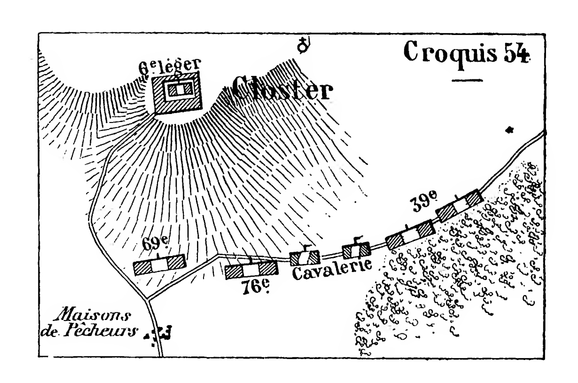
Croquis 53
Bataille d'Elchingen

Le détachement que Murat avait placé au pont du Danube, situé au-dessous du couvent, dut repasser sur la rive droite. Ce pont, que les Autrichiens avaient eux-mêmes cherché à détruire en se retirant dans Ulm, fut complètement ruiné, cette fois, par notre détachement qui y mit le feu pour se protéger contre les troupes de Riesc. Les pilotis seuls subsistèrent.

Telle était la situation, quand Napoléon arriva d'Augsbourg, le 13 au matin. Il ordonna aussitôt de rétablir le pont, de chasser l'ennemi d'Elchingen et de faire passer une deuxième division sur la rive gauche, afin de donner la main à la division Dupont, qui se trouvait en l'air à Albeck.

Cette lourde tâche fut confiée à la division Loison (2e du 6e corps).

Déploiement. — Dès le soir du 13 octobre, la division Loison prend position à Leiben et Nassingen et se prépare à rétablir le pont. Le lendemain, 22 vendémiaire (14 octobre), à 8 heures du matin, la manœuvre commence : le pont est rétabli, malgré le feu de l'artillerie et de l'infanterie ennemies. La 1re brigade (Villate) franchit le fleuve, suivie de la cavalerie. Les maisons de pêcheurs, le village d'Elchingen et le couvent sont enlevés par le 6e Léger, conduit par Ney en personne. Le 39e, puis le 69e [1] suivent le mouvement et se déploient à droite et à gauche.



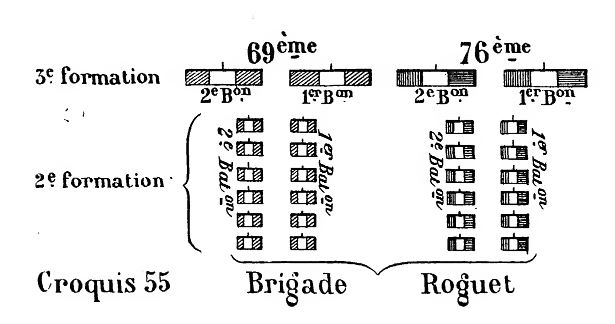
Croquis 54

Pendant que le 39e, adossé au bois qui borde le fleuve, résiste aux charges de la cavalerie autrichienne et cherche à s'emparer de la chapelle de Volfang, le 76e passe le fleuve à son tour et prend position entre ce régiment et la cavalerie qui s'est portée elle-même à gauche du 39e.

1. Le 69e et le 76e forment toujours la brigade Roguet.

Attaque du plateau. — Ney donne alors à la brigade Roguet l'ordre de se former en colonne par régiment et d'aborder directement le plateau d'Elchingen.

L'ennemi était rangé en bataille sur deux lignes, ayant sa droite appuyée au bois qui se termine à l'ouest du couvent, et sa gauche en avant de Unter-Elchingen.



Croquis 55

Le 76e, en colonne de bataillons accolés, s'élance sur les pentes du plateau et se déploie de nouveau en bataille en arrivant sur la crête. A sa gauche, le 69e exécute la même manœuvre.

Devant l'impétuosité de notre élan, les troupes autrichiennes cèdent le terrain; mais elles le défendent pied à pied, soutenues tour à tour par des tirs à mitraille, par le feu des bataillons ou par les charges de leur cavalerie.

Attaque des grands carrés autrichiens. — Maître des accès du plateau, Ney prescrivit un changement de front à gauche, pour rejeter l'ennemi sur Ulm.

Pendant que le 69e aborde la lisière Est du bois du couvent, et chemine dans le bois, de l'est à l'ouest, le 76e marche à sa droite et se maintient à sa hauteur en colonnes de bataillon.

Les Autrichiens, pour résister à nos assauts, se forment en plusieurs carrés dont trois de plus de 4000 hommes chacun. L'un de ces carrés, déjà assailli par notre cavalerie légère, allait être abordé par le 76e, quand le 18e Dragons, le chargeant à son tour, le perce et lui fait déposer les armes.

Un autre carré autrichien, fort de 1800 hommes, fut rompu par le 1er bataillon du 76e, mis en fuite et recueilli tout entier avec un drapeau par les chasseurs du 10e.

Dans une de ces attaques, le colonel Lajonquière [1] eut son cheval tué sous lui; le 76e s'empara de 4 canons et fit prisonniers 4 officiers supérieurs, 7 officiers subalternes et 111 sous-officiers et soldats.

Attaque de Kesselbrünn. — Cependant la 3e division arrivait en aide à la 2e, qui put dès lors mettre en ligne ses deux brigades. La brigade Villate prolongea à gauche la brigade Roguet parvenue elle-même à la hauteur de la lisière ouest du bois du couvent.

Ney ordonna alors l'attaque de Kesselbrünn par les quatre régiments de

1. « Au combat d'Elchingen, qui est un des plus beaux faits militaires qu'on puisse citer, dit le 5e bulletin de la Grande Armée, se sont distingués :. .. le colonel La Jonquière et un grand nombre d'autres officiers. » Nous lisons dans ce même bulletin daté d'Elchingen, le 23 vendémiaire, lendemain de la bataille : « ... *Ces corps ne devaient s'étonner de rien : c'étaient les 6e Légère, 39e, 69e et 76e de ligne.* »

Loison. L'exécution ne se fit pas attendre. Le 76e lança son 2e bataillon à gauche du petit bois situé en face de la route d'Albeck ; son 1er bataillon, plus éprouvé que les deux autres, suivit en réserve, derrière la droite du 69e.

Poursuite. Résultat de la journée. — La déroute de l'ennemi devait être complète. En vain, sa cavalerie tenta plusieurs charges désespérées : elle alla se briser sur les baïonnettes des 69e et 76e formés en carrés pour la recevoir et fut enfin culbutée par les chasseurs du colonel Colbert.

La poursuite conduisit les Autrichiens jusqu'à Juningen.

Le 6e corps bivouaqua, le soir, à Albeck. Mack était irrévocablement enfermé dans Ulm, avec son armée presque entière. L'ennemi avait fait des pertes considérables : il laissait entre nos mains 4500 prisonniers, 4 pièces, 12 caissons et plusieurs drapeaux. Le 6e corps français n'avait eu que 6 officiers et 106 hommes tués, 31 officiers et 623 hommes blessés. Au nombre de ces derniers étaient le sous-lieutenant Jacques Pruneau, le sergent François Lebas et le caporal Pierre Delanoy, du 76e [1].

La mort du soldat Brard. — Parmi les morts que le régiment eut à regretter nous devons une mention toute spéciale au soldat Brard, dont le cri bien français fut consigné dans le IXe bulletin de la Grande Armée, daté d'Elchingen, le 29 vendémiaire an XIV (21 octobre 1805).

... Rien, dit le BULLETIN, ne fait un contraste plus frappant que l'esprit de l'armée française et celui de l'armée autrichienne : dans l'armée française, l'héroïsme est porté au dernier point; dans l'armée autrichienne, le découragement est à son comble.... On pourrait citer un millier de traits comme le suivant : **Brard**, *soldat du 76e, allait avoir la cuisse amputée : « Je sais que je n'y survivrai pas; mais qu'importe! un homme de moins n'empêchera pas la 76e [2] de marcher, la bayonnette en avant et sur trois rangs, à l'ennemi. »*

Lorsque le IXe bulletin fut publié en France, le sous-préfet de Pontoise et le maire d'Esagny (Seine-et-Oise), patrie de l'intrépide soldat, se transportèrent chez son père en vertu d'un arrêté du préfet de Seine-et-Oise, pour féliciter ce cultivateur au nom du département et s'informer si sa situation ne le mettait pas dans le cas d'avoir besoin de secours. Une expédition de ce témoignage de

1. Né à Brune (Pas-de-Calais), le 2 juillet 1771, fut grenadier à la 76e demi-brigade de bataille, fut nommé membre de la Légion d'honneur le 25 prairial an XII (14 juin 1804), caporal le 1er prairial an XIII (21 mai 1805); il se distingua de nouveau au combat d'Elchingen, où il reçut un coup de feu à la tête. Le caporal Delanoy a été retraité le 5 septembre 1811 à Lilliers (Pas-de-Calais).

2. Brard avait servi dans la 76e demi-brigade et, pour lui, le 76e régiment était encore *la 76e*.

L'héroïsme de ce soldat fut connu de toute l'armée. On le trouve consigné dans un manuscrit rédigé pendant la campagne même, par le sergent-major Puffeney, du 34e de ligne, qui fut lui-même décoré à Ulm. « Les troupes françaises, écrivait Puffeney, dans toutes les luttes qui amenèrent la reddition d'Ulm, firent preuve d'un dévouement sans bornes à leur souverain et à leur patrie. Pour juger de l'esprit qui animait les soldats, il suffira de citer un trait. Brard, soldat au 76e d'Infanterie de ligne, sur le point d'avoir la cuisse amputée, dit au chirurgien : Je sais que je ne survivrai pas à l'opération, mais qu'importe! un soldat de moins n'empêchera pas le 76e de marcher la baïonnette en avant. » Puffeney devint capitaine ; ses cahiers ont été publiés à Dôle en 1891 par Julien Feuvrier, dans une brochure peu connue qui a pour titre : *Le capitaine Puffeney (1772-1848). Souvenirs d'un grognard.*

reconnaissance nationale fut envoyé au 76e, afin de donner au soldat Brard, s'il avait survécu à l'opération, et à tous ses camarades, de nouveaux motifs d'encouragement.

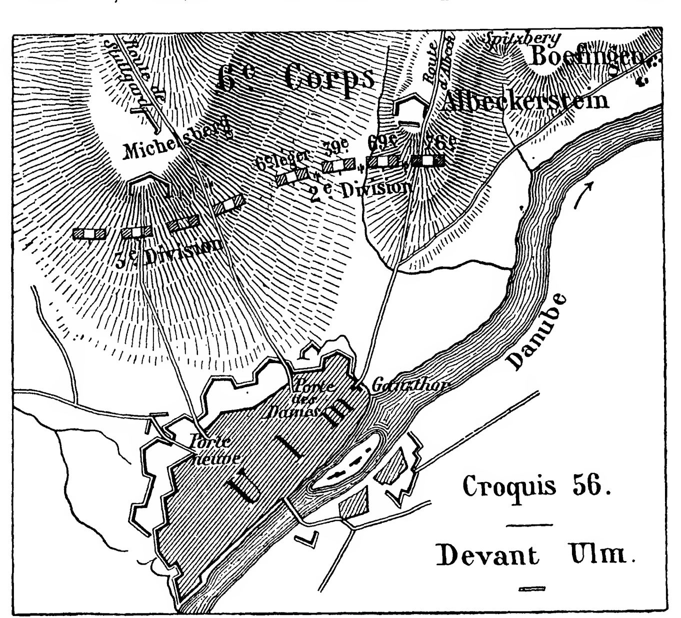
Ajoutons que les arts se sont emparés de ce trait pour en perpétuer le souvenir :

Nous avons trouvé d'abord à la Bibliothèque nationale, dans la collection des Estampes de l'histoire de France en 1805, une grande lithographie de Lecornu. Ce dessin, avec son cachet de naïveté et de vérité un peu grossière, doit être contemporain du fait d'armes.

Un peu plus tard, en 1824, Raffet s'inspira du même sujet. « *Vive la 76e !* » tel est le titre du dessin dans lequel le maître [1] immortalisa le vieux brave.

III. — Capitulation d'Ulm.

Investissement. — Le lendemain 15 octobre, l'investissement commence. La 3e division passe à droite de la 2e. Celle-ci se met en marche elle-même dans la matinée, chasse les Autrichiens qui se sont réfugiés dans Albeckerstein et prend position en avant de la redoute, face à Ulm. La 76e formant la droite de la division, bivouaque, le soir, sur le versant Est du Michelsberg [2].



Croquis 56. — Devant Ulm.

Le 16, la 2e division rectifia son bivouac : les régiments se placèrent dans l'ordre de bataille, comme l'indique le croquis, le 76e formant l'extrême gauche, à cheval sur la route d'Albeck.

Capitulation. — Les troupes impatientes demandaient à donner l'assaut; mais Napoléon voulut éviter une effusion de sang inutile, il attendit. La place n'avait plus aucune communication ni avec le Tyrol, ni avec la Bohême, ni avec l'Autriche. Le 19 octobre, Mack capitula en nous abandonnant 33 000 prisonniers, 200 canons et 90 drapeaux.

1. Le dessin de Raffet a été lithographié par Villain et édité chez Gihaut frères, boulevard des Italiens.

2. Le 76e resta en réserve avec l'artillerie, pendant que la 3e division enleva le Michelsberg et que la brigade Villate chassa l'ennemi des hauteurs du Spitzberg.

Le soldat Brard, du 76e, mortellement blessé.

Lith. de Lecorno.

« Je le sens, j'en mourrai ; mais qu'importe, un homme de moins n'empêchera pas le 76e de marcher à l'ennemi, la baïonnette en avant ! »

(Reproduction photographique de L. Périssé, sous-lieut. de réserve au 76e.)



Lith. de Raffet (1824).

« Vive la 76e ! Un de moins n'empêchera pas d'enfoncer l'ennemi ! »

(Reproduction photog. de L. Périssé, sous-lieut. de réserve au 76e.)

L'armée prisonnière sortit d'Ulm, le 20 octobre, à 3 heures après midi, par la porte des Dames. Elle défila devant l'Empereur, en présence de toute l'armée française, déposa ses armes et rentra dans la place par la porte Neuve.

La première opération était terminée : Napoléon décréta que « le mois de vendémiaire serait compté comme une campagne à tous les individus composant la Grande Armée ».

La part que prit le 76e à la bataille d'Elchingen a fait inscrire sur le drapeau actuel du régiment :

ULM, 1805

Aux environs d'Ulm. — L'article 4 de la capitulation additionnelle sur la capitulation d'Ulm portait que :

> ... le corps entier de M. le maréchal Ney, composé de..., ne quittera pas Ulm et un rayon de dix lieues jusqu'au 25 octobre à minuit, époque où expire la capitulation.

Le 76e resta donc autour d'Ulm. Il cantonna sur la rive droite dans l'angle formé par le Danube et l'Iller : l'état-major et 8 compagnies à Donauestetten avec l'artillerie du 6e corps, 6 compagnies à Weyler et 4 à Gœlklingen. Le 24 octobre, l'état-major du régiment rejoignit le quartier-général de la division à Dellmensingen et le 76e étendit ses cantonnements à Dellmensingen et à Weinstetten.

L'effectif du régiment (1er et 2e bataillons) était, à la date du 4 brumaire (26 octobre), de 62 officiers et 1683 sous-officiers et soldats.

IV. — Marche sur Inspruck.

Dans quelles conditions s'effectue la marche. — Le maréchal Ney, chargé d'envahir le Tyrol et de couvrir ainsi le flanc droit de la Grande Armée en marche sur Vienne, « avait heureusement choisi, dit Thiers [1], le débouché de Scharnitz, la *porta Claudia* des anciens, pour y pénétrer ».

« C'est l'un des accès les plus difficiles de cette contrée, mais il avait l'avantage de conduire droit sur Inspruck, au milieu des troupes disséminées des Autrichiens qui, s'attendant peu à cette attaque, étaient répandus depuis le lac de Constance jusqu'aux sources de la Drave.

« Le maréchal Ney avait à peine 9 à 10000 hommes [2], *soldats intrépides comme leur chef et avec lesquels on pouvait tout entreprendre*. Il leur fit escalader

1. T. VI, p. 265.

2. La division Dupont (1re) était séparée du 6e corps depuis Elchingen et la 1re brigade de la 2e division avait été chargée d'escorter en France les prisonniers d'Ulm. Il ne restait donc à Ney que sa 3e division (Malher) et la 2e brigade (Roguet) de la 2e division. Le 76e, on s'en souvient, fait partie de cette brigade. Il avait en outre 150 cavaliers et un peu d'artillerie.



dans le mois de novembre les cols les plus élevés des Alpes, malgré les rochers que les habitants précipitaient sur leur tête; car les Tyroliens, fort dévoués à la maison d'Autriche, ne voulaient pas, ainsi qu'on les en menaçait, passer sous la domination de la Bavière. »

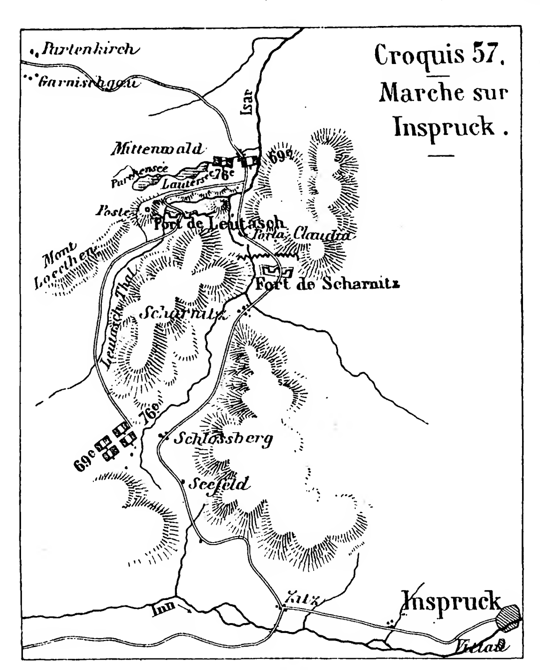
Itinéraire jusqu'à Mittenwald. — La colonne du 6ᵉ corps quitta les environs d'Ulm, précédée seulement d'une faible avant-garde et de la cavalerie. Les cantonnements de chaque jour furent échelonnés sur la route suivant l'ordre des troupes pendant la marche.

Le 76ᵉ, en tête de colonne, part le 5 brumaire (27 octobre), à 10 heures du matin, passe l'Iller près d'Ulm, à Unterkirchberg, tourne au sud, et arrive dans la nuit à Memmingen. Le lendemain, marche vers l'Est : le 76ᵉ, toujours en tête, pousse jusqu'à Turkheim sur la Werlach.

Le 7 brumaire (29 octobre), le 76ᵉ part dès 7 heures du matin, franchit le Lech à Landsberg et cantonne à Burgen, Schwetflingen et Hoffstetten près de Landsberg où presque toute la colonne est réunie. Le sous-lieutenant Guy-François Glatigny [1], du 76ᵉ, qui marchait à l'avant-garde, reçut, ce jour-là, un coup de feu à l'épaule gauche.

Le 9 brumaire (31 octobre), la colonne reprend sa direction primitive vers le sud et le 76ᵉ atteint Weilheim, où il cantonne avec le 69ᵉ.

Le 10 brumaire (1ᵉʳ novembre), la brigade Roguet continue le mouvement vers le sud, atteint Murneau, remonte un affluent de l'Isar, traverse Partenkirchen et s'établit à Garnischgau.



Croquis 57.
Marche sur Inspruck.

Le 11 brumaire (2 novembre), marche sur Mittenwald : une compagnie de voltigeurs du 76ᵉ forme l'avant-garde avec une compagnie de voltigeurs et une compagnie de grenadiers du 69ᵉ. Nos cavaliers se sont repliés. En arrivant devant Mittenwald, la petite avant-garde trouva le défilé occupé par un détachement de 60 hommes de l'archiduc Louis.

Attaqués immédiatement par nos voltigeurs et 25 chasseurs du 10ᵉ, les Autrichiens sont dépostés et laissent entre nos mains 1 officier et 43 hommes prisonniers. 200 hommes sortis du fort de Scharnitz pour secourir le poste de Mittenwald furent rejetés dans le fort avec le même entrain. La brigade Roguet prit

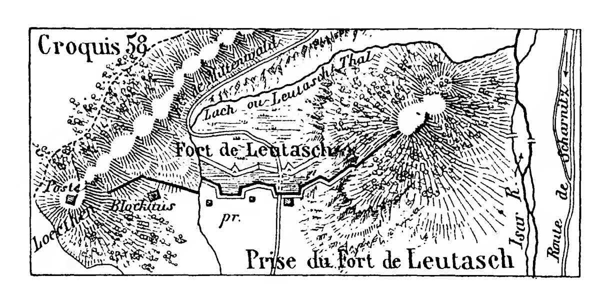
1. Glatigny avait été promu sous-lieutenant après la bataille d'Elchingen.

possession de Mittenvald, surveillant avec ses grand'gardes les chaussées de Scharnitz et de Leutasch. La 3e division n'était encore qu'à Garmischgau.

Le lendemain 12 brumaire (3 novembre), le 6e corps garda à peu près les mêmes positions. Dans la fusillade qui eut lieu aux avant-postes, le sous-lieutenant Glatigny, déjà blessé le 29 octobre, reçut un coup de feu à la hanche gauche. Les reconnaissances nous apprirent que les deux forts de Scharnitz et de Leutasch, qui barrent le passage de la vallée de l'Isar à celle de l'Inn, étaient sérieusement occupés.

Prise du fort de Leutasch. — Ce même jour (12 brumaire), le général Loison reçut du maréchal l'ordre de se porter le lendemain à Seefeld avec la brigade Roguet, pour y couper la retraite aux défenseurs du fort de Scharnitz [1] que Ney se proposait de faire attaquer par sa 3e division.

Il devait passer par Lautersée, Farchensée, le mont Loecthen et le petit fort de Leutasch. C'était une rude tâche; mais « on pouvait tout tenter avec la brigade Roguet ».



L'avant-garde, formée de 6 compagnies de voltigeurs (celles du 25e Léger [2], du 69e et du 76e de ligne), arriva non sans peine jusqu'au pied du Loecthen.

Là, au milieu des bois qui couvrent le flanc nord de la montagne, il fallut gravir homme par homme un sentier tortueux taillé dans le roc et dominé par un poste détaché du fort de Leutasch. La position de ce poste était si avantageuse que le petit détachement qui l'occupait aurait pu barrer la route à toute la division. Il fut néanmoins repoussé par l'avant-garde.

Nos voltigeurs, à peine au sommet du Loecthen, en redescendent les pentes sud-est en se dirigeant de manière à tourner le fort.

Leutasch était occupé par le 4e bataillon du régiment de Kinski, à l'effectif de 760 hommes, et par un millier de Tyroliens. Il était armé de 4 bouches à feu. Son commandant, informé de notre arrivée, alla à notre rencontre avec 150 Autrichiens, une pièce et un corps tyrolien. Il eut le même sort que son poste du Loecthen et fut si brusquement repoussé qu'il dut se retirer jusqu'à Seefeld.

Lorsque le gros de la brigade arriva, les voltigeurs, malgré le feu violent de la défense, avaient déjà franchi le petit ruisseau de Leutasch qui couvre le flanc gauche du fort. Pendant que le 69e, avec un de ses bataillons, fait face au front nord dans la prairie qui en forme le glacis, et, avec l'autre bataillon, tourne

1. Le défilé de Scharnitz était déjà retranché du temps des Romains. En 1628, l'archiduchesse Claudia fit construire le front de fortification qui porte son nom.

2. Le 25e Léger faisait partie de la 3e division du 6e corps.

l'ouvrage par sa gorge, le colonel Lajonquière, du 76ᵉ, reçoit l'ordre d'envoyer son premier bataillon sur le flanc droit du fort pour empêcher toute sortie de ce côté, et de se porter, avec le 2ᵉ, vers la gorge de l'ouvrage à la gauche du bataillon du 69ᵉ déjà établi sur ce point.

Il était quatre heures. Le 2ᵉ bataillon était formé en colonne pour l'assaut, quand le général Loison fit sommer le commandant du fort de capituler. Leutasch se rendit avec 580 Autrichiens dont 50 blessés, quelques Tyroliens et 3 bouches à feu. Le reste avait réussi à s'échapper dans les montagnes.

La brigade Roguet reprit alors sa marche sur Seefeld. Elle y arriva à 11 heures du soir et dut en forcer l'entrée en essuyant le feu de quelques paysans tyroliens.

Le 76ᵉ bivouaqua en arrière du village avec le 69ᵉ; les voltigeurs furent disposés de manière à garder tous les débouchés. Nos pertes étaient presque nulles.

Prise du fort de Scharnitz. — Le 14 brumaire (5 novembre), dès une heure du matin, le commandant du fort de Scharnitz ayant appris la capitulation de Leutasch, décampa en toute hâte avec son artillerie, laissant seulement une cinquantaine d'hommes à la porte Claudia, pour lui servir de rideau et ralentir la marche de notre 3ᵉ division qui ne pouvait manquer d'arriver bientôt.

Vers 4 heures du matin, les avant-postes de la brigade Roguet furent attaqués par les Autrichiens qui venaient de Scharnitz et voulaient à tout prix se frayer un passage pour gagner Inspruck.

Nos avant-postes sont d'abord refoulés sur Seefeld : « Prendre les armes et marcher à l'ennemi, dit le rapport du maréchal Ney, fut l'affaire d'un moment. *La 2ᵉ compagnie de grenadiers du 76ᵉ se porte sur la route d'Inspruck, pour couper toute retraite à l'ennemi*, tandis que les autres compagnies de grenadiers et l'infanterie des deux régiments attaquent de front les Autrichiens et les mettent en déroute. »

L'ennemi nous laissa 300 prisonniers et 12 pièces, toute son artillerie.

Le soir même la brigade Roguet, conduite par le général Loison, entrait à Inspruck, où le maréchal Ney porta son quartier général. La brigade n'avait perdu, dans les journées de Leutasch et de Scharnitz, que 8 tués et 23 blessés.

Le 76ᵉ prit position à Vittau, à la porte d'Inspruck.

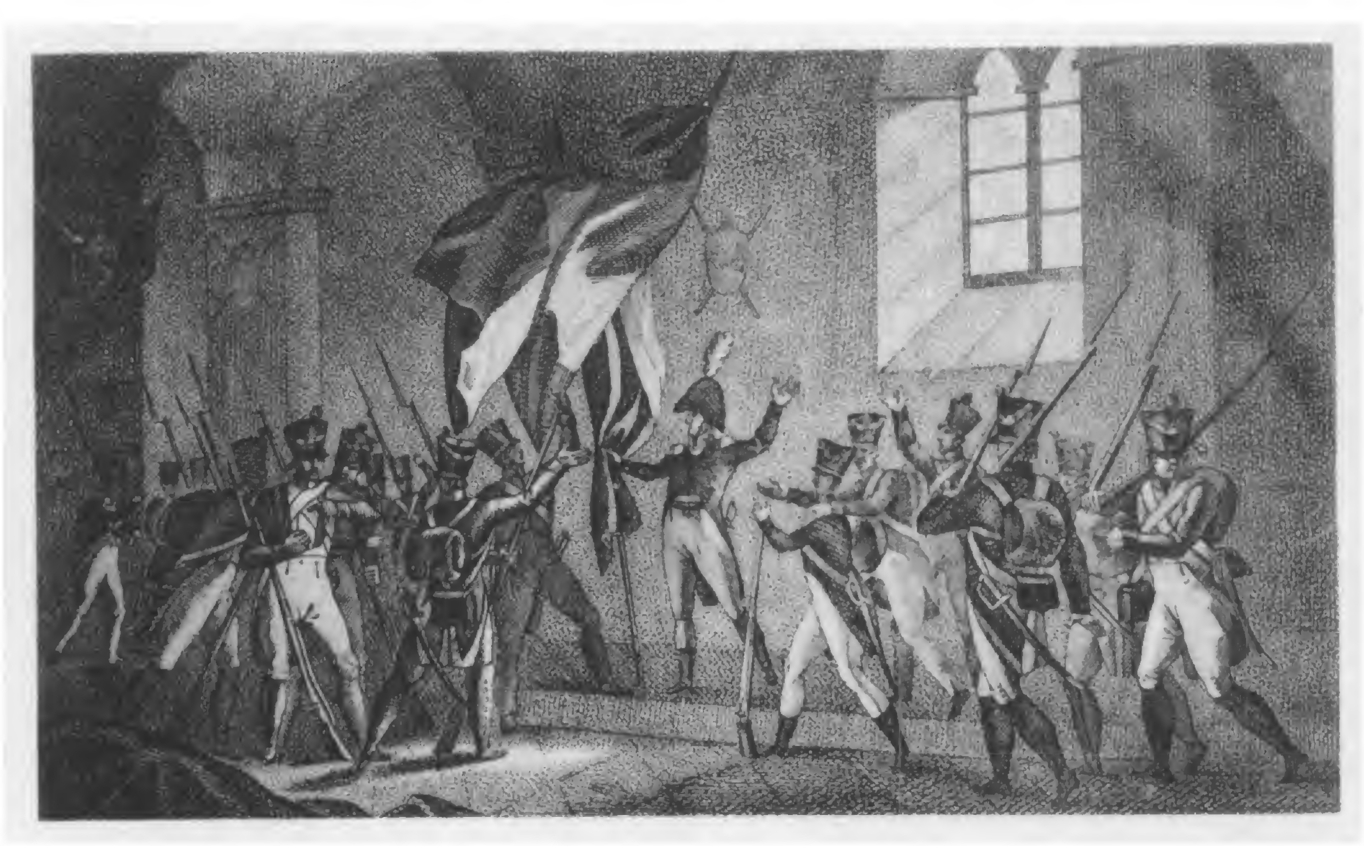
Deux drapeaux de la 76ᵉ retrouvés à Inspruck. — Le 76ᵉ resta à Inspruck jusqu'au 18 brumaire (9 novembre) [1].

Le 7 novembre, en visitant l'arsenal, un officier du régiment reconnut les deux drapeaux que la 76ᵉ demi-brigade avait perdus à Sernft dans les Grisons, le 25 août 1799.

1. Le 1ᵉʳ bataillon resta à Inspruck jusqu'au 21 brumaire. Le 2ᵉ en partit le 18.



Le 76e retrouve à Inspruck deux drapeaux que la 76e demi-brigade avait perdue en 1799.



Petite gravure sur bois qui porte en titre : *Le 76e régiment de ligne à Inspruck — le 16 brumaire an 14 (8 novembre 1805).*

(Reprod. photog. de L. Périssé, sous-lieut. de réserve au 76e.)



Gravure de Madinier qui porte comme légende l'extrait du 27e bulletin de la Grande Armée.

(Reproduction photographique de L. Périssé, sous-lieut. de réserve au 76e.)

Le 76e retrouve à Inspruck deux drapeaux que la 76e demi-brigade avait perdue en 1799.



Composition de Monnet. — Gravure de David.
(Reprod. photog. de L. Périssé, sous-lieut. de réserve au 76e.)
NOTA. — Cette gravure forme l'en-tête d'un volume.



Gravure de Wolf d'après le tableau du Musée de Versailles no 783, peint par Meynier (ordre de l'Empereur).

Le maréchal Ney rend les deux drapeaux aux soldats du 76e.

(Reproduction photographique de L. Périssé, sous-lieut. de réserve au 76e.)

NOTA. — Le tableau de Meynier a été également dessiné par Marchais et gravé à l'eau forte par Chataignier et Oortman.

Cette perte, dit le XXVe bulletin de la Grande Armée, *était depuis longtemps pour ce corps le motif d'une affliction profonde. Ces braves savaient que l'Europe n'avait point oublié leur malheur, quoiqu'on ne pût en accuser leur courage. Ces drapeaux, sujets d'un si noble regret, se sont trouvés dans l'arsenal d'Inspruck : un officier les a reconnus ; tous les soldats sont accourus aussitôt.*

« *Lorsque le maréchal Ney les leur a fait rendre avec pompe, des larmes coulaient des yeux de tous les vieux soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre ces enseignes*



Dessin d'HORACE VERNET, extrait de l'*Histoire de Napoléon*, par M. P. Laurent de l'Ardèche.
(Cliché prêté par M. Plon, éditeur, 8, rue Garancière, à Paris.)

enlevées à leurs aînés par la vicissitude de la guerre. L'Empereur a ordonné que cette scène touchante fût consacrée par un tableau.

« *Le soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui tient de la tendresse : ils sont l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse.* »

« Spectacle sublime, s'écrie un narrateur du temps, dans le style pompeux de cette grande époque, spectacle sublime qui ne peut être senti comme il doit l'être, que par ceux qui savent apprécier les vertus militaires des Français ! »

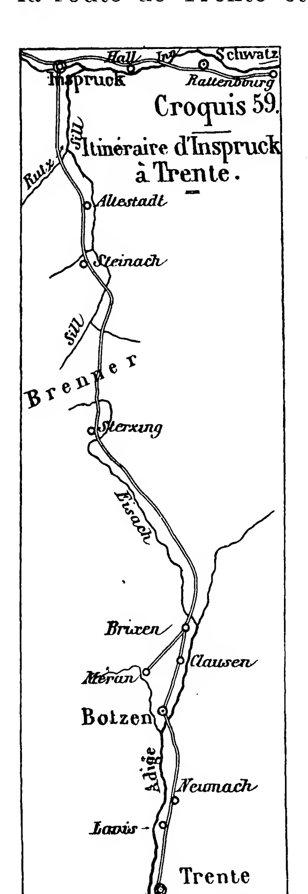
Meynier fut officiellement chargé d'exécuter l'ordre de l'Empereur, et un immense tableau, qui est actuellement dans la galerie de Versailles, représente le vainqueur d'Elchingen remettant au 76e les drapeaux retrouvés à Inspruck. Nous donnons ici la reproduction d'une bonne gravure faite sur ce tableau.

Nous donnons en même temps quatre autres reproductions de tableaux, dessins ou gravures inspirés par la scène d'Inspruck.

La gravure de Madinier, exécutée d'après un tableau de Paul Germain, est remarquable par sa naïveté et sa sincérité; le dessin d'Horace Vernet (p. 449) est, au contraire, plein de vie et de mouvement.

V. — Pointe en Italie.

Situation générale. — Par l'occupation d'Inspruck, nous étions maîtres de la route de Trente et l'armée ennemie se trouvait coupée en deux. L'archiduc Jean se jeta dans le Tyrol italien et rejoignit son frère l'archiduc Charles dans la Carniole. Le général Jellachich, poursuivi par notre 3e division, se retira dans le camp retranché de Feldkirch où il capitula.



Le général Loison reçut la mission de poursuivre l'archiduc Jean avec la brigade Roguet et le 10e Chasseurs, jusque dans le haut Adige, et d'empêcher la jonction des tronçons de son armée!

Marche vers l'Adige. — Le 9 novembre, le 2e bataillon du 76e remonta la Sille en suivant la route du Brenner, prit position à Altestadt et à Steinach et poussa des reconnaissances vers le sud pour éclairer la marche de la colonne.

Le 10, ce même bataillon, ayant toujours à sa tête le commandant Lovisi qui l'avait si brillamment conduit sur la Reuss en 1799, attaqua le Brenner, dès 7 heures du matin. La position, défendue par 11 ou 12 000 hommes, ne put être enlevée, et le 2e bataillon se replia sur l'Altestadt où le premier bataillon vint le rejoindre, le 13, avec le 69e de ligne et le 10e Chasseurs.

Le même jour, 22 frimaire (13 novembre), l'attaque du Brenner fut recommencée par notre 2e bataillon qui, cette fois, délogea l'ennemi et poussa jusqu'à Sterzing sur l'Eisach. Le sous-lieutenant Antoine Galimand reçut un coup de baïonnette au menton en forçant l'entrée de Sterzing.

Le lendemain, l'archiduc Jean, renonçant à défendre le Brenner, se retira vers Klagenfurt. En même temps Ney ordonna à Loison de gagner Botzen d'où il espérait couper la retraite au prince de Rohan si celui-ci voulait rejoindre l'archiduc.

Le 16, toute la brigade Roguet s'établit à Sterzing, moins le 1er bataillon du 76e qui reste à Steinach, formant l'arrière-garde. Le 17, la petite colonne arrive à Brixen avec le 10e Chasseurs, et cantonne : le 69e à Clausen, le 1er bataillon du 76e à Brixen. Le 2e bataillon du 76e est seul [1] à Botzen avec les grenadiers de la division et les voltigeurs du 25e. C'était une faute.

Combat de Botzen. — Le 18, à trois heures, notre bataillon est assailli en force par le prince de Rohan, secondé par les paysans tyroliens. Malgré la résistance la plus opiniâtre, il ne parvint pas à barrer le passage au corps autrichien, qui entra dans Botzen, pendant que notre bataillon prenait position plus en arrière.

« Au même instant, raconte Gouvion Saint-Cyr, toute la vallée parut couverte de feux et de paysans armés. Ce mouvement inattendu, opéré sur les derrières de nos troupes, décida un mouvement rétrograde, dont le prince de Rohan profita pour filer sur Lewig et Bassano par le val Sugana et la vallée de la Brenta [2].... »

Dans cette rude journée, le capitaine Charles Girard fut tué, le capitaine Alexandre David fut « *couvert de coups de baïonnette et de contusions* » et le sous-lieutenant Desjardins « reçut au genou droit une pierre envoyée par les habitants du Tyrol ».

Pointe sur Trente. — Retour à Inspruck. — Le 19, Loison se porta en hâte sur Botzen et s'y établit avec toute la colonne. Il était trop tard.

Le 22, le 2e bataillon du 76e, toujours à l'avant-garde, fut chargé, sous les ordres du général Colbert [3], de poursuivre l'ennemi en remontant l'Adige, avec les escadrons du 10e Chasseurs et les voltigeurs du 69e. Ce petit détachement s'avança jusqu'à Trente, puis commença à se replier, le 26.

Le 28, toute la colonne Loison était réunie entre Botzen et Britzen.

Le 29, le général Loison reprit la route d'Inspruck pour rejoindre le gros du 6e corps qui se préparait à marcher vers l'Est.

Le 76e arriva le 29 à Sterzing, le 30 à Steinach et le 1er décembre à Inspruck, où toute la division se trouva de nouveau réunie [4].

1. « Loison, dit Gouvion Saint-Cyr dans ses *Mémoires*, t. II, p. 314, ne suivit pas les instructions qu'il avait reçues et au lieu de porter 6 bataillons à Botzen, il n'y conduisit, le 17 novembre, qu'un bataillon du 76e, les grenadiers de sa division et un détachement du 25e, quoiqu'il connût l'arrivée de l'avant-garde ennemie à Terlau et les efforts qu'il faisait pour déboucher. »

2. Le prince de Rohan alla se faire prendre à Venise par Gouvion Saint-Cyr.

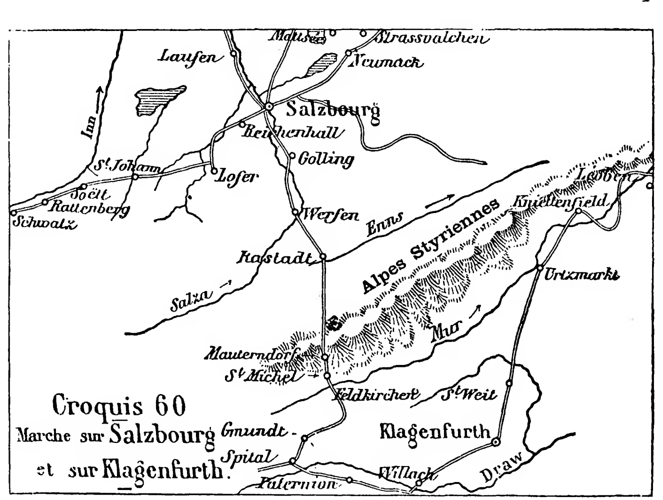
3. Commandant la brigade de cavalerie.

4. La brigade Villate (1re de la division Loison) était arrivée à Inspruck depuis quelques jours.

VI. — Marche d'Inspruck à Salzbourg et de Salzbourg à Klagenfurth.

Itinéraire jusqu'à Salzbourg. — Le 3 décembre [1], le 6e corps qui n'avait plus rien à faire dans la vallée de l'Inn prit la direction de Vienne, de manière à servir de lien entre la Grande Armée et l'armée d'Italie et à appuyer par sa présence les négociations entamées dès lendemain de la journée d'Austerlitz.

Le 76e marchant dans la colonne à sa place de bataille [2] coucha le 3 décembre à Schwatz; le 4 à Rattenberg, le 5 à Soëtt où il quitta les bords de l'Inn pour passer dans la vallée de la Salza, le 6 à Saint-Johann, le 7 à Lofer, le 8 à Reichenhall, enfin le 9 à Salzbourg, où l'on fit halte.



Croquis 60
Marche sur Salzbourg
et sur Klagenfurth.

Le 10, le 76e cantonne au nord de Salzbourg, son 1re bataillon à Strassvalchen, le 2e à Neumack avec l'état-major du régiment et le 3e [3] à Mattsée. Le 76e resta sur ces emplacements [4] jusqu'au 3 nivôse (24 décembre). A cette date il se mit en marche, dernier régiment du corps d'armée [5], sur Klagenfurth, pour y prendre ses quartiers.

Traité de Presbourg. — Napoléon avait terminé la guerre à Austerlitz « par un coup de tonnerre », suivant sa propre expression; ce n'était plus qu'une affaire de jours pour régler les conditions de la paix. Dès le 19 décembre, le maréchal Ney avait quitté le commandement du 6e corps.

Le traité de Presbourg mit officiellement fin à toutes les hostilités, le 26 décembre 1805.

Itinéraire de Salzbourg à Klagenfurth. — La marche du 6e corps [6] vers le sud se continua néanmoins; le 76e arriva le 24 à Golling, le 25 à Werfen, le 26 à

1. Ce même jour, les voltigeurs des 69e et 76e, laissés sur l'Adige en observation pendant la marche rétrograde de Loison, se replièrent sur Brixen. Ils rejoignirent ensuite leurs corps.

2. Dernier régiment de la 2e brigade de la 2e division.

Le 6e corps marche par colonnes de brigades se suivant à une journée de marche.

3. Le 3e bataillon avait rejoint le régiment à Inspruck, le 9 frimaire (30 novembre), avec un effectif de 740 hommes.

4. Le 2e bataillon rentra à Salzbourg le 21 décembre et le 3e bataillon alla le remplacer à Neumack.

5. Le mouvement du 6e corps vers le sud était commencé depuis le 21 décembre.

6. Cette marche du 6e corps s'exécuta en 10 petites colonnes, sur 2 routes. Le général Loison marcha avec la colonne formée des 1er et 3e bataillons du 76e.

Rastadt (séjour), le 28 à Mauterndorf, le 29 à Saint-Michel, le 30 à Gmundt, le 31 à Spital, le 1[er] janvier 1806 à Saint-Paternion, le 2 à Villach et enfin le 3 à Klagenfurth, où le régiment se reposa pendant quelques jours. Son effectif se composait alors de 2098 présents, 64 détachés, 212 aux hôpitaux et 43 prisonniers.

VII. — En Bavière.

Évacuation du territoire autrichien. — A la fin de janvier 1806, le 76[e] retourna à Salzbourg : il y arriva le 27 et fut cantonné à Laufen. La troupe vécut là chez l'habitant.

Le 1[er] mars, Salzbourg devant être évacué, le 76[e] se dirigea vers le Rhin, avec toute la 2[e] division. La colonne arriva, le 6 mars, à Augsbourg et y resta jusqu'au 24 (le 76[e] cantonné successivement à Holzkirchen et Tannhausen). Avant le départ d'Augsbourg, le général Loison fut remplacé à la tête de la 2[e] division par le général Marchand.

Le 76[e] devait rentrer en France par Neubrisach, quand la colonne reçut l'ordre de rester en Bavière.

Aux environs de Memmingen. — On atteignit Memmingen, le 3 avril. Le régiment eut pour cantonnements : 1[er] bataillon (34 officiers, 812 hommes présents), Memmingen même; 2[e] bataillon (22 officiers, 825 hommes présents), Walkretzhofen; et le 3[e] (15 officiers, 592 hommes présents), Almantzhofen. Le 8 mai, les 2[e] et 3[e] bataillons changèrent de cantonnement et s'établirent : le 2[e] à Babenhausen, le 3[e] à Boos. A la fin de juillet, le 3[e] bataillon fut envoyé à Ulm, puis à Landau où il rejoignit le dépôt du régiment. Tels furent les seuls changements dans la situation du 76[e] jusqu'à la fin de septembre.

Le 25 juillet, il fut passé en revue aux environs de Memmingen, par ordre du prince de Neufchâtel. L'état sommaire des régiments du 6[e] corps établi pour cette revue porte en observation [1] : *Le 76[e] régiment est parfaitement tenu : il est très bien coiffé et sa chaussure est au complet. Il lui manque quelques effets d'habillement et surtout des culottes. Les armes sont dans le meilleur état possible.* »

Le régiment est toujours aux ordres du colonel Lajonquière et des chefs de bataillon Lenud, Lovisi et Rignoux [2]. L'effectif est à peu près le même qu'au départ de Klagenfurth.

Le général de division, duc de Fezensac, donne dans ses *Souvenirs militaires* [3] un exposé intéressant de la façon dont se comportèrent les troupes d'occupation.

1. Le 76[e] est le seul des 10 régiments figurant sur l'état établi pour la revue qui soit mentionné aux observations.
2. Le dépôt, toujours à Landau, est commandé par le capitaine Prunier, qui fut remplacé, le 31 août, par le major Courtois.
3. Édités chez Dumaine en 1869. Le duc de Fezensac faisait partie de l'état-major du maréchal Ney.

« ..... Les autorités locales, dit de Fezensac (p. 93), étaient souvent traitées sans aucun égard. S'il survenait une discussion, le soldat avait toujours raison, l'habitant toujours tort... Les femmes seules savaient adoucir tant de rudesses. Malheur aux habitants, si le capitaine du cantonnement n'était pas amoureux !...

« On pense bien, en effet, que la galanterie ne fut point oubliée, et qu'avec un si long séjour et une telle intimité, elle devait même jouer un grand rôle. On peut dire que presque dans chaque logement, il y avait quelque intrigue... Quelques maris plus sages, plus heureux, si l'on veut, ne voyaient ou ne voulaient rien voir. Ainsi l'on craignait et l'on désirait à la fois notre départ... »

Mais déjà voici le moment des adieux : un nouvel orage vient d'éclater; la Prusse, avec autant d'arrogance que de témérité, a déclaré la guerre à la France; le 76e va aller dans les plaines du Nord cueillir de nouveaux lauriers.

CHAPITRE X

CAMPAGNE DE PRUSSE (1806-1807)

I. — Passage du Frankenwald.

État des troupes. — Dès le mois d'août 1806 la rupture avec la Prusse était inévitable. Le parti de la guerre était tout-puissant à la cour de Frédéric-Guillaume. La belle reine de Prusse [1], en uniforme de dragon, passait elle-même des revues et visitait les troupes dans les casernes. En septembre, l'armée prussienne envahit la Saxe sans déclaration préalable. « Nous sommes les sauveurs de tous nos frères d'Allemagne », disait le roi, entraîné à la guerre par la folle ambition de la cour de Berlin et l'orgueil insolent des vieux généraux de la guerre de Sept ans.

Napoléon ne reçut l'ultimatum de la Prusse que le 7 octobre. Il venait d'arriver à Bamberg et la Grande Armée était prête à recevoir le choc. « Elle ne laissait rien à désirer sous aucun rapport, dit Thiers [2]. Discipline, instruction, habitude de la guerre renouvelée récemment dans une campagne immortelle, forces réparées par un repos de plusieurs mois, santé parfaite, ardeur de combattre, amour de la gloire, dévouement sans bornes à son chef, rien ne lui manquait. Si elle avait perdu quelque chose de cette régularité de manœuvre qui la distinguait en quittant Boulogne, elle avait remplacé cette qualité plus apparente que solide par une assurance et une liberté de mouvements qui ne s'acquièrent que sur les champs de bataille. Ses vêtements usés, mais propres, ajoutaient à son air martial.... Cette armée héroïque, vouée désormais à une

1. La reine suivit le roi Frédéric-Guillaume jusque sur la Saale. Bignon, chargé de recueillir des renseignements, écrivait le 1er octobre à Napoléon : « Le roi est à Naumbourg avec le duc de Brunswick, le maréchal de Mollendorf, le prince Guillaume... La reine y est aussi avec de grands maux de dents... »

2. T. VII, p. 35.

guerre éternelle, ne devait plus connaître d'autres fêtes que les batailles, les entrées dans les villes conquises, l'admiration des vaincus! »

Les bataillons de guerre du 76e (1er et 2e) avaient reçu à la fin d'août un renfort de 385 hommes et en même temps un convoi de capotes neuves et de souliers de rechange.

Le 25 septembre, l'ordre du départ arriva dans nos cantonnements; le 26, le 76e se mettait en marche.

Le 6e corps [1] ne pouvait encore disposer que de deux divisions : la 2e (Marchand) [2] et la 3e (Bisson) [3]. Sa 1re division (Dupont) était détachée sous les ordres de Bernadotte. Le 6e corps avait en outre la brigade de cavalerie Colbert [4]. Comme en 1805, le 76e constituait avec le 69e la brigade Roguet (2e brigade de la 2e division).

Premier itinéraire. — Le 6e corps suivait le 4e (Soult) et devait former avec celui-ci la droite de la Grande Armée.

Napoléon, après avoir fait croire à son adversaire, le vieux duc de Brunswick, qu'il menaçait Erfurth, avait donné l'ordre de franchir le Frankenwald. L'aile droite devait déboucher par le chemin de Bayreuth à Hoff.

Le 6e corps, précédé de sa cavalerie, exécuta sa marche de concentration en trois colonnes marchant sur la même route à un jour de distance. Le 76e, dernier régiment de la 1re colonne, suivit l'itinéraire ci-après : 27 septembre, Ulm ; 28, Heidenheim ; 29, Elwangen; 30, Dinkelsbühl; 1er et 2 octobre, Anspach; 3, Nuremberg; 4 et 5, Lauff; 6, Bezenstein; 7, Pegnitz; 8, Bayreuth.

Entrée en Saxe. — Ce même jour, 8 octobre, Napoléon donna à toute l'armée l'ordre d'entrer en Saxe. « L'esprit de l'armée était excellent, dit Thiers [5]; le soldat manifestait la plus grande gaieté, et ne paraissait tenir aucun compte de quelques souffrances, inévitables dans un pays pauvre et difficile. » Le 76e arriva, le 9, à Gefrées; le 10, à Hoff, et le 11, à Schleitz [6]. Il bivouaqua, le 12, à Bronsdorf près d'Auma et, le 13, à Roda.

Le maréchal Ney se porta de sa personne jusqu'à Iéna où toute l'armée française allait se concentrer. Il y fut rejoint dans la nuit par son avant-garde.

1. Le 6e corps est toujours commandé par le maréchal Ney.
2. La division Marchand comprend les brigades Maucune et Roguet, c'est l'ancienne 2e division.
3. La division Bisson comprend les brigades Marcognet et Labassée.
4. La brigade Colbert comprend le 3e Hussards et le 10e Chasseurs.
5. T. VII, p. 87.
6. Ney écrivait de Schleitz à Berthier : « ... La division Marchand est bivouaquée sur deux lignes, la droite à la route d'Auma vers Ottersdorf, la gauche sur Grispendorf.... Malgré les marches forcées que le corps d'armée a faites consécutivement depuis treize jours, le meilleur esprit y règne. Officiers et soldats expriment à l'envi le désir d'atteindre l'ennemi. Tous brûlent de combattre sous les yeux de l'Empereur et de convaincre Sa Majesté qu'ils sont dignes d'être appelés à l'exécution de ses grands desseins. »

II. — Bataille d'Iéna.

Préliminaires. — Cependant Brunswick, éclairé par les premiers combats, s'était hâté de faire volte-face. Il marchait maintenant vers l'Elbe où il espérait arriver avant les Français pour leur disputer le passage.

De son quartier général de Géra, Napoléon suivait les mouvements de son adversaire et n'attendait que l'occasion de tomber sur son flanc pendant sa marche. Cette occasion se présenta le 14 octobre.

La journée du 14 octobre. — Pendant que le maréchal Davout, avec les trois immortelles divisions Gudin, Friant et Morand, lutte victorieusement contre le gros de l'armée de Brunswick, pendant que l'Empereur lui-même met en pleine déroute les corps de Hohenlohe et de Ruchel, la 2ᵉ division du 6ᵉ corps hâtait sa marche vers le champ de bataille.

Le 6ᵉ corps envoya son avant-garde vers dix heures du matin et contribua au succès en débordant le village de Vierzehnheiligen que les Prussiens voulaient reprendre à tout prix, mais le 76ᵉ ne rejoignit son avant-garde qu'à Weymar [1], dans la nuit du 14 au 15, après une marche de quinze lieues.

Les soldats arrivèrent à leur bivouac sur l'Ilm harassés de fatigue, et l'on eut beaucoup de peine à leur faire faire la soupe. Nous étions vainqueurs; aussi le lendemain, la gaieté avait reparu et la fatigue était oubliée.

Depuis l'ouverture de la campagne, le régiment n'avait pour ainsi dire pas encore vu l'ennemi. D'après l'état des troupes du 6ᵉ corps établi le 22 octobre, le 76ᵉ avait, à cette date, 22 hommes seulement hors de combat : 3 tués, 17 blessés, et 2 prisonniers, sur un effectif de 2443 hommes.

Quoi qu'il en soit, sur le drapeau actuel du 76ᵉ : IÉNA, 1806, a été inscrit. C'est sans doute pour faire rejaillir sur le régiment la gloire éclatante dont se couvrirent dans cette journée les bataillons du 6ᵉ corps qui furent engagés. C'est peut-être aussi pour nous rappeler, par le nom de la plus belle journée de la campagne, les brillantes étapes que le 76ᵉ parcourut en 1806 : Erfurth, Magdebourg, Berlin…

C'est peut-être enfin pour que nous qui, en 1870, avons eu la douleur de voir la Prusse, après six mois de luttes terribles, arracher à la France deux belles provinces, nous gardions au cœur une espérance, en nous souvenant qu'en 1806, nos aînés du 76ᵉ ont vu l'armée française anéantir en quelques heures toute l'armée prussienne et soumettre aux lois du vainqueur le royaume de Prusse tout entier.

1. Tout le 6ᵉ corps bivouaqua autour de Weymar; Ney écrivit de cette ville, le soir de la bataille : « … Les quatre régiments de la 2ᵉ division sont bivouaqués sur les hauteurs en arrière de Weymar (rive droite de l'Ilm)… »

III. — *Capitulation de Magdebourg.*

Prise d'Erfurth. — Dès le 15 octobre, Murat marcha sur Erfurth avec sa cavalerie et se fit appuyer par l'infanterie du 6e corps.

La place fut investie. Elle était entourée de bonnes murailles et pourvue d'un matériel considérable; mais elle n'avait pour défenseurs que 14 ou 15 000 fuyards qui se rendirent sans combattre. On y recueillit 6000 blessés prussiens, 9000 prisonniers et un butin immense.

Le 76e passa la nuit au bivouac autour d'Erfurth. Il se mit en marche le lendemain : le 6e corps était chargé de poursuivre le gros de l'armée prussienne. Le 4e corps le suivait à un jour de marche.

Siège de Magdebourg. — Le roi Frédéric-Guillaume avait donné le commandement de son armée au prince de Hohenlohe. Celui-ci la dirigea sur l'Elbe, vers Magdebourg.

Dès le 2 octobre, Bignon donnait sur Magdebourg les renseignements suivants : « Cette place, regardée maintenant comme le rempart de la Prusse, si une place de guerre pouvait être le rempart d'un royaume, a été réparée et mise sur le pied le plus respectable, particulièrement depuis que la cession de Wésel a redoublé son importance. On la regarde comme extrêmement forte et comme ne pouvant être prise qu'à la suite d'un siège long et meurtrier. Magdebourg a, en temps de paix, une garnison de 10 à 12 000 hommes. On dit qu'il en faut 20 000 pour la défendre. »

Les Prussiens avaient trop peu de chemin à faire pour qu'il fût possible de les devancer à Magdebourg; mais en les harcelant sans cesse, en ne leur laissant pas un seul jour de repos, on ne leur permit pas de se réorganiser : c'était déjà un sérieux résultat.

Dans la poursuite de l'armée de Hohenlohe, le 76e atteignit Gross-Fauern le 16 octobre; bivouaqua, le 17, en arrière de Sondershausen; le 18, à Nordhausen; le 19, à Hassfeld; le 20, à Alberstadt, à gauche de la route de Magdebourg; le 21, à Germesleben, entre Asleben et Alkendorf. Il arriva, le 22, devant la place, dont l'investissement commença.

Investissement. — Le régiment bivouaqua devant Magdebourg à Gross-Ottersleben, sur la rive gauche de l'Elbe [1].

Hohenlohe n'était resté que deux jours à Magdebourg. Le vieux gouverneur de la place, M. de Kleist, n'avait d'autre approvisionnement que celui qui était

1. L'effectif des bataillons de guerre du 76e relevé sur la situation du 1er novembre 1806 est le suivant : 1er bataillon (commandant Lenud) : 40 officiers et 1203 hommes présents; 2e bataillon (commandant Laplane) : 25 officiers et 1013 hommes présents. L'effectif total, y compris les absents, les hospitalisés, etc., est de 2441.

indispensable à la garnison. Aussi, après avoir pourvu aux premiers besoins des fuyards, et leur avoir donné un peu de pain, il avait refusé de les nourrir plus longtemps, pour ne pas diminuer ses ressources. L'encombrement produit par les bagages dans l'intérieur de la ville n'avait même pas permis d'y loger les troupes qui avaient dû bivouaquer sur la rive droite.

Cédant donc aux instances du gouverneur, Hohenlohe avait repris sa marche vers le nord, pendant que le 6e corps [1] achevait l'investissement.

Capitulation. — Ney, s'étant procuré quelques mortiers, fit lancer en l'air deux ou trois bombes pour appuyer ses menaces de bombardement. Il réussit ainsi à intimider la population qui entoura l'hôtel de M. de Kleist en le suppliant de ne pas exposer la ville à des ravages inutiles.

Magdebourg se rendit, le 8 novembre. La garnison, forte de 18 000 hommes, déposa les armes devant les troupes du 6e corps et fut dirigée prisonnière sur Mayence. Des compagnies tirées de tous les régiments du 6e corps furent chargées de la conduite.

IV. — Combat de Soldau.

Marche sur Berlin. — Le maréchal Ney resta à Magdebourg jusqu'au 17 novembre; mais la 2e division du 6e corps fut dirigée sur Berlin. Le 76e quitta Magdebourg, le 13 novembre, pour aller à Mokem. Le 14, il arriva à Ziesau; le 15 à Brandebourg, le 16 à Potsdam, où quelques jours avant, le vainqueur d'Iéna avait été méditer sur la tombe du vainqueur de Rosbach et s'était saisi de l'épée de Frédéric, de sa ceinture et de son cordon de l'Aigle Noir, pour en faire don aux Invalides.

Le 17 novembre, le 76e entra à Berlin. Il n'y resta que deux jours : les Russes s'approchaient de Varsovie et l'Empereur avait résolu d'aller au-devant d'eux en se portant sur la basse Vistule où les Prussiens avaient encore quelques détachements. — Une nouvelle et rude campagne allait commencer contre les Russes : « C'est dans cette terrible campagne, dit le commandant Parquin [2], que l'opiniâtreté russe inspira à nos soldats ce dicton très vrai : « *Il ne suffit pas de tuer un Russe, il faut encore le pousser pour qu'il tombe.* »

Marche sur Thorn. — Le 6e corps se mit en marche en plusieurs colonnes [3] par la route de Posen. Le 76e coucha à Munchberg, le 19 novembre;

1. Soult continua la poursuite, pendant que Ney fit l'investissement. Le commandant du 6e corps n'accepta même ce rôle qu'à regret. Le 24, il écrivait au maréchal Berthier : « ... Elle (Votre Altesse) croira sans peine que la position où je suis doit me paraître fâcheuse, à moi qui pendant toute ma vie militaire ai été employé aux avant-postes, où je pourrais être plus utile qu'en restant en observation devant une place... »

2. *Souvenirs et campagnes du commandant Parquin*, édités en 1892.

3. La 3e division suivit la 2e en ayant sa tête de

à Francfort-sur-l'Oder, le 20 et le 21; à Zilenzig, le 22; à Meseritz, le 23; à Betchen, le 24; à Penne, le 25; à Lussowo et Kierch, le 26, en arrière de Posen. Il entra, le 27, dans cette place importante, autour de laquelle tout le 6e corps fut réuni du 25 au 30 novembre [1].

Le 1er décembre, le 6e corps reprit la marche sur Thorn. La 2e brigade de la division Marchand (69e, 76e) y arriva le 7 décembre, après avoir traversé Gnesen, Willatowo, Kwiecizewo, Inowradaw, Gnirkowo et Schulit.

Pendant ces marches pénibles, dans un pays aride, marécageux et glacial, nos soldats « étaient, comme toujours, gais, confiants et trouvaient dans la nouveauté même du pays qu'ils parcouraient, le sujet de plaisanteries piquantes, plutôt que de plaintes amères. D'ailleurs le bon accueil des habitants [2] les dédommageait de leurs peines; car, sur les routes et dans les villages, les paysans accouraient à leur rencontre, leur offrant les vivres et les boissons du pays [3]. »

Manœuvres sur la rive droite de la basse Vistule. — Le 6e corps resta quelques jours aux environs de Thorn, le 76e à Thulzno. Les Russes, à notre arrivée sur la Vistule, s'étaient concentrés entre la Narew et l'Oukra. Napoléon, dont l'armée s'étendait de Varsovie à Dantzig [4], aurait voulu en finir avec eux par un coup d'éclat.

Pendant qu'il les fit attaquer par le gros de ses forces, il chargea Ney de manœuvrer de manière à séparer de la masse des Russes le corps prussien commandé par le général L'Estocq [5] (environ 15 000 hommes).

Le mouvement du 6e corps commença le 18, par Gollub et Strasburg. Le 23, la division Marchand s'empara de Gurzno et fit quelques prisonniers. Le 24, L'Estocq fut poursuivi jusqu'au delà de Knesbrock. Le 25, il s'était concentré à Lautenburg, Soldau et Mlawa.

Le 76e à Soldau. — Soldau était le centre de la position occupée par L'Estocq. Cette petite ville, couverte par un marais impraticable que l'on traverse sur une digue étroite et longue de 7 à 800 toises, était défendue par 6000 fantassins, 1200 cavaliers et 20 pièces de canon.

« *Je n'ai fait attaquer cette position que par deux régiments, le 69e et le 76e, qui se sont extrêmement distingués* », écrivait de Mlawa, le 26 décembre, le général Marchand, dans son compte rendu au maréchal Ney.

Laissons maintenant la parole au commandant du 6e corps [6].

colonne à trois journées de marche en arrière de la tête de la 2e division. Tout le pays jusqu'à la Vistule avait été traversé au commencement de novembre par Davout, Augereau et Lannes, sous le commandement en chef de Murat.

1. Le 76e cantonna, le 29, autour de Posen, et, le 30 novembre, à Schwezens.

2. On était alors en pleine Pologne et les Polonais voyaient en nous des sauveurs.

3. Thiers, t. VII, p. 263.

4. Le maréchal Lefèvre assiégeait cette place.

5. On écrit habituellement le nom de ce chef prussien en un seul mot; nous avons adopté l'orthographe « L'Estocq » d'après la signature même du général.

6. Lettre du maréchal Ney au maréchal Berthier, de Dlutow près de Zielun, le 27 décembre 1806. Le IXe bulletin de la Grande Armée, daté de Golymin, 28 décembre, raconte aussi le combat de Soldau, mais le récit du maréchal Ney est plus complet.

Les ponts [1] étaient en partie détruits; 2 pièces de 12 enfilaient la chaussée et une batterie de 6 pièces la battait de flanc. Tous ces obstacles ont été surmontés avec une extrême audace. Les voltigeurs du 69e ont passé les ponts, sur les poutres, sous un feu très vif. *3 compagnies du 76e suivaient et les 2 pièces de 12 ont été enlevées à la baïonnette* [2].

L'affaire alors est devenue très chaude. L'ennemi a opposé une résistance opiniâtre; mais enfin, poussé de rue en rue à coups de baïonnette, il a été entièrement jeté hors de la ville....

Le général Lestocq, furieux d'être chassé d'une position qu'il jugeait inattaquable, a réuni ses officiers et leur a fait jurer de reprendre la ville pendant la nuit. Et en effet depuis sept heures jusqu'à minuit, il a fait quatre attaques successives qui ont été vivement repoussées, quoique l'ennemi y ait montré un courage tenant du désespoir....

Les 69e et 76e ont rivalisé de courage....

Le général L'Estocq s'est mis en retraite, le 26, à 2 heures du matin, sur Neidenburg. La brigade engagée avait eu 50 tués et 200 blessés; l'ennemi laissait entre nos mains 2 canons [3], un drapeau, 300 prisonniers; il avait perdu 600 hommes tués ou blessés.

Hivernage. — Le même jour, les Russes avaient été battus à Pultusk et Golimin. L'armée française allait donc pouvoir prendre ses quartiers d'hiver. La division Marchand s'établit aux environs d'Osterode, couverte par la Passarge. Les soldats logeaient dans les villages, protégés dans leurs cantonnements par un rideau de cavalerie et d'infanterie légère.

Jusqu'au 20 janvier 1807, on passa le temps à réunir les bestiaux dispersés et à fouiller les campagnes pour y découvrir les blés et les légumes cachés sous terre par les habitants en fuite. Les premiers jours furent très pénibles à cause des pluies incessantes; mais peu à peu la situation s'améliora. « Les vins, dit Thiers, nécessaires à la santé du soldat et à sa bonne humeur,... arrivaient aussi.... L'infatigable Ney... faisait des expéditions hardies, mettant ses soldats en traîneau dès qu'il gelait, et maraudait jusqu'aux portes de Kœnigsberg... »

V. — Campagne d'hiver.

Le 6e corps attaqué par l'armée russe. — Cependant le général Benningsen, qui venait d'être nommé généralissime de l'armée russe, avait résolu de tourner l'armée française par sa gauche. Masqué par les bois et les marais,

1. Le maréchal Ney parle ici des ponts sur lesquels reposait de distance en distance la digue servant de chaussée.

2. Sabon, apprenti horloger de Genève, qui fit les campagnes de 1806 et 1807, comme chef de musique du 69e, dit dans ses Mémoires, publiés en 1858 (Carouge, très rare), sous le titre : MÉMOIRES DU PETIT LOUIS :

« Notre brigade (69e et 76e) eut plusieurs combats à soutenir contre 14 000 Prussiens qui fuyaient devant nous. A Soldau, ils coupèrent le pont; mais à la faveur de la nuit, le 25 décembre, nos sapeurs le rétablirent; la ville fut occupée par nous à 3 heures du matin, *sans qu'il fût nécessaire de donner un coup de baïonnette*, mais bien après une fusillade soutenue, qui valut au colonel Brun des compliments mérités, de la part de l'Empereur, qui avait envoyé là un général sans énergie, lequel faillit faire manquer l'expédition. Elle ne réussit que parce que le colonel prit tout sous sa responsabilité. Nous étions seulement 5000 combattants, sans artillerie, pour en poursuivre 14 000. » Les Mémoires de Sabon sont en contradiction sur plusieurs points avec le rapport du maréchal Ney. L'extrait que nous avons donné nous a paru néanmoins très intéressant à consulter.

3. Le IXe bulletin de la Grande Armée dit : « 6 canons et quelques drapeaux ».

il avait quitté l'ancienne position d'où il menaçait notre droite et était arrivé à Heilsberg sur l'Alle, lorsque, le 21 janvier, il se heurta aux troupes du maréchal Ney, qui, de ce côté, formaient une pointe en avant de la ligne des cantonnements français.

L'Empereur avait interdit à ses lieutenants de dépasser les limites assignées à leurs quartiers; aussi manifesta-t-il d'abord un grand mécontentement. Mais, quand il eut acquis la certitude que le gros de l'armée russe était sur l'Alle, il sut gré au maréchal Ney de lui avoir donné l'éveil, et leva aussitôt ses cantonnements pour marcher à l'ennemi.

Ney prit position avec Bernadotte sur le plateau d'Osterode et soutint le choc avec son audace et sa vigueur accoutumées jusqu'à ce que Benningsen, qui avait espéré tomber à l'improviste sur nos cantonnements, se mît en retraite en apprenant l'arrivée de l'armée française.

Premier combat de Deppen. — Le 6e corps, alors dégagé, marcha vers la Passarge. Il fut attaqué à Waltersdorf, près de Deppen, par le général prussien L'Estocq qu'il était spécialement chargé de contenir.

« La fusillade est forte, je marche à l'ennemi vers Wuchsnick et Waltersdorf », écrivait au crayon le maréchal Ney, des hauteurs de Wuchsnick, à une heure de l'après-midi. La division Marchand se forma en quatre colonnes et se porta hardiment sur Truckeinen et Gertzogswalde, pendant qu'à sa gauche la division Bisson, formée en bataille devant Waltersdorf, lui servait de pivot.

« L'attaque de l'infanterie a été vigoureuse, *l'ennemi a été culbuté de toutes les positions au pas de charge* jusqu'à Alt Reichau [1]. »

L'Estocq se mit en retraite, laissant en arrière-garde 5 ou 6000 grenadiers et 2000 cavaliers. La division Marchand accentua alors son mouvement, sous la protection d'une belle charge de dragons, et déborda complètement la gauche des Prussiens.

La déroute de l'ennemi était complète. Le 76e fut lancé, avec le 69e, à la poursuite des fuyards. Il les conduisit, la baïonnette dans les reins, jusqu'à Mohringen. Les trophées de la journée furent un drapeau, un canon et 3000 prisonniers, au nombre desquels le général major von Kluchzner et 37 officiers.

La nuit venue, le 76e revint bivouaquer devant Liebstadt où tout le 6e corps était réuni. Il y resta au repos le 6. Le lendemain, il reprenait la marche en se dirigeant sur Kreutzbourg à la poursuite des Prussiens. Il coucha, le 7, à Landsberg; mais il arriva trop tard, le 8, pour prendre part à la bataille terrible qui se livrait à Eylau, à quelques lieues en avant de sa droite. La division Marchand ne put mettre en ligne que sa 1re brigade et seulement à la chute du jour.

1. Compte rendu du maréchal Ney, envoyé de Liebstadt, le 5 février, à onze heures du soir.



Nouvel hivernage. — Après la journée d'Eylau, les deux armées avaient besoin de repos. Le 6e corps eut encore quelques affaires brillantes qui assurèrent la sécurité de ses cantonnements. Le 76e ne fut pas engagé.

Le maréchal Ney établit définitivement son quartier général à Guttstadt. Le 76e cantonna dans la vallée même, et sauf une prise d'armes au commencement de mars, il resta aux environs de Guttstadt jusqu'au 5 juin [1].

Nos troupes, couvertes par leurs avant-postes établis en face des grand'gardes russes, employaient leur temps à élever des ouvrages de campagne et à construire des abatis, pour augmenter la valeur défensive de leurs positions.

Les régiments reçurent des renforts, et quelques modifications furent faites dans l'organisation des corps. Le 2e bataillon du 76e changea encore de chef; le commandement en fut donné au chef de bataillon de Zimmer.

La division Marchand prit enfin le nom de 1re division [2] et la division Bisson devint 2e. Le général de brigade Roguet passa à la division Bisson et fut remplacé à la division Marchand par le général Marcognet [3]. Dans la division Marchand, les 39e et 69e de ligne changèrent de brigade entre eux; de sorte que désormais le 76e fera brigade avec le 39e (brigade Marcognet), 2e brigade de la 1re division (Marchand).

L'Empereur profita du répit que la rigueur de la saison imposait aux deux armées pour récompenser les officiers, sous-officiers et soldats qui s'étaient fait remarquer par leur courage depuis le commencement de la guerre.

Par décret du 14 avril 1807 [4], les capitaines Badin François, Cassant François, Bellanger et La Grenade, les lieutenants Donadieu, Gicquel et Barba Pierre, les sous-lieutenants Cucu et Michel, le sergent-major Bourcier, les sergents Dupieux, Imbert, Barbier et Germain, les caporaux Brunot et Lachambre, le grenadier Pointier et le fusilier Murine furent nommés membres de la Légion d'honneur.

L'effectif du 76e avait été renforcé de plus de 500 hommes [5].

1. Dans le compte rendu du maréchal Ney au maréchal Berthier, à la date du 25 février 1807, le commandant du 6e corps dit que le 69e et le 76e formant réserve, tiendront garnison à Guttstadt, et garderont par des postes extérieurs toutes les communications qui aboutissent à la ville sur les deux rives de l'Alle, ainsi que le pont de Kosen. Il ajoute : Les compagnies de voltigeurs des 50e, 59e, 69e et 76e, qui continuent à rester sous les ordres du général Lassalle, occuperont les mêmes villages que les régiments de cavalerie.

2. L'ancienne 1re division (division Dupont) ne cessa que le 1er février 1807 de compter au 6e corps dont elle était cependant détachée depuis la prise d'Ulm en 1805.

3. Le général Marcognet, appartenant depuis longtemps au 6e corps, était bien connu du 76e. « Le jour de la prise de Scharnitz, que sa brigade attaquait de front, Marcognet, dit le duc de Fezensac dans ses Souvenirs, ordonna à un tambour de rester près de lui en portant une tête de chou au haut d'une perche et de l'abattre, s'il était tué. Il dit ensuite à haute voix au 25e Léger qui allait escalader le rempart : *Tant que vous verrez la tête du chou, vous direz : Pierre Marcognet est là. Si vous ne la voyez plus, le colonel prendra le commandement.* » Tel est le chef sous les ordres duquel le 76e va aborder l'ennemi.

4. Le 31 mars, Napoléon écrivait d'Osterode au major général : « Vous enverrez à chaque maréchal ce qui, dans les dispositions suivantes, concerne son corps d'armée, et sans que l'un connaisse ce qui regarde l'autre.

« 1° Il est accordé aux régiments dont l'état suit : dix-huit aigles de la Légion d'honneur, dont neuf aux officiers et neuf aux sous-officiers et soldats qui se sont fait remarquer par leur courage et leur bonne conduite depuis le commencement de la guerre de la quatrième coalition.... » Le 76e figure sur cette liste. Cette lettre était la préparation du décret du 14 avril.

5. Voir les chiffres après la journée de Friedland.

VI. — Combats de Guttstadt et de Deppen.

Journée du 5 juin. — Benningsen avait établi son armée autour d'Heilsberg sur l'Alle, où il avait construit un vaste camp retranché. Il en sortit le 5 juin [1], espérant toujours surprendre nos quartiers, et cette fois encore ce fut le 6e corps qui supporta le premier choc.

Attaqué dès 6 heures du matin par des forces très supérieures, le 6e corps s'est rapidement déployé. Le 76e a reçu l'ennemi avec une extrême vigueur à Amt-Guttstadt. « Vers midi, écrivit Ney à Davout, *l'action était tellement vive que toutes les brigades tour à tour et souvent les divisions réunies n'ont cessé de faire le feu de deux rangs et de bataillon.* »

A 2 heures, la retraite a commencé sur Deppen et Ankendorf. Le 6e corps était débordé par ses deux ailes depuis 8 heures du matin. Néanmoins le mouvement rétrograde s'est effectué « *dans le plus grand ordre et avec un ensemble qu'on obtient rarement dans une affaire aussi chaude...* » [2].

Pendant cette journée, qui fut une des plus rudes pour le 76e, le régiment dut s'arrêter plusieurs fois pour se former en carré et recevoir les nombreuses charges de cavalerie que les Russes ont « multipliées avec obstination » [3]. Pas un seul peloton n'a été rompu; mais les pertes ont été grandes : le 6e corps a eu environ 1800 tués ou blessés, l'ennemi un nombre quadruple. Au 76e, le lieutenant Louis Robin et le sous-lieutenant Jérôme Nasiès ont été tués; le capitaine Alexandre David a reçu un coup de feu à la cuisse droite, les lieutenants Louis Vigne et Rispaud d'Aiguebelle furent légèrement blessés et le lieutenant Jean Quoniam reçut un coup de feu à la main gauche.

Journée du 6 juin. — Le lendemain, dès 5 heures du matin, le 6e corps fut assailli de nouveau par des forces supérieures [4]. « Nos troupes se battent bien. Elles sont braves. Elles l'ont prouvé dans la journée d'hier », écrivait du Tailly, à 6 heures du matin.

1. Napoléon avait pris ses dispositions pour attaquer le 10. Il fut devancé de cinq jours, mais ses troupes étaient déjà rassemblées au bivouac et prêtes à combattre.
2. Lettre de Ney à Berthier datée d'Ankendorf, le soir même de l'engagement.
3. Lettre de Ney à Davout.
4. Le général du Tailly, chef d'état-major du 6e corps, estima, à six heures du matin, les forces de l'ennemi à 25 ou 30 000 hommes. A midi, le maréchal Ney écrivait à l'Empereur : « La journée d'hier a été glorieuse pour le corps d'armée,... celle d'aujourd'hui est une vraie bataille livrée avec 9 régiments et environ 600 cavaliers contre au moins 10 000 hommes de cavalerie, 30 000 d'infanterie et plus de 60 bouches à feu. »
L'écrivain russe Plotho, parlant de la journée de Deppen, s'exprime ainsi : « Les Français, maîtres passés dans l'art de la guerre, résolurent, ce jour-là, le problème si difficile d'entreprendre sous les yeux d'un ennemi de beaucoup plus fort et pressant vivement, une retraite devenue indispensable et de la rendre le moins préjudiciable possible. Ils s'en tirèrent avec le plus grand savoir-faire. Le calme et l'ordre, en même temps que la plus grande rapidité qu'apporta le corps de Ney à se rassembler au signal de trois coups de canon; le sang-froid et la circonspection attentive qu'il mit à exécuter sa retraite, pendant laquelle il opposa une résistance renouvelée à chaque pas et sut tirer partie en maître de chaque position, tout cela prouva le talent du capitaine qui commandait les Français et l'habitude de la guerre portée chez eux à la perfection... »

A 11 heures, débordé comme la veille, le 6e corps dut rétrograder. Le mouvement s'est effectué par échelon de division sous la protection de l'artillerie. Arrivé au défilé de Deppen, il eut à soutenir le choc d'une charge générale par laquelle Benningsen espérait jeter le désordre dans nos rangs. « Mes régiments, écrivit Ney à l'Empereur, *ont alors exécuté le feu de deux rangs et de bataillon comme à la manœuvre. Les conscrits se sont montrés dignes des anciens soldats...* Enfin tous les généraux, colonels et officiers, ont rivalisé de bravoure et de vigueur. »

A 3 heures, les Russes renoncèrent enfin à nous entamer. Après avoir pris et repris six fois le village de Deppen, ils se replièrent enfin, laissant le maréchal Ney maître de ce point et du pont sur la Passarge.

Les pertes de l'ennemi étaient encore doubles des nôtres. Au 76e, le lieutenant Vigne, blessé la veille, avait été tué; le capitaine Claude-René Bellanger, les sous-lieutenants Adolphe Paulin et Pierre-Benoist de Tarbé étaient blessés; le sous-lieutenant Charles-Eugène Montoviller avait reçu un coup de feu au teton droit [1].

Retraite des Russes. — Le sang-froid et la valeur du 6e corps avaient permis à l'armée de se former. Ney, il est vrai, avait été obligé de céder le terrain; « mais, comme le dit Giguet [2], il eut la gloire de pénétrer les desseins de l'ennemi, de contenir les têtes de colonnes qui cherchaient à l'envelopper, et enfin de les prévenir sur la Passarge sans être entamé ».

Napoléon, au premier coup de canon, avait appelé à lui ses intrépides lieutenants, Davout, Lannes, Mortier, Murat. Dès le 6 au soir, il franchit la Passarge. Bientôt Guttstadt est enlevé; et Benningsen, rejeté dans son camp d'Heilsberg, est coupé de L'Estocq qui, filant le long du Frische Haf, se retire sur Kœnigsberg.

VII. — Bataille de Friedland.

Marche générale vers Kœnigsberg. — Le 6e corps, dégagé par l'entrée en ligne de toute l'armée, se reposa pendant deux jours sur la rive gauche de la Passarge, en arrière de Deppen. Le 9 juin, il se remit en marche pour prendre part aux grandes opérations qui se préparaient.

Napoléon, après avoir inutilement fait assaillir Benningsen dans son camp retranché d'Heilsberg, renonça à le déloger de vive force et se dirigea sur Eylau avec Soult, Davout et Murat, pendant que Lannes (3e corps) et Mortier (8e corps)

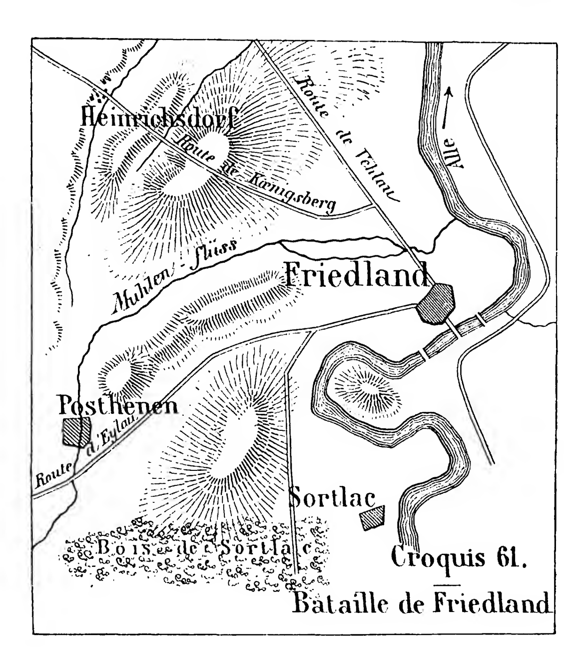
1. D'après l'état des pertes certifié par l'adjudant commandant Béchet, le 76e a eu du 5 au 10 juin : 3 officiers et 3 soldats tués, 26 officiers et 265 soldats blessés et 43 soldats égarés ou pris. C'est le régiment du 6e corps qui a été le plus éprouvé et qui a laissé le moins de prisonniers aux mains de l'ennemi.

2. T. II, p. 212.

recevaient l'ordre de descendre le cours de l'Alle par la rive gauche. Cette manœuvre menaçait directement Kœnigsberg, dernier boulevard de la monarchie prussienne.

Benningsen prit alors une résolution énergique : il brûla les ponts de l'Alle, leva son camp d'Heilsberg et descendit en toute hâte le cours de la rivière par la rive droite, pour aller prendre position sur le Prégel, et y défendre l'ancienne capitale de la Prusse teutonique.

Arrivé devant Friedland, il crut surprendre l'armée française dans sa marche de flanc. Le 13 juin, il commença à passer l'Alle, refoula les éclaireurs de Lannes qui arrivaient à Friedland par la rive gauche, et se disposa à livrer bataille le lendemain. Le 13, en se jetant avec toutes ses forces sur le 5e corps français, puis sur le 8e qui suivait de près, Benningsen pouvait peut-être les écraser; le 14, il était trop tard.



Croquis 61.
Bataille de Friedland

Le 6e corps se dirige sur Friedland. — Dans le mouvement général de l'armée française, le 6e corps et le 1er avaient reçu l'ordre de suivre le 3e et le 8e. Comme nous l'avons dit, le 6e corps avait quitté Deppen, le 9 juin. Le 76e coucha le soir à Guttstadt. Tout le corps d'armée fut concentré autour de ce point. Le 10, le régiment arriva à Launau où il passa la journée du 11. Le 12, il atteignit Eichorn et le 13, Smoditten. La division Marchand tenait la tête du 6e corps.

Aussitôt que l'Empereur fut informé de la résistance qu'avait trouvée le 3e corps, il ne douta plus que Benningsen eût l'intention de gagner Kœnigsberg en passant l'Alle à Friedland et il ordonna, le 13 au soir, à Ney et à Victor [1] de se diriger sur cette ville dès le lendemain matin.

Déploiement de l'armée russe. — Lannes avait pris position à Posthenen et s'étendait de Sortlac à Heinrichsdorf, gardant ainsi la route d'Eylau et celle de Kœnigsberg.

Benningsen, sentant bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre, commença à se déployer dès 3 heures du matin : Gortschakoff à droite, Bagration à gauche, entre le Muhlen-Flüss et l'Alle, avec deux divisions, la garde impériale russe et tous les détachements de chasseurs. La plus grande masse de sa cavalerie était

1. Victor commandait le 1er corps en l'absence de Bernadotte, qui avait été blessé au cou à Guttstadt.

dans la plaine qui s'étend au nord du Muhlen-Flüss. La cavalerie de la garde, sous le général Kollogribof, se rangea derrière le corps Bagration.

Lannes, aidé par les grenadiers d'Oudinot et la cavalerie de Grouchy, contint l'ennemi sur tout le front jusqu'à 7 heures. Enfin Mortier arriva; Lannes lui céda la gauche de sa ligne.

Le 6e corps est chargé d'enlever Friedland. — Cependant les Russes avaient achevé leur déploiement et devenaient de plus en plus pressants sur tous les points. Lannes, inquiet de la lutte homérique qu'il soutenait depuis plus de 8 heures avec 26 000 hommes contre 75 000, avait envoyé successivement tous ses aides de camp à l'Empereur avec ordre de « crever leurs chevaux pour le rejoindre ».

Il était midi, lorsque Napoléon, le visage rayonnant de joie, arriva au galop. « *C'est aujourd'hui le 14 juin*, disait-il autour de lui, *c'est l'anniversaire de Marengo, c'est un jour heureux pour nous!* »

L'arrivée de l'Empereur, qui précédait les 6e et 1er corps, donna à tous une ardeur nouvelle. Lannes, dit M. Derode [1], lui exposa la situation. Oudinot impatient vint à lui : « Je vous amène l'armée, lui dit l'Empereur, elle me suit. » Puis parcourant des yeux la plaine : « Où est l'Alle? — Là, répondit Oudinot en étendant le bras derrière l'ennemi; puis avec son langage militaire : *je lui mettrais le cul à l'eau, si j'avais du monde, mais j'ai usé mes grenadiers.* »

Les dispositions suivantes furent arrêtées sur-le-champ : refouler Bagration et enlever à tout prix Friedland, pendant qu'on retiendrait Gortschakof dans la plaine, pour le jeter ensuite dans l'Alle, quand tous les ponts seraient détruits.

Le maréchal Ney, précédant son corps d'armée, avait rejoint le groupe des généraux qui entouraient l'Empereur. Celui-ci le saisissant par le bras, et lui montrant Friedland, les ponts et les Russes accumulés en avant : « Voilà le but, lui dit-il, marchez-y sans regarder autour de vous; pénétrez dans cette masse,... entrez dans Friedland, prenez les ponts et ne vous inquiétez pas de ce qui pourra se passer à droite et à gauche ou sur vos derrières. L'armée et moi, nous sommes là pour y veiller.

« Ney, dit Thiers, bouillant d'ardeur, tout fier de la redoutable tâche qui lui était assignée, partit au galop pour disposer ses troupes en avant du bois de Sortlack [2]. Frappé de son attitude martiale, Napoléon, s'adressant au maréchal Mortier, lui dit : Cet homme est un lion. »

Le 76e entre en ligne. — La division Marchand fut disposée en ligne de colonnes de bataillon, ayant sa droite à la lisière sud du bois de Sortlack. Le 76e

1. *Nouvelle relation de la bataille de Friedland*, par M. Derode, p. 39. Cet ouvrage a été publié chez Anselin, passage Dauphine, à Paris, en 1839.

2. Bois épais entre Posthenen et l'Alle que, plusieurs fois depuis le matin, les Russes avaient vainement tenté d'enlever.

formait la gauche de cette division. Il avait lui-même à sa gauche, dans le même ordre, la division Bisson. Derrière le 6e corps, la division de dragons de Latour-Maubourg et les cuirassiers hollandais étaient prêts à le soutenir.

Attaque de Friedland. — L'Empereur attendit que toutes les troupes aient gagné leurs emplacements : le 6e corps à l'extrême droite, ayant à sa gauche le 1er corps, puis le 3e à Posthenen. Quand il leur eut donné une heure de repos et qu'elles furent abondamment ravitaillées en munitions, il fit donner le signal de l'attaque par trois salves de vingt pièces réunies à Posthenen. Il était cinq heures du soir.

Précédé d'une nuée de tirailleurs, le 6e corps s'avance aussitôt hors du bois par échelons de division; la division Marchand, aile droite, constituant le 1er échelon dont le 76e forme la droite[1]. Le village de Sortlack est enlevé.

Bagration surpris, lance la cavalerie de la garde russe : le 76e forme les carrés, puis le 39e, puis toute la division Marchand; pendant que les dragons de Latour-Maubourg et les cuirassiers hollandais, passant dans les intervalles des bataillons, abordent la garde russe et la ramènent jusque dans Friedland.

Ney porte alors en avant la division Bisson, son échelon de gauche, et appuie à l'Alle le 76e, droite de la division Marchand. La situation était critique. Battues de front par une artillerie puissante, prises de flanc par des batteries que Benningsen avait postées sur le mamelon de la boucle que forme la rivière entre Sortlack et Friedland, nos colonnes avaient des files entières enlevées par les obus. « Le maréchal, galopant d'un bout à l'autre de sa ligne, dit Thiers, soutenait le cœur de ses soldats par sa contenance héroïque. »

A la gauche de la division Marchand, la division Bisson, chargée à son tour par la cavalerie de Kollogribof, se trouble et recule. La division Dupont du 1er corps et les dragons de Latour rétablissent le combat de ce côté et le 6e corps gagne encore du terrain.

Sous le feu meurtrier des batteries russes, la ligne s'arrête de nouveau. Alors l'Empereur réunit une masse d'artillerie sous les ordres de Sennarmont, pour éteindre celle de l'ennemi. Sennarmont prend audacieusement position avec ses pièces à plus de 100 mètres en avant de l'infanterie, et, tirant à mitraille sur les batteries de la rive droite et sur celles de Friedland, leur impose silence.

L'infanterie fait un nouveau bond. Un dernier effort est alors tenté par la garde impériale russe. Elle se jette, baïonnette basse, sur la division Dupont, qui lui épargne la moitié du chemin, l'aborde, la bouscule, traverse à sa suite le Muhlen-Flüss, arrive à la route de Kœnigsberg et entre par cette route dans Friedland. Toute l'infanterie du 6e corps y pénètre en même temps par la route d'Eylau.

1. Le 76e régiment marchait le premier, dit M. Derode dans sa relation de la bataille; mais je n'ai pas eu de détails sur lui.

Prise de Friedland. — Le 76e s'élance dans la ville : une affreuse mêlée s'engage dans les rues, pendant que Sennarmont canonne les ponts. Bagration, refoulé, a pu faire passer une partie de son corps sur la rive droite ; mais Benningsen, impuissant, ne sait quel parti prendre.

Les soldats de Ney et ceux de Dupont se rencontrent dans la ville enflammée et se jettent dans les bras les uns des autres à la lueur de l'incendie. Ce fut un lugubre et magnifique spectacle.

Napoléon acheva alors la victoire en faisant charger Gortschakof, qui vint inutilement se heurter à Friedland. Presque tout son corps fut noyé dans l'Alle.

Le nom de Friedland est inscrit au drapeau. — « Il y a eu, dans cette journée, écrivait Ney, le lendemain, trop d'actions d'éclat, trop de beaux traits de dévouement, pour que je puisse les faire connaître ; mais il est de mon devoir de dire que chaque officier, chaque soldat s'est montré digne de marcher sous les drapeaux du plus grand de tous les monarques. »

Le 76e avait été à l'endroit le plus chaud ; aussi avait-il fait de grandes pertes. Le colonel Lajonquière, blessé à l'épaule, fut transporté à Damnau et mourut le lendemain. Le régiment perdait en lui le chef vaillant et habile qui, depuis 1803, le conduisait dans le chemin de la gloire. Ce fut un deuil pour tous. Il avait trente-neuf ans. Le capitaine Pierre-Simon Larivière fut tué. Le commandant Joseph de Zimmer, chef du 2e bataillon, reçut un coup de feu à la jambe droite avec fracture de l'os du péroné. Il fut nommé membre de la Légion d'honneur par décret du 8 juillet [1]. Les lieutenants Claude Renoud et Jacques-Hyacinthe Pruneau, les sous-lieutenants Pierre Lesage et Secrétain furent blessés, le dernier à la cuisse droite. Le sergent-major François Lebas, déjà cité à Elchingen, fut également blessé.

D'après l'état des pertes certifié par l'adjudant-commandant Béchet conforme aux états fournis par les corps, le 76e a eu, le 14 juin, 1 officier et 10 soldats tués, 8 officiers et 378 soldats blessés, soit en tout : 397 hommes atteints. C'est de beaucoup le régiment du 6e corps qui a le plus souffert. La comparaison entre la situation du 31 mai et celle du 1er juillet fait ressortir combien cette campagne de dix jours fut meurtrière pour le régiment. La situation du 31 mai accuse 2572 hommes à l'effectif, dont 251 aux hôpitaux et 16 en captivité ; la situation du 1er juillet ne compte plus à l'effectif que 50 officiers et 2216 hommes dont 19 officiers et 971 hommes aux hôpitaux et 38 hommes en captivité [2]. Ces

1. Le chef de bataillon de Zimmer, né à Lichcim (Meurthe), le 29 décembre 1769, s'engagea dans le bataillon de la Meurthe en 1790. Sous-lieutenant le 12 mars 1791, lieutenant le 4 août 1792, capitaine à la 35e demi-brigade le 21 fructidor an III (7 septembre 1795), chef de bataillon au 76e le 27 février 1807, il fut nommé officier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1809. Il avait été blessé au pied gauche à la bataille de Fleurus et à la cuisse droite au combat de Maëstricht. Il passa major au régiment (étranger) de Latour d'Auvergne, le 27 mars 1809 ; puis au 65e de ligne, le 2 mai 1813.

2. Le régiment est alors sous les ordres du chef de bataillon Genevay, chef du 1er bataillon, en attendant l'arrivée du successeur du regretté colonel Lajonquière.

chiffres se passent de commentaires. En un mois, l'effectif des présents avait été *réduit de moitié*.

FRIEDLAND — 1807, est inscrit au drapeau actuel du 76e.

VIII. — *Du traité de Tilsitt à l'entrée en Espagne.*

Traité de Tilsitt. — La victoire de Friedland fit tomber Kœnigsberg. Les Russes et les Prussiens se retirèrent précipitamment d'abord derrière le Prégel, puis derrière le Niémen.

La division Marchand resta à Friedland jusqu'au 17 juin. Elle alla ensuite, par Saalau, à Gumbinnen où elle resta quatre jours, puis à Scherwind qu'elle occupa du 23 au 30 juin, et enfin le 1er juillet à Balwierzki.

Pendant ce dernier séjour qui se prolongea jusqu'à la fin de juillet, la brigade Marcognet occupa Ludvinof. Le 76e reçut son nouveau colonel, Jean Chemineau, et apprit que la paix avec la Russie et la Prusse avait été signée à Tilsitt, le 8 juillet.

Aux environs de Glogau. — Le 6e corps fut alors désigné pour occuper la Silésie et se mit en marche vers cette contrée. Le 76e arriva sur l'Oder vers la fin d'août. Les généraux Marchand et Marcognet s'établirent à Glogau[1].

Le régiment (colonel Chemineau; — 1er bataillon, Genevay; 2e, de Zimmer) occupa divers emplacements dans Glogau même ou aux environs de cette grande place de guerre : Beuthen, Neustadt et Pobschetz.

Les soldats vivaient chez l'habitant; les transports de toute nature étaient assurés par réquisitions. « La tenue des troupes, écrivait le général Marchand, le 18 novembre 1807, est dans le meilleur état qu'on puisse désirer. Malgré la mauvaise qualité et la mauvaise confection des habillements,... les régiments n'ont jamais été si bien habillés. L'armement est en moins bon état.... »

En 1807, le dépôt du 76e, que nous avons laissé à Landau, reçut ses recrues du département de la Manche.

Mouvements du dépôt du 76e en 1807-1808. — Pendant la dernière campagne, l'Empereur avait inauguré une méthode nouvelle pour amener à ses bataillons de guerre les renforts dont ils avaient besoin : les hommes à envoyer étaient organisés par les dépôts en compagnies provisoires avec cadres de

1. Cette place devait être gardée en dépôt jusqu'à complet accomplissement, de la part de la Prusse, du traité de Tilsitt. Les compagnies d'élite du 76e restèrent dans la Prusse orientale sous les ordres du maréchal. Elles formèrent un bataillon d'élite qui tint garnison à Dantzig, dans les mêmes conditions que les deux bataillons de guerre à Glogau. Ces derniers furent dédoublés en exécution du décret du 18 février 1808 dont il a été parlé dans le 1er livre. Le 76e eut ainsi un 4e et un 5e bataillon. Par suite de ces opérations, les bataillons de guerre ne furent plus en réalité composés que de 4 compagnies de fusiliers.



conduite; ces compagnies étaient groupées en régiments provisoires et arrivaient ainsi à l'armée avec une discipline beaucoup mieux établie que s'ils avaient voyagé par détachements isolés. Les régiments provisoires, en se succédant à des intervalles convenables sur des itinéraires étudiés, formaient sur les derrières de l'armée de véritables colonnes mobiles, capables de combattre au besoin et assurant dans de bonnes conditions la sécurité des communications.

Le dépôt du 76e envoya ainsi plusieurs compagnies en Prusse. Ce système fut continué après la paix, soit pour alimenter les troupes d'occupation, soit pour concourir à la formation de nouveaux groupements.

C'est dans les mêmes conditions que notre dépôt fit partir de Landau, le 3 novembre 1807 [1], deux compagnies à l'effectif de 154 hommes chacune; puis, le 14 [2] du même mois, deux autres compagnies, à l'effectif de 150 hommes, pour former le 1er bataillon du 6e régiment provisoire [3].

Ce régiment fit partie du corps d'observation des côtes de l'Océan; son 1er bataillon quitta Nancy en deux colonnes, les 20 et 24 novembre, pour arriver à Bordeaux les 20 et 24 décembre 1807. De là il fut presque immédiatement dirigé sur Bayonne, où nous retrouverons dans quelques mois les bataillons de guerre du 76e.

Par ordre du 5 mai 1808, le dépôt du 76e et son 3e bataillon quittèrent Landau pour aller tenir garnison à Sarrelouis (on disait alors Sarrelibre). Le dépôt du régiment restera dans cette place jusqu'à la chute de l'Empire.

A Sarrelouis, le dépôt du 76e continua à organiser des compagnies qui alimentèrent le régiment et les bataillons d'élite. En 1808, il reçut ses conscrits du département de Rhin-et-Moselle.

Les bataillons de guerre du 76e traversent la France pour se rendre à Bayonne. — Le moment de rentrer en France était venu pour les bataillons de guerre. Le 6e corps s'était déjà rapproché du Rhin, vers Mayence, lorsque, le 3 septembre, il reçut l'ordre de se rendre à Bayonne en trois colonnes. La 1re division, toujours composée des 6e Léger, 69e, 39e et 76e de ligne, forma la colonne de droite [4]. Les 4 régiments se suivaient à un jour d'intervalle. Le 76e, fermant la marche avec l'artillerie et l'état-major de la division, partit de Mayence le 11 septembre.

1. Ordre de mouvement du 27 octobre 1807, concernant la formation de 6 régiments provisoires (12 bataillons).

2. Ordre de mouvement du 7 novembre, modifiant celui du 27 octobre.

3. Ce régiment fut formé de: 4 compagnies du 76e constituant le 1er bataillon; 4 compagnies du 27e constituant le 2e bataillon; 4 compagnies du 111e constituant le 3e bataillon et 4 compagnies du 95e constituant le 4e bataillon. Un ordre du 14 janvier 1808 prescrivit l'organisation de six nouveaux régiments provisoires (du n° 13 au n° 18) destinés à la formation d'une division de réserve à Orléans. Le dépôt du 76e devait envoyer au 2e bataillon du 15e régiment provisoire une compagnie de 150 hommes; mais un ordre du 24 janvier suspendit le départ de tous les détachements provenant des dépôts stationnés dans le commandement du maréchal Kellermann. La place de Landau étant dans ce cas, la compagnie du 76e ne fit pas mouvement.

4. La colonne du centre était formée par la division de dragons de Latour-Maubourg; la colonne de gauche comprenait les 2e et 3e divisions d'infanterie et la cavalerie légère.

Le passage du 76e à travers la France fut une véritable marche triomphale de quarante jours. Les colonnes arrivaient, précédées par l'allocution de l'Empereur que le *Moniteur* avait répandue dans toutes les bourgades. « Soldats, disait Napoléon, après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées ; je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos. Soldats ! j'ai besoin de vous... »

Harangues, vivats, chansons patriotiques, partout des fêtes, partout des fleurs. Les jeunes gens, les vieillards et les femmes se pressaient autour de nos soldats pour voir et applaudir les héros de la Grande Armée. Les villes populeuses comme les moindres villages rivalisaient de zèle pour les bien recevoir et leur témoigner avec enthousiasme l'admiration que leurs exploits avaient fait naître dans tous les cœurs.

Ce fut une belle récompense pour ces braves gens.

Ils arrivèrent à Bayonne le 3 novembre. Ils allaient bientôt passer en Espagne où ils devaient rester plus de 5 ans, pour ne plus revoir la terre de France qu'aux jours douloureux de l'invasion.

CHAPITRE XI

CAMPAGNE DU BATAILLON D'ÉLITE DU 76E EN ALLEMAGNE (1809)

I. — Premiers mouvements du bataillon d'élite du 76e qui devient, pour la campagne, 3e bataillon de la 6e demi-brigade provisoire de ligne.

La guerre avec l'Autriche est imminente. — Avant de suivre en Espagne nos bataillons de guerre, nous allons raconter les grands événements auxquels prit part en 1809 notre bataillon d'élite, laissé à Dantzig après Friedland, sous les ordres d'Oudinot. Ce beau bataillon, d'après la réorganisation du 18 février 1808, se fondit avec notre 4e bataillon. Tout en restant 4e bataillon du 76e, il entra dans la composition de la *6e demi-brigade provisoire de ligne* dont le commandement fut confié au colonel Courtois [1].

Cette 6e demi-brigade, formée à trois bataillons avec les 4e bataillons (bataillons d'élite) des 59e, 69e et 76e régiments de ligne, fut placée à la 2e division [2] du corps Oudinot. Celui-ci, à l'évacuation de la Prusse en septembre 1808, devint 2e corps de l'armée de réserve du Rhin. Il occupa les environs de Hanau.

Aux difficultés que nous avions rencontrées en Espagne, « les ennemis de la France, comme dit Lavallée, avaient reconnu le côté vulnérable de Napoléon ». L'Autriche était le foyer de cette haine jalouse de l'Europe, et tout en répondant aux demandes d'explications du cabinet français par des protestations d'amitié, elle se préparait à recommencer la lutte.

1. Le colonel Courtois, ex-major du 76e.
2. Cette division fut d'abord commandée par le général Thureau. En avril 1809, celui-ci passa à la tête de la 1re division; la 2e reçut alors pour chef le général Claparède.



Concentration. — La 6e demi-brigade à Augsbourg. — Napoléon ne se méprit pas sur le but des armements de la cour de Vienne : aussi, dès le mois de janvier 1809 [1], il commença à rassembler et à renforcer ses troupes disponibles.

L'armée française se concentra en deux grandes masses sous Davout et Masséna à Bamberg et à Ulm. Le corps Oudinot, sous le commandement de Masséna, reçut l'ordre de se porter à Augsbourg. La 6e demi-brigade provisoire partit de Seperg le 9 mars, et arriva à Augsbourg le 20 du même mois.

Dès le 16 février, l'ordre avait été donné de former douze bataillons de marche, pour renforcer les bataillons du corps Oudinot. Les 1re et 2e compagnies de fusiliers du 4e bataillon du 76e formèrent le 8e bataillon de marche, avec deux compagnies du 59e, et deux compagnies du 69e. Nos deux compagnies partirent de Sarrelouis le 1er mars avec un effectif de 280 hommes. Elles arrivèrent le 5 mars à Strasbourg, où le 8e bataillon de marche fut constitué. Ce bataillon se mit en route dès le lendemain et rejoignit, le 20 mars, à Ausgbourg, la 6e demi-brigade dans laquelle il se fondit.

Au commencement d'avril, les 4e et 5e compagnies (grenadiers et voltigeurs) du 4e bataillon du 76e (140 hommes), ainsi que plusieurs détachements de conscrits du régiment (147 hommes), furent également dirigés de Sarrelouis sur le corps Oudinot. Ils passèrent par Strasbourg, Biberach, Hornberg, Rottweil, Bahlingen, Riedlingen, Ehingen, Ulm, Gunzbourg et Zusmanhausen, et atteignirent Augsbourg le 25 avril. La 6e demi-brigade était déjà loin.

Les hostilités étaient commencées depuis le 10 avril. Les renforts rejoignirent le 6 mai seulement la demi-brigade Courtois qui, déjà victorieuse en plusieurs rencontres, venait de franchir l'Inn à Braunau et s'avançait vers Ebersberg.

II. — Marche sur Vienne.

Combat de Pfaffenhofen. — L'archiduc Charles avait commencé le passage de l'Inn le 8 avril. Néanmoins notre 2e corps était resté à Augsbourg jusqu'au 17. Ce jour-là, à 4 heures 1/2 du soir, le général Oudinot reçut de Masséna l'ordre de se tenir prêt à partir au premier signal avec quatre jours de pain et quatre jours de biscuit.

Le 18 avant l'aurore, Oudinot, formant l'avant-garde de Masséna, se mit en marche sur Aichach. Il y arriva vers midi. Là il prit aussitôt la direction de Pfaffenhofen par la route de Schrobenhausen, seule praticable à l'artillerie.

L'Empereur avait prescrit une concentration rapide sur Pfaffenhofen. « *Activité! Activité! Vitesse! je me recommande à vous!* » avait-il écrit de sa main sur

1. Quand l'Empereur vit que la guerre était inévitable, il quitta l'Espagne et arriva à Paris le 23 janvier.



la dépêche envoyée à Masséna. Et ce dernier ajoutait, en communiquant à Oudinot les ordres de Napoléon : « Vous y verrez toute l'importance que nous devons mettre l'un et l'autre à nous porter le plus tôt possible à Pfaffenhofen.... Je me suis arrêté ici (Aichach) pour avoir des nouvelles de mes divisions. Je ferai l'impossible pour les faire marcher toute la nuit et partager la gloire qui vous attend. »

Il n'en fallait pas tant pour stimuler l'ardeur de nos grenadiers. Oudinot arriva le 19, à quatre heures du matin, devant Pfaffenhofen qu'il trouva occupé par 4000 hommes, aux ordres du général Scheibler. Ce détachement liait l'extrême gauche de l'armée autrichienne au corps qui occupait Munich.

L'attaque immédiate fut ordonnée. Nos colonnes d'assaut allaient s'élancer, quand Scheibler, sortant du bourg à la tête de 6 bataillons et de 3 régiments de cavalerie, se jeta hardiment sur nos troupes par un violent retour offensif. Repoussés par la division Claparède [1], les Autrichiens se retirèrent en désordre sur Mosbourg, laissant 29 morts sur le terrain et 240 prisonniers.

« *Dans ce court engagement*, dit Masséna [2], *les vieux grenadiers d'Oudinot déployèrent leur vigueur accoutumée, et les conscrits qui voyaient le feu pour la première fois, montrèrent de l'audace et de l'élan.* »

Mouvements aux environs de Landshut. — Le lendemain, la division Claparède fut dirigée vers Freysingen sur l'Isar. De là, elle descendit la rivière jusqu'à Mosbourg. Elle franchissait le pont, quand elle apprit les résultats de la bataille d'Abensberg et la retraite du corps autrichien d'Hiller sur Landshut.

« Il n'est pas nécessaire de dire, écrit Masséna, que les divisions brûlèrent le terrain. » Néanmoins Claparède était trop loin, et quand il arriva à Landshut, le 21, par la rive de l'Isar, la ville était déjà aux mains des Français. Hiller, séparé définitivement de l'archiduc Charles, se mettait à l'abri derrière l'Inn.

L'Empereur fit alors volte-face, et se hâta d'aller au secours de Davout, aux prises avec l'archiduc.

Les grenadiers du 76e suivirent, le 22, la route de Landshut à Ratisbonne, mais ne purent prendre part à la bataille d'Eckmühl.

Le 23, ils revinrent à Landshut où fut organisé le 2e corps de la Grande Armée, sous le commandement du maréchal Lannes. Les grenadiers d'Oudinot firent partie de ce corps d'armée; mais la 6e demi-brigade provisoire de la division Claparède (brigade Lesuire) fut momentanément détachée du 2e corps avec cette division qui resta placée sous les ordres directs du maréchal Masséna, commandant le 4e corps.

Nos grenadiers à Passau. — La division Claparède arriva le 26 avril à Passau, au confluent de l'Inn et du Danube. Un formidable camp retranché

1. Dont font partie les grenadiers du 76e.
2. Mémoires de Masséna, t. VI, p. 136.



devait être construit sur la rive droite de l'Inn, autour de cette place dont l'Empereur voulait faire le dépôt principal de l'armée et le pivot de ses opérations.

Le lendemain, Claparède prit position entre Scharding et Suben, appuyant sa tête à ce dernier point et se prolongeant jusqu'à l'embranchement des routes de Lintz et de Braunau. Il attendit dans cette situation jusqu'au 1er mai.

Bataille d'Ebersberg. — Le 2 mai, commença la marche de toute l'armée vers la Traun. « Si l'ennemi veut défendre la Traun, écrivait le major général[1], il prendra la position d'Ebersberg qui est à son avantage. »

Le 3 mai, à la pointe du jour, la division Claparède[2], précédée de la division de cavalerie Marulaz et suivie de la division Legrand, se dirigea sur Lintz; de là sur Kleinmunchen et sur Ebersberg.

Cette dernière ville est couverte par deux ruisseaux qu'il faut franchir sur des ponts de quatorze mètres, et par la Traun qu'on ne peut traverser que sur un pont de bois long de cinq cent quatre-vingt-dix mètres, à l'extrémité duquel se trouve une tour percée d'une porte. « Immédiatement à gauche de cette porte s'élève une rampe escarpée de trois ou quatre mètres de large et de cent quarante mètres de développement, qui conduit à un vieux château bâti sur une hauteur dominant le pont de trente-six à quarante mètres[3]. »

L'ennemi avait encore quelques troupes sur la rive gauche et une partie de ses bagages. Le gros des corps de l'archiduc Louis, de Hiller et de Davidowich avait pris position sur les collines de la rive droite. La ville, le château étaient fortement occupés et une batterie de 6 enfilait le pont.

Nos grenadiers aidèrent la brigade Coëhorn à briser la résistance de la brigade autrichienne Hofmeister dans Kleinmunchen et à percer les régiments de Spleny et de Beniorski rangés en bataille pour défendre l'accès du pont.

Tout à coup la brigade Coëhorn se jette sur ce pont où règne le plus affreux désordre, et bousculant tout sur son passage le franchit au pas de course, malgré le feu de la batterie. Les grenadiers du 76e et toute la brigade Lesuire[4] s'élancent à leur tour suivis de la brigade Ficatier.

Presque toute la division Claparède est bientôt engagée dans les rues d'Ebersberg. Cependant les fuyards autrichiens se réfugient dans les habitations et se reforment dans les intervalles qui s'établissent entre les groupes d'assaillants. Coëhorn se trouve ainsi coupé des 5e et 6e demi-brigades (brigade Lesuire) qui se sont disséminées dans les maisons de la ville. « Les cours, les jardins, les clôtures sont disputés avec acharnement et chaque haie prise et reprise devient l'objet d'un combat meurtrier[5]. » La situation était des plus critiques.

1. Dépêche de Berthier à Masséna, datée du 1er mai à deux heures.
2. La brigade Coëhorn est en tête de la division; la brigade Lesuire marche derrière elle.
3. Mémoires de Masséna, t. VI, p. 202.
4. La brigade Lesuire est composée des 5e et 6 demi-brigades. Le bataillon d'élite du 76e est, on s'en souvient, le 3e bataillon de la 6e demi-brigade.
5. Mémoires de Masséna.

La division Claparède fut enfin secourue par la division Legrand qui rétablit le combat. A la nuit, le général Hiller ordonna la retraite. Il avait perdu 7000 hommes. Dans son premier rapport, écrit le soir même de la bataille « sur la caisse d'un tambour », le général Claparède disait au maréchal Masséna : « *Ma division s'est couverte de gloire* »; et dans son rapport daté du bivouac le 4 mai, il ajoutait : « Tout le monde a fait son devoir avec l'enthousiasme qu'on éprouve toujours quand on aborde les ennemis de notre souverain. »

Au nombre des blessés, le bataillon du 76ᵉ compte le lieutenant Jacques-Hyacinthe Pruneau, qui fut nommé capitaine quelques jours après, le 16 mai 1809.

Entrée à Vienne. — Le 4ᵉ corps s'établit à l'est d'Ebersberg et toute l'armée se disposa à marcher sur Vienne en poussant devant elle les arrière-gardes autrichiennes.

Le 6, on passa l'Ens dont il fallut rétablir les ponts; le 8, le 4ᵉ corps arrivait à Mœlck; le 10, il était devant la capitale de l'Autriche.

Après un essai de résistance qui devait être sans effet, Vienne nous ouvrit ses portes. La capitulation fut signée le 13 mai, à 6 heures du matin. Hiller s'était réfugié sur la rive gauche du Danube, pour y rejoindre l'archiduc Charles.

III. — Bataille d'Essling.

A Vienne. — La division Claparède rentra au 2ᵉ corps (Lannes) sous les ordres d'Oudinot; nos grenadiers tinrent garnison dans Vienne jusqu'au 20 mai. La paix n'était pas dans Vienne. Il restait à l'Autriche des forces considérables et Napoléon songeait à se procurer un débouché au delà du Danube, pour continuer les opérations offensives.

Lannes chercha à passer le fleuve en amont de Vienne, à Nusdorf; mais les préparatifs furent éventés et il fallut renoncer à utiliser ce point de passage. L'Empereur se décida alors à jeter des ponts à Ebersdorf et à se servir de la grande île Lobau pour gagner la rive gauche.

Description du champ de bataille. — Les travaux se firent avec une activité prodigieuse. Le 19, le passage put commencer. En débouchant, les troupes auraient devant elles la vaste plaine du Marchfeld, limitée au nord-est par le Russbach et au nord-ouest par le plateau du Bisamberg d'où allait bientôt descendre toute l'armée autrichienne. En avant des ponts, comme deux bastions, les deux villages d'Aspern et d'Essling protégeraient le déploiement.

Le corps Masséna et la division Boudet, du corps Lannes, étaient seuls sur la



rive gauche, quand le 21, à midi, l'archiduc Charles commença l'attaque. Une avarie des ponts avait retenu sur la rive droite le reste du 2e corps et les grenadiers d'Oudinot. Néanmoins nos troupes de la rive gauche réussirent à se maintenir dans les réduits d'Aspern et d'Essling, malgré l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi.

Nos grenadiers passent sur la rive gauche et entrent en ligne. — Pendant la nuit du 21 au 22, nos grenadiers peuvent enfin passer sur la rive gauche. Ils s'établissent d'abord en réserve entre le 2e corps qui tient Essling et le 4e qui défend Aspern.



Croquis 62.
Batailles d'Essling et de Wagram

La lutte sanglante et opiniâtre recommence avant le jour. L'archiduc Charles n'a jamais eu une si belle occasion et il veut en profiter. Mais grâce aux renforts arrivés pendant la nuit, Lannes reprend bientôt tout le village d'Essling et Masséna chasse les Autrichiens qui s'étaient emparés des premières maisons d'Aspern.

Napoléon, pour sortir du cul-de-sac où il était comprimé, ordonna une vaste conversion à gauche, avec Aspern pour pivot. Davout, dont les têtes de colonnes viennent d'arriver, conduit l'aile marchante en sortant d'Aspern. Oudinot, s'élançant du rentrant avec nos vaillants grenadiers, cherche à percer le centre des Autrichiens.

Telle est l'impétuosité de l'attaque qu'au premier choc, la 1re ligne ennemie est enfoncée. L'archiduc débouche alors contre nos grenadiers avec toutes ses réserves; mais nos fantassins tiennent bon. Bessières, passant avec sa cavalerie dans les intervalles de nos bataillons, charge deux fois l'infanterie et la cavalerie autrichienne, qu'il sabre et culbute jusque sur le généralissime. L'archiduc saisit lui-même un drapeau pour rallier ses bataillons dispersés, pendant que Napoléon, payant aussi de sa personne, s'entend dire par le général Walter ce cri du cœur demeuré célèbre : « *Retirez-vous, Sire, ou je vous fais enlever par mes grenadiers.* » Il était à peine huit heures du matin.

Rupture du grand pont. — La victoire semblait déjà certaine, quand soudain le bruit se répandit que le grand pont du Danube était détruit. La nouvelle

n'était que trop vraie : des moulins jetés dans le fleuve, des bateaux chargés de pierres, des brûlots lancés par l'ennemi au moment d'une crue du Danube avaient amené la rupture du grand pont. Le corps de Davout ne pouvait plus passer sur la rive gauche, et les réserves d'artillerie, dont nous avions le plus grand besoin, restaient également paralysées sur la rive droite.

Il n'était pas encore midi, et, sans espoir de secours, il fallait tenir jusqu'à la nuit, sous peine d'un désastre. L'Empereur n'avait plus de manœuvre à ordonner; il s'en rapporta à la solidité de ses soldats : son attente ne fut pas déçue.

Retraite dans l'île Lobau. — Cependant en voyant s'arrêter notre offensive, les Autrichiens reprennent courage : l'archiduc prépare une charge générale soutenue par le feu de toutes ses batteries. La division Saint-Hilaire, qui constitue notre premier échelon, reçoit le choc, en se repliant lentement sur Essling.

A sa gauche, nos bataillons d'élite forment entre les deux villages la courtine de ce véritable front bastionné et opposent à tous les efforts de l'ennemi une invincible résistance contre laquelle viennent échouer successivement l'élan du corps Hohenzollern et celui des grenadiers autrichiens. « *Deux fois*, dit Rocquancourt [1], *la fermeté des vieux grenadiers vint se briser devant les conscrits* [2] *d'Oudinot....*

« On combattait depuis 30 heures; les deux partis en avaient assez. La sanglante tragédie est cependant prolongée par une canonnade assez vive... Dans ce dernier acte, la capricieuse fortune s'est réservée de couvrir de deuil l'armée française » et particulièrement le 2e corps. « Un boulet parti d'Entzersdorf brisa les deux genoux de l'illustre maréchal Lannes [3]. »

A minuit, le 2e corps et le 4e tenaient encore dans Essling et Aspern. L'ennemi rentra dans ses positions. La garde commença alors le mouvement rétrograde qui se continua par la cavalerie, les grenadiers d'Oudinot, le 2e corps et enfin le 4e. Le 23, à 7 heures du matin, il n'y avait plus un Français sur la rive gauche.

Le bataillon d'élite du 76e comptait au nombre de ses morts les capitaines Guillaume-Marie Creté et Jean-Baptiste Odinot. Le sous-lieutenant Secrétain avait reçu une balle au talon droit.

En attendant une nouvelle bataille, l'armée française se fortifia dans l'île Lobau : le 2e corps s'y trouva placé en seconde ligne dans les îles et sur les bords du fleuve. Le mois de juin se passa ainsi de part et d'autre en préparatifs : l'Empereur pour déboucher de nouveau dans le Marchfeld; l'archiduc pour empêcher notre déploiement.

1. T. III, p. 349.
2. Oudinot avait, en effet, de nombreux conscrits encadrés dans ses bataillons d'élite. Nous l'avons déjà signalé.
3. Lannes, qu'on avait d'abord espéré sauver, mourut le 30 mai.



IV. — Bataille de Wagram.

Nouveau passage du Danube. — Pendant cette période de recueillement qui précéda la lutte suprême, la demi-brigade du colonel Courtois [1] passa sous les ordres du général Dupas, commandant la 2e division du 9e corps (Bernadotte) [2].

Quand tout fut prêt, Napoléon résolut de franchir de nouveau le Danube devant l'armée autrichienne.

L'archiduc Charles avait tout disposé pour nous arrêter à Aspern et Essling; mais cette fois l'opération s'effectua par la face est de l'île Lobau, du côté de l'île Alexandre.

La division Dupas atteignit la rive droite, le 5 juillet, entre trois et quatre heures du matin, par le pont de pontons qui avait déjà servi à l'infanterie d'Oudinot et de Davout. Le passage de l'armée française se fit avec une activité merveilleuse, avant que l'archiduc surpris ait eu le temps de s'y opposer.

Déploiement. — Les troupes se déployèrent en éventail en repoussant les postes autrichiens, insuffisants pour garder le terrain que Napoléon avait choisi. La division Dupas eut ainsi à enlever le village de Raschdorf. Elle y fit 800 prisonniers.

A cinq heures du soir, l'armée française forme un angle saillant dont le sommet est à Aderklaa. L'un des côtés, parallèle au Russbach, s'étend de Glinzendorf à Aderklaa; l'autre côté, face au Bisamberg, va d'Aderklaa au Danube. Le corps Bernadotte occupe Aderklaa, ayant à sa droite l'armée d'Italie, et à sa gauche le corps de Masséna.

Première attaque de Wagram. — L'Empereur, voyant que tout a réussi au delà de ses espérances, croit pouvoir en finir, le jour même, avec l'armée autrichienne : à la nuit tombante, il ordonne de brusquer l'attaque sur la ligne Neusideld-Wagram.

Pendant que les Saxons de Bernadotte marchent d'Aderklaa sur le village de Wagram et en chassent presque complètement les troupes de Bellegarde, la division Dupas aborde de front le Russbach, avec Macdonald. Le ruisseau est profond et marécageux; les Autrichiens, postés sur les hauteurs qui bordent la rive gauche, reçoivent nos grenadiers par un feu des plus vifs; mais rien ne résiste à nos braves : le ruisseau est franchi. Les tirailleurs autrichiens se réfugient derrière les baraques de leur camp. Ils en sont débusqués et 300 d'entre eux sont faits prisonniers.

1. Composée, on s'en souvient, des bataillons d'élite des 59e, 69e et 76e.

2. Le corps Bernadotte était composé de Saxons et de la division française de Dupas.

Malheureusement la nuit était venue : tout à coup, dans le désordre de l'assaut, il se produisit de la confusion sur les derrières de Dupas. Des colonnes françaises se fusillèrent entre elles[1]. Une panique s'en suivit. « Dupas, resté seul sur la rive droite avec ses régiments français, assailli de tous côtés par le corps de Bellegarde que l'archiduc avait rallié lui-même, fut obligé de céder le terrain et d'évacuer le plateau, sous des charges réitérées d'infanterie et de cavalerie[2]. »

L'armée bivouaqua sur le champ de bataille : le corps de Bernadotte devant Aderklaa qu'il n'avait pu conserver. Au nombre des blessés était le lieutenant Claude Renoud, du 76e, qui, en franchissant le Russbach près de Baumersdorf, avait eu le pied droit traversé par une balle au-dessous de la cheville.

Journée du 6 juillet. — Le lendemain, l'attaque recommença sur tout le front, dès quatre heures du matin. La division Dupas fut engagée entre les Saxons de Bernadotte et le corps Oudinot; elle contribua, par sa solidité, à ramener en avant les Saxons qui avaient cédé Aderklaa à l'archiduc. Le village pris et repris plusieurs fois « rappelle aux combattants, dit de Norvins[3], les scènes d'Aspern et d'Essling ».

Dans ces attaques sanglantes, le bataillon du 76e fut grandement éprouvé : le capitaine Ambroise La Grenade expira, le 10 juillet, des blessures qu'il avait reçues devant Aderklaa.

Épuisés par les efforts de la veille et la lutte du matin, nos grenadiers restèrent en réserve pendant les derniers épisodes de la journée.

V. — Armistice de Znaïm.

Poursuite. — Avant de se lancer à la poursuite de l'archiduc, l'Empereur laissa reposer une partie de son armée et la réorganisa.

Le 8 juillet, le 9e corps, qui avait beaucoup souffert, fut dissous et les éléments en furent dispersés. Le bataillon du 76e passa momentanément à la division Boudet, du 4e corps (Masséna). Nos grenadiers prirent avec cette division la direction de la Bohême et assistèrent ainsi, le 11 juillet, au combat de Znaïm.

Paix de Vienne. — Un armistice arrêta les opérations. Notre bataillon resta cantonné aux environs de Znaïm. C'est là qu'il reçut la nouvelle de la paix de Vienne signée le 14 octobre. L'évacuation de l'Allemagne commença en décembre.

1. Les colonnes de l'armée d'Italie, après avoir passé le Russbach, gravissaient le plateau, pour rejoindre Dupas qui avait avec lui quelques Saxons. Les soldats de Macdonald prirent les Saxons pour des ennemis et ouvrirent le feu sur eux.

2. Thiers, t. X, p. 450.

3. *Histoire de Napoléon*, t. III, p. 181.

VI. — D'Autriche en Espagne.

De Znaïm à Rastadt. — Notre bataillon d'élite (3e de la 6e demi-brigade provisoire et 4e du 76e régiment) devait fatalement aller, tôt ou tard, rejoindre en Espagne les bataillons de guerre du régiment. Il fit d'abord une assez longue halte à Rastadt.

L'armée d'Allemagne, en quittant la Moravie, se dirigea sur le territoire du Rhin : le 2e corps (Oudinot) fut reconstitué à Ulm, le 4 février 1810, ayant pour 2e division la division Dupas formée elle-même avec la 5e demi-brigade légère et les 5e, 6e, 7e et 8e demi-brigades provisoires de ligne.

La 6e demi-brigade de ligne arriva à Rastadt le 13 février. Le 4e bataillon du 76e était alors commandé par le chef de bataillon Castillon.

De Rastadt à Bayonne. — Le 20 mars, il fut prescrit aux troupes de l'armée d'Allemagne de repasser le Rhin et de regagner leurs dépôts; mais, par suite de nouveaux ordres de mouvement successivement envoyés les 6 avril, 16 mai, 6 et 22 juillet, la division Dupas resta provisoirement constituée et, sans s'arrêter, traversa la France, du nord-est au sud-ouest.

Notre 4e bataillon ainsi endivisionné quitta Rastadt, le 28 mars, avec un effectif de 759 hommes. Il était à Schelestadt, le 30. Il en partit le 18 avril, et atteignit Orléans le 10 mai. D'Orléans il fut dirigé, le 22 mai, sur Tours où il entra le 25; il quitta cette ville le 15 juillet, passa à Bordeaux le 31, et arriva à Bayonne le 9 août. Peu après, il entrait en Espagne. Là il fit d'abord partie de la 1re division du 9e corps, puis rejoignit la portion principale du régiment.

CHAPITRE XII

GUERRE D'ESPAGNE

I. — Marche sur Madrid et occupation de la Galice.

Situation en Espagne. — Au moment où le 76e entra en Espagne, les armées françaises, après une invasion rapide, avaient été obligées de se retirer sur la ligne de l'Èbre. La désastreuse capitulation de Baylen (22 juillet 1808) et la retraite précipitée de nos troupes avaient ruiné dans la péninsule le prestige de nos armes. Si l'on ajoute à ces considérations les difficultés de ce pays accidenté et le caractère fier et passionné du peuple espagnol, on comprendra à quelle rude tâche le 76e était convié. « Napoléon, selon son énergique expression, disait : *J'ai envoyé aux Espagnols des agneaux qu'ils ont dévorés; je vais leur envoyer des loups qui les dévoreront à leur tour* [1]. »

Le régiment, sous les ordres du colonel Chemineau [2], franchit les Pyrénées par la grande route de Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Vittoria. Il fit une courte halte aux environs de cette dernière ville où il était arrivé le 8 novembre 1808. Il comptait alors à l'effectif 50 officiers et 1905 hommes présents [3]. Le 76e faisait partie de la 2e brigade (Marcognet) [4] de la 1re division (Marchand) [5] du 6e corps (Ney) [6]. Les corps Ney et Moncey formaient, sous les ordres de Lannes, l'aile gauche de

1. *Souvenirs militaires* du duc de Fezensac, p. 199.
2. Le 1er bataillon était commandé par le chef de bataillon Genevay, le 2e par le chef de bataillon de Zimmer et le 3e par le chef de bataillon Foussenquy.
3. Le 76e avait en outre 5 officiers et 12 hommes restés à Bayonne, et 1 officier et 191 hommes dans les hôpitaux. Le dépôt était toujours à Sarrelouis.
4. La brigade Marcognet était composée des 39e et 76e de ligne.
5. La division Marchand était composée des brigades Maucune et Marcognet.
6. Le 6e corps était alors composé : 1° des divisions d'infanterie Marchand, Lagrange et Sarrut (cette dernière n'ayant encore qu'un régiment); 2° de la cavalerie légère de Colbert et de la division de dragons de Latour-Maubourg. On voit que la composition du 6e corps avait peu changé depuis 1805.

l'armée dont Napoléon venait de prendre le commandement. Les provinces d'Espagne se soulevaient de tous côtés et les Anglais débarqués en Portugal allaient se joindre aux troupes espagnoles. Palafox, à la tête de l'armée d'Aragon, et Castaños, à la tête de celle d'Andalousie, commandaient la droite ennemie contre laquelle le 6e corps allait commencer ses opérations.

Pointe sur Saragosse. — Marche sur Madrid. — Pendant que Napoléon marchait directement sur Madrid, le 6e corps s'avança par Burgos jusqu'au



Douero. Le 76e passa à Burgos, le 15 novembre, et atteignit Aranda, cinq jours après.

D'Aranda, Ney se lança à la poursuite de Castaños et de Palafox. Le 76e arriva le 21 novembre à Osma, et le 22 à Soria où il dut malheureusement s'arrêter pendant trois jours (ce qui permit à l'ennemi de lui échapper). De Soria, le régiment se dirigea par Agreda et Tarrazone vers Saragosse dont Moncey commençait le siège. Il marcha ensuite sur Madrid par Catalayud, Siguenza et Guadalaxara où il se trouva le 10 décembre.

Après une résistance de deux jours, Madrid capitula.

Le 6e corps y entra le 14. En racontant le défilé des troupes dans la capitale de la péninsule, Jomini, chef d'état-major du 6e corps, rapporte l'anecdote suivante [1].

Je me trouvais, dit-il, avec l'état-major, derrière l'Empereur et le maréchal, lorsque notre bon capitaine et interprète Esménard me signala l'étrange conversation engagée entre deux moines espagnols qui ne soupçonnaient guère être si bien entendus. Le plus jeune disait : « Oh! les admirables troupes! comment pouvoir leur résister?... » Le vieux matois répondait narquoisement : « Combien crois-tu donc qu'il y en a là? — Bah! au moins vingt mille. — Eh bien! comptes-en cinquante morts par jour, tant pour les combats que pour les maladies, les fièvres, le couteau, les femmes,... en voilà dix-huit mille de partis dans un an. »

Cette conversation peint si bien le caractère de nos ennemis, leurs sentiments à notre égard, ainsi que les moyens qu'ils ont employés pour venir à bout de nos « admirables troupes », que nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de la reproduire. Elle montre à quels adversaires nos soldats allaient s'adresser.

Le 6e corps fut passé en revue par l'Empereur à Madrid, le 16 décembre.

Soumission de la Galice. — A l'ouest, le maréchal Soult poursuivait l'armée anglaise de Moore dans sa retraite précipitée à travers la Galice. Le 6e corps, désigné pour lui servir de réserve, quitta Madrid le 20 décembre, passa à Guadarrama, Arevalo, Tordesillas, Rio Seco et arriva à Astorga le 2 janvier 1809.

Cette longue marche, exécutée au cœur de l'hiver, dans un pays insurgé, fut une épreuve pénible et même dangereuse, surtout au franchissement des hauteurs escarpées de la Sierra de Gredos.

Ney resta jusqu'au 16 juin dans la province de Galice où le marquis de la Romana s'était mis à la tête des rebelles espagnols, après l'embarquement des troupes anglaises à la Corogne. Le 76e occupa successivement, en janvier, Calabello, Odensé, Vigo, puis la Corogne même jusqu'en avril. Dans la dernière quinzaine de ce mois, il perdit 3 hommes probablement assassinés, comme l'avait été, le 28 mars, le capitaine Fontane de l'état-major général.

En mai et juin, le 76e occupa Santiago avec ses 1er et 2e bataillons et Bétanzos avec le 3e. Le 7 juin, dans un engagement près de Payo, le sous-lieutenant François Villain, du 76e, reçut un coup de feu à la poitrine.

En Galice, les soldats vécurent de réquisitions et furent mal nourris : « Il ne reste pas de quoi alimenter quinze jours les troupes,... écrivait déjà Jomini, dans son rapport du 30 avril;... le peu qu'on pourrait exiger achèverait d'insurger le pays.... Il n'a pas été envoyé de fonds pour les troupes françaises. »

Depuis l'entrée en Espagne, le 76e avait perdu 180 hommes [2].

1. *Souvenirs inédits de Jomini*, publiés en 1892 par le colonel Lecomte, de l'armée suisse, grand admirateur de son célèbre compatriote.

2. Ce chiffre est extrait de la situation du 30 avril 1809. Il y avait, à cette même date, 2 officiers et 10 hommes détachés à Bayonne et 2 officiers et 422 hommes aux hôpitaux. Aucune mutation ne s'était encore produite dans l'état-major du régiment.

II. — Occupation de la province de Léon et opérations dans l'Estramadure.

Dans la province de Léon. — L'Empereur avait quitté l'Espagne depuis le mois de janvier, et, sans lui, la guerre dans la péninsule « ne devait être, comme dit Lavallée, qu'une série de tentatives avortées, d'expéditions décousues, de combats et d'efforts inutiles ». L'inanité des résultats obtenus n'ôte rien cependant au mérite du soldat. Les luttes soutenues n'ont été que plus périlleuses, les souffrances plus longues et plus pénibles.

Le maréchal Ney, resté seul en Galice depuis le départ du maréchal Soult (2e corps) [1], se décida, le 16 juin, à se rapprocher de ce dernier en allant dans la province de Léon. Les difficultés qu'il éprouvait à faire vivre ses troupes et à évacuer les malades rendaient cette résolution nécessaire. La brigade Marcognet (39e et 76e) fut cantonnée à Léon même.

Nos bataillons de guerre reçurent là des renforts qui élevèrent à 1818 le nombre des présents, à la date du 15 juillet.

Combat d'Arzobispo. — Le 25 juillet, la brigade Marcognet fut rappelée à Benevente où se concentrait le 6e corps. Wellington, renonçant à poursuivre Soult en Galice, était revenu sur le Tage à Abrantez. De là il s'était dirigé sur Madrid par Alopéza et Talaveyra, de concert avec les armées d'Estramadure et de la Manche, commandées par la Cuesta et Vanegas qui marchaient sur Tolède. Le roi Joseph alla lui-même à la rencontre de Wellington et ordonna à Soult de réunir les corps de Ney et de Mortier pour couper la retraite au général anglais. Le 6e corps, à peine concentré à Benevente, se mit en marche sur Almaraz par Salamanque et Placencia, sans même s'inquiéter du corps espagnol de Del Parque qui s'était réuni aux Portugais de Beresfort et campait sous Almeïda.

Joseph attaqua Wellington les 27 et 28 juillet à Talaveyra. Il ne parvint pas à le déloger; mais le général anglais, apprenant l'arrivée de Soult et de Ney, se mit en retraite de lui-même, en abandonnant ses blessés. Son artillerie et le corps de la Cuesta qui formait sa réserve arrivèrent au pont de l'Arzobispo en même temps que Soult; mais le gros de ses forces était déjà passé. Il gagna Truxillio et rentra en Portugal.

Le 76e assista en réserve au combat d'Arzobispo dans lequel le corps de la Cuesta fut battu et pris presque en entier. Les débris de ce corps se réfugièrent dans les montagnes.

1. Après la bataille de la Corogne, Soult avait reçu l'ordre de chasser les Anglais du Portugal. Ney en Galice devait assurer ses communications. Mais celles-ci furent bientôt coupées : Soult, après s'être avancé victorieusement jusqu'à Oporto, fut bientôt traqué par Wellington et Beresfort, maréchal portugais. Il eut toutes les peines du monde à regagner la Galice au mois de mai. Il ne s'entendit pas avec Ney et alla réorganiser son armée à Zamora. C'est à cette nouvelle séparation qu'il est fait allusion dans le texte.

Combat de Tamamès. — Le 6e corps alla ensuite à Salamanque [1]. Il força, le 12 août, le passage du col de Baños, défendu par le général anglais Wilson qui fut mis en pleine déroute et perdit 1200 hommes.

La division Marchand ne séjourna à Salamanque que jusqu'au 23 août. Elle en partit à cette date pour occuper Zamora et Toro. Le 76e resta dans cette dernière ville jusqu'à la fin de septembre. Le 30, il rentra à Salamanque, où tout le 6e corps se concentrait de nouveau.

Le 17 octobre, Kellermann (qui commandait le 6e corps en l'absence de Ney appelé à Madrid) marcha contre Del Parque. « Le lendemain 18, dit le rapport du chef d'état-major de la Chasse-Vérigny [2], il attaqua l'ennemi dans la position de Tamamès.... *Le 76e et le 39e* (brigade Marcognet) *sont les régiments qui ont le plus perdu.* » La position ne put être enlevée et, le 19, le 6e corps rentra à Salamanque.

Le 76e avait été, en effet, très éprouvé dans la journée de Tamamès; il avait eu 112 tués dont 8 officiers : le capitaine Jean-Baptiste Gicquel, les lieutenants Henry-Mary-Joseph Courvoisier, Jean Chaumont, François Vaugarnier et Théodore Fabre, les sous-lieutenants Jacques Espiaux, Pierre Lesage et François Lebas [3]. Le nombre des blessés fut également très élevé. Le 1er septembre, avant l'affaire, le régiment n'a aux hôpitaux que 123 hommes, et la situation du 1er novembre en accuse 404, dont 9 officiers, savoir : le chef du 3e bataillon, Nicolas-Louis Foussenquy (la partie supérieure du corps traversée par deux coups de feu), les capitaines Jean-Michel Goujon (une balle au pied gauche), Desjardins (coup de feu au teton droit), Jean Quoniam et François Badin; les lieutenants Joseph-Désiré Bourdon (la cuisse fracassée), Rispaud d'Aiguebelle (une balle dans l'estomac), Antoine-Joseph Coiffier (atteint au bras droit) et enfin le sous-lieutenant Arthus Selle (fracture de l'épaule droite). Le sous-lieutenant Polycarpe-Aimé-Nicolas Le Vasseur, légèrement touché, était resté dans le rang.

Un fait digne de remarque, parce qu'il montre que si le 76e a été fortement éprouvé en soutenant la retraite il a combattu sans se rompre : le 76e n'a pas laissé à Tamamès un seul prisonnier aux mains de l'ennemi.

Le 6e corps occupa Salamanque jusqu'au 24 octobre. A cette date, menacé par l'ennemi qui s'était porté sur Ledesma et y avait franchi la Tormès, il se replia derrière le Douero et y prit position. La division Marchand, en 2e ligne, reste à Toro jusqu'au 4 novembre.

1. Pendant les opérations sur le Tage, Del Parque et Beresfort avaient occupé Salamanque. Ils se retirèrent à Ciutad-Rodrigo après l'échec de Wilson au col de Baños.

2. De la Chasse-Vérigny était chef d'état-major du 6e corps en l'absence de Jomini alors en mission.

3. Lebas mourut, le 21 octobre, des suites de ses blessures. C'était un des anciens du 76e : Fourrier à la 76e demi-brigade, il fut blessé et mérita une citation, le 4 juin 1800. Sergent le 9 prairial an X (28 mai 1802); membre de la Légion d'honneur, le 25 prairial an XII (13 juin 1804), il fut de nouveau blessé et cité à Elchingen; sergent-major le 1er brumaire an XIV (22 octobre 1805), il fut blessé encore à Friedland. Adjudant le 1er juin 1808; il était sous-lieutenant depuis le 14 novembre 1808, lorsqu'il fut tué à Tamamès.

Combat d'Alba de Tormès. — Le duc Del Parque avait pris possession de Salamanque le 25 octobre, mais il en repartit par le col de Baños, dès que le 6ᵉ corps se mit en mouvement pour y revenir. Nous rentrâmes dans cette place, le 6 novembre. « L'armée espagnole qui y avait manqué presque de tout, dit le rapport du 15 novembre, n'y avait rien laissé.... Il serait essentiel, ajoutait l'ordonnateur en chef Marchand, d'empêcher les troupes de brûler dans chaque village toutes les charrettes qui s'y trouvent. » On voit par là combien nos pauvres soldats étaient loin de l'abondance.

Le 7 novembre, la brigade Marcognet (39ᵉ et 76ᵉ) fut lancée sur la route de Tamamès, à la poursuite du duc Del Parque, avec la brigade Bardet de la 2ᵉ division et les dragons de Kellermann; mais elle ne rencontra pas l'ennemi, et rentra, le 9, à Salamanque.

Le 15 novembre, elle fut détachée à Ségovie. Le 23, elle se replia sur Medina del Campo. Le 24, elle prit position à Valsequillas. Le 25, elle rejoignit au pont du Douero le 6ᵉ corps [1] qui s'était établi derrière le fleuve, avec Kellermann, pour couvrir Valladolid.

Le 26, l'offensive est reprise, sous la protection de la cavalerie de Kellermann. Le 6ᵉ corps se mit en ligne à Medina, mais Del Parque décampa dans la nuit. Le 27, la poursuite commença; elle continua le 28. Les Espagnols s'étaient rangés en bataille pour défendre, en avant d'Alba, le passage de la Tormès. Ils furent rompus par les charges réitérées de la cavalerie de Kellermann. « Notre infanterie qui avait fait neuf lieues, dit de la Chasse-Vérigny [2], arriva à 8 heures du soir et, à la nuit, entra dans Alba, baïonnette en avant... » Les Espagnols perdirent dans cette affaire, d'après un historien anglais [3] peu enclin à exagérer les succès de nos armes, 4000 hommes tués, 2000 prisonniers, 15 pièces de canon, 10 000 fusils, 10 drapeaux et un nombre considérable de caissons.

Le 6ᵉ corps rentra à Salamanque. Il y resta jusqu'au 9 février 1810, sans être inquiété et se bornant à faire quelques excursions, pour protéger contre les guérillas les transports de toutes sortes et la rentrée des bestiaux.

III. — Siège de Ciutad-Rodrigo.

Renforts reçus du dépôt. — Avant d'exposer les événements auxquels prit part, en 1810, la portion principale du régiment, nous allons indiquer à grands traits les renforts successifs que notre dépôt envoya en Espagne après la paix avec l'Autriche.

Plusieurs fractions de forces variables furent successivement envoyées à Metz

1. Le 6ᵉ corps avait quitté Salamanque, le 19, pour se reporter derrière le Douero. Une nouvelle incursion de Del Parque, qui s'était avancé jusqu'à Alba de Tormès, avait motivé ce mouvement.
2. Rapport du 1ᵉʳ décembre 1809.
3. John Bigland, *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 78.



pour s'y réunir à des fractions d'autres corps et de là gagner Orléans, puis Bayonne. Ces détachements concoururent soit à la création de corps nouveaux, soit à la formation provisoire de régiments ou de bataillons de marche destinés eux-mêmes à se fondre dans les bataillons de guerre [1].

Le dépôt fut alimenté lui-même en 1810 par les conscrits des départements de l'Ain, de la Doire, du Doubs et de Marengo.

Quant au 4e bataillon que nous avons laissé à Bayonne à son retour d'Allemagne, il eut une vie indépendante de la portion principale, jusqu'à la fin d'avril 1811. Parti du camp de Bayonne pour Valladolid le 10 août 1810 [2], il fit partie du 9e corps chargé d'expéditionner sur les derrières de l'armée de Masséna, pour chasser les insurgés qui dévastaient la Biscaye, la Navarre et le Santander. En janvier et février 1811, notre 4e bataillon resta à Almeïda avec la division Claparède dont la mission était de maintenir les communications de l'armée de Portugal. Il prit part aux engagements de Ponte de Abbade, de Nilla et de Fresinto, qui débarrassèrent le pays des rassemblements d'insurgés du chef de partisans Silveyra. Dans ces différentes affaires, le bataillon perdit 160 hommes. Le 28 avril, il rejoignit à Ciutad-Rodrigo les trois premiers bataillons du régiment dont nous allons maintenant reprendre l'histoire au point où nous l'avons interrompue.

Première tentative contre Ciutad-Rodrigo. — Dès les premiers jours de février 1810, le maréchal Ney, à la nouvelle des succès du roi Joseph en Andalousie, sentit la nécessité de s'emparer de Ciutad-Rodrigo.

Le 10, il se mit en marche et, le 12 au matin, somma la ville de se rendre, dans l'espoir que la garnison, surprise, capitulerait; mais le gouverneur, André Herrastry, ne se laissa pas intimider par les quelques obus qu'on lui envoya et Ney dut rentrer à Salamanque pour se préparer à faire un siège régulier.

Préparatifs du siège. — Les préparatifs furent longs et laborieux. Il fallut faire venir de Bayonne tout le matériel, et les routes, sans cesse infestées par les guérillas, avaient été rendues presque impraticables par les pluies.

Le gouverneur de la place profita de ce temps pour organiser sa défense. Ciutad-Rodrigo s'élève sur un mamelon de la rive droite de l'Agueda. Ce mamelon surplombe la rivière par des pentes escarpées. Les fortifications con-

1. Par ordre de mouvement du 18 janvier 1810, le dépôt envoya 9 hommes à Orléans où ils arrivèrent le 17 février, et firent partie de la division d'arrière-garde qui se formait dans cette ville.

Par ordre de mouvement du 25 janvier 1810, le dépôt du 76e envoya, le 1er février, un officier et 76 hommes au 4e régiment de marche organisé à Châteauroux. Ce régiment fit partie de la 3e division du 8e corps et alla se fondre en Espagne dans les divers régiments d'origine des détachements qui le composaient.

Par ordre de mouvement du 23 août 1810, le dépôt du 76e envoya 2 officiers et 79 hommes à Orléans où se formait le 4e bataillon de marche de l'armée de Portugal destiné au 2e régiment de marche (2e brigade de la 2e division de réserve de l'armée d'Espagne). Cette division arriva à Bayonne le 3 novembre, etc.

2. Son effectif était de 17 officiers, 568 hommes présents, 15 hommes détachés et 101 malades; il était commandé par le chef de bataillon Castillon et formait toujours le 3e bataillon de la 6e demi-brigade provisoire (colonel Saint-Cyr). Cette demi-brigade faisait partie de la 1re brigade (Vichery) de la 1re division (Claparède) du 9e corps (Drouet d'Erlon).

sistent en une antique muraille haute de plus de 10 mètres et entourée elle-même d'une enceinte bastionnée précédée d'un fossé, mais sans chemin couvert. Les faubourgs de la place adossés à l'enceinte facilitent l'approche de l'assaillant; enfin la ville est dominée au nord par les plateaux du grand et du petit Tesso qui sont évidemment le défaut de la cuirasse. Herrastry arma les remparts avec 86 pièces de canon; il fit construire des terrassements en avant du faubourg de San-Francisco traversé par la route de Salamanque et organisa défensivement les couvents de San-Francisco, de San-Domingo et de Santa-Clara. La division anglaise Craufurd et une division espagnole manœuvraient aux environs de la place.

Pendant presque toute cette période d'attente, le 76e occupa les environs de Tamamès avec la division Marchand. Dans la première quinzaine de mars, le 76e reçut du dépôt un sous-lieutenant et 50 hommes; le chef de bataillon Portemont prit le commandement du 2e bataillon en remplacement du chef de bataillon de Zimmer [1]. Par décret du 17 avril, l'Empereur ordonna la réunion des 2e et 8e corps au 6e, sous le commandement en chef de Masséna qui prit ainsi la direction supérieure des opérations contre Ciutad-Rodrigo.

Ouverture de la 1re parallèle. — Le 76e quitta ses cantonnements le 28 mai, et arriva, le 30, en vue de la place, avec la division Marchand et le maréchal Ney. Le 3 juin, il assista à la revue des troupes de siège passée par Masséna.

Le 5, la division Marchand se porta sur la rive gauche de l'Agueda pour compléter l'investissement. Dans la nuit du 15 au 16, le 76e prit part à l'attaque du faubourg du Pont qui fut enlevé, puis évacué à la pointe du jour. Cette attaque avait eu pour but d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi et de faciliter ainsi l'ouverture de la première parallèle.

Le 76e repousse la division Craufurd. — Le 20 juin, le général anglais Craufurd ayant poussé une reconnaissance vers la place du côté d'Espéja, le maréchal Ney plaça le 76e à cheval sur cette route, en le faisant appuyer à droite par un bataillon du 15e Léger et à gauche par un détachement de dragons.

L'ennemi se retira devant ce déploiement, mais il revint le lendemain et força nos avant-postes à se replier. Néanmoins la division Craufurd ne fit plus aucune tentative sérieuse. Le 22 juin, le sous-lieutenant Lesueur fut tué aux avant-postes.

Incidents divers. — Le 30 juin, on apprit par des déserteurs que la garnison avait résolu de s'évader en forçant notre ligne d'investissement par la rive gauche. La brigade Marcognet (39e et 76e) fut alors rapprochée de la ville du côté indiqué et s'établit sur une position dont l'occupation déjoua les projets des Espagnols. La brigade resta toute la nuit sur le qui-vive. Le lendemain elle fut remplacée par le 8e corps.

1. De Zimmer avait quitté le régiment depuis cinq mois.



Dans la nuit du 6 au 7 juillet, quatre baraques du camp du 76ᵉ furent incendiées par un obus.

Dans la matinée du 8, la garnison, qui manquait d'eau, fit, pour s'en procurer, une brusque sortie de 200 hommes. Les avant-postes, qui se trouvaient formés sur ce point par le 76ᵉ, furent surpris et durent se replier après un engagement dans lequel le capitaine Augustin Michel et 10 hommes furent tués. Nos grand' gardes ramenèrent 20 blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant Dejean, qui fut nommé lieutenant, trois jours après, « pour la façon énergique dont il avait défendu le poste qu'il commandait ».

Capitulation. — Le 9 juillet, la place, à bout de forces, arbora le drapeau blanc, au moment où les Français montaient à l'assaut de la brèche principale. Elle se rendit à discrétion après 48 jours de blocus et 24 jours de tranchée ouverte. « Les vainqueurs furent frappés, dit le général Mathieu Dumas[1], du spectacle de bouleversement et de ruine qui partout s'offrit à leurs regards. A peine voyait-on une maison qui ne portât les marques du terrible siège que la ville venait de subir. »

Le 76ᵉ avait perdu peu de monde par le feu, mais il n'en avait pas moins beaucoup souffert. Depuis près de trois mois, le 6ᵉ corps était à la demi-ration et la solde n'avait pas été payée. De plus, des chaleurs excessives, succédant aux pluies abondantes, avaient engendré des fièvres d'autant plus dangereuses que les hommes étaient affaiblis par les privations.

Travaux d'amélioration. — Pendant que l'armée continuait les opérations en faisant le siège d'Almeïda, le 76ᵉ resta à Ciutad-Rodrigo dont le maréchal Ney voulait faire une place solide, capable d'abriter des magasins et des établissements de toutes sortes, en vue d'une nouvelle expédition en Portugal.

Le 76ᵉ fut employé aux divers travaux d'aménagement intérieur, et au relèvement des fortifications. Pendant le séjour à Rodrigo, le chef de bataillon Glaise remplaça à la tête du 3ᵉ bataillon, le chef de bataillon Foussenquy.

Almeïda capitula le 27 août. Masséna fixa au 16 septembre la marche sur Lisbonne.

IV. — Invasion du Portugal en 1810.

Marche offensive sur Coïmbre. — Le premier objectif que se proposa Masséna fut Coïmbre, couverte par l'armée de Wellington. Celui-ci, après 8 mois d'inaction à la suite de son échec de Talaveyra, avait compris que le Portugal devait être la base de toutes ses opérations et se préparait à nous y recevoir. Il

1. *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 132.



avait ordonné aux Portugais, sous peine de mort, d'abandonner les villes et les villages, de couper les routes et d'emporter les vivres. L'armée française allait donc s'avancer à travers un pays désert et dévasté, contre l'armée anglo-portugaise disciplinée et solide.

Le 76e avait, au départ, un effectif de 58 officiers et 1732 hommes présents. Il franchit la Coa et le Pinhel, le 15 septembre, et prit position, les 16 et 17, à Juncaïs. Le 18, il refoula une arrière-garde à Orkoba et livra un combat dans lequel le sous-lieutenant Arthus Selle, déjà blessé à Tamamès, reçut une balle dans les reins.

Bataille du Busaco. — Wellington cédait le terrain en évitant le combat. Il prit enfin position sur les hauteurs de Busaco, pour couvrir Coïmbre.

La Sierra Busaco, traversée par la route de Viseu à Coïmbre, court du sud-est au nord-ouest; son versant nord est hérissé de rochers abrupts et déchiré par des ravins profonds et fourrés. Quelques bouquets d'oliviers jetés çà et là au milieu des bruyères et des bois de sapins, sont les seules traces de culture qu'on y trouve. Une chartreuse bâtie au milieu d'un terrain de trente hectares enclos de murs, s'élève à l'extrémité nord-ouest du plateau qui couronne la Sierra. Telle est la position que Wellington a résolu de défendre.

Le 26 septembre, les deux armées étaient en présence. Un épais brouillard les masquait l'une à l'autre. Vers midi, Masséna fit une reconnaissance et ajourna l'attaque au lendemain.

Le 27, à 7 heures du matin, au signal donné, tous les corps français s'ébranlent à la fois. Le 6e corps (centre de l'armée) a pour mission l'attaque de front : route de Viseu à Coïmbre passant par Moira à l'ouest de la chartreuse.

Le 76e, formant la gauche de la division de droite (Marchand), se trouve à peu près au centre du 6e corps. Il a à sa gauche la division Loison. Les colonnes françaises abordent l'ennemi avec vigueur sous une pluie de balle et de mitraille... Cependant, par un brusque retour offensif des Anglais, la division Loison, rejetée au delà de Moira, laisse tout à coup à découvert, le flanc gauche du 76e. Le général Marchand ordonne alors au régiment d'appuyer à tout prix vers la gauche et de gagner un bois de pins où il trouverait un abri. Ce mouvement de flanc exécuté par toute la division sous le feu de l'artillerie, décima les quatre régiments en quelques minutes. Les troupes tinrent bon néanmoins, mais il fut impossible d'avancer. On se borna à tirailler sur place.

A 4 heures, une trêve de deux heures fut convenue pour enlever les blessés. Le 76e avait perdu 7 tués et 86 blessés, au nombre desquels le sous-lieutenant Juste-Clément Large, une balle dans la poitrine, et le sous-lieutenant Silvestre-César Lanzavecchia, un coup de feu au bras gauche. De tous les régiments engagés, le 76e était encore le moins maltraité. La division Marchand avait à elle seule 1173 hommes hors de combat.



Dans la soirée, Masséna apprit que l'ennemi avait négligé de garder le défilé de Serdao, situé en avant de notre droite[1]. A la nuit tombante, il y engagea des troupes. Wellington était tourné. Le 28, à la pointe du jour, l'armée anglo-portugaise se retirait sur Coïmbre.

Entrée à Coïmbre. — Masséna suivit, le 8e corps en tête; dans cette marche, le 76e atteignit, le 28 Mortagoa, le 29 Formalicao, le 30 Mealhada; le 1er octobre il entra à Coïmbre évacué par l'ennemi, après un léger combat d'arrière-garde. Malheureusement, au grand détriment de toute l'armée, la ville venait d'être pillée par les soldats du 8e corps.

Le corps de Ney resta quatre jours à Coïmbre. Le 76e avait alors à l'effectif 1496 présents.

Devant les ouvrages qui couvrent Lisbonne. — Le 6e corps quitta Coïmbre, le 6 octobre. Il arriva, le 11, en vue des fameuses lignes de Torrès-Vedras, composées de 152 ouvrages et armées de 628 pièces. Wellington était décidé à tenir jusqu'au bout.

Du 14 au 15 octobre, Masséna fit la reconnaissance des positions ennemies et reconnut l'impossibilité de les enlever de vive force. Il résolut donc de les observer et prit position en face d'elles. Le 6e corps bivouaqua en arrière d'Alenquer.

Le 14 novembre, l'armée française fit un mouvement rétrograde, pour se rapprocher des pays moins exploités : le 6e corps prit position sur le Zézère et le 76e occupa successivement jusqu'au 4 mars 1811, Funhete, Thomar, Dornes, Trasveria, Cabaços et Pombal.

Situation déplorable. — Dans ces cantonnements, la situation de l'armée de Portugal devint chaque jour plus pénible. Toute communication était coupée avec la France dont on n'avait reçu aucun courrier depuis le 16 septembre.

On manquait de tout et pour se procurer des vivres, on en était arrivé à organiser la maraude. On ne pouvait pas faire de réquisition, puisque les habitants avaient fui dans les bois en emmenant leurs bestiaux et n'étaient par conséquent plus là pour obéir aux ordres de l'administration; on était forcé de prendre. On s'éloignait souvent jusqu'à trois et quatre journées de marche du camp, pour se ravitailler. Ces détachements de maraudeurs « rencontraient-ils un Portugais, ils le saisissaient, dit Marmont dans ses Mémoires, et le mettaient à la torture pour obtenir de lui des indications et des révélations sur le lieu où étaient cachées les subsistances. On pendait au *rouge*, c'était la première menace, on pendait au *bleu*, et puis la mort arrivait. »

1. C'est un paysan qui donna cette indication en ajoutant qu'en marchant par la droite on arriverait sur le plateau sans obstacle. « Cette anecdote fut connue, dit Marmont dans ses Mémoires (t. IV, p. 25), et les soldats appelèrent ce mouvement : *la manœuvre du paysan*. »

Des soldats employèrent la même violence pour se procurer de l'argent. « Plus d'un tiers de l'armée, continue le même auteur, se trouvait ainsi constamment dispersé et loin des drapeaux, tandis que le reste semblait être à la discrétion de l'ennemi.

« En revanche, chaque jour, des soldats étaient massacrés par les paysans. Le 76e eut ainsi 8 hommes tués, le 24 novembre, en dispersant un rassemblement de paysans qui étaient venus insulter nos postes, jusqu'au confluent du Nobao dans le Zézère. Il perdit deux hommes dans la 1re quinzaine de décembre, cinq dans la 2e quinzaine de janvier 1811; un le 28 février. Ce même jour, une patrouille du 76e, en suivant la rive droite du Zézère, reçut des coups de feu tirés de la rive gauche et trouva trois militaires, dont un officier décoré, qui venaient d'être fusillés par les paysans [1]. » Dans les premiers jours de mars, le régiment perdit encore quatre hommes à la maraude.

Ajoutons à ces misères l'état des vêtements et de la chaussure. Les soldats réparaient leurs souliers avec des débris de cuir ramassés çà et là, ou se composaient des sandales avec les peaux d'animaux. Ils raccommodaient leurs vêtements avec des draps de toutes couleurs... Comme les gueux de Richepin [2],

> Ils ont pour cravate une loque;
> Leurs habits sont vieux et souillés;
> Et leur pantalon s'effiloque
> Sur le rire de leurs souliers;

et les officiers faisaient comme les soldats. Détail plus navrant encore : il ne restait au commencement de mars que cinquante cartouches par homme, c'est-à-dire de quoi se battre un jour, sans pouvoir recommencer le lendemain.

La discipline enfin commençait à être en péril dans plusieurs corps. Les soldats se plaignaient, refusaient de faire le service et désertaient. Nous sommes heureux de n'avoir trouvé trace d'aucun acte de ce genre au régiment. Le 76e traversa cette seconde période avec une patience et une industrie admirables, souvent même éclairées par des rayons de gaieté, au récit d'une gauloiserie ou d'un bon mot.

V. — Evacuation du Portugal en 1811.

La retraite commence. — Masséna, ayant perdu tout espoir de secours, se décida à battre en retraite par la route de Coïmbre. Les malades et les blessés chargés à dos d'âne, le grand parc et les bagages se mirent en marche, le 4 mars

1. Extrait de la situation du 6e corps en date du 28 février.
2. *La Chanson des Gueux*, édition définitive, p. 262.



au soir. Le gros de l'armée commença son mouvement, le 5. Le 6e corps formant l'arrière-garde partit le dernier.

Le 76e passa, le 8, à Leyria; le 9 et le 10, à Pombal; le 11, à Venda da Cruz. Les Anglais, qui ne nous avaient pas attaqués dans nos bivouacs, se mirent aussitôt à notre poursuite.

Combat de Redinha. — Serrée de près par Wellington, notre arrière-garde dut combattre, le 11, à la sortie de Pombal.

Le 12, le 6e corps avait à traverser l'étroit défilé de Redinha. Ney fit partir avant le jour, la 1re division (Marchand). Celle-ci prit position sur les hauteurs de la rive droite, pendant que, sur la rive gauche, la 2e division tenait tête aux Anglais.

A 4 heures, la 2e division franchit le pont à son tour. Les Anglais s'élancent aussitôt pour le passer à sa suite, mais ils sont brusquement arrêtés par les feux étagés de la division Marchand. Tous les efforts des Anglais se brisèrent contre l'opiniâtreté de nos troupes. La seule division Marchand arrêta pendant plus de trois heures toute l'armée de Wellington. Le 76e n'eut néanmoins qu'un officier blessé, le lieutenant Mathieu Bisson.

Quand la 2e division fut en sûreté, Marchand se replia jusqu'à Presa, à deux kilomètres de Redinha. Les Anglais vinrent camper en face de lui.

Le lendemain, 13 mars, le maréchal Ney se retira en combattant sur Casal-Novo. La division Marchand ne fut pas engagée.

Combat de Casal-Novo. — Le 14, dès 5 heures du matin, à la faveur d'un épais brouillard, les Anglais assaillirent le 6e corps dans ses positions de Casal-Novo. Ney, malgré l'obscurité, fit manœuvrer ses divisions avec une précision et un aplomb qui provoquèrent l'admiration des deux armées : « Les 1re et 2e divisions et la cavalerie, dit le rapport de la journée, soutiennent la retraite successivement et défendent pied à pied le terrain jusqu'au soir, n'abandonnant une position que pour en prendre une nouvelle, y recevant l'ennemi par des feux bien dirigés et exécutant la retraite dans le plus bel ordre... »

Le 6e corps s'arrêta, le soir, au bord de la Ceyra, à Miranda del Corvo. Dans cette glorieuse journée, le 76e eut 26 hommes tués. Au nombre des blessés étaient les capitaines Pierre Barba et Pierre-Augustin Desessards, les lieutenants Henry Juste et Nicolas Gobert, ainsi que le sous-lieutenant Paul-Sévère Ravenel de Bois-Boëtel atteint au bras gauche.

Nos soldats, faisant allusion aux nombreuses positions qui furent successivement occupées et défendues, nommèrent ce combat *la journée des positions*.

Halte de quelques jours derrière la Coa. — Le lendemain, au passage de la Ceyra, sous le feu des Anglais, il y eut près du pont un moment de désordre

qui aurait pu avoir de terribles conséquences. Le 50e et le 76e, trouvant le chemin obstrué, courent à un gué qu'on leur indique. On se jette à l'eau.... Le gué était au delà. Le maréchal Ney crut avoir perdu 500 hommes. Dans la nuit presque tous rejoignirent.

La retraite se continua, les jours suivants, toujours harcelée par l'ennemi, mais sans engagement sérieux; le 24 mars, la division Marchand prit position à Guaida; le 29, elle rejoignit l'armée sur la rive droite de la Coa. A l'abri de cette rivière, le maréchal Masséna put donner aux troupes quelques jours de repos. Le 76e, dont l'effectif était de 52 officiers et 1250 hommes présents[1], fut cantonné à Valonzo. Depuis le 22 mars le maréchal Ney[2] avait quitté le 6e corps, laissant le commandement au général Loison.

Aux environs de Salamanque. — Le 4 avril, l'armée se remit en marche et passa la frontière du Portugal pour rentrer en Espagne. Le 5 au soir, le 6e corps campa devant Ciutad-Rodrigo; il y resta jusqu'au 8. A cette date, il prit la route de Salamanque où la division Marchand arriva le 10. L'armée resta cantonnée entre Salamanque et Ciutad-Rodrigo jusqu'au commencement de mai, poussant des reconnaissances et observant l'ennemi qui s'était établi entre la Coa et l'Agueda.

Le 76e prit part à une reconnaissance sur Baños et à une pointe sur Almeïda. Dans ces opérations, il perdit 18 hommes. Le 28 avril, notre 4e bataillon, qui était entré en Espagne avec la 1re division du 9e corps, comme nous l'avons vu plus haut, rejoignit le régiment alors cantonné dans un faubourg de Ciutad-Rodrigo.

Le commandant Castillon, qui commandait le 4e bataillon[3], nous amenait un renfort de 636 hommes dont 19 officiers.

Opérations pour débloquer Almeïda. — Combat de Fuente-di-Oñore. — Dévouement du caporal Zaniboni. — Masséna avait résolu de profiter de l'arrivée des 4es bataillons pour débloquer Almeïda, cernée par Wellington. C'est dans ce but que, dès la fin d'avril, il avait concentré ses troupes à Ciutad-Rodrigo. Le 2 mai, le mouvement commença : le 6e corps atteignit le soir Espeja; le lendemain, il arriva devant le ruisseau qui coule au pied du village de Fuente-di-Oñore.

L'armée anglaise, rangée en bataille sur les hauteurs de Fuente, où elle s'était solidement établie, nous attendait de pied ferme. Un premier engagement auquel

1. L'effectif des présents, au départ des cantonnements de la Zézère, était de 54 officiers et 1352 hommes. Le régiment avait à la date du 30 mars : 4 officiers et 88 hommes détachés, 1 officier et 181 hommes aux hôpitaux et 98 hommes prisonniers.

2. Le départ du maréchal Ney était définitif.

3. Tous les régiments dont les 4es bataillons avaient fait la campagne d'Allemagne en 1809 furent alors rejoints par ces bataillons. Vers la même époque, 30 avril, le dépôt du 76e recevait l'ordre de faire partir de Sarrelouis, le 6 mai, un détachement d'anciens soldats destinés au 30e de ligne (6e bataillon) à Minden en Allemagne.



le 76e assista en réserve nous rendit maîtres, le soir même, de la partie basse du village.

Le 4, Masséna remarqua que la position ennemie pouvait être tournée par la droite. A la nuit tombante, il porta de ce côté la majeure partie de ses forces en face de Pozzo-Bello.

Le 5, à la pointe du jour, la division Marchand s'avance sur le bois qui entoure le village. Deux régiments anglais en gardent la lisière. Le 76e s'élance à la baïonnette, enlève le bois et pénètre jusque dans les rues. Ce coup d'audace, exécuté sous un feu ajusté, coûta au régiment plusieurs tués ou blessés : le chef du 2e bataillon, Portemont [1], avait été touché au pied droit. Le lieutenant Edme Collet était mortellement atteint; les capitaines Louis Elambert, Antoine Piquerel, Joseph Treillet, les lieutenants Stouvenaker et Marcandier étaient blessés, le dernier au bras droit.

Le 6e corps, maître de Pozzo-Bello, se rabattit à gauche pour enlever Fuente de concert avec les 8e et 9e corps et la cavalerie, mais le ravin qui séparait Fuente-de-Oñore de Pozzo-Bello ne put être franchi.

Le 6, Masséna renonça à poursuivre l'attaque et se décida à la retraite, mais il voulut, avant de se retirer, faire sauter la forteresse d'Almeïda. Pour porter cet ordre il fallait traverser les lignes anglaises. Le maréchal demanda des hommes de bonne volonté. Il s'en présenta trois :

« Ces trois intrépides militaires, dit le général de Marbot [2], étaient Pierre Zaniboni, caporal au 76e, Jean-Noël Lami, cantinier de la division Ferey, et André Tillet, chasseur au 6e Léger. Comme ils avaient tous assisté, l'année précédente, au siège d'Almeïda fait par les Français, ils connaissaient parfaitement les contrées voisines et devaient prendre des chemins différents. On remit à chacun d'eux une petite lettre en chiffres pour le gouverneur, et ils partirent le 6 au soir, à la nuit close.

« Zaniboni, déguisé en marchand espagnol (il parlait fort bien la langue du pays), s'insinua dans les bivouacs anglais sous prétexte de vendre du tabac et d'acheter les habits des hommes tués. Lami, vêtu en paysan portugais, joua à peu près le même rôle. Les deux Français allaient d'une ligne à l'autre sans éveiller aucun soupçon, et s'approchaient déjà des portes d'Almeïda, lorsque des circonstances inconnues firent découvrir leur ruse. Fouillés et trahis par les lettres accusatrices, ces deux malheureux furent fusillés comme espions, d'après les lois de la guerre qui rangent dans cette catégorie et punissent de mort tout militaire qui, pour remplir une mission, quitte son uniforme. »

André Tillet partit pour Almeïda en uniforme et réussit à pénétrer dans la place. Le résultat désiré était obtenu. Honneur à ces trois braves. « *Leurs noms*

1. Portemont fut remplacé, quelques jours après, à la tête du 2e bataillon par le commandant Portugal. Portemont fut nommé, le 24 juin 1811, officier de la Légion d'honneur.

2. *Mémoires du général baron de Marbot*, t. II, chap. XLI, p. 469.

méritent, dit Thiers, *d'être transmis à la postérité.* » Nous sommes heureux de réaliser ici le vœu de l'illustre écrivain en proposant particulièrement le dévouement du caporal Zaniboni à l'admiration de ses camarades du 76e!

Jusqu'au 10 mai, l'armée française resta en position, face aux Anglais immobiles derrière leurs retranchements. A minuit l'explosion d'Almeïda fut le signal du départ. Nos troupes revinrent à Salamanque où elles reprirent leurs anciens cantonnements.

VI. — Opérations diverses sous les ordres du maréchal Marmont; de mai 1811 à juin 1812.

Réorganisation. — Départ du 3e bataillon. — Au retour de l'expédition d'Almeïda, l'armée de Portugal passa sous les ordres du maréchal Marmont [1], duc de Raguse, qui avait reçu de l'Empereur plein pouvoir pour la réorganiser. Il y employa la fin du mois de mai.

La situation, déjà lamentable devant Lisbonne, n'avait été depuis qu'en s'aggravant. Les officiers faisaient peine à voir. Ils n'avaient même plus de quoi se mettre des bottes aux pieds. Tandis que l'armée anglaise, presque double de la nôtre, toujours régulièrement payée et convenablement approvisionnée, était dans l'abondance, sans souci du lendemain, « l'armée française ne vivait, dit le général en chef, que de l'industrie de ceux qui la composaient.... » Tandis que « l'armée anglaise avait six mille mulets de transports pour ses seuls vivres, *l'armée française n'avait d'autres moyens de transports que le dos des soldats.* Jamais, ajoute le maréchal, pendant le temps que j'ai commandé cette armée, elle ne s'est mise en opération qu'auparavant les soldats n'eussent reçu des vivres pour 15, 18 et 20 jours, *qu'ils portaient sur eux...* » Pendant que « les soldats anglais n'avaient autre chose à faire qu'à marcher et à combattre, les soldats français avaient leurs facultés absorbées par d'autres devoirs et les combats étaient la récompense et le prix de leurs fatigues [2].... »

Marmont supprima l'organisation par corps d'armée, de manière à n'avoir au-dessous de lui que des divisions. L'ancienne première division du 6e corps devint 1re division de l'armée de Portugal, sous le commandement du général Foy, qui remplaça le général Marchand rentré en France. Le colonel Chemineau, du 76e, fut promu général de brigade et reçut le commandement de la 2e brigade de la division Foy (39e et 76e). Le général Chemineau exerça en même temps le commandement du régiment jusqu'à nouvel ordre.

1. L'Empereur, mécontent des résultats négatifs de l'invasion du Portugal, avait relevé Masséna de son commandement. Marmont arriva, le 13 mai, à Salamanque.
2. *Mémoires du maréchal Marmont,* t. IV, p. 36, 37.

Les régiments d'infanterie furent formés à 3 bataillons seulement, en portant à 700 hommes l'effectif de chaque bataillon.

Comme conséquence de cette mesure, le 3e bataillon du 76e, qui était le plus fatigué, fut dissous, et les hommes dispersés dans les 1er, 2e et 4e bataillons. Les cadres du 3e bataillon non utilisés partirent le 23 mai de Salamanque, pour Valladolid. De là, ils furent envoyés plus tard [1] à Bayonne où ils reçurent de Sarrelouis tous les soldats disponibles de notre 5e bataillon [2] et reconstituèrent ainsi un nouveau 3e bataillon. Ce 3e bataillon devint lui-même le fonds d'un petit dépôt [3].

Ravitaillement de Badajoz. — Travaux à Almaraz. — Après un mois de repos, l'armée de Portugal alla au secours de la ville de Badajoz sur la Guadiana. Le 76e commençait une série de marches dont on appréciera les fatigues et les dangers, si l'on se souvient de l'hostilité féroce des habitants, et des seuls moyens de transport et de ravitaillement dont nos soldats disposaient.

On partit le 3 juin; les Anglais se retirèrent devant nous. Le 18, Wellington leva le siège de Badajoz et se réfugia en Portugal. Le 20, nous entrions dans la capitale d'Estramadure.

Après avoir ravitaillé la place de concert avec Soult, qui commandait l'armée du Midi, Marmont, dans les premiers jours de juillet, envoya la division Foy à Almaraz, sur le Tage, avec mission d'y construire sur la rive droite deux têtes de ponts et des ouvrages de manière à mettre cette place importante à l'abri d'un coup de main [4]. La portion principale du 76e resta à Mérida.

50 hommes du 76e escortent le sous-lieutenant Parquin, du 20e Chasseurs. — Pendant les deux mois que durèrent les travaux, notre régiment eut à fournir divers détachements qui prirent part à plusieurs petites opérations. Nous reproduisons ci-après une de ces excursions qui eut lieu au commencement d'août, nous la trouvons racontée dans les Mémoires du commandant Parquin [5].

M. Denis-Charles Parquin était alors sous-lieutenant au 20e Chasseurs et attaché à l'état-major du maréchal Marmont. « ....Je recevais l'ordre du chef d'état-major de l'armée de prendre un détachement de cinquante hommes du

1. Ordres de mouvement des 18 et 21 juin.

2. Ce bataillon s'était formé au dépôt, à Sarrelouis, avec les conscrits du département de la Dyle. Ces hommes partirent de Sarrelouis le 1er juillet, et arrivèrent à Bayonne le 18 août 1811.

3. Ce petit dépôt reçut, en 1811, d'abord 157 conscrits du 5e bataillon, puis 164 de la Creuse, 106 de la Nièvre et 68 de l'Aude et de Montenotte. Le nouveau 3e bataillon (commandant Condamy, chef de l'ancien) fut placé au camp de Bayonne, sous les ordres du général de Monthion. Ses trois premières compagnies (9 officiers, 268 hommes) entrèrent, le 1er novembre 1811, dans la composition du 2e régiment de marche (major Tolozan) de l'armée de Portugal. Elles eurent l'ordre de rentrer en France, le 15 décembre 1812, pour aller renforcer l'armée d'Allemagne. Les trois autres firent partie de l'armée du nord de l'Espagne successivement commandée par les généraux Dorsenne, Caffarelli et Clausel et tinrent garnison d'abord à Irun (4e gouvernement, général Thévenot), puis à Tolosa, d'où elles partirent, en juin 1813, pour rejoindre les trois premières, au 4e corps de l'armée d'Allemagne.

4. Nous verrons en mai 1812 que ces travaux furent insuffisants.

5. *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire*, p. 272, édition de 1892, chez Berger-Levrault; et *Souvenirs du capitaine Parquin*, p. 103, édition illustrée parue en 1892 chez Boussod, Valadon et Cie. L'auteur des *Souvenirs* est le grand-oncle du lieutenant Charles-Victor Parquin, actuellement au 76e.

76ᵉ régiment d'Infanterie, commandé par un officier, et de partir pour Almaraz, sur le Tage, pour m'y assurer si le pont que le maréchal y avait ordonné était établi. Ma course dura huit jours; mais à mon retour, lorsque j'approchais de la ville de Truxillo, au milieu d'une plaine fort aride, d'où l'on n'apercevait aucun village, nous vîmes tout à coup un nuage de poussière qui s'élevait au loin. L'officier d'infanterie, qui était habitué aux surprises des guérillas, me dit :

« — Mon camarade, vous voyez bien ce nuage de poussière sur la droite? dans cinq minutes, nous serons aux prises avec les Espagnols.

« Il fit mettre la baïonnette aux fusils qui étaient chargés, et nous continuâmes notre route. Ses prévisions se vérifièrent ponctuellement; les guérillas furent bientôt sur nous, et ils s'approchèrent en hurlant (c'est le vrai mot); mais l'officier commanda à propos :

« — Halte! joue! feu!

« Et en un instant les Espagnols faisaient demi-tour, comme une volée de pigeons. Ils n'avaient pas fait ce demi-tour sans nous avoir envoyé une grêle de balles, dont une avait atteint l'officier d'infanterie à la cuisse. Je mis tout de suite pied à terre; puis, ayant fait monter cet officier sur mon cheval, je pris le commandement du détachement. J'arrêtai la marche et fis croiser la baïonnette, pendant le peu d'instants que je mis à bander avec mon mouchoir la cuisse de l'officier.

« Les guérillas, s'étant aperçus d'un mouvement de halte dans la colonne, revinrent sur nous en criant à mon escorte :

« — Soldats, abandonnez l'officier de cavalerie, qui est probablement porteur de dépêches; quant à vous, nous ne vous voulons pas de mal; au contraire, nous sommes vos amis.

« Ces mots dits en français me firent présumer qu'il y avait quelque déserteur parmi eux. On croira facilement que les fantassins n'écoutèrent pas ces propos, et quand les guérillas, en chargeant, furent arrivés à dix pas de nous, j'ordonnai le feu, qui dispersa les bandits. Plusieurs restèrent tués sur place. Un d'eux, dont le cheval fut tué, resta notre prisonnier; je devais le faire exécuter sur-le-champ; mais je racontai à haute voix à l'officier de l'escorte et à ses soldats l'aventure dans laquelle j'avais dû la vie dernièrement à la générosité d'un chef de guérillas, le lieutenant d'Aguillard, et je demandai à l'officier qu'il me laissât disposer de ce malheureux.

« — Mon camarade, me répondit-il, c'est votre prisonnier plutôt que le mien; car, quoique les guérillas m'aient blessé, c'était principalement à vous qu'ils en voulaient; ils l'ont assez crié!

« — Merci, lui dis-je en lui serrant la main; et puisque notre troupe a entendu ce que je vous ai raconté, veuillez lui demander si elle adhère à la concession que vous venez de me faire.

« De toutes parts les soldats s'écrièrent :





Phototypie Berthaud, Paris.

Le sous-lieutenant de cavalerie Parquin est défendu par un détachement du 76e contre une attaque de guérillas.

Reproduction du tableau de L. Sergent qui orne la page 104 des Récits de guerre. — *Souvenirs du capitaine Parquin, édités par Boussod, Valadon et Cie, 9, rue Chaptal, à Paris, 1892.*

« — Oui, oui, disposez de ce bandit, monsieur l'officier, comme vous l'entendrez.

« Alors j'écrivis au crayon sur un morceau de papier :

« L'officier Charles Parquin, du 20e Chasseurs, qui, étant prisonnier du lieutenant d'Aguillard et de ses guérillas, près de Salamanque, a dû sa vie et celle de son domestique à leur générosité, leur témoigne sa reconnaissance, le 10 août 1811, dans l'Estramadure, près de la ville de Truxillo, en donnant la vie et la liberté à un Espagnol de la guérilla du Médico. »

« Je donnai ce papier à cet Espagnol, qui me dit savoir lire; puis je lui remis une once d'or, et je lui rendis la liberté, en lui souhaitant de ne plus se rencontrer sur notre chemin. Le pauvre diable qui, un moment auparavant, était plus mort que vif, embrassa mes genoux en faisant le signe de la croix et disparut.

« A notre arrivée à Truxillo, nous trouvâmes une troupe d'infanterie qui venait à notre rencontre, parce que des murs de la ville on avait aperçu la fumée des coups de feu; cette troupe rentra avec nous en ville; l'officier du détachement demeura à Truxillo pour y guérir sa blessure, et moi, je conduisis l'escorte à Mérida. »

En garnison dans la Castille, puis dans la Manche. — Vers le milieu de septembre, le 76e quitta momentanément les bords du Tage pour aller plus au nord occuper Placencia, pendant que le maréchal marchait avec le gros de ses forces sur Ciutad-Rodrigo, afin de ravitailler cette ville que Wellington assiégeait.

A l'approche de Marmont, les Anglais se retirèrent de nouveau en Portugal. Le gros de notre armée revint alors sur le Tage et la division Foy fut envoyée à Tolède pour s'y refaire.

Le 76e occupa en Castille différentes localités : Puebla de Montalban, Mora et Tolède même [1]. Il resta dans cette province jusqu'en janvier 1812.

Bien moins inquiété là que dans l'Estramadure, le régiment fut néanmoins obligé encore de chercher ses vivres et de former des colonnes pour assurer sa sécurité. Les situations de quinzaine signalent toujours au régiment la mort de quelques hommes soit dans les hôpitaux, soit dans les colonnes. « *La solde est toujours impayée* »; tel est pour ainsi dire le refrain de tous les rapports. Cependant, le 15 décembre, on annonça que des fonds étaient arrivés et que « la solde allait être alignée au 1er juillet ».

Au commencement de ce mois de décembre, le tambour-major Melhiot [2], du 76e, qui avait été fait prisonnier aux environs de Badajoz, rentra au régiment. Il raconta que les Anglais, après l'avoir pris, l'avaient enrôlé sous peine de mort

1. Le 76e forme toujours avec le 39e la 2e brigade de la division Foy. Cette brigade est sous les ordres du général baron Desgraviers-Berthelot, qui a remplacé Chemineau.

2. Melhiot en quittant les lignes ennemies avait été recueilli par les avant-postes du maréchal Soult, qui lui avaient donné le moyen de rejoindre le régiment.

dans la légion de l'Estramadure aux ordres de Murillo et de Castaños et l'avaient placé à la tête d'une compagnie de soldats français, prisonniers comme lui, qu'ils obligeaient ainsi à servir contre leurs frères d'armes. Melhiot avait réussi à s'évader, le 25 novembre, avec toute sa compagnie.

On voit que nos ennemis nous faisaient la guerre au mépris de toutes les lois admises entre les peuples civilisés.

Marche sur Valence. — Dans les premiers jours de janvier 1812, les 1re et 4e divisions de l'armée de Portugal (divisions Foy et Sarrut) reçurent l'ordre de se mettre en marche vers Valence, sous le commandement du général comte Montbrun, pour faire une diversion en faveur des troupes chargées d'assiéger cette ville.

Le 1er bataillon du 76e partit de Mora, les 2e et 4e bataillons, de Tolède et exécutèrent vers l'est, à travers la Manche et la Murcie, une marche fatigante et malheureusement inutile. Le 15 février, la division Foy avait atteint la petite ville de San Vicente, située sur un affluent de la Segura. Le 1er mars [1], elle était de retour sur le Tage, rappelée en hâte par Marmont aux prises avec Wellington. Le 76e [2] avait perdu dans cette expédition 39 hommes, enlevés probablement à la maraude et massacrés par des guérillas ou des paysans. Il occupa, pendant presque tout le mois de mars, les environs de Naval-Moral, petit bourg au nord d'Almaraz.

A peine le régiment occupait-il ces nouveaux cantonnements que l'ordre arriva de renvoyer en France les cadres du 4e bataillon [3] et de répartir les hommes de ce bataillon dans les 2 bataillons restants. C'était une mesure générale.

L'ennemi enlève Almaraz. — Vers la fin de mars, la division Foy se porta à Palencia, pour y appuyer un mouvement offensif du gros de l'armée de Marmont contre Ciutad-Rodrigo. Quand Marmont reprit ses positions autour de Salamanque, notre division revint sur le Tage et le 76e cantonna à Talaveyra.

Le 15 mai, le général Foy apprit qu'un fort parti ennemi [4] menaçait Almaraz, place de la plus haute importance, fortifiée par nous en 1811, comme devant servir de point de communication entre les armées du nord et du midi. Il s'y porta en grande hâte avec toute sa division. Almaraz et les ouvrages de la rive droite du Tage étaient défendus par le major Aubert, « un brave officier piémontais », qui malheureusement n'avait sous ses ordres que de *mauvaises troupes*.

1. Marmont, dans ses Mémoires, fait rentrer Montbrun de son excursion vers Valence à la fin de janvier. Il est en cela en contradiction avec les situations de quinzaine qui, établies au jour le jour, doivent être plus exactes que les souvenirs du maréchal.

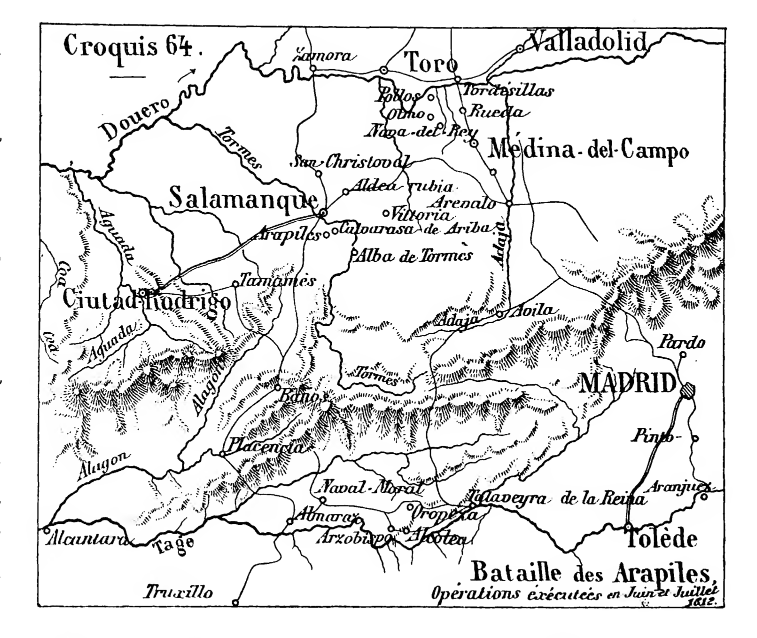
2. L'effectif du régiment se décomposait au 1er mars 1812 en 72 officiers, 1341 hommes présents, et 182 hommes aux hôpitaux, dont 103 du 1er bataillon.

3. Le fonds du 4e bataillon entra, le mois suivant, dans la composition de la 10e demi-brigade provisoire (31e division, Lagrange, 11e corps).

4. Trois divisions, commandées par le général Hill, détaché de l'armée de Wellington.

Ces dernières, dit Marmont [1], étaient « connues sous le nom de *régiment prussien* ».

L'assaut fut donné le 19. Aubert se fit tuer sur un parapet où il était monté pour donner l'exemple; mais la garnison se débanda : le donjon, le pont, la ville, tout fut enlevé.



Quand Foy arriva, le 23 mai, les Anglais s'étaient retirés, après avoir dégradé tous les forts, brisé l'artillerie et coulé les bateaux.

La 1re division chercha à atteindre l'ennemi et continua sa course par Truxillo jusqu'à Deleytosa.

Le 28 mai, elle reprit la route du Tage. Le 1er juin, le 76e occupait Arzobispo entre Almaraz et Talaveyra.

VII. — Bataille des Arapiles [2].

Mouvements qui ont précédé la bataille des Arapiles. — Cependant Wellington avait concentré ses forces pour fondre sur l'armée de Portugal. Dès le 3 juin, une de ses divisions était passée sur la rive droite de l'Agueda. Marmont, qui prévoyait l'attaque, avait, de son côté, donné des ordres de concentration et demandé des secours à l'armée du Nord (Caffarelli) et au roi Joseph.

Le 2 juin, la division Foy se mit en marche sur Avila, où elle arriva le 6. Elle y resta jusqu'au 9 et se rendit, ce jour-là, à Arevalo.

Le 12 juin, toute l'armée anglaise passa l'Agueda; le 14, Marmont ordonna le rassemblement de ses divisions aux environs de Salamanque.

Le 16, les Anglais arrivèrent devant cette place, mais Marmont n'étant pas encore en mesure de livrer bataille, mit la ville en état de défense et prit position en arrière. Le 20, les Anglais cernaient Salamanque, lorsque la 1re division rejoignit le gros de l'armée française, qui tenta alors une manœuvre offensive sur San Christoval. Wellington occupait ce point depuis le 17. Devant la démonstration

1. T. IV, p. 3.
2. Quelques auteurs appellent cette affaire bataille de Salamanque.

de Marmont, il suspendit le siège et se mit en bataille; mais le général en chef de l'armée de Portugal ne se crut pas encore assez fort pour espérer une action décisive et, le 23, il changea de position. La 1re division alla occuper Aldea-Rubia.

Marmont, manœuvrant ainsi à faible distance de la place, comptait pouvoir prendre une offensive efficace, avant la chute des forts [1], lorsque, le 27 juin, un incendie éclata dans les magasins du fort principal, détruisit tous les approvisionnements et amena la reddition de ce poste. Notre présence autour de Salamanque devenant inutile, Marmont se retira pour attendre plus en sûreté les secours qu'on lui avait promis.

Le mouvement rétrograde commença le 28; l'armée anglaise nous suivit. Le 3 juillet, toute l'armée française avait pris position derrière le Douero, de Toro à Tordésillas. Elle y resta jusqu'au 16. A la droite de nos lignes, à Toro, se trouvait toute la division Foy, le 76e établi à San Roman. Le régiment, alors commandé par le major Mourcet [2], comptait à l'effectif 56 officiers et 1351 hommes présents, un officier et 31 hommes détachés, et 118 hommes aux hôpitaux.

Quoiqu'on fût en présence de l'ennemi, on était obligé, pour avoir des vivres, d'organiser des corvées, de moissonner le blé et de le moudre. *Chaque compagnie travaille pour son compte*, dit le rapport de l'ordonnateur en chef Mazeau, à la date du 15 juillet.

Le 16 juillet, Marmont, voyant son armée un peu reposée, renonça à attendre plus longtemps des secours que Caffarelli promettait toujours sans les envoyer et que le roi Joseph avait fini par refuser. Après avoir réussi à faire croire à l'ennemi qu'il allait franchir le Douero à Toro, il passa le fleuve à Tordésillas avec le gros de l'armée, dans la nuit du 16 au 17. Ce même jour, après une démonstration pour attirer l'ennemi à Toro, le 76e passa sur la rive gauche au pont de Pollos, avec toute la 1re division.

Le 18, la division Foy rejoignit le gros de l'armée, qui avait repoussé deux divisions ennemies. Le 19, le général en chef accorda aux troupes un repos rendu nécessaire par les fatigues des journées précédentes et par l'excessive chaleur.

Le 20, marche de l'armée par la gauche; le 21, passage de la Tormès à Alba de Tormès, poste fortifié que les Anglais n'avaient pas encore pu relever. Le 22 au matin, Marmont se porta de sa personne sur le plateau de Calvarossa de Arriba. L'ennemi arrivait en face de lui et se déployait à une lieue et demie au sud de Salamanque. L'heure du choc décisif avait sonné.

Première phase de la bataille. — Il y avait entre les Anglais et nous deux mamelons isolés appelés les Arapiles : notre 8e division s'établit sur l'un d'eux,

1. Un signal lui avait annoncé que les forts avaient encore des approvisionnements pour cinq jours.

2. Le colonel Chemineau n'était pas encore remplacé; comme il a déjà été dit, le 76e n'avait plus là que 2 bataillons, le 1er (commandant Genevay); le 2e (commandant Portemont).

tandis que l'avant-garde anglaise prenait possession de l'autre. « La 1re division (la nôtre) eut ordre, dit Marmont dans ses Mémoires[1], d'occuper et de défendre le plateau de Calvarossa de Arriba, précédé et défendu par un ravin large et profond. » Les autres divisions se formèrent à notre gauche ou en arrière.

A 11 heures, à un roulement de tambour général, toute l'armée anglaise se porta en avant; mais Wellington s'arrêta dès qu'il eut connu nos dispositions. Il se préparait même à la retraite, quand une division de notre gauche s'engagea prématurément et amena de ce côté une trop grande extension de notre front. Il était deux heures.

Vers 3 heures, un éclat d'obus fracassa le bras droit du maréchal Marmont. Le général Bonnet prit le commandement et fut blessé à son tour. Le général Clausel[2] dut encore le remplacer. L'armée resta ainsi longtemps sans direction. Wellington s'en aperçut et, revenant alors à son premier projet, fit assaillir notre gauche, puis notre centre avec des forces considérables.

Le 76e à l'arrière-garde. — Clausel ordonna la retraite.

« Le général Foy fit un mouvement par sa gauche, et comme sa division n'avait que peu combattu, elle fut chargée de l'arrière-garde; *elle arrêta, au commencement du bois, tout net, l'ennemi dans sa poursuite*, et la retraite se fit ensuite sans être troublée[3]. »

Toute l'armée se retira par la route d'Alba de Tormès. Le 76e, qui, on vient de le voir, prit part à la glorieuse lutte de l'arrière-garde, eut dans cette journée 11 officiers tués et 5 blessés; nous n'avons pu retrouver les noms que de trois d'entre eux : le capitaine Pierre Desessards (coup de feu à la tête); le lieutenant Charles-Toussaint Lebert (tué), et le sous-lieutenant Claude Massibot (blessé). Ajoutons que le général Desgraviers, qui commandait la brigade dont faisait partie le 76e (2e de la 1re division), resta blessé aux mains des Anglais.

Retraite sur le Douero. — Le lendemain, l'ennemi attaqua de nouveau notre arrière-garde, composée toujours de la 1re division. « La cavalerie qui soutenait notre arrière-garde l'ayant abandonnée, la division forma ses carrés et résista aux différentes charges qui furent faites, à l'exception du carré du 6e Léger qui fut enfoncé...[4]. » Dans une de ces charges, le lieutenant Sylvestre Lanzavecchia reçut un coup de sabre à la joue gauche.

L'armée repassa la Tormès à Alba et se mit à l'abri derrière le Douero par la route d'Arevalo, Olmedo et Ponte de Douero, où la 1re division passa sur la rive droite du fleuve, le 26 juillet.

Le 76e avait perdu dans cette excursion : 85 hommes tués et 240 prisonniers.

1. T. VI, p. 134.
2. Clausel fut aussi blessé.
3. Mémoires du maréchal Marmont, t. IV, p. 140.
4. *Ibid.*, t. IV, p. 141.

L'effectif du régiment, au 21 août, n'était plus que de 45 officiers et 887 hommes présents, 1 officier et 31 hommes détachés, et 268 hommes aux hôpitaux [1]. Ces chiffres se passent de commentaires [2].

VIII. — Dernières opérations de la campagne de 1812.

Mission de la division Foy. — Les Anglais avaient renoncé à la poursuite; mais de tous les côtés des nuées de guérillas s'abattaient comme des corbeaux sur les débris de l'armée de Portugal, pour égorger les traînards et les fourrageurs.

Clausel prit position en avant de Burgos; puis, quand l'ordre fut rétabli, il se reporta hardiment jusqu'au Douero, pendant que Wellington marchait sur Madrid. Le 10 août, il chargea la division Foy de recueillir les garnisons d'Astorga, de Benavente, de Zamora et de Toro, inutilement dispersées sur une ligne qu'on ne pouvait défendre.

Le 76e prit naturellement part à cette petite expédition qui dura une vingtaine de jours.

Retraite jusqu'à l'Èbre. — Réorganisation. — Cependant Wellington, dans la crainte de voir ses communications coupées par l'armée de Portugal, quitta Madrid, le 3 septembre, et marcha sur le Douero. Clausel se replia alors successivement par Valladolid, Burgos, où il laissait une garnison, et Miranda sur l'Èbre.

L'armée, couverte par le fleuve, prit position, reçut des renforts de France, refit ses approvisionnements, et se reposa jusqu'au 17 octobre. Clausel, fatigué de la blessure qu'il avait reçue aux Arapiles, céda le commandement au général Souham, qui le passa lui-même au général Vandamme [3].

Le colonel Louis Chabert, nommé par décret du 3 août, arriva au 76e [4] dans la première quinzaine d'octobre. L'effectif des 2 bataillons dont il prit le commandement avait été ramené à 1238 hommes dont 41 officiers. Sur ce nombre, il y avait 347 hommes aux hôpitaux.

Marche sur Burgos. — Le 76e enlève Palencia. — Le 17 octobre, Vandamme se mit en marche pour délivrer Burgos. Il arrivait, le 21, en vue des assiégeants et se préparait à combattre, quand, dans la nuit du 21 au 22, Wellington décampa. Le général anglais avait appris que l'armée française du Midi (Soult) marchait également au secours de Burgos.

1. La comparaison entre les situations des 15 juillet et 1er août montre que le 1er bataillon fit des pertes beaucoup plus fortes que le 2e. Le nombre des présents fut réduit, pour le 1er bataillon, de 29 officiers et 671 hommes, à 18 officiers et 313 hommes; pour le 2e, de 27 officiers et 680 hommes à 27 officiers et 574 hommes.

2. Il suffit de les comparer à ceux de l'effectif du régiment à la date du 15 juillet. (Voir ci-dessus.)

3. Le général Vandamme venait d'arriver de l'armée du Nord.

4. Le régiment était alors cantonné à Busto.

Le 22 octobre, la poursuite commença : le 26, nous trouvâmes l'armée anglaise en position derrière le Carrion. La division Foy marcha sur Palencia, qui était défendue par des troupes anglaises et un corps espagnol de l'armée de Galice.

Sommée de se rendre, la garnison répondit qu'elle ouvrirait ses portes au général Foy, s'il se présentait en personne. Celui-ci envoya un de ses aides de camp précédé d'un trompette.

Notre parlementaire fut reçu par une décharge à bout portant, qui ne blessa heureusement que le cheval du trompette. Le général Foy, indigné de ce procédé, fit aussitôt enfoncer à coups de hache les portes barricadées et lança à l'assaut le 2ᵉ bataillon du 76ᵉ, sous la conduite de l'ancien colonel du régiment, le général baron Chemineau.

Nos vaillants soldats, brûlant de punir l'ennemi de sa déloyauté, brisèrent tous les obstacles, chassèrent les Anglo-Espagnols la baïonnette dans les reins et, d'un seul élan, arrivèrent jusqu'au pont du Carrion. Ce pont avait été miné ; mais les fuyards n'eurent pas le temps de le faire sauter.

Ce brillant fait d'armes, qui consola un instant nos braves soldats de leurs peines et de leurs fatigues, décida Wellington à chercher une ligne de défense plus facile à garder.

Le 29, l'armée anglaise s'était repliée derrière le Douero en faisant sauter tous les ponts. Par ordre du roi Joseph, Vandamme s'arrêta à Valladolid.

Quartiers d'hiver aux environs de Salamanque. — L'armée de Portugal fit sa jonction avec celles du Centre et du Midi et la poursuite des Anglais fut reprise.

Wellington fit une halte derrière la Tormès; il avait la pensée de livrer aux Arapiles une nouvelle bataille; mais, dans la nuit du 15 au 16 novembre, il reprit la marche en retraite et se retira en Portugal.

Après quelques jours de poursuite, Joseph se décida à prendre ses quartiers d'hiver aux environs de Salamanque. Le 76ᵉ cantonna à Benavente. Pendant cette période de repos, les 3 compagnies du 3ᵉ bataillon du 76ᵉ que nous avons laissées à l'armée du Nord rejoignirent le régiment. Le général Reille prit le commandement en chef de l'armée de Portugal, qui resta dans les environs de Salamanque jusqu'en mars 1813.

IX. — Opérations de 1813.

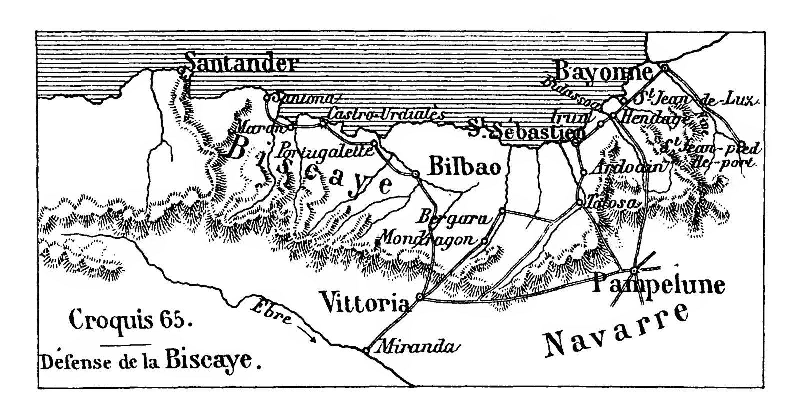
Départ pour la Biscaye. — Par décision impériale du 7 janvier 1813, qui reçut son exécution le 26 février [1], l'armée de Portugal fut réorganisée à 6 divisions au lieu de 8. Le 76ᵉ continua à faire partie de la 2ᵉ brigade de la 1ʳᵉ division

1. Le même jour, 26 février 1813, le 76ᵉ envoya à Paris 20 hommes destinés à la garde impériale.

(division Foy). Cette brigade comprit, comme avant, les bataillons des 39e et 76e et de plus ceux du 105e de ligne.

L'Empereur avait ordonné en même temps que tous les régiments employés en Espagne enverraient en France un bataillon avec cadre au grand complet. Par suite de cette disposition, le 2e bataillon du 76e rentra en France. Le colonel Chabert fut également rappelé pour prendre part à la campagne d'Allemagne, ainsi que le commandant Genevay, du 1er bataillon, promu major. Le commandant Portemont, du 2e bataillon, prit le commandement du 1er.

Napoléon, importuné de la présence des guérillas dans le nord de l'Espagne, avait prescrit de rétablir à tout prix les communications. « Il est scandaleux, déshonorant, disait-il, qu'aux portes de la France on soit plus en péril qu'au milieu de la Castille et qu'on ne puisse aller de Bayonne à Burgos sans s'exposer à être dévalisé et égorgé ! » En conséquence la division Foy fut relevée, le 25 mars, des cantonnements qu'elle occupait aux environs d'Avila [1] entre Salamanque et Madrid. On l'envoya en Biscaye pour réduire les chefs de bandes qui infestaient cette province. La division Foy passa ainsi à l'armée du Nord sous les ordres du général Clausel. Elle arriva à Bilbao le 27 avril. L'effectif du 76e, réduit à son 1er bataillon, était alors de 879 hommes y compris les officiers [2].



Croquis 65.
Défense de la Biscaye.

Siège de Castro-Urdialès. — Foy se dirigea immédiatement vers Castro-Urdialès, petite place que Caffarelli avait imprudemment abandonnée et dont il fallait maintenant faire le siège en règle.

Castro est bâtie sur un promontoire dont un grand mur extérieur garni de tours ferme l'accès. Quelques couvents situés en avant et fortifiés pour la circonstance augmentaient notablement la valeur défensive de ce poste. Enfin, en arrière de la ville, à l'extrémité du promontoire, un château servait de réduit. La place était occupée par une garnison de 1200 hommes ; 27 bouches à feu en armaient les remparts ; 7 navires anglais et 3 chaloupes canonnières appuyaient la défense.

1. La division Foy quitta la province de Benavente le 31 décembre 1812, pour aller occuper celle d'Avila, où elle s'installa le 15 janvier 1813. Le 76e cantonna à Piétrohita. La solde n'avait pas été payée depuis le 12 septembre et les cantonnements étaient toujours inquiétés par les bandes de Marquinez, de Royo, de Julian et de Morales.

2. Les hommes du 2e bataillon avaient été versés dans le 1er, avant le départ des cadres de ce bataillon pour la France.

Pendant douze jours, nos soldats furent occupés les uns à porter à bras le matériel de siège (car on manquait toujours de moyens de transport), les autres à réunir des vivres ou à disperser les rassemblements d'insurgés qui cherchaient à gêner les travaux. C'est ainsi que, le 29 avril, la compagnie de voltigeurs du 76ᵉ fut engagée avec le bataillon du 39ᵉ et défit complètement, à Maron, les bandes réunies de Campillo et d'Herrero. Le général Foy dit, dans son rapport au général Clausel, daté de Castro-Urdialès le 12 mai 1813 : « Cette affaire fait honneur à MM.... et à M. le capitaine Montauvillet, du 76ᵉ. »

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 6 au 7 mai. Le 11 mai, la brèche était praticable.

Dans la nuit du 11 au 12, les voltigeurs des 76ᵉ et 65ᵉ de ligne formèrent, avec ceux des 2ᵉ et 6ᵉ Légers, un premier bataillon d'assaut, sous les ordres du major Larousse. Ce bataillon se rassembla à la droite de la batterie de brèche, pendant qu'un deuxième bataillon d'assaut, composé des grenadiers des mêmes régiments, se réunissait dans la place d'armes de la dernière parallèle. Au signal donné, les colonnes s'élancent avec un tel entrain que les Espagnols ont à peine le temps de faire deux décharges avant de s'enfuir. L'exaspération de nos soldats était si grande qu'on ne fit pas de prisonniers. Tous les fuyards qui ne regagnèrent pas les chaloupes furent jetés à la mer ou passés au fil des baïonnettes. A deux heures du matin, nous étions maîtres de la ville et du château.

« Je dois des éloges particuliers, dit le général Foy, dans son rapport du 12 mai, à MM...., à M. Villain [1], lieutenant de grenadiers au 76ᵉ. »

Le lendemain, la division Foy, de concert avec la division Sarrut, poursuivit les bandes qui s'étaient rapprochées de Castro et les rejeta dans les montagnes de Santander. Elle rentra ensuite à Bilbao.

Combat de Maniqueta. — Le 27 mai, la division Foy partit en colonne avec 3 jours de vivres, pour se débarrasser des incursions des 3 bataillons de Biscaye.

Le 1ᵉʳ de ces bataillons fut dispersé par notre 1ʳᵉ brigade. La 2ᵉ brigade aborda de front les deux autres bataillons d'insurgés postés à Guernica. Dans la nuit du 29 au 30 mai, notre avant-garde trouva les avant-postes ennemis installés à Maniqueta. La brigade les attaqua avec une telle célérité qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnaître, furent cernés, acculés à la mer et pris.

200 Espagnols, dont 5 officiers, furent tués ou noyés. 360, dont 27 officiers, se rendirent prisonniers. Ortola, qui les commandait, parvint à s'échapper. A la suite de cet échec, la junte de Biscaye se dispersa et les bâtiments anglais se décidèrent à s'éloigner.

Derniers combats en quittant la Biscaye. — Quand la sécurité des communications parut assurée en Biscaye, la division Foy fut rappelée sur l'Èbre, où

1. Le lieutenant Villain fut en outre proposé pour la croix de la Légion d'honneur.

le roi Joseph concentrait toutes ses forces pour résister à la marche envahissante des 120 000 hommes de Wellington.

Le 22 juin, nous arrivions à Bergara, au moment même où un convoi de l'armée du roi Joseph, parti la veille au matin de Vittoria, défilait sur la route de Bayonne, escorté par la division Maucune. Après le passage de Maucune, le général Foy aperçut une colonne ennemie qui poursuivait le convoi français. Il déploya son avant-garde, repoussa les Espagnols et leur fit quelques prisonniers. La joie de la victoire ne fut pas de longue durée, car cette rencontre nous mit au courant du désastre que venait d'éprouver le roi Joseph à Vittoria.

Foy prit position en avant de Bergara et envoya des courriers à tous les détachements [1] disséminés dans la Biscaye pour leur donner rendez-vous le 24 à Tolosa.

Le 25 juin, la petite armée de 16 000 hommes rassemblée par le général Foy se déploya sur les hauteurs au sud de Tolosa. Le 1er bataillon du 76e et toute la 2e brigade étaient établis sur le plateau d'Iagoz, véritable clef de la position, qui couvre Tolosa. L'ennemi commença l'attaque à 10 heures du matin; ce n'est que vers cinq heures que deux régiments anglais tentèrent l'assaut d'Iagoz. Les voltigeurs des trois régiments français leur épargnèrent la moitié du chemin en s'élançant sur eux. L'ennemi fut culbuté et repoussé sur tous les points.

Cette belle défense permit au général Foy de se replier pendant la nuit sur Ardoain, en ne laissant en arrière ni un malade, ni un blessé, pas même un fourgon. Le 28, il s'arrêta à Saint-Sébastien dont il renforça la garnison et, le 29, il franchit la Bidassoa.

Rentrée en France. — Au moment où les derniers soldats du 76e laissés en Espagne remettent le pied sur le sol de France qu'ils n'ont pas foulé depuis cinq ans, nous ne pouvons nous défendre d'une émotion que les circonstances rendent encore plus poignante. Après eux, l'invasion!

Braves et vaillants soldats, dont l'esprit de discipline et de dévouement n'a pu être ébranlé ni par les fatigues, ni par les privations, ni même par les échecs! Vaincus par les événements plutôt que par l'ennemi qu'ils ont battu dans presque toutes les rencontres, ils ont grandi dans le malheur. Honneur à eux, dirons-nous avec l'un des généraux sous les ordres duquel le 76e a longtemps combattu [2], « honneur à ces soldats héroïques qui ont su résister à de si grandes difficultés et qui n'exigeaient que deux conditions pour être toujours victorieux et l'objet de l'admiration du monde : avoir des chefs dignes de leur confiance et ne pas être mis en présence d'obstacles supérieurs aux forces humaines! »

1. Parmi ces détachements, il faut compter les 3 compagnies du 3e bataillon du 76e détachées à l'armée du Nord. Ces compagnies avaient successivement tenu garnison à Bayonne, à Irun et à Tolosa.

2. Mémoires du maréchal Marmont, t. IV, p. 38.

CHAPITRE XIII

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE DES 2ᴱ, 3ᴱ ET 4ᴱ BATAILLONS, EN 1813

I. — Le 76ᵉ en Allemagne.

Dans quelles conditions le 76ᵉ va faire la campagne d'Allemagne. — Nous avons vu comment les désastres de Russie avaient entraîné l'Empereur à rappeler en France, les uns après les autres, les bataillons des régiments envoyés en Espagne. Au lieu de renforcer ces corps pour réparer leurs pertes, il prescrivit à la plupart d'entre eux, et notamment au 76ᵉ, de se réduire à 3, puis à 2 et enfin à un seul bataillon et d'envoyer aux dépôts les cadres rendus ainsi disponibles. Ces cadres reçurent des conscrits et firent renaître ainsi les bataillons dissous. Cadres trop vieux et soldats trop jeunes et qui cependant se battront bien !

En Allemagne, les événements marchaient vite et ne laissaient pas le temps d'attendre que tous les bataillons d'un même régiment fussent formés pour les envoyer au-devant de l'ennemi. On les expédiait successivement des dépôts, sur des points désignés, et là on les groupait au fur et à mesure de leur arrivée sous le nom déjà connu de demi-brigades provisoires. C'est dans ces conditions que trois de nos bataillons vont combattre en Allemagne dans les rangs des 16ᵉ et 18ᵉ demi-brigades provisoires.

Entrée en ligne successive de nos bataillons. — Nous parlerons d'abord du 4ᵉ bataillon, qui partit le premier pour l'Allemagne; nous exposerons ensuite les opérations auxquelles prirent part le 3ᵉ, puis le 2ᵉ bataillon.... Et nous aurons là encore des palmes à relever, au milieu même des champs attristés des capitulations; car « la campagne de 1813, comme a dit Napoléon, sera *le triomphe du courage inné dans la jeunesse française...* ».

II. — Le 4e bataillon à Stettin.

De Bayonne à Stettin. — Le 4e bataillon du 76e dont nous avons laissé les cadres au camp de Bayonne, au commencement de 1812, se reconstitua là, sous les ordres de son ancien chef, le commandant Castillon. En avril, il fut désigné pour entrer dans la composition de la 16e demi-brigade provisoire qui devait se former à Berlin avec quatre 4es bataillons [1], sous les ordres du major Suaux.

Notre 4e bataillon partit donc de Bayonne en avril 1812 et arriva à Berlin en juillet. Dès que la 16e demi-brigade fut organisée, elle fut placée à la 2e brigade (général Labassée) de la 31e division (général Lagrange) [2]. Cette division fit partie du 11e corps [3] (maréchal Augereau), dont le quartier général était à Berlin.

Peu de temps après, la 16e demi-brigade fut envoyée à Stettin. Elle y compta parmi les troupes de la garnison, pendant toutes les opérations du 11e corps, et y resta abandonnée à son sort, lorsque les armées de campagne évacuèrent la Prusse.

Préparatifs de défense. — La ville de Stettin, située sur la rive gauche de l'Oder et près de son embouchure, est protégée par une ceinture de fortifications, couverte par des marais et par trois forts détachés. La forteresse de Dam, reliée à la place par une chaussée de 8 kilomètres de longueur, constitue un ouvrage avancé.

Le 15 février 1813, l'état de siège fut déclaré. Aucun préparatif de défense n'avait été fait et les approvisionnements étaient presque nuls. La garnison, forte de près de 8000 hommes [4], se mit aussitôt à l'œuvre, sous l'active direction du général Dufresse, commandant d'armes. On fit rentrer plus de 2000 bêtes à cornes ; les parapets furent relevés et armés; les faubourgs qui gênaient la défense furent impitoyablement rasés dans un rayon de deux cents mètres au delà du chemin couvert.

Lorsque, le 15 mars, le général prussien Bülow somma la place de se rendre, elle était en mesure de soutenir un siège.

Le 4e bataillon du 76e prend part à deux sorties. — La garnison, bloquée dès le jour même de la sommation et bientôt bombardée par les flottilles anglaises, exécuta contre l'ennemi de fréquentes sorties. Notre bataillon prit part à celle du 15 avril dans laquelle le major Suaux, à la tête de la 16e demi-brigade, se porta au pas de course sur la chaussée de Dam, refoula les Prussiens sur

1. Les 4es bataillons des 27e, 63e, 76e et 96e de ligne.
2. La division Lagrange comprenait deux brigades (1re, Schobert; 2e, Labassée).
3. Le corps Augereau comprenait les 31e, 35e et 36e divisions.
4. Le 4e bataillon du 76e comptait alors à son effectif 20 officiers et 450 hommes.

le pont du Péage, dégagea le poste de ce pont et poursuivit l'ennemi jusque dans ses redoutes en lui faisant perdre 800 hommes tués, blessés ou pris.

Le 12 mai, le 4ᵉ bataillon du 76ᵉ sortit encore de la place avec deux autres et força l'ennemi à abandonner ses avant-postes pour se mettre à l'abri dans ses redoutes : c'était la réponse à la nouvelle sommation adressée, la veille, à la garnison, à la suite des capitulations de Thorn et de Spandau qu'on lui citait comme exemple.

Reddition de la place. — L'armistice de Pleswitz suspendit les hostilités du 7 juin au 10 août. La garnison avait espéré que ce serait la fin de ses maux. La reprise des hostilités serra tous les cœurs; les ressources commençaient à diminuer sensiblement et l'on ne comptait désormais sur aucun secours. Ce n'était donc plus qu'une affaire de temps.

Le général Grandeau, commandant de la place, prolongea la résistance jusqu'au 22 novembre : il se rendit alors, vaincu par la famine. La malheureuse garnison, qui avait supporté 246 jours de blocus, resta prisonnière de guerre jusqu'à la paix.

III. — Premiers mouvements des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du 76ᵉ.

Les compagnies du 3ᵉ bataillon du 76ᵉ se réunissent à la formation de la 18ᵉ demi-brigade provisoire. — Nous avons signalé le départ d'Espagne du 3ᵉ bataillon du 76ᵉ en deux groupes.

Le 1ᵉʳ groupe, composé des 3 premières compagnies, partit de Bayonne, en janvier 1813, sous la conduite du commandant Condamy et fut dirigé sur Mayence. Il y reçut ses recrues [1] et fut aussitôt envoyé à Wurtzbourg, où commençait à se former le corps d'observation de Bavière. De Wurtzbourg il se rendit à Francfort-sur-le-Mein, pour y tenir garnison. Il arriva dans cette ville le 23 juin.

Le 2ᵉ groupe, composé des 3 autres compagnies, quitta l'Espagne, on s'en souvient, en même temps que le 1ᵉʳ bataillon, à la fin de juin 1813. Ces 3 compagnies rejoignirent les 3 premières à Francfort dans le courant de juillet.

Notre 3ᵉ bataillon reconstitué entra dans la composition de la 18ᵉ demi-brigade provisoire [2] dont le commandement fut donné au major Lemaire. Cette demi-brigade fut placée à la 1ʳᵉ brigade de la 52ᵉ division (6ᵉ division du corps d'observation de Bavière).

1. Le grand dépôt du 76ᵉ, toujours à Sarrelouis, avait reçu, au commencement de l'année, 300 conscrits du département de Jemmapes provenant de la levée ordonnée par décret du 11 janvier 1813 (voir Fieffé, t. II, p. 189). Ce furent ces jeunes gens qui relevèrent l'effectif de notre 3ᵉ bataillon.

2. La 18ᵉ demi-brigade provisoire fut organisée avec le 3ᵉ bataillon du 34ᵉ, le 2ᵉ bataillon du 69ᵉ, et le 3ᵉ bataillon du 76ᵉ.

Le 2e bataillon du 76e va rejoindre le 3e. — Quelques jours après, notre 3e bataillon fut désigné pour faire partie de la 42e division, où le 2e bataillon du 76e [1] était également envoyé.

Ces deux bataillons du 76e, réunis en août 1813, sous le commandement du major Maurin, vont représenter le régiment dans la deuxième partie de la campagne d'Allemagne.

IV. — Campagne des 2e et 3e bataillons en Saxe.

La réunion des 2e et 3e bataillons se fait à Freyberg. — Le 76e (2e et 3e bataillons) fut placé à la 1re brigade (général Kreutzer) de la 42e division (général Mouton-Duvernet) [2]. Cette division, qui avait commencé à se former à Wurtzbourg, fit partie du 14e corps, créé par décret impérial du 28 juillet, sous les ordres du maréchal Gouvion Saint-Cyr. Au commencement d'août, elle fut dirigée sur Freyberg, où devait s'organiser le 14e corps. C'est là que s'opéra la réunion de nos deux bataillons.

Ce rapprochement, dans les douloureuses circonstances où il se produisit, fut l'occasion d'une scène touchante. Il contribua à resserrer les liens d'esprit de corps qui ont toujours uni les membres du 76e et qui sont encore aujourd'hui une des plus précieuses traditions du régiment.

Bataille de Culm. — A la rupture de l'armistice de Pleswitz, la reprise des hostilités obligea le 14e corps à partir de Freyberg avant d'être complètement organisé, pour aller prendre position sur l'Elbe. La 42e division arriva, le 13 août, à Pirna, franchit le fleuve et fut chargée de la garde des ouvrages de Lilienstein et du pont de Kœnigstein.

Le 23 août, le 14e corps se replia dans Dresde, au moment où Napoléon allait se jeter en Bohême à travers les montagnes des Géants, pour empêcher, s'il était possible, la jonction des Russes et des Autrichiens. La 42e division, dont la présence à Dresde n'était pas nécessaire et qui se trouvait toute rendue à la droite des positions du 1er corps (Vandamme), opéra momentanément avec ce dernier corps.

Pendant que Napoléon pénétrait en Bohême par les montagnes des Géants, l'armée autrichienne de Bohême (Schwartzemberg) entrait en Saxe. Elle avait franchi lentement les montagnes Métalliques en trois colonnes, et allait bientôt se rabattre sur Dresde. Le 25 août, Napoléon, instruit de la situation, rejoignit à marches forcées le 14e corps laissé à Dresde, et prescrivit à Vandamme de passer

1. Le 2e bataillon du 76e était rentré en France en mars 1813, comme il a été dit au chapitre précédent.

2. Cette division comprenait 14 bataillons appartenant aux 4e, 9e, 10e, 12e, 21e et 28e Légers et aux 27e, 40e, 43e, 63e, 76e et 96e de ligne.

sur la rive gauche de l'Elbe et de s'emparer du défilé de Péterswald, afin d'y couper la retraite aux alliés que lui-même allait recevoir. « Les officiers étaient pleins de zèle, dit Fezensac [1], les soldats soumis, disciplinés et ne demandant qu'à se battre. »

Le 76e repassa sur la rive gauche de l'Elbe à Kœnigstein, dans la nuit du 25 au 26 août, avec la 42e division, qui repoussa les Russes sur la route de Pirna. Le 27 au soir, le jour même où Napoléon mettait les alliés en déroute sous les murs de Dresde, la 42e division enleva aux Russes le village de Pirna. Vandamme commença la poursuite, le 28 au matin. Le 76e était à l'arrière-garde : il bivouaqua ce jour-là à Gieshubel; le lendemain, à Peterswald.

Le 30 août, Vandamme trouva les Russes en position de Culm à Straden, où ils s'étaient mis en bataille pour ralentir la poursuite et donner le temps à Schwartzemberg de rallier l'armée autrichienne de Bohême qui battait en retraite par des chemins difficiles. Vandamme les fit aborder par sa division de tête, mais il ne put les déloger qu'en partie. L'attaque fut renouvelée à l'arrivée de la 42e division. Le 76e (brigade Kreutzer), envoyé à Aussig, à l'extrême gauche de la ligne, pour couvrir ce flanc, se maintint dans cette position jusqu'à la nuit. Il échappa ainsi au désastre du corps Vandamme qui, assailli de front par les Russes et sur les derrières par le corps prussien de Kleist, avait été rompu et dispersé. Le capitaine Le Vasseur, du 76e, fut blessé dans cette journée.

Le lendemain, la brigade Kreutzer se replia en bon ordre sur Kœnigstein, rejoignit ensuite la 42e division au camp de Lilienstein et repassa sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr (14e corps), dont le quartier général était resté à Dresde.

Combat de Heidenau. — La 42e division, placée à la gauche du 14e corps, avait pour mission d'observer les routes de Bohême et de les défendre. Le 76e occupa d'abord les hauteurs de Kritzwitz.

Le 6 septembre, les Russes et les Prussiens débouchèrent par la route de Péterswald. Ils repoussèrent les premières troupes de la 42e division qui se replia, le 7, sur Kœnigstein, pendant que le 76e, avec un autre bataillon de la 42e division et trois bataillons de la 44e, prenait position au petit village de Heidenau.

Le 8 septembre, l'ennemi recommença son attaque, mais les défenseurs de Heidenau résistèrent avec une telle vigueur aux assauts des troupes de Ziethen, que celles-ci « se retirèrent à bonne distance », dit le maréchal Gouvion Saint-Cyr dans ses Mémoires. La belle défense de Heidenau donna le temps au 14e corps de reprendre l'offensive et de repousser définitivement l'ennemi.

Le 76e occupa de nouveau Kritzwitz et fut employé, jusqu'au 6 octobre, à divers travaux de fortifications destinés à renforcer les défenses de Dresde. Il comptait à l'effectif 37 officiers et 1039 hommes présents, 5 officiers et 324 hommes aux hôpitaux.

1. P. 437.



Le 76e fait partie des troupes chargées de la défense de Dresde. — Le 7 octobre, les 1er et 14e corps, placés sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr, restèrent seuls chargés de la défense de Dresde, pendant que Napoléon rassemblait toutes ses forces disponibles vers Leipzig. C'était le prélude de la bataille de trois jours, « la plus terrible des temps modernes », dit Lavallée, la *bataille des Nations*, qui devait ramener jusqu'au Rhin les débris de la Grande Armée.

Dresde, entourée d'un simple pentagone sans ouvrages extérieurs, ne présentait par elle-même qu'une faible résistance; mais, dès le mois de mai, Napoléon avait fait construire, autour de la place, un vaste camp retranché. On avait organisé défensivement les haies et les clôtures des faubourgs. Ceux-ci avaient été reliés entre eux par des tranchées et des ouvrages en bois. Enfin, on avait élevé, plus en avant et sur les deux rives de l'Elbe, une série de redoutes qui devaient tenir à distance les troupes ennemies.

Le 76e campa sur la rive droite, non loin du faubourg de Neustadt.

Le corps russe de Tolstoï (20 000 hommes) fut chargé de bloquer dans Dresde les troupes françaises, auxquelles Napoléon n'avait malheureusement laissé que 7 jours de vivres et 3 jours de fourrages. L'Empereur comptait revenir bientôt.

Combat de Plauen. — Gouvion Saint-Cyr, voulant à tout prix se procurer des vivres, ordonna, le 17 octobre, une grande sortie dans la direction de Plauen. Les Russes furent repoussés jusqu'au Gieshubel. Le 76e eut 10 officiers blessés : les capitaines Courtois et Drouat, le lieutenant Paré et les sous-lieutenants Vallot, Naigeon, Tugnot et Hoffmann. Nos troupes occupèrent Dohna pendant 4 jours. Ce temps fut employé à faire rentrer dans la place, bestiaux, farines et fourrages.

Le 22, les Français commencèrent à se replier [1]. Le 26, ils étaient rentrés dans les faubourgs de Dresde. Le 27, l'ennemi ayant reçu des renforts de Benningsen et de Bubna, la petite armée française fut complètement bloquée. La garnison n'avait plus à attendre de secours de personne; la faim et le typhus faisaient de grands ravages et l'on commençait à parler de la capitulation.

La capitulation. — Le 6 novembre, Gouvion Saint-Cyr fit exécuter une nouvelle sortie, toujours pour recueillir des vivres, mais elle ne produisit rien. Le 76e ne fut pas engagé. La misère était à son comble. Les habitants « partageaient toutes nos infortunes, dit le général en chef dans ses Mémoires [2]. Le typhus faisait chez eux d'aussi grands ravages que dans l'armée, dont la perte s'élevait journellement à environ 200 hommes, sans compter ceux que l'on ramassait, tous les matins, dans les rues, parce que la plupart des malades ne voulaient plus entrer dans les hôpitaux, tant ils étaient persuadés de n'en sortir que pour être enterrés. »

1. « Le maréchal Gouvion, dit Fezensac (p. 439), écrivait qu'il ne pouvait résister plus longtemps avec une armée composée d'enfants. »

2. Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr, t. IV, p. 252.

Le 7, les négociations s'ouvrirent, et le 11, la capitulation fut signée : il y était stipulé que la garnison devait rendre les armes et rentrer en France, sous promesse de ne pas servir avant d'être échangée. On avait trop compté sur la bonne foi des alliés. Le 1er décembre, nos soldats apprirent qu'ils allaient être conduits en Bohême comme prisonniers de guerre et les officiers en Hongrie[1]. C'était une violation flagrante du traité; mais contre les Français, tout semblait légitime à des ennemis qui, ayant perdu depuis longtemps l'habitude de vaincre, étaient éblouis par la victoire et se croyaient tout permis. Quant à nous, trahis par la fortune, nous n'avions qu'à nous résigner.

L'effectif des bataillons du 76e, au moment de la capitulation, était réduit à 35 officiers et 763 hommes présents. « Les officiers, dit Fezensac (p. 514, 515), conservaient leurs armes, leurs chevaux et leurs propriétés particulières. Le départ devait avoir lieu en six colonnes; chaque colonne ayant avec elle 50 hommes armés et une pièce de canon. Les colonels cachèrent les aigles dans les fourgons; les Autrichiens les demandèrent; on répondit que la garnison se composait de bataillons détachés de divers régiments et que les aigles n'y étaient pas....

« Au moins le temps était sombre, continue Fezensac. Le soleil n'éclaira pas cette journée et la tristesse du ciel semblait s'unir à la nôtre. Les généraux s'étaient donné le mot pour rester enveloppés dans leurs manteaux sans marques distinctives de leurs grades.

« Un général autrichien vint à notre rencontre avec quelques troupes. Je dois dire que nous fûmes comblés d'égards et qu'on ne négligea rien pour adoucir l'amertume de notre situation.... Il n'y eut aucune pompe, point de tambours, point de musique, point de défilé. »

Tous les officiers de la garnison furent mis en captivité à Presbourg[2], pendant que la troupe était disséminée dans les environs de Prague.

Ainsi furent dispersés ces braves bataillons. Leur valeur, leur activité, leur énergie dans les épreuves et leur jeunesse même méritaient mieux que cela!

1. « Bientôt (17 novembre), dit le général duc de Fezensac dans ses Souvenirs (p. 157), une nouvelle étrange circula. Personne ne pouvait y croire. Le prince de Schwartzemberg refusait de ratifier la capitulation et nous déclarait *prisonniers de guerre*. Le maréchal Saint-Cyr invoqua la foi des traités..... On répondit que le général Klénau avait outrepassé ses pouvoirs, qu'il en serait puni..... Au surplus, ajoutait Schwartzemberg, *comme le maréchal Gouvion Saint-Cyr a agi de bonne foi*, on lui offre de rentrer dans Dresde; on lui rendra ses armes, ses moyens de défense et le siège recommencera. Le maréchal répondit que cette proposition était dérisoire..... Le 1er décembre, on reçut l'avis officiel que.... nous allions être conduits en Hongrie, comme prisonniers de guerre.
« Nous fûmes justement indignés d'une pareille mauvaise foi..... Et personne ne nous a blâmés d'avoir traité à des conditions que l'ennemi refusait d'accomplir. »

2. Les officiers arrivaient à Presbourg le 14 janvier 1814. « Il ne faut pas demander à Presbourg, dit Fezensac (p. 512), la tenue, la distinction, la conversation de Paris; cependant on y trouve une société douce et agréable, des mœurs faciles, des hommes sans prétention, des femmes légères. On est reçu partout, à toute heure, sans toilette et sans cérémonie. »

CHAPITRE XIV

L'INVASION

I. — Opérations de l'armée d'Espagne sur la frontière.

Pointe vers Pampelune. — Les Anglais n'osaient pas encore entrer résolument sur le territoire de France. L'armée de Portugal était derrière la Bidassoa, lorsque, par décret du 1er juillet, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, reçut le commandement en chef de l'armée d'Espagne réorganisée à 9 divisions. Les trois premières (ancienne armée de Portugal), sous les ordres du comte Reille, formaient l'aile droite de la nouvelle armée; le centre était confié au général Drouet d'Erlon ; l'aile gauche, au général Clausel.

Le 1er bataillon du 76e (commandant Portemont, 20 officiers et 847 hommes, dont 36 détachés et 83 aux hôpitaux ou en congé) continuait à faire partie de la 2e brigade (Fririon) [1] de la 1re division (Foy).

Le nouveau général en chef concentra son armée à Saint-Jean-Pied-de-Port. La division Foy y arriva le 24 juillet. Dès le lendemain, Soult se mit en mouvement dans la direction de Pampelune. Les postes anglais, après une courte résistance, se replièrent sur Zibury. Dans cet engagement, le lieutenant de Montoviller, du 76e, fut tué.

La marche en avant fut reprise le 26, et continuée jusqu'au 28, à travers des chemins et des sentiers escarpés, malgré les difficultés de toutes sortes et un brouillard épais qui fit plus d'une fois égarer les colonnes. Le 28, on trouva les Anglais en position au débouché de la vallée de Zibury, sous les ordres du général Picton. On les attaqua vainement.

1. La brigade Fririon comprenait deux bataillons du 65e, deux bataillons du 69e et le 1er bataillon du 76e.

Dans l'impossibilité de forcer les lignes ennemies, Soult revint s'établir, le 30, en avant de Saint-Jean-Pied-de-Port [1]. Il employa le mois d'août à fortifier sa position en faisant construire des ouvrages, en barrant les routes et en organisant défensivement les villages.

Tentative sur la Bidassoa. — Positions entre la Nive et la Nivelle. — Vers la fin du mois, Soult résolut de faire une tentative pour dégager Saint-Sébastien. La division Foy se mit en mouvement le 29, descendit la Nive, franchit cette rivière à Cambo et passa la nuit à Espelette. Le 30, elle gagna Saint-Jean-de-Luz où le corps Reille fut concentré.

Le 31, la division Foy resta en réserve, pendant que les 2e et 3e divisions du corps Reille tentèrent vainement le passage de la Bidassoa par Biriatou. Elle fut ensuite envoyée sur les hauteurs de Serre derrière la Nivelle, où le maréchal Soult se proposait de livrer une bataille générale. Une effroyable tempête, comme il en éclate quelquefois dans les montagnes, suspendit le combat. Pendant la nuit, les Français réussirent à passer la Bidassoa; mais, le 2 septembre, toute l'armée revint sur la rive droite et prit ses cantonnements. La division Foy occupa d'abord le camp d'Espelette. En octobre, elle prit position à Bidarray, entre Cambo et Saint-Jean-Pied-de-Port, d'où elle surveillait les débouchés du val Baigorry.

On resta ainsi sans rien entreprendre jusqu'au 10 novembre, occupé seulement à construire des ouvrages en terre en avant des lignes.

Le maréchal Soult profita de ce répit pour faire quelques modifications dans la composition de ses divisions. Le 1er bataillon du 76e, commandant Ardigaud [2], passa de la 2e brigade de la division Foy à la 1re (général Fririon) [3].

L'effectif du bataillon était réduit à 20 officiers et 790 hommes, dont 2 officiers et 212 hommes aux hôpitaux [4].

Défense de la Nive. — En apprenant le désastre de Leipzig, Wellington se décida à envahir la France. Le 10 novembre, pendant que l'armée anglaise abordait nos lignes entre la Nivelle et la Nive, la division Foy reçut ordre de prendre l'offensive en débouchant de Bidarray sur le flanc droit des assaillants.

La 1re division enfonça les bataillons de Mina, prit en flanc la division Murillo, lui enleva 150 prisonniers, des troupeaux et tous ses bagages. Par cette heureuse diversion, elle sauva l'armée d'Espagne qui avait été repoussée par les Anglais à plusieurs kilomètres des lignes. La division Foy se replia pendant la nuit pour ne pas être coupée. Le 11 novembre, elle atteignit Cambo, où la brigade Fririon

1. En effectuant sa retraite, la division Foy, coupée du gros de l'armée par la 4e division anglaise, gagna Cambo avec beaucoup de peine. De là elle fut rappelée à Saint-Jean-Pied-de-Port.

2. Le commandant Ardigaud remplaça, en octobre, le commandant Portemont, nommé major.

3. La brigade Fririon se composait du 1er bataillon du 6e Léger, des 1er et 2e bataillons du 69e de ligne et du 1er bataillon du 76e.

4. Le nombre des hommes aux hôpitaux s'était accru de 131 depuis trois mois.

resta cantonnée jusqu'au 9 décembre. Le 19 novembre, aux avant-postes, le capitaine Bassas [1] reçut un coup de feu au pied gauche.

Le matin du 9 décembre, les alliés réussirent à passer la Nive à gué au-dessous de Cambo et la division Foy dut se replier. Elle prit position à la ferme de Lormentua, d'où elle repoussa toutes les attaques.

Une pluie abondante tomba toute la nuit. Le lendemain, le temps s'était levé; vers deux heures, le combat recommença. Nous avions gagné du terrain, quand les Anglais reçurent des renforts qui arrêtèrent nos succès. Nos troupes bivouaquèrent, le 11 et le 12, à Bussussarry.

Bataille de Saint-Pierre d'Irube. — Dans la nuit du 12 au 13, Soult établit cinq divisions sur la rive droite de l'Adour en face de Saint-Pierre-d'Irube (près de Bayonne). La division Foy, toujours à l'extrême gauche, s'était rapprochée d'Ustaritz.

Le 13 décembre, à 7 heures du matin, notre division aborde vigoureusement, sur la rive gauche, le flanc droit des Anglo-Espagnols, pendant que Soult attaque de front les positions de Saint-Pierre. L'ennemi refoulé sur toute la ligne allait être contraint à la retraite, quand un renfort considérable lui arriva. Ce fut alors de part et d'autre une lutte acharnée dans laquelle nos soldats épuisés par l'entrée en ligne successive des troupes fraîches de l'ennemi durent céder à leur tour.

La retraite se fit en bon ordre, couverte par un rideau de tirailleurs qui ne cessèrent le feu qu'à la nuit. Wellington déclara qu'il n'avait jamais vu de champ de bataille couvert d'autant de morts. Le bataillon du 76e eut 56 hommes tués ou blessés; le capitaine Etienne-Gaspard-Edouard Chaigneau et le lieutenant Claude Massibot furent au nombre des blessés.

Deux mois de répit. — Pendant la nuit, la division Foy passa sur la rive droite de l'Adour et prit position derrière le fleuve : le bataillon du 76e, près du confluent du gave de Pau. Les rigueurs de la saison suspendirent ensuite les opérations : jusqu'au 14 février 1814, il n'y eut entre les deux armées que quelques escarmouches sans importance.

Ces deux mois de répit furent employés à remettre de l'ordre dans les unités. En janvier, notre bataillon reçut des conscrits des départements de la Roër, du Mont-Tonnerre et du Pas-de-Calais. L'instruction de ces recrues fut activement poussée jusqu'à la reprise des opérations. Notre bataillon (brigade Fririon), qui était revenu sur la rive gauche de l'Adour, cantonnait alors à Hastingues, sur les hauteurs de la rive droite du gave d'Oloron.

1. Voir ses services, p. 412, note 4.

II. — Bataille d'Orthez.

L'armée se replie sur Orthez. — Les pluies abondantes qui tombèrent en décembre et en janvier avaient transformé la Nive, les gaves et l'Adour en torrents impétueux impossibles à franchir. Les débordements de ces cours d'eau inondaient la plaine et mettaient sous l'eau les chemins de traverse. En février, le froid augmenta et de fortes gelées permirent aux alliés de passer les gaves sur la glace.

Le 14 février, les Anglais attaquèrent notre aile gauche, et le maréchal Soult, craignant d'être tourné, se replia derrière le gave d'Oloron. Notre bataillon franchit le cours d'eau à Sordes, le 16.

Par une manœuvre analogue, Wellington décida le maréchal Soult à abandonner encore cette ligne de défense pour aller prendre, derrière le gave de Pau, à Orthez, une position moins étendue et plus aisée à défendre.

Premier succès de la division Foy. — Toute l'armée française se trouva réunie, le 26, autour d'Orthez, dont les hauteurs présentent, sur un front de trois kilomètres, une succession de rideaux d'un accès assez difficile. La division Foy qui formait, avec la division d'Armagnac, le centre de nos lignes, sous les ordres du général Drouet d'Erlon, avait été placée à cheval sur la route de Bayonne, à la naissance des collines qui s'élèvent à l'ouest de la ville.

Le 27, vers neuf heures du matin, l'armée anglaise aborda notre position sur toute son étendue. Au premier choc, la division Foy repoussa vivement une colonne de la division Picton qui, chargée à la baïonnette, s'enfuit en désordre, en laissant entre nos mains quelques prisonniers. Le lieutenant Benoît-Joseph Caron fut blessé dans cette première phase du combat.

La division Foy bat en retraite. — Wellington fit renouveler l'attaque en lançant les divisions Picton et Clinton sur la gauche de la division Foy, pendant que le 52e régiment anglais abordait la droite. Nos soldats résistaient de leur mieux à cette double irruption, lorsque le général Foy tomba grièvement blessé!

Découragée par l'absence de son chef, engagée contre des forces triples, la division Foy « commença à regarder derrière elle, dit le commandant F. Koch [1]. Bientôt son mouvement rétrograde détermina celui des divisions placées sur ses flancs. »

Après quelques efforts impuissants, le maréchal Soult, également forcé sur sa gauche, ordonna la retraite générale sur Saint-Sever. Le mouvement s'exécuta avec calme en défendant les collines l'une après l'autre. Nous devons signaler ici un escadron du 21e Chasseurs, dont le dévouement arrêta un instant la division

1. Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814, t. II, p. 288.

portugaise qui serrait de trop près la division Foy. Conduit par le commandant Leclerc, l'escadron du 21e Chasseurs se jeta sur l'ennemi avec une telle vigueur qu'il fit mettre bas les armes à tout un bataillon portugais. Mais bientôt il fut lui-même enveloppé, Leclerc refusa de se rendre et se fit jour à coups de sabre. 7 cavaliers seulement réussirent à rentrer avec lui dans nos lignes.

Le 1er mars, l'armée française était réunie sur l'Adour. Le bataillon du 76e avait perdu devant Orthez, et dans sa retraite sur Saint-Sever, 61 hommes tués ou blessés. Le général Darricau remplaçait le général Foy à la tête de la 1re division.

III. — Bataille de Toulouse.

Retraite sur Toulouse. — Soult renonçant à couvrir Bordeaux, résolut de se retirer sur Tarbes, en remontant l'Adour; c'était une manœuvre à peu près semblable à celle de Frédéric II levant le siège d'Olmütz. Celui-ci, au lieu de se retirer sur ses États et d'y attirer l'ennemi, les sauva en faisant un mouvement parallèle à leur frontière pour envahir la Bohême. Pendant cette marche, le bataillon du 76e ne prit part à aucun engagement jusqu'au 18 mars.

Ce jour-là, la division Darricau, commandée provisoirement par le général Paris, formait l'avant-garde du corps d'Erlon. La colonne se dirigeait de Maubourguet sur Vic-de-Bigorre. En arrivant devant cette ville, l'avant-garde fut brusquement attaquée par la cavalerie du général Fane [1]. Nos soldats n'avaient pas le temps de former les carrés. Ils se jetèrent en toute hâte dans les vignes pour se soustraire au choc de l'ennemi. Les premières charges furent repoussées; mais vers 3 heures, la cavalerie Fane se trouva renforcée par l'arrivée de la division Picton. Notre situation était des plus critiques. L'intervention de la 2e division du corps d'Erlon nous permit cependant de battre en retraite en bon ordre.

Soult s'arrêta à Tarbes jusqu'au 29 mars. De là, il se dirigea sur Toulouse par Saint-Gaudens et la Garonne. Le 2 avril, l'armée française était en position derrière la Touch, couvrant Toulouse.

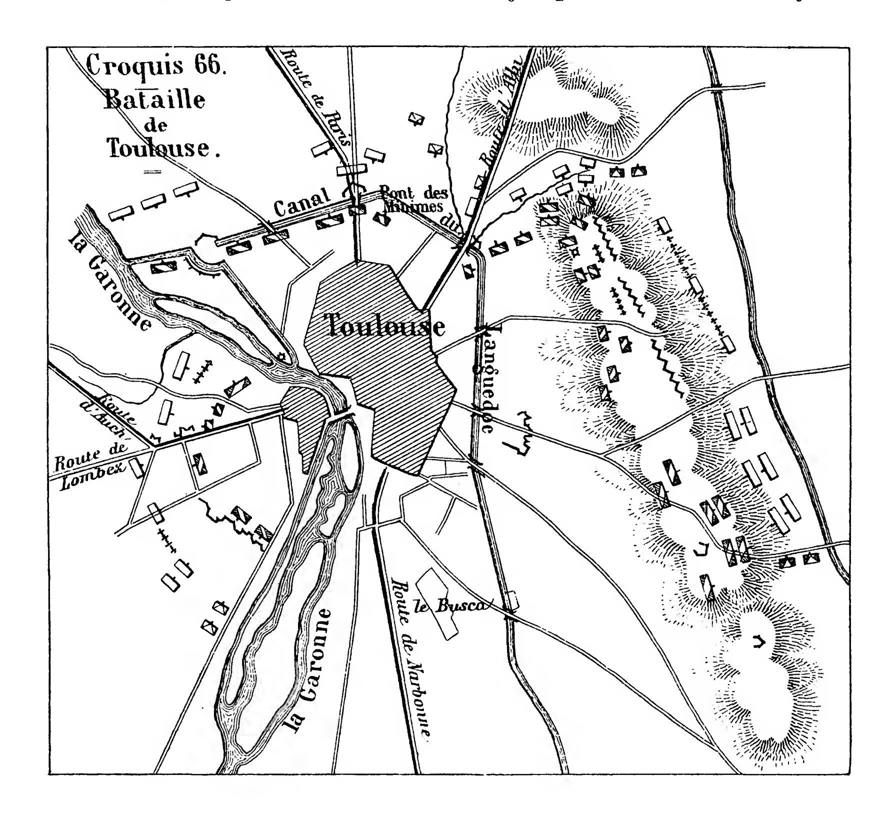
Pendant cette longue route d'Orthez à Toulouse, nos bataillons furent péniblement impressionnés par le mauvais vouloir des autorités, et l'hostilité même des habitants. Lassées du régime impérial, les populations du Midi pressentaient la chute de Napoléon, et appelaient de leur vœu, avec le retour des Bourbons, la paix à tout prix [2]. Aussi faisaient-elles à nos soldats un accueil des plus froids, comme si cette malheureuse et vaillante armée pouvait être rendue responsable des calamités de la guerre dont elle-même avait tant souffert.

1. Celle-ci avait repoussé, la veille, la cavalerie française sur Rabastens et occupait Vic-de-Bigorre.

2. « Plus de tyran, plus de guerre, plus de conscription, plus de droits réunis », tel était le mot d'ordre de toutes les proclamations par lesquelles les alliés s'annonçaient en France, pour détacher la nation de l'Empereur et de l'armée.

Défense de Toulouse. — Toulouse était depuis longtemps le grand dépôt de notre armée et devait être le pivot de ses opérations ultérieures. Le maréchal éleva autour de la ville une ligne de retranchements qui en firent en quelques jours une position formidable dans laquelle, avec 33 000 hommes, il livra aux 60 000 hommes de Wellington une bataille acharnée où la victoire resta indécise.

La division Darricau, placée sur la rive droite de la Garonne, avait pour mission de défendre le canal depuis son embouchure jusqu'à la route d'Alby. Le bataillon



du 76ᵉ, occupant la tête de pont construite en avant du pont des Minimes, devait garder ce passage de concert avec le bataillon du 31ᵉ Léger établi dans le couvent.

La division Darricau soutint les efforts de l'ennemi dans cette position, de 7 heures du matin à 4 heures du soir. Le lieutenant Claude Massibot y fut blessé. A ce moment la division reçut l'ordre de se porter en deuxième ligne derrière le canal du Midi. Le combat continua jusqu'à 9 heures. Ce fut le dernier acte de l'invasion.

Le lendemain, l'armée de Soult prit la direction de Montpellier, pour se joindre aux 14 000 hommes de Suchet. Le bataillon du 76ᵉ arrivait à Castelnaudary, quand on apprit, le 13 avril, la bataille de Paris du 30 mars et l'abdication de Fontainebleau signée depuis le 4 avril. Un armistice fut conclu le 19, et les hostilités cessèrent.

IV. — Le dépôt à Sarrelouis.

Situation de la place. — Pour terminer le récit des opérations auxquelles le 76e prit part pendant l'invasion, il nous reste encore à faire connaître le sort de notre dépôt qui, depuis six ans, tient garnison à Sarrelouis, petite ville de 5000 âmes, patrie du maréchal Ney, bâtie vers 1680 sur la rive gauche de la Sarre et fortifiée par Vauban.

La garnison comprenait, outre le dépôt du 76e sous les ordres du quartier-maître (trésorier) Audiguier, les dépôts des 2e et 10e Cuirassiers, celui du 33e Léger et 400 gardes nationaux. Aucun préparatif de défense n'avait encore été fait, quand le maréchal Marmont, battant en retraite devant l'armée de Silésie, arriva sur la Sarre, le 6 janvier 1814.

Défense de Sarrelouis. — Le maréchal nomma commandant de la place le colonel Lorrain de Mirelle, du 59e, et augmenta la garnison d'un bataillon de ce régiment, qui porta à 1200 hommes le nombre des défenseurs.

Le 9 janvier, le général Katzler, avant-garde du corps d'York, se porta brusquement sur Sarrelouis, qu'il ne réussit pas à surprendre. N'ayant pu parvenir à franchir la Sarre grossie par les pluies et privée de tous ses bateaux détruits par Marmont, il prit position à Sarrewillingen, face à Sarrelouis. De là il somma la ville de se rendre avec menace de bombardement en cas de refus. Ainsi fut-il fait. De Mirelle ne se rendit pas et le bombardement commença dès le soir.

Le 11 janvier, York, passant la Sarre à la poursuite de Marmont, laissa huit bataillons et quatre escadrons pour bloquer Sarrelouis.

Convention du 23 avril. — L'investissement dura jusqu'à la signature de la convention du 23 avril. Aux termes de l'article 3, « le blocus des places fortes de France devra cesser immédiatement..... Les places situées sur le Rhin, non comprises dans les limites de la France de 1792, de même que celles entre le fleuve et ses limites, seront remises dans l'époque de 10 jours.... Leurs garnisons devront sortir avec armes et bagages, propriétés particulières », etc.

Par l'article 7, tous les prisonniers devaient être rendus sans rançon.

Le lendemain de la signature de cette convention, le roi Louis XVIII, qui venait de quitter sa retraite de Hartwel, s'embarqua à Douvres et prit terre à Calais. La France avait changé de maître; une ère nouvelle allait s'ouvrir.

CHAPITRE XV

68ᴱ RÉGIMENT D'INFANTERIE

I. — Réorganisation du 76ᵉ sous le nom de 68ᵉ régiment d'Infanterie.

Éléments de réorganisation. — Par ordonnance royale du 12 mai 1814, les 156 régiments d'Infanterie existant à l'avènement au trône du roi Louis XVIII, furent réduits à 90 : le 76ᵉ fut réorganisé sous le numéro 68. Cette réorganisation s'effectua avec les éléments suivants :

1° Le dépôt de l'ancien 76ᵉ, qui s'accrut des prisonniers rentrés de captivité par application de l'article 7 de la convention du 23 avril;

2° Le 1ᵉʳ bataillon de l'ancien 76ᵉ de ligne;

3° Le 2ᵉ bataillon de l'ancien 143ᵉ de ligne;

4° Un détachement et les 2ᵉ et 4ᵉ bataillons du 151ᵉ de ligne;

5° Les 5ᵉ et 6ᵉ bataillons du 33ᵉ Léger;

6° Le 2ᵉ bataillon du 1ᵉʳ régiment de tirailleurs de la Garde impériale.

Le numéro 76 échut alors à l'ancien 92ᵉ de ligne; mais comme ce régiment ainsi que l'ancien 76ᵉ reprendront leurs numéros 92 et 76 au retour de Napoléon de l'île de l'Elbe, nous ne citons ici que pour mémoire le 76ᵉ de la 1ʳᵉ Restauration [1] et nous suivrons, pendant cette courte période, le 68ᵉ régiment d'Infanterie.

Formation du 68ᵉ. — Le 68ᵉ se forma à Sarrelouis où était resté, comme nous l'avons vu, le dépôt de l'ancien 76ᵉ. Par l'ordre de mouvement du 31 mai, les

1. Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, le maréchal Ney promit à Louis XVIII de *le ramener dans une cage de fer*. Le 76ᵉ de la 1ʳᵉ Restauration contribua à faire revenir le maréchal Ney sur sa décision. Voici ce que dit à ce sujet Henry Houssaye dans son ouvrage « 1815, la 1ʳᵉ RESTAURATION, LE RETOUR DE L'ÎLE D'ELBE, LES CENT-JOURS », édité chez Perrin en 1893 : « Le 13 mars 1815, dans la soirée, Capelle, préfet de Bourg, arrive à demi mort de peur. Les habitants l'ont chassé, *et le 76ᵉ de ligne*, qui formait à Bourg la tête de colonne du corps Ney, *a passé à Napoléon*. »



éléments du 151e ancien, destinés au 68e nouveau, durent partir de Metz pour Sarrelouis au reçu dudit ordre.

Par l'ordre de mouvement du 5 juin : le 1er bataillon de l'ancien 76e dut partir de Lavaur le 15 juin, pour arriver à Sarrelouis le 28 juillet. Le 2e bataillon de l'ancien 143e dut partir de Perpignan le 16 juin, pour arriver à Sarrelouis le 31 juillet. Les 2e et 4e bataillons de l'ancien 151e (220 hommes) durent partir de Gacé le 12 juin, pour arriver à Sarrelouis le 2 juillet; les 5e et 6e bataillons de l'ancien 33e Léger durent partir de Givet le 9 juin, pour arriver à Sarrelouis le 17; enfin le 2e bataillon du 1er Tirailleurs (13 officiers, 20 hommes) dut partir d'Orléans le 9 juin, pour arriver à Sarrelouis le 29.

Le 68e nouveau fut organisé, le 1er août, à 3 bataillons ayant chacun 6 compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs, avec un effectif de 67 officiers et 1379 hommes.

Le colonel Chabert, de l'ancien 76e, eut le commandement du 68e. Le major Chaud, les chefs de bataillons Condamy (1er), Sainte-Avoye (2e), Finé (3e) et le quartier-maître Audiguier composèrent l'état-major du régiment.

II. — Drapeau. — Garnisons.

Le drapeau blanc. — Le roi Louis XVIII avait à peine touché le sol de France que le duc d'Angoulême vint passer en revue l'armée du maréchal Soult, où était encore notre 1er bataillon, le seul du 76e qui fût encore en armes pour la défense du pays. Bien qu'aucun ordre n'eût été donné, les troupes arborèrent la cocarde blanche. L'ordonnance du 12 mai [1] leur donna le drapeau blanc à fleurs de lys; et quelques mois plus tard, ils reprendront le drapeau tricolore; quelques mois encore, et ils seront abrités de nouveau par le drapeau blanc.

Braves cœurs, étrangers à la politique, nos soldats ne regardent pas la couleur du drapeau; ils aiment celui que la patrie leur a confié. Quel qu'il soit, le drapeau du régiment, c'est la France, et c'est Elle que sert le soldat, c'est pour Elle qu'à toute heure il est prêt à se dévouer jusqu'à la mort.

Changement de garnison. — Le 68e resta à Sarrelouis (3e division militaire) jusqu'au 4 avril 1815. L'Empereur était aux Tuileries depuis le 20 mars et la lutte de la France contre l'Europe allait recommencer.

Le 68e fut désigné pour faire partie du 4e corps (armée de la Moselle). Le dépôt et les cadres du 3e bataillon furent envoyés à Saint-Denis pour y tenir garnison.

1. « Il y aura par régiment, dit l'ordonnance, art. 8, un drapeau dont le fond sera blanc, portant l'écusson de France et la désignation du régiment; le modèle nous en sera présenté par le ministre de la guerre... Outre le drapeau, chaque bataillon aura un fanion dont la couleur et les dimensions seront déterminées par un règlement du ministre... »

Par décret du 25 avril, le 68e reprit son ancien nom de 76e qu'il avait si vaillamment porté pendant vingt ans. « Il appartenait au gouvernement qui rend à la France sa dignité et son rang, dit, dans sa circulaire, le maréchal Davout, ministre de la guerre, de restituer à chacun des corps de la première armée du monde, cette portion de souvenirs et de traditions qui forme un patrimoine et une succession destinée à être transmise de génération en génération, des vétérans aux jeunes soldats, des anciens aux nouveaux défenseurs de la patrie [1]. »

Le drapeau tricolore fut rendu au 76e, le 26 mai, à l'Assemblée du Champ de Mai [2]. La députation du 76e appelée à Paris, par décret du 22 avril, pour assister à cette imposante cérémonie, se composait d'un chef de bataillon, d'un lieutenant, des 1er, 2e et 3e porte-aigles, d'un sergent, d'un caporal, d'un tambour et de deux soldats.

Pauvre drapeau de 1815, tu ne flotteras pas longtemps sur les fiers bataillons ; tu ne connaîtras pas l'ivresse de la victoire !

1. En 1875, lorsqu'on organisa l'armée en 18 corps d'armée, etc., on eut un instant la pensée de débaptiser tous les régiments pour leur donner les numéros correspondant à leur corps d'armée, les mêmes numéros que ceux qu'on donnait aux régiments territoriaux. C'eût été plus méthodique; mais on s'est souvenu sans doute de la circulaire de Davout et on n'a pas voulu toucher aux numéros des régiments.

2. Voir p. 266.

CHAPITRE XVI

CAMPAGNE DE 1815

I. — Premiers préparatifs.

A l'armée de la Moselle. — L'Empire était rétabli depuis le 20 mars, mais l'Europe entière se levait de nouveau pour le renverser. L'Empereur se prépara à la lutte. Par décret du 31 mars, cinq corps d'observation furent formés pour garder la frontière du nord-est, de Dunkerque à Huningue. Le 76e (1er et 2e bataillons) entra, comme nous l'avons vu, dans la composition du 4e corps de l'armée de la Moselle, sous les ordres du maréchal Gérard. Il passa les mois d'avril et de mai cantonné sur la Sarre, de Sarrelouis à Sarrebruck. Le régiment fit partie de la 1re brigade [1] (général Le Capitaine) de la 2e division [2] (général Vichery).

Le colonel Chabert fut admis à la retraite le 1er mai, et le chef de bataillon Condamy, du 1er bataillon, prit le commandement du régiment et le garda jusqu'au licenciement. Le 2e bataillon était commandé par le chef de bataillon Finé.

Le 31 mai, le 76e, se rapprochant de la Moselle, fut cantonné à Pange, près de Metz, où était établi le quartier général du 4e corps depuis sa formation. Le régiment (1er et 2e bataillons) comptait à son effectif, le 1er juin, 1089 [3] hommes, dont 40 officiers et 974 hommes présents; 1 officier et 3 hommes détachés à Metz; 71 absents, en congé ou aux hôpitaux. A cette date, 1er juin, le dépôt et les cadres des 3e, 4e et 5e bataillons quittèrent Saint-Denis pour aller tenir garnison dans l'Allier, à Gannat.

1. La brigade Le Capitaine était formée des 59e et 76e de ligne.

2. La division Vichery était formée des brigades Le Capitaine et Despretz. Elle était en même temps 2e division du 4e corps d'observation et 13e division de l'armée du Nord.

3. Le dépôt avait envoyé successivement plusieurs détachements de Saint-Denis à Metz, pendant le mois de mai, afin de renforcer l'effectif des bataillons de guerre, notamment 100 hommes, le 11 mai, et 200, le 19.

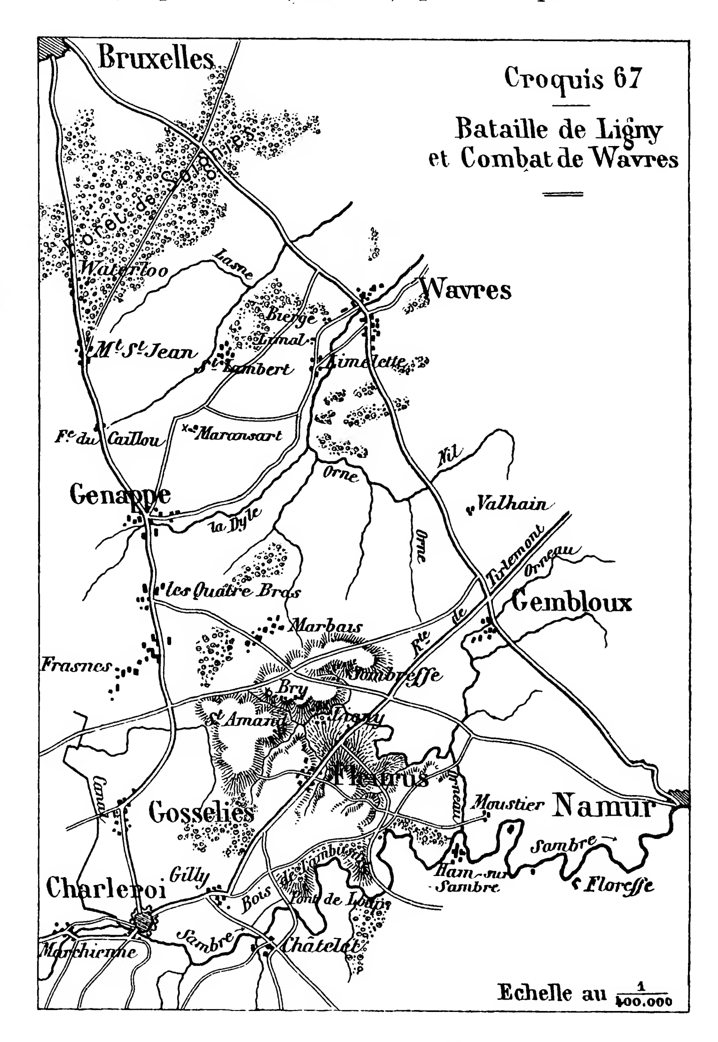


Marche de concentration. — Déjà Wellington avec 160 000 Anglais, Hollandais, Hanovriens, et Blücher avec 120 000 Prussiens se rassemblaient en Belgique. Napoléon, impatient de les combattre et ne voulant pas leur donner le temps de se reconnaître et d'être renforcés par les Autrichiens et les Russes, résolut de prendre l'offensive dès le commencement de juin.

Le 4e corps partit de Metz le 6 juin, par la route de Montmédy, passa la Meuse à Mézières, et arriva le 14 à Philippeville. L'Empereur était à Avesnes depuis la veille.

II. — Bataille de Ligny.

Passage de la Sambre. — Le 15 juin, toute l'armée franchit la Sambre en refoulant les avant-postes du 1er corps prussien (Ziethen) qui se replièrent sur Fleurus. Le 76e passa la rivière au Châtelet, dont le pont fut utilisé par le 4e corps et toute la droite de l'armée, pendant que l'aile gauche exécutait le passage à Marchienne et que Napoléon occupait Charleroi avec sa réserve.



Le soir, l'armée française bivouaqua sur la rive gauche, le 76e au nord du Châtelet, à sa place de bataille.

Le 15 au matin, les alliés ne s'attendaient encore à rien. En apprenant le passage de la Sambre, Blücher se hâta de se concentrer; trois de ses corps étaient en ligne, le lendemain. Le 4e (Bulow) ne put arriver qu'après la bataille. Wellington (quartier général à Bruxelles) n'était pas directement menacé. Il ne comprit pas que Napoléon voulait le séparer de son adversaire pour écraser ce dernier avant sa jonction avec l'armée anglo-hollandaise; aussi se borna-t-il à redoubler de surveillance. Sa

prudence aurait causé sa ruine, si, le 17, Ney avait été lui-même moins hésitant et si, le 18, Grouchy n'avait pas perdu les traces de Blücher. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Attaque du village de Ligny. — Le 16 juin, l'armée prussienne occupait les hauteurs de Ligny : sa droite à Saint-Amand, son centre à Ligny, sa gauche à Sombreffe, à cheval sur la route de Namur à Bruxelles, par les Quatre-Bras. Le front de ses positions était couvert par un ravin profond qui se jette dans l'Ormeau, affluent de la Sambre.

« Le ciel était pur, dit de Mauduit [1], comme le ciel de Marengo, dont nous allions en quelque sorte fêter l'anniversaire; le soleil était ardent et nous présageait une chaude journée; elle le sera, en effet, sous tous les rapports! »

Nos tirailleurs commencèrent l'action au delà de Fleurus. Vers 10 heures, l'Empereur arrêta la marche des colonnes, fit sa reconnaissance et prit ses dispositions. Pendant que notre aile gauche (Ney) devait marcher sur la route Charleroi-Bruxelles, pour contenir au besoin les Anglais, le 4e corps, encadré par Grouchy et Vandamme, fut conduit par Napoléon avec la gauche à l'attaque de Ligny.

Vers 2 heures, l'Empereur ordonna un changement de front sur Fleurus, la droite en avant. Ce mouvement porta le 4e corps en face même de Ligny et à deux portées de canon de ce village. « Il se peut, dit alors Napoléon au général Gérard, en voyant l'entrain des troupes, il se peut que dans 3 heures le sort de la guerre soit décidé. » La fortune, qui avait tant de fois souri au génie de l'Empereur, devait ici trahir ses légitimes espérances.

A 3 heures un quart, nous abordons le village; l'ennemi est rejeté sur la rive gauche du ravin. Alors commença une lutte acharnée, dans laquelle Ligny fut pris et repris 4 fois. Le *Journal militaire* [2] autrichien a fait en 1819 la description de cette mêlée. « On combattait dans les rues du village à coups de baïonnette et à coups de crosse de fusil, dit le *Journal*; on s'attaquait homme à homme avec toute la fureur de la haine personnelle. Il semblait que chacun eût rencontré dans son adversaire un ennemi mortel, et se réjouît de trouver le moment de la vengeance. On ne demandait pas de quartier!... »

« Le combat, ajoute Norvins [3], se prolongeait par le nombre des troupes ennemies et présentait une effroyable scène de carnage. » La possession de ces quelques maisons nous coûta beaucoup de monde. Au nombre des blessés se trouva le capitaine Bisson, du 76e, qui mourut, le 26 juin, des suites de ses blessures.

Une méprise, causée par l'arrivée du corps d'Erlon sur la gauche, nous fit perdre 3 heures précieuses. Il était plus de 7 heures et la journée restait indécise, quand Napoléon lança sa garde au secours du 4e corps. Ligny nous resta définitivement;

1. T. II, p. 39.
2. T. II, p. 39.
3. T. IV, p. 235.



le centre des Prussiens était culbuté ainsi que leur réserve. Blücher, renversé lui-même par une charge de cavalerie, ne dut son salut qu'à la nuit qui empêcha de le reconnaître.

Le 4e corps bivouaqua sur la position conquise en avant de Ligny. Le 76e se forma en carré sur 3 rangs; 2 rangs de chaque face veillaient pendant que le troisième se reposait ou faisait les corvées de vivres. Vers minuit, une fausse alerte mit tout le camp en émoi. C'était une division du 6e corps que nos postes avaient prise pour une colonne ennemie. Quand l'erreur fut reconnue, le calme se rétablit et le reste de la nuit se passa tranquillement.

Poursuite des Prussiens. — Le lendemain 17, la poursuite commença. Le 4e corps, placé avec le 3e et la cavalerie d'Exelmans, sous les ordres du maréchal Grouchy, devait suivre Blücher, l'épée dans les reins, l'empêcher de se rallier et surtout de rejoindre les Anglais.

Le 4e corps ne quitta Ligny que vers une heure : la pluie, qui tomba toute la journée et la nuit suivante, retarda sa marche. On arriva le soir à Gembloux. Blücher s'était retiré sur Wavres, et Grouchy, qui n'avait pas osé abandonner la route de Namur, ne partit de Gembloux que le 18, à 10 heures du matin. Ce fut la cause du désastre irréparable qui allait de nouveau ouvrir la France aux étrangers.

III. — Combat de Wavres.

Marche sur Wavres. — Pendant que l'Empereur livrait avec l'aile gauche et la réserve la fatale bataille de Waterloo, l'aile droite s'acheminait sur Wavres

Il était 11 heures, le maréchal Grouchy venait d'arriver à Walhain, quand on entendit le canon de Waterloo. « J'étais alors dans le jardin de la maison où M. le maréchal était à déjeuner, écrivit le colonel Simon Lorière au général Hulot, en 1819[1];... il mangeait des fraises. Je vins prévenir mon général (le général Gérard) du bruit que j'avais cru entendre; car il tombait une pluie très dense et les détonations étaient sourdes. Le général et le maréchal purent se convaincre que je ne m'étais pas trompé. Ce fut un quart d'heure après que le général Gérard ouvrit cet avis (l'avis de marcher au canon), surtout d'après l'assertion du maître de la maison qui était Français et indiqua la forêt de Soignies comme lieu de l'action. »

Certains auteurs affirment au contraire que Grouchy voulait quitter la route de Wavres et que ce furent les généraux sous ses ordres qui l'en empêchèrent.

1. Divers récits avaient été publiés, pour expliquer la conduite de Grouchy. Chacun cherchait à rejeter la faute sur un autre. C'est cette polémique qui explique la lettre du colonel Simon Lorière.

Passage de la Dyle. — Quoi qu'il en soit, la marche sur Wavres fut continuée. Le village et la Dyle étaient gardés par le 2e corps prussien (général Pirch). Notre 4e corps fut chargé d'attaquer le village et de forcer le passage de la rivière au moulin de Bierge. Le 76e ne fut pas engagé.

A la nuit [1], les Prussiens évacuèrent le village et nos soldats campèrent sur la rive droite de la Dyle, aux environs de Limale.

Ce n'est que pendant le combat du lendemain que nos troupes apprirent ce qui s'était passé à leur gauche.

IV. — Retraite sur Paris.

Dernière marche offensive. — Le 19 au matin, la lutte recommença de bonne heure. Grouchy, voulant à tout prix rejoindre le gros de l'armée, repoussa l'ennemi au delà de Rosieren, sur la route de Bruxelles, où il croyait trouver Napoléon.

Dans cette première partie de la journée, le 76e, aux prises avec l'ennemi dès le début de l'action, se battit avec d'autant plus d'ardeur qu'il n'avait pas eu, la veille, l'occasion de se distinguer. Le lieutenant Jean Lecourt et le sous-lieutenant Jean-Baptiste Chameroy furent mortellement atteints. Enfin les lieutenants Jean-Édouard Bizanet et Pierre-Joseph Courtaud de Blauve furent blessés.

La retraite s'impose. — Grouchy apprit à Rosieren la triste réalité. Ce fut un coup de foudre pour tous. La retraite sur Gembloux est aussitôt ordonnée. Tous les efforts ne devaient plus avoir d'autre but désormais que d'échapper à la déroute générale. De Gembloux, le 4e corps se dirigea, le 20, sur Namur, toujours suivi de près par l'ennemi.

Le désespoir des blessés qui craignaient de tomber entre les mains des Prussiens et d'être massacrés par eux [2] causa, ce jour-là, un instant d'émotion et de trouble qui aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences. « *Général*, s'écria alors Grouchy en se portant au-devant de Vichery qui commandait le corps en l'absence de Gérard, blessé la veille, *général, jurons de ne pas abandonner ces braves gens, de les sauver ou de périr avec eux.* »

Ce serment, prononcé sous les balles, d'une voix haute et ferme, donna du cœur à tous et nos soldats firent encore à l'arrière-garde une belle résistance qui permit au gros de la colonne de traverser sans encombre le défilé de Namur à Dinan.

1. On avait prétendu que le 4e corps était entré dans Wavres vers quatre heures et demie du soir. Le général Sénécal, chef d'état-major de la cavalerie de l'armée, le 18 juin 1815, écrivit le 3 juin 1830 au maréchal Grouchy : « ... Le général Gérard fut blessé, le soir, vers quatre heures et demie ou cinq heures au plus tard, ayant l'ordre de porter une partie de ses troupes à Saint-Lambert, quand elles arriveraient à Wavres, et ce n'est que vers dix ou onze heures qu'elles y arrivèrent... »

2. On fit en effet peu de prisonniers dans cette campagne. « Le premier grenadier qui m'amènera un prisonnier je le ferai fusiller », avait dit le général Roguet en lançant ses bataillons le 16, à Ligny. Et de part et d'autre on ne faisait pas de quartier.

Marche sur Paris. — La retraite se continua par Givet, Divezemont, Rethel, Reims et Soissons. « Chaque jour de cette retraite, disait le maréchal Grouchy dans un de ses rapports, a été marqué par des combats sanglants, mais glorieux pour les armes françaises. Les corps sont cruellement affaiblis, mais ils ont un bon moral et n'ont pas perdu un trophée militaire. »

Le 28 juin, le 76ᵉ formant l'arrière-garde partit de Soissons, à 2 heures du matin, dans la direction de Nanteuil. Le 29, Vandamme, qui avait pris le commandement de la colonne [1], plaça le 4ᵉ corps sur la rive gauche de la Seine, pour mettre la capitale à l'abri d'une surprise qui aurait pu être dirigée sur le côté méridional, où les travaux de défense étaient à peine ébauchés. Le 76ᵉ occupa Issy.

Quand le régiment arriva sous Paris, Napoléon avait abdiqué pour la seconde fois et un gouvernement provisoire s'était organisé sur les ruines de l'Empire, en attendant la seconde Restauration des Bourbons.

V. — Licenciement.

Dernier engagement. — Le 2 juillet, Blücher, qui était arrivé à Versailles, voulut tenter de forcer le passage de la Seine par le pont de Sèvres.

Il s'avança par Saint-Cloud et Meudon avec 45 000 hommes. Le maréchal Davout, commandant en chef l'armée de Paris, lui tint tête, depuis 11 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir. A ce moment, l'infanterie du 4ᵉ corps débouchant de Vanves et d'Issy força les Prussiens à la retraite.

Convention du 3 juillet 1815. — Le vieux 76ᵉ avait combattu, le 2 juillet, pour la dernière fois, et il avait eu la consolation suprême de voir l'ennemi céder à ses baïonnettes. Le lendemain, 3 juillet, fut signée la convention qui termina les hostilités.

L'armée devait se retirer derrière la Loire. A minuit, le 76ᵉ commença le mouvement rétrograde. Nos braves soldats avaient les larmes aux yeux. Tout était bien fini pour eux; ils le comprenaient et ils allaient en silence, la tête basse et la rage au cœur, en songeant que, pour la seconde fois, l'étranger allait dicter des lois à la France. Peut-être aussi pensaient-ils aux 400 braves qui étaient partis avec eux de Sarrelouis et de Metz et qui manquaient à l'appel.

Le régiment entra dans Paris par la porte de Santé, traversa la Seine au pont d'Austerlitz et se dirigea sur Charenton pour aller camper en avant de Maisons sur la route de Melun. Le 76ᵉ passa ensuite par Étampes, Angerville, Artenay et

1. Grouchy avait été nommé commandant en chef de l'armée du Nord, après la 2ᵉ abdication de l'Empereur.

arriva à Orléans le 10 juillet. Après avoir passé 8 jours à Jargeau, près d'Orléans, il se rendit à Châteauroux et de là, en août, à Gannat, puis enfin à Saujac (Aveyron).

Le 76e est licencié. — Là, le 29 septembre, le régiment fut licencié en exécution de l'ordonnance du 16 juillet.

L'ancien 76e avait cessé d'exister. Son nom ne devait plus reparaître que quarante ans plus tard. Le fond du 76e entra dans la formation de la légion de la Nièvre, 51e légion départementale, qui concourut, avec la légion de l'Allier, à former, en 1820, le 3e régiment de ligne.

Avant de tourner la page, découvrons-nous avec respect devant nos aînés de l'ancien 76e. Nous les avons si souvent trouvés sur le chemin de la gloire! Le souvenir de leurs exploits restera gravé dans nos cœurs!

APPENDICE

DU 2e LIVRE

LÉGION DES DEUX-SÈVRES

(76e LÉGION DÉPARTEMENTALE)

NOMS DES COLONELS

De 1815 à 1817 : Jean-Baptiste-Joseph, comte d'ADHÉMAR de CRANSAC.
De 1818 à 1820 : Jacques-Marie-Joseph, baron MAURIN.

Origines de la 76e légion. — La légion des Deux-Sèvres, créée par ordonnances du 30 juillet et du 3 août 1815, fut organisée à Niort, le 1er décembre 1815, avec le fond du 37e de ligne, sous les ordres du colonel d'Adhémar de Cransac.

Le 37e de ligne avait porté, sous la 1re Restauration, le numéro 36. En prenant, en 1803, le nom de 37e régiment d'Infanterie de ligne, la 37e demi-brigade avait reçu en incorporation les deux premiers bataillons de la 101e demi-brigade. Cette 101e avait été formée elle-même, en nivôse an VII (janvier 1799), avec une partie de la 38e demi-brigade de deuxième formation, ancienne 42e demi-brigade de bataille. Telle est la filiation de la légion des Deux-Sèvres.

Drapeau. — Uniforme. — Le drapeau de cette légion ne diffère de celui de la légion des Basses-Alpes que par l'inscription : *Le Roi à la légion des Deux-Sèvres.* Le 2e bataillon reçut un fanion bleu et rouge.

L'uniforme de la légion fut l'habit blanc se boutonnant sur la poitrine avec

plastron carré, collet, pattes, parements et passepoils verts; les boutons étaient blancs, la culotte, blanche; les guêtres, noires, montant jusqu'au-dessous du genou; le shako était armé d'une plaque jaune, d'une jugulaire jaune et d'un pompon rouge; les buffleteries étaient blanches.

Organisation. — La légion n'eut à sa formation qu'un seul bataillon de 8 compagnies : une de grenadiers, une de voltigeurs et six de fusiliers. Par ordonnance du 8 avril 1818, un 2e bataillon fut organisé à Niort, le 1er mai. Le colonel Maurin avait remplacé, le 8 janvier 1818, le colonel d'Adhémar.

Le 1er bataillon (*bataillon de garnison*), avec un effectif de 24 officiers et 440 sous-officiers et soldats, devait faire le service dans les villes où il serait envoyé. Le 2e bataillon (*bataillon de dépôt* ou plus exactement *cadre de dépôt*) devait rester avec l'état-major de la légion au chef-lieu du département. Le cadre de ce bataillon était de 28 officiers, sous-officiers, caporaux et tambours. L'effectif en hommes variait avec les arrivées de recrues et le départ des classes.

En pratique, le dépôt seul resta à Niort. L'état-major et les cadres du 2e bataillon n'y passèrent que peu de temps. Le 2e bataillon fut lui-même mis sur pied à la fin de 1819.

Garnisons. — Comme la légion des Basses-Alpes, la légion des Deux-Sèvres changea fréquemment de garnison. Elle occupa successivement[1] Niort, Toulouse, Rennes, Saint-Malo, Vannes, Soissons, et enfin Longwy.

Le dépôt resta à Niort jusqu'en 1820. Il y fut rejoint par l'état-major et les cadres du 2e bataillon à leur formation en 1818. Mais ceux-ci quittèrent presque aussitôt Niort pour se réunir au 1er bataillon à Saint-Malo. Le 1er janvier 1821, les compagnies de dépôt quittèrent à leur tour Niort et rejoignirent les bataillons actifs à Longwy, où la légion cessa d'exister pour former le fond du 4e régiment d'Infanterie de ligne.

1. Ces changements s'exécutèrent dans les conditions suivantes : par ordre de mouvement du 4 octobre 1816, la légion, moins le dépôt (30 officiers, 316 hommes), partit de Niort le 15 octobre, pour arriver à la Rochelle le 17. — Par ordre de mouvement du 13 décembre 1816, la légion (28 officiers, 308 hommes) quitta la Rochelle le 20 janvier 1817, pour arriver à Toulouse le 8 février. — Par ordre de mouvement du 10 avril 1818, la légion (49 officiers, 307 hommes) quitta Toulouse le 21 avril, pour arriver à Rennes le 16 mai. On remarquera en général la faiblesse des effectifs et ici l'augmentation du nombre des officiers; cette augmentation provient de la création des cadres du 2e bataillon. — Par ordre de mouvement du 25 avril 1818, l'état-major et les cadres du 2e bataillon (22 officiers et 38 hommes) quittèrent Rennes le 22 mai, six jours après leur arrivée, pour rejoindre le dépôt à Niort le 30 mai. — Par ordre de mouvement du 27 novembre 1818, le 1er bataillon (23 officiers, 270 hommes quitta Rennes le 2 décembre, pour arriver à Saint-Malo le 5 décembre. — Par ordre de mouvement du 4 juin 1819, l'état-major et les cadres du 2e bataillon (11 officiers, 57 hommes) quittèrent Niort le 16 juin, pour arriver à Saint-Malo le 28 juin. — Par ordre de mouvement du 19 novembre 1819, les bataillons actifs (49 officiers, 621 hommes) quittèrent Saint-Malo le 27 novembre, pour arriver à Vannes le 4 décembre. — Par ordre de mouvement du 3 mars 1820, ces mêmes bataillons (50 officiers, 788 hommes) quittèrent Vannes en deux colonnes, les 18 et 20 mars, pour arriver à Soissons les 9 et 11 avril. — Par ordre de mouvement du 11 octobre 1820, ces mêmes bataillons (59 officiers, 806 hommes) quittèrent Soissons les 18 et 19 octobre, pour arriver à Longwy les 27 et 28 du même mois. — Enfin par ordre de mouvement du 9 décembre 1820, les compagnies de dépôt quittèrent Niort pour rejoindre la portion active à Longwy.





I. Drapeau du 1er léger, 1820.
II. Drapeau du 1er léger, 1830.
III. Drapeau du 1er léger, 1848.

IV. Drapeau du 76e de ligne, décoré en 1859.
V. Drapeau du 76e de ligne, 1871.
VI. Drapeau du 76e de ligne, 1880.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

SUR LE RÉGIMENT ACTUEL [1]

ET

DIVISION DU 3e LIVRE

Origines réelles du régiment actuel. — Nous avons exposé, dans les deux premiers livres, l'histoire des deux numéros : *1er Léger* et *76e de ligne*, qui, d'après le plan ministériel, constituent l'histoire de notre régiment avant 1820. Nous croyons intéressant néanmoins de résumer [2] ici nos véritables origines. Un exposé rapide suffira pour nous convaincre qu'en suivant cette filiation nous aurions eu aussi de bien belles pages à écrire.

Le 1er Léger de 1820 a été créé à Besançon avec les éléments de la légion des Ardennes (7e légion légère). Cette légion a été formée elle-même en 1816 avec le fond du 9e régiment d'Infanterie légère de l'organisation de 1803. Ce 9e régiment léger n'était autre que la 9e demi-brigade légère de 2e formation, créée elle-même en mars 1794, sous le nom de 9e demi-brigade légère de 1re formation, avec le 9e bataillon de chasseurs (ci-devant chasseurs des Cévennes), et le bataillon d'éclaireurs à pied de la Meuse.

Chasseurs des Cévennes [3] — L'ordonnance du 8 mai 1784 [4] donna naissance à un corps mixte organisé sous le nom de *Chasseurs des Cévennes*, par

1. Nous avons trouvé la plupart des renseignements concernant le régiment actuel dans l'historique manuscrit qui existe aux archives du corps. De 1821 à 1844, la rédaction en a été faite par le lieutenant Charles Guérin (devenu depuis intendant général), à l'aide des « *Souvenirs d'un des plus anciens officiers du régiment, le lieutenant Scharlotzki* ». De 1844 à nos jours, le manuscrit a été mis à jour par les officiers du corps, après chaque événement important. L' « HISTOIRE DU 76e », publiée en 1872 par le capitaine Landais, actuellement chef de bataillon au 115e, reproduit presque *in extenso* ce précieux élément d'information.

2. Pour avoir de plus amples détails sur ces origines, consulter les historiques du 82e de ligne (ancien 7e Léger) et du 84e de ligne (ancien 9e Léger).

3. Voir, p. 81 et 82, les origines des troupes légères.

4. Six bataillons furent créés par la même ordonnance, pour être adjoints aux 6 régiments de chasseurs à cheval.

l'adjonction au 4ᵉ de chasseurs à cheval d'un bataillon de chasseurs à pied de 4 compagnies. Ce bataillon, séparé des chasseurs à cheval par l'ordonnance du 17 mars 1788, conserva le nom de chasseurs des Cévennes, tandis que les chasseurs à cheval prirent le nom de « chasseurs à cheval de Bretagne ». Il occupa le 9ᵉ rang dans la série des 12 bataillons de chasseurs et resta à 4 compagnies, comprenant chacune 12 carabiniers bons tireurs. Il devait se recruter exclusivement dans les Cévennes.

Le lieutenant-colonel, chevalier Joseph de Baroussel, prit, le 1ᵉʳ mai 1788, à Bitche, le commandement des chasseurs des Cévennes. Le bataillon fut successivement commandé par les lieutenants-colonels Jacques-Marie-Blaise Segond, Philippe-César Delpuech de Comeyras de Peudemar, qui venait des chasseurs royaux de Provence, Antoine-Alexandre Hau de Saint-Sauveur et Claude-Hyacinthe de Blondeau.

Les chasseurs des Cévennes occupèrent le fort Louis sur le Rhin en 1789, Longwy en 1790 et Metz en 1791. Ils firent partie en 1792 de l'armée de Lafayette, passèrent ensuite en Argonne, contribuèrent à la conquête de la Belgique et furent mis en garnison à Namur.

9ᵉ demi-brigade légère de 1ʳᵉ et de 2ᵉ formation. — La *9ᵉ Légère* fut successivement commandée par les chefs de brigade Criche de 1793 à 1797, Caffarelli de 1797 à 1798, et Labassée de 1798 à 1803.

Elle participa en 1794 au siège de Charleroi en juin, à la fameuse bataille de Fleurus le 26 juin, à la prise d'Aix-la-Chapelle le 22 septembre, de Juliers le 2 octobre, et de Coblentz le 23 du même mois.

En 1795, nous la retrouvons sur le Rhin où ses carabiniers contribuent, le 2 septembre, à la prise de l'île de Weisenthurm, puis au blocus du fort d'Erenbreitstein. Le 11 novembre, elle s'empare de Kreutznach sur la Nahe; le 15 décembre, au combat de Sprohausen, elle enlève 2 canons et fait prisonniers 400 grenadiers autrichiens.

En 1796, elle prend part à l'investissement de Mayence. En 1797, elle passe le Rhin à Neuwied, entre victorieusement à Wetzlar et marche sur Francfort.

De 1798 à 1800, elle tient garnison à Paris.

En 1800, elle était à l'armée d'Italie. La 9ᵉ Légère prit part, le 19 mai, à l'attaque du fort de Bard et chassa les Autrichiens de Plaisance, le 10 juin. Le 14, elle s'illustra dans les plaines de Marengo en reprenant l'offensive dans la charge immortelle où le brave Desaix tomba dans ses rangs, atteint d'une balle en pleine poitrine. La 9ᵉ Légère vengea l'héroïque général : elle redoubla son feu et se jeta en colonne d'attaque sur une masse de 5000 grenadiers autrichiens conduits par Zach. Le soir, le Premier Consul lui donna le nom d'*Incomparable* et remit au chef de brigade 11 fusils d'honneur. Ces armes furent tirées au sort dans les compagnies, car tous avaient fait leur devoir, et il était impossible de

désigner autrement quels étaient les plus dignes. La 9e Légère prit part, en décembre, à la bataille de Pozzolo, resta à Crémone jusqu'à la paix et vint alors à Paris, où elle reçut des mains de Bonaparte trois drapeaux, dont l'un portait le nom d'Incomparable, en souvenir du 14 juin. Un fragment de cette relique est pieusement conservée dans la salle d'honneur du 84e de ligne.

9e régiment d'Infanterie légère. — Le 9e Léger fut successivement commandé par les colonels Meusnier de 1803 à 1811, d'Auture de 1811 à 1814, Delson en 1814, et Baumès en 1814-1815.

Le 9e Léger fit la campagne de 1805 avec la division Dupont, 1re du 6e corps (Ney). Il se battit, le 12 octobre, à Haslach, où 5100 Français ont battu 25 000 Autrichiens, tué ou blessé 2000 hommes et fait 4000 prisonniers. Le 19 octobre, il prit part au combat de Neerenstetten, où il enleva le village de Herbrechtingen, poursuivit l'ennemi jusqu'à Holheim et fit 400 prisonniers.

Le 20 octobre, à Diernstein, il tailla en pièces 1500 Russes qui avaient refusé de se rendre. Le régiment fut cité à l'ordre de l'armée et le colonel Meusnier fut fait commandant de la Légion d'honneur. Le 9e Léger occupa Vienne jusqu'à la paix, il tint ensuite garnison à Munich.

En 1806, le 17 octobre, à l'attaque de Halle, le 9e Léger enleva brillamment le pont de Passendorf, franchit les barricades, enfonça les portes, traversa la ville, sortit par la porte de Leipzig et chassa les Prussiens des hauteurs où ils s'étaient réfugiés. Le 7 novembre, il entra victorieusement à Lubeck, où Blücher capitula avec 15 000 hommes.

En 1807, au combat de Mohrungen, le 25 janvier, il attaqua le village de Pfarresfelden défendu par 6 bataillons russes et 6 canons. Pendant l'action, une des aigles du 9e tomba au pouvoir de l'ennemi. Ce fut le signal d'une charge furieuse. Le village fut enlevé et l'aigle reprise. L'aigle de l' « Incomparable » ne pouvait rester aux mains de l'ennemi. Le régiment tout entier se serait fait hacher plutôt que de subir un tel affront.

Le 14 juin, à Friedland, le 9e Léger s'élança au secours du maréchal Ney, au moment où la division de gauche de son corps d'armée eut une défaillance que nous avons signalée dans le récit de la part prise par le 76e à cette belle journée. Entraîné par le général Dupont, « *le 9e Léger*, dit l'Historique du 84e, *semble un mur vivant, il s'avance dans une attitude superbe*, *sous les coups d'une effroyable artillerie*. L'ennemi s'arrête, les lignes se raffermissent et le danger est conjuré... » Le régiment soutint ensuite contre les Russes un terrible combat de rues en entrant dans Friedland. Il eut 14 officiers et 411 hommes tués ou blessés. L'Empereur lui donna 36 croix de la Légion d'honneur.

De 1808 à 1813, le 9e Léger se bat en Espagne; il participe, le 11 novembre 1808, à la victoire d'Espinosa. Il assiste en 1809, le 13 janvier, à la bataille d'Uclès; le

27 mars, à la victoire de Medellin; les 26 et 27 juillet, à la bataille de Talaveyra de la Reyna.

En 1810 et 1811, il prend part au siège de Cadix. Le 1er juin 1812, dans l'affaire de Bornos, il fait 600 prisonniers et enlève 4 canons et 2 drapeaux. En 1813, le 21 juin, il combat à Vittoria, puis rentre en France, le 29 juin, par les gorges de Roncevaux. En août, le 1er bataillon du 9e Léger reçut 18 croix pour sa belle conduite à la bataille de la Bidassoa.

En 1814, le 9e Léger prit part à la défense de Toulouse.

En 1815, il se battit à Fleurus et à Waterloo, puis se retira sur la Loire et fut licencié à Niort.

Telles sont nos véritables origines, les origines de la légion des Ardennes avec laquelle a été créé le 1er Léger de 1820. Nous avons le droit d'en être fiers!

Légion des Ardennes. — Organisée à Metz, le 1er avril 1816, la légion des Ardennes se fractionna en 2 groupes, en mai 1818. Le 1er bataillon, comprenant tous les hommes disponibles, resta à Metz pendant que l'état-major et les cadres du 2e bataillon se rendaient à la Fère. Ce 2e groupe, renforcé du dépôt, puis des recrues, alla à Mézières en novembre 1818, puis à Longvy en mai 1819.

Le 1er bataillon quitta Metz en juillet 1818, pour aller à Arras, puis en mai 1819 il précéda le 2e groupe à Longwy, où toute la légion resta réunie.

Le 27 octobre 1820, la légion (état-major et 1er bataillon : 31 officiers, 441 hommes; 2e bataillon : 26 officiers, 438 hommes) se rendit à Besançon pour y former le *1er régiment d'Infanterie légère*.

La légion des Ardennes, commandée par le colonel comte d'Eu de Marson, eut successivement pour lieutenant-colonel le baron Condé et M. Laverny; pour chefs de bataillon : MM. Mounier, Berthelot de la Gorgette, de Lespaul et Husson; enfin pour major, M. Patin.

Comment le 1er Léger devint 76e de ligne. — A l'organisation de 1820, l'infanterie française fut réduite à 60 régiments de ligne et 20 régiments légers. L'ordonnance du 22 février 1822 créa 4 nouveaux régiments de ligne; 2 autres régiments de ligne furent organisés en 1830; 1 en 1831 et 8 en 1840. Le nombre de ces régiments était donc de 75 en 1854, lorsque fut décidé le passage des régiments légers [1] aux troupes de ligne.

C'est ainsi que le 1er Léger devint, le 1er janvier 1855, 76e de ligne. Le 3e livre sera donc divisé en 2 parties :

1re PARTIE : *1er Léger, de 1821 à 1854.*

2e PARTIE : *76e de ligne, de 1855 à nos jours.*

1. Le nombre des régiments légers avait été porté à 25. Il y eut donc 100 régiments d'infanterie de ligne, les 25 derniers provenant des anciens régiments légers et portant les numéros 76, 77, 78... et 100.



PREMIÈRE PARTIE

(1821-1854)

1er RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

NOMS DES COLONELS

(Voir les états de service à la fin de l'ouvrage.)

De 1820 à 1826 : ANTOINE, BARON DE RÉVEL.
De 1826 à 1830 : ALEXANDRE-MÉMIE, COMTE D'EU DE MARSON.
De 1830 à 1833 : ACHILLE, COMTE BARAGUEY D'HILLIERS.
De 1833 à 1841 : ALFRED-JEAN-LOUIS DE JOLY.
De 1841 à 1848 : LOUIS-SÉBASTIEN-CAMILLE SAUVAN.
De 1848 à 1854 : JULES DE MARGUENAT.
De 1854 à 1855 : JEAN-GÉRARD-LOUIS BÉCHON DE CAUSSADE.

CHAPITRE PREMIER

ORGANISATION DU 1ER LÉGER

I. — Situation en 1821.

Procès-verbal d'organisation. — Recrutement. — Le 1er régiment d'Infanterie légère a été organisé à deux bataillons de chasseurs, le 1er janvier 1821, par le maréchal de camp baron de Conchy, inspecteur général d'armes, en exécution de l'ordonnance royale du 23 octobre 1820 et des instructions ministérielles des 4, 8 et 14 novembre de la même année, comme il est constaté dans le procès-verbal rédigé à Besançon, le 1er janvier 1821, par M. Léorat, sous-intendant militaire.

Le nouveau régiment ne se distinguait de la légion des Ardennes que par son nom; car les légions qu'on avait eu l'intention de former avec les 3 armes n'étaient encore composées que d'infanterie. On établit cependant une différence importante en changeant le mode de recrutement des nouveaux corps. La légion des Ardennes avait été exclusivement alimentée avec les appelés du département des Ardennes des classes 1816, 1817 et 1818. C'était le recrutement départemental, auquel on tend à revenir aujourd'hui par le recrutement régional.

On avait remarqué qu'avec ce système, les préjugés de localités se perpétuaient, les patois usités entre soldats de la même province rendaient les corps, étrangers les uns aux autres.

En cas de guerre, dit Ambert, après un échec, après même une victoire, l'un de nos départements pouvait être décimé et jeté dans la désolation. La discipline même, cette âme des armées, éprouvait de graves atteintes de ce contact de parents, d'amis, de voisins. Tel homme d'une famille obscure oubliait difficilement qu'au retour au pays, sa précaire existence allait être remise à la merci du subordonné, fils de parents puissants. Tous les secrets,

toutes les peines, tous les malheurs du foyer, que tant de jeunes gens vont oublier à l'armée, les poursuivaient encore dans la légion départementale. C'était toute la petite ville mobilisée, la petite ville avec ses mesquines passions, ses cruelles analyses des faits de la vie privée, ses jalousies et ses calomnies.

Ces inconvénients ont en partie disparu aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, en 1820, ces considérations firent adopter le recrutement de chaque corps sur tout le royaume. Le 1er Léger s'alimenta en 1822 et 1823 avec des jeunes soldats du Jura, de l'Isère, de la Drôme et des Vosges.

Drapeau. — Le jour même de son organisation, le régiment prêta le serment de fidélité au roi et reçut son drapeau solennellement béni dans la cathédrale de Besançon par M. l'abbé Loye, premier grand vicaire, officiant en l'absence de Mgr l'archevêque.

Ce premier drapeau du 1er Léger était blanc orné d'une bordure de fleurs de lys d'or. Au centre et entourée aux trois quarts par deux palmes ou branches de laurier, sous lesquelles pendaient les ordres de Saint-Louis et de la Légion d'honneur attachés à leurs rubans rouges, on lisait cette inscription en lettres d'or :

LE ROY

AU

1er RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

Composition du régiment. — Le commandement du 1er Léger fut donné au colonel Antoine, baron de Révet, avec M. Laverny pour lieutenant-colonel, MM. de Gueydan et de Lespaul pour chefs de bataillon et Legros pour major.

Chaque bataillon se composait de huit compagnies dont une de carabiniers, une de voltigeurs et six de chasseurs. Chaque compagnie comprenait un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major, quatre sergents, un fourrier, huit caporaux, soixante-quatre hommes, deux tambours ou cornets et un enfant de troupe (deux dans les compagnies de carabiniers et de voltigeurs).

L'effectif réel du régiment à sa création était de 60 officiers et 880 hommes.

Uniforme. — L'habit blanc à revers fut remplacé par l'habit bleu boutonnant droit sur la poitrine au moyen de neuf gros boutons blancs. L'ordonnance royale du 8 mai 1822 donna enfin à l'infanterie légère le jonquille comme couleur distinctive. Par suite le collet, les pattes de parements et les passepoils furent jaunes.

Cette particularité fit pendant longtemps la joie de la littérature plaisante de cette époque. On multiplia les gauloiseries sur cette couleur jaune très judicieu-



sement donnée, disait-on, comme couleur distinctive, aux régiments *légers*; nous citerons seulement ce refrain classique dans l'infanterie légère :

Enfant chéri des dames,
Il (le soldat léger) est en maint pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Les chasseurs reçurent l'épaulette verte à corps jonquille; les officiers portèrent les épaulettes d'argent.

II. — En garnison jusqu'en 1823.

Bibliothèque du régiment. — Le 1er Léger resta à Besançon jusqu'au 16 janvier 1822. A cette date, il fut envoyé en toute hâte à Belfort pour y relever le 29e de ligne, à la suite de la découverte d'une conspiration qui avait été préparée dans cette ville. Notre 1er bataillon arriva à Belfort le 19 janvier; le 2e, qui avait fait une pointe sur Colmar, rejoignit le 1er le 25 janvier.

C'est à Belfort qu'a été fondée en 1822 la bibliothèque des officiers du régiment [1]. Cette bibliothèque est une des mieux pourvues. Sans parler en effet des nombreux ouvrages de littérature, d'histoire et de sciences diverses qu'elle possède, elle s'est enrichie au jour le jour, depuis soixante-dix ans, de tous les écrits techniques publiés par les maîtres de l'art militaire. Elle est, pour les jeunes officiers, une mine féconde que nous ne saurions trop les engager à exploiter. Ardue tout d'abord, mais bientôt séduisante et facile, cette étude charmera leurs loisirs, développera leur instruction, formera leur jugement et sera pour eux la meilleure éducation à l'exercice du commandement.

Garnisons du dépôt. — Les événements d'Espagne firent diriger les bataillons actifs du 1er Léger sur Perpignan. Le régiment quitta Belfort le 26 février 1823 [2] et marcha groupé jusqu'à son arrivée à Mâcon, le 8 mars. Là, le dépôt fut constitué sous les ordres du major Legros, avec deux capitaines, deux lieutenants, le capitaine-trésorier, le capitaine d'habillement, les maîtres ouvriers et quelques hommes. Le dépôt resta à Mâcon jusqu'au 20 septembre 1823. Il fut alors envoyé à Chalon-sur-Saône. Il en partit le 15 janvier 1824, pour aller à Mont-Louis [3], afin de se rapprocher des bataillons de guerre que nous allons suivre en Espagne dans le prochain chapitre.

1. Ce renseignement est extrait d'un règlement sur le fonctionnement de cette bibliothèque, rédigé à Rouen, le 22 mars 1843.

2. Ordre parvenu au corps le 12 février. Le 1er Léger avait reçu des Belfortains l'accueil le plus sympathique. Ses regrets en quittant la vaillante petite ville furent compensés par la joie d'entrer en campagne.

3. Voir croquis 9, 11 et 29, p. 96, 102 et 205.

CHAPITRE II

CAMPAGNE D'ESPAGNE EN 1823

I. — Causes de la guerre.

La situation en Espagne. — Depuis longtemps l'Espagne, dominée par les Cortès, était en révolte ouverte contre son roi Ferdinand. Toutes les monarchies de l'Europe s'étaient émues de cette situation, et le gouvernement de Louis XVIII, plus qu'aucun autre, s'inquiétait des progrès que faisaient, chaque jour, les principes révolutionnaires, de l'autre côté des Pyrénées.

En 1821, dans le but de préserver la France d'une épidémie de fièvre jaune qui sévissait dans la péninsule, un cordon sanitaire de troupes avait été établi le long de notre frontière sud. Peu à peu cette précaution d'hygiène se transforma en mesure politique, et le cordon sanitaire renforcé prit le nom significatif d'*armée d'observation.*

Notre roi n'était d'ailleurs pas fâché de saisir cette occasion d'intervenir, les armes à la main, d'abord pour montrer aux autres souverains que la France recommençait à compter en Europe, et ensuite pour se concilier l'armée française en lui prouvant, selon l'expression de Capefigue, « qu'il y avait encore *de la gloire et de l'honneur à acquérir sous le drapeau blanc* ».

Déclarations faites à la tribune. — Le 29 janvier 1823, les Chambres furent convoquées.

... Cent mille Français commandés par un prince de ma famille, leur dit Louis XVIII, par celui que mon cœur se plaît à nommer mon fils (le duc d'Angoulême), sont prêts à marcher en invoquant le Dieu de saint Louis, pour conserver le trône d'Espagne à un petit-fils de Henri IV, préserver ce beau royaume de sa ruine, et le réconcilier avec l'Europe...



M. de Chateaubriand, avec sa parole ardente et persuasive, enleva le vote des subsides.

N'oublions jamais, s'écria-t-il, que si la guerre d'Espagne a, comme toute guerre, ses périls et ses inconvénients, elle nous aura créé une armée, elle nous aura fait remonter à notre rang militaire parmi les nations, elle aura décidé notre émancipation, rétabli notre indépendance. Il manquait peut-être encore quelque chose à la réconciliation complète des Français, elle s'achèvera sous la tente. Les compagnons d'armes sont bientôt amis et tous les souvenirs se perdent dans ceux d'une commune gloire;... le Roi avec une généreuse confiance a remis la garde du drapeau blanc à des capitaines qui ont fait triompher d'autres couleurs; ils lui apprendront le chemin de la victoire; il n'a jamais oublié celui de l'honneur.

Le 1er Léger rejoint l'armée des Pyrénées. — Tous les régiments demandèrent à l'envi à faire partie de l'expédition projetée. Le 1er Léger reçut son ordre de départ le 12 février. Comme nous l'avons dit au chapitre précédent, il s'arrêta quelques jours à Mâcon, puis se remit en marche (1er et 2e bataillons) par Lyon, Vienne, Valence, Pont-Saint-Esprit, Nîmes, Montpellier, Béziers et Narbonne. Il arriva à Perpignan le 31 mars. Là, il fut passé en revue par le maréchal Moncey, duc de Conegliano, commandant du 4e corps d'armée [1], dont le 1er Léger allait faire partie.

Le maréchal, dit un historique manuscrit de cette campagne [2], fit connaître d'une manière extrêmement flatteuse pour tous les individus du 1er Léger, combien il était satisfait de la discipline, de l'ensemble et de la belle tenue de ce corps, nonobstant une route si longue et le mauvais temps de la saison.

Le 1er Léger fut d'abord placé à la 1re brigade [3] (maréchal de camp vicomte de Maringonné) de la 9e division (lieutenant-général baron de Damas). Après s'être reposé trois jours à Perpignan [4], il cantonna aux environs de Villefranche. Le 9 avril, il se rapprocha de la frontière et s'établit au village de Bourg-Madame, qui n'est séparé de l'Espagne que par la petite rivière de la Sègre. Les hostilités ne devaient commencer que le 14 avril.

II. — *Composition de la partie active du 1er Léger.*

Effectif. — Au moment de l'entrée en campagne, les bataillons de guerre comptaient à l'effectif 43 officiers et 902 hommes présents. La partie active du régiment se renforça, le 12 juillet, de 244 hommes envoyés de Mâcon par le dépôt du corps. Elle reçut encore 58 hommes venus à diverses dates des hôpitaux de France. 5 sous-officiers du corps furent successivement nommés sous-

1. Le 4e corps constitua en réalité l'armée de Catalogne.
2. Historique manuscrit rédigé par les officiers du 1er Léger et certifié exact par le lieutenant-colonel Roussel, le 28 octobre 1824.
3. Cette brigade était composée du 1er Léger et du 5e de ligne.
4. Voir croquis 29, p. 205.

lieutenants : MM. Burlin, Ferrand, Fery, Regnier et Gré. Le 1er Léger reçut enfin quelques officiers venus d'autres corps. Ajoutons qu'au cours des opérations, le régiment perdit 73 hommes, dont 22 par le feu de l'ennemi, et nous aurons une idée complète de la situation du 1er Léger pendant toute la campagne.

Nous donnons ci-après la liste des officiers du régiment en 1823, en indiquant au passage ceux qui n'ont exercé leur commandement que pendant une partie de la campagne.

ÉTAT-MAJOR

Colonel : le baron DE RÉVEL.
Lieutenant-colonel : LAVERNY [1].
Chirurgien-major : HUET.
Chirurgiens-aides-majors : MOREAU et LILLE.
Sous-lieutenant porte-drapeau : PETIT.
Aumônier : l'abbé DE BOURDEVILLE.

1er BATAILLON

Chef de bataillon : Baron DE VITROLLES [2].
Capitaine adjudant-major : MONTÈS.

Carabiniers :
Cap. : DUBREUIL.
Lieut. : ANNEQUIN.
S.-lieut. : GOLETTY.

Voltigeurs :
Cap. : DE TAURINES.
Lieut. : D'ELBAUVE.
S.-lieut. : Prosper DE BARRAL [3].

1re compagnie.
Cap. : ROMANGIN.
Lieut. : POMPON.
S.-lieut. : DROLENVAUX.

2e compagnie.
Cap. : »
Lieut. : DE VISSEC DE LATUDE.
S.-lieut. : RIPERT.

3e compagnie.
Cap. : BRUSLEY.
Lieut. : RENAUX, faisant fonction d'officier payeur.
S.-lieut. : BURLIN [4].

4e compagnie.
Cap. : »
Lieut. : FILLIASTRE.
S.-lieut. : DUBOIS DE SAINT-GONAND.

5e compagnie.
Cap. : »
Lieut. : BLANCHET.
S.-lieut. : MARMOTTE.

6e compagnie.
Cap. : »
Lieut. : »
S.-lieut. : LARMINAT.

2e BATAILLON

Chef de bataillon : DE L'ESPAUL.
Capitaine adjudant-major : BUISSON.

Carabiniers :
Cap. : LEGOULLON.
Lieut. : VÉRU.
S.-lieut. : SALA.

Voltigeurs :
Cap. : DE GENTIL.
Lieut. : ORRY.
S.-lieut. : Auguste DE BARRAL [5].

1. Le lieutenant-colonel Laverny fut remplacé, le 1er août, par le lieutenant-colonel chevalier Roussel.
2. Rejoignit son bataillon après le passage de la frontière, le 25 avril, à Alp.
3. Fut promu lieutenant au corps, le 26 septembre 1823.
4. Promu le 2 juillet 1823, venant des sous-officiers du corps.
5. Fut promu lieutenant au corps en même temps que son frère, le 26 septembre 1823.

1re compagnie.
Cap. : Eymer.
Lieut. : »
S.-lieut. : Ferrand.

2e compagnie.
Cap. : Varlet de Semeuse.
Lieut. : de Limoges.

3e compagnie.
Cap. : Préau de Pontfilly.
Lieut. : Dorival.
S.-lieut. : Durand.

4e compagnie.
Cap. : Floucaud.
Lieut. : »
S.-lieut. : Maissin.

5e compagnie.
Cap. : Jacquemart.
Lieut. : Folnay.
S.-lieut. : Canal [1].

6e compagnie.
Cap. : Merle.
Lieut. : »
S.-lieut. : Flamme [2].

III. — Marche offensive sur Olot.

Prise de Puycerda. — Le pays dans lequel le 1er Léger va se mouvoir, nous est déjà bien connu, et par la campagne de 1793 où montrèrent tant d'audace les bataillons destinés à former la 1re demi-brigade légère, et par toute la série des opérations exécutées de 1808 à 1814 par l'ancien 1er Léger, dans cette terre de Catalogne où les communications sont si difficiles, à travers ses hauteurs escarpées et ses ravins profonds [3].

Les Constitutionnels avaient confié la défense de cette région aux divisions Mina, Milans et Lloberas.

Le 14 avril, le 1er bataillon précédé de ses voltigeurs passa la frontière et marcha sur Puycerda. Il y entra sans coup férir : les troupes du régiment de Zamora chargées de la défense de la ville l'avaient évacuée, dans la nuit du 13 au 14. Le 1er Léger cantonna autour de la place jusqu'au 28 avril, et exécuta plusieurs reconnaissances, soit dans la vallée de la Sègre, soit vers les sources du Ter.

Pendant le séjour du régiment à Puycerda, le gros de la division de Damas s'était dirigé sur Figuières. Le 1er Léger passa, le 23, à la 10e division (vicomte Donnadieu), dont il forma, avec le 12e Léger, la 2e brigade (vicomte de Saint-Priest).

Combat d'Olot. — Pendant que Moncey menaçait de front les divisions ennemies fortement établies sur la rive gauche de la Fluvia, la division Donnadieu partit de Puycerda pour tourner les Constitutionnels par leur gauche.

Le 1er Léger, avant-garde de la division, était éclairé en tête par les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon et par une compagnie espagnole de chasseurs royalistes. Il franchit les montagnes de la Moulina et de Torsas par des chemins couverts

1. Provenant des officiers en demi-solde, n'a rejoint qu'après l'entrée en campagne.
2. Provenant des officiers en demi-solde, n'a rejoint qu'après l'entrée en campagne.
3. Le lecteur pourra suivre toutes les marches du 1er Léger en 1823 sur le croquis 29.

de neige et bordés de précipices, passa par Ribas et Campredon où la division se reposa deux jours, et se dirigea sur Olot, pour achever de tourner les lignes de la Fluvia.

Les détachements ennemis se repliaient devant nous. Cependant, le 3 mai, en avant d'Olot, l'arrière-garde des Constitutionnels essaya de défendre l'entrée de la ville. Les Espagnols furent aussitôt attaqués par le capitaine de Taurines avec la 6e compagnie et les voltigeurs du 1er bataillon renforcés d'un peloton de chasseurs à cheval. L'élan de nos jeunes soldats fut tel que les Espagnols tournèrent les talons, après avoir tiré quelques coups de fusil, et sans attendre le choc de nos baïonnettes. Ils évacuèrent Olot dans le plus grand désordre, en abandonnant entre nos mains leurs morts, leurs blessés et un assez grand nombre de prisonniers, parmi lesquels un capitaine de miliciens.

Le capitaine de Taurines fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite de cette affaire, dans laquelle le nouveau 1er Léger venait de recevoir brillamment le baptême du feu.

Le régiment entier bivouaqua jusqu'au 5 mai, à une lieue au delà d'Olot.

Entrée à Vich. — Le 6 mai, le 1er Léger marcha sur Vich. L'avant-garde composée de la compagnie de voltigeurs du 2e bataillon et du peloton de chasseurs aperçut les miliciens de la ville et quelques cavaliers qui se hâtèrent de se retirer, avec une telle rapidité qu'il fut impossible de les joindre pour les combattre.

La brigade Saint-Priest entra dans Vich. Là, au son des musiques et au milieu des acclamations du peuple, devant les troupes rangées en bataille sur la place d'armes, on procéda à la destruction de la fameuse statue de la Convention connue sous le nom de Mina de Vich.

Le 13 mai, toute la division Donnadieu arriva à Vich. Le 1er Léger passa alors avec le 6e Hussards à la 1re brigade (maréchal de camp comte de la Roche-Aymon) et alla cantonner à Tona, à huit kilomètres au sud de Vich, en faisant surveiller ses abords par des grand'gardes.

La division Lloberas, qui s'était réfugiée sur les hauteurs de Collsespina, attaqua nos postes les 14 et 15, espérant les attirer dans les gorges des montagnes, pour les battre en détail; mais le colonel de Révél fit prendre les armes à tout le régiment et repoussa les attaques de l'ennemi sans donner dans le piège que lui tendait le chef espagnol.

IV. — Opérations aux environs de Manresa.

Marche sur Manresa par Moïa. — Le 17, à 3 heures du matin, la 10e division reprit sa marche vers le sud. Collsespina ne fut pas défendu et notre olonne y entra sans combattre. Après une heure de repos, la brigade la Roche-



Aymon reçut l'ordre de se diriger sur Manresa, par Moïa. L'avant-garde (1 peloton du 6e Hussards et 3 compagnies du 1er Léger) aperçut, à l'entrée de Moïa, l'ennemi qui se retirait à notre approche. Elle hâta encore la retraite des Espagnols en les poursuivant de ses feux.

Moïa est un gros bourg crénelé et fortifié, comme tous ceux de la haute Catalogne ; mais les Espagnols semblaient avoir partout comme mot d'ordre de se replier toujours devant nous.

La brigade poussa jusqu'à Caldas, village également crénelé, garni de tambours et d'autres ouvrages de fortification passagère. L'ennemi l'évacua également sans résister. On y fit des distributions de vivres et l'on s'y reposa 2 jours. Les grandes fatigues que les troupes avaient supportées rendaient cette mesure nécessaire.

Le 19, la brigade tournant à l'ouest, traversa sans difficulté Artès, puis Cellent. Elle revint ensuite coucher à Artès, comme si elle renonçait à attaquer Manresa.

Ce mouvement rétrograde donna le change à l'ennemi qui s'enhardit, cette fois, et résolut de défendre la place. Le 21, la brigade reprit sa marche offensive sur Manresa, précédée par un peloton de lanciers et 4 compagnies du 1er bataillon du 1er Léger, sous les ordres du capitaine Louis Floucaud. En arrivant devant la place, une section de nos voltigeurs essuya le feu des Espagnols, mais la résistance ne fut pas longue. Bientôt les portes furent enfoncées; l'ennemi passa sur la rive gauche du Llobregat et se retira.

Entrée dans Manresa. — Manresa est une ville importante par son commerce. A l'entrée de la brigade, les habitants firent à nos troupes le plus chaleureux accueil. Le commandant de Vitrolles, les sous-lieutenants Prosper de Barral et Ripert, ainsi que le sergent Grégoire furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Le 24 mai, le régiment occupa les couvents de Manresa. Il envoya de là divers détachements qui poussèrent des reconnaissances dans toutes les directions et entrèrent en communication avec la division Pamphile Lacroix, du 2e corps (Molitor), qui opérait en Aragon. Un de ces détachements enleva, le 27 mai, un convoi de blessés espagnols.

V. — Siège de Barcelone.

Séjour à Vich. — Le 7 juin, le maréchal Moncey qui était venu en personne à Manresa, mit le régiment en marche sur Moïa et Caldès, puis de là, sur Vich, « en disant hautement au colonel, raconte le rapport déjà cité, qu'en raison de la *satisfaction que lui avait donnée le 1er Léger dans toutes les circonstances*, il allait

en disposer de nouveau pour le faire participer à des entreprises d'une grande importance ». Son Excellence projetait alors le siège de Barcelone, ville riche et commerçante d'une population de 130 000 âmes, inattaquable par mer et défendue du côté de la terre par une enceinte bastionnée, couverte elle-même par des ouvrages avancés, par la citadelle de la pointe Nord-Est et par le fort de Mont-Joui.

En attendant le moment d'intervenir devant Barcelone, le 1er Léger resta à Vich jusqu'au 25 juin, sans cesser toutefois d'exécuter de ce point des reconnaissances diverses qui causèrent aux troupes de grandes fatigues augmentées encore par de fausses alertes.

Séjour à Girone. — Le régiment quitta Vich, le 25 au soir, pour arriver le 27 à Girone, où il fut retenu par le maréchal à la garde de son quartier général.

Le 1er Léger se reposa à Girone pendant une semaine. Il y reçut, de son dépôt, des vêtements et des chaussures dont il avait le plus grand besoin. Le colonel de Rével organisa même dans cette place un petit dépôt, sous les ordres du capitaine Merle, pour servir d'intermédiaire entre le dépôt de France et les bataillons en expédition.

Excursions aux environs de Barcelone. — Le 4 juillet au matin, le 1er bataillon du 1er Léger et les compagnies d'élite du 2e bataillon formèrent l'escorte du maréchal qui se portait vers Barcelone. Le commandant du 4e corps établit, le 7 juillet, son quartier général à Motaro, où tout le 1er Léger fut réuni le 8.

Ce même jour, le 1er bataillon se porta par Badalona et San-Cugat sur Molinos de Rey, où il arriva le 9, au moment où le 3e de ligne enlevait à la baïonnette le passage du Llobregat que les Constitutionnels avaient voulu nous interdire. Notre 1er bataillon poursuivit l'ennemi jusqu'au col d'Ordal et rentra à Molinos de Rey. Le 12, il rejoignit le régiment à Badalona, où le maréchal Moncey avait transporté son quartier général.

Pendant la deuxième quinzaine de juillet et le commencement d'août, le régiment prit part à diverses expéditions sur Martorell et Igualada, puis sur Villafranca, pour éloigner les troupes de secours que les Constitutionnels dirigeaient vers Barcelone. Dans ces courses longues et pénibles, exécutées pendant la saison la plus chaude de l'année, le 1er Léger mérita de nouveau les éloges du maréchal. Nos chasseurs furent surnommés *les premiers marcheurs du corps de Catalogne*.

VI. — Siège de Tarragone.

Affaires de Wals et d'Altafulla. — Cependant les Constitutionnels s'étaient réunis en grand nombre dans Tarragone, d'où ils envoyaient de fréquents détachements vers Barcelone; le maréchal Moncey résolut de mener de front le siège de ces deux villes. Le 1er Léger opéra contre Tarragone, où s'était déjà illustré l'ancien 1er Léger en 1811.

Le régiment commença, le 22 août, son mouvement vers la place. Le 1er bataillon se porta sur Torre d'en Barra où il arriva le 25, avec le colonel de Révél. Il y assista à une messe militaire en l'honneur de la fête du roi. Le 2e bataillon, conduit par le lieutenant-colonel Roussel, marcha sur Walls avec la colonne du général Achard qui comprenait le 18e de ligne, un escadron du 23e Chasseurs et 2 pièces de montagne. Notre 2e bataillon dans une reconnaissance en avant de Walls rencontra un parti ennemi et le mit en déroute.

Le 27, le régiment entier fut déployé à hauteur d'Altafulla, pour arrêter un détachement de 5000 Espagnols sortis de Tarragone. Le 2e bataillon occupait le poste avancé de la chapelle d'Arriera; le 1er bataillon était en réserve derrière le 31e de ligne, posté à la chapelle Saint-Jean.

Le 1er bataillon ne brûla pas une amorce; il n'eut pas à intervenir, mais le 2e bataillon, qui avait ordre de défendre la vieille chapelle jusqu'à la dernière extrémité, fut attaqué par des forces très supérieures.

La grand'garde se replia d'abord lentement en ne cédant le terrain que pied à pied. Le lieutenant-colonel Roussel la fit d'abord soutenir par les voltigeurs et par la 6e compagnie, puis par 2 autres compagnies. L'ennemi, rebuté par la résistance opiniâtre à laquelle il se heurta, n'attendit pas l'arrivée de ce dernier renfort pour rétrograder.

Il avait espéré tourner les lignes françaises. L'héroïque attitude du 2e bataillon du 1er Léger déjoua ses projets. Nos hommes étaient malheureusement si fatigués qu'ils ne purent pas poursuivre.

« Cette affaire, dit le rapport que nous avons sous les yeux, n'eut d'autre résultat que de prouver combien nos troupes, quoique moins nombreuses, étaient supérieures à celles de l'ennemi. Elle valut au régiment d'honorables citations dans l'ordre général du 30 août. »

Furent en effet cités à l'ordre, comme s'étant particulièrement distingués, le lieutenant-colonel Roussel, le sous-lieutenant Auguste de Barral, le sergent Poussard, le caporal Raulet, et le voltigeur Rahir. Le lieutenant de Limoges, qui avait reçu le premier choc des Constitutionnels, et le lieutenant Orry, qui avait conduit au feu la compagnie de voltigeurs du 2e bataillon, reçurent de Son Altesse Royale le duc d'Angoulême la croix de la Légion d'honneur.

Reconnaissance du 28 août. — Prise de l'Horito et des hauteurs de l'Ermitage. — Le 28 août, le régiment tout entier, formant brigade avec le 18e de ligne, sous les ordres du général Achard, fut dirigé de manière à contourner les hauteurs qui avoisinent Tarragone. Cette manœuvre avait pour but de reconnaître les abords de la place.

Arrivé en face de l'Horito[1], maison crénelée et fortement occupée par les Constitutionnels, le colonel de Révél chargea les voltigeurs du 1er bataillon d'attaquer ce poste avancé. « Nos voltigeurs, dit le compte rendu certifié véritable par le Conseil d'administration du régiment à la date du 16 mars 1824, *enlevèrent cette maison à la baïonnette avec un courage et une ardeur incroyables.* La 1re du 1er s'y établit et s'y maintint sous les ordres du commandant de Vitrolles, malgré le feu des mortiers et des obusiers que l'ennemi dirigea sur ce point.

« Le lieutenant-colonel Roussel s'empara ensuite au grand pas de course des hauteurs dites de l'Ermitage, pendant que le 2e bataillon, conduit par le colonel de Révél, *enlevait un autre escarpement réputé inexpugnable.* »

Malgré la fusillade très vive qui partait des remparts, 4 compagnies s'élancèrent sur le mamelon de l'Olivo, soutenues par les feux croisés de la 1re du 1er. Le reste du régiment occupa les hauteurs en arrière, où les batteries de la place nous firent éprouver quelques pertes. La fusillade roula jusqu'à trois heures et demie.

A ce moment, le maréchal de camp Despretz, chef d'état-major du 4e corps, et le général du génie avaient achevé leur reconnaissance. L'ordre de retraite fut donné. Le colonel de Révél fut chargé de protéger le mouvement rétrograde de toute la division Donnadieu.

Sous la protection de nos tirailleurs, qui essuyèrent alors un feu très vif, la retraite s'exécuta avec ordre. Les troupes franchirent rapidement le ravin qui sépare l'Olivo des hauteurs de l'Horito. L'ennemi se précipita alors brusquement sur nos tirailleurs. Le colonel de Révél les fit renforcer en ordonnant de redoubler l'intensité du feu. Il brisa ainsi l'élan des Espagnols.

Quand toute la division fut hors d'atteinte, le 1er Léger se retira à son tour par échelons de 2 compagnies en commençant par les 3e et 4e du second qui n'avaient pas encore donné. La manœuvre s'exécuta avec un calme et un sang-froid qui contrastaient avec l'attitude bruyante des Espagnols, dont les cris et les injures à notre adresse dépassaient tout ce qu'on pourrait imaginer.

Le colonel de Révél fit en même temps transporter par nos chasseurs les morts et les blessés de toute la division. Le régiment avait eu, dans cette journée, un tué et 30 blessés, dont 20 grièvement. Au nombre de ces derniers était le capitaine Romangin, de la 1re du 1er, qui fut nommé, peu après, chevalier de Saint-Louis par le duc d'Angoulême.

« Officiers, sous-officiers et soldats, tous ont bien rempli leur devoir », dit le

1. La maison de l'Horito était le domaine de Mgr l'archevêque de Tarragone. Voir croquis 35, p. 229.

compte rendu dont il a été parlé plus haut. L'ordre du jour du 31 août [1] cita pour leur bravoure : le colonel de Révet, le lieutenant-général Roussel, le commandant de Vitrolles; les capitaines Floucaud, Romangin, Eymer, de Pontfilly, de Taurines, Legoullon et Montès; les lieutenants Orry, Filliastre et de Latude; les sous-lieutenants Drolenvaux et Sala; l'adjudant Féry [2]; le sergent-major de voltigeurs Henry; les sergents Brichet et Pelletier; le caporal Robelin; le voltigeur Husson; le chasseur Droy et les cornets Chevalier et Jacquet.

A la division d'observation. — Du 29 août au 29 septembre, le 1[er] Léger ne prit part à aucun engagement; il exécuta des reconnaissances qui ne rencontrèrent pas les Constitutionnels, et fut employé à la construction de travaux de défense que rendait nécessaires la proximité d'un ennemi très supérieur en nombre.

Pendant cette période, nos bataillons occupèrent successivement Torre d'en Barra, la Biera, Altafulla, Catlar et Valmoll. Par ordre général du 11 septembre, une nouvelle répartition des troupes avait été faite dans la division dite d'observation (division Montgardé), où le 1[er] Léger avait été placé. Notre 1[er] bataillon forma, avec le 18[e] de ligne, la brigade du Fantin des Odoards; et notre 2[e] bataillon, avec le 16[e] de ligne, la brigade Achard.

Combat de Valmoll. — Telle était la situation lorsque, le 29 septembre, une colonne espagnole composée de 3 bataillons, d'une compagnie de miquelets et de 40 chevaux (2000 hommes), sous les ordres du général Lloberas, fut signalée comme sortant de Tarragone et se dirigeant sur Walls par la traverse qui tourne à Valmoll.

Déjà nos avant-postes avaient été forcés de se replier, lorsque le général Achard chargea le colonel de Révet d'attaquer les Constitutionnels. Le colonel du 1[er] Léger rassembla le 2[e] bataillon et deux compagnies du 1[er], ordonna de déposer les sacs et fit prendre le pas de course à nos chasseurs, pour atteindre les Espagnols et leur couper la retraite.

« Nos soldats, dit le rapport du lieutenant-colonel Roussel, craignant de ne pouvoir joindre les Espagnols, gravissaient avec une ardeur remarquable les pentes les plus rapides. » Par un mouvement « spontané, ajoute un autre compte rendu déjà plusieurs fois cité, ces dix compagnies se précipitèrent sur l'ennemi et lui firent éprouver des pertes considérables en tués et en blessés ».

Les 2[e], 5[e] et 6[e] compagnies du 2[e] bataillon abordèrent les premières les Constitutionnels. Les autres compagnies suivirent en soutien. Les Espagnols se débandèrent et se retirèrent dans le plus grand désordre sous les murs de Tarragone. Ils auraient été tous faits prisonniers, sans la protection des escarpements et des ravins qui gênèrent la poursuite.

1. Ce même jour, le duc d'Angoulême enlevait la redoutable position du Trocadéro, qui devait amener bientôt la fin de la campagne.

2. Fut nommé sous-lieutenant le 23 septembre 1823.

Quand le général Achard vit les débris de la colonne Lloberas hors d'atteinte, il ordonna la retraite, sans vouloir permettre à nos chasseurs de se mesurer avec les nouvelles forces que Mina venait de faire sortir de Tarragone pour dégager son lieutenant. Le 1er Léger alla reprendre ses sacs et rentra dans les cantonnements de Catlar. 4 compagnies du 1er bataillon restèrent seulement détachées à Valmoll avec le commandant de Vitrolles.

Ce fut, pour le 1er Léger, le dernier engagement de la campagne. Le régiment avait eu 7 hommes hors de combat. L'ennemi avait laissé 12 morts sur le champ de bataille et un grand nombre de blessés. A la suite de cette affaire, le maréchal Moncey cita à l'ordre, le 4 octobre : le colonel de Révcl, le commandant de Vitrolles, le capitaine Jacquemart, les lieutenants de Limoges et Véru, le sous-lieutenant Canal, le sergent-major Rouelle, le sergent Breton et les chasseurs Geury et Ledernet.

Entrée dans Tarragone. — Dans les premiers jours d'octobre, le 1er Léger fut placé en entier sous les ordres du maréchal de camp du Fantin des Odoards, qui passa l'inspection générale du régiment pendant une suspension d'armes convenue entre le maréchal Moncey et le lieutenant-général Mina.

Le 7 novembre, Tarragone ayant capitulé, nos bataillons quittèrent Catlar pour aller tenir garnison dans la place. Ils arrivèrent à huit heures du matin sous les murs de la ville, se rangèrent sur les glacis avec toutes les troupes et assistèrent au défilé des régiments espagnols qui sortaient de Tarragone. La colonne française fit ensuite son entrée et les régiments furent répartis dans diverses casernes.

Le 1er Léger ne resta à Tarragone que 6 jours. Pendant son passage dans cette place, il reçut les décorations accordées en l'honneur de la Saint-Louis : le capitaine Legoullon fut nommé officier de la Légion d'honneur; le lieutenant-colonel Roussel et le capitaine de Pontfilly furent faits chevaliers de Saint-Louis; enfin le capitaine Eymer et le sergent-major Rouelle furent décorés de la Légion d'honneur.

VII. — A l'armée d'occupation.

Première rentrée en France. — Le 12 novembre, le 1er Léger se mit en marche pour rentrer en France. Le régiment passa par Torre d'en Barra, Vendrell, Villafranca où il s'arrêta 2 jours, Molinos de Rey, le col d'Ordal, Girone où il s'arrêta 5 jours, Hostalrich où il resta 9 jours, Bascara, Figuières et la Jonquière. Il franchit la frontière le 11 décembre et arriva le même jour au Boulou. De là, le 1er Léger fut dirigé sur Ille, puis sur Montlouis où il séjourna jusqu'au 15 février 1824, à l'extrême droite de l'armée d'observation placée sous les ordres du lieutenant-général baron de Rottenbourg.



Retour en Espagne. — 3 ans en Catalogne. — Le 15 février, le régiment se remit en marche pour rentrer en Espagne et alla occuper la Seu d'Urgel et Puycerda.

Le 15 juillet, il fut désigné pour la division d'occupation de Catalogne et se rendit à Barcelone en passant par Organia, Oliana, Solsona, Cardona, Manresa, Espararguera et Molinos de Rey. Le 1er Léger fut réuni en entier à Barcelone le 16 août 1824. 6 compagnies du 1er bataillon occupèrent le fort Montjoui. Le 1er Léger resta en garnison à Barcelone jusqu'en 1827.

Pendant l'occupation, le régiment fut inspecté en 1825, par le maréchal de camp comte d'Arbaud-Mison; en 1826, par le lieutenant-général comte Reiset, et en 1827, par le maréchal de camp vicomte d'User. Le colonel de Révei, passé le 29 octobre 1826 au commandement du 6e régiment d'infanterie de la Garde Royale, fut remplacé à la tête du 1er Léger par le comte Alexandre-Mémie d'Eu de Marson, ancien colonel de la légion des Ardennes.

Retour en France. — Enfin, le 20 novembre 1827, le 1er Léger reprit définitivement le chemin de la France. Indépendamment des récompenses que nous avons signalées au cours des opérations, le régiment rapportait, en souvenir de l'expédition d'Espagne, les décorations ci-après :

Croix de Saint-Ferdinand (2e classe) [1] : le lieutenant-colonel Roussel; les commandants de Vitrolles et de Sparre; les capitaines Brusley, Montès, Buisson, Romangin et Dubreuil; le sous-lieutenant porte-drapeau Petit; et le sergent Lalanne.

Croix de Saint-Ferdinand (1re classe) : les capitaines de Semeuse et de Gentil; et les lieutenants Véru, Renaux et Charles-Auguste de Barral.

Croix de Charles III (chevaliers) : le capitaine Floucaud, le chirurgien-major Dogny, le lieutenant d'Elbauve et le sous-lieutenant Drolenvaux.

Le retour du régiment s'effectua par le même itinéraire qu'en 1823. Un incident est à signaler cette fois : c'est le mauvais accueil fait, on ne sait pourquoi, par les habitants de Girone, aux troupes qui avaient passé dans cette place avant nous. Pour leur en témoigner son mécontentement, le général d'User entrant dans la ville à la tête du 1er Léger, ordonna de la traverser avec l'arme à volonté et au seul son des tambours, sans musique. Ce qui, indépendamment de la leçon, fut très sensible aux Espagnols, grands amateurs de spectacles militaires et du chant rythmé de nos musiques.

Le 28 novembre 1827, le 1er Léger rentrait définitivement en France. Le 1er bataillon fut mis en garnison à Narbonne où le dépôt l'avait précédé. Le 2e bataillon alla à Carcassonne.

1. Cette décoration avait également été donnée au colonel de Révei, avant son départ d'Espagne, ainsi qu'au commandant de l'Espaul, qui avait été remplacé en 1824 par le commandant de Sparre.



CHAPITRE III

CAMPAGNE D'ALGÉRIE

I. — En France de 1827 à 1830.

Garnisons. — Le 1er Léger ne resta que peu de temps à Narbonne et Carcassonne. Dès le commencement de 1828, il retourna à Montlouis où, comme nous l'avons vu, le dépôt du régiment avait été envoyé pendant la guerre d'Espagne.

En 1828, le 1er Léger alla successivement à Poitiers, puis à Tours et enfin à Blois; il tint garnison dans cette dernière ville jusqu'au commencement de 1830. Il se rendit alors de nouveau à Tours où il reçut la dépêche ministérielle du 30 mars 1830, prescrivant le départ du 1er bataillon pour Toulon, en vue de l'expédition projetée en Algérie. Le 2e bataillon et le dépôt furent en même temps envoyés à Angoulême.

Inspections générales. — Le 1er Léger fut inspecté en 1828 par le maréchal de camp baron Drouault et en 1829 par le général baron d'Ertabenrath.

Ces inspections consacrèrent, une fois de plus, la réputation de discipline et de belle tenue du 1er Léger.

II. — Départ de France.

Origines de l'expédition. — Les côtes septentrionales de l'Afrique étaient depuis des siècles un foyer de piraterie redoutable à toutes les marines de l'Europe. Vainement Charles-Quint en 1541, Duquesne en 1682 et 1683 et tout récemment encore, en 1816, lord Exmouth bombardèrent Alger. Ils ne purent



obtenir que des satisfactions momentanées. Protégés par la Porte dont ce territoire dépendait, les pirates reparaissaient toujours.

Depuis 1818, ils avaient pour chef le dey d'Alger, Hussein-Pacha, qui troublait sans scrupule nos pêcheries de corail à Bône et à la Calle, pillait nos navires et causait ainsi de sérieux dommages à notre commerce. Un jour même, en 1827, à la suite d'une observation un peu vive, il s'emporta jusqu'à frapper au visage avec son éventail notre ambassadeur, M. Deval. Se croyant sûr de l'impunité, l'orgueilleux dey refusa toute réparation au gouvernement de Charles X et mit le comble à son impertinence en ruinant tous nos établissements du littoral et en recevant à coups de boulets le vaisseau la *Provence*, qui lui était envoyé en négociateur.

C'est alors que l'expédition par terre fut décidée.

Organisation. — Le 1er bataillon du 1er Léger fut destiné à former, avec un bataillon du 9e Léger, le 2e régiment de marche, régiment provisoire organisé pour l'expédition, sous les ordres du colonel de Neuchèse (du 9e Léger) et du lieutenant-colonel Baraguey d'Hilliers (du 1er Léger). Le 2e de marche devait faire partie de la 1re brigade (Bertier de Sauvigny) de la 3e division (duc d'Escars) du corps expéditionnaire.

Le bataillon du 1er Léger partit de Tours au commencement d'avril, avec un effectif de 28 officiers et 811 hommes. Il fut cantonné, pendant la première quinzaine de mai, à Aix et dans les villages de Gardanne, Albertas, Cabriès, Tribiannes, Simianes et les Pennes.

Traversée. — Débarquement. — Les embarquements commencèrent dès le 5 mai. Le bataillon du 1er Léger ne s'embarqua que le 16, dans le petit port de la Seyne, au sud de Toulon. Les compagnies furent réparties sur les corvettes de charge : la *Bonite*, le *Tarn* et la *Bayonnaise*, à raison de 2 compagnies par bâtiment.

La flotte mit à la voile seulement le 25 mai, vers une heure après midi. Les îles d'Hyères furent doublées à 6 heures et demie. Le 1er juin, l'escadre, qui avait souffert d'un gros temps et subi quelques avaries, se rallia sur les îles Baléares et mouilla, le soir, dans la rade de Palma (Majorque).

Après neuf jours de repos, on appareilla de nouveau, le 10 juin; le 13, la flotte arriva enfin en vue d'Alger. Elle jeta l'ancre à Torreta-Chica dans la baie de Sidi-Ferruch.

Le 14 juin, à 5 heures du matin, le 1er bataillon du 1er Léger débarquait à Sidi-Ferruch, sur cette terre fertile de l'Algérie qui avait été sous les Romains le grenier de l'Italie et qui, par les longs et durs labeurs de la conquête, allait devenir la pépinière de nos généraux; en même temps que par la richesse de son sol, elle serait la plus belle et la plus précieuse des colonies françaises.



Dès le premier jour, dit Léon Galibert[1], cette plage de Sidi-Ferruch, si morne, si déserte, a changé d'aspect : le sol est déblayé de ses broussailles; des cabanes de feuillages s'improvisent; les tentes se dressent; les ambulances s'établissent; chaque corps, chaque service administratif forme un quartier distinct; on creuse des puits; on construit des fours pour l'alimentation de l'armée; et, chose merveilleuse à dire : trois jours après le débarquement, le soldat reçoit du pain frais fabriqué en Afrique. Bientôt une imprimerie, instrument indispensable des peuples civilisés, s'organise et lance par milliers des proclamations écrites dans les divers dialectes usités en Algérie. Partout la vie et le mouvement. Quarante bataillons français s'agitent dans cet étroit espace, impatients des retards qui les y retiennent; les accents du clairon et le bruit du tambour se mêlent au chant des soldats; les charpentiers et les forgerons établissent leurs ateliers, tandis que les cantinières et les restaurateurs fournissent à tous des provisions de luxe en abondance. Les voitures n'étaient pas connues dans la Régence; elles circulent déjà dans notre camp et les officiers du génie tracent des routes. Lorsque les feux du bivouac et les ombres de la nuit eurent donné du relief à toutes ces constructions improvisées, on eût dit, des hauteurs de Sidi-Ferruch ou de la pleine mer, comme une immense ville sortie tout à coup du sein des flots.

III. — Premières opérations.

Combat de Staouëli. — Notre bataillon, aussitôt après son débarquement, fut porté en avant de la ligne tracée pour l'établissement du camp de Sidi-Ferruch et employé, le jour même, à la confection des retranchements.

Quelques engagements de peu d'importance avaient déjà eu lieu aux environs du camp, lorsque, le 19 juin, à 4 heures du matin, une nuée d'Arabes se jeta sur nos lignes en poussant des cris de bêtes fauves.

Les masses ennemies commençaient déjà à déborder la droite de la petite armée française, commandée par M. de Bourmont, lorsqu'elles furent arrêtées brusquement sur ce point par la vive fusillade d'une compagnie du 1[er] Léger qui avait été envoyée en reconnaissance par le général d'Escars et avait réussi à s'embusquer. Bientôt le bataillon du 1[er] Léger accourut tout entier et interdit aux assaillants l'accès de la plage par où ils auraient pu arriver sans obstacle jusqu'au camp éloigné à peine d'une demi-lieue.

L'ennemi renonça alors à son attaque; l'armée française prit position en avant du camp, sur le plateau de Staouëli.

Marche sur Alger. — Le 24 juin, à onze heures de la nuit, la 3[e] division abandonna ses bivouacs, se porta à gauche des 1[re] et 2[e] divisions et prit la direction d'Alger. Elle devait exécuter une reconnaissance jusqu'au pied des collines qui s'étendent à une lieue à l'est de la ville.

Le 25, la division passa sous le feu d'une batterie ennemie qui lui fit beaucoup de mal. Protégés par les escarpements, les Arabes s'élancèrent plusieurs fois sur

1. *L'Algérie ancienne et moderne*, p. 286.



nos flanqueurs. Le bataillon du 1er Léger eut, ce jour-là, 2 tués et 19 blessés, parmi lesquels le sergent Billon. Notre 6e compagnie ramena, pendant la nuit, les blessés de la division, au camp de Staouëli.

Le 26, le bataillon du 1er Léger, chargé de la défense d'un bois de chênes et d'oliviers renfermant un tombeau de marabout, fut attaqué, de 6 heures du matin à 5 heures du soir. Bien qu'il fût abrité par la haie qui bordait la lisière du bois, il eut 14 blessés. Dans la même journée, une de nos compagnies, détachée à l'escorte d'un convoi, soutint, pendant trois heures, les assauts réitérés des Arabes trois fois plus nombreux; elle sauva par son énergique résistance 30 voitures de blessés que l'ennemi voulait enlever à tout prix. Pendant la nuit, le capitaine d'état-major de Trébois, attaché au 1er Léger, fit construire un redan pour garder le côté du bois le plus facile à aborder par l'ennemi.

Le lendemain, les Arabes vinrent se heurter contre cet obstacle imprévu et éprouvèrent de très grandes pertes. Un chasseur du régiment dont nous avons le regret de n'avoir pu retrouver le nom se précipita audacieusement sur une trentaine d'assaillants qui s'étaient approchés jusqu'au fossé et se disposaient à franchir l'épaulement. Il en tua un, puis chercha à rentrer dans nos lignes; mais il tomba alors sous une grêle de balles. Ces forcenés se jetèrent aussitôt sur son corps, s'arrachèrent ses membres sanglants et les emportèrent en poussant de véritables rugissements.

L'ennemi renonça à s'emparer du bois et porta ses efforts sur l'extrême gauche de la division. Le lieutenant Ripert et deux chasseurs étaient blessés.

Le 27, les assauts de l'ennemi recommencèrent : le régiment perdit, ce jour-là, le lieutenant de Limoges et deux chasseurs. Nos blessés furent au nombre de 13, parmi lesquels le sous-lieutenant Gré.

IV. — Prise d'Alger.

En vue d'Alger. — Les mouvements exécutés par les 1re et 2e divisions allaient enfin permettre une action générale contre Alger. Le 28, dès deux heures du matin, l'armée se met en mouvement dans le plus grand silence. On arrive vers 4 heures sur les plateaux occupés, la veille, par l'ennemi. De là, nos tirailleurs s'élancent sur les collines plus élevées, où s'étaient retirés les Arabes. Les hauteurs sont enlevées aux cris de « Vive la France! »

Du haut des sommets, le bataillon du 1er Léger aperçut pour la première fois la Kasbah; il essuya même le feu du fort l'Empereur, feu d'ailleurs peu dangereux, car il était dirigé au hasard sur les bois et dans les ravins. Pendant l'action, deux de nos compagnies dégagèrent l'ambulance de la 3e division sérieusement menacée par les attaques d'un millier d'Arabes.

Pour la 2e fois depuis le commencement de l'expédition, nos chasseurs sau-

vaient des blessés. C'était un service d'autant plus signalé que les Arabes ne faisaient pas de prisonniers; ils croyaient accomplir un acte méritoire aux yeux du Prophète en coupant la tête à tout chrétien tombé entre leurs mains. Nos soldats le savaient; aussi ils ne s'éloignaient pas des colonnes et, pendant le combat, se défendaient jusqu'à la dernière extrémité.

Reconnaissance du 30 juin. — Le 30 juin, notre bataillon, de garde au quartier général, protégea avec 2 pièces d'artillerie, une reconnaissance sur Alger, exécutée par le chef d'état-major général du corps expéditionnaire, le général Despretz.

Les Arabes furent abordés résolument et maintenus à distance jusqu'à la fin de la reconnaissance. Le 1er Léger eut un voltigeur tué et ramena un blessé.

Le 2e de marche résiste aux assauts de 6000 Arabes. — Le siège d'Alger était commencé. Le 1er juillet, le demi-bataillon de droite du 1er Léger était chargé de la garde de la tranchée, le demi-bataillon de gauche occupait avec le 9e Léger, à l'extrémité de la ligne, la maison du consul de Suède, lorsque ces deux bataillons furent assaillis par plus de 6000 Arabes.

Les ouvrages pris et repris plusieurs fois furent le théâtre d'une lutte sanglante. Nos soldats brûlèrent, dans cette chaude journée, 90 à 100 cartouches par homme, chiffre à peine croyable avec l'armement de cette époque.

Vers 7 heures du soir, les munitions étaient épuisées et les Arabes se disposaient à envahir le retranchement, quand le lieutenant Pompon, dont les hommes avaient été chercher des cartouches, « saisit le tambour de sa compagnie, battit lui-même la charge, et lança nos chasseurs à la baïonnette ». L'ennemi repoussé sur tous les points ne reparut plus.

Le 1er Léger avait eu, dans cette journée, 1 homme tué et 29 blessés. Les pertes des Arabes étaient considérables.

Capitulation d'Alger. — Les 2, 3 et 4 juillet furent activement employés aux travaux du siège : le 4, le fort l'Empereur fut enlevé. Le 1er Léger eut, dans ces trois jours, 1 tué, le chasseur Bédoin, et 9 blessés.

La prise du fort l'Empereur obligea le dey à capituler. Le 1er bataillon du 1er Léger entra dans Alger le 5 juillet, et traversa la ville avec la brigade Sauvigny, puis fut envoyé aux avant-postes à l'ouest de la place.

L'impression qu'éprouvèrent nos chasseurs en entrant dans cette ville exceptionnelle ne saurait être mieux rendue que par la description de Léon Galibert[1].

Au premier aspect, dit l'historien de l'Algérie, la vue demeurait troublée en présence des quatre ou cinq mille maisons qui composent la ville d'Alger : ce n'est d'abord qu'une masse confuse et compacte sans jour et sans issue; mais insensiblement ce chaos se débrouille, et

1. *Algérie ancienne et moderne*, p. 322.



on finit par reconnaître les voies principales qui entretiennent la circulation dans ce dédale de maisons, de bazars, de casernes et de mosquées. Deux grandes rues (Bab-Azoun et Bab-el-Oued), qui se joignent sur une place irrégulière, traversent la ville du nord au sud, sur une longueur de 940 mètres. Entre ces deux rues et sur la place s'ouvre encore une rue importante, c'est celle qui conduit au port. Dans une direction opposée, la rue de la Kasbah, longue, sinueuse et étroite, s'élevait abruptement en forme de rampe, de la mosquée d'Ali-Bedjnem jusqu'à la place de la Victoire, située au pied de la citadelle. Ces rues, dans leurs plus belles parties, n'ont guère que six à sept mètres de large; toutes les autres sont si resserrées, que deux hommes ne sauraient y marcher de front. Dans le quartier de la Marine et près du port, les rues sont disposées avec quelque régularité, et se coupent souvent à angles droits; mais ailleurs, et surtout dans la partie haute de la ville, elles forment un vrai labyrinthe; tortueuses, escarpées; on y gravit à chaque pas des degrés, on y rencontre une multitude d'impasses, souvent même elles se transforment en sombres tunnels où les rayons du jour ne pénètrent que par leurs extrémités. Aucune de ces rues, à l'exception de celles de Bab-Azoun et de la Kasbah, n'était pavée; toutes offraient, à des distances très rapprochées, d'immenses cloaques où croupissaient des chiens morts et des immondices de toute espèce.

Ce qui empêchait de saisir au premier coup d'œil les détails de cette masse de constructions, c'est que toutes les maisons sont bâties sur le même modèle, c'est qu'aucune n'a de façade extérieure et ne se distingue par des ornements d'architecture particulier; la seule différence qui existe entre elles consiste dans les dimensions, car c'est toujours et partout, chez le pauvre comme chez le riche, un quadrilatère à un étage surmonté d'une terrasse ou d'un toit plat. Au-dessus de la porte d'entrée, quelques maisons ont un balcon entièrement recouvert de treillages en fer ou en bois, peints en vert et tellement serrés, que du dehors il est impossible de distinguer les traits de la personne qui se trouve derrière. Dans les habitations de la classe riche, la cour intérieure est spacieuse et pavée en marbre blanc; elle a une fontaine et un jet d'eau. Des colonnes gothiques, torses, également en marbre, soutiennent une galerie qui sert de communication aux divers appartements du premier. Un vestibule formant un carré long se trouve immédiatement après la porte d'entrée; c'est là que le maître de la maison reçoit ses amis avant de les admettre dans les appartements intérieurs. Les marches de l'escalier qui conduit à la galerie sont très hautes; elles sont revêtues de carreaux de faïence ornés de dessins de diverses couleurs. Les chambres des femmes sont décorées avec goût; le plafond, en bois sculpté, offre des cartouches et des rosaces d'un dessin quelquefois très pur et très original. Ces ornements peints en rouge, en bleu ou dorés, recevant obliquement la lumière, produisent mille reflets capricieux qui en rehaussent encore le mérite. Nulle part on ne voit ni tableaux, ni gravures, ni tapisseries; seulement quelques glaces bien rares. En revanche, tout autour de la chambre règne un large divan recouvert d'étoffes de soie; le jour il sert de siège, et de lit la nuit. Les habitations de la classe inférieure sont distribuées de la même manière; mais ici la brique est substituée au marbre, les nattes de jonc aux tapis moelleux, les bancs de bois ou de pierre aux élastiques divans. Les pauvres, surtout ceux des faubourgs, n'ont pour habitations que des huttes d'une malpropreté repoussante.

Les boutiques d'Alger, car il est impossible de donner le nom de magasins aux misérables échoppes dans lesquelles demeurent accroupis la plupart des marchands, sont fermées sur la rue à hauteur d'appui; on n'y entre pas; les acheteurs se tiennent dehors; le marchand seul est en dedans, assis les jambes croisées, et presque toujours il peut, sans se lever, atteindre à tous les rayons sur lesquels sont placées ses marchandises. Il ne faut demander à ces marchands aucun objet de luxe ni de goût : du tabac, des pipes, du sucre, du café, des épices, des étoffes de laine, et des tissus de coton, des calottes rouges de Tunis, des essences, des verroteries d'Italie de forme bizarre, quelques fichus de soie de Smyrne, des ceintures de brocart à fleurs et à franges d'or de fabrique algérienne, et au milieu de tout cela, de sales étaux de bouchers et de fruitiers, puis des rues entières remplies de cordonniers et de fri-



piers vendant les plus dégoûtantes défroques; voilà ce qu'offraient la plupart des quartiers marchands. La partie supérieure de la ville, celle qui se trouve entre la Kasbah et la rue Bab-Azoun, paraissait peu fréquentée, les rues presque désertes; on n'y rencontrait que quelques vieilles femmes entièrement enveloppées de longs voiles de laine, ou bien de jeunes négresses qui allaient à la fontaine, n'ayant pour tout vêtement qu'une grande pièce de toile de Guinée à carreaux blancs et bleus, dont elles se drapaient de la tête aux pieds d'une manière gracieuse et piquante. Telle était la ville d'Alger en 1830.

La 1re phase de la campagne était accomplie [1]. Une grande revue de toutes les troupes fut passée, le 12 juillet, par le général de Bourmont; le 1er Léger établit ses bivouacs en avant de Mustapha, à une lieue au sud-est d'Alger.

1. Nous reproduisons ci-après la lettre d'un soldat d'infanterie légère racontant à sa manière cette première partie de l'expédition. Nous respectons bien entendu le style et l'orthographe. Cette lettre (qui nous a été communiquée par le neveu de son auteur, M. G. Gostiaux) est trop jolie et trop typique pour y rien changer : « *A monsieur Gostiau maître ouvrier corroyeur dans la grande rue à Avesne. Département du Nord* (Timbrée : ARMÉE EXPÉDre D'AFRIQUE — 28 juillet 1830).

« Du bivuaque devant Alger, le 10 juillet 1830.

« Mon cher frère et ma chère sœur, j'ai écrit à Bavay, le 18 juin, vous devez avoir reçu des complimens de ma part venant de ma tante Constance.

« Je vous dirai, mon cher frère et ma chère sœur, que si je ne vous ai pas écrit plustot, c'étoit pour vous apprendre ce qui s'est passé entre nous et les barbares, je vous dirai que nous avons débarqué le 14, sans qu'il y eût grand mal, nous les avons poursuivis presque toute la journée; nous avons pris nos positions en attendant que le reste de l'armée débarqua; nous les avons tenus jusqu'au 19 en les amusant en tirailleur sans perdre beancoup de monde.

« Le 18, leurs forces se réunirent sur plusieurs auteurs et ils y placèrent des batteries, l'armée de Constantine y vint avec leur bei à leur tête; les turcs d'Alger étoit réunis; les bédouins c'est-à-dire les cosaques du payis, les maurs et tous les barbares du payis, jusqu'au juif qu'ils avoit forcé à prendre les armes. Ils avoit formé un camp derrière où étoit leurs femmes, leurs enfants et leurs chamaux qui portoit leurs vivres et leurs bagages. Ils étoit au nombre de quarante-cinq mille hommes.

« Ils attaquèrent nos avant-poste à deux heures du matin, le 19, nous n'étions que trois régiments du côté du fort de leur armée qui étoit le 20e, 28e et 37e régiment. Nous avons tiraillé jusqu'au jour, sans se voir ni l'un ni l'autre; on se lardoit à coup de sabre et de bayonnette, quand on se rancontroit, car nous étions tous en tirailleur. Le terrain ne permet pas de se battre autrement; mais au jour, nous avons vu leur nombre. Ils étoit en face de notre régiment six à sept mille homme presque toute cavallerie. Ils ont vu que nous n'étions pas en grand nombre de ce côté; ils nous ont chargé, mais leurs grand nombre ne nous fit pas peur. Nous les avons tenu à la même place pendant trois ou quatre heure; nous ne pouvions pas foncer, parce qu'il nous manquoit des cartouches.

« Vers dix heures, ils nous est venu du renfort et des cartouches, et une division les prit sur leurs gauche. Elle marchoit en colonne serrée. Nous fonçâmes alors nous aussi en colonne serrée. Ce qui les étonnat que nous montions malgré la mitrailles et l'arme au bras sur leurs montagnes. Nous avons appris apprès l'affaire, qu'ils ont cru que nous étions tous lié ensemble; car eux ils ne marche jamais en ordre; ils ont eu tellement la terreur cette journée, qu'ils abandonnère canon, vivre, tente, leurs chamaux, jusqu'à leurs pipes, tabac, qui nous ont bien servi, car nous n'en n'avions pas.

« Leurs moutons, chèvres, bœufs, tout nous servit très bien, car nos vivres n'étoit pas encore débarqué. Leurs chevaux tué nous ont servi pour manger, leurs chamaux aussi. J'en ai fait de la soupe; elle est assez bonne, la viande aussi; mais la soupe de tortue est encore meilleure et la viande aussi. Nous en mangeons tous les jours, car elle sont en grand nombre.

« Je vous dirai que notre régiment a beaucoup souffert dans cette journée... dans notre compagnie, nous avons eu le capitaine blessé, le lieutenant et plusieurs hommes; nous n'avons eu qu'un seul homme coupé en deux d'un boulet; j'étois à cinq ou six pas devant lui; je me baissai, quand je vis le boulet ricocher devant moi... Tous nos blessé sont évaqoué à Maon (Port-Mahon) ille d'Espagne.

« Je n'ai rien eu dans ces affaires que plusieurs balles qui ont traversé mes effets.

« Cinq jours apprès, nous les avons attaqués et poursuivi jusqu'au fort de l'empereur, où nous sommes arrivé, le 29. Le 28, ils ont abîmé un bataillon du 4e léger.

« On a bombardé le fort pendant deux jours et le 3e, ils ont vu qu'ils ne pouvoit plus résister, ils l'ont fait sauter, car il étoit miné. Le même jour la ville s'est rendue. Nous sommes tous à bivuaquer en dehors; j'y fus plusieurs fois m'y promener; je n'ai rien vu de beau. Les rues sont étroites, les femmes ont la figure masquée avec un voille ou de la toile; on ne leurs voit que les yeux.

« Je vous dirai que j'ai vu plusieurs fois de Boulogne au 37.

« Des complimens à tous mes parens, je finis en vous embrassant ainsi que vos enfant,

« Signé : QUÉNÉE CONSTAN. »

On ne dira plus que nos soldats ne savent pas ce qui se passe autour d'eux.

V. — *Expédition de Blidah.*

Marche sur Blidah. — Cependant les Arabes s'étaient réunis en grandes masses sur les collines au sud d'Alger; une expédition fut résolue pour les disperser. Un demi-bataillon du 1er Léger prit part à cette opération avec les compagnies d'élite des autres corps.

L'expédition quitta les baraques le 22 juillet, coucha, le soir, dans la plaine de la Mitidja et atteignit, le lendemain, la ville de Blidah.

Blidah, dit Galibert [1], est entourée d'une simple muraille en terre, blanchie à la chaux, de douze pieds d'élévation, mais suffisante pour arrêter une armée qui n'aurait pas d'artillerie. Les habitations sont construites sur le même modèle que celles d'Alger, presque toutes les rues se coupent à angle droit, et chaque carrefour est orné d'une fontaine. Les édifices religieux y sont en très petit nombre; une seule mosquée mérite d'être remarquée. Elle était pour les Arabes une ville de luxe et de plaisir, ainsi qu'un grand centre qui mettait les populations de l'intérieur en contact avec celles de la côte, et où venait aboutir presque tout le commerce d'une grande partie de la plaine, de la montagne, de la province de Tittery et même du haut Chélif. Les eaux de l'Oued-el-Kébir, habilement ménagées, y faisaient mouvoir une quinzaine de moulins à blé; elle possédait de nombreuses tanneries, et jouissait d'une certaine renommée pour ses ateliers de teinture, la préparation du maroquin, la fabrication d'articles d'habillement, de chaussures, de harnachement, et surtout d'instruments aratoires.

A peine les bivouacs étaient-ils établis, que les habitants s'empressèrent d'offrir à nos soldats des fruits et des boissons rafraîchissantes, des vivres de toutes sortes. Les bœufs ne coûtaient que vingt-cinq francs par tête, et on avait pour dix centimes une douzaine de magnifiques oranges; l'orge et la paille étaient dans la même proportion. Quelques officiers pénétrèrent dans la ville; mais ils revinrent peu satisfaits de leur excursion : son aspect leur parut beaucoup moins agréable que celui du pays environnant. Les maisons ruinées par le tremblement de terre de 1825, n'avaient pas été relevées; dans leurs boutiques ouvertes, mais mal approvisionnées, les marchands ne témoignaient, il est vrai, aucune inquiétude à la vue des uniformes français, mais la crainte des Kabaïles les préoccupait extrêmement.

Combat de Blidah. — Dans la journée du 24, la petite colonne fut assaillie par des hordes dix fois plus nombreuses; on se fusillait à bout portant.

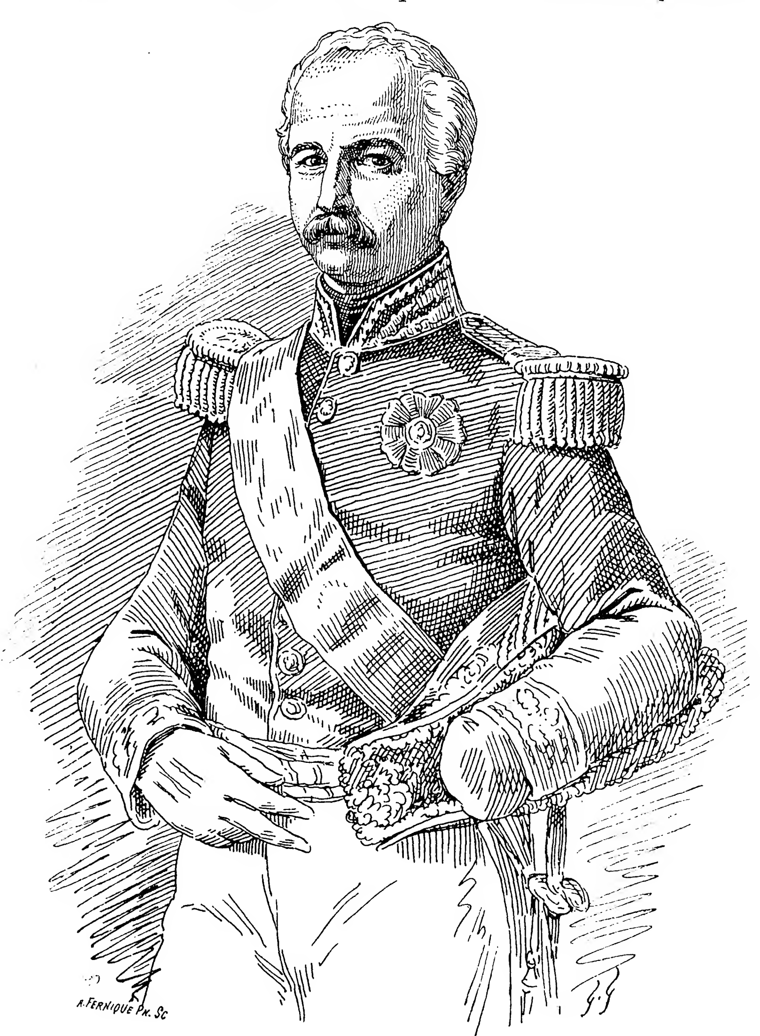
Devant les assauts multipliés de nos audacieux adversaires, il fallut se replier sur Bouffarich. Notre demi-bataillon y passa la nuit; il avait eu, dans la journée, un tué et dix blessés.

La colonne rentra, le lendemain, dans le camp au sud d'Alger.

1. *L'Algérie ancienne et moderne*, p. 361.

VI. — Dernières opérations auxquelles prit part notre 1er bataillon.

Nombreuses reconnaissances. — Le 1er bataillon du 1er Léger resta encore trois mois sur la terre d'Afrique. Pendant cette première période d'occupation, cherchant surtout à s'établir solidement dans la partie conquise, on organisa de nombreuses reconnaissances aux environs d'Alger. Notre bataillon prit part à celle du 31 juillet; à celle du 17 août, qui, à la suite de la surprise d'un poste au bord de la mer, s'avança, sans rencontrer l'ennemi, jusqu'à l'Oued Harrach [1]; à celle du 22 août, pendant laquelle le 2e de marche désarma les batteries et les forts de la baie; et enfin à celle du 7 septembre. Ce jour-là, notre bataillon *qui ne cessa d'être,* dit le compte rendu du chef d'état-major, *un des vigilants et infatigables gardiens de l'armée*, partit sans sacs, avec deux pièces de campagne, sous les ordres du colonel Baraguey d'Hilliers [2]. La colonne prit position, pendant plusieurs heures, sur la hauteur qui domine la Mitidja, au-dessus d'un pont de construction romaine, et rentra au camp sans avoir vu l'ennemi.



MARÉCHAL BARAGUEY D'HILLIERS.
Colonel du 1er Léger de 1830 à 1833.

1. Cours d'eau qui prend sa source dans le petit Atlas et se jette dans la rade d'Alger, à quelques kilomètres au sud-est de la ville.
2. Baraguey d'Hilliers, parti pour l'Algérie avec le 2e de marche, comme lieutenant-colonel du 1er Léger, avait été nommé colonel du régiment, le 31 août 1830, en remplacement du colonel d'Eu de Marson, envoyé en congé, le 25 du même mois.

Le 1[er] Léger, depuis son débarquement, n'avait cessé d'être au bivouac et il avait exécuté des marches très pénibles, dans cette région au soleil brûlant. Nos chasseurs conservèrent toujours au milieu des fatigues leur entrain et leur gaieté; témoin ce refrain légendaire qui fit leurs délices pendant longtemps :

Le roi Louis-Philippe,
Ippe, ippe....
N'a pas la faculté
De fumer sa pipe,
Quand elle est cassée.

Le 8 septembre, notre bataillon fut cantonné dans un quartier de la ville d'Alger, où il prit enfin un peu de repos.

Changements dans le commandement. — Pendant les trois derniers mois, des changements importants avaient eu lieu : le colonel Baraguey d'Hilliers avait pris provisoirement le commandement du 2[e] de marche. Le général P. Boyer avait remplacé le général d'Escars à la tête de la 3[e] division.

Le 6 septembre, les troupes prêtèrent le serment de fidélité à Louis-Philippe, roi des Français. Le général Clausel prit le commandement du corps expéditionnaire.

Récompenses. — A la fin de septembre, le nouveau général en chef passa en revue la 3[e] division et distribua les récompenses.

Au 1[er] Léger, les capitaines Montès et Annequin, le lieutenant Pompon, les sous-lieutenants Gré et Lastic furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur ainsi que le sergent-major Vahart.

Les adjudants Henry et Rouelle; les sergents-majors Despret, Vahart, Fossier et de Montigny furent promus au grade de sous-lieutenant.

Rentrée en France. — Le 16 octobre 1830, le 1[er] bataillon du 1[er] Léger quitta la terre d'Algérie qu'il avait arrosée du sang de 103 des siens. Il s'embarqua presque en entier sur la frégate la *Syrène* et fit voile vers la France.

Le 22 octobre, on débarqua à Marseille. De là, le bataillon fut dirigé par étapes sur Périgueux, où étaient alors le dépôt et le 2[e] bataillon du 1[er] Léger [1].

1. Au moment des événements de juillet, la portion du régiment restée en France avait été envoyée en poste d'Angoulême à Niort. De là, elle avait été dirigée d'abord sur l'île de Ré, puis sur Périgueux.

CHAPITRE IV

EN FRANCE DE 1830 A 1848

I. — *Situation générale du régiment.*

Longue période de paix. — Le régiment qui vient de se réunir à Périgueux et de s'y réorganiser à 3 bataillons, va passer, de 1830 à 1859, près de trente années, pendant lesquelles il ne participera à aucune action militaire, si ce n'est à l'enlèvement de quelques barricades, en 1848.

Cette date partage en deux, une longue période pacifique. Succession des colonels, description des drapeaux, changements de garnisons et modifications à la tenue, c'est l'histoire d'un régiment qui ne se bat pas.

Quand nous aurons ajouté à cela les noms des militaires du corps qui ont mérité une citation spéciale, nous aurons tout dit sur cette époque de transformation et de recueillement.

Colonels. — Le colonel Baraguey d'Hilliers prit le commandement effectif du 1er Léger à son retour d'Algérie, en 1830; il le quitta en février 1833, pour aller à l'École militaire de Saint-Cyr. Le colonel de Joly le remplaça et resta à la tête du régiment jusqu'au 26 avril 1841. Le colonel Sauvan commanda ensuite le 1er Léger jusqu'à la fin de l'année 1848.

Drapeau. — La Charte qui suivit la Révolution de juillet 1830 disait :

Article 37 : *La France reprend ses couleurs. A l'avenir, il ne sera plus porté d'autre cocarde que la cocarde tricolore.*

Une circulaire du 11 septembre de la même année donna la description de



la nouvelle cocarde divisée en trois zones : la zone centrale, bleue; la 2e zone, blanche, et la 3e, écarlate.

Le drapeau de 1830 fut tricolore par trois bandes égales et parallèles à la hampe, le bleu touchant celle-ci et le rouge étant à l'extrémité flottante. Le coq gaulois remplaça la fleur de lys au sommet de cette hampe.



GÉNÉRAL DE JOLY.
Colonel du 1er Léger de 1833 à 1841.

Les drapeaux furent solennellement distribués aux chefs de corps, le 27 mars 1831. Le colonel Baraguey d'Hilliers présenta pour la première fois le nouvel emblème au 1er Léger formé en bataille dans la grande prairie de Brûlon [1], le 15 août 1832.

Une ordonnance du 4 mars 1831 plaça le nouveau drapeau au centre du régiment, par conséquent au 2e bataillon [2]. La même ordonnance prescrivit, pour les deux autres bataillons, l'emploi de fanions de manœuvres, rouge au 1er bataillon et jaune au 3e. Ces fanions devaient être considérés, non comme des emblèmes, mais comme de simples jalons d'alignement. Le drapeau de 1830 ne devait pas voir l'ennemi.

Garnisons. — Nous avons laissé le 1er Léger à Périgueux, au moment où le 3e bataillon venait d'être formé dans cette ville. Dès le commencement de l'année 1831, le régiment alla occuper simultanément la Rochelle, Rochefort et les îles de Ré, d'Oléron et d'Aix, en détachant à Angoulême deux compagnies d'élite. Vers le mois de mai de cette même année, le régiment fut chargé d'occuper le département des Deux-Sèvres, en vue de la répression de la chouannerie. Il y resta jusqu'au mois de janvier de l'année suivante.

Pendant l'année 1832, le 1er Léger fut toujours en mouvement. Les deux compagnies détachées à Angoulême allèrent à Poitiers; les 1er et 2e bataillons se rendirent ensuite à Blois, pendant que le 3e se partageait, partie à Chartres, partie à Châteaudun. Bientôt le régiment entier se porta sur Vendôme et de là sur le Mans, d'où il fut réparti sur toute la surface de la Sarthe et une portion de la Mayenne. Peu après, le 3e bataillon retournait à Chartres, pendant que les 1er et 2e gagnaient Versailles. De Chartres, le 3e bataillon envoya ses deux compagnies d'élite à Châlons-sur-Marne et Vouziers pour y faire partie de régiments

1. Chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Flèche.
2. Antérieurement le drapeau était au 1er bataillon.

d'élite provisoires (division de la Meuse). Les 1er et 2e bataillons se rendirent ensuite de Versailles à Montmédy pour y faire partie de l'armée de l'Est (division de la Moselle); ils allèrent finir l'année à Bitche et aux environs.

En 1833, le 3e bataillon et le dépôt quittèrent Chartres pour aller tenir garnison à Phalsbourg.

En 1835, le régiment occupa Metz et Paris; en 1836, Paris et Rouen.

En 1837, le 1er Léger fit partie du corps de rassemblement du Nord et du camp de Compiègne, placé sous le commandement en chef du duc d'Orléans.

De 1838 à 1841, nos bataillons occupèrent successivement le Havre, Dieppe, Saint-Valery, Honfleur, Gaillon, le château d'Eu, Évreux, Cherbourg et ses annexes, Querqueville et Fort-Royal, Tatihou, la Hougue, Carentan, Granville, Coutances, Valognes, Saint-Michel, Caen, Alençon et Mortagne.

De 1842 à 1845, le régiment fut réuni à Rouen, à l'exception des compagnies d'élite du 3e bataillon qui allèrent à Mézières en 1842, au camp d'opération de la Marne (brigade Dubot).

De Rouen, le 1er Léger envoya des détachements dans les petites villes de Gaillon, Dieppe, Eu et Évreux, que nos chasseurs connaissaient déjà.

En 1846, nous étions à Brest. Enfin en 1847, le régiment vint à Paris. Les 1er et 3e bataillons furent casernés à Clichy et à la Nouvelle-France; le 2e à Versailles avec la compagnie hors-rang.

II. — Tenue.

Uniforme. — Armement. — En 1830, le pantalon garance, adopté dans le but de favoriser une industrie nouvelle, vient changer l'aspect sévère de nos régiments d'infanterie. Le reste de la tenue fut peu modifié.

En 1831, le sabre d'infanterie modèle 1816 fut remplacé par un sabre à deux tranchants et beaucoup plus court. Le sabre modèle 1831 a été appelé vulgairement « coupe-choux », c'est-à-dire : tout au plus bon à couper les choux pour la soupe. Il n'en a pas vécu moins longtemps.

En 1837, le schako en feutre noir reçut une plaque de cuivre placée au-dessus de la visière et figurant le coq gaulois posé lui-même sur une double branche de chêne et de laurier surmontant une boule, au centre de laquelle était découpé le n° 1, numéro du régiment. Ce schako fut muni d'une coiffe, d'abord en toile de coton, puis en toile cirée, portant en blanc le numéro 1. Nos chasseurs reçurent en outre comme deuxième coiffure un bonnet de police bleu de roi avec passepoils et glands de couleur jaune.

En 1839, la guêtre de cuir remplaça la guêtre en drap.

En 1842, le fusil à percussion détrôna le fusil à silex. C'était un progrès très important dans l'armement de l'infanterie.



En 1845, nos troupiers durent renoncer à l'habit pour adopter la tunique. Le schako prit une forme plus étroite au sommet qu'à la base. La tunique bleu de roi de l'infanterie légère se boutonnait droit sur le milieu de la poitrine, au moyen de neuf gros boutons blancs de l'ancien modèle, portant en relief le numéro 1 au milieu d'un cor de chasse. Les parements de la tunique étaient bleu de roi et le collet jonquille. On adopta pour la troupe, la capote croisée en drap gris de fer bleuté, avec écussons de collet jonquille. Les officiers portèrent le caban. Le pantalon resta garance : il n'a pas changé de couleur depuis 1830. Le grand équipement resta encore en buffle blanc. Toutefois le baudrier fut supprimé et remplacé par un ceinturon (conséquence obligée de l'adoption de la tunique). Ce ceinturon était soutenu par deux bretelles de giberne [1].

Le schako fut surmonté, dans les compagnies de chasseurs, d'un pompon de forme ellipsoïdale dit « macaron », formé d'un moule en bois recouvert en drap bleu pour le 1er bataillon, en drap jonquille pour le 2e et en drap garance pour le 3e. Ces couleurs, on le voit, correspondaient à celle des fanions. Le numéro de la compagnie était placé sur le macaron. Les compagnies d'élite reçurent un pompon composé d'une sphère surmontée d'une flamme en forme de champignon de couleur écarlate pour les carabiniers et jonquille pour les voltigeurs.

Portrait du fantassin léger sous Louis-Philippe. — Après cette énumération aride et hérissée de termes techniques, il me semble utile de compléter ces descriptions par une page plus vivante; je veux citer le portrait du fantassin léger, officier et soldat, tracé en 1836 par Joachim Ambert [2]. Nous verrons là, non sans quelque charme, je pense, nos aînés du 1er Léger se mouvoir et défiler devant nous, sous la plume alerte du spirituel écrivain.

Cet homme, dit Ambert, dont nos théâtres et le public de Martinet se rient sous le nom de Jean-Jean, je l'aime, moi, car c'est le vrai soldat, toujours soumis à la discipline, silencieux au milieu des fatigues et terrible devant l'ennemi. Ignorant la coquetterie du cavalier, il ne recherche que la propreté. Il a des parents, des amis, un pays dont il parle avec plaisir; une prétendue qui l'attend au village.... Et lorsqu'il retourne à sa charrue, c'est un homme de bon conseil pour le hameau, car il a beaucoup voyagé.

Quand passe un régiment..... je l'étudie marcher, l'œil aux fenêtres, lorgnant le sexe, le dos courbé sous son énorme sac et sous le poids de son grand fusil, la tête écrasée par le schako si dur au front, si lourd, rempli qu'il est de brosses, de linge, de petits effets de toutes sortes; je plains le pauvre troupier embarrassé dans sa longue capote, poussé par sa vaste giberne, ne pouvant relever la tête, parce qu'un gros cylindre, qui surmonte son sac et contient son habit, vient justement appuyer sur ses vertèbres cervicales. Quelquefois un bidon, une gamelle, un pain noir, viennent compléter cette charge qui bien certainement n'est pas inférieure à celle du soldat romain. — Quand j'ai terminé mes observations, je me demande toujours ce que deviendrait la jovialité de nos faiseurs de pièces et de caricatures contre Jean-Jean, s'ils étaient ainsi affublés pour faire trente étapes de suite, au mois d'août ou de décembre.

1. On a remplacé, depuis, ces bretelles par des contre-sanglons; mais on est revenu aujourd'hui aux bretelles indépendantes du sac, pour soutenir les cartouchières.

2. *Esquisses militaires*, t. I, p. 109.

Jeunes hommes élégants,... vous jetez peut-être un regard dédaigneux sur les officiers d'infanterie. A leurs manteaux en bandoulière, à leurs habits élargis par la marche, à leurs guêtres, à leurs gros souliers, vous les jetez au rang des prolétaires. — Ces hommes, je vous le dis, valent mieux que vous. — Vos cravates empesées n'iront jamais où brilleront leurs hausse-cols.

... C'est un parvenu, pensent les dames de la finance et du comptoir, il doit être fier de fouler comme nous des tapis moelleux, lui, accoutumé à l'humide et glissant parquet du corps de garde. Il doit être heureux de se heurter à de gracieuses créatures,... de sentir le frôlement de nos robes soyeuses sur son pantalon rouge.... Et l'officier caressant sa moustache, se dit : Quand viendront les Prussiens et les Cosaques, elle quittera son blond danseur si joli et se jettera dans mes bras, parce qu'en moi seul est la force.

III. — Citations élogieuses.

Ordres des inspecteurs généraux. — Les ordres laissés annuellement par les inspecteurs sont toujours des plus brillants. Nous citerons seulement celui du lieutenant-général baron Achard, après le séjour du 1er Léger au camp de Compiègne en 1837.

« Le corps, dit le général Achard, s'est fait remarquer *par sa belle tenue, son instruction, son excellente discipline*. Son Altesse Royale le prince commandant en chef adresse des témoignages de sa haute satisfaction au colonel du régiment, M. de Joly, qui lui-même, appelé plus d'une fois au commandement de la brigade, les mérite personnellement. Les officiers, sous-officiers et soldats qui, par leur conduite exemplaire, leurs bons et loyaux services, ont droit à des récompenses, les recevront de la main du Roi [1]. »

Ajoutons que la correspondance des généraux Brayer, Vilatte, Lacour, Pajol, Merlin, de la Maisonfort, Teste et Gérard, sous les ordres desquels le 1er Léger a été successivement placé, fait unanimement l'éloge du régiment.

Médailles d'honneur. — Les militaires du 1er Léger qui ont obtenu des médailles d'honneur pour actes de courage et de dévouement dans des incendies, inondations ou autres calamités, sont : le voltigeur Salins, les sergents Forestier et Landrin, le chasseur Gonin, le caporal Langevin, les chasseurs Guéry et Forbé; le tambour Even et le sous-lieutenant Dispan.

Mais voici l'émeute qui se prépare. Chasseurs, amorcez vos cartouches et n'oubliez pas que nous sommes sur le sol de France!

1. Extrait de l'Étude historique de Charles Guérin.



CHAPITRE V

ÉVÉNEMENTS DE 1848

I. — Révolution de Février.

Etat des esprits. — A l'ouverture de la session parlementaire, le 28 septembre 1847, la situation politique était déjà très tendue. « Au milieu de l'agitation que fomentent les passions ennemies ou aveugles, dit le roi dans le discours du trône, une conviction m'anime et me soutient, c'est que nous possédons dans la monarchie constitutionnelle, dans l'union des grands pouvoirs de l'État, les moyens les plus assurés de surmonter tous les obstacles. »

Le ministère Guizot eut, dès les premiers jours, à soutenir les assauts réitérés d'adversaires comme Odilon Barrot, Thiers, Duvergier de Hauranne « ... En dehors de la royauté et des deux chambres, s'écria M. de Lamartine en faisant allusion au banquet politique du 12e arrondissement, autorisé d'abord, puis interdit, il reste, dans les cas extrêmes, un juge, un arbitre souverain qui est le pays;... vous voulez mettre la main de la police sur la bouche du pays... »

Pendant que Paris et la France demandaient à tout prix « la réforme », sans trop savoir ce que ce mot voulait dire, le fameux banquet politique du 12e arrondissement fut fixé au 22 février, malgré l'interdiction. L'emplacement choisi fut l'avenue des Champs-Elysées, près de l'Arc de l'Étoile. Ce banquet servit de ralliement à l'opposition et de prétexte à l'émeute.

Les troupes de ligne, sous les ordres du général Tiburce Sébastiani, étaient consignées dans les casernes. Le 1er Léger (colonel Sauvan) avait son 1er bataillon (commandant Burot) à Clichy; son 3e (commandant Dumesnil) à la Nouvelle-France. Le 2e bataillon (commandant Bernadotte) et la compagnie hors-rang étaient à Versailles.

Journée du 22 février. — Le 22, dès le matin, les étudiants se rassemblèrent sur la place du Panthéon, d'où ils se dirigèrent vers la Madeleine en chantant *la Marseillaise* avec les ouvriers qui se mêlèrent à eux. Ils envahirent le Palais-Bourbon, puis se répandirent dans diverses directions; des barricades s'élevèrent bientôt sur plusieurs points, notamment dans la rue de Rivoli et jusque sous les fenêtres du Roi. Dans l'après-midi enfin, Odilon Barrot déposa à la Chambre l'acte d'accusation des ministres et la séance fut levée.

L'occupation militaire de Paris fut alors ordonnée. Il était quatre heures. Les troupes sortirent aussitôt de leurs casernes. Le 1er Léger (1er et 3e bataillons) se porta vers les Halles, à la pointe Saint-Eustache, son lieu de rendez-vous. Le temps était brumeux : le vent soufflait de l'ouest, humide et froid. Sur le passage de nos chasseurs, la foule s'écartait, curieuse, agitée, mais plutôt inquiète qu'agressive. Nos 2 bataillons prirent position et attendirent.

Vers 10 heures du soir, ils reçurent l'ordre de se retirer dans leurs quartiers. Il y avait eu quelques coups de fusil échangés devant le poste de la barrière Monceau; mais le 1er Léger avait circulé librement. A minuit, le régiment était rentré, s'applaudissant de n'avoir pas eu à faire usage de ses armes.

Journée du 23 février. — Le lendemain, vers 10 heures du matin, l'ordre de réoccuper les principaux points de la ville fut de nouveau donné. L'insurrection de son côté s'était mise à l'œuvre avant le jour, en élevant de nouvelles barricades et notamment du côté des Halles.

Le 1er Léger partit à 11 heures pour retourner à la pointe Saint-Eustache. En traversant les rues étroites et tortueuses des quartiers du centre, nos bataillons n'éprouvèrent que peu de résistance; mais à peine étaient-ils passés que « les barricades, suivant l'expression de Henri Martin, se relevaient derrière eux. C'était un travail toujours à recommencer. Bien que personne ne dirigeât les insurgés, il y avait comme un mot d'ordre d'instinct par tous à tous : c'était de ménager la troupe de ligne... On criait de tous côtés : *Vive la ligne!* »

On construisait donc des barricades et nos chasseurs qui n'avaient pas reçu d'ordre laissaient faire. « Les femmes du quartier des Halles, dit un compte rendu, venaient offrir des vivres à nos soldats, les embrassaient et les suppliaient d'épargner leurs frères et de ne pas tirer sur leurs maris, sur leurs enfants... »

Cependant le roi renvoya le ministère Guizot et chargea M. Molé de distribuer les portefeuilles. La nouvelle s'en répandit vite et, dans la soirée, une gaieté nerveuse éclatait partout : on illumina, comme dans un grand jour de fête. Puis des bandes nombreuses précédées de drapeaux et de lanternes commencèrent à parcourir les grandes artères. Une de ces bandes, en suivant les grands boulevards, se heurta au ministère des Affaires étrangères, situé alors boulevard des Capucines. Le passage était barré par la troupe. Un coup de feu partit. Ce fut le signal d'une fusillade insensée. Le peuple, qui se crut victime d'un guet-apens,

promena les cadavres en criant vengeance. Les volées du tocsin se répandant d'un clocher à l'autre apprirent aux Parisiens que la comédie était devenue sanglante... « Les armuriers sont dévalisés et les barricades s'achèvent. On en fit plus de quinze cents et beaucoup étaient de vraies forteresses; il y en avait qui montaient jusqu'au second étage des maisons. Les principales étaient à l'épreuve du canon; les armes ne manquaient plus; on fondait des balles, on fabriquait des cartouches [1]... »

Louis-Philippe donna le commandement des troupes au maréchal Bugeaud. Celui-ci prescrivit immédiatement la concentration des corps sur un petit nombre de points. Les 1er et 3e bataillons du 1er Léger se rendirent avec beaucoup de peine sur la place du Carrousel. La rue de Rivoli, dépavée, jonchée de fragments de verre et de vaisselle, fut longue et difficile à remonter. Ils atteignirent néanmoins le point de rendez-vous, sans avoir eu à faire usage des armes.

Sur la place du Carrousel, où se massaient les troupes au fur et à mesure de leur arrivée, le 1er Léger fut reçu par le général Bedeau, chargé d'organiser la résistance sur ce point.

Journée du 24 février. — Le 24, à la pointe du jour, Bedeau prépara une colonne de 2000 hommes comprenant, avec les 2 bataillons du 1er Léger, 2 bataillons du 21e de ligne, 4 compagnies de chasseurs, 1 escadron du 8e Dragons [1], 1 détachement de sapeurs du génie et deux pièces d'artillerie.

Il forme en carré cette masse imposante, lui adresse d'une voix ferme une courte harangue, rompt le carré et met la colonne en marche en se dirigeant d'abord vers les boulevards. Arrivé à la rue Neuve-des-Petits-Champs [2], il prend cette rue jusqu'à la rue Vivienne, gagne la rue Feydeau et atteint l'extrémité de la rue Montmartre.

Dans cette marche rapide, la colonne s'avance comme un torrent irrésistible devant lequel tout cède. Les insurgés se retirent; les barricades sont successivement franchies et détruites. Il fallut néanmoins tirer quelques coups de fusil, pour enlever celle qui rejoignait la rue Montmartre au faubourg.

Bedeau se dirigea alors vers le Gymnase. Il y arriva à 7 h. 1/2. Là, il rencontra une barricade nouvelle, construite suivant toutes les règles de l'art, élevée à une hauteur considérable et gardée par des défenseurs résolus à ne pas se laisser déloger. La foule agitée se presse autour de l'obstacle. Bedeau, qui a ordre de pousser jusqu'à la place de la Bastille, demande qu'on lui livre passage au nom du nouveau ministère Thiers-Barrot, formé dans la nuit. On lui répond que la formation de ce ministère n'est pas parvenue au peuple, mais on le supplie de ne pas ordonner l'attaque. Le général consentit à attendre et fit demander de nouvelles instructions au maréchal Bugeaud. « *Faites entendre des paroles de concilia-*

1. Henri Martin, *Histoire de France depuis 1789*, t. V, p. 291 (2e édition, chez Furne, 1886).
2. Actuellement rue des Petits-Champs.



tion, écrivit celui-ci au général Bedeau, *et repliez-vous sur le Carrousel.* » Il était 9 heures 1/2.

« La colonne opéra sa retraite avec une peine inouïe, entourée d'une foule qui ne l'attaquait point, mais qui entravait tous ses mouvements. Elle avait dû tout le long des boulevards franchir des amas de pavés, des tranchées, des abatis d'arbres; l'arrière-garde avait été obligée de laisser des canons en dépôt à la garde nationale [1]. » On arriva ainsi sur la place de la Concorde où la foule se précipita en même temps que les troupes. Là encore, il y eut quelques coups de feu qui ne peuvent s'expliquer que par la panique inséparable de pareilles échauffourées.

Cependant l'insurrection s'était rendue maîtresse de l'Hôtel de ville et les masses populaires convergeaient vers les Tuileries. A midi un quart, le roi avait abdiqué.

II. — Épilogue de la révolution de Février.

Les casernes sont envahies. — Pendant que nos 1er et 3e bataillons prenaient part aux mouvements de la colonne Bedeau, les insurgés s'étaient emparés de la caserne de Clichy et de celle de la Nouvelle-France. Dans cette dernière, le commandant Montenard, major du 1er Léger, n'ayant sous ses ordres que la section active, la garde de police et les malades du régiment, avait résisté toute la matinée avec les concours d'un chef d'escadron d'état-major et des élèves du gymnase musical; mais, vers 11 heures 1/2, les assaillants pénétrèrent dans les bâtiments par la cantine royale et la caserne fut envahie.

Lorsque, vers 1 heure de l'après-midi, le 3e bataillon se présenta pour rentrer dans son casernement, il le trouva au pouvoir des insurgés. Ceux-ci d'ailleurs ouvrirent les portes à nos soldats : la révolution était faite. Conformément aux ordres reçus, le colonel massa le bataillon dans la cour, ordonna de former les faisceaux, de déposer les cartouchières et de renvoyer les chasseurs dans leurs chambres. Il fut fait de même à Clichy. Les casernes étaient placées sous la protection des gardes nationaux.

Le 2e bataillon à Saint-Cyr. — Quant au 2e bataillon, il reçut, dans la nuit du 23 au 24, l'ordre d'aller de Versailles à Saint-Cyr. Il s'y rendit, en effet, dès le 24 au matin et occupa l'École jusqu'au 5 mars.

Rassemblement du régiment. — Le 5 mars, les 1er et 2e bataillons furent conduits à Vincennes pour y être réarmés; de là, ils furent dirigés sur Versailles où tout le 1er Léger se trouva réuni pendant quelque temps.

1. Henri Martin, t. V, p. 297.



Un décret du même jour rétablit le pavillon et le drapeau national tels qu'ils avaient été fixés par la Convention, le 27 pluviôse an II, sur les dessins du peintre David. La soie resta tricolore. Le coq fut remplacé par une pique au sommet de la hampe. Le nouveau drapeau fut remis au 1er Léger le 5 avril 1848. Le colonel et la section hors-rang assistèrent seuls à cette cérémonie qui eut lieu aux Champs-Élysées. Malheureux insigne qui ne devait voir le feu que dans les rues de Paris !

III. — Mouvements des bataillons de guerre de mars à juin 1848.

A Rouen et à Amiens. — Retour à Versailles. — Dès que l'ordre fut assuré dans la capitale, le 1er Léger envoya les quatre premières compagnies de son 3e bataillon à Saint-Cloud (du 8 au 12 mars). Son 1er bataillon entier fut dirigé sur Rouen et son 2e sur Amiens où une insurrection menaçait d'éclater. La présence des troupes suffit, au moins pour le moment, à contenir les émeutiers[1].

A Paris cependant la tranquillité était loin d'être complète. Dès le 16 mars, il y eut une manifestation de la partie conservatrice de la garde nationale. Manifestation toute pacifique, il est vrai, mais qui fut suivie, le lendemain, d'une manifestation populaire des plus significatives. Le 16 avril, ce sont les délégués des clubs qui se répandirent en menaces, à l'occasion d'un retard de huit jours dans les élections.

Aussi, dès la fin d'avril, les bataillons de guerre du 1er Léger sont rappelés à Versailles.

La journée du 15 mai. — Le 4 mai, l'Assemblée constituante se réunit, confirme la proclamation de la République et désigne une commission exécutive de cinq membres chargés du choix des ministres. Le général Cavaignac, qui était alors gouverneur de l'Algérie, reçut le portefeuille de la guerre. Tout semblait aller pour le mieux, mais ce calme n'était qu'apparent. Le 15 mai, sous prétexte d'appuyer une pétition en faveur de la Pologne, les émeutiers redescendirent dans les rues et envahirent l'Assemblée, puis l'Hôtel de ville. Le soir, les bataillons de guerre du 1er Léger furent appelés à Paris. L'ordre était rétabli quand ils arrivèrent. Ils passèrent sous les armes la journée du 16 et rentrèrent à Versailles le 17.

Composition des bataillons de guerre. — Au commencement de juin, le 3e bataillon du régiment et la compagnie hors-rang furent envoyés de Versailles à

1. Il y eut à Rouen de sanglantes journées, à la fin d'avril; mais le 1er Léger était alors de retour à Versailles.

Béthune pour y tenir garnison sous les ordres du lieutenant-colonel Richard et y former le dépôt du corps [1].

Nos deux premiers bataillons (partie active du 1er Léger) étaient composés de la manière suivante, quand ils prirent part aux douloureux événements des journées de juin :

Colonel : SAUVAN.

1er BATAILLON. — **Commandant** : BERNADOTTE; — **Adjudant-major** : LEMOINE; — **Capitaines** : *Carabiniers* : HENRY; 1re Cie : DESPRETZ; 2e Cie : D'AUBIGNY; 3e Cie : D'EU DE MONTIGNY; 4e Cie : GUÉRIN; 5e Cie : CHATEAU; 6e Cie : MARTINOT; *Voltigeurs* : BERTRAND.

2e BATAILLON. — **Commandant** : DUMESNIL; — **Adjudant-major** : BILLOT; — **Capitaines** : *Carabiniers* : BIGEON; — 1re Cie : GLATIGNY; 2e Cie : DRUINOT; 3e Cie : CLAYS; 4e Cie : HUET; 5e Cie : SCHARLOTZKI; 6e Cie : DE CHAPUISET; *Voltigeurs* : VERLHIM.

IV. — Commencement de l'insurrection de Juin.

L'insurrection se prépare. — Depuis les premiers jours de juin, les rassemblements qui se formaient dans Paris, matin et soir, énervaient la garde nationale, la désorganisaient et facilitaient ainsi le succès d'un coup de main. Après les inquiétudes qu'avait causées au gouvernement la réélection de Louis Bonaparte comme député, une grave question agitait tous les esprits : c'était la dissolution des ateliers nationaux que MM. Rouher et de Falloux poursuivaient activement.

A la voix de Pujol, orateur populaire passionné, des milliers d'ouvriers se réunirent, le 22 juin, sur la place du Panthéon. Après avoir écouté la parole enflammée de ce fougueux meneur, les ouvriers se répandirent dans les ateliers, dans les clubs, dans les rues, excitant partout les citoyens à la révolte. On s'était donné rendez-vous pour le lendemain, 23, au même endroit, à 6 heures du matin. En présence de ces menaces, le général Cavaignac exposa son plan de défense à la commission exécutive. « Si une de mes compagnies met bas les armes, s'écria-t-il, *je me brûle la cervelle.* » Cavaignac avait confiance dans le dévouement et l'esprit de l'armée! S'inspirant de l'expérience de la révolution de Février, il résolut de masser toutes ses forces pour garder le gouvernement en évitant d'émietter les troupes; cette concentration laissait par contre les insurgés maîtres d'organiser la lutte un peu partout : ils en profitèrent.

Journée du 23 juin. — Le vendredi 23 juin, au matin, de nombreuses barricades étaient déjà ébauchées. Les insurgés, après s'être réunis en masse au Panthéon, commencèrent à se promener dans les quartiers populeux en grossissant

1. Le 3e bataillon et le dépôt restèrent à Béthune jusqu'en janvier 1849.



leur nombre sur le passage de leur bruyante colonne. L'intervention des troupes devenait urgente.

Cavaignac envoya par le télégraphe l'ordre de diriger au plus vite sur Paris et par les voies ferrées, les régiments d'infanterie et les gardes nationales disponibles. Le 1er Léger (1er et 2e bataillons, moins les 5e et 6e compagnies du 1er bataillon et la 5e compagnie du 2e bataillon qui étaient alors détachées à Saint-Germain-en-Laye) quitta Versailles à 4 heures du soir, et se rendit à Paris par le chemin de fer de la rive droite. Nos deux bataillons furent au plus tôt dirigés sur la place de la Concorde où le général ministre de la guerre avait placé ses réserves.

A 6 heures du soir, le régiment fut envoyé sur le boulevard Saint-Martin et le boulevard du Temple, il y passa la nuit.

Les troupes étaient encore peu nombreuses et les barricades avaient été renforcées. Sur la plupart d'entre elles flottait déjà le drapeau rouge, emblème adopté par les insurgés.

V. — Journée du 24 juin.

Début de la journée. — Le samedi 24 juin, dès le matin, Paris était transformé en un camp immense. Pendant la nuit, de nouvelles barricades s'étaient ajoutées aux premières; celles-ci s'étaient encore consolidées et les maisons voisines avaient été, de gré ou de force, transformées en véritables bastions et organisées de manière à croiser leurs feux avec celui des barricades. On avait dévalisé les armuriers. L'insurrection enfin était prête à soutenir des assauts en règle. C'était une véritable guerre de rues qu'il allait falloir entreprendre. Les insurgés occupaient la Cité, le Panthéon, le faubourg Saint-Antoine, le faubourg du Temple, les barrières Rochechouart, Poissonnière et de la Villette. Ils s'étaient fortifiés dans le clos Saint-Lazare, dans l'église Saint-Gervais et dans l'hôpital Louis-Philippe.

Cavaignac fut investi par l'Assemblée du pouvoir exécutif. Il adressa aux troupes une énergique proclamation qui produisit le plus grand effet sur nos braves chasseurs. Le 1er Léger fut placé sous les ordres du général Lamoricière.

Prise des barricades des rues Rambuteau et Beaubourg. — Dès le matin du 24, le 1er bataillon du 1er Léger quitta les boulevards et alla occuper la rue Saint-Martin avec mission de surveiller, de concert avec la 6e légion de la garde nationale, les rues adjacentes qui étaient hérissées de barricades et défendues par de nombreux insurgés.

Pendant ce temps, le 2e bataillon marchait sur les barricades des rues Rambuteau et Beaubourg. En approchant de la première, nos chasseurs virent plu-

sieurs insurgés debout sur le talus levant la crosse en l'air en signe de soumission. L'un d'eux cria même : « Vive la ligne! » C'était un piège.

A peine notre colonne eut-elle franchi ce premier obstacle au centre du carrefour, qu'elle fut assaillie par une grêle de balles parties en même temps des divers étages des maisons voisines et des barricades latérales de la rue Beaubourg. Le chasseur Denis, du 1er Léger, fut tué là, ainsi qu'un sous-lieutenant et deux hommes de la garde nationale qui s'étaient joints à nous.

Furieux de cette trahison, nos soldats s'élancèrent sur la deuxième barricade et le bataillon resta maître de la position. Le capitaine adjudant-major Billot et le lieutenant Billion avaient fait prisonniers 3 insurgés; le commandant Dumesnil dédaigna de les garder. Dans ce coup de main, le lieutenant Billion, l'adjudant Foléas et le sergent Debard se firent particulièrement remarquer par leur bravoure et leur sang-froid.

Après cette opération, le 2e bataillon revint à la porte Saint-Denis, où Lamoricière avait établi son quartier général. La 2e compagnie [1] de ce bataillon, de service au Conservatoire des Arts et Métiers, y resta jusqu'à 4 heures, sans être inquiétée, puis elle revint, elle aussi, à la porte Saint-Denis.

Attaque de la barrière Saint-Denis. — Le 2e bataillon se reposa jusqu'à 4 heures et demie. A ce moment, il fut appelé à renforcer le 7e Léger et le 9e bataillon de la garde mobile pour l'attaque de la barricade de la barrière Saint-Denis, sous les ordres des généraux Bourgon et Korte.

Les 2e et 3e compagnies (capitaines Druinot et Clays) partirent les premières et furent aussitôt engagées. Cependant le général Korte, jugeant à propos d'attendre l'artillerie, ordonna un mouvement rétrograde jusqu'à la rue Lafayette. Là, nos 2e et 3e compagnies furent rejointes par les 4e et 6e qu'un nouvel ordre du général Lamoricière avait fait partir.

Enfin les canons arrivèrent et l'attaque recommença. Sur la demande d'un aide de camp, le capitaine Clays qui commandait le détachement du 1er Léger envoya d'abord la 6e compagnie; puis, sur un nouvel ordre, la 4e. Ces deux compagnies restèrent engagées jusqu'à 9 heures du soir. A cette heure avancée, les munitions de canon étant épuisées, le général Korte ordonna la retraite [2].

Ce mouvement s'effectua sous la protection d'abord de la 4e compagnie (capitaine Huet), puis de la 2e (capitaine Druinot). Ces deux officiers firent preuve d'un grand sang-froid. La 2e compagnie s'établit à l'abri de la barricade située au-dessous du clos Saint-Lazare et s'y maintint jusqu'à onze heures du soir. Elle fut alors relevée par un bataillon du 4e de ligne.

1. Cette compagnie n'avait pas pris part à l'attaque des deux barricades.

2. Ces mouvements rétrogrades, dans lesquels on abandonnait les positions conquises, sont la conséquence du système de concentration du général Cavaignac, qui ne voulait pas s'étendre avant de pouvoir disposer d'une quantité de troupes suffisante. La tâche fut ainsi plus ardue, mais le succès mieux assuré.

Le 2e bataillon avait eu, dans la seconde partie de la journée, trois blessés : les sergents Solle et Lefranc grièvement et le chasseur Anselme.

Prise des barricades des rues Frépillon et Jean-Robert. — Revenons maintenant au 1er bataillon. A onze heures, des coups de feu s'étaient fait entendre aux barricades de la rue Jean-Robert et de la rue du Cimetière-Saint-Nicolas. Les 3e et 4e compagnies du 1er bataillon furent envoyées vers ces points par la rue Saint-Martin. Arrivées à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, ces compagnies se trouvèrent sur le trajet des boulets dirigés du pont Notre-Dame sur la barricade Saint-Merry. Un de ces projectiles, en ricochant, cassa la jambe du chasseur Roussel, de la 3e compagnie, et fractura le pied de son camarade Fortier. Les deux compagnies se replièrent alors sur le bataillon qui vint lui-même reprendre sa position de la veille au boulevard Saint-Martin.

Vers midi, les carabiniers et les voltigeurs du 1er bataillon furent appelés sur la place du Château-d'Eau où ils attendirent de nouveaux ordres.

En même temps, les 6 autres compagnies du même bataillon, conduites par le colonel Sauvan en personne, descendirent de nouveau la rue Saint-Martin et allèrent prendre une nouvelle position à l'entrée de la rue Nationale.

Une attaque décisive était résolue sur ce point. Les insurgés, placés derrière une barricade élevée à l'angle de la rue Frépillon, essayaient d'en construire une autre à hauteur de la rue Vaucanson, lorsque sur l'ordre du commandant Bernadotte, une section de la 4e compagnie marcha sur eux.

Aussitôt la fusillade commença : la 4e compagnie, suivie d'une partie de la 3e et de quelques hommes des 1re et 2e, enleva successivement les barricades des rues Frépillon et Jean-Robert « avec un entrain au-dessus de tout éloge ».

Déjà nos hardis chasseurs allaient aborder la barricade de la voûte Aumaire qui était comme la clef de tout le système de défense de ce côté, quand l'ordre fut donné de reprendre les positions primitives.

Le colonel Sauvan signala comme s'étant le plus bravement conduits à l'attaque des rues Frépillon et Jean-Robert : le capitaine adjudant-major Lemoine, les sous-lieutenants Brugenot et Paris (ce dernier blessé), le fourrier Brochard également blessé et le chasseur Richard mortellement atteint.

Quant aux compagnies d'élite détachées au Château-d'Eau, celle des carabiniers attendit sur la place jusqu'à la nuit, sous les ordres de son chef, le capitaine Henry. A 8 heures, elle prit une nouvelle position dans la rue du Faubourg-du-Temple, à la gauche du 29e.

Mouvements des voltigeurs du 1er bataillon. — Les voltigeurs du capitaine Bertrand étaient arrivés au Château-d'Eau depuis une demi-heure à peine, lorsqu'ils reçurent du général Lamoricière, l'ordre de partir au pas gymnastique pour escorter une pièce de canon qui devait se porter dans la rue du Faubourg-

Saint-Denis, à l'attaque d'une barricade construite en deçà de la barrière. Arrivée à la hauteur de la prison Saint-Lazare, notre compagnie trouva la garde nationale aux prises avec les insurgés embusqués dans les maisons, un peu au-dessus de la rue de Chabrol. Elle se hâta de lui porter secours. La pièce fut mise en batterie et nos voltigeurs prirent position à sa droite et à sa gauche, de manière à la flanquer. C'est là que le brave voltigeur Boucard fut tué raide d'une balle au front. Peu après, la pièce reçut l'ordre de revenir à la porte Saint-Denis; alors la compagnie du 1er Léger cessa de tirer et regagna également les boulevards.

A peine de retour à la porte Saint-Denis, la pièce fut dirigée dans la rue du Faubourg-Saint-Martin. Nos voltigeurs la suivirent encore. Un bataillon du 11e Léger se trouvait sur ce point; une compagnie d'élite de ce bataillon releva alors nos voltigeurs qui retournèrent à la porte Saint-Denis.

Là, on forma les faisceaux pendant une demi-heure.

Après ce court repos, la compagnie Bertrand fut envoyée dans la rue du Temple. Arrivé devant une nouvelle barricade qui paraissait d'un abord très difficile, le capitaine fit demander l'autorisation d'attaquer. Trente hommes du 52e lui furent adjoints ainsi que quelques gardes nationaux. Avec ce renfort, Bertrand s'élança, à la tête de ses voltigeurs, malgré les feux des insurgés qui enfilaient toute la rue du Temple. Un instant d'hésitation eut lieu, à peu de distance de l'obstacle; mais presque aussitôt, quelques braves reprirent la marche, exécutèrent un feu de salve et entraînèrent les timides. La position fut enlevée. Notre compagnie eut dans ce mouvement trois tués et six blessés. Le 52e eut pour sa part un caporal tué et un sergent grièvement blessé. Le sergent-major Samson, le sergent Leloup et les voltigeurs Mindy et Bernard du 1er Léger furent cités par le capitaine Bertrand comme s'étant particulièrement distingués.

Nos voltigeurs bivouaquèrent au marché du Temple. Une compagnie de la garde républicaine et plusieurs détachements de gardes nationaux arrivèrent ensuite sur ce point, et en gardèrent les abords. Les insurgés ne purent désormais rien tenter de ce côté. La compagnie Bertrand occupa cette position importante jusqu'au 1er juillet.

VI. — Journée du 25 juin.

Premières opérations exécutées par le 2e bataillon. — Le 25, le 2e bataillon entra en action, à 6 heures du matin. Il se porta successivement dans les rues Saint-Martin, Jean-Robert, cimetière Saint-Nicolas et Transnonain où les insurgés avaient élevé, pendant la nuit, de nouveaux moyens de défense.

Les fenêtres des maisons de la rue Saint-Martin qui donnent sur les rues Jean-Robert et Aumaire, furent garnies par nous de matelas, derrière lesquels nos



chasseurs exécutèrent des feux ajustés. Cette fusillade contribua efficacement à déblayer la rue Aumaire, où s'élevait, à l'entrée de la voûte de ce nom, une formidable barricade. La 4e compagnie du 1er bataillon enleva vigoureusement cet obstacle, avec le secours d'une section de la compagnie de voltigeurs du 1er bataillon. Il était 8 heures et demie.

Désarmement du 6e arrondissement. — La circulation une fois rétablie dans toute cette partie du 6e arrondissement, le commandant Dumesnil ordonna de procéder au désarmement. Cette opération à laquelle participèrent plusieurs compagnies du 48e de ligne, se fit avec beaucoup de méthode et amena la saisie d'une immense quantité d'armes de tout calibre.

Quelques émeutiers trouvés les armes à la main furent mis en état d'arrestation. Des postes furent établis dans les maisons aux angles des rues Pastourel, du Temple, Transnonain, des Gravilliers, etc. Ces postes furent fournis par la 2e compagnie qui les occupa jusque dans les premiers jours de juillet.

Vers 10 heures, le 2e bataillon moins sa 2e compagnie forma les faisceaux sur le carré Saint-Martin. Il en partit à midi, pour aller de nouveau se mettre aux ordres du général Lamoricière.

Attaque des barricades de la place de la Bastille. — A deux heures, le bataillon Dumesnil fut envoyé sur le boulevard Beaumarchais avec mission d'appuyer l'attaque des barricades de la place de la Bastille. Il passa par les rues Saint-Martin, des Quatre-Fils et Saint-Gilles.

Le commandant envoya immédiatement dans les rues du Chemin-Vert et d'Aval une trentaine de tirailleurs qui montèrent dans les maisons, sur les toits ou se postèrent aux fenêtres. De ces abris ils ouvrirent le feu sur les insurgés embusqués sur le côté Est du canal Saint-Martin.

Une section de voltigeurs, conduite par le lieutenant Bardin, chercha à arriver jusqu'à la place même, en cheminant d'abord à travers les maisons, puis en gagnant la rue Amelot. Elle s'y réunit à une trentaine d'hommes de différents corps qui étaient déjà parvenus à ce point. De là, elle exécuta un feu nourri sur les insurgés qui perdirent beaucoup de monde.

A huit heures du soir, le feu cessa de part et d'autre, Dumesnil rallia son bataillon et revint au Château-d'Eau. Il avait eu deux hommes tués et rapportait une certaine quantité d'armes trouvées dans une maison de la rue Amelot.

A peine arrivé au Château-d'Eau, le 2e bataillon fut renvoyé vers la place de la Bastille. Il passa la nuit dans ce quartier : une section des voltigeurs derrière la barricade construite vis-à-vis de la rue d'Aval ; une section de la 4e compagnie dans la rue Jean-Beausire. La 6e compagnie, forte seulement de 30 hommes, fut embusquée dans une maison, face à l'entrée du faubourg Saint-Antoine ; le reste du bataillon au bivouac, dans la cour de la mairie du 8e arrondissement.



Prise de la barricade de la rue Saint-Louis. — Suivons maintenant les opérations exécutées dans cette même journée du 25 juin par les compagnies du 1er bataillon. Nous avons déjà signalé l'attaque et la prise de la voûte Aumaire par la 4e du 1er.

La 3e compagnie (capitaine d'Eu de Montigny), appelée vers midi à la mairie du 6e arrondissement, fut dirigée, dès son arrivée, sur la barricade de la rue Saint-Louis (au Marais), construite à hauteur de la rue Neuve-Saint-François.

Une dizaine d'émeutiers défendaient seuls l'obstacle qui fut enlevé sans difficulté. La compagnie Montigny retourna ensuite à la mairie du 6e et y resta jusqu'au lendemain à 3 heures du matin.

Défense de la passerelle du canal Saint-Martin. — Nous avons laissé, le 24, les carabiniers du 1er bataillon dans la rue du Faubourg-du-Temple. Le 25, à 4 heures du soir, cette compagnie fut chargée par le général Dulac de défendre la passerelle située sur le canal Saint-Martin, à hauteur de la rue du Faubourg-du-Temple.

Une partie de la compagnie fut disposée de manière à flanquer deux canons qu'on avait amenés sur ce point; le reste fut placé sur la passerelle même. Nos carabiniers subirent, pendant près de quatre heures, le feu des insurgés. La compagnie perdit le carabinier Jullia et eut 8 blessés dont le sergent Brécy.

A huit heures, elle fut relevée par une compagnie du 29e de ligne. Elle gagna alors la rue d'Angoulême et en occupa les maisons qui font face au canal. Dans cette nouvelle situation, les carabiniers continuèrent la défense du canal en tiraillant par les fenêtres.

Ils restèrent ainsi jusqu'à minuit. La journée du 26 commençait à peine qu'une nouvelle mission leur était confiée.

VII. — Journée du 26 juin.

Prise de la barricade Saint-Sébastien. — A minuit, les carabiniers de notre 1er bataillon furent réunis par le colonel de Courtigis à une compagnie du 52e de ligne et reçurent l'ordre de tourner la barricade Saint-Sébastien en perçant jusqu'à hauteur de ce point les murs intérieurs des maisons qui longent le canal.

Pendant l'exécution de cette opération qui dura trois heures, une trentaine de nos carabiniers, sous les ordres du lieutenant Girodeau, se maintinrent dans les maisons situées à l'angle du quai de Valmy et de la rue Ménilmontant.

Désarmement de l'impasse Saint-Sébastien. — Après la prise de la barricade Saint-Sébastien, le capitaine Henry reçut du général Lamoricière l'ordre



d'opérer avec ses carabiniers le désarmement de l'impasse Saint-Sébastien. La fouille fit découvrir 30 fusils cachés dans les lits, les armoires, etc.

Nos carabiniers furent ensuite envoyés par le général Lamoricière vers la barrière de Ménilmontant, la seule qui tenait encore; mais quand notre compagnie arriva, la tâche était faite. La compagnie Henry campa sur ce point jusqu'au 13 juillet.

Le capitaine signala comme s'étant distingués sous ses yeux, dans les journées du 25 et du 26, les sergents Brécy et Auburtin, ainsi que les carabiniers Séton et André blessés sur les barricades.

Prises des barricades de la rue et de la barrière de Ménilmontant et des Trois-Couronnes. — Pendant que les carabiniers du 1er bataillon opéraient avec le 52e, la 3e compagnie de ce même bataillon recevait, à trois heures du matin, l'ordre de quitter la mairie du 6e arrondissement pour aller renforcer un détachement composé de fractions de divers corps, réuni au Château-d'Eau et destiné à attaquer la barricade du faubourg du Temple.

A quatre heures, la 3e du 1er n'était pas encore engagée de ce côté; elle fut envoyée par ordre du général Lamoricière dans les rues Fontaine-au-Roi, Saint-Maur et des Trois-Couronnes. A l'embranchement de la rue Fontaine-au-Roi et de la rue Pierre-Levée, le lieutenant de La Monneraye fut dirigé avec une dizaine d'hommes de sa section et un nombre égal de gardes mobiles, par la rue d'Angoulême, vers la rue Ménilmontant dont les insurgés étaient encore maîtres. Le petit groupe rencontra peu d'obstacles jusqu'à l'entrée de la rue; mais, arrivé à l'embranchement, il trouva devant lui plusieurs barricades d'une grande élévation et garnies de défenseurs nombreux.

Les premiers retranchements furent franchis néanmoins sans trop de peine; leur possession coûta la vie à deux mobiles. Vers neuf heures et demie, la petite troupe, renforcée par 20 autres gardes mobiles, était parvenue devant la barrière de Ménilmontant. Là, une défense des plus sérieuses avait été organisée par l'émeute. Il fallut attendre des secours.

Le colonel de Courtigis ne tarda pas à arriver lui-même, à la tête de trois compagnies du 4e de ligne. Il dirigeait en personne l'attaque de la barrière de Ménilmontant, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut.

Pendant ce temps, le gros de la 3e du 1er atteignait la barrière des Trois-Couronnes, séparée de la barrière de Ménilmontant par une série de gradins.

Le lieutenant de La Monneraye, rendu disponible par l'arrivée du colonel de Courtigis, se fit conduire par le chasseur Corneil et rejoignit son capitaine. Il était midi. La barrière des Trois-Couronnes fut emportée peu après. La compagnie Montigny s'établit militairement sur ce point où elle resta jusqu'au 1er juillet.

A cette date, elle rejoignit les carabiniers du bataillon à la barrière de Ménilmontant.

Le capitaine de Montigny, le lieutenant de La Monneraye, le sergent Hau, le caporal Colombet, le tambour Lefèvre et les chasseurs Schwartz et Boiffil, de la 3e du 1er, furent cités pour leur conduite les 25 et 26 juin.

Fin de la lutte au faubourg Saint-Antoine. — Il ne nous reste plus qu'à raconter les opérations auxquelles prit part, le 26, le 2e bataillon que nous avons laissé, le 25 dans la nuit, aux abords de la place de la Bastille.

Le 26, dès trois heures du matin, le 2e bataillon prend les armes et se porte vers la place même, à l'entrée du boulevard Beaumarchais. Une double attaque est aussitôt préparée contre le faubourg Saint-Antoine, seul point important qui résiste de ce côté.

Cependant, on apprend que 4 délégués du faubourg se sont rendus près du président de l'Assemblée, pour déterminer les conditions de la soumission complète. Le feu est alors interrompu. A dix heures, la soumission n'étant point parvenue [1], la fusillade recommence : deux batteries enfilent la rue du faubourg; les carabiniers de notre 2e bataillon flanquent l'une d'elles, pendant que la 6e compagnie, embusquée dès la veille dans une maison à trois étages, dirige de là un feu très meurtrier sur les insurgés.

En présence de ce déploiement de forces et des travaux de mines destinés à faire sauter les maisons où les émeutiers se sont barricadés, ceux-ci commencent à reconnaître l'inutilité de leur résistance et font annoncer par un parlementaire qu'ils se rendent à discrétion.

Alors le 2e bataillon du 1er Léger, suivi d'un bataillon du 48e, de deux compagnies du 4e de ligne, de deux compagnies des gardes mobiles, et de quelques gardes nationaux s'avance résolument vers le faubourg. Une violente fusillade partie de la première barricade et des fenêtres voisines fait croire un instant à une trahison. C'était seulement une dernière décharge que quelques enragés avaient encore tenté dans un accès de fureur et de désespoir. L'émeute était bien réellement vaincue. La colonne se précipita sur la première barricade et l'enleva, puis elle poursuivit sa marche d'un seul élan et franchit ainsi 65 barricades jusqu'à la barrière du Trône.

Notre bataillon établit là ses bivouacs, avec les troupes assez nombreuses qui sont envoyés sur ce point pour y prendre position.

A une heure et demie, au Palais-Bourbon, à la reprise de la séance, le président de l'Assemblée annonça que tout était fini.

1. Cavaignac avait fait répondre qu'il accordait aux insurgés du faubourg jusqu'à dix heures pour se soumettre.



VIII. — Désarmement.

Proclamation de Cavaignac. — Le 27 juin au matin, nos chasseurs battirent des mains en lisant la proclamation de Cavaignac : « *Citoyens soldats*, disait-il, *la cause sacrée de la République a triomphé. Votre dévouement, votre courage inébranlable ont déjoué de coupables projets.... Au nom de la patrie, au nom de l'humanité, soyez remerciés de vos efforts, soyez bénis pour ce triomphe nécessaire! Maintenant, soyez aussi grands dans le calme que vous l'avez été dans le combat* », etc.

L'ordre était rétabli, l'émeute avait capitulé; mais le rôle de la troupe n'était pas terminé.

Désarmement du faubourg Saint-Antoine. — Cette journée et les jours suivants furent employés par le régiment au désarmement du faubourg Saint-Antoine et des quartiers environnants; chaque groupe opérant dans le voisinage des bivouacs que nous avons indiqués au cours du récit.

Cette opération dura jusqu'au 13 juillet. A cette date, les deux bataillons de guerre furent réunis sous la tente, le long des fortifications, entre la porte de la Chapelle-Saint-Denis et la porte d'Aubervilliers.

Le 1er Léger avait achevé sa tâche. Pendant la lutte sanglante, il avait fait preuve de calme, de sang-froid, et par-dessus tout de cet esprit de cohésion et de discipline qui, dans les luttes douloureuses des insurrections, empêche souvent l'effusion du sang et assure au moins un prompt rétablissement de l'ordre et le respect des lois.

« Au nom de la patrie, au nom de l'humanité, soyez remerciés », avait dit Cavaignac. Le 1er Léger pouvait, sans forfanterie, prendre sa part de ces remerciements!



CHAPITRE VI

EN FRANCE DE 1848 A 1854

I. — Garnisons.

État général du régiment. — Dans cette période de transformation politique, le 1er Léger, qui avait largement fait son devoir devant l'émeute, sut rester en dehors de tous les partis, fidèle à ses traditions de discipline et de travail. Sous les ordres du colonel de Marguenat[1], il tint successivement garnison aux environs de Paris, puis en Normandie, puis dans le Nord, puis enfin en Lorraine.

Autour de Paris. — De juillet 1848 à septembre 1849, les 1er et 2e bataillons du 1er Léger restèrent à Paris ou dans les forts environnants.

Des glacis de la Chapelle, nos deux bataillons vont cantonner à Belleville, vers la fin de juillet. Le 14 août suivant, ils retournent au camp de la Chapelle. Le 17 octobre, ils rentrent dans Paris et occupent les casernes de Clichy et de la Pépinière; le 4 novembre 1848, ils sont envoyés au fort de Charenton[2] où ils tiennent garnison jusqu'en septembre 1849.

Pendant que la partie active était à Paris, le dépôt et le 3e bataillon que nous avons laissés à Béthune au commencement de 1848, occupèrent cette place, jusqu'au 30 janvier 1849. A partir de cette date, le dépôt resta seul à Béthune avec les 3e et 4e du 3[3]. Le reste du 3e bataillon alla tenir garnison à Lille. En septembre 1847, le 3e bataillon se réunit à Béthune, pour en partir aussitôt avec le dépôt.

1. Le colonel de Marguenat remplaça le colonel Sauvan par décret du 11 décembre 1848 et conserva le commandement du 1er Léger jusqu'en 1854.

2. Pendant le séjour de la partie active du régiment à Charenton, les 2e et 3e du 1er furent détachées à la redoute de la Gravelle, du 13 au 29 avril 1849. Les 4e et 5e compagnies du même bataillon furent en même temps détachées à la Faisanderie.

3. Ces deux compagnies détachaient une section à Saint-Venant.

En Normandie. — Le 1er Léger tout entier était envoyé en Normandie. Il y resta jusqu'en octobre 1851.

Le 12 septembre 1849, l'état-major du régiment et le 1er bataillon partirent de Charenton par les voies ferrées, pour le Havre, où ils arrivèrent le soir. Le 2e bataillon partit du même point également par chemin de fer, le 23 septembre, pour se rendre à Vernon (sur-Seine). Le 3e bataillon et le dépôt avaient quitté Béthune le 15, et étaient arrivés à Dieppe le 19.

Le 4 octobre, une circulaire ministérielle prescrivit de faire dans les régiments l'opération du tiercement qui consiste : 1° à donner le commandement des bataillons aux chefs de bataillons par ordre d'ancienneté en plaçant au 1er le plus ancien; 2° à donner le commandement des compagnies impaires aux capitaines les plus anciens de manière à pouvoir réunir les compagnies en divisions (groupe de deux compagnies) en assurant dans le régiment une juste répartition de l'autorité dans ces groupements. Cette opération occasionna un mouvement général à la suite duquel le 2e bataillon s'établit à Évreux, avec 2 compagnies à Louviers et 2 compagnies à Gaillon; le 1er et le 3e, au Havre; ce dernier bataillon ayant deux compagnies à Elbeuf. Le dépôt, composé de la compagnie hors-rang et des 5e et 6e compagnies de chacun des trois bataillons, occupa Dieppe.

Le régiment resta dans cette situation jusqu'au 13 avril 1851 [1]. A cette date les 1er et 2e bataillons changèrent entre eux d'emplacement.

Dans les premiers jours d'octobre de la même année, le régiment entier (dépôt compris) fut dirigé sur Saint-Omer.

Dans le Nord. — Le 1er Léger tint garnison dans le Nord d'octobre 1851 à octobre 1852.

L'état-major du régiment, le dépôt et le 1er bataillon [2] restèrent à Saint-Omer, avec une compagnie à Montreuil. Le 2e bataillon se fractionna et occupa Calais (4 compagnies [3]) et Saint-Venant (4 compagnies). Le 3e bataillon [4] se fractionna de même et occupa Dunkerque (4 compagnies), Bergues (2 compagnies) et Gravelines (2 compagnies).

Le 1er mai 1852, les 1er et 2e bataillons se relevèrent réciproquement dans leurs diverses garnisons.

Quatre mois après, le régiment entier (dépôt compris) se mettait en route vers la Lorraine.

1. Les seuls mouvements particuliers à signaler sont ceux du 4 avril au 10 juin 1850 : pendant cette période de deux mois, le commandant Labrousse du 1er bataillon fut détaché du Havre à Caen, avec la compagnie de carabiniers et les 1re et 2e compagnies de son bataillon; le commandant de Lassalle du 2e bataillon fut détaché d'Évreux au Havre avec la compagnie de carabiniers et la 1re compagnie de son bataillon.

2. A la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, la 3e du 1er fut dirigée, le 11 décembre, sur la poudrerie d'Equerdes; elle rentra à Saint-Omer le 23.

3. Le 9 mars 1852, le détachement de Calais fut dédoublé. Deux compagnies furent envoyées à Douai où elles arrivèrent le 14 mars.

4. A la suite du coup d'État, les 2 compagnies du 3e bataillon casernées à Bergues, allèrent occuper, le 8 décembre 1851, à Esquelbecq, la station du chemin de fer. Elles rentrèrent à Bergues le 15.

En Lorraine. — Le 1er Léger arriva à Metz en octobre 1852 et y resta jusqu'à la fin de juillet 1854. Le dépôt était encore dans cette place le 1er janvier 1855, lorsque le régiment prit le nom de 76e régiment d'Infanterie de ligne.

L'état-major, le 1er bataillon [1] et le dépôt occupèrent les casernes de Metz jusqu'à la fin du séjour en Lorraine; le 2e bataillon se fractionna, le 28 avril 1853, pour aller s'établir à Toul (4 compagnies) et à Nancy (4 compagnies, dont deux se rendirent à Epinal, le 29 mai 1853, et deux retournèrent à Metz à la même date). Le 3e bataillon resta à Metz avec l'état-major et le dépôt jusqu'au 1er mai 1854. A cette date, il releva à Toul et Épinal le 2e bataillon, qui rentra à son tour dans Metz.

Les 22 et 23 juillet 1854, les 1er et 2e bataillons, mis sur le pied de guerre, furent envoyés à l'armée du Nord en formation au camp de Boulogne. Ils y arrivèrent les 30 et 31 du même mois, et firent partie de la 1re brigade de la 2e division [2] du 1er corps. En même temps le 3e bataillon en entier rentra à Metz où il constitua avec la compagnie hors-rang le dépôt du régiment. Cette concentration était motivée par les complications survenues en Orient. D'ailleurs le régiment ne prit aucune part à la guerre de Crimée.

II. — Drapeau. — Uniforme.

Nouveau drapeau. — Après le coup d'État du 2 décembre 1851, Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République, se croyant assez fort pour préparer un retour à la forme monarchique, préluda à l'exécution de sa pensée en rendant à l'armée les attributs que Napoléon Ier lui avait donnés.

Le Président de la République, disait le décret du 31 décembre 1851, considérant que la République française, avec sa nouvelle forme sanctionnée par le suffrage du peuple, peut adopter sans ombrage les souvenirs de l'Empire et les symboles qui en rappellent la gloire; considérant que le drapeau national ne doit pas être plus longtemps privé de l'emblème renommé qui conduisit dans cent batailles nos soldats à la victoire, décrète :

« ARTICLE 1er. — *L'Aigle française est rétablie sur les drapeaux de l'armée.* »

Les nouveaux drapeaux tricolores, de 90 centimètres de côté, portaient aux quatre coins une couronne de chêne. Ces couronnes entouraient les initiales L.-N. (Louis-Napoléon). On lisait sur la bande blanche les noms des batailles où chaque régiment s'était distingué. La hampe portait au sommet l'aigle dorée, placée sur une ove où se trouvaient d'un côté les lettres R. F. [3] (République Française) et de l'autre le numéro du régiment. La soie était frangée d'or ainsi que la cravate aux trois couleurs.

1. Le 1er février 1854, le 1er bataillon fut envoyé de Metz à Reims. Les 4 premières compagnies rentrèrent à Metz le 19; les 4 autres, le 27 du même mois.

2. Cette 2e division devint 1re par décret impérial du 1er novembre 1854.

3. Ces initiales furent supprimées à l'avènement du second Empire.

Le 1er Léger reçoit son nouveau drapeau. — La distribution des aigles eut lieu au Champ de Mars, le 10 mai 1852. Elle fut précédée d'une bénédiction solennelle donnée par Son Éminence l'archevêque de Paris, assisté de 800 ecclésiastiques.

Les batailles inscrites sur le drapeau du 1er Léger étaient :

JEMMAPES (1792)
VALENCE (1812) — FLEURUS (1815)
TARRAGONE (1823)
ALGER (1830)

Uniforme. — De 1848 à 1854, l'uniforme subit peu de changements : en 1848, les buffleteries furent noircies, pour être ainsi plus faciles à entretenir.

En 1852, le bonnet de police fut confectionné en drap garance. A la même époque, au moment où l'aigle reparut sur les drapeaux, cet emblème fut adopté pour les plaques de schako.

III. — Actes de dévouement.

Crue de la Seine au confluent de l'Eure. — Dans les diverses garnisons qu'il occupa, le 1er Léger eut plusieurs fois l'occasion de donner des preuves de l'énergie et du courage de ses enfants. Ces actes de dévouement honorent ceux qui les accomplissent et le régiment dont ils font partie.

Le 22 février 1850, le lieutenant Rollandes, commandant le détachement de Louviers, apprend qu'un commencement de rupture des digues de la Seine, près du confluent de l'Eure, menace d'inonder le pays. Le point où les digues cédaient à la crue des eaux était à deux lieues de la caserne. La distance est franchie au pas de course en trois quarts d'heure et les travaux aussitôt entrepris sont exécutés avec rapidité. *L'intelligence et l'énergie des soldats*, dit le compte rendu, *triomphent de tous les obstacles.*

Un second détachement conduit par le lieutenant Paris vint relever le premier et se mit à l'œuvre avec la même activité et la même abnégation. Après des travaux aussi pénibles que dangereux, les digues furent enfin relevées.

Les populations rassurées remercièrent chaleureusement nos braves chasseurs.

Sauvetages. — Intervention dans les émeutes. — Le 23 juin 1850, le sergent Choquet mérita les félicitations du général de division pour son sang-froid dans une émeute qui avait éclaté à Caen.

Le 8 mars 1851, le feu s'étant déclaré dans une rue de Dieppe, le sapeur

Schwartz et le voltigeur Cazalet préservèrent une maison qui, sans leur intervention audacieuse, serait devenue la proie des flammes. Le sapeur Bernard, le carabinier Levadoux et le clairon Chasserand, se firent également remarquer par leur zèle dans ce même incendie.

Le 28 juin 1851, au Havre, le voltigeur Simon sauva au péril de sa vie un ouvrier qui se noyait dans la Seine.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre 1851, le chasseur Aimable-Joseph Martin, à Caudebec où il était en permission, sauva d'un incendie une somme de 4000 francs en billets, or et argent.

Le 6 juillet 1852, dans une émeute à Aix, le capitaine de La Monneraye et le lieutenant Bertheaut prêtèrent main-forte aux gendarmes qui étaient entourés par des groupes hostiles et auraient été désarmés sans l'intervention des deux officiers. Ceux-ci mirent le sabre au clair, se firent jour à travers la foule et firent respecter les représentants de la loi.

Le 16 septembre de la même année, le tambour Poulain en se promenant sur les glacis de la place de Bergues, entend tout à coup les cris d'un enfant de cinq ans qui était tombé dans le fossé des fortifications. Ce fossé était inondé. Poulain saute à l'eau, sans mesurer la hauteur de l'obstacle, plonge à plusieurs reprises et a le bonheur de rendre l'enfant à ses parents.

Le 13 novembre, peu après l'arrivée du 1er Léger à Metz, le sergent Perret sauvait une jeune fille dans des circonstances analogues.

Le 25 décembre 1852, le chasseur Roth en passant sur la place Saint-Louis à Saint-Omer, aperçut une fumée épaisse à la fenêtre d'une maison. Il monta en toute hâte, donna l'éveil aux habitants et fut assez heureux pour sauver une femme qui, les vêtements en feu, se roulait désespérément dans la chambre même où l'incendie s'était déclaré.

Le sergent Perret, le tambour Poulain et le voltigeur Simon reçurent la médaille d'honneur.

IV. — Inspections. — Décorations.

Inspecteurs généraux. — De 1848 à 1854, le 1er Léger fut inspecté par les généraux de division dont les noms suivent :

En septembre 1848, les généraux Hecquet et Foucher; en août 1850, le général Duvivier; en juillet 1851, le général Schramm; en septembre 1852, le général d'Arbouville; en août 1853, le général Fieffé de Liévreville, et enfin en septembre 1854, le général de Courtigis.

Les éloges adressés annuellement au corps par ses inspecteurs montrent que le 1er Léger sentait tout le prix de ces précieux témoignages et s'efforçait de s'en rendre de plus en plus digne.



Décorations. — De 1848 à 1854, les décorations décernées aux militaires du régiment sont les suivantes :

Officiers de la Légion d'honneur : le 3 septembre 1850, le colonel de Marguenat; le 10 décembre 1851, le commandant Labrousse.

Chevaliers de la Légion d'honneur : en 1849, le 10 décembre, le commandant Dubouzet. — En 1850, le 27 mai, les capitaines d'Eu du Mesnil de Montigny et Glatigny; le 3 septembre, le capitaine Marchant; le 2 décembre, le major Soyer et le sergent de carabiniers Claverie. — En 1851, le 10 décembre, le capitaine Druinot. — En 1852, le 10 mai, à l'occasion de la distribution des aigles, le commandant Genty, le capitaine trésorier Martinot et le lieutenant Girodeau; le 26 décembre, les capitaines Dispan et Mompès. — En 1853, le 10 août, les capitaines de Nivet et Dalier; le 24 décembre, le capitaine Clays. — Le 25 septembre 1854, les capitaines Posterle et Chapt.

Décorés de la médaille militaire : le 10 mai 1852, à la distribution des aigles, le tambour-major Bourrel, le sergent-major Colonna, les sergents Orrière, Buticher et Gaspard, les caporaux Boiffil, Dangenne et Brideveaux, le sapeur Stein et le voltigeur Poche; le 26 décembre 1852, les soldats Feuillet et Ribes; le 10 août 1853, les sergents Diétrich, Lagravière et le sapeur Schwartz; le 24 décembre, l'adjudant Jussot et le sergent Leloup; et enfin le 25 septembre 1854, le sergent-major Dupuy.

V. — Le 1er Léger devient 76e de ligne.

Pourquoi le 1er Léger perd son nom. — En 1840, on avait organisé 10 bataillons de chasseurs à pied sous le nom de chasseurs d'Orléans. Ces bataillons devaient être bientôt les seules troupes d'infanterie légère.

« La différence entre les régiments d'infanterie légère et les régiments d'infanterie de ligne ne consiste plus que dans une minime distinction des parements de l'uniforme », disait le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, dans son rapport à l'Empereur en date du 24 octobre 1854.

Décret du 24 octobre 1854. — Par décret impérial du même jour, les 25 régiments d'infanterie légère furent transformés en 25 régiments d'infanterie de ligne. Ceux-ci, comme nous l'avons expliqué au commencement de ce livre, prirent les numéros de 76 à 100.

Le 1er janvier 1855, il n'y avait plus de 1er Léger : le nom était rayé de la liste des corps d'infanterie française. Ce n'est pas sans laisser tomber une larme de regret que nos aînés renoncèrent à ce joli nom de *1er Léger* qui emportait avec lui tant de gloire. Il y eut à ce moment un serrement de cœur dans toutes ces



mâles poitrines; il semblait à nos vaillants et alertes chasseurs qu'on leur enlevait quelque chose de leur patrimoine. C'est qu'ils aimaient leur numéro, c'est qu'ils en étaient fiers, comme d'un titre de noblesse. Qui oserait les en blâmer?

Consolez-vous, chasseurs du 1er Léger, aujourd'hui soldats du 76e. Le nouveau numéro qui brille sur vos fronts et sur votre drapeau, vous apporte lui aussi un bel héritage. Saluez ce nouveau drapeau! A vous de grandir encore sa renommée. Quand demain, sur le champ de bataille, vous aurez attaché à sa hampe l'étoile des braves, je vous le dis, vous n'aurez plus de regrets.

DEUXIÈME PARTIE

(1855 A NOS JOURS)

76E RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

NOMS DES COLONELS

(Voir les états de services à la fin de l'ouvrage.)

De 1855 à 1860 : JEAN-GÉRARD-LOUIS BÉCHON DE CAUSSADE.
De 1860 à 1865 : MICHEL-PIERRE-NAPOLÉON LEBRETON.
De 1865 à 1868 : PIERRE-NICOLAS-JOSEPH JACQUEMET.
De 1868 à 1877 : PIERRE-FRANÇOIS-ALPHONSE BRICE.
De 1877 à 1881 : CHARLES-ADOLPHE-HIPPOLYTE GUEYTAT.
De 1881 à 1887 : PIERRE-FERDINAND-LÉOPOLD MOULIN.
De 1887 à 1888 : MARIE-AURÈLE-THÉODULE PIERRE.
De 1888 à 1890 : PAUL ARVERS.
En 1890 : ARTHUR-LOUIS-MARIE DE BRYE [1].
De 1890 à nos jours : JOSEPH-VICTOR DELBOS.

1. Le colonel de Brye, actuellement général, fut placé au 76e le 13 février 1890 et passa au 82e le 26 juin, avant d'avoir pris le commandement du régiment; aussi ne figure-t-il ici que pour mémoire. Le commandement du 76e a été exercé, pendant ce laps de temps, par le lieutenant-colonel Dosse, aujourd'hui colonel du 101e.

CHAPITRE PREMIER

EN FRANCE DE 1855 A 1859

I. — Organisation.

Première composition du 76ᵉ. — Lorsque le régiment prit le nom de 76ᵉ, son cadre d'officiers était le suivant :

Colonel : Béchon de Caussade, nommé par décret du 18 octobre 1854.
Lieutenant-colonel : Reynier.
Chefs de bataillons : Vantiny, Olivier et Lecat.
Major : Soyer.
Capitaines adjudants-majors : Chapt, de La Monneraye, Schuller et Bionard.

Capitaine trésorier : Rousseau.
Capitaine d'habillement : Dispan.
Lieut. adjoint au trésorier : Raviot.
Sous-lieut. porte-drapeau : Charrier.
Médecin-major de 2ᵉ classe : Rohault.
Médecin commissionné : Dufay.

Capitaines : d'Eu du Mesnil de Montigny, de Chapuiset, Mompès, Dalier, Bardin, Marchant, Henry, Posterle-Baubet, Rollandes, Rinolfy, d'Haudoin d'Enily, Rotgé, Bouillard, Jouanin, Macaire, Bretin de Berthou, Barba, Peragallo, Ardoin, Cardinal, Petit et Limayrac.

Lieutenants : Guerre, Gourier de Maisonneuve, Dudebout, Dudon, Voisin, Bazin, Pilleron, Foléas, Sanson, Maher, Reymond, Gueit, Ternant, Orgerie, Durand de Grossouvre, Gomeret, Thomas, Brécy, Bertheaut, Sève, Flamanchet, Boulenger et Ferey.

Sous-lieutenants : Sueur, Bapst, Caillot, Grimont, Raviot, Droge, Leboeuf, Doe de Maindreville, Bussière, Pertusier, Nortier, Buhot, Dethieux, Clément, Brugerole, Mantan, Gambogi, de Villeneuve, Duperré, Drevet et Biset.

Création, suppression et rétablissement du 4ᵉ bataillon. — En exécution du décret impérial du 24 mars 1855, le nouveau 76ᵉ fut organisé en 4 bataillons

de 6 compagnies. Le 4e bataillon, formé avec les compagnies du centre du 3e, constitua le dépôt qui était alors en garnison à Metz, sous le commandement du major.

Le 5 juin de la même année, la 2e du 2 désignée par le sort, quitta définitivement le régiment pour se rendre à Lyon et y concourir à la formation du 101e régiment d'Infanterie de ligne.

Le décret impérial du 30 avril 1856 supprima le 4e bataillon, qui fut aussitôt remplacé par le 3e comme bataillon de dépôt.

Le 1er avril 1859, le 4e bataillon fut remis sur pied et redevint dépôt.

II. — Garnisons.

Partie active. — Nous avons laissé les bataillons actifs au camp de Boulogne, à l'armée du Nord, les bivouacs du régiment établis au village d'Equihen. Les 27 et 29 mars 1855, le 76e fut dirigé sur Paris, par les voies ferrées jusqu'à Abbeville, et de là par étapes jusqu'à destination. Le régiment fit alors partie de la 1re brigade de la 1re division (général de Courtigis) de l'armée de l'Est.

La portion active, formée alternativement de 2 ou de 3 bataillons, comme nous l'avons dit plus haut, séjourna à Paris ou aux environs, jusqu'à la fin de juillet 1856.

Pendant le séjour à Paris, du 19 décembre 1855 au 3 avril 1856, le 3e bataillon fut détaché à Saint-Germain-en-Laye avec 3 compagnies à Poissy. Le 29 juin 1856, les 1er et 2e bataillons occupèrent les forts de Bicêtre, de Vanves et de Montrouge, et les postes-casernes numéros 9 et 10.

Le 76e partit de Paris par étapes, les 29 et 30 juillet, en deux colonnes fortes chacune d'un bataillon. La 1re, conduite par le lieutenant-colonel, arriva à destination le 18 août; la seconde, conduite par le colonel, arriva le 19. A Lyon [1], le régiment fut caserné d'abord au quartier de Serein et dans les forts de Vaise et de la Duchère. Du 16 septembre 1856 au 16 mai 1857, nos bataillons furent baraqués au camp de Sathonay [2] où toute la division de Courtigis se trouva réunie.

Du 16 mai au 16 septembre 1857, ils occupèrent à Lyon les quartiers des forts ou casernes Loyasse, Saint-Just, Serein, Vaise et la Duchère. Le 16 septembre, le régiment retourna au camp de Sathonay où il ne passa que deux mois. Le 16 novembre, il occupa les forts Sainte-Foy, Saint-Irénée et le quartier Saint-Just. Le 16 mars 1858, le 76e retourna au camp de Sathonay. Il y passa encore

1. Des troubles survenus en Espagne amenèrent la formation d'un corps d'observation sur les Pyrénées. Une des divisions de l'armée de Lyon ayant reçu cette destination fut remplacée par la division de Courtigis dont faisait partie le 76e.

2. Pendant ce premier séjour au camp de Sathonay, deux compagnies furent détachées à Pierre-Châtel, du 11 novembre au 16 décembre 1856.

deux mois, puis rentra à Lyon dans les quartiers du Loyasse, du Serein, de la Vaise et de la Duchère. Du 16 septembre au 16 novembre 1858, quatrième séjour à Sathonay. Le 76e occupe à son retour Saint-Just, Saint-Irénée, Sainte-Foy et la caserne Rambaud. Le 23 février 1859, le régiment quitta définitivement la rive droite du Rhône pour aller s'établir sur la rive gauche au sud de la Guillotière, dans les forts de Lamotte, du Colombier et de la Vitriolerie. C'est de là qu'il partit pour l'Italie, le 1er mai 1859.

Dépôt. — Le dépôt (dernier bataillon du régiment sous les ordres du major) resta à Metz jusqu'au 8 juin 1856. A cette date, il se rendit à Toul.

Le 22 avril 1857, il quitta Toul pour se rapprocher des bataillons actifs à Lyon et alla s'établir au Puy (Haute-Loire) où il devait rester jusqu'au retour d'Italie des bataillons de guerre.

III. — Uniforme. — Armement.

Tenue de 1855. — En passant à l'infanterie de ligne, le régiment quitta les boutons blancs et prit la tenue des troupes de ligne. Les officiers porteront désormais les épaulettes d'or.

La tunique est en drap bleu foncé avec passepoils et parements en drap garance; le collet jonquille se boutonnant droit sous le cou, à l'aide de trois agrafes, est orné de grenades pour les grenadiers et de cors de chasse pour les voltigeurs. Les boutons sont en cuivre et portent le numéro 76. Les épaulettes sont écarlates pour les grenadiers, jonquilles pour les voltigeurs et vertes avec tournantes écarlates pour les compagnies du centre. Le pantalon est garance sans passepoil. Le schako est en drap bleu foncé avec fond et bourdaloue en cuir verni; la visière également en cuir noir est de forme carrée. Le pourtour supérieur est orné d'un galon garance. La mentonnière en cuir est remplacée par une jugulaire composée de seize écailles en cuivre laminé. La plaque en cuivre représente l'aigle coiffée de la couronne impériale.

Modifications. — En 1857, le régiment reçut le fusil modèle 1842 transformé, c'est-à-dire rayé.

En 1858, le collet jonquille de la tunique fut échancré par devant; les passepoils devinrent bleus, les parements garances; par contre les galons du schako et les cordonnets furent jonquilles. Le buffle noirci fut remplacé par du simple cuir noir pour le ceinturon, le porte-sabre, le fourreau de la baïonnette et la bretelle du fusil.

En 1859, le schako en service fut réduit dans ses dimensions et ne porta plus de jugulaires en cuivre.



IV. — Actes de dévouement. — Récompenses.

Sauvetages. — Le 29 août 1855, le lieutenant Dudon en plongeant à plusieurs reprises dans un endroit dangereux de la Moselle sauva M. Thermineau, greffier de la justice de paix de Metz, qui avait perdu connaissance en se baignant et était sur le point de se noyer. Cet officier reçut du ministre un témoignage de satisfaction.

Le 23 octobre 1856, le sergent-fourrier Louis-Adolphe Joly, du 4e bataillon, en permission à Saint-Geniès, exposa sa vie en sauvant 2 soldats qui se noyaient dans le Gard. Ce sous-officier reçut une médaille d'honneur de 2e classe.

Décorations. — *Chevaliers de la Légion d'honneur* : le 2 mars 1855, le médecin-major Rohault et le capitaine Rollandes; le 14 juin 1856, le capitaine d'Haudoin d'Enily; le 16 mars 1857, le capitaine de Chapuiset; et le 29 décembre de la même année, le commandant Turnier.

Décorés de la médaille militaire : le 2 mars 1856, le soldat Heyssels; le 14 juin de la même année, le sergent Magaud et le voltigeur Blum; le 16 mars 1857, le sergent-major Burdin et le sergent Rolland; le 29 décembre de la même année, le sapeur Hanio et le musicien Romens; et le 2 août 1858, le sergent Serpette et le caporal Spilmann.

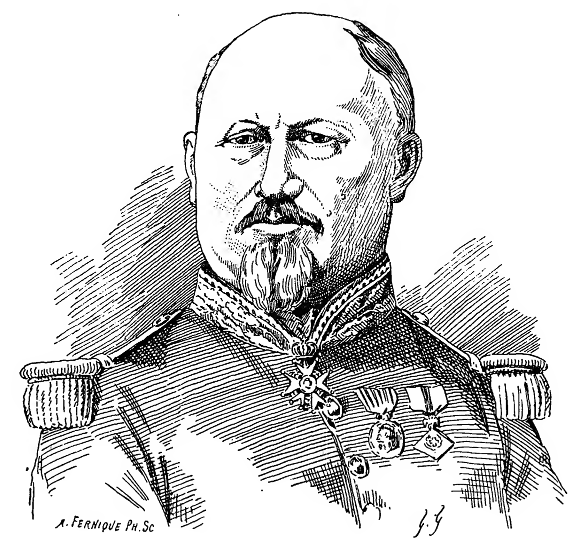


CHAPITRE II

GUERRE D'ITALIE

I. — Entrée en campagne.

Déclaration de guerre. — Dès le commencement de 1859, on prévoyait que la France pourrait avoir prochainement à intervenir en Italie. Les relations entre l'Autriche et le Piémont étaient de jour en jour plus tendues. « L'Autriche, disait l'Empereur Napoléon III, dans sa proclamation du 3 mai, l'Autriche a amené les choses à cette extrémité qu'il faut qu'elle domine jusqu'aux Alpes ou que l'Italie soit libre jusqu'à l'Adriatique. »



GÉNÉRAL DE CAUSSADE.
Colonel du 76e (1854-1860).

Or il entrait dans la pensée de l'Empereur de favoriser l'affranchissement de l'Italie et la France ne pouvait admettre que l'Autriche étendît son influence jusqu'à notre frontière. Aussi l'Empereur Napoléon avait-il promis son appui au roi Victor-Emmanuel, pour le cas où l'armée autrichienne entrerait sur son territoire.

Le comte de Cavour reçut, le 23 avril, l'ultimatum du cabinet de Vienne. Le 26, la guerre était déclarée. Le 29, cinq corps d'armée autrichiens franchirent le Tessin. Les hostilités commençaient.

Le 76e avait déjà fait rentrer ses hommes en congé renouvelable; il avait porté ses trois bataillons actifs à l'effectif de guerre; lorsque, le 26 avril, il fut désigné pour faire partie de la 2e brigade [1] (Saurin) de la 3e division [2] (de Failly) du 4e corps [3] (Niel) de l'armée des Alpes qui prit bientôt le nom d'armée d'Italie [4].

Composition du régiment. — Au moment où le régiment va entrer en campagne, ses trois bataillons de guerre comptaient à l'effectif 66 officiers, 1528 hommes, 13 chevaux et 50 mulets.

Ci-après les noms des officiers parmi lesquels beaucoup sont déjà connus.

Colonel : DE CAUSSADE.
Lieutenant-colonel : GANTEAUME.
Chefs de bataillons : DE JOUANNET D'ESGRIGNY D'HERVILLE, TURNIER et DEUBER.
Major : ROSIER DE LINAGE.
Capitaines adjudants-majors : CHAPT, DE LA MONNERAYE, BIONARD.
Capitaine-trésorier : ARDOIN.
Capitaine d'habillement : MASSOULIÉ.
Lieut. adjoint au trésorier : DUPONT.
Sous-lieut. porte-drapeau : GROFFAL.
Médecin-major de 2e classe : BESNARD.
Aide-major de 1re classe : VIALANEIX.
Chef de musique : NIESSEL.

Capitaines : EMERY, DE CHAPUISET, MOMPÈS, HENRY, POSTERLE-BAUBET dit GIBERTAR, MACAIRE, BRETIN DE BERTHOU, ROUSSEAU, PETIT, LIMAYRAC, GUERRE, GOURIER DE MAISONNEUVE, SANSON, BAZIN, DUDON, VOISIN, REYMOND, VILLERON, FOLÉAS, DURAND DE GROSSOUVRE, MAHER, WALLERAND, GUEIT et ORGERIE.

Lieutenants : GOMERET, THOMAS, BRÉCY, BERTHEAUT, FLAMANCHET, BOULENGER, FEREY, BAPST, CAILLOT, GRIMONT, CHARRIER, RAVIOT, DROGE, LEBŒUF, PERTUSIER, BUSSIÈRE, NORTIER, CLÉMENT, BUHOT, DETHIEUX, DE VILLENEUVE, DREVET, DEMANGE et BISET.

Sous-lieutenants : BAZIN, JOLYOT, GILET, LEGRAND, CATTIER, POIGNARD DE LORGÈRE, FLAMIN, DUBOUZET, PACULL, DUPUIS, BOUILLARD, KESSLER, ROBERT-HOUDIN, NOELL, BERNÈS, LAFOND, FENÊTRE, BOULLARD, THIÉBAUT, COULON, VAISSIÈRE, BONJEAN et VUILLAUME.

Départ du 76e. — Les ordres de marche arrivèrent par le télégraphe : les 1er, 2e et 5e corps devaient aller en Italie par mer en débarquant à Gênes, les 3e et 4e corps devaient franchir les Alpes. Le 3e corps partit d'abord; le 4e le suivit de près.

Le 76e quitta Lyon, le 1er mai, par les voies ferrées et arriva, le 2, à Saint-Jean de Maurienne. Il en repartit, le même jour, pour se rendre à Modane. Nos soldats furent reçus en amis par les habitants de la Savoie, fiers d'avoir, à une autre époque, fait partie de la France. Les étapes du 76e à Saint-Jean de Maurienne, à Modane et à Lens-le-Bourg furent des jours de fête pour le régiment.

1. La brigade Saurin était composée des 55e et 76e de ligne.
2. La division de Failly était composée des brigades O'Farrell et Saurin.
3. Le 4e corps d'armée était composé des divisions de Luzy de Pélissac (1re), Vinoy (2e) et de Failly (3e) et de la brigade de cavalerie de Richepanse (2e et 10e Chasseurs).
4. L'armée d'Italie dont l'Empereur se réserva le commandement fut organisée, dès le 24 avril, à cinq corps d'armée : 1er corps, Baraguey-d'Hilliers; 2e corps, de Mac-Mahon ; 3e corps, Canrobert; 4e corps, Niel, et 5e corps, prince Napoléon.

Passage des Alpes. — Arrivée à Alexandrie. — Nos bataillons franchirent les Alpes, le 4 mai, par la route du Mont-Cenis. Ils essuyèrent, au sommet du col, quelques raffales de neige et, après une marche pénible, atteignirent Suze, dans la même journée. Le lendemain, ils se remirent en route par étapes vers Turin. Ils entrèrent, le 7, dans la capitale du Piémont, pour en repartir, le soir même, par le chemin de fer à destination d'Alexandrie. Le régiment campa aux environs de cette importante place de guerre autour de laquelle l'armée avait rendez-vous.

Partout sur son passage le 76e avait été acclamé avec le plus grand enthousiasme : les Italiens traitaient nos soldats en frères et leur apportaient des vivres.

Premiers bivouacs. — Le 8, le 4e corps s'était rapproché du Pô et bordait la rive droite de ce fleuve aux environs de Valenza. Le 3e corps prenait position derrière le 4e.

Dans ce mouvement, le 76e bivouaqua à Cornaglia (1er bataillon) et Mantelli (2e et 3e bataillons). Le 10, tout le régiment fut réuni à Mantelli, à 5 kilomètres au nord d'Alexandrie.

Proclamation de l'Empereur à l'armée. — C'est dans les bivouacs de Mantelli que le 76e reçut, le 12 mai, la proclamation à l'armée. Elle fut accueillie aux cris de : *Vive l'Empereur!*

Soldats, disait le général en chef, je viens me mettre à votre tête pour vous conduire au combat; nous allons seconder la lutte d'un peuple revendiquant son indépendance, et le soustraire à l'oppression étrangère. C'est une cause sainte qui a la sympathie du monde civilisé.

Je n'ai pas besoin de stimuler votre ardeur : chaque étape vous rappellera une victoire.

Dans la Voie Sacrée de l'ancienne Rome, les inscriptions se pressaient sur le marbre pour rappeler au peuple les hauts faits; de même aujourd'hui en passant par Mondovi, Marengo, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, vous marcherez dans une autre Voie Sacrée, au milieu de ces glorieux souvenirs.

Conservez cette discipline sévère qui est l'honneur de l'armée. Ici, ne l'oubliez pas, il n'y a d'ennemis que ceux qui combattent contre nous. Dans la bataille, demeurez compacts et n'abandonnez pas vos rangs pour courir en avant, c'est la seule chose que je redoute.

Les nouvelles armes de précision ne sont dangereuses que de loin, et n'empêcheront pas la baïonnette d'être, comme autrefois, l'arme terrible de l'infanterie française.

Soldats! faisons tous notre devoir et mettons en Dieu notre confiance. Déjà d'un bout de la France à l'autre retentissent ces paroles d'un heureux augure : « La nouvelle armée d'Italie sera digne de sa sœur de Crimée ».

Instructions générales. — Le 16 mai, l'Empereur ayant prescrit une concentration des troupes plus resserrée, le 76e se rapprochant du Pô, transporta ses bivouacs à Pecetto où s'établit le quartier général de la division de Failly. Le 2e bataillon, renforcé le lendemain par le 3e, fut en même temps détaché à Rivarone sur le Tanaro, avec mission de protéger la construction du pont que le maréchal Canrobert [1] avait ordonné de jeter en cet endroit dans le but de relier les deux masses de l'armée (3e et 4e corps, 1er et 2e) qui n'étaient plus séparés que par cette rivière.

Le régiment reçut à Pecetto et Rivarone les instructions générales suivantes, dont l'observation devait tenir les troupes en éveil et permettre l'exécution rapide des ordres de mouvement :

Tous les soirs, à la tombée de la nuit, le Roi et les commandants de corps d'armée enverront à l'Empereur, un rapport succinct contenant le chiffre des hommes présents sous les armes, les faits importants qui se sont passés dans la journée et les mouvements qu'on a pu apprendre de l'ennemi.

Tous les jours, une demi-heure avant le lever du soleil, les troupes prendront les armes, comme si elles devaient être attaquées. Quand le jour sera venu et qu'on sera certain que l'ennemi ne fait pas de mouvements offensifs, les troupes reprendront leurs bivouacs....

Les Commandants de corps d'armée veilleront avec la plus sévère attention à ce que les officiers n'emportent aucun bagage inutile. Il est défendu à qui que ce soit d'avoir une grande tente. Les officiers trouveront des abris dans les maisons, près de leurs soldats. Si les troupes devaient camper plusieurs jours loin des habitations, des tentes seraient fournies par le grand quartier général. Chaque officier doit porter lui-même son manteau en bandouillère et une trousse dans laquelle il puisse mettre un jour de vivres.

II. — Opérations du 21 mai au 5 juin.

Bivouac d'Alluvioni. — Le 20 mai, dans le brillant combat de Montebello, heureux présage pour la campagne qui s'ouvrait, la division Forey du 1er corps (8227 hommes) battit avec un tel entrain le 5e corps autrichien (26 088 hommes) que le général comte Stadion estima à 40 000 hommes les forces françaises par lesquelles il avait été repoussé. Le 76e n'avait pas quitté ses bivouacs; mais les armées ennemies étaient en contact et les opérations décisives allaient commencer.

1. Le maréchal Canrobert, chef du 3e corps d'armée, exerçait en même temps le commandement supérieur des 3e et 4e corps.

Dès le lendemain du combat de Montebello, les bivouacs se resserrèrent encore vers le Pô : le 76e s'établit à Alluvioni di Cambio au confluent du Tanaro, sur la rive droite de cette rivière. Le 1er bataillon fut détaché plus au sud à Cassina Grossa. Mais les résultats de la journée du 20 mai eurent une bien autre importance :

Le général en chef de l'armée autrichienne, trompé sur les forces contre lesquelles s'était heurtée sa reconnaissance offensive, crut que l'Empereur Napoléon voulait diriger ses efforts vers la Stradella, par un mouvement analogue à celui du Premier Consul en 1800 après Marengo. Par suite, il renforça sa gauche au détriment de sa droite.

Le général en chef de l'armée franco-sarde résolut au contraire d'exécuter un changement de front rapide en se prolongeant par sa gauche sur la route Casale-Verceil-Novare.

L'exécution de cette marche de flanc, couverte d'abord par le Pô, puis par la Sesia, s'accomplit du 28 mai au 1er juin.

Marche sur Casale. — Les ordres de mouvement furent lancés le 27 mai. Le lendemain, l'opération commença.

A la pointe du jour, le 76e quitta ses cantonnements sans sonneries ni batteries; les 3 bataillons se réunirent à Mezzanino, repassèrent le Tanaro et allèrent coucher à Valenza où tout le 4e corps s'était concentré dans la journée.

Le 29, le 76e marcha sur Casale avec le 4e corps qui ne formait qu'une seule colonne, il franchit le Pô au nord de cette ville et établit ses bivouacs sur la rive gauche du fleuve, derrière le 3e corps[1] séparé de celui-ci par la voie ferrée. La garde impériale cantonna sur la rive droite dans la ville même de Casale. L'Empereur avait encore son quartier général à Alexandrie. Le roi Victor-Emmanuel était à Verceil.

Le 30 mai, pendant que l'armée piémontaise livrait le 1er combat de Palestro, notre 3e corps d'armée allait prendre position sur sa droite et le 4e continuait en toute sécurité le mouvement sur Novare. Dans la marche de ce jour, le 76e forma l'arrière-garde du 4e corps, traversa Verceil où l'Empereur porta ce jour-là son quartier général. Il franchit ensuite la Sésia sur le pont de chevalets construit en amont du pont du chemin de fer dont les Autrichiens avaient fait sauter deux arches. Le 4e corps tout entier campa, le soir, sur la rive gauche de la Sésia entre la voie ferrée et la grand'route de Novare. L'armée autrichienne était déjà complètement tournée.

Le 31, pendant le 2e combat de Palestro, le 4e corps atteignit Cameriano; il formait ainsi la gauche de l'armée alliée. L'état-major du 76e et les 2e et 3e bataillons du régiment exécutèrent cette marche à leur place dans la colonne princi-

1. Le 3e corps était rassemblé à Casale depuis la veille.

pale qui suivit la grand'route de Verceil à Novare. Le 1er bataillon marcha en flanqueur de gauche par le chemin qui longe la voie ferrée. Ce bataillon occupa, le soir, la ferme de Casino Borghetto.

Entrée à Novare. — Le 1er juin, la marche sur Novare fut continuée par le 4e corps suivi du 2e, de la garde et du quartier impérial. Le 76e tenait ce jour-là la tête de la colonne. Le 1er bataillon fut détaché sur la droite pendant la route, pour fouiller les fermes. A l'arrivée à Novare, notre avant-garde échangea quelques coups de feu avec 2 bataillons autrichiens qui composaient la garnison de cette petite place. Ces 2 bataillons se retirèrent en toute hâte sur Mortara.

Le général Niel traversa rapidement Novare et porta tout le 4e corps au delà de la ville sur la route de Mortara. Vers midi, le 76e prit position en première ligne au village d'Olengo, face au sud.

Déploiement en avant d'Olengo. — Le 2 juin, à six heures du matin, l'Empereur lança une grande reconnaissance en avant des positions occupées par les 2e et 4e corps. Le 76e, soutenu par deux pièces d'artillerie et un peloton de cavalerie, se porta en avant d'Olengo en appuyant sa droite à la voie ferrée.

Notre 3e bataillon s'établit dans un petit bois dont ses tirailleurs occupèrent la lisière sud. De cette position nos hommes envoyèrent quelques coups de fusil sur les éclaireurs ennemis et descendirent quelques uhlans.

Vers midi, le régiment était rentré dans les cantonnements d'Olengo.

Le lendemain, le 76e tout entier prit les armes sur ses emplacements ainsi que toute la brigade Saurin, pendant que la 1re brigade exécutait une reconnaissance offensive sur Vespolate. Ce même jour, le 2e corps et la garde passèrent le Tessin à Turbigo et s'emparèrent de Robeccheto, après un violent combat.

Le 76e marche sur Magenta. — Le 4, dès quatre heures du matin, le 4e corps se mit en route sur Trécate, dans l'ordre normal des divisions. Pendant la route, on apprit que les masses autrichiennes avaient évacué la rive droite du Tessin et se dirigeaient sur Magenta pour couvrir Milan.

L'Empereur se hâta d'attaquer les têtes des colonnes autrichiennes avec les 2e et 3e corps et la garde, en ordonnant aux Piémontais et au 4e corps de hâter leur marche pour prendre part à la bataille.

Le 4e corps dépassa Trécate et une partie de ce corps entra en ligne ; mais l'encombrement du pont retarda la marche de la division de Failly qui arriva trop tard pour cueillir sa part de lauriers dans cette belle et chaude journée.

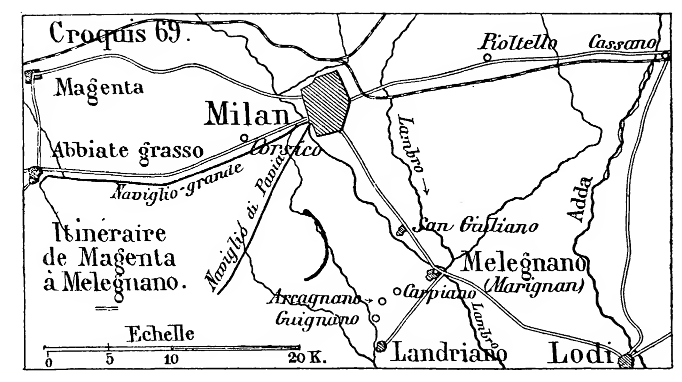
La 3e division retourna, le soir, à Trécate et y cantonna.

Le lendemain 5 juin, les 4 corps d'armée et la garde se rassemblèrent autour de Magenta, le 4e en 1re ligne ayant le 3e à sa droite et le 2e à sa gauche.



III. — Opérations du 6 au 23 juin.

Poursuite. — Le 6 juin, de fortes reconnaissances furent ordonnées pour savoir la direction prise par l'ennemi. Le 76e fut dirigé sur Albiate Grasso où s'établirent les 3e et 4e corps.



Le 7, ces deux mêmes corps se rendirent à Corsico, à 5 kilomètres de Milan, où le 2e corps les avait précédés.

Le 76e en réserve pendant le combat de Melegnano. — Le 8 juin, l'Empereur et le Roi firent, au milieu des plus grandes démonstrations de joie, leur entrée à Milan. Quant aux Autrichiens, ils se retiraient vers l'Adda, sans arrière-pensée, renonçant désormais à nous disputer la Lombardie. Cependant une forte arrière-garde du 7e corps autrichien fut signalée à San Giuliano en avant de Melegnano (Marignan).

Le 1er corps reçut ordre de hâter le pas sur la route de Lodi, afin de prévenir s'il était possible et de couper cette arrière-garde au passage du Lambro. Le 2e corps se déployant à gauche du 1er devait prendre les Autrichiens à revers en débordant leur droite. Le 4e corps partit, le matin, de Corsico, traversa le faubourg sud de Milan et prit aussitôt la route de Pavie pour aller s'établir en position vers Carpiano et Guignano, d'où il se tiendrait prêt à appuyer au besoin l'attaque des deux premiers corps.

Le 76e arriva, vers 6 heures du soir, à Arcagnano. De là, il entendit sur sa gauche le canon du 1er corps, mais il ne devait pas intervenir et se borna à suivre de loin les progrès de l'attaque.

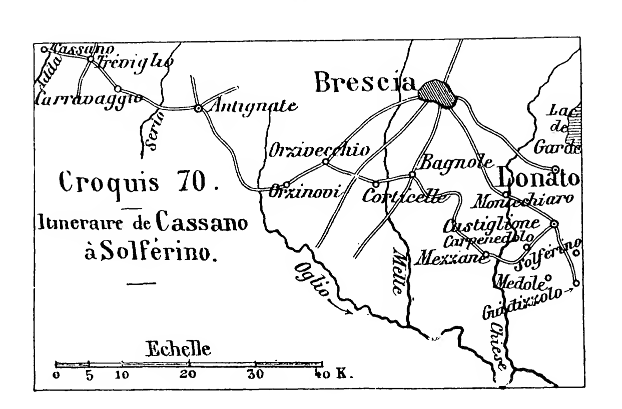
Quelques jours de repos. — **Milan**. — Les journées des 9 et 10 furent accordées au repos. Le 11, le 76e rentra à Milan où couchèrent tout le 4e corps et la garde. Le régiment reçut dans la capitale de la Lombardie le plus charmant accueil et la plus gracieuse hospitalité. Il y fut rejoint par 228 hommes qui étaient en congés renouvelables au moment du départ de Lyon.

Nos soldats eurent à peine le temps d'entrevoir les richesses de Milan : sa magnifique cathédrale gothique, que François Coppée appelle « un énorme carquois de flèches de marbre blanc »[1], sa vaste place d'armes, son cirque

1. *Toute une jeunesse*, p. 269.

immense, ses merveilleuses galeries de tableaux, sa riche bibliothèque et son musée : le 4[e] corps, pour qui l'on craignit sans doute le séjour prolongé dans une grande ville, alla dès le lendemain camper à Pioltello et le 13 à Carravaggio, sur la rive gauche de l'Adda. Il resta là cantonné jusqu'au 16. Pendant ce temps les Autrichiens continuaient leur marche en retraite, comme s'ils ne voulaient s'arrêter qu'au Mincio.

Marche vers le Mincio. — Le 16 juin, la marche en avant est reprise par tous les corps français. Le 76[e] se porta, avec tout le 4[e] corps, à Antignate; le lendemain, à Orzivecchio. Le 18, il passa la Mella à Corticelle sur un pont de bois à demi détruit par l'ennemi et arriva à Bagnole où il se trouva à la droite des lignes françaises. La chaleur était accablante; les routes poudreuses rendaient la marche lente et pénible. Les 19 et 20, on se reposa.



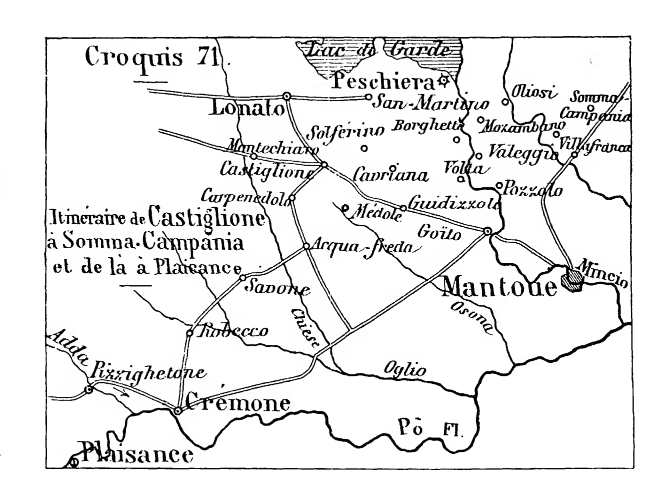
Cependant les Autrichiens paraissent vouloir défendre la Chiese. Aussi, en s'approchant de ce cours d'eau nos formations de marche deviennent plus compactes; les divisions et les corps s'avancent dans l'ordre où ils doivent combattre et de manière à pouvoir se déployer au premier signal. C'est dans ces conditions que le 4[e] corps franchit la rivière, le 21, à Mezzane, sur un pont jeté par les pontonniers piémontais. Le 4[e] corps, avant-garde de l'armée, prit position, le soir, à Carpenedolo. Il y resta jusqu'au 23.

Les reconnaissances envoyées dans la matinée du 23, annoncèrent que le gros de l'armée autrichienne avait évacué les hauteurs de Lonato et de Castiglione et se retirait derrière le Mincio. L'armée française reçut donc l'ordre de continuer, le 24, la marche en partant de grand matin, afin de faire l'étape avant la grande chaleur. Le 4[e] corps devait se rendre à Guidizzolo. Mais les Autrichiens avaient changé d'avis : l'Empereur François-Joseph, qui avait pris en personne le commandement de ses troupes, avait fait repasser le Mincio à ses colonnes dans la soirée du 23 et avait ordonné de réoccuper, le 24, Lonato et Castiglione : il ne croyait d'ailleurs y trouver encore que de faibles détachements français.

C'est dans ces conditions de surprise réciproque que les deux armées française et autrichienne vont se rencontrer, le 24, entre la Chiese et le Mincio, dans la vaste plaine qui s'étend au pied des hauteurs escarpées de Cavriana et de Solférino.

IV. — Bataille de Solférino.

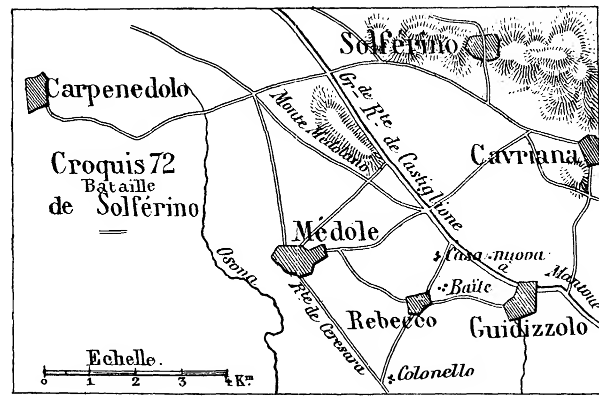
Situation générale avant l'entrée en ligne du 76ᵉ. — Les troupes autrichiennes avaient repassé le Mincio à Goïto, Valeggio, Mozambano et Peschiera et s'avançaient vers la Chiese en couvrant la plaine (1re armée, comte Wimpfen) et les hauteurs (2e armée, comte Schlik).



Les armées alliées qui s'étaient mises en marche avant le jour se dirigeaient en plusieurs colonnes sur Medole, Guidizzolo, Cavriana, Solférino et Pozzolengo.

Le 4e corps quitta Carpenedolo à 3 heures du matin, dans l'ordre normal de marche, le 76e formant l'extrême arrière-garde : notre 1er bataillon escortait le parc d'artillerie de corps, nos 2e et 3e bataillons marchaient derrière tous les bagages.

Les 1er et 2e corps ne tardèrent pas à se heurter aux avant-gardes autrichiennes. Le 2e corps se déploya à cheval sur la route de Guidizzolo, le 1er à sa gauche.



La division de Luzy, tête du 4e corps, rencontra peu après les premiers pelotons autrichiens en avant de Médole. A 7 heures, le village était enlevé et la 1re division se portait à l'attaque de Rebecco, pendant que la division Vinoy entrait en ligne en se dirigeant sur la ferme isolée de Casa-Nova.

La division de Failly déboucha à son tour de Médole. Il était près de onze heures, quand le 76e dépassa ce village. Le général Niel envoya aussitôt la 1re brigade (O'Farell) sur le hameau de Baïte, pour combler l'intervalle entre les 1re et 2e divisions. Il garda, comme réserve du corps d'armée, la 2e brigade (Saurin, 55e et 76e), qu'il arrêta un peu au delà de Médole, au point où le chemin se bifurque en deux embranchements conduisant l'un à Guidizzolo, l'autre à Cavriana.

La division de Luzy s'empara de Rebecco; la division Vinoy enleva Casa-

Nova, et la brigade O'Farell s'établit à Baïte : mais les vigoureux retours offensifs du IXᵉ corps autrichien (Schaffgotsch), qui venait d'être renforcé par le XIᵉ et une partie du XIIᵉ, rendaient nécessaire l'intervention des réserves.

Le général Niel, qui avait sur les bras presque toute la 1ʳᵉ armée autrichienne (de Wimpfen), engagea nos 3 bataillons vers midi, sur des points différents. Nous allons les suivre successivement dans l'ordre où ils furent employés.

Le 1ᵉʳ bataillon du 76ᵉ à Rebecco. — Le 1ᵉʳ bataillon du 76ᵉ (commandant d'Esgrigny) partit le premier et fut conduit par le colonel de Caussade et le lieutenant-colonel Ganteaume sur le village de Rebecco. Il prit position dans les maisons sud-est où se trouvait la droite de la division de Luzy qu'il venait renforcer.

De là, il contribua efficacement, de 1 heure à 3 heures, à repousser deux attaques de la brigade autrichienne Castiglione. Vers 4 heures, il se porta en avant sur le chemin de Ceresara et occupa la ferme de Colonello. Dans cette marche, les grenadiers Egloff et Gebus, « s'élançant les premiers sur une colonne ennemie, *ramenèrent 16 prisonniers* ».

Vers 6 heures, notre premier bataillon fut dépassé par la division Renault du 3ᵉ corps que le maréchal Canrobert avait envoyée au secours du général Niel. Le 1ᵉʳ bataillon du 76ᵉ cessa dès lors d'être en première ligne.

Le 3ᵉ bataillon du 76ᵉ dans la ferme de Baïte. — Notre 3ᵉ bataillon (commandant Deuber) fut chargé d'aller occuper la ferme de Baïte d'où la brigade O'Farell avait chassé l'ennemi. Il avait ordre de se maintenir à tout prix dans la ferme qui allait être assaillie par la brigade autrichienne Benedeck.

Nos soldats s'établirent solidement dans le petit bois qui couvre la ferme à l'Est. Vers une heure et demie, ils sont attaqués par des masses compactes. Le commandant Deuber fait mettre la baïonnette au canon et ordonne la charge.

Nos troupiers s'élancent avec une ardeur magnifique. Pendant la lutte, les fusiliers Roy et Deganderie entourés d'Autrichiens se firent remarquer par leur courage et leur sang-froid. Non seulement ils ne se rendirent pas, mais ils firent eux-mêmes plusieurs prisonniers. Ils les ramenaient, lorsque Deganderie aperçut un tirailleur ennemi qui ajustait un officier à bout portant. Notre intrépide soldat se jette sur l'Autrichien et le tue d'un coup de baïonnette, sauvant ainsi son officier. Des traits de ce genre se produisaient sur tous les points du champ de bataille et nous voudrions pouvoir les citer tous; mais nos vaillants troupiers, héros sans le savoir, accomplissaient leurs actes de bravoure quand l'occasion se présentait et ne s'en vantaient pas. Les comptes rendus des officiers ont seuls permis de retrouver les noms de quelques-uns de ces braves gens.



Notre 3e bataillon reçut encore plusieurs assauts du même genre et les repoussa avec le même entrain.

Enfin vers 7 heures, les Autrichiens, renonçant définitivement à attaquer de ce côté, se retirèrent en laissant entre nos mains de nombreux prisonniers.

Le 2e bataillon du 76e à la ferme de Casa-Nova. — Le 2e bataillon du 76e (commandant Turnier) resta le dernier en réserve près du général Niel sur le chemin de Médole à Cavriana. Bien qu'en deuxième ligne, il était néanmoins atteint par les projectiles ennemis qui mirent plusieurs hommes hors de combat. Dans cette vaste plaine, il n'y avait aucun obstacle derrière lequel on pût s'abriter. Les chevaux du commandant et de l'adjudant-major furent tués par un boulet. Le général Niel se décida, vers 4 heures, à engager le bataillon.

L'empereur d'Autriche venait d'ordonner à sa 1re armée de tenter un dernier effort dans la direction de la grand'route de Guidizzolo à Castiglione. La ferme de Casa-Nova, située à 400 mètres au sud de la route, était défendue à ce moment par une section du génie et le 6e bataillon de chasseurs. C'est sur ce point que fut envoyé le commandant Turnier.

Les défenseurs de Casa-Nova avaient accueilli les masses autrichiennes par un feu meurtrier; mais déjà la brigade Greschke, conduite par le prince Windisch-Grœtz, s'était avancée jusque sous les murs de la ferme, et une partie du 35e régiment d'infanterie autrichienne (comte Khevenhuller) avait pénétré dans les premières maisons.



Le drapeau du 76e a Solférino.
Statuette de E. Moreau, engagé conditionnel au 76e (1888).
Nota. — La hampe du drapeau devrait être surmontée de l'aigle.

Le commandant Turnier, à la tête du 2e bataillon du 76e formé en colonne serrée par divisions, se précipita sur les assaillants, la baïonnette basse.

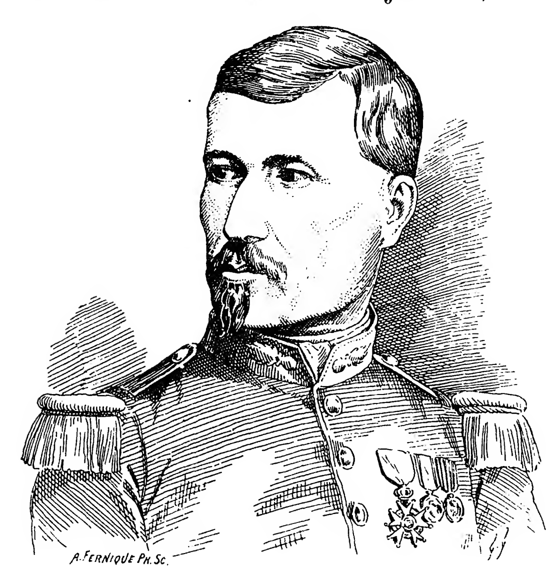
Nos soldats abordèrent le 35e autrichien dans le petit bois qui longe la ferme au sud, et, malgré la supériorité numérique de l'ennemi, l'obligèrent à la retraite, après lui avoir fait perdre beaucoup de monde [1].

Dans cette attaque, le drapeau du 76e, marchant déployé avec le 2e bataillon, fut un instant menacé. Le porte-drapeau Groffal et le sergent Perret, un ancien du 1er Léger, méritèrent une citation pour l'énergie avec laquelle ils le défendirent.

1. Le prince Windisch-Grœtz, qui s'était mis en personne à la tête du 35e, eut d'abord son cheval tué, puis il tomba lui-même frappé de deux balles. Les Autrichiens revinrent à la charge pour emporter leur chef et brisèrent ainsi notre premier élan; mais le 2e bataillon du 76e reprit à son tour l'offensive et finit par avoir le dessus dans cette lutte opiniâtre de part et d'autre.

Prise du drapeau du 35e autrichien. — Nous étions maîtres du bois de Casa-Nova et nos soldats achevaient de chasser l'ennemi du hameau, quand le fusilier Clavel, de la 3e du 2, aperçut un lieutenant autrichien qui sortait à la hâte de la cour de la ferme en emportant un drapeau jaune. Quatre hommes accompagnaient l'officier : c'était la garde du drapeau.

Clavel n'écoutant que le cri de son cœur s'élance à la poursuite de ce groupe, de toute la vitesse de ses jambes, doublée par la proie qui l'attire. Deux des Autrichiens abandonnèrent honteusement la partie; les deux autres firent face à l'attaque du Français. Clavel étendit le premier d'un coup de feu à la tête, et renversa le second de la pointe de sa baïonnette.



LE SOLDAT CLAVEL.

Le lieutenant autrichien, surpris par la prompte apparition de notre soldat, n'avait pas eu le temps de retirer son revolver de sa gaine; son sabre était encore au fourreau, quand Clavel saisit la hampe de l'étendard du 35e régiment d'infanterie autrichienne. « Grâce pour le drapeau! » balbutie l'officier affolé en se débattant d'instinct pour défendre le dépôt sacré dont il a la garde.

Clavel ne lâche pas prise, mais il fait un faux mouvement et tombe à la renverse.... Quelques Autrichiens ont vu ce qui se passe et accourent au plus vite vers les deux hommes. Notre brave soldat va payer de sa vie son acte d'audace, quand son camarade, le fusilier Allègre, de la même compagnie, arrive à son aide. L'officier autrichien renonce à la lutte. Il était temps.

Clavel et Allègre rentrèrent dans nos lignes en rapportant victorieusement le précieux trophée[1]. Deux tableaux, exposés dans la salle d'honneur du 76e, rappellent ce glorieux épisode.

1. Le drapeau du 35e d'infanterie autrichienne a été envoyé aux Invalides, où il figure dans l'église, côté ouest. L'épisode de la prise du drapeau du 35e autrichien, par les soldats Clavel et Allègre, a été raconté par plusieurs historiens et de diverses façons. Le récit que nous donnons ci-dessus est la fidèle reproduction de la narration que nous a faite Clavel lui-même avec une grande simplicité. « En rejoignant le régiment, nous dit Clavel, j'étais poursuivi par plusieurs Autrichiens. Le drapeau autrichien me gênait pour courir et une bretelle de mon sac qui s'était cassée, retardait encore ma course. Pour rien au monde je n'aurais lâché le drapeau. Je laissai alors tomber mon sac qui fut perdu. Eh bien! voyez comme on a été bon pour moi, ajoutait-il dans un charmant mélange de discipline et de naïve modestie : *mon capitaine ne m'a pas puni.* »

Clavel Jean-Baptiste, né à Saint-Etienne de Lugaray (Ardèche), le 23 juin 1835, célébrait dignement à Solférino le 24e anniversaire de sa naissance et la fête de son patron (24 juin, la Saint-Jean). Il était le plus jeune de sept enfants. A trois ans, il perdit son père; sa mère mourut cinq ans après. Orphelin à l'âge de huit ans, il fut recueilli par son second frère, Victor, qui le plaça comme pâtre, chez M. Barbus, propriétaire à Saint-Maurice de Vausignan (Gard). Notre futur héros passa donc sa jeunesse dans les montagnes avec les moutons et les chèvres. Il tira au sort le numéro 47 et fut incorporé, le 26 avril 1856, au 76e, à la 3e du second. Il était aimé de ses chefs et des

Le soldat Clavel, du 76e, s'empare du drapeau du 35e régiment d'infanterie autrichienne.

Tableau de Ch. Perdrielle, engagé conditionnel au 76e — 1885.
(Reprod. photog. de L. Périssé, sous-lieut. de réserve au 76e.)

Tableau de E. Planchon mentionné au Salon de 1887 et offert à la Salle d'honneur du Régiment par M. le Ministre de la Guerre.
(Reproduction photographique de L. Périssé, sous-lieut. de réserve au 76e.)

Fin de la journée. — Le 2e bataillon se maintint dans le hameau de Casa-Nova jusqu'à la fin de la journée.

Vers huit heures, la fusillade cessa. « Un violent orage, précédé d'un tourbillon de poussière qui nous plongea dans l'obscurité, dit le général Niel dans son rapport, vint mettre fin à cette terrible lutte et le 4e corps prit ses bivouacs sur un champ de bataille qu'il avait glorieusement conquis. »

Pertes du 76e. — Les pertes éprouvées par le régiment, dans la mémorable journée du 24 juin, sont de 45 tués ou morts des suites de leurs blessures, et de 63 blessés, soit en tout 108 hommes atteints.

Dans ce nombre il faut comprendre le capitaine-adjudant-major Chapt, qui succomba le 30 juin, le capitaine Gomeret, qui fut décoré le 25 et mourut le lendemain à l'ambulance de Médole, les capitaines de Chapuiset, Petit et Dudon et le sous-lieutenant Jolyot qui furent seulement blessés.

Récompenses. — Par décret du 25 juin, dit l'ordre du régiment daté de Valeggio, le 13 juillet 1859 [1], que nous reproduisons in extenso, l'Empereur a promu ou nommé dans la Légion d'honneur, les officiers, sous-officiers et soldats qui ont été signalés pour leur belle conduite à la bataille de Solférino et dont les noms suivent :

Au grade d'*Officier* : M. DE JOUANNET D'ESGRIGNY D'HERVILLE.

Au grade de *Chevalier* : MM. PETIT, GOMERET, DUDON, VOISIN, WALLERAND et SAMSON, capitaines; TISON, aide-major; CATTIER, sous-lieutenant, et CLAVEL, fusilier.

Par décret du même jour, l'Empereur a conféré la médaille militaire aux militaires dont les noms suivent :

JEAN Victor et MARCEL Pierre, sergents; REY Pierre, LANGLOIS Louis et PERROT Adolphe, caporaux; BLANOT Antoine, LECOÏT Jean-Marie-Louis et JOFFRÉ Joseph, voltigeurs; MORTELETTE Henry-Charles, FORGES Annet, DUMAZET Germain, REYMOND Jean-Pierre, BONNET Germain, PRÉBOT Jean, CLÉMENT Jean-Baptiste, CHIPAUX Joseph, COUSSI Robert, LEJEUNE Jean-Baptiste et ALLÈGRE, fusiliers.

Parmi ces récompenses, il en est une qui s'adresse à tout le régiment : elle est le prix de son dévouement et sera dans l'avenir comme aujourd'hui l'orgueil de tous ses membres. Cet insigne honneur de porter la Croix d'honneur au drapeau [2] est pour le 76e et pour chacun de nous un nouvel engagement de fidélité à l'Empereur et au drapeau, un nouveau serment de le défendre jusqu'à la mort, un nouveau gage de courage du Régiment devant l'ennemi, de sa discipline partout. Si noblesse oblige, c'est assurément celle-là.

Signé : DE CAUSSADE.

camarades, comme un bon soldat, très discipliné, plein d'entrain et de bonne humeur; mais son instruction première, qui naturellement laissait beaucoup à désirer, ne lui avait pas permis d'être nommé caporal. Le colonel de Caussade l'obligea à accepter les galons de laine en juillet 1859. Il portait alors la croix de la Légion d'honneur qu'il avait bien gagnée.

Clavel fut renvoyé dans ses foyers en avril 1862 et libéré du service le 31 décembre de la même année. Il se retira à Lyon où il travailla avec son frère, comme tulliste, pendant trois ans. Il fut ensuite nommé facteur aux environs de Lyon; mais une chute grave le mit dans l'impossibilité de continuer son service. Il obtint alors, après un séjour de trois mois à l'Hôtel-Dieu, un bureau de tabac de 1200 francs, dans le quartier de la Mouche, à Lyon, chemin de la Vitriolerie, 23.

C'est là qu'il habite et que, nous l'espérons bien, il vivra encore longtemps, entouré de considération et de sympathie.

1. La copie de ce précieux document nous a été donnée par M. le lieutenant de Grossouvre, dont le père était capitaine au 76e, en 1859.

2. L'armée française compte actuellement 9 drapeaux ou étendards décorés : ce sont ceux des 51e, 57e, 76e et 99e de ligne, celui des chasseurs à pied, ceux des 2e et 3e Zouaves, celui du 3e Tirailleurs et celui du 1er Chasseurs d'Afrique.

A la liste donnée dans l'ordre du régiment ci-dessus nous devons joindre le nom du colonel de Caussade qui fut promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur, le 13 août 1859, le commandant Turnier et le capitaine de Chapuiset qui furent promus peu après officiers de la Légion d'honneur et le sergent Perret qui avait reçu la médaille militaire par décret du 13 juin.

Nous ajouterons encore à ces noms ceux du médecin-major Besnard, de l'adjudant Balossier, des sergents Heurtebise, Pralon, Serpette et Lamy et enfin du fusilier Rauh qui, indépendamment des citations que nous avons faites dans le cours du récit, ont mérité une mention spéciale.

V. — Fin de la guerre. — Corps d'occupation.

Paix de Villafranca. — Les Autrichiens s'étaient retirés derrière le Mincio et se préparaient à défendre le fameux quadrilatère de la Vénétie.

Le 25, le 4e corps campa sur le champ de bataille; le lendemain, il se reporta à Volta et le jour suivant à Borghetto où il se reposa jusqu'au 30.

Le 1er juillet, l'armée française franchit à son tour le Mincio, pendant que le 1er corps investissait Peschiera. Le 76e franchit la rivière au pont de Borghetto, et alla avec tout le 4e corps s'établir à Custozza. Le 2, le maréchal Niel s'avança jusqu'à Somma-Campagna. Le 76e était à une portée de fusil de l'ennemi; mais les Autrichiens n'étaient pas disposés à attaquer. Néanmoins, l'Empereur trouvant le 4e corps trop aventuré, le rappela, le soir même, à Olisi.

Le 3 au matin, le 76e, après avoir marché encore toute la nuit, arriva à Fontana-Fredda. Là il apprit, le 7, vers une heure, qu'un armistice était signé. Le 12, la paix de Villafranca termina la guerre.

La croix de la Légion d'honneur est remise au drapeau du 76e. — Dès le lendemain de la signature de la paix, l'armée française repassa le Mincio. La division de Failly coucha à Valeggio où elle séjourna jusqu'au 17 juillet. Elle campa le 18 à Guidizzolo, le 19 et le 20 à Acqua-Fredda, le 21 à Savone, le 22 à Robecco et le 24 à Crémone, sur le Pô. Le régiment fut caserné dans les quartiers de la ville, à l'exception de cinq compagnies qui bivouaquèrent sur les boulevards. La division séjourna à Crémone jusqu'au 31 juillet.

Une imposante cérémonie eut lieu, ce jour-là, sur la place d'armes (Piazza d'Armi). En exécution du décret du 25 juin, le général de Failly fixa au sommet de la hampe du drapeau du 76e *la croix de la Légion d'honneur*. A sept heures du matin, toute la division prit les armes et forma le carré, les troupes faisant face à l'intérieur. Les drapeaux de tous les régiments avec les gardes furent disposés sur une ligne au milieu du carré; puis le général s'avança :



« Soldats, s'écria-t-il d'une voix haute, l'Empereur a dit : *le 4e corps s'est couvert de gloire à Solférino*. A de telles paroles je n'ai rien à ajouter; vous vous êtes montrés les dignes fils de ceux qui ont combattu à Montebello, à Lonato, à Castiglione. Comme eux vous pourrez dire aussi : j'étais de l'armée d'Italie! » Puis se tournant vers notre régiment : « Soldats du 76e, reprit-il avec émotion, vous êtes du petit nombre de ceux qui ont eu le bonheur d'arracher un drapeau à l'ennemi. Si la guerre se renouvelle, je m'estimerai heureux d'être appelé à vous commander de nouveau. Avec des soldats tels que vous, dont le drapeau vient d'être décoré du signe de l'honneur, nous serons toujours invincibles! »

La division défila devant le drapeau décoré du 76e auquel les officiers supérieurs et les drapeaux des autres régiments rendirent les honneurs.

Au corps d'occupation. — L'armée d'Italie commencait à se diriger vers la France. Le 76e fit partie du corps d'occupation qui devait rester en Italie, pour assurer par sa présence l'exécution du traité.

Le 1er août, le régiment se rendit à Plaisance par Pizzighetone. Il y fut caserné, le 3, à son arrivée, dans le collège et dans le couvent de San-Augustino. Le 76e occupa ces mêmes quartiers pendant huit mois, à l'exception du 3e bataillon (commandant Deshorties) qui fut détaché à Codogno, du 24 septembre 1859 au 26 mars 1860.

Pendant son séjour à Plaisance, le 76e, en souvenir de la campagne, reçut du roi Victor-Emmanuel les décorations suivantes :

Le colonel de Caussade et le lieutenant-colonel Ganteaume furent nommés officiers de l'ordre militaire de Savoie. Le capitaine Reymond et le lieutenant Jolyot, chevaliers des Saints-Maurice-et-Lazare.

Les 13, 14 et 15 avril 1860, nos bataillons, se suivant à un jour d'intervalle, montèrent en chemin de fer pour se rendre à Gènes. L'ordre de rentrer en France était enfin arrivé. De Gênes, le 76e gagna Nice par étapes, en passant par la belle et curieuse route de la Corniche.

En mettant le pied sur le sol français, nos soldats sentirent battre leurs cœurs. Il y avait près d'un an qu'ils étaient partis. L'accueil qui leur fut fait mérite d'être conté. Ces récits-là font vibrer la fibre patriotique, et nous, Français, nous aimons cela, même les plus sceptiques, quoi qu'on en dise!

VI. — Rentrée en France.

Itinéraire. — Le 76e, après un court séjour à Nice, devait se rendre à Nantes, pour y tenir garnison. Le 1er bataillon se mit en route le 24 avril; le 2e, le 26; le 3e, le 5 mai seulement.

Ce fut pour nos fiers bataillons une longue marche triomphale d'un bout à l'autre de la France, qu'ils traversèrent au milieu des acclamations de la foule et des réjouissances publiques.

Petit pioupiou,
Bonhomme d'un sou,
Qu'apportes-tu d'Italie?
J'apporte à ma patrie
Des drapeaux
En lambeaux!

C'était le refrain en vogue; on le chantait partout sur le passage de nos soldats et il faut convenir qu'il était d'à-propos pour le 76e qui avait pris un drapeau aux Autrichiens et dont le drapeau, criblé de balles dans le bois de Casa-Nova, avait été un instant entouré d'ennemis.

On traversa ainsi Grasse, Digne, Montauban, Montélimar, Valence, Saint-Étienne, Roanne, la Palisse, Montluçon, Guéret, Poitiers, Parthenay, Bressuire, Châtillon, Tiffanges, Clisson.

Arrivée à Nantes. — Le 1er bataillon fit son entrée à Nantes le 11 juin; le 2e bataillon, le 13; et le 3e, le 22.

Une brochure spéciale a été imprimée par ordre de la municipalité de Nantes, pour perpétuer le souvenir de l'arrivée du 76e dans cette ville en 1860 [1]. Nous empruntons à cette brochure les détails qui suivent.

Le 76e a été reçu à l'entrée de la ville par le général de division de la Motte-rouge. Une foule immense s'était portée au-devant des vainqueurs de Solférino. « L'émotion était vive, dit *l'Union bretonne* du 11 juin 1860, en contemplant ce drapeau troué par les balles ennemies, qui porte pour l'honneur du régiment l'étoile que lui a décernée l'Empereur... »

Première fête du régiment. — Le dernier bataillon du 76e venait d'arriver à Nantes et, au touchant anniversaire du 24 juin, une fête de 2 jours fut décidée pour le 23 et le 24.

Le samedi 23, au matin, un service funèbre « a été célébré dans la cathédrale, en l'honneur des soldats morts à Solférino. Cette cérémonie était due à l'initiative du 76e. Un magnifique catafalque surmonté d'une Gloire avait été élevé dans la grande nef. Le drapeau du 76e, troué par la mitraille autrichienne, était porté devant le catafalque. Une des nefs était réservée aux dames [2]. »

Le 23 au soir, « un punch a été offert au 76e de ligne pour solenniser sa venue parmi nous et fêter en même temps la bataille.... La salle de la Bourse où a eu

1. Cette brochure a pour titre : *Réception du 76e de ligne à Nantes.* Elle a été publiée dans cette ville chez Merson, 3, rue Notre-Dame, et porte à sa première page : « *imprimée par ordre de la mairie de Nantes* ». Cette curieuse brochure nous a été communiquée par M. le lieutenant de Grossouvre, du 76e.

2. Brochure précitée : extrait de *l'Union bretonne* du 23 juin 1860.

lieu la réunion avait été transformée et décorée à cet effet. Le 76ᵉ était représenté à la fête par tous ses officiers et par une députation de cinquante sous-officiers et soldats, tous blessés pendant le combat ou décorés après la victoire.

« Les honneurs de la fête étaient faits par M. le sénateur, maire de la ville. » On comptait parmi les invités les généraux de la Motterouge, de Berthier, Neumayer et Thouvenin.

« Le Maire a porté le 1ᵉʳ toast à l'Empereur; M. l'adjoint Cuissart a porté ensuite un toast au 76ᵉ. Le colonel de Caussade a répondu :

Monsieur le Sénateur, Messieurs,

En arrivant dans une ville réputée hospitalière et sympathique à l'armée, nous comptions assurément sur un accueil bienveillant; mais nos espérances sont bien largement dépassées.

Vous avez voulu fêter magnifiquement l'arrivée parmi vous d'un des régiments de l'armée d'Italie. Déjà, vous étiez venus mêler vos regrets aux nôtres, à l'heure des précieux souvenirs. Aussi le 76ᵉ, dont je suis heureux d'être l'organe, vous adresse-t-il l'expression de sa plus profonde reconnaissance.

Oui, messieurs, nous sommes fiers d'être l'occasion de semblables manifestations....

Nous ne saurions nous y tromper, messieurs, pour qui sont ces ovations, si ce n'est pour le drapeau qui fait l'orgueil du 76ᵉ et qui doit une glorieuse distinction à une haute et féconde conception?

Cette population empressée et ces maisons pavoisées sur la route d'un régiment; ces fleurs si gracieusement répandues sur son passage; ces vieux soldats émus devant leurs jeunes successeurs; ces généraux, vaillants et dignes chefs des colonnes de Magenta et de Solférino qui viennent, à son entrée, accueillir un drapeau, ce noble magistrat, élevé aux dignités par de longs et éminents services, qui vient, avec les dignes conseillers d'une grande cité, nous tendre cordialement la main; tout cela n'est pas seulement pour nous un objet de vive reconnaissance; tout cela a un sens délicat et profond.

C'est que le cœur français possède une corde qui vibre au contact des pensées généreuses; c'est que l'institution des aigles décorées est une de ces pensées fécondes, françaises, napoléoniennes s'il en fut.

Certes, tous les corps de l'armée sont prêts à verser leur sang pour l'Empereur et pour la Patrie. Mais quelle émulation animera un régiment honoré d'une si précieuse récompense! Avec quelle confiance il combattra sous ce signe qui présage la victoire, et qui est au moins un engagement de mourir et de ne pas se rendre!... »

Des applaudissements prolongés ont accueilli ces paroles loyales et généreuses, dit le journal *l'Union bretonne*.

M. Henri Chevreau, conseiller d'État, a pris ensuite la parole avec une grande éloquence. Nous citerons seulement ce passage de son discours :

Messieurs, vous comprendrez mon émotion, car moi je comprenais la vôtre tout à l'heure, quand votre Colonel vous parlait de votre drapeau, quand il vous rappelait cette croix donnée par l'Empereur, je lisais sur vos visages une mâle animation. Moi aussi, messieurs, j'écoutais avidement ses nobles paroles; moi aussi, je partageais vos pensées. Dimanche, pendant le *Te Deum*, il était devant moi, ce glorieux drapeau : j'y comptais les trous des balles qui en ont fait un lambeau; j'y regardais avec attendrissement ce mince ruban rouge et cette petite croix qui pendent au cou de votre aigle et je me disais que c'est

vraiment une grande et touchante pensée d'avoir associé ces deux symboles, la croix et le drapeau; l'un qui représente la patrie, l'autre qui est le signe de l'honneur. Avec quelle fierté vous devez le voir flotter devant vous ce drapeau victorieux! Et la croix, ne vous semble-t-il pas qu'elle est plus enviable encore depuis qu'elle marche devant vous, depuis que vous vous groupez autour d'elle? Ne sentez-vous pas, je vous le demande, une plus ardente ambition de la faire descendre du sommet de votre drapeau sur vos poitrines?

Pour nous, messieurs, qui n'avons pas l'honneur de porter votre uniforme, savez-vous pourquoi nous sommes si fiers de ce ruban rouge? C'est que vous le conduisez au feu, c'est que la couleur en est faite avec les gouttes de votre sang, c'est qu'il récompense vos grandes actions, et que, portant le même signe que vous, nous pouvons parfois nourrir cette espérance, ou plutôt nous bercer de cette illusion, que nos services sont égaux aux vôtres...

Le souvenir de la fête ne s'est pas effacé. — Après un dernier toast de M. le général de la Motterouge, la réunion du 23 a pris fin.

Le 24, le général de la Motterouge a réuni à sa table les autorités de la ville de Nantes et une députation d'officiers de tous grades du 76e. La soirée a été passée chez le général de Berthier.

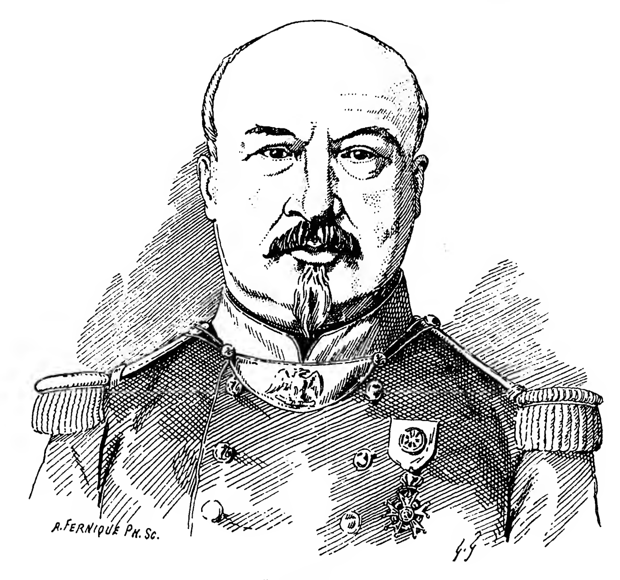
Les années suivantes, on ne fêta pas le 24 juin; mais le souvenir n'en était pas moins gravé dans les cœurs. L'année terrible viendra avec ses deuils et ses désastres... et 20 ans après la guerre contre l'Allemagne, 30 ans après la première fête de l'anniversaire de Solférino, le jeune 76e se souviendra.

CHAPITRE III

EN FRANCE DE 1860 A 1870

I. — Garnisons.

Colonels. — Le colonel de Caussade ne tarda pas à recevoir la récompense de ses brillants services : le 14 août 1860, il fut promu général de brigade. Le colonel Lebreton fut placé à la tête du 76e, par décret du même jour, et conserva le commandement du régiment jusqu'au 3 juin 1865.



JACQUEMET.

Après lui, le colonel Jacquemet commanda du 7 juin 1865 au 19 décembre 1868. Le colonel Brice [1] prit après lui le commandement du 76e qu'il conduisit au feu en 1870.

Sous la sage direction de ces chefs habiles, le 76e continua à se faire remarquer par sa belle tenue et son esprit de corps dans les différentes garnisons qu'il occupa de 1860 à 1870 en Bretagne, dans l'Est et dans le midi de la France.

A Nantes. — Le 76e tint garnison à Nantes jusqu'en avril 1863.

Il resta réuni dans cette ville jusqu'au 28 janvier 1861. A cette date, la 1re du

1. Le portrait du colonel Brice est au chapitre IV, p. 630.

1re fut détachée à Ancenis. Le 1er janvier 1861, en exécution du décret impérial du 18 décembre 1860, le 4e bataillon est réduit à 10 anciens soldats par compagnie et constitue le dépôt sous les ordres du major. Les 3 autres bataillons sont réduits à 6 compagnies dont une de grenadiers et une de voltigeurs. Le dépôt et chacun des trois bataillons comptent en sus de leurs 6 compagnies, une section de la compagnie hors-rang.

Du 2 février au 1er mai 1861, le dépôt instruit pour la 1re fois les jeunes soldats de la 2e portion de la classe 1859 (contingent de la Loire-Inférieure), et depuis lors, chaque année, l'instruction de la 2e portion occupe les cadres du dépôt, pendant les trois derniers mois de l'année.

Le 4 mai 1861, le 1er bataillon est détaché à Belle-Isle-en-Mer avec 2 compagnies à Port-Louis, à l'entrée du Scorf, et une section au fort Penthièvre dans la presqu'île de Quiberon. Le bataillon entier rentre ensuite à Nantes dans le courant d'octobre.

Au retour du 1er bataillon à Nantes, le 2e bataillon envoie sa 1re compagnie et une section de la 2e à Ancenis. Le 1er avril 1862, le 2e bataillon entier est détaché à Angers, d'où il envoie, le 8 du même mois, sa 3e compagnie à Saumur.

En août de la même année, le 1er bataillon relève le 2e à Angers et à Saumur.

A Mézières. — En mars 1863, le 76e reçut la destination de Mézières. Le dépôt et la compagnie hors-rang se rendirent dans leur nouvelle garnison, les 2 et 13 avril, par le chemin de fer. Les 3 bataillons actifs quittèrent Nantes les 4 et 5 mai, et se dirigèrent d'abord par étapes sur le camp de Châlons par Tours, Blois, Orléans, Fontainebleau, Montereau et Epernay. Ils arrivèrent au camp les 30 et 31 mai, et firent partie de la 1re brigade (général Alton) de la 3e division (général Janin) du corps réuni au camp sous le commandement du maréchal Baraguey d'Hilliers, l'ancien colonel du 1er Léger. Le camp fut levé le 1er septembre.

Les 5 et 6 du même mois, le régiment se mit en marche sur Mézières. Il détacha sur sa route le 3e bataillon à Reims et le 2e à Sedan.

En mai 1864, le 17, la 4e du 2 fut envoyée à Guise; et le 27, la 1re du 3, à Laon.

A Verdun. — En avril 1865, nouveau déplacement pour tout le régiment : l'état-major, le dépôt et deux bataillons se rendent à Verdun; l'autre bataillon est détaché à Montmédy (4 compagnies) et Longwy (2 compagnies).

Les détachements sont fournis successivement par chaque bataillon de 6 en 6 mois (1er octobre, 1er avril) en commençant par le 1er bataillon.

A Avignon. — En septembre 1867, le régiment est envoyé à Avignon : les bataillons actifs partent de Verdun, Montmédy et Longwy, les 3 et 4 septembre, par Commercy, Neufchâteau, Auxonne, Mâcon, Lyon, Vienne, Valence, Montélimar et Orange; la compagnie hors-rang se met en route le 5 octobre, et le dépôt, le 15. Le 29 octobre, le régiment entier était arrivé à destination.

Le 10 février 1868, le 1er bataillon est détaché en Corse; il s'embarque à Marseille et entre, le 15, dans le port d'Ajaccio. Il est relevé par le 2e bataillon, le 1er avril 1869.

Le 19 avril 1870, le 2e bataillon s'embarque pour la France. Le 24, il avait rejoint à Avignon le gros du régiment : nos bataillons devaient partir, le mois suivant, pour le camp de Châlons.

Camp de Châlons. — Le 76e fut transporté au camp, le 28 mai, par les voies ferrées. Il y fit partie de la 2e brigade (général Jolivet) de la 1re division (général Vergé) du corps d'instruction dont le général Frossard, aide de camp de l'Empereur, prit le commandement le 1er juin.

C'est là que se trouvait le régiment formé, endivisionné, prêt à partir en campagne au premier signal, quand la guerre fut déclarée à la Prusse.

Avant d'aborder le récit de cette malheureuse guerre, nous allons passer en revue les modifications apportées à la tenue et à l'armement pendant cette période de dix ans, de 1860 à 1870. Nous signalerons ensuite les actes de courage accomplis pendant la même période par les enfants du régiment et les récompenses que le 76e a obtenues.

II. — Uniforme et armement.

Tenue de 1860. — L'uniforme a subi en 1860 et en 1867 deux transformations principales :

Un habit de 1re et de 2e tenue remplace la tunique et la veste.

Cet habit n'est autre chose qu'une tunique très écourtée et fendue sur les côtés. Il est du même drap bleu foncé que la tunique abandonnée; il se boutonne comme elle, droit sur la poitrine au moyen de neuf gros boutons du modèle en service. Son collet est jonquille et fermé sur le devant par une agrafe, les extrémités se rejoignent en forme d'accolade. Le cou est ainsi plus dégagé. L'habit est orné d'épaulettes écarlates pour les grenadiers, jonquille pour les voltigeurs et vertes avec tournantes écarlates pour les compagnies du centre.

La capote en drap gris de fer bleuté, croisant sur la poitrine au moyen de quatre gros boutons, se porte, soit roulée sur le sac dont elle encadre la partie supérieure et les deux côtés, soit par-dessus l'habit.

Le pantalon en drap garance et sans passepoils est élargi. C'est le modèle dit à quatre plis. Pendant les marches, il doit être retroussé en dedans au-dessus d'une jambière en peau de mouton fauve qui entoure la jambe sous le genou, dessine le mollet et s'appuie sur la cheville du pied par-dessus la guêtre blanche. En 1861, un nouveau modèle dit à vingt-quatre plis et de même couleur fut



adopté dans le but de laisser aux jambes plus de liberté. Le nouveau pantalon, plus large encore que le précédent, se boutonne toujours sur la jambière et retombe à peu près à mi-jambe à environ 28 centimètres de terre.

La coiffure de petite tenue est le bonnet de police dit à soufflet. Le corps du bonnet est garance ; les rabats sont bleu foncé. Le corps et les rabats sont bordés de passepoils jonquille. Le bonnet porte un gland jonquille suspendu à la pointe du devant.

Le schako est entièrement en cuir, corps, garnitures, jugulaire et visière carrée. Il porte sur le devant une plaque de cuivre en forme d'aigle avec numéro du régiment. Il est surmonté, dans la tenue du jour, d'un pompon de couleur différente suivant les bataillons : bleu, rouge, jaune ou vert. Ce pompon est remplacé dans la grande tenue par une aigrette en crin (*un petit pinceau*, comme disaient malicieusement les troupiers). L'aigrette est blanche pour l'état-major, écarlate pour les grenadiers, jonquille pour les voltigeurs, verte pour les compagnies du centre et bleu foncé pour la compagnie hors-rang.

Tenue de 1867 et 1868. — En 1867, on revint à la tunique; ce nouveau vêtement à peu près semblable à celui qui avait été abandonné, sept ans auparavant, s'en distinguait par des revers croisés sur la poitrine et permettant de boutonner l'effet soit à droite, soit à gauche à l'aide de deux rangées de 7 boutons de cuivre, du modèle en service. La nouvelle tunique eut, comme l'habit, le collet et le passepoil jonquille. Chaque homme reçut deux tuniques : une de première tenue et une de deuxième tenue. En 1868, la veste fut rétablie comme effet de deuxième tenue pour les caporaux et les soldats seulement. Les sous-officiers conservèrent la 2e tunique.

La tunique reçut d'abord les mêmes épaulettes que l'habit de 1860, c'est-à-dire : écarlates, jonquilles ou vertes. En 1868, à la suppression des compagnies d'élite, il n'y eut plus en service que des épaulettes écarlates.

La capote en drap gris de fer bleuté avec collet en drap du fond, munie de pattes garance, fut également croisée sur la poitrine au moyen de 6 gros boutons.

Le pantalon garance reprit la coupe ordinaire, tombant droit sur le cou-de-pied sans y former de pli.

Le bonnet de police est remplacé par un képi, composé : 1° d'un turban en drap garance replié à la partie supérieure et fermé par un cercle de même étoffe; 2° d'un bandeau en drap bleu foncé portant sur le devant le numéro du régiment découpé en drap jonquille; 3° d'une visière carrée en cuir. Quatre lisérés recouvrant les coutures du turban relient le turban au fond.

Le schako en cuir est remplacé par un schako de forme analogue, mais plus bas et établi en drap garance avec bandeau et cordonnets bleu foncé, numéros jonquille et jugulaire en cuir. Ce schako, qui n'était autre chose qu'un képi rigide,

était orné sur le devant à sa partie supérieure d'un pompon composé d'une petite sphère en bois recouverte de drap et surmontée elle-même d'une flamme en chardon de laine également sphérique, mais d'un diamètre double de celui de la sphère inférieure. La flamme du pompon est écarlate pour les grenadiers, jonquille pour les voltigeurs, verte pour les compagnies du centre et la compagnie hors-rang, mi-partie écarlate et blanche pour l'état-major. La sphère inférieure est bleu foncé pour le 1[er] bataillon, garance pour le 2[e], jonquille pour le 3[e] et verte pour la compagnie hors-rang. Elle porte sur le devant, le numéro de la compagnie du centre (aucune indication pour les compagnies d'élite qui se distinguent par la couleur de la flamme).

Armement. — En 1867, fut mis en service le fusil modèle 1866, dit à aiguille, construit par M. Chassepot, arme se chargeant par la culasse, du système à verrou, tirant une cartouche de 11 millimètres à enveloppe combustible. C'est avec le fusil modèle 1866 que notre infanterie a fait la campagne de 1870.

Cette arme, qui constitua un grand progrès dans notre armement par la rapidité et la précision de son tir, était munie d'un sabre-baïonnette destiné à remplacer à la fois la baïonnette à douille et le sabre dit coupe-choux des compagnies d'élite. Un porte-sabre de cuir noir en forme d'Y suspendit le sabre au côté gauche du ceinturon.

Les hommes de troupe reçurent en sus de la giberne portée sur la fesse, une poche à cartouches en forte toile teintée en noir et portée au ceinturon, à droite de la plaque. Cette cartouchière devait faciliter la rapidité du tir et permettre le transport d'un plus grand nombre de cartouches en vue d'une consommation plus grande.

III. — Actes de courage et de dévouement.

Sauvetages. — Le 13 juillet 1861, le voltigeur Schœvœbel passait près de la porte nord de la citadelle de Belle-Isle, au moment d'une violente tempête, lorsqu'il vit deux petites filles de six et huit ans surprises par le vent sur le pont extérieur et entraînées vers un fossé de 6 mètres de profondeur. Il s'élance aussitôt au risque d'être entraîné lui-même et est assez heureux pour arrêter la plus âgée avant la chute qu'elle allait faire. La plus jeune tomba au pied de l'escarpe. Elle gisait sans mouvement. Schœvœbel saute dans le fossé et parvient à la rapporter vivante en gravissant, malgré la tourmente, les rochers abrupts qui ferment le fossé du côté de la mer.

Dix jours après, le 23 juillet, le voltigeur Gasser sauva la vie à un enfant de sept ans qui était tombé par imprudence dans l'arrière-bassin du port de Belle-Isle.



Le 17 septembre de la même année, le sergent-major Crolbois sauva, dans les mêmes conditions, une enfant de treize ans, dans le canal de Belle-Isle.

Le 24 juin 1863, le caporal-tambour Hubert Cher et le fusilier Louis Lépine sauvèrent un de leurs camarades qui se noyait dans la Meuse.

Le 9 août 1864, le voltigeur Domenjoux sauva deux personnes dans la Meuse à Mézières. Deux jours après, le sous-lieutenant Grégoire se précipita également dans la Meuse pour sauver un jeune homme.

Enfin le 19 juin 1865, le fusilier Lagot sauva dans la Meuse un habitant de Verdun.

Le voltigeur Schœvœbel fut cité à l'ordre du régiment; le sergent-major Crolbois, le caporal-tambour Cher, le fusilier Lépine et le voltigeur Domenjoux obtinrent une médaille d'honneur; le sous-lieutenant Grégoire reçut une lettre de félicitation du général de division.

Incendies. — En 1862, le maire de Nantes adressa au colonel Lebreton une lettre de remerciements, pour le concours efficace et dévoué que le 76ᵉ avait prêté à la population dans trois incendies.

Le 12 février 1865, le fourrier Sauvanet se fit remarquer dans un grand incendie à Mézières.

Dans la nuit du 16 au 17 février, le sergent-major Perret, déjà cité deux fois pour son courage en 1852 et en 1859, se distingua de nouveau dans l'incendie de l'arsenal de Mézières. Le tambour Roche et le fusilier Panier se firent aussi remarquer dans le même sinistre.

Le 20 janvier 1867, le sergent Augustin se trouvait en permission à Caen, lorsqu'un incendie éclata. Une jeune fille, cernée par les flammes au 4ᵉ étage de la maison, jetait par la fenêtre des appels désespérés. Augustin, s'accrochant au mur des pieds et des mains, grimpa à l'aide des corniches et des ornements de la façade et parvint ainsi, au milieu de la fumée, et sans échelle ni corde, jusqu'au 4ᵉ étage, à la fenêtre de la jeune fille, au moment où celle-ci folle de terreur allait se précipiter dans la rue. Le hardi et agile sous-officier la saisit, l'emporte par l'escalier à travers les flammes et les décombres et la dépose, saine et sauve, dans la rue, aux applaudissements de la foule. Augustin avait les vêtements et la figure brûlés et il s'était blessé à la main en faisant une chute. Bravo, bravo, sergent Augustin! vous avez bien mérité de l'humanité.

Le fourrier Sauvanet, le tambour Roche et le fusilier Panier, furent cités à l'ordre de la division; le sergent Augustin reçut une médaille d'honneur.

Secours à un agent de la force publique. — Dans la soirée du 29 mai 1864, les sergents Soulier et Lollier, attirés par une lutte entre un malfaiteur et un sergent de ville, se portèrent rapidement au secours de l'agent qui était blessé et le dégagèrent. La conduite de ces deux sous-officiers a été mise à l'ordre du régiment.

IV. — Récompenses.

Inspections générales. — Pendant cette période de 10 ans, les inspections générales furent passées au régiment, en septembre 1860 et en août 1861, par le général Trochu; en octobre 1862, par le général de La Motterouge; en août 1863, et en septembre 1864, par le général Janin; en juillet 1865, par le général Marulaz; en octobre 1866, par le général d'Aurelles de Paladines; en août 1867, par le général Decaen; en septembre 1868, par le général Lafont de Villiers, et en juillet 1869, par le général de Noüe.

Décorations. — Nous donnons ci-dessous les noms des militaires du régiment qui ont reçu un avancement ou furent admis dans la Légion d'honneur, ainsi que ceux des hommes de troupe qui ont été décorés de la médaille militaire.

Promu *commandeur de la Légion d'honneur* :

1863. — 17 août, à la revue passée par l'Empereur au camp de Châlons, Lebreton, colonel.

Promus *officiers de la Légion d'honneur* :

1861. — 12 août, Ely, médecin-major de 2e classe.
1867. — 11 août, Chapotet, major; 26 décembre, Jacquemet, colonel.
1869. — 11 août, Gendre, chef de bataillon.

Nommés *chevaliers de la Légion d'honneur* :

1860. — 15 août, Massoulie, capitaine; 29 septembre, Henry, capitaine.
1861. — 12 août, Bourel, tambour-major; 27 décembre, Guerre, capitaine.
1862. — 12 août, Gueit, capitaine; 10 décembre, Gourier de Maisonneuve, capitaine.
1863. — 17 août, au camp de Châlons, Foléas et Reymond, capitaines; 30 décembre, Thomas, capitaine.
1864. — 13 août, Lazarotti, chef de bataillon; 26 décembre, Bertheaut, capitaine.
1865. — 14 août, Orgerie, capitaine.
1866. — 13 juillet, à l'occasion du passage à Bar-le-Duc de l'Impératrice et du Prince impérial, Bonnard, médecin-major de 1re classe, Droge et Maher, capitaines; 22 décembre, Raviot, capitaine-trésorier.
1867. — 11 août, Leboeuf et Boulenger, capitaines; 28 décembre, Charrier, capitaine.
1868. — 28 décembre, Demange, capitaine.
1869. — 11 août, Brigadel, adjudant; 15 août, à l'occasion du centenaire de Napoléon Ier, célébré à Ajaccio, Jolyot, capitaine; 24 décembre, Bapst, capitaine.

Décorés de la *médaille militaire* :

1860. — 15 août, Coney, sergent-major, Sagnardon et Louis, voltigeurs; 29 décembre, Hognon, caporal, Vasseur, voltigeur.
1861. — 1er mars, Jacob, grenadier; 12 août, Clairgaut, sergent, Loberot, fusilier; 27 décembre, Claude, sergent, Tirel, caporal-sapeur.

1862. — 12 août, Bucher, sergent, Roy, voltigeur; 10 décembre, Amen, caporal, Heude, musicien.

1863. — 17 août, au camp de Châlons, Coupé, Dadin et Gassion, sergents, Arnold, chef armurier; 30 décembre, Brochet, sergent, Milton, grenadier.

1864. — 13 août, Tretard, Eymard et Spilmann, sergents; 26 décembre, Guérard, sergent-major vaguemestre, Brunel, musicien.

1865. — 14 mars, Charpentier, sergent; 14 août, Dupré, sergent-major, Edy, caporal-tambour.

1866. — 13 juillet, au passage à Bar-le-Duc de l'Impératrice et du Prince impérial, Toupin, sergent, Simon, grenadier, Foutenaud, sapeur; 22 décembre, Barrère, sergent-major, Richer, voltigeur.

1867. — 11 août, Menuisier, caporal, Pinrutti, voltigeur; 28 décembre, Thouvignon, grenadier, Menet, voltigeur.

1868. — 28 décembre, Gasser, sergent-major, Kalch, soldat.

1869. — 11 août, Protot, sergent-major, Boinard, caporal-sapeur; 15 août, à l'occasion du centenaire de Napoléon Ier, Rauda, sergent; 24 décembre, Bernard et Claudel, sergents.

1870. — 12 mars, Walter, sergent-fourrier.

On voit par cette longue énumération que le régiment mérita sa large part dans la répartition des récompenses qui furent accordées à l'armée de 1860 à 1870.

CHAPITRE IV

GUERRE DE 1870

I. — Entrée en campagne.

Déclaration de guerre. — Déjà en 1867 la guerre avait failli éclater entre la France et la Prusse. La malencontreuse candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne mit le feu aux poudres en 1870. La Prusse se préparait à la guerre depuis 60 ans. La France la voulait, ou du moins, selon l'expression du maréchal de Moltke, « la nation française apprit de la bouche de ses représentants qu'elle voulait la guerre avec l'Allemagne » [1]. *Prendre le temps de la réflexion*, s'écriait M. de Kératry de la tribune,... *c'est donner à la Prusse le temps de charger ses canons !...*

La candidature Hohenzollern avait été retirée le 12 juillet, mais on était... emballé, si je puis m'exprimer ainsi, et le 15, le Corps législatif, avec une majorité de 246 voix contre 10, ouvrit au maréchal Lebœuf [2] un crédit de 50 millions. C'était la guerre.

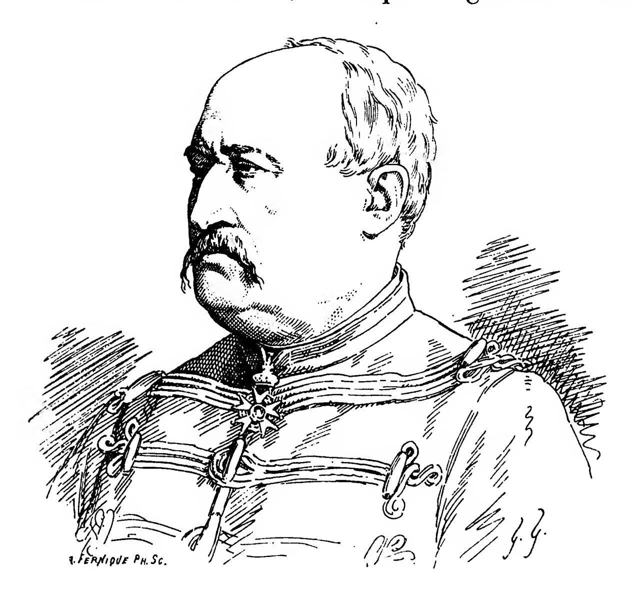
Elle fut officiellement déclarée le 19 juillet. L'épée de la France était tirée. *Français*, s'écria l'Empereur dans une ardente proclamation, *il y a dans la vie des peuples des moments solennels où l'honneur national violemment excité s'impose comme une force irrésistible, domine tous les intérêts et prend seul en main la direction des destinées de la Patrie. Une de ces heures vient de sonner pour la France.*

Oui, l'heure était décisive; l'heure de la défaite, hélas! où 300 000 braves allaient lutter en héros contre les étreintes d'un million d'Allemands.

1. *La guerre de 1870,* par le maréchal comte de Moltke, édition française par Jaeglé, p. 3.
2. Ministre de la guerre.

Départ pour la frontière. — Comme nous l'avons dit, la guerre fut résolue dans la séance du 15 juillet.

Dès le lendemain, le corps du général Frossard qui était tout formé se mit en route pour la frontière sous le nom de 2e *corps de l'armée du Rhin*. Les divers éléments furent dirigés sur Saint-Avold par les voies ferrées.



Général Brice.
Colonel du 76e (1868-1877).

Le 76e quitta le camp de Châlons en deux convois. Officiers et soldats étaient ivres de joie et d'espérance.... C'était un si beau régiment;... il fit des prodiges et démontra comme tant d'autres que des vaincus peuvent se couvrir de gloire. Le 1er convoi partit le 16 juillet, à 11 heures 45 du soir, emportant 40 officiers, 900 hommes et 11 chevaux; il arriva à Saint-Avold le lendemain, à 4 heures après midi. Le second convoi partit le 17, à 3 heures du matin, emportant 15 officiers et 590 hommes; il arriva à destination le même jour, à 9 heures du soir.

Composition de la partie mobilisée du 76e.

ÉTAT-MAJOR

Colonel : Brice [1].
Lieutenant-colonel : Bourlet.
Médecin-major : Marcenac.
Médecin aide-major : Biscarat.
Officier payeur : Florentin.
Porte-drapeau : Luiset [2].

1er BATAILLON

Chef de bataillon : de Brauneck. **Adjudant-major** : Caillot [3].

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Compagnie,	Bellinger,	»	Marais,
2e —	Droge,	Brouillard,	Duclos,
3e —	Wallerand,	de Lorgère,	Saligot,
4e —	Buhot,	Merlier,	Manquat,
5e —	Gilet,	Pacull,	Pomian,
6e —	Biset,	Piedanna [4],	Malick.

1. La rédaction des chapitres IV et V a été soumise par nous à M. le Général Brice, qui a bien voulu nous écrire, le 17 avril 1893 : « ... je l'ai lu avec un très vif intérêt et je vous fais mes sincères compliments sur la manière dont vous avez raconté la part prise par le 76e à la guerre de 1870-1871 : *je n'ai à faire aucune critique* sur votre travail.... » En raison de l'autorité qu'il donne à notre rédaction, le précieux témoignage du colonel du 76e ne pouvait être passé sous silence.

2. Le sous-lieutenant Luiset fut remplacé, après le 6 août, par le sous-lieutenant Loir-Mongazon.

3. Fut nommé chef de bon au 32e, le 2 septembre.

4. Fut nommé capitaine au corps, le 24 août.

2e BATAILLON

Chef de bataillon : DUBURGUA. **Adjudant-major** : FOLÉAS.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Compagnie,	DUDON,	NOEL,	LOIR-MONGAZON,
2e —	CHOMETY,	HIRTZ,	PASSIER,
3e —	ORGERIE,	DUPONT,	CHRISTOPHE,
4e —	DEMANGE,	V.	BONNET,
5e —	DE VILLENEUVE,	ROSE,	ROLLANDES,
6e —	BELLIN,	COTTAT,	GUINET.

3e BATAILLON

Chef de bataillon : JAMAIS. **Adjudant-major** : DUBOUZET.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Compagnie,	V.	COLOMER,	GRÉGOIRE,
2e —	DREVET,	DE VILLARS,	MAJOUREAU,
3e —	FEREY,	DE CHAMPMORIN,	CROUAN,
4e —	JOLYOT,	V.	HUBERT,
5e —	GODEFROY,	BOULLARD,	MONNIER,
6e —	PERTUSIER,	BONNET,	LAPORTE.

Le 76e formait avec le 77e la brigade Jolivet, 2e brigade de la division Vergé [1], 1re division du corps Frossard [2], 2e corps de l'armée du Rhin.

Reconnaissances sur Carling. — La division Vergé resta en position sur les hauteurs de Saint-Avold jusqu'au 31 juillet. Pendant ces quatorze jours, le 76e, qui attendait impatiemment le matériel nécessaire pour compléter son organisation de campagne [3], exécuta plusieurs reconnaissances sans s'engager toutefois avec les patrouilles ennemies, conformément aux instructions reçues : « Les ordres généraux, dit le général Frossard dans son rapport [4], prescrivaient de nous abstenir de toute attaque, avant que l'armée fût entièrement constituée et en état d'opérer avec ensemble. »

C'est ainsi que, le 20 juillet, le 1er bataillon alla reconnaître le village de Carling où passe le chemin de fer qui longe la frontière depuis Forbach. Le 21, ce fut le tour du 2e bataillon. Le 24, la brigade Jolivet prit les armes tout entière : le 76e se dirigea d'abord isolément sur Carling, puis marcha vers l'Est, traversa le village de l'Hôpital, contourna la forêt de Zang et le Hochwald et rejoignit le 77e à Freymnig, d'où les 2 régiments rentrèrent ensemble à Saint-Avold par la grand' route de Paris.

1. La division Vergé se composait des brigades Letellier-Valazé et Jolivet.

2. Le corps Frossard se composait des divisions Vergé (1re), Bataille (2e), de Laveaucoupet (3e), de la division de cavalerie Marmier. La brigade mixte Lapasset du 5e corps (de Failly), séparée de ce corps d'armée, resta annexée au 2e à partir du 7 août.

3. Le régiment n'avait au camp de Châlons aucun des effets ou objets nécessaires pour entrer en campagne; il en était parti trop vite pour avoir pu se les procurer. A part cinq ou six petites voitures régimentaires destinées au transport des cantines d'officiers, tout lui manquait.

4. Rapport sur les opérations de l'armée du Rhin, p. 10.

Le 30, le 76e retourna encore vers Carling; le 3e bataillon partit d'abord avec un peloton de dragons; le 1er bataillon suivit à une heure d'intervalle; le 2e ferma la marche.

II. — Reconnaissance offensive sur Sarrebruck.

Mouvement en avant. — L'Empereur avait pris le commandement de l'armée le 28 juillet (quartier général à Metz). Le 29, il vint à Saint-Avold et résolut de rapprocher les corps de la frontière. Le 30, il donna l'ordre au 2e corps de se porter jusqu'à Forbach. Le mouvement s'exécuta dans la matinée du 31.

La division Vergé alla s'établir à Bening à l'embranchement du chemin de fer de Sarreguemines.

Le 1er août, cette même division se mit en route pour Forbach, dès 6 heures du matin. Elle y arriva à midi et campa à l'ouest de la ville de chaque côté de la grand'route de Paris. Elle se trouvait en 2e ligne, ayant en avant d'elle les 2e et 3e divisions. Le 76e reçut là quelques voitures régimentaires avec des effets de rechange et du matériel de campagne.

Combat de Sarrebruck. — Le 76e en réserve. — La première armée allemande (Steinmetz, VIIe et VIIIe corps) se massait sur la rive droite de la Sarre entre Sarrelouis et Sarrebruck, lorsque, le 2 août, l'Empereur ordonna sur Sarrebruck une reconnaissance offensive qui fut exécutée par la 2e division et une partie de la 1re. Le 76e resta en réserve pendant l'action.

Sarrebruck enlevé, le 76e prit position à l'ouest de la grand'route, à une cinquantaine de mètres de la crête dominant la Sarre. Il se trouvait ainsi en arrière des quelques pièces de canon placées sur la crête même.

Le 3, la division Vergé va s'établir sur le terrain de manœuvre de Sarrebruck.

Le 4, la situation reste la même, les Prussiens achèvent de se masser. Une petite carte de 210 millimètres sur 167 millimètres est distribuée aux officiers; elle a pour titre : *Routes conduisant au Rhin* et comprend le terrain entre Luxembourg, Metz, Landau et Kirn. Ce fut la seule que reçurent les officiers du 76e, pendant toute la campagne.

Mouvement rétrograde. — Le 5, à minuit 45, le capitaine Dudon est réveillé par le colonel qui lui prescrit d'aller prendre position avec les 1re et 2e du second, à hauteur des sentinelles, à cheval sur la route de Sarrebruck. Ces deux compagnies exécutent l'ordre en silence; puis, dès 5 heures du matin, reprennent les emplacements du 3.

Dans la journée, le 2e corps reçut de l'Empereur l'ordre de se porter plus en arrière. Le 76e commença son mouvement rétrograde à 7 heures du soir. La bri-

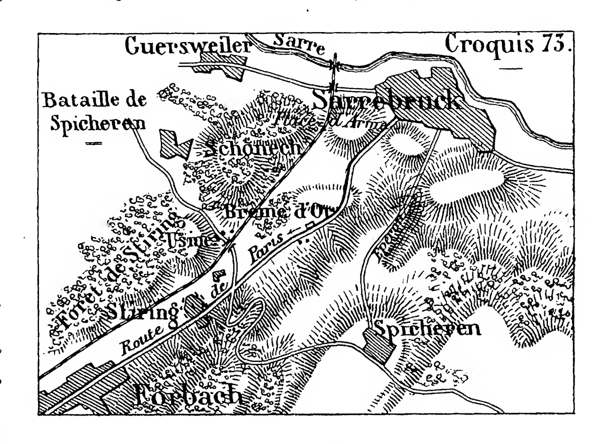


gade Jolivet, chargée de protéger la gare de Forbach, où nous avions du matériel et des vivres, s'établit, à 10 heures, à un kilomètre au nord de Forbach; le 76ᵉ, dans un champ de pommes de terre, sa gauche appuyée à la route. Le régiment était encadré à gauche par le 77ᵉ et à droite par la division Laveaucoupet (3ᵉ), campée elle-même sur le plateau de Spicheren.

Le 6, dès la pointe du jour, on s'attendait à être attaqué. *Tenez-vous prêts contre une attaque sérieuse qui pourrait avoir lieu aujourd'hui même*, avait télégraphié de Metz le maréchal Bazaine qui, depuis la veille, avait reçu le commandement supérieur des 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ corps d'armée. — Ce fut la bataille de Spicheren.

III. — Bataille de Spicheren.

Préliminaires de l'attaque. — Le 6 août, à 7 heures et demie du matin, nos vedettes de cavalerie se replièrent en annonçant l'approche des Prussiens. La 1ʳᵉ armée ennemie (VIIᵉ et VIIIᵉ corps) était déjà sur la Sarre à quelques kilomètres de Sarrebruck et l'aile droite de sa 2ᵉ armée (IIIᵉ corps) convergeait également sur ce point.



A 8 heures, les premières colonnes prussiennes, précédées de tirailleurs et de reconnaissances de cavalerie, débouchent devant notre gauche par la route de Paris et les bois qui longent à l'ouest la voie ferrée, pendant que leur artillerie prend position sur le champ de manœuvre (Exercitz platz) de Sarrebruck. Le combat d'artillerie commença vers 9 heures[1], entre la batterie prussienne de la place d'armes et les 3 sections que le général de Laveaucoupet avait placées à l'éperon de Spicheren. La 14ᵉ division prussienne (von Kameke) descendait par les deux côtés de la route de Paris dans la vallée de Stiring.

« Dès le premier moment, dit Frossard[2], le général Vergé avait jeté un demi-bataillon du 77ᵉ dans un petit bois en avant de Schœneck et posté en une bonne position, sur son front, le 3ᵉ bataillon de chasseurs et le 76ᵉ avec 4 pièces d'artillerie. » En réalité, il était plus de midi quand ces dispositions furent achevées. Je transcris ici les notes du commandant Loir-Mongazon[3], alors sous-lieutenant au 76ᵉ (1ʳᵉ du 2).

1. Neuf heures est l'heure donnée par le général Frossard, mais il devait être plus tard : « A cette heure (neuf heures), dit le major allemand de Schell, il n'y avait devant lui (le général Frossard) que de la cavalerie. » D'après l'état-major allemand, la division Kameke ne déboucha de Sarrebruck qu'après midi.

2. P. 38.

3. Le commandant Loir-Mongazon, du 139ᵉ, a bien voulu nous communiquer les notes qu'il a prises au jour le jour, pendant la campagne; nous lui en exprimons tous nos remerciements.

Entrée en ligne du 76e. — Mort de Luiset. — « A 10 heures, l'ordre arrive au 76e de se tenir prêt à marcher, sans bagages, mais avec armes et sac au dos.

« A midi et demi, le général Jolivet, à cheval, l'épée à la main, vient faire prendre les armes au régiment qui bivouaque dans les champs de pommes de



LUISET (AUGUSTIN-PAUL-CHARLES)

Sous-lieutenant, porte-drapeau du 76e.

NOTA. — Cliché donné par M. le docteur Guermonprez, membre de l'Association des anciens élèves de l'institution libre de Marcq (Lille), où notre regretté camarade a fait ses études.

terre situés au sud-est des maisons de Stiring. Le 76e se met aussitôt en route au pas gymnastique par la gauche du 3e bataillon.

« Il entre en ligne par le flanc et l'arme sur l'épaule. Son arrivée sur le champ de bataille est saluée par les salves répétées des Prussiens qui étaient déjà établis dans le bois situé à l'est du chemin de fer.... »

A l'un de ces premiers feux, le porte-drapeau du 76e, Luiset, tombe mortellement blessé. « *Mes amis, au drapeau!... Sauvez le drapeau!* » s'écrie le vaillant officier. Le drapeau fut relevé; son heure fatale n'était pas venue. Heureux Luiset

qui n'a pas connu les grands deuils de la Patrie! Il est tombé en portant le drapeau du régiment au poste d'honneur. Quelle belle mort pour un soldat [1]!

Nos trois bataillons prirent position dans l'ordre normal au nord-est de Stiring, gardant à droite (1er bataillon) la lisière du bois Est et s'appuyant à gauche (3e bataillon) à l'usine de Stiring, déjà occupée par le 3e bataillon de chasseurs.

Défense de Stiring. — Les 1er et 3e bataillons du 76e eurent à soutenir de rudes assauts de la part de la brigade prussienne Voyna (39e et 77e d'infanterie). Celle-ci, sous la protection d'une forte artillerie, dirigea tous ses efforts sur l'usine de Stiring dont les premières maisons furent prises et reprises plusieurs fois.

Notre 1er bataillon, après avoir retardé par son feu l'occupation du bouquet de bois où il avait été jeté d'abord en pointe, ne tarda pas à rejoindre le 3e vers l'usine. La lutte se concentra là avec le plus grand acharnement.

Stiring était le point d'appui de gauche des lignes françaises et l'ennemi en s'avançant dans les bois qui en couvrent les abords au nord et à l'ouest, rendait la situation très critique.

La division Vergé fut successivement secourue sur ce point par une partie de la division Bataille, le 55e, 5 bataillons de la brigade Haca, 2 bataillons du 67e et 1 bataillon du 8e. Ces deux derniers renforts se jetèrent résolument dans les bois à l'ouest de Stiring et forcèrent à la retraite l'ennemi qui déjà nous débordait.

Le 2e bataillon en soutien de l'artillerie. — Pendant que nos 1er et 3e bataillons défendaient opiniâtrément le village et ses abords, notre 2e bataillon avait été chargé par le général Vergé, de la garde de l'artillerie de la 1re division.

Le général Jolivet avait arrêté lui-même les 1re et 2e compagnies de ce bataillon à une cinquantaine de mètres derrière la batterie de droite de la division. Ces 2 compagnies, commandées par les capitaines Dudon et Chomety [2], restèrent d'abord debout sous le feu ennemi. Un obus éclata dans les rangs, au moment où l'ordre était donné de s'agenouiller. Ce projectile blessa le capitaine Dudon qui dut quitter le champ de bataille. On fit alors coucher les hommes.

Pendant 2 heures, nos compagnies restèrent ainsi exposées à un feu meurtrier sans pouvoir y répondre. « A chaque obus envoyé sur nous, raconte Loir-Mongazon, je disais aux soldats qui m'entouraient : attention! et une seconde après, l'obus prussien en tombant au milieu des nôtres frappait quelques camarades dont le sang jaillissait parfois jusque sur nous. » Il faut avoir connu ces longues heures d'attente, dans les angoisses et le silence troublé seulement par le siffle-

1. La Reichwehr raconte que.... en 1870-1871, il y eut 38 officiers, sous-officiers ou soldats tués, la bannière à la main. « En pareil cas (FRANCE MILITAIRE du 15 mai 1891) on inscrit en Allemagne le nom de celui qui est mort ainsi, sur le drapeau même, en entourant le nom d'un cercle d'argent et avec ces mots : *il est mort en héros, ce drapeau à la main.* » Pourquoi ne ferait-on pas en France quelque chose de semblable?

2. Promu depuis quelques jours.

ment des balles, le grondement du canon ou les plaintes des blessés, pour comprendre combien elles sont démoralisatrices.

« Vers 2 heures un quart, continue Loir-Mongazon, la batterie placée devant nous était complètement anéantie sous les coups ajustés de l'ennemi. Les pièces se retirèrent par la route de Forbach. » Il en resta 5 sur le champ de bataille qui n'avaient plus à côté d'elles que des blessés ou des morts. A ce moment, « un caisson, dit le général Frossard[1], est traversé par un obus, fait explosion et augmente le désordre ».

Il était 2 heures et demie. L'ordre fut donné au 2e bataillon d'occuper la lisière du bois qui borde la route de Forbach à Sarrebruck. « Nos 2 compagnies, dit encore Loir-Mongazon, ne sont plus composées à ce moment que d'*une vingtaine d'hommes*. C'est alors que l'arrivée des renforts de la division Bataille, lancés dans ce même bois, permet à nos braves soldats de reprendre l'offensive. A la faveur de ce mouvement, « le commandant Gougis et le lieutenant Roussin du 17e d'artillerie, dit le général Frossard[2], *aidés par le capitaine Pacull du 76e*, par le capitaine Hiver et le soldat Dunand du 77e, allèrent chercher ces canons (les 5 canons abandonnés), sous une grêle de balles et purent les ramener[3] ».

Dernier effort en avant de Stiring. — Quatre assauts sont successivement donnés dans les bois et l'ennemi est contenu. Mais les Prussiens reçoivent à leur tour des renforts plus importants encore que les nôtres. Vers 6 heures, « leur ligne d'attaque, dit Frossard[4], s'étend et s'avance par un mouvement prononcé sur Stiring, cherchant à envelopper l'extrême-gauche française qui faiblit..... En même temps, le 3e bataillon de chasseurs, soutenu par un bataillon du 76e (le 2e), reprend les bois qui bordent à droite la route de Sarrebruck.

« L'ennemi éprouve des pertes énormes, les nôtres sont considérables aussi. Il était alors 7 heures et demie du soir. Les Prussiens redoublent d'effort. Leur attaque est des plus vives....

« A l'approche de la nuit, ce combat si meurtrier[5] durait encore : il se poursuivait dans les premières maisons de Stiring dont l'usine était en flammes. » Nos 3 bataillons s'étaient alors repliés dans les maisons du village d'où ils continuaient le feu avec acharnement.

Retraite. — Cependant le maréchal Bazaine n'avait pas envoyé au corps Frossard les secours dont il aurait eu besoin; notre gauche était menacée d'être

1. 2. Rapport du général Frossard, p. 44.
3. Dans ses notes du mois d'août 1870, le capitaine Pacull raconte ainsi lui-même cet épisode : « Le capitaine Hiver a atteint le premier les pièces. Quelques hommes ont suivi cet officier. Le capitaine Pacull les a aussitôt rejoints avec des hommes de sa compagnie. Les pièces étaient prises. Des chevaux demandés à grands cris ont été amenés par le lieutenant Roussin et le commandant Gougis et attelés par les soldats. Une pièce n'ayant pas de chevaux à atteler a été traînée à bras par les capitaines Hiver, Pacull et quelques hommes de la compagnie Pacull et ramenée vivement en arrière aux cris de : *Vive le 76e!* poussés par l'artillerie. »
4. P. 48.
5. La relation allemande de Schell le reconnaît : « Le terrain, dit le major, ne permettait pas de voir devant soi, ni d'imprimer une direction commune à toutes les troupes qui attaquaient Stiring; elles perdaient beaucoup de monde sans obtenir de résultats décisifs. »

coupée par l'arrivée des têtes de colonne de la 13e division prussienne (Glümer, du VIIe corps) qui avait passé la Sarre à Werden, à 11 kilomètres en aval de Sarrebruck et se dirigeait sur Forbach. Enfin notre droite (division Laveaucoupet) était épuisée par une lutte héroïque de toute une journée contre un ennemi sans cesse renforcé par des troupes fraîches.

Le commandant du 2e corps ordonna la retraite. C'est avec la rage au cœur que nos braves soldats reprennent la route de Forbach après avoir « combattu, dit leur chef [1], avec une grande valeur, pendant douze heures sans repos, et sans avoir pu prendre de nourriture ».

Avant d'arriver à Forbach, la colonne prit la direction de Sarreguemines et bivouaqua au delà d'Ottingen, sans être inquiétée par l'ennemi qui, lui aussi, était à bout de forces.

Les pertes. — Les pertes de part et d'autre avaient été très grandes.

Le 76e eut, le 6 août, 18 officiers et 217 sous-officiers et soldats tués, blessés ou pris. Au nombre des morts étaient le porte-drapeau Luiset, les lieutenants Merlier et Bonnet Auguste et le sous-lieutenant Guinet. Le lieutenant Marais eut un bras cassé, fut promu capitaine et mourut en Allemagne des suites de sa blessure.

Au nombre des blessés étaient : le commandant Duburgua [2], les capitaines Dudon, Pertusier, Orgerie, de Lorgère, les lieutenants de Villars et Rose et les sous-lieutenants Bonnet Adolphe et Majoureau. Parmi ceux-ci, Pertusier, Orgerie, de Lorgère et Majoureau furent faits prisonniers. Le commandant Jamais [3], les capitaines Drevet et de Villeneuve, ainsi que le médecin aide-major Biscarat [4] furent portés disparus. Au moment de la retraite ils n'avaient pu être prévenus à temps et tombèrent ainsi entre les mains de l'ennemi.

Récompenses. — A la suite de la bataille de Spicheren et en récompense de leur conduite dans cette rude journée, les lieutenants de Villars [5] et Boullard furent nommés capitaines au corps le 21 août; les sous-lieutenants Bonnet Adolphe, Loir-Mongazon [6] et Malick furent nommés lieutenants au corps à la même date. Les adjudants Perret, Mestayer et Bouché, ainsi que les sergents-majors Foléa [7], Brunel et Chuniaud furent nommés sous-lieutenants.

Les capitaines Caillot, Buhot et Gilet furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur ainsi que le lieutenant Laporte qui avait pris, au début de la journée, le commandement de la compagnie Dudon. Quatre médailles militaires furent accordées au 76e, dont une au sergent-major Duconnas.

1. P. 51.
2. Le commandant Duburgua fut remplacé, le 24 août, par le commandant Bernet venant des capitaines du 12e bataillon de chasseurs.
3. Le commandant Jamais fut remplacé par le capitaine Eugène Ferey de la 2e du 3, qui commanda le 3e bataillon jusqu'à la capitulation.
4. Le docteur Biscarat parvint à s'évader par la Belgique et vint reprendre son poste.
5. Le commandant de Villars est actuellement à Mirande.
6. Le général Frossard a écrit par erreur : Loire-Montgazon, p. 147. Nous avons rectifié l'orthographe.
7. Le capitaine F. Foléa est actuellement au Kreider, au 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

Enfin le capitaine Pacull[1] fut cité à l'ordre général de l'armée du Rhin avec la mention suivante : *S'est fait remarquer, le 6 août, en aidant à sauver des pièces de canon restées sur le champ de bataille et dont les attelages avaient été tués.* Le sergent Boujon et le soldat Saillard furent également cités à l'ordre de l'armée.

IV. — Retraite sur Metz.

De Sarreguemines à Metz. — Le 2e corps avait pris la direction de Sarreguemines pour démasquer le front du 3e corps et s'établir dans une position de flanc d'où il menacerait encore l'ennemi; mais le 3e corps s'était déjà replié et il fallut continuer la marche rétrograde jusque sous les murs de Metz.

Le 7 au matin, la division Vergé continua sa retraite sur Sarreguemines en marchant lentement à cause de l'encombrement de la route. Le 76e traversa la ville, vers 8 heures, sans s'arrêter et se dirigea sur Puttelange où il arriva à une heure après midi. A 6 heures du soir, le régiment transporta son bivouac à un kilomètre au delà et s'installa pour la nuit.

Le 8, dès 2 heures du matin, la 1re division était sous les armes. Le 76e se mit en marche seulement à 6 heures[2]. Il arriva à 10 heures et demie au village de Gros-Tenquin où la division s'établit au nord de la grand'route, sur une forte position dominante.

Le 9, dès la pointe du jour, le 2e corps continua le mouvement par Brulange et Remilly. La 1re division partit la dernière, couvrant la marche du 2e corps. Le 76e se mit en route vers 6 heures. Une pluie torrentielle qui n'avait cessé de tomber pendant toute la nuit avait empêché les troupes de prendre le repos dont elles avaient un si grand besoin. Les chemins détrempés étaient en très mauvais état; enfin les distributions de vivres, irrégulièrement faites et incomplètes, augmentaient encore les difficultés. Le 76e arriva néanmoins à Remilly, vers 4 heures du soir, après une marche de 32 kilomètres, sans laisser un seul homme en arrière. La situation était grave; le 1er corps avait été écrasé à Wœrth-Reischoffen, pendant que le 2e était battu à Spicheren-Forbach; mais était-il permis de désespérer avec de tels soldats? La pluie continua à tomber, pendant la nuit du 9 au 10, et le vent souffla avec violence.

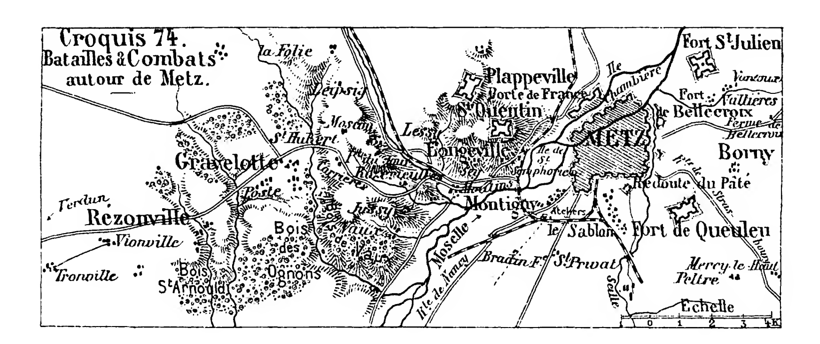
Position sur la rive droite de la Moselle. — Le 10, la division Vergé, partie de Remilly dès 5 heures du matin, arriva à midi à Mercy-le-Haut (5 kilo-

1. Le rapport à la suite duquel le capitaine Pacull a été cité à l'ordre de l'armée a été établi par le commandant de Brauneck. Le commandant Pacull est actuellement en retraite à Marseille.

2. « Le régiment quitte Puttelange sans vivres, dit Loir-Mongazon; chemin faisant, dans les hameaux qu'ils traversent, les officiers et les hommes reçoivent des morceaux de pain, du vin, quelques bols de lait des habitants qui, tous, sont dans une grande frayeur. Les femmes nous disent : Nos hommes fuient le pays, parce que les Prussiens les prendraient, les armeraient et les feraient marcher contre la France. »

mètres de Metz). Le 76ᵉ y rallia un détachement de 600 hommes envoyé par le dépôt.

Le 11, le régiment tout entier fut chargé de la garde du château de Mercy. On craignait un coup de main pour la nuit, mais l'ennemi ne tenta rien. L'Empereur vint lui-même jusqu'au château [1].



Le 12, par suite d'un mouvement général de concentration sur une position défensive plus rapprochée de Metz, la brigade Jolivet alla occuper vers 4 heures du soir le bois de Magny où le 76ᵉ bivouaqua en 2ᵉ ligne derrière le 77ᵉ.

Le 13, on resta sur place. Les effets en mauvais état et les ustensiles perdus furent remplacés. On se reposa un peu, autant qu'on put le faire au bivouac, sous une pluie incessante.

Passage de la Moselle. — La première pensée de l'Empereur, après la malheureuse journée du 6 août, avait été de concentrer tous les corps à Châlons. Des considérations dynastiques lui firent abandonner ce plan. Il renonçait maintenant à exercer le commandement des armées. Le maréchal Bazaine, libre de ses mouvements, sembla d'abord revenir au projet de retraite sur Châlons et, le 14 au matin, donna l'ordre au 2ᵉ corps de passer sur la rive gauche de la Moselle et de prendre la direction de Verdun.

Une crue de la rivière avait inondé en partie les prairies par lesquelles débouchèrent les têtes de colonne, ce qui amena un assez grand retard dans l'exécution : le 76ᵉ ne franchit la Seille au nord de Magny qu'à 1 heure et demie. Il arrivait sous les murs de Metz, lorsque vers quatre heures une vive canonnade mêlée à des feux ininterrompus d'infanterie se fit entendre sur la droite de la colonne. C'était le 3ᵉ corps et une partie du 4ᵉ qui avaient été attaqués à Borny par le général de Goltz, avant-garde de la 1ʳᵉ armée prussienne.

Le régiment s'arrêta : il se préparait déjà à marcher au canon, lorsqu'il lui fut prescrit de continuer le mouvement commencé. Le 76ᵉ traversa, sur des ponts de

1. M. le général Brice s'exprime ainsi dans les notes qu'il a bien voulu nous communiquer : « L'Empereur en personne, cherchant Bazaine, y est venu, ce jour-là ; et me voyant, il m'a demandé à moi-même où était le maréchal et si je l'avais vu. Le pauvre Empereur était alors plus pâle que de la cire blanche et paraissait bien souffrant. »

chevalets, les deux bras de la Moselle qui entourent l'île Saint-Symphorien. Il arriva à Longeville, vers cinq heures, fit à Moulins une halte d'une heure et demie et s'établit enfin au bivouac à 9 heures du soir, sur la hauteur boisée au nord-ouest de Rozerieulles et dans les vignes plantées à l'est du village.

Marche sur Verdun. — Le 15, toute l'armée reprit la direction de Verdun. Le 2e corps devait aller jusqu'à Mars-la-Tour. Dès 4 heures du matin, les tentes sont repliées, mais l'encombrement des convois et la nécessité de faire passer toutes les troupes par une seule route jusqu'à Gravelotte retardent le départ. Le 76e se mit en route à 5 heures.

Le régiment était à l'arrière-garde, sa marche fut lente, pénible et coupée par de nombreux temps d'arrêt. Ce n'est que vers midi qu'il atteignit Rezonville, à 7 kilomètres à peine de Rozerieulles. La division Vergé dépassa le village de 800 mètres et s'établit au bivouac [1], au sud de la route sur deux lignes, face à l'ouest. Elle avait devant elle la division Bataille (la division Laveaucoupet était restée à Metz), couverte par la cavalerie du général de Forton. Elle avait à sa droite, au nord de la route, le 6e corps (Canrobert) et derrière elle, faisant face au sud et à l'est, la brigade mixte Lapasset qui, depuis le passage à Sarreguemines, faisait partie du 2e corps.

Depuis deux jours, l'armée devait marcher sur Verdun et le gros de ses colonnes était à peine à 15 kilomètres de Metz. Cette lenteur désespérante faisait le jeu de l'ennemi qui exécutait une grande conversion à droite pour nous barrer le passage.

Le lendemain 16 août, on devait reprendre la marche à 4 heures du matin; et dès cette heure, les troupes sous les armes étaient prêtes à partir. Mais de nouveaux retards firent encore donner l'ordre de rester sur les positions occupées et d'y attendre la rentrée des reconnaissances. Celles-ci revinrent sans avoir rien vu d'inquiétant [2]; on se mit alors à faire la soupe.

Les corvées étaient parties pour chercher l'eau et le bois nécessaires; lorsque tout à coup, vers 9 heures et demie [3], des crêtes de Tronville, une grêle d'obus s'abattit sur les bivouacs de la division Vergé.

C'étaient les batteries de la 5e division de cavalerie prussienne qui, devançant hardiment le corps d'Alvensleben (IIIe corps), avaient pris position à notre insu et donnaient le signal de la bataille de Gravelotte; bataille de rencontre, la plus

1. Le 76e ne put pas dresser de tentes, parce que, le 6, il avait mis ses sacs à terre pour combattre en avant de l'usine de Stiring et n'avait pu les reprendre.

2. Il est généralement admis que la cavalerie rentra sans avoir vu les Prussiens. Les notes de Loir-Mongazon portent cependant : « A trois heures du matin, le pas d'un cheval qui traverse ma compagnie couchée dans les sillons et sous un ciel magnifiquement étoilé, nous réveille; son conducteur qui était un cavalier des avant-postes nous dit en continuant son chemin pour trouver M. le général Frossard : Vous savez, les Prussiens sont à 15 ou 1800 mètres d'ici. De la grand'garde d'à côté, on distingue parfaitement leurs coups de pioches. » Quoi qu'il en soit, on fit comme si on ignorait la présence de l'ennemi.

3. C'est l'heure donnée par l'état-major allemand. Les notes du commandant Loir-Mongazon portent 8 h. 20. Le colonel Canonge explique ainsi cette divergence : Loir-Mongazon avait l'heure de Paris et les Prussiens, l'heure de Berlin. Paris et Berlin se trouvant à une distance de 11° 3′ de longitude, l'heure de Berlin avance de 45′ 2″ sur celle de Paris.

grande et la plus meurtrière des temps modernes. « Par une irritante fatalité, dit le comte de Laguéronnière, le début de toutes les rencontres de cette guerre est toujours une surprise. »

V. — Bataille de Gravelotte [1].

Le 76e prend rapidement les armes. — Ce fut d'abord un mouvement de stupeur général. Les reconnaissances n'ont vu que quelques vedettes prussiennes et les obus tombent dans le camp! Les conducteurs civils des bagages de la division de cavalerie, pris de panique, lâchent leurs chevaux et se mettent en fuite dans un désordre indescriptible, entraînant avec eux quelques dragons et des chevaux d'artillerie.

Nos vaillants petits fantassins revinrent promptement de leur premier moment d'émotion. « La course précipitée de chevaux échappés et de voitures en retraite, dit le général Frossard [2], quelques obus même, tombés jusque dans le camp, avaient étonné les troupes, mais sans les ébranler en rien. »

Aux armes! On renverse les marmites, les corvées rentrent dans les rangs, on ne dînera pas aujourd'hui, mais on se battra bien. En un clin d'œil, le 76e est à son poste de combat, face au sud.

1er déploiement du régiment. — Le 2e corps supporta presque seul jusqu'à midi tous les efforts de l'ennemi. Deux attaques étaient dirigées contre lui : l'une sur sa droite en avant de Vionville, l'autre sur sa gauche par les bois de Saint-Arnould et des Ognons. La brigade Jolivet fut envoyée contre l'attaque de gauche, avec la division Bataille.

Le 76e, en colonnes par divisions, se porta au pas de course à un kilomètre en avant de ses premières positions, les bataillons placés dans l'ordre inverse.

Le 3e bataillon et presque tout le 2e, conduits par le colonel Brice, s'avancèrent résolument sur un plateau découvert, à l'ouest du bois des Ognons, entre les deux ravins qui se rejoignent plus au sud pour former le ruisseau de Gorze. Ils marchaient ainsi directement sur les batteries prussiennes qui venaient d'ouvrir le feu de ce côté. La 3e du 3 commençait à peine à tirer que son lieutenant Jules-Jacques Chesnon de Champmorin de Jarossé, atteint d'une balle en plein cœur, tomba à genoux en s'écriant : *Mes amis, vengez-moi! Vive la France!* [3] Encore une belle mort. « Quel dommage! » disait-on autour de lui.

Le reste du 2e bataillon et le 1er (commandant de Brauneck) s'engagèrent dans le bois des Ognons et, profitant de ce couvert, formèrent un crochet offensif à

1. Voir le croquis 74.
2. P. 85.
3. Le récit de la mort du lieutenant de Champmorin de Jarossé nous a été dicté par M. le commandant Ferey, qui était à quelques pas du jeune officier quand celui-ci a été frappé.

gauche. Le 3ᵉ bataillon et le gros du 2ᵉ se rapprochèrent suffisamment des batteries pour les atteindre de leurs feux. Leurs tirailleurs garnirent la lisière ouest du bois, pendant que les réserves s'échelonnaient dans l'intérieur.

Le colonel Brice s'arrêta de sa personne à l'angle nord-est du bois de Saint-Arnould, d'où il surveillait l'ensemble du déploiement. Il avait avec lui le lieutenant-colonel Bourlet et l'adjudant-major Caillot. Il y plaça le drapeau et sa garde.

Retraite des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons. — Cependant nos 3ᵉ et 2ᵉ bataillons, placés complètement à découvert sous le feu de plus en plus intense des batteries prussiennes, faisaient de grandes pertes. Ils s'étaient résolument jetés là sans mesurer le danger, pour arrêter les premiers élans de l'ennemi, pendant que le général en chef prendrait ses dispositions. Ils s'y maintinrent pendant deux heures.

Vers 11 heures et demie, la position battue par des feux croissant avec le nombre des assaillants, était devenue impossible à tenir davantage [1]. La retraite se fit par échelons : les bataillons se rallièrent à l'est de Gravelotte et au sud de la route de Metz [2].

Dans ce mouvement rétrograde dont l'exécution était des plus difficiles, une partie du 3ᵉ bataillon s'était trouvée brusquement séparée du gros du régiment. Elle rejoignit la brigade Lapasset, et combattit jusqu'au soir avec cette brigade, dans le ravin du bois des Ognons d'où elle empêcha l'ennemi de déboucher. Ce groupe ne rejoignit le régiment que le 17 au matin.

Défense du bois des Ognons par le 1ᵉʳ bataillon. — Le 1ᵉʳ bataillon conserva sa position dans le bois des Ognons pendant trois heures et demie et continua de la lisière un feu ajusté sur les pièces prussiennes dont il gêna le tir.

Cependant, vers midi et demi, le IIIᵉ corps prussien fut renforcé par le Xᵉ et l'attaque prit une nouvelle intensité. L'infanterie prussienne s'avançant en grand nombre par le milieu du bois, enveloppa rapidement presque tous nos tirailleurs postés à la lisière ouest et les fit prisonniers (environ 250). Ceux qui réussirent à échapper à ce coup de filet sortirent du bois par les côtés est et ouest.

Les premiers se rallièrent bientôt derrière un pli de terrain, entre le bois et la grand'route. De là, ils ouvrirent sur la lisière nord du bois un feu très vif qui empêcha l'ennemi de déboucher. Quand ils eurent tiré toutes leurs cartouches, ils se replièrent sur Rezonville, traversèrent le village impossible à occuper et vinrent se reformer sur la petite colline qui le domine au nord-est.

Ceux qui s'étaient repliés par le côté ouest rejoignirent le 55ᵉ de ligne (division Bataille) et prirent part au mouvement offensif exécuté par ce régiment. « L'en-

1. Nous étions à ce moment si près des batteries prussiennes que le sous-lieutenant Pomian, blessé au visage, déchargea les six coups de son revolver sur les artilleurs de la pièce la plus proche.

2. « Lorsque le 2ᵉ corps, dit le général Frossard, p. 90, avait été forcé de plier sous le feu convergent des batteries qui l'entouraient, la 2ᵉ brigade (76ᵉ et 77ᵉ) de la division Vergé, à la gauche, avait maintenu quelque temps encore avec une grande fermeté sa position, liée à celle du général Lapasset. Débordée sur sa droite, elle est obligée de céder aussi. »

nemi (division Bataille et brigade Jolivet), dit le major de Schell [1], réunit à plusieurs reprises des forces considérables, pour tenter des retours offensifs : *ses troupes se battaient avec acharnement;* il revenait à chaque moment à la charge sur le bois de Vionville et de Saint-Arnould.... » Ce groupe rejoignit plus tard le gros du 1er bataillon en arrière de Rezonville.

Retraite du drapeau. — Déjà, vers onze heures, inquiets des progrès de l'ennemi, le colonel Brice, puis le lieutenant-colonel Bourlet s'étaient éloignés du bois de Saint-Arnould, pour aller chercher des renforts et des ordres. Vers midi, le mouvement de retraite des 2e et 3e bataillons est fort accusé. Le capitaine Caillot engage le sous-lieutenant Loir-Mongazon, qui tenait le drapeau, à se porter plus en arrière; mais celui-ci, placé là par le colonel, veut attendre son chef. Un quart d'heure se passe. « Partez, répète le capitaine Caillot, puisque personne ne revient », et les balles sifflent de plus en plus. « Je vous donne l'ordre de partir et de sauver le drapeau, reprend l'adjudant-major; nous allons être pris, si nous restons.

« — Vous prenez la responsabilité de cet ordre?

« — Oui, partez de suite. »

Il était temps. Quelques secondes après, les Prussiens prenaient position à l'endroit même que notre drapeau venait de quitter et ouvraient sur le petit groupe, une fusillade d'autant plus intense qu'elle avait pour objectif l'emblème aux trois couleurs. « Les petits nuages de poudre, dit Loir-Mongazon dans ses notes, en s'élevant lentement vers le ciel pur formaient au-dessus de nos têtes de gros nuages blanc jaune qui par intervalles et en s'accumulant finirent par obscurcir les rayons d'un soleil brûlant.... L'odeur de la poudre, le bruit des projectiles nous électrisaient!... Nous marchions serrés les uns contre les autres, un sergent contre mon bras droit, un sergent contre mon bras gauche et les sapeurs sur deux rangs derrière nous. » Un obus éclate sous leurs pieds, les sépare un instant et blesse à l'épaule le sergent Inkermann, garde de droite; puis le groupe se reforme et continue sa marche, jusqu'à 4 ou 500 mètres de Rezonville. Après un quart d'heure de repos, Loir-Mongazon traversa le village et gagna l'angle nord-ouest du bois des Ognons où il attendit la fin de la journée.

Le 76e en réserve jusqu'à 7 heures. — Vers trois heures, les 1er et 2e bataillons du 76e, quittant Gravelotte occupé maintenant par de nouvelles troupes, vont à Rezonville se réunir au 3e bataillon.

Le régiment en réserve assista, de la hauteur, à toutes les péripéties de la bataille qui se développait avec une intensité croissante. Nos soldats admirèrent la vaillante garde impériale qui se déploya à ses pieds, sous le feu des batteries prussiennes. Leurs cœurs battirent d'enthousiasme et d'espérance, quand ils virent

1. P. 155.



sur leur droite les merveilleuses charges de cavalerie conduites par les généraux Legrand, du Barrail et de France. Mêlées sanglantes dans lesquelles 6000 cavaliers aux brillants costumes font étinceler leurs sabres au soleil en se heurtant, en se traversant plusieurs fois, pendant que le sol tremble sous les sabots des chevaux fumants. Ce fut un spectacle magnifique qu'il n'est pas donné à un soldat de contempler deux fois.

Le 76e occupe de nouveau la lisière du bois des Ognons. — Les VIIe, VIIIe et IXe corps prussiens avaient commencé à entrer en ligne et le prince Frédéric-Charles avait ordonné un grand mouvement offensif, quand, à 7 heures, le 76e se rapprocha du front de combat. Le régiment prit d'abord une position d'attente derrière un pli de terrain au sud de Rezonville.

La garde impériale, ramenée par l'offensive de toute la ligne prussienne, se rallia derrière nous, puis de nouveau se porta en avant. Le 76e s'avança à son tour et prit position à la lisière nord du bois des Ognons. Il avait devant lui les tirailleurs du 85e et derrière, sur la hauteur, une batterie de mitrailleuses qui envoyait par-dessus les rangs, ses derniers projectiles aux Prussiens en retraite.

On tirailla jusqu'à 9 heures et demie. Seule l'obscurité de la nuit mit fin au combat.

Le 76e coucha sur sa position à la lisière du bois; mais on sentait l'ennemi trop près pour se reposer. L'humidité, le froid, le manque de vivres et la crainte d'une attaque tinrent les soldats éveillés malgré leur fatigue.

Le lendemain 17, par ordre du maréchal Bazaine, l'armée française prit une nouvelle position plus en arrière. Le général en chef avait décidément renoncé à la marche vers l'ouest. Les Prussiens attendirent jusqu'au 18 l'arrivée en ligne de toutes leurs forces pour recommencer la grande lutte restée indécise.

Pertes du 76e. — Dans la journée du 16, le 76e avait eu 17 officiers et 604 sous-officiers et soldats tués, blessés ou pris, sans compter 4 officiers et les soldats légèrement blessés qui étaient restés dans le rang.

Le lieutenant Louis-Charles Lafond et le sous-lieutenant Louis-François Amyot, grièvement atteints, moururent des suites de leurs blessures.

Au nombre des blessés étaient : le capitaine adjudant-major Foléas, qui fut fait prisonnier; les capitaines Gilet, Demange, Buhot et Wallerand; les lieutenants Rollandes, Laporte et Cottat; les sous-lieutenants Malick, Duclos, Pomian, Christophe et Passier.

VI. — *Bataille de Saint-Privat* [1].

Bivouac du 17 août. — Le 17, le 2e corps, devant former la gauche de l'armée dans la nouvelle position de résistance choisie par le général en chef, alla camper entre Rozerieulles et le Point-du-Jour, face à l'ouest. La division Vergé se forma en colonnes par brigades accolées, à hauteur du coude de la route et des 2 maisons du Point-du-Jour.

Le 76e quitta le bois des Ognons à 5 heures et demie du matin, arriva vers 8 heures à la ferme de Moscou où il dressa ses tentes.

Préliminaires de la bataille du 18. — Le 18, dès 4 heures du matin, les grand'gardes commencèrent à tirailler et prévinrent que des forces considérables défilaient devant elles. L'armée prussienne, forte de 8 corps d'armée (230000 hommes), exécutait en effet un grand mouvement de conversion à droite pour s'établir parallèlement à l'armée française (125000 hommes) et chercher une victoire que la journée du 16 ne lui avait pas donnée.

Nos grand'gardes, serrées de trop près, se replièrent vers 8 heures et demie sur les positions de combat.

A 11 heures, le canon commence à tonner et le 76e reçoit l'ordre de se porter en avant.

Le 76e prend position. — Le 1er bataillon du 76e, commandant de Brauneck, va s'établir alors le long de la route de Verdun, sa droite appuyée au Point-du-Jour. Les fossés de la route, qui est en cet endroit parallèle au front de combat, constituent pour nos soldats une excellente tranchée. Notre 1er bataillon est prolongé à gauche par un bataillon du 77e. Nos 2e et 3e bataillons sont placés en réserve un peu en arrière, dans le pli de terrain formé par la naissance du ravin de Rozerieulles.

Devant notre front, le terrain, complètement découvert, remonte en pente douce comme un glacis d'un kilomètre, jusqu'à la lisière nord-est du bois de Vaux. Au milieu de cet espace nu, se trouvent quelques carrières qui forment une avant-ligne devant la lisière du bois.

Le commandant de Brauneck charge à la baïonnette. — Dès le début de l'action, les Prussiens occupaient en force le bois de Vaux; la fusillade avait commencé de ce côté et quelques tirailleurs ennemis s'étaient glissés jusque dans les carrières. Notre 2e bataillon s'était aussitôt porté en première ligne, pour augmenter l'intensité du feu, pendant que le 3e bataillon, toujours en réserve, se rapprochait de la gauche.

1. Voir le croquis 74.



Vers 3 heures et demie, le 33e régiment d'infanterie prussienne sortant du bois s'élança vers les carrières et voulut les occuper. Le commandant de Brauneck se mettant alors à la tête d'une partie de son bataillon, se jette sur l'ennemi, la baïonnette basse, et le force à rétrograder en abandonnant dans les carrières un grand nombre des siens qui sont tous tués ou pris.

Le 76e défend ses positions jusqu'à la nuit. — Nos feux de mousqueterie, renforcés par le tir des mitrailleuses, arrêtèrent jusqu'au soir toutes les tentatives que fit l'ennemi pour déboucher du bois de Vaux.

A la tombée de la nuit, les Prussiens risquèrent un nouvel effort avec une assez grosse colonne. Celle-ci, profitant de l'obscurité, put s'approcher jusqu'à 400 mètres de nous sans être reconnue; mais quand tous les doutes furent dissipés, la fusillade recommença avec le plus bel entrain. La colonne tourbillonna et disparut.

Vers 9 heures et demie, à la nuit noire, une tentative du même genre fut faite vers notre gauche, du côté du 77e. Elle eut le même sort que la précédente. La fusillade, très vive au début, ne s'éteignit complètement qu'après 10 heures.

Bivouac du 18. — Le 2e corps n'avait pas perdu un pouce de terrain. Malheureusement notre droite avait été débordée, et la bataille était perdue. N'en cherchons pas les causes. Le 76e s'était bravement conduit; la journée avait été pour lui glorieuse. S'il est un adoucissement possible à la tristesse qui nous saisit à la gorge en écrivant ce mot « défaite », c'est bien dans la satisfaction du devoir accompli. Le 76e avait fait largement son devoir.

La brigade Jolivet, comme après la journée du 16, passa la nuit sur ses positions, nuit pénible pendant laquelle personne ne se reposa. Le 76e, qui occupait la droite du campement, essaya d'envoyer une grand'garde dans la ferme de Moscou, mais l'incendie qui, pendant toute la journée, avait dévoré ces bâtiments, éclairait encore de ses sinistres lueurs le terrain environnant, de sorte que nos soldats aperçus par l'ennemi furent accueillis par des coups de fusil et durent renoncer à occuper ce point.

Pertes et récompenses. — Les pertes du 76e furent relativement peu considérables. 5 officiers étaient blessés : le capitaine adjudant-major Caillot, qui passa chef de bataillon au 32e le 2 septembre ; le capitaine Biset, qui reçut la croix de la Légion d'honneur en septembre; le lieutenant Piedanna, qui fut nommé capitaine au corps le 24 août; le lieutenant Crouan, qui fut décoré en septembre; et enfin le lieutenant Malick, dejà blessé le 16.

Le régiment avait eu en outre 46 sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus.

Le colonel Brice et le commandant de Brauneck furent promus officiers de la Légion d'honneur le 19 août.



Les lieutenants Thiébaut et Cottat furent nommés capitaines au corps le 24 août ; les sous-lieutenants Pomian et Christophe passèrent lieutenants à la même date.

Le capitaine adjudant-major Dubouzet et le lieutenant Grégoire furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur en septembre et la troupe reçut 20 médailles militaires.

Le capitaine Eugène Ferey fut cité le 19 août à l'ordre de l'armée du Rhin *pour avoir commandé, depuis le 7 août, avec beaucoup d'énergie le 3e bataillon, et s'être fait remarquer pour sa bravoure aux combats des 6, 16 et 18 août* [1].

Le commandant Jean-François-Adolphe de Brauneck, chef de bataillon, fut également cité à l'ordre de l'armée du Rhin à la suite du rapport du colonel Brice, conçu en ces termes : *Dans l'après-midi de ce jour (18 août) un grand nombre de Prussiens s'étaient glissés dans une carrière située en avant des bois qu'ils occupaient et faisaient de là un feu meurtrier sur nos troupes. Le commandant de Brauneck rassembla autour de lui une cinquantaine d'hommes, se mit alors à leur tête, chargea vigoureusement les ennemis, en tua un grand nombre, força les autres à abandonner la carrière et dégagea ainsi notre position...*

VII. — Au camp sous Metz.

Campement de Saint-Quentin. — Le sort en était jeté ; cette superbe armée du Rhin allait être enfermée dans un cercle de fer dont elle ne devait plus sortir que prisonnière.

Dès le 19 au matin, toutes les troupes se replièrent sous la protection des canons de la place et des forts. Le 76e ne commença son mouvement qu'à 6 heures, après avoir vu défiler derrière lui les trois autres régiments de la division Vergé. Au moment où il se mettait en route, une fusillade, partie de la ferme de Moscou, vint le surprendre dans sa marche. Le régiment riposta vigoureusement et continua ensuite sa retraite qui fut dès lors protégée par la brigade Lapasset, arrière-garde du 2e corps.

On passa par Rozerieulles, Scy, où l'on fit une halte d'une heure, Longeville, où une distribution de vivres rendit un peu de bonne humeur à nos pauvres troupiers. Vers une heure, les tentes furent dressées sur la pente sud du mont Saint-Quentin, où la division Vergé s'établit au bivouac en colonne par régiment dans l'ordre constitutif.

Le 20, un ordre du général en chef cherchait à rendre la confiance et à ranimer

1. Dans son rapport sur la belle conduite du capitaine Ferey, le colonel Brice s'exprime ainsi : « Le 16 août, vers onze heures du matin, M. le capitaine Ferey avait disposé son bataillon faisant face à de puissantes batteries prussiennes, ainsi qu'aux bois occupés par l'infanterie ennemie qui cherchait à en sortir pour prendre de revers nos soldats, déjà entrés dans le bois. Par ses bonnes dispositions, par son attitude ferme et calme, dans ces moments difficiles, M. le capitaine Ferey mérite d'être particulièrement cité. » Le général Vergé ajouta : « A de la vigueur, du sang-froid et l'entente de la guerre... »

les cœurs. « La lutte ne fait que commencer, disait le maréchal qui espérait peut-être ainsi se tromper lui-même sur la véritable situation; elle sera longue et acharnée. Quel est celui d'entre vous qui ne donnerait pas la dernière goutte de son sang pour délivrer le sol natal! Que chacun de nous, s'inspirant de l'amour de notre chère patrie, redouble de courage dans les combats, de résignation dans les fatigues et dans les privations... »

Et nos chers soldats se prirent à espérer encore... Non, certes! le courage et la résignation ne leur manquaient pas; mais les événements devaient bientôt démentir les paroles du maréchal.

Les premiers jours furent employés à se réorganiser. On remplaça les effets de campement et d'habillement, et les munitions; on se mit à remuer la terre pour achever l'organisation des forts : le 25 août, le 76e fournit une corvée de 500 travailleurs au fort Saint-Quentin. On forma, le même jour, des sections de partisans qui eurent pour mission de faire le service d'éclaireurs en avant des grand'gardes. La section du 76e, composée de 20 hommes, fut commandée par le lieutenant Lapierre.

Tentative du 26 août. — Cependant le temps commençait à paraître long à nos soldats, lorsque le 26 août, à 3 heures du matin, l'ordre arriva de lever le camp sans bruit à 4 heures du matin. Les bagages devaient, aussitôt après le départ de la colonne, être transportés à l'île Chambière et y attendre de nouveaux ordres. Le 76e traversa Metz, prit la route de Sarrelouis et se forma en bataille face à l'est, au nord de la route, appuyant sa droite à la ferme de Bellecroix. Il avait à sa gauche le 77e qui s'étendait jusqu'au ruisseau de Vantoux.

A 10 heures, toutes les troupes étaient en position : le 2e corps en 2e ligne derrière le 3e auquel il servait de réserve.

Vers 11 heures, l'ennemi envoya quelques obus qui n'atteignirent personne, et auxquels on ne répondit pas. A 2 heures, éclata un orage bientôt suivi de pluies torrentielles. Le terrain argileux fut tellement détrempé qu'en présence de l'impossibilité de faire passer l'artillerie, l'ordre fut donné de rentrer au bivouac.

Les chemins étaient boueux et encombrés, l'air brumeux et froid et la pluie continuait à tomber à torrents. Cette marche fut certainement la plus pénible de toute la campagne. Et puis on avait espéré une bataille et on rentrait sans même avoir vu l'ennemi! Le 76e traversa Vallières, entra à Metz à 8 heures du soir et de là fut dirigé vers le sud. Le 1er bataillon, coupé des deux autres, bivouaqua sur la route de Montigny, au milieu de la cavalerie. Le gros du régiment traversa Montigny, prit la route de Nancy et dressa ses tentes dans une prairie marécageuse entre la route et le talus du chemin de fer qui lui servait de parapet.

Le 27, le 1er bataillon, envoyé en grand'garde, occupa la lunette des ateliers, la ferme Bradin et le petit fort Saint-Privat. Il reçut quelques obus qui ne firent de mal à personne.

« Les journées suivantes, 28, 29 et 30, furent employées à élever de grandes tranchées-abris sur la ligne des grand'gardes. On plaça aussi des gabions sur quelques parapets et sur quelques traverses du fort Saint-Privat, pour pouvoir y monter la garde; mais ces gabions étaient vides et ne servaient qu'à nous masquer aux vues de l'ennemi. Le fort Saint-Privat était alors à peine ébauché et nulle part son fossé n'avait une largeur de plus de 1 m. 50. Comme les parapets avaient un très faible relief, un homme aurait pu très facilement traverser ce fort suivant un diamètre quelconque. Pendant toute la durée du siège, le fort Saint-Privat resta tel qu'il était le 30 août [1]. »

Tentative du 31. — Le 31 août, l'armée crut de nouveau qu'elle allait rompre ses liens. On devait se concentrer en avant du fort Saint-Julien, puis gagner Montmédy par Thionville et rejoindre ainsi l'armée que le maréchal de Mac-Mahon devait de son côté diriger vers le même objectif.

Le 76e, qui n'avait à se mettre en marche qu'à 7 heures du matin, commença ses préparatifs dès 4 heures, tant il était impatient. Le régiment traversa le Sablon et alla reprendre à peu près la même position que le 26, à la ferme de Bellecroix.

Le 2e corps devait encore, comme le 26, servir de réserve au 3e. Le spectacle de l'armée française rangée en bataille et prête à combattre au premier signal était vraiment à ce moment imposant et magnifique. Officiers et soldats étaient pleins d'entrain et d'ardeur. Les habitants de Metz étaient accourus en foule, comme pendant les grandes manœuvres. Un soleil splendide éclairait cette scène. Tout semblait annoncer une belle journée.

A 11 heures, le premier coup de canon partit du fort Saint-Julien. La bataille s'engagea ensuite sur tout le front de la 1re ligne. Le 76e assista en spectateur à cette lutte que l'on peut compter au nombre des plus brillants faits d'armes de l'armée de Metz.

Toutes les positions ennemies avaient été enlevées avec un élan admirable au chant des clairons et les tambours battant la charge, lorsque, au lieu du signal qu'on attendait pour se porter en avant, on reçut l'ordre de bivouaquer.

Le lendemain, 1er septembre, les chances de combat n'étaient plus les mêmes : l'ennemi avait profité de la nuit pour amener des renforts sur le point menacé. La lutte recommença, mais on dut céder le terrain. Après une furieuse canonnade qui dura jusqu'à midi, le 76e allait entrer en action avec la 1re division du 2e corps, lorsque l'ordre de retraite arriva. Les troupes de 1re ligne se replièrent derrière nous et regagnèrent leurs cantonnements. La 1re division se mit elle-même en retraite vers 3 heures et regagna, à 9 heures du soir, les anciens bivouacs au sud de Montigny.

1. Notes du général Brice.

Deux mois d'inaction. — Fourrage de Peltre. — L'armée ne devait plus rien tenter désormais pour sortir de sa prison. A peine le 76e, pendant les deux mois qu'il passa à Montigny, fut-il réveillé de sa pesante inaction par deux ou trois prises d'armes. Le temps fut d'ailleurs très mauvais : la pluie tomba presque tous les jours.

Le 9 septembre, la brigade Jolivet, rentrée l'avant-veille dans le village même de Montigny, réoccupa les ateliers-magasins de la gare, à la tombée de la nuit; l'artillerie prussienne qui s'était rapprochée à la faveur de l'obscurité exécuta sur ces ateliers un véritable bombardement. On prit les armes pour combattre; mais une tempête atmosphérique fit cesser le tir de l'ennemi. L'eau tombait à torrents. Nos pauvres soldats, trempés jusqu'aux os, les pieds dans la boue, reprirent tristement leurs cantonnements dans les ateliers [1].

Le 27 septembre, la section d'éclaireurs du 76e prit part à un coup de main dirigé sur Peltre par la brigade Lapasset. Les Prussiens surpris perdirent beaucoup de monde et nous abandonnèrent 200 prisonniers. On ramena des fourrages et des vivres.

Enfin, le 5 octobre, les grand'gardes du 76e, attaquées inopinément à 3 heures du matin, repoussèrent les assaillants et leur prirent 2 hommes. Le 12, une nouvelle tentative des Prussiens contre nos grand'gardes fut également repoussée.

A la suite des affaires du 27 septembre et du 5 octobre, les lieutenants Lapierre et Duclos furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur, les 28 septembre et 19 octobre.

Réductions des rations. — Pendant ces deux mois de septembre et d'octobre, l'insuffisance des vivres exerça sur l'état de l'armée une fâcheuse influence. Le 4 septembre, on commença à distribuer à la troupe de la viande de cheval; la ration tomba bientôt de 500 grammes à 350. Le 6, les distributions d'avoine et de foin cessèrent et les chevaux ne vécurent plus que de feuilles de ronces; encore cette ressource vint-elle à manquer, vers le milieu d'octobre. Les pauvres animaux affamés se rongent les uns aux autres la crinière et la queue en attendant qu'ils tombent d'inanition ou soient abattus pour être mangés à leur tour par les soldats. On commença par les attelages des voitures régimentaires, puis ce fut le tour des montures des adjudants-majors...

Le 7 octobre, la ration de pain est réduite à 700 grammes; le 10, à 500 et le 12, à 200. Le 16, il est vrai, elle remonte à 250; mais le pain distribué est sans blutage et d'un aspect presque repoussant. Le 20, on ne reçut plus que de la farine que les hommes devaient faire cuire eux-mêmes.

Enfin la ration de sel diminua aussi progressivement jusqu'au 28 septembre.

1. Les notes de Loir-Mongazon signalent, ce jour-là, à midi, « un obus qui tomba dans les ateliers ». Elles mentionnent, le 14 septembre, « la méprise d'un soldat posté en avant de l'atelier de Saint-Privat qui d'un coup de fusil brisa les os des deux cuisses d'un jeune chasseur à pied de dix-neuf ans pris pour un Prussien ».

Déjà, le 8 septembre, au marché il coûtait 1 fr. 50 la livre. Le 28 octobre, il se vendait 4 francs la demi-livre. Cette privation fut une des plus pénibles à supporter. Notons en passant que le tabac, si utile en campagne pour tromper les longues attentes, devint également fort rare. « Fumez et faites fumer vos chasseurs », dit de Brack dans ses *Avant-postes de cavalerie légère*. On n'avait même plus cette ressource.

Les distributions de vivres qui allaient ainsi tous les jours en diminuant cessèrent complètement à partir du 20 octobre. Les commandants de compagnies furent seulement invités à s'ingénier pour faire subsister leurs hommes comme ils pourraient.

La seule consolation qui fut donnée à nos braves fut le départ des ballons chargés de milliers de petites lettres. Ce furent les seules nouvelles qu'on reçut en France des parents [1] et des amis de l'armée de Metz.

La capitulation de Metz est signée. — Cette longue agonie désorganisa ainsi peu à peu la plus belle armée qu'on ait jamais vue. La situation était sans issue, et devait fatalement aboutir à ce douloureux dénouement qu'on appellera la *capitulation de Metz*.

Le 10 octobre, un conseil de guerre tenu au grand quartier général décida qu'on tiendrait sous les murs de Metz le plus longtemps possible et que des négociations seraient ouvertes avec l'ennemi pour conclure une convention militaire.

A la suite des négociations, que nous n'avons pas à exposer ici, le 27 octobre, les chefs de corps réunirent leurs officiers et leur donnèrent pour la première fois communication officielle de l'idée de capitulation. Elle était signée.

L'ordre général du 28 apprit au 76e que l'armée et la ville avaient capitulé! La garnison était prisonnière; les munitions, les armes, les drapeaux devaient être remis, le 29, aux commissaires prussiens. « *Pour reconnaître le courage dont ont fait preuve pendant la durée de la campagne les troupes de l'armée et de la garnison*, ajoutait la convention, *il est permis aux officiers qui opteront pour la captivité d'emporter avec eux les épées ou sabres ainsi que tout ce qui leur appartient personnellement.* » Consolation inutile. La ville, l'armée furent saisies de stupeur.

« *A diverses époques de notre histoire militaire*, disait Bazaine dans son ordre général adressé à l'armée, *de braves troupes commandées par Masséna, Kléber, Gouvion Saint-Cyr, ont éprouvé le même sort qui n'entache en rien l'honneur militaire, quand, comme vous, on a aussi glorieusement accompli son devoir jusqu'à l'extrême limite humaine....* »

1. J'ai reçu moi-même par ballons deux billets sur papier pelure écrits par mon père, le 31 août et le 22 septembre. Mon père, chef d'état-major de la division Bisson, avait reçu, le 16 août, un coup de sabre à la tête et un coup de lance dans le corps. Sans autre nouvelle de lui depuis un mois et demi, j'étais dans des inquiétudes mortelles, quand les pe its billets vinrent me rassurer. — *Note de l'auteur.*

Mais c'était faire injure à ces héros que de se comparer à eux en un pareil moment. Le soldat lui-même ne s'y trompait pas; il sentait que cette capitulation touchait la France au cœur.

Nous n'essayerons point de peindre les déchirements douloureux de ces derniers moments. Ces angoisses-là se sentent et ne se racontent pas; elles se gravent silencieusement dans les profondeurs de l'âme avec le burin de la haine.

Voici simplement les faits, leur éloquence suffit.

La captivité. — Le 28, dans la soirée, la grosse cloche de la cathédrale tinta 3 fois pendant un quart d'heure. C'était le glas de l'armée. A 6 heures du soir, le 76ᵉ déposa au fort Queuleu ses armes, son équipement, ses munitions et son drapeau, son drapeau décoré « qui devait être brûlé, nous disait-on; sans cela nous ne l'eussions jamais donné ».

Le 29 octobre, les 3 bataillons du régiment, conduits par les officiers de semaine, partirent à midi pour se rendre à Magny où ils furent remis entre les mains de l'ennemi. Cette cruelle séparation des officiers et des soldats avec lesquels ils avaient passé de si rudes journées ne fut pas la scène la moins émouvante; on avait appris à se connaître et à s'aimer.... Ah! quelle délicatesse et quelle richesse de cœur sous cette enveloppe un peu rude parfois du soldat français!

Les hommes de troupe furent dirigés par étapes sur diverses forteresses de Prusse. Les officiers quittèrent Metz, le 2 novembre, à 8 heures et demie du soir, par un convoi qui les conduisit à Magdebourg où ils arrivèrent seulement le 5, à une heure et demie de l'après-midi. De là ils furent dispersés dans les places de Hambourg, Mayence, Coblentz, Dusseldorf, Bonn, Neustadt, Stettin, Burg, Lubeck, Preuzlaw, Neustrelitz...

Les bataillons de guerre avaient lutté 2 mois et demi, pendant lesquels le régiment avait assisté à 3 grandes batailles, soutenu plusieurs combats d'avant-poste et supporté avec courage et résignation des privations et des souffrances de toutes sortes.

VIII. — Rôle du dépôt.

Le 4ᵉ bataillon passe au 22ᵉ de marche. — Pendant ce temps, le dépôt avait organisé à Avignon, où nous l'avons laissé, un 4ᵉ bataillon, sous les ordres du commandant Ardoin [1]. Ce bataillon, envoyé d'abord à Marseille, fut dirigé de là sur Paris où il concourut à la formation du 22ᵉ régiment de marche [2] (lieutenant-colonel Barbe). Il prit part, le 19 septembre, au combat de Châtillon, le 22 octobre, au

1. Fut nommé lieutenant-colonel après Champigny.
2. Ce régiment, composé des 4ᵉ bataillons des 72ᵉ, 76ᵉ et 99ᵉ de ligne, fit d'abord partie de la 2ᵉ brigade (Paturel) de la 2ᵉ division (Hugues) du 14ᵉ corps d'armée (Ducrot). En novembre, il passa à la division de Malroy du corps Blanchard.

combat de la Malmaison et, le 29 novembre, à la bataille de Champigny, où il fit de grandes pertes.

Le 16 mars 1871, le 22e de marche ayant été versé au 22e de ligne, notre 4e bataillon cessa désormais toute relation avec le 76e.

Organisation de compagnies pour les corps en formation. — Le 76e de marche. — A la fin de septembre, le dépôt du 76e fut envoyé à Navarreins où il s'occupa activement de l'organisation successive de plusieurs compagnies. Celles-ci, à peine armées et instruites, furent dirigées sur les divers régiments de marche que créait alors en toute hâte le gouvernement de la Défense nationale.

Pendant que le numéro 76 disparaissait à Metz de la liste des régiments qui luttaient encore pour la fortune de la France, un corps d'organisation nouvelle, formé avec des compagnies de diverses provenances, allait relever devant l'ennemi notre numéro, sous le nom de *76e régiment de marche.* — Ce corps sera fondu à la paix avec le 76e de ligne; son histoire fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE V

76ᴱ RÉGIMENT D'INFANTERIE DE MARCHE

I. — Ses origines.

Création du 76ᵉ de marche avec les 5ᵉ et 2ᵉ bataillons de marche. — Après les capitulations de Sedan et de Metz, le gouvernement de la Défense nationale ordonna la formation de bataillons de marche destinés à la garde de certaines parties du territoire menacées par l'ennemi. Ces bataillons, organisés à l'aide de compagnies provenant de divers dépôts, furent par la suite réunis en régiments de marche.

Telle est l'origine du *76ᵉ régiment d'infanterie de marche* qui fut créé au Havre par décision ministérielle du 5 janvier 1871 avec le 5ᵉ et le 2ᵉ bataillon de marche. Nous suivrons d'abord séparément ces deux bataillons, qui n'ont au début aucun lien commun.

Origine du 5ᵉ bataillon de marche. — Le 5ᵉ bataillon de marche (qui devint en 1871 1ᵉʳ bataillon du 76ᵉ de marche) fut créé, le 30 septembre 1870, pour la défense du Havre et placé sous le commandement du commandant Barreau.

L'organisation de ce bataillon se fit avec deux détachements : le 1ᵉʳ (environ 400 hommes provenant du 62ᵉ de ligne) avait été laissé au Havre sous les ordres d'un capitaine, lorsque le dépôt du 62ᵉ avait quitté cette ville pour se rendre à Rennes; le second (environ 1400 hommes provenant du 19ᵉ de ligne) était parti d'Alençon le 20 septembre, et était arrivé au Havre le 21.

Les hommes composant ces deux détachements étaient ou d'anciens soldats rappelés en vertu de la loi du 10 août 1870 ou des volontaires engagés pour la durée de la guerre.

Le 5ᵉ bataillon resta caserné au fort Sainte-Adresse jusqu'au 27 octobre 1870.

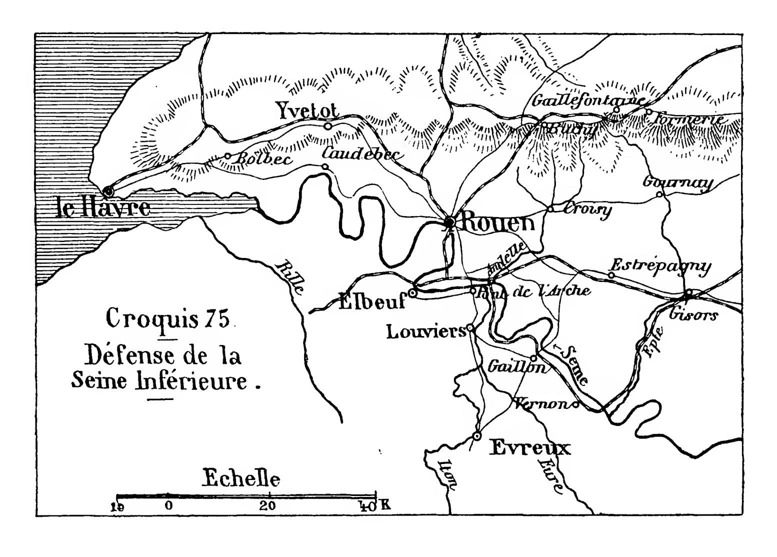
Origine du 2e bataillon de marche. — Le 2e bataillon de marche (qui devint en 1871 2e bataillon du 76e de marche) fut créé le 7 octobre 1870, pour la défense de Rouen, et placé sous le commandement du commandant Rousset.

L'organisation de ce bataillon se fit avec trois détachements provenant des 41e, 93e et 94e de ligne. Chacun de ces détachements était composé de deux compagnies d'environ 200 hommes (rappelés ou engagés volontaires).

Les 4 premières compagnies restèrent casernées à Rouen jusqu'au 15 octobre; les 5e et 6e (détachement du 94e) étaient déjà aux prises avec l'ennemi le 7 octobre; elles ne rallièrent le 2e bataillon de marche que le 27 octobre.

II. — *Campagne du 5e bataillon de marche en Normandie.*

Combat de Formerie. — Le 27 octobre, à 7 heures du matin, le 5e bataillon de marche partit en chemin de fer pour aller cantonner aux environs de Formerie, à Romescamp, Abancourt et Fouilloy (40 kilomètres au nord-est de Rouen), avec mission de garder la voie ferrée de Rouen à Amiens. Le 5e bataillon de marche avait à sa droite à Gournay le 8e bataillon des mobiles du Pas-de-Calais, et à sa gauche, vers Gaillefontaine, le 1er bataillon des mobiles de l'Oise.



Croquis 75.
Défense de la Seine Inférieure.

L'ennemi ne tarda pas à se montrer. Dès le lendemain, 28 octobre, vers 9 heures et demie du matin, une reconnaissance prussienne forte d'environ 500 hommes (fantassins et cavaliers) s'avança jusqu'à Formerie dont elle occupa les principales maisons. Une compagnie du 5e bataillon, cantonnée à la gare, à quelques centaines de mètres du village, se porta immédiatement à la rencontre de la reconnaissance et engagea avec elle une vive fusillade. La compagnie de marche fut renforcée, vers 11 heures et demie, par une compagnie des mobiles de l'Oise, pendant que le commandant Barreau envoyait le détachement d'Abancourt dans la direction de Songeons sur les derrières de l'ennemi.

Les Prussiens craignant d'être coupés se décidèrent alors à la retraite. Ils avaient une cinquantaine d'hommes hors de combat. Nous avions 7 tués et 18 blessés.

Le 2 novembre, le 5e bataillon, qui s'était concentré la veille à Formerie, en partit à 6 heures du matin pour Gournay. Il resta là jusqu'au 2 décembre, se bornant à assurer la sécurité de ses cantonnements par des grand'gardes et des reconnaissances.

Affaire de Buchy. — Après la prise d'Amiens, von Göben dirigea sur Rouen les Ier et VIIIe corps devant lesquels nos troupes durent se replier. Le 5e bataillon de marche arriva à Buchy, le 3 décembre, vers midi. Cette petite ville était le point de concentration des différents corps de troupe de l'armée du Havre. L'ennemi la prit pour objectif et marcha sur elle en 2 colonnes.

Les francs-tireurs de Mocquart et les mobiles de la Marne, qui étaient aux avant-postes, supportèrent les premiers efforts des Prussiens. L'action commença par une vive canonnade à laquelle nous n'avions à opposer que le feu de deux pièces de 12 lisses. A 8 heures, les francs-tireurs renoncèrent à poursuivre la lutte. Alors le 5e bataillon se déploya et les francs-tireurs se rallièrent derrière lui.

Cependant l'ordre de retraite fut donné. Le 5e bataillon forma l'arrière-garde. Il atteignit Isneauville à 5 heures du soir et y passa la nuit. Il avait perdu dans cette journée un officier et une vingtaine d'hommes.

Cet échec décida le général Briant qui commandait la petite armée, à évacuer Rouen. L'ancienne capitale de la Normandie était autrefois une forteresse habituée à soutenir vaillamment de longs sièges. Aujourd'hui, grande ville ouverte, dominée de tous les côtés par des hauteurs à portée de canon, elle n'était pas en état de repousser l'attaque d'une armée.

Le 5e bataillon arriva au Havre le 6 décembre, à 2 heures du matin; il y occupa la caserne de Strasbourg.

Du 7 au 30, il n'exécuta que des mouvements sans importance. Le commandant Barreau, démissionnaire, fut remplacé à la tête de ce bataillon par le commandant Dornat.

Embuscade de Bolbec. — Le 30, on apprit qu'une colonne prussienne de 400 hommes venant d'Yvetot devait, le lendemain, faire une réquisition à Bolbec. On résolut de lui tendre une embuscade.

Dès 3 heures du matin, le 5e bataillon divisé en 3 colonnes prit position, une compagnie à Nointot, 3 compagnies le long du chemin de fer entre Lanquetot et Bolleville; les 2 autres en avant de Bolbec avec les 2 pièces de 12. Le 2e bataillon de marche (le futur 2e bataillon du 76e de marche) appuya le mouvement en occupant les environs de Nointot.

Vers 9 heures du matin, les éclaireurs prussiens (un peloton de dragons) apparurent sur la grand'route. Ils s'avancèrent jusqu'à une vingtaine de mètres de nos 3 compagnies abritées derrière le talus de la voie ferrée. Le gros de la colonne



ennemie suivait à 200 mètres. A ce moment, deux de nos soldats qui s'étaient éloignés et cherchaient à nous rejoindre furent aperçus par les dragons qui donnèrent l'alarme. La colonne prussienne s'arrête aussitôt, puis, détachant de notre côté quelques tirailleurs, elle fait demi-tour.

Le capitaine Nicolas, qui commandait le groupe des 3 compagnies, donne alors le signal de l'attaque. Nos soldats s'élancent à la baïonnette. L'ennemi essaie de faire face à la charge; mais en moins de 20 minutes la colonne prussienne est en pleine déroute.

Elle avait perdu 10 tués, 80 blessés et laissait entre nos mains 15 prisonniers. De notre côté il n'y avait qu'un caporal tué. Au bruit de la fusillade, les autres compagnies du bataillon accoururent en hâte vers le lieu du combat ; mais quand elles arrivèrent, l'ennemi était en fuite. En récompense de sa conduite dans cette affaire, le capitaine Nicolas fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 28 février 1871.

Le lendemain et les jours suivants, plusieurs bataillons de mobiles se rapprochèrent de nos positions. On redoubla de vigilance en prévision d'un retour offensif. L'ennemi parut en effet sur notre front le 2 janvier 1871 ; mais l'action se borna à quelques coups de fusil échangés sur la ligne des grand'gardes.

Marche sur Gommerville. — Le 5e bataillon prit encore les armes dans la journée du 6 janvier et marcha sur Gommerville où un petit engagement eut lieu contre l'aile droite de l'ennemi; mais celui-ci se retira et, à 7 heures du soir, nous avions repris nos cantonnements.

Le 8, le bataillon fut ramené au Havre; il y apprit qu'il était depuis 3 jours 1er bataillon du 76e de marche.

III. — Campagne du 2e bataillon de marche en Normandie.

Premières opérations. — Le 5 octobre 1870, le 2e bataillon de marche quitta Rouen avec ses 4 premières compagnies et se rendit à Fleury, dans la vallée de l'Andelle, dont le général Gudin organisait la défense. Il resta dans ces positions jusqu'à la fin du mois.

Le 30 octobre, il fut envoyé à Pont-de-l'Arche, sur la Seine. Le 21 novembre, il se porta à Évreux que l'ennemi semblait menacer et, jusqu'au 27, il occupa différents postes en avant de cette ville.

Le 27 novembre, le 2e bataillon de marche fut rappelé à Rouen [1] par le général Gudin, dans le commandement de la 2e division militaire.

1. C'est alors seulement, comme nous l'avons dit plus haut, que le 2e bataillon fut réellement formé par l'incorporation de ses 5e et 6e compagnies qui étaient en campagne depuis le commencement de septembre.



Ce nouveau chef avait rassemblé à Rouen une partie des forces sous ses ordres, pour aller, sous la conduite du général Briant, tenter un coup de main dans la vallée de l'Epte, à Gisors, qu'on savait sérieusement occupé.

Surprise d'Estrépagny. — Le général Briant fractionna en trois colonnes les troupes destinées à l'expédition. Le 2e bataillon de marche se mit en route le 28 novembre, avec la colonne du centre qui comprenait en outre des mobiles de Caen, de l'Oise, du Havre, des Landes, des Pyrénées-Orientales et 8 pièces de canon. Il cantonna, le 29, à Mesnil-Verclives.

Le même jour, à 11 heures du soir, la colonne se mit en marche dans le plus grand silence. Il était nuit noire et il faisait un froid à pierre fendre. L'entrain cependant ne manquait pas. On arriva ainsi sans être éventé jusqu'en vue d'Estrépagny, petit village à 10 kilomètres en avant de Gisors. On apprit alors que ce point était occupé par un détachement de 800 Prussiens (infanterie, cavalerie et artillerie).

« La colonne s'arrête à 500 mètres du village, dit le rapport sur cette affaire, met baïonnette au canon et s'élance au pas gymnastique. La 6e et la 1re compagnies ainsi que la 1re section de la 2e reçoivent, sans s'arrêter, le feu des avant-postes ennemis, les mettent en déroute et pénètrent dans le village. Les Prussiens réveillés en sursaut, à une heure du matin, veulent sortir des maisons : on les fusille à bout portant; la cavalerie, qui tente de s'ouvrir un passage, est foudroyée et jonche la route de ses morts.

« Cependant quelques postes établis dans l'intérieur même d'Estrépagny se défendent avec énergie et font essuyer un feu assez vif à notre tête de colonne. » Celle-ci hésite un instant.... Le général Briant, le commandant Rousset et le capitaine Boulay se jettent en avant et entraînent leurs soldats jusqu'à l'autre extrémité du village.

« Arrivés là, ils s'aperçoivent qu'ils n'ont été suivis que par une partie du bataillon. La 2e section de la 2e compagnie qui avait perdu sa distance dans la marche au pas gymnastique s'était arrêtée devant les feux partant des maisons, puis avait reculé en désordre, brisant ainsi l'élan des compagnies de queue.

« L'ennemi, revenu de sa première surprise, profite aussitôt de ce moment de répit pour mettre de l'ordre dans sa résistance et organiser des barricades avec ses voitures à bagages. Les grenadiers saxons s'y défendent en désespérés et, pendant près de deux heures, résistent à l'attaque de nos soldats qui n'ont pas tardé à se rallier et à se reporter en avant.

« Enfin le village est enlevé; les Prussiens se retirent ayant perdu 70 tués ou blessés, une centaine de prisonniers, une pièce de canon, 3 caissons et une grande quantité d'armes et de bagages. De notre côté nous avions 7 hommes tués et 32 blessés dont un officier, le capitaine Chrisostôme, qui expira le lendemain. »



L'attaque d'Estrépagny avait retardé la marche et il n'était plus temps maintenant d'aller à Gisors. La colonne rentra donc dans ses cantonnements; le 2e bataillon de marche à Mesnil-Verclives.

Retraite sur le Havre. — Après l'expédition d'Estrépagny, notre bataillon se replia dans la vallée de l'Andelle, à Fleury, puis il fut envoyé à Buchy; mais avant d'atteindre ce point, il reçut l'ordre de revenir à Rouen. Il y arriva le 4 décembre, à 10 heures du soir.

Le 5, le général Briant ayant renoncé à la défense de Rouen, le 2e bataillon rétrograda sur Honfleur. Le 7, il s'embarqua pour le Havre où il resta jusqu'au 25, dans le fort de Tourneville.

Du 25 décembre au 3 janvier 1871, il occupa successivement en avant de la ville, Montivilliers, Angerville-l'Orcher, Breauté et Nointot.

Le 3 janvier, il rentra au Havre où, deux jours après, il formait le 2e bataillon du 76e de marche.

IV. — Derniers épisodes de la guerre contre l'Allemagne.

Reconnaissance en avant du Havre. — Le 76e d'infanterie de marche, créé en quelque sorte sous le feu de l'ennemi, fut organisé à 2 bataillons de 6 compagnies du 5 au 10 janvier 1871, par le commandant Rousset, promu lieutenant-colonel. Le 1er bataillon (ancien 5e bataillon de marche) eut à sa tête le commandant Dornat; le 2e bataillon (ancien 2e bataillon de marche) fut confié au commandant Lartet.

Du 10 au 28 janvier, le nouveau régiment occupa divers cantonnements en avant du Havre : Saint-Martin du Manoir, Coupeauville, Épouville et enfin Bolbec. Pendant ces quelques jours, il exécuta plusieurs reconnaissances : le 16 janvier, sur Mirville, dont les Prussiens avaient détruit le pont; le 20, sur Gomerville; le 21 et le 22, sur Saint-Romain; le 23, sur Lanquetot, faisant, presque chaque jour, le coup de feu avec les avant-postes ennemis.

L'armistice. — La paix. — L'armistice conclu le 28 janvier termina les hostilités. Le 4 février, le régiment rentra au Havre.

Le 2e bataillon cantonna à Gonfreville, où il fut employé aux travaux de fortification qu'on y élevait pour le cas où il faudrait recommencer la lutte.

Le 26 février, les préliminaires de paix furent signés à Versailles; l'Assemblée de Bordeaux les ratifia le 28. Paix barbare, germe de guerre pour l'avenir, paix contre nature, imposée par la force et qui jeta dans les cœurs un levain de haine, dont la fermentation ne peut cesser qu'après un nouveau règlement de comptes. Voilà ce que nous nous disions, en voyant mutiler la patrie française.



« C'est une infamie ! » s'écriait un officier. « *Eh bien, tant mieux!* lui répliquait-on. Si la blessure était légère, le temps la cicatriserait. » Aussi ce fut une journée funèbre que celle où la nouvelle de cette paix fut communiquée au régiment. On n'y crut pas tout d'abord, mais il fallut bien se rendre à l'évidence.

Quelques jours après, on se mettait en route pour Paris. Là des tristesses plus grandes encore, s'il est possible, nous étaient réservées. Le 8 mars, le régiment entra dans la capitale et campa sur l'avenue Uhrich. Le 15, les soldats rappelés et les engagés pour la durée de la guerre furent licenciés et remplacés au régiment par des hommes des 123e et 124e de ligne. Ce même jour, le 76e de marche alla occuper les baraquements de Courcelles (1er bataillon) et des Batignolles (2e bataillon).

Le 18, à 3 heures du matin, le régiment fut conduit à Montmartre, pour le désarmement des gardes nationaux. Il était trop tard : l'insurrection ne devait plus être réduite que par une guerre en règle qui allait se prolonger deux mois, sous les yeux de nos ennemis.

V. — Campagne contre l'insurrection de 1871.

Organisation de la Commune. — Depuis quelques années, le club de l'Internationale poursuivait à Paris le rêve socialiste de la guerre au capital et à la propriété. Dans le mois de décembre 1870, il avait pris pour objectif l'établissement dans la capitale d'un conseil élu qui gouvernerait la grande cité en dehors de l'État et ferait revivre la commune de 1793. Un comité central démocratique de la garde nationale s'était formé et affirmait déjà son action sur la plupart des bataillons des faubourgs qui reconnaissaient son autorité.

Au moment de la conclusion de l'armistice, la garde nationale avait remplacé l'armée dans la garde des remparts et de presque tous les forts et le comité central y avait envoyé des hommes qui recevaient son mot d'ordre.

A l'entrée des Allemands, le comité avait pris possession des canons d'artillerie des Champs-Elysées, sous prétexte de les sauver des Prussiens et les avait mis en batterie à Belleville et sur les buttes Montmartre, au centre même des quartiers où sa domination était toute-puissante.

Le gouvernement qui commençait à avoir de sérieuses inquiétudes, redemanda les canons. Il lui fut répondu par un refus formel.

A Montmartre. — Telle était la situation, lorsque, le 18 mars, à 3 heures du matin, le 76e prit les armes, pour coopérer au désarmement des insurgés de Montmartre.

Le 1er bataillon arriva sans difficulté au sommet de la butte. Pendant qu'une partie des compagnies contenait les gardes nationaux accourus en foule sur ce



point, les autres compagnies s'emparèrent de 16 pièces de canon au moulin de la Galette. Le 2e bataillon s'engagea dans la rue Marcadet et barra le passage aux groupes hostiles qui voulaient chercher à rejoindre les gardes nationaux réunis sur la butte.

A 10 heures, le nombre des insurgés était devenu si considérable qu'il fallait faire usage des armes ou se retirer : le 1er bataillon reçut l'ordre de rentrer au bivouac de Courcelles. Il y arriva sans incident. Le 2e bataillon, déjà cerné de tous côtés, ne reçut pas d'ordre; mais son chef, le commandant Lartet, sachant qu'on voulait éviter à tout prix l'effusion du sang, se décida de lui-même à la retraite. Pendant que le mouvement s'exécutait, le commandant, n'écoutant que son cœur, essaya encore une fois de parlementer avec l'émeute. Fâcheuse inspiration qui faillit lui coûter la vie ! Il fut entouré, séparé de sa troupe et entraîné dans une maison de la rue des Rosiers où on l'enferma avec les généraux Lecomte et Clément-Thomas.

Quand on s'aperçut de sa disparition il était trop tard pour revenir le chercher.

Les généraux Lecomte et Clément-Thomas furent fusillés. Plus heureux, le commandant Lartet parvint à tromper la surveillance de ses gardiens. Après 2 jours de cruelles angoisses, il revint prendre le commandement de son bataillon. Son retour fut une joie pour le 76e.

Cependant le 2e bataillon avait réussi à rejoindre le 1er à Courcelles. A midi, le régiment tout entier alla camper au Champ de Mars.

Au camp de Satory. — Dans la nuit du 18 au 19, le lieutenant-colonel Rousset reçut l'ordre de sortir de Paris. Le gouvernement n'était plus assez fort pour entreprendre la lutte dans l'intérieur de la grande ville où la commune régnait déjà en maîtresse absolue.

Le régiment campa sur le plateau de Satory où des forces importantes se rassemblaient. Là, le 76e de marche s'augmenta d'un bataillon qui fut formé avec des hommes provenant des 122e, 125e et 126e de ligne. Le capitaine Boulay prit le commandement de ce 3e bataillon, jusqu'à l'arrivée du commandant Cartillier.

Siège de Paris. — Cependant les insurgés, les fédérés, comme ils se nommaient, avaient pris possession des forts de la rive gauche de la Seine, ils occupaient les villages et les tranchées que l'armée de Trochu défendait, quelques jours auparavant, contre l'armée allemande. Cette armée, spectatrice curieuse et ravie de nos luttes fratricides, gardait les forts de la rive droite. L'armée de Versailles n'avait conservé que le seul fort du Mont-Valérien qui lui servit de premier point d'appui pour le siège en règle qu'il lui fallait maintenant entreprendre.

Du 4 avril au 21 mai, le 76e de marche participa à diverses opérations contre le front sud : attaques de positions, travaux d'approche et gardes des tranchées. Il occupa d'abord la redoute de Châtillon jusqu'au 6 avril. Du 7 au 27 avril, il



campa au Petit-Bicêtre. Le 28, il s'installa au bivouac dans le bois de Meudon où il dressa ses tentes sur la pente ouest de la gracieuse vallée de Fleury, en face du fameux château de Meudon complètement ruiné pendant le 1ᵉʳ siège. Le colonel Brice, rentré de captivité, vint alors prendre le commandement du 76ᵉ de marche. C'était une première prise de possession du jeune 76ᵉ par l'ancien.

Le service fut fatigant et pénible, parce que les troupes étaient peu nombreuses par rapport à l'étendue du front d'attaque. Cependant le moral de cette armée de Versailles, improvisée au lendemain des grands désastres, était excellent. Nos soldats, entre les heures de garde et de travaux, fourbissaient presque gaiement leurs armes au soleil, comme s'il se fût agi de se préparer à une grande parade. Le temps était superbe et les premiers effluves du printemps réveillaient la nature, après le terrible hiver de 1870. La verdure et les fleurs contrastaient avec la cruelle réalité qui nous semblait par instants n'être qu'un cauchemar mensonger.

Divers engagements. — Entrée dans Paris. — Les principaux engagements auxquels participa le 76ᵉ furent les suivants :

Défense des tranchées de Châtillon, qui nous coûta, le 6 avril, 6 tués et 20 blessés.

Défense des tranchées au sud de Clamart, le 13 avril (1 tué et 6 blessés).

Travaux d'approche du fort d'Issy : dans la nuit du 29 avril, la 4ᵉ du 2 fit quelques prisonniers, enleva de vive force la parallèle qui reliait la route de Vaugirard à l'île de Billancourt et la 1ʳᵉ du 2 coopéra, avec un détachement du 38ᵉ de ligne, à l'enlèvement de la dernière barricade du village des Moulineaux et de la tranchée bordant le mur du parc. Nous avions eu 3 tués et 6 blessés, parmi lesquels le lieutenant Buteri de la 4ᵉ du 2 et le sous-lieutenant Chambon de la 1ʳᵉ du 2. La prise du fort d'Issy nous coûta encore, dans les journées des 30 avril, 2 et 5 mai, 6 tués et 28 blessés parmi lesquels le lieutenant Grossetête de la 2ᵉ du 1ᵉʳ, le 2 mai, et les sous-lieutenants Clerc de la 5ᵉ du 1ᵉʳ, et Vérat de la 6ᵉ du 2, le 5. — Les 7 et 8 mai : 1ʳᵉ occupation du fort d'Issy abandonné par les fédérés dans la nuit précédente.

Le 9 mai : garde du parc des Aliénés, 1 tué et 13 blessés, parmi lesquels le commandant Cartillier qui mourut des suites de sa blessure.

Le régiment perdit enfin du 13 au 20 mai, dans les tranchées et les travaux entre Issy et Vanves, 2 tués, dont le sous-lieutenant Petit de la 5ᵉ du 2, le 16, et 17 blessés, dont le capitaine Baudement de la 1ʳᵉ du 1ᵉʳ et le lieutenant Cornier de la 6ᵉ du 1ᵉʳ.

Dans la nuit du 21 au 22, l'armée de Versailles tout entière sous les armes se tint prête à marcher sur Paris. Le 76ᵉ entra dans la capitale par la porte de Sèvres, sans tirer un coup de fusil. Cette porte était solidement barricadée à l'intérieur à l'aide de madriers et de poutres; mais les insurgés s'étaient retirés.

Dès qu'on eut reconnu que le passage n'était pas gardé, on se mit au travail pour déblayer la voie. Quand le 76ᵉ franchit la porte de Sèvres, le petit jour commençait à poindre [1].

Combat dans Paris. — Le 20 mai, sentant ses derniers jours venus, la Commune avait décrété l'incendie de Paris. Puisqu'il fallait tomber, on tomberait crânement en s'ensevelissant sous les ruines fumantes de la capitale du monde. Les sapes, les mines, le pétrole devaient accomplir cette horrible besogne. La surprise des postes et la rapidité de l'attaque qui se présenta de tous les côtés à la fois, paralysèrent heureusement l'exécution sur la plupart des points. Nous allons suivre pas à pas le 76ᵉ à travers Paris, dans les 5 journées de terreur qui sauvèrent la grande ville de sa ruine totale.

Le 22, le régiment, après avoir franchi la porte de Sèvres, prit la rue Saint-Charles, traversa la place Dupleix et le Champ de Mars, et alla camper sur l'avenue Latour-Maubourg. Un seul homme fut blessé ce jour-là.

Le 23, le 76ᵉ de marche coopéra à la prise des barricades de la rue de Grenelle. Il bivouaqua, le soir, sur la place Vauban.

Le 24, il se mit en marche à 10 heures du matin par le boulevard du Mont-Parnasse, descendit la rue du Cherche-Midi jusqu'à la rue Saint-Placide, et gagna le Luxembourg par la rue de Vaugirard.

Du Luxembourg où il occupa l'intérieur des bâtiments et les cours du palais, le régiment coopéra à l'attaque du Panthéon en détachant des compagnies dans les rues latérales, de manière à tourner les barricades. Il eut 4 blessés.

Le 25, pendant que le 3ᵉ bataillon gardait la place du Panthéon, le reste du régiment moins deux compagnies quitta le Luxembourg, prit la rue Saint-Jacques, le boulevard du Port-Royal et alla bivouaquer sur la place d'Italie. Les 2 compagnies détachées allèrent de la rue Mouffetard sur l'avenue des Gobelins où elles s'emparèrent d'une barricade armée de 4 pièces d'artillerie. Le lieutenant Saligot, de la 1ʳᵉ du 3, fut tué sur la place du Panthéon. Le régiment eut en outre 12 blessés, parmi lesquels le lieutenant Hamel, de la 6ᵉ du 2.

Le 26, le 76ᵉ procéda au désarmement du quartier d'Italie et retourna, le soir, au Panthéon, pour prendre ses cantonnements définitifs dans le 6ᵉ arrondissement. La lutte était terminée. Le régiment eut cependant encore dans cette journée 3 hommes blessés par un obus parti du Père-Lachaise, un des derniers qui furent tirés.

Récompenses. — Pendant la campagne contre l'insurrection le capitaine Bienvenu, le lieutenant Buteri, le sergent Querleu et le caporal Jarry furent cités à l'ordre de l'armée, comme s'étant distingués dans la nuit du 29 au 30 avril, à la prise du fort d'Issy. Les capitaines Wallerand et Dumazer, le médecin-major de

1. Les détails sur l'entrée du 76ᵉ de marche par la porte de Sèvres sont extraits des notes de M. le général Brice.

1re classe Marchand, le lieutenant Chapuisot, l'adjudant Pendorriès, le sergent-major Landry, les sergents Querlin, Morel et Wuillermoz, les caporaux Buffart et Féron et le soldat Fulconis, furent également cités à l'ordre de l'armée du 28 mai, pour le courage dont ils ont fait preuve dans Paris, à l'attaque des barricades.

Les nominations et promotions suivantes eurent lieu dans la Légion d'honneur : le 19 avril, le commandant Dornat fut promu officier; les capitaines Vacher et Dupuis, ainsi que le lieutenant Lacroix, furent faits chevaliers. Le 23 mai, le lieutenant Grossetête fut également nommé chevalier. Enfin, le 24 mai, le colonel Brice reçut la croix de commandeur, le commandant Lartet et le capitaine Boulay celle d'officier, et les capitaines Icart, Sauvage et Champion, celle de chevalier. 32 sous-officiers et soldats ont été décorés de la médaille militaire.

Les derniers jours du 76e de marche. — Dépôt du 76e de ligne. — Le régiment occupa dans Paris la barrière d'Enfer (1er bataillon), la caserne de Lourcine (2e bataillon) et les postes-casernes compris entre la barrière d'Italie et la gare d'Orléans (3e bataillon).

Pendant que le 76e de marche était employé à la répression de l'insurrection, le dépôt du 76e de ligne, en garnison à Navarreins, se grossissait tous les jours par le retour des prisonniers, officiers et soldats, qui rentraient d'Allemagne. Parmi ceux-ci, tous ne rejoignirent pas le dépôt du régiment; plusieurs furent dirigés à leur arrivée en France sur des régiments provisoires organisés à la hâte en vue de la répression de l'émeute. Le dépôt fut lui-même organisé en compagnies de 200 hommes prêtes à être envoyées, soit à Paris, soit sur la frontière des Pyrénées.

La France, en paix maintenant au dedans et au dehors, allait enfin reprendre possession d'elle-même. L'année terrible avait tout ébranlé, tout bouleversé et l'armée plus que tout le reste. Le général de Cissey, Ministre de la guerre, s'attacha sans retard à la grande œuvre de réorganisation qui s'imposait. La première mesure à prendre était évidemment le groupement méthodique de tous les éléments épars de nos forces militaires.

Dès le 1er avril 1871, la fusion des anciens régiments de ligne et des régiments de marche de même numéro fut décrétée en principe. L'ordre d'exécution pour le 76e de marche et le dépôt du 76e fut donné par le ministre le 24 juillet; et, le 1er août, le procès-verbal de l'opération était dressé. Les bataillons de marche constituèrent les bataillons actifs du 76e de ligne.

Le 10 septembre, le colonel Brice se rendit lui-même à Navarreins pour ramener à Paris ses anciens officiers, sous-officiers et soldats de Metz, qui, d'après la nouvelle organisation, devaient faire partie des bataillons actifs. Dès lors, il n'y eut plus réellement qu'un seul régiment au numéro 76 :

Le 76ᴱ RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

CHAPITRE VI

LES TRAVAUX DE LA PAIX DE 1871 A 1893

I. — Ensemble de la période.

Composition du régiment après la fusion. — Le 76e régiment d'infanterie de ligne, formé le 1er août 1871 par la fusion du 76e de marche avec le dépôt de l'ancien 76e de ligne, fut constitué en réalité par le tiercement qui eut lieu le 6 septembre, et à la suite duquel la composition du cadre d'officiers fut la suivante :

1° PORTION ACTIVE

ÉTAT-MAJOR

Colonel : BRICE.
Lieutenant-colonel : BOURLET.
Médecin-major de 1re classe : BOSSARD.
Méd. aide-major de 1re classe : MARCHAND.
Sous-lieut. adj. au trésorier : CHUNIAUD.
Sous-lieutenant porte-drapeau : MESTAYER.
Chef de musique : NIESSEL.

1er BATAILLON

Commandant : DE BRAUNECK.
Capitaine adjudant-major : PIEDANNA.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Compagnie,	WALLERAND,	ROSE,	SERRES,
2e —	BISET,	LÉRIDON,	PAGET,
3e —	PERTUSIER,	DUCLOS,	JACOB,
4e —	BELLINGER,	LA RIVIÈRE,	DENASSIEU,
5e —	BUSSIÈRES,	CHRISTOPHE,	PERRET,
6e —	LAPORTE,	CHAPUISOT,	ANGEVIN.

2e BATAILLON

Commandant : Jamais. **Capitaine adjudant-major** : Nicolas.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Compagnie,	Orgerie,	Crouan,	Lironville,
2e —	Gueydan,	Hamel,	Thirion,
3e —	de Villeneuve,	Baudie,	Mestannier,
4e —	de Villars,	Delpoux,	Baverel,
5e —	Drevet,	Berrard,	Morius,
6e —	Grégoire,	Brout,	Chambon.

3e BATAILLON

Commandant : Bernet. **Capitaine adjudant-major** : Vacher.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Compagnie,	Ferey,	Buchot-Launay,	Meurger,
2e —	Chomety,	Borel,	Harmant,
3e —	Boulay,	Pomian,	Duffard,
4e —	Hirtz,	Réal,	de Bréda,
5e —	Buhot,	Granger,	François,
6e —	Dupuis,	Frécot,	Lemonnier.

2e DÉPOT

ÉTAT-MAJOR

Major : Maniel. **Capitaine d'habillement** : Leboeuf.
Capitaine trésorier : Raviot. **Médecin-major de 2e classe** : Michon.

4e BATAILLON

Commandant : Dornat. **Capitaine adjudant-major** : Gosse.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Compagnie,	Matignon,	Clerc,	de Roquebrune,
2e —	Gilles,	Duchon,	Claudel,
3e —	Champion,	Mauclaire,	Haas,
4e —	Charpy,	Buteri,	Grangier,
5e —	Dumazer,	Lacroix,	Beranger,
6e —	Bonnet,	Simonet,	Garreau.

OFFICIERS A LA SUITE

Commandant : Lartet.
Médecin-major de 1re classe : Marcenac.
Capitaines : Sauvage, Icart, Bellot, Bienvenu, Chmitlin, Baudement et Boulenger.
Lieutenants : Meneust, Cornier et Grossetête.
Sous-lieutenants : Petetin, de Guyon, Vérat, Cacciaguerra, Idanier et de Granville.

L'effectif du régiment était, à la date du 6 septembre 1871, de 3489 hommes, dont 109 officiers et 3380 sous-officiers et soldats.

Le 76e continua à faire partie du 2e corps [1] (général Bataille) de l'armée de Versailles, 2e division [2] (général de Susbielles), 2e brigade (général Paturel). La portion active occupa à Paris, au moment de la fusion, les emplacements suivants : 1er bataillon cantonné à la barrière d'Enfer; 2e bataillon caserné à Lourcine; 3e bataillon, dans les bastions compris entre la barrière d'Italie et la ligne d'Orléans. Le dépôt resta à Navarreins avec détachements à Bayonne, Mont-de-Marsan, Saint-Jean-Pied-de-Port, Portalet et Barèges.

Situation générale. — Les désastres de 1870-71 avaient cruellement démontré qu'avec le courage et la volonté de vaincre on sauve l'honneur des armes; mais on succombe fatalement, quand on a contre soi le nombre et une mobilisation organisée.

C'est pourquoi depuis vingt ans la France se recueille, l'armée travaille, se transforme et se prépare. Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'exposer en détail tout ce qui a été fait, ce serait écrire l'histoire de l'armée; mais nous devons dire cependant que le 76e a suivi pas à pas les progrès de chaque jour et n'a rien négligé pour marcher dans la voie nouvelle. Nous sommes fiers de dire, en nous appuyant sur la parole autorisée d'un Ministre de la guerre, que nous sommes prêts à tout. « Personne ne doute aujourd'hui que nous soyons forts! affirmait hautement M. de Freycinet en septembre 1891, au banquet de Vandeuvres qui clôturait les premières manœuvres d'armée. Nous prouverons que nous sommes sages, ajoutait-il, nous saurons garder dans une situation nouvelle le calme, la dignité, la mesure qui, aux mauvais jours, ont préparé notre relèvement. »

Les lois de recrutement de 1872, de 1889 et de 1892 nous ont assuré le nombre. La loi d'organisation de 1873, partageant le territoire en 18 régions, a jeté les premières bases de la mobilisation dont le plan d'ensemble et les dispositions de détail ont été sans cesse remaniés, élargis et perfectionnés par une étude ininterrompue. Quand l'heure sonnera, au premier signal du télégraphe, tous les Français de vingt à quarante-cinq ans, instruits, armés, encadrés, seront à leur poste de combat.

Il nous reste à faire connaître, dans ce chapitre, la part du 76e à la grande œuvre du relèvement, les garnisons que le régiment a occupées, les manœuvres auxquelles il a pris part. Nous signalerons aussi en passant les principales modifications à l'uniforme et à l'armement. Nous citerons les actes de dévouement accomplis par les militaires du corps; nous donnerons enfin la liste des récompenses accordées au régiment, et quand nous aurons salué le drapeau qui

1. Le corps Bataille comprenait les divisions Levassor-Sorval (1re), de Susbielle (2e), Lacretelle (3e) et la brigade de cavalerie Charlemagne.

2. La division de Susbielle comprenait les brigades Bocher (1re) formée du 18e bataillon de chasseurs et des 46e et 89e de ligne, et Paturel (2e) formée des 31e et 76e de ligne. La composition de cette division, qui devint plus tard la 10e du 5e corps, n'a pas changé depuis. Elle a seulement perdu le 18e bataillon de chasseurs qui a reçu une autre affectation.

flotte aujourd'hui au milieu de nous, et qui demain, nous l'espérons bien, nous conduira à la victoire, nous terminerons notre travail en parlant de la fête du régiment. Nous avons pris la plume pour essayer de grandir dans les cœurs et d'élever comme sur un piédestal le sentiment de l'esprit de corps déjà si vivace au 76e. Il est juste que le couronnement de notre œuvre soit la fête du régiment qui est, à la fois, de ce sentiment fécond la synthèse joyeuse et la manifestation la plus éclatante.

II. — Réorganisation.

Modifications dans la constitution du régiment. — Par suite des dispositions de la loi du 24 juillet 1873 mise en vigueur le 21 octobre, la 2e division du 2e corps dont faisait partie le 76e devint 10e division du 5e corps. Le siège de ce corps d'armée, fixé d'abord à Paris, fut bientôt transporté à Orléans. A la même date, 3 compagnies du régiment concoururent à la formation du 131e d'infanterie. Le 76e n'eut plus alors que 3 bataillons à 6 compagnies et 3 compagnies de dépôt.

En vertu de la loi du 13 mars 1875 sur la constitution des cadres et des effectifs des armées active et territoriale, le 76e fut de nouveau formé à 4 bataillons, mais chaque bataillon ne fut plus que de 4 compagnies. Deux compagnies formèrent le dépôt. Il n'y eut qu'une section hors-rang au lieu d'une compagnie.

La loi du 25 juillet 1887 sur la réorganisation des régiments d'infanterie et la création de 18 régiments régionaux, mise en exécution le 1er octobre, modifia de nouveau la composition du régiment : les compagnies de dépôt furent supprimées, le 3e bataillon passa ses hommes et une partie de ses cadres aux trois autres. Avec les cadres disponibles, il fut constitué un cadre complémentaire (un chef de bataillon, 4 capitaines et 4 lieutenants). Le 4e bataillon devint 3e. Ces dispositions avaient l'avantage d'augmenter les effectifs des compagnies.

Enfin le 25 juillet 1893, une nouvelle loi des cadres vient d'être promulguée. La création, dans chaque régiment, de deux officiers supérieurs et de douze capitaines en second (non montés en temps de paix) permettra de ne donner, dans les régiments de réserve, le commandement des bataillons et des compagnies qu'à des officiers de carrière.

Améliorations diverses. — De nombreux efforts ont été faits pour simplifier les écritures et réduire la comptabilité, afin que les gradés puissent consacrer tout leur temps à l'instruction.

Nous citerons encore : la remonte des capitaines commandants, la création des adjudants de compagnie, les améliorations successives apportées à l'ordinaire du soldat, les augmentations de la solde de la troupe et de celles des

officiers, et enfin les lois sur le rengagement des sous-officiers, qui ont donné une bonne situation à ces précieux auxiliaires du commandement.

A côté de ces réformes, les progrès de la tactique ont été marqués par les règlements sur les manœuvres de l'infanterie de 1875, de 1884 et de 1889.

Recrutement. — Les lois de recrutement du 27 juillet 1872 et du 14 juillet 1889 ont transformé la physionomie du régiment. Le soldat n'est plus aujourd'hui un homme de métier comme autrefois; il ne fait que passer sous les drapeaux; mais tous les Français y viennent à leur tour et c'est pour cela que la jeune armée est vraiment nationale.

Sans parler ni des engagés volontaires qui n'ont pas de provenance déterminée, ni des engagés conditionnels d'un an créés par la loi de 1872 et supprimés par celle de 1889, le 76e a été alimenté en hommes de troupe dans les conditions suivantes : la classe 1871 a fourni 110 hommes du département du Nord et 200 des Vosges. — La classe 1872 : 110 hommes de l'Aisne, 140 de la Charente et 120 de la Gironde. — La classe 1873 : 100 hommes de l'Allier, 160 de Meurthe-et-Moselle, 90 de la Nièvre et 110 de la Vienne. — La classe 1874 [1] : 60 hommes de Beauvais, 100 de Laval, 120 de Parthenay et 70 de Bourgoin (Isère). — La classe 1875 : 110 de Soissons, 100 de Dijon et 120 de Montluçon. — La classe 1876 : 109 d'Amiens, 90 de Falaise et 115 de Cholet. — La classe 1877 : 100 d'Auxerre, 115 de Vitré et 100 de la Seine. — La classe 1878 : 100 de Cambrai, 110 de Saint-Omer, 100 de Péronne et 137 de Cosne. — La classe 1879 : 84 de Besançon, 52 d'Auxonne, 92 de Mayenne et 91 de Verdun. — La classe 1880 : 55 de Soissons, 90 de Lille, 85 de Béthune et 87 de Saint-Malo. — La classe 1881 : 114 de Laon, 92 de Mamers, 91 d'Avesnes et 85 de Quimper. — La classe 1882 : 65 de Saint-Lô, 96 d'Auxerre, 182 de Nevers et 90 de Dunkerque. — La classe 1883 : 45 de Blois, 43 de Dreux, 52 de Sens, 43 d'Amiens, 46 de Vitré, 38 de Tours, 43 de Troyes, et 45 de Cosne. — La classe 1884 : 42 de Tours, 44 d'Ancenis, 45 de Vitré, 52 de Blois, 46 de Dreux, 45 de Troyes, 44 de Sens, 48 de Cosne, 36 de Lille et 21 de Beauvais. — La classe 1885 : 74 de Fontainebleau, 65 de Mâcon, 44 de Melun, 48 de Sens et 92 de Blois. — La classe 1886 : 117 de Fontainebleau, 104 de Mâcon, 65 de Melun, 69 de Sens, et 89 de Blois. — La classe 1887 : 120 de Fontainebleau, 108 de Sens, 57 de Melun et 176 de la Roche-sur-Yon. — La classe 1888 : 66 de Montargis, 93 de la Seine, 47 de Versailles, 73 d'Auxerre, 2 de Fontainebleau, 1 de Melun et 76 de Blois. — La classe 1889 : 263 d'Orléans, 12 de Montargis, 13 de Tours, 377 de Blois, 3 de Périgueux, 12 d'Auxerre, 2 de Saintes, 4 de Melun. — La classe 1890 : 64 de la Seine 1er bureau, 165 de Coulommiers, 23 d'Argentan, 1 de Chambéry, 1 de Pont-

1. A partir de cette classe, les hommes ne sont plus fournis par département, mais bien par subdivision de région, conséquence de la loi d'organisation du 24 juillet 1873 et du décret du 6 août 1874. Dans le texte nous n'indiquons que le chef-lieu de la subdivision de région.

Saint-Esprit, 2 de Foix, 3 d'Auxerre, 179 de Melun. — La classe 1891 : 232 de Melun, 49 de Privat et 5 de Blois.

A ces chiffres il y a lieu d'ajouter les hommes de la 2e portion ou ceux qui n'ont fait qu'un an de service et dont la provenance a presque toujours été soit Orléans, Pithiviers et le 4e bureau de recrutement de la Seine, soit Coulommiers et le 6e bureau de la Seine.

III. — Garnisons et grandes manœuvres.

Dépôt et portion centrale. — Le dépôt du 76e a été successivement transporté par les voies ferrées de Navarreins à Laon, le 16 novembre 1871, puis de Laon à Romorantin, le 1er octobre 1873, et enfin, le 25 décembre 1875, de Romorantin à Orléans. Dans la suite jusqu'à nos jours, le dépôt a occupé alternativement Orléans et Coulommiers : Orléans, quand la portion principale du régiment est dans cette ville; Coulommiers, quand la portion principale est à Paris. Un bataillon à tour de rôle a toujours été détaché avec le dépôt, quand celui-ci a occupé Coulommiers; ce bataillon constituait alors avec le dépôt la portion centrale du régiment sous les ordres du lieutenant-colonel.

Sous le colonel Brice. — Le 22 septembre 1871, le 1er bataillon fut envoyé à Saint-Denis; le 29 septembre, les 2e et 3e bataillons se rendirent au camp de Saint-Maur où le 1er bataillon les rejoignit le 30. La 2e division, moins le 89e de ligne, s'y trouva réunie. Officiers et soldats couchaient dans les baraques en bois.

Le 9 mars 1872, nos 3 bataillons rentrèrent à Paris où ils furent casernés à l'École militaire jusqu'au 28 septembre de la même année. A cette date, le régiment quitta de nouveau Paris pour se rendre au camp de Satory, où furent installés les 1re et 2e divisions du 2e corps. Le 76e y occupait la gauche des troupes. Là encore le régiment fut logé dans des baraques en bois d'une contenance de 40 à 50 hommes chacune. Pendant les trois premiers mois, l'état sanitaire fut excellent, malgré des pluies fréquentes. La température avait permis de maintenir les hommes hors des baraques pendant le jour, afin d'éviter les inconvénients de l'encombrement; mais vers la fin de janvier 1873, le froid devint plus vif et les fenêtres des baraques ne furent que rarement ouvertes; de février à juin, le régiment souffrit d'une épidémie de fièvre typhoïde dont 467 hommes furent atteints. Le régiment eut à déplorer 15 décès.

Le 76e quitta Satory, les 17 et 18 septembre, pour aller occuper les forts de Noisy et de Romainville. Le 3e bataillon rejoignit le dépôt à Romorantin, le 20 octobre.

En septembre 1875 les bataillons actifs prirent part pour la 1re fois aux grandes manœuvres instituées par la loi du 24 juillet 1873. Le 5e corps, auquel

appartenait alors le 76ᵉ, comme nous l'avons dit plus haut, exécuta cette année-là, sous les ordres de son chef, le général Bataille, des manœuvres de corps d'armée dans les environs de Pithiviers, Malesherbes et Château-Landon. A leur retour à Paris, nos bataillons actifs occupèrent la caserne Latour-Maubourg et des postes-casernes de l'enceinte.

Le 1ᵉʳ octobre 1876, le colonel Brice conduisit encore le régiment à Satory. Le 16 mars 1877, il reçut les étoiles de général de brigade et fit ses adieux au 76ᵉ, qu'il avait brillamment commandé pendant neuf ans.

Sous le colonel Gueytat. — Le 19 mars 1877, le colonel Gueytat, du 118ᵉ, prit à Satory le commandement du 76ᵉ. Le régiment détacha, le 1ᵉʳ avril, la 4ᵉ du 1ᵉʳ au fort de Châtillon, la 1ʳᵉ du 2 au fort de Palaiseau, la 2ᵉ du 2 au fort de Villeras et la 3ᵉ du 2 au fort du Haut-Buc.



GÉNÉRAL GUEYTAT.
Colonel du 76ᵉ (1877-1881).

Le 1ᵉʳ juin suivant, le 1ᵉʳ bataillon partit par étapes pour Orléans; le 1ᵉʳ août, le 2ᵉ bataillon l'y rejoignit. Le 3ᵉ bataillon ne se mit en route que le 1ᵉʳ septembre et se réunit aux 1ᵉʳ et 2ᵉ pour prendre part aux manœuvres du 5ᵉ corps entre Montargis, Lorris et Ferrières, sous la direction du général Bataille. A l'issue des manœuvres, le 76ᵉ se trouva réuni en entier à Orléans, pour la première fois depuis la fusion de septembre 1871.

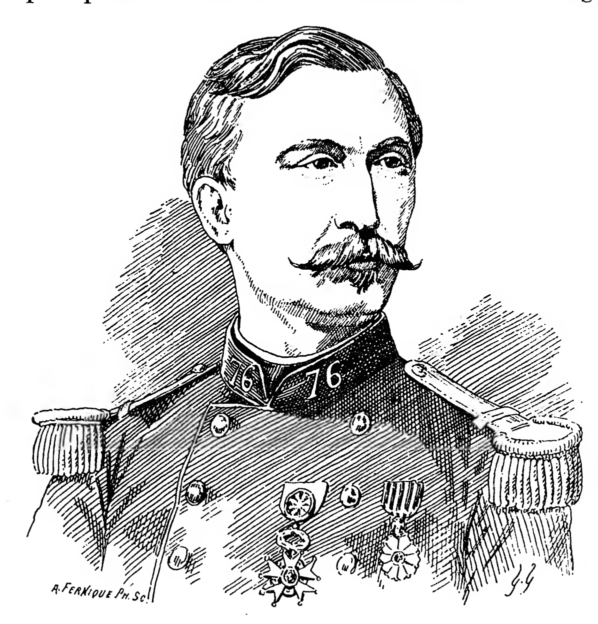
En septembre 1880, les 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ bataillons prirent part aux manœuvres du 5ᵉ corps (général Gresley). Le 76ᵉ passa par Fay-aux-Loges, Bois-Commun, Ladon, Vimory, Ferrières, Bransles, Égreville, Braunay et Château-Landon où eut lieu la revue d'honneur. Le 30, la portion principale entrait à Paris, pendant que la portion centrale (1ᵉʳ bataillon et dépôt) allait tenir garnison à Coulommiers pour la première fois. A Paris, le régiment occupa d'abord l'École militaire, le 9 juillet 1881 ; puis il s'établit à Courbevoie avec détachements à Poissy et au fort de Cormeilles.

Telle était la situation du régiment, lorsque, le 24 octobre 1881, le colonel Gueytat fut nommé général.

Sous le colonel Moulin. — Le colonel Moulin, promu le 28 octobre 1881, était alors en Tunisie. Il y resta jusqu'au 1ᵉʳ mai 1882, laissant pendant son absence le commandement du régiment au lieutenant-colonel Caillard. Quand

il vint se mettre à la tête du 76e, la portion principale avait quitté Courbevoie depuis un mois (1er avril) et occupait la caserne du Château-d'Eau et les forts de l'Est (Saint-Denis) et d'Aubervilliers.

Le 4 septembre 1883, la portion principale quitta Paris pour prendre part aux manœuvres du 5e corps (général Delebecque) entre Pithiviers et Nemours. A l'issue des manœuvres, le 2e bataillon (commandant Barrat) fut détaché à Épinal où il se rendit par étapes, pendant que le reste du régiment se réunissait à Orléans pour la deuxième fois. Pendant les 3 années que le 76e passa à Orléans, il prit part en 1884 aux manœuvres de brigade dirigées par le général Tramond (commandant la 20e brigade) entre Jouy-le-Pothier, la Ferté-Saint-Cyr et Dhuizon, et en 1885 aux manœuvres de division dirigées par le général Haca (commandant la 10e division). Le 8 janvier 1884, le bataillon d'Épinal (2e) fut renforcé par 61 hommes du 82e et 89 hommes du 46e. Par contre, pour concourir à la formation de la division de réserve du Tonkin, le régiment passa, le 1er avril 1885, 13 hommes au 23e et, le 23 mai, 60 hommes au 123e (31 de ces derniers rentrèrent au corps, le 7 septembre). Peu après le retour des manœuvres de 1885, le régiment eut le regret d'apprendre que le lieutenant Guénot, détaché du corps, comme officier d'ordonnance du général Giovaninelli au Tonkin, était tombé dans une embuscade et avait été décapité à Dong-Koï, le 25 octobre.



Général Moulin.
Colonel du 76e (1881-1887).

Le 8 septembre 1886, les 1er, 3e et 4e bataillons quittent de nouveau Orléans pour prendre part aux manœuvres du 5e corps d'armée (général Blot). A l'issue des manœuvres, les 1er et 4e [1] bataillons se rendirent par étapes à Courbevoie où le 2e bataillon les rejoignit le 24 octobre, venant d'Épinal (20 jours de route); le 3e bataillon gagna Coulommiers où les compagnies de dépôt arrivèrent à leur tour le 21 octobre.

Telle était la situation du régiment lorsque, le 11 janvier 1887, le colonel Moulin fut nommé général.

Sous le colonel Pierre. — Placé à la tête du 76e, le 13 janvier 1887, le colonel Pierre présida à la réorganisation du régiment, en exécution de la loi du

1. Le 4e bataillon détacha 3 compagnies à Poissy.

25 juillet 1887. Le bataillon de Coulommiers (3e) fut dissous, et remplacé à la portion centrale par le 4e qui, de son côté, quitta Poissy et devint 3e. La portion principale, réduite à 2 bataillons (1er et 2e), dut encore détacher la 1re du 1er à Poissy et les trois autres compagnies du 1er bataillon au Mont-Valérien. Le 8 avril 1888, les 1er et 2e bataillons rentrèrent dans Paris et y occupèrent la caserne de la Pépinière et les postes-casernes 43 et 46 (une cie dans chacun de ces deux derniers postes).

Le colonel Pierre passa, le 19 novembre 1888, au 30e de ligne.



COLONEL PIERRE.
Colonel du 76e (1887-1888).

Sous le colonel Arvers. — Le colonel Arvers, du 65e, placé à la tête du 76e par décision du même jour (19 novembre), était détaché au 2e bureau de la direction de l'infanterie au Ministère de la guerre et chef de la section technique de l'infanterie. Ces hautes fonctions ne lui permirent de prendre le commandement du régiment que le 26 novembre. Le colonel Arvers avait pris une part très active à la rédaction du nouveau règlement de manœuvre; le 76e fut ainsi le 1er corps à mettre en application les principes larges et simples qui ont présidé à l'établissement de ce règlement. Sous l'active direction de son chef, le régiment entra résolument dans les voies nouvelles : les repas variés furent introduits avec un plein succès dans l'alimentation des hommes. Les 6 compagnies de la Pépinière ne formèrent plus qu'un seul ordinaire. Le casernement subit également de nombreuses améliorations qui contribuèrent efficacement à préserver le régiment de toute épidémie. Enfin en 1889, le 76e exécuta une série de tirs au plateau de Satory.

Le 7 septembre 1889 la portion centrale quitta Paris pour se rendre à Orléans en exécutant des manœuvres de division sous les ordres du général Deffis, commandant la 10e division. Le bataillon de Coulommiers prit également part à ces manœuvres qui eurent lieu entre Rozoy-en-Brie, Mormant, Moret, Nemours, Château-Landon, Beaune-la-Rolande et Neuville-aux-Bois. Le dépôt arriva à Orléans le 5 octobre. Le 27 avril 1890, le colonel Arvers fut rappelé au ministère, à la sous-direction de l'infanterie, tout en conservant d'abord le commandement du régiment, qui fut exercé en son absence par le lieutement-colonel Dosse.

Sous le colonel Delbos. — Le colonel Delbos, placé à la tête du 76e, le 12 juillet 1890, continua à diriger le régiment dans la voie du progrès. Sous son

commandement, le 76e prit part en 1890 aux manœuvres de la 10e division, dirigées par le général Saint-Marc dans les plaines de la Beauce; le régiment y fit preuve d'un entraînement remarquable et d'une grande résistance à la fatigue, notamment pendant les dernières journées qu'une chaleur extraordinaire rendit très pénibles.

L'année suivante (1891), en se rendant à Paris, le 76e eut la bonne fortune de prendre part aux premières manœuvres d'armée exécutées en Champagne par les 5e, 6e, 7e et 8e corps, sous la haute direction du général Saussier, généralissime désigné. Dans ces grandes manœuvres qui ont fait l'admiration de l'Europe, et dont nous ne redirons pas ici les étapes parce que tous les journaux les ont données et commentées et que chacun les connaît, le 76e s'est distingué partout avec ses réservistes par son entrain, son calme, sa bonne humeur et ses marches silencieuses, conduites avec ordre et précision. A l'issue de ces manœuvres, après la brillante revue de Vitry, les 2e et 3e bataillons ont été occuper, à Paris, la caserne du Château-d'Eau, pendant que le 1er bataillon se rendait à Coulommiers où le dépôt ne tarda pas à le rejoindre.

Le 10 septembre 1893, le 76e a de nouveau quitté Paris et Coulommiers en prenant part aux grandes manœuvres annuelles. Le régiment est actuellement réuni en entier à Orléans. Il reviendra à Paris et Coulommiers en septembre 1895 et ainsi de suite,..... jusqu'au jour où il aura la joie et l'honneur d'aller à la frontière.

IV. — Modifications à l'uniforme. — Armement.

Uniforme de la troupe. — L'uniforme de la troupe a subi peu de modifications. La *tunique* a été conservée; mais, en 1872, ses passepoils jonquilles furent remplacés par des passepoils en drap du fond. Les écussons des collets de la veste, de la tunique et de la capote portèrent, au lieu de grenade, le numéro du régiment, en bleu foncé sur garance pour la veste, en jonquille sur bleu foncé pour la tunique et en gris bleu sur garance pour la capote. Par contre les boutons de cuivre du même modèle pour tous les régiments, portèrent au centre une grenade au lieu de numéro.

Le *schako* rouge qui avait été abandonné au moment de l'entrée en campagne fut remplacé, en 1872, par un schako en drap bleu foncé avec pourtour supérieur en galon jonquille et 3 montants en liséré de même couleur et fond en cuir. Le devant fut orné d'une grenade sans numéro couvrant en partie une cocarde aux trois couleurs et surmontée d'un double pompon dont la flamme supérieure sphérique est en coton cardé écarlate et la sphère inférieure plus petite, de couleur distinctive, bleue pour le 1er bataillon, rouge pour le 2e, jaune pour le 3e et verte pour le 4e. Cette sphère reçut un numéro en cuivre correspondant à





Phototypie Berthaud, Paris.

Colonel Joseph-Victor DELBOS
Commandant le 76e Régiment d'infanterie.
Du 12 juillet 1890.

celui de la compagnie. L'état-major porta le pompon tricolore sans numéro. Le schako reçut en outre une jugulaire en cuir et deux ventouses. Sa visière d'abord droite et carrée fut ensuite inclinée et arrondie.

Le *képi* de l'ancien modèle porta sur le devant le numéro du régiment en garance sur bleu foncé de la couleur du turban. Le bandeau fut muni de chaque côté d'une ventouse. En 1874, le képi des sous-officiers fut orné d'une fausse jugulaire en galon métallique.

La *chaussure* fut l'objet d'une étude spéciale qui, après de nombreux essais, se traduisit par l'adoption de brodequins à lacets comme chaussure de marche. L'ancien soulier avec guêtre en cuir ou guêtre en toile fut conservé comme chaussure de repos.

Pour les exercices on a adopté en 1883 un bourgeron et un pantalon de treillis portés seuls en été, et par-dessus la veste et le pantalon en hiver.

Les sous-officiers rengagés reçurent en 1885 comme signe distinctif un galon soutache porté au-dessus du parement de la manche et parallèle à ce parement. Ils furent gratifiés en 1888 d'une tenue de ville en drap fin comprenant une tunique, un pantalon et un képi rigide avec ornements et pompon sur le devant.

Uniforme des officiers. — L'uniforme des officiers subit d'abord les mêmes modifications que celui de la troupe pour la *tunique* et le *schako*. Les *épaulettes* avaient été abandonnées à l'entrée en campagne et remplacées par les galons métalliques plats portés au-dessus du parement de la manche en nombre et de couleur variables, suivant le grade et l'emploi. On reprit dès 1871 ces deux insignes, l'épaulette n'étant plus portée que dans la grande tenue.

Le *hausse-col* en cuivre doré reçut un nouvel ornement à la place de l'aigle impérial : ce fut d'abord un coq gaulois en argent qui fut bientôt remplacé par deux épées en croix posées sur une couronne de chêne; cet insigne fut supprimé en 1885.

Une *capote* en drap bleu foncé avec collet mobile (ce dernier portant un capuchon) remplaça, dès la fin de 1872, la capote en drap gris bleu et le caban.

La tunique, les épaulettes et le schako devaient disparaître en 1885 pour faire place au dolman à tresse avec galons soutaches formant nœud hongrois et pattes d'épaules en poil de chèvre, pour la tenue du jour, et en métal (or) pour la grande tenue. Ce dolman fut adopté après l'essai d'une vareuse-dolman noire à collet et passepoil rouges. Il fut secondé en 1886 par une vareuse en drap gris bleu sans tresses, mais avec galons de grade en soutache placés parallèlement au parement de la manche. Ce dernier vêtement fut facultatif, mais tous les officiers le portèrent. Il fut remplacé en 1891 par une vareuse en drap bleu foncé, obligatoire pour la tenue de campagne. Enfin le 13 février 1893 on revint à la *tunique avec épaulettes* pour la grande tenue : tunique ample et courte en drap bleu de roi, se



boutonnant droit sur la poitrine et ornée d'un collet rouge et de pattes rectangulaires rouges sur les manches. Le nouveau vêtement porte au-dessus du parement des manches les galons de grades, galons plats et circulaires semblables à ceux adoptés en 1870. La tunique de 1re tenue, en passant à la 2e tenue, reçoit deux poches s'ouvrant extérieurement. Le ceinturon est porté sous la tunique qui n'est en réalité qu'une vareuse en drap fin rehaussée par le port des épaulettes.

Le *pantalon* rouge reçut une bande noire sur les coutures extérieures, en 1886, au moment du remplacement de la tunique par le dolman.

Les galons du *képi*, qui jusque-là avaient été en tresse, furent en soutache, comme ceux du dolman, à partir de 1886 et, à la même époque, un képi rigide a été adopté pour la grande tenue. Une nouvelle coiffure est actuellement à l'étude.

Ajoutons qu'une pelisse facultative a été donnée, en 1890, aux officiers montés.

Armement de la troupe. — Deux grandes étapes furent franchies dans la voie du progrès : ce fut d'abord l'adoption du fusil modèle 1874 (fusil Gras) qui remplaça le chassepot. La nouvelle arme se distingua de la précédente par la substitution d'une cartouche métallique à la cartouche combustible. L'arme nouvelle était bien supérieure à la précédente en portée et en justesse; les ratés de premiers coups, si fréquents avec le chassepot, disparurent complètement.

Ce fut ensuite l'adoption du fusil modèle 1886 (Lebel) actuellement en usage, arme à répétition et de petit calibre (8 millimètres) qui fut précédée de plusieurs essais d'armes à répétition du calibre de 11 millimètres.

Le 76e reçut le fusil modèle 1874 au camp de Satory, le 16 octobre 1876. Il fit les manœuvres de 1886 avec le fusil à répétition (modèle 1884) tirant les mêmes cartouches que le fusil modèle 1874.

Le 1er octobre 1887, quelques échantillons de fusil 1886 furent envoyés au régiment alors à Courbevoie. Enfin tous nos soldats reçurent le fusil modèle 1886, le 18 mai 1888, à la caserne de la Pépinière (Paris).

Comme complément à ces indications nous devons ajouter l'adoption des outils portatifs et des outils de terrassiers. Ces derniers transportés au début par une voiture pour les outils du régiment et par un mulet pour chaque compagnie sont actuellement placés sur des voitures de compagnie, qui portent en même temps les cartouches des compagnies et suppriment par conséquent les caissons de bataillon précédemment en service.

Armement des sous-officiers. — Les sergents-majors reçurent en 1872 le sabre d'adjudant avec ceinturon en cuir verni noir et plaque rectangulaire en cuivre, du même modèle que celle des officiers, mais non dorée.

Les sous-officiers rengagés reçurent l'épée du modèle du génie portée par une seule bélière, comme le sabre actuel des officiers d'infanterie.



Le revolver fut donné à tous les sous-officiers armés du sabre, ainsi qu'aux tambours et aux ordonnances d'officiers montés.

Armement des officiers. — Le port d'un revolver d'ordonnance a été rendu obligatoire. Cette arme est placée dans un étui en cuir rigide. Le modèle 1874 primitivement adopté était du calibre de 11 millimètres. Il a été remplacé, le 1er juin 1892, par un revolver du calibre de 8 millimètres (modèle 1892).

En 1882, un sabre nickelé d'un seul type, léger, à lame droite et à poignée de nickel, a remplacé les 2 types [1] de sabre à poignée de cuivre doré. La nouvelle arme est soutenue par une seule bélière. Les officiers montés le portent à la selle depuis 1891, au moyen d'un porte-sabre en forme de V.

La lorgnette doit compléter la tenue de campagne de l'officier. Cet objet, j'allais dire cette arme, n'est-elle pas à la guerre plus utile même que le sabre?

V. — Le drapeau.

Le drapeau de 1871. — Dès 1871, on sentit la nécessité de ne pas laisser les troupes sans un emblème de ralliement; le 5 juillet, une circulaire ministérielle s'exprimait ainsi :

« En attendant qu'une décision ait été prise relativement aux nouveaux drapeaux..., les corps se procureront provisoirement aux frais de la masse générale d'entretien, des drapeaux de grandeur moyenne qui ne porteront aucune inscription et dont la hampe sera surmontée d'un fer de lance doré.... »

Le 76e arbora alors un modeste drapeau tricolore, sans autre ornement que l'inscription en lettres noires :

76e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

C'était un véritable drapeau de deuil [2]. On était encore étourdi par la défaite, mais peu à peu la vitalité de l'armée est revenue et un des premiers signes extérieurs de ce réveil fut la distribution solennelle des drapeaux, en 1880.

Le drapeau actuel. — Le drapeau actuel du régiment, en taffetas aux trois couleurs, frangé d'or et orné d'une cravate également tricolore et à franges, porte au-dessous de la légende :

HONNEUR ET PATRIE

1. Le sabre d'officier supérieur était une latte munie d'une garde à 3 branches. Le sabre d'officier subalterne était plus court, légèrement recourbé, avec garde à 2 branches.

2. Un arrêté du 18 juillet 1873 donna le modèle des fanions qui devaient remplacer le drapeau dans les 1er, 3e et 4e bataillons (comme on le sait, le drapeau est confié au 2e bataillon qui, pour les exercices, le remplace par un fanion tricolore). Les fanions de 1873 encore en service sont coupés diagonalement à partir du haut du bâton. Le triangle inférieur est blanc, le triangle supérieur est de la couleur distinctive du bataillon : bleu pour le 1er, jonquille pour le 3e et vert pour le 4e.



les noms glorieux des victoires d'autrefois :

ULM (1805) — IÉNA (1806) — FRIEDLAND (1807)
SOLFÉRINO (1859)

Au sommet de sa hampe, brille l'étoile de la Légion d'honneur, souvenir de Solférino.

La députation du 76e qui reçut ce précieux emblème, le 14 juillet 1880, au Champ de Mars, des mains du chef de l'État, fut composée du colonel Gueytat, du capitaine adjudant-major Grégoire, du porte-drapeau Barbier, de l'adjudant Puchot et de 3 sapeurs. Ce drapeau fut présenté au régiment, le 25 juillet 1880, par le général Gresley, commandant le 5e corps d'armée.

Porte-drapeau. — Le drapeau de 1871 fut successivement porté par les sous-lieutenants Jean-Félicien Mestayer, Perret, Jean-Joseph Astolfi [1] (1873-1879), Gustave Barbier [2] (1879-1880).

Le drapeau de 1880 fut successivement porté par les sous-lieutenants Barbier, Célestin-Jean-Baptiste-Guillaume Bounic [3], Louis-Victor-Henry-Valentin Huchot [4], Jean-Pierre-Marie-Sylvain Granvaux [5], Laurent-André Masse [6], Joseph-Auguste Jamas [7], Louis-Léonard Graussaud [8]. Il est actuellement confié au lieutenant Eugène Chollet.

Salut au drapeau du 76e [9]. — Saluons ce cher drapeau, emblème sacré de la France que la Patrie a placé dans nos rangs pour nous montrer le chemin de l'honneur.

Salut, drapeau du Régiment,
Rappelle-nous les jours de gloire.
Brillant signal du ralliement,
Conduis nos pas à la victoire!

Drapeau, jeune héritier des grandeurs d'autrefois :
Ulm, Iéna, Friedland, Solférino, la croix....
Si sur nous la défaite a fait peser son voile,
Ta croix brille toujours comme une blanche étoile.

Conscrits, le vieux Drapeau, gardien du souvenir,
De son exil brumeux appelle l'avenir....
Il attend qu'on l'éveille à la voix de la poudre,
Pour dresser sa grande ombre, enfants, et nous absoudre.

Le jour où la frontière entendra retentir
Le clairon des combats, en nous voyant partir,
Vieillards, bénissez-nous, jeunes filles de France,
Envoyez au drapeau le baiser d'Espérance.

1, 2. Actuellement capitaines au corps.
3. Actuellement capitaine au 143e.
4. Actuellement capitaine au 85e.
5. Actuellement capitaine au 158e.
6. Actuellement capitaine au 102e.
7. Actuellement lieutenant au 4e Tirailleurs.
8. Actuellement lieutenant au 150e.
9. Musique de O. Coquelet, chef de musique du 2e génie. Éditeur : Pinatel, 18, rue du Faubourg-Poissonnière, à Paris.

Les bras tendus vers Lui, soldats, avec fierté,
A notre cher Drapeau, jurons fidélité.
Le drapeau, c'est l'Honneur, c'est parfois la souffrance,
C'est le clocher, soldats; le Drapeau, c'est la France.

Salut, drapeau du Régiment!
Rappelle-nous les jours de gloire.
Brillant signal du ralliement,
Conduis nos pas à la victoire!

VI. – *Récompenses individuelles et actes de dévouement.*

Inspections générales. — Les inspections générales annuelles ont été passées au régiment : en 1872, par le G[al] Baron de Susbielle ; en 1873, par le G[al] Lecointe; en 1874, 1875 et 1876, par le G[al] Berthaut, comm[t] la 10[e] D[on]; en 1877, 1878 et 1879, par le G[al] Appert, comm[t] la 10[e] D[on]; en 1880, par le G[al] Davout, duc d'Auerstædt, comm[t] la 10[e] D[on]; en 1881, 1882, 1883, 1884 et 1885, par le G[al] Haca, comm[t] la 10[e] D[on]; en 1886, par le G[al] Caillot, comm[t] la 10[e] D[on]; en 1887 et 1888, par le G[al] Deffis, sénateur, Comm[t] la 10[e] D[on]; en 1889, par le G[al] Blot, comm[t] le 5[e] corps d'armée; en 1890, par le G[al] Galland, comm[t] le 5[e] corps d'armée, membre du Conseil supérieur de la guerre; en 1891, par le G[al] Saint-Marc, comm[t] la 10[e] D[on], et en 1892, par le G[al] Saint-Marc et par le G[al] Voisin, comm[t] le 5[e] corps.

Tous ces chefs éminents ont été unanimes à féliciter le 76[e] pour ses brillantes qualités et ses vertus militaires. A la suite des propositions qu'ils ont établies, les récompenses ci-après ont été accordées au régiment.

Décorations. — Ont été nommés *officiers de la Légion d'honneur* :

1889. — 8 octobre, AUGUSTE BRANGER, commandant [1].
1891. — 7 juin, ADOLPHE CHALON, commandant.
1892. — 9 juillet, NICOLAS-CHARLES-EUGÈNE MAYENCE, commandant.

Ont été nommés *chevaliers* :

1871. — 16 novembre, PERTUSIER, capitaine.
1872. — 22 mars, ROSE et BUTERI, lieutenants; 3 août, GILLES, capitaine; 3 décembre, FEREY, capitaine.
1873. — 22 mai, PERRET, sous-lieutenant.
1874. — 20 août, PACULL, capitaine.
1875. — 3 février, BELLINGER, capitaine; 3 août, DUMAZER, capitaine.
1876. — 18 juillet, FLORENTIN, capitaine-trésorier.
1877. — 7 août, CHRISTOPHE, capitaine.
1878. — 30 juillet, LIEBENGUTH, capitaine.
1879. — 13 janvier, DE POURQUERY DE PÉCHALVÈS, capitaine [2]; 12 juillet, DE VILLARS, capitaine.

1. Actuellement lieutenant-colonel du 82[e].
2. Actuellement colonel du 91[e].

1880. — 3 février, Barrat, chef de bataillon; 3 avril, Coumès, capitaine; 12 juillet, Crombach, chef de bataillon; Vaudran, Pomian et Charpy, capitaines.
1881. — 18 janvier, Angevin, lieutenant; 29 décembre, Denassieu, lieutenant.
1882. — 5 juillet, Granger, capitaine [1].
1883. — 9 juillet, Dinet, lieutenant.
1884. — 9 juillet, Garnier, capitaine.
1885. — 28 décembre, Piton, Marc [2] et Roulland, capitaines.
1886. — 20 décembre, de Marin de Montmarin, commandant.
1888. — 5 juillet, Arbez, capitaine [3]; décembre, de Déservillers (M.-G.-P.-H.), capitaine.
1889. — 4 mai, Monnot, capitaine; 8 juillet, Jules Delcroix, capitaine.
1890. — 30 décembre, Jean-Joseph Astolfi, capitaine.
1892. — 19 septembre, Louis-Gavet, capitaine.
1893. — 5 juillet, Auguste Ebener, capitaine.

Ont été décorés de la *médaille militaire* :

1874. — 21 avril, Chollet, soldat; 20 août, Cassin, soldat.
1875. — 3 février, Cérèse, sapeur.
1876. — 18 juillet, Joly, sergent.
1877. — 7 août, Vogt, chef armurier.
1878. — 30 juillet, Puchot, adjudant, et Chambaret, soldat.
1879. — 12 juillet, Chauffournier, sergent.
1880. — 12 juillet, Bataille, caporal-sapeur.
1881. — 18 janvier, Vallète, soldat.
1882. — 5 juillet, Pariser, sous-chef de musique; 29 décembre, Chillesse, musicien.
1883. — 28 décembre, Sengler, musicien [4].
1884. — 9 juillet, Ledoux, soldat conducteur; 27 décembre, Delattre, tambour-major [5].
1886. — 24 juin, Allibert, sergent maître tailleur; 5 octobre, André Doll, musicien.
1887. — 5 juillet, Gagne, chef armurier; 9 décembre, Guimbal, adjudant.
1890. — 30 décembre, Lecœur, sergent maître d'armes;
1891. — 29 décembre, Tardy, adjudant.
1892. — 30 décembre, Martel, sergent secrétaire du trésorier.

Félicitations officielles. — Le 5 janvier 1877, le caporal Maire a été cité au *Journal militaire* à sa sortie de l'école régionale de tir du camp de Châlons. — A la même date, le sous-lieutenant Maujan [6] a obtenu la même récompense, à sa sortie de l'école de tir du Ruchard. Le 15 juillet 1878, le s-lt Guénot, le 5 janvier 1889, le s-lt Hüe dit Lacroix, le 10 avril 1879, le s-lt Charles-Louis-Victor Gubian [7], et le 15 juillet 1880, le s-lt Pierre-Antoine-Léopold-Louis Gratiolet [8] furent également cités à leur sortie de l'école de tir du Ruchard.

Le 15 juillet 1880, le sergent-major Fabre, le 1er mars 1881, l'adjt François ont obtenu le 1er prix d'ensemble, le premier à l'école de tir du Ruchard, le second à celle du camp de Châlons.

Le 1er juillet 1881, le Ministre a adressé une lettre d'éloges au capitaine Parmentier [9], pour travaux d'étude exécutés en 1879-1880.

1. Actuellement chef de bataillon de territorial.
2. Actuellement chef de bataillon au 46e.
3. Actuellement chef de bataillon au 114e.
4, 5. Ont été retraités comme tambours-majors du 76e.
6. Capitaine démissionnaire et ancien député de la Seine.
7. Actuellement capitaine-trésorier au 152e.
8. Actuellement capitaine adjudant-major au 101e.
9. Chef de bataillon en retraite.

Le 1er mars 1882, le caporal-fourrier Perrachon et le sergent Charlot ont obtenu un prix d'adresse à l'école de tir du camp de Châlons.

Le 20 juin 1884, le Ministre de la guerre adressa une lettre d'éloges au lieutenant Fontenillat, pour travaux d'étude exécutés en 1882-1883.

Le 29 juillet 1884, le colonel a félicité par la voie de l'ordre le sous-lieutt Félix Appert [1], qui venait d'obtenir le n° 7 au cours de l'école de tir du Ruchard et la 6e mention honorable avec citation au *Journal officiel*.

Le 26 juillet 1885, le colonel a félicité par la voie de l'ordre le sous-lieut Charles-Victor Parquin [2], qui venait de remporter deux premiers prix à l'école normale de gymnastique de Joinville-le-Pont, et le caporal Lammin, qui avait obtenu, à la même école, la 1re mention des escrimes diverses.

Le 19 juillet 1886, le colonel a félicité par la voie de l'ordre l'adjudant Lefebvre, qui venait d'obtenir, au cours de l'école de tir du Ruchard, le n° 2 et la 1re mention honorable.

Le 14 janvier 1887, le lieutenant d'armement Jean-Charles Lecointe [3] a été cité au *Journal militaire officiel*, pour le zèle avec lequel il a rempli ses fonctions. Par note ministérielle du 6 décembre de la même année, ce même officier reçut de nouvelles félicitations pour le même objet. Le chef armurier Gagne fut cité, à la même date, au *Bulletin officiel*.

Le 31 août 1888, le colonel a félicité par la voie de l'ordre le sergent Masse, qui venait d'obtenir le 1er prix de tir à l'école régionale de Châlons.

Le 5 juin 1889, le colonel a félicité par la voie du rapport les lieutenants Pierre Nourrisson [4] et Félix Appert, qui venaient d'être reçus premier et second à l'École supérieure de guerre.

Le 25 juin 1890, le Ministre de la guerre a adressé une lettre de félicitations au capitaine Henri du Fresnel [5], pour la rédaction de l'abrégé de l'historique du 76e.

Le 9 juillet 1890, le Ministre de la guerre a adressé une lettre de félicitations au capitaine Charles Walewski, pour la rédaction d'un intéressant travail sur la Chine où cet officier avait été attaché militaire.

Le 16 juillet 1890, le colonel a félicité par la voie du rapport le sous-lieutenant Laurent-Jules-Philippe Salles, qui venait d'obtenir le n° 1 à l'école régionale de tir du Ruchard. M. Salles a été inscrit d'office au tableau d'avancement.

Le 31 octobre 1892, le général de division Saint-Marc a félicité par un ordre de la division, le capitaine Maurice Bois, pour un travail sur la possibilité du service de deux ans, le capitaine Walewski pour ses notes sur l'Égypte et le capitaine Auguste Ébener pour une étude de la position de Laon-La Fère, dans l'hypothèse d'une attaque par la Belgique.

1. Actuellement capitaine au corps.
2. Actuellement lieutenant au corps.
3. Actuellement capitaine au corps.
4. Actuellement capitaine détaché au ministère de la guerre.
5. Actuellement major du 42e.

Le 28 juillet 1893, le lieutenant Wilhem Roland a été cité au *Bulletin officiel*, comme ayant obtenu une 1re mention honorable à l'école régionale de tir de Châlons.

Actes de dévouement. — Le 12 septembre 1872, le colonel a félicité par la voie de l'ordre le sergent Filet « pour l'énergie dont il avait fait preuve en arrêtant au milieu de conscrits, avec lesquels il buvait, un soldat qui était en absence illégale et portait des décorations auxquelles il n'avait pas droit ».

Dans la nuit du 13 au 14 novembre 1887, le feu s'étant déclaré dans une fabrique de pétrole à Bois-Colombes, la 1re du 2 fut envoyée sur le lieu du sinistre. Malgré les dangers d'explosion, tous les hommes ont fait leur devoir; le colonel a félicité par la voie de l'ordre M. le lieutenant Ernest Maugé [1] pour la bonne direction qu'il a donnée aux travaux. Dans le même ordre, le colonel a signalé « *le courage et le sang-froid* du caporal Burat, dont l'exemple a été bientôt suivi par les soldats Diot et Lyonnet qui n'ont pas craint de s'exposer aux plus grands dangers pour arrêter les progrès de l'incendie ». Le caporal Burat a reçu une médaille d'honneur.

Le 27 avril 1891, à la suite d'un incendie qui avait éclaté le 24 dans la forêt domaniale d'Orléans, le conservateur des forêts écrivit au colonel : «..... activé par un vent très violent, le feu aurait pu prendre des proportions inquiétantes, sans l'énergie qu'a mise à le combattre le détachement envoyé par le 76e. Je m'empresse de vous remercier, M. le colonel, du secours efficace apporté en cette circonstance par les soldats de votre régiment et vous prie de leur transmettre les éloges qu'ils méritent pour leur dévouement. »

Le 28 avril 1891, le ministre accorda une médaille d'honneur de 2e classe, en argent, à un ex-caporal du régiment, Poutriquet, qui, « déjà titulaire d'une mention honorable, s'est distingué de nouveau, le 7 septembre 1890, à Viels-Maisons (Aisne), en sauvant un enfant sur le point de se noyer ».

Le 10 mars 1892, le colonel nomma de 1re classe le soldat Clément Jouy, de la 1re du 3, qui, « le 1er mars à 5 heures du soir, s'est jeté sans hésiter à la tête d'un cheval emporté attelé à une voiture de place et le maîtrisa, après avoir été traîné sur un parcours de plus de cinquante mètres ».

VII. — Fête du Régiment.

Son origine. — En 1836, Ambert écrivait dans ses esquisses de l'armée française : « Le soldat seul ici-bas n'a pas de jour meilleur que le jour qui précède et que le jour qui suit. Pour lui point de fêtes :... Donnons-lui *ses fêtes*; que

1. Actuellement capitaine au 89e.



l'armée ait la sienne, que chaque arme en ait une autre, *que le régiment lui-même ait son jour!* » Puis, entrant dans des développements, il ajoutait : « Si les idées religieuses sont trop étrangères à nos mœurs (comme on le prétend), qu'on fasse des fêtes militaires, qu'on les rattache à nos victoires; on resserrera les liens de la famille militaire, on montrera au soldat qu'il est quelque chose ici-bas. »

Le vœu d'Ambert a été exaucé. Depuis quelques années, l'usage s'est introduit dans la plupart de nos régiments de choisir le jour anniversaire d'une victoire et de consacrer ce jour-là à fêter les glorieux souvenirs.

Le 76e a pris part à tant de batailles fameuses, qu'il n'avait que l'embarras du choix. Le colonel Arvers, qui eut la première pensée de la fête du 76e, s'arrêta au 24 juin, à l'anniversaire de Solférino où le drapeau du régiment a été décoré. Ce sera la fête du drapeau!... disait-on. On avait déjà fêté cette date à Nantes, au retour d'Italie en 1860. Il y avait trente ans de cela; car on était en 1890.

Cependant le colonel Arvers fut rappelé au Ministère, avant d'avoir pu réaliser son projet.

La 1re fête ou plutôt la 2e fête du régiment eut lieu néanmoins à Orléans, sous le commandement du lieutenant-colonel Dosse, le 24 juin 1890.

Le 24 juin 1890. — La fête en 1890 a commencé par une revue en grande tenue de service. Le lieutenant-colonel fit masser la troupe et raconta en quelques mots la bataille de Solférino, l'épisode de la prise du drapeau autrichien par le soldat Clavel.

Une messe fut ensuite célébrée à l'église Saint-Paterne pour les enfants du régiment tombés au champ d'honneur. L'évêque d'Orléans officia lui-même. Il adressa à l'assemblée une allocution trop belle pour que nous ne la reproduisions pas en entier :

Messieurs, s'est écrié Monseigneur Couillé [1], les épreuves que Dieu a permises naguère ne nous ont pas fait oublier les bénédictions que, tant de fois, il accorda à nos armes.

Le 24 juin 1859, fête de Saint-Jean-Baptiste, fut un de ces jours dont la date brille radieuse au ciel de la patrie. Il me souvient de l'enthousiasme produit à Paris par la dépêche annonçant la victoire de Solférino.

Déjà, en quelques semaines, les noms de Montebello, de Magenta, de Melegnano sont inscrits dans nos fastes militaires; mais on comprend que le dernier coup n'est pas encore porté; un engagement décisif est imminent.

Aussi, l'attente est générale et chaque courrier qui revient du théâtre de la guerre est reçu avec un empressement fébrile.

Enfin, la réponse arrive à Paris, le 24 juin au soir, et cette réponse était le mot qui électrise les cœurs français : Victoire!

Mais cette victoire avait été chèrement achetée. Depuis les premières lueurs du jour jusqu'au soir, une lutte acharnée était engagée dans une plaine de six lieues d'étendue; et,

1. Actuellement archevêque de Lyon.

comme l'a dit un témoin, ce n'était pas une bataille, mais quatre batailles qui se livraient en même temps.

Or, Messieurs, le 76ᵉ régiment de ligne était là! Il était là ce qu'il a toujours été depuis, ce qu'il est aujourd'hui dans les murs d'Orléans, habilement commandé, dirigé par de vaillants officiers et composé de soldats qui tiennent à l'honorer par leur discipline et leur bravoure!

Dans ces conditions, un régiment doit faire bonne figure sur un champ de bataille. Il en fut ainsi à Solférino!

Engagé au milieu de la mêlée, pendant la plus grande partie du jour, le 76ᵉ paya, hélas! un large et douloureux tribut au sacrifice : son sang, le sang français a coulé abondamment dans les rizières et dans les champs de mûriers de l'Italie.

Messieurs, en réveillant ce souvenir, je comprends à l'émotion que j'éprouve et l'émotion de notre Jeanne d'Arc et ses propres paroles : *Le sang français coule et l'on ne m'avertit pas*, s'écriait-elle en montant à cheval au soir du 7 mai 1429; et une autre fois, à la vue de son sang versé : *Ne pleurez pas*, disait-elle, *ce n'est pas du sang, c'est de la gloire.*

La gloire, elle vous était réservée dans ce combat corps à corps. Les drapeaux des deux partis vont bientôt se rapprocher? Ne craignez rien pour le drapeau français, le bras qui le porte est un bras vigoureux. Mais voici le drapeau d'Autriche! Soldats du 76ᵉ, sus au drapeau! C'est fait, messieurs; il est entre vos mains et ce trophée, vous pouvez le présenter avec fierté à l'Empereur; celui-là, du moins, a été cueilli sur le champ de bataille. Que la croix des braves soit placée sur la poitrine du vaillant Clavel qui a réalisé ce fait d'armes; qu'elle se balance désormais à la hampe de votre drapeau! C'est justice, et c'est fait!

Vous avez bien raison, Messieurs, de rappeler par une fête de famille ce glorieux anniversaire, et je m'associe, avec toute mon âme française, à la joie du régiment. Mais votre foi n'a pas voulu se contenter de cette fête; vous vous êtes souvenus de ceux qui ont payé, avec leur vie, l'honneur et la victoire des armes de France : comme autrefois Judas Macchabée, vos chefs ont parcouru par le souvenir, au lendemain du combat, ces champs labourés par la mitraille. Ils ont reconnu au milieu de la verdure et des fleurs les corps des compagnons d'armes et des amis; et comme le chef du peuple de Dieu, ils ont cru que c'était une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts. C'est ce grand acte de religion et de patriotisme que nous accomplissons ensemble.

Coïncidence singulière, Messieurs! aujourd'hui, fête solennelle de Saint-Jean-Baptiste, précurseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Église ne permet pas au prêtre de revêtir les habits de deuil pour célébrer le saint sacrifice. Si nos chants sont les chants de la tristesse, nos vêtements sacrés sont ceux de la joie, comme pour nous dire, par ce mélange symbolique, et la légitimité de nos regrets et la gloire réservée dans le ciel aux soldats chrétiens qui, martyrs du devoir, s'immolent vaillamment pour les nobles causes.

Une dernière prière va terminer cette réunion si chrétienne. Avant de la chanter ensemble, permettez à votre évêque de vous dire qu'il est fier de vous. Entre le prêtre et le soldat, il y a longtemps que l'affection existe. Formés l'un et l'autre, dans la discipline et l'amour du devoir, ils ne connaissent ni les calculs de l'intérêt, ni les combinaisons de la politique. Puisse cette réunion cimenter encore davantage cette union fraternelle!

Que Dieu, dans sa bonté, éloigne de nous les tristesses de la guerre! Mais s'il fallait, pour l'honneur du pays, reprendre les armes et marcher au combat, Messieurs, soyez tranquilles, vos prêtres ne vous abandonneront pas! Et, s'il ne leur est pas permis de verser le sang, ils montreront, une fois de plus, qu'il leur est permis de l'étancher. Amen.

Dans la journée une représentation de gala a été donnée au régiment par le cirque italien Montecchio dont le chef, par une coïncidence singulière, avait perdu son frère aîné, tué à San Martino, le 24 juin 1859.

La soirée a été remplie par un concert au cercle militaire d'Orléans où les officiers du 76[e] ont offert un punch à la garnison. Le sergent Henry y a déclamé, avec beaucoup de verve, l'*Épisode de la prise du drapeau autrichien par le soldat Clavel*[1].

Dans la grande bataille, au milieu de la plaine,
Le soixante-seizième est entré dans l'arène....
Les Autrichiens luttaient avec acharnement
Contre les bataillons de notre régiment,
Quand enfin nos clairons ont de leur voix stridente
Lancé la charge : au cœur de la mêlée ardente,
Clavel a vu les plis d'un drapeau jaune et blanc.
« Sus au drapeau! » dit-il, et, se jetant au flanc
De celui qui le garde, il empoigne la hampe
Et frappe en même temps l'Autrichien à la tempe.
Celui-ci se redresse en se sentant blessé,
Il enlace Clavel.... Clavel est terrassé;
Mais il tient son trophée, il le serre avec rage.
Glorieux linceul? — Non! Allègre le dégage :
Il a suivi Clavel, il a vu le danger,
Son ami va périr, il accourt le venger....
C'est fait : l'Autrichien tombe, et Clavel se relève....
Nos deux braves croyaient se réveiller d'un rêve :
Dans les bras l'un de l'autre ils tombent attendris
Et brandissent en l'air le drapeau qu'ils ont pris.
Honneur à vous, Clavel, Allègre! et puis tant d'autres,
Nos aînés. Enflammez nos cœurs avec les vôtres.
Honneur, honneur à vous! Avec de tels soldats,
Avec de tels enfants, un pays ne meurt pas.

Le 24 juin 1891. — En 1890, le chef de famille était absent. En 1891, la fête reçut tout son éclat, sous la présidence paternelle du colonel Delbos qui a, dans le fond de son cœur généreux, la passion de l'esprit de corps.

La commission[2] de la fête eut l'heureuse idée de faire venir de Lyon le brave Clavel[3], le héros du jour.

A 7 heures, réveil en musique. Laissons la parole au rédacteur du *Loiret* (numéro du 25 juin) :

« Il est 9 heures, je sors de la caserne Coligny, ému, empoigné, remué jusqu'aux moelles. Toute la ville d'Orléans aurait dû être là pour voir et entendre! — Voir la magnifique décoration des vastes bâtiments, dont chaque fenêtre est encadrée de verdure et ornée de drapeaux; — voir le splendide trophée qui s'élève au milieu de l'immense cour, flanqué de fascines et de canons; — voir surtout, le beau régiment, au moment le plus solennel, quand il s'est formé en carré, autour de son colonel; — puis, entendre le vaillant chef du 76[e], crânement campé sur son cheval, ayant à sa droite le drapeau et sa garde d'honneur, au milieu de laquelle est le brave soldat de Solférino, Clavel. Le voilà qui parle à son régiment d'une voix vibrante et chaude.

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, c'est pour la deuxième fois que le 76[e] célèbre la fête du régiment, l'anniversaire glorieux de la bataille de Solférino (24 juin 1859); mais cette année, plus heureux que l'année dernière, notre fête est rehaussée par la présence au milieu de nous du soldat Clavel, du brave qui, par son courage, sa vigueur et son admirable sang-froid sur le champ de bataille, nous a valu, en enlevant un étendard à l'ennemi, l'honneur d'avoir notre drapeau décoré de la Légion d'honneur.

1. Poésie écrite, le jour même, par le capitaine du Fresnel.
2. La commission de la fête, présidée par le commandant de Montmarin, était composée des capitaines Arbez et Walewski, des lieutenants Clausener et Parquin et des sous-lieutenants James et Chollet.
3. La présence de Clavel a produit sur les soldats du régiment une impression très vive que toute la population orléanaise a partagée et qu'elle n'oubliera pas. Nous n'en voulons pour preuve que ce fait caractéristique, pris sur le vif. Des enfants s'étaient réunis, quelques jours après la fête; ils paraissaient très animés,... ils jouaient aux soldats. Nous nous approchons : « *C'est moi qui fais Clavel aujourd'hui!* » nous dit l'un d'eux avec entrain. Clavel est maintenant le héros populaire de la ville de Jeanne d'Arc. La vérité sort de la bouche des enfants.

« Je veux vous raconter en deux mots cet épisode qui fera certainement battre plus d'un cœur.

« Le 24 juin 1859, dès 5 heures du matin, l'armée française était aux prises avec l'ennemi, sa gauche appuyée au lac de Garde. Au centre se trouvaient le 1er corps, Baraguey d'Hilliers, dont j'avais l'honneur de faire partie, et le corps du maréchal de Mac-Mahon; à la droite le 76e, du corps Niel.

« Le régiment, en réserve pendant la première partie de la journée, entre en ligne vers midi...... C'est dans la poursuite que le fusilier Clavel s'élance sur le drapeau du 35e autrichien; le porte-drapeau résiste : la lutte s'engage terrible entre les deux hommes. Clavel est renversé, et il va payer de sa vie son acte de courage lorsqu'un camarade, Allègre, arrive à son secours. Le drapeau autrichien est pris.....

« Voilà, mes enfants, ce qu'a fait Clavel, ce brave soldat qui, sans autre stimulant que l'esprit de discipline, le sentiment du devoir, l'amour de la patrie, a accompli à Solférino un acte héroïque.

« Donc honneur à lui, honneur aussi à ceux qui, moins heureux, sont tombés pour ne plus se relever et dorment du dernier sommeil sur la terre étrangère! Ceux-là tressailliront d'aise dans leurs tombeaux, quand, tout à l'heure, nous serons réunis à l'église et nous prierons Dieu de leur accorder le repos éternel.

« Maintenant, aux jeunes soldats et aux engagés volontaires arrivés depuis le mois de novembre de l'année dernière, je veux présenter le drapeau du régiment.

« Cette étoffe sacrée sur laquelle, à côté des noms glorieux d'Ulm, d'Iéna, de Friedland, de Solférino, sont inscrits les mots : « Devoir, Honneur », représente le symbole de la patrie, pour laquelle on doit vivre et mourir. « Devoir, patrie, honneur », voilà notre devise et, pendant le calme de la paix comme aux jours du danger, aucun de vous, j'en suis sûr, n'y faillira.

« Loin du foyer, c'est autour du drapeau que vous devez vous rallier et, au milieu des destinées des batailles, n'oubliez jamais, en le défendant, que c'est la France que vous défendez.

« Vive la France! »

Le régiment écoutait son chef et les cœurs battaient la charge. Ah! il nous a fallu toute la force de la discipline pour retenir sur nos lèvres frémissantes ce cri de « Vive la France! » que notre chef venait de jeter dans l'air.

« Puis, continue le rédacteur du *Loiret*, le régiment défile entre le colonel et le drapeau placé en face de lui. Rien de plus émouvant au monde que ce salut de l'épée devant ce morceau d'étoffe tricolore, ce bras allongé de l'officier et ce regard tenace qui s'attache au drapeau jusqu'à ce que sa compagnie ait passé! On a beau se moquer du chauvinisme, à voir cet hommage muet, attendri et fier au drapeau, des larmes viennent aux yeux.... »

Comme en 1890, une messe commémorative fut célébrée à Saint-Paterne et Monseigneur Couillé, de sa voix douce et pénétrante, prononça encore une allocution patriotique.

A midi et demi, banquet offert par les officiers aux sous-officiers du régiment. Le caporal Clavel y assiste à la place d'honneur à la droite du colonel.

Le reste de la journée a été consacrée à des jeux de toute nature; on remarqua particulièrement l'intéressante décoration de la salle d'école : « Le capitaine Bois, dit *la France militaire* du 27 juin, grand amateur d'armes anciennes, avait fait



disposer avec beaucoup de goût les plus belles panoplies de sa riche collection, quelques parchemins fort curieux et d'anciennes coiffures. La salle d'école était devenue *le Musée Bois.* »

Cette belle journée laissera dans les cœurs un souvenir ineffaçable. La fête du régiment ainsi comprise est la meilleure leçon d'éducation morale qu'on puisse donner au soldat.

VIII. — Conclusion.

Aux enfants du 76e. — Et maintenant la tâche de l'historien est terminée. Nous avons cherché à réveiller le passé et à faire défiler devant vous, enfants du 76e, les aînés qui nous ont montré le chemin de l'honneur. C'est à vous désormais et à vos successeurs d'écrire de nouvelles pages avec leurs balles rapides et la pointe de leurs baïonnettes.

En passant dans les rangs du 76e, mes jeunes camarades, vous apprenez de vos chefs à aimer et à servir la France. Gardez ces enseignements dans vos cœurs, comme une semence féconde qui portera ses fruits dans l'avenir et fera de vous d'abord de bons soldats, des héros peut-être et sûrement de bons citoyens.

Conservez le souvenir des exemples de courage, de persévérance, d'abnégation et de dévouement que nous vous avons signalés. A votre tour, vous les raconterez, demain au village, à vos enfants, réunis autour du foyer de famille pendant les longues veillées d'hiver.... Et nous n'aurons pas perdu notre temps.

Dernier salut au drapeau du 76e par un ancien du régiment. — Un de nos aînés, le capitaine Charrier, ancien porte-drapeau du 76e, rencontra, un jour, un des nôtres qui passait dans une rue de la ville où il s'était retiré. A la vue du numéro sous lequel il avait vécu ses meilleures années, notre vieux camarade sentit revivre en un instant tout son passé et nous adressa, le 16 octobre 1889, de sa retraite de Noirmoutier, la traduction poétique de ses sentiments. Nous transcrivons avec émotion cet écho lointain et touchant qui nous semble exprimer déjà nos pensées de demain. La délicieuse poésie du capitaine Charrier fermera notre livre par un dernier salut au drapeau décoré.

O ciel! qu'ai-je aperçu, quel doux transport m'agite?
A peine si j'en crois mes yeux :
Et pourtant c'est bien lui que ce soldat d'élite
Porte à son habit glorieux.
Oui, c'est le numéro du soixante-seizième,
De ce vigoureux régiment
Dont j'ai porté jadis le drapeau, cet emblème
De l'honneur et du dévouement.
Jeune guerrier, arrête, et souffre que ma vue
Que voilent à moitié les pleurs,
S'attache au numéro brillant sur ta tenue
Comme l'or des genêts en fleurs.
Je vois tout un passé, qui ne fut pas sans charmes,
Sous ta capote, rajeunir;
Mais parle-moi d'abord des vieux compagnons
Dont j'ai gardé le souvenir. [d'armes
. . . .
Tous dispersés ou morts! A peine s'il en reste
Un seul qui, sur le tard venu,
Entendant prononcer mon nom par trop modeste,

Puisse dire : je l'ai connu.
Tous dispersés, ou morts ! Ah ! comme je regrette
De n'avoir pas les olifants
Et d'un vieux colonel la rayonnante aigrette
Pour rallier les survivants !
Nous, tes fils d'autrefois, ô Drapeau, loque sainte,
Désormais notre unique appui,
Nous boirions à tous ceux qui sont tombés sans
Avec tes enfants d'aujourd'hui. [crainte,
Doux spectacle ! On verrait les jeunes et les chauves,
Debout et se serrant la main,
Regarder fièrement les légions de fauves
Qui campent sur les bords du Rhin.
Vains regrets ! Vains désirs ! les uns ployant sous
D'autres sous les infirmités, [l'âge,
Nous ne pouvons quitter la ville ou le village
Où le destin nous a jetés.
Mais les fourreaux usés n'empêchent pas les lames
De sortir et d'étinceler,
Et de tes anciens fils, Noble Drapeau, les âmes
Vers toi peuvent encore voler.
Oui, par un beau soleil, lorsque tes plis s'agitent
Enflés par la brise du soir,
Écoute bien, ce sont nos âmes qui palpitent
D'amour, de regret et d'espoir.
D'amour, car nous t'aimons peut-être plus encore
Qu'aux jours d'antan où les désirs
Disputaient aux travaux que ta présence honore
L'heure entraînante des plaisirs.
De regret, car touchant au terme de la vie
Nos cœurs par la tombe éclairés,
Comprennent que les jours les plus dignes d'envie
Sont ceux qui te sont consacrés.
D'espoir, car dans la paix de nos humbles retraites
Le plus ardent de tous nos vœux
Est que nos successeurs effacent les défaites
De leurs aînés trop malheureux.

. . . .

Le jour où je quittai ton aigle décorée
Dans les champs de Solférino,
Pouvais-je me douter, Bannière vénérée,
Que tu tomberais de si haut?
Hélas ! que pouvais-tu contre la perfidie
Et le nombre de ton vainqueur,
Sinon de dire, avec le vaincu de Pavie :
Tout est perdu, fors mon honneur.
Ce jour-là, j'espérais qu'au cours de tes voyages,
Tu passerais par mon hameau,
Mais le temps, en trompant ces souriants présages,
Vieillit le vin de mon caveau.
Autrefois, tu marchais sans trêve ni relâche;
Que n'en est-il de même encor !
Mais au cœur de Paris un heureux sort t'attache,
Comme au soleil un rayon d'or.
Puisque je ne puis plus caresser l'espérance
De te voir encore une fois,
Laisse-moi, cher emblème, espoir de notre France,
Courber mon front devant ta croix.



APPENDICES

I

NOTICES BIOGRAPHIQUES

OU

ÉTATS DE SERVICES

DES CHEFS DE CORPS

PREMIÈRE SÉRIE

CHEFS DE CORPS DE L'ANCIEN 1ER LÉGER

Depuis ses origines jusqu'en 1820.

I. — Premier colonel de Royal-Italien

BARDO DI BARDI, COMTE DE MAGALOTTI [1]

(27 mars 1671 — 10 avril 1705)

Services [2]. — Né en 1630, BARDO DI BARDI.

Page du cardinal de Richelieu en 1641.

Enseigne au régiment des Gardes, le 28 décembre 1646; prit par ordre du roi Louis XIII le nom de MAGALOTTI après la mort du comte de Magalotti, frère de sa mère.

Lieutenant au même régiment en 1648.

Capitaine d'une compagnie au régiment des Gardes, le 25 novembre 1654.

Brigadier par décret du 30 avril 1670; fut employé en Languedoc sous M. Le Bret; passa de là en Italie où il leva par commission du 27 mars 1671 le Régiment royal d'infanterie italienne qu'il conserva jusqu'à sa mort sans y servir, n'ayant pas quitté le régiment des Gardes. — **Visiteur de l'infanterie** par commission du 3 novembre 1671.

Maréchal de camp par brevet du 15 avril 1672. — **Lieutenant-colonel** du régiment des Gardes françaises à la retraite de M. de Pradel, par commission du 20 mars 1675.

Lieutenant-général des armées du Roi par pouvoir du 25 février 1676; obtint du Roi le gouvernement de Valenciennes par provisions du 18 mars 1677; en sortit en décembre; se démit de la lieutenance-colonelle du Régiment des Gardes le 8 mars 1681, et demeura à Valenciennes jusqu'à sa mort (10 avril 1705).

Campagnes et blessures. — 1646. — Prises du château de Lanoy, de Courtrai, de Bergues, de Dunkerque.

1647. — Prises de la Passée et de Lens.

1648. — Prise d'Ypres; bataille de Lens.

1655. — Sièges et prises de Landrecies, de Condé et de Guislain.

1656. — Siège de Valenciennes et combat sous cette place.

1658. — Bataille des Dunes; sièges et prises de Dunkerque, de Bergues, de Furnes, de Gravelines, de Menin et d'Ypres.

1667. — Sièges et prises de Charleroi, d'Ath, de Tournai, de Douai et de Lille; reçut un coup de mousquet au travers du corps pendant le siège de cette dernière place.

1672. — A l'armée commandée par M. le

1. Voir son portrait, p. 15.
2. Voir l'*Histoire militaire* de M. de Quincy et l'*Histoire de la maison du Roi*, par l'abbé de Neufville, t. III, p. 66.



P^ce de Condé, puis par M. le M^al de Turenne : servit à tous les sièges; fut blessé à l'attaque du chemin couvert du fort de Nimègue qu'il emporta, l'épée à la main.

1673. — Appelé sous le duc de Luxembourg dans l'électorat de Cologne par lettres du 26 janvier 1673; servit ensuite sous M. le P^ce de Condé par lettres du 5 août; enleva une garde avancée des Hollandais près l'écluse d'Ameyden; commandant ensuite à Kampen, évacua ce poste par ordre, le 19 décembre.

1674. — Revint avec M. de Luxembourg sous Maestricht, en mai, et commanda une réserve de l'armée, pendant le reste de la campagne.

1675. — A l'armée de Flandre par lettres du 1er mai; servit sous le Mis de Rochefort; assista au siège et à la prise de la ville et du château d'Huy et à ceux des ville et citadelle de Limbourg sous M. le P^ce de Condé.

1676. — A l'armée de Flandre par lettres du 10 mars; servit au siège et à la prise de Condé, au siège de Bouchain; emporta, l'épée à la main, tous les dehors de la place qui fut obligée de capituler sur-le-champ; marcha ensuite au siège d'Aire sous le M^al d'Humières.

1677. — Ouvrit la tranchée comme lieutenant-général au siège de Valenciennes; marcha à l'attaque du chemin couvert comme lieutenant-colonel des Gardes françaises et l'emporta; servit au siège de Saint-Guislain.

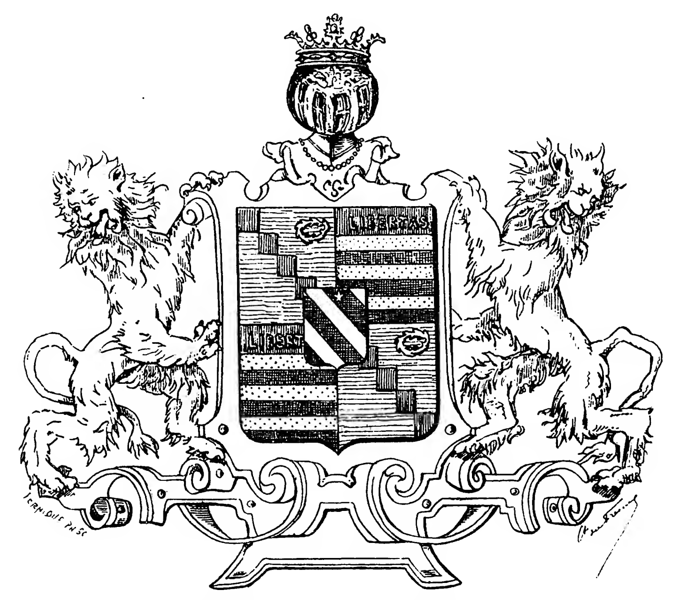
II. — Deuxième colonel de Royal-Italien

François-Zénobe-Philippe, comte d'ALBERGOTTI [1]

(29 avril 1705 — 23 mars 1717)

Services. — Né le 25 mai 1654. Neveu du comte de Magalotti, gentilhomme florentin naturalisé français.

« Porte d'azur à cinq losanges de gueules mis en bande et une couronne d'épines de sinople mise en chef. Écartelé : bandé d'or et de sable de six pièces, et un chef de gueules chargé du mot « *Libertas* » d'or et sur le tout bandé de sable et d'or de six pièces, la seconde bande de sable chargée d'une étoile



Armoiries du comte François d'Albergotti (croquis du commandant du Fresnel).

1. Voir son portrait, p. 45.



d'or en chef [1]. » L'écu est surmonté de la couronne de marquis avec casque à gorgerin. Supports : deux lions.

Enseigne de la compagnie colonelle du Régiment Royal-Italien à sa création, le 27 mars 1671. — Enseigne du régiment des Gardes, le 26 février 1674.

Sous-lieutenant à la compagnie de Magalotti au régiment des Gardes, le 11 août 1677.

Lieutenant-colonel du régiment Royal-Italien, par commission du 27 janvier 1678; obtint le rang de **Colonel** d'Infanterie, par commission du 6 août 1680.

Naturalisé par lettres de février 1681.

Brigadier par brevet du 10 mars 1690.

Maréchal de camp par brevet du 6 juin 1694, fut employé au camp d'instruction de Condun près Compiègne par lettre du 13 août 1698. Obtint, à la mort du Mis de Natte, la charge de Colonel-lieutenant du régiment Royal-Montferrat, par commission du 12 janvier 1700. Commandant de Luxembourg par ordres du 27 février 1701, quitta ce poste en août de la même année.

Lieutenant-général des armées du Roi par pouvoir du 29 janvier 1702. Obtint, par commission du 29 avril, la charge de Colonel-lieutenant du régiment Royal-Italien qu'il conserva. Obtint du roi le gouvernement de Sarrelouis par provisions du 1er juillet 1710, quitta ce poste à la fin de l'année.

Mort le 26 mars 1717. Le billet de part est ainsi conçu :

« *Vous êtes priés d'assister au convoi et enterrement du haut et puissant seigneur Messire* FRANÇOIS ALBERGOTTI, *chevalier des ordres du Roy, lieutenant-général de ses armées, colonel-lieutenant du Régiment Royal-Italien, et gouverneur de Sarlouis, décédé en son hôtel fauxbourg de Richelieu, qui se fera jeudy 25 mars 1717, à 6 heures du soir en l'église de Saint-Eustache, sa paroisse, où il sera inhumé.*

« UN DE PROFUNDIS. »

Campagnes, blessures et citations. — Siège de Douai. — 1672. — Sièges et prises de Lippe, de Wésel, de Grave, de Bommel et du fort de Lœwestein.

1673. — Marcha au secours de Vœrden et à l'attaque du fort d'Ameyden.

1674. — Fut blessé dans une rencontre et reçut à la bataille de Senef un coup de mousquet dont il fut deux années à se guérir.

1677. — Sièges et prises de Valenciennes, de Cambrai et de sa citadelle; siège de St-Guislain.

1678. — Sièges de Gand et d'Ypres; bataille de Saint-Denis près Mons.

1684. — A l'armée de Flandre qui couvrit le siège de Luxembourg.

1689. — A l'armée de Flandre; combat de Valcourt.

1690. — A l'armée de Moselle par lettres du 19 avril; rejoignit l'armée de Flandre et « combattit avec la plus grande valeur à Fleurus ».

1691. — Siège de Mons; y reçut un coup de mousquet au visage; combat de Leuze.

1692. — A l'armée de Flandre par lettres du 30 avril; siège et prise de la ville et du château de Namur; bataille de Steinkerque; arriva à Versailles, le 4 août, *pour présenter au Roi quatre-vingts drapeaux pris sur les ennemis*, puis retourna à l'armée; siège et prise de Charleroi.

1694. — A l'armée de Flandre sous Monseigneur, prit part à la fameuse marche qui déconcerta le prince d'Orange dans ses projets.

1695. — Bombardement de Bruxelles, sous Villeroi.

1696. — A l'armée de Flandre.

1697. — Siège et prise d'Ath.

1701. — Commandant de Luxembourg par ordres du 27 février; passa à l'armée d'Italie par lettres du 14 août; se battit à Chiari et fut employé pendant l'hiver à Crémone.

1702. — Défense de Crémone. « Détaché, le 30 juin, avec 100 cavaliers et 150 dragons, pour aller en reconnaissance, rencontra un détachement ennemi composé de 500 grenadiers et de 400 chevaux et retranché dans un château, une cassine et dans les haies. Fit mettre pied à terre à ses dragons, attaqua les ennemis, les chassa du château et de la cassine, les battit, les repoussa jusqu'à leurs cantonnements, leur tua 60 hommes, fit des prisonniers et enleva des chevaux. » Au mois de juillet, soumit Reggio, Modène, Corregio et Carpi; « à Luzzara, se distingua par la

1. Extrait des Archives de la Bibliothèque nationale.

manière dont il plaça les troupes en ordre de bataille ».

En décembre commanda vers San Felice (Saint-Félix) un corps de troupe avec lequel il resserra l'ennemi, pendant que le duc de Vendôme faisait le siège de Governolo.

1703. — En janvier, après la prise de Governolo, marcha vers le Bolonais et empêcha les Impériaux d'y prendre leurs quartiers : « le 10 mars, partit de Modène, se rendit à Massa et à Rivara, y surprit le régiment ennemi d'Herbeville, lui tua 30 hommes, fit 40 prisonniers et enleva 60 chevaux. » Au commencement de juin, s'empara de Finale où 200 ennemis périrent et où l'on prit un magasin de fourrage et beaucoup de provisions. Peu après, étant à San Felice avec un corps de troupe, « fit enlever aux Impériaux 6 barques chargées de munitions, tua une partie de l'escorte et prit le capitaine, le lieutenant, 46 cavaliers et 40 chevaux ; attaqué ensuite près de la Mirandole par un corps supérieur, se retira en bon ordre, donna le temps au Mis de Murcé de venir le secourir et ne fut point entamé, quoique suivi pendant plus de trois mille pas. »

1704. — Contribua à la défaite des ennemis près de Turin ; servit au siège et à la prise de Vercelli (Verceil), et à la prise d'Yvrée ; marcha au secours d'Asti, s'empara des abords de Verne et servit au siège de cette ville.

1705. — Contribua à la prise de Verne qui se rendit au mois d'avril ; combattit à Cassano, le 16 août ; força, avec M. de Clérembault, les retranchements ennemis à la tête de leur pont entre Castellbon et Gombeto.

1706. — Au combat de Carlcinato, poursuivit les ennemis jusqu'à Resato, malgré la difficulté du pays ; leur tua 2500 hommes et reprit quelques prisonniers qu'ils avaient faits ; détaché ensuite vers la Ferrara, empêcha les ennemis de jeter un pont sur l'Adige.

1707. — A l'armée de Flandre, sous le duc de Vendôme.

1708. — A l'armée de Flandre, sous le duc de Bourgogne : prise de Gand, bataille d'Oudenarde.

1709. — A l'armée de Flandre, sous le M^al^ de Villars ; fut blessé à Malplaquet.

1710. — « Commandant à Douai, défendit cette place, 52 jours de tranchée ouverte, durant lesquels il exécuta 32 sorties ; fit vivre la garnison en abondance, *paya la solde avec sa vaisselle dont il avait fait faire de la monnaie* et ne se rendit qu'à la dernière extrémité, et après avoir obtenu la capitulation la plus honorable [1]. »

1. Le manuscrit de Charles Caudron, « père des orphelins » (c'est-à-dire : administrateur de l'hôpital de Douai), donne une idée exacte de la situation, des mesures que prit Albergotti et des difficultés qu'il surmonta pendant le siège. Les notes de Caudron sont d'un style et d'une orthographe fantaisistes ; et elles ont été écrites au jour le jour par un bourgeois hostile. Cela dit, nous en transcrivons les traits saillants d'après le Souvenir de la France Wallonne, n° de juillet 1870, p. 106 à 119.

« ... Le 19 d'avril, on a fait défense dans Douay par toutes les églises et couvens de ne plus sonner aucune cloche ni carillon. C'était un temps de ténèbres et de tristesse.

« Le 23 d'avril, M. d'Albergotty a fait prendre chez les marchands de vin, pour le moins 380 pièces de vin sans payer, qui est la monnaie de France à présent.

« Le 24 d'avril, M. d'Albergotty, il a fait prendre chez les cabaretiers toutes les bierres.....

« Le 25 d'avril, il a envoyé quatre commissaires par tous les bouchers et la Boucherie prendre toutes les viandes et les bestiaux et ils ont tout enlevé et payé de la même monnaie comme ci-devant. De plus ils ont pris à un marchand de moutons, un homme de ma connaissance qui me l'a raconté, 1400 moutons..... De plus ils ont pris tous les gens de la maréchaussée pour faire recherche par toutes les maisons et couvens pour savoir où il y avait des poulets et des pigeons....

« De plus ils ont été chez les Viéziers prendre 300 justeaucorps : chez les cordonniers et savetiers prendre 4 ou 600 paires de souliers.....

« De plus ils ont mis des sentinelles par tous les moulins, à ce qu'on n'aurait point à moudre à d'autres que pour le roy.

« Le 26 d'avril, M. d'Albergotty a demandé aux Messieurs de la ville la somme de cent mille livres de France, à leur fournir pour le 27 d'avril.....

« De plus M. d'Albergotty a commandé à un sergent des bombardiers et à deux ou trois autres agozilles, d'aller couper tous les bouts de gouttières de plomb pour faire des balles.....

« De plus on a pris 15 hommes à chaque corps de métier ; tous les ferronniers ont été obligés d'aller travailler à l'arsenal, on leur payait à chacun un pain de munition pour leur journée, aussi bien aux maitres qu'aux valets. Trois cents porteurs au sac étaient obligés devant le siège d'aller travailler à une certaine terrasse et à midi on leur donnait la moitié d'un pain de munition et l'autre moitié, au soir, après leur travail fait.

« De plus les tanneurs, on leur a fait livrer 6000 livres de poil ou bourre pour faire des coussinets pour les soldats, pour mettre à leur poitrine pour tirer leurs mousquets.

« Et le même jour on a fait visite par tous les couvens et maisons pieuses savoir où il y aurait du grain.... Ils y ont posé une sentinelle.... Et trois jours après, ils ont été prendre les grains où il y en avait.... Ils sont donc venus chez moi, aux Orphelins, où ils ont trouvé 4 rasières tant en farine qu'en bled et nous sommes à 28 personnes. Ils ont eu la charité, de 4 rasières, n'en prendre que deux.

« De plus les Messieurs de ville ont fait faire une publication par toute la ville à tous les bourgeois, manans et habitans de venir faire leur déclaration de tout ce qu'on leur a pris tant vin, bierre, brandevin,

1711. — A l'armée de Flandre : fut chargé avec un corps de 2000 grenadiers de soutenir le comte de Gassion qui surprit et battit les ennemis près de Douai.

1712. — A l'armée de Flandre : après la bataille de Denain, prit Saint-Amand à discrétion, le 26 juillet, y fit 800 prisonniers; se rendit ensuite maître de Mortagne où il fit encore 100 prisonniers; investit Douai avec le comte de Broglie, servit au siège de cette place et le commanda en chef, pendant la marche du M^{al} de Villars contre les ennemis qui voulaient faire lever le siège, et reçut la capitulation, le 8 septembre.

1713. — A l'armée du Rhin : en juin, emporta le fort de Manheim; servit aux sièges et prises de Landau et de Fribourg.

Décorations. — Chevalier de Saint-Louis, le 1er janvier 1711.

Son portrait par Saint-Simon et par le maréchal de Villars. — Saint-Simon dans ses Mémoires maltraite fort d'Albergotti.

« Il avait de grands talents pour la guerre, dit-il, et beaucoup de valeur, plus d'ambition encore et tous les moyens lui étaient bons; c'était un homme très dangereux, très intimement mauvais et foncièrement malhonnête homme.... C'était un grand homme sec, à mine sombre, distraite et dédaigneuse, fort silencieux (des journées entières sans dire une parole), les oreilles fort ouvertes et les yeux aussi. Avare et amassant beaucoup, excellent officier général pour les vues et pour l'exécution, mais fort dangereux pour un général d'armée et pour ceux qui servaient avec lui. Sa valeur était froide et des plus éprouvées et reconnue, et avec laquelle toutefois les affronts les plus publics et les mieux assénés ne lui coûtaient rien à rembourser. Pour le faire connaître en deux mots : c'était un homme digne d'être confident et instrument de Catherine de Médicis. »

Cette peinture malveillante, mais tracée de main de maître, demande à être corrigée : l'opinion émise par le maréchal de Villars dans une lettre autographe conservée au ministère de la Guerre [1] exprime plus fidèlement le véritable caractère d'Albergotti.

plomb et autre, pour l'enregistrer en la maison de ville et le payer, quand on leur donnerait de l'argent.....

« Le 7 de mai, les Français ont fait une sortie le soir; et tout malingres qu'ils étaient, ils ont très bien battu les Hollandais.

« Le 8 de mai, les échevins ont commandé à tous les bourgeois de mettre tous à leur porte chacun cuvier ou estanque et les emplir plein d'eau et 4 personnes de chaque rue seront obligés de veiller chacun leur tour pour le feu qu'il peut arriver par les bombes. Les grandes fontaines et les petites sont toujours prêtes en la maison de ville.....

« Le 11 de mai, on a demandé tous les menuisiers pour faire et raccommoder des bois de fusil et ceux qu'ils avaient du bois propre pour faire les bois on leur a pris..... Les maîtres et les valets, on leur donnait chacun 2 sous de France et la moitié d'un pain de munition par jour.

« Le 12 de mai, M. d'Albergotty a demandé à Messieurs de Ville le nombre de 100 rasières de bled à commencer par les échevins à en donner chacun deux couppes. Et le même jour on a commencé à donner du cheval au soldat et on a tué et mangé 555 chevaux, parce que les vaches qu'ils avaient mises auprès de l'inondation n'avaient plus à manger et une grande partie ont crevé.

« Le 14 de mai 1710, les Hollandais ont commencé à battre Douay à double carillon à 3 heures du matin.

« Admirez de plus la feintise ou plutôt la malice des Français. Avant que la ville fût investie, ils ont commandé à tous les bourgeois et autres de faire leurs provisions pour trois mois..... et quand la ville a été investie et après que les bourgeois avaient fait leurs provisions, croyant que c'était pour eux, les Français leur ont pris, comme vous voyez.....

« Le 19 de mai, on a vu deux chevaux chargés d'argent qu'on allait mener au fort d'Escarpe; c'était l'argent de la négoce et du trafic de monseigneur d'Albergotty.

« Les soldats de la garnison, on leur donnait par jour la moitié d'un pain de munition, un quarteron de viande, un demi-pot de bierre et une cuiller de brandevin, quand ils allaient dans les dehors et quand ils revenaient ils crevaient de faim, qu'ils étaient obligés de mendier leur pain.

« De plus voyez comme on a traité la ville. Un officier de bombardiers a dit qu'il a trente ans de service et qu'il a été à 20 sièges assiégeant et à 4 assiégés, qu'il n'a jamais vu faire un si grand feu la nuit, comme ont fait les Hollandais devant Douay les 18, 19 et 20.....

« Le 8 de juin, monsieur d'Albergotty, comme il avait avalé dans Douai des choses de toute sorte, il a pris un vomitif et il a rendu à Messieurs de la Ville la somme de 30 000 livres de France, et quand la ville a été rendue, il a rendu le reste des 100 000 livres qu'il avait demandées.

« Le 12 de juin, monsieur d'Albergotty a envoyé plusieurs soldats et un commissaire avec des charriots, prendre par tous les moulins, tous les bled, orge.... Une pauvre femme avait vendu sa jupe pour avoir une coupe de bled; on lui a pris sans miséricorde.....

« Le 24 de juin, un pauvre homme et honnête avait acheté un fusil à un soldat six patars, et une heure après d'Albergotty l'a fait pendre.....

« Et le même jour, un échevin avait refusé quelque chose à l'Albergotty, et au plus vite a envoyé des soldats pour le prendre et le mettre aux palissades.....

« Le 25 de juin, deux heures après-midi,.... monsieur d'Albergotty a sorti. Et le même jour, la ville a été rendue et les Français ont eu bonne composition et ils sont sortis avec 6 pièces de canons et 2 mortiers et plusieurs charriots couverts.... Et les Hollandais ont tiré au siège de Douay 200 000 boulets et 100 500 bombes, sans y comprendre les perdreaux et grenades........ »

1. Archives du dépôt de la guerre, vol. CCXXIX, 1710; Guerre de Flandre, may et juin, n° 233.



« La défense de Douay, dit Villars, est une belle leçon, mais je ne connois pas beaucoup de gens dans le royaume capables d'en ordonner une pareille. J'ay proposé M. d'Albergotti comme le plus capable. J'avois parlé au Roy d'un homme hors de service que je croyois fort propre à bien deffendre une place. J'estime fort les bonnes qualités qui nous portent à plaire : Albergotti n'a pas entièrement celles-là; mais il va durement et rigidement à ce qu'il croit bon et scait se faire obéir. Comme vous dites, monsieur, il aime à surprendre et véritablement il a surpris; mais j'ay eu l'honneur de le dire au Roy; il est capable de bien mener ce qui le regarde uniquement et je m'en accomode fort ; quoique l'on n'aime pas ce caractère dans un subalterne.

« Au camp d'Haucourt, 24 juin 1710. »

III. — Troisième colonel de Royal-Italien

Charles, marquis d'ALBERGOTTI (ou ALBERGOTTY)

(1717-1731)

Nous n'avons retrouvé sur le marquis Charles d'Albergotti, neveu du précédent, que la pièce ci-dessous [1] qui montre comment se recrutait le régiment Royal-Italien.

« Le Roy, scachant le besoin qu'ont les capitaines Girminy et Charles d'Albergotty, commandans chacun une compagnie et Morgany entretenu dans son régiment royal d'infanterie italienne, d'aller faire des recrues pour sondit régiment et voulant leur en donner le moyen, Sa Majesté a donné et donne congé auxdits Girminy et d'Albergotty pendant deux mois et audit Morgany pendant quatre mois, à commencer du premier décembre prochain; après lequel temps Elle veut et entend qu'ils retournent à leurs charges et que ce pendant ils soient passés absens comme présens aux montres et revues qui seront faites de sondit régiment et payés de leurs appointements en vertu de la présente.

« Fait à Versailles, le vingtième novembre 1696.

Signé : « Louis. »

« Bon à payer en rapportant les certificats nécessaires.

« Fait le 13 août 1697. »

IV. — Quatrième colonel de Royal-Italien

Antoine-Félix, marquis de MONTI (ou MONTY) [2]

(17 juillet 1731 — 12 mars 1738)

Services. — Né à Bologne, le 29 décembre 1684, de Ferdinand de Monti, sénateur de cette ville, Antoine-Félix se destinait d'abord à l'état ecclésiastique. A dix-huit ans, il embrassa la carrière des armes et s'attacha au duc de Vendôme qui commandait en Italie.

Aide de camp des armées du Roi par brevet du 22 février 1703, il suivit Vendôme en Espagne et y donna de nombreuses preuves de valeur. « Comme il avait de l'esprit et du sens, dit Saint-Simon, il était bien reçu dans les meilleures compagnies, et avec cela fort honnête homme, quoique ami intime d'Alberoni. »

Colonel réformé à la suite du régiment des gardes de Mantoue par commission du 22 avril 1705, il fut placé dans la garnison de Lille par commission du 10 novembre 1706; fut placé à la suite du régiment de Montroux par commission du 6 décembre 1712; obtint le

1. Voir également (p. 51) un congé militaire signé par Charles d'Albergotti.
2. Voir son portrait, p. 52 *bis*.

commandement de ce régiment en 1713 et le conserva jusqu'à la réforme de ce corps par ordre du 15 juillet 1715; fut alors placé par ordre du même jour, comme colonel réformé à la suite du régiment Royal-Roussillon; fut chargé de négociations particulières en Espagne en 1715; y retourna en qualité d'envoyé en 1717; y fut employé par Alberoni dans plusieurs négociations.

Brigadier par brevet du 1er février 1719, il fut peu après banni de France par lettre de cachet, à cause de ses relations avec Alberoni; il reçut en même temps défense d'aller en Espagne; rappelé par le cardinal de Fleury qui faisait grand cas de ses talents, il fut nommé en 1729 ambassadeur de Pologne, et en 1730, envoyé extraordinaire à la cour de Varsovie et muni d'instructions particulières, sur la conduite à tenir dans le cas où le trône deviendrait vacant par la mort du roi Auguste.

Colonel-lieutenant du régiment Royal-Italien par commission du 17 juillet 1731, il contribua à faire donner la couronne à Stanislas Leczinski, le 15 septembre 1733; accompagna ce prince à Dantzig et détermina les magistrats de cette ville à soutenir contre les Russes et les Saxons un siège qui dura 5 mois; réussit à faire sortir de Pologne le roi fugitif et à lui procurer le moyen de gagner la France; se livra ensuite lui-même aux Russes qui le conduisirent à Elbin, puis à Thorn où il fut retenu 18 mois, jusqu'au 5 mars 1736. Dans sa correspondance, le roi Stanislas l'appelle « *son grand ami* ».

Maréchal de camp par brevet du 13 février 1734 (pendant son absence), il *rapporta en France une somme d'un million* qui lui restait sur les fonds dont il avait eu la libre disposition, pendant le siège de Dantzig. Loin de s'approprier cette fortune sur laquelle personne ne comptait, il la remit intégralement au ministère.

Lieutenant-général des armées du Roi par brevet du 4 juin 1736.

Mort à Paris, le 12 mars 1738. Ses funérailles eurent lieu, le 13, à Notre-Dame. Son corps fut ensuite transporté en Italie et enterré dans l'église de San Petronio, à Bologne. « Il était dans la force de l'âge quand il mourut, dit Saint-Simon,... il fut regretté et mérite de l'être. »

Campagnes. — 1703. — Expédition dans le Trentin comme aide de camp du duc de Vendôme.

1704. — Sièges de Verceil, d'Yvrée et de Verne.

1705. — Prise de Verne en avril.

1706. — Siège de Chivas; bataille de Cassano; siège de Turin et combat sous cette place.

1707. — A l'armée de Flandre.

1708. — Bataille d'Oudenarde; défense de Lille.

1710. — A l'armée d'Espagne : bataille de Villaviciosa; rentra en France après la mort du duc de Vendôme qu'il avait suivi dans toutes ses campagnes.

1713-1714-1715. — Aux armées de Flandre.

1734. — Siège de Dantzig; puis en captivité jusqu'au 5 mars 1736.

Décorations. — Chevalier de Saint-Louis et commandeur des ordres du Roi, le 1er janvier 1737.

Décoré de plusieurs ordres étrangers.

La maison de Monti [1]. — La maison de Monti est une des plus anciennes et des plus illustres de la Toscane. Elle remonte aux Crocynati, seigneurs de Monte reggio qui vinrent habiter Florence, lorsque cette ville et Fiézolles s'unirent sous le même gouvernement, vers l'an 1010.

En 1249, Jacobo Crocynati Monti, forcé de changer son nom pour se soustraire aux violences de la démocratie, ne conserva plus que le nom de Monti, de la seigneurie de Monte di Sansovino ou de celle de Monte reggio.

La famille Monti s'éleva aux premières dignités de la république florentine : elle lui donna des gonfaloniers en 1323, 1324, 1326, 1383, 1405, 1411, 1418, 1461, 1477, 1499, 1503, 1509, 1525 et 1526.

Sous le règne de Charles IX, Bernard II de Monti, voyant sa famille en défaveur, parce

1. Les renseignements que nous donnons ici ont été extraits de l'*Histoire généalogique de la maison de Monti*, par M. l'abbé Ch. Courteaud, curé d'Adilly, encore inédite et dont l'auteur a bien voulu nous communiquer des extraits avant sa publication.



que son père avait soutenu les Strozzi contre le grand-duc Cosme de Médicis, se retira en France et fut admis dans les rangs de la noblesse française.

La maison de Monti se sépara en trois branches, l'une resta à Florence, la seconde, dont est issu le lieutenant-général marquis Antoine-Félix, passa à Bologne, et la troisième devint française au XVI[e] siècle. — C'est en faveur de cette dernière que Louis XIV érigea en comté la terre de Rezé en Bretagne (1672).

De cette illustre maison sont sortis le pape Jules III en 1550, le grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en 1568 et quatre cardinaux en 1503, 1626, 1629 et 1742.

Les armes des Monti de Bologne qui sont reproduites dans le coin supérieur gauche du portrait du marquis Félix-Antoine qui est au musée de Versailles sont : « *D'azur à la bande d'or, chargée de trois monts de trois copeaux chacun d'azur, accompagnée de trois fleurs de lis d'or rangées et d'un lambel de gueules de quatre pièces posé en chef.* »

Les Monti aînés de la branche de France écartèlent leur écu aux 1[er] et 4[e] de Monti, au 2[e] de Strozzi et au 3[e] de Médicis, pour rappeler les unions de la maison de Monti avec les maisons de Strozzi et de Médicis par laquelle les Monti sont alliés aux rois de France Charles IX et Henri IV.

Manuscrit de Laurent de Monti [1]. — Nous croyons intéressant de reproduire ce qui concerne notre colonel dans l'important manuscrit (environ 150 pages in-4°) qu'écrivit Laurent de Monti vers l'an 1736.

« Ferdinand I[er], sénateur de Bologne, se maria fort jeune. De ce mariage, il est venu 3 garçons, scavoir : François, Philippe et Anthoine troisième.

« ..... (Ici il est parlé de François et de Philippe.) Ce qui, joint aux services importants que monsieur le marquis de Monty, son frère, rend depuis longtemps à la cour de France, ne me permettent pas de doubter que la récompense et la reconnaissance ne suivent de près même en faveur du secrétaire du sacré Collège, les services que monsieur le marquis de Monty a rendus et rend encore actuellement ainsy que je vais vous en instruire.

« Il s'appelle Anthoine troisième, est connû dans le monde sous le titre de marquis de Monty. Il a servi pendant la dernière guerre en qualité d'aide de camp de son altesse monsieur le duc de Vendosme, qui luy connût tant de dispositions pour l'art militaire et tant d'agréements dans sa personne qu'il jugea à propos de l'honnorer de sa protection à la cour de France et luy fit donner un brevet de colonnel à la suitte du régiment Royal-Italien que commandait monsieur d'Albergotty, lieutenant-général, affin d'attacher un aussy bon sujet au service du Roy, lequel l'ayant jugé à propos de faire changer de colonnel à ce régiment qui est à la paye étrangère en France et *dont la réputation pour les bons services qu'il a toujours rendus fait beaucoup d'honneur à la nation italienne* dont il est composé.

« Il a bien paru, mes chers enfants, que son vray mérite et ses rares talents ont été goutté non seullement par le sage prince qui nous gouverne (Louis XV), mais aussy par les ministres qui composent son conseil, puisqu'on en fit choix dans la conjonction la plus délicatte et la plus importante à toute l'Europe et surtout à la France, pour faire valloir en Pologne les droits du Roy Stanislas, et engager la nation polonaise à l'élire et proclamer son roy, à luy donner la préférence sur l'électeur de Saxe, fils du feu Roy de Pologne.

« Toute l'Europe sait que le marquis de Monty, y ayant été envoyé par la cour de France avec le caractère d'embassadeur, gagna les cœurs, persuada les esprits et y fit valloir avec toute sa capacité et la délicatesse d'un parfait embassadeur, et la fidélité possible, les raisons les plus solides qui devaient engager les primats, les évesques et les États de la nation à préférer Stanislas à son compétiteur.

« On ne peut pas ignorer le succès qu'eurent les soins et les maximes sages et politiques du marquis de Monty, embassadeur, et si les événements n'ont pas encore répondu à ses travaux, et son habille négociation, on ne doit point en imputer la faute à l'embassadeur, puisqu'il a remply très habillement et très dignement le seul objet de son embassade et de la commission dont il s'étoit chargé en faisant élire et proclamer Stanislas Roy de Pologne avec toutes les formalités usitées et pratiquées conformément aux usages et décrets de la nation polonaise.

« Je suis mesme encore obligé de vous dire qu'il a non seullement remply avec la plus grande capacité les devoirs et obligations d'un parfait embassadeur, mais qu'il a jugé à propos pendant le siège de Dantzic d'y donner la preuve qu'il était tout au moins aussy bon capitaine, que très habille embassadeur, et ces deux rares qualités réunies en sa faveur, qui le rendent un homme très accompli en faisant parfaitement sa cour à son maitre, l'ont fait par la raison des contraires, déplaire à la Czarinne ennemye du Grand Roy qui l'employoit, et qu'il servit avec autant de zèle que

1. Ce mémoire, écrit en français par Laurent de Monti, écuyer, seigneur de Launay et de Beaubois, capitaine au régiment de Dauphiné infanterie, est dédié à ses enfants et à ses neveux. Il se trouve à la bibliothèque de Bologne avec les archives Monti-Bianchetti. Copie de ce manuscrit nous a été communiquée par M. l'abbé Courteaud.

de fidélité. Mais une enemye victorieuse, qui en conséquence a cru que tout luy étoit permis, et qu'elle pouvoit violler les droits sacrés de tous temps attachés au caractère et à la personne du premier Roy de la chrestenneté et pour cet effet cette princesse, après la prise de la ville de Dantzic, le fit indignement arresté prisonnier de guerre et conduire à son camp où elle le fait garder par 100 grenadiers avec des précautions qui, en faisant voir l'injustice et la durreté du procédé, font la preuve parfaitte des services que cette princesse scavoit que le marquis de Monty avait rendu au roy Stanislas et à la cour de France. Mais ces mesures de précautions sont encore la preuve des inquiétudes qu'Elle avoit que l'habileté et la fidélité de cet embassadeur qui lui avoit acquis la confiance de toute la nation polonaise ne luy procurât de nouveaux embarras encore plus dangereux que les premiers qu'il luy avoit causés.

« Vous voilà instruits, mes chers enfants, de la détention du marquis de Monty ordonnée par la souverainne de Moscovie dont, selon les apparences, la cour de France vengera l'insulte faitte à son embassadeur, et nous espérons avec raisons qu'il sera bientôt de retour à la cour de France et employé comme un de ses plus dignes officiers dans les armées en qualité de maréchal de camp duquel caractère Elle l'a honoré, à moins qu'il ne préfère d'y servir *à la teste du régiment Royal-Italien qu'il commande* et à moins que Sa Majesté sy plainement satisfaite de ses services en qualité de son embassadeur en Pologne ne juge à propos encore, pour le bien de son service de l'employer en quelques autres embassades, où elle croira que son méritte et son zèle luy pourra estre d'une plus grande utilité.

« Vous comprenez bien, mes chers enfants, que rien ne fait plus le parfait éloge d'un étranger que d'estre choisy et prefféré dans de pareilles occasions remplyes de conjectures les plus essentielles, et que rien n'est plus flatteur pour le marquis de Monty et pour tous ceux qui portent son nom que l'espérance bien fondée où nous sommes tous d'une fortune solide et brillante qu'il doit faire en ce royaume, où il est honoré et estimé généralement de tous ceux qui le connoissent et qui sont instruits de ses belles qualités, et qui compte, dès qu'il sera de retour en cette cour, s'y faire naturaliser sur le modèle des lettres de naturalisation qu'obtint, comme je l'ai dit cy-dessus, Bernard II de Monty notre ayeul....... »

V. — Cinquième colonel de Royal-Italien

Victor-Amédée de SAVOIE, prince de CARIGNAN

(17 mars 1738 — 4 avril 1741)

Services. — Né le 9 février 1690, premier prince du sang de Savoie; vint demeurer en France en mai 1721, après avoir fait plusieurs campagnes avec les troupes du duc de Savoie.

Lieutenant-général des armées du Roi par pouvoir du 1er novembre 1723. Destiné à servir en cette qualité à l'armée d'Italie par lettres du 6 octobre 1733; ne s'y rendit pas et fut employé à l'armée du Rhin par lettres du 1er avril 1734.

Reçut le régiment *Royal-Italien* par commission du 17 mars 1738 et le conserva jusqu'à sa mort, le 4 avril 1741.

Campagnes. — 1734. — A l'armée du Rhin, enleva plusieurs tranchées au siège de Philippsbourg.

1735. — Servit encore à l'armée du Rhin par lettres du 1er mai.

VI. — Sixième colonel de Royal-Italien

Charles-Armand, marquis de MONTI (ou MONTY)

(28 avril 1741 — 15 mars 1790)

Services [1]. — Né à Bologne en 1720, de François de Monti, frère du marquis Félix-Antoine; devint sénateur de cette ville.

Enseigne à Royal-Italien en 1738.

Colonel-lieutenant du régiment, le 28 mars 1741.

1. Nous n'avons pu retrouver la liste des campagnes auxquelles a pris part le marquis Charles-Armand. — Voir, p. 63, la magnifique citation dont il fut l'objet à l'attaque de Port-Mahon.

Colonel propriétaire à 12000 livres d'appointements, le 28 avril 1741.

Brigadier d'infanterie en 1748.

Maréchal de camp, le 23 juillet 1756.

Lieutenant-général, le 25 juillet 1762; obtint une pension annuelle de 4000 livres, le 18 juin 1768.

Le régiment Royal-Italien ayant été réformé en 1788, resta jusqu'à sa mort, propriétaire des deux bataillons de chasseurs royaux qui furent formés avec le régiment.

Mort le 15 mars 1790.

VII. — Premier lieutenant-colonel des Chasseurs Royaux de Provence

JEAN-BAPTISTE CHAUVET D'ALLONS

(1788 — octobre 1791)

Lieutenant-Colonel des Chasseurs Royaux de Provence à leur formation jusqu'en octobre 1791.

Colonel du 72e régiment d'infanterie (ancien régiment de Vexin), le 21 octobre 1791.

Passé avec son grade au 27e régiment d'infanterie (ancien Lyonnais), le 5 février 1792.

Mort le 24 juillet 1792.

VIII. — Deuxième lieutenant-colonel du 1er bataillon de Chasseurs

(ANCIENS CHASSEURS ROYAUX DE PROVENCE)

DE COMEYRAS DE PEUDEMAR

(1791)

IX. — Troisième lieutenant-colonel du 1er bataillon de Chasseurs

GIACOMONI

(1791-1792)

X. — Quatrième lieutenant-colonel du 1er bataillon de Chasseurs

AUBRY

(1792-1793)

Général de brigade en 1794 à l'armée des côtes de Cherbourg; nommé provisoirement par les représentants, n'a pas été confirmé et a quitté l'armée à la fin de l'année 1794.

XI. — Cinquième lieutenant-colonel du 1er bataillon d'Infanterie légère

(CI-DEVANT CHASSEURS ROYAUX DE PROVENCE)

ANTOINE CHAZAULT

(8 mars 1793 — 5 juin 1795)

Services. — Né le 22 octobre 1748.

A servi au régiment d'Aquitaine, du mois d'octobre 1765 au mois de décembre 1786.

Major de la Garde nationale de Chalon-sur-Saône, le 27 juillet 1789.

Colonel de ladite Garde en décembre 1790.

Commandant en chef du 2e bataillon des volontaires de Saône-et-Loire, le 28 septembre 1791; commandant temporaire à Verdun, après la reprise de cette ville en septembre 1792.

Lieutenant - colonel du 1er bataillon d'infanterie légère, le 8 mars 1793; garda le commandement jusqu'à la formation de la 1re demi-brigade légère, en juin 1795.

Campagnes. — 1769. — En Corse où il fut blessé à la jambe droite.

1792 et 1793. — A l'armée de Moselle.

1793-1794-1795. — A l'armée des Pyrénées-Orientales.

XII. — Premier chef de brigade de la 1re demi-brigade légère

(1re FORMATION)

DELPUECH

(1795)

XIII. — Deuxième chef de brigade de la 1re Légère

(1re FORMATION)

FRANÇOIS CHAVARDÈS

(18 août 1795 — 10 avril 1796)

Services. — Né à Béziers (Hérault), le 7 février 1757.

Soldat au régiment d'Aunis, le 13 septembre 1773.

Caporal, le 1er mai 1778.

Sergent, le 1er mai 1781.

Sergent-Major, le 8 juillet 1787.

Adjudant-Major, le 21 avril 1793.

Capitaine, le 1er juillet 1793.

Chef de bataillon, le 13 septembre 1793.

Chef de brigade à la 1re demi-brigade légère le 1er fructidor an III (18 août 1795); passé à la 22e Légère, le 1er nivôse an V (21 décembre 1796).

Campagnes. — 1792-1793. — A l'armée du Nord.

1793-1794-1795. — A l'armée des Pyrénées.

1795-1796. — A l'armée d'Italie.

XIV. — Premier chef de brigade de la 1re demi-brigade légère

(2e FORMATION)

ANTOINE-FRANÇOIS LE PREUX

(19 octobre 1796 — 1er novembre 1797)

Services. — Né à Paris, le 26 mars 1760. Entré, le 18 mai 1778, au régiment de l'Isle-de-France, où il est resté jusqu'au 31 décembre 1780.

Sous-lieutenant, le 31 décembre 1780, officier de détails dans une compagnie de cipayes en janvier 1781; passé en 1782 au régiment Royal-Roussillon; attaché au service du génie, le 1er mars 1782; continua à compter à Royal-Roussillon jusqu'à la réforme de ce corps en 1785.

Capitaine aide-major dans le 8e bataillon de la Garde nationale parisienne soldée, le 1er septembre 1789; capitaine au 14e bataillon d'infanterie légère, lors de sa formation.

Lieutenant-colonel en chef dudit bataillon, le 12 avril 1793; suspendu, le 15 frimaire an II (5 décembre 1793); réintégré, le 9 brumaire an III (30 octobre 1794).

Chef de brigade, le 1er floréal an III (20 avril 1795), brevet expédié le 29 germinal (18 avril); nommé au commandement de la 1re demi-brigade légère de 2e formation à l'organisation du 9 floréal an IV (19 octobre 1796); passé au commandement de la 1re demi-brigade de ligne, le 24 frimaire an VI (14 décembre 1797); passé chef de la 6e demi-brigade de ligne, le 4 vendémiaire an VIII (26 septembre 1799); passé chef de la 96e, le 16 frimaire an VIII (7 décembre 1799).

Adjudant-commandant, le 12 vendémiaire an XII (4 octobre 1803).

Mort à Berlin, le 26 avril 1807.

Campagnes. — Dans l'Inde, a pris part à plusieurs affaires et notamment au combat de Gondelour et à la prise de Trinquemaley; a fait les campagnes de la Révolution en Champagne, à l'armée du Nord, en Batavie et en Italie.

Actions d'éclat, citations et blessures. — A été blessé et a eu deux chevaux tués sous lui à l'affaire de Bois-de-Raismes, le 1er mai 1793; « a déployé au combat de Montebello, le 22 prairial an VIII (10 juin 1800), *un courage, une intrépidité et des dispositions militaires qui le firent remarquer.* »

N. B. — L'adjudant-commandant Le Preux ne faisait pas partie de la Légion d'honneur.

XV. — Deuxième chef de brigade de la 1re demi-brigade légère

(2e FORMATION)

JOSEPH-YVES MANIGAULT-GAULOIS [1]

(13 novembre 1797 — 28 août 1803)

Services. — Né à la Flèche (Sarthe), le 14 avril 1770.

Entré au service comme **Sergent** au 1er bataillon de la Sarthe.

Sergent-major, le 11 août 1791.

Sous-lieutenant au 45e régiment d'infanterie (ci-devant régiment de la Couronne), le 1er avril 1792.

Lieutenant, le 5 novembre 1792.

Capitaine, le 5 septembre 1793.

Adjudant-général (chef de bataillon) provisoire, nommé par les représentants du peuple, le 9 germinal an II (29 mars 1794); fut confirmé dans ce grade, le 9 brumaire an III (30 octobre 1794).

Adjudant-général chef de brigade, le

1. Les annuaires du temps le désignent sous le nom de Caulois (ce qui doit être une faute d'impression).

25 prairial an III (13 juin 1795); fut attaché à la personne du général Moreau « qui avait apprécié ses talents et sa bravoure »; reçut le commandement de la 1re demi-brigade légère, le 23 brumaire an VI (13 novembre 1797).

Général de brigade, le 11 fructidor an XI (28 août 1803); mis en disponibilité, puis employé dans la 19e division militaire, le 15 germinal an XII (4 avril 1804); fut embarqué à bord du vaisseau *le Neptune*, destiné à l'expédition projetée pour Saint-Domingue; prit le commandement du département du Pô, le 29 floréal an XIII (18 mai 1805); chef d'état-major général de la 3e légion de réserve, le 4 mai 1807; employé à la division d'observation des Pyrénées-Orientales, le 23 février 1808; reçut le commandement de l'avant-garde de l'expédition dirigée sur la Corogne.

Mort au champ d'honneur, le 16 janvier 1809 à la bataille d'Avisa, « emportant les regrets de l'armée ».

Campagnes. — 1792. — Fit partie de la *colonne infernale* à l'armée de la Moselle.

1793 et ans II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, 1808 et 1809. — Aux armées du Rhin, d'Allemagne, du Nord, d'Angleterre, de Sambre-et-Meuse, de la Moselle et d'Espagne.

Décorations et distinction honorifique. — Commandant de la Légion d'honneur, le 19 frimaire an XIII (9 décembre 1804).

Par lettres du 4 août 1813, Napoléon, pour rendre hommage à sa mémoire, conféra à son fils alors âgé de neuf ans le titre de baron en y joignant une dotation de 4000 francs sur les domaines du Hanovre.

Le nom du général Manigault-Gaulois devrait figurer sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Il a été oublié.

Anecdotes. — En 1794, à Coblentz, il rencontra 3 émigrés, ses anciens camarades de collège. Non seulement il ne les dénonça pas (ce qui aurait passé alors pour une preuve de zèle), mais dans un élan de charité qui n'était pas sans danger, il leur procura des passeports pour s'évader et les sauva ainsi d'une mort presque certaine.

L'année suivante, il préserva du pillage un couvent de moines dont l'histoire n'a pas retenu le nom. En témoignage de reconnaissance, le supérieur du couvent lui offrit « une voiture magnifique attelée de 4 chevaux du plus grand prix ». Le chef de bataillon Manigault refusa d'abord, puis, sur de nouvelles instances, il accepta, mais vendit aussitôt voiture et chevaux et en distribua le prix à ses soldats. « Ils l'ont mérité aussi bien que moi », dit-il simplement aux moines émerveillés d'un tel désintéressement.

Vers la fin de 1808, Manigault commandait à Burgos des troupes de nouvelles levées que Napoléon passa en revue. L'Empereur, après l'avoir félicité sur la belle tenue et la discipline de ces conscrits, ajouta : « Général, je suis content de vous. Depuis longtemps, je n'ai que des éloges à donner à votre conduite. Vous recevrez sous peu les témoignages de ma satisfaction; pour l'instant que désirez-vous? » Modeste autant que généreux, Manigault ne demanda rien pour lui-même; mais il obtint des récompenses pour ses deux aides de camp.

XVI. — Premier colonel du 1er régiment d'Infanterie légère

Charles-François, baron BOURGEOIS

(4 octobre 1803 — 6 août 1811)

Services. — Né à Issy (Seine), le 8 mars 1759.

A pris du service dans la marine en 1775.

Soldat au régiment d'Auvergne (infanterie), le 3 décembre 1785. Entré dans le 3e bataillon de volontaires de Paris en 1792.

Capitaine à l'élection, puis lieutenant-colonel du même bataillon, le 1er janvier 1793.

Adjudant-général lieutenant-colonel à l'armée de l'Ouest, le 28 ventôse an II (18 mars 1794).

Chef de brigade, le 23 brumaire an IV (14 octobre 1795); mis à la suite, le 7 germinal an VI (27 mars 1798); replacé en activité pour commander la 19e demi-brigade légère, le 1er frimaire an VII (21 novem-

bre 1798); mis en non-activité à l'embrigadement de l'an XI, écrivit au chef du gouvernement pour lui rappeler ses services passés et solliciter de l'emploi. Le Premier Consul lui confia le commandement du 1er régiment d'infanterie légère, le 12 vendémiaire an XII (4 octobre 1803).

Général de brigade, le 6 août 1811; appelé au commandement de la place de Mequinenza, le 11 septembre 1812; y fut fait prisonnier avec sa garnison en 1814, après une longue et glorieuse défense; rentré en France après le traité de Paris, fut employé par Louis XVIII en qualité d'adjoint à l'inspecteur général des 18e et 19e divisions militaires; offrit ses services à Napoléon en mai 1815 qui lui donna un commandement; fut mis à la retraite au second retour des Bourbons, par ordonnance du 1er août 1815.

Mort le 11 juillet 1821.

Campagnes, blessures et citations. — 1778. — Combat naval d'Ouessant (26 juillet) où il fut grièvement blessé d'un coup de feu dont la balle est restée dans la plaie.

1782-1783. — En Amérique.

1792. — A l'armée du Nord.

1793. — En Vendée : le 12 septembre, « défendit avec quatre hommes le pont de Cé contre un nombre considérable de rebelles et s'y maintint sous le feu de la mousqueterie et de deux pièces de canon placées sur la rive gauche de la Sarthe; après la rupture du pont, soutint vaillamment la retraite de la division du général Duhoux qui avait été mise en déroute ». Pendant cette action, il reçut un coup de biscaïen à l'épaule droite.

Ans II et III. — A l'armée du Nord.

An IV. — A l'armée des côtes de l'Océan.

Ans V et VI. — A l'armée des côtes d'Angleterre.

Ans VII et VIII. — A l'armée de l'Ouest.

Ans VIII et IX. — A l'armée d'Italie : « A Marengo, chargé par le général Berthier de se porter sur la droite de l'armée, forma sa demi-brigade en colonne serrée par division, chargea l'ennemi à la baïonnette jusqu'au village de Castel-Ceriolo, qu'il fit immédiatement occuper, prit un grand nombre d'hommes, se maintint dans cette position, sous un feu meurtrier d'artillerie, et infligea à ses adversaires des pertes considérables »; se distingua au passage de la Brenta; peu après, engagea devant Montebello un combat opiniâtre, chassa l'ennemi de Montechio-Maggiore défendu par 3 régiments autrichiens et se rendit maître de la ville; eut dans cet engagement un cheval tué sous lui.

An X. — A l'armée d'Italie.

Ans XII, XIII, XIV, 1806, 1807 et 1808. — Aux armées de Naples et d'Italie.

De 1808 à 1813. — Aux armées de Catalogne et d'Aragon : « se couvrit de gloire avec le 1er Léger aux sièges de Valence, de Tortose et de Tarragone, et à la prise du Mont-Serrat. » Cité au bulletin officiel comme s'étant particulièrement fait remarquer à la prise d'assaut de Tarragone, le 21 juin 1811.

1814. — Défense de Mequinenza dont il est commandant de place.

1815. — Commande une brigade de la 1re division du 1er corps de l'armée du Nord.

Décorations et distinctions honorifiques. — An II. — 28 ventôse (18 mars 1794), reçut le brevet d'une arme d'honneur et une mention honorable dans le bulletin décadaire.

Membre de la Légion d'honneur, le 19 frimaire an XII (10 décembre 1803). — Officier du même ordre, le 25 prairial an XII.

XVII. — Deuxième colonel du 1er Léger

Louis-Marie PILLET

(5 mai 1812 — 12 mai 1814)

Services. — Né à Chambéry (Mont-Blanc), le 18 avril 1775.

Volontaire au 7e bataillon du Mont-Blanc, le 1er janvier 1793 [1].

1. Le 1er bataillon du Mont-Blanc devint, en l'an II, 5e demi-brigade provisoire, laquelle fut amalgamée en l'an IV dans la 18e demi-brigade de ligne.



Lieutenant à l'élection au même bataillon, le 5 mars 1793.

Capitaine adjudant-major, à la 5e demi-brigade provisoire, le 10 ventôse an II (28 février 1794); nommé provisoirement par le général en chef Bonaparte, commandant du 1er bataillon italien de Padoue, le 1er nivôse an VI (21 décembre 1797); replacé adjudant-major à la 18e demi-brigade de ligne, le 17 frimaire an VII (7 décembre 1798).

Chef de bataillon, le 24 thermidor an VII (11 août 1799), nommé par le général en chef Championnet; reçut le commandement du 1er bataillon auxiliaire du Mont-Blanc qui fut versé, le 29 pluviôse an VIII (18 février 1800), dans la 15e demi-brigade légère; passé à la 17e demi-brigade légère par ordre du général en chef Macdonald, le 1er fructidor an IX (18 août 1801); en garnison à Blois les ans X et XI, au camp de Saint-Omer l'an XII.

Colonel du 1er régiment d'Infanterie légère, le 5 mai 1812; mis en non-activité à la réorganisation du corps, le 12 mai 1814.

Obtint sa retraite dans le courant de 1814 et se retira à Champareillon (Isère), où il mourut le 8 mars 1830.

Campagnes; blessures; actions d'éclat et citations. — 1793 et ans II et III. — A l'armée des Pyrénées-Orientales, s'y distingua par sa bravoure, le 26 prairial an III (14 juin 1795), à la bataille de la Fluvia où il reçut un coup de sabre sur l'œil gauche.

Ans IV, V, VI, VII, VIII et IX. — Aux armées d'Italie et des Grisons : « Le 2 floréal an VIII (21 avril 1800), *à la tête de son bataillon, enleva à la baïonnette le village de Gravières dans la vallée de Suze, en chassa l'ennemi qui s'y trouvait en nombre très supérieur, lui fit 200 prisonniers et s'empara de 3 pièces de canon.* » Un mois et demi après, « le 17 prairial an VIII (5 juin 1800), *pénétra de vive force dans Santo-Ambrosio, d'où il débusqua l'ennemi, malgré les efforts que fit ce dernier pour s'y maintenir. — Dans la même journée, avec 50 chasseurs qu'il parvint à rallier, repoussa un corps de cavaliers ennemis qui chargeaient un bataillon de la 28e Légère disposé en tirailleurs et s'empara de 12 chevaux.* »

1806-1807. — Prusse et Pologne.

1809-1810. — A l'armée du Nord. En 1810, commanda dans le Brabant une cohorte de gardes nationales.

1812-1813. — Espagne : cité à l'ordre de l'armée, le 20 avril 1813, comme « digne d'être recommandé aux bontés de l'Empereur, pour sa brillante conduite aux combats d'Yécla, de Villena, de Castillo et de Barja ».

1813 (fin de l'année). — A la Grande Armée.

1814. — A l'armée d'Italie, puis à l'armée de Lyon.

Décorations. — Membre de la Légion d'honneur, le 5 germinal an XII (25 mars 1804).

XVIII. — Troisième colonel du 1er Léger (RÉGIMENT DU ROI)

ÉTIENNE-MARTIN DE BEURNONVILLE

(12 mai 1814 — mars 1815)

Services. — Né à la Ferté-sur-Aube (Haute-Marne), le 10 mars 1787.

Entré dans la marine comme novice, le 1er vendémiaire an XIII (24 septembre 1804).

Élève à l'École militaire, le 15 décembre 1806.

Sous-lieutenant, le 27 février 1807.

Lieutenant, le 24 novembre 1808; — aide de camp, le 18 avril 1809.

Capitaine, le 26 juin 1810.

Chef de bataillon, le 13 avril 1813.

Colonel, le 28 mai 1813 : — reçut le commandement du 19e Léger, le 1er janvier 1814, puis celui du 1er Léger, le 12 mai 1814, quitta ce commandement en mars 1815.

Campagnes. — 1807. — Prusse.

1809, 1810, 1811. — Espagne.

1812. — Russie.
1813. — Allemagne.
1814. — France.

Décorations. — Membre de la Légion d'honneur, le 13 octobre 1809; officier, le 29 juin 1813.

Chevalier de Saint-Louis, le 1er octobre 1814.

XIX. — Quatrième colonel du 1er Léger

Amédée-Louis DESPANS, marquis de CUBIÈRES [1]

(26 mars 1815 — septembre 1815)

Sa jeunesse. — Né à Paris, le 2 mars 1788, fils du marquis de Cubières, premier page de Louis XV, écuyer de Louis XVI.

Incarcéré en 1794 (âgé de six ans) dans la prison où était détenue Madame la duchesse douairière d'Orléans.

Admis, en 1796, au nombre des Enfants de la Liberté réunis à l'abbaye Saint-Martin. Entra bientôt à l'hôpital, puis fut recueilli à Versailles par l'honorable famille Jordain qui se chargea de son éducation; fit ses études au Prytanée de Saint-Cyr et fut reçu à l'école militaire de Fontainebleau.

Ses services. — **Sous-lieutenant** au 51e de ligne, le 1er brumaire an XIII (22 octobre 1804).

Lieutenant, le 30 novembre 1806.

Capitaine, le 7 juin 1809.

Chef de bataillon, le 8 octobre 1812. L'Empereur, rapporte une biographie publiée en 1834, trouvait le capitaine Cubières trop jeune pour l'avancer. « J'ai pourtant l'âge qu'avait le général en chef de l'armée d'Italie, ni plus ni moins! » s'écria Cubières, qui, par ce langage hardi, sut forcer la main de Napoléon.

Colonel, le 18 octobre 1813; placé, le 2 février 1814, à la tête du 18e Léger dont les débris se réunissaient à Grenoble; placé, le 16 novembre 1814, à la suite du 1er régiment d'Infanterie légère (Régiment du Roi); reçut le commandement de ce régiment au retour de l'île d'Elbe, le 26 mars 1815. Mis en non-activité, le 25 août 1815; directeur de la recette générale du département de la Meuse; membre du Conseil municipal de Bar-le-Duc par ordonnance du 27 novembre 1819; destitué pour des raisons politiques de la direction de la recette de la Meuse en 1823; reçut en compensation, le 23 mars 1824, le commandement du 27e de ligne à Cadix.

Maréchal de camp, le 22 février 1829. — *Chef d'état-major* de la 1re division militaire, le 4 janvier 1831.

Lieutenant-général, le 30 septembre 1835; directeur du personnel et des opérations militaires au ministère de la guerre, le 12 février 1837.

Ministre de la guerre, du 31 mars 1839 au 11 mai de la même année; fut le promoteur de la décision royale du 4 avril 1839 concernant la rédaction des *Historiques des Corps* [2]; pour la seconde fois ministre de la guerre, le 1er mars 1840, supprima « les honneurs du défilé, usurpés, dit-il, depuis la Restauration, par les hauts fonctionnaires de l'administration militaire chargés du contrôle de la solde et des confections sous le titre d'intendants »; créa 12 régiments d'infanterie, 9 bataillons de chasseurs d'Orléans et 4 régiments de cavalerie; démissionna, le 29 octobre 1840.

Prononça d'importants discours à la Chambre des députés et à la Chambre des pairs, dont il était membre; eut ses dernières années obscurcies par un procès trop célèbre dont nous n'avons pas à rappeler ici les détails.

Mort le 6 août 1853.

Campagnes; blessures; citations; anecdotes. — An XIII (1804). — A l'armée des côtes de l'Océan; assista sur la prame *la Ville de Montpellier* au combat de Midelbourg où les détachements embarqués du 51e

1. Voir son portrait, p. 265.

2. Voir notre avant-propos.

et du 7e Hussards enlevèrent à l'abordage un brick anglais.

An XIV (1805). — Au 3e corps de la Grande Armée; combats de Greiffenberg, de Gemersheim, d'Elchingen, d'Ulm, de Marienzell, de Ried; bataille d'Austerlitz où il fut légèrement blessé; exécuta par ordre du général Morand les levées des champs de bataille d'Allerheim, de Nordlingue, d'Hochstædt, etc., que les souvenirs des guerres de Sept ans et de Trente ans recommandaient à l'étude.

1806. — Au 3e corps de la Grande Armée; bataille d'Auerstædt où il fut blessé à la jambe; eût été foulé aux pieds des chevaux par une charge de la cavalerie ennemie, sans le dévouement de l'intrépide cantinière du 51e, Marie Per, qui l'emporta sur ses épaules et l'abrita derrière une haie; concourut à l'établissement des ponts sur le Bug et sur le Narew; combat de nuit de Czarnovo; batailles de Pultusck et de Golimin.

1807. — Combat du passage de l'Alle; bataille d'Eylau où il fut blessé d'un coup de baïonnette et « *n'échappa que par miracle au feu meurtrier qui détruisit le 51e presque tout entier* »; reçut du maréchal Davout la mission d'enlever le curé d'un village occupé par les Russes et y parvint à travers mille dangers; combat d'Heilsberg; bataille de Friedland.

1809. — Combat de Rohr pendant lequel il pénétra avec quelques cuirassiers du 10e régiment dans un carré ennemi où le général autrichien Thiéry, émigré français, lui rendit son épée; combat de Landshutt; batailles d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Essling et de Wagram; combat de Znaïm.

Resta jusqu'en 1812 dans les villes hanséatiques avec le général Morand.

1812. — Campagne de Russie avec le 1er corps (Ney) : batailles d'Ostrowno et de Smolensk; dans cette dernière affaire, « à la tête du 5e bataillon du 13e régiment d'infanterie légère, *enleva une batterie russe, pénétra un moment dans la ville et tint ferme toute la journée dans le grand magasin à sel* situé à 75 mètres du rempart et d'où les Russes ne purent jamais le déloger; entra dans la ville avec 4 compagnies de voltigeurs qui passèrent le Dniéper, partie à la nage, partie sur un frêle radeau; attaqué par le corps du général Milarodowitsch, se retrancha dans le couvent des Jésuites où il ne se laissa pas forcer »; combat de Viazma; bataille de la Moskowa où il eut 3 chevaux tués sous lui; incendie de Moscou pendant lequel *il sauva des flammes une femme* (Mme Lavaud) et son enfant; deuxième combat de Smolensk; passage de la Bérésina et combat de Kowno.

1813. — Bataille de Lutzen où il dirigea, le 2 mai, le mouvement du régiment croate d'Ogulin; « le 3 mai, à la tête d'un escadron de lanciers napolitains, *se fit jour au travers d'une masse de Cosaques pour porter des ordres* au grand parc d'artillerie du 4e corps qui était resté à 24 kilomètres du champ de bataille; bataille de Leipzig; défenses de Lindenau et de Costheim.

1814. — Combats de Saint-Julien, de Voiron et de Moirans.

1815. — Bataille des Quatre-Bras; reçut plusieurs coups de sabre à la tête et au bras gauche; bataille de Waterloo où il attaqua, avec le 1er Léger, le bois, la ferme et le château d'Hougoumont devant lequel il fut blessé[1]; ramena sous Paris les 1er et 3e Légers; combats du Bourget et de Vertus.

1828. — Expédition de Morée; reconnut Athènes, Négrepont, Salamine.

1832. — Commanda les troupes de débarquement de la mission d'Ancône.

Distinctions honorifiques. — Membre de la Légion d'honneur, le 7 juillet 1807; officier, le 14 juin 1813; commandeur, le 21 mars 1831.

Chevalier de Saint-Louis, le 16 août 1820.

Chevalier de l'ordre de Saint-Ferdinand (Espagne), le 30 novembre 1824.

Commandeur de l'ordre du Saint-Sauveur, le 22 avril 1829.

1. Voir au 1er livre, p. 274.

XX. — Colonel de la légion des Basses-Alpes

Félix BERTON des BALBES, duc de CRILLON

(28 octobre 1815 — 17 novembre 1820)

Services. — Né à Paris, le 15 décembre 1782.

Sous-lieutenant, à la compagnie des Mousquetaires du Roi.

Rang de Major, le 1er juillet 1814.

Colonel, le 3 septembre 1814; prit le commandement de la légion des Basses-Alpes, le 25 octobre 1815; resta à la tête de la légion, quand elle devint 2e Léger, 17 novembre 1820.

Maréchal de camp, le 11 août 1823.

Campagne. — 1823. — A l'armée d'Espagne.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 3 septembre 1814; officier, le 18 mai 1820.

DEUXIÈME SÉRIE

CHEFS DE CORPS DE L'ANCIEN 76^E RÉGIMENT D'INFANTERIE

Depuis ses origines jusqu'en 1820.

I. — Premier colonel du régiment suisse

JEAN-BAPTISTE STUPPA, DIT STUPPA JEUNE

(28 janvier 1677 — 6 octobre 1692)

Services. — Né dans les Grisons, en 1635.

Leva en Suisse et plus particulièrement dans le canton des Grisons un régiment qui reçut le nom de *Stuppa jeune* et dont il prit le commandement, le 28 janvier 1677.

Campagnes et blessures. — Fit à Messine et en Flandre les campagnes de 1677 et 1678 (Guerre de Hollande); fit partie de l'expédition du Roussillon en 1684; prit part à la guerre de la ligue d'Augsbourg, en 1689 et 1692.

Eut un poignet fracassé par une balle à la bataille de Steinkerque et mourut de cette blessure, deux mois après, le 6 octobre 1692.

II. — Deuxième colonel du régiment suisse

JEAN-JACQUES DE SURBECK

(16 octobre 1692 — 5 mai 1714)

Services. — **Enseigne** au régiment des Gardes suisses, en 1663.

Lieutenant au même régiment, en 1665.

Eut en 1668 la lieutenance de la compagnie franche de Vernier. Obtint pour lui-même une compagnie franche, le 13 mai 1671.

Major du régiment des Gardes suisses, le 10 août 1682.

Eut le même jour une commission pour tenir rang de **Capitaine** dans ce régiment.

Colonel du régiment d'infanterie allemande La Mark, le 25 octobre 1686.

Major général de l'infanterie, le 7 avril 1690.

Brigadier, le 25 avril 1691.

Obtint, le 16 octobre, le régiment suisse de



Stuppa jeune et se démit, en 1693, du régiment allemand qu'il possédait.

A la suppression des inspecteurs généraux de l'infanterie, fut chargé, le 22 février 1694, de visiter toutes les troupes d'infanterie occupant le territoire de Sedan à la mer. La charge d'inspecteur général de l'infanterie ayant été rétablie, en fut pourvu le 21 décembre de la même année.

Maréchal de camp, le 3 janvier 1696.

Lieutenant-général des armées du Roi, le 26 octobre 1704. Se démit de son inspection en mai 1705.

Mourut le 5 mai 1714.

Campagnes. — 1667. — Sièges de Tournai, de Douai et de Lille.

1672. — Prit part à tous les sièges que Louis XIV dirigea en personne.

1673. — Siège de Maestricht; conquête de la Franche-Comté.

1674. — Bataille de Senef.

1675. — A l'armée qui couvrit les sièges de Dinan, d'Huy et de Limbourg.

1676. — Sièges de Condé et de Bouchain.

1677. — Sièges de Valenciennes et de Cambrai.

1678. — Sièges de Gand et d'Ypres; bataille de Saint-Denis près Mons.

1684. — A l'armée qui couvrit le siège de Luxembourg.

1690. — A l'armée du Roussillon.

1691-1692. — A l'armée d'Italie : prise de Veillane, de Carmagnoles et de Montmélian.

1693. — A l'armée de Flandre; bataille de Nerwinde.

1695. — Bombardement de Bruxelles.

1696. — A l'armée de la Meuse.

1701-1702. — A l'armée de Flandre; défaite des Hollandais, sous Nimègue.

1703. — Combat d'Eckeren.

III. — Troisième colonel du régiment suisse

Jean-Jacques de HÉMEL

(8 mai 1714 — 10 mai 1729)

Services. — Originaire du canton de Saint-Gall.

Capitaine à Stuppa jeune, en 1683.

Lieutenant-colonel du même régiment devenu Surbeck, le 1er septembre 1711.

Colonel du même régiment, le 8 mai 1714.

Brigadier, le 1er février 1719.

Mourut le 10 mai 1729.

IV. — Quatrième colonel du régiment suisse

Jacques-Charles, baron de BÉSENVAL de BRUNSTHAL

(17 mai 1729 — 16 octobre 1738)

Services. — Né dans les Grisons, en 1674.

Enseigne dans la demi-compagnie de son frère au régiment des Gardes suisses, en décembre 1690.

Obtint une compagnie au régiment suisse de Reynold, le 17 avril 1697.

Major au régiment des Gardes suisses avec rang de capitaine audit régiment par commission du 25 juin 1702. Obtint une pension de 1500 livres en août 1702.

Brigadier par décret du 1er février 1719.

Obtint le régiment suisse (créé Stuppa jeune) par commission du 17 mai 1729; quitta alors la majorité des Gardes suisses.

Maréchal de camp par brevet du 20 février 1734.

Lieutenant-général des armées du Roi, le 1er mars 1738.

Campagnes. —1691. — Siège de Mons.

1692. — Siège de Namur; bataille de Steinkerque.
1693. — Bataille de Nerwinde; siège de Charleroi.
1706. — Bataille de Ramillies.
1708. — Bataille d'Oudenarde.
1709. — Bataille de Malplaquet.
1712. — Sièges de Douai et du Quesnoy.

V. — Cinquième colonel du régiment suisse

ABRAHAM JEOFFREY DE LA COUR AU CHANTRE

(26 octobre 1738 — 3 mai 1748)

Services. — Originaire de Vevey.
Cadet en 1685.
Lieutenant-colonel du régiment suisse Bésenval, le 22 décembre 1729.
Brigadier par décret du 1er mars 1738.
Obtint le régiment suisse (créé Stuppa jeune) par commission du 26 octobre 1738.
Mort le 3 mai 1748.

VI. — Sixième colonel du régiment suisse

GASPARD-ÉTIENNE BARBEAU DE GRAND-VILLARS

(12 mai 1748 — 5 juin 1749)

Services. — Originaire de Mulhouse.
Entré au régiment suisse Surbeck en 1702.
Lieutenant-colonel au même régiment (devenu Bésenval), le 26 octobre 1738.
Brigadier par brevet du 20 mars 1747.
Obtint le régiment suisse (créé Stuppa jeune) par commission du 12 mai 1748.
Mort le 5 juin 1749.

VII. — Septième colonel du régiment suisse

JEAN-ALEXANDRE, CHEVALIER DE BALTHAZARD

(15 juin 1749 — 25 novembre 1753)

Services.— Né en 1689.
Cadet au régiment de Hessy, le 15 septembre 1706.
Enseigne au même régiment, le 1er octobre 1706.
Sous-lieutenant, le 29 avril 1708.
Capitaine-lieutenant de la compagnie de son père, le 29 avril 1711; obtint la commission de **capitaine** pour commander la demi-compagnie de son père, le 11 mars 1713; obtint la demi-compagnie de son père, le 12 janvier 1725.
Lieutenant-colonel au même régiment devenu Tschudy, le 26 octobre 1738; obtint une seconde demi-compagnie, le 2 janvier 1740.
Brigadier par brevet du 2 mai 1743, pour sa conduite au siège de Montalban; **commandant** de la place de Vintimille en avril 1745.
Maréchal de camp par brevet du 1er janvier 1748. Obtint le régiment suisse (créé Stuppa jeune) par commission du 15 juin 1749.
Mort le 25 novembre 1753.

Campagnes et blessures. — 1712. — Bataille de Denain; siège du Quesnoy.
1713. — Prise de Kayserlautern; siège de Landau.

1719. — Sièges de Fontarabie et de Saint-Sébastien.

1735-1736. — A l'armée d'Italie.

1743. — Attaque de Pont (Italie); sièges de Montalban et de Coni.

1745. — Prit, le 1er juillet, le château de Dolia, puis le pont d'Isola, près de Vintimille.

1746. — Prise d'Acqui; combats de Plaisance et de Tidon, où il fut blessé et eut un cheval tué sous lui.

1747. — Gênes, où il se fit distinguer dans plusieurs actions.

Distinction honorifique. — Chevalier de Saint-Louis en 1731.

VIII. — Huitième colonel du régiment suisse

Louis-Auguste, baron de PLANTA de WILDEMBERG

(20 janvier 1754 — juillet 1760)

Services. — **Cadet** au régiment des Gardes suisses, le 12 avril 1717.

Enseigne au même régiment, le 6 août 1719.

Sous-lieutenant, le 25 octobre 1720.

Second lieutenant de la compagnie de Bésenval, le 28 juillet 1726.

Premier lieutenant, le 22 décembre 1729; obtint la demi-compagnie du régiment des Gardes que commandait son père, par commission du 7 octobre 1730; **aide de camp** de M. le prince de Dombes en 1743.

Brigadier, le 1er mai 1745.

Maréchal de camp, le 10 mai 1748; obtint une demi-compagnie au régiment de Diesbach en 1750; obtint le régiment suisse (créé Stuppa jeune) par commission du 20 janvier 1754.

Lieutenant-général des armées du Roi, le 17 décembre 1759.

Mort en juillet 1760.

Campagnes. — 1734. — Siège de Philippsbourg.

1743. — Bataille de Dettingen.

1744. — Sièges de Menin et d'Ypres; à l'armée d'Alsace : affaire de Richevain et siège de Fribourg.

1745 et 1746. — A l'armée de Flandre auprès du Roi.

1748. — A l'armée de Flandre : se distingua, le 15 avril, au siège de Maëstricht.

1757-1759. — A l'armée d'Allemagne : marcha sur le Wéser avec le maréchal d'Estrées, passa ensuite à l'armée du Pce de Soubise; batailles de Rosbach, Crevelt, Minden; se distingua, le 11 août 1759, à la tête des brigades de Picardie et de Belzunce (arrière-garde de l'armée) qui forcèrent l'ennemi à abandonner la poursuite de ce côté.

IX. — Neuvième colonel du régiment suisse

Louis-Frédéric d'ARBONNIER de DIZY

(10 août 1760 — 10 février 1763)

Services. — **Cadet** au régiment de Villars-Chaudieu, le 15 février 1716.

Enseigne surnuméraire, le 26 mars 1716; leva une demi-compagnie franche suisse qu'on incorpora dans le régiment de Hémel en novembre 1722; prit rang de lieutenant-colonel par commission du 24 mars 1744.

Lieutenant-colonel du régiment suisse Grand-Villars (créé Stuppa jeune), le 12 mai 1748; servit au camp de Richemont en août 1755.

Brigadier, le 30 novembre 1755; obtint le commandement du régiment dont il était lieutenant-colonel, le 10 août 1760.

Maréchal de camp, le 20 février 1761; se démit de son régiment et quitta le service, le 10 février 1763.

Mort en novembre 1780.

Campagnes. — 1742-1743. — A l'armée de Flandre.

1744. — Sièges de Menin, d'Ypres et de Furnes.

1745. — Sièges de Tournai, d'Oudenarde, d'Ostende et de Nieuport.

1746. — Sièges d'Anvers et de Namur; bataille de Raucoux.

1747. — Siège de Berg-op-Zoom.

1748. — Siège de Maëstricht.

1757. — Armée d'Allemagne : bataille de Rosbach, où il fut blessé et fait prisonnier.

Décoration. — Chevalier de Saint-Louis en novembre 1740.

X. — Dixième colonel du régiment suisse

Samuel de JENNER

(18 février 1763 — 26 mai 1774)

Services. — **Cadet** dans la compagnie de Mai au régiment Villars-Chaudieu en avril 1724.

Enseigne surnuméraire au même régiment, le 10 janvier 1727; enseigne en pied, le 15 mars 1728.

Sous-lieutenant, le 1er avril 1729.

Lieutenant, le 26 septembre 1729.

Capitaine-lieutenant, le 19 février 1731.

Capitaine au régiment de Diesbach, le 17 avril 1735.

Chef de bataillon au même régiment en 1744.

Lieutenant-colonel par commission du 3 août 1747.

Colonel d'un régiment suisse de son nom (ci-devant Bettens), le 23 juillet 1751; le commanda au camp de Gray en 1753.

Brigadier, le 10 février 1759; se démit de son régiment et quitta le service, le 21 février 1762.

Rentré au service et **maréchal de camp** en janvier 1763; obtint, le 18 février 1763, le régiment suisse (créé Stuppa jeune).

Mort le 26 mai 1774.

Campagnes. — 1733-1734. — A l'armée du Rhin.

1744. — Siège de Furnes.

1745. — Sièges de Tournai, d'Oudenarde et de Dendermonde.

1746. — Sièges de Bruxelles, de Mons et de Namur. Bataille de Raucoux.

1747. — Bataille de Lawfeld.

1748. — Siège de Maëstricht.

1757. — Combat d'Hastembeck; prise de Minden et de Hanovre.

1758. — Bataille de Crevelt.

1759. — A l'armée d'Allemagne : fut blessé au siège de Munster.

1760. — A l'armée du Bas-Rhin : assista aux combats de Corbach et de Warbourg où il soutint la retraite.

1761. — A l'armée du maréchal de Broglie.

XI. — Onzième colonel du régiment suisse

Paul d'AULBONNE

(30 mai 1774 — novembre 1782)

Services. — Né à Lausanne, le 20 avril 1708.

Cadet au régiment de Jenner, le 28 mars 1724.

Sous-lieutenant au même régiment, le 7 mars 1733; obtint rang de **capitaine**, le 24 mars 1744; obtint une compagnie avec rang de

lieutenant-colonel par commission du 24 juin 1758.

Lieutenant-colonel, le 22 août 1759; obtint le rang de **colonel** par commission du 23 mars 1762.

Brigadier d'infanterie, le 11 août 1766.

Maréchal de camp, le 3 janvier 1770; obtint, le 30 mai 1774, le régiment suisse créé Stuppa jeune.

Mort en novembre 1782.

Campagnes. — 1747. — A l'armée d'Allemagne : eut le bras droit emporté par un boulet à Lawfeld, le 2 juillet.

Décoration. — Décoré de l'ordre du Mérite militaire en 1759.

XII. — Douzième colonel du régiment suisse

Jacques-André de LULLIN, marquis de CHÂTEAUVIEUX (ou CHÂTEAU-VIEUX)

(3 mars 1783 — 30 août 1792)

Services. — Né à Genève.

Capitaine-lieutenant de la compagnie des deux Lullin, ses frères, au régiment de Diesbach, le 23 avril 1744.

Capitaine pour commander la compagnie Locher au même régiment, le 8 septembre 1754.

Major du même régiment, le 19 juin 1755.

Colonel du même régiment, le 20 mai 1759; obtint une pension de 600 livres sur le trésor royal, le 23 mars 1772, et une gratification extraordinaire de 1000 livres, le 4 novembre 1764.

Major du régiment de Waldner, le 20 avril 1766; reçut à la même date, pour former ce corps, une gratification de 2000 livres.

Brigadier, le 16 avril 1767; reçut, le 17 octobre 1773, la pension de 600 livres dont feu le vicomte Lullin de Chalex, son parent, capitaine au régiment de Diesbach, jouissait sur l'extraordinaire des guerres; obtint en 1774 pour son fils et pour lui-même des lettres de naturalité dans la propriété de Neuf-Châtel.

Obtint, le 25 février 1776, la compagnie de Pictet tirée du régiment de Diesbach pour la faire entrer dans celui de Waldner dont elle fut la lieutenance-colonelle.

Maréchal de camp, le 1er mars 1780 [1].

Retiré, le 30 avril, avec un traitement de 6000 livres dont il ne doit jouir que jusqu'à ce qu'il soit appelé à la tête d'un régiment de sa nation.

Colonel du régiment suisse (créé Stuppa jeune), le 3 mars 1783; a quitté ce commandement par licenciement, le 30 août 1792.

Campagnes. — A fait toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne depuis 1744.

Décorations. — Chevalier du Mérite militaire, le 4 avril 1760; commandeur surnuméraire dudit ordre, par la mort de M. Muralt, le 9 décembre 1782; commandeur en pied, le 6 avril 1783 [2]; reçut une pension de 3000 livres, en qualité de commandeur du Mérite, le 25 août 1785.

1. L'État militaire de 1787 fait remonter sa nomination de maréchal de camp au 3 janvier 1770.

2. « Il était un des quatre commandeurs de l'ordre du Mérite militaire, dit l'État militaire de 1787. Cet ordre comprenait 4 grand'croix (2 Allemands et 2 Suisses), plus 1 grand'croix surnuméraire allemand et 4 commandeurs (2 Allemands et 2 Suisses), plus 1 commandeur surnuméraire suisse..... »

XIII. — Premier chef de brigade de la 76e Demi-brigade

Nicolas GORÉE

(21 mars 1794 — 8 février 1803)

Services. — Né à Damas-aux-Bois (Vosges), le 23 juillet 1754.

Soldat au régiment de Dauphiné-infanterie, le 27 août 1773.

Caporal, le 1er décembre 1781.

Sergent-fourrier, le 20 juin 1787.

Sergent-major, le 30 avril 1789.

Sous-lieutenant, le 20 juin 1792.

Capitaine, le 15 mai 1793.

Chef de bataillon, le 13 septembre 1793.

Chef de brigade, le 21 mars 1794.

Admis à la retraite, le 20 pluviôse an XII (8 février 1803); fut désigné pour faire partie du collège électoral de l'arrondissement de Remiremont.

Mort le 4 février 1826.

Campagnes et citations. — 1792. — A l'armée des Ardennes.

1793. — A l'armée du Nord.

An II. — A l'armée de Sambre-et-Meuse.

Ans III et IV. — A l'armée des côtes de l'Océan : à l'affaire d'Evron en août 1795, « avec un détachement de 100 hommes (de la 76e), *culbuta et mit en déroute 5 à 6000 chouans* ».

An V. — A l'armée du Rhin : se distingua au siège de Kehl ; passage du Rhin, le 1er floréal (20 avril 1797); ce même jour, « avec deux compagnies de grenadiers de la 76e, *a repoussé l'ennemi avec vigueur* et a repris une position qui venait d'être enlevée à la 16e Légère ».

An VI. — A l'armée d'Helvétie.

An VII. — A l'armée du Danube : le 16 ventôse (6 mars 1799), à l'affaire de Tamins, « enleva une redoute et 2 pièces de canon en montant à l'assaut à la tête de ses grenadiers ; après s'être emparé de la redoute, fit tourner les pièces contre les colonnes ennemies et leur fit éprouver des pertes considérables parmi lesquelles le colonel et le lieutenant-colonel qu'il a blessés et faits prisonniers ».

Ans VIII et IX. — A l'armée du Rhin : Helmutz, 16 prairial an VIII (5 juin 1800).

Décoration. — Membre de la Légion d'honneur, le 5 pluviôse an IX (24 janvier 1800).

XIV. — Premier colonel du 76e régiment d'Infanterie de ligne

Jean-Pierre-Antoine FAURE-LAJONQUIÈRE

(21 décembre 1803 — 15 juin 1807)

Services. — Né à Revel (Haute-Garonne), le 30 avril 1768.

Engagé volontaire et grenadier au 4e bataillon des volontaires de la Haute-Garonne (devenu 130e, puis 4e demi-brigade), le 13 juillet 1791.

Sous-lieutenant, le 11 novembre 1791.

Lieutenant, le 8 mars 1792.

Capitaine, le 1er janvier 1793 ; passa dans les grenadiers consulaires, le 13 nivôse an VIII (3 janvier 1800).

Chef de bataillon des grenadiers consulaires, le 15 frimaire an X (6 décembre 1801).

Colonel du 76e régiment d'infanterie, le 30 frimaire an XII (21 décembre 1803).

Mort au champ d'honneur à Domnau, le 15 juin 1807, de blessures reçues la veille, à Friedland.

Campagnes et blessures. — 1792. — A l'armée des Alpes.

1793. — Siège de Toulon.

An II. — A l'armée des Pyrénées.

Ans III, IV, V, VI. — A l'armée d'Italie : blessé à la poitrine à l'assaut du château de Cossaria, le 24 germinal an IV (13 avril 1796) ;



eut la cuisse droite traversée par un biscaïen à la bataille de Saint-Georges, en attaquant les faubourgs de Naples, le 29 fructidor an IV (15 septembre 1796).

An VI. — A l'armée de Hollande.

1805. — Bataille d'Elchingen, où il eut un cheval tué sous lui en s'élançant sur un carré autrichien qui fut enfoncé.

1806. — Bataille d'Iéna; prise de Magdebourg; prise de Soldau.

1807. — Combats de Deppen, de Guttstadt; bataille de Friedland, où il trouva la mort des braves.

Décorations. — Officier de la Légion d'honneur, le 25 prairial an XII (13 juin 1804); commandeur du même ordre, le 4 nivôse an XIV (24 décembre 1805).

XV. — Deuxième colonel du 76e de ligne

Jean, baron CHEMINEAU

(28 juin 1807 — 22 juin 1811)

Services. — Né le 26 avril 1771, à Angoulême.

Entré au service comme **sergent-major** dans le 4e bataillon de la Gironde, le 25 septembre 1791.

Sous-lieutenant au même bataillon, le 11 juillet 1792.

Lieutenant au corps, le 13 octobre 1793.

Capitaine au corps, le 17 août 1794 (28 germinal an II); passé à la 58e demi-brigade le 7 vendémiaire an V.

Chef de bataillon, le 26 mai 1802 (10 prairial an VIII), grade reçu sur le champ de bataille.

Major du 61e de ligne, le 22 décembre 1803 (30 frimaire an XII).

Colonel du 76e de ligne, le 28 juin 1807.

Général de brigade, le 22 juin 1811.

Général de division, le 31 juillet 1813. A la Restauration en 1814, exerça un commandement dans le département de la Vienne, puis dans les subdivisions formées par les départements de la Charente-Inférieure et des Deux-Sèvres.

Campagnes, blessures, citations et actions d'éclat. — 1792. — A l'armée des Basses-Alpes.

1793. — A l'armée du Nord : bataille d'Hondschoote, où il fut blessé d'un coup de feu au teton gauche, 8 septembre 1793.

1794. — A l'armée du Rhin.

1795. — A l'armée de l'Ouest.

1796, 1797, 1798, 1799, 1800. — A l'armée d'Italie : s'est particulièrement distingué à la tête du pont du Var, le 6 prairial an VIII; fut nommé chef de bataillon, quatre jours après.

1802. — Combat du pont du Var, le 26 mai.

1807. — Siège de Dantzig où il fut chargé de poursuivre les Prussiens qui se retiraient sur Pillau : « A la tête d'un escadron du 11e Chasseurs, chargea les ennemis dans un bois, *fit mettre bas les armes à 800 hommes, prit 3 canons* et eut un cheval tué sous lui »; bataille de Friedland, où il remplaça dans le commandement de sa brigade le général Coëhorn qui avait été blessé.

1811-1812. — A l'armée de Portugal, où il commanda une brigade de la division Foy : au passage de la Tormès à Alba, dans la marche en retraite qui suivit la bataille des Arapilles, commandant la 1re brigade de la division Foy (arrière-garde), se jeta dans le carré formé par le 2e bataillon du 69e au moment où un autre carré venait d'être enfoncé par la cavalerie anglaise, *arrêta l'ennemi par sa ferme contenance* et donna ainsi le temps au général Foy d'amener sa 2e brigade qui rétablit le combat; le 25 octobre, devant Placencia, ayant reçu l'ordre d'emporter la place, essaya d'abord du canon pour enfoncer les portes, puis, impatienté du peu de résultat obtenu, se précipita à la tête des sapeurs du 69e, fit rompre à coups de haches portes et barricades, pénétra dans la ville et s'en empara.

1813. — A la Grande Armée : commanda la 1re brigade de la division Souham, fut cité

pour sa bravoure, le 27 avril, au combat de Weissenfeld; bataille de Lutzen, où il annonça les attaques de l'ennemi en faisant tirer le canon, défendit Caïa et permit ainsi à l'armée d'arriver sur le champ de bataille; eut 2 chevaux tués sous lui, fut ensuite blessé d'une balle qui lui traversa la nuque, ne cessa point de combattre, eut enfin la jambe droite fracassée (cette blessure nécessita l'amputation).

Distinctions honorifiques. — Membre de la Légion d'honneur, le 26 mars 1804 (4 germinal an XII); officier en juin 1807; commandeur, le 10 août 1813.

Baron de l'Empire, le 19 mars 1808 (lettres patentes expédiées le 26 octobre 1808).

Chevalier de Saint-Louis, le 27 octobre 1814.

XVI. — Troisième colonel du 76e de ligne

Louis CHABERT

(3 août 1811 — 1er mai 1815)

Services. — Né à la Tronche (Isère), le 17 septembre 1772.

Soldat au 1er bataillon des volontaires de l'Isère, le 6 novembre 1791.

Caporal, le 16 mars 1792.

Sergent, le 13 août 1792.

Capitaine au 5e bataillon du Mont-Blanc, le 10 juin 1793. — **Adjudant** de place à Milan, le 18 fructidor an IV (4 septembre 1796); passa dans le corps des guides à pied, le 4 fructidor an V (21 août 1797); adjoint à l'état-major de l'armée d'Égypte, le 1er pluviôse an VII (20 janvier 1799); passa à la 44e demi-brigade de ligne, le 7 floréal an X (26 avril 1802).

Major à la suite du 44e, le 28 juin 1807; passa en pied au 108e de ligne, le 10 novembre de la même année.

Colonel en second, le 23 mars 1809.

Colonel du 76e, le 3 août 1811; conservé en activité sous la 1re Restauration; mis à la retraite, le 1er mai 1815; promu maréchal de camp, le 1er juillet 1815, par la commission du gouvernement, ne fut pas confirmé dans ce grade par Louis XVIII à son retour de Gand et prit définitivement sa retraite, le 1er août 1815.

Mort à Paris, le 6 mai 1831.

Campagnes et blessures. — De 1792 à l'an VI. — A l'armée d'Italie : reçut un coup de feu à la jambe droite, le 1er septembre 1793.

Ans VII, VIII et IX. — A l'armée d'Égypte.

1806. — Bataille d'Iéna.

1807. — Bataille de Friedland, où il reçut un coup de feu au pied.

1809. — A la Grande-Armée : reçut un coup de feu au bras gauche à la bataille d'Essling, le 22 mai, et un coup de feu au ventre à la bataille de Wagram, le 5 juillet.

De 1810 à 1813. — A l'armée d'Espagne, reçut un coup de feu au front au combat de Fuente de Oñoro, le 5 mai 1811.

Fin de 1813 au 20 avril 1814. — A la Grande-Armée.

Décorations. — Membre de la Légion d'honneur, le 25 prairial an XII (13 juillet 1804). — Officier, le 15 octobre 1814.

Chevalier de Saint-Louis, le 27 juin 1814.

XVII. — Quatrième chef de corps du 76e de ligne

François CONDAMY

CHEF DE BATAILLON

(Commandant le régiment pendant les Cent-Jours)

Services. — Né à Dovat (Haute-Vienne), le 15 mars 1769.

Soldat au régiment de Touraine, le 5 mars 1789.



Sergent-major au 1er bataillon de la Haute-Vienne, le 1er octobre 1791.

Lieutenant au même bataillon, le 23 décembre 1791.

Capitaine, le 17 octobre 1793; passa à la 174e demi-brigade qui devint 95e; fut réformé, puis replacé à la 91e demi-brigade, passa enfin au 20e régiment.

Chef de bataillon au 76e, le 7 septembre 1811; fut licenciée, le 26 septembre 1815.

Campagnes. — 1792-1793. — Aux armées des Ardennes, du Nord, de Sambre-et-Meuse et enfin du Rhin-et-Danube.

1811. — Aux armées du Rhin et d'Italie.

1812. — Aux armées d'Italie et de Naples.

1813-1814. — Aux armées d'Espagne, puis d'Allemagne.

1815. — Bataille de Ligny.

XVIII. — Premier colonel de la 76e Légion départementale (Deux-Sèvres)

Jean-Baptiste-Joseph, comte d'ADHÉMAR de CRANSAC

(23 août 1815 — janvier 1817)

Services. — Entré au service comme **sous-lieutenant** dans le régiment de Viennois, le 15 janvier 1782; émigré en juin 1791; rentré au service dans les gendarmes d'ordonnance, le 17 mars 1807.

Deuxième lieutenant en 1er à la 6e compagnie des gendarmes à cheval, le 3 avril 1807.

Capitaine-adjoint à l'état-major, le 10 août 1809.

Chef de bataillon au 56e régiment d'infanterie, le 18 janvier 1810.

Colonel, le 19 novembre 1812; chef d'état-major de la 4e division du 14e corps, le 11 juin 1813; mis à la tête du 29e régiment d'infanterie, le 1er avril 1814; dépossédé de son commandement, pendant les Cent-Jours, et mis en disponibilité comme adjudant-commandant; mis à la tête de la 76e Légion départementale (Deux-Sèvres), le 23 août 1815; colonel-lieutenant du Roi à La Rochelle, le 23 décembre 1818.

Maréchal de camp (grade honorifique), par ordonnance royale du 14 juin 1829.

Campagnes, blessures et citations. — De 1782 à 1783. — En Amérique.

1807. — En Prusse.

De 1808 à 1811. — En Espagne : cité plusieurs fois à l'ordre de l'armée d'Espagne, son bataillon étant constamment à l'avant-garde; s'étant offert pour porter des dépêches du général Duhesme dont personne ne voulait se charger, fut arrêté par l'ennemi à Gisors, le 8 juin 1808, et retenu dans les prisons de l'Espagne, « où il a souffert tout ce que l'imagination peut concevoir »; délivré par échange, le 15 janvier 1809; prise du pont de Molins del Rey, le 2 février 1809, où, « ayant pris par ordre du maréchal Saint-Cyr le commandement d'un bataillon du 4e de ligne italien qui se trouvait sans chef, *il enleva à la baïonnette le pont défendu par plus de 1000 hommes* »; reçut dans cette affaire une balle à la cuisse; « contribua à la prise d'Hostalrich en repoussant, à la tête d'un bataillon du 56e, toutes les sorties qui se faisaient du côté de la plaine ».

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 19 juin 1812. — Officier, le 2 août 1813.

Chevalier de Saint-Louis, le 24 juin 1814.

XIX. — Deuxième colonel de la 76e Légion départementale

Jacques-Marie-Joseph, baron MAURIN

(8 janvier 1817 — 23 octobre 1820)

Services. — Né à Montpellier (Hérault), le 8 décembre 1774.

Soldat au 1er bataillon de l'Hérault; incorporé à la 129e demi-brigade, le 21 décembre 1791.

Caporal-fourrier, le 21 mai 1793.

Sergent, le 9 juillet 1794.

Sergent-major, le 22 décembre 1794; rayé des contrôles, le 21 décembre 1795.

Sous-lieutenant au 1er bataillon auxiliaire des Hautes-Alpes en août 1799.

Lieutenant par arrêté du 20 septembre 1799; adjoint à l'adjudant-général Maurin, le 25 septembre 1799.

Capitaine au 2e bataillon franc de l'Ouest, le 19 juillet 1800; aide de camp du général Bernadotte, le 30 juillet 1800; confirmé dans son grade de capitaine par arrêté du 30 août 1801; passé au 79e de ligne, le 5 octobre 1803; aide de camp de Masséna, le 19 décembre 1805; adjudant-major dans le régiment de la Garde royale de Naples, le 14 juillet 1806.

Chef de bataillon dans la Garde royale de Naples, le 11 juin 1808.

Colonel du régiment étranger au service d'Espagne, le 13 juin 1809; adjudant-commandant au service d'Espagne, le 4 novembre 1810; passé avec son grade au service de France, le 4 novembre 1813. — Commandant en second à Landau, le 20 novembre 1813; employé à l'état-major de la 1re division militaire, le 5 juin 1814; employé au 4e corps d'observation de l'armée du Nord, le 31 mars 1815; passé au 3e corps d'observation, le 15 mai 1815; placé à l'état-major de la 1re division militaire, le 31 juillet 1815; mis en non-activité, le 26 janvier 1816. — Colonel de la Légion des Deux-Sèvres, le 8 janvier 1817. — Colonel du 36e régiment d'infanterie de ligne, le 17 novembre 1820.

Maréchal de camp, le 11 août 1823; commt à Séville, le 29 août 1823; employé au 1er corps d'armée, le 2 octobre 1823; mis en disponibilité, le 1er janvier 1824; commt de la 2e subdivision de la 11e division militaire, le 5 août 1830; mis de nouveau en disponibilité, le 20 août 1830; passé dans le cadre de réserve, le 22 mars 1831. Réadmis dans le cadre d'activité, comme disponible, le 23 décembre 1833. — Commt la subdivision en Corse, le 8 février 1834; mis en non-activité dans la section de réserve, le 15 août 1839.

Mort à Paris, le 26 août 1844.

Campagnes. — Ans II, III et IV. — A l'armée d'Italie.

Ans VII, VIII et IX. — Sur les côtes.

An XIV. — A l'armée d'Italie.

1806-1807 et partie de 1808. — A l'armée de Naples.

De la fin de 1808 à 1813. — Aux armées d'Espagne.

1814. — En France.

1815. — A l'armée du Nord.

1823. — A l'armée des Pyrénées.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 5 novembre 1804.

Chevalier de Saint-Louis, le 5 novembre 1814; officier, le 17 mars 1815.

TROISIÈME SÉRIE

COLONELS DU RÉGIMENT ACTUEL

Depuis sa création en 1820 jusqu'en 1893.

I. — Premier et troisième colonel du 1er Léger

ALEXANDRE-MÉMIE, COMTE D'EU DE MARSON

(23 octobre 1820 — 17 novembre 1820; 29 octobre 1826 — 25 août 1830)

Services. — Né à Avrigny (Marne), le 5 janvier 1777; élève à l'École militaire de Pont-à-Mousson, le 15 mai 1787; émigré en 1792 et entré dans les chasseurs nobles à l'armée de Condé.

Sous-lieutenant au régiment de Hohenlohe en 1795; passé au service de l'Angleterre en 1800.

Lieutenant de chasseurs au régiment suisse de Rovera, puis **capitaine** de chasseurs au régiment Frenk-Rangers; puis capitaine de carabiniers et enfin licencié en 1803.

Rentré en France à la 1re Restauration; **maréchal des logis** surnuméraire à la 1re compagnie des mousquetaires de la garde du Roi, le 1er juillet 1814; étant à ladite compagnie, a été breveté **colonel** de cavalerie, le 19 mars 1815; colonel de la Légion départementale des Ardennes, le 12 octobre 1815; a conservé le commandement de cette légion lorsqu'elle devint 1er régiment d'infanterie légère; passé au commandement du 49e régiment de ligne, le 26 septembre 1821; admis au traitement de réforme, le 22 décembre 1824; replacé à la tête du 1er Léger, le 29 octobre 1826; envoyé en solde de congé, le 25 août 1830; retraité, le 17 février 1838.

Campagnes. — 1795 à 1803. — Campagnes au service de l'étranger, au cours desquelles il a reçu plusieurs blessures.

1815. — A l'armée royale de Belgique.

1824-1825. — Aux colonies.

Décorations. — Chevalier de Saint-Louis, le 3 septembre 1814.

Chevalier de la Légion d'honneur, le 18 mai 1823.



II. — Deuxième colonel du 1er Léger

Antoine, baron de REVEL

(17 novembre 1820 — 29 octobre 1826)

Services. — Né à Toulon (Var), le 21 juillet 1784.

Sergent au 1er de ligne, le 15 juillet 1801.

Sous-lieutenant au 1er de ligne, le 11 novembre 1801.

Lieutenant au 1er de ligne, le 21 octobre 1806; **adjudant-major** au même régiment, le 1er octobre 1807.

Capitaine adjudant-major au 1er de ligne, le 1er avril 1809.

Chef de bataillon au 96e de ligne, le 9 juillet 1809; major du 5e de ligne, le 8 février 1813; major du 101e de ligne, le 1er juin 1813. — En non-activité par licenciement, le 25 septembre 1815.

Lieutenant-colonel de la légion départementale du Nord, le 1er mars 1816.

Colonel commt la légion départementale de Vendée, le 3 juin 1820; commt le 1er Léger, le 17 novembre 1820; commandant le 6e régiment d'infanterie de la Garde royale, le 29 octobre 1826.

Maréchal de camp en solde de congé, le 11 août 1830; admis au traitement de réforme, le 23 mars 1831; admis dans le cadre de réserve, le 23 décembre 1833; placé dans la section de réserve du cadre de l'état-major général, le 15 août 1839.

Mort à Esvre (Indre-et-Loire), le 21 mai 1842.

Campagnes et blessures. — Ans IX et XIV. — En Italie.

1806, 1807 et 1808. — Armée de Naples : affaire de Strongoli (Calabres), où il reçut un coup de feu à la jambe droite, le 22 février 1807.

1809. — A la Grande Armée : bataille de Sacile, où il reçut un coup de sabre à la tête, le 16 avril 1809; bataille de Wagram, où il reçut une balle dans le corps en enlevant une position, le 6 juillet 1809.

1810, 1811, 1812. — En Espagne : affaire de Chicland, où il reçut 2 coups de feu, l'un au ventre, l'autre à la cuisse gauche, le 5 novembre 1811; affaire de Bornas, où il reçut un coup de feu qui lui traversa le genou droit, le 1er juin 1812.

1813. — A la Grande Armée.

1814. — En France.

De 1823 à 1826. — En Espagne.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 31 octobre 1809; officier, le 6 août 1811; commandeur, le 2 novembre 1828.

Chevalier de Saint-Louis, le 7 octobre 1814.

Chevalier de 2e classe de Saint-Ferdinand d'Espagne, le 23 novembre 1823.

III. — Quatrième colonel du 1er Léger

Achille, comte BARAGUEY d'HILLIERS [1]

(31 août 1830 — 15 février 1833)

Services. — Né à Paris, le 6 septembre 1795.

Engagé volontaire au 9e régiment de dragons, le 1er juillet 1806 (âgé de moins de onze ans).

Élève au prytanée militaire, le 9 décembre 1807.

Sous-lieutenant au 2e régiment de chasseurs à cheval, le 3 septembre 1812.

Lieutenant, le 1er avril 1813; aide de camp du duc de Raguse, le 1er août 1813.

Capitaine aide de camp du duc de Raguse, le 26 février 1814; placé à la suite du 6e régiment de chasseurs à cheval, le 19 juin 1814;

1. Voir son portrait, p. 568.

démissionnaire, le 3 juin 1815; réintégré comme capitaine, le 8 juillet 1815; — capitaine en second au 2e régiment de grenadiers à cheval de la garde, le 10 octobre 1815.

Chef d'escadrons au 2e régiment de grenadiers à cheval; breveté, le 26 février 1818.

Chef de bataillon à la Légion du Cher, le 11 octobre 1820; passé au 2e régiment d'infanterie de la Garde royale, le 17 novembre 1820. — **Major** du même régiment, le 23 novembre 1825; chef de bataillon au même régiment, le 4 octobre 1826; reçut rang de lieutenant-colonel, le 23 décembre 1826.

Lieutenant-colonel du 2e régiment d'infanterie de ligne, le 4 février 1827; passé au 1er régiment d'infanterie légère, le 25 mars 1830.

Colonel du 1er régiment d'infanterie légère, le 31 août 1830. Commt en second l'École militaire de Saint-Cyr, le 15 février 1833.

Maréchal de camp, maintenu à Saint-Cyr, le 22 novembre 1838; mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, le 20 janvier 1841; commt la 2e division de l'armée d'Afrique, le 23 mars 1848; commt la province de Constantine, le 19 juin 1843.

Lieutenant-général maintenu au commandement de Constantine, le 6 août 1843; mis en disponibilité, le 14 janvier 1844; inspecteur général du 21e arrondissement d'infanterie, le 11 juin 1847; commt la 6e division militaire à Besançon, le 4 mars 1848; — commt la 2e division d'infanterie de l'armée des Alpes, le 10 avril 1848; commt le corps expéditionnaire de la Méditerranée, le 4 novembre 1849. Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République en mission temporaire, près du pape, le 6 novembre 1849. — **Membre de l'Assemblée nationale**, est rentré en France, le 26 avril 1850; commt en chef des troupes de la 1re division militaire, le 9 janvier 1851; démissionnaire, le 10 juillet 1851; disponible, le 1er décembre 1851.

Sénateur, le 26 janvier 1852. — **Ambassadeur** extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Sublime Porte ottomane, par décret du 30 décembre 1853; commt du corps expéditionnaire de la Baltique, le 3 juillet 1854.

Maréchal de France, le 28 août 1854; commt le 1er corps de l'armée du Nord à Boulogne, le 14 mars 1855; commt l'armée du Nord, du 15 octobre 1855 au 23 juillet 1856; commt supérieur des divisions de l'Ouest, le 13 février 1858; commt le 1er corps de l'armée des Alpes devenue armée d'Italie, le 22 avril 1859; commt supérieur du 5e arrondissement militaire à Tours, devenu 5e corps d'armée, le 17 août 1859; commt des troupes réunies au camp de Châlons, du 25 mars au 28 août 1863; commt le 1er corps d'armée à Paris, devenu 8e corps d'armée du 19 juillet au 13 août 1870; Président de la commission d'enquête des Capitulations, le 30 septembre 1871.

Mort à Amélie-les-Bains en 1879.

Campagnes et blessures. — 1812. — Russie.

1813. — Allemagne : bataille de Leipzig, où il a eu le poignet gauche emporté par un boulet.

1814. — Espagne.

1823-1824-1825. — Espagne.

1841-1842-1843-1844. — Afrique.

1849-1850. — Italie.

1854. — Dans la Baltique : commt le corps expéditionnaire, s'empara de Bomarsund.

1859. — Italie.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 20 novembre 1813; officier, le 4 octobre 1823; commandeur, le 25 avril 1841; grand-officier, le 30 avril 1849; grand-croix, le 11 décembre 1850.

Chevalier de Saint-Louis, le 19 septembre 1823.

Chevalier de 2e classe de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne, le 24 juillet 1824.

Décoré de la médaille militaire, le 13 juin 1852.

Médaille d'Italie, 1859.

Legs. — Extrait du testament du Maréchal :

« Je lègue à l'armée 20 000 francs de rente, qui, chaque année, seront répartis : 10 000 francs aux officiers blessés ou nécessiteux, et 10 000 francs aux sous-officiers et soldats dans les mêmes conditions, sans que jamais les officiers, sous-officiers et soldats puissent en jouir deux années de suite. »

IV. — Cinquième colonel du 1er Léger

Alfred-Jean-Louis de JOLY [1]

(9 avril 1833 — 26 avril 1841)

Services. — Né à Paris, le 7 mars 1792.

Élève à l'École militaire, le 4 février 1809.

Sous-lieutenant au 21e Léger, le 16 janvier 1810.

Lieutenant au 2e grenadiers de la Garde, le 25 novembre 1812.

Capitaine au 10e tirailleurs de la Garde, le 8 avril 1813; mis en non-activité, le 1er juin 1814; replacé au 2e de ligne, le 10 juillet 1814; mis en non-activité par licenciement, le 10 octobre 1815; replacé à la légion départementale des Deux-Sèvres, devenue 4e régiment d'infanterie de ligne en 1820, le 25 avril 1816.

Chef de bataillon au 59e, le 12 février 1823; passé au 47e, le 14 décembre 1827.

Lieutenant-colonel au 15e Léger, le 9 avril 1833.

Colonel du 1er Léger, le 9 avril 1833.

Maréchal de camp disponible, le 26 avril 1841. Commt la 2e brigade de la 2e division d'infanterie du camp de Compiègne, le 22 août 1841; disponible, le 8 octobre 1841; commt le département de la Haute-Garonne, le 30 décembre 1841; commt le département de l'Hérault, le 23 août 1846; disponible, le 6 mars 1848. — Commt la 1re brigade de la 4e division d'infanterie de l'armée des Alpes (division de réserve), le 10 mai 1848.

Général de division disponible, le 10 juillet 1848; commt par intérim la 2e division d'infanterie de l'armée des Alpes, le 14 juillet 1848; inspecteur général du 17e arrondissement d'infanterie, le 18 juin 1849; disponible, le 20 décembre 1849; commt la 11e division militaire, le 26 février 1850; inspecteur général du 16e arrondissement d'infanterie, le 10 août 1854; commt la 17e division militaire (Corse), le 2 juin 1855; passé dans la 2e section (réserve), le 8 mars 1857.

Mort à Paris, le 14 novembre 1862.

Campagnes et citations. — De 1810 à 1813. — En Espagne.

1814. — En Allemagne; devant Courtrai le 31 mars; « fut envoyé avec sa compagnie pour couvrir la marche de tout ce qui se trouverait sur son passage, ce qu'il fit *avec beaucoup de courage et de sang-froid*, pendant l'action qui dura de 7 heures du matin à 7 heures du soir; soutint une charge de cavalerie où il tua 15 cuirassiers saxons, et contribua par sa ferme contenance à conserver 2 canons pris à l'ennemi ».

1815. — En France.

1832. — En Belgique : sous les ordres du lieutenant-général Schramm.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 14 septembre 1813; officier, le 16 juin 1831; commandeur, le 22 avril 1847; grand-officier, le 28 février 1857.

Chevalier de Saint-Louis, le 30 août 1827.

V. — Sixième colonel du 1er Léger

Louis-Sébastien-Camille SAUVAN

(5 mai 1841 — 7 décembre 1848)

Services. — Né à Villefort (Lozère), le 15 octobre 1788.

Élève à l'École militaire, le 1er mai 1807.

Caporal, le 5 mars 1809.

Sergent, le 31 mars 1809.

Sous-lieutenant au 111e de ligne, le 24 mars 1809; passé au 130e, le 23 janvier 1810.

Lieutenant au 130e, le 23 janvier 1811.

Capitaine au 56e, le 7 juin 1815; mis en non-activité par suite du licenciement, le

1. Voir son portrait, p. 571.



14 septembre 1815; placé à la légion départementale du Loiret, devenue 48e de ligne, comme capitaine provisoire, le 1er janvier 1816; passé au 6e régiment d'infanterie de la Garde royale, le 2 août 1829.

Chef de bataillon licencié et en congé, le 11 août 1830; placé au 8e Léger, le 9 juin 1832.

Lieutenant-colonel du 55e de ligne, le 19 septembre 1838.

Colonel du 1er Léger, le 5 mai 1841.

Général de brigade (disponible), le 7 décembre 1848; comm^t la 2e brigade de la 3e division du corps expéditionnaire de la Méditerranée, le 7 mai 1849; comm^t la 2e brigade de la 1re division de l'armée des Alpes, le 3 mai 1849; disponible, le 24 avril 1850; admis à la retraite, le 11 octobre 1850, avec une pension de 4000 francs; placé sur sa demande dans la 2e section du cadre de l'état-major général, le 1er janvier 1853.

Mort à Paris, le 21 juin 1859.

Campagnes et blessures. — 1810, 1811, 1812. — En Espagne.

1813. — A la Grande Armée : bataille de Dresde, où il fut touché à la poitrine par un boulet, le 27 août.

1814. — En France.

1832. — En Belgique.

1849, 1850. — En Italie.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 19 novembre 1813; officier, le 16 janvier 1833; commandeur, le 28 juillet 1848.

Chevalier de Saint-Louis, le 30 octobre 1827.

Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, le 4 juin 1850; grand-croix du même ordre, en 1855.

VI. — Septième colonel du 1er Léger

Jules de MARGUENAT

(11 décembre 1848 — 3 octobre 1854)

Services. — Né à Morton Glosselcher (Angleterre), le 20 août 1812.

Élève à l'École militaire, le 1er décembre 1830.

Sous-lieutenant au 17e Léger, le 1er octobre 1832.

Lieutenant, le 10 juillet 1838.

Capitaine, le 16 novembre 1840; capitaine adjudant-major, le 11 juin 1841; passé au 1er bataillon d'infanterie légère, le 7 octobre.

Chef de bataillon au 53e, le 3 juillet 1843.

Lieutenant-colonel au 6e Léger, le 27 avril 1846; passé au 63e de ligne, le 2 mai 1846.

Colonel du 1er Léger, le 11 décembre 1848.

Général de brigade comm^t les subdivisions de la Drôme et de l'Ardèche, le 3 octobre 1854; comm^t la 1re brigade de la 10e division d'infanterie de l'armée d'Orient (devenue 1re D^on du corps de réserve), le 28 février 1855; disponible, le 7 septembre 1855; comm^t la subdivision des Ardennes, le 19 septembre 1859; comm^t la 1re brigade de la 3e division du 1er corps d'armée à Paris, le 2 septembre 1862; comm^t la subdivision du Finistère, le 29 août 1865; comm^t la 1re brigade de la 4e division d'infanterie du 6e corps de l'armée du Rhin, le 25 juillet 1870.

Mort au champ d'honneur à Rezonville, le 16 août 1870.

Campagnes, blessures et citations. — Du 25 octobre 1835 au 9 juillet 1841, et du 20 octobre 1842 au 12 juin 1846. — En Algérie : cité à l'ordre de l'armée, le 4 novembre 1839, « pour s'être particulièrement distingué pendant l'expédition des Portes de fer ». Prise de Milianah où il reçut un coup de feu à la poitrine; fut cité de nouveau à l'ordre de l'armée en juin 1840, pour sa conduite pendant l'expédition; fut cité une 3e et une 4e fois, pour sa conduite dans les ravitaillements de Médéah en octobre 1840 et le 12 avril 1841; reçut un coup de baïonnette au pied gauche, devant Médéah, le 24 avril 1841; cité pour la 5e fois, le 23 mai 1845, à la suite des combats livrés aux insurgés du Dahra, le 21 mai; cité pour la 6e fois, le 11 octobre 1845, à l'occasion de l'engagement contre les Beni-Ouragh.

Du 19 mars 1855 au 14 juin 1855, — en Orient.

1870. — A l'armée du Rhin.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 23 novembre 1839; officier, le 3 septembre 1850; commandeur, le 14 mars 1860.

A reçu la médaille de Crimée.

VII. — Huitième colonel du 1er Léger et 1er colonel du 76e de ligne

Jean-Gérard-Louis BÉCHON de CAUSSADE [1]

(18 octobre 1854 — 14 août 1860)

Services. — Né au Léger (Lot-et-Garonne), le 6 août 1809.

Élève à l'École spéciale militaire, le 9 novembre 1825.

Sous-lieutenant au 33e de ligne, le 13 octobre 1831.

Capitaine au 33e de ligne, le 26 avril 1837; adjudant-major, le 1er juin 1843.

Chef de bataillon au 15e Léger, le 27 avril 1846.

Lieutenant-colonel du 6e Léger, le 19 février 1852.

Colonel du 1er Léger, le 18 octobre 1854, devenu 76e de ligne, le 1er janvier 1855.

Général de brigade disponible, le 14 août 1860, commt la subdivision des Hautes-Pyrénées à Tarbes, le 2 mars 1861; commt la 1re brigade d'infanterie du camp de Lannemezan, du 15 juillet 1868 au 15 septembre 1868; commt la subdivision du Rhône et la place de Lyon, le 17 février 1869.

Général de division, le 14 juillet 1870; commt la division qui s'organisa à Paris et devint 1re division d'infanterie du 14e corps, le 19 août 1870.

Mort à Paris, le 4 novembre 1870.

Campagnes et citations. — 1831. En Belgique.

Du 25 août 1841 au 2 novembre 1844 et du 14 avril 1845 au 31 octobre 1846. — En Algérie : cité au rapport du gouverneur général de l'Algérie, à la suite de l'expédition de l'Ouarenseris en décembre 1842; cité de nouveau à la suite de l'expédition d'Aïn-ben-Nartz, en mars 1846.

Mis à l'ordre de la 7e division militaire par ordre du ministre, pour sa conduite pendant l'inondation de Saint-Etienne, en 1849.

En décembre 1851. — En France (Paris).

Du 1er mai 1859 au 24 avril 1860. — En Italie.

1870. — Paris.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 6 août 1843; officier, le 7 juin 1850; commandeur, le 13 août 1859.

Officier de l'ordre militaire de Savoie, le 2 août 1860.

A reçu la médaille d'Italie.

VIII. — Deuxième colonel du 76e de ligne

Michel-Pierre-Napoléon LEBRETON

(14 août 1860 — 3 juin 1865)

Services. — Né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 13 février 1805.

Elève à l'Ecole militaire, le 3 novembre 1823.

Sous-lieutenant au 19e Léger, le 1er octobre 1825.

Lieutenant au 19e Léger, le 5 novembre 1830.

1. Voir son portrait, p. 603.

Capitaine au 19e Léger, le 25 février 1838; passé au 9e bataillon de chasseurs, le 21 octobre 1840; capitaine-major au même bataillon, le 9 mars 1846.

Major du 21e de ligne, le 18 juin 1848.

Lieutenant-colonel du 81e de ligne, le 7 mars 1855.

Colonel du 76e de ligne, le 14 août 1860; — admis à la retraite, le 3 juin 1865.

Campagnes. — Du 3 octobre 1831 au 31 octobre 1833. — En Belgique.

Du 1er novembre 1833 au 30 novembre 1838, du 17 avril 1843 au 18 août 1843; du 24 septembre 1845 au 29 novembre 1846. — En Algérie.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 28 avril 1841; officier, le 2 juin 1851; commandeur, le 26 août 1863.

IX. — Troisième colonel du 76e de ligne

Pierre-Nicolas-Joseph JACQUEMET [1]

(7 juin 1865 — 19 décembre 1868)

Services. — Né à Rostock (Prusse), le 12 janvier 1811.

Engagé volontaire au 8e de ligne, le 15 janvier 1829.

Caporal au 8e de ligne, le 1er mai 1830.

Caporal-fourrier au 8e, le 26 août 1830.

Sergent-fourrier au 8e, le 1er mai 1831.

Sergent-major au 8e, le 31 mai 1831.

Adjudant au 8e, le 15 juin 1839.

Sous-lieutenant, le 16 janvier 1840; porte-drapeau, le 8 mai 1840.

Lieutenant, le 10 novembre 1843.

Capitaine, le 7 février 1847; adjudant-major le 4 août 1849.

Major du 67e de ligne, le 2 mars 1854.

Lieutenant-colonel du 4e de ligne, le 21 juin 1859.

Colonel du 76e de ligne, le 7 juin 1865; passé dans l'état-major des places; commt de 1er cl. de la place de Belfort (Haut-Rhin), le 19 décembre 1868; passé à la suite à la place de Grenoble, le 5 mars 1871; commt de 1re classe de la place de Grenoble, le 7 avril 1871; admis à la retraite avec une pension de 3900 francs, le 28 janvier 1873, s'est retiré à Nice; autorisé à prendre du service dans la principauté de Monaco, commanda la compagnie des gardes du Prince, le 16 décembre 1872.

Campagnes et blessures. — Du 11 août 1831 au 30 septembre 1831; du 15 novembre 1832 au 5 janvier 1833. — En Belgique.

Du 27 septembre 1847 au 28 août 1852; du 6 juillet 1859 au 8 août 1862; du 7 novembre 1862 au 3 juillet 1865. — En Algérie.

1870-71. — Siège de Belfort, où il reçut par éclat d'obus une violente contusion au bras gauche à la région externe supérieure, pendant l'incendie du théâtre, le 10 février 1871.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 6 août 1852; officier, le 28 décembre 1867; commandeur, le 4 janvier 1872.

X. — Quatrième colonel du 76e de ligne

Pierre-François-Alphonse BRICE [2]

(22 décembre 1868 — 15 mars 1877)

Services. — Né à Longuyon (Moselle), le 18 avril 1820.

Élève à l'Ecole militaire, le 15 novembre 1838.

Sous-lieutenant au 6e de ligne, le 1er octobre 1840.

Lieutenant au 6e de ligne, le 9 décembre 1847.

1. Voir son portrait, p. 621.

2. Voir son portrait, p. 630.

Capitaine au 6e de ligne, le 29 décembre 1851; adjudant-major au 6e de ligne, le 1er mars 1855.

Chef de bataillon au 47e de ligne, le 15 juin 1855.

Lieutenant-colonel du 100e de ligne, le 13 août 1863.

Colonel du 76e de ligne, le 22 décembre 1868.

Général de brigade, le 15 mars 1877; commt le Prytanée militaire, du 16 mars 1878 au 8 octobre 1879. Retraité le 24 juin 1880.

Mort à Paris, le 20 mai 1893.

Campagnes, blessures et citations. — 1851. — A Paris.

Du 31 mars 1854 au 28 juin 1856. — En Orient : reçut des éclats de pierre à l'œil droit et à la joue droite, le 8 juin 1855, à l'attaque du Mamelon-Vert, et fut cité à l'ordre général n° 11 de l'armée d'Orient, le 15 juin 1855, comme s'étant fait particulièrement remarquer, le 7 du même mois, à l'enlèvement des redoutes russes en avant de Sébastopol.

1870. — 17 juillet 1870 : bataille de Spicheren; bataille de Gravelotte; Metz : prisonnier de guerre, le 29 octobre 1870; rentré en France, le 23 mars 1871.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 16 avril 1856; officier, le 19 août 1870; commandeur, le 24 juin 1871.

Officier de l'ordre du Medjidié de Turquie, le 26 novembre 1867.

A reçu la médaille de Sa Majesté la Reine d'Angleterre.

XI. — Cinquième colonel du 76e de ligne

Charles-Adolphe-Hippolyte GUEYTAT [1]

(19 mars 1877 — 24 octobre 1881)

Services. — Né à Romans (Drôme), le 15 mai 1826.

Élève à l'École spéciale militaire, le 7 décembre 1845. **Engagé volontaire**, le 19 février 1846.

Sous-lieutenant au 13e Léger, le 1er octobre 1847.

Lieutenant au 17e Léger, le 3 mars 1852; passé au 15e bataillon de chasseurs à pied, le 25 décembre 1853.

Capitaine adjudant-major au 101e de ligne, le 13 avril 1855; passé capitaine de compagnie au 75e de ligne, le 30 avril 1856; passé au 20e bataillon de chasseurs à pied, le 14 février 1857 ; adjudant-major au même bataillon, le 11 février 1863.

Major du 90e de ligne, le 3 août 1867.

Lieutenant-colonel du 49e régiment de marche, le 31 octobre 1870; passé au 31e de ligne, le 26 février 1871.

Colonel du 118e de ligne, le 29 décembre 1874; passé au 76e de ligne, le 19 mars 1877.

Général de brigade, le 24 octobre 1881.

Général de division, le 5 novembre 1887. Passé dans la réserve, le 15 mai 1891.

Campagnes et citations. — Du 15 mai 1849 au 3 avril 1852. — A Rome.

Du 23 mai 1856 au 4 février 1857. — En Algérie.

Du 15 octobre 1858 au 18 juin 1862. — A Rome.

Du 24 juillet 1862 au 30 novembre 1864. — Au Mexique.

Du 1er décembre 1870 au 7 mars 1871. — Campagne contre l'Allemagne.

Du 3 avril 1871 au 7 juin 1871. — Campagne à l'intérieur : a été cité à l'ordre n° 2 de l'armée de Versailles, le 2 juin 1871, pour sa belle conduite pendant le siège de Paris.

Décorations. — Chevalier de Pie IX (3e classe), le 14 août 1859.

Chevalier de la Légion d'honneur, le 12 août 1862; officier, le 20 novembre 1872; commandeur, le 28 décembre 1889.

A reçu la médaille du Mexique.

Chevalier de l'ordre de la Guadeloupe.

Officier d'académie, le 8 février 1876.

1. Voir son portrait, p. 671.

XII. — Sixième colonel du 76e de ligne

Pierre-Ferdinand-Léopold MOULIN[1]

(28 octobre 1881 — janvier 1887)

Services. — Né à Saint-Fortunat (Ardèche), le 18 décembre 1830.

Engagé volontaire au 10e bataillon de chasseurs à pied, le 9 novembre 1848; — passé au 37e de ligne, le 10 octobre 1850.

Élève à l'École spéciale militaire, le 10 novembre 1851.

Caporal, le 1er novembre 1852.

Sous-lieutenant au 65e de ligne, le 1er octobre 1853.

Lieutenant au 65e, le 2 août 1858; lieutenant de voltigeurs, mai 1860.

Capitaine au 65e, le 21 janvier 1863; adjudant-major, le 6 mars 1869.

Chef de bataillon, le 24 août 1870; passé au 4e régiment provisoire bis, le 10 avril 1871; passé au 11e régiment provisoire, le 5 juin 1871; passé au 111e de ligne, le 27 avril 1872.

Lieutenant-colonel du 116e de ligne, le 27 décembre 1877.

Colonel du 76e de ligne, le 28 octobre 1881; arrivé au corps, le 15 mai 1882.

Général de brigade, le 11 janvier 1887; passé dans la réserve, le 18 décembre 1892.

Campagnes. — Du 10 mai 1854 au 23 mars 1860, — en Algérie : s'embarqua avec le 65e, sous les ordres du colonel Abel Douay; fit avec celui-ci, en septembre 1854, une colonne qui, aux environs de Tizi-Ouzou, a été fortement éprouvée par le choléra; détaché aux bureaux arabes du 22 mai 1855 au 23 mars 1860, fut employé à Blidah, à Ténès, à Laghouat, où il reçut les premiers Thouaregs arrivés dans nos possessions, à Milianah, à Dellys, à Orléansville et enfin à Daya, où il était chef de l'annexe.

Du 2 septembre 1865 au 15 septembre 1866, — en Algérie : rappelé en Afrique à la suite de l'insurrection de 1864, commanda le bureau arabe d'Ammi-Moussa, où il fut très éprouvé par le climat.

Du 19 juillet 1870 au 29 octobre 1870. — Campagne contre l'Allemagne. Assista, le 14 août, comme adjudant-major du 65e, à la bataille de Borny, et le 18, à celle de Saint-Privat, où son régiment eut son colonel blessé et ses 3 chefs de bataillon tués; fut compris dans l'ordre du jour du général de Ladmirault (4e corps); promu chef de bataillon au 65e, prit le commandement du régiment vers le 20 septembre et le conserva jusqu'à la capitulation; interné en Allemagne du 29 octobre 1870 au 11 avril 1871.

Du 28 juin au 6 octobre 1871. — En Algérie : à peine débarqué, est mis en route pour l'Oued-Sahel et fait partie de la 2e colonne (colonel Goursaud); a dirigé, le 20 juillet, avec trois compagnies d'infanterie, le goum et un demi-escadron d'éclaireurs, une sortie qui a amené la soumission des Beni-Meddour; leur fit éprouver de grosses pertes, notamment celle de Tallaï, chef du mouvement insurrectionel dans cette partie du Jurjura.

Dirigea, le 4 août suivant, avec 6 compagnies et de l'artillerie, une reconnaissance contre les Beni-Jala et les autres dissidents retranchés sur le Djebel-Taouïalt dans une forêt de cèdres; leur infligea des pertes importantes, s'empara de leurs troupeaux et amena leur soumission. Il n'avait eu que 4 blessés; commanda ensuite un camp d'observation près de Palestro, jusqu'au 10 septembre. A cette date, ramena à Milianah son bataillon réduit de moitié par les fièvres; a été cité à l'ordre de la division en 1872, par le général Wolf, à la suite d'un sauvetage à Cherchell où deux chasseurs à pied lui ont dû la vie.

Du 6 septembre 1881 au 1er mai 1882. — En Tunisie : débarqua à Sousse à la tête de 3 bataillons formant groupe; dirigea, le 15 septembre, avec un plein succès, une sortie sur le village de Rala-Kebira (ce qui lui valut les

1. Voir son portrait, p. 672.

félicitations du Ministre transmises par le général Logerot); dirigea, le 20 septembre, une nouvelle sortie contre un gros rassemblement de déserteurs appuyé par de nombreux cavaliers de Souassi; délivra la petite ville de Monastir menacée par eux, rétablit le télégraphe coupé et détermina 1340 de ces déserteurs à rentrer dans le devoir; entra le premier dans Kairouan et fut nommé colonel, le lendemain de l'entrée des troupes; commanda enfin, pendant 4 mois, diverses colonnes qui rayonnèrent autour de Kairouan pour achever de rétablir l'ordre.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, le 22 septembre 1866, à son retour d'Algérie; officier, le 20 août 1874; commandeur, le 12 juillet 1890.

Commandeur du Nicham-Iftikhar de Tunis.

XIII. — Septième colonel du 76e de ligne

Marie-Aurèle-Théodule PIERRE [1]

(13 janvier 1887 — 19 novembre 1888)

Services. — Né à Orléans (Loiret), le 27 juillet 1834.

Engagé volontaire comme *élève à l'École spéciale militaire*, le 16 janvier 1855.

Caporal, le 16 août 1855.

Sergent, le 6 novembre 1855.

Sous-lieutenant au 22e de ligne, le 1er octobre 1856.

Lieutenant, le 13 août 1863.

Capitaine-trésorier, le 26 décembre 1868; passé comme capitaine de compagnie au 2e régiment de marche de zouaves, le 25 septembre 1870.

Chef de bataillon au 30e régiment de marche, le 3 janvier 1871; passa au 30e de ligne, le 16 juillet 1871. Major au régiment des sapeurs-pompiers de Paris, le 11 mars 1874.

Lieutenant-colonel du 27e de ligne, le 22 août 1882.

Colonel du 76e de ligne, le 13 janvier 1887, passé au 30e de ligne, le 19 novembre 1888. Retraité, le 22 février 1892.

Campagnes. — Du 5 juillet 1859 au 7 septembre 1859. — En Italie.

Du 27 septembre 1870 au 7 mars 1871. — Campagne contre l'Allemagne.

Décorations. — A reçu la médaille d'Italie.

Chevalier de la Légion d'honneur, le 11 janvier 1876; officier le 29 décembre 1891.

XIV. — Huitième colonel du 76e de ligne

Paul ARVERS

(19 novembre 1888 — 17 mai 1890)

Services. — Né à Thionville (Moselle), le 6 septembre 1837; a opté, le 12 septembre 1872, pour la nationalité française.

Engagé volontaire, le 30 octobre 1855.

Élève à l'École spéciale militaire, le 7 novembre 1855.

Caporal, le 12 septembre 1856.

Sous-lieutenant au 37e, le 1er octobre 1857; passé au 2e régiment de grenadiers de la garde impériale, le 29 décembre 1861.

Lieutenant, le 13 août 1863.

Capitaine au 82e de ligne, le 15 novembre 1869; détaché par décision ministérielle du 27 janvier 1871 à l'École polytechnique à

1. Voir son portrait, p. 673.

Bordeaux. Commissaire du gouvernement près le 10e conseil de guerre de la 1re division militaire, le 17 mars 1872.

Major du 86e de ligne, le 25 septembre 1877. **Chef de bataillon** au 138e de ligne, le 23 octobre 1878; passé au commandement du 12e bataillon de chasseurs à pied, le 26 juillet 1879.

Lieutenant-colonel du 141e de ligne, le 29 décembre 1885; chef du 2e bureau et de la section technique de la 1re direction de l'infanterie au Ministère de la guerre, le 1er janvier 1886; secrétaire du comité d'infanterie.

Colonel du 65e de ligne, le 9 juillet 1888; passé au 76e de ligne, le 19 novembre 1888; sous-directeur à la direction de l'infanterie au Ministère de la guerre, le 27 avril 1890; nommé au commandement de la 10e brigade d'infanterie, le 13 avril 1893.

Général de brigade, le 9 juillet 1893.

Campagnes et blessures. — Du 25 avril 1859 au 3 septembre 1859 et du 3 décembre 1859 au 19 mai 1860. — En Italie.

Du 13 août 1870 au 2 septembre 1870. — Campagne contre l'Allemagne : a été atteint au coude gauche par un éclat d'obus sous les murs de Sedan (blessure grave), le 1er septembre 1870.

1871. — Insurrection à Bordeaux.

Décorations. — A reçu la médaille d'Italie.

Chevalier de la Légion d'honneur, le 11 mars 1871; officier, le 5 juillet 1887.

Commandeur du Nicham-Iftikhar de Tunis.

XV. — Neuvième [1] colonel du 76e de ligne

JOSEPH-VICTOR DELBOS [2]

(12 juillet 1890)

Services. — Né à Grenoble (Isère), le 1er novembre 1834.

Enfant de troupe au 21e de ligne, le 3 novembre 1836.

Engagé volontaire au 21e, le 1er novembre 1851.

Caporal au 21e, le 17 septembre 1852.

Caporal-fourrier au 21e, le 29 novembre 1852.

Sergent-fourrier au 21e, le 19 avril 1853; sergent, le 3 août 1853; sergent-fourrier, le 26 novembre 1853; sergent, le 16 octobre 1854.

Sergent-major au 21e, le 18 mai 1855.

Sous-lieutenant au 21e *par nomination faite sur le champ de bataille*, le 23 septembre 1855, confirmée par décret du 31 octobre 1855; passé au 3e régiment des grenadiers de la garde impériale, le 17 décembre 1859.

Lieutenant au 3e régiment des grenadiers de la garde, le 21 juillet 1862.

Capitaine au 99e de ligne, le 10 août 1868.

Chef de bataillon au 96e de ligne, le 4 mai 1876.

Lieutenant-colonel du 105e de ligne, le 25 février 1887.

Colonel du 76e de ligne, le 12 juillet 1890.

Campagnes et blessures. — Du 6 novembre 1854 au 17 juin 1856 — en Orient : à l'assaut de Sébastopol, a été légèrement blessé à la tête, contusionné au flanc gauche et à la cuisse droite par des balles, le 8 septembre 1855.

Du 27 avril 1859 au 30 août 1859. — En Italie.

Du 28 juillet 1870 au 28 avril 1871. — Campagne contre l'Allemagne : en captivité du 2 septembre 1870, avait reçu la veille à la bataille de Sedan une contusion au bras droit et au genou droit par un éclat d'obus.

Décorations. — A reçu la médaille de Crimée de Sa Majesté la Reine d'Angleterre.

A reçu la médaille d'Italie.

A reçu la croix de 3e classe de l'Ordre de Stanislas de Russie, le 20 mars 1868.

Chevalier de la Légion d'honneur, le 20 novembre 1872; officier, le 8 juillet 1889.

1. Le colonel Arvers a été remplacé, le 13 février 1890, par le colonel de Brye, Arthur-Louis-Marie, qui est passé lui-même au 82e, le 26 juin 1890, et n'a pas paru au 76e. C'est pourquoi nous ne croyons pas devoir donner ici les états de services du colonel de Brye, actuellement général, commandant la 14e brigade d'Infanterie.

2. Voir son portrait, H. T., p. 674 *bis*.

II

ÉTAT DES OFFICIERS

DU 76E, DU 276E DE RÉSERVE[1], ET DU DÉPOT COMMUN

EN SEPTEMBRE 1893

ÉTAT-MAJOR

MM.
DELBOS, Colonel, O. ✻.
PARENT, Lieutenant-colonel, ✻.
HEUZÉ, Major.
BOURDON, Médecin-major de 1re classe, ✻.
LUBREZ, Médecin-major de 2e classe.
LANGUE, Médecin-major de 2e classe, ✻.
PITON, Capitaine trésorier, ✻.
SISTERON, Capitaine d'habillement.

MM.
DELAFON, Lieutenant officier-payeur.
CHOLLET, Lieutenant porte-drapeau.
SCHMIDT, Chef de musique.
GIRCOURT, Médecin aide-major de 1re classe de réserve.
HAHUSSEAU, Médecin aide-major de 2e classe de réserve.

1er BATAILLON

MM. DUPARQ, Chef de bataillon, ✻.
GRAND D'ESNON, Capitaine adjudant-major.
MERLIN, Sous-lieutenant de réserve, adjoint au chef de bataillon.

1re Compagnie :

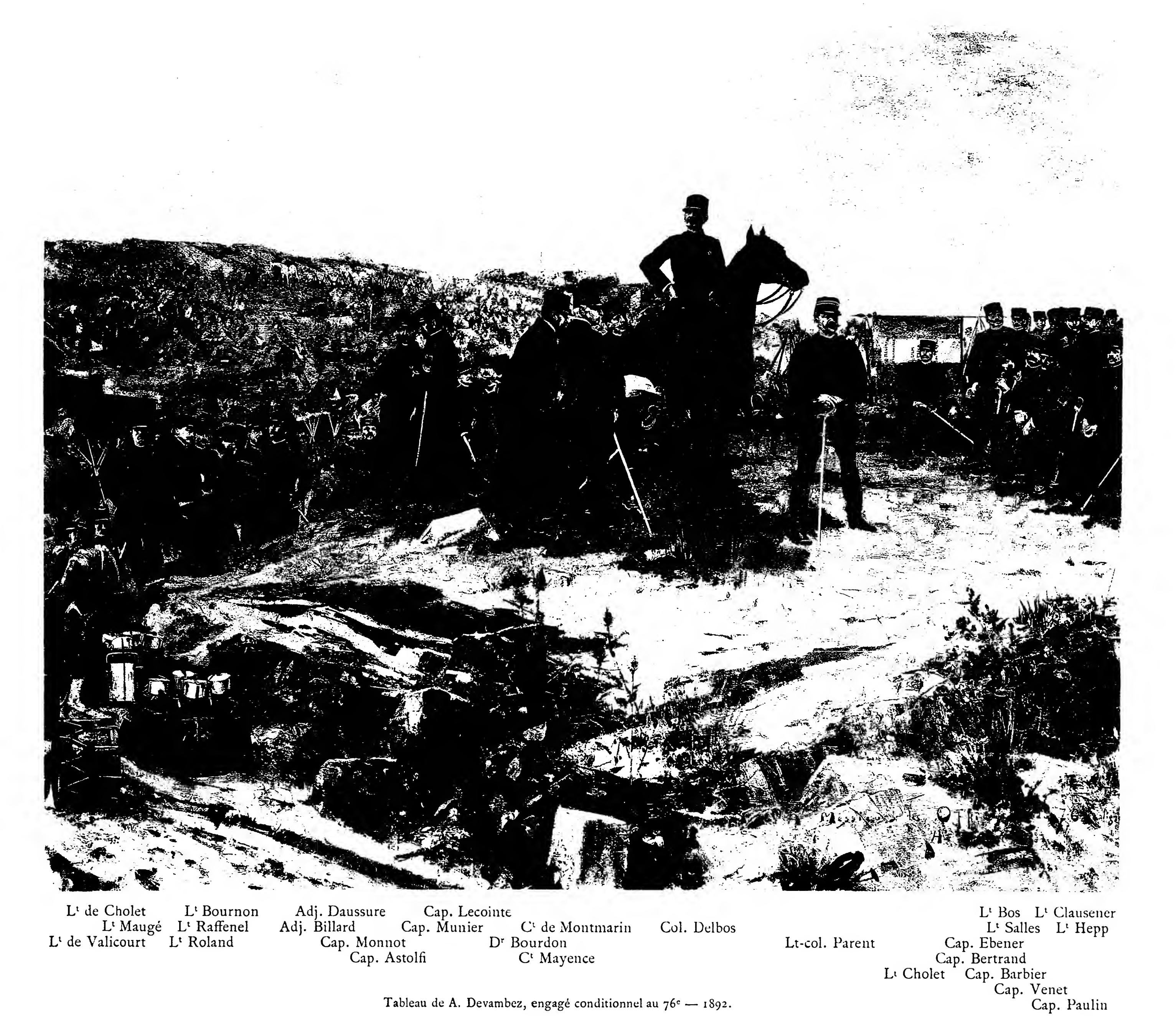
MM.
MARAZEL, Capitaine, ✻.
PARQUIN, Lieutenant.
BOURNON, Lieutenant.
PATISSIER-BARDOUX, Officier de réserve.

2e Compagnie :

MM.
WALEWSKI, Capitaine, ✻.
DE VALICOURT, Lieutenant.
TISSERAND, Lieutenant.
AUDEMAR, Officier de réserve.

1. Les 76e et 276e régiments sont trop intimement liés, pour que nous n'ajoutions pas à la liste des officiers du 76e celle du 276e.

HALTE DU 76[e] AUX MANŒUVRES DE L'EST EN 1891



Lt de Cholet Lt Maugé Lt de Valicourt Lt Bournon Lt Raffenel Lt Roland Adj. Daussure Adj. Billard Cap. Monnot Cap. Astolfi Cap. Lecointe Cap. Munier Ct de Montmarin Dr Bourdon Ct Mayence Col. Delbos Lt-col. Parent Lt Cholet Lt Bos Lt Salles Cap. Ebener Cap. Bertrand Cap. Barbier Cap. Venet Cap. Paulin Lt Clausener Lt Hepp

Tableau de A. Devambez, engagé conditionnel au 76e — 1892.

3e Compagnie :

MM.
SORIN, Capitaine.
BOS, Lieutenant.
FROMENT, Lieutenant.
GRANVIGNE, Officier de réserve.

4e Compagnie :

MM.
BOIS, Capitaine.
LE BOUCHER D'HÉROUVILLE, Lieutenant.
LARDENOIS, Sous-lieutenant.
PÉRISSÉ, Officier de réserve.

2e BATAILLON

MM. DE MARIN DE MONTMARIN, Chef de bataillon, ✻[1].
LECOINTE, Capitaine adjudant-major.
ALLARD, Sous-lieutenant de réserve, adjoint au chef de bataillon.

1re Compagnie :

MM.
MONNOT, Capitaine, ✻.
DE MARCILLAC, Lieutenant.
DE LABAUME, Sous-lieutenant.
N. Officier de réserve.

2e Compagnie :

MM.
BERTRAND, Capitaine, ✻.
LE BEURRIER, Lieutenant.
CLERGET, Sous-lieutenant.
MOREAU, Officier de réserve.

3e Compagnie :

MM.
ASTOLFI, Capitaine, ✻.
SALLES, Lieutenant.
SALEMBIER, Sous-lieutenant.
VERNON, Officier de réserve.

4e Compagnie :

MM.
VENET, Capitaine, ✻.
HEPP, Lieutenant.
JULIEN, Lieutenant.
MACIET, Officier de réserve.

3e BATAILLON

MM. MAYENCE, Chef de bataillon, O. ✻.
MORAND, Capitaine adjudant-major.
ROGER, Sous-lieutenant de réserve, adjoint au chef de bataillon.

1re Compagnie :

MM.
BARBIER, Capitaine.
JAMES, Lieutenant.
LÉONARD, Sous-lieutenant.
PRIVAT, Officier de réserve.

2e Compagnie :

MM.
EBENER, Capitaine, ✻.
ERHARD, Lieutenant.
MERCIER, Sous-lieutenant.
LANCE, Officier de réserve.

3e Compagnie :

MM.
PAULIN, Capitaine, ✻.
CORNET, Lieutenant.
DURAND DE GROSSOUVRE, Sous-lieutenant.
PIÉRENS et DUTHOIT, Officiers de réserve.

4e Compagnie :

MM.
MUNIER, Capitaine.
RAFFENEL, Lieutenant.
MOLLIN, Sous-lieutenant.
N. Officier de réserve.

4e BATAILLON (CADRE COMPLÉMENTAIRE)

M. GRAND D'ESNON, Chef de bataillon, ✻.

1re Compagnie :

MM.
BAYZE, Capitaine.
DUCOURNEAU, Lieutenant.

2e Compagnie :

MM.
ROUARD, Capitaine.
LARTIGUE, Lieutenant.

1. Nommé, le 2 octobre 1893, lieutenant-colonel du 44e régiment d'Infanterie, et remplacé au 76e par le commandant Chenot, Henri-Joseph-Isidore.

3e Compagnie :

MM.
Clément d'Aerzen, **Capitaine.**
Sabattier, **Lieutenant.**

4e Compagnie :

MM.
Louis-Gavet, **Capitaine**, ✱.
Roland, **Lieutenant.**

SOUS-LIEUTENANTS PROMUS LE 1er OCTOBRE 1893

MM. Dufieux, Julien-Claude-Marie-Sosthène.
De Witt, François-Jean-Henri.

OFFICIERS A LA SUITE

MM. Lottier, Suratteau, Lejeune } **Sous-lieutenants de réserve, affectés, en cas de mobilisation, au 5e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.**

OFFICIERS DE RÉSERVE ET DE L'ARMÉE TERRITORIALE DU 276e RÉGIMENT
DE RÉSERVE ET DU DÉPOT COMMUN
NE FIGURANT PAS DANS LA COMPOSITION DU 76e RÉGIMENT

Chef de bataillon : M. de La Croix de Castries, ✱, *du 276e régiment.*

Capitaines :

276e régiment : M. Caen.
Dépôt commun : MM. Trinquand, Lemaire, Watelet, Cordier, ✱, Ménestrier.

Lieutenants :

276e régiment : MM. Pommeret, Belin, Lévi, Delagarde, Pillodeau, Godard, Heisser.
Dépôt commun : MM. Gœhring, Bertrand, Gaston.

Sous-lieutenants :

276e régiment : MM. Bertrand, Charzat, Sergent, Dumoulin, Lévylier, Héroult, Pic, Piprot, Haering, Ledieu, Stoffel, Louis, Buisine, Hogard, Risler, Bach, Verdot, Rabourdin, Chauveau, Daudin, Le Beau, Hébert, Doigneau, Leduc, Dambeza, Rodanet, Vajou, Miquel, Baranton, Philippon, Vagnair, Vavasseur-Desperriers, Sdilon, Mésasson.
Dépôt commun : MM. Lange, Bailly, Raillet, Guémied.

Médecins aides-majors de 2e classe :

276e régiment : MM. Breton, Defaucamberge, Thomas.
Dépôt commun : M. Cotté.

III

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS L'OUVRAGE [1]

NOTA. — Les noms des militaires appartenant au régiment sont inscrits en caractères **gras**.
Les noms des militaires morts au champ d'honneur sont précédés d'un *.

A

1. LISTE DES ABRÉVIATIONS. — adj., adjudant; ag. dipl., agent diplomatique; am., ambassadeur; aum., aumônier; cap., capitaine; carab., carabinier; ch., chef; ch. de br., chef de brigade; chass., chasseur; chir., chirurgien; clair., clairon; col., colonel; comm., commandant; dess., dessinateur; ens., enseigne; gén., général; hist., historien; l., lieutenant; min., ministre; l.-col., lieutenant-colonel; s.-l., sous-lieutenant; sold., soldat; volt., voltigeur.



B

C




Hosted by Google

D

E

F



G

H

I

J



K

L

M



N

O

P



Q

R

S

T

U

V

W

Y-Z



TABLE DES MATIÈRES

PREMIER LIVRE

ANCIEN 1ER LÉGER

PREMIÈRE PARTIE

ROYAL-ITALIEN

DEUXIÈME PARTIE

1re DEMI-BRIGADE LÉGÈRE

DE 1re FORMATION



TROISIÈME PARTIE

1re DEMI-BRIGADE LÉGÈRE

DE 2e FORMATION

QUI DEVIENT

1er RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

APPENDICE

LÉGION DES BASSES-ALPES

1re LÉGÈRE

DEUXIÈME LIVRE

ANCIEN 76E

PREMIÈRE PARTIE

RÉGIMENT SUISSE



DEUXIÈME PARTIE

76e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE

QUI DEVIENT

76e DEMI-BRIGADE DE LIGNE

QUI DEVIENT

76e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

APPENDICE

LÉGION DES DEUX-SÈVRES

76e LÉGION

TROISIÈME LIVRE

RÉGIMENT ACTUEL

PREMIÈRE PARTIE

1er RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE



DEUXIÈME PARTIE

76e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

APPENDICES

CROQUIS

UNIFORMES

TABLEAUX, DESSINS, GRAVURES, PIÈCES OFFICIELLES

ET

ŒUVRES D'ART

PORTRAITS

Coulommiers. — Imprimerie PAUL BRODARD.